

COTUTELLE INTERNATIONALE DE THÈSE

COTUTELA INTERNACIONAL DE TESIS



UNIVERSITÉ PARIS VIII-VINCENNES-
SAINT-DENIS

École doctorale Pratiques et Théories du Sens
Thèse de doctorat en études hispaniques/
étude de genre



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA
DE MADRID

Facultad de Filosofía y Letras
Departamento de Historia Contemporánea
Doctorado en Historia Contemporánea

Claudia Jareño Gila

La revue *Vindicación Feminista* (1976-1979) et le féminisme radical espagnol dans un contexte transnational : actrices, échanges et influences

La revista *Vindicación Feminista* (1976-1979) y el feminismo radical español en un contexto transnacional: actrices, intercambios e influencias

Thèse dirigée par / Tesis dirigida por

Madame la Professeure Mercedes YUSTA RODRIGO
(Université Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis)

et Madame la Professeure Pilar DÍAZ SÁNCHEZ
(Universidad Autónoma de Madrid)

Présentée et soutenue publiquement le / Presentada y defendida públicamente el

22-11-2019

Jury / Tribunal

Madame la Professeure Karine BERGÈS (Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne)

Madame la Professeure Zoraida CARANDELL (Université Paris Ouest Nanterre La Défense)

Madame la Professeure Pilar DÍAZ (Universidad Autónoma de Madrid)

Madame la Professeure Mónica MORENO (Universidad de Alicante)

Monsieur le Professeur Jorge URÍA (Universidad de Oviedo)

Madame la Professeure Mercedes YUSTA (Université Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis)

À ma famille, à mes ami/e/s

REMERCIEMENTS

Une thèse est un travail solitaire et de longue haleine par excellence, ce qui a été aussi le cas pour ce document. Mais elle n'aurait pas pu voir le jour sans l'aide précieuse et indispensable de nombreuses personnes. Ces quelques lignes, je l'espère, permettront d'exprimer mon immense gratitude à leur égard.

Tout d'abord, je tiens à remercier mes deux directrices de thèse, Mercedes Yusta et Pilar Díaz de m'avoir accompagnée tout au long de ce « parcours du combattant » mais surtout d'avoir cru en mon travail. Leur écoute, leurs conseils éclairés et leurs mots d'encouragement, notamment durant les derniers mois, ont été indispensables pour le mener à bien, le perfectionner ou encore pour me pousser à approfondir en permanence mes réflexions.

Ce travail n'aurait pu voir le jour sans la générosité et l'aide capitale de Marisa Mediavilla qui dès notre première rencontre s'est montrée prompte à faire tout son possible pour m'aider. Si j'ai pu faire la connaissance de plusieurs personnes incontournables pour cette thèse, c'est en partie grâce à Marisa Tabuyo qui n'a pas hésité à ouvrir son vieil agenda téléphonique pour mettre à ma disposition son énorme réseau de contacts. Un énorme merci à Carmen Alcalde qui dès le début a fait preuve d'une générosité et d'une profonde tendresse qui m'a beaucoup touchée. Merci également aux personnels des bibliothèques et des archives que j'ai consultées toujours prompts à aider les chercheuses parfois égarées dans leurs travaux.

Si le doctorat est un parcours solitaire, il est aussi teinté de nombreux moments de partage. Je tiens à remercier le groupe de doctorants de Paris 8 au sein duquel j'ai été pendant trois ans représentante des doctorants avec trois autres collègues. Les ateliers que nous avons animés ont été un moment unique de partage entre doctorants, d'écoute et de conseils. Un grand merci à Ana Braz, à Cristina Bernaldo, à Cristian Galdós, à Tania Moreno, à Perrine Guéguen, à Arturo Sánchez et à tous les autres.

Je souhaite également adresser un grand merci à mes collègues de l'atelier de « Féminismes, genre et sexualités » qui se tient depuis quatre ans au Colegio de España. L'idée de départ était de créer un petit groupe de discussion entre enseignants

et doctorants dans un cadre informel et bienveillant qui est devenu au fil du temps, une petite « famille » intellectuelle. Nos discussions ont énormément contribué à faire avancer mes réflexions. Un grand merci à Brice Chamouveau, Karine Bergès, Tiphaine Catalan, Alejandra Peña, Irene Giménez ainsi qu'à tous les autres.

Je tiens à remercier du fond du cœur celle qui est devenue depuis trois ans ma sœur intellectuelle et coéquipière, Anne-Claire Sanz-Gavillon. Les années de la thèse sont aussi une opportunité de faire de belles rencontres, celle avec Anne-Claire a été sans doute l'une des plus belles. J'espère que l'avenir nous réserve encore beaucoup de projets communs.

Je tiens également à remercier bien évidemment toutes les personnes qui ont lu, relu et corrigé avec beaucoup de patience et de bienveillance ce texte ; un grand merci à Tiphaine Catalan, à Christine Queffelec et à Charlotte Hanay. Si la thèse est agrémentée de belles photos et autres documents, c'est grâce à Carlos Cáceres qui a mis tout son savoir-faire de graphiste dans ce travail et qui n'a pas hésité à m'aider pour toute la mise en page et ce dans un délai presque intenable.

Je tiens également à remercier l'université de Rouen et tout particulièrement le département d'Études Romanes et de Langues Étrangères appliquées (LEA) de m'avoir donné l'opportunité de travailler au sein de leur équipe en tant qu'enseignante ATER, ce qui m'a permis de pouvoir terminer ma thèse dans les meilleures conditions possibles.

Je tiens également à remercier bien évidemment tous mes amis qui ont toujours été là pour moi, s'adaptant à mon emploi du temps et à mes contraintes avec compassion et empathie. Et si durant les derniers mois de la thèse, nos rendez-vous se sont fait très rares, ils ont été d'une aide fondamentale afin que je puisse garder le moral et continuer jusqu'à la fin. Un énorme merci à Manuel, Natalia, Carmen, Cristina Galdós, Cristina Romero, Susana, Sara, et mes amies d'Espagne, Nere, Marta, Anita, Marilyn, Silvia, Alberto, Monia, Inma, merci à tous.

Je ne pourrais pas finir ces remerciements sans penser à ma famille, ma mère et ma sœur María, qui m'ont encouragé malgré la distance, se faisant parfois du souci pour moi. Et bien évidemment un grand merci à ma famille d'adoption, ici en France, Collette et Willy, Bruno et Nathalie, Sarah et Pierre-Antoine, Carine et Stéphane. Enfin, je terminerai par mon compagnon, Vincent, sans qui je n'aurais pu mener à bien ce travail et qui a su faire preuve de patience, de bienveillance et qui m'aura soutenue et encouragée jusqu'à la fin et notamment dans la dernière ligne droite.

~ TABLE DES MATIÈRES ~

| | |
|---|----|
| PRINCIPAUX SIGLES UTILISÉS | 11 |
| INTRODUCTION GÉNÉRALE | 13 |
| PREMIÈRE PARTIE : FÉMINISMES, MOUVEMENTS SOCIAUX ET LUTTES POUR LA DÉMOCRATIE | 45 |
| <i>Introduction de la première partie</i> | 45 |
| CHAPITRE 1 : DE LA PENSÉE CRITIQUE AU MOUVEMENT SOCIAL | 47 |
| 1.1. Les années soixante : entre modernité réelle et modernité apparente | 49 |
| 1.1.1. Un point sur le contexte. Des mutations économiques : une modernité forcée ? | 51 |
| 1.1.2. Les changements législatifs sur les droits des femmes : entre ruptures et nouvelles voies d'émancipation | 54 |
| 1.1.3. Les changements culturels : maisons d'édition, publications et censure | 57 |
| 1.1.3.1. Un nouveau ministère : une nouvelle politique ? Les changements dans la presse | 57 |
| 1.1.3.2. Une nouvelle génération : « <i>progres</i> », engagement intellectuel et féminisme | 61 |
| 1.1.3.3. Le boom éditorial, les intellectuel-le-s catalan-e-s et la « Gauche Divine » | 64 |
| 1.2. De la question de la femme à la pensée féministe | 68 |
| 1.2.1. Les premiers écrits sur les femmes. Maria Aurèlia Capmany et Maria Laffitte : des réflexions parallèles ? | 69 |
| 1.2.1.1. Maria Aurèlia Capmany : une intellectuelle dans un monde d'hommes | 71 |
| 1.2.1.2. Maria Laffitte: une intellectuelle aristocrate hors du commun | 77 |
| 1.3. De l'associationnisme au féminin au mouvement féministe | 83 |
| 1.3.1. Résistances, mobilisations et conscience féminine | 83 |
| 1.3.2. Le cas paradigmatique du MDM : une association féministe ou féminine ? | 87 |
| 1.3.3. Le tournant des années 1960 : de l'associationnisme au féminisme | 91 |

CHAPITRE 2 ·

LE FÉMINISME RADICAL ESPAGNOL : ENTRE INFLUENCE TRANSNATIONALE ET CONTEXTE NATIONAL

| | |
|--|-----|
| 2.1. Le féminisme radical dans un contexte transnational | 99 |
| 2.1.1. <i>De Berkely à Barcelona: California Trip et Hablan las Women's Lib's</i> | 99 |
| 2.1.2. Les groupes féministes radicaux espagnols | 110 |
| 2.1.2.1. Les Collectifs Féministes Homologués : Le Séminaire Collectif Féministe de Madrid et le Collectif Féministe de Madrid et de Barcelone | 112 |
| 2.1.2.2. Réflexions autour du terme radical dans le contexte espagnol. Un adjectif de nature polysémique | 114 |
| 2.1.2.3. Les groupes radicaux autonomes | 117 |
| 2.2. Les rassemblements féministes | 120 |
| 2.2.1. Le Congrès International Féminisme de 1974 : un congrès avorté ? | 120 |
| 2.2.2. Les Premières Journées pour la Libération de la Femme: un point de départ ou un point d'arrivée ? | 126 |
| 2.2.3. <i>Les Jornades Catalanes de la Dona</i> : mai 1976 | 138 |
| 2.2.4. Le Tribunal International des Crimes contre les femmes de 1976 : le point de départ d'une collaboration internationale | 144 |
| <i>Conclusion de la première partie</i> | 157 |

DEUXIEME PARTIE :

VINDICACIÓN FEMINISTE :

L'ÉCRITURE AU SERVICE DE LA CAUSE FÉMINISTE

| | |
|---|-----|
| <i>Introduction de la deuxième partie</i> | 161 |
|---|-----|

CHAPITRE 3 ·

VINDICACION FEMINISTA :

UN MEDIA RÉSOLUMENT FEMINISTE

| | |
|--|-----|
| 3.1. La naissance de <i>Vindicación Feminista</i> : les fondatrices | 165 |
| 3.1.1. Carmen Alcalde : le journalisme comme outil de dénonciation | 165 |
| 3.1.2. Lidia Falcón : un engagement politique et militant de longue date | 175 |
| 3.1.3. Généalogie d'un projet : l'idée de départ et le choix du titre | 184 |

| | |
|--|-----|
| 3.2. <i>Vindicación Feminista</i> : un média moderne et ambitieux au service de la cause féministe | 187 |
| 3.2.1. Presse féministe de la Transition | 187 |
| 3.2.2. Chiffres, financement et « staff » | 189 |
| 3.3. Collaboratrices et lieux de sociabilité | 195 |
| 3.3.1. Les intellectuelles catalanes et la « Gauche Divine » : engagement féministe et professionnel | 196 |
| 3.3.2. De Barcelone à Madrid : le milieu journalistique et les avocates madrilènes | 208 |
| 3.3.3. Les collaborateurs dans l'ombre : les hommes dans <i>Vindicación Feminista</i> | 214 |
| CHAPITRE 4 : | |
| LES MARQUEURS D'IDENTITÉ DE LA REVUE : LIGNE ÉDITORIALE, ESTHÉTIQUE ET HUMOUR | 221 |
| 4.1. Ligne éditoriale : la femme en tant que classe sociale | 223 |
| 4.1.1. Une lente gestation : <i>La razón feminista</i> | 224 |
| 4.1.2. Travail ménager et conditions matérielles | 233 |
| 4.1.3. Voix, débats et controverses dans les pages de <i>Vindicación</i> | 237 |
| 4.2. Rubriques et identité esthétique | 241 |
| 4.2.1. Thématiques et principales rubriques | 241 |
| 4.2.2. Les images au service du féminisme : Esthétique et support visuel dans <i>Vindicación Feminista</i> | 243 |
| 4.2.2.1. Isabel Esteva, alias « Colita » et Pilar Aymerich : des pionnières de la photographie de presse en Catalogne | 244 |
| 4.2.2.2. Les « antifeminas » de <i>Vindicación</i> | 247 |
| 4.3. « Si je ne peux pas rire ce n'est pas ma révolution » : l'humour, l'ironie et le sarcasme chez <i>Vindicación</i> | 258 |
| 4.3.1. L'humour « poil à gratter » de <i>Vindicación</i> | 259 |
| 4.3.2. Démasquer le machisme : un humour de « contre-attaque » | 264 |
| 4.3.3. L'autodérision et le rire libérateur | 270 |
| <i>Conclusion de la deuxième partie</i> | 279 |

| | |
|---|-----|
| TROISIÈME PARTIE : | |
| DISCOURS, COMBATS ET DÉNONCIATIONS | 281 |
| <i>Introduction de la troisième partie</i> | 281 |
| CHAPITRE 5 : | |
| VINDICACIÓN ET LE CONTEXTE POLITIQUE DE L'ÉPOQUE | 283 |
| 5.1. Le processus de démocratisation vu par <i>Vindicación Feminista</i> | 285 |
| 5.1.1. Quel modèle de démocratie veut-on ? | 285 |
| 5.1.2. Les partis politiques de gauche dans le collimateur | 291 |
| 5.1.3. Crise économique, banque et capitalisme | 292 |
| 5.1.4. Mobilisations, grèves et quartiers : travailleurs et travailleuses en lutte | 295 |
| 5.1.5. <i>Vindicación Feminista</i> face à la Constitution | 303 |
| 5.2. <i>Vindicación Feminista</i> fait « campagne » : les campagnes menées par <i>Vindicación</i> | 308 |
| 5.2.1. Amnistie pour toutes ! | 309 |
| 5.2.2. « Anticonceptivos para no abortar, aborto para no morir » | 313 |
| 5.2.3. « Campaña feminista : Divorcio, YA » | 317 |
| 5.2.4. <i>El placer es mío, caballero</i> : Sexualité, plaisir et autonomie corporelle | 322 |
| 5.2.5. Les lesbiennes dans les pages de <i>Vindicación</i> | 328 |
| CHAPITRE 6 : | |
| VIOLENCES PHYSIQUES ET VIOLENCES SYMBOLIQUES : | |
| CRITIQUE ET ANALYSE D'UN PROBLÈME STRUCTUREL | 335 |
| 6.1. Les institutions franquistes de la violence : les prisons, le <i>Patronato</i> et les maisons de redressement | 337 |
| 6.1.1. Les prisons des femmes: une répression politique et genrée | 339 |
| 6.1.2. Le <i>Patronato</i> : répression sexuelle, contrôle et surveillance | 348 |
| 6.2. Les violences sexuelles | 354 |
| 6.2.1. En finir avec la « culture du viol » | 355 |
| 6.2.2. Harcèlements sexuels : chronique d'une violence quotidienne | 363 |

| | |
|---|-----|
| 6.3. Dénoncer la culture patriarcale | 366 |
| 6.3.1. <i>Destape</i> , stéréotypes et rôles de genre | 367 |
| 6.3.2. Un regard « féministe » sur l'agenda culturel | 378 |
| 6.4. Défier la violence symbolique : à la recherche d'une archéologie féminine | 385 |
| 6.4.1. « ¿ Por qué no ha habido mujeres genio ? » | 385 |
| 6.4.2. Reconstruire une généalogie. Les femmes républicaines dans les pages de <i>Vindicación</i> : entre héritage et rupture | 391 |
| <i>Conclusion de la troisième partie</i> | 399 |
| QUATRIÈME PARTIE : | |
| VINDICACIÓN DANS SES CONTEXTES TRANSNATIONAUX | 401 |
| <i>Introduction de la quatrième partie</i> | 401 |
| CHAPITRE 7 : | |
| IDÉES EN MOUVEMENT : | |
| LA DIMENSION TRANSNATIONALE DE VINDICACION | 403 |
| 7.1. Une solidarité en papier | 405 |
| 7.1.1. Femmes du monde, unissez-vous ! | 406 |
| 7.1.2. Diffusion internationale de <i>Vindicación Feminista</i> | 417 |
| 7.2. Antoinette Fouque et les Éditions Des femmes : une solidarité au-delà des frontières | 425 |
| 7.2.1. Une solidarité féministe internationale | 426 |
| 7.2.2. Une solidarité éditoriale | 434 |
| 7.3. De l'autre côté de l'Atlantique : les rencontres américaines | 439 |
| 7.3.1. « De Brooklyn à Barcelone » | 439 |
| 7.3.2. « Sisterhood is global » | 443 |
| 7.4. « <i>Le féminisme sera international ou ne sera pas</i> » : Suzanne Blaise et les Partis féministes | 444 |
| 7.4.1. La création des partis féministes en Europe : le Parti féministe (PF) et le Parti Féministe Unifié (PFU) : 1975-1979 | 445 |
| 7.4.2. La création d'un réseau féministe international : la Première Internationale féministe | 449 |

CHAPITRE 8 ·

VINDICACIÓN DANS UN CONTEXTE DE CRISE :

CONFLITS, DÉCEPTIONS ET DISPARITION _____ 455

8.1. Conflits et divisions _____ 457

8.1.1. La crise du Collectif de Barcelone : chronique d'une expulsion ____ 457

8.1.2. *Vindicación* dans le collimateur : critiques, perceptions et polémiques _____ 468

8.1.3. La crise du Collectif et l'affaire « Barbara » : une solidarité à double sens _____ 472

8.1.4. De l'Organisation Féministe Révolutionnaire au Parti Féministe espagnol _____ 475

8.2. De la désillusion à la disparition _____ 485

8.2.1. La crise de la revue : chronique d'une mort annoncée ? _____ 485

8.2.2. Des essais (désespérés) pour sauver la publication _____ 487

8.2.3. De la désillusion à la disparition : *Vindicación Feminista* ferme ses portes _____ 496

8.3. *Vindicación* après sa disparition _____ 503

8.3.1. Au-delà de la revue. *Poder y Libertad* : un essai de continuité ? ____ 504

8.3.2. La mémoire de *Vindicación* après sa disparition _____ 509

Epilogue. Les naufragées de la révolution féministe _____ 513

Conclusion de la quatrième partie _____ 517

CONCLUSION GÉNÉRALE _____ 519

RESUMEN Y CONCLUSIONES

LA REVISTA *VINDICACION FEMINISTA* Y EL FEMINISMO RADICAL EN UN CONTEXTO TRANSNACIONAL : ACTRICES, INTERCAMBIOS E INFLUENCIAS _____ 531

CORPUS ET BIBLIOGRAPHIE _____ 549

ANNEXES

Liste des images _____ 581

Liste des annexes _____ 587

Annexes _____ 589

PRINCIPAL SIGLES UTILISÉS

ADM

Asociación Democrática de la Mujer

AEMJ

Asociación Española de Mujeres Juristas

AEMS

Asociación Española de Mujeres Separadas

AEMU

*Asociación Española de Mujeres
Universitarias*

AHPC

Archivo Histórico del Partido Comunista

ANC

Arxiu Nacional de Catalunya

ANCHE

*Asociación Nacional de Comunicación
Humana y Ecología*

AP

Alianza Popular

APCE

*Asociación para la Promoción y Evolución
Cultural*

AUPEPM

*Asociación Universitaria para el Estudios
de los Problemas de la Mujer*

BMD

Bibliothèque Marguerite Durand

BNE

Biblioteca Nacional de España

BNF

Bibliothèque Nationale de France

BOE

Boletín Oficial del Estado

CC. OO.

Comisiones Obreras

CNT

Confederación Nacional del Trabajo

EADAG

Escola d'Art Dramàtic Adrià Gual

ETA

Euskadi Ta Askatasuna

ETA (p-m)

Euskadi Ta Askatasuna (político-militar)

FIFCJ
*Fédération Internationale des Femmes de
Carrière Juridique*

ILE
Institución Libre de Enseñanza

FRAP
*Frente Revolucionario Antifascista y
Patriótico*

GRAPO
*Grupos de Resistencia Antifascista Primero
de Octubre*

ICASC
International Campaign for abortion Right

ISIS
*Women's International Information and
Communication Service*

LA MAR
*Lucha Antiautoritaria de Mujeres
Antipatriarcales Revolucionarias*

LCR
Liga Comunista Revolucionaria

MCE
Movimiento Comunista de España

MDM
Movimiento Democrático de Mujeres

MFL
Mouvement de Libération des Femmes

NAC
National Abortion Campaign

NOW
National Organisation for Women

ONU
Organización de Naciones Unidas

ORF
Organización Feminista Revolucionaria

PCE
Partido Comunista de España

PCE (m-l)
*Partido Comunista de España (marxista-
leninista)*

PCE (VIII-IX Congresos)
*Partido Comunista de España (VIII-IX
Congresos)*

PFC
Partit Feminista de Catalunya

PFE
Partido Feminista de España

PFF
Parti Féministe Français

PFU
Parti Féministe Unifié

PSC
Partit dels Socialistes de Catalunya

PSOE
Partido Socialista Obrero Español

PSUC
Partit Socialista Unificat de Catalunya

PTE
Partido del Trabajo de España

SESM
*Seminario de Estudios Sociológicos de la
Mujer*

TOP
Tribunal de Orden Público

UCD
Unión de Centro Democrático

UMOFC
*Unión Mundial de las Organizaciones
Femeninas Católicas*

INTRODUCTION GÉNÉRALE

En décembre 2018, le Musée espagnol Reina Sofia inaugure une exposition intitulée « Poéticas de la democracia. Imágenes y contraimágenes de la Transición », consacrée aux pratiques artistiques alternatives des années 1970 étroitement liées aux mouvements sociaux. La salle dédiée au mouvement féministe est intitulée « Vindicaciones feministas » en référence à la revue qui, dans les années 1970 a incarné les luttes féministes. Tous les numéros sont exposés sur le mur de cette salle qui présente les « images » iconiques des combats des femmes. Comme l'indique un commentaire, cette revue est la première revue féministes « que se publica en el Estado español con dedicación exclusiva al análisis y a la denuncia de la situación de la mujer¹ » ; c'est pourquoi nous avons choisi d'y consacrer notre recherche de Doctorat. Cette revue liée à la lutte anti-franquiste est d'autant plus importante qu'elle est présentée, comme le signale l'exposition, comme le support écrit du mouvement féministe espagnol qui a vu le jour en 1975 à la mort de Franco, n'existant pas a priori de publications antérieures. Or, la maturité de la réflexion que nous avons trouvée dans *Vindicación Feminista*, la profondeur de ses analyses et la richesse des sujets abordés nous ont interpellé et nous ont fait prendre conscience du fait que l'étude de cette revue permettrait de mieux comprendre comment la pensée féministe radicale espagnole s'était construite pendant la transition à la démocratie, à l'issue de la dictature. Cette revue est le fruit de liens précédemment créés entre les mêmes collaboratrices, qui se sont nourries d'ouvrages féministes étrangers ; ouvrages qui étaient arrivés en Espagne avant même la mort du dictateur. Elle s'inscrit aussi dans l'histoire politique du pays, la lutte féministe étant étroitement liée à la lutte anti-franquiste même si elle ne peut être dissociée des mouvements féministes internationaux. Nous

1 « Vindicaciones Feministas », affiche de l'exposition « Poéticas de la democracia. Imágenes y contraimágenes de la Transición », Museo Reina Sofia, 2019.

serons donc contraints de nous pencher sur les interactions entre les mouvements féministes espagnols et étrangers, et sur les liens entretenus par les collaboratrices de *Vindicación* et les féministes françaises, italiennes ou américaines. L'étude de *Vindicación Feminista* conduit donc à s'interroger de façon beaucoup plus large sur l'évolution du mouvement féministe en Occident et son caractère profondément transnational mais aussi, de mettre en relation les combats féministes avec d'autres luttes dans un contexte global de l'émergence de la « Nouvelle Gauche » dans laquelle s'inscrit la deuxième vague du féminisme.

Ainsi, nous avons d'abord opté pour une approche chronologique en remontant jusqu'aux dernières années de la dictature, car il nous semble qu'à ce moment-là se produisent des événements et se nouent des relations qui aident à comprendre beaucoup de phénomènes qui ont lieu lors de la décennie suivante. Ensuite, nous avons souhaité replacer le mouvement féministe espagnol et notamment le courant radical dans le cadre d'un phénomène plus vaste, transnational, la dénommée « deuxième vague du féminisme ».

Les hypothèses de départ de notre recherche pourraient être formulées ainsi : l'existence d'un objet culturel – la revue *Vindicación Feminista* –, support d'élaboration d'une pensée féministe radicale semblant déjà bien aboutie en 1976 et 1977 et d'un mouvement féministe d'une mobilisation assez remarquable, n'est possible qu'à la suite d'un long travail préparatoire menant à l'éclosion du mouvement féministe après la mort de Franco. D'autre part, *Vindicación Feminista* en tant qu'objet culturel n'a pas été à notre sens suffisamment mis en relation avec le contexte culturel de l'époque. Nous nous proposons ainsi d'apporter un éclairage sur le rôle de *Vindicación Feminista* au sein du mouvement féministe, en rapport avec d'autres courants, et de mettre en lumière les rapports avec les autres forces politiques et avec d'autres collectifs féministes. En ce sens, nous considérons que la perception de *Vindicación Feminista* a été en grande partie médiatisée par l'image de l'une de ses fondatrices, Lidia Falcón, au sein du mouvement féministe. Un effort de contextualisation de la revue au sein du mouvement féministe ainsi que l'analyse de son contenu sera aussi privilégié afin de déterminer la nature de la revue et son positionnement face aux enjeux féministes et politiques de la période. En ce sens, étudier la façon dont *Vindicación Feminista* se positionne face au processus de démocratisation du pays nous conduira aussi à replacer la revue dans l'univers des revues anti-franquistes à proprement parler.

Quatre axes structurent notre réflexion :

1. La mise en lumière des actions, écrits et figures ayant contribué à préparer le « terrain fertile » d'une éclosion féministe dès la mort de Franco et qui permettent de mieux comprendre ce phénomène.

2. L'étude biographique des actrices en mettant l'accent sur leurs différents engagements et lieux de sociabilité afin de faire ressortir les liens entre les collaboratrices.
3. La contextualisation du discours de *Vindicación Feminista* en tant que produit culturel mais aussi en tant que collectif et entreprise éditoriale.
4. L'exposition et la mise en lumière des transferts, de la circulation des idées, des relations entre l'équipe de rédaction de la revue et d'autres collectifs et revues étrangères.

ÉCRIRE L'HISTOIRE DU MOUVEMENT FÉMINISTE : PANORAMA GÉNÉRAL ET ENJEUX

Avant d'évoquer la méthodologie adoptée, il nous semble indispensable de dresser un panorama général des travaux publiés jusqu'à ce jour sur le mouvement féministe en Espagne. Il ne s'agit pas de donner une liste exhaustive mais de dégager plutôt la manière dont ces travaux ont abordé le sujet afin de rendre compte de la pertinence de notre étude. Dès les années 1970, on voit apparaître en Espagne les premiers travaux concernant le mouvement féministe, travaux qui sont donc contemporains au propre mouvement. Ces premiers ouvrages cherchent à témoigner de la richesse du mouvement féministe tout en essayant de définir quelques tendances, quelques positions et à répertorier les groupes existants. Nous disposons ainsi de deux ouvrages classiques contemporains de la période. Le premier s'intitule *Mujeres en Lucha. El movimiento feminista en España* et a été publié en pleine effervescence du mouvement féministe en 1977 par Amparo Moreno, elle-même militante et collaboratrice très occasionnelle de *Vindicación Feminista*. Le livre a pour objectif, comme le signale l'auteure, de « servir d'information sur la situation actuelle du féminisme et sur ses antécédents » mais également « de base de discussion sur les diverses tendances plus ou moins définies à l'heure actuelle² ». Il est donc conçu aussi comme un document de travail pour le mouvement féministe. On doit à ce travail l'apport d'une importante quantité de supports émanant de divers groupes féministes comme des manifestes ou programmes, dont certains rédigés par les militantes afin d'être publiés dans l'ouvrage. Anabel González publie deux ans plus tard le livre *El feminismo en España, hoy. 1977-1978*. Divisé en deux parties, la

2 « servir de información sobre la situación actual del feminismo y sus antecedentes, [...] de base de discusión sobre las distintas tendencias más o menos configuradas en la actualidad », MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha. El movimiento feminista en España*, Barcelona, Editorial Anagrama, 1977, p. 11. Nous traduisons.

première partie du livre est composée d'une série d'entretiens divisés en thématiques (sexualité, travail, éducation, etc.) auxquels ont participé quelques militantes féministes telles que Carmen Alcalde, Empar Pineda, Carlota Bustelo ou encore Dolores Calvet. A l'instar du travail d'Amparo Moreno, la deuxième partie du livre est en fait une riche annexe contenant la documentation de plusieurs collectifs féministes, une liste bibliographique des travaux ou encore une liste détaillée des organisations féministes classées par régions. Se détachant par leur richesse documentaire, ces deux travaux constituent une source première incontournable pour l'histoire du mouvement féministe³. À partir des années 1980⁴, alors que l'on voit très timidement apparaître dans les universités espagnoles des historiennes⁵ s'intéressant à l'histoire des femmes du point de vue de l'histoire culturelle et de l'histoire sociale, souvent liées au mouvement ouvrier ou à des organisations politiques de gauche, de nouveaux ouvrages voient le jour. Il s'agit pour la plupart de travaux qui portent sur les aspects législatifs et sociaux concernant la situation des femmes dans la société, mettant en lumière les grands changements survenus avant et après la mort de Franco, en particulier suite à l'instauration du système démocratique. On trouve ainsi le livre *La mujer española : de la tradición a la modernidad (1960-1980)* publié en 1986 par quelques membres du *Seminario de Estudios Sociológicos de la Mujer* (SEMS) tels que Concha Borreguero, Elena Catena, Consuelo de la Gándara ou encore Mary Salas et incluant également d'autres collaborations comme celle de l'historienne Rosa María Capel ou la juriste Maria Telo. Divisé en plusieurs thématiques (éducation, situation légale, politique, les femmes dans l'église ou encore les femmes dans le cinéma), le livre consacre un chapitre au mouvement féministe entre 1960 et 1980. Pour les années 1960, c'est surtout la genèse et les travaux du SEMS qui sont mentionnés en lien avec le parcours de sa fondatrice María Campo Alange, présentée comme l'une des figures pionnières sur la question de la femme durant la dictature.

Une autre référence incontournable dans le même ordre d'idées que l'ouvrage coordonné par le SEMS, mais beaucoup plus ambitieuse tant par son contenu que par le nombre de ses collaboratrices, est : *Españolas en la Transición. De excluidas a protagonistas (1973-1982)*, publiée en 1999 et écrite par trente-deux femmes issues de différents milieux. On retrouve certains noms contenus dans l'ouvrage précédent tels que Mary Salas, Rosa María Capel,

3 Beaucoup plus récemment on trouve le travail de Mónica Moreno en 2005 qui réédite des textes déjà recueillis par Moreno et González en ajoutant de nouveaux. MORENO, Mónica, (ed.), *Manifestos feministas : antología de textos del movimiento feminista (1965-1985)*, Alicante, Universidad de Alicante, 2005.

4 En ce sens, la fin des années quatre-vingt et le début des années quatre-vingt-dix ont vu se créer deux des plus importants séminaires féministes : l'*Instituto de Investigaciones Feministas*, de l'Université Complutense de Madrid en 1988, et l'*Instituto Universitario de Estudios de la mujer* (IUEM) de l'Université Autonoma de Madrid en 1993.

5 Nous devons noter toutefois que dans les années 1970 on trouve déjà quelques travaux sur les femmes comme la thèse de Maria Angeles Durán sur le travail féminin en Espagne du point de vue sociologique, ou la thèse de Mary Nash sur les femmes dans les organisations politiques de gauche durant la Seconde République et la guerre civile.

Elena Catena ou encore Concha Borreguero, et aussi d'autres noms incontournables des combats pour l'émancipation des femmes tels que la militante du *Movimiento Democrático de Mujeres* (MDM) Merche Comabella, Begoña San José, ou encore la militante féministe Paloma Saavedra. Le livre se compose de neuf chapitres qui examinent le rôle des femmes dans les différents secteurs de la société tels que les médias, l'éducation, les institutions, la politique, les femmes dans le milieu du travail, la santé ou encore les mouvements de femmes.

Ces deux ouvrages, ainsi que d'autres publiés à peu près à la même période (les années 1990), sont aussi le fruit d'une étroite collaboration avec l'*Instituto de la Mujer* et les femmes du milieu universitaire⁶. Ils mettent en lumière les avancées concernant les droits des femmes d'où l'accent mis sur les initiatives législatives ou institutionnelles soulignant les « grands progrès » que les femmes ont connus quant aux droits et à la citoyenneté durant la période de transition vers la démocratie et dans les années qui suivirent. D'où une lecture, à notre sens, un peu « optimiste » qui s'explique en raison de l'adoption à cette période d'une série de mesures en matière d'égalité hommes/femmes donnant l'impression, comme le signale Silvia Gil, que le mouvement féministe « ha alcanzado su objetivo, que la igualdad es un hecho formal que simplemente hay que terminar de matizar o de corregir⁷ ».

Dans l'édition espagnole du travail collectif en cinq volumes *L'Histoire des femmes en Occident*, coordonné par l'historienne Michelle Perrot et l'historien Georges Duby, on trouve dans le dernier volume un chapitre écrit par Elena Grau Biosca. Celui-ci est aussi devenu une référence incontournable pour l'étude de l'histoire du mouvement féministe espagnol et s'intitule : *De la emancipación a la liberación y la valoración de la diferencia. El movimiento de mujeres en el Estado español, 1965-1990*⁸. Elena Grau Biosca propose une vision élargie de l'histoire du mouvement féministe de la deuxième moitié du XX^e siècle sur vingt-cinq années, mais elle établit, à notre sens, une périodisation excessivement rigide entre les périodes, ce qui masque les continuités⁹. C'est une chronologie qui a d'ailleurs été reprise dans la plupart des travaux postérieurs.

6 BLANCO CORUJO, Oliva et MORANT DEUSA, Isabel, *El largo camino hacia la igualdad. Feminismo en España, 1975-1995*, Madrid, Instituto de la Mujer, 1995 ; ESCARIO, Pilar et. al., *Lo personal es político. El Movimiento Feminista en la transición*, Madrid, Instituto de la Mujer, 1996.

7 GIL, Silvia L., *Nuevos feminismos. Sentidos comunes en la dispersión*, Madrid, Traficantes de Sueños, 2011, p. 116.

8 GRAU BIOSCA, Elena, *De la emancipación a la liberación y la valoración de la diferencia. El movimiento de mujeres en el Estado español, 1965-1990*, dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle (dir.), *Historia de las mujeres en Occidente, Vol. 5 : El siglo XX*, (coord.), THÉBAUD, Françoise, Barcelona, Taurus, 1993, p. 736-748.

9 Elle établit de fait trois périodes : une première période entre 1965-1975, qu'elle définit de gestation du mouvement féministe ; une deuxième période entre 1975-1982 d'essor et enfin ; une troisième période à partir de l'année 1982 de crise, institutionnalisation, disparition ou dispersion des groupes féministes.

On doit à Mercedes Augustín Puerta le travail qui apporte la vision la plus complète du mouvement féministe durant la période de la transition. Le livre intitulé *Feminismo : Identidad personal y lucha colectiva. Análisis del movimiento feminista español en los años 1975 a 1985*, et publié en 2003, est tiré de sa thèse doctorale soutenue à l'Université de Grenade en 1998. Il aborde de façon très détaillée toutes les tendances des mouvements féministes, tant sur le plan de la théorie que des actions. En effet, elle consacre la deuxième partie du livre aux diverses campagnes autour des sujets centraux de l'époque : sexualité, législation, divorce, avortement, lesbianisme. L'ouvrage se détache aussi par la richesse des sources utilisées grâce, en grande partie, au dépouillement des archives de la Biblioteca de Mujeres de Madrid ce qui lui a permis, entre autres, d'avoir accès à des sources jusque-là inédites. De fait, c'est le seul ouvrage à dédier une partie au féminisme indépendant en abordant, bien que de manière succincte, toutes les rencontres organisées par ce courant. Ainsi, l'analyse sur le mouvement féministe ne se termine pas au tournant des années 1980 lors des Journées Féministes de Grenade, comme la plupart des travaux consacrés à cette « seconde vague » du féminisme, mais présente un petit aperçu de la décennie des années 1980 lorsque le mouvement féministe continue à être très actif dans certaines régions comme en Catalogne¹⁰.

Beaucoup plus récent est l'ouvrage collectif *El movimiento feminista en España en los años 70* sur lequel collaborent de nouveau des militantes, des professionnels et des universitaires. Si le livre ne porte que sur la décennie des années 1970, il est composé d'articles mélangeant des analyses plus factuelles avec des chapitres plus théoriques sur l'écriture de l'histoire des femmes, en l'occurrence, du mouvement féministe. Le prologue de Pamela Beth Radcliff au début du livre fait réfléchir à la façon dont l'histoire du mouvement féministe doit contribuer à repenser l'ensemble de l'histoire de la transition. En effet, affirme Pamela Radcliff, la recherche féministe « est beaucoup plus complexe que la simple tâche de découvrir les activités des mouvements féministes oubliées durant la transition [...] c'est aller au-delà du simple fait d'ajouter des femmes et de « remuer » et ainsi changer l'histoire¹¹ ». Ces réflexions ne sont pas sans rappeler celles que vingt ans auparavant avait exprimées Joan Scott sur les enjeux des recherches féministes et sur le piège de tomber dans une histoire positiviste¹².

10 LUNA, Lola G., « Apuntes históricos del feminismo catalán : de LA MAR a las Lagunas de Ruidera, pasando por Granada, 1979-1986 », *Hojas de Warmi*, n° 8, 1997, p. 95-108.

11 « es más compleja que la simple tarea de desenterrar las olvidadas actividades de los movimientos de mujeres durante la transición, [...], [es] ir más allá de un mero “añadir a las mujeres y remover” y así cambiar la historia ». RADCLIFF, Pamela, « La historia oculta y las razones de una ausencia. La integración del feminismo en las historiografías de la transición », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 70. Nous traduisons.

12 Nous faisons allusion à son article « Feminism and History », traduit en espagnol par, « Feminismo e historia », publié en 1997 dans la revue *Hojas de Warmi*. Elle disait ainsi : « Si la subordinación de las mujeres –pasada y presente– fue establecida al menos en parte por su invisibilidad, entonces su emancipación podía ser anticipada haciéndolas visibles en narraciones de la lucha social y de la realización política [...] Pero la visibilidad entrañaba mensajes contradictorios. Igualar visibilidad con transparencia hace que la tarea de las historiadoras feministas sea simplemente recuperar los hechos anteriormente ignorados », SCOTT WALLASCH, Joan, « Feminismo e historia », *Hojas de Warmi*, n° 8, 1997, p. 111.

D'autre part, depuis le début du XXI^e siècle, l'étude sur la transition a été soumise à un processus de révision historiographique qui a déplacé le centre d'attention de l'histoire politique « classique¹³ » (l'étude des institutions de l'Etat et de ses élites politiques « masculines ») vers les mouvements sociaux qui ont lutté contre le franquisme¹⁴ (partis politiques de gauche, syndicats, associations de quartiers, mouvements féministes, mouvements étudiants), en occupant un rôle central en tant qu'agents de démocratisation. En parallèle, les récits historiographiques qualifiés par certains historien-ne-s d' « hégémoniques » ou d' « officiels » – ceux qui ont souligné les aspects les plus consensuels du processus de démocratisation¹⁵ ou son caractère « modèle » et pacifique¹⁶ – se sont progressivement érodés¹⁷. En effet, la crise économique internationale déclenchée en 2008 touchant davantage l'Espagne a également mis à l'épreuve la qualité et la stabilité du pays, du consensus et son modèle de société sociale fondée sur l'existence d'une classe moyenne forte et une société de consommation trouvant ses origines dans les dernières années du franquisme¹⁸.

Dans les études sur le rôle des mouvements sociaux dans l'avènement de la démocratie, certaines chercheuses ont très tôt mis en garde contre la faible place faite aux femmes puisque, tout en contrecarrant les récits d'une histoire des « élites politiques », celles-ci « reproduisaient l'invisibilité des femmes en tant qu'agents sociaux dans la construction de la citoyenneté¹⁹ » signale Pilar Díaz. Dès lors, on voit apparaître des études cherchant à mettre en lumière le rôle joué par les femmes et par le mouvement féministe dans l'associationnisme et donc dans le changement démocratique. Il s'agit de mettre en exergue la contribution du féminisme à la consolidation de l'Etat démocratique, en même temps que la reconnaissance

13 Des études issues pour la plupart des sciences politiques. Un des représentants de ce courant est Juan José Linz. Voir par exemple, « La transición española en perspectiva comparada », dans TUSELL GÓMEZ, Javier et SOTO CARMONA, Alvaro (eds.), *Historia de la transición 1975-1986*, Madrid, Alianza Editorial, 1996, p. 21-46. Depuis l'histoire, on trouve par exemple les travaux de Charles T. Powell par exemple sur le rôle du roi, *El piloto del cambio : el rey, la monarquía y la transición a la democracia*, Barcelona, Grupo Planeta, 1991 ; ou un peu plus récemment le travail de Javier Tusell, *La transición a la democracia (España, 1975-1982)*, Madrid, Espasa, 2007.

14 Voir par exemple, QUIROGA-CHEYROUZE, Rafael (coord.), *La sociedad española en la Transición. Los movimientos sociales en el proceso democratizador*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2011.

15 ORTIZ HERAS, Manuel « Nuevos y viejos discursos de la transición. La nostalgia del consenso », *Historia contemporánea*, n° 44, 2012, p. 337-370.

16 Sur un travail sur la violence durant la fin du franquisme et la période de la transition cf. notamment BABY, Sophie, *Le mythe de la transition pacifique. Violence et politique en Espagne (1975- 1982)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012 ; CASANELLAS, Pau, *Morir matando. El franquismo ante la práctica armada, 1968-1977*, Madrid, Los Libros de la Catarata, 2014.

17 Voir par exemple, CHAPUT, Marie Claude et PÉREZ SERRANO, Julio (eds.), *La transición española : nuevos enfoques para un viejo debate*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2015.

18 Pour une approche critique de l' « anthropologie » des classes moyennes voir SÁNCHEZ LEÓN, Pablo, « Desclasamiento y desencanto. La representación de las clases medias como eje de una relectura generacional de la transición española », *Kamchatka*, n° 4, décembre 2014, p. 63-99.

19 « reproducían las invisibilizaciones de las mujeres como agentes sociales en el impulso de la ciudadanía », DIAZ, Pilar, dans ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres. De la lucha contra Franco al feminismo (1965-1985)*, Madrid, Los libros de la Catarata, 2016, p. 10.

des femmes comme sujets politiques actifs²⁰, tout en soulignant à quel point le mouvement féministe a contribué à « élargir » le concept de citoyenneté²¹, ou, selon les termes de Vicenta Verdugo, « à ériger une démocratie plus moderne, plus libre et plus égalitaire²² ».

À ces travaux sur le mouvement féministe sont venus s'ajouter d'autres travaux autour de l'existence, ou non, de cultures politiques proprement féminines. Ces travaux se sont emparés du concept de « cultures politiques » dont la définition classique a été élaborée par Serge Bernstein comme « l'ensemble de représentations, porteuses de normes et de valeurs, qui constituent l'identité des grandes familles politiques, bien au-delà de la notion réductrice de parti ou force politique, chargées de transmettre le dogme et de veiller à sa pureté²³ », afin d'analyser les divers mouvements des femmes au cours de la période concernant l'Espagne contemporaine. On voit dès lors apparaître des ouvrages portant sur les femmes antifascistes²⁴, les femmes dans le mouvement pacifiste²⁵, les femmes au sein de l'Eglise ou dans d'autres traditions politiques comme le républicanisme ou le socialisme ou bien encore les femmes dans les mouvements politiques de droite²⁶.

En outre, depuis les dernières décennies, les travaux proposant une vue d'ensemble du mouvement féministe ont cédé la place à des travaux étudiant le mouvement féministe à l'échelle locale ou à partir d'un collectif spécifique. Or, ce phénomène n'est pas du tout nouveau dans l'historiographie espagnole qui s'intéresse à l'histoire locale depuis les années 1980. Cet intérêt a été motivé, comme le souligne Elena Hernandez Sandoica, par divers facteurs, certains en rapport avec la discipline historiographique et d'autres d'ordre politique liés au

20 MORENO SECO, Mónica, « Feministas y ciudadanas. Las aportaciones del feminismo español a la construcción del Estado democrático », *Alcores*, n° 13, 2012, p. 92.

21 NASH, Mary, « La construcción de una cultura política desde la legitimidad feminista durante la transición democrática », dans AGUADO, Ana et ORTEGA, Teresa M^a (eds.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, Prensas Universitarias de Valencia, 2011, p. 283-306. RAMOS PALOMO, Dolores (coord.), *Tejedoras de ciudadanía. Culturas políticas, feminismo y luchas democráticas en España*, Málaga, Universidad de Málaga (UMA), 2014.

22 « a eriger una democracia más moderna, más libre, más justa y más igualitaria », VERDUGO MARTÍ, Vicenta, « Prácticas y movimiento feminista en el País Valenciano (1976-1982) », dans AGUADO, Ana et ORTEGA, Teresa M^a (eds.), *Feminismos y antifeminismos*, op. cit., p. 358.

23 BERNSTEIN, Serge, *Les cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 2003, p. 13-14.

24 YUSTA RODRIGO, Mercedes, « La construcción de una cultura política femenina desde el antifascismo (1934-1950) », dans AGUADO, Ana et ORTEGA, Teresa M^a (eds.), *Feminismos y antifeminismos*, op. cit., p. 253-282.

25 AGUADO, Ana (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, Universitat de València, 1999.

26 LAVAIL, Christine, « Les femmes et la Section féminine de la Phalange : entre espace privé et espace public (1934-1965) », BELMONTE, Florence (coord.), *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses Éditions, 2007, p. 134-174.

processus de démocratisation municipale ou à celui de l'amélioration des administrations²⁷. De fait, depuis les dix dernières années, des ouvrages ont été publiés sur le mouvement féministe dans la Transition en Catalogne, dans le Pays valencien, dans les Asturies, à Saragosse ou à Madrid²⁸. De plus, en cette période, la question de la reconnaissance des diverses nationalités de l'Etat espagnol est au sein du débat politique après la longue dictature. On retrouve alors dans des régions comme la Catalogne, les Pays Valenciens, la Galicie ou encore le Pays Basque, une lecture de l'oppression des femmes qui se fait à la lumière de l'oppression de l'Etat central sur ces nationalités ; même si cette lecture n'est pas partagée au sein de tous les groupes féministes. Ces travaux tentent ainsi de regrouper l'étude des particularités de chaque cas avec une vue d'ensemble générale, mélangeant échelle locale et nationale. Le développement de l'histoire locale serait en outre lié à une nouvelle sensibilité qui s'intéresse à « l'expérience vécue » des acteurs sociaux ; d'où l'intérêt aussi pour les sources orales qui viendraient enrichir l'histoire locale durant la période récente²⁹.

Des recherches comme celle de Carmen Suarez sur le mouvement féministe dans les Asturies ont révélé par exemple les liens entre le mouvement féministe qui s'articule dans un premier temps autour du *Movimiento Democrático de Mujeres* et le mouvement ouvrier dans une région fortement politisée durant la dictature autour de la contestation minière. Par ailleurs, récemment, on doit à Francisco Arriero un travail monographique sur le *Movimiento*

27 Elena Hernández Sandoica opte toutefois pour une définition de l'histoire locale plus imprécise reprenant la définition de Fulvio de Giorgi, qui définit l'histoire locale ainsi: « no en referencia a un espacio objetivo y delimitado [sino que] se define como tal en relación a una historia general, que suele ser nacional, aunque no siempre », signale-t-elle. DE GIORGI, Fulvio, « La storia locale nella storiografia italiana », dans AGIR-REAZKUENAGA, J. et URQUIJO, M. (eds.), *Storia Locale e Microstoria : due visioni in confronto*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 1993, p. 17-18 cité dans HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, *Tendencias historiográficas actuales. Escribir la historia hoy*, Madrid, Akal, 2004, p. 491.

28 NASH, Mary, *Dones en transició de la resistència política a la legitimitat feminista, les dones en la Barcelona de la transició*, Barcelona, Regidoria de Dona, 2007 ; VERDUGO MARTÍ, Vicenta, *Movimiento de mujeres y feminismos en Valencia. Del tardofranquismo a la transición democrática*, Thèse doctorale, Universitat de València, soutenue en 2010 ; BELLA RANDO, Amparo, « La ADMA, la AAM y las radicales de color morado. Organizaciones de mujeres en Zaragoza en los primeros años de la Transición », dans AGUADO, Anna (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz, op. cit.*, p. 157-176 ; SUÁREZ SUÁREZ, Carmen, *Ciudadanía (des)igualitaria el feminismo asturiano entre el Franquismo y la Transición*, Trabe, 2014 ; GAHETE MUÑOZ, Soraya, *Por un feminismo radical y marxista. El Colectivo Feminista de Madrid en el contexto de la Transición española*, Thèse inédite en Histoire Contemporaine dirigée par Madame la Professeure Gloria Nielfa, soutenue à l'Universidad Complutense de Madrid le 30 juin 2017 ; ARANGUREN, Maialen, « La liberación sexual de las mujeres. Una aproximación desde el movimiento feminista y los grupos de lesbianas feministas de Euskadi de la transición », Actas del Coloquio, *Las otras protagonistas : izquierda radical y movilizaciones sociales*, Fundación Seguí, Madrid, février 2017, p. 24-33. Texte en ligne :

https://congresotransicion2017.files.wordpress.com/2017/02/mesa_3_activismos_sexualidades.pdf

29 Nous pouvons citer par exemple pêle-mêle le projet intitulé « Mujeres y Transición » dirigé par le groupe de l'Université d'Alicante « Haciendo Historia : género y transición política en España » (MICINN.FEM 2010-19068), qui comprend, entre autres activités, la réalisation de plus de vingt interviews avec des femmes qui ont vécu la transition depuis différents milieux, dont certaines militantes, mais dans leur immense majorité de gauche. Site web du projet : <http://www.mujeresytransicion.es/pages/home.php>

Un autre exemple est le projet « Féministes valenciennes » (*Feministas valencianas*), crée par Doleres Sánchez Durá, qui suit le même schéma que l'autre groupe. Dans ce projet, toutes les femmes interviewées eurent un rôle très actif dans le mouvement féministe et/ou militèrent en même temps dans d'autres collectifs pendant la Transition. Site web : <https://feministasvalencianas.wordpress.com/>

Democrático de Mujeres (MDM) créé en 1965 par quelques militantes du Parti Communiste espagnol. Le travail met à l'honneur les activités et les rôles de ses militantes dans la mobilisation féminine et parfois dans l'éveil d'une conscience féministe tout en s'interrogeant sur la nature de l'organisation. Si le travail de Francisco Arriero met au centre de l'étude la question de savoir si le MDM a été ou non une organisation féministe à proprement parler, il n'est resté pas moins que la majorité des études sur le féminisme durant les années 1970 font le lien entre la résurgence d'un « proto-féminisme » durant la dictature et le MDM. Or, s'il est très important dans les mobilisations des femmes notamment dans les quartiers ou les associations des Femmes au foyer, le MDM ne constitue, à notre sens, qu'une partie des luttes menées autour de la cause des femmes mais ni la seule ni la plus importante.

Enfin, il existe à ce jour plusieurs travaux qui abordent de façon spécifique l'histoire de *Vindicación Feminista*. Le travail le plus abouti est sans doute celui de María Ángeles Larumbe, qui consacre dans son livre sur le mouvement féministe *Las que dijeron no : palabra y acción del feminismo en la Transición*, publié en 2004, un chapitre d'une vingtaine de pages à la revue³⁰. Le chapitre analyse à la fois l'histoire de la revue (sa genèse, son parcours et les causes de sa disparition), son contenu ainsi que l'équipe rédactionnelle (collaboratrices et leurs rubriques). Un travail préalable avait été fait dans son livre précédent *Una inmensa minoría : influencia y feminismo en la Transición* publié en 2002. Tiré de sa thèse doctorale sur les origines du Parti féministe espagnol, le livre, fondé sur la théorie de l'influence sociale des « minorités actives » définie par le sociologue Serge Moscovici, analyse l'apparition des collectifs féministes ainsi que les campagnes féministes les plus importantes lors des années 1970. Si la thèse porte sur le Parti féministe, elle s'arrête à la date de sa légalisation en 1981. Ainsi, le livre se consacre davantage à la période allant de la mort de Franco jusqu'à la disparition de *Vindicación Feminista*, à laquelle l'ouvrage consacre quelques pages.

En 2009, María Ángeles Larumbe publie son ouvrage le plus récent, *Vindicación Feminista. Una voz colectiva, una historia propia. Antología facsímil de textos (1976-1979)*³¹, dans lequel l'auteure fait une sélection des articles les plus représentatifs de la revue. L'apport de cet ouvrage réside surtout dans le fait que l'intégralité des numéros de la publication a été numérisée et se trouve dans un CD qui accompagne le livre. L'introduction de cette étude reprend le chapitre déjà publié sur *Vindicación* à laquelle est ajouté un prologue de Lidia Falcón, directrice de la thèse de María Ángeles Larumbe. D'autres travaux, notamment des articles ou des chapitres de livres, ont abordé tout ou partie l'histoire de *Vindicación Feminista*. Dans l'analyse globale de l'histoire de la publication, on trouve le chapitre de Marie-Aline

30 LARUMBE, María Ángeles, *Las que dijeron no. Palabra y acción del feminismo en la Transición*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2004.

31 LARUMBE, María Ángeles, *Vindicación feminista. Una voz colectiva, una historia propia. Antología facsímil de textos (1976-1979)*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2009.

Barrachina qui appartient à l'ouvrage collectif *Les espagnoles dans l'histoire. Une sociabilité démocratique (XIXe-XXe siècles)*, coordonné par l'historienne Danièle Bussy-Genevois. Le travail de Marie-Aline Barrachina est celui qui partage notre hypothèse de départ, à savoir *Vindicación Feminista* n'est pas le point de départ du mouvement féministe mais le résultat d'un travail préalable de dix ans³². Pour éprouver son hypothèse, Marie-Aline Barrachina s'attarde, dans la première partie du texte, à parcourir les initiatives et associations qui, à partir des années soixante notamment, prônent des changements sur la situation des femmes dans la société à plusieurs niveaux (juridiques, professionnels ou encore universitaires) ou qui se veulent nettement féministes. Or, si elle parle d'un réseau associatif antérieur qui explique la parution de *Vindicación*, les exemples qu'elle en donne (l'Association des Femmes Universitaires, le *Movimiento Democrático de Mujeres*, ou encore l'Association des Femmes Séparées Légalement créée en mars 1974), n'ont pas, à notre sens, de lien direct avec le réseau associatif de la revue. Enfin, d'autres articles s'intéressent à des thématiques de la revue, telles que : l'humour³³ ou la question de l'homosexualité³⁴.

SUR LE FÉMINISME ET SES CHRONOLOGIES. RÉFLEXIONS AUTOUR D'UNE MÉTAPHORE

Bien que cela puisse paraître un lieu commun de dédier une partie de l'introduction à définir le mot « féminisme », il nous semble tout à fait pertinent de tenter d'esquisser quelques définitions tout en sachant que l'opération n'est pas facile, puisque de sa définition va découler la compréhension du phénomène sur lequel nous portons notre attention. De même, la manière dont nous définissons le féminisme va conditionner notre regard qui portera davantage sur un groupe ou un mouvement. Autrement dit, en donnant une définition très restrictive du phénomène nous prenons le risque de laisser de côté d'autres réalités, des groupes qui ne se conforment pas à cette définition.

32 BARRACHINA, Marie-Aline, « *Vindicación Feminista* : aboutissement d'un processus, constitution d'un réseau », dans BUSSY-GENEVOIS, Danièle (dir.) *Les Espagnoles dans l'histoire. Une sociabilité démocratique (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2012, p. 187-205. Pour une analyse de *Vindicación Feminista* en lien avec le mouvement féministe voir aussi JONES, Margaret, « *Vindicación Feminista* y la comunidad feminista de la España postfranquista », dans VOLLENDORF, Linda (coord.), *Literatura y feminismo en España*, Barcelona, Icaria Editorial, 2005, p. 285-304.

33 PARRIEGO, Rosalía, « *Vindicación feminista* (1976-79) : Humor y desencanto en el movimiento de mujeres de la Transición », *Revista de estudios hispánicos*, Vol. 44, n° 3, 2010, p. 569-588.

34 PERNAS, Begoña, « Voces del lesbianismo en *Vindicación Feminista* » dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 397-407 ; CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, « Lesbianismo de (la) Transición en *Vindicación Feminista* (1976-1979) », *Revista canadiense de estudios hispánicos*, Vol. 35, n° 1, 2010, p. 49-66.

Dans son article traduit en espagnol par « Definir el feminismo : Un análisis histórico comparativo » l'historienne américaine Karen Offen se proposait de faire une « archéologie » du concept. Elle partait du constat que la définition du féminisme, mot que les historiennes américaines ont commencé à utiliser dans les années 1970, était très limitative. Le féminisme était défini comme un mouvement politique et social mené prioritairement par des femmes pour obtenir les mêmes droits que les hommes. En d'autres termes, l'accent était mis sur les droits légaux et prenait l'homme blanc de classe moyenne comme la norme ; ce qui a contribué à associer davantage le féminisme aux luttes pour l'obtention du droit de vote³⁵. Mais cette définition laissait de côté d'autres combats qui visaient l'émancipation des femmes par d'autres voies³⁶, signalait Karen Offen. En Europe, par exemple, continue-t-elle « Les femmes européennes ont accordé beaucoup d'importance à des aspects tels que l'élaboration de ce qui est essentiellement féminin, en mettant l'accent sur la complémentarité entre hommes et femmes plutôt que sur leur similitude³⁷ ». En conséquence, Karen Offen proposait de parler de deux traditions, l'une relationnelle et l'autre individuelle au cours des derniers siècles. La première, mettant l'accent sur les droits des femmes en tant que femmes, se définit principalement par leur capacité à engendrer et à élever des enfants ; tandis que la deuxième mettait l'accent sur les concepts plus abstraits de droits humains individuels et exaltait la quête d'indépendance ou d'autonomie personnelle. Or, comme le note Karen Offen « la tradition individualiste anglo-américaine est celle qui a été prise comme modèle dans une grande partie du débat que les historiens ont tenu sur le féminisme³⁸ ». Mais, continue-t-elle, « se limiter au féminisme individualiste, c'est manquer la riche complexité historique de la protestation contre la subordination des femmes, même dans le monde anglophone ».

Afin de sortir de cette impasse, Karen Offen proposait une définition très large du féminisme qui fusionnerait tradition relationnelle et tradition individualiste. Le féminisme serait donc à la fois une idéologie critique ou un système d'idées et un mouvement de changement sociopolitique fondé sur l'analyse critique du privilège masculin et de la subordination des femmes dans une société donnée³⁹.

35 Comme le souligne Christine Bard si la conquête du droit de vote a été l'une des mobilisations les plus visibles, surtout au niveau transnational, d'autres questions ont été abordées par ces féministes comme la pauvreté féminine, la sexualité, le travail salarié, la prostitution ou encore l'accès à l'éducation. BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

36 En ce qui concerne la parution du mot féministe, Karen Offen signale que le premier usage du terme est attribué à Fourier en 1836 aux alentours des années 1830. Cependant, c'est à la fin du XIX^e siècle que les deux mots : « féminisme » et « féministe » entrent dans les discours publics. OFFEN, Karen, « Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 34 (juillet-sept. 1987), p. 495.

37 « Las europeas dieron mucha importancia a aspectos tales como la elaboración de lo esencialmente femenino, poniendo el acento en las complementariedad hombre/mujer más que en su similitud », OFFEN, Karen. « Definir el feminismo : Un análisis histórico comparativo », dans *Historia Social*, n° 9, 1991, p. 106. Nous traduisons.

38 « la tradición individualista angloamericana es la que se ha tomado como modelo en gran parte del debate que los historiadores han sostenido sobre el feminismo [...] limitarse al feminismo individualista significa perderse la rica complejidad histórica de la protesta contra la subordinación de la mujer, incluso en el mundo de habla inglesa », *Ibid.*, p. 118. Nous traduisons.

39 *Ibid.*, p. 130.

Plus récemment, depuis la sociologie des mouvements sociaux, les mobilisations des femmes des années 1970 ont été étudiées à partir du paradigme des dénommés « Nouveaux Mouvements Sociaux » qui s'articulent autour de la notion d'« identité » face aux « vieux » mouvements sociaux formés au cours du XIX^e siècle comme le mouvement ouvrier tout en déployant de nouveaux « répertoires d'actions⁴⁰ ». Toutefois, comme le font remarquer les sociologues Laure Bereni et Anne Revillard, une des difficultés de l'étude réside dans le « caractère difficilement saisissable à l'aune de la sociologie des mouvements sociaux et du militantisme⁴¹ ». En ce sens, dans le numéro monographique dédié aux mobilisations féminines qu'elles ont coordonné elles se demandent si celles-ci relèvent davantage des « nouveaux mouvements sociaux » issus de la contestation des années 1970 ou plutôt des mouvements plus « vieux » qui émergent au cours du XIX^e siècle, tels que le mouvement ouvrier ou le mouvement syndical. Dans leur texte, les auteures ne cherchent pas à donner une réponse tranchée mais, au contraire, à puiser dans la nature indéterminée des mobilisations des femmes pour pousser plus loin leur analyse tout en repensant les catégories fondamentales d'analyse des mobilisations collectives. En effet, comme le signalent les auteures les mouvements des femmes et les mouvements féministes interrogent trois frontières souvent excessivement rigidifiées par la sociologie des mobilisations collectives et du militantisme, à savoir : la frontière entre privé et public, entre militantisme et non-militantisme, et entre mouvements et institutions⁴².

De fait, Laure Bereni propose de décroiser les étiquettes attribuées aux mobilisations féministes en utilisant le concept « d'espace de la cause des femmes » pour désigner une catégorie plus large que celui de « mouvement des femmes ». L'espace de la cause des femmes inclurait ainsi une grande variété de sites de protestations féministes qui relèvent d'univers sociaux différenciés (champs partisans, intellectuels...) et qui embrasseraient partiellement

40 Dès la fin des années soixante, on assiste à l'émergence de ce qu'on appelle les Nouveaux Mouvements Sociaux (NMS) pour définir les mouvements sociaux de la fin du XX^e siècle, en particulier le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, le mouvement féministe, le mouvement pacifiste ou encore le mouvement écologiste. Pour Laure Bereni et Anne Revillard, les travaux des « nouveaux mouvements sociaux » ont eu pour enjeu principal la contestation d'identités attribuées, au-delà d'une simple confrontation politique avec les structures étatiques. BERENI, Laure et REVILLARD, Anne, « Un mouvement social paradigmatique ? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux », dans *Les femmes contestent. Genre, féminismes et mobilisations collectives, Sociétés Contemporaines*, Paris, Presses de Sciences Po, n° 85, 2012, p. 20. Voir aussi : LARAÑA, Enrique et R. GUSFIELD, Joseph (eds.), *Los nuevos movimientos sociales. De la Ideología a la identidad*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 1994. Sur l'évolution des paradigmes interprétatifs sur les mouvements féministes et/ou des femmes en Espagne depuis la sociologie voir : ORTEGA LÓPEZ, Teresa María, « La otra Transición Política a la Democracia. Nuevos enfoques teóricos, metodológicos e interpretativos para el estudio de la movilización social », dans NASH, Mary (ed.), *Feminismos en la Transición*, Barcelona, Grup de Recerca Consolidat Multiculturalisme i Gènere, Universitat de Barcelona y Ministerio de Cultura, 2009, p. 13-52.

41 BERENI, Laure et REVILLARD, Anne, « Un mouvement social paradigmatique ? », *op. cit.*, p. 19.

42 *Ibid.*, p. 20.

leurs logiques distinctes de perception et d'action⁴³. Cette notion d'espace de la cause des femmes nous semble plus adéquate pour désigner cet univers de contestation et d'élaboration d'une pensée féministe ayant émergé dans les années soixante en Espagne. Son hétérogénéité (idéologique/structurelle/thématique) est l'une des caractéristiques principales avant qu'une partie ne se canalise dans le « mouvement » féministe à proprement parler, déjà identifié avec l'image traditionnelle des mobilisations contestataires à l'extérieur des institutions. Dans le contexte sociopolitique de l'Espagne de la seconde moitié du XX^e siècle, il nous semble que ces frontières sont plus poreuses du fait du régime « totalisant » qui tentait de contrôler tous les espaces, public comme privé, notamment ceux des femmes⁴⁴.

Ainsi, pour ce qui est du mouvement féministe espagnol de la Deuxième Vague, Mary Nash propose également de sortir de la dichotomie « nouveaux » versus « vieux » mouvements sociaux et de le repenser à la croisée des mouvements sociaux classiques – comme le mouvement ouvrier où l'idéologie tient un rôle capital dans la mobilisation – et des Nouveaux Mouvements Sociaux, dont la mobilisation est centrée sur la notion d'identité, en l'occurrence, l'identité « femme⁴⁵ ». Pour Mary Nash c'est dans le contexte politique espagnol de manque de libertés et de répressions, induits par la dictature, mais également contre la conception franquiste de la différence de genres que (re)surgissent les mobilisations féminines. Les deux composantes : idéologie et identité semblent, en effet, indéniablement imbriquées puisque le féminisme est apparu comme une réponse individuelle et collective face au régime franquiste en tant que système politique dictatorial mais aussi face à la misogynie et la discrimination sexiste inhérentes au système juridique et politique patriarcal du régime franquiste, d'après l'historienne. Selon nous, le féminisme était également une réponse face à la discrimination sexiste au sein de la résistance anti-franquiste.

De ce fait, Mary Nash propose de récupérer « le rôle central de la politique et de l'engagement antifranquiste comme élément clé de l'essor du féminisme en tant que mouvement

43 BERENI, Laure, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », dans BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 27-41.

44 OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha...*, op. cit.

45 Dans son article « Historia social e Historia cultural de las mujeres. Apuntes para un debate » Pilar Díaz réfléchit aux deux concepts les plus employés dans l'historiographie sur l'histoire des femmes, à savoir le concept de « genre » et d'« identité » pour mettre en garde contre son usage excessif qui a vidé dans certains cas ces deux concepts de leur « potentiel revendicatif, révolutionnaire ou transformateur d'un changement systémique ». De même, elle revendique un retour à l'histoire sociale, qui aurait été en quelque sorte mise à l'écart par le succès fulgurant de l'histoire culturelle, laissant de côté à son tour l'intérêt pour les questions matérielles de l'organisation sociale. DÍAZ SÁNCHEZ, Pilar, « Historia social e Historia cultural de las mujeres. Apuntes para un debate », *Revista de Historiografía (RevHisto)*, n° 22, Año XII, 1/2015 Revista UC3M, p. 13-23. <http://e-revistas.uc3m.es/index.php/REVHISTO/index>

social significatif dans les années 70⁴⁶ ». Or c'est précisément ce binôme, lutte antifranquiste-féministe qui a fait consensus dans l'historiographie existante. En ce sens, les propos de Mary Nash, peuvent être trompeurs car, à notre sens, le rôle de la lutte anti-franquiste dans la genèse du mouvement féministe n'a jamais été remis en question dans la bibliographie le concernant. Au contraire, la plupart des travaux sur le mouvement féministe partent, à notre sens, de ce que l'on peut dénommer le paradigme « anti-franquiste⁴⁷ ». Ainsi, sans nier le rôle et le caractère fédérateur de la catégorie anti-franquiste, il nous semble pertinent d'insister sur le fait que l'« espace de la cause des femmes » dans un premier temps, et du mouvement féministe dans un second, dépassent le cadre strict de l'opposition au régime ; en élaborant une pensée critique féministe indépendante au-delà des luttes antifranquistes. De surcroît, cette lecture du mouvement féministe étroitement liée à la lutte anti-franquiste d'abord, et aux luttes pour l'instauration de la démocratie ensuite, a contribué, à notre sens, à laisser de côté la dimension transnationale du mouvement féministe espagnol sans l'insérer dans un phénomène plus global. De même, cette lecture n'a probablement pas favorisé l'intérêt pour les collectifs qui ne s'inscrivent pas dans la logique du consensus de la transition et pour qui, la démocratie n'était pas une fin en soi mais une étape ou un moyen pour un projet ultérieur. Nous faisons référence notamment aux collectifs indépendants ou radicaux qui prônaient le « militantisme unique ».

De la même manière, Mercedes Arbaiza propose une lecture du féminisme comparable à l'interprétation de l'émergence de la classe ouvrière et fondée sur l'histoire des émotions, dont elle est une des pionnières. Ainsi, à l'instar du sujet collectif « ouvrier » élaboré à la fin du XIX^e siècle, les femmes se sont constituées comme classe à partir d'un « acte herméneutique affectif⁴⁸ » qui a conféré sa propre signification à un ensemble d'événements et de faits – historiques et personnels – qui se sont entrelacés au point de constituer « des lieux d'expérience corporelle qui permettent de faire l'expérience de soi-même en tant que nouvelle classe⁴⁹ ». C'est d'ailleurs Mercedes Arbaiza qui, quelque temps plus tard, revient sur sa théorie de la construction de la classe ouvrière pour l'élargir aux femmes. De ce fait, le

46 « la centralidad de la política y del compromiso antifranquista como elemento clave en el empuje del feminismo como movimiento social significativo durante los setenta », NASH, Mary « Resistencias e identidades colectivas : el despertar feminista durante el tardofranquismo en Barcelona » dans NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares, 201, p. 140.

47 Ainsi par exemple, dans un autre texte Mary Nash signale : « A diferencia del feminismo europeo, el feminismo de los años 70 en España, tenía una clara inserción en la dinámica política del país y concedió de forma muy clara una prioridad extraordinaria a su democratización. Se ubicó en el contexto de la oposición a la dictadura franquista y dio prioridad a los derechos políticos generales y a los derechos políticos de las mujeres. En absoluto estaba ajeno a lo que eran la dinámica política, y social, y cultural, de la sociedad española de aquel momento », NASH, Mary et ÁLVAREZ GONZÁLEZ, Ana Isabel, *Seneca Falls. Un siglo y medio del Movimiento Internacional de Mujeres y la lucha por el sufragio femenino en España*, Gobierno del Principado de Asturias, Conserjería de Educación y Cultura, 2002, p. 22-23.

48 ARBAIZA, Mercedes, « Cuerpo, emoción y política en los orígenes de la clase obrera en España (1884-1890) », *Ayer* 98/2015 (2), p. 47.

49 « Lugares corporales de experiencia que permiten vivenciarse como una nueva clase », *Ibid.*, p. 67.

féminisme, et notamment celui qui émerge à partir des années 1970, est défini comme étant un « évènement émotionnel⁵⁰ », d'après l'historienne.

Cette nouvelle subjectivité s'est en grande partie élaborée grâce aux dénommés « réseaux submergés⁵¹ », en l'occurrence, les « groupes d'auto-conscience féministes » et les petits groupes de femmes qui commencent à développer un sentiment d'appartenance et à définir la source de leurs problèmes et leurs malaises, tout comme les moyens de les résoudre. Ultérieurement, ces « réseaux submergés » créent un espace pour des actions collectives publiques, déjà encadrées dans un mouvement social plus vaste : « la deuxième vague du mouvement des femmes ». Ainsi, le féminisme serait à la fois une idéologie, développée d'abord au sein de petits groupes, et un mouvement social déployant toute une série de répertoires d'actions comme l'appropriation de l'espace public auparavant réservé aux hommes qui deviendra l'une des actions féministes les plus symboliques.

Si l'on s'intéresse à l'histoire du féminisme, après avoir essayé d'en donner une définition, on se trouve confronté à la question de la chronologie. Dans l'histoire du mouvement féministe ce sont les « vagues » qui servent à différencier les différentes périodes de la contestation féministe et qui ont imprégné le langage féministe ainsi que la façon dont nous appréhendons l'histoire du féminisme en Occident⁵².

Dans l'ouvrage *Palabras que atan. Metáforas y conceptos del vínculo social en la historia moderna y contemporánea*, François Godicheau et Pablo Sánchez León inscrivent leurs réflexions dans la continuité des travaux sur l'« histoire des concepts » initiée par Reinhart Ko-

50 ARBAIZA, Mercedes, « Dones en Transició : el feminismo como acontecimiento emocional », dans ORTEGA LÓPEZ, Teresa María ; AGUADO HIGÓN, Ana et HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena (eds.), *Mujeres, dones, mulleres, emakumeak. Estudios sobre la historia de las mujeres y del género*, Madrid, Cátedra, 2019, p. 270.

51 MELUCCI, Alberto, *Acción colectiva, vida cotidiana y democracia*, México D.F., Centro de Estudios Sociológicos, 2010 [1ère 1999].

52 Généralement, lorsque l'on parle de l'origine des vagues féministes, on évoque les luttes des femmes « blanches » par rapport à une temporalité historique issue de l'histoire occidentale, en associant les luttes féministes au sens global et les luttes organisées par les femmes blanches occidentales. Si cette question ne fait pas l'objet de notre travail, nous tenons à signaler que lorsque nous parlons de vagues féministes nous évoquons notamment les luttes et les temporalités « hégémoniques » des luttes blanches même si, dans certains cas, les luttes d'autres collectifs racialisés ou minorisés comme les noir-e-s se sont croisés notamment aux Etats-Unis durant les années soixante et soixante-dix. Pour une critique alternative des temporalités du féminisme hégémonique ou « blanc » nous renvoyons à certains travaux des féministes décoloniales, voir, par exemple, CÚRIEL, Ochy, « Crítica poscolonial desde las prácticas políticas del feminismo antirracista », *Nómadas*, 26, 2007, p. 92-101 ; LOZANO, Betty, « El feminismo no puede ser uno porque las mujeres somos diversas. Aportes a un feminismo negro decolonial desde la experiencia de las mujeres negras del Pacífico colombiano », *Revista La manzana de la discordia*, 5(2), 2010, p. 7-24 ; LUGONES, María, « Colonialidad y género », *Revista Tabula Rasa*, 9, 2008, p. 73-101 ; LUGONES, María, « Hacia un feminismo descolonial », *La manzana de la discordia*, 6(2), 2011, p. 105-119 ; LUGONES, María, « Subjetividad esclava, colonialidad de género, marginalidad y opresiones múltiples », dans MONTES, Patricia (ed.), *Pensando los feminismos en Bolivia*, La Paz, Fondo de Emancipación, 2012, p.129-149.

selleck⁵³ pour étudier la période charnière entre 1750 et 1850, période que l’auteur allemand dénomme *Sattelzeit*⁵⁴. Ces historiens réfléchissent à l’usage des métaphores, qu’ils situent au même niveau sémantique que celui des concepts, pour parler du « social » à l’époque moderne et contemporaine. Si le langage, affirment-ils, a ses propres « tropes » – par exemple la métaphore – c’est-à-dire des structures qui laissent la place à l’indéfinition, à la suggestion, ou encore à l’opacité, ce sont ces mêmes mots qui construisent le monde⁵⁵. Ce qu’ils proposent dans l’introduction c’est de repenser les métaphores dans leur « historicité » que l’on peut définir comme l’ensemble des circonstances et des rapports dans lesquels les concepts sont élaborés et revêtus d’un sens. Autrement dit, considérer l’« historicité » des métaphores c’est également prendre en compte leur temporalité, c’est-à-dire les situer dans leur époque et leur contexte afin de reconstruire dans toute leur richesse les circonstances de leur énonciation. Tout cela, sans supposer que le contexte soit quelque chose de clos en soi⁵⁶, puisque comme le signale l’auteur britannique Quentin Skinner : s’il n’y a pas d’idées impérissables il n’y a pas non plus de concepts et de métaphores éternelles⁵⁷.

C’est pourquoi, dans cette optique, il est important de prendre en compte un troisième élément : les mutations de la métaphore au cours du temps afin d’en dégager les variations de sens. Ainsi, est-ce que la métaphore garde le même sens aujourd’hui que lorsqu’elle fut formulée pour la première fois alors que le contexte actuel diffère forcément de celui de son énonciation ? Ces réflexions font écho aussi aux questions posées par Karen Offen lorsqu’elle retrace l’histoire du mot « féminisme ».

À la lumière de ces réflexions, il nous semble pertinent de nous arrêter un instant sur l’une des métaphores les plus présentes dans l’élaboration de la chronologie des mouvements féministes : celle de la « vague ». En effet, elle a permis à l’origine d’articuler la relation entre les différentes périodes imaginées du mouvement féministe car, comme le souligne l’historienne américaine Astrid Henry, il est presque impossible de penser à l’histoire du féminisme sans décrire ses flux et ses reflux en termes d’ondes, tellement cette métaphore est

53 KOSELLECK, Reinhart, *Futuro pasado. Para una semántica de los tiempos históricos*, Barcelona, Paidós, 1993.

54 PALTÍ, Elías José, « Koselleck y la idea de Sattelzeit. Un debate sobre modernidad y temporalidad », *Ayer*, 53/2004 (1), p. 63-74.

55 GODICHEAU, François et SANCHEZ LEON, Pablo (eds.), *Palabras que atan. Metáforas y conceptos del vínculo social en la historia moderna y contemporánea*, Madrid, Fondo de cultura económica de España, s.l., 2015, p. 9.

56 GIROLA, Lidia, « Historicidad y temporalidad de los conceptos sociológicos », *Sociológica*, año 26, número 73, mai-août 2011, p. 13-46. Disponible en ligne : <http://isegoria.revistas.csic.es/index.php/isegoria/issue/view/6>

57 ORSÍ, Rocío, Crítica de libros, « Quentin Skinner : ideas con Historia », *ISEGORÍA*, Revista de filosofía moral y política, n° 37, *Teoría y práctica de la Historia Conceptual*, juillet-décembre, 2007, p. 294. Disponible en ligne : <http://isegoria.revistas.csic.es/index.php/isegoria/issue/view/6>

devenue ancrée dans le discours féministe⁵⁸. En outre, nous partageons l'affirmation énoncée par Christine Bard selon laquelle « définir le féminisme et le périodiser ne sont pas des actes anodins et peuvent toujours être contestés⁵⁹ ». En effet, soulever les enjeux de la périodisation des mouvements féministes par le biais de la notion de « vague », nous permet d'avoir une compréhension plus globale de la genèse des mouvements féministes ainsi que de la façon dont les actrices et les acteurs sociaux donnent du sens à leurs actions sociales⁶⁰ et construisent leur identité par rapport à un groupe de référence⁶¹. C'est en réfléchissant à la métaphore « marine » que nous nous proposons donc d'apporter une lecture plus nuancée des chronologies élaborées à son égard ; notamment en ce qui concerne la deuxième vague⁶², objet principal de notre étude, en reliant ces questions à la propre périodisation de l'historiographie du franquisme et de la Transición.

De surcroît, la métaphore de la « vague » se relie à une autre : celle des « creux de la vague », c'est-à-dire, des moments où l'activisme des droits des femmes semble disparaître, au moment où l'acquisition d'un droit pour lequel on s'est battu cède la place à une sorte de sensation d'épuisement de la cause pour laquelle on a lutté ; ce qui revient à nouveau à ne définir le féminisme qu'en termes d'obtention de droits. Si la question de la délimitation de la « vague » peut poser problème celle de « reflux » peut s'avérer aussi problématique pour une compréhension plus globale de la genèse et du déroulement des mouvements des femmes et cela, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que si l'on considère le « creux de la vague » comme une période où rien ne se passe, la nouvelle vague semblerait avoir émergé de nulle part comme une sorte de « champignon » sans racines. De fait, au cours des dernières décennies, plusieurs ouvrages ont été consacrés à ces moments de reflux où l'on croirait que rien ne se passe en termes de combats. C'est l'historienne Sylvie Chaperon qui, la première, met en garde contre le « trompe-l'œil » du concept de « reflux » de la vague, lequel laisserait entendre qu'il s'agit d'une étape d'inaction féministe pour mettre en lumière les continuités entre les mouvements féministes du début du siècle et ceux des années quarante et cinquante qu'elle dénomme « les années Beauvoir ». En effet, comme elle le

58 HENRY, Astrid, *Not My Mother's Sister : Generational Conflict and Third-Wave Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 2003, p. 53.

59 BARD, Christine, « Écrire l'histoire des féministes : bilan et perspectives », dans BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la Deuxième Vague*, op. cit., p. 13.

60 Díez GARCÍA, Rubén et LARAÑA, Enrique, *Democracia, dignidad y movimientos sociales. El surgimiento de la cultura cívica y la irrupción de los "indignados" en la vida pública*, Madrid, Editorial CIS (Centro de Investigaciones sociales), 2017.

61 PALMER THOMPSON, Edward, *La formation de la classe ouvrière anglaise* [« The Making of the English Working Class »], Le Seuil, 1988 ; éd. points, 2012.

62 La métaphore de la « vague » serait employée pour la première fois en 1968 par Martha Weinman Lear dans un article publié dans le *The New York Times Magazine*, intitulé « The Second Feminist Wave » puis suivi d'un sous-titre « What do these women want ? ». Elle se répand tout d'abord dans le langage militant puis dans le milieu universitaire par le biais des chercheurs/chercheuses de l'histoire du féminisme, WEINMAN LEAR, Marta, « The Second Feminist Wave », *The New York Times Magazine*, 10 mars 1968.

démontre, la période 1945-1970, comprise dans le creux de la vague, n'a guère attiré l'attention ; on croirait même que seul le livre de Simone de Beauvoir vient bousculer les paisibles vies des femmes de la classe moyenne. Si l'auteure ne remet pas en question la métaphore de la vague, ni celle du creux, il n'en reste pas moins qu'elle met en évidence que dans « ces années où se reformulent les revendications et où se recomposent les forces du mouvement, émerge lentement une nouvelle génération féministe, qui n'acceptera ce label qu'au milieu des années 1960⁶³ ».

Aux Etats-Unis, l'historienne Verta Taylor fait de même pour ce qui est des mouvements des femmes étatsuniennes dès la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à la fondation de l'organisation nationale pour les femmes (National Organisation for Women, NOW) en 1966. Ainsi, les travaux de Verta Taylor sur les mouvements étatsuniens pour les droits civiques des femmes dès 1945 et jusqu'au milieu des années soixante viennent complexifier ce panorama tout en aidant à questionner l'idée de « désert », se référant aux années allant de la Deuxième Guerre mondiale et à la fin des années soixante, qui est exprimée par les féministes des années soixante-dix. La question que se pose Verta Taylor est de savoir dans quelle mesure ces mouvements des femmes sont réellement nouveaux et aussi comment nous pouvons expliquer l'émergence d'un tel mouvement qui semblerait avoir surgi de nulle part.

Elle défend alors l'idée de « mise en veille » : c'est-à-dire des périodes où pour diverses raisons (notamment suivant la théorie de la mobilisation des ressources, autrement dit des mutations dans les structures d'opportunités), les mouvements, qui dans le passé ont été actifs, deviennent des « organisations dormantes » du mouvement social mais persistent à « assurer la continuité de l'engagement des personnes potentiellement contestataires⁶⁴ ». Elles jouent également le rôle de passeur entre deux étapes d'une mobilisation ; ce qui fait dire à Vera Taylor que « l'intérêt de la mise en veille réside dans les liens qu'elle permet d'établir entre différentes vagues de mobilisation⁶⁵ ».

La chercheuse Karine Bergès, quant à elle, dans l'introduction du livre *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?* attire l'attention sur le fait que le caractère « fabriqué » de la typologie des vagues « peut donner l'impression qu'une vague vient automatiquement en

63 CHAPERON Sylvie, *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris, Fayard, 2000, p. 13.

64 TAYLOR Verta, « La continuité des mouvements sociaux : la mise en veille du mouvement des femmes » dans FILLIEULE, Olivier (ed.), *Le désengagement militant*, Paris, Éditions Belin, 2005, p. 237.

65 *Ibid.*, p. 231.

recouvrir une autre pour la faire disparaître, ce qui peut expliquer que l'image des courants, eux-mêmes portés par les vagues, fasse davantage consensus⁶⁶ ».

Dans le cas espagnol, le « reflux » de la vague serait représenté par la longue période de la dictature, un « creux » entre la Seconde République et les années soixante-dix. Par ailleurs, si la crête de la deuxième vague du féminisme en Espagne se situe dans les années soixante-dix, elle va connaître un nouveau reflux au tournant des années 1980. Une lecture qui contribue de nouveau à effacer les continuités entre les mouvements de contestations féministes. Mais, à l'instar des travaux de Sylvie Chaperon ou de Verta Taylor, nous voulons tout d'abord nous pencher sur ces moments de « creux », en particulier sur la longue période de dictature où commence à se tisser, notamment à partir des années 1960, une pensée critique vis-à-vis du régime et de la situation des femmes. Ceci, à notre sens, explique en grande partie l'émergence d'un mouvement féministe divers et dynamique, deux semaines seulement après la disparition de Franco, mais surtout celle d'une pensée et d'un discours féministes assez aboutis.

D'autre part, la question du concept de « reflux » de la vague soulève à son tour la question du choix des chronologies que nous prenons en considération afin d'élaborer les récits historiques, qui, dans la plupart des cas, sont articulés en fonction des notions de « succès » et d'« échec » préalablement établis mais qui sont rarement énoncés. Ainsi, nous partageons l'idée de Germán Labrador selon laquelle la chronologie portant sur l'ensemble des mouvements sociaux durant la période des années 1970, en l'occurrence, le mouvement féministe en Espagne, a été pendant longtemps conditionnée par celle des institutions-clé de la période et s'est fondée sur les logiques de leurs acteurs (politiques et masculins⁶⁷) et donc sur les notions de « succès » et d'« échec » qu'ils ont établies⁶⁸.

66 BERGÈS, Karine, Introduction « Remous autour des vagues féministes », dans BERGÈS, Karine *et. al.* (dir.), *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 15. De son côté, Karen Offen dans son célèbre et ambitieux ouvrage *Les Féminismes en Europe (1700-1950)* dans lequel elle étudie les mouvements des femmes dites « féministes » avant la lettre ; réfléchit également à la métaphore des vagues pour en conclure à son inadéquation avec une réalité beaucoup plus complexe que celle définie par les vagues. Elle propose alors le recours au vocabulaire volcanique. Ainsi, les féminismes et/ou les mouvements des femmes ce ne seraient pas des vagues mais du magma sous pression provoquant des éruptions soudaines, en fragilisant le patriarcat vu comme une carapace ou cuirasse. Si ce vocabulaire peut sembler moins restrictif que celui de la vague, qui laisse entendre plutôt une superposition au lieu d'un remplacement d'une vague par une autre, c'est encore une métaphore ; ce qui montre les difficultés de s'affranchir d'une telle figure de style. KNIBIEHLER, Yvone, « Avant-propos », dans OFFEN, Karen, *Les Féminismes en Europe (1700-1950). Une histoire politique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 14.

67 LABRADOR MÉNDEZ, Germán, *Culpables por la literatura. Imaginación política y contracultura en la Transición española (1968-1986)*, Madrid, Ediciones Akal, 2017, p. 70-71.

68 Une vision que par la suite a été en partie relayée par les médias. Bien qu'un peu ancienne, la série télévisée réalisée par la journaliste Victoria Prego intitulée *La Transición* au début des années 1990 est un bon exemple des notions de succès et d'échec qui ont été établies pour la période de transition vers la démocratie.

En cela, nous voudrions inscrire notre travail dans la continuité des courants critiques d'une historiographie de la Transition espagnole qui ne relève que les aspects les plus positifs et consensuels, et qui tente de mettre à l'épreuve l'idée selon laquelle les années quatre-vingt créent une culture du consensus ; culture qui n'était pourtant pas présente dans les discours des années soixante-dix et qui a servi de paradigme culturel unique pour penser les expériences politiques et culturelles y compris les expériences féministes. Nous faisons allusion ici au travail de Germán Labrador⁶⁹ sur la contre-culture et la jeunesse espagnole des années soixante-dix, aux travaux de Pablo Sánchez León et François Godicheau, ou de Jesús Izquierdo⁷⁰ qui interrogent le présent sur les éventuelles continuités entre la période franquiste et postfranquiste, ou encore à la recherche de Brice Chamouveau⁷¹ sur les subjectivités gays durant le franquisme tardif qui conteste une anthropologie politique « naturalisée » des « subjectivités homosexuelles » dans l'Espagne postfranquiste. C'est dans le sillage de ce courant intellectuel que nous voudrions humblement inscrire notre recherche.

AU-DELÀ DE LA NATION. REPENSER L'HISTOIRE DU FÉMINISME EN ESPAGNE DANS UNE PERSPECTIVE TRANSNATIONALE

Afin d'éprouver la validité de notre hypothèse, nous allons nous intéresser également aux liens, aux contacts et aux stratégies mises en place par l'équipe de *Vindicación Feminista* avec d'autres groupes et publications. Dans cette optique et sans se défaire du cadre local, notre objectif est de replacer les actions et le discours d'une partie du féminisme radical dans un cadre transnational, mettant l'accent sur les circulations, les influences exogènes et les transferts entre les mouvements féministes étrangers et le féminisme radical espagnol qui se matérialisent dans notre objet d'étude par la revue *Vindicación Feminista*.

69 LABRADOR MÉNDEZ, Germán, *Culpables por la literatura*, op. cit.

70 GODICHEAU, François (coord.), *Democracia inocua. Lo que el postfranquismo ha hecho de nosotros*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2015. Disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.postmetropolis.com/textos/metro/MET0002>

71 CHAMOULEAU, Brice, *Tiran al maricón. Los fantasmas queer de la democracia, 1970-1986*, Madrid, Akal, 2017.

Reffet de la manière dont nous appréhendons la réalité⁷² et la connaissance du monde marqué par un certain « présentisme⁷³ » dans une ère globale « hyper-connectée », marquée par l'émergence des réseaux sociaux, l'approche transnationale⁷⁴ connaît un essor dans la recherche historique au cours des dernières décennies. Comme le signale Edouard Sill, « l'espace transnational est devenue un espace politique en soi, forçant les mouvements sociaux à une adaptation théorique et méthodologique et à dépasser l'État-nation⁷⁵ ». La perspective transnationale vise en effet à décentraliser la vision de l'État en tant que seul agent politique à partir duquel s'articulent les relations et se construisent les collectifs. Ces travaux s'efforcent de mettre en lumière la manière dont de nombreux processus historiques se construisent à travers des transferts, des contacts et des connexions qui traversent des territoires, des espaces et des régions au-delà des frontières des États-nations⁷⁶.

Les études concernant les combats féministes et les initiatives pour l'émancipation des femmes en Europe au XIX^e siècle, moment culminant de la construction des États-nations, ont privilégié une approche transnationale. Ces États-nations ont été construits en effet sur la conception d'une citoyenneté définie en termes masculins et sur une réorganisation et une recodification des normes de genre. En ce sens, le XIX^e siècle marque une véritable transition dans l'organisation de la vie sociale avec l'avènement des sociétés disciplinaires évoquées par Michel Foucault⁷⁷ ; bien que la catégorie de « genre » ne soit pas le seul « élément » permettant l'exclusion de la citoyenneté⁷⁸. De fait, les États-nation se sont construits sur ce

72 Comme le signale Miguel Ángel Cabrera, « la presión del presente sobre la investigación histórica me parece de mucha mayor transcendencia, pues implica que dicha presión constituye un factor primordial de renovación teórica de los estudios históricos. Y por tanto, que la evolución historiográfica de la disciplina histórica es en alguna medida el resultado de una respuesta a la presión ejercida por el presente. Y no simplemente el resultado de la observación y el análisis del pasado, como tendemos a creer », CABRERA, Miguel Ángel, « Presente histórico y cambio historiográfico. El presente como laboratorio de la investigación histórica », dans CAPELLÁN DE MIGUEL, Gonzalo, *et. al.* (dir.), *Historia social, movimientos sociales y ciudadanía*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2011, p. 25-26.

73 HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2012 (1^{re} éd. 2003).

74 Ces dernières années, on constate un glissement du concept vers d'autres termes tels que l'histoire « post-nationale », qui engloberait une gamme assez vaste telle que l'histoire transnationale, globale, connectée, entrelacée, mondiale qui aurait en commun : « una teoría y una práctica de la investigación y representación histórica más allá del tiempo-espacio de la imaginación histórica nacionalista », ACHA, Omar, « Transnacional y global : la crítica del concepto de la historia ante la emergencia de la historia transnacional », *Ayer*, n° 94 (2), 2014, p. 122.

75 SILL, Edouard, « Introduction : interroger l'internationalisme par le féminin », dans *Cahier d'Histoire*, Dossier « Internationalisme au féminin. De la Guerre d'Espagne au Rajova », n° 141, janvier-février 2019, p. 13

76 MARTYKÁNOVÁ, Darina et PEYROU, Florencia « Presentación », *Ayer*, 94, (2), 2014, p. 19.

77 FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Tome 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994, [1976].

78 D'autres facteurs tels que la race, la religion ou la dépendance économique servirent de base pour justifier l'exclusion et établir la ligne de démarcation entre les individus ayant des droits et ceux qui en sont exclus. A ce propos, voir par exemple : PÉREZ LEDESMA, Manuel, « Las Cortes de Cádiz y la sociedad española », *Ayer*, n° 1, 1991, p. 167-206 ; NIELFA CRISTÓBAL, Gloria, « La revolución liberal desde la perspectiva del género », *Ayer*, n° 17, 1995, p. 103-120 ; SERVÁN, Carmen, « La individualidad esquiava. Subjetividad jurídica y género en el constitucionalismo histórico español (1812-1869) », dans CHAMOULEAU, Brice, *De colonialidad. Perspectivas sobre sujetos y género en la historia contemporánea española*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2017, p. 147-200.

qu'Almudena Hernando appelle « fantasía de la individualidad⁷⁹ », c'est-à-dire la croyance « illimitée » en un sujet fort et autonome : économiquement (ce qui le séparait des classes populaires) et biologiquement, capable de contenir ses pulsions (ce qui le séparait des aristocrates décadents), incarné par la bourgeoisie et appelé à conduire les gouvernements des Etats-nations⁸⁰. Face à cette exclusion, les premières féministes incluses dans la dite première vague ont mis en place une « sororité transnationale⁸¹ » afin de construire des stratégies de revendication de l'égalité et de la citoyenneté comme en témoignent les lettres, échanges, voyages et initiatives qui traversent le continent européen au cours du XIX^e siècle. Ainsi, la fin du XIX^e siècle voit l'apparition d'une multiplicité d'alliances et d'initiatives afin de créer un réseau féministe pour faire avancer les droits des femmes dans les différentes sociétés⁸².

En ce qui concerne notre période d'étude (les années soixante et soixante-dix du vingtième siècle), une approche transnationale nous invite à proposer des analyses plus complexes qui prennent en compte la diversité des processus et phénomènes sociaux, notamment en ce qui concerne la diffusion et la circulation des idées et les propositions politiques, sociales et culturelles suscitées sous l'impulsion des mouvements de protestation qui surgissent des deux côtés de l'Atlantique, notamment aux Etats-Unis et en France⁸³. En Espagne, malgré le fossé incommensurable que le franquisme représentait pour l'évolution de la société en général et pour l'émancipation des femmes en particulier, depuis les années soixante des voix se sont élevées qui, faisant écho à ce qui se passait au-delà des Pyrénées, ont commencé à remettre en cause l'ordre politique et sexiste imposé par la dictature.

Dans ces réseaux féministes la place des relations personnelles a été indispensable pour la mise en place de projets, mais aussi comme support et inspiration. De nombreuses recherches se sont développées sur des échanges, rencontres et relations personnelles entre les

79 HERNANDO, Almudena, *La fantasía de la individualidad, Sobre la construcción sociohistórica del sujeto moderno*, Madrid-Buenos Aires, Katz, 2012.

80 PATEMAN, Carole, *El contrato sexual*, Barcelona, Antrophos, 1995, [1968] ; SEGATO, Rita Laura, « Patriarcado : del borde al centro. Disciplinamiento, territorialidad y crueldad en la fase apocalíptica del capital », <http://mujeresdeguatemala.org/wp-content/uploads/2014/06/PATRIARCADO-del-borde-al-centro.pdf>. RODRÍGUEZ, Fernanda, « La familia, la violencia y el Estado : la formación del heteropatriarcado moderno », Conférence du 22 février 2017, Traficantes de sueños. Disponible en ligne : <https://www.traficantes.net/nociones-comunes/nos-queremos-vivas>

81 ARRIZABALAGA, Marie-Pierre, BURGOS-VIGNA, Diana et YUSTA, Mercedes (dir.), *Femmes sans frontières. Stratégies transnationales féminines face à la mondialisation, XVIII^e- XXI^e Xs*, Berna, Peter Lang, 2011, p. 4.

82 Parmi ces initiatives, nous pouvons citer « The International Council of Women », créé en 1888 et organisé entre autres par Elizabeth Cady Stanton et Susan B. Anthony ; « The International Alliance of Women » ou encore « The Women's International League for Peace and Freedom ». Si ces initiatives ont souvent été promues par des femmes issues de milieux aisés, elles avaient pour vocation l'union de toutes les femmes. Voir : RUPP, Leila J., « Transnational Women's Movements » dans *European History Online* (EGO), published by the Institute of European History (IEG), Mainz, 16 juin 2011. Disponible en ligne : <http://ieg-ego.eu/en/threads/transnational-movements-and-organisations/international-social-movements/leila-j-rupp-transnational-womens-movements>
Consulté le 23 février 2018.

83 Nous faisons référence au mouvement de la contre-culture. ROSZAK, Theodore, *Vers une contre-culture. Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, Paris, Stock, 1970.

féministes de différents pays⁸⁴. En dépit d'une littérature de plus en plus abondante sur l'histoire du mouvement féministe privilégiant une approche transnationale, notamment dans les pays anglophones⁸⁵, en Espagne très rares sont les études sur l'histoire du mouvement pour l'émancipation des femmes qui suivent cette perspective. On y trouve des travaux retraçant les liens entre intellectuelles et écrivaines, notamment du point de vue littéraire⁸⁶ ; mais lorsqu'il s'agit des militantes féministes après la deuxième moitié du XX^e siècle, la tâche s'avère plus difficile.

Relevant de la démarche comparatiste mais aussi d'une approche transnationale, on trouve la thèse d'Elena Díaz Silva, *El año internacional de la mujer en España y Francia, 1975. Feminismo y movimiento de mujeres desde una perspectiva comparada*, soutenue en 2013 à l'université Autonoma de Madrid. La thèse cherche à dépasser le cadre national, mettant en perspective la réorganisation du mouvement féministe dans ces deux pays après la Deuxième Guerre mondiale et jusqu'à l'année 1975. Cette démarche comparatiste n'avait pas été envisagée jusque-là, compte tenu des différences politiques et économiques entre les deux pays, signale Elena Díaz.

Toutefois, comme le signale Elena Díaz dans ses conclusions, par rapport aux françaises, la situation des femmes espagnoles n'était pas si exceptionnelle. On retrouve le même type de politiques antiféministes qu'en France tout comme la même politique familiale et nataliste⁸⁷. L'auteure part du postulat que le mouvement féministe est avant tout un mouvement social international et, comme nous, elle propose de s'intéresser particulièrement aux années soixante où l'évolution de la société espagnole et les contradictions de la culture politique franquiste et anti-franquiste quant au respect des femmes vont rendre possible l'émergence du mouvement des femmes en Espagne. De surcroît, comme elle le met en évidence, « la réorganisation du féminisme pendant les dernières années de la dictature permettait de relier

84 Comme le signale Bonnie S. Andersen, les premières féministes ont tissé des liens à l'échelle internationale principalement par correspondance, mais aussi par des rencontres personnelles, en lisant les mêmes publications et en se citant les unes et les autres comme exemples. ANDERSON, Bonnie S., « From letters to a movement : The creation of Early International Feminism, 1830 to 1960 », dans FILLARD, Claudette et ORAZI, Françoise, *Exchanges and Correspondance : The Construction of Feminism*, Cambridge Scholars Publishing, 2010, p. 8. Voir aussi les autres chapitres du livre pour une étude collective sur la correspondance et les échanges entre féministes de la première et la deuxième vague.

85 NAPLES, Nancy et DESAI, Manisha (eds.), *Women's Activism and globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, London, Routledge, 2002 ; HAUSMANN, Melissa et SAUER, Birgit (eds.) *Gendering the State in the Age of Globalization : Women's movements and State Feminism in Postindustrial democracies*, New York, Rowman and Littlefield Publishers, 2007 ; FALQUET, Jules (ed.) *De gré ou de force, les femmes dans la mondialisation*, Paris, La dispute, 2008 ; OFFEN, Karen. *Globalizing feminisms 1789-1945*, London, New York, Routledge, 2010.

86 FERNÁNDEZ, Pura (ed.), *No hay nación para este sexo. Redes culturales de mujeres de letras españolas y latinoamericanas (1824-1936)*, Madrid, Iberoamericana, 2015.

87 DÍAZ SILVA, Elena, *El Año Internacional de la Mujer en España y Francia, 1975. Feminismo y movimiento de mujeres desde una perspectiva comparada*, Thèse inédite en Histoire Contemporaine dirigée par Madame la Professeur Maria Isabel Cabrera Bosch, soutenue à l'Université Autonoma de Madrid le 27 mai 2013, p. 470.

l'Espagne à l'Europe et l'Occident, aux changements sociaux et aux transformations culturelles qui se développent dans les années soixante et soixante-dix en Occident⁸⁸ ».

Or, dans le cas de l'Espagne, les féministes de la deuxième vague se rattacheront également à leur propre tradition féministe espagnole, se servant, pour l'élaboration de la pensée féministe, à la fois d'éléments exogènes et nationaux, le tout marqué par le contexte politique et la lutte contre la dictature. En effet, bien que *Vindicación Feminista* naisse avec une forte volonté de créer une nouvelle culture politique propre aux femmes, nous nous proposons également d'évaluer la place accordée dans ses pages à la reconstruction d'une généalogie féministe espagnole, cette dernière commençant à la fin du XIX^e siècle et atteignant une apogée durant la Seconde République espagnole.

MÉTHODOLOGIE ET SOURCES

Puisque notre étude se situe à la croisée de diverses disciplines (la sociologie des mouvements sociaux, les cultures politiques, l'histoire transnationale, l'histoire culturelle et les études de genre), nous nous sommes appuyées sur une multitude de sources primaires et secondaires assez hétéroclites. Le dépouillement de fonds d'archives d'abord, puis l'analyse du contenu de *Vindicación Feminista*, et ensuite d'autres publications, ont été les principaux piliers de notre recherche. Les fonds consultés ont été assez variés ; c'est cependant les fonds des Archives Nationales de la Catalogne (*Arxiu Nacional de Catalunya*) qui constituent notre corpus principal.

Ces archives comprennent deux fonds en lien direct avec notre recherche. Le premier fonds, le fonds Lidia Falcón comprenant tous les documents relatifs à ses activités professionnelles notamment en tant qu'avocate, mais aussi tout ce qui relève de sa vie personnelle ainsi que de celle d'une partie de sa famille, avec une part très importante dédiée à sa correspondance y compris celle qu'elle a entretenue pendant son séjour à la prison de Yserías. Le deuxième fonds, lui, est relatif au Parti féministe Espagnol et au Club-Vindicación Feministe, fondés respectivement en 1979 et 1981, dont une partie est consacrée à la revue *Vindicación Feminista*. Ces deux fonds conservent des documents de nature très différente (documents officiels, factures, statuts, tracts, correspondance, lettres, cahiers de notes, affiches, communiqués, extraits de presse, livres, publications, transcriptions d'entretiens, photographies, etc.).

88 *Ibid.*, p. 469.

De plus, le fond sur le Parti féministe conserve la bibliothèque créée par les militantes du parti. Sa consultation nous a permis d'avoir accès à une diversité de publications espagnoles et étrangères. Enfin, dans les Archives Nationales de la Catalogne nous avons consulté le fonds de la militante féministe et députée communiste Dolors Calvet.

Le dépouillement des fonds de la Bibliothèque des Femmes, conservés à l'heure actuelle au Musée du Costume de Madrid depuis 2012, a été le deuxième fonds le plus important sur lequel s'appuie cette recherche. Grâce à une bourse de l'École des hautes études hispaniques et ibériques, nous avons pu consulter les fonds de manière intensive durant un mois puis nous y sommes retournées à plusieurs reprises. Créée en 1985 dans la rue Barquillo à Madrid, la Bibliothèque de la Femme (la Biblioteca de la Mujer) garde un fonds de 30.000 volumes composés d'une grande variété de documents. Parmi ces documents, une partie très importante concerne le mouvement féministe depuis les années 1970 à nos jours. Si nous ne sommes pas les premières à avoir consulté ce fonds (le travail de Mercedes Agustín s'appuie en grande partie sur ces fonds), il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle ils sont encore très méconnus, et donc très peu consultés, ce qui constitue ainsi un des intérêts de notre recherche.

Dans le fonds de la Bibliothèque des Femmes, nous avons essentiellement consulté des documents produits lors des diverses réunions et rassemblements féministes organisés sur tout le territoire espagnol à partir de l'année 1975 jusqu'à la fin des années 1980, mais aussi des publications périodiques, principalement des revues, des journaux et bulletins venant de différents groupes féministes de tendances distinctes y compris de groupes appartenant à des partis politiques, des fanzines lesbiens (*Nosotras que nos queremos tanto*, *Tribade*, *Unas cuantas cosas*) ; ou encore des bulletins d'associations de quartier (*Manuela Malasaña*, *Zarzamora*, *Pata Quebrada*), ou de régions (*Tribuna Feminista de Zaragoza*, *Madrid Feminista*), parfois des publications à petit tirage d'où la valeur de conservation particulière de ce fonds. Nous avons complété le dépouillement d'une partie des fonds de l'Archive Nationale de la Catalogne et du fonds de la Bibliothèque de la femme avec une partie des fonds du centre de documentation du centre culturel féministe Ca la dona, situé à Barcelone, notamment le fonds sur les collectifs autonomes tels que LA MAR ou plus tard, les groupes féministes indépendants. C'est d'ailleurs Ca la Dona qui conserve le fonds de Gretel Ammann, une des figures féministes centrales du féminisme indépendant et lesbien dont nous avons consulté en partie le fonds personnel.

Nous avons, dans une moindre mesure, consulté le fonds de l'Archive Historique du Parti Communiste, AHPC (Archivo Histórico del Partido Comunista). Nous avons pu consulter des documents relatifs à la femme (résolutions des congrès), des documents émanant du *Movimiento democrático de Mujeres* (programmes, communiqués, comptes rendus de réunion),

ainsi qu'une série de publications, notamment *La Mujer y la Lucha*, et ses versions dans les différentes régions telles que *A Muller e a Loita* publié par le *Movemento Democrático de Mulleres* de la Galice, mais aussi des fanzines publiées par les associations de quartier notamment à Madrid. Enfin, nous avons consulté le « Archivo de la democracia » à l'université d'Alicante. Nous avons consulté quelques publications notamment la revue *Dones en Lluita* et le bulletin du Moviment Comunista del País Valencia et le fonds de Inma Fernandez Arrillaga, militante du *Partido del Trabajo de España* (PTE). L'analyse et le croisement de ces fonds d'archives nous ont permis de dresser un panorama beaucoup plus complexe de l'ensemble du mouvement féministe, ainsi que des combats et enjeux qui ont émergé au cours de ces années-là.

Enfin, nous avons eu accès aux archives personnelles de Carmen Alcalde qui conserve entre autres des fonds de Sara Presutto, sa compagne durant plus de quarante ans et une des collaboratrices de *Vindicación Feminista*. Ces archives nous ont fourni des matériaux inédits tels que des poèmes, des photographies voire des dessins originaux de Sara Presutto jamais publiés.

Si les fonds de Lidia Falcón et du Parti féministe nous ont servi en grande partie à retracer la dimension transnationale de l'entreprise éditoriale de *Vindicación Feminista*, elle a été complétée par le dépouillement d'autres fonds. En France, nous avons consulté les Archives Nationales du site de Pierrefitte-sur-Seine puis les fonds de la féministe française Suzanne Blaise à la Bibliothèque Marguerite Durand. Cette dernière a été militante du mouvement des femmes dès le début des années soixante-dix et co-fondatrice du Parti féministe puis du Parti féministe unifié. Aux Archives Nationales, nous avons consulté la documentation relative au Parti féministe (1974-1978) mais aussi au Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979). Cette bibliothèque conserve aussi des documents relatifs à l'histoire du PFU et des exemplaires de journaux féministes tels que *Le Torchon brûle*, *Les Pétroleuses* ou encore le magazine *Les Sourcières*. Le dépouillement de revues culturelles, politiques et satiriques publiées entre les années 1960 et 1980 ont en outre complété les sources des fonds d'archive. Nous nous sommes intéressées aussi aux biographies⁸⁹ des membres de l'équipe de rédaction de *Vindicación* dans la perspective de la prosopographie définie par Pierre Marie Delpu comme « une étude collective qui cherche à dégager les caractères communs d'un groupe d'acteurs historiques en se fondant sur l'observation systématique de leurs vies et de

89 Les sources biographiques constituent le socle de cette étude bien que l'approche biographique centrée notamment sur les egodocuments (mémoires, autobiographies, journaux, lettres) ait été remise en cause, accusée de « mirage » ou « illusion » d'une prétendue « vérité ». Pour une lecture critique de la biographie voir : BOURDIEU, Pierre, « L'illusion biographique », Actes de la recherche en sciences sociales, n°62-63, juin 1986. L'historienne américaine Joan Scott met aussi en garde sur la valeur quasi « sacrale » accordée à la notion d'« expérience », autrement dit, au témoignage personnel. Voir notamment son chapitre, « L'évidence de l'expérience », dans SCOTT Joan W., *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009.

leurs parcours⁹⁰ ». La prosopographie met aussi l'accent sur les contextes sociaux auxquels appartiennent les individus⁹¹, et non pas seulement sur les parcours singuliers ou exceptionnels. L'étude des biographies nous a ainsi permis de faire ressortir les liens qui unissaient les collaboratrices. Enfin, nous nous sommes appuyées sur des sources orales. Nous avons réalisé neuf entretiens avec des actrices féministes de la période pour la plupart, dont un avec deux personnes à la fois, deux par Skype et trois avec la même personne (Carmen Alcalde). Pour ce faire, nous avons réalisé des entretiens semi-ouverts, à mi-chemin entre le « récit de vie » et l'entretien journalistique. Autrement dit, nous avons suivi un modèle mélangeant des questions fermées portant notamment sur des informations biographiques (date de naissance, formation, profession, etc.) avec des questions plus ouvertes et d'autres questions qui ont émergé au cours de l'entretien. La réalisation d'entretiens avait un double objectif. D'une part, il s'agissait d'obtenir ou compléter des informations manquantes (dans le cas de *Vindicación*, des informations sur certaines collaboratrices, contact avec d'autres groupes, etc.). D'autre part, au-delà des informations plus factuelles, il s'agissait de revenir sur la genèse et la causalité de l'engagement politique et féministe (famille, amies, université, les lectures et auteurs qui les avaient influencées, etc.) et sur la trajectoire militante des personnes interviewées.

Dans le cas de Lidia Falcón et Carmen Alcalde, il s'agissait de revenir sur leurs parcours professionnels en insistant sur la période de *Vindicación Feminista*. Enfin, il était important d'aborder la question du rôle que le projet de *Vindicación* avait joué dans leur trajectoire professionnelle, personnelle et militante. En ce sens, les entretiens se rapprochent plus du « récit de vie », c'est-à-dire des entretiens où la personne fait une interprétation réfléchie de sa propre vie, mettant en évidence les moments les plus significatifs⁹².

Nous devons signaler que nous avons interviewé des féministes de différents partis politiques et féministes ; certaines militantes de groupes politiques telles que Justa Montero, militante de la Ligue Communiste Révolutionnaire, et d'autres appartenant au courant radical puis indépendant comme Lola G. Luna, ou encore des féministes qui n'avaient pas milité dans un collectif féministe à proprement parler comme c'est le cas de Marisa Mediavilla. L'objectif était donc d'avoir une vision plus large de la façon dont elles avaient vécu cette période en rapport aux luttes féministes et au processus politique, et d'avoir aussi leur im-

90 DELPU, Pierre-Marie, « La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale », *Hypothèses* 1 (18), 2015, p. 265.

91 *Ibid.*, p. 272.

92 Sur la méthodologie de la réalisation des sources orales en histoire voir entre autres, LLONA, Miren (coord.), *Entreverse. Teoría y metodología práctica de las fuentes orales*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2012; LLONA, Miren, « Archivar la memoria, escribir la Historia. Reflexiones en torno a la creación de un Archivo de Historia Oral. AHOA, Ahozko Historiaren Artxiboa. Archivo de la Memoria », dans BENADIBA, Laura (comp.), *Historia Oral. Fundamentos metodológicos para reconstruir el pasado desde la diversidad*, Rosario, Suramérica Ediciones, 2010, p. 215-226 ; FOLGUERA, Pilar, *Cómo se hace historia oral*, Madrid, ed. Eudema, 1994.

pression du mouvement féministe à ce moment-là. Enfin, nous nous sommes intéressées à la perception qu'elles avaient de *Vindicación Feminista* et de sa rédaction, et notamment de ses fondatrices.

Puisque que nous avons interviewé des femmes qui partageaient un grand nombre de points communs (âge, militantisme féministe et politique de gauche, études universitaires, etc.), les récits personnels ont été confrontés à ce que Maurice Halbwachs avait dénommé « mémoire collective », qui met en relation de façon imbriquée quatre éléments : le passé, le présent, l'individuel et le collectif. De ce fait, comme le signale Miren Llona en reprenant les propos de Nerea Aresti, lors de la construction des sources orales, le concept de « mémoire collective » permet de souligner que la mémoire n'est pas seulement un phénomène psychologique individuel mais qu'elle est le résultat d'une expérience collective qui, par ailleurs, est en constante révision comme un effet du temps et de l'expérience individuelle elle-même⁹³.

Dans la même ligne de pensées que Miren Llona se situe Pilar Diaz qui défend l'utilisation des biographies de vie des femmes afin de construire une histoire collective. Autrement dit, confronter l'individuel au collectif sans jamais perdre de vue ces deux dimensions. C'est pourquoi Pilar Diaz signale que, en effet, travailler avec des sources orales conduit à « se déplacer dans une contradiction apparente : confronter le personnel avec le général ; la source avec la méthode, le subjectif avec l'objectif ; souligner ce qui les unit aux autres sources⁹⁴ ».

La mémoire collective de cette génération, en l'occurrence, celle des femmes féministes et militantes des années 1970, peut être marquée par exemple, comme nous le verrons dans la trajectoire des fondatrices de *Vindicación Feminista*, par la perception du tournant des années 1980 – ce sentiment de « désenchantement » qui semble envahir toute une génération, notamment les personnes ayant milité dans les luttes sociales – et aussi par les lectures faites à posteriori sur cette période⁹⁵. Un autre élément important de notre étude est le cas des personnes qui ont déjà été interviewées de nombreuses fois ; comme c'est le cas de Lidia Falcón dont les discours sont déjà très figés tout comme que leur auto-perception, ce qui peut entraver la spontanéité ou l'improvisation au cours de l'entretien.

93 « deconstrucción del testimonio a partir del concepto de “ memoria colectiva “ que permite poner de relieve que la memoria no es sólo un fenómeno psicológico individual sino que es el resultado de una experiencia colectiva que además, está en un proceso de constante de revisión como efecto del paso del tiempo y de la propia experiencia individual », ARESTI, Nerea, *Masculinidades en tela de juicio. Hombres y el género en el primer tercio del siglo XX*, Madrid, Cátedra, 2010, p. 22-23, cité dans LLONA, Miren (coord.), *Entreverse. Teoría y metodología práctica de las fuentes orales*, op. cit., p. 24

94 « moverse en una aparente contradicción : enfrentar lo personal con lo general ; la fuente con el método, lo subjetivo con lo objetivo ; enfatizar lo que tienen en común con otras fuentes », DIAZ, Pilar, « Las fuentes orales y la construcción de relatos biográficos : mujeres trabajadoras en la dictadura franquista », dans LLONA, Miren (coord.), *Entreverse. Teoría y metodología práctica de las fuentes orales*, op. cit., p.193.

95 Sur l'étude la question du désenchantement des personnes ayant milité activement dans les mouvements sociaux à cette période à partir des récits de vie voir : BEORLEGUI ZARRANZ, David, *Transición y melancolía. La experiencia del desencanto en el País vasco (1976-1986)*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2017.

STRUCTURE DE LA THÈSE

Cette thèse se compose de quatre parties et de huit chapitres suivant une approche essentiellement thématique. Pour atteindre notre objectif, nous reviendrons tout d'abord sur les années soixante. Nous nous intéresserons en premier lieu à la contextualisation des premières initiatives culturelles liées au monde de l'édition en Catalogne ainsi qu'aux premiers écrits ayant trait à la situation des femmes dans la société. Pour ce faire, nous aborderons dans un premier temps le contexte sociopolitique que connaît l'Espagne au tournant des années 1960 et qui marque un changement de cap dans le régime. Ces changements (législatives, politiques, sociaux) permettront en dépit du régime, de créer des espaces de liberté qui seront utilisés pour créer des initiatives culturelles voire politiques à l'encontre de la dictature. Nous aborderons ensuite les travaux de plusieurs auteures qui depuis le début des années soixante publient des ouvrages en dépit de la censure, nettement féministe. Le second chapitre de la thèse est centré sur la genèse des groupes féministes de la tendance radicale dans un contexte transnational, sur la réception de leurs premiers écrits en Espagne et sur les rassemblements féministes les plus significatifs de la période afin de dégager les problématiques qu'ils abordent mais aussi afin de percevoir comment se dessine peu à peu un tableau des diverses tendances composant le mouvement féministe espagnol. Nous clôturerons ce chapitre sur le Tribunal International de Crimes contre les femmes, véritable « meeting point » féministe de l'époque réunissant plus de 4 000 femmes venues du monde entier parmi lesquelles une délégation de féministes espagnoles. Ce rassemblement célébré à Bruxelles quelques mois avant la parution de *Vindicación Feminista* sera sans doute un coup de pouce pour la revue. La deuxième partie de cette thèse est consacrée à la genèse du projet éditorial ainsi qu'à l'étude de la biographie de ses fondatrices et de ses principales collaboratrices. C'est notamment grâce aux liens unissant les rédactrices que nous pourrons mesurer en quoi *Vindicación Feminista* est l'aboutissement d'un long projet collaboratif né quelques années auparavant. Dans le dernier chapitre de cette partie, nous tenterons de définir les « marqueurs d'identité de la revue ».

La troisième partie constitue le noyau de la thèse puisqu'elle aborde l'analyse des thématiques centrales et le regard que *Vindicación Feminista* porte sur le processus de démocratisation de l'Espagne et sur le rôle politique joué par les femmes avant de s'intéresser à la question de la dénonciation des violences faites aux femmes puis à la dimension culturelle de la publication.

La dernière partie de notre travail est consacrée à l'étude de la dimension transnationale de *Vindicación* et au contexte de crise qui annonce la fin de la publication. Ce sera l'occasion de montrer comment la richesse de *Vindicación Feminista* s'appuie sur un réseau transnational

entre publications féministes et collectifs. Enfin, dans le dernier chapitre nous nous intéresserons à la crise traversée par la revue et aux causes de sa disparition.

Nous nous proposons donc d'étudier la revue *Vindicación Femenista* conçue à la fois comme produit culturel, collectif et entreprise éditoriale, et le mouvement féministe radical espagnol à la lumière du contexte sociopolitique et culturel de l'Espagne pour la période allant du milieu des années 1960 au tournant des années 1980. Enfin, il s'agit avec l'étude de *Vindicación Femenista* de réintroduire la publication et l'histoire du féminisme espagnol dans une histoire transnationale du féminisme. Cela dit, il n'est pas question de remplacer le paradigme « anti-franquiste » comme catalyseur et élément structurant du mouvement féministe espagnol par le paradigme « transnational », en affirmant que le féminisme espagnol ne serait qu'une branche des féminismes étrangers⁹⁶ mais plutôt de faire converger les deux perspectives. C'est en effet en combinant les deux paradigmes que nous pourrions évaluer à la fois la place qu'occupe le féminisme espagnol dans le mouvement féministe international et de replacer le rôle de *Vindicación Femenista* et du féminisme radical espagnol dans les luttes anti-franquistes en général et pour l'émancipation des femmes en particulier.

96 Il nous semble très pertinent d'amener ici les réflexions de Paul B. Preciado sur la récupération de certaines figures culturelles et/ou politiques – en l'occurrence l'artiste des années 1970 Ocaña qui connaît un intérêt grandissant depuis quelques années – et leur insertion dans un cadre plus vaste qui peut cacher voire nuire à la compréhension de ces figures.

En effet, Paul B. Preciado se demandait si récupérer Ocaña comme un artiste « queer » « no sería deshistorizarlo imponiendo genealogías y nociones opacas, que más que revelar ocultan los procesos de producción discursiva artística y política de la dictadura y la transición. [...] El tema de meter a Ocaña como una camp norteamericana, podría hacernos correr el riesgo de naturalizar la genealogía norteamericana transformando la cultura de la resistencia a la dictadura franquista en una periférica y exótica nota a pie de página a la historiografía dominante », PRECIADO, Paul B., « Campconceptualismos del sur. Ocaña y la historiografía española », Conférence du 19 novembre 2012, MACBA Barcelona. Disponible en ligne : <https://www.macba.cat/es/video-campconceptualismos-beatrizpreciado>

FÉMINISMES, MOUVEMENTS SOCIAUX ET LUTTES POUR LA DÉMOCRATIE

INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Avant de rentrer dans l'étude à proprement parler de *Vindicación Feminista* et de son équipe rédactionnelle, nous allons nous pencher sur le contexte des années soixante en Espagne afin de dégager les mutations sociopolitiques qui vont permettre, en dépit de la dictature, de créer des « espaces » de contestation. Nous allons nous intéresser notamment aux initiatives culturelles qui voient le jour en Catalogne, en particulier dans le champ de l'édition. On assiste alors à l'éclosion des publications progressivement plus critiques envers la dictature où, mélangeant souvent analyse culturelle et internationale, se cache une lecture critique du contexte national. Dans cet univers éditorial composé de maisons d'édition et de revues, la « question de la femme » acquiert une place de plus en plus importante.

En ce qui concerne les évolutions internes de la dictature, le début de la décennie marque un virage économique dans un contexte géopolitique international marqué par la « guerre froide » et le rapprochement entre l'Espagne et les Etats-Unis. À l'intérieur, les changements législatifs introduits par le régime en 1958 puis en 1961 avec la « *Ley de los Derechos políticos, profesionales y de trabajo de la mujer* », publiée le 22 juillet 1961, puis avec la loi de « presse » de 1966, entraînent de timides mutations de la situation des femmes pour la première et pour les publications quant à la seconde. Il ne s'agit pas de revenir ici sur l'impact réel ou non de ces réformes mais d'analyser conjointement changements législatifs, restructuration économique et changements culturels, ce qui devrait nous permettre de replacer la « question de la femme » dans l'histoire du mouvement du féminisme occidental, en dépit ou au-delà de la situation particulière que vit l'Espagne.

Dans le champ associatif, les années soixante vont signifier un regain des mobilisations sociales à l'échelle mondiale sous plusieurs fronts. De la *Caputxinada* aux mobilisations contre la Guerre du Vietnam, en passant par les événements de Mai-68, des mobilisations sociales et politiques traversent les deux côtés de l'Atlantique à la fin de la décennie. Aux Etats-Unis, des femmes, pour la plupart militantes de la dénommée « Nouvelle-gauche » commencent à se réunir séparément afin de réfléchir à la situation des femmes dans la société et au sein des groupes militants ; progressivement les *Women's Lib* voient le jour dans différentes villes américaines. Certaines de ces militantes s'emparent de la plume. C'est le cas de Kate Millet, de Shulamith Firestone ou encore d'Anne Koedt, qui posent les bases de la pensée radicale. Ces réflexions et le bouillonnement intellectuel de l'époque génèrent très tôt une série de publications qui traversent les continents.

En Espagne, après quelques années de réflexions et de débats plus ou moins clandestins sur la situation des femmes dans la société qui vont préparer le terreau fertile d'une mobilisation féministe, celle-ci s'expose au grand jour très peu de temps après la mort de Franco. On assiste alors à l'explosion d'un mouvement féministe hétérogène et très dynamique qui s'empare de l'espace public. Des rassemblements se succèdent rapidement et marquent le début de l'agenda féministe des années suivantes.

CHAPITRE 1

DE LA PENSÉE CRITIQUE AU MOUVEMENT SOCIAL

Ce chapitre a pour objectif de revenir sur les mutations sociopolitiques des années soixante afin de comprendre l'émergence de différentes initiatives culturelles liées au monde de l'édition qui ont contribué, entre autres, à la résurgence de la question sur la place des femmes dans la société. Nous allons présenter en quelques lignes le contexte de production de ces ouvrages critiques et développer les éléments qui nous paraissent les plus pertinents pour la compréhension du contexte socio-politique et culturel de la période, eu égard à notre objet d'étude.

1.1. LES ANNEES SOIXANTE : ENTRE MODERNITE REELLE ET MODERNITE APPARENTE

Les années cinquante débutent par des innovations remarquables et des changements sur la scène internationale qui ont des conséquences sur le régime franquiste. Ces changements se manifestent dans différents domaines (économique, juridique et culturel) et provoquent des mutations de la société en général, et en particulier chez les jeunes. L'expansion des économies occidentales après la Seconde Guerre mondiale, connue sous le nom de « Trente Glorieuses » marque un nouvel âge d'or pour le capitalisme et les économies des pays occidentaux. Dans l'arène politique, la recrudescence de la guerre froide, avec deux blocs bien définis et conflictuels, contribue au développement d'une certaine sympathie des États-Unis envers le régime de Franco en raison de son anticommunisme.

En Espagne, l'épuisement du modèle autarcique oblige le régime à chercher de nouvelles solutions qui s'accompagnent d'un changement de forces dans les familles du régime, avec la prédominance des technocrates de l'Opus Dei favorables à la modernisation et à la libéralisation de l'économie espagnole. Les nouveaux vents de modernité s'accompagnent de l'apparition d'une société de consommation qui naît en Espagne de l'instauration progressive d'un système de production fordiste, dont l'augmentation des salaires est conçue comme un moyen d'encourager la consommation chez les salariés. Par ailleurs, l'apparition d'une culture de masse fondée sur l'utilisation croissante de la radio et l'apparition de la télévision contribue également à ce phénomène. Le petit écran ou encore la voiture, la célèbre 600, seront les exemples les plus représentatifs de l'émergence progressive de cette société de consommation liée à une « classe moyenne » si recherchée par le régime.

Souvent employé lorsqu'il s'agit de se référer au second franquisme (1959-1975), le concept de « modernisation » a pourtant une valeur polysémique. S'il est utilisé afin de nommer les mutations que connaît la société, de plus en plus éloignée des valeurs prônées par le régime, il a été davantage utilisé par le régime lui-même par le biais du dénommé « *desarrollismo*¹ » comme tentative de stabilité et de légitimation politique. Si dans la plupart des pays occidentaux, la nouvelle société de consommation de masse s'accompagne d'une mise en place, au niveau politique, d'une démocratie sociale, – qui assure l'existence d'une protection sociale, de libertés individuelles et politiques – en Espagne, ce processus ne se produit pas. Pour

1 Le « *desarrollismo* » du mot « développement » faire référence au processus de croissance économique que connaît l'Espagne à partir des années soixante notamment à partir de la mise en place des *Planes de Desarrollo Económico y Social* qui avaient pour but le développement économique mais surtout industriel de l'Espagne. Sur ce point voir: BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975)*. *Economía*, Madrid, Editorial Síntesis, Colección Historia de España 3er milenio, 2001.

le franquisme, la « modernisation » n'entraîna pas la moindre « démocratisation ». Bien au contraire, la nouvelle société de consommation qui en découla se présentait comme un « substitut » de celle-ci². De fait, nous considérons à l'instar d'autres auteurs, qu'en raison de cette contradiction entre modèle économique et politique, l'État franquiste se trouve pour la période allant du début des années soixante à la fin du franquisme, pris entre le maintien de la répression, qui ne diminue pas mais, au contraire, s'accroît, et la nécessité de l'ouverture, notamment à l'international³. Une contradiction qui s'exprime aussi entre une modernité réelle et une modernité apparente qui, dans le cas des femmes se traduit majoritairement par la remise en cause de l'idéal féminin prôné par le franquisme mais également par le développement d'un marché de consommation faisant des femmes sa cible de prédilection⁴.

Au niveau politique, le régime tombera dans son propre piège. En effet, en lançant une série de réformes destinées principalement à la reconnaissance internationale ainsi qu'à l'instauration d'une nouvelle image plus démocratique, éliminant les fantômes du passé – notamment « el pecado original⁵ », (*le péché originel*), son soutien à l'Allemagne nazie –, celles-ci produiront des effets non désirés tels que l'émergence d'une presse de plus en plus critique vis-à-vis du régime, le renforcement d'un mouvement d'opposition ainsi que des changements sociaux qui mettront en lumière les contradictions du régime et son équilibre instable.

Enfin, nous n'allons pas revenir ici sur les débats historiographiques entre ceux qui défendent que les réformes menées par le régime lui-même et sa crise, sont à l'origine de la démocratisation progressive de la société, ce qui, en d'autres termes, explique la transformation de la dictature en une démocratie du consensus et, ceux qui, sans nier l'étendue de ces changements législatifs, affirment l'impossibilité d'attribuer au régime l'origine de la démocratisation de la société mais plutôt aux agents de l'opposition⁶. Cependant, nous allons essayer de comprendre les conséquences que de tels changements provoquent dans l'évolution de la société en général, et dans le regain d'une opposition critique vis-à-vis de la dictature et de la situation des femmes, en particulier.

2 SANTACANA, Carles « Los intelectuales, entre revolución, democracia y consumo cultural en los años sesenta », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*, n° 50, 2016, p. 79. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/bhce/532>

3 Voir par exemple : SARTORIUS, Nicolás et ALFAYA, Javier, *La memoria insumisa. Sobre la Dictadura de Franco*, Barcelona, Crítica, Biblioteca de Bolsillo, 2002. MALEFAKIS, Edward, « La dictadura de Franco en una perspectiva comparada », dans GARCÍA DELGADO, José Luis (coord.), *Franquismo. El juicio de la historia*, Madrid, Temas de Hoy, 2000, p. 11-55.

4 Nous reviendrons sur ce point plus tard dans la partie d'analyse du contenu de *Vindicación Feminista*.

5 Cette expression fait référence à la résolution de l'ONU en 1946, après la Seconde Guerre mondiale de condamner le régime de Franco pour son soutien aux pays de l'Axe.

6 Sur la fin du franquisme et la mobilisation sociale cf. : SARTORIUS, Nicolás et SABIO, Alberto, *El final de la dictadura. La conquista de la democracia en España. Noviembre de 1975 - junio de 1977*, Madrid, Temas de Hoy, 2007. MOLINERO, Carme et YSAS, Pere, *La anatomía del franquismo de la supervivencia a la agonía, 1945-1977*, Barcelona, Crítica, 2008.

1.1.1. UN POINT SUR LE CONTEXTE. DES MUTATIONS ÉCONOMIQUES : UNE MODERNITÉ FORCÉE ?

Les accords signés entre l'Espagne et les États-Unis en 1953 d'après lesquels l'Espagne cédait l'usage de ses bases militaires aux Américains en échange d'une aide militaire et financière vont ouvrir progressivement l'Espagne vers l'extérieur. Dans le même temps, les directives économiques qui avaient conduit le pays à l'autarcie, seront remplacées par une libéralisation progressive de l'économie en raison du constat de l'échec de la politique menée jusqu'à la fin des années quarante. Carme Molinero et Pere Ysàs définissent en ces termes la situation économique à la fin des années 1940 :

A la fin des années 1940, le bilan ne pouvait être plus déprimant : le pouvoir d'achat de la majorité de la population continuait de s'éloigner du niveau d'avant-guerre, entraînant l'effondrement du marché intérieur ; le commerce extérieur s'étant effondré, empêchant le renouvellement des machines et la disponibilité de combustible et des autres matières premières en quantités nécessaires ; l'intervention permettait de maintenir le marché noir, qui continuait à générer des bénéfices économiques importants pour quelques-uns et à causer de graves dommages aux autres⁷.

Le changement de modèle économique se produit dans un contexte international favorable au pays en raison de la recrudescence de la guerre froide – Guerre de Corée – et le besoin des États-Unis de compter sur un allié anticommuniste de poids. Le *Plan de Estabilización* de 1959 vient compléter ce processus de changement d'orientation économique du pays qui sera étayé dans la décennie suivante par les trois *Planes de Desarrollo*⁸, tout comme le rapprochement des nouveaux organismes internationaux créés également durant la même décennie, tels que l'Organisation Mondiale de la Santé (1951), l'UNESCO (1952) ou encore l'Organisation Internationale du travail (1953) que l'Espagne rejoint progressivement à la fin de la décennie⁹.

7 « Al finalizar la década de los cuarenta el balance no podía ser más deprimente : el poder adquisitivo de la mayor parte de la población continuaba lejos de alcanzar el nivel de preguerra, lo que provocaba que el mercado interior continuase hundido ; el comercio exterior estaba colapsado, lo que impedía la renovación de la maquinaria y disponer de combustible y otras materias primas en las cantidades necesarias ; y la intervención mantenía el mercado negro lo que continuaba generando grandes beneficios económicos para unos pocos y grandes perjuicios a los demás », MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Productores disciplinados y minorías subversivas. Clase obrera y conflictividad laboral en la España franquista*, Madrid, Siglo Veintiuno Editores, 1998, p. 46. Nous traduisons.

8 Planification économique de la part de l'État qui suit le modèle mis en place par la France après la Deuxième Guerre mondiale, connu comme le « Plan Monnet » dont l'objectif était de reconstruire l'économie française. En Espagne, le régime essaie de combiner une économie de marché avec un certain dirigisme. BARCIÉLA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975)*. *Economía*, op. cit., p. 260.

9 POWELL, Charles, « España en Europa: de 1945 a nuestros días » dans PORTERO, Florentino (ed.), « Dossier : La política exterior de España en el siglo XX », *Ayer*, n° 49, 2003, p. 86.

Au niveau interne, le *Plan de Estabilización* dont l'objectif principal était de sauver l'économie espagnole après tant d'années d'autarcie et d'intégrer à moyen terme les institutions européennes de coopération et de développement récemment créées, provoque un changement radical à moyen et long termes au niveau de la structure productive de l'Espagne. En effet, le pays abandonne progressivement son caractère essentiellement agraire pour devenir une économie semi-industrialisée, ce qui provoque un transfert de main-d'œuvre de l'agriculture vers l'industrie, mais, surtout vers les services, secteur qui va représenter plus de la moitié du PIB à la fin du franquisme¹⁰.

Du point de vue des conséquences des mutations économiques, les premiers effets ne se font pas attendre : dans un premier temps, les mesures prises par le gouvernement provoquent une déflation en raison de la dévaluation de la *peseta*, ce qui attire les investissements étrangers et le développement du tourisme originaire des pays voisins, séduits par les prix bas de l'Espagne. En effet, comme nous venons de l'évoquer, l'essor du secteur des services dans les années soixante est dû fondamentalement au tourisme. En ce sens, entre 1959 et 1973, le nombre de touristes en Espagne est multiplié par huit. Cette croissance est particulièrement intense entre les années 1960 et 1964 mais surtout en 1960, juste après la mise en place du Plan, avec une augmentation de 45% du nombre de touristes par rapport à l'année précédente. Ce phénomène fait de l'Espagne un pays non seulement remarquablement « tertiaire », mais qui bénéficie également d'une croissance touristique disproportionnée par rapport à l'ensemble des pays développés comme le rappelle Juan Ramón Cuadrado¹¹.

Du point de vue social, la stabilisation de l'économie se fait au prix d'une augmentation du chômage par le biais des nouvelles mesures prônées par le gouvernement mais aussi d'une augmentation des relations conflictuelles avec la classe ouvrière¹². De ce fait, cette augmentation rapide du chômage (10,7 % supérieur par rapport à 1958¹³) entraîne une émigration massive d'Espagnols à la recherche d'un emploi en Europe, mais aussi des mobilités interrégionales, qui, dans une autre mesure, impactent le boom de la construction, principalement par l'exode rural et la nécessité des nouveaux arrivés en ville de trouver un logement ; problème qui au départ, fut réglé provisoirement par la construction de bidonvilles (*chabolas*). Le changement d'orientation économique qu'incarne le *Plan de Estabilización* engendre également un remaniement ministériel en 1957, avec l'entrée de douze nouveaux ministres, réaffirmant ainsi la présence des technocrates au pouvoir au détriment des « familles » idéo-

10 BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975). Economía*, *op. cit.*, p. 247.

11 CUADRADO, Juan Ramón et DEL RÍO, Clemente, *Los servicios en España*, Madrid, Pirámide, 1993, p. 343, cité dans BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975). Economía*, *op. cit.*, p. 445.

12 Cf., entre autres, MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Productores disciplinados y minorías subversivas*, *op. cit.*

13 BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975). Economía*, *op. cit.*, p. 189.

logiques originelles du régime, à savoir, les phalangistes et les catholiques propagandistes¹⁴. En effet, pour les ministères économiques, la tâche est attribuée à Mariano Navarro Rubio (ministre des Finances), à Alberto Ullastre (ministre du Commerce) et à López Rodó à la *Secretaría General Técnica de la Presidencia del Gobierno*, membres tous les trois de l'opus Dei¹⁵. Face à la méfiance et à la peur de Franco et de son bras droit, le ministre Carrero Blanco, d'ouvrir l'Espagne à l'international, les technocrates aspirent, quant à eux, à l'ouverture économique de l'Espagne et à sa pleine intégration à long terme dans les institutions européennes. En outre, les technocrates de l'opus Dei sont très liés à la Banque Mondiale et au Fond Monétaire International, contribuant en bonne partie à l'intégration de l'Espagne dans les organismes économiques internationaux – l'Espagne entrera à l'OECE (L'Organisation européenne de coopération économique¹⁶), au FMI et à la BM¹⁷ en 1959.

Les années soixante et soixante-dix continueront de voir se consolider la même orientation économique après en avoir surmonté les premiers effets de ralentissement, notamment celui de la chute des dépenses. Le contexte économique international favorable, la baisse du chômage, due en grande partie à l'émigration des Espagnols en Europe, consolident une phase de croissance économique et de renforcement de la société de consommation.

Au-delà des changements économiques qui impliquent sans aucun doute des conséquences sur d'autres aspects de la société, la « *anslada normalización* » du régime de Franco et son ambition de perdurer dans le temps, comme en témoigne la Loi de *Sucesión a la Jefatura del Estado* (1947), provoquent des modifications inévitables du régime, malgré lui. Les conséquences de ces transformations dépassent parfois les limites souhaitées rendant les contradictions du régime plus évidentes. Ce qui fait dire à Carles Santacana que la société de consommation n'a pas réussi, en dépit du régime, à « *desideologizar* » les minorités sociales les plus actives¹⁸, ni à empêcher que dans les fissures se génèrent des espaces de contestation « non désirés ».

14 MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Historia política. 1939-2000*, Madrid, Ediciones Itsmo, 2001, p. 120-121.

15 BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975). Economía, op. cit.*, p. 202.

16 Ancêtre de l'OCDE.

17 BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975). Economía, op. cit.*, p. 202-203.

18 SANTACANA, Carles, « Los intelectuales, entre revolución, democracia y consumo cultural en los años sesenta », *op. cit.*, p. 79.

1.1.2. LES CHANGEMENTS LÉGISLATIFS SUR LES DROITS DES FEMMES : ENTRE RUPTURES ET NOUVELLES VOIES D'ÉMANCIPATION

Afin d'adapter la législation au nouveau cap économique, mais surtout afin de faire bonne figure à l'international à travers une « pseudo » normalisation politique¹⁹, le régime met en place un ensemble de modifications législatives ainsi que des nouvelles lois²⁰. En ce qui concerne les droits des femmes, la campagne de presse lancée en 1953 par Mercedes Formica²¹, avocate phalangiste, demandant la modification de certains articles du Code Civil, va constituer le point de départ de plusieurs changements législatifs relatifs aux droits des femmes. Cette campagne, qui débute avec son célèbre article intitulé « *El domicilio conyugal* » publié le 7 novembre 1953 dans le journal *ABC*²², aboutit quatre ans et demi plus tard à la loi du 24 avril 1958 modifiant soixante-six articles du Code Civil portant principalement sur le statut de la femme mariée²³, parmi lesquels celui qui obligeait les femmes séparées à quitter la maison familiale et à être « déposées » par leur mari dans un autre domicile, soit chez les parents de celle-ci, soit dans un couvent, ou bien encore l'article qui attribuait de droit la garde des enfants au mari en cas de séparation.

19 À ce sujet, Carme Molinero et Père Ysàs, rappellent que les réformes économiques entreprises par le régime n'effacent guère la répression. Au contraire, l'année même du *Plan de Estabilización*, en juillet 1959, la *Ley de Orden Público* entre en vigueur, qui punit tout acte qui « atente a la unidad espiritual, nacional, política y social de España ». MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Historia política. 1939-2000*, op. cit., p. 138.

De la même manière, durant les années soixante ont lieu des exécutions de militants politiques comme le communiste Julián Grimau, condamné pour des délits qu'il aurait commis durant la guerre civile, ou encore Francisco Granados et Joaquín Delgado, tous deux militants anarchistes exécutés par le procédé du *garrote vil*. VILLAGRASA HERNÁNDEZ, Félix et ALBEROLA SURINACH, Octavio, « Resumen histórico del Grupo pro revisión del proceso Granado-Delgado », dans GÁLVEZ, Sergio (coord.), « Dossier. Generaciones y memoria de la represión franquista: un balance de los movimientos por la memoria », *HISPANIA NOVA. Revista de Historia contemporánea*, n°7, 2007, <http://hispanianova.rediris.es/7/dossier/07d020.pdf>.

20 Dans ce but, la *Ley Orgánica del Estado* sera approuvée en 1966 afin de compléter le processus d'institutionnalisation du régime mais aussi afin de donner au régime une image de démocratisation par le biais de la célébration d'un référendum afin de voter la loi le 14 décembre 1966 aux yeux du reste des pays occidentaux.

21 Sur Mercedes Formica et ses combats pour la modification du Code Civil voir, entre autres : RUIZ FRANCO, María del Rosario, « David frente a Goliath : Mercedes Formica y su lucha por los derechos jurídicos de las mujeres, La encuesta en ABC », dans TRUJILLANO SÁNCHEZ, José Manuel et GAGO GONZÁLEZ, José M.^a (eds.), *Historia y fuentes orales, « Historia y Memoria del franquismo »*. *Actas IV Jornadas*, 1994, Fundación Cultural Santa Teresa, Ávila, 1997. RUIZ FRANCO, María del Rosario, « Pequeña historia de ayer : la memoria histórica a través del testimonio de Mercedes Formica », *Trocadero : Revista de historia moderna y contemporánea*, n° 16, 2004, p. 19-34. Disponible en ligne :

<http://rodin.uca.es/xmlui/bitstream/handle/10498/9376/31305660.pdf?sequence=1&isAllowed=y>

22 « Muere Mercedes Fórmica, pionera en la lucha por los derechos de la mujer », *ABC*, 24/04/2002, http://www.abc.es/hemeroteca/historico-24-04-2002/abc/Cultura/muere-mercedes-formica-pionera-en-la-lucha-por-los-derechos-de-la-mujer_94259.html consulté le 22/08/2017

23 LAVAIL, Christine, « Mercedes Formica y su novela *A instancia de parte*. Entre la Sección Femenina y el feminismo », dans CIVIL, Pierre Civil et CRÉMOUX, Françoise (coord.), *Actas del XVI Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas. Nuevos caminos del hispanismo*, París, 9-13 juillet 2007, p. 307. Disponible en ligne : http://cvc.cervantes.es/literatura/aih/pdf/16/aih_16_2_308.pdf

Si le Code Civil était, par principe, discriminatoire à l'égard de toutes les femmes, la situation des femmes mariées était encore plus précaire. Ce qui explique par la suite l'accent mis sur la situation des femmes mariées dans les premiers écrits sur « la question de la femme²⁴ ». En effet, la première rédaction du Code Civil datant de 1889, était fondée sur les normes de genre de l'époque, la famille patriarcale et la soumission de la femme à l'autorité du mari. Par conséquent, l'épouse était non seulement assujettie à l'autorité conjugale (article 57 du Code Civil) mais également tenue d'habiter au domicile de son conjoint et de prendre la nationalité de ce dernier (Articles 58 et 21 du Code Civil²⁵).

Si la nouvelle loi de 1958 est loin d'établir l'égalité entre les conjoints, certaines modifications représentent un réel pas en avant sur la situation de la femme mariée depuis la guerre civile, parmi lesquelles : la suppression de la procédure de dépôt, ainsi, « la femme présumée innocente ne devra plus abandonner le domicile conjugal ni être placée chez des tiers²⁶ ». Quant aux femmes séparées, elles ont le droit de communiquer avec leurs enfants en cas de déménagement du domicile conjugal bien que l'autorité parentale revienne encore au père. Pour les femmes veuves remariées, celles-ci conservent l'autorité parentale sur les enfants de leur premier mariage (article 168 du Code Civil) ou bien encore, peuvent devenir témoin testamentaire (article 681²⁷).

Pour ce qui est des femmes mariées, selon María Luisa Vallés Amores, la modification de l'article 1413 du Code civil fut la réforme la plus importante. Grâce à cette modification, le mari, bien qu'il soit encore le seul à pouvoir administrer les biens conjugaux jusqu'en 1981, a désormais besoin de l'autorisation de sa femme pour les aliéner²⁸. La loi de 1958 impose également un traitement égalitaire de l'adultère que ce soit l'homme ou la femme qui l'ait commis, considéré désormais comme cause de séparation, mais avec un traitement pénal différencié selon les sexes²⁹.

Dans un autre ordre d'idées, les nouvelles directives économiques mais surtout les pressions internationales forcent le régime à assouplir « l'interdiction du travail féminin ». En effet,

24 Nous y reviendrons un peu plus tard.

25 VALLÉS AMORES, María Luisa, « La posición jurídica de la mujer a través de las reformas del derecho de familia », dans MONTESINOS SÁNCHEZ, María Nieves et ESQUEMBRE CERDÁ, María del Mar (coord.), *Feminismo/s, Mujeres y Derecho*, n° 8, 2006, p.117.

Disponible en ligne : https://rua.ua.es/dspace/bitstream/10045/1184/1/Feminismos_8_8.pdf

26 CHARLON, Anne, « Mercedes Fórmica ou les tentatives d'une militante phalangiste pour améliorer la condition des Espagnoles », *Revue Miroirs*, 4 Vol.2, 2016, p. 176. Disponible en ligne : <http://www.revuemiroirs.fr/links/femmes/volume2/article9>

27 VALLÉS AMORES, María Luisa, « La posición jurídica de la mujer a través de las reformas del derecho de familia », *op. cit.*, p.122.

28 *Idem*.

29 RUIZ FRANCO, María del Rosario, « La situación legal : discriminación y reforma », dans NIELFA, Gloria (coord.), *Mujeres y Hombres en la España franquista : Sociedad, economía, política y cultura*, Madrid, Editorial Complutense, 2003, p. 135.

comme le remarque Celia Valiente Fernández, la libéralisation de l'accès des femmes à certains travaux n'a pas été adoptée en raison d'impératifs économiques mais afin d'obtenir une reconnaissance internationale³⁰. Pour ce faire, une première mesure est mise en place en 1956, un règlement qui accordait aux femmes mariées travaillant dans les administrations de l'État le droit de recevoir une allocation d'aide aux familles, à condition néanmoins de fournir la preuve de l'incapacité ou de l'absence du conjoint. Puis, en 1960, la Section Féminine présente devant l'Assemblée un projet de loi qui aboutit, un an plus tard, à la loi sur les droits politiques et professionnels de la Femme, (« *Ley sobre los derechos políticos profesionales y de trabajo de la mujer* »), texte approuvé le 22 juillet 1961³¹ et qui sera confronté à plusieurs réformes (Loi du 28/12/1966, et le Décret 2310/1970 du 20 août³²). Selon le premier article : « La loi reconnaît à la femme les mêmes droits qu'à l'homme pour l'exercice de toute sorte d'activités politiques, professionnelles et de travail sans autres limitations que celles établies par la présente loi », ce qui veut dire que la loi fraîchement approuvée est limitée par le *Fuero del Trabajo* (9 mars 1938) qui reste en vigueur et qui interdit aux femmes dans l'article premier du titre II, un ensemble de travaux afin de libérer « *a la casada del taller y la fábrica*³³ ». Des obstacles qui empêchent l'accès des femmes à certains emplois, particulièrement aux postes à responsabilités tels que pour les professions militaires (Armée de terre, et Marine) où seul l'accès aux fonctions administratives subalternes leur est possible, les professions de la magistrature comme juge ou procureur (sauf celles de la magistrature des tribunaux pour les mineurs ou le travail), la Marine marchande (sauf pour des fonctions sanitaires) ou encore agent des douanes³⁴. En fait, à de nombreuses occasions, l'égalité des droits entre hommes et femmes se heurtait aux pratiques de discrimination quotidienne en raison de certaines conditions exigées pour pouvoir accéder à un poste précis comme par exemple, celle d'être un homme³⁵.

En outre, les obstacles les plus tenaces n'étaient pas liés uniquement à la législation mais aux rapports de genre qui touchaient tous les niveaux de la société, des institutions aux mentalités en passant par les rapports interpersonnels. De ce fait, en dépit du progrès que cette loi

30 VALIENTE FERNÁNDEZ, Celia, « Las políticas para las mujeres trabajadoras durante el franquismo », dans NIELFA, Gloria (coord.), *op. cit.*, p. 166-167.

31 RUIZ FRANCO, María del Rosario, « Nuevos horizontes para las mujeres de los años 60 : la ley de 22 de julio de 1961 », *Arenal : Revista de historia de mujeres*, Vol. 2, n° 2, 1995, p. 247-268.

32 Sur la Loi de 1961 cf. notamment ; FOLGUERA, Pilar, « Ley de derechos políticos, profesionales y laborales de la mujer (1961) », dans DURÁN, María Ángeles (ed.) *Mujeres y hombres : La Formación del Pensamiento Igualitario*, Madrid, Editorial Castalia, p. 185-192.

33 PELAYO, María Dolores, « El debate constitucional y las reformas legislativas de la igualdad », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.* (coord.), *El movimiento feminista en España en los años 70*, *op. cit.*, p. 105.

34 ZULAIKA, Claudia « La femme espagnole au XX^e siècle : une histoire de progrès et de reculs », janvier 2011, consultable en ligne sur le site : <http://www.arte.tv/sites/fr/leurope-en-debat/2011/01/28/la-femme-espagnole-au-xxeme-siecle-une-histoire-de-progres-et-de-reculs/>, consulté le 02/08/2017.

35 PELAYO, María Dolores, « El debate constitucional y las reformas legislativas de la igualdad », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en España en los años 70*, *op. cit.*, p. 105.

représente, il n'en demeure pas moins qu'elle a eu une portée limitée comme les premiers textes contemporains, de la Loi portant un regard critique sur la situation de la femme dans la société, tendent à le démontrer³⁶.

1.1.3. LES CHANGEMENTS CULTURELS : MAISONS D'ÉDITION, PUBLICATIONS ET CENSURE

S'il y a bien un deuxième changement qui, à notre sens, représente un facteur clé de développement d'une pensée critique, c'est celui des changements dans les rapports législatifs presse-État qui rendront possible, parfois dans les limites de la loi ou dans ses failles, des « espaces de liberté » dans le sens défini par Sara M. Evans et Harry C. Boyte³⁷, symbolisés par les nouvelles maisons d'édition et une « presse parallèle » voyant le jour dans les années soixante. Ces entreprises du livre ainsi que des publications constitueront des vecteurs autonomes de diffusion d'idées en opposition à la dictature franquiste. Dans la mesure où la présente étude s'intéresse, dans un premier temps, aux premiers écrits critiques sur la situation des femmes qui apparaissent avec l'essor du monde de l'édition dans les années soixante notamment en Catalogne, la question du contexte permettant la parution des premières initiatives « éditoriales » contestataires mérite que l'on s'y attarde.

1.1.3.1. UN NOUVEAU MINISTÈRE : UNE NOUVELLE POLITIQUE ? LES CHANGEMENTS DANS LA PRESSE

Outre les changements économiques auxquels nous avons fait référence, il faut signaler aussi la réorganisation ministérielle ainsi que les réformes législatives promues par le *Ministerio de Información y Turismo* à la tête duquel se trouve Manuel Fraga Iribarne depuis juillet 1962. L'importance de l'arrivée à ce ministère – tout fraîchement créé (le 19 juillet 1951) – de cette figure emblématique est abondamment soulignée, surtout par rapport à l'élaboration

36 Nous y reviendrons plus tard.

37 Pour ces auteurs, les espaces de liberté sont les milieux où les gens apprennent à participer à la démocratie. EVANS, Sara M. et BOYTE, Harry C., *Free Spaces : The Sources of Democratic Change in America*, Chicago, Couverture, University of Chicago Press, 1992.

puis l'approbation de la *Ley de Prensa e Imprenta*, dite loi Fraga, qui entra en vigueur le 9 avril 1966, et qui constitue une impasse pour les publications³⁸. Comme le reconnaît Serrano Súñer dans une déclaration faite au journal *ABC* quelques mois après l'entrée en vigueur de la nouvelle loi de Presse, « le décret portant son nom, en vigueur durant 28 ans, n'était plus adapté aux conditions socio-économiques de l'Espagne des années 60³⁹ ». Quant à Fraga, il appartient à ce que *Cuadernos de Ruedo Ibérico* appelle en 1965 « la génération de 50 » une nouvelle génération d'hommes politiques qui adoptent une nouvelle attitude vis-à-vis du régime « aunque su propia trayectoria política y personal sea, como es evidente, excepcional⁴⁰ », et qui, veut moderniser le ministère, et en même temps l'orientation du gouvernement afin d'améliorer encore une fois l'image extérieure du régime de Franco.

La loi comprend trois principes fondamentaux : tout d'abord, la liberté d'expression et de diffusion des informations, reconnue dans son article 1, ainsi que la suppression de la censure préalable et de la consultation obligatoire – bien que cela ne disparaisse mais se transforme, comme nous le verrons un peu plus tard – excepté durant les états d'exception et de guerre (article 3). Ensuite, la loi proclame la liberté d'entreprise – point très important pour l'éclosion du champ éditorial – en reconnaissant la liberté de créer des entreprises de presse, des agences d'information, des sociétés d'édition (articles 16, 44 et 50). Toutefois, le « quatrième pouvoir » n'est pas pour autant entièrement indépendant puisque la presse du Mouvement subsiste⁴¹. Enfin, l'article 40 reconnaît la libre désignation du directeur qui auparavant était nommé par l'administration sur proposition de l'entreprise.

Si son élaboration puis sa mise en place sont fondamentales pour comprendre l'éclosion de la presse en général et, en l'occurrence d'une presse de plus en plus critique vis-à-vis du régime, ce qui nous intéresse tout particulièrement c'est l'impact direct sur la création de maisons d'édition à partir des années soixante. Il est nécessaire toutefois, comme la plupart des études sur la presse de cette période le signalent, de nuancer sa portée réelle. Comme l'indique Francisco Rojas, la dernière phase du régime franquiste ne signifie pas une période

38 Sur la presse concernant le franquisme cf., entre autres : ABELLÁN, Manuel L., *Censura y creación literaria en España (1939-1976)*, Barcelona, Ediciones Península, 1980. SINOVA, Justino, *La censura de prensa durante el franquismo*, Barcelona, DeBolsillo, 2006 ; MARTÍN DE LA GUARDIA, Ricardo, *Cuestión de tijeras. La censura en la transición a la democracia*, Madrid, Editorial Síntesis, 2008 ; RUIZ BAUTISTA, Eduardo (coord.), Gijón, Editorial Trea, 2008 ; RUIZ BAUTISTA, Eduardo (coord.), *Tiempo de censura. La represión editorial durante el franquismo*, Gijón, Ediciones Trea, 2008 ; ROJAS CLAROS, Francisco, *Dirigismo cultural y disidencia editorial en España (1962-1973)*, Publicaciones Universidad de Alicante, 2013.

39 RENAUDET, Isabelle, « Pratiques de la censure au temps de la loi Fraga » dans AUBERT, Paul et DESVOIS, Jean-Michel, *Presse et pouvoir en Espagne. 1868-1975*, Bordeaux-Madrid, Maison des Pays Ibériques, 1996, p. 290.

40 TRIGUERO, J., « La generación de Fraga y su destino », *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, n° 1, 1965 cité dans HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena ; RUIZ CARNICER, Miguel Ángel et BALDÓ LACOMBA, Marc, *Estudiantes contra Franco (1939-1975). Oposición política y movilización juvenil*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2007, p. 102.

41 RENAUDET, Isabelle, « Pratiques de la censure au temps de la loi Fraga », *op. cit.*, p. 291.

de plus grande tolérance en matière d'édition de livres, mais plutôt un temps de lutte entre certains éditeurs de plus en plus engagés politiquement et un régime partagé entre son désir de contrôler les contenus culturels et son besoin de construire une image de modernité du pays comparable à celle d'autres pays occidentaux⁴². Pareillement, Javier Muñoz Soro déclare que la loi de presse de 1966 « a rendu plus visibles les contradictions du système, piégé entre ses exigences de contrôle social et le processus de modernisation que celui-ci avait impulsé⁴³ ». Tout comme la loi des Droits professionnels des Femmes de 1961, son origine relève davantage d'une volonté publicitaire que d'un vrai changement idéologique, mais à moyen et long terme elle provoque un changement réel⁴⁴.

D'une façon générale, la loi d'avril 1966 signifie le passage du régime de la censure à celui de la « liberté contrôlée »⁴⁵. La loi modifie certes le contenu et le ton de la presse espagnole mais la censure, quant à elle, ne disparaît pas mais se transforme, et cela de différentes manières. D'une part, comme le directeur devient le responsable du contrôle du contenu de la publication, il devient *malgré lui* le « censeur » de la rédaction⁴⁶. D'autre part, la même autocensure pratiquée depuis trois décennies continue de s'exercer comme le raconte l'éditrice Esther Tusquets dans ses mémoires :

Los libros se enviaban entonces obligatoriamente a la llamada « censura previa », a Madrid. Te los devolvían aprobados, rechazados, o, lo que en el caso de las novelas era muy frecuente, más o menos mutilados. [...] Tal vez no fuera muy honesto ofrecer al público obras incompletas y alteradas, pero, de no hacerlo así, la mitad de la literatura que se publicaba en el mundo hubiera quedado inédita en castellano, o nos hubiera llegado clandestinamente, como ocurría con frecuencia, en ediciones de América Latina. [...] Con la nueva etapa de Fraga y la censura previa obligatoria, el editor gozaría de mayor libertad, pero asumiendo el riesgo de que el libro ya hecho fuera secuestrado y guillotinado (ocurrió en Lumen con *Los escritos del Che*), lo cual podía llevar a la cosa más odiosa de las censuras, o al menos la más antipática, la autocensura⁴⁷.

42 ROJAS CLAROS, Francisco, *Dirigismo cultural y disidencia editorial en España (1962-1973)*, op. cit., p.159.

43 « hizo más visibles las contradicciones del sistema, atrapado entre sus exigencias de control social y el proceso de modernización impulsado por él mismo », MUÑOZ SORO, Javier, *Cuadernos para el Diálogo, (1963-1976), una historia cultural del segundo franquismo*, Marcial Pons, Ediciones de Historia, Madrid, 2006, p. 208.

44 Pendant plus de vingt-cinq ans, la presse espagnole fut soumise au régime de la censure, institué par le décret de Serrano Súñer du 22 avril 1938, qui s'est vu renforcé par une série de dispositions répressives comme la loi du 20 mai 1942 sur la sûreté de l'État.

Sur la situation de la presse durant le premier franquisme voir : PÉREZ-LÓPEZ, PABLO, « Prensa, poder político y religión durante el Primer Franquismo », dans AUBERT, Paul et DESVOIS, Jean-Michel, *Presse et pouvoir en Espagne. 1868-1975*, op. cit.; MARTÍNEZ RUS, Ana, *La persecución del libro. Hogueras, infiernos y buenas lecturas (1936-1951)*, Gijón, Ediciones Trea, 2015.

45 HERME, Guy, « La presse espagnole depuis la suppression de la censure », dans *Revue française de science politique*, 18- année, n°1, 1968, p. 44.
http://www.persee.fr/doc/AsPDF/rfsp_0035-2950_1968_num_18_1_393069.pdf

46 ABELLÁN, Manuel L., *Censura y creación literaria en España (1939-1976)*, op. cit., p. 97.

47 TUSQUETS, Esther, *Confesiones de una editora poco mentirosa*, Barcelona, RqueR Editorial, 2005, p. 66.

De même, d'autres mesures se mettent en place et persistent : la loi maintient la menace de la saisie administrative et impose le dépôt de plusieurs exemplaires de chaque quotidien une heure avant le départ vers les points de vente. Les pouvoirs publics conservent également la faculté d'engager des poursuites judiciaires contre les journalistes ou directeurs de publications, ce qui renforce le phénomène d'autocensure préexistant que nous venons d'évoquer. En d'autres termes, la censure continue ainsi que l'autocensure de la part des journalistes. Il y a des peines prévues, aussi bien pour la propagation de fausses nouvelles que pour la diffusion d'informations « dangereuses pour la morale ». Enfin, l'administration conseille d'avoir recours à la consultation volontaire afin d'éviter d'éventuelles poursuites judiciaires devant le « *Tribunal de Orden Público* » (TOP) – juridiction civile créée en 1963 qui jugera une partie des délits, auparavant sanctionnés par les tribunaux militaires, comme les grèves ou les manifestations –. Pour ce qui est du métier de journaliste, les écoles officielles de journalisme conservent le monopole de la formation des journalistes qui doivent être inscrits sur un registre professionnel afin de pouvoir exercer leur métier. Il en est de même pour les directeurs de publication devant être des journalistes professionnels inscrits au registre de la profession⁴⁸.

En ce qui concerne le contenu des ouvrages progressivement autorisés, nous trouvons un ensemble de livres que l'on peut qualifier de « minorités », autrement dit, des livres destinés à une « minorité » bénéficiant d'un regard davantage bienveillant dans la mesure où leur complexité intellectuelle était plus importante et leur prix plus élevé, d'où une réception plus restreinte⁴⁹. Ce qui explique que « muchos de los autores que luego se publican ya fuera conocidos con anterioridad, al menos en círculos restringidos⁵⁰ ». Ce groupe touche davantage une série d'ouvrages qui constituent la base intellectuelle d'une génération de jeunes souhaitant sortir de la misère intellectuelle du régime et dont nous parlerons un peu plus tard. Parmi ce groupe de livres, ont été autorisés les livres marxistes, qui n'étaient pas prosélytes, ou encore des livres sur l'Espagne qui ne remettaient pas en question les valeurs fondamentales du régime. Enfin, quelques ouvrages, qui étaient inclus dans l'INDEX des

48 En effet, en 1942 la dictature crée le « Registro Oficial de Periodismo », organe chargé d'accorder ou non la carte de presse, indispensable pour pouvoir créer une revue. En fonction des affinités politiques, beaucoup de journalistes se sont vus refuser l'obtention de ce précieux sésame. Le « Registro Oficial de Periodismo » était en ce sens, un moyen de contrôler encore plus l'accès au métier de journaliste, CHULIA, Elisa, *El poder y la palabra. Prensa y poder político en las dictaduras. El régimen de Franco ante la prensa y el periodismo*, Madrid, Biblioteca Nueva/UNED, 2001, p. 25-83, cité dans BARRERA, Carlos (coord.), *Historia del periodismo universal*, Barcelona, Ariel, 2004, p. 297.

49 Nous pouvons citer, par exemple, parmi ces livres pour les « minorités », le *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, un des livres interdits par l'église catholique et qui sera le premier ouvrage féministe à être traduit. Peut-être en raison de sa difficulté intellectuelle, en effet, en parlant du livre de la philosophe française, la philosophe Celia Amorós se demande combien de femmes ont réellement lu le livre en entier étant donné les habitudes de lecture peu enracinées chez les femmes espagnoles de l'époque. AMORÓS, Celia, « Algunos aspectos de la evolución ideológica del feminismo en España », dans BORREGUERO, Concha ; CATENA, Elena (dirs.), *La mujer española...*, op. cit., p. 43-44.

50 ROJAS CLAROS, Francisco, *Dirigismo cultural y disidencia editorial en España...*, op. cit., p. 57-58.

livres interdits par l'Eglise catholique mais qui ne remettaient pas en question l'essence du régime comme le *Deuxième Sexe* par exemple, étaient autorisés.

1.1.3.2. UNE NOUVELLE GÉNÉRATION : « *PROGRES* », ENGAGEMENT INTELLECTUEL ET FÉMINISME

Comme nous l'avons expliqué, au début des années cinquante, la société espagnole fait face à des mutations diverses. D'une part, la transformation du contexte géopolitique apporte plus de stabilité au régime, comme en témoigne par exemple le retour des ambassadeurs européens en Espagne à compter de 1950. D'autre part, la permanence de Franco au pouvoir est également incontestable dès la *Ley de Sucesión a la Jefatura del Estado* de 1947 qui transforme l'Espagne en un royaume sans roi. De même, à cause des mutations économiques des années cinquante en Espagne et de l'émigration des espagnol-e-s notamment au nord de l'Europe, la jeunesse espagnole connaît des changements de mœurs, de passe-temps, de hobbies⁵¹ et commence à recevoir des informations au sujet de ce qui se passe au-delà des Pyrénées. Au milieu des années 1950, on observe aussi un changement générationnel, surtout parmi les jeunes universitaires qui n'ont pas vécu directement la guerre civile espagnole et dont les attachements idéologiques sont moins forts que ceux de leurs prédécesseurs. Ainsi, des mutations sociales commencent à devenir visibles à l'université grâce à une certaine « *mesocratización* » (l'irruption des classes moyennes dans l'université), qui s'accroît dans les années soixante⁵². Une jeune génération, qui adopte une attitude nouvelle vis-à-vis du régime, apparaît : celle des petits frères et des petites sœurs de ceux qui ont lutté pendant la guerre civile, et qui, par conséquent, « *ya no comparten visceralmente sus valores y sus ideas*⁵³ », une génération marquée par d'autres références culturelles, une culture de masse, une société de consommation progressive et un esprit plus critique. Comme l'explique Manuel Vázquez Montalbán :

A partir de los años cincuenta, la Universidad ha lanzado sucesivamente promociones y promociones de profesionales de la cultura, críticos, sentimentalmente liberales y con

51 Pour plus de renseignements, voir entre autres : ESTORNÉS ZUBIZARRETA, Idoia, *Cómo pudo pasar-nos esto. Crónica de una chica de los 60*, Donostia, Erein, 2013.

52 Sur les intellectuels durant le Franquisme voir entre autres le dossier : « Les intellectuels en Espagne, de la dictature à la démocratie (1939-1986) », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*, 50, 2016. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/bhce/472>

53 RUIZ CARNICER, Miguel Ángel, « La voz de la juventud. Prensa universitaria del SEU en el franquismo » dans *Bulletin Hispanique*, 98/1, 1996, p. 175-199, cité dans HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, RUIZ CARNICER, Miguel Ángel et BALDÓ LACOMBA, Marc, *Estudiantes contra Franco (1939-1975)*, op. cit., p. 113.

tendencias estéticas y estetizantes hacia el socialismo. Este ha sido el sustrato del que se alimenta el renacimiento cultural burgués, bastante polimórfico en estos últimos años, pero en la década de los cincuenta casi circunscrito a la experiencia del realismo crítico⁵⁴.

Il s'agit en effet d'une nouvelle génération de jeunes forgée dans le bouillonnement intellectuel des années soixante qui constitue la génération des dénommés « *progres de 1968* », les frères et les sœurs aînées des jeunes des années soixante-dix (*los jóvenes de 1977*) dont la jeunesse se déroule pleinement dans la contre-culture avec une vision de plus en plus pessimiste de l'avenir et avec des positions politiques plus radicales. Au niveau politique, en Catalogne certains commencent à militer clandestinement dans le *Partit Socialista Unificat de Catalunya* (PSUC), qui commence à se réorganiser après la guerre civile. En 1966 un évènement incontournable a lieu ; entre le 9 et le 11 mars 1966 se tient à huis clos dans le couvent des Capucins de Sarrià, cerné par la police, l'assemblée constitutive du Syndicat Démocratique des Étudiants de l'Université de Barcelone réunissant des figures culturelles de premier ordre en Catalogne⁵⁵. La « Caputxinada », du nom du couvent des Capucins, marque une jeunesse de plus en plus politisée et désireuse de revendiquer sa propre culture mais aussi de s'ouvrir sur le monde⁵⁶. Deux ans plus tard, la dictature a essayé d'empêcher que les nouvelles des évènements de Mai 68 arrivent en Espagne, mais en vain. En effet, la dépêche n° 623/EU, envoyée le 10 juin 1968 par Robert de Boissésou, ambassadeur de France en Espagne depuis 1964 au Ministère des Affaires Étrangères à Paris, met en évidence les conséquences de Mai 68 en Espagne, notamment économiques (comme par exemple des difficultés de transport des marchandises espagnoles et de celles en provenance de l'Afrique vers la France) ainsi que la crainte d'un mouvement de propagation en Espagne en raison de l'influence des étudiants latino-américains – qui avaient pris part activement aux mobilisations à l'Université de Paris –, dans l'université espagnole où le mouvement étudiant était très actif⁵⁷.

L'impact de la littérature sur leurs vies (pour les deux générations) est incontournable et constitue la base culturelle, politique et poétique à partir de laquelle ils projeteront leurs rêves et leur capacité à imaginer d'autres réalités en dehors de l'oppression du régime, en remettant en question l'ordre existant. Comme le signale Germán Labrador :

54 VÁZQUEL MONTALBÁN, Manuel, « Un informe subnormal sobre un fantasma cultural », *Triunfo*, 30-01-1971, p. 24.

55 Comme par exemple le poète Salvador Espriu, Maria Aurèlia Capmany, le peintre et sculpteur Antoni Tàpies ou Montserrat Roig.

56 La Catalogne, et plus exactement Barcelone, connaît dans les années 1960 une intense période de créativité (cinéma, « nova cançó », littérature, architecture, art) et de lutte pour les idéaux démocratiques incarnée dans la célèbre Caputxinada. Sur ces changements culturels survenus en Catalogne entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, voir, entre autres, TERRASA Jacques (dir.), *Barcelona 60's*, Paris, Éditions hispaniques, 2018.

57 VAÏSSE, Maure (dir.), *Mai 68 vu de l'étranger*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 57-62.

Gracias a la revolución editorial de los años sesenta se hace posible un nuevo tipo de sujeto : el joven disidente antifranquista, consumidor compulsivo de cultura, que añade al conflicto entre franquismo y antifranquismo elementos rupturistas de tipo lúdico y moral. Nuevas formas de vida con sus nuevos valores se ensayan en los años sesenta cuya importancia es grande para la transición. [...] Los intentos de juntar política y vida nueva en este contexto pasan por recuperar otras tradiciones (trotskismo, anarquismo, surrealismo, contraculturas diversas). Y, así, la revolución pasa a comprenderse como un proceso internacionalista, intersubjetivo e intercultural⁵⁸.

En Catalogne, ce désir de renouveau culturel est favorisé, en partie, par une amélioration de la situation économique, mais surtout par la nécessité de combattre la misère culturelle et vitale subie après tant d'années de franquisme et enfin, par l'envie de récupérer une culture catalane enterrée sous le régime franquiste puisant ses racines dans l'éclosion culturelle libérale catalane du début du XX^e siècle d'origine bourgeoise⁵⁹. Ainsi, certains de ces jeunes non-conformistes, et parfois « fils à papa » dont beaucoup appartenant à des familles proches du franquisme, se lancent dans l'aventure éditoriale en fondant leur propre maison d'édition ou bien en créant leurs revues. Ces maisons d'édition vont devenir des catalyseurs d'une nouvelle sensibilité culturelle.

Ainsi, il nous semble nécessaire de nous pencher un instant sur ces initiatives dans le monde de l'édition afin de voir dans quelle mesure ces mutations culturelles participent à la diffusion d'une littérature féministe étrangère, mais également catalane, au milieu des années soixante. Cette littérature, essentielle pour l'élaboration d'une pensée et d'une théorie féministe à part entière en Espagne est aussi importante pour le développement dans les cercles intellectuels et artistiques, notamment dans le milieu de la *progresía* catalane, des attitudes plus libérées et de la remise en cause des valeurs dites traditionnelles (la monogamie, le mariage, la religiosité, etc.) pouvant entraîner des changements dans les rapports de genre, bien que, ces nouveaux « *progres* » fassent parfois l'objet d'une critique de la part des féministes en raison de leur « féminisme d'opportunité⁶⁰ ».

58 LABRADOR MÉNDEZ, Germán, *Culpables por la literatura*, op. cit., p. 25-26.

59 « El renacimiento cultural burgués español es evidente en Madrid y en Barcelona, propiciado por una situación económica favorable, en parte, pero fundamentalmente por una necesidad voluntaria de superar tantos años de mediocridad cultural y vivencial », VÁZQUEZ MONTALBÁN, Manuel, « Un informe subnormal sobre un fantasma cultural », op. cit., p. 24. Nous traduisions.

Notons que depuis la deuxième moitié des années 1940, il y a eu des initiatives tentant de faire revivre la culture catalane, notamment le théâtre, comme la création de la Commission Abat Oliba soutenue par le monastère de Montserrat, ou la création du FESTA (Foment de l'Espectacle Selecte i Teatre Associació).

60 BLANDIN, Claire et BIBIA, Pavard, « Un féminisme d'opportunité *Elle* et *Marie Claire* dans les années 1968 : genre, profession et engagement » dans BANTIGNY, Ludvine ; BUGNON, Fanny et GALLOT, Fanny (dir.), « *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ?* » *Le genre de l'engagement dans les années 1968*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 185-196.

1.1.3.3. LE BOOM ÉDITORIAL, LES INTELLECTUEL-LE-S CATALAN-E-S ET LA « GAUCHE DIVINE »

La décennie des années 60 connaît en Espagne, et plus précisément en Catalogne, un véritable boom éditorial⁶¹, une sorte de « printemps des éditeurs⁶² », dans un contexte d'effervescence culturelle qui touche davantage le monde de l'édition. Certains groupes de la société, notamment les jeunes et les intellectuels, trouvent dans le domaine de l'édition une bouffée d'oxygène afin de pallier la misère culturelle infligée par le régime, ainsi qu'un moyen pour introduire en Espagne des ouvrages étrangers y compris des ouvrages féministes. Parmi ces cercles d'intellectuels, on trouve en Catalogne la dénommée « gauche divine⁶³ », l'un des exemples les plus représentatifs du dynamisme et de la rébellion culturelle face au franquisme. Bien qu'une définition précise de la « gauche divine » soit complexe étant donné la nature « polyédrique » du phénomène, essayons de donner quelques caractéristiques générales. Elaborée par le journaliste Joan de Sagarra dans un article du journal *Tele/Expres* en 1967⁶⁴, la dénomination « gauche divine » fait référence à une série d'intellectuels, artistes, photographes, journalistes, écrivains qui collaborent, s'influencent et marquent un style de vie qui dépasse parfois les frontières de leur Barcelone natale. On y retrouve certaines figures centrales qui jouent un rôle fédérateur et de leadership comme c'est le cas d'Oriol Regàs, fondateur de la boîte de nuit *Bocaccio*⁶⁵, épicerie des « divinos » avec *Las violetas* – magasin de décoration, mode et cadeaux qui servait de point de passage et de lieu de rencontre informel⁶⁶ – ou encore de l'éditeur Josep Maria Castellet sur lequel nous reviendrons un peu plus tard. Pour Mercedes Mazquiarán de Rodríguez, il s'agit plutôt d'un « état d'esprit », d'une nouvelle sensibilité partagée par une série d'individus appartenant pour la plupart au monde culturel et artistique. Du point de vue biographique, nés pour la plupart après la guerre civile, dans l'après-guerre espagnole, les membres de la « gauche divine » représentent une nouvelle génération qui ne se considère pas comme héritière directe de la

61 Sur ce point voir, entre autres : MORET, Xavier, *Tiempo de editores. Historia de la edición en España, 1939-1975*, Barcelona, Destino, 2002 ; LLANAS, Manuel, *L'edició a Catalunya : el segle XX (1939-1975)*, Barcelona, Gremi d'Editors de Catalunya, 2006.

62 Ce concept a été forgé pour parler de l'explosion éditoriale des années soixante-dix en France marquée par une restructuration du champ éditorial tout comme une augmentation des éditions. Sur ce point voir, entre autres : BOUVAIST, Jean-Marie et BOIN, Jean-Guy, *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, La Documentation Française, SOFEDIS, 1989.

63 Expression à l'origine en français. Sur la « gauche divine » voir, entre autres VILLAMANDOS FERREIRA, Alberto, *El discreto encanto de la subversión : una crítica cultural de la gauche divine*, Laetoli, 2011 ; MAZQUIARÁN DE RODRIGUEZ, Mercedes *Barcelona y sus « divinos »*. *Una mirada intrusa a la gauche divine a casi medio siglo de distancia*, Barcelona, ediciones Bellaterra, SGU, 2012.

64 REGÀS, Rosa, « La gauche divine », catalogue de l'exposition *La gauche divine*, Ministerios de educación y cultura, Lunewerg editores, 2000, p. 13.

65 ROGLAN, Joaquim, « La ciudad de la 'gauche divine' », *La Vanguardia*, 14 février 2007.

66 MOIX, Ana María, *24 horas con la Gauche Divine*, Barcelona, Editorial Lumen, 2002.

guerre civile⁶⁷ ; sentiment qui crée chez eux une volonté de prendre de la distance avec les générations précédentes, notamment au niveau culturel. Ils aspirent de cette manière à régénérer le panorama culturel franquiste, appauvri après vingt ans de dictature et de censure d'où leur rapport différent avec l'extérieur, plus proche, physiquement et intellectuellement. En effet, pour les membres de la « gauche divine », issus majoritairement de la bourgeoisie et des hautes classes de la société catalane, le contact avec l'extérieur ne se limitait pas aux touristes qui commençaient à arriver massivement en Espagne dès les années soixante, mais également aux voyages en Europe qu'ils réalisaient, depuis la ville voisine de Perpignan, jusqu'aux grandes villes et capitales européennes : Londres, Paris, ou encore Milan ; leur permettant d'entrer en contact avec une culture et une vision totalement inconnues pour l'Espagne de cette époque⁶⁸. En ce sens, comme le signale le poète et membre de la « gauche divine », Jaime Gil de Biedma, dans un entretien réalisé par Ana María Moix, le milieu social de ses représentants joue un rôle décisif :

A esto se añade – y aquí me parece que entra lo específicamente barcelonés – que estas gentes son, en su mayoría, de clase burguesa y gozan de una cierta independencia económica que les permite vivir como les da la gana a partir de las ocho de la noche, cosa que no ocurre con tanta frecuencia en el resto del país⁶⁹.

Cette caractéristique « origine sociale aisée » est une des causes qui explique que les membres de la « gauche divine » soient parfois accusés d'être frivoles et hédonistes ou parfois, peu engagés au niveau politique, bien que tous soient identifiés idéologiquement avec la gauche. Sur ce dernier point, Manuel Vázquez Montalbán s'exprime avec dérision dans son article de *Triunfo* :

Las convicciones políticas comunes de la supuesta « gauche divine » son mínimas : son liberales sentimentalmente y, hay que reconocerlo, partidarios de las revoluciones más novedosas. No se paran en distinguos sustanciales. Si la última revolución es la sexual, pues la sexual. Si la última revolución es la palestina, pues la palestina. Si la última revolución es la música progresiva, pues la música progresiva. Me parece poco científica, pero también poco delictiva esta actitud⁷⁰.

Quant aux initiatives culturelles, nous sommes d'accord sur ce point avec les propos d'Alberto Villamandos, qui affirme dans son étude culturelle sur la « gauche divine » que son meilleur héritage fut l'activité de ses éditeurs « qui ont créé à partir de leurs catalogues un type

67 MAZQUIARÁN DE RODRÍGUEZ, Mercedes, *Barcelona y sus « divinos »*, op. cit., p. 15.

68 Propos tirés de l'entretien d'Ana María Moix le 13 juillet 1999, cités dans MAZQUIARÁN DE RODRÍGUEZ, Mercedes, *Barcelona y sus « divinos »*, op. cit., p. 25.

69 MOIX, Ana María, *24 horas con la Gauche Divine...*, op. cit., p. 97.

70 VÁZQUEZ MONTALBÁN, Manuel, « Un informe subnormal sobre un fantasma cultural », op. cit., p. 23.

de lecteur cosmopolite, critique et global⁷¹ ». Si nous avons décidé de lui consacrer quelques pages c'est avant tout parce qu'elle fait émerger autour d'elle un marché éditorial qui réussit à introduire en Espagne une série d'ouvrages, très liés à la contre-culture, ouvrages qui comprennent une grande diversité de sujets et d'auteurs⁷², de la psychologie, philosophie en passant par la musique, les arts ou encore le féminisme⁷³. Ces ouvrages et auteurs ont réussi à s'affranchir de la frontière physique et culturelle des Pyrénées et leur influence comporte pour cette génération une dimension qualifiée par Germán Labrador de « politique⁷⁴ ».

Fondée en 1911 à Barcelone sous le nom de « Indústries Gràfiques Seix Barral » et dédiée essentiellement à la publication de livres scolaires, Seix Barral est la première d'une série de maisons d'édition progressistes, nées durant la décennie 1960. En 1955, Víctor Seix et Carlos Barral – respectivement poète et membre connu de la « gauche divine » –, refondent l'ancienne maison d'édition et imprimerie. Grâce au travail de Carlos Barral à la direction littéraire, au bout d'un an la maison d'édition prend un nouveau tournant : en 1955 Seix Barral crée la collection *Biblioteca Breve* puis le prix du même nom trois années plus tard. Avec cette collection, Seix Barral réussira à introduire en Espagne les ouvrages des auteurs européens parus après la Seconde Guerre mondiale comme les Français Michel Butor, Alain Robbe-Grillet ou encore Marguerite Duras mais également des auteurs plus emblématiques du dénommé « boom latino-américain » avec la publication en 1962 de *La ciudad y los perros* de l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa⁷⁵ qui sera suivi par d'autres auteurs comme Julio Cortázar ou Jorge Onetti⁷⁶.

Créée également avant la dictature, la maison d'édition Lumen fut fondée à Burgos par Juan Tusquets, l'oncle de la future éditrice Esther Tusquets, durant la guerre civile, en tant que maison d'édition de livres religieux. En raison des problèmes financiers de son frère, en 1959

71 VILLAMANDOS FERREIRA, Alberto, *El discreto encanto de la subversión : una crítica cultural de la gauche divine*, Laetoli, 2011, cité dans VILA, Sergio, « Lectura crítica de la “gauche divine” », *La Vanguardia*, 28/12/2011. Consulté le 30/08/2017.

72 Parmi les auteurs étrangers publiés par les Maisons d'édition les plus importantes de l'époque - Edicions 62, Editorial Seix Barral, Editorial Lumen, Barral Editores, Tusquets Editorel et Editorial Anagrama - entre les années 1967 et 1969, on retrouve des auteurs de référence : les philosophes marxistes tels qu'Herbert Marcuse, Antonio Gramsci, Friedrich Engels ou encore Karl Marx ; des existentialistes comme Jean-Paul Sartre ou des anthropologues comme Claude Lévi-Strauss, qui contribuent à la réception en Espagne de la sémiotique, du structuralisme ou encore de la pop-culture.

73 Nous reviendrons sur ce point plus tard.

74 En ce sens, nous nous appuyons ici sur le concept de « bioliteratura » de Germán Labrador, définie comme « la experiencia de descubrir que la literatura tiene efectos políticos sobre la propia vida, en el contexto de la recepción ibérica de la contracultura internacional y de la emergencia de la juventud como un nuevo tipo de sujeto histórico », LABRADOR MÉNDEZ, Germán, *Culpables por la literatura...*, op., cit., p. 25-26.

75 LLANAS, Manuel, *L'edició a Catalunya : el segle XX (1939-1975)*, op. cit., p. 200-206.

76 Esther Tusquets dans ses mémoires décrit en ces termes le travail de Seix Barral : « Es preciso haber vivido – y recordarlo – lo que era la España de los cincuenta. De los sesenta, para calibrar lo que supusieron entonces colecciones como Biblioteca Breve y Biblioteca Formentor, o los premios que llevaban estos mismos nombres [...]. Casi un milagro que pudiera florecer en un país tan chato, tan depauperado material e intelectualmente [...] un fenómeno tan insólito », TUSQUETS, Esther, *Confesiones de una editora poco mentirosa*, Barcelona, RqueR Editorial, 2005, p. 25.

le père d'Esther Tusquets rachète la maison d'édition et la lègue à ses enfants⁷⁷. C'est donc le point de départ d'une aventure familiale dans le monde de l'édition ainsi que les débuts d'Esther Tusquets en tant qu'éditrice dans la maison d'édition Lumen.

Si Seix Barral, la pionnière, et Lumen ont été créées avant la dictature, Edicions 62, quant à elle, est née de la volonté de ses fondateurs de créer un espace afin de promouvoir et diffuser la culture catalane. Fondée en 1962 par Max Cahner et Ramón Bastardes Porcel, Edicions 62 fut la première maison d'édition catalane durant le franquisme, après une première expérience éditoriale avec la revue mensuelle en langue catalane de l'abbaye de Montserrat, *Serra d'Or*⁷⁸. Cette expérience préalable les encourage à fonder une maison d'édition en langue catalane qui pourrait être « homologable » à l'international⁷⁹. En 1964, Josep Maria Castellet – écrivain renommé, critique littéraire et éditeur – devient le directeur littéraire de Edicions 62 jusqu'à 1996⁸⁰ et par la suite, président de Grup 62⁸¹. Josep Maria Castellet joue un rôle capital dans la dynamisation du monde de l'édition y compris dans les premières publications sur « la question de la femme ».

S'il ne s'agit pas d'une maison d'édition fondée à proprement parler par un membre de la « gauche divine », elle fait partie des initiatives visant à faire publier des ouvrages provenant du monde entier. En effet, pour satisfaire ses inquiétudes intellectuelles, Salvador Pániker, né à Barcelone, de mère catalane et père indien, qui s'enrichit subitement en 1958 grâce à la vente de produits chimiques en Amérique Latine au point d'affirmer qu'à trente ans il possédait une fortune assez grande pour assurer son avenir jusqu'à la fin de ses jours⁸², se lança dans le monde de l'édition encouragé par sa femme, la dessinatrice Nuria Pompeia.

77 En parlant de cet héritage familial, Esther Tusquets affirme : « Una editorial franquista y piadosa, [...] había caído de modo inesperado en nuestras manos, lo cual resultaba un poco contradictorio – porque los cuatro, incluida mi madre, éramos [...] resueltamente ateos, y una editorial fundada en el año 36 para defender los valores de la España cristiana, reaccionaria y tradicional iba a convertirse en la década de los sesenta y de los setenta en una de las editoriales formalmente comprometidas en la lucha contra el franquismo », TUSQUETS, Esther, *Confesiones de una editora poco mentirosa...op. cit.*, p. 16-18.

78 La revue *Serra d'Or* est une des revues catalanistes les plus importantes de la période. Fondée en 1959 par des membres du Monastère de Montserrat, dans les années 1970, elle compte de prestigieux collaborateurs de la culture catalane tels que Maria Aurèlia Capmany, Joan Triadú, Montserrat Roig, Maria Mannet, Pepe Gimferrer, Josep M. Castellet, Oriol Bohigas, Josep Benet ou encore Joan Fuster. PECOURT, Juan, *Los intelectuales y la transición política : un estudio del campo de las revistas políticas en España*, CIS (Centro de Investigaciones Sociológicas), Madrid, 2008, p. 182.

79 Necrológicas, « Ramon Bastardes Porcel, fundador de Edicions 62 », *El País*, 25/09/2002. Consulté le 14/08/2017. https://elpais.com/diario/2002/09/25/agenda/1032904802_850215.html

80 Pour plus d'informations sur son rôle comme éditeur voir, CASTELLET, J. M., *Memèries confidencials d'un editor seguit de Tras escriptors amics*, Barcelona, Edicions 62, 2012.

81 Le Grup 62 est une union de maisons d'édition, majoritairement catalanes. Les origines du Grup 62 remontent aux années 70, alors que huit maisons d'édition - Barral, Lumen, Tusquets, Laie, Ediciones 62, Fontanella, Cuadernos pour le Diálogo et Anagrama -, culturellement avant-gardistes et politiquement progressistes, ont constitué la fondation Distribuciones de Enlace du même Grup62 et la création d'une collection commune, Ediciones de Bolsillo.

82 CÉSAR Coca, Entretien avec Salvador Pániker, « Con 30 años gané mucho dinero para hacer lo que quisiera el resto de mis días », *Hoy*, 24 novembre, 2013. Consulté le 14/04/2017 <http://www.hoy.es/v/20131124/sociedad/anos-gane-mucho-dinero-20131124.html>

C'est elle, qui lui suggéra même le nom de la nouvelle maison d'édition qu'il fonda en 1965, et c'est à elle que l'on doit le graphisme du logo de l'éditorial⁸³. La fondation de Kairós fut pour le couple Pompeia-Pániker, le point de départ d'une aventure au cœur du monde éditorial et de la culture catalane⁸⁴. La maison d'édition, introduira, entre autres, comme nous le verrons ultérieurement, les premiers livres sur le mouvement de libération des femmes aux États-Unis ainsi que les ouvrages les plus significatifs de la contre-culture nord-américaine.

Enfin, en 1969 furent fondées *Tusquets Editores*, par l'éditrice brésilienne Beatriz Moura et Óscar Tusquets – frère d'Esther Tusquets, architecte et membre à part entière de la « gauche divine » – et, *Anagrama*, par Jorge Herralde. Dans *Anagrama : 25 años 1969-1994*, Jorge Herralde revient sur l'origine de la maison d'édition qu'il fonde motivé par le désir de « indagar y reflejar las inquietudes y ebullición intelectual de aquellos tiempos ». En effet, *Anagrama* débute essentiellement son activité avec l'édition d'essais, surtout politiques, avec des auteurs tels que Jürgen Habermas ou Jacques Vergès et des titres tels que *Conversaciones con Lévis-Straus*, *Foucault y Lacan* de Roger Mucchielli ou encore *Los orígenes del socialismo* de George Litchtheim⁸⁵. Elle devient ainsi « la plataforma de radicalidades y vanguardismos varios, de caja de resonancia de muchas ilusiones y no pocos delirios de la época⁸⁶ ».

1.2. DE LA QUESTION DE LA FEMME À LA PENSÉE FÉMINISTE

Comme nous venons de l'évoquer, l'essor du secteur de l'édition dans les années 1960 associé à une plus grande sensibilité de certains éditeurs aux questions relatives aux femmes, permet, selon nous, d'expliquer partiellement l'apparition des publications sur la problématique de la femme ainsi que la création de collections spécifiques liées à ce sujet dans

83 Entretien personnel avec Ana et Agustín Pániker au siège de Kairós (Barcelone), le 2 novembre 2017.

84 *Costa Brava Show* de Manuel Vázquez Montalbán, fut le premier titre publié par la maison d'édition, suivi après, en 1966, par *Conversaciones en Cataluña* de Salvador Pániker, portrait de la société intellectuelle catalane à travers une vingtaine d'entretiens avec les figures les plus représentatives de la culture catalane telles que Josep Pla, Salvador Espriu, José María Subirachs, Antoni Tàpies ou encore Ana María Matute. Une fois de plus, ce qui en ressort c'est la figure de Pániker comme référence incontournable du dynamisme culturel catalan autour duquel gravitent une multitude de figures intellectuelles et littéraires majeures du franquisme tardif et de la transition. Le livre est d'ailleurs illustré par Xavier Miserachs. Nous devons signaler que Nuria Pompeia participe également à l'élaboration du livre même si son nom n'apparaît pas. Entretien avec Ana et Agustín Pániker, *op. cit.*

85 Titres recueillis d'après la liste des livres publiés par *Editorial Anagrama* en 1969 publiés dans *La Mosca* (bulletin littéraire créé en 1967 par des membres de la « gauche divine ») dans MAZQUIARÁN DE RODRÍGUEZ, Mercedes, *Barcelona y sus « divinos »*, *op. cit.*, p. 144.

86 HERRALDE, Jorge, *Anagrama : 25 años 1969-1994*, p. 12, cité dans *Ibid.* 101.

les maisons d'édition progressistes, mais également au sein des grandes maisons d'édition comme *Aguilar*, *Anagrama*, *Plaza y Janés* ou encore *Siglo XXI*. Des publications auxquelles vont s'ajouter les traductions des ouvrages étrangers qui progressivement se voient publiées en Espagne, ainsi que les publications périodiques qui ouvrent petit-à-petit leur colonnes à la question de la femme et aux plumes féminines de plus en plus engagées pour la cause des femmes. En effet, ce sont les éditeurs qui sont derrière certaines initiatives dont le rôle est de suivre les évolutions de la société, de les accompagner, voire de les précéder, en projetant inévitablement à travers leurs collections, leur personnalité, leurs fictions, leurs fantômes, leur culture ou leur ignorance, leur capacité ou non à influencer le changement de goût des lecteurs⁸⁷. Voilà pourquoi Maria Aurèlia Capmany remercie Josep Maria Castellet, éditeur d'Edicions 62, de lui avoir proposé d'écrire une étude sur la femme, qui deviendra *La dona a Catalunya*. De même, María Laffitte affirme dans ses mémoires qu'à l'origine de son livre *La mujer en España. Cien años de su historia*, publié en 1964, se trouve le directeur de la maison d'édition *Aguilar*. Bien que ce ne soit pas le cas de tous les éditeurs, il nous semble bien évident que ces deux exemples montrent dans quelle mesure le sujet « la question de la femme », au-delà de l'aspect marketing lié à toute entreprise éditoriale, devint un sujet d'intérêt dans la société⁸⁸ en général, et chez certains intellectuels en particulier.

1.2.1. LES PREMIERS ÉCRITS SUR LES FEMMES. MARIA AURÈLIA CAPMANY ET MARIA LAFFITTE : DES RÉFLEXIONS PARALLÈLES ?

Souvent citée lorsque l'on parle de la chronologie sur le mouvement féministe en Espagne, dans son article classique « De la emancipación a la liberación y la valoración de la diferencia. El movimiento de mujeres en el Estado español, 1965-1990⁸⁹ », Elena Grau Biosca établit trois étapes pour le mouvement féministe. La première comprendrait les années 1965 à 1975, celle de la « gestation du féminisme », une période caractérisée par trois courants : un

87 CASTELLET, Josep Maria, *Memòries confidencials d'un editor*, op. cit., p. 19.

88 En ce sens, il nous semble intéressant de noter à quel point, en Espagne, en comparaison avec d'autres pays comme la France, cet intérêt pour la question de la femme se développe davantage à l'intérieur des maisons d'édition progressistes mais pas forcément féministes ; bien qu'il y ait des éditrices qui misent clairement sur une ligne féministe comme ce fut le cas d'Esther Tusquets par exemple et sa maison d'édition Lumen et bien évidemment plus tard, avec la maison d'édition liée à *Vindicación Feminista*. Ainsi, par exemple dans les années 70, la plupart des grandes maisons d'édition consacrent une collection à la question de la femme et/ou au féminisme, comme ce fut le cas pour la collection « Tribuna Feminista », créée par la maison d'édition *Debate* en 1977 ou encore « Las Desobedientes » de *Fontanella*.

89 GRAU BIOSCA, Elena, « De la emancipación a la liberación y la valoración de la diferencia. El movimiento de mujeres en el Estado español, 1965-1990 », op. cit., p. 736-748.

courant libéral, identifié avec une tradition libérale du XIX^e siècle dont la figure la plus visible fut Maria Laffitte suivi d'un courant socialiste représenté par Maria Aurèlia Capmany. Enfin, un troisième courant, le courant communiste incarné par le Mouvement Démocratique des Femmes (*El Movimiento democrático de Mujeres*) créé à l'instar du Parti Communiste. La deuxième étape de visibilité du mouvement féministe (1975-1979) se composerait de deux courants bien définis : le féminisme radical ou d'« appartenance unique », et le féminisme socialiste ou de la « double appartenance ». Le premier courant ayant parmi ses figures les plus capitales, l'avocate Lidia Falcón. Or, il nous semble qu'en nous penchant de plus près sur les écrits de l'intellectuelle sévillane, de l'auteure catalane et de l'avocate née à Madrid, les frontières sont plus poreuses qu'elles n'en ont pas l'air.

Bien que d'origines sociales opposées – la première est issue d'une famille d'intellectuels engagée dans la cause catalaniste puis, la deuxième, d'une famille aristocratique proche du pouvoir franquiste – Maria Aurèlia Capmany et Maria Laffitte mais aussi Lidia Falcón constituent les trois noms de référence relatifs à la question de la femme dans les années 1960. De ce fait, les collaborations, influences et références sont une pratique courante. Maria Aurèlia Capmany et Maria Laffitte, mais également Lidia Falcón, partageront non seulement une inquiétude par rapport à la situation de la femme mais aussi des références communes puis une influence réciproque qui se tisse au fil des ans comme en témoignent leurs écrits. On trouve ainsi des citations, des références, des allusions ou encore des dédicaces qui parcourent les textes des unes et des autres⁹⁰.

Ainsi, lorsque l'on examine de près les ouvrages, notamment ceux de Maria Aurèlia Capmany et de Maria Laffitte, on y retrouve de fortes ressemblances qui, en dépit des différences sociales, construisent deux réflexions qui se complètent et qui peuvent être lues ensemble. C'est pourquoi il nous semble intéressant de regarder ces deux parcours en parallèle, en les faisant dialoguer. Etant donné que Lidia Falcón appartient à une autre génération, bien que toutes les trois soient des pionnières pour avoir réfléchi sur la situation des femmes dans la société des années 1960, nous allons à présent nous consacrer aux deux premières. De même, avant de commencer avec leurs productions, un petit détour par les biographies de ces deux figures nous semble nécessaire afin de comprendre dans quel contexte se situent leurs réflexions. En ce sens, nous partageons l'idée de François Dosse selon laquelle « la produc-

90 Comme le signale Lidia Falcón, le livre de Maria Campo Alange *La Mujer: Cien años de Historia*, fut fondamental pour l'élaboration de son livre *Mujer y sociedad* puisqu'il est le seul ouvrage significatif de l'historiographie espagnole sur la situation des femmes après la guerre civile. « Aparte de los libros de Maria Campo Alange [...] *La Mujer: Cien años de Historia*, que constituye un importante y meritorio esfuerzo historiográfico y cuyos datos me fueron muy útiles para elaborar *Mujer y Sociedad*, no se pueden encontrar trabajos relevantes en la historiografía española sobre la situación de la mujer después de la Guerra civil, como descubrí cuando llevé a cabo la investigación sobre la bibliografía feminista para escribir mi libro, y así lo dice también Maria Aurèlia Capmany en su *La dona a Catalunya* », FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, Madrid, El Viejo Topo, 2012, p. 66.

tion culturelle est une pratique indissociable de ses lieux d'énonciation et de ses supports⁹¹ ». De même, nous sommes d'accord avec Josep Picó et Juan Pecourt que l'on ne peut séparer production du contexte et production des idées⁹² et ce, selon nous, encore plus lorsqu'il s'agit de cas de femmes intellectuelles dont les conditions de production différaient (et différent) de celles des hommes.

1.2.1.1. MARIA AURÈLIA CAPMANY : UNE INTELLECTUELLE DANS UN MONDE D'HOMMES

« La reemergencia del feminismo en los años sesenta en Cataluña tiene en Maria Aurèlia Capmany (Barcelona, 1918-1991) un referente propio⁹³ », affirme l'historienne d'art Assumpta Bassa Vila en parlant des intellectuelles dans la Catalogne des années 60. En effet, au début des années 1960, date à laquelle nous avons débuté notre analyse, Maria Aurèlia Capmany⁹⁴ est une intellectuelle renommée dans le paysage culturel de la Catalogne en tant qu'écrivaine de romans et de pièces de théâtre. Mais également, en tant que cofondatrice, directrice et enseignante avec Ricard Salvat de l'Escola d'Art Dramàtic Adrià Gual, fondée en 1960, véritable épicerie de la culture antifranquiste sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Or, si elle est souvent citée lorsque l'on parle des intellectuels catalans de la deuxième étape du franquisme (1962-1975) en rapport avec l'essor culturel que connaît la région puis avec le nationalisme catalan, Maria Aurèlia Capmany fut également une des premières intellectuelles à avoir porté une réflexion sur les femmes dans la société de son

91 DOSSE, François, *La marcha de las ideas: historia de los intelectuales, historia intelectual*, Valencia, PUV, 2007, p. 128.

92 PICÓ, Josep et PECOURT, Juan, « El estudio de los intelectuales : una reflexión », *Revista Española de Investigación Sociológicas* (Reís), n°123, 2008, p. 37.
Disponible en ligne : http://www.reis.cis.es/REIS/PDF/REIS_123_021215166970765.pdf

93 BASSA VILA, Assumpta, « Feminismo y arte en Cataluña en las décadas de los sesenta y setenta. Escenas abiertas y esferas de reflexión », dans ALIAGA, Juan Vicente et MAYAYO, Patricia, *Genealogías feministas en el arte español : 1960-2010*, Madrid, This side Up, 2013, p. 215.

94 Sur la vie et l'œuvre de Maria Aurèlia Capmany, cf. entre autres : GRAELLS, Guillem-Jordi, *Maria Aurèlia Capmany*. Barcelona, Diputació de Barcelona, 1992 ; ALCALDE, Carmen *et. al.*, *Maria Aurèlia Capmany i Farnés (1918-1991)*, Barcelona, Ajuntament de Barcelona, 1992 ; PONS, Agustí, *Maria Aurèlia Capmany. L'època d'una dona*. Barcelona, Columna, 2000 ; PALAU, Montserrat et MARTÍNEZ GIL, Raül-David, *Maria Aurèlia Capmany : l'afirmació en la paraula*. Tarragona, Cossetània, 2002 ; BIRULÉS, Fina i PEÑA AGUADO, María Isabel (eds.), *La passió per la llibertat : acció, passió i política, controvèrsies feministes : homenatge a Maria Aurèlia Capmany*, Barcelona, Publicacions i Edicions de la Universitat de Barcelona, 2004 ; FONT, Jordi, *Els camins de Maria Aurèlia Capmany : escriptora i dona d'acció*, Barcelona, Ed. Base-Ajuntament de Barcelona, 2011 ; CORRETGER, Montserrat (coord.), *Maria Aurèlia Capmany, pendent de redescobrir*, Tarragona, Publicacions de la Universitat Rovira i Virgili, 2016 ; CABRÉ, M. Àngels, *Miralls creuats : Roig / Capmany*, Lleida, Pagès, 2017.

époque, dans un premier temps avec *La dona a Catalunya* puis en essayant de trouver les origines du féminisme catalan puis espagnol dans des travaux ultérieurs⁹⁵. C'est une facette pourtant moins connue, ce qui fait dire à Montserrat Palau⁹⁶ que la dimension féministe de l'œuvre de Maria Aurèlia Capmany a été en quelque sorte sous-estimée au détriment d'une attention plus particulière à ses travaux pour la réactivation de la culture catalane.

« Biografía muy parcial y precipitada » est le titre d'une courte autobiographie teintée d'ironie, publiée dans *Triunfo* en 1981, dans laquelle Maria Aurèlia Capmany retrace les événements les plus marquants de sa vie. Si ce petit texte nous intéresse, bien que seulement composé d'une dizaine de pages, c'est pour sa composante biographique, notamment en ce qui concerne l'histoire de sa famille ; de plus, le texte est agrémenté au fil des pages des quelques photographies jusque-là inconnues du grand public. Née le 3 août 1918 à Barcelone où elle grandit avec sa famille en plein centre-ville, dans la *Rambla*, avec un seul frère, de deux ans plus jeune qu'elle, Maria Aurèlia Capmany est issue d'une famille d'intellectuels de la classe moyenne. Son père, Aurèli Capmany dont le prénom renvoie au protagoniste du roman favori de son grand-père sur les francs-maçons, était un écrivain autodidacte, très engagé dans la cause catalaniste. Quant à sa famille maternelle, elle représente aux yeux de l'auteure le modèle de la famille de classe moyenne, dont les femmes avaient suivi des études. Sa mère, María Fernés, femme au caractère bien trempé⁹⁷, était la directrice d'une école de sténographie et sa tante directrice d'une bibliothèque jusqu'à ce qu'elle soit retirée du poste par les nouvelles autorités franquistes, dans un processus de « réorganisation », ou plutôt d'épuration politique⁹⁸.

Contrairement à la plupart des femmes nées après la Guerre d'Espagne, Maria Aurèlia Capmany, mais également Maria Laffitte, appartiennent à une génération qui a pu bénéficier notamment durant les années vingt et trente d'une éducation ouverte et progressiste, comme elle le raconte à maintes reprises⁹⁹. Tout d'abord, à l'école *Montessori*, fondée sur la pédagogie de l'italienne María Montessori régie par des méthodes pédagogiques modernes et qui

95 Nous faisons allusion à *Feminisme Ibérico* écrit en collaboration avec la journaliste Carmen Alcalde en 1971 puis *Le féminisme a Catalunya* publié en 1973.

96 PALAU, Montserrat, « Dones i Catalanes = persones oprimides. El feminisme i el nacionalisme de Maria Aurèlia Capmany », dans PALAU, Montserrat et GILI, Raül-Martínez (eds.), *Maria Aurèlia Capmany : l'afirmació en la paraula*, Barcelona, Cossetània Edicions, 2002, p. 131-150.

97 CAPMANY, Maria Aurèlia, « Biografía muy parcial y precipitada », *Triunfo*, juillet-août 1981, p. 76.

98 Quelques années plus tard dans ses mémoires intitulées *Mala memoria. Records dels esdeveniments d'una existència lluny de la nostàlgia i el rancor* (Mauvaise mémoire. Souvenirs des événements d'une existence loin de la nostalgie et du ressentiment), Maria Aurèlia Capmany revient sur l'histoire des femmes de sa famille pour affirmer l'influence exercée par sa tante comme modèle de femme indépendante qu'elle voulait incarner à l'âge adulte. CAPMANY, Maria Aurèlia, *Mala memoria. Records dels esdeveniments d'una existència lluny de la nostàlgia i el rancor*, Barcelona, Planeta, 1987, p. 87.

99 Nous renvoyons ici notamment à son autobiographie CAPMANY, Maria Aurèlia, *Mala memoria. Records dels esdeveniments d'una existència lluny de la nostàlgia i el rancor*, op. cit., ; et au chapitre de son livre, *De profesión : mujer*, colección Testigos de España, Plaza & Janes, S.A., Editores, Barcelona, 1971.

eut un fort impact à Barcelone avant la guerre civile. Ensuite, durant la Seconde République, à l'*Institut-Escola*, établissement de pédagogie laïque et progressiste fondé en 1932 par la Generalitat de Catalogne où Maria Aurèlia suivit les cinq ans de « *Bachillerato* ». Une expérience qui marqua pour toujours son esprit car elle se retrouva sur un pied d'égalité avec ses camarades masculins¹⁰⁰. Ce n'est donc qu'après l'instauration de la dictature que Maria Aurèlia Capmany réalise à quel point son éducation fut une parenthèse dans « les ténèbres de l'éducation des femmes » :

Nací en Barcelona, en el seno de una familia de intelectuales, de formación liberal, cuyo conservadurismo no iba más allá de un deseo de mantener en bibliotecas archivos y museos, el legado de los viejos tiempos [...] aprendí muy tarde, cuando ya no podía hacer mella en mí, que las mujeres se aprestaban a seguir cursos de feminidad para ingresar de nuevo en la vida del hogar que las feministas habían abandonado cien años antes¹⁰¹.

Si ces mots nous semblent intéressants c'est pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ils sont, à notre sens, révélateurs de plusieurs dimensions. D'une part, la pleine conscience de l'auteure de l'importance de l'éducation dans la formation intégrale de l'être humain, une conception éducative qui puise dans le renouveau pédagogique initié par Julian de Castro et Giner de los Ríos dans les années soixante-dix du XIX^e siècle à travers la création de l'*Institución Libre de Enseñanza* (ILE) dont l'*Institut-Escola* est un héritier, et qui inclut une forte revendication pour l'éducation des femmes¹⁰². En deuxième lieu, elle renvoie à l'idée d'un *continuum* dans les luttes féministes, brisées certes, par la « barbarie » franquiste, mais qui sont déjà présentes dès la fin du XIX^e siècle. Enfin, c'est par le biais de son expérience en tant qu'enseignante de philosophie durant les années 40 et 50 que Maria Aurèlia Capmany réalise la rupture générationnelle entre sa génération (et elle-même) et celle de l'après-guerre dont la mémoire fut effacée par l'endoctrinement violent et répressif franquiste. De surcroît, c'est d'ailleurs le contact direct avec la jeunesse qui éveilla son intérêt pour l'étude des changements dont la décennie des années 1960 semble porteuse¹⁰³ et qui la pousse, d'abord, à porter un regard curieux puis critique sur la situation des femmes dans la société.

100 CAPMANY, Maria Aurèlia, « Biografía muy parcial y precipitada », *op. cit.*, p. 75.

101 CAPMANY, Maria Aurèlia, *De profesión : mujer*, *op. cit.*, p. 30.

102 Il faut rappeler qu'en 1870 Fernando de Castro, recteur de l'Université Centrale à Madrid, crée l'association pour l'enseignement de la femme (*La Asociación para la Enseñanza de la Mujer*). Pour plus de renseignements, se reporter au livre catalogue de l'exposition sur *La residencia de señoritas. Mujeres en vanguardia. La Residencia de Señoritas en su centenario (1915-1936)*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2015.

103 Notamment *La joventut és una nova classe ?* Barcelona, Edicions 62, 1969, et plus indirectement *La dona a Catalunya : consciència i situació*, Barcelona, Edicions 62, 1966.

Comme nous l'avons déjà signalé, c'est l'éditeur Josep Maria Castellet qui est à l'origine de son premier ouvrage sur la question de la femme, *La dona a Catalunya*, paru en 1966. En effet, en 1965, Josep Maria Castellet, éditeur aux Edicions 62, lui propose d'écrire un essai sur les femmes catalanes, dans le but de publier en Espagne un livre sur la situation des femmes comme ceux qui se publient, à ce moment-là, dans d'autres pays. Il avait été en effet, très frappé par le livre *The Feminine Mystique* de Betty Friedan¹⁰⁴ qu'il fait publier en deux volumes chez Edicions 62 deux ans après l'original, en 1965, traduit en catalan par le futur député du PSUC, et ami de l'éditeur, Jordi Solé-Turà¹⁰⁵. Mais aussi par *Le Deuxième sexe* de la philosophe française Simone de Beauvoir, publié en espagnol en 1950 et préfacé par Maria Laffitte dont il avait fait une critique très élogieuse dans une revue universitaire qui avait été finalement saisie et interdite par la dictature franquiste¹⁰⁶. Par la suite, en tant qu'éditeur, il tenta de publier la traduction en catalan du livre de Simone de Beauvoir mais les autorités et la censure franquiste ne le permettent pas. C'est finalement en 1968 que le franquisme autorise Castellet et *Edicions 62* à publier la traduction catalane du *Deuxième Sexe*, dont l'épilogue fut écrit par Maria Aurèlia Capmany¹⁰⁷ qui était une figure déjà incontournable du féminisme en Catalogne à cette époque-là.

Pourtant, comme Maria Aurèlia Capmany le précise dans le chapitre « Exposición de un personal punto de vista » – sorte de déclaration d'intentions – dans son livre *De profesión : mujer*, lorsque l'auteure reçut la commande d'écrire son premier livre sur les femmes, elle n'en comprenait pas très bien le sens :

La situación de la mujer a mediados del siglo XX, en España, en Cataluña, en Barcelona, en todo el mundo occidental, me parecía tan obviamente vinculada a las vicisitudes políticas y sociales que han zarandeado nuestras vidas, desde que tenemos uso de razón, que plantear el tema de la mujer como algo separado y digno de un análisis particular, me parecía absolutamente inocuo¹⁰⁸.

La dona a Catalunya est donc le premier livre où l'écrivaine catalane aborde la question de la situation de la femme et le point de départ d'une recherche intellectuelle sur les origines

104 Deux ans après sa publication aux États-Unis, dès 1965 circulait dans les librairies la traduction en castillan de *The Feminine Mystique* de Betty Friedan, accompagné d'un épilogue de Lili Alvarez et édité par la maison d'édition Sagitario situé à Barcelone. Sur ce sujet, voir entre autres, GODAYOL, Pilar, « Feminism and translation in the 1960s : The reception in Catalunya of Betty Friedan's *The Feminine Mystique* », *Translation Studies* Vol. 7, (3), 2014, p. 267-283.

105 GODAYOL, Pilar, *Tres escritoras censuradas : Simone de Beauvoir, Betty Friedan y Mary McCarthy*, Granada, Comares, 2017, p. 59.

106 PALAU, Montserrat, « Le deuxième sexe en Catalogne : le féminisme moderne dans notre pays à travers M. Aurèlia Capmany », dans CHAPERON, Sylvie et DELPHY, Christine, *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, Colloque international, Paris, Editions, Syllepse, 2002, p. 431.

107 CAPMANY, M^{re} Aurèlia, « Simone de Beauvoir, una noia de bona casa », prologue de BEAUVOIR, Simone, *El Segon Sexe*, Barcelona, Edicions 62, 1968, p. 5-18.

108 CAPMANY, Maria Aurèlia, *De profesión : mujer*, op. cit., p. 30.

du féminisme en Catalogne puis en Espagne. Il est présenté, toute proportion gardée, comme étant la version catalane du *best-seller* de l'auteure étasunienne Betty Friedan¹⁰⁹. Mais l'ouvrage peut également se lire comme le complément de *Habla la mujer*, coordonné par Maria Laffitte, bien que le premier soit beaucoup plus littéraire. Quant au contenu, le livre est composé de trois parties. Si le but est d'analyser la femme actuelle en Catalogne, après avoir perçu en tant qu'enseignante les changements entre les jeunes femmes des années quarante et celles des années soixante, la première partie est un parcours historique truffé de références littéraires, depuis la mythologie jusqu'aux romans, en passant par les écrivains catalans qui ont écrit sur les femmes. Cette première partie revient évidemment sur les discours du « mythe de la féminité ». En fait, dans la première, Maria Aurèlia Capmany agit comme une sorte « d'archéologue » des textes en se penchant sur les écrits afin de déchiffrer l'image qu'ils véhiculent sur les femmes. De cette façon, c'est en étudiant l'histoire de la Catalogne, mais tout particulièrement en creusant dans les failles du discours antiféministe à travers les lois et les textes des écrivains, que l'auteure montre à quel point l'image des juristes, écrivains et intellectuels a façonné une perception de la femme qui de l'image de la femme parfaite et enfantine du Moyen Âge recueillie dans le « cants d'Amor » devient l'image de la femme fatale véhiculée au XIX^e siècle.

La deuxième partie est dédiée à l'enquête d'opinion à proprement parler où, elle interroge cent vingt femmes sur des différents aspects de leur vie (le modèle exercé par leur mère, la partie du journal qu'elles lisent d'abord, l'intérêt pour la politique, la culture ou encore leur avis sur la réforme de 1959). Enfin, dans la troisième partie, elle réfléchit sur trois questions clés : les femmes et la création artistique, notamment dans l'écriture ; les lois, et enfin, les femmes et le travail. La question du travail salarié semble, à ses yeux, être le sujet qui interpelle le plus les jeunes femmes, tout comme la perception qu'elles ont de la génération de leur mère : « la dona de 20 a 25 anys té la certesa que la generació anterior va dimitir dels seus deures de persona. Que el fet de convertir-se en l'òptima mare de família la reduïa en un estadi de personalitat sense maduració possible en tant que persona¹¹⁰ ».

Si ce livre nous intéresse, c'est pour des raisons diverses. Tout d'abord, parce qu'il témoigne des changements qui sont en train de s'opérer dans la société et notamment chez les jeunes femmes. Ensuite, parce qu'il représentera un obstacle à la trajectoire professionnelle et personnelle de Maria Aurèlia Capmany et à sa prise de conscience féministe. En effet, s'il s'agit pour l'instant d'une réflexion plutôt intellectuelle, elle ne va pas tarder à alimenter un discours critique nettement féministe. Enfin, ce sont ses recherches menées afin d'élaborer cet

109 Dans le quatrième de couverture du livre *La dona a Catalunya*, le livre est présenté comme la version catalane du livre *The feminine mystique* de Betty Friedan.

110 CAPMANY, Maria Aurèlia, *La dona a Catalunya*, op. cit., p. 250.

ouvrage qui représentent le point d'une réflexion sur l'histoire du féminisme en Catalogne puis en Espagne et qui vont se matérialiser dans son livre *Feminismo Ibérico*, écrit à quatre mains avec la collaboration de la journaliste Carmen Alcalde dont nous parlerons ultérieurement.

Au cœur des débats sociétaux dans les années soixante liés aux modifications législatives que connaît la décennie, la question du travail salarié des femmes nourrit une littérature critique sur la situation des femmes dans la société¹¹¹. Le deuxième livre *Los Derechos Laborales* publié en 1964 de l'auteure Lidia Falcón, récemment diplômée en droit, traite de ce sujet. Ce livre est la suite de son premier livre, *Los derechos civiles de la mujer*, publié deux ans auparavant. L'influence de Lidia Falcón se fait sentir dans le travail de Maria Aurèlia Capmany, *De profesión mujer*, qui lui dédie ce livre.

Écrit en 1971, *De profesión : Mujer* dont le titre ironique transforme l'expression, femmes au foyer, « sus labores », en identité professionnelle, est également le livre où l'influence de Maria Laffitte est la plus évidente. Ainsi, l'auteure catalane affirme « de todos los libros sobre la cuestión femenina que he leído, sólo dos de ellos habían encontrado mi adhesión intelectual y moral¹¹² ». Il s'agit de *Three Guineas* de l'écrivaine anglaise Virginia Woolf, puis de *La secreta guerra de los sexos* de Maria Laffitte. Si *De profesión : Mujer* a été écrit seulement quelques années après *La dona a Catalunya*, il nous semble qu'il constitue un grand pas en avant en ce qui concerne sa prise de position féministe. Dépourvu des ambiguïtés et des questionnements sur la cause des femmes comme sujet autonome – le mot féministe résonne dans tout le texte – elle déplore que l'histoire de la lutte des femmes, une lutte qui commence au XIX^e siècle, ait été oubliée, d'où sa critique de l'idée naïve selon laquelle les revendications des femmes viendraient de commencer.

Le livre s'inscrit donc dans le sillage du travail dont *Feminismo Ibérico* fut le point de départ avec une ferme volonté de retracer une généalogie féministe. Dans *De profesión : Mujer*, l'auteure met de nouveau en garde sur les conséquences que l'oubli des luttes féministes provoque chez les jeunes féministes, à savoir, le sentiment d'un éternel recommencement dont on ignore les antécédents, de se retrouver face à quelque chose d'inenvisageable, par peur de demander trop, d'être trop utopistes. Mais Maria Aurèlia Capmany pose la question du féminisme non seulement comme la reconnaissance des droits des femmes et de l'égalité

111 D'autres livres portant sur le travail salarié des femmes sont *La mujer ante el trabajo* de María Juana Azurza publié en 1966 dont certains propos font écho au livre de Betty Friedan. Dans ce livre, l'auteure apporte des informations sur la situation de la femme sur le marché du travail tout en donnant une opinion très positive du travail salarié des femmes. BORREGUERO, Concepción *et. al*, *La mujer española : de la Transición a la modernidad (1960-1980)*, Madrid, Tecnos, 1986, p. 42. Plus tard, nous trouvons le livre de : DURÁN, María Ángeles, *El trabajo de la mujer en España*, Madrid, Tecnos, 1972.

112 CAPMANY, Maria Aurèlia, *De profesión : mujer*, *op. cit.*, p. 30.

avec les hommes mais également comme la quête d'un ordre social plus juste dont toutes les personnes, hommes et femmes, jouiraient :

La liberación de la mujer es un hecho ya inevitable, y supone el cambio de todas las relaciones humanas, de todos los sistemas de valores, del mismo equilibrio de la sociedad. Cuando hablamos de los derechos de la mujer, es de la sociedad entera que hablamos, ponemos en evidencia sus contradicciones, proponemos un orden más justo, un orden que afecta a las mujeres y a los hombres, que los haga a los dos más libres y más felices¹¹³.

De ce fait, chez Maria Aurèlia Capmany le féminisme ne serait pas la seule cause des femmes mais des hommes également, de l'humanité tout entière et viserait un progrès de la société dans son ensemble. Bien que la façon dont la lutte féministe doit être menée ne soit pas encore évoquée ici, il nous semble qu'elle pose déjà le germe de ce que sera son parti pris durant la transition, à savoir, l'imbrication des deux luttes féministe et la politique (si l'on ne considère pas le projet féministe en lui-même comme une alternative politique globale, comme va le soutenir plus tard le féminisme radical). Ainsi le montre la communication qu'elle présente lors des *Jornades Catalanes de la dona* en 1976 « Contra qui lluita la dona ? » (Contre qui lutte la femme ?) où Maria Aurèlia Capmany défend le besoin des femmes de lutter de concert avec les hommes pour une société meilleure. Comme nous le verrons plus tard, ce n'est pas par hasard si après la mort de Franco, Maria Aurèlia Capmany s'éloigne de celles qui ont été jusqu'à présent ses camarades de route pour la défense des droits des femmes, notamment Lidia Falcón mais aussi Carmen Alcalde.

1.2.1.2. MARIA LAFFITTE : UNE INTELLECTUELLE ARISTOCRATE HORS DU COMMUN

Née à Séville au début du siècle dernier (1902-1986), et issue d'une famille aristocratique, María Campo Alange, Maria Laffitte¹¹⁴, de son nom de jeune fille, intègre dès les années 1940 plusieurs cercles intellectuels en déployant ses trois grands centres d'intérêt : la science, l'histoire de l'art et l'histoire des femmes¹¹⁵. Ses premières réflexions sur la condition fémi-

113 *Ibid.*, p. 9.

114 Sur la biographie et l'œuvre de Maria Laffitte voir notamment : BARRERA LOPEZ, Begoña, « Ciencia, arte y feminismo : perfiles de la trayectoria intelectual de María Laffitte », *Arenal*, 23. (2), 2016, p. 431-459 ; BARRERA LOPEZ, Begoña, *María Laffitte. Una biografía intelectual*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2015.

115 En 1944, Maria Laffitte publie son premier livre sur la peintre espagnole Maria Blanchard.

nine se matérialisent d'abord dans l'article *La guerra secreta de los sexos* publié en 1948 dans la *Revista de Occidente*¹¹⁶, puis dans le livre *La mujer como mito y como ser humano*¹¹⁷, paru en 1961, et enfin, *La mujer en España. Cien años de su historia* en 1964.

En grand format, avec une esthétique très soignée et agrémentée de photos, tableaux et gravures, dans l'ouvrage *La mujer en España. Cien años de su historia*¹¹⁸, l'auteure fait un véritable travail d'historienne en parcourant l'histoire des femmes du XIX^e et du XX^e siècle autour de plusieurs thématiques (l'hygiénisme, la prostitution, la ville de Madrid, les écrivaines de la fin du XIX^e siècle, les femmes révolutionnaires du premier tiers du XX^e siècle ou encore les changements concernant la situation des femmes survenus dans la deuxième moitié du XX^e siècle). Elle ne s'attache pas par contre à la période de la guerre civile, un vide qui interpelle et que Carmen Alcalde s'attachera à combler. Comme le soulignent respectivement Maria Aurèlia Capmany et Lidia Falcón, cet ouvrage est le premier qui s'efforce de retracer l'histoire des femmes et du féminisme après la guerre civile.

De plus, à l'instar de Maria Aurèlia Capmany, Maria Laffitte s'interroge dans son livre sur l'origine du féminisme en Espagne en concluant par une affirmation sévère, à savoir qu'en Espagne il n'a jamais existé un féminisme comme celui des Anglaises, de fait « nuestro feminismo no llegó nunca a formar lo que se llama un movimiento y tuvo siempre un carácter vergonzante¹¹⁹ ».

116 Dans son livre Maria Laffitte affirme que la société a mis de côté les valeurs féminines au détriment des valeurs masculines, la féminité est dénigrée. Elle est aussi l'une des premières à introduire l'ouvrage de Simone de Beauvoir *Le Deuxième Sexe*, par le biais de plusieurs recensions dans les revues culturelles de l'époque avec l'avocate phalangiste Mercedes Formica. Ainsi, par exemple, dans la deuxième édition du texte, en 1950, Maria Laffitte ajoute un prologue où elle fait références aux thèses avancées dans *Le deuxième sexe* publié par Simone de Beauvoir en 1949. LAFFITTE, María, *La secreta Guerra de los Sexos*. Madrid, Horas y HORAS, 2009 [1er 1948], p. 145.

117 NIELFA CRISTÓBAL, Gloria, « Pensamiento y feminismo en la España de 1961. María Campo Alange : La mujer como mito y como ser humano », dans *Arenal. Revista de historia de las mujeres*, 9 (1), 2002, p.185-196.

118 LAFFITTE, María, *La mujer en España, Cien años de su historia, 1860-1960*, Madrid, Aguilar, 1964.

119 CAMPO ALANGE, María, *La mujer en España. Cien años de su historia*, Editorial Aguilar, 1963, p. 9. En effet, lorsque les premières intellectuelles durant le franquisme s'interrogent sur l'histoire des combats pour la reconnaissance des droits des femmes, Maria Aurèlia Capmany et Maria Laffitte partent sur les traces d'un féminisme espagnol. Elles suivent alors le modèle des suffragistes, qui n'est d'ailleurs, comme nous l'avons signalé, qu'une tendance de ce que l'on appelle les « féministes de la première vague ». En effet, comme le remarque l'historienne Mary Nash, l'identification entre « Première Vague » et « mouvement suffragistes » est problématique dans le cas de l'Etat espagnol en raison de la tradition « démocratique » espagnole au XIX^e siècle. De ce fait, les femmes espagnoles ne revendiquent pas le droit de vote car le vote dans l'ensemble de la société n'est pas très « valorisé » en raison de la corruption. C'est pourquoi le féminisme adopte d'autres revendications, telles que les droits civils et sociaux, que dans les prérogatives politiques. NASH, Mary, « Hacia una conciencia feminista : las organizaciones feministas y la construcción del feminismo », dans JOHNSON, Roberta, DE ZUBIAURRE María Teresa (coord.), *Antología del pensamiento feminista español : (1726-2011)*, Madrid, Cátedra, Colecciones Feminismo, 2012, p. 502. Mary Nash a tenu les mêmes propos à plusieurs reprises, Cf., NASH, Mary, « Experiencia y aprendizaje : la formación histórica de los feminismos en España », *Historia social*, n° 20, 1994, p.151-172. Sur le féminisme de la première vague en Espagne, cf. : CAPEL, Rosa María (coord.), *Mujeres para la Historia. Figuras destacadas del primer feminismo*, Madrid, Abada Editores, 2004.

Son attachement à l'étude de la condition féminine qu'elle affronte au début lors d'un travail solitaire, devient un travail d'équipe à partir de la création en 1960 avec un groupe d'intellectuelles et écrivaines¹²⁰ du Séminaire d'études sociologiques de la femme – *Seminario Sociológico de Estudios de la Mujer* (SESM) –, dont l'existence se prolongera jusqu'au décès de sa fondatrice en 1986.

Comme l'évoque Maria Laffitte dans l'épilogue de l'ouvrage *Habla la mujer*, c'est en réalité en élaborant son livre *La mujer en España. Cien años de su historia* qu'elle se rendit compte du manque d'information concernant la situation des jeunes femmes espagnoles¹²¹. Elle décida alors de créer un groupe d'étude pour y remédier et parle du projet à Lili Álvarez qui s'intéresse aussitôt à l'idée et qui lui présenta quatre autres femmes¹²². Il s'agit de Consuelo de la Gándara, ancienne étudiante de l'*Institución Libre de Enseñanza*, et professeure de langue et de littérature italienne à l'Université Complutense de Madrid ; de son amie Elena Catena, professeure de littérature à la même université et collaboratrice de la maison d'édition Castalia¹²³ et enfin, des sœurs Pura et María Salas Larrazábal. La première était également enseignante à l'université Complutense ; quant à la seconde, María Salas, alors qu'elle était membre d'*Acción Católica* avait été l'une des pionnières à avoir développé une réflexion critique sur la situation des femmes au sein de l'Eglise, en intégrant même certains postulats féministes compatibles avec le message chrétien¹²⁴. De même, en 1959, elle avait publié le livre *Nosotras las solteras*, où elle s'attachait à revaloriser le rôle social des femmes célibataires.

C'est avec ces six femmes (Maria Campo Alange, Lili Álvarez, Consuelo de la Gándara, Elena Catena, Mary et Puras Salas) que le groupe *Seminario de estudios sociológicos femeninos*, qui remplacera très peu de temps après *femeninos* par *de la mujer*, démarre en 1960.

120 Pour Maria Laffitte le prérequis pour pouvoir intégrer le SESM était d'avoir fait des études universitaires et d'exercer une profession ce qui n'était pas le cas d'un grand nombre de femmes qui, dotées d'un diplôme universitaire, peinaient à se faire embaucher.

121 Elle dit ainsi : « Durante la preparación de un libro mío en el que trato de la evolución de la mujer en los últimos cien años tuve la necesidad de manejar abundante documentación. [...] Todo ello fue suficiente para redactar las dos primeras partes de mi libro. Pero al ir acercándome a un pasado inmediato y, sobre todo, al llegar a la actualidad, la información empezó a escasear. El hecho no era extraño. La historia estaba por hacer ». ÁLVAREZ LILÍ *et. al.*, *Habla la mujer : resultado de un sondeo en la juventud actual*, Madrid, Cuadernos para el diálogo, Editorial Edicusa, 1967, p. 7.

122 COMABELLA, Merche et SALAS, Mary, « Asociacionismo de mujeres y movimiento feminista », dans ASOCIACIÓN DE MUJERES EN LA TRANSICIÓN, *Españolas en la transición...*, *op.cit.* p. 27.

123 BORREGUERO, Concepción *et. al.*, *La mujer española...*, *op. cit.*, p. 31.

124 SECO MORENO, Mónica, « Mujeres en la Acción Católica y el Opus Dei. Identidades de género y culturas políticas en el catolicismo de los años sesenta », *Historia y política : Ideas, procesos y movimientos sociales*, n°28, 2012, p. 174. Sur les mobilisations féminines au sein de l'Eglise durant le franquisme cf. : SECO MORENO, Mónica, « Cristianas por el feminismo y la democracia : catolicismo femenino y movilización en los años setenta », *Historia social*, n°53, 2005, p. 137-154 ; « Religiosas y laicas en el franquismo : entre la dictadura y la oposición », *Arenal : Revista de historia de mujeres*, vol.12, n°1, 2005, p. 61-89 ; « Mujeres en la transición de la Iglesia hacia la democracia : avances y dificultades », *Historia del presente*, n°10, 2007, p. 25-40 ; Voir aussi le témoignage de María Salas : « Las mujeres de Acción Católica en el franquismo », *XX Siglos*, vol.12, n°49, 2001, p.78-89.

Suivant le style de l'ancien *Lyceum Club*¹²⁵ créé en 1926 et inspiré des lyceums européens, notamment de ceux d'Angleterre, Maria Laffitte organise des réunions hebdomadaires dans sa maison autour d'un thème puis encourage une série d'études visant à analyser la situation réelle des femmes en Espagne, un diagnostic préalable jugé nécessaire afin « d'entreprendre les changements nécessaires pour faciliter les progrès des femmes espagnoles¹²⁶ ». Elles sont poussées par une quête d'objectivité ; pour le SEMS, au départ, il s'agissait d'appréhender les dynamiques sociétales en termes rationnels à travers des études qui alimenteront plus tard les réflexions féministes.

Le livre *Habla la mujer : resultado de un sondeo en la juventud actual*, publié à Madrid en 1967 aux éditions de *Cuadernos para el diálogo*, poursuit cette quête d'objectivité. L'enquête d'opinion est menée auprès de femmes madrilènes célibataires âgées de 18 à 30 ans. Son objectif était, selon les termes employés dans le prologue par María Laffitte, de savoir « cómo viven, cómo piensan, cómo trabajan, cómo aman, cómo sufren o cómo se divierten las jóvenes que viven en la capital de España¹²⁷ ». Le contexte sociopolitique semble en effet propice à de telles réflexions. La loi du 22 juillet 1961 concernant les Droits Professionnels et Politiques de la Femme a été adoptée quelques années auparavant. Dans ce contexte, on a l'impression d'assister à un changement de la place des femmes qui s'accompagne d'un changement dans les mœurs voire d'une évolution des mentalités.

C'est donc dans ce contexte de mutations que les membres du SEMS veulent mettre à l'épreuve la portée réelle de ces changements, dont la loi de 1961 semble en être le point de départ. Autrement dit, s'agit-il d'une loi qui traduit un changement réel de la place des femmes dans la société, à savoir que les femmes participent déjà activement à l'économie et de surcroît, que l'on assiste à l'élargissement de leurs champs d'action et de leurs intérêts au-delà des quatre murs du foyer ? Ou au contraire, ne s'agit-il que de changements apparents qui n'ont guère modifié les piliers fondamentaux de l'identité féminine, à savoir le mariage comme but ultime et l'épanouissement par le biais de l'unique accomplissement du rôle de mère-épouse ? Si l'échantillon est très local, le questionnaire est, quant à lui, très détaillé. Il est composé de cent trente questions divisées en plusieurs thèmes (études, formation, famille, mariage, loisirs et culture, sports, foi et pratique religieuse ou encore utilisation de méthodes contraceptives). Il s'agit de prendre la température auprès de jeunes femmes ; et les conclusions de l'enquête sont en ce sens édifiantes. Des similitudes apparaissent, d'où

125 Le Lyceum Club fut créée en 1926 à l'initiative de plusieurs intellectuelles liées à la *Residencia de Señoritas* parmi lesquelles María de Maeztu (la présidente) ou encore Concha Méndez Cuesta ou encore María Teresa León. Il fut conçu comme un centre d'union entre les Espagnoles progressistes dans le contexte de la dictature de Primo de Rivera (1923-1930).

126 BARRERA LÓPEZ, Begoña, *María Laffitte. Una biografía intelectual*, op. cit., p. 129.

127 ÁLVAREZ, Lili et. al., *Habla la mujer...*, op. cit., p. 12-13.

l'intérêt d'étudier les deux travaux en parallèle. En effet, tout comme Maria Aurèlia Capmany, les membres du SESM signalent l'existence d'un décalage entre une modernité apparente, qui se manifeste en particulier dans les aspects esthétiques (notamment sur le plan vestimentaire : adoption de la mini-jupe et du pantalon) ou encore dans les loisirs (musique, cinéma), et la persistance chez la femme d'une formation intellectuelle demeurant insuffisante, d'une identité enfantine ou encore d'un manque d'intérêt pour le monde en général, au-delà de la réalité quotidienne et des problèmes personnels.

En fait, pour les auteures, la femme espagnole se trouve dans une période de transition, de mutation des vieux modèles. Mais, à cette époque-là, elle se sent un peu égarée, sans savoir quel est son nouveau rôle à accomplir dans la société. En effet :

Como consecuencia de la rapidez con se han efectuado los cambios, es lógica la inmadurez, la superficialidad y la sensación « flotante » que dan en sus repuestas en muchas ocasiones. De una parte, la joven ha perdido el « arraigo » ciego y pleno, casi biológico, « primitivo » en todo caso, en sus viejas y tradicionales cualidades y virtudes, típicamente « femeninas » y por las cuales se la alababa tanto : la sumisión, la pureza o el recato, la entrega total al matrimonio y a la maternidad. Pero, por otra parte, no ha adquirido todavía « conciencia » clara, no se ha despertado a sus « responsabilidades de mujer actual »; sus cualidades primitivas – o primigenias – se han esfumado un tanto en ella y, a pesar de todas las apariencias, aún no es « consciente » de las nuevas¹²⁸.

En fait, comme s'il s'agissait d'une sorte de jeu de miroir, *La dona a Catalunya* et *Habla la mujer* pourraient être étudiés comme les deux parties d'une même démarche : le désir de connaître, par le biais de l'enquête, l'opinion des femmes quant à leur situation dans la société. En effet, comme l'affirme Maria Aurèlia Capmany, les réponses données par les femmes catalanes et les femmes madrilènes « nos invitan a establecer un paralelismo¹²⁹ ». De fait, les références au travail de Maria Laffitte voire du SESM, *Habla la Mujer*, dans le livre de Maria Aurèlia Capmany *De profesion : Mujer* sont récurrentes. Elle les considère comme l'enquête « más completa y más concretada¹³⁰ » – 399 femmes face au 120 de Maria Aurèlia Capmany – bien que les résultats de l'enquête sur Madrid aboutissent à des conclusions moins optimistes que celles de Maria Aurèlia mais aussi plus novatrices. A tel point que Maria Aurèlia Capmany affirme qu'en lisant le livre de Maria Laffitte *Habla la Mujer* elle avait eu l'impression de découvrir une terre exotique.

128 *Ibid.*, p. 200.

129 CAPMANY, Maria Aurèlia, *De profesion : mujer*, op. cit., p. 47.

130 *Ibid.*, p. 46.

En outre, si les études menées par le SEMS sont très révélatrices des changements survenus dans la société, particulièrement chez les femmes pendant le dernier tiers de la dictature¹³¹, la pensée de Maria Laffitte, instigatrice du SESM, quant à elle, traduit également la continuité d'une pensée féministe libérale et « ilustrada » qui persiste en dépit de la dictature. Comme le souligne Rosa María Medina Domènech¹³², les réflexions de Maria Laffitte et ensuite du SESM, s'inscrivent dans un long et lent processus de récupération d'une culture libérale¹³³ dans l'Espagne franquiste qui trouve ses racines dans le XIX^e siècle et dont Concepción Arenal apparaît comme l'une des références incontournables¹³⁴.

En ce qui concerne les références étrangères, comme nous l'avons déjà évoqué, c'est Simone de Beauvoir mais également Betty Friedan qui constituent les deux modèles de référence de la pensée de la fondatrice du SESM, mais également de l'auteure catalane. De ce fait, la pensée de Maria Laffitte, mais également celle de Maria Aurèlia Capmany, et dans une moindre mesure celle de Lidia Falcón, se nourrit d'une tradition féministe libérale, confrontée au cours du temps, aux changements survenus durant la seconde moitié du XX^e siècle et qui ouvrent la voie à une nouvelle génération féministe. De surcroît, confrontées aux mutations de la société et à la résurgence d'un mouvement féministe durant le franquisme dont elles font partie, tant Maria Laffitte que Maria Aurèlia Capmany, mais aussi Lidia Falcón, deviennent de manière officieuse les passeuses entre un féminisme antérieur à la guerre civile et une nouvelle génération de féministes, autrement dit, entre deux générations féministes.

131 Le SESM participe également aux divers congrès qui ont lieu dans cette période et au delà de la transition. En 1970 le SESM participe, après avoir hésité, au *I congreso Internacional de la Mujer* organisé en 1970 par la Section Féminine de Phalange. Elles y présentent une communication intitulée « la femme et l'éducation », où elles défendent, entre autre, la mixité de l'enseignement qui était interdite à l'époque. A l'occasion de l'Année Internationale de la Femme, le SESM s'intègre dans la Plateforme d'Organisations Non gouvernementales créée pour organiser un programme parallèle à celui de la Section Féminine, qui aboutit à la célébration des Premières Journées pour la Libération de la Femme en décembre 1975 auxquelles plusieurs membres du SESM assistent. BORREGUERO, Concha *et. al.*, *La mujer española, op. cit.*, p. 31-32.

132 MEDINA DOMENECH, Rosa, *Ciencia y sabiduría del amor. Una historia cultural del franquismo (1940-1960)*, Madrid, Vervuert, 2013, p. 145-146.

133 Rappelons également qu'une partie des membres du SEMS avaient étudié à l'*Institución Libre de Enseñanza*.

134 Son intérêt pour Concepción Arenal la conduit à publier une biographie sur sa vie.

1.3. DE L'ASSOCIATIONNISME AU FÉMININ AU MOUVEMENT FÉMINISTE

1.3.1. RÉSISTANCES, MOBILISATIONS ET CONSCIENCE FÉMININE

Si l'instauration de la dictature Franquiste représente la rupture brusque et violente des projets entrepris par la Seconde République mais également des associations et des groupes féministes qui y avaient fleuri, dès leurs débuts les femmes ont un rôle actif dans la résistance contre la dictature¹³⁵. Comme l'a mis en avant Mercedes Yusta dans ses nombreux travaux sur le rôle des femmes dans la résistance antifranquiste durant la guerre civile puis dans les premières années de la dictature¹³⁶, dès la victoire du camp rebelle en 1939 les femmes participent à la lutte menée par la guérilla et aux organisations de gauche¹³⁷. Mais elles subissent également, au même titre que les hommes, une répression sans concession avec cependant, des punitions « genrées », c'est-à-dire, spécifiquement réservées aux femmes¹³⁸ qui cherchaient à punir toute déviance par rapport à leur condition féminine. D'autres chercheuses ont mis en évidence la manière dont les femmes espagnoles avaient élaboré, dès les premières années du régime franquiste, des « stratégies de résistance », non seulement dans le cadre de la lutte antifranquiste, mais aussi dans le cadre de ce que l'on appelle le

135 Voir notamment : DI FEBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España, 1936-1976*, Barcelona, Icaria, 1979 ; ROMEU, Fernanda, *El silencio roto : mujeres contra el franquismo*, Oviedo, Edición de Fernanda Romeu, 1994, CABRERO BLANCO, Claudia « Espacios femeninos de lucha. Rebeldías cotidianas y otras formas de resistencia de las mujeres durante el primer franquismo », *Historia del Presente*, n° 4, 2004, p. 31-46. Enfin, pour un travail collectif récent qui approfondit la connaissance des différentes modalités de la résistance chez les femmes, voir : NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares, 2013.

Une des premières historiennes ayant étudié le rôle des femmes de détenus a été Giuliana Di Febo. Dans son célèbre ouvrage *Resistencia y movimiento de mujeres en España, 1936-1976*, Di Febo définit pour la première fois la catégorie de « femme de détenu », « *mujer de preso* », qui apparaît dès le lendemain de la victoire du camp franquiste. Giuliana di Febo met en évidence la dimension politique de « femme de prisonnier » (garder le moral du prisonnier, servir de contact entre le prisonnier et le parti, s'organiser, transmettre l'information). De plus, elles devaient faire preuve de sacrifice et d'une fidélité sans faille envers leur mari.

136 YUSTA, Mercedes, « Las mujeres en la resistencia antifranquista », un estado de la cuestión, Dossier Mujeres en el franquismo, SECO MORENO, Mónica (coord.) *Arenal*, n° 12 (1), 2005, p. 6.; YUSTA, Mercedes, *Madres coraje contra Franco : la Unión de mujeres españolas en Francia, del antifascismo a la Guerre Fría (1941-1950)*, Madrid, Cátedra, 2009 ; YUSTA Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : La mobilisation politique des femmes de gauche de 1939 à 1975 », dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes, *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Editions du Temps, 2004, p. 177-206.

137 YUSTA, Mercedes, « Du familial au politique. Engagements féminins dans la guérilla antifranquiste en Espagne (1936-1952) », dans BERGES, Karine, BURGOS-VIGNA, Diana, YUSTA RODRIGO, Mercedes et LUDEC, Nathalie (dir.), *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politique des femmes aux XX^e et XXI^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Mondes Hispanophones, 45, 2015, p. 95.

138 YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : La mobilisation politique des femmes de gauche de 1939 à 1975 », *op. cit.*, p. 195.

« privé », tissant une politique de résistance dans les failles du régime, dans les coins et recoins où le personnel et l'intime échappaient au contrôle du pouvoir¹³⁹.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la seconde moitié des années 1950 connaît plusieurs transformations tant au niveau économique qu'au niveau social. Ces mutations se traduisent en outre par un regain de la mobilisation sociale avec les premières grèves (en 1951 grève des trains à Barcelone pour protester contre l'augmentation du prix du billet ; en 1953-1954, puis 1956-1958, dans les Asturies, en Catalogne et au Pays Basque), les premières mobilisations au sein de l'université (événements de 1956¹⁴⁰), mais également par les premiers débats sur le statut de la femme dans la législation franquiste coïncidant avec la modification du Code Civil en 1958 puis la loi de juillet 1961 concernant les droits professionnels des femmes.

L'instauration de la dictature franquiste représente non seulement la mise en place d'une politique de genre discriminatoire à l'égard des femmes – suppression des réformes entreprises durant la Seconde République, entre autres¹⁴¹ – mais aussi la disparition des organisations féminines et féministes qui avaient émergé en Espagne durant le premier tiers du XX^e siècle et plus particulièrement durant la Seconde République et qui avaient permis le développement d'une citoyenneté au féminin¹⁴². En effet, au contraire d'autres pays européens, la lutte féministe subit une véritable rupture avec l'étape précédente : les principales dirigeantes des années trente sont mortes ou parties en exil. Seules quelques-unes, comme la juriste María Telo ou l'ancienne suffragette, championne de tennis et conférencière Lili Álvarez, témoignaient de l'existence d'un fil conducteur avec le mouvement précédent.

Au-delà de la Section Féminine de la Phalange comme seule structure pour encadrer et mobiliser les masses féminines, dans les années 1950 et au début des années 1960, on assiste à

139 En ce sens, il est intéressant de signaler ici le travail de María Rosón et de Rosa Domenech sur la culture visuelle pendant la dictature s'attachant en particulier à la photographie qu'elles analysent à partir du concept de « résistance émotionnelle » face au pouvoir qui englobe les résistances qui ont lieu dans le cadre du privé/intime ou dans le quotidien comme les chansons, les gestes ou les mots qui défient ou pourraient remettre en question différentes formes de pouvoir. ROSÓN, María et MEDINA DOMÉNECH, Rosa, « Resistencias emocionales. Espacios y presencias de lo íntimo en el archivo histórico », *Arenal*, 24 (2), 2017, p. 407-439.

140 La crise de l'université en février 1956 est due à un concours de circonstances dont l'origine remonte aux débuts des années cinquante avec un malaise graduel de plus en plus fort chez les universitaires en raison de l'attitude intransigeante du syndicat unique, le SEU, et de l'émergence d'un petit groupe d'opposition politique à la tête duquel se trouvent les premiers militants du Parti Communiste comme Enrique Múgica. Toutefois, la crise de février 1956 fut déclenchée à la suite de l'hommage à la disparition d'Ortega y Gasset le 18 octobre 1955, célébré en novembre de cette même année. Sur ce sujet voir notamment : HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, RUIZ CARNICER, Miguel Ángel et BALDÓ LACOMBA, Marc, *Estudiantes contra Franco*, *op. cit.*.

141 RUIZ FRANCO, María del Rosario, « La situación legal : discriminación y reforma », *op. cit.*, p. 117-144.

142 BUSSY GENEVOIS, Danièle, « La ciudadanía femenina en España (1869-1931) : Una historia paradójica ? » Traduit par Juan Córdoba, dans BUSSY GENEVOIS, Danièle, *La democracia en femenino. Feminismos, ciudadanía y género en la España contemporánea*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2017, p. 309-326.

la résurgence d'un associationnisme féminin qui s'appuie dans certain cas, sur des associations préexistantes à la guerre civile. C'est le cas de l'Association Espagnole des Femmes Universitaires (AEMU), *Asociación Española de Mujeres Universitarias*, créée en 1953. À l'origine de l'association se trouvait la *Juventud Universitaria Femenina* (JUF) créée en 1920 par María de Maeztu et Clara Campoamor¹⁴³ dans la lignée de la *Residencia de Señoritas* (1915¹⁴⁴). Son objectif principal était la promotion professionnelle et sociale des femmes dans le pays ainsi que la participation des femmes à l'université. Durant la décennie des années 1950 et 1960, l'AEMU organise diverses conférences sur la situation de la femme toujours dans le cadre universitaire. Si l'AEMU se caractérise durant ces deux décennies par son caractère culturel abordant la question de la femme sous un angle plutôt modéré, le début des années 1970 et plus précisément la nomination de Jimena Alonso – militante communiste du Mouvement Démocratique des Femmes (MDM) puis du Mouvement Communiste, à la tête de l'association en 1973¹⁴⁵ – représente un véritable tournant pour l'association qui se traduit par : un renouveau générationnel, un élargissement des sujets traités, mais également par la multiplication de ses activités au-delà du cadre universitaire et de sa présence publique¹⁴⁶.

Dans ce même contexte au tournant des années 1950 mais surtout au début des années 60, les femmes commencent à s'organiser collectivement autour d'une série d'« espaces de contestation » liés à la lutte antifranquiste, mais également autour de mouvements associatifs de quartiers¹⁴⁷ ainsi que de femmes au foyer, d'associations de parents (APAS) ou de petits commerçants¹⁴⁸. Ces mobilisations féminines sont généralement articulées autour de trois axes : pour protester contre la hausse des prix (transports, logement, nourriture, etc.) et la

143 SESEÑA, Natacha, « Asociación Española de Mujeres Universitarias (1920-1990). Setenta años de labor seria y libre a favor de la mujer », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.* (eds.), *El Movimiento feminista en España en los años 70*, *op. cit.*, p. 377.

144 Sur l'Association Espagnole des Femmes Universitaires dans l'étape précédente voir notamment : MAILLARD, María Luisa, *Asociación Española de Mujeres Universitarias. 1920-1990*, Madrid, Instituto de la Mujer, 1990. Voir aussi, SALAS, Mary et COMABELLA, Merche, « Asociacionismo de mujeres y movimiento feminista », dans *Españolas en la Transición*, *op. cit.*, la partie consacrée à l'AEMU, notamment les pages 35-40.

145 « Te y votaciones entre mujeres universitarias », *Blanco y Negro*, ABC, 3 mars 1973, p. 61. <http://hemeroteca.abc.es/nav/Navigate.exe/hemeroteca/madrid/blanco.y.negro/1973/03/03/061.html>

146 Comme Charo Ema, vice-présidente de l'*Asociación de Mujeres Universitarias* le fait ressortir en 1974 il y avait des divergences entre les anciens membres de l'association et les jeunes. Ainsi, les anciens membres voulaient s'adresser davantage aux femmes universitaires, tandis que les jeunes cherchaient à toucher un public beaucoup plus large. De plus, les jeunes membres souhaitaient aborder dans les groupes de discussion dont elles faisaient parties des sujets tels que la sexualité, les contraceptifs ou encore l'avortement mais à l'intérieur de l'AEMU, c'était « impossible » d'après Charo Ema. Propos recueillis par GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo : entrevistas con feministas de España*, Miami, Editorial Universal, 1981, p. 55.

147 Sur les mobilisations des quartiers voir notamment : PÉREZ QUINTANA, Vicente et SANCHEZ LEON, Pablo (eds.), *Memoria ciudadana y movimiento vecinal. Madrid, 1968-2008*, Madrid, Los libros de la Catarata, 2008. Pour Barcelone, voir, par exemple : MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere (coords.), *Construint la ciutat democrática. El moviment veïnal durant el tardofranquisme i la trasió*, Barcelona, Icaria Editorial, 2010.

148 DÍAZ SÁNCHEZ, Pilar, « Participación social de las mujeres », dans MORANT, Isabel (ed.), *Historia de las mujeres en España y América Latina. Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Volumen IV, Madrid, Cátedra, 2005, p. 357-359.

dégradation des conditions de vie des travailleurs et travailleuses venant s'installer dans la périphérie des grandes villes comme Madrid, Barcelone, Bilbao ou Valence¹⁴⁹, pour soutenir les grèves des ouvriers en solidarité avec les camarades masculins et dans les entreprises où la main d'œuvre féminine, bien qu'elle reste faible, commence à augmenter¹⁵⁰ et, enfin, pour l'amnistie des détenus politiques¹⁵¹. En outre, si les syndicats autonomes restent interdits, la loi d'Association (*Ley de Asociaciones*) de 1964¹⁵² va offrir la possibilité de créer certains canaux qui seront utilisés par les travailleurs et travailleuses pour exprimer leurs revendications.

Ayant pour rôle d'assurer la vie et la survie de la famille, dans un premier temps, lorsque les femmes se sont mobilisées, elles l'ont fait afin de défendre les intérêts de la communauté, en l'occurrence, du quartier [demande de création de crèches, demande d'établissements médicaux, amélioration urbanistique des quartiers (eau courante, canalisation, éclairage des rues, électricité), demande d'un prix réduit pour les aliments de base, etc.]. De ce fait, en suivant « l'éthique du care¹⁵³ » elles ont non seulement mis les actions pour le maintien de la vie au cœur de la vie politique mais, en protestant contre les situations relevant de la vie de la communauté, de la vie sociale, face au pouvoir, les femmes ont aussi réussi à politiser la sphère de la vie quotidienne¹⁵⁴. De plus, bien que les premières revendications soient liées aux rôles traditionnellement attribués aux femmes, ces « réseaux de vie quotidienne¹⁵⁵ », ont fonctionné comme un vecteur de mobilisation sociale et ils ont constitué pour les femmes « une brèche pour s'engouffrer dans la vie citoyenne¹⁵⁶ ». Elles ont permis aux femmes en effet

149 ARRIERO, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres*, op. cit., p. 184.

150 Comme le signale Pilar Díaz, on assiste à une augmentation de la population active féminine qui double entre la période 1940-1970. DÍAZ SÁNCHEZ, Pilar, « Trabajadoras, sindicalistas y amas de casas », dans NASH, Mary (eds.), op. cit., p. 110.

151 Une des mobilisations féminines les plus importantes durant les années 1960 et 1970 a été pour l'amnistie des prisonniers politiques. Comme Giuliana di Febo l'a mis en lumière, celle-ci a été fondamentale pour transformer la conscience des femmes et renouveler les formes d'action politique dans le processus de transition vers la démocratie. Ces mobilisations ont permis aux femmes d'entrer en contact avec la politique à travers les organisations politiques clandestines et d'acquérir des compétences organisationnelles et politiques. Cf. DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España, 1936-1976*, op. cit; p. 154-156.

152 Ley 191/1964, de 24 décembre 1964, de Asociaciones, BOE 28 de diciembre de 1964, p. 17334-17336. Comme toutes les lois de cette décennie, elle vise surtout à rendre l'image de la dictature plus « démocratique » et plus en adéquation avec les pays occidentaux dont l'Espagne fait progressivement partie. En effet, à l'instar d'autres lois, la loi de la presse par exemple ou celle des Droits Professionnels des femmes, et comme le rappelle Elena Maza dans son étude sur l'associationnisme durant le franquisme, la loi des Associations était en réalité limitée puisque celle-ci devait « ajustarse a los principios inspiradores del régimen » c'est-à-dire « la libertad de asociación se ejercerá para fines lícitos y determinados ». La loi excluait de fait une large série d'associations dont notamment les partis politiques et le syndicat. MAZA ZORRILLA, Elena, *Asociacionismo en la España franquista : aproximación histórica*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2011, p. 43.

153 GILLIGAN, Carol, *In a different voice*, Harvard University Press, 1982. Réédité en français en 2008 sous le titre *Une Voix différente. Pour une éthique du care*, Paris, Flammarion, 2008.

154 KAPLAN, Temma, « Luchas por la democracia : Formas de organización de las mujeres entre los años cincuenta y los años setenta », dans AGUADO, Anna (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos sociales y cultura de la paz*, op. cit., p. 101.

155 KAPLAN, Temma, « Community and resistance in women's political cultures », *Dialectical anthropology*, 5, 1990, p. 260, cité dans BERENI, Laure et REVILLARD, Anne, « Les femmes contestent », op. cit., p. 22.

156 *Idem*.

de se rendre compte de leur rôle dans la mobilisation sociale et d' « acquérir une pratique politique et militante », qui sera utilisée par la suite dans les futures organisations féministes et dans les combats contre l'État.

Dans ce contexte, on assiste à ce que Temma Kaplan avait conceptualisé comme « conscience de femme » (*female consciousness*) pour se référer à la prise de conscience des femmes dans leurs rôles en tant que garantes du bien-être de la communauté dans les mobilisations des femmes à Barcelone dans les années 1910¹⁵⁷, mais qui s'avère aussi utile pour la période allant des années 1950 aux années 1970. En effet, Temma Kaplan avait montré comment ces mobilisations ont contribué à l'émergence d'une « conscience féminine » à partir du partage d'une série d'expériences communes fondées certes sur une division genrée de la société mais qui évoluera parfois, vers une « conscience oppositionnelle » voire une « conscience féministe » en remettant en cause la hiérarchie sexuée¹⁵⁸.

S'il y a une plateforme qui sert de lien entre l'engagement féminin (en tant que femme) et l'engagement féministe (remettant en cause l'inégalité entre les hommes et les femmes), c'est bien celle du Mouvement Démocratique des Femmes (*El Movimiento Democrático de Mujeres*) (MDM), un des principaux agents de mobilisation féminine entre 1965 et 1975.

1.3.2. LE CAS PARADIGMATIQUE DU MDM : UNE ASSOCIATION FÉMINISTE OU FÉMININE ?

Le mouvement de quartier qui émerge à partir des années 1960 est sans aucun doute un catalyseur de premier ordre pour l'opposition antifranquiste et constitue, en reprenant les termes de Pamela Radcliff, une « école de citoyenneté », un espace d'apprentissage des pratiques citoyennes et un modèle alternatif de politique participative et populaire¹⁵⁹. Ce potentiel fut rapidement perçu par le Parti Communiste espagnol (PCE), principal agent de l'opposition antifranquiste lorsque, au début des années cinquante, en pleine crise du système autarcique mis en place par le régime franquiste, il décide d'étendre son cadre d'action à la périphérie

157 KAPLAN, Temma, « Conciencia femenina y acción colectiva : el caso de Barcelona, 1910-1918 », dans AMELANG, James et NASH, Mary, *Las mujeres en la Europa Moderna y Contemporánea*, Valencia, Edicions Alfons el Magnànim, 1990, p. 267-295.

158 KAPLAN, Temma, « Luchas por la democracia : Formas de organización de las mujeres entre los años cincuenta y los años setenta », *op. cit.*, p. 89-107.

159 RADCLIFF, Pamela, « Ciudadanas : las mujeres de las asociaciones de vecinos y la identidad de género en los años setenta », dans PÉREZ QUINTANA, Vicente et SÁNCHEZ LEÓN, Pablo (eds.), *op. cit.*, p. 54.

des grandes villes où une nouvelle génération de travailleurs et travailleuses s'installe. Ainsi, par exemple, en 1952 dans un rapport le PCE identifie déjà une série de problèmes qui touchent les quartiers : transport, lumière, eau, hygiène, [ou] écoles¹⁶⁰ et qui vont constituer la base des premières mobilisations de quartiers dirigées par les femmes.

De plus, souhaitant impulser la mobilisation féminine de masse qui viendrait s'adosser à celle des étudiants et des ouvriers contre la dictature, le PCE décide d'encourager certaines de ses militantes à créer une organisation féminine. De ce fait, à la fin de l'année 1964, plusieurs militantes constituent le Mouvement Démocratique des Femmes (*El Movimiento Democrático de Mujeres*) (MDM) à Madrid qui s'étend, dans les années qui suivent à d'autres villes. L'objectif du MDM était de « créer un vaste front de femmes antifranquistes et d'élargir l'influence sociale du PCE¹⁶¹ », mais également de sensibiliser les femmes aux questions sociales et politiques d'ordre général (chômage, coût de la vie, amnistie) tout comme aux questions qui touchent spécifiquement les femmes (discrimination juridique et sociale¹⁶²) ». Suivant la tactique de l'entrisme¹⁶³, à l'instar du PCE, les militantes du MDM entrent en contact avec les femmes des quartiers populaires et avec les ouvrières en s'introduisant d'abord dans les associations créés à initiative de la Section Féminine comme les associations de Femmes au foyer¹⁶⁴ et en créant un peu plus tard leurs propres associations. Au sein des associations de Femmes au Foyer, les militantes du MDM organisent des débats et des assemblées où les femmes commencent à débattre sur la situation des quartiers, les problèmes de l'école, la santé ou le chômage. Mais elles mènent aussi une mobilisation active en organisant des manifestations de femmes, notamment autour de l'amnistie politique pour les détenus politiques, en appelant au boycott des marchés pour protester contre la

160 « Carta de Torres (Informe Torres) », 15 janvier 1952, Archivo Histórico del PCE (AHPCE), Activistas, caja 92, p. 8-9 cité dans ARRIERO RANZ, Francisco, *El movimiento democrático de mujeres, del antifranquismo a la movilización vecinal y feminista. Ideología, identidad y conflictos de género*, Thèse doctorale en histoire sous la direction de Madame la Professeure Pilar Diaz, soutenue le 20 février 2015 à l'Université Autonoma de Madrid, 2015, p. 91.

161 *Ibid.*, p. 31.

162 DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España, 1936-1976*, Barcelona, Icaria, 1979, p. 159 ; CABRERO BLANCO, Claudia, « Una resistencia en femenino », dans NASH, Mary (ed.), *op. cit.*, 201, p. 130 ; GRAU BIOSCA, Elena, « De la emancipación a la liberación y la valoración de la diferencia. El movimiento de mujeres en el Estado español, 1965-1990 », *op. cit.*, p. 738.

163 Tactique adoptée par certaines organisations (syndicat, parti politique) et visant à faire entrer dans une autre organisation certains de leurs membres en vue d'en modifier la pratique et les objectifs. Définition d'entrisme (Dictionnaire Larousse).

164 Les premières associations de Femmes au Foyer sont nées en 1963 grâce à la Délégation Nationale de la Famille sous l'impulsion de la Section Féminine.

hausse des prix ou encore en envoyant des pétitions aux autorités¹⁶⁵. Elles publient également un journal, *La Mujer y la lucha*, dans lequel les rédactrices traitent tantôt des questions politiques générales tantôt des problématiques spécifiquement féminines¹⁶⁶.

En ce sens, les militantes du MDM détournent en quelque sorte les objectifs initiaux des associations de Femmes au foyer, créées par le régime pour apprendre aux femmes mariées les valeurs « domestiques » attribuées à leur rôle d'épouse, en les mettant progressivement au service de la lutte des femmes des quartiers. Comme Giuliana di Febo le signale, les associations de Femmes au foyer sont devenues de fil en aiguille, des instruments de rupture avec le système de répression franquiste, ainsi que des endroits de revendication et de mobilisation¹⁶⁷. De ce fait, le MDM, a sans aucun doute joué un rôle capital dans la création d'« espaces de cause des femmes », ce qui a forcément contribué à identifier le MDM comme une des premières associations féministes voire comme la première organisation féministe durant la dictature¹⁶⁸.

D'autres travaux sur le mouvement féministe à l'échelle locale durant les années 1970 montrent également les liens existants entre lutte antifranquiste, combats ouvriers et mouvements féministes autour du MDM¹⁶⁹. Ainsi, par exemple, Carmen Suárez signale dans sa thèse portant sur le mouvement féministe dans les Asturies, que le MDM des Asturies a joué un rôle de premier plan dans la mobilisation de la gente féminine. En effet, dans une région traditionnellement très politisée et mobilisée autour de l'exploitation minière, le mouvement des femmes dans les années 1960 et 1970 était étroitement lié aux luttes politiques contre la dictature. De même, beaucoup de femmes ayant milité en faveur du mouvement féministe, avaient connu la prison et subi la torture, notamment en raison des terribles représailles me-

165 Une des premières actions publiques du MDM fut en 1967, l'envoi au vice-président du gouvernement d'un document intitulé « Por los derechos de las mujeres españolas » signé par 1 518 femmes. Dans le document, les signataires exigeaient la pleine intégration des femmes dans la sphère sociale et publique, en particulier l'intégration des femmes dans le travail salarié aux mêmes conditions que les hommes. Elles énumèrent ensuite une série de revendications pour atteindre cet objectif telles que : la création de crèches et de cantines sociales, le plein accès des femmes à l'enseignement professionnel et universitaire, l'égalité de rémunération, le droit de recourir à la contraception ou encore la réforme du Code Civil, notamment en ce qui concerne l'emprise du mari sur la femme et le divorce. Parmi les signataires figuraient les écrivaines Maria Aurèlia Capmany, Ana María Matute ou encore Eva Forest, l'avocate Cristina Almeida, les membres du SESM, la présidente de l'Association Espagnole des Femmes Universitaires. « Por los derechos de la Mujer española », *Realidad*, revista de cultura y política del PCE, n° 15, octobre 1967, recueilli dans les annexes du livre de : DI FEBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España*, op. cit., p. 219-224.

166 A l'instar de la propre évolution du MDM, le bulletin *La mujer y la lucha* évolue vers des positions de plus en plus féministes qui s'accompagnent d'une évolution esthétique.

167 DI FEBO, Giuliana « La lucha de las mujeres en los barrios en los últimos años del Franquismo. Un ejemplo de la utilización de la "Historia de género" », dans TUSELL, Javier, ALTED, Alicia et MATEOS, Abdon, *La oposición al régimen de Franco. Estado de la cuestión y metodología de investigación*, vol. II, Madrid, UNED, 1990, p. 251-260.

168 LUNA, Lola et FAGOAGA, Concha, « Notas para una historia social del movimiento de las mujeres : signos radicales y signos reformistas » dans *Ordenamiento jurídico y realidad social de las Mujeres*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1985, p. 459-461.

169 Se reporter à la bibliographie de l'introduction.

nées aux Asturies en novembre 1963 contre les mineurs et qui avaient également touché les femmes¹⁷⁰.

Vicenta Verdugo fait le même constat concernant l'antenne du Mouvement Démocratique des Femmes, l'une des organisations féministes les plus anciennes de la ville de Valence¹⁷¹. Ainsi, entre 1971 et 1978, le MDM valencien, créé en 1969 et réunissant des femmes de diverses tendances [indépendantes, communistes, socialistes ou encore catholiques de l'*Hermandad Obrera de Acción Católica* (HOAC)], a réalisé un travail très fécond dans la société valencienne au sein de la sous-commission culturelle « *Mujer de Hoy* » dans l'*Ateneo Mercantil* de la ville de Valencia où les militantes du MDM organisaient des débats, des cycles de films et des conférences jusqu'en 1978. Enfin, Amparo Bella Rando, qui travaille sur le mouvement féministe à Saragosse, affirme quant à elle également que le mouvement des femmes et le féminisme étaient à l'origine, comme dans d'autres régions, étroitement liés aux partis d'extrême gauche qui luttèrent contre la dictature¹⁷².

Dans son livre portant sur l'histoire du Mouvement Démocratique des Femmes (MDM) issu de sa thèse doctorale, Francisco Arriero signale en outre que l'une des difficultés de l'étude du MDM réside dans sa définition. Selon lui, la plupart des travaux qui abordent la position du MDM donnent une vision très réductrice de l'association, la considérant la plupart du temps comme « une organisation monolithique dépendante des consignes du Parti Communiste¹⁷³ », bien que qu'il y eût des militantes qui n'appartenaient pas au PCE. D'autre part, et en particulier dans les travaux les plus récents, le MDM est considérée comme la première organisation féministe. En d'autres termes, on peut se demander si le MDM était une plateforme de femmes soutenant les prisonniers et l'opposition à la dictature suivant les directives du PCE, ou si, au contraire, c'était une organisation plutôt axée sur la défense des droits des femmes. La réponse à cette question semble bien se trouver dans l'évolution même de l'as-

170 SUÁREZ SUÁREZ, Carmen, *Ciudadanía (des)igualitaria. El feminismo asturiano entre el Franquismo y la Transición*, Ediciones Trabe, 2014. DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España*, *op. cit.*, p. 154-156.

171 VERDUGO MARTÍ, Vicenta, « Prácticas políticas y movimiento feminista en el País valenciano (1976-1982) », dans AGUADO, Ana et ORTEGA, M.^a Teresa (eds.), *op. cit.*, p. 338.

172 Il s'agit des partis d'extrême gauche tels que le PSA (Parti socialiste aragonais, régionaliste de gauche), la Ligue Communiste Révolutionnaire (LCM, de tendance trotskiste), le Mouvement Communiste (MC, de tendance léniniste), le Parti du Travail (PT) et l'Organisation Révolutionnaire des Travailleurs (ORT) (tous deux de tendance maoïste). Mais aussi le PCE et le PSOE. A Saragosse, les partis qui ont eu le plus d'importance furent le PSA, le MC et le PT, dont une grande partie de leurs militantes intégrèrent par la suite les organisations féministes. Les femmes appartenant au MDM eurent aussi leur influence à Saragosse. Au début, elles se réunissaient dans les paroisses et dans les restaurants de quartier afin de débattre de la situation de la femme autour d'un livre. Plus tard, elles créent des « *Vocalías de Mujeres* » au sein des associations de quartier, notamment à partir de la première moitié des années 1970. Elles se sont mobilisées également autour de l'amnistie politique. En ce sens, les visites à la prison sont devenues des moments d'échange de livres, brochures, de sorte qu'elles ont surnommé la prison « l'université de L'Espagne », BELLA RANDO, Amparo, « La ADMA, la AAM y las radicales de color morado. Organizaciones de mujeres en Zaragoza en los primeros años de la Transición », *op. cit.*, p. 157-176.

173 ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres...*, *op. cit.*, p. 199.

sociation comme le titre de l'ouvrage de Francisco Arriero le suggère. En effet, si le MDM n'est pas à l'origine une association féministe à proprement parler¹⁷⁴ avec le temps, certaines de ses militantes évoluent vers des positions de plus à plus ouvertement féministes ce qui provoquera, d'une part, des conflits au sein du MDM et contre le PCE essayant de garder son contrôle sur l'association et d'autre part, l'abandon de certaines militantes considérant que le MDM défend davantage les intérêts du PCE que ceux des femmes.

1.3.3. LE TOURNANT DES ANNÉES 1960 : DE L'ASSOCIATION-NISME AU FÉMINISME

Les dernières années de la dictature sont marquées par une augmentation des associations féministes qui témoignent du dynamisme de la participation des femmes aux processus politiques et sociaux de la fin de la dictature tout comme de l'intérêt grandissant que provoque la question de la condition de la femme au sein de la société. Les congrès, débats et réunions abordant la place de la femme dans la société se multiplient en même temps que dans la presse, l'on voit apparaître des rubriques voire des publications à part entière choisissant d'aborder cette question avec des positionnements de plus en plus féministes¹⁷⁵ ; ce qui fait

174 Comme le signale Francisco Arriero dans les années soixante, le PCE considérait le féminisme comme étant une idéologie bourgeoise. En ce sens, comme le rappelle une des fondatrices du MDM, la militante Dulcinea Bellido, au début le PCE n'aimait pas que ses militantes se réunissent à discuter de livres comme *le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres...*, op. cit. p. 30-31. Mercedes Comabella, une des fondatrices du MDM, signale également les difficultés qu'elle a parfois rencontrées au sein du MDM pour faire accepter certains postulats féministes : « claro que las interrelaciones creaban tensiones porque los hombres de la izquierda en su gran mayoría estaban de acuerdo en que las mujeres se liberaran, menos la suya propia, y esto generaba problemas funcionales importantes » COMABELLA, Mercedes, « Movimiento Democrático de Mujeres », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen et. al. (eds.), *El movimiento feminista en España en los años 70*, op. cit., p. 251.

175 Nous pouvons par exemple mentionner le numéro spécial de *Cuadernos para el diálogo* publié en 1965 sur la femme. Le numéro est composé d'une vingtaine de collaboration qui aborde différents aspects de la situation des femmes depuis diverses approches (sociologique, philosophique, juridique, etc.). Dans ces pages, on retrouve plusieurs générations de féministes et d'intellectuelles de diverses origines et filiations politiques : des femmes nées avant la guerre civile, des femmes telles que Consuelo de la Gándara ou Carmen Aldecoa, des femmes qui ont pu bénéficier de l'ambiance intellectuelle de la Seconde République, des écrivaines comme Carmen Martí Gaite, ou des jeunes avocates qui deviendront, dans certains cas, des figures clés du Mouvement féministe durant les années 1970, comme Cristina Almeida ou Manuela Carmena, toutes deux jeunes étudiantes en droit, ou encore Betty Friedan, célèbre féministe nord-américaine dont le célèbre ouvrage vient alors d'être publié en Espagne. On trouve aussi la collaboration de Maria Aurèlia Capmany sur la situation des femmes en Catalogne. Ce numéro spécial représente, loin d'être une exception, l'importance majeure dont la problématique de la femme fait l'objet dans la société des années soixante, due à un concours de circonstances dont certaines que nous avons déjà évoquées dans cette analyse. Enfin, nous pouvons mentionner les articles de Lidia Falcón dans la revue *Presència* fondée en 1965 par Carmen Alcalde, la parution du journal *Diario Femenino* en 1968 ou encore les articles de cette dernière dans les pages de *Destino* à la fin de la décennie. Nous en parlerons plus en détail dans le chapitre 3.

dire à Carmen Alcalde qu'à la fin des années 1960 « estaba amaneciendo un nuevo feminismo en el país¹⁷⁶ ».

Certaines associations existantes comme l'Association Espagnole des Femmes Universitaires se renouvellent intégrant des membres plus jeunes et plus radicaux qui insufflent une orientation nouvelle à l'association. D'autres, comme les associations de Femmes au foyer, déjà sous l'emprise du MDM, se multiplient à travers tout le territoire¹⁷⁷. Ce sont d'ailleurs quelques militantes du PSUC et membres du MDM qui, suivant la tactique de l'entrisme, font ressurgir et réorganisent au début de l'année 1968, avec l'avocate Lidia Falcón, la Section sur les Droits de la Femme (*Sección de Derechos de la Mujer*) au Département des Droits de l'Homme au siège de l'Association des Amis de l'ONU¹⁷⁸. Il s'agit des militantes communistes Ana Morató, Mari Rodríguez et Esther Donato¹⁷⁹. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'une première rencontre entre Lidia Falcón et les membres du MDM puisqu'un an auparavant, en 1967, elles s'étaient réunies pour la première fois lors de la Journée d'Hospitalet de Llobregat qui avait abouti à l'envoi au vice-président du gouvernement du manifeste intitulé « Por los derechos de las mujeres españolas » que Lidia Falcón refusa de signer. Si l'on en croit le témoignage de Lidia Falcón, c'est sous son impulsion qu'elles décident de reconstruire la section des droits des femmes qui existait auparavant au sein de l'association. Lidia Falcón devient rapidement la présidente de la section et toutes les quatre commencent à organiser des conférences, aidées par d'autres femmes, comme Carmen Alcalde, Sara Presutto ou Manola Rodríguez.

Il nous semble intéressant de nous arrêter un instant sur cette association au sein de laquelle va se développer durant quelques années un riche agenda de congrès, réunions et journées sur la situation de la femme dans la société. Elle rassemble des femmes d'horizons diffé-

176 ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza. La desgracia de ser periodista*, Barcelona, Ediciones Carena, 2018, p. 51.

177 Ainsi, au début des années 1970, on assiste à une explosion du nombre d'associations de Femmes au foyer sous l'impulsion du MDM. Rien qu'à Madrid, il y en avait trente. DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España*, op. cit., p. 161.

178 L'Association des Amis de l'ONU est créée en 1962 au 14 rue Fontanella, à Barcelone. En raison du statut de l'Espagne comme membre de l'ONU depuis 1955, le régime ne pouvait pas interdire l'existence de l'association, ni même la persécuter avec trop de fureur. Mais elle a toujours été sous le regard du gouverneur civil et a subi de nombreux fermetures, censures et amendes. Lidia Falcón témoigne de ses années dans l'Association des Amis de l'ONU dans son livre *Memorias políticas (1959-1999)*, Madrid, Vindicación Feminista, Colección Biografías, 2002.

179 En 1967, plusieurs militantes du PSUC essaient de créer une antenne du MDM à Barcelone sous le nom du *Moviment Democràtic de dones*. Parmi ces militantes, on trouve la figure très intéressante de Giulia Adinolfi, d'origine italienne, compagne du philosophe Manuel Sacristán ; María Rosa Borrás, sœur du premier mari de Lidia Falcón, Alfredo Borrás ; la juge Manuela Carmena, Carme Miró ou encore Elisa Vallès. Comme Francisco Arriero le signale, les tensions entre les militantes qui voulaient donner la priorité à la lutte politique et celles qui accordaient la priorité à la lutte féministe aboutissent à la dissolution du MDM catalan. Après cette tentative, certaines militantes vont entrer à l'Association des Amis de l'ONU où elles favorisent la création d'une section des Droits des Femmes. ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres...*, op. cit. p. 45-49.

rents. En effet, durant les années 1968 et 1969, la section sur les Droits de la Femme fonctionne très activement sous l'impulsion de ses membres qui, avec le soutien des membres masculins de l'association organisent une série de conférences¹⁸⁰. Dans ces conférences, sont invités des spécialistes en la matière qui sont tantôt des hommes et tantôt des femmes. On voit ainsi défiler les intellectuelles du moment : Maria Aurèlia Capmany, la juriste Maria Telo, la psychiatre Eva Forest ou encore les écrivaines Elisa Lamas ou Susana March. Des débats sont organisés qui se nourrissent également des publications que les unes et les autres publient dans divers médias. Ainsi, par exemple, en octobre 1968, au siège des Amis des Nations Unies, Lidia Falcón et Carmen Alcalde organisent un congrès pour débattre de la situation des femmes dans la société. Le succès est complètement inattendu et les participantes, principalement des femmes, peinent à toutes tenir dans la salle prévue¹⁸¹. Lidia Falcón et Carmen Alcalde voient ce succès comme le résultat d'un intérêt grandissant pour les questions liées aux femmes dans la société. Comme Lidia Falcón le signale en parlant des activités organisées au sein de la Section sur les Droits de la Femme :

Tú ponías una convocatoria, [...] tú hacías carteles y ponían por los derechos de las mujeres y venían mil, mil, mil, tú ahora pones esto y vienen 10, en aquel momento ser feminista era sobrevivir, entre que había millones de mujeres maltratadas todas, millones que no se podían divorciar que estaban ajuntadas con un hombre que tenían hijos de un lado del otro, o que el marido se los había arrebatado, que trabajaban por una miseria, que les maltrataba, en el trabajo, el marido, el novio, los vecinos, que no tenía derecho de tener una propiedad, tú ponías eso, hicimos unos carteles [en parlant de la réunion de l'Asociación de Amigos de Naciones Unidas] con mi querida amiga comunista, que eran todas comunistas pero que se vinieron conmigo un tiempo, que era Manuela Rodríguez [...] estaba entusiasmada pegando carteles por la noche en Barcelona, y al día siguiente, que era la reunión, la cantidad de mujeres que llegaron a la asociación no cupieron se encontraron en la escalera, en la calle hasta que vino la policía a averiguar lo que pasaba [...], ser feminista era innato, impulsivo, necesario, imprescindible y en esta sorpresa se encontró el Partido Comunista que lleva a 30 o 20 años hablando de los barrios, de las escuelas del salario [...] esto era espontáneo, el ansia de todos los temas que las mujeres en la vida cotidiana, [...] los líderes de partido no tenía idea ni les interesaba¹⁸².

Pour revenir à Temma Kaplan, l'historienne pose au début du chapitre sur les organisations des femmes entre les années 1950 et 1970, la question d'essayer d'établir d'éventuels liens

180 Les relations entre Lidia Falcón et les autres membres de la Section ont souvent été très conflictuelles, excepté avec Ana Morató qui défend ses positions plus féministes. Si l'on en croit les propos exprimés par Lidia Falcón, les désaccords sont dus au succès de plus en plus grandissant du féminisme, ce qui semblait déranger les militantes du PSUC. D'après Lidia Falcón, le PSUC aurait fait entrer ses militantes au sein l'Association des Amis de l'ONU pour contrôler l'association. De même, selon Lidia Falcón, les désaccords entre elle et les militantes du PSUC étaient dus également aux tensions existantes entre elle et Maria Rosa Borrás.

181 À cette conférence, qui a dû être reportée à plusieurs reprises à cause de la police, participe la militante communiste et psychiatre Eva Forest, l'écrivaine Susana March, qui travaille également dans *Diario Femenino*, la peintre basque María Dapena, qui avait connu plusieurs années de prison se désiste au dernier moment, et Carmen Alcalde ou encore Lidia Falcón. Sara Presutto et Manola Rodríguez participent également à l'organisation. FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 73-74.

182 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

entre les femmes de la classe ouvrière dont une grande partie milite au sein des associations de quartiers et de femmes au foyer et les femmes exerçant une profession libérale (journalistes, avocates, enseignantes universitaires, etc.¹⁸³). En effet, si la plupart des chercheurs-ses s'accordent pour affirmer l'émergence des différents fronts de mobilisation des femmes, tantôt sur le terrain de la mobilisation, tantôt sur le terrain intellectuel ou le champ journalistique¹⁸⁴ ; les liens entre les unes et les autres ne sont pas souvent bien établis. Ceci participe, à notre sens, à l'image d'une déconnexion entre le monde intellectuel, en l'occurrence celui des femmes intellectuelles professionnelles, et le monde des militantes des associations telles que le MDM.

En ce sens, il nous semble que la Section sur les Droits de la Femme au Département des Droits de l'Homme, au siège de l'Association des Amis de l'ONU représente un de ces espaces de sociabilité qui contribue à la rencontre de femmes issues de différents milieux car c'est un lieu d'échange et de débats. Les membres du MDM pouvaient mobiliser les femmes des quartiers tandis que Lidia Falcón ou encore Carmen Alcalde pouvaient mobiliser les professionnels, notamment ceux issus du milieu journalistique. Quant à Lidia Falcón, ce sont souvent ses confrères avocats ou ses anciens professeurs de Droit qui collaborent aux conférences.

Au-delà de l'Association des Amis de l'ONU, d'autres espaces tels que les clubs d'Amis de l'UNESCO (los clubes de Amigos de la UNESCO) les « Ateneos » (centres socio-culturels) deviennent des lieux de débats, de conférences et d'information. A Valence, par exemple, comme on l'a déjà évoqué, Rosalía Sender et d'autres membres du MDM intègrent l'*Ateneo* et participent à la « Subcomisión Mujer de Hoy ». Là-bas, profitant de la couverture juridique de l'*Ateneo*, elles organisent des débats, des tables rondes sur la problématique des femmes (leur situation légale, leur rôle dans la famille et dans le travail, l'éducation sexuelle, la mixité à l'école ou encore la demande de crèches), mais invitent également des personnalités telles que Maria Aurèlia Capmany, María Telo, Teresa Puente, Amalia Franco, Enrique Miret Magdalena ou encore Joaquín Ruiz-Giménez¹⁸⁵.

183 « En segundo lugar, es preciso examinar cómo y por qué estos grupos de mujeres de clase obrera a los que nos referimos se relacionaron con mujeres profesionales durante los años sesenta », KAPLAN, Temma, « Luchas por la democracia : Formas de organización de las mujeres entre los años cincuenta y los años setenta », *op. cit.*, p. 93

184 DÍAZ SANCHEZ, Pilar, « La lucha de las mujeres en el tardofranquismo : los barrios y las fábricas », *Gerónimo de Uztariz*, n° 21, 2005, p. 39-54 ; Sur le champ journalistique, nous renvoyons à la première partie du chapitre : BLAS, Isabel, « Comunicación e información de mujeres para mujeres », dans ASOCIACIÓN DE MUJERES EN LA TRANSICIÓN, *Españolas en la transición: De excluidas a protagonistas (1973-1982)*, *op. cit.*, p. 325-426.

185 ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres...*, *op. cit.*, p. 77.

Si la décennie des années 1960 marque la résurgence d'un associationnisme féminin critique vis-à-vis de la dictature et de la situation de la femme dans la société, le début des années 1970 et la proclamation en 1972 de l'Année Internationale de la Femme par l'ONU pour l'année 1975 crée un climat favorable à l'organisation de rassemblements de femmes. De ce fait, à la veille de l'Année Internationale de la Femme, le nombre d'organisations féminines augmente énormément. Quelques exemples peuvent nous en donner un aperçu. Née dans le milieu universitaire, l'Association pour la Promotion et l'Evolution culturelle, *Asociación para la Promoción y Evolución Cultural*, (APEC), est créée à Madrid en 1973, puis, légalisée en 1974. L'APEC cherche à « construire une alternative renovatrice, profonde et humaniste, capable de former une société différente et créatrice¹⁸⁶ ». L'association, qui est mixte, compte parmi ses membres des personnes de différentes idéologies, mais aussi des personnes connues dans le domaine intellectuel telles que María Ángeles Durán, Amando de Miguel ou José Luis Aranguren ou encore des futures fondatrices du *Séminaire Collectif Féministe*, comme Cristina Alberdi, Carmen Sarmiento ou M^a Victoria Sendón. En tant qu'association culturelle l'APEC se consacre fondamentalement aux activités instructives et organise, avant et après la mort de Franco, plusieurs colloques dont l'un des plus célèbres invite la féministe étatsunienne Betty Friedan en 1974 ou l'avocate française Gisèle Halimi¹⁸⁷.

La même année se fonde l'Association Espagnole de Femmes Légalelement Séparées, *Asociación española de mujeres separadas* (AEMS), dont l'origine remonte au tournant des années 1960¹⁸⁸. Son combat principal était la mise en place d'une loi de divorce¹⁸⁹ bien que le divorce n'ait été approuvé qu'en 1981. L'AEMS participe également très activement, en tant que membre de la Plateforme des Organisations Féministes de Madrid, aux manifestations célébrées durant l'Année Internationale de la Femme qui aboutiront à la célébration des Premières Journées pour la Libération de la Femme célébrées à Madrid en décembre 1975.

186 Parmi les points du programme de l'assemblée de mai 1976, il a été établi que la racine ultime de l'infériorité des femmes réside dans la division sexiste du travail, qui conduit à la dépendance économique des femmes. L'APEC prône des changements dans les modèles culturels de l'éducation afin de mettre fin à la division des rôles entre les sexes ; le dévouement égal des deux parents aux soins et à l'éducation des enfants ; mais également la pleine participation des femmes aux activités sociales, culturelles, économiques et politiques du pays. Document : « Asociación para la Promoción y Evolución Cultural (APCE) », *Opción*, n° 6, mai 1977, document recueilli dans MORENO SECO, Mónica, *Manifiestos feministas. op. cit.*, p. 72-73.

187 ASOCIACIÓN MUJERES EN LA TRANSICIÓN DEMOCRÁTICA, *Españolas en la Transición, op. cit.*, p. 45-46.

188 Voir le témoignage d'une des fondatrices de cette organisation, PEREZ DEL CAMPO, Ana María « La contribución política feminista a la Transición democrática », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.* (eds.), *op. cit.*, p. 305-334.

189 TOBOSO, Pilar, « Las mujeres en la transición. Una perspectiva histórica : antecedentes y retos » dans *Ibid.*, p. 86.

CHAPITRE 2

LE FÉMINISME RADICAL ESPAGNOL : ENTRE INFLUENCE TRANSNATIONALE ET CONTEXTE NATIONAL

Afin de mesurer l'élaboration d'une pensée féministe radicale en Espagne à la croisée de multiples influences, nous allons commencer par réinscrire la naissance du féminisme radical dans un contexte plus large, à savoir les mouvements contestataires développés dans les années 1960, avant de nous intéresser à l'apparition des divers collectifs en Espagne appartenant à ce courant dans la première moitié des années 1970, ainsi qu'aux rassemblements féministes qui marquèrent l'agenda féministe de cette décennie.

2.1. LE FÉMINISME RADICAL DANS UN CONTEXTE TRANSNATIONAL

Le féminisme radical est né sous l'impulsion des mouvements contestataires qui se développent au niveau international dans différents pays. C'est aux États-Unis que les premiers groupes féministes radicaux voient le jour autour des dénommées « Women's Lib's Groups », issus du bouillonnement du phénomène de la contre-culture. Leurs champs d'actions et leurs écrits traverseront les frontières, grâce entre autre aux traductions de leurs textes. En Espagne, une jeune étudiante barcelonaise publie au début des années 1970 deux livres racontant son séjour aux États-Unis. Il s'agit de *California Trip* et *Hablan las Women's Lib's* publiés respectivement en 1970 et 1972. Ces deux livres sont les exemples les plus représentatifs de la réception de la contre-culture en général et de la réception des postulats des féministes étasuniens en particulier. Par ailleurs, le second est le premier recueil de quelques-uns des textes les plus symboliques du féminisme radical étasunien publié en Espagne. Ainsi, il nous semble intéressant de nous attarder quelque peu sur leur contenu avant de nous attarder sur quelques concepts clés de la pensée féministe radicale.

2.1.1. DE BERKELY À BARCELONA : *CALIFORNIA TRIP ET HABLAN LAS WOMEN'S LIB'S*

En septembre 1968, une jeune barcelonaise âgée d'une vingtaine d'années part s'installer aux États-Unis avec son mari de l'époque. Il s'agit de Maria José Ragué Arias et de son compagnon, Luis Racionero, l'un des rares couples à avoir traversé l'Atlantique¹ à cette époque, Paris ou encore Londres étant les villes habituellement fréquentées par les jeunes espagnols. Le couple était parti s'installer en Californie à Berkeley grâce à une bourse Fullbright que Luis Racionero avait obtenu quelques mois plus tôt dans le cadre de ses études d'urbanisme. Le couple y reste presque deux ans. À leur retour à Barcelone, en juin 1970, Maria José Ragué et Luis Racionero deviennent en quelque sorte des « passeurs » de la contre-culture en Espagne, en publiant des articles dans différents médias tels que *Triunfo*, *Tele/eXprés* ou encore la revue *Boccaccio*. Maria José Ragué, quant à elle, témoigne de son

1 Pour la réception de la contre-culture en Espagne dans les milieux de la presse underground se reporter à MARINE, Lopata, *Le journal satirique El Papis (1973-1987) : expressions de la contre-culture dans la bande dessinée de la Transition espagnole*, Thèse inédite en Civilisation espagnole dirigée par le Professeur Marie Franco et soutenue le 19 décembre 2017 à l'Université Sorbonne.

expérience californienne dans un livre. Dans *California Trip*, publié au printemps 1971 aux éditions Kairós et dont la couverture est conçue par Nuria Pompeia, Maria José Ragué fait découvrir de première main le mouvement de la contre-culture émergé quelques années plus tôt de l'autre côté de l'Atlantique.

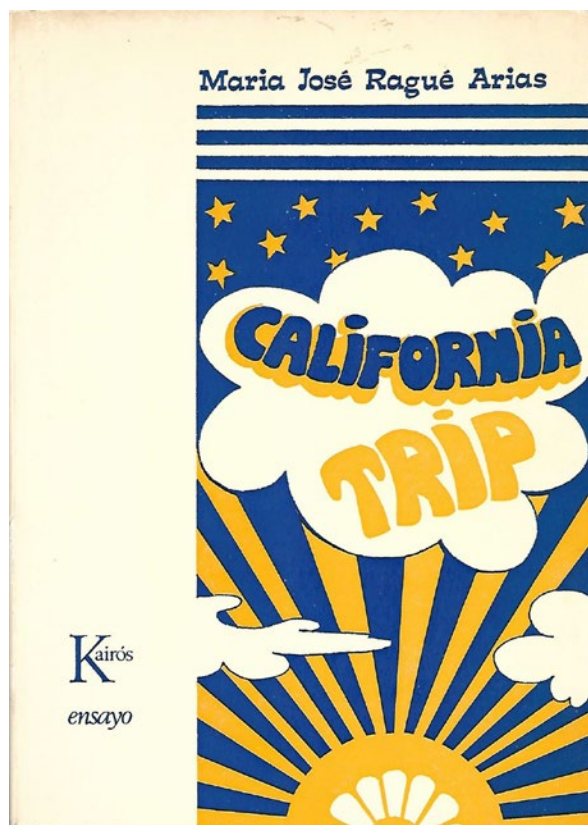


Fig. 1. RAGUÉ, M^a José, *California Trip*, 1971.

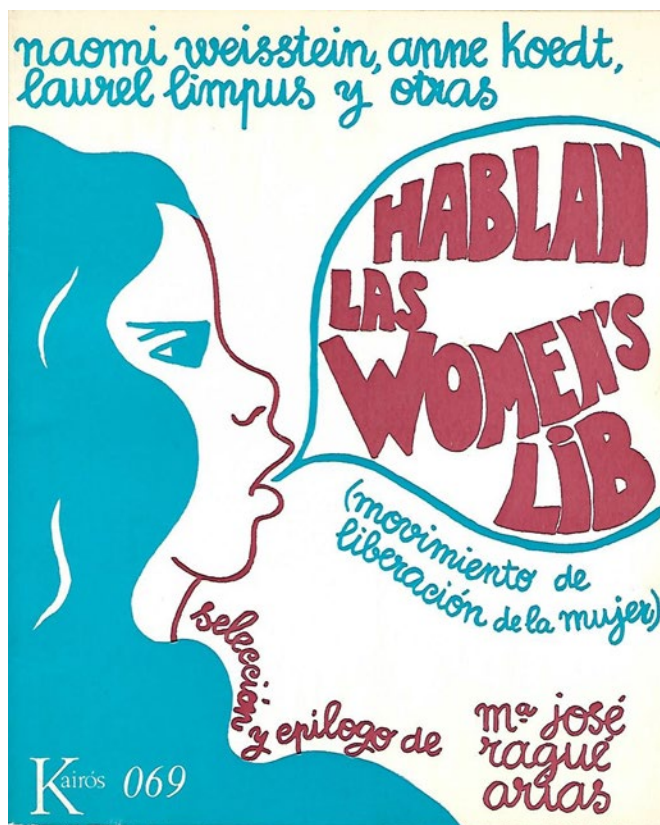


Fig. 2. RAGUÉ, M^a José, *Hablan las Women's Lib*, 1972.

Composé de dix chapitres, le livre devient très rapidement une référence pour les jeunes espagnol-e-s de l'époque assoiffés de connaître ce qui se passait au-delà des frontières. En effet, celui-ci offre un panorama général des diverses manifestations contre-culturelles aux États-Unis : l'université libre de Berkeley (*The free University of Berkeley*), les expériences architecturales, le nouvel urbanisme, les nouvelles philosophies, en passant par les festivals de musique ou encore les groupes radicaux tels que les *Black Panthers* ou les groupes de *Women's Lib* de Berkeley. Chaque chapitre est composé d'une interview des principaux représentants de la contre-culture de l'époque, tels que les écrivains et représentants de la « *Beat generation* » Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti, mais également des militant-e-s des groupes « radiaux » telles que certaines militantes des groupes de libération des femmes de Berkeley, ou encore le professeur Theodore Roszak dont le livre, *El nacimiento de una contracultura* fut publié un an plus tôt aux éditions Kairós également. Comme le signale

Maria José Ragué dans l'introduction de son livre, depuis l'année 1964 les États-Unis mais plus précisément la Californie étaient le théâtre d'un bouleversement social. L'année avant son arrivée en Californie, avait eu lieu le célèbre « Été de l'amour », événement qui inaugure pour beaucoup la naissance du mouvement hippie². Les chansons à la mode à la fin des années 1960 ne cessaient de le rappeler, souligne-t-elle : *California Dream, If you go to San Francisco* ou encore *Let's go to San Francisco*³. La jeunesse y jouait un rôle capital. En effet, comme le signale Steve Jezo-Vannier, à la fin des années soixante, la population occidentale était plus jeune que jamais :

La fin de la Seconde Guerre mondiale et l'avènement fragile de la paix en 1945 ont offert au monde une cure de rajeunissement sans précédent. Avec le *baby-boom*, il n'y a jamais eu autant de moins de vingt ans sur Terre qu'à la veille des années soixante-dix ; en Occident, ils représentaient près des deux cinquièmes de la population⁴ !.

Il s'agit de la génération issue du *baby-boom* de l'après-guerre, une génération qui, au début des années soixante, entre massivement à l'université de sorte que jamais les universités occidentales avaient accueilli autant d'étudiants. Comme le signale Maria José Ragué, le nombre d'étudiants universitaires aux États-Unis avait presque triplé entre 1960 et 1970. Parmi cet essor, l'université de Berkeley était la plus peuplée. Par ailleurs, Maria José Ragué trouve, quelques mois après leur arrivée en Californie, un poste au département d'espagnol de l'Université de Berkeley⁵ où elle rencontre entre autres le mythique professeur José Fernández Montesinos – membre de la Génération du 27, arrivé à l'Université de Berkeley en 1967 – qu'elle interviewe dans le livre⁶.

De plus, l'université de Berkeley était un des epicentres de l'activisme étudiant⁷, sous l'impulsion de la dénommée « Nouvelle Gauche » (*New Left*), courant apparu en 1960 aux États-Unis dont l'organisation étudiante *Students for a Democratic Society* (SDS) était le

2 RAGUÉ ARIAS, María José, *California Trip*, Barcelona, Editorial Kairós, 1971, p. 123-124.

3 *Ibid.*, p. 8.

4 JEZO-VANNIER, Steven, *Presse parallèle. La contre-culture en France dans les années soixante-dix*, Marseille, Le Mot et le reste, Colle. Attitudes, 2011, p. 19.

5 Entretien avec Maria José Ragué. Españoles en el exterior - « California Trip », María José Ragué, RTVE, 20 juin 2015. <http://www.rtve.es/alacarta/audios/espanoles-en-el-exterior/espanoles-exterior-california-trip-maria-jose-rague-20-06-15/3183367/>

6 « Un español en Berkeley. Conversación con José F. Montesinos », RAGUÉ ARIAS, Maria José, *California Trip*,...*op. cit.*, p. 75-79.

7 ROBERT, Frédéric, « L'Activisme de la Nouvelle Gauche étudiante : l'Université de Berkeley comme exemple de transformation sociale ? », *La Clé des Langues*, ENS de Lyon, publié le 18/11/2010. <http://cle.ens-lyon.fr/anglais/civilisation/domaine-americain/les-grands-courants-politiques/l-activisme-de-la-nouvelle-gauche-etudiante-l-universite-de-berkeley-comme-exemple-de-transformation-sociale->

groupement le plus emblématique en raison de ses prises de position radicales⁸. Si le mécontentement des jeunes se manifeste à travers les mouvements contestataires, l'opposition à la guerre du Vietnam étant l'un de ses catalyseurs, la contestation s'exprime aussi par une « constelación cultural que difiere radicalmente de los valores que han predominado en la sociedad por lo menos desde la revolución científica », souligne l'historien Theodore Roszak dans son entretien avec Maria José Ragué.

En effet, ces jeunes, les « fils de la technocratie⁹ » ou le « régime des spécialistes¹⁰ » confrontés au paroxysme de la société postindustrielle et les valeurs qui en découlent (compétitivité, spécialisation, autoritarisme, efficacité, consumérisme, aliénation, etc.), réclament un changement radical des valeurs de la société, voire sa destruction. Dans cette atmosphère de changement nous dit María José Ragué, « la vieja cultura nos ofrece las bases para la nueva cultura, y el progreso de la ciencia nos da la posibilidad de un nuevo modo de vida, de una nueva cultura¹¹ ». Emerge alors le phénomène de la « contre-culture », concept forgé par Theodore Roszak lui-même, qui désigne tout un ensemble de manifestations et de discours opposés à la culture et à l'idéologie dominante revendiqué avant tout par la jeunesse, ayant vu le jour aux États-Unis pendant la deuxième moitié des années soixante, et qui va se propager au cours de la décennie suivante dans de nombreux pays occidentaux. Comme le signale Steve Jezo-Vannier en parlant du phénomène de la contre-culture :

[...] sa complexité, l'ampleur géographique tout comme la remise en cause de l'ordre établi et le dépassement des idéologies marxistes plus orthodoxes révèlent bel et bien que la contre-culture et les manifestations contestataires n'ont pas été le symptôme d'une crise locale mais la preuve de l'existence d'une crise planétaire qui a germé dans le triomphe du modèle capitaliste et industriel¹².

8 La Nouvelle Gauche américaine est un courant politique contestataire des années soixante composé de différents groupes sociaux, [...] dont l'objectif commun était de parvenir à la transformation radicale de la société capitaliste américaine. Les Noirs, les autres minorités ethniques, les femmes, les homosexuels et les étudiants y appartenaient. Entre 1965 et 1970, la Nouvelle Gauche entre dans une phase plus radicale en raison du mécontentement suscité par la guerre du Viêt-Nam, et décide d'entamer des actions révolutionnaires. Pour plus de renseignements, se reporter à ROBERT, Frédéric, « Nouvelle Gauche américaine dans les années soixante : de la radicalisation à la désintégration », *La Clé des Langues*, ENS de Lyon, publié le 18/11/2010. <http://cle.ens-lyon.fr/domaine-americain/nouvelle-gauche-americaine-dans-les-annees-soixante-de-la-radicalisation-a-la-desintegration-108625.kjsp> Consulté le 7 janvier 2018.

9 ROSZAK, Theodore dans RAGUÉ ARIAS, Maria José, *California Trip*, op. cit., p. 119.

10 Pour le concept de technocratie dans ce contexte, nous renvoyons à Theodore Roszak : « Par technocratie, j'entends le système social où une société industrielle atteint le sommet de son intégration « organisationnelle », ou encore l'idéal auquel songent d'ordinaire les hommes lorsqu'ils parlent de modernisation, de rationalisation, de planification. Se réclamant d'impératifs aussi indiscutés que la nécessité d'efficacité, de sécurité sociale, de coordination des hommes et des ressources, d'une prospérité toujours accrue, la technocratie s'emploie à pallier les faiblesses et les erreurs de la société industrielle », ROSZAK, Theodore, *Vers une contre-culture*, op. cit., p. 19-20.

11 RAGUÉ ARIAS, Maria José, *California Trip*, op. cit., p. 9.

12 JEZO-VANNIER, Steven, *Presse parallèle.....*, op. cit., p. 19.

En ce qui concerne les groupes radicaux, Maria José Ragué mentionne dans son livre les « Women's Liberation Front » ou les « Women's Lib » qui se créent à partir de l'année 1967 dans différentes villes étasuniennes. Puis, elle inclut une interview de certaines de ses membres. Toutefois, avant de rentrer dans le contenu de la partie consacrée aux « Women's Lib Group », il nous semble important de mentionner brièvement l'existence aux Etats-Unis mais aussi dans d'autres pays tels que la France ou l'Espagne de diverses tendances dans la dénommée deuxième vague féministe dont l'origine se situe à la fin des années soixante.

La Deuxième vague a été constituée principalement par deux branches. D'une part, une branche que l'on appelle « libérale¹³ » représentée aux Etats Unis par l'organisation *National Organization for Women* (NOW). Créée en 1966 par plusieurs féministes, parmi lesquelles Betty Friedan qui devient rapidement la présidente, NOW incarnait un féminisme luttant pour la transformation et l'amélioration des droits des femmes. Parmi ses revendications les plus célèbres, on compte l'égalité d'opportunités pour les femmes dans le marché du travail, l'incorporation des femmes dans tous les domaines économiques, politiques et scientifiques ou encore l'application effective du Titre VII de la loi fédérale de 1964 sur les droits civils (*Civils Rights Act*¹⁴). En ce sens, le féminisme prôné par NOW était plus proche des féminismes de la première vague anglaise connus sous le nom de *Women's Rights Movement*, de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle¹⁵. Le *Women's Rights Movement* avait comme « interlocuteur » privilégié l'Etat et visait en priorité les changements législatifs sur les droits des femmes¹⁶. Les féministes radicales qui représentaient un mouvement de rupture radicale, s'étaient elles-mêmes baptisées « révolutionnaires¹⁷ ».

D'autre part, on trouve la tendance constituée d'une multiplicité de groupes, que l'on peut qualifier à proprement parler de mouvement de libération des femmes. Pour ce qui est de la tendance dite de « libération des femmes », elle se divise principalement entre une branche

13 À l'instar de Ángeles J. Perona, nous choisissons d'employer le terme de féminisme libéral comme celui qui conçoit les changements sociaux par le biais des réformes légales sur la base de l'égalité juridique entre les femmes et les hommes. Pour plus des renseignements, se reporter à : JIMENEZ PERONA, Ángeles, « El feminismo liberal estadounidense de posguerra : Betty Friedan y la refundación del feminismo liberal » dans AMORÓS, Celia et DE MIGUEL ÁLVAREZ, Ana, *Teoría feminista : de la ilustración a la globalización*, Vol. 2, *Del feminismo liberal a la posmodernidad*, Madrid, Editorial Minerva, 2005, p. 13-34.

14 À l'origine, *The Civil Rights Act* (La loi pour les droits civils) n'interdisait que la discrimination fondée sur la base de la race, de la couleur, de la religion, ou de l'origine nationale. Cependant, le mot « sexe » n'a pas été ajouté au titre VII jusqu'à ce que le représentant démocrate de Virginie, Howard Smith, n'introduise dans un amendement le mot sexe au projet de loi à la Chambre des représentants en février 1964. NAPIKOSKI, Linda, « How Women Became Part of the Civil Rights Act. », ThoughtCo. <https://www.thoughtco.com/women-and-the-civil-rights-act-3529477>. Consulté le 2 janvier 2018.

15 FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique « Le féminisme des années 1970 », dans FAURÉ, Christine (dir.), *Nouvelle Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 914.

16 Glossaire « Féminisme réformiste », dans BARD, Christine, *Le féminisme au-delà des idées reçues*, Paris, Editions Le Cavalier Bleu, 2012, p. 276.

CHAPERON, Sylvie, « "Momone" et les "bonnes femmes" ou Beauvoir et le MLF », dans BARD, Christine (dir.), op. cit., p. 87.

radicale qui défendait l'oppression spécifique des femmes et la nécessité de lutter en priorité contre le patriarcat et une deuxième branche, dite de la « lutte des classes » pour qui la question de l'émancipation des femmes allait de pair avec la lutte politique ayant pour objectif la destruction de la société capitaliste et des classes¹⁸.

Or, si la Deuxième Vague connaît plusieurs tendances, le féminisme radical¹⁹, bien qu'il ait été minoritaire dans l'ensemble du mouvement féministe, a été traditionnellement identifié comme la branche ou la tendance la plus représentative des Mouvements de libération des Femmes, notamment aux Etats-Unis où il est à l'origine des *Women's Lib*, mais aussi dans d'autres pays. Ainsi, entre 1967 et 1971 – mais surtout entre 1968 et 1969 – les « Women's Liberation Groups » voient le jour dans différentes villes étatsuniennes (Chicago à la fin de l'année 1967, suivie de New York, Washington ou encore Boston et Berkeley²⁰). Signalons d'ailleurs qu'une grande partie des femmes qui participent aux « Women's Lib Group » étaient issues de la génération du *baby-boom* dont nous avons parlé plus haut, elles ont un accès grandissant à l'université où elles entrent en contact avec des groupes militants, plus précisément de gauche ou d'extrême-gauche. Les lectures, les débats, l'ambiance de bouillonnement intellectuel qui ont lieu dans les facultés durant ces années, transforment les espaces académiques en endroits privilégiés pour la prise de conscience politique et féministe ; comme cela fut le cas aussi dans d'autres pays tels que la France ou l'Espagne. Les propos de Kate Millett concernant l'accès à l'université des jeunes femmes issues du *baby-boom* illustrent ce processus :

On peut affirmer avec une quasi-certitude que le courant de la révolution sexuelle et *a fortiori* le Woman's Movement aurait été beaucoup moins puissant si un nombre de plus en plus grand de femmes n'avait pas bénéficié de l'enseignement supérieur²¹.

Comme le signalent les militantes du *Women's Lib* de Berkeley, dans la première partie de l'entretien où il est question de la genèse des *Woman's Lib Front* puis de la constitution de leur groupe, les *Women's Lib* commencent à se créer très rapidement à partir 1967 à New

18 Toutefois, comme le signale Dominique Fougeyrollas-Schwebel « il faut se garder d'une opposition trop manichéenne du mouvement féministe de la Deuxième Vague » entre une branche plus « libérationniste » et une autre plus « légaliste » puisque souvent l'on trouve des groupes partageant les deux postulats. FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique « Le féminisme des années 1970 », dans FAURÉ, Christine (dir.), *op. cit.*, p. 918.

19 Sur l'histoire du féminisme radical étasunien, voir : ECHOLS Alice, *Daring to be Bad. Radical Feminism in America, 1967-1975*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989.

20 *Ibid.*, p. 51.

21 MILLETT, Kate, *La politique du mâle*, Paris, Éditions Stock, 1971, p. 92.

York et dans d'autres villes, à l'intérieur d'un mouvement plus large, le *Radical Movement*²². Les premiers *Women's Lib* étaient, de fait, profondément liés au phénomène de la contestation des années soixante y compris à la Nouvelle Gauche, notamment aux mouvements s'opposant à la guerre de Vietnam. Mais très vite, soulignent-elles :

Las mujeres que asistían a las reuniones del grupo tenían el mismo papel que en la sociedad. Se esperaba de ellas que fueran bien arregladas y estuvieran monas, pero no se esperaba que hablaran o participaran en ningún debate. Tenían un papel pasivo. Entonces, algunas mujeres nos dijimos que sólo un movimiento de las mujeres cambiaría la sociedad²³.

En effet, au cours des mouvements de contestation au sein de la Nouvelle Gauche, de plus en plus de femmes se sentaient négligées par leurs camarades masculins, reléguées au rang d'assistantes, préparant le café, répondant au téléphone ou copiant les adresses et collant les timbres pour envoyer des tracts aux militants, affirme Robin Morgan²⁴. En conséquence, l'expérience ou l'apprentissage politique révolutionnaire préalable entraîna alors parfois chez les militantes le rejet d'un « machisme révolutionnaire », qui va de pair également avec la défense de la non-mixité. Problématique que l'on trouve d'ailleurs dans d'autres contextes tels que dans les mouvements de Mai 68 en France²⁵ mais aussi en Espagne. Parmi les groupes les plus emblématiques, les interviewées mentionnent le « New York Radical Women » (NYRW), premier groupe de libération de la ville newyorkaise créé à l'automne 1967 qui compte parmi ses militantes un grand nombre de célèbres théoriciennes féministes telles que Shulamith Firestone, Anne Koedt, Kate Millett ou encore Ellen Willis²⁶. Ce groupe se scinda deux ans plus tard, donnant naissance au groupe appelé « Redstockings », fondé par Shulamith Firestone et Ellen Willis. Au début des années 1970, le groupe était connu pour ses actions et ses théâtres de rue sur le sujet de l'avortement. En effet, les « Women's Lib » étaient également très connus, signale María José Ragué, pour leurs performances. Elle y évoque le célèbre boycott du concours de Miss Amérique à Atlantic City en septembre 1968 par le groupe New York Radical Women (NYRW) ; durant lequel les féministes ont fait défiler des moutons représentant l'aliénation de la femme. A Berkeley, en avril 1970, ajouta-t-elle, les « Women's Lib » ont mis le feu aux diplômes universitaires et aux bibles afin de dénoncer le machisme au sein de ces deux institutions²⁷.

22 Le terme « the Movement » (Le mouvement) fait référence à l'ensemble des mouvements de contestation durant les années soixante tels que le mouvement pour les droits civils des noirs, le mouvement anti-guerre et la Nouvelle Gauche. Ne pas confondre avec le « Women's liberation movement », ECHOLS Alice, *Daring to be Bad...*, op. cit., p. 299.

23 RAGUÉ ARIAS, María José, *California Trip...*, op. cit., p. 146.

24 MORGAN, Robin, « Introduction : The Women's Revolution », dans MORGAN, Robin (ed.), *Sisterhood is Powerful*, New York, Random House, 1970, p. 34.

25 Sur la question en France voir : BANTIGNY, Ludivine, BUGNON, Fanny et GALLOT, Fanny (dir.), « Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? » *Le genre de l'engagement dans les années 1968*, op. cit.

26 ECHOLS Alice, *Daring to be Bad...*, op. cit., p. 74.

27 RAGUÉ ARIAS, María José, *California Trip*, op. cit., p. 146.

Dans l'épilogue du livre *Hablan las Women's Lib's*, Maria José Ragué fournit une liste avec les groupes les plus représentatifs du mouvement féministe étasunien accompagnée d'une brève description. Parmi ses groupes, elle évoque le groupe WITCH (*Women's International Terrorist Conspiracy from Hell*). Créé à l'occasion de la fête d'Halloween de 1968, ce groupe fut également très connu en raison de ses actions directes ou « *zap actions*²⁸ » et du théâtre de « *guerrilla* », où elles étaient habillées, comme son nom l'indique, en sorcières²⁹. En ce qui concerne les activités régulières du groupe de femmes de Berkeley, à l'instar d'autres groupes, son activité principale était l'organisation de réunions périodiques chez les militantes. Dans ces réunions, le signalent les militantes du *Women's Lib Group* de Berkeley « nos reunimos básicamente en grupos de 15 o 20 mujeres para charlar o comentar nuestra situación, y sobre todo para convencer a las demás mujeres de la necesidad y la posibilidad de su liberación³⁰ ». Autrement dit, il s'agit de groupes d'auto-conscience (*consciousness-raising groups*), petits groupes qui avaient pour but la libération de la parole en racontant des expériences personnelles. Comme les interviewées le font remarquer, au-delà de l'objectif « cathartique » de la libéralisation de la parole, les groupes de conscience avaient pour but l'éveil d'une conscience féministe chez les participantes à travers le partage d'expériences communes. Dans ces espaces informels, les participantes dans une ambiance détendue et bienveillante, se livraient à des confidences mais elles réalisaient également la force de l'amitié et du soutien entre femmes.

C'est d'ailleurs à son retour des Etats-Unis en 1970 que Maria José Ragué grâce aux contacts avec les militantes Berkeley décide de fonder un des premiers groupes d'auto-conscience féministe qui réunit entre autres les féministes Mireia Bofill, Anna Chamedrano, Victòria Combalia, Anna Diaz Plaja, Luz Elena, Mary Nash, Magda Navarro ou encore Elvira Siurana. Un peu plus tard, Laura Tremosa crée un autre groupe d'auto-conscience féministe chez elle. Dans ce groupe, on retrouve Núria Pompeia, Mireia Bofill aussi, Maruja Torres, Anna Balletbó, Pilar Aymerich ou encore Montserrat Roig³¹. À Madrid, Victoria Sendón de León,

28 Les « zap actions », étaient des actions directes inspirées des collectifs pour les droits des personnes homosexuelles dans les années soixante. Elles avaient pour but de ridiculiser un personnage public ou une célébrité. *Enculturation. A Journal of Rhetoric, Writing, and Culture*. Consulté le 17/01/2018. <http://enculturation.net/files/QueerRhetoric/queerarchive/pathos.html>

29 RAGUÉ ARIAS, María José, *Hablan las women's Lib*, Barcelona, Kairós, 1972, p. 160-161. En Espagne, nous trouvons ces types d'actions dans les groupes « radicaux » ou les féministes indépendantes tels que LA MAR. Ainsi par exemple, les femmes de LA MAR se sont habillées en suffragettes, en sorcières, ou elles ont fait des actions directes comme l'attaque de l'écrivain Sanchez Dragó en 1977 en lui jetant du gâteau à la crème au visage lors de la présentation d'un livre. Nous pouvons mentionner également le groupe « Las Magas », groupe créé en 1977 à partir d'une partie du récemment disparu Collectif ANCHE, et qui, comme le groupe étasunien, se déguisait en « sorcières ». Entretien avec, Lola G. Luna, le 30 novembre 2017, Barcelone. Lola G. Luna rapporte ses actions également dans son article, LUNA, Lola, « Apuntes históricos del feminismo catalán... », *op. cit.*

30 RAGUÉ ARIAS, María José, *California Trip*, *op. cit.*, p. 147.

31 NASH, Mary, *Dones en Transició. De a resistència política a la legitimitat feminista : les dones en la Barcelona de la Transició*, *op. cit.*, p. 32-33.

quant à elle, raconte également la création dans ces années-là d'un groupe d'auto-conscience féministe comme ceux créés aux Etats-Unis à la fin des années 1960³².

Si dans *California Trip* Maria José Ragué interviewe les militantes du *Women's Lib Group* de Berkeley, en 1972, elle publie *Hablan las women's lib*, un recueil des textes les plus symboliques de la pensée féministe radical étasunienne qu'elle découvrit lors de son séjour à Berkeley³³. Parmi lesquels, le célèbre article d'Anne Koedt, « The Myth of the Vaginal Orgasm » publié en 1968 dans « Notes From the First Year » où il est question de démystifier la sexualité hétérosexuelle notamment en ce qui concerne le plaisir et le désir féminin. La portée du livre réside avant tout dans le fait qu'il s'agit de la première publication de ce type de recueils en Espagne, avant même la publication de la célèbre édition en espagnol intitulée *La liberación de la mujer : año cero*³⁴, publiée en 1973 par la maison d'édition argentine Granica³⁵.

AUX ORIGINES DE LA PENSÉE FÉMINISTE RADICALE ÉTASUNIENNE

Si nous avons essayé de présenter la genèse des « Lib's Groups » qui se créent aux Etats-Unis au tournant des années 1960, il nous semble opportun avant de nous pencher sur le féminisme radical en Espagne d'esquisser les idées principales de la pensée radicale nord-américaine dont l'influence sur les Collectifs Féministes Homologués espagnols est capitale. Comme le note Christine Bard, le terme « radical » suggère « d'aller chercher les racines de la domination, en profondeur, en rompant avec les illusions réformistes d'un changement

32 SENDÓN DE LEÓN, Victoria, *Marcar las diferencias*, Barcelona, Icaria, 2002, p. 14, cité dans LLINÀS, Conxa, *Feminismes de la Transició a Catalunya. Textos i materials*, Barcelona, Horsori editorial S.L., 2008, p. 28.

33 RAGUÉ ARIAS, María José, *Hablan las Women's Lib*, Barcelona, Kairós, 1972.

34 Ainsi par exemple, dans son étude sur le féminisme durant les années 1970 aux Asturies comportant une abondante quantité de sources orales, Carmen Suárez signale que parmi les livres féministes qui circulaient le plus parmi les jeunes féministes il y avait *Hablan las women's Lib* et *Liberación de la mujer : año cero*. SUÁREZ, Carmen, *El feminismo asturiano en la oposición al Franquismo y en la Transición democrática. Vivencias, conciencia y acción política*, Thèse doctorale en Études de genre, dirigée par les Professeures Mary Nash et Maria Rosa Cid, soutenue le 22 octobre 2012 à l'Universidad de Oviedo, 2012, p. 402-403.

35 Le livre est une traduction en espagnol de la célèbre monographie publiée par la revue française *Partisans* en 1970, intitulé *Libération de la femme : année zéro*. La monographie est un florilège des textes les plus importants de la pensée féministe étasunienne mais aussi française incluant le célèbre texte de la féministe française Christine Delphy (Dupont à l'époque), « L'ennemi principal ». Nous ne devons pas confondre cette première édition avec celle de 1977 publié également par Granica dans laquelle on trouve d'autres textes tels qu'un article de Lidia Falcón et un autre de Maria Aurèlia Capmany, ou encore d'Ana Balletbò.

progressif³⁶ ». Autrement dit, il s'agit de penser aux structures profondes qui soumettent les individus, en l'occurrence les femmes, tout en défendant une transformation radicale de l'organisation sociale et politique mais également dans les relations interpersonnelles « pour tout bouleverser », pour tout « faire voler en éclats³⁷ ». Deux notions sont ainsi clés afin d'appréhender les racines de l'oppression des femmes formulées par la pensée féministe radicale dans ses deux ouvrages classiques étatsuniens, à savoir : *Sexual Politics* de l'américaine Kate Millett, publié en 1969, et *La dialectique du sexe* de Shulamith Firestone, sorti un an plus tard en 1970³⁸. Il s'agit, d'une part, du concept de patriarcat et de l'autre, de la dimension politique – dans le sens de rapports de pouvoirs – de la sexualité.

Du latin *patriarchatus* (dignité du patriarche ou chef de famille), le patriarcat, forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux et détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme³⁹, constitue un des concepts capitaux pour comprendre le système de domination des hommes sur les femmes. Pour ce qui est de la formulation féministe, Kate Millett, quant à elle, définit le patriarcat comme « une institution qui soumet la moitié féminine de la population au contrôle de la moitié masculine⁴⁰ ».

En ce qui concerne la deuxième formulation, dans *La politique du mâle* (*Sexual Politics*) Kate Millett annonce d'emblée son hypothèse de départ : la sexualité comprend une dimension politique, fréquemment négligée, ce qu'elle dénomme la « politique sexuelle⁴¹ ». Pour ce faire, elle élargit la notion de « pouvoir » et « politique » au privé ; reprise par la suite dans le célèbre slogan « le personnel est politique ». Comme elle le souligne, ce que l'on entend par « politique » dépasse largement le cadre des partis politiques, il s'agit alors des rapports de force, des « dispositions par l'intermédiaire desquelles un groupe de personnes en contrôle un autre », en l'occurrence, les femmes. De même, continue-t-elle, « l'examen impartial de notre système de relations sexuelles révèle [...] qu'il existe entre les sexes [...] un rapport de domination et de subordination⁴² ».

36 BARD, Christine, « Féminisme radical », glossaire, dans BARD, Christine, *Le féminisme au-delà des idées reçues*, op. cit., p. 275.

37 ARTIÈRES, Philippe et ZANCARINI-FOURNEL, Michelle (dir.), *68 une histoire collective (1962 1981)*, Paris, La Découverte, 2008.

38 En Espagne, *La Dialectique du Sexe* sera publié en espagnol par la maison d'édition Kairós en 1976. Quant au livre de Kate Millett, une première édition en espagnol paraît en 1975 au Mexique. Il faut attendre vingt ans plus tard pour que le livre *La política sexual* (La politique du mâle, en français), soit publié en Espagne aux éditions Cátedra.

39 Définition de « patriarcat ». Grand Larousse Universel, Tome 11, Paris, Larousse, 1995 [1984], P. 7888.

40 MILLETT, Kate, *La politique du mâle*, op. cit., p. 39.

41 *Ibid.*, p. 9

42 *Ibid.*, p. 41-43.

À seulement vingt-cinq ans, Shulamith Firestone écrit l'ouvrage qui, avec celui de Kate Millett, fait partie des deux textes fondateurs de la pensée féministe radicale étatsunienne. Dans *La Dialectique du sexe*, titre qui renvoie au matérialisme historique, il est question pour l'auteure de se réapproprier la dialectique marxiste et la psychanalyse pour analyser l'oppression féminine et la construction subjective de l'identité féminine à la lumière de la différence biologique entre les femmes et les hommes. En faisant le reproche à Marx et Engels de n'avoir pas pris en compte la réalité dans toute sa dimension, en excluant la distinction biologique entre les sexes dans leur analyse sur les classes car « ils tentent d'expliquer l'asservissement des femmes au moyen d'une interprétation strictement économique⁴³ » ; l'auteure propose de pousser l'analyse beaucoup plus loin en incluant le substrat sexuel, c'est-à-dire la division sexuelle. Tout comme Simone de Beauvoir quelques années auparavant, pour Firestone la différence biologique entre les sexes constitue la première inégalité fondamentale entre les êtres humains. Ce qui fait dire à l'auteure étatsunienne que la libération des femmes passe par l'affranchissement, en utilisant tous les moyens existants, « de la tyrannie de leur fonction biologique reproductrice⁴⁴ ». En rapport avec la reproduction, l'institution de la famille constitue pour la pensée radicale la pierre angulaire du maintien du patriarcat. En fait, « jouant le rôle de médiateur entre l'individu et la structure sociale, la famille assure contrôle et conformité là où les autorités politiques et autres ne suffisent pas⁴⁵ » signale Millett. En ce sens, l'un des aspects les plus novateurs de la pensée féministe radicale est la mise en œuvre d'une « rénovation critique du quotidien⁴⁶ » qui passe avant tout par la remise en question des rapports affectifs. On constate alors qu'à la vision « soixante-huitarde » de la famille comme étant une institution bourgeoise et répressive⁴⁷, vient s'ajouter le dévoilement de sa dimension patriarcale, autrement dit l'ensemble des rapports de domination au sein du couple qui sont institutionnalisés par le biais du mariage. Enfin, on remarque dans la pensée radicale un essai d'élaboration d'une catégorie « femme » forgée à partir du constat du partage com-

43 FIRESTONE, Shulamith, *La Dialectique du sexe*, Paris, Éditions Sctock, 1972, p. 15.

44 Il est question alors, selon Firestone, d'avoir recours, avec précautions, aux nouvelles techniques reproductives telles que la fécondation in vitro qui pourraient aider les femmes à se débarrasser du fardeau de la reproduction de l'espèce et par conséquent, éliminer la source de leur oppression ; ce qui fait de l'auteure américaine avec Lidia Falcón, la première à défendre le recours au progrès scientifique pour « libérer » les femmes de leur nature. *Ibid.*, p. 262.

45 MILLETT, Kate, *La politique du mâle*, op. cit., p. 47.

46 PAGIS, Julie, « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de Mai-Juin 68 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 29, 2009, p. 104.

47 Il faut souligner que les postulats sur la sexualité d'un grand nombre de jeunes de Mai-Juin 68 sont largement influencés par les thèses psychanalytiques de Wilhelm Reich, disciple de Freud, autour de la « répression sexuelle », qui représente une des références incontournables dans un grand nombre de mouvements contestataires des années soixante et soixante-dix, séduits par ses postulats « freudo-marxistes ». Pour Reich, la répression sexuelle est à l'origine de l'aliénation capitaliste. En effet, la frustration sexuelle est hautement « positive » pour le capitalisme qui la canaliserait à travers le travail aliénant et le consumérisme, transformant la sexualité en un moyen de consommation. Enfin, la répression sexuelle serait aussi à l'origine d'une série de pathologies physiques et mentales telles que la névrose, la schizophrénie, l'impuissance ou encore l'anorgasmie. Sur l'influence des postulats de Reich voir entre autres : DE DARDEL, Julie, *Révolution sexuelle et mouvement de libération des femmes à Genève (1970-1977)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2007.

mun de toutes les femmes d'une oppression qui est la leur, au-delà de leurs différences. En d'autres termes, les femmes forment une classe car elles partagent ensemble une oppression spécifique dans la société patriarcale qui s'exerce fondamentalement par l'exploitation de leur corps. De plus, l'analyse féministe du travail domestique viendra pousser encore plus loin la théorisation autour des postulats des femmes comme une classe « économique » à l'instar du marxisme, par une branche de la pensée radicale, le féminisme matérialiste⁴⁸.

2.1.2. LES GROUPES FÉMINISTES RADICAUX ESPAGNOLS

Support écrit de la cause féministe, la revue *Vindicación Feminista*, fondée en 1976 et qui constitue l'objet central de cette recherche, se nourrit des débats féministes servant de plateforme de dialogue entre les différentes composantes du mouvement féministe espagnol et les enrichit. Mais avant de nous intéresser à la création de la revue et à ses actrices, nous allons nous pencher sur les « conglomerats » de groupes et de collectifs qui font irruption et qui forment le mouvement féministe durant les années 1970 en Espagne. Il ne s'agit pas de faire une liste exhaustive puisqu'il existe déjà un grand nombre de travaux sur le sujet⁴⁹, mais de mentionner les collectifs les plus significatifs, notamment le Collectif Féministe de Barcelone fondé entre autres par Lidia Falcón et le Séminaire Collectif Féministe de Madrid dont les militantes participent activement à la revue *Vindicación Feminista*. En ce sens, nous allons nous intéresser davantage aux collectifs dits radicaux c'est-à-dire ceux qui prônaient la militance exclusive dans des organisations féministes. Toutefois, tout au long de la période étudiée, des glissements sémantiques apparaissent en rapport avec les évolutions internes et théoriques des collectifs. C'est pourquoi il nous semble opportun de nous arrêter un instant sur les significations du terme « radical » dans le contexte espagnol.

48 Nous faisons allusion notamment au féminisme matérialiste qui sera développé entre autres par Christine Delphy en France ou Lidia Falcón en Espagne. Nous y reviendrons plus tard.

49 Pour les collectifs féministes durant la Transition voir notamment : ASOCIACIÓN DE MUJERES EN AUGUSTÍN PUERTA, Mercedes, *Feminismo : identidad personal y lucha colectiva*. op. cit; LA TRANSICIÓN, *Españolas en la transición...*, op. cit. ; LARUMBE, María Ángeles, *Una inmensa minoría. Influencia y feminismo en la Transición*, op. cit. ; LARUMBE, María Ángeles, *Las que dijeron no. Palabra y acción del feminismo en la Transición*. op. cit. ; MARTÍNEZ TEN, Carmen, et. al. (ed.), *El movimiento feminista en España en los años 70*, op. cit.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE : UNE VISION D'ENSEMBLE

Divisé en plusieurs tendances, le mouvement féministe espagnol⁵⁰ durant la seconde moitié des années 1970 se caractérise, comme dans d'autres pays, par une diversité de courants de pensée, tous constitués d'une multitude d'organisations à durée variable. Il est donc parfois difficile de parvenir à donner une vision d'ensemble sans tomber dans des simplifications comme le rappelle Amparo Moreno. Dans son livre, Amparo Moreno, elle-même militante féministe, met en garde contre les classifications trop simplistes voire trompeuses des collectifs féministes. Le mouvement féministe durant les années 1970 est en effet divisé généralement en trois tendances voire quatre : une première tendance représentée par les groupes féministes issus des partis politiques (elle donne l'exemple du MDM, qui est un cas un peu particulier comme nous l'avons vu, mais aussi le cas de toutes les commissions de femmes au sein des partis politiques), une deuxième représentée par le féminisme radical avec des différences à l'intérieur, une troisième celle des féministes socialistes ou dite « luttes des classes », comme le Front de Libération de la Femme (Frente de Liberación de la Mujer) ou encore A.N.CH.E, et, enfin, une tendance réformiste qui prône des réformes légales mais qui ne remet pas en cause le rôle de la femme dans la famille et dans la société. Toutefois, comme le signale Amparo Moreno, ces divisions relèvent parfois davantage de questions tactiques – moyens d'agir – que de questions de fond car, si l'on regarde de près les approches féministes, il y a de nombreux points communs⁵¹.

50 Par mouvement féministe, on entend l'ensemble des organisations et collectifs féministes qui militent dans le même espace temporel, à savoir la seconde moitié des années 70, formée par une multiplicité de groupes et de courants féministes.

51 Ainsi, par exemple, Amparo Moreno signale qu'en réalité, les féministes des Collectifs Féministes, et les féministes socialistes ont des points communs car toutes acceptent la nécessité de parvenir à un système socialiste afin de mettre en place les bases matérielles nécessaires pour que la libération des femmes soit possible. MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit., p. 70.

2.1.2.1. LES COLLECTIFS FÉMINISTES HOMOLOGUÉS : LE SÉMINAIRE COLLECTIF FÉMINISTE DE MADRID ET LE COLLECTIF FÉMINISTE DE MADRID ET DE BARCELONE

C'est autour de l'avocate Cristina Alberdi, qui en mai 1975 avait constitué le Collectif Juridique Féministe, le *Colectivo Jurídico Feminista*, qui fonde le Séminaire Collectif Féministe, *Seminario Colectivo Feminista* en septembre 1975. Parmi ses fondatrices se trouve un petit groupe composé de cinq femmes dont les quatre premières se retrouveront plus tard à la rédaction de la revue *Vindicación Feminista* : Carmen Sarmiento, Paloma Saavedra, Marisa Goñi et Cristina Alberdi, puis Mariló Vigil. Mais figurent aussi, entre autres, Carmen Basáñez, Victoria Sendón de León, Charo Suárez-Quñones, ou encore Beatriz Balmaseda et Blanca Ugarte⁵². Certaines d'entre elles comme Cristina Alberdi, Carmen Sarmiento ou Victoria Sendón de León avaient déjà une expérience militante préalable. Elles avaient déjà milité ensemble dans l'*Asociación para la Promoción y Evolución Cultural* (APEC).

En ce qui concerne la composition du Séminaire Collectif Féministe, Victoria Sendón de León signale que le groupe atteint les 70 membres, le même chiffre est donné par Cristina Alberdi, et elle insiste sur le fait de l'importance de « l'appartenance unique » comme condition *sine qua non* du collectif⁵³. Après les Journées Catalanes de la femme célébrées en mai 1976 mais surtout, après l'été, en septembre 1976, une scission se produit au sein du Séminaire Collectif Féministe. Tout semble indiquer que la scission survient après une table ronde organisée par *Vindicacion* en septembre 1976 pour débattre de la thèse de la femme en tant que classe exploitée au sens marxiste, défendue entre autres par le Collectif Féministe de Barcelone. Une partie des militantes du Séminaire Féministe de Madrid dont Cristina Alberdi⁵⁴ ou encore Victoria Sendón de León ne souscrit pas à la thèse. De ce fait, à la suite de cette réunion, celles qui défendent la thèse de la femme en tant que classe telles que Paloma Saavedra ou Carmen Sarmiento, décident de quitter le Séminaire féministe de Madrid. Les membres démissionnaires créent alors le Collectif Féministe de Madrid qui ratifie la thèse de la femme en tant que classe ; se joignant ainsi sous le même nom au reste des Collectifs

52 ALBERDI, Cristina, *El poder es cosa de hombres. Memorias políticas*, Madrid, La esfera de los libros, 2001, p. 41.

53 SENDÓN DE LEÓN, Victoria, « Colectivo Feminista », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.*, (ed.), *El movimiento feminista en España...*, *op. cit.*, p. 371-372.

54 « De vuelta del encuentro bruselese, el Seminario Colectivo Feminista se escindió, tras la deriva marxista impuesta por el grupo catalán liderado por Lidia Falcón. La mayoría abrazó la idea, a la que yo me oponía, de considerar la mujer como una clase social, y empezar a trabajar por constituir un partido político », ALBERDI, Cristina, *El poder es cosa de hombres...*, *op. cit.*, p. 43.

Homologués de l'Etat espagnol qui continuent de se créer durant les années 1976 et 1977⁵⁵. Le nouveau collectif est constitué par une quarantaine de femmes atteignant le quatre cents et maintient une étroite relation avec le Collectif de Barcelone⁵⁶.

Les grandes lignes des collectifs féministes sont publiées dans le cinquième numéro de la revue féministe *Vindicación Feminista* en novembre 1976. Celles-ci sont résumées dans la défense du militantisme unique au sein du Mouvement Féministe en tant que mouvement politique dont l'objectif final est la prise du pouvoir afin d'abolir le « Mode de Production Domestique » ; ce qui conduit plus tard à la création d'un Parti Féministe, notamment autour de Lidia Falcón. De même, tous sont d'accord pour défendre la femme en tant que classe sociale, suivant la dialectique marxiste. L'exploitation de la femme est déterminée par le rôle qui lui est attribué dans l'unité économique familiale, c'est-à-dire, par son insertion dans le Mode de Production Domestique conceptualisé un peu plus tard par Lidia Falcón dans son ouvrage *La razón feminista*, dont nous parlerons ultérieurement, mais également en France par les féministes matérialistes comme Christine Delphy.

L'origine du Collectif Féministe de Barcelone, remonte quant à elle, à l'année 1974 lorsque un petit groupe dans lequel se trouvent Lidia Falcón, Carmen Alcalde, María José Ragué ou encore Adela Tomás prépare, avec le soutien de l'Association Espagnole des Femmes Universitaires, un congrès international féministe⁵⁷. La détention de Lidia Falcón pendant neuf mois met le groupe entre parenthèses. Toutefois, dans le cadre de la célébration de l'Année Internationale de la Femme, Regina Bayo, Carmen Alcalde et Maria José Ragué, entre autres, commencent à rencontrer d'autres femmes afin de discuter sur la problématique de la femme. Mais, ce n'est qu'après la sortie de prison de Lidia Falcón, après l'été et notamment à la fin de l'année que naît le *Colectivo Feminista de Barcelona*⁵⁸. Le noyau dur du Collectif

55 En 1976, se créent d'autres Collectifs Féministes tels que celui d'Oviedo, Séville, Castellón ou encore Ibiza et d'autres encore continuent à se former jusqu'en 1977 avec la création des derniers Collectifs Féministes, celui de Valencia et celui de Palma de Mallorca. GAHETE MUÑOZ, Soraya, « Las propuestas del feminismo radical y marxista para la liberación de la mujer a través del colectivo feminista de Madrid (1976-1980) », dans Fundación Salvador Seguí-Madrid (coord.), *Las otras protagonistas de la Transición. Izquierda radical y movilizaciones sociales*, Madrid, Editorial FSS Ediciones, 2018, p. 149-158.

56 Sur la genèse et l'histoire du Collectif Féministe de Madrid voir notamment : GAHETE MUÑOZ, Soraya, *Por un feminismo radical y marxista. El Colectivo Feminista de Madrid en el contexto de la Transición española (1976-1980)*, op. cit.

Comme Soraya Gahete le signale on confond fréquemment le *Seminario Colectivo Feminista* de Madrid, créé en septembre 1975, et le *Colectivo Feminista* de Madrid, créé après la scission vers septembre 1976. *Ibid*, p. 180-181.

57 Dans un entretien en 1976 dans laquelle elle revient sur les origines du Collectif, Lidia Falcón signale que c'est le groupe le plus radical au sein de l'AEMU, organisé autour de la Comisión de Feminismo, qui est à l'origine de « l'organisation la plus radicale de toutes : le Collectif Féministe de Barcelone », GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo*, op. cit., p. 83.

58 Dans un document issu du Collectif Féministe de Barcelone celui-ci affirme qu'il est né à l'été 1975 « tras el germen de una reunión en febrero de 1974 en la que participaron 10 mujeres entre las que se encontraban Adela Tomás, Regina Bayo, Lidia Falcón, Carmen Alcalde, María José Ragué Arias y Ana Estany », Colectivo Feminista de Barcelona, « Comunicado de colectivo feminista de Barcelona », p. 1, (s.f.), Fonds-929, Caja UC 31, Subcarpeta 6, ANC.

Féministe de Barcelone est composé de María José Ragué, Ana Estany, et sa sœur María Teresa Estany, Regina Bayo, Encarna Sanahuja, et Lidia Falcón. Plus tard, d'autres femmes, plus jeunes telles que Carmen Grau, Isabel Martínez et Isabel Monteagudo rejoignent le Collectif. Notons que Carmen Alcalde, quant à elle, ne milite pas au Collectif Féministe de Barcelone bien qu'elle ait des relations très étroites avec les militantes du Collectif. Ce fait nous semble très important par la suite en ce qui concerne *Vindicación Feminista* et les rapports entretenus avec les collectifs féministes notamment dans la volonté de Carmen Alcalde de faire de *Vindicación Feminista* un média ouvert à toutes les tendances et non pas un organe d'expression du Collectif Féministe de Barcelone.

2.1.2.2. RÉFLEXIONS AUTOUR DU TERME RADICAL DANS LE CONTEXTE ESPAGNOL. UN ADJECTIF DE NATURE POLYSÉMIQUE

Comme nous venons de l'évoquer, les postulats les plus importants du féminisme radical dans ses origines aux Etats-Unis s'articulent autour de deux auteures – en particulier Kate Millett et Shulamith Firestone – et à partir de deux idées centrales : l'homme comme oppresseur sexuel et économique de la femme et la famille comme cellule de base de son oppression. En Espagne, d'une manière générale, les Collectifs Féministes Homologués (*Colectivos Feministas Homologados*) s'inscrivent à l'origine dans la pensée féministe radicale étatsunienne à laquelle viennent s'adosser d'autres références, principalement des féministes socialistes telles que la psychanalyste britannique Juliet Mitchell, la canadienne Margaret Benston, ou encore l'étatsunienne Laurel Limpus, dont les textes les plus connus avaient été publiés en Espagne par María José Ragué dans *Hablan las Women's lib*. Ils s'inspirent également de la féministe française Christine Delphy dont le texte fondateur de sa pensée féministe matérialiste, *L'ennemi principal*, avait été également publié dans un autre recueil de textes féministes en 1977. Pour les féministes dites « radicales », dans le contexte espagnol le terme « radical » a plusieurs significations. Être radical signifie, tout d'abord, défendre la militance exclusive dans des groupes féministes, le féminisme constituant une alternative globale tant politique que sociale, comme tous les groupes dits « radicaux » s'accordent à le souligner. Ensuite, tous les groupes souscrivent au sens étymologique du mot, c'est-à-dire, qu'ils prétendent « aller à la racine de l'oppression de la femme ». Toutefois, leurs opinions divergent quant aux causes de l'oppression, comme le souligne le Collectif Féministe de Madrid :

Ser radical es « ir a la raíz de las cosas » como señaló Marx. El feminismo radical trata de llegar a la raíz de la opresión de las mujeres porque entiende que mientras no se supriman las causas, el paliar los efectos no resuelve nada. Y para poder eliminar las causas es preciso, primero, reconocerlas. El problema radical en qué dirección se ha de seguir en la búsqueda de esta raíz, porque es evidente que orientaciones diferentes en la misma darán lugar a planteamientos y conclusiones totalmente distintas⁵⁹.

Ainsi très rapidement, tout au long de l'année 1976 des différences apparaissent à mesure que les collectifs féministes commencent à approfondir le débat sur les causes de l'oppression des femmes ; ce qui entraîne parfois des crises voire des scissions. Scission, d'une part, entre un courant défini par Amparo Moreno, comme féministe radical matérialiste représenté par les Collectifs Féministes Homologués pour qui l'oppression des femmes a une origine matérielle, qui sera ensuite théorisée dans le « Mode de Production Domestique ». Ils proposent donc une lecture des rapports de genre en termes de classe⁶⁰. Par ailleurs, il y a aussi des différences entre les groupes radicaux indépendants ou autonomes comme LA MAR, le Collectif Pelvis ou encore le Séminaire Collectif Féministe. En effet, chez certains l'oppression spécifique des femmes tire son origine de la différence sexuelle entre les hommes et les femmes de plus, ils ne considèrent pas la femme en tant que classe économique et sociale opprimée⁶¹.

La deuxième distinction séparant les collectifs, et qui se révèle à nos yeux essentielle, est la question du rapport au pouvoir, notamment à la prise de pouvoir. Pour Lola G. Luna, fondatrice et militante de LA MAR, être « radical » c'est refuser tout sorte « d'institution, structure ou pouvoir » puisqu'on le considère *per se* comme patriarcal⁶². De ce fait, les Collectifs Féministes Homologués n'appartenaient pas au courant « radical » car ils ne remettaient pas en cause le pouvoir selon Lola G. Luna.

María Ángeles Larumbe, quant à elle, propose une autre classification des groupes féministes dans la même ligne que celle de Lola G. Luna. Selon l'auteure, il y a d'un côté un féminisme radical fondé sur l'oppression sexuelle des femmes puis, d'un autre côté, un courant marxiste qui ne s'inscrit pas dans le féminisme radical mais dans un féminisme égalitaire considérant « la femme en tant que classe à part entière ». En effet, ce dernier courant

59 Colectivo Feminista de Madrid, Resoluciones. Document « Puntualizaciones en torno al feminismo radical », Madrid, février 1978, dans GONZÁLEZ, Anabel, *El feminismo en España hoy*, op. cit., p. 151.

60 Le numéro cinq de *Vindicación Feminista* publie les lignes générales des Collectifs Féministes Homologués, parmi lesquelles on trouve : « la mujer constituye una clase. Ninguna opresión existe porque sí, sino que viene siempre determinada por una causa económica ; en el caso de la mujer, el papel que se le asigna en la unidad económica familiar, constituye la primera causa de su explotación. Esto diferencia a la mujer del hombre », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 46.

61 Nous trouvons cette différence au sein du féminisme radical entre une tendance dite marxiste et une autre dite indépendante dans le livre de Mercedes Augustí Puerta.

62 Entretien avec Lola G. Luna, le 31 octobre 2017, Barcelone.

estime que les femmes constituent une classe exploitée et opprimée par les hommes depuis des siècles ; il est donc dans leur intérêt de créer des partis politiques féministes⁶³. Ainsi, celui-ci serait représenté par l'Organisation Féministe Révolutionnaire, l'ORF, née en juin 1977 puis du Parti féministe espagnol ; organisations sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement. Il serait également représenté par le Collectif Féministe de Madrid. Toutefois, comme le signale Soraya Gahete, le Collectif Féministe de Madrid, créé en septembre 1976 après une scission du Séminaire Collectif Féministe de Madrid, a été défini comme appartenant au courant du féminisme radical bien qu'en raison de sa pensée théorique, il s'inscrivait dans le courant du féminisme marxiste très influencé par les thèses de la féministe française Christine Delphy⁶⁴. Ce n'est qu'au fil du temps que la plupart des collectifs, comme celui de Madrid, se sont considérés comme les représentants du courant du féminisme marxiste sans nier l'adjectif radical. De plus, comme plusieurs chercheuses ayant étudié l'image du mouvement féministe relayée par la presse l'ont démontré, les médias ont contribué à répandre une vision des féministes radicales, notamment des militantes des Collectifs Féministes Homologués, et en conséquence du terme « radical » ; terme imprégné de stéréotypes comme celui de la haine des hommes ou de position « extrémiste⁶⁵ ».

En ce qui concerne le Collectif Féministe de Barcelone, celui-ci se trouverait à mi-chemin entre le féminisme radical et le féminisme matérialiste puisqu'il n'a pas encore une ligne idéologique définitivement établie, d'après Larumbe. De même, au niveau organisationnel, le Collectif Féministe de Barcelone fonctionne sur la base de la non-hiérarchisation comme refus des structures traditionnelles des partis politiques, tandis que l'ORF mais surtout le PFE s'inscrit pleinement dans une organisation marxiste-léniniste avec un parti très centralisé⁶⁶.

63 LARUMBE GORRAITZ, María Ángeles, *Una inmensa minoría...*, *op. cit.*

64 GAHETE MUÑOZ, Soraya, *Por un feminismo radical y marxista. El Colectivo Feminista de Madrid en el contexto de la Transición española (1976-1980)*, *op. cit.*, p. 185.

65 LARRONDO URETA, Ainara, « La representación pública del movimiento de liberación de la mujer en la prensa diaria española (1975-1979) », *Historia contemporánea*, Universidad del País Vasco, n° 39, 2009, p. 649 ; RADCLIFF, Pamela, « La historia oculta y las razones de una ausencia. La integración del feminismo en las historiografías de la transición », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *op. cit.*, p. 54-55.

66 Nous en parlerons plus en détail dans le chapitre 8.

2.1.2.3. LES GROUPES RADICAUX AUTONOMES

Comme nous venons de le signaler, les débats théoriques au sein des collectifs féministes provoquent quelques scissions. À Barcelone, la première a lieu en juin 1976, après les Journées Catalanes lorsque un groupe qui ne souscrit ni à la thèse de la femme en tant que classe ni à la création d'un parti féministe, décide de quitter le Collectif Féministe de Barcelone. Les femmes démissionnaires fondent alors LA MAR (*Lucha Antiautoritaria de Mujeres Antipatriarcales Revolucionarias*⁶⁷), dont les sigles constituent une métaphore marine et renvoient à la nature comme « source de vie⁶⁸ ». La Mer parfois agitée, « La Mar agitada », parfois calme, « La Mar calma », donne son nom aux deux groupes de LA MAR. Pour les militantes de LA MAR, la pratique féministe radicale est fondée tout d'abord sur le vécu de l'expérience d'oppression spécifique aux femmes. C'est donc à partir de cette expérience pratique et subjective de l'oppression que les femmes peuvent créer les moyens de leur propre libération. D'où l'importance de la pratique de l'auto-conscience mais également du refus de reprendre des modèles d'analyse déjà existants comme le marxisme. De même, la destruction du système et du pouvoir patriarcal passe également par la reprise du contrôle du corps et de la sexualité féminine par les femmes, jusqu'à présent entre les mains des hommes en général, et des médecins en particulier⁶⁹. En ce sens, LA MAR s'inscrit dans le courant du *Self-Help* né aux États-Unis à la fin des années 1960. L'un des collectifs du *Self-Help* le plus connu était celui de Boston qui publie en 1971 l'ouvrage classique *Our bodies, ourselves* traduit en espagnol par Leonor Taboada en 1982 sous le titre *Nuestros cuerpos, nuestras vidas*. D'ailleurs, Leonor Taboada collabore souvent avec les féministes de LA MAR en organisant des ateliers d'auto-exploration ou de discussion sur des méthodes contraceptives. En ce qui concerne les références théoriques du groupe, LA MAR puise ses connaissances dans plusieurs sources. Ses références sont certes Shulamith Firestone et Kate Millett mais aussi l'Italienne Carla Lonzi et son groupe Rivolta Femminile, fondé sur la technique de l'auto-conscience. Au niveau politique, les militantes se sentent plus proches d'un socialisme utopique, voire libertaire⁷⁰ ; ce qui fait qu'un peu plus tard certaines militantes de LA MAR collaborent ensemble avec les militantes anarchistes de *Mujeres Libres*⁷¹. Si elles re-

67 Sur la formation de LA MAR et du féminisme autonome catalan voir notamment LUNA, Lola G., « Apuntes històrics del feminisme català : de LA MAR a las Lagunas de Ruidera, pasando por Granada, 1979-1986 », *op. cit.*, p. 95-108. *Hojas de Warmi*, n° 8, 1997, p. 95-108. Parmi les femmes qui composent LA MAR se trouvent Xús Borrell, Gretel Ammann ou encore Karnele Marchante.

68 « Declaración de La Mar, elaborada para ser publicada en el libro de Amparo Moreno en marzo 1977 », Moreno, Amparo, *op. cit.* p. 188-191. Elles vont publier également un fanzine : *D-ones de La Mar* qui publie deux numéros en janvier et en décembre 1977.

69 « Nuestro cuerpo nos pertecene », *D-ones de La Mar*, n° 1 janvier 1977, p. 6.

70 Entretien avec Lola G. Luna, le 31 octobre 2017, Barcelone.

71 Même si LA MAR disparaît en 1977, pour Lola G Luna, ses membres poursuivent leur action dans la Coordinadora de Barcelona. En 1979, elles fondent avec des femmes de la CNT le premier *Casal de la Dona* et en 1980 a lieu le premier rassemblement indépendant des féministes qui se poursuit jusqu'en 1986.

fusent un féminisme que l'on peut qualifier d'« égalitaire », les militantes de LA MAR ne se reconnaissent pas non plus comme appartenant à un féminisme différencialiste même si un peu plus tard certaines de ses militantes sont identifiées avec ce courant, comme c'est le cas de Victoria Sendón de León qui rejoint le groupe après la dissolution du Séminaire Collectif Féministe de Madrid.

Dans la suite du courant dit « Self-Help », basé sur les groupes d'auto-conscience et portant un intérêt capital à la sexualité et la technique de l'auto-exploration, on retrouve d'autres collectifs tels que le groupe FIGA en Galice, TERRA de Valence dont le texte fondateur de discussion était le manifeste du groupe étatsunien « RedStoking », avec lequel les militantes se sentaient très identifiées⁷², ou encore le Collectif Pelvis de Mallorca fondé par Leonor Taboada. Enfin, dans la ligne radicale autonome, en juillet 1977 naît LAMBROA (Lutte anti-patriarcale de femmes révolutionnaires de Biscaye) à l'initiative d'un secteur de l'Assemblée des femmes de Biscaye. Comme LA MAR, il s'agit d'un groupe indépendant qui prône « l'appartenance unique » suite au constat d'un groupe de femmes – qui avaient milité dans des partis de gauche et d'extrême gauche – sur l'incapacité des hommes progressistes à trouver une « solution à [leurs] problèmes⁷³ ». LAMBROA signifie également en basque « pluie légère » et symbolise un mouvement qui pénètre lentement dans la société, notamment en référence aux changements des mentalités. Ses propos théoriques sont exposés pour la première fois dans les Premières Journées du Pays Basque (Las Jornadas Euskadi) en 1977 où elles défendent la dissolution de la famille et la nécessité pour les femmes de se charger de leur propre libération⁷⁴.

Enfin, bien qu'ils ne répondent pas à la définition de collectif radical, il nous semble important de mentionner d'autres collectifs qui par certains aspects rejoignent les thèses des Collectifs radicaux et dont les membres vont collaborer également avec le Collectif Féministe de Barcelone puis avec la revue *Vindicación Feminista*. Fondé en novembre 1975 mais légalisé en janvier 1976 l'*Asociación Nacional de Comunicación Humana y Ecología* ANCHE⁷⁵ s'ins-

72 Créé en janvier 1976 à Valence par un groupe de dix femmes qui se sont réunies pour débattre sur la maternité, l'avortement ou encore la menstruation, le Collectif TERRA misait également sur le contrôle de la sexualité comme moyen de libération. AUGUSTIN PUERTAS, Mercedes, *Feminismo : Identidad personal y lucha Colectiva*, op. cit., p. 135.

73 URRUZOLA, María José, Colectivo feminista Lambroa, « Cómo se define el Colectivo Feminista Lambroa ? », 14 janvier 2000.

En ligne : <http://fundacionbetiko.org/wp-content/uploads/2012/11/colectivo-feminista-lambroa.pdf>
LAMBROA ou Lanbroa disparaît en 1978. En 1986, le collectif réapparaît à nouveau. Pour un parcours sur la deuxième étape voir : Colectivo Feminista Lanbroa, « Apuntes para abrir un debate sobre la situación actual del feminismo », *Lectora*, n° 12, p. 91-95, 2006. En ligne : <http://www.raco.cat/index.php/Lectora/article/view-File/205571/284784>

74 DE ELU, Arantza, « Lambroa, nuevo grupo feminista en Euskadi », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 22.

75 Document, « Nacimiento, trayectoria y disolución del grupo de Mujeres de ANCHE (Barcelona) 15 avril 1977 », MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit., p. 180-184.

crit dans ce qu'à l'époque on appelle une troisième voie ou la *línea de Barcelona*, comme le Front de Libération des Femmes (FLM) de Madrid créé antérieurement en décembre 1975. ANCHE, adopte un positionnement intermédiaire entre les féministes qui dépendent des partis politiques et les féministes radicales ou celles issues du militantisme unique⁷⁶. En ce sens, à l'instar des féministes militant dans des partis politiques, les militantes d'ANCHE considèrent que la transformation du système politique, économique et social est une condition *sine qua non* de la libération des femmes. Cependant, comme les radicales, elles affirment la spécificité de l'oppression féminine et par conséquent, la nécessité d'une organisation féministe autonome et indépendante des partis politiques⁷⁷. En conséquence, les militantes d'ANCHE se montrent favorables au double militantisme partisan et féministe. Parmi ses militantes et fondatrices figurent l'ingénieure Laura Tremosa – l'association ayant été créée sous l'égide de l'Ecole d'Ingénieurs – la traductrice Mireai Bofill, l'artiste Mari Chordà ou encore la dessinatrice phare du féminisme, Nuria Pompeia, une des collaboratrices de *Vindicación Feminista* militant en même temps dans le PSUC. Dans plusieurs rassemblements féministes, ANCHE se détache par son ton radical pointant du doigt les raisons profondes de l'oppression des femmes et rejoignant parfois, avec le Collectif Féministe de Barcelone, sur divers sujets tels que la sexualité ou la famille.

La position de ce groupe féministe ni radical ni réformiste étant mal définie, des tensions émergent bientôt entre des militantes qui s'efforcent de mieux cadrer ANCHE. Après une assemblée célébrée en janvier 1977 où surgissent quatre positions sur la nécessité ou non d'une analyse globale, ANCHE disparaît en avril 1977⁷⁸. L'année 1977 correspond également à l'apparition d'un nombre important de collectifs qui se définissent comme radicaux. Ils ont en commun la défense de l'indépendance de toute organisation ou groupe politique⁷⁹.

76 ROSIQUE, Francisca, « Hay doscientas siglas para agruparlos, Movimientos feministas en España », *Informaciones*, 25 février 1977, p. 6. Archivo Linz, <https://linz.march.es/documento.asp?reg=r-48776>. Consulté le 28/11/2107.

77 « Comunicat presentat a la ponència Dona i Política. A.N.C.H.E. », COMISSIÓ CATALANA D'ORGANIZACIONS NO GOVERNAMENTALS SECRETARIAT DE LES JORNADES, *Jornades catalanes de la dona, Barcelona*, Documentación y Publicaciones Generales, 1977, p. 240.

78 Document « Nacimiento, trayectoria y disolución del grupo de mujeres de ANCHE (Barcelona), 15 avril 1977 », *op. cit.*, p. 184.

79 Ainsi, par exemple, dans un document datant de novembre 1977 où il est question de définir les points fondamentaux des groupes radicaux indépendants, on retrouve une liste signée par 20 collectifs qui se définissent comme « radicaux ». Parmi lesquels se trouvent LA MAR, le Séminaire Collectif Féministe de Madrid, le Collectif féministe de Karaté, des collectifs d'auto-conscience et de Help-Self, le Collectif de LA SAL, des groupes de théâtre féministe, de presse ou de photo féministe ou encore le Collectif Féministe radical de Madrid. Document « Propuesta presentada por el Collectiu Feminista de Barcelona. Puntos fundamentales de la Coordinadora Estatal de Grupos Feministas », 6 novembre 1977, Fonds-929, Code 368, UI 71, ANC.

2.2. LES RASSEMBLEMENTS FÉMINISTES

Dans les paragraphes précédents, nous avons replacé l'émergence des groupes féministes espagnols appartenant au courant radical dans un cadre national et international. C'est autour maintenant des rassemblements qui durent pour la plupart plusieurs journées ; durant lesquels les féministes se réunissent et débattent sur les problématiques centrales de l'agenda féministe national et international. Moments privilégiés de contacts, d'échange et de visibilité publique, ces rassemblements féministes représentent un rendez-vous féministe incontournable de la période car ils sont en même temps l'aboutissement d'un travail préalable réalisé par les différents groupes participants qui exposent au grand jour leurs activités mais également le point de départ pour le lancement et la coordination de nouvelles actions à plusieurs échelles.

D'autre part, l'année 1975 étant souvent considérée comme l'« année zéro » du mouvement féministe en Espagne, le congrès international féministe organisé entre autres par Lidia Falcón et Carmen Alcalde en 1974, qui allait réunir des centaines de femmes venues de différents pays, vient nuancer cette affirmation bien qu'il ne voie finalement pas le jour.

2.2.1. LE *CONGRESO INTERNACIONAL FEMINISTA* DE 1974 : UN ESSAI AVORTÉ ?

Si l'Année Internationale de la Femme prévue en 1975 crée un contexte international propice à la célébration d'événements et de rassemblements favorisant débats et échanges, un an auparavant, en novembre 1974, un congrès international féministe aurait dû avoir lieu à Barcelone mais ne verra jamais le jour⁸⁰. Ce congrès se voulait en effet l'aboutissement de toute une série d'initiatives, de rassemblements, de congrès, de discussions dont nous avons parlé, qui s'étaient tenus de façon plus ou moins clandestine en Espagne dès la seconde moitié des années 1960 mais tout particulièrement à partir de 1970. Parmi les organisatrices, figuraient entre autres, Lidia Falcón, Maria José Ragué, Carmen Alcalde, Adela Tomás, Regina Bayo ou encore Carmen Riera, groupe qui, à l'exception de Carmen Alcalde, se retrouvera une année plus tard pour créer le Collectif Féministe de Barcelone. Le travail ne se fait pas attendre.

⁸⁰ Le congrès devait avoir lieu à l'origine les 28, 29 et 30 octobre au Palais des Congrès, dans la *Feria Oficial Internacional de Muestras* de Barcelone. Puis, en raison de problèmes de réservation, le congrès se voit reporté à la première semaine de novembre.

Si le congrès n'a pas eu lieu en raison de la détention de Lidia Falcón, ce qui provoque la suspension du congrès en signe de solidarité envers les détenues, les lettres d'invitation, les tracts, les brochures du programme, témoignent de l'ampleur attendue du congrès et nous ont permis de reconstruire la façon dont il allait être organisé. Ils nous donnent aussi des informations sur les participantes ainsi que sur le contenu des communications qui allaient y être présentées.

La préparation du congrès est évoquée à plusieurs reprises par Lidia Falcón tantôt dans son livre de mémoires féministes tantôt dans ses articles lorsqu'elle évoque l'origine de *Vindicación*⁸¹ ; mais également dans un entretien réalisé durant l'été 1974 par les professeures étatsuniennes Linda Gould Levine et Gloria Feiman Waldman⁸². Amparo Moreno signale, quant à elle, que l'été 1974 Lidia Falcón était en train d'organiser un Congrès international féministe et mentionne même que le congrès était censé structurer l'« Internationale Féministe⁸³ ». Francisco Arriero emploie les mêmes termes pour se référer au congrès, en indiquant qu'avant son arrestation Lidia Falcón était en train d'organiser une « internationale féministe⁸⁴ ».

Dans un communiqué de presse annonçant la suspension du congrès en raison de l'arrestation de Lidia Falcón, on signale que l'*Asociación española de Mujeres Universitarias* était chargée de l'organisation⁸⁵. Cela n'est pas surprenant puisque, comme nous l'avons déjà signalé, le début des années 1970 représente un nouveau tournant pour l'AEMU, ce qui peut expliquer à bien des égards la décision de participer aux préparatifs d'un congrès international féministe organisé sous l'impulsion de Lidia Falcón en 1974. Le rôle réel de l'Association des Femmes Universitaires dans l'organisation reste toutefois un peu flou. Ainsi, lorsque Charo Ema, vice-présidente de l'AEMU est questionnée sur le rôle de son association dans le congrès ; cette dernière indique uniquement que des femmes de l'association souhaitent présenter quelques communications, notamment sur les femmes et l'éducation, mais aucune allusion n'est faite sur le rôle de l'AEMU⁸⁶ dans l'organisation. En effet, il pourrait bien s'agir d'un simple soutien stratégique du fait des bonnes relations entretenues entre Lidia Falcón et l'AEMU et notamment avec le groupe des jeunes membres, y compris avec Charo

81 FALCÓN, Lidia, « La revista *Vindicación Feminista* (1976-1979) », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad, 1930-1980*, op. cit., p. 391-396.

82 GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo*, op. cit., p. 70.

83 MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit., p. 49.

84 ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres. De la lucha contra Franco al feminismo*, op. cit., p. 192.

85 Document « Suspensión del Congreso Internacional Feminista en Barcelona debido a la detención de Lidia Falcón », [s.d.] Fonds-929, UC388, subcarpeta 95, ANC.

86 Entretien avec Charo Ema, propos recueillis par GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo*, op. cit., p. 57-58.

Ema. Or, ce n'était pas la première tentative d'organisation d'un tel congrès en Espagne⁸⁷. Lidia Falcón était en effet au courant du congrès organisé au tournant des années 1960 par la juriste Maria Telo, avec qui elle avait participé à divers colloques et congrès sur la femme⁸⁸. À Madrid, María Telo Nuñez⁸⁹, qui avait créé en septembre 1971 après de longues années de lutte l'Association Espagnole des Femmes Juristes (AEMJ), *Asociación española de mujeres juristas* au sein de la Fédération Internationale des Femmes de Carrière Juridique (FIFCJ) à laquelle elle avait adhéré à titre personnel en 1956, avait déjà participé aux divers Congrès organisés par la FIFCJ et rencontré lors de ces réunions des avocates d'autres pays européens. Ainsi par exemple, en 1969 elle avait réussi à organiser à Madrid le congrès annuel de la FIFCJ qui rassembla environ 70 femmes venues de 17 pays différents y compris quelques déléguées des pays soviétiques⁹⁰.

Lidia Falcón voulait ainsi reproduire ces types de rencontres à Barcelone surtout en 1974, puisqu'aucune réunion similaire n'était prévue ; toutefois en abordant tous les sujets qui touchent aux femmes sous divers angles, non pas seulement sous l'angle juridique. Le

87 Dans le premier tiers du XX^e siècle, l'Espagne allait être aussi le pays organisateur d'une grande rencontre féministe internationale. Il s'agissait du VIII Congrès de l'IWSA, International Woman Suffrage Alliance, (Alliance internationale pour le suffrage des femmes). Si le Congrès s'est finalement tenu à Genève en juin 1920, il a compté sur une importante délégation d'Espagnoles, et de plus, deux des associations de femmes espagnoles les plus importantes ont officiellement adhéré à l'IWSA. Ce congrès sert aussi d'élément de dynamisation au féminisme espagnol. De même, l'organisation de ce congrès témoigne de l'existence d'un féminisme international dynamique mais également de connexions existantes entre le féminisme espagnol et ses homologues étrangers dont le point de départ semble l'organisation du Congrès de l'IWSA. Sur ce congrès ainsi que sur le rôle de l'Espagne voir : LIZARRAGA VIZCARRA, Isabel et AGUILERA SASTRE, Juan, *De Madrid a Ginebra. El feminismo español y el VIII Congreso de la Alianza Internacional para el Sufragio de la Mujer*, Barcelona, Icaria, 2010.

88 En effet, dès les années 1960, Maria Telo et Lidia Falcón participent à des colloques et congrès sur la situation de la femme. Ainsi, par exemple, en novembre 1970, l'Année Mondiale de l'Education, toutes les deux participent à un cycle de conférences organisées par des organisations catholiques féminines à Barcelone, sur la femme dans le monde et dans l'église. Parmi les participantes, il y avait, entre autres, María Telo Nuñez, Pilar Bellosio (présidente de l'*Unión Mundial de las Organizaciones Femeninas Católicas* (l'UMOF), Mary Salas (experte de l'UNESCO), ou encore Lidia Falcón. En 1973, a eu lieu toujours à Barcelone un symposium sur le « *Estatuto jurídico de la Mujer casada* » dans différents pays. À ce symposium, qui avait duré trois jours (16, 17 et 18 mai), avaient participé plusieurs intervenants parmi lesquels, Trjan Ionasco, enseignant à l'université de Budapest ; le docteur Luigi de Luca, de l'Université de Rome mais aussi María Telo Nuñez, « abogado vocal de la Comisión General de Codificación » et Lidia Falcón, « *Estatuto jurídico de la mujer casada* por Lidia Falcón », 1973, Fonds-928, Cod: 1717, ANC, p. 1.

89 Voir à ce sujet notamment les travaux de RUIZ FRANCO, María del Rosario, « Participación de mujeres en el ámbito jurídico durante el franquismo : la creación de la Asociación Española de Mujeres Juristas », AGUADO, Ana (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos sociales y cultura de la paz*, op. cit., p. 129-142 ; « La Asociación española de mujeres juristas », BUSSY-GENEVOIS, Danièle (dir.), *Les Espagnoles dans l'histoire...*, op. cit., p.169-185 ; « La situación legal : discriminación y reforma », NIELFA CRISTÓBAL, Gloria (ed.), op. cit., p.117-144 ; « María Telo y la participación de mujeres juristas en la Comisión General de Codificación (1973-1975) », *Asparkia : Investigación feminista*, n°17, 2006, p.165-180.

María Telo a témoigné de son expérience dans « De la discriminación a la igualdad en el Código Civil », AGOAGA, Concha (ed.), *1898-1998. Un siglo avanzando hacia la igualdad de las mujeres*, Madrid, Comunidad de Madrid, 1999, p.223-233. Plus tard, elle publie un livre racontant ses années de lutte pour l'élimination des discriminations à l'encontre des femmes dans le droit espagnol dans *Mi lucha por la igualdad jurídica de la mujer*, Navarra, Aranzadi, 2009.

90 Elle y présente, lors de la session ouverte, un exposé intitulé « La Mujer en el Derecho Civil » sur la discrimination des femmes dans la législation espagnole ainsi que sur la nécessité de réformer en priorité quatre aspects du Code Civil particulièrement discriminatoires pour les femmes. RUIZ FRANCO, María del Rosario, « Participación de mujeres en el ámbito jurídico durante el franquismo : la creación de la Asociación Española de Mujeres Juristas », op. cit., p. 139.

congrès international, qui était censé réunir des femmes de divers pays, avait pour objectif en effet de discuter de toutes les questions concernant les femmes, autrement dit, « para discutir sobre las condiciones de trabajo de las mujeres, el matrimonio, el divorcio, la sexualidad o el control de la natalidad⁹¹ ».

Cela dit, Lidia Falcón invite María Telo à y participer tout en lui proposant, en tant que présidente de l'Association des Femmes Juristes « de coordonner ensemble avec l'AEMU l'organisation du congrès⁹² ». Proposition que refuse poliment Maria Telo après en avoir discuté avec la direction de l'AEMJ, pour la raison suivante « otras entidades femeninas nos han solicitado, de una forma u otra algo similar, y nunca hemos accedido ». Elle accepte cependant d'y présenter une communication à condition que ce soit sur le Droit matrimonial tout en déclarant que le « programme leur semble très intéressant et très complet⁹³ ». Tout d'abord, l'allusion à l'AEMU dont le rôle semble plutôt être celui d'un « sponsor » dans l'invitation à Maria Telo, semblerait être utilisée comme une sorte de stratagème afin de convaincre Maria Telo et l'AEMJ d'y participer en tant qu'organisatrices. Deuxièmement, il nous semble très probable que Lidia Falcón désirait bénéficier de la participation et de l'expérience de Maria Telo dans l'organisation de congrès internationaux en Espagne, tout comme du prestige de l'AEMJ pouvant réduire le risque d'une éventuelle interdiction de la part des autorités⁹⁴.

Le congrès, qui s'adressait particulièrement aux collectifs féministes européens mais également nord-américains (Canada et États-Unis) et africains, notamment algériens – dont Lidia Falcón souligne leur courage dans leur double combat contre le colonialisme et le machisme⁹⁵ –, cherchait à échanger idées, méthodes de luttes et de collaboration afin de « confrontar las experiencias, las ideologías y los métodos operativos de todos los Movimientos Feministas⁹⁶ ». En raison de son caractère semi-clandestin dû aux circonstances politiques que vit l'Espagne⁹⁷ et au risque de l'interdiction, le congrès devait s'organiser très discrètement, comme les organisatrices l'avaient d'ailleurs précisé à toutes les participantes. La publicité dans les médias étant très risquée, la publicité du congrès devait se faire de

91 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 80.

92 Lettre de Lidia Falcón, du 17 juillet 1974, Fonds-929, 388, UI 95, ANC.

93 Lettre de Maria Telo, [s.d] Fonds-929, 388, UI 95, ANC.

94 Comme le remarque Lidia Falcón quelques mois avant la date du rassemblement féministe, même si elle espère que non, elle n'exclut pas totalement la possibilité que le congrès soit interdit au dernier moment, comme cela arrive souvent.

95 Entretien avec Lidia Falcón, propos recueillis par GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo*, op. cit., p. 70.

96 Lettre de Lidia Falcón [sd], Fonds-929, 388, UI 95, ANC.

97 En août 1974, Lidia Falcón envoie une lettre aux participantes en les informant du report de la date du congrès, mais également de l'aggravation de la situation politique en Espagne « Diez trabajadores de banca, que han pasado al TOP, y que mientras se descansa de los ardores de agosto no se ocupará nadie de su libertad. O quizá sí... la TVE lo dirá. Nuestras botellas de champán ocupan todo el espacio de las neveras españolas » Lettre de Lidia Falcón à Jack Herrling, 5 août 1974, Fonds-929, UC 388, UI 95, ANC.

bouche à oreille entre les collectifs féministes ou par correspondance, ou bien encore dans les universités⁹⁸.

En ce qui concerne les participantes, parmi les invitées étrangères se trouvaient des personnes s'inscrivant à titre individuel mais aussi des associations avec une présence très significative des organisations nord-américaines⁹⁹. En Europe, la délégation française s'articule autour d'Alicia Guerrero, française d'origine hispanique qui habite Paris et qui compte y participer avec une trentaine de femmes. C'est elle d'ailleurs qui semble renseigner Lidia Falcón à propos du groupe féministe autour d'Antoinette Fouque et de Des Femmes qui sont aussi invités à participer au congrès¹⁰⁰. Par ailleurs, des femmes célèbres militant pour les droits des femmes et engagées politiquement sont également invitées. Il s'agit d'écrivaines, de femmes politiques ou encore d'actrices engagées¹⁰¹. Les organisatrices adressent une invitation spéciale à l'écrivaine Juliet Michelle en signalant l'importance capitale de sa présence en tant qu'écrivaine réputée¹⁰². Des maisons d'édition féministes telles que, *Women's press. A feminist newspaper*, de Canadà, Oregon¹⁰³ ou des revues féministes telles que la revue féministe italienne *Effe* avec laquelle commence à collaborer Lidia Falcón au début de l'année 1974¹⁰⁴, sont également invitées.

En ce qui concernait le contenu « provisoire » du congrès, celui-ci était divisé en cinq sections (femme et famille, femme et travail, sexualité, femme et éducation, et enfin, services (créations de crèches, cantines populaires, services de ménage à domicile, institutions de formations, etc.). Chaque sujet étant divisé à son tour, en plusieurs communications, dix en moyenne. Femme et travail était le sujet qui comptait le plus de communications (douze)

98 Lettre de Mary Louise Dietrich, 24 septembre 1974, Fonds-929, UC 388, UI 95, ANC.

99 Dans les lettres que nous avons trouvées, une partie concernait des organisations du Canada/États-Unis. Sylvia Falconer Munsey d'Alaska, appartenant au groupe de Libération des Femmes d'Anchorage, « Anchorage Women's Liberation Group ».

100 Intéressée par le livre de *Mujer y sociedad* qu'elle a acheté lors un voyage à Madrid, Alicia Guerrero contacte Lidia Falcón au début de l'été 1974. Elle a parlé de son livre à une amie qui travaille pour une maison d'édition et qui dirige une collection féministe et qui serait intéressée par la traduction du livre en français ainsi que par d'autres livres d'auteures espagnoles. D'ailleurs dans la lettre, elle lui demande aussi le contact de Maria Aurèlia Capmany, après avoir essayé sans succès, de contacter la maison d'édition Oikos-tau. Nous imaginons qu'il s'agit du livre *El feminismo ibérico* paru dans chez maison d'édition. Mais elle lui demande aussi le contact de Nuria Pompeia dont elle souhaite une illustration pour une pièce de théâtre. Par la suite, Lidia Falcón lui demande des renseignements sur le groupe de Des Femmes, à quoi Alicia Guerrero répond qu'elle ne le connaît pas personnellement mais lui fait savoir qu'une amie très proche : « me ha hablado muy mal de ella (en parlant d'Acacia, traductrice de la maison d'édition Des Femmes) y de las otras chicas de la editorial de las mujeres. Les acusa de doblez y de falta de lealtad. No sé si es verdad. », Lettre d'Alicia Guerrero, 5 août 1974, Fonds- 929, 388, UI 95, ANC.

101 Parmi les actrices, figurent Jane Fonda, très engagée politiquement ; l'actrice anglaise Vanessa Redgrave, membre du « British Actors Equity », mais aussi militante du parti trotskiste « Workers Revolutionary Party », pour lequel elle sera candidate aux élections à plusieurs reprises ; l'ex-actrice devenue femme politique, Melina Mercouri, d'origine grecque, figurent parmi ces participantes.

102 Lettre du 9 septembre à Juliet Michelle, Fonds-UC 929, Cod : 388, UI 95, carpeta 95, ANC.

103 Fondée en 1970, *Women's Press* est la plus ancienne maison d'édition féministe de langue anglaise au Canada. Pour plus d'information voir son site web : <https://womenspress.canadianscholars.ca/>

104 Lettre de Vanna Vannuccini, revue *Effe*, 17 février 1974, Fonds-928, UC 1284, UI : 236. ANC.

tandis que sexualité n'en comptait que cinq. Il semble pourtant que le sujet lié à la sexualité avait une place de choix. Notons d'ailleurs, que la manière dont il allait être abordé témoigne de la « radicalité » de son contenu. Ainsi, les communications sur la sexualité ne s'attachaient pas seulement au contrôle de la natalité mais aussi aux différences culturelles entre la sexualité masculine et féminine, aux mythes et tabous religieux ou encore au lesbianisme et à la physiologie féminine ce qui peut laisser entendre qu'il s'agissait de parler des organes génitaux, notamment du clitoris ainsi que du plaisir et du désir sexuel chez les femmes. Si la question de l'avortement n'était pas clairement mentionnée¹⁰⁵, elle allait être abordée sous la rubrique contrôle de la natalité, non pas en grande réunion plénière mais en petit groupe de discussion. C'était le premier congrès international célébré en Espagne où la question du contrôle de la natalité allait être abordée depuis l'instauration de la dictature.

Si nous avons décidé de nous attarder sur ce congrès qui finalement n'a pas vu le jour c'est parce qu'il prouve qu'avant la mort de Franco, il existait déjà un mouvement féministe dynamique en Espagne, qui se nourrissait des mouvements étrangers et qui participait pleinement aux débats internationaux du féminisme de la seconde vague ; ce qui permet de nuancer les chronologies traditionnelles sur la genèse du mouvement féministe en Espagne. De plus, son organisation va permettre de mettre en contact les organisatrices espagnoles avec des groupes et des féministes étrangères dont les liens vont se révéler très importants pour l'avenir. Ainsi, par exemple, suite à l'annulation du congrès, la mobilisation de certains groupes invités va se révéler fondamentale pour la libération de Lidia Falcón¹⁰⁶.

105 Pour ce qui est des participantes étrangères, figurent Beatrice Blair de New York, directrice exécutive de NARAL (National Abortion Right Action League) dont la vice-présidente d'honneur est Betty Friedan. Celle-ci est contactée afin de l'inviter à y participer avec une communication sur l'avortement qui serait incluse dans les communications « contrôle de la natalité ». On souligne l'intérêt du sujet tout en insistant sur la nécessité de ne pas l'évoquer directement en signalant que ce sujet sera très important « notamment dans les petits groupes de discussion ». « This topic is subsumed under the category Birth Control but will be an important subject, especially in small discussion groups ». Lettre de Lidia Falcón, 12 septembre 1974, Fonds-928. UC 1284 UI : 236. Nous traduisons.

106 Ainsi, par exemple, dans une dernière lettre écrite en septembre, adressée cette fois-ci à Emma Fernández, principale personne de contact pour l'organisation du congrès, Alicia Guerrero informe qu'elle a appris par *Le Monde* l'arrestation de Lidia Falcón et de sept autres personnes et finit par la prier de lui fournir le contact de l'avocat de la défense. Lettre d'Alicia Guerrero, 26 septembre 1974, Fonds-929, UC 388, UI 95, ANC.

Nous faisons référence notamment ici au groupe de Des femmes ou aux invitées étasuniennes. Nous en parlerons ultérieurement dans le chapitre 7.

2.2.2. LES PREMIÈRES JOURNÉES POUR LA LIBÉRATION DE LA FEMME : UN POINT DE DÉPART OU UN POINT D'ARRIVÉE ?

A) *L'ANNÉE INTERNATIONALE DE LA FEMME (1975) : VÉRITABLE OPPORTUNITÉ POUR LES FEMMES OU INITIATIVE CONTESTÉE ?*

L'année 1975 marque, pour les collectifs féministes espagnols, un double tournant : d'abord, celui de la mort de Franco qui déclenche le processus politique que l'on nomme « la transition politique », c'est-à-dire la période de transition entre la chute de la dictature et la mise en place d'un système politique démocratique qui s'achève avec la victoire du Parti Socialiste lors des élections présidentielles de 1982. Pour les groupes féministes, la fin de la dictature symbolise en plus la possibilité de mettre en place une nouvelle société non seulement démocratique mais libérée de la domination masculine, où hommes et femmes seraient sur un pied d'égalité. Ensuite, la célébration de l'Année Internationale de la Femme offre aux collectifs et aux associations des femmes et féministes, la possibilité de mettre au centre du débat politique et social la question de la reconnaissance des droits des femmes.

La proclamation de l'Année Internationale de la Femme est décrétée par l'ONU lors de la XXVII session célébrée le 18 décembre 1972 sous l'impulsion de la CSW (*Comission of the status of Women*), commission pour les droits des femmes créée en 1947¹⁰⁷. Cet évènement s'intègre dans la nouvelle stratégie de l'ONU axée sur le développement, qui cherche à promouvoir l'égalité entre les hommes et les femmes notamment « en mettant l'accent sur la responsabilité et le rôle important des femmes dans le progrès économique, social et culturel à échelle nationale, régionale et internationale¹⁰⁸ ». Réponse voire « clin d'œil » opportuniste ou non aux mouvements féministes internationaux, les douze mois de l'année 1975 vont être consacrés à la promotion des droits des femmes dans le monde sous le thème central : « égalité entre l'homme et la femme, développement et paix » ; ainsi qu'à la célébration de la première Conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes qui aura lieu au Mexique.

Pour les collectifs féministes de divers pays le sentiment vis-à-vis de la célébration de l'Année Internationale de la Femme est mitigé. Si la plupart des organisations féministes restent sceptiques voire très critiques vis-à-vis de la célébration qu'elles voient comme un geste

107 DÍAZ SILVA, Elena, *El Año Internacional de la Mujer en España y Francia, 1975*, op. cit, p. 296-301.

108 « Resolución de la Asamblea General », núm. 3010. Año Internacional de la Mujer. XXVII Periodo de Sesiones. 18 de diciembre de 1972, p. 73, citée dans *Idem*, p. 298.

plutôt réformiste contrôlé par les Etats et les partis politiques pour leurs intérêts et pour améliorer leur image¹⁰⁹, il n'en demeure pas moins que la célébration est perçue comme une opportunité de faire entendre la voix des femmes dans le monde, de dénoncer la situation des femmes dans la société, de mettre en place des mesures pour réduire voire éliminer les discriminations des femmes ou encore pour promouvoir des initiatives internationales.

En Espagne, ces craintes ne font que s'accroître lorsque la Section féminine de la Phalange, qui jusque-là avait monopolisé la participation politique des femmes dans les instances officielles de l'Espagne tout au long de la dictature¹¹⁰, se voit attribuer par le gouvernement le rôle d'organisatrice des événements ainsi que la représentation officielle de l'Espagne¹¹¹. Pourtant, comme le rappelle Giuliana Di Febo, cette initiative du régime visant à renforcer l'image de la Section Féminine va bientôt se transformer en la réappropriation d'un nouvel espace d'intervention et de débat de la part de nombreux secteurs féminins/féministes¹¹², débouchant à la fin de l'année sur la célébration des Premières Journées pour la Libération de la Femme organisées à Madrid le 6 décembre 1975.

109 RUSSELL, Diana E.H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : international tribunal proceedings*, Millbrae, California : Les-Femmes Publishing, 1990 [1^{ère} édition 1976], p. 151.

110 Aujourd'hui existe une notable bibliographie sur le rôle de la Section Féminine de Phalange. Nous renvoyons entre autres à : ENDERS, Victoria L., « Problematic Portraits : The ambiguous Historical Role of the *Sección Femenina* of the phalange », dans ENDERS, Victoria et RADCLIFF, Pamela Beth (eds.) *Constructing Spanish Womanhood : Female Identity in Modern Spain*, Albany, State of New York University Press, 1999, p. 375-399 ; OTERO, Luis, *La sección femenina*, Madrid, Ed. Edaí, 1999; BLASCO HERRANZ, Inmaculada, « Las mujeres de la Sección Femenina de Falange: sumisión, poder y autonomía », dans CERRADA, Ángela (ed.), *Las mujeres y el poder: Representaciones y prácticas de vida*, Madrid, Asociación Cultural Al-Mudayna : Asociación Española de Investigación de Historia de las Mujeres (AEIHM), 2000, p. 253-261; RICHMOND, Kathleen, *Las mujeres en el fascismo español. La sección femenina de la falange. 1934-1959*, Madrid, Alianza Editorial, 2004; RODRÍGUEZ LÓPEZ, Sofía, « La Sección Femenina de FET-JONS : Paños calientes para una dictadura », *Revista Arenal*, volumen 12, núm.1, 2005, p. 35-60 ; SÁNCHEZ LÓPEZ, Rosario, *Entre la importancia y la irrelevancia : Sección Femenina, de la República a la Transición*, Murcia, Consejería de Educación y Cultura, Servicio de Publicaciones, 2007 ; BERGES, Karine, « Education et féminité sous le franquisme : la représentation archétypale de la femme dans les écrits de la Section féminine de la Phalange », dans DELRUE, Elisabeth (ed.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Amiens, 2007, p. 97-116 ; BERGES, Karine, « La Section féminine de la Phalange à l'épreuve des réalités transnationales du régime franquiste », dans ARRIZABALAGA, Marie-Pierre BURGOS-VIGNA, Diana et YUSTA, Mercedes (dirs.), *Femmes sans frontières. Stratégies transnationales féminines face à la mondialisation*, op. cit., p. 33-350 ; STEHRENBURGER, Cécile Stephanie, « Los Coros y las Danzas de la Sección Femenina en Guinea Ecuatorial. Un caso de estudio del vínculo entre política de género y colonialismo », dans OSBORNE, Raquel (ed.), op. cit., p. 312-327; BERGES, Karine, « La nacionalización del cuerpo femenino al servicio de la construcción de la identidad nacional en las culturas políticas falangistas y franquistas », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 42 (2), 2012, p. 91-103.

111 Comme le met en évidence Elena Díaz, cette responsabilité fut la dernière tentative de la Section Féminine de la Phalange pour conserver le monopole de la participation des femmes ainsi que pour survivre après la mort de Franco. DÍAZ SILVA, Elena, « El Año Internacional de la Mujer en España : 1975 », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, 2009, vol. 31, p. 324 ;

Parmi ces mesures d'égalité des droits entre les époux, nous pouvons signaler la réforme du Code Pénal, notamment la loi 14/1975 approuvée en mai 1975 qui supprime la « licence marital » ou l'obligation de la femme de suivre son époux où il décide d'établir son domicile conjugal. Mais aussi la réforme du Code du Commerce qui modifie certains articles en rapport avec la gestion des biens ou encore les articles relatifs à la perte de la nationalité des femmes se mariant avec un étranger. À partir de ces réformes la femme se mariant avec un étranger garde sa nationalité. Voir : Ley 14/1975 de 2 mai 1975 sur « Reforma de determinados artículos del Código Civil y del Código de Comercio sobre la situación jurídica de la mujer casada y los derechos y deberes de los cónyuges », *Boletín Oficial del Estado*, numéro 107, 5 mai 1975, p. 9413-1919. <https://www.boe.es/buscar/doc.php?id=BOE-A-1975-9245>

112 DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de Mujeres en España*, op. cit., p. 196.

B) *LA GENÈSE DES JOURNÉES*

Point de départ de l'éclosion du mouvement féministe en tant que mouvement militant organisé ou aboutissement d'un associationnisme féministe initié quelques années auparavant, tous-tes les chercheurs-es qui travaillent sur le féminisme de la Deuxième Vague en Espagne s'accordent à souligner la portée des Premières Journées pour la Libération de la Femme¹¹³ pour le mouvement féministe de la seconde moitié des années 1970 en Espagne. Puisque le contenu des interventions a été analysé en détail par l'historiographie, nous allons centrer davantage notre analyse, bien que nous reviendrons sur les thématiques des communications, sur le rôle que vont adopter certains groupes voire certaines personnes.

Se situant dans le passage de la clandestinité à la scène publique, les Premières Journées pour la Libération de la Femme peuvent être interprétées comme l'aboutissement des initiatives qui ont vu le jour environ dix ans auparavant, sans quoi il serait très difficile d'envisager, à notre sens, l'organisation des Premières Journées pour la Libération de la Femme seulement deux semaines après la mort de Franco. Comme le rappelle Mercedes Comabella, membre à cette époque du Mouvement Démocratique des Femmes (MDM) et l'une des organisatrices des Premières Journées, celles-ci :

[...] fueron el fruto de esos cambios, del trabajo unitario que se venía realizando entre mujeres de muy diversos lugares y estratos sociales de nuestro país, y de una red tejida secretamente desde los años 60. El feminismo había realizado ya luchas propias, pensadas, organizadas y llevadas a cabo por las mujeres. [...] Por ello no comparto la opinión de quienes afirman que el feminismo surge en el umbral de la democracia. [...] Porque ahí están los hechos, feminismo había, mujeres organizadas había, no aparecieron por generación espontánea. Sí empieza entonces una etapa más gratificante y más compleja : la de la lucha feminista en el marco democrático¹¹⁴.

Par ailleurs, le rôle joué par le MDM dans l'organisation des Journées de décembre 1975 est fondamental « au point que les Premières Journées pour la Libération de la Femme ne peuvent être comprises sans le travail et le dévouement de ses dirigeants et sans la base sociale apportée par ses militantes¹¹⁵ » comme le fait ressortir Francisco Arriero.

113 Nous faisons référence notamment aux trois ouvrages sur le mouvement féministe espagnol publié à la même époque : MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit ; GONZÁLEZ, Anabel, *El feminismo en España, hoy...*, op. cit ; DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de Mujeres en España*, op. cit.

114 COMABELLA, Mercedes, « Movimiento Democrático de Mujeres » dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, et. al. (eds.), op. cit., p. 255-256.

115 ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres*. op. cit., p. 194.

En effet, sceptique quant à proclamation de l'Année Internationale de la Femme, dès l'année 1974 le MDM décide de se mobiliser afin de dénoncer d'une part l'hypocrisie du gouvernement d'avoir choisi la Section Féminine de la Phalange comme responsable de l'Année Internationale, et de profiter d'autre part du climat créé par l'ONU pour organiser à travers des associations légales de femmes – notamment celles des mouvements de ménagères et des Femmes des quartiers – des activités dénonçant les discriminations subies par les femmes¹¹⁶. Le 20 février 1975, au lendemain de l'inauguration officielle de l'Année Internationale, une vingtaine d'associations dont le MDM décident d'élaborer un programme « Pour la libération de la Femme ». Dans le manifeste, elles rappellent les objectifs de la déclaration de l'Année Internationale de la Femme par l'ONU, puis elles présentent une brève analyse de la situation de la femme dans la société à travers six problématiques¹¹⁷ ; celles qui seront abordées plus tard dans les Premières Journées pour la Libération de la Femme. Ce manifeste donne naissance à la Plateforme des Organisations de Femmes de Madrid qui deviendra après le « Secretariado de Organizaciones No Gubernamentales de Madrid », comité organisateur des Journées de Madrid.

À Barcelone, au même moment, un groupe de journalistes parmi lesquelles se trouve Carmen Alcalde, organise la première réunion rassemblant des collectifs féministes catalans au *Colegio de abogados* de Barcelone, embryon du *Mouvement des Dones*. Quant à Lidia Falcón, incarcérée lors de l'inauguration de l'Année Internationale de la Femme, elle ne participe pas aux premières initiatives aboutissant à la célébration des Journées de décembre mais reste informée du cours des événements grâce aux échanges de lettres notamment avec Carmen Alcade, qui devient en quelque sorte son agent littéraire¹¹⁸, avec sa fille Regina Bayo¹¹⁹, avec Maria José Ragué ou encore Adela Tomás qui commencent à se réunir pour organiser des événements pour l'Année Internationale de la Femme.

Pendant l'été et jusqu'à la fin de l'année plusieurs réunions s'organisent entre les différents collectifs et associations pour préparer les Journées de décembre. Après une première réunion à Barcelone, en été, suit une deuxième en septembre à Madrid où le MDM réussit à im-

116 *Ibid.*, p. 190.

117 Il s'agit de : Femme et éducation ; Femme et Droit ; Femme et Famille ; Femme et Quartiers ; Femme et Travail ; Femme et Société. « Programa-Manifiesto de la Plataforma de Organizaciones de Mujeres de Madrid, con motivo del Año Internacional de la Mujer », 20 février 1975 dans MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, *op. cit.*, p. 126-143.

118 Nous parlerons du rôle de Carmen Alcalde durant le séjour en prison de Lidia Falcón dans le chapitre 7.

119 Dans les échanges avec sa fille, celle dernière l'informe des déroulements des événements. Dans une lettre datée du 14 mars 1975, elle lui raconte : « En cuanto a lo de las cosas feministas, parece que me haya convertido en una feminista profesional. Lo de mujeres universitarias parece que va funcionando pues hay mucha gente interesada en el tema quizá y seguramente por lo del Año Internacional de la Mujer. Ana, tu cliente, María José, Margarita, Montse y su hija Trini, y mucha gente nueva muy maja », Lettre de Regina Bayo, 14 mars 1975, Fonds-928, Cod: 1697 (2 de 2), ANC.

poser, malgré l'opposition des femmes catalanes¹²⁰, le choix de la capitale pour la célébration des Journées en détriment de Barcelone. En effet, Barcelone était prévue à l'origine car les féministes catalanes comptaient sur le siège de l'Association des Amis des Nations Unies qui avait déjà été utilisé auparavant pour la célébration des Journées. De plus, dans cette réunion, Lidia Falcón est déjà présente et renoue le contact avec les féministes madrilènes ; parmi lesquelles Paloma Saavedra du Séminaire Collectif Féministe qu'elle avait connue en 1974 avant son arrestation et qui fit connaissance à son tour avec Carmen Sarmiento.

Ainsi, après plusieurs mois de préparation, le 6 décembre commencent à Madrid, dans le collège Montpellier, les Journées pour la Libération de la Femme. Organisées de manière semi-clandestine, elles réunissent pendant trois jours environ 500 femmes venues de plusieurs régions d'Espagne : la Galice, Santander, Logroño, Valladolid, Valence, Madrid, Castellón, Catalogne, Alicante, Salamanque, Málaga, Sevilla, Albacete et les Iles Canaries¹²¹. Parmi les participantes, une grande partie représente des associations de voisins et de ménagères liées au MDM, on trouve également l'*Asociación española de Mujeres Universitarias* de Madrid et de Barcelone, le SESM, les commissions d'amis de l'UNESCO ou encore des femmes appartenant aux partis politiques, principalement de la gauche radicale, tels que le Mouvement Communiste ou la Ligue Communiste comme c'est le cas de Jimena Alonso du MC, figure jouant un rôle important. Enfin, d'autres féministes qui appartenaient à des petits collectifs indépendants sont venues à titre individuel. Quant aux collectifs féministes, on trouve le Collectif Féministe de Barcelone, mais aussi le Séminaire Collectif Féministe de Madrid dirigé par l'avocate Cristina Alberdi.

Les Journées comportent sept conférences qui avaient été attribuées à différentes associations et collectifs lors de la réunion de septembre à Madrid¹²². Les thèmes avaient déjà été ébauchés dans le programme-Manifeste publié le 20 février 1975, auxquels s'ajoutent un septième sur le mouvement féministe en Espagne à l'occasion des Premières Journées pour la Libération de la femme¹²³. À travers les sept thèmes, il s'agit d'abord de présenter la situation de la femme sous divers aspects, de mettre en lumière toutes les discriminations dont elle est victime, de dénoncer la législation franquiste anachronique et machiste ainsi qu'un

120 En effet, en raison des difficultés pour obtenir l'autorisation gouvernementale, les organisatrices décident de réaliser le rassemblement dans la capitale de façon clandestine, bien qu'elles décident de convoquer la presse afin que cette dernière puisse couvrir l'événement. Cette décision, qui est jugée par une partie des participantes « arbitraire et prise d'une façon non démocratique », provoque le désistement de « Comisión de Organizaciones Catalana » qui décide d'annuler sa participation. Lettre Comisión de Organizaciones no Gubernamentales, Barcelona, 1er décembre 1975, Fonds- 929, UC 2668, UI : 486, ANC.

121 MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit., p. 21.

122 « Mujer y Sociedad » et « Movimientos Feministas » étaient attribuées à Madrid, « Mujer y Trabajo » à Barcelona, « Mujer y educación » à Valladolid, « Mujer en el ámbito rural » à Galicia et à Andalucía, « Mujer y Barrios » à Valencia et Barcelone ; enfin, « Mujer y Familia » à Valencia également.

123 « Función del movimiento feminista de Liberación en la España de hoy », Communication du Séminaire Collectif Féministe de Madrid, document 2 pages, Fonds-929, UC 26 (3), Núm. 6, ANC.

ensemble de dispositifs visant à soumettre les femmes (éducation, médias, famille, etc.), et enfin, de convenir d'une série de revendications et de réformes afin de mettre fin aux discriminations et pour la reconnaissance des droits de femmes.

En ce qui concerne les Collectifs Féministes Homologués, Lidia Falcón, au nom du Collectif Féministe de Barcelone est chargée de la communication « Femme et travail¹²⁴ », domaine qu'elle étudie depuis longtemps. Dans le texte, Lidia Falcón pointe la division du travail entre hommes et femmes comme la cause de l'exclusion de ces dernières du système de « production sociale », c'est à dire du travail rémunéré. Si elle ne parle pas encore de « Mode de Production Domestique », théorisé dans son ouvrage *La razón feminista*, ses idées principales, notamment celles du premier tome, y sont déjà présentes : la question du travail domestique comme étant l'une des sources premières de l'oppression des femmes (l'autre étant la reproduction). Elle dénonce également la législation et l'éducation franquiste qui viennent renforcer et perpétuer la division des rôles entre les hommes et les femmes. Elle évoque également les conditions du travail de femme ; en effet, lorsque les femmes travaillent à l'extérieur du foyer, elles occupent généralement des emplois peu qualifiés, moins bien rémunérés et plus précaires car le travail des femmes est conçu comme un travail secondaire par rapport à celui des hommes. Mais, comme elle le fait remarquer, le travail salarié en dehors du foyer ne libère pas les femmes des tâches ménagères ; ce qui se traduit par une double journée de travail. Les solutions ébauchées à la fin de son exposé passent par la collectivisation des tâches domestiques et la syndicalisation des femmes afin d'acquérir plus de droits¹²⁵.

Le Séminaire Collectif Féministe de Madrid, quant à lui, présente la communication « Función del Movimiento Feminista de Liberación en la España de hoy » où il expose les objectifs du mouvement féministe à l'heure actuelle. Si la conquête des libertés fondamentales est un prérequis pour la libération de la femme, le Séminaire Collectif Féministe affirme que le mouvement féministe doit fonctionner avec « autonomía propia¹²⁶ ». Ce qui représente en effet, une des caractéristiques de la ligne défendue par les Collectifs et les séminaires féministes. De plus, il est intéressant de signaler le dernier point de la communication. Dans la dernière partie de la communication, consacrée aux fonctions que le mouvement féministe doit accomplir, on souligne la nécessité de sensibiliser l'opinion publique par le biais des médias ainsi que la nécessité de promouvoir la propagande et l'information féministes à travers les mouvements féministes. Il faut noter que parmi les rédactrices du texte se trouve, entre

124 D'après Lidia Falcón, cette communication avait été attribuée à Trinidad Sánchez-Pacheco, membre de l'Association des Femmes Universitaires. Celle-ci demande à Lidia de s'en charger à sa place. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

125 « Mujer y trabajo », Communication du Collectif Féministe de Barcelone, Fonds-929, UC 26 (3), Núm. 6, ANC.

126 « Función del Movimiento Feminista de Liberación en la España de hoy », Communication du Séminaire Collectif Féministe, *op. cit.*

autres, Carmen Sarmiento, journaliste et l'une des premières collaboratrices de *Vindicación*. Il est fort probable, comme nous le verrons ultérieurement, que l'idée de créer un média féministe ait déjà été soumise par le Collectif Féministe de Barcelone et le Séminaire de Madrid.

Si l'urgence des réformes légales permettant d'établir l'égalité entre les hommes et les femmes fait l'unanimité, les désaccords émergent lorsqu'il s'agit de décider des moyens susceptibles de permettre la libération des femmes. Ainsi, les communications du Collectif Féministe de Madrid ainsi que du Séminaire Collectif Féministe provoquent une vive polémique, notamment lorsqu'il s'agit de parler de l'oppression spécifique des femmes et de poser la question de l'antagonisme de classe, cette fois-ci, de classes sexuelles. D'autres thèmes font aussi polémique. Délaissé ou simplement oublié, le sujet de la sexualité n'est abordé dans aucune des communications. Les Collectifs de Barcelone et de Madrid en font aussitôt la remarque. Les organisatrices proposent donc de l'inclure dans la session « Femme et famille » ; ce qui provoque à nouveau les critiques des féministes dites « radicales¹²⁷ ».

De leur côté, certaines militantes du MDM qualifient les féministes radicales de « bourgeoises », en les accusant d'oublier les problèmes les plus urgents comme la situation dans les quartiers. Comme le signale Montse Reclusa, militante du Pays Basque de l'*Organización Revolucionaria de Trabajadores* (l'ORT) et participante aux Journées, elle est surprise par le discours prôné par certaines féministes, comme celles des Canaries qui parlent de l'expérience à travers le corps, du féminin ou de la non-participation des hommes¹²⁸, puisque pour elle :

[...] frente a la disciplina férrea, totalmente austera y revolucionaria de la época, pues sonaba de un burgués que "te cagas lorito", y entonces ya, allí había una diferencia notable entre las Asociaciones Democráticas de Mujeres impulsadas por mujeres de partidos políticos, que partían de los análisis marxistas y socialdemócratas, y las mujeres que preconizaban, ya, grupos de reflexión propios, espacios diferenciados ; allí, por primera vez, oí la batalla entre las que pensaban que debían y podían participar hombres y las que no – batalla dialéctica – , y más, porque hubo mucho enfrentamiento en torno a ese tema y, la doble militancia, se empezó a hablar y a discutir, entonces a mi aquello me parecía ajeno, porque yo era una mujer de partido y todavía con muchos criterios formados en estados de excepción y de represión muy fuertes¹²⁹.

127 ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres...*, op. cit., p. 197.

128 Notons que la question de la non-participation des hommes avait déjà été abordée en 1969 lors de réunions au sein du groupe féministe qui se réunissait au cabinet d'avocate Lidia Falcón ce qui provoque une division du groupe et même sa disparition.

129 Propos de Montse Reclusa entretien 25 août 1997, propos recueillis par BELLA, Amparo « La ADMA, la AAM y las radicales del color morado. Organizaciones de mujeres en Zaragoza en los primeros años de la Transición », dans AGUADO, Anna (ed.), op. cit., p. 158.

Dans la même lignée, la militante communiste du MDM Anita Sirgo Suárez, reconnaissait que pour elle « le era difícil entender que sus compañeras plantearan vindicaciones propias y específicas de las mujeres al margen de la lucha revolucionaria unida a los varones¹³⁰ ». Si la question de la sexualité divise c'est avant tout parce qu'elle remet en cause la manière de concevoir le féminisme et rend ainsi les luttes nécessaires. De leur côté, les féministes radicales « accusent » le MDM d'être une courroie de transmission de la PCE et dénoncent l'attitude sectaire de certaines organisatrices telles que Jimena Alonso du Mouvement Communiste (MC¹³¹). C'est très intéressant car il s'agit, à notre sens, du passage des revendications pour la conquête de l'espace public aux « révolutions sexuelles¹³² », ou encore, à la « politique sexuelle » qui met la sexualité (le plaisir) mais aussi la différence sexuelle entre les hommes et les femmes au cœur des débats¹³³.

Si nous sommes face à deux visions du féminisme – mais surtout à la manière dont la lutte féministe doit être envisagée : « double militantisme » versus « militantisme unique » –, d'autres éléments n'aident guère à la bonne entente entre les participantes, en particulier les relations conflictuelles entre Lidia Falcón et les militantes du PCE. En effet, militante du PCE entre 1959 et 1966, Lidia Falcón rejoint le groupe critique qui s'était séparé du PCE et qui a remis en question la politique de « réconciliation nationale » défendue par Carrillo¹³⁴. Les désaccords atteignent leur paroxysme lorsqu'il s'agit de rédiger les conclusions des Journées. Ainsi, après trois jours d'intenses débats et d'affrontements entre les Collectifs et les féministes des partis politiques, notamment celles du MDM, les Collectifs décident de quitter le *Colegio Montpellier* et de se réunir dans le cabinet de Cristina Alberdi afin de rédiger un manifeste¹³⁵ dont les conclusions vont être publiées dans plusieurs médias. Deux conclusions des Journées voient ainsi le jour et sont comme une sorte de dialogue.

Le manifeste-conclusion rédigé par le groupe dissident dirigé par Lidia Falcón et Cristina Alberdi est publié sous forme d'une note de presse intitulée « Manifiesto por la Liberación

130 ERICE SEBARES, Francisco (coord.), *Los comunistas en Asturias, 1920-1982*, Gijón, Ed. Trea, 1996, p. 39, cité dans SUÁREZ, Carmen, *El feminismo asturiano en la oposición al Franquismo...*, op. cit., p. 156.

131 ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres...*, op. cit., p. 201.

132 GAMI Alain et HEKMA, Gert (dirs.), *Révolutions sexuelles*, Paris, La Musardine, 2015.

133 En effet, la question de la sexualité est un des sujets les plus polémiques au sein du mouvement des femmes, qui divise davantage la jeune génération des féministes des féministes les plus chevronnées. Pour les femmes du MDM par exemple, issues du PCE, le sujet de la sexualité était notamment un sujet bourgeois, moins important. Les mêmes critiques sont adressées au Parti Communiste dans d'autres contextes comme en Mai 1968 où les communistes s'éloignent des revendications concernant la libération de la sexualité ou des slogans encourageant à jouir sans entraves. Sur les débats autour de la sexualité en France au sein de la société française voir entre autres : PENICAUD, Blandine et VIDAL-NAQUET, Vincent, *Les révolutions de l'amour. Sexe, couple et renversement des mœurs de 1914 à nos jours*, Paris, Perrin, 2014.

134 Nous en parlerons dans le chapitre 3.

135 « Manifiesto por la Liberación de la Mujer » décembre 1975, Fonds-Biblioteca de Mujeres, Museo del Traje.

de la Mujer¹³⁶ ». Si elles soulignent la lutte des classes comme étant une composante fondamentale du féminisme, toutefois « la lucha por la liberación de la mujer no se acaba con el cambio de estructuras socio-políticas en nuestro país ». De plus, si la femme subit l'exploitation capitaliste, elle subit encore en tant que femme une exploitation spécifique, c'est-à-dire celle du sexe masculin sur le sexe féminin ; en particulier au sein de la famille patriarcale où l'époux se trouve dans une position de suprématie. La libération de la femme passe incontestablement par la suppression de la famille et le développement d'une « cultura feminista que implique las relaciones libres entre individuos en todas las esferas : culturales, amorosas, sexuales y educacionales¹³⁷ ».

De son côté, le groupe majoritaire dirigé par le MDM, décide de rédiger une résolution que 107 dissidentes ne votent pas. Les conclusions, divisées en sept thématiques, se présentent sous la forme suivante : « nous dénonçons/Nous exigeons ». Parmi les points d'accord, les participantes soulignent la nécessité d'un mouvement féministe de masse, pluraliste, indépendant des partis politiques, de l'Etat et des organisations sectorielles. Mais également la nécessité de récupérer les libertés démocratiques afin que le mouvement féministe puisse se développer et remplir le rôle qu'il est appelé à jouer¹³⁸.

Outre ces conclusions, en réponse à la note de presse publiée par un groupe dissident, le Secrétariat envoie à son tour une note de presse où il explique le malentendu, autrement dit : la note de presse qui fut publiée comme étant les conclusions des Journées était en réalité les conclusions du groupe dissident¹³⁹. Mais la note de presse fonctionne aussi comme une sorte de réplique aux conclusions rédigées par les Collectifs féministes en rapport avec la question de l'oppression de la femme, posée par les Collectifs en termes d'antagonisme de classe ; à savoir l'oppression de toutes les femmes de n'importe quelle classe par les hommes. En ce sens, les signataires s'empressent de rappeler que le féminisme n'est en aucun cas un mouvement contre les hommes : « nuestra lucha como mujeres no debe ser nunca una lucha contra el sexo masculino, sino contra la situación que hace posible que el hombre nos oprimiera, contra las estructuras que mantienen el poder de decisión, configuración y actuación en manos exclusivamente masculinas¹⁴⁰ ».

136 « Declaración a la opinión pública de un grupo de mujeres participantes, que no suscribían la totalidad de la declaración », MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit., p. 149-150.

137 *Idem*.

138 « Primeras Jornadas Nacionales por la Liberación de la Mujer. Conclusiones, Madrid, 8 décembre 1975 », MORENO, Mónica (ed.), *Manifiestos políticos...*, op. cit., p. 75-94.

139 « El Secretariado General de las Jornadas Nacionales para la Liberación de la Mujer, recientemente celebradas en Madrid, con la asistencia de 500 mujeres de las diversas zonas del Estado español, ha hecho pública una nota "en nombre de las 37 entidades participantes y sorprendido por la forma unilateral y tendenciosa que un grupo minoritario de las asistentes ha tenido de presentar las conclusiones de estas Jornadas" », « Comunicado final de las Jornadas Nacionales para la Liberación de la Mujer », *Nuestra República*, 13 décembre 1975.

140 « Primeras Jornadas Nacionales por la Liberación de la Mujer. Conclusiones, Madrid, 8 décembre 1975 », MORENO, Mónica (ed.), *Manifiestos políticos...*, op. cit. p. 77.

Outre cette publication des conclusions de chacun des groupes dans les médias, le rôle désormais clé des médias dans l'information des événements sur les mouvements féministes est indéniable, de même que leur évocation de l'image de ses actrices. Si les Journées sont célébrées dans la semi-clandestinité, il n'en demeure pas moins qu'elles sont couvertes par la presse. En ce sens, il est intéressant de noter les éléments qu'ils soulignent et quelle image ils véhiculent du mouvement. En effet, les médias contribuent à l'image d'un mouvement féministe qui démarre avec les Premières Journées pour la Libération de la Femme en les présentant comme le point de départ du mouvement de libération. Mais ils tendent également à souligner l'existence de différents courants voire de divisions¹⁴¹.

Ainsi, par exemple, le 10 décembre la journaliste Isabel de Armas publie un article dans *ABC* résumant les différentes tendances. Pour l'auteure, il y en a eu trois : la première incarnée par Gloria Otero, représentante de l'Asociación Castellana de femmes au foyer, pour qui la priorité est la participation des femmes à la lutte politique générale ; une deuxième dite « autonome », que la journaliste qualifie des « plus radicales » représentée par les avocates Nuria Beltrán et Lidia Falcón à Barcelone et Cristina Alberdi à Madrid pour qui « la restauration d'un régime démocratique n'entraîne pas automatiquement la fin de l'oppression des femmes ». Enfin, une troisième tendance qui considère nécessaire la participation à la lutte politique générale sans oublier « que también existe una problemática concretas que sólo a las mujeres incumbe y no a los partidos políticos¹⁴² ».

Amparo Moreno signale également la parution de trois tendances lors des Journées : une première tendance « réformiste », incarnée par le MDM dont l'objectif est la participation active des femmes à la lutte politique générale ; la tendance « radicale » ou « sexiste » incarnée par Lidia Falcón, Nuria Beltrán de Barcelone et Cristina Alberdi à Madrid, puis une troisième voie socialiste, dite « ligne de Barcelone » ou « troisième voie » dont faisaient partie, entre autres, les militantes du PSUC et du PTE ainsi que les militantes du *Moviment des Dones* qui un peu plus tard vont créer le *Frente para la Liberación de la Mujer*¹⁴³.

En ce qui concerne l'opinion des chercheuses sur cette période, María Ángeles Larumbe¹⁴⁴, quant à elle, affirme également l'existence de ces trois voies. Mercedes Augustín Puerta, par contre, parle simplement de deux courants idéologiques : le courant majoritaire incarné par

141 Comme le signale Ainara Larrondo, si la presse généraliste (*El País*, *ABC*, *Cambio 16*, mais aussi *Pueblo*, *Arriba*, *Informaciones* et *Ya*) rend incontestablement compte de l'effervescence du mouvement féministe durant cette période, il n'en demeure pas moins qu'elle véhicule une image du mouvement féministe en constant conflit et avec une grande segmentation idéologique et organisationnelle. LARRONDO URETA, Ainara, « La representación pública del movimiento de liberación de la mujer en la prensa diaria española (1975-1979) », *op. cit.*, p. 627-655.

142 DE ARMAS, Isabel, « La mujer inicia en nuestro país un gran movimiento de liberación », *Blanco y Negro*, *ABC*, 10 décembre 1975, p. 22.

143 MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha*, *op. cit.*, p. 24-25.

144 LARUMBE, María Ángeles, *Las que dijeron no...*, *op. cit.*, p. 60-61.

le MDM et le courant incarné par les Collectifs Féministes qui défendent « que los debates se centraran en la problemática específica de las mujeres¹⁴⁵ ». Francisco Arriero, quant à lui, défend plutôt l'idée d'une diversité de points de vues, preuve de la richesse et de la complexité du mouvement féministe.

Trinidad Simó partage cette optique. Elle publie un article quelques jours après le rassemblement déclarant que durant les Journées il n'y avait pas eu deux visions « mais une variété de façons de comprendre la libération des femmes ». Selon elle, le féminisme espagnol avait dessiné dans les premiers jours un arc avec des extrêmes très variés mais entre lesquels on pouvait distinguer un grand nombre de sensibilités¹⁴⁶. Pour Giuliana Di Febo, en raison du contexte politique spécifique dans lequel se déroulent les Journées, les positions les plus « radicales » qui défendent l'antagonisme homme-femme n'étaient défendues que par une minorité¹⁴⁷. Pour le SESM, qui participe également aux Journées, les divergences étaient tout à fait normales en raison de l'hétérogénéité des femmes qui y ont participé. En effet, lors des Journées se sont côtoyées des féministes chevronnées et des femmes qui n'avaient jamais entendu parler des questions telles que celle de la sexualité, du plaisir ou de la femme en tant que classe :

En cierto modo era lógico que así sucediera (que no se llegara a una declaración de conjunto aceptada por todas) : mujeres de diferentes procedencias – ideológicas, geográficas, generacionales, etc. – que hasta entonces apenas habían estado relacionadas, incluso trabajando en pequeños grupos, no pudieron sintetizar la cantidad de informaciones y puntos de vista diferentes que allí se discutieron¹⁴⁸.

D'autres journalistes mais également d'autres participantes soulignent les ressemblances avec d'autres mouvements féministes étrangers comme la journaliste Nativel Preciado, future collaboratrice sporadique de *Vindicación Feminista*, dans un article publié dans la revue contre-culturelle *Ozono*. Dans son article, il n'est pas question de renforcer l'idée de la « différence » du mouvement féministe espagnol, très influencé par le contexte sociopolitique mais de souligner les ressemblances avec les mouvements féministes d'autres pays qui sont en train de vivre le même processus, c'est-à-dire la division en trois voies : la voie réformiste, radicale et socialiste¹⁴⁹.

145 AUGUSTÍN PUERTA, Mercedes, *Feminismo : Identidad personal y lucha Colectiva*, op. cit., p. 58.

146 SIMÓ, Trinidad, « El feminismo español nace de nuevo », *Las Provincias*, 31 de diciembre de 1975 cité dans ARRIERO RANZ, Francisco, *El Movimiento Democrático de Mujeres*, op. cit., p. 199-200.

147 DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España*, op. cit., p. 199.

148 SESM, « El movimiento feminista en España, de 1960 a 1980 », dans BORREGUERO, Concha et. al. (ed.), op. cit., p. 32.

149 PRECIADO, Nativel, « Un año agitado », *Ozono*, n° 6, décembre 1975-mars 1976, p. 47.

Au-delà de la question de la division entre « double militantisme » et « militantisme unique », on assiste, à notre sens, lors des Journées de Madrid, au rassemblement presque pour la première fois d'une disparité de femmes ; ce qui fait la richesse des Journées mais provoque également des divisions. En outre, si dans les années 1960 le féminisme est étroitement lié à la lutte anti-franquiste, ce qui rend parfois difficile de séparer les deux combats, il semble évident qu'après la mort de Franco une partie du mouvement féministe au minimum – notamment la branche radicale – commence à formuler une critique féministe qui se détache progressivement du contexte national. Cette critique dessine ainsi les contours d'une oppression des femmes plus globale et se présente comme la seule alternative envisageable pour abattre le capitalisme et la société patriarcale. La mort de Franco ouvre un nouvel horizon de possibilités pour la société espagnole en général et pour le mouvement féministe en particulier. La médiatisation des événements a un impact indéniable sur les mouvements sociaux, sur le mouvement féministe qui doit prendre ses décisions dans un temps considéré comme court et très décisif. Si les positions semblent presque inconciliables entre les groupes, une image de division qui est d'ailleurs renforcée par la presse ainsi que par les témoignages de certaines participantes, il n'en est pas moins certain que les Journées donnent une impulsion au mouvement féministe. Pour les Collectifs Féministes, les Premières Journées pour la Libération de la Femme sont fondamentales tant pour renforcer les liens entre les militantes que pour la création de nouveaux collectifs. Comme le souligne Lidia Falcón, les Journées impliquent l'implication de nouvelles militantes, dont la grande majorité est composée de jeunes qui sont attirées par un discours plus radical et révolutionnaire que celui défendu par les militantes communistes. Certes, si les Collectifs Féministes restent minoritaires par rapport à l'ensemble du Mouvement féministe, leur langage, leurs propositions, semblent bien trouver écho auprès d'une nouvelle génération de jeunes.

En effet, comme Francisco Arriero le souligne, si le MDM a un rôle crucial de mobilisateur féminin durant le franquisme, à partir de la mort du dictateur l'association rentre dans une phase plus décadente bien qu'elle joue encore un rôle important dans l'ensemble du mouvement féministe dans les années centrales de la Transition. En ce sens, les Premières Journées pour la Libération de la Femme de décembre 1975 reflètent bien, à notre avis, l'évolution qui a lieu au sein du mouvement féministe dans la période charnière de notre étude. Témoin de ce dynamisme « imparable » est la célébration six mois après d'un nouveau rassemblement féministe qui, bénéficiant d'une publicité et d'un champ de libertés plus large, réunit plus de 4 000 femmes, cette fois-ci, à Barcelone.

2.2.3. LES JORNADES CATALANAS DE LA DONA: MAI 1976

Comme le montre Monica Threlfall, l'année 1976 est particulièrement active en ce qui concerne le mouvement féministe et le mouvement de femmes¹⁵⁰. En seulement quelques mois, la présence des féministes dans la rue et dans les médias se multiplie : les manifestations de rue se font de plus en plus fréquentes afin d'exiger une réforme, demander l'annulation de toutes les détenues ou encore faire preuve de solidarité entre les femmes. C'est dans ce contexte que plus de 2 000 femmes¹⁵¹ se donnent rendez-vous les 27, 28, 29 et 30 mai 1976 lors des Journées Catalanes de la Femme, *Jornades Catalanes de la Dona*, célébrées à l'auditorium de l'Université de Barcelone, sous l'égide de l'Association des Amis des Nations Unies et coordonnées par le Secrétariat des Organisations Non Gouvernementales (*Secretariado de Organizaciones No Gubernamentales*) ; avec une présence importante de femmes appartenant aux partis politiques de gauche tels que le PCSUC et le PTE (Partido de los Trabajadores de España), mais également des femmes démocrates-chrétiennes et des nationalistes catalanes¹⁵². Se trouvent ainsi à la tête de l'organisation en tant qu'organisatrices, Anna Maria Vela, présidente du Département de la Dona de l'Association des Amis de l'ONU, Dolors Calvet féministe et militante du PSUC, une des premières députées après la dictature, Ana Mercadé du Parti des Travailleurs d'Espagne (PTE) ou encore Anna Batllebó, militante du Partit dels Socialistes de Catalunya (PSC¹⁵³). Parmi les associations et les groupes féministes qui participent aux Journées Catalanes de la Femme avec une présence majoritaire d'organisations féministes de Catalogne, de Valence et des îles Baléares, figurent

150 Dans son travail, Monica Threlfall a enregistré toutes les interventions publiques des collectifs féministes ou des groupes de femmes en 1976. Bien que la liste ne soit pas exhaustive, elle rend compte du dynamisme des mobilisations féministes. Ainsi, au cours de l'année 1976, chaque mois, il y a eu en moyenne 5 interventions publiques du mouvement des femmes et jusqu'à 12 mobilisations en un mois (novembre 1976). THRELFALL, Mónica, « El papel del transformador del movimiento de mujeres en la transición política española », dans MARTINEZ TEN, Carmen *et al.* (eds.), *op. cit.*, p. 17-52.

151 Bien que quelques mois seulement se soient écoulés après Madrid, le contexte d'accélération politique et sociale que connaît le pays en général, et le mouvement féministe en particulier, se traduit par une participation beaucoup plus importante qu'aux Journées pour la Libération de la Femme de Madrid. Jouissant d'une plus grande publicité, la participation aux Journées de Barcelone dépasse largement les attentes. Certaines participantes parlent au début de 300 femmes puis la veille des Journées les médias donnent le chiffre de 1 000 femmes qui dès lendemain atteint le double, puis à la fin, on compte la participation d'environ 4 000 femmes et d'une centaine d'hommes. « Jornades Catalanes de la Dona. Más de dos mil mujeres y numerosos hombres asistieron a la inauguración », *La Vanguardia*, 28 mai 1976, p. 23.

Il y a aussi une délégation des femmes françaises, portugaises et de la Suisse. ESPUNY, María Jesús *et al.*, « Mujeres, transición democrática y movimientos sociales : las jornadas catalanas de la mujer (1976) », Universidad Autónoma de Barcelona, *Historia del Tiempo Presente*, Communication « IV Congreso. Historia de la transición en España : Sociedad y Movimientos sociales », Asociación de Historiadores del presente, 2009, p. 658. <http://historiadelpresente.es/sites/default/files/congresos/pdf/38/espuny.pdf>

152 Les conférences ont été organisées par un secrétariat général dans lequel toutes les tendances du mouvement féministe catalan étaient représentées, ainsi que des associations de femmes ménagères et de femmes séparées. Il y avait aussi l'Union mondiale des organisations féminines catholiques, *Unión Mundial de Organizaciones Femeninas Católicas*, l'UMOCF, et le groupe ANCHE.

153 Anna Balletbo a témoigné de ses combats féministes dans *Una mujer en la transición : confesiones en la trastienda*, Barcelone, Flor del viento, 2004.

notamment des associations de femmes séparées de diverses communes de Barcelone, des « vocalías » de femmes des associations des quartiers, la Section de la Femme de l'Association des Amis de l'ONU, le collectif A.N.C.H.E. ou encore le Collectif Féministe de Barcelone¹⁵⁴.

Divisées en douze thématiques¹⁵⁵, les Journées reprennent à peu près celles de Madrid auxquelles s'ajoutent quelques thématiques nouvelles telles que « sexualité » qui est abordée non seulement en lien avec la contraception mais d'une façon plus théorique, comme une construction sociale, soulevant la question du plaisir et de l'autonomie de la sexualité de la femme vis-à-vis de l'homme. Les Journées réunissent une fois de plus une tribune d'exception dont l'objectif est la demande d'abrogation des lois franquistes qui discriminent et criminalisent les femmes pour avoir enfreint le modèle de femme imposé par le régime de Franco. Mais comme à Madrid, les divergences ressortent une fois de plus sur la question des causes de l'oppression des femmes puis de la lutte à mener, entre des mesures « réformistes » et mesures « radicales » ; ces dernières défendues par le collectif ANCHE et le Collectif Féministe de Barcelone pointent le capitalisme et le patriarcat comme les racines de l'oppression des femmes. L'autre question polémique est celle de la présence des hommes. Le Collectif Féministe de Barcelone s'y oppose énergiquement. Si finalement après un intense débat, on n'interdit pas la présence des hommes, ils ne peuvent pas participer aux débats¹⁵⁶ ; ce qui provoque les plaisanteries des médias et renforce une fois de plus les stéréotypes sur les féministes radicales et leur haine des hommes. Pour Lidia Falcón, cette mesure favorise les militants des partis politiques qui peuvent entendre ce que racontent leurs camarades femmes¹⁵⁷, et aussi les contrôler et récupérer leurs propos.

Outre les questions féministes à proprement parler, la question nationaliste est tout de suite abordée dès la session inaugurale. Le fait que le rassemblement se tienne en Catalogne revêt sans doute les Journées d'un caractère particulier, entremêlant question nationale et féminisme, comme le montrent les discours inauguraux des organisatrices, dévoilant le lien entre

154 Dans le livre publié par la *Comissió Catalana d'organitzacions no governamentals secretariat de les jornades*, le Collectif Féministe de Barcelone est dénommé Séminaire Collectif Féministe mais il s'agit bien du même groupe.

155 Les sujets sont : femme et travail, femme et quartiers, femme et famille, femme et éducation, femme et médias, femme et politique, femme et législation, femme rurale, femme et sexualité ou encore féminisme, mouvement féministe en Catalogne et, enfin, sujets divers.

156 « la participación de los hombres este primer día fue calificada por alguna observadora como muy positiva : calladitos – condición “sine qua non” – lo cierto es que aplaudían a rabiar después de cada intervención. La presencia de hombres fue contestada por el Colectivo Feminista a través de un manifiesto que hicieron público », *La Vanguardia Española*, 28 mai 1976, p. 23.

157 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista*, op. cit., p. 167.

revendications féministes et oppression des femmes et aussi oppression des nationalités¹⁵⁸. Ainsi, Anna Balletbó insiste sur le fait que les Journées Catalanes de la femme « s'inscrivent dans le contexte nationaliste de son pays, la Catalogne, et ne peuvent être dissociées de la situation politique dans laquelle elles vivent au niveau de l'État espagnol¹⁵⁹ ». Le souvenir de la Seconde République lors de son intervention est un autre exemple de l'indissolubilité entre la lutte féministe et l'autonomie catalane. En effet, pour les femmes catalanes, rappelle Anna Balletbó, la dictature n'a pas seulement signifié la perte de l'égalité juridique homme-femme obtenue sous la Seconde République mais, en particulier, les droits civils obtenus en 1936 avec le Gouvernement de la Generalitat notamment le « Décret sur la réforme eugénique de l'avortement », approuvé en 1936 par le gouvernement autonome catalan¹⁶⁰. Le choix du catalan comme la langue de communication durant toutes les Journées sert en ce sens, comme le signale Di Febo, à renforcer l'indissolubilité entre les revendications féministes et la lutte contre l'autoritarisme et le centralisme linguistique, politique et culturel vis-à-vis de la Catalogne¹⁶¹. On remarque cependant que cette question n'est pas dénuée de conflits, notamment au sein du Collectif Féministe de Barcelone. En effet, certaines militantes du Collectif de Barcelone voient le nationalisme comme une idéologie machiste et, par conséquent, pour elles, la revendication nationaliste n'est pas un objectif en soi¹⁶².

Outre la question nationaliste, le débat sur le choix de la forme de l'Etat entre République et monarchie émerge dans les Journées, traduisant l'impact du contexte politique que vit le pays sur le mouvement féministe. Le débat est posé par Lidia Falcón. Rappelons qu'à ce moment-là l'avocate travaille avec l'Unió de Republicans de Catalunya¹⁶³ qui vient de se créer et qu'elle fera par la suite de la défense de la république l'un de ses chevaux de bataille. En ce sens, et compte tenu de la situation du pays, Lidia Falcón juge les Journées Catalanes comme une opportunité pour poser cette question au sein du mouvement féministe qu'elle juge « non seulement pertinente mais aussi très actuelle¹⁶⁴ ». Mais les désaccords émer-

158 Rappelons que lors de la préparation des Journées de Libération de la Femme de Madrid, les deux axes, le nationalisme et le féminisme, avaient déjà été révélés. Les féministes catalanes avaient accusé les féministes de Madrid d'imposer le centralisme en choisissant la capitale comme lieu de rencontre. L'imbrication de la libération des femmes et de la libération nationale sera un tonique pour beaucoup de mouvements féministes de l'État espagnol comme en Galice, en Catalogne ou aux Pays Basque mais dans notre travail, nous le traiterons seulement de façon tangentielle.

159 « Aquestes "I Jornades Catalanes de la Dona" primer intent democràtic de discussió col·lectiva de la nostra problemàtica, s'inscriuen dins del context nacionalista del nostre país, Catalunya, i no poden doncs deslligar-se de la situació política que estem vivint a nivell d'Etat espanyol », BALLETBÓ, Anna, « Sessió inaugural », COMISSIÓ CATALANA D'ORGANIZACIONS NO GOVERNAMENTALS SECRETARIAT DE LES JORNADES, *Jornades catalanes de la dona*, op. cit., p. 12. Nous traduisons.

160 *Ibem.*

161 DI FEBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España*, op. cit., p. 204.

162 Ces postures sont défendues notamment par les militantes, qui vont constituer le groupe scindé qui donnera naissance à LA MAR, telles que Xus Borrell.

163 Nous reviendrons plus tard sur l'engagement de Lidia Falcón en faveur de la République. Un combat très lié à sa propre histoire familiale.

164 LARUMBE, María Ángeles, *Una inmensa minoría...*, op. cit. p. 211-212.

gent aussitôt. Ainsi, pour une partie des militantes des Collectifs Féministes, comme pour la question nationaliste, la forme d'État n'est pas une question féministe à proprement parler puisqu'il s'agit bien d'une autre structure patriarcale. Ces désaccords entraînent comme on l'a déjà mentionné, la première scission du Collectif de Barcelone, qui donne naissance au collectif LA MAR¹⁶⁵. Il ne sous semble pas non plus difficile d'imaginer que certaines des militantes des Collectifs Féministes pouvaient percevoir ces « lealtades divididas¹⁶⁶ » selon l'expression de Celia Amorós, c'est-à-dire la défense du soutien à la coalition républicaine en même temps que la défense de la militance unique comme une sorte de contradiction de la part de Lidia Falcón, qui peut se lire, à notre sens, par l'indissoluble imbrication de la cause républicaine et de la lutte féministe, comme nous le verrons plus tard.

En ce qui concerne le Collectif Féministe de Barcelone, s'il ne présente aucune conférence centrale, il présente au total six communications qui abordent presque toutes les thématiques¹⁶⁷. Par ailleurs, Lidia Falcón se plaint du temps d'intervention accordé au Collectif Féministe de Barcelone, qui ne peut jouir que des quatre minutes accordés à chaque communication. Cela pourrait être dû au fait que le Collectif Féministe de Barcelone a adhéré au dernier moment lorsque toutes les conférences avaient déjà été attribuées¹⁶⁸. Dans les communications du Collectif Féministe de Barcelone, leurs postulats sont les plus radicaux, les plus novateurs et les plus hardis. Le Collectif y aborde la question de la famille comme structure économique de base de la société qui exploite les femmes. Les militantes critiquent certains discours autour de la maternité et du mythe de l'amour romantique. Enfin, elles abordent la question du travail domestique en termes économiques mettant en lumière la portée économique du travail ménager que réalisent les femmes de façon gratuite. Ce qui fait le plus polémique est la définition de l'homme dans sa relation avec la femme considéré comme fasciste. Ce qui provoque un flot de critiques, des sifflements et même l'attaque d'une des membres du Collectif Féministe de Barcelone¹⁶⁹.

De fait, durant le laps de temps entre les Journées de Madrid et celles de Barcelone, on constate l'approfondissement du discours du Collectif Féministe de Barcelone autour de deux questions centrales de la pensée féministe radicale : la famille en tant qu'institution patriarcale centrale qui opprime les femmes en raison de la division sexuelle du travail

165 LUNA, Lola G., « Apuntes históricos del feminismo catalán... », *op. cit.*, p. 96.

166 AMORÓS, Celia et DE MIGUEL, Ana, *Teoría feminista: de la Ilustración globalización*, *op. cit.*, p. 83.

167 Le Collectif Féministe de Barcelone présente des communications dans « Femme et quartier » ; « Femme et famille » ; « Femme et éducation », « Femme et politique » ; « Femme et législation », ou encore « Femme et sexualité ».

168 BALAGUER, Soledad, « A finales de mes se celebrarán las "Jornades Catalanes de la Dona" », *La Vanguardia*, 6 mai 1976, p. 35.

169 Comme le signale *Vindicación Feminista* dans un article sur les Journées Catalanes de la Femme, Isabel Monteagudo, se fait cracher dessus par un homme. Colectivo Feminista de Barcelona, « Les Jornades Catalanes de la Dona », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 20-21.

(le dévouement « obligatoire » des femmes aux travaux ménagers et aux soins des enfants¹⁷⁰) puis la dimension politique de la sexualité, axée sur l'exploitation sexuelle de la femme notamment au sein du mariage¹⁷¹. Si dans la communication portant sur la femme et la politique intitulée « El feminisme, única alternativa política per a la dona », présentée par le Collectif Féministe de Barcelone, celui-ci n'emploie pas encore le terme « classe » ; l'expression « antagonisme entre les sexes » puis la définition de l'homme comme « l'exploiteur » nous semble déjà révélatrice de la pensée féministe matérialiste qui constitue la base de la théorie des Collectifs Féministes.

Cependant, pour Maria Ángeles Larumbe, dans les communications présentées par le Collectif Féministe de Barcelone lors des I Jornades Catalanes de la Dona, la question de la femme en tant que classe n'est pas tout à fait définie puisque dans la première moitié de l'année 1976 le Collectif Féministe de Barcelone se trouve encore dans une phase « d'éclaircissement théorique¹⁷² », selon l'auteure. Or, il nous semble que la question est déjà bien avancée bien que le Collectif Féministe de Barcelone n'ait pas encore une opinion très tranchée sur le sujet dans les communications présentées lors des Journées. Ainsi, la perception exprimée par Maria Ángeles Larumbe pourrait bien être due à l'hétérogénéité des Collectifs Féministes en général, et du Collectif Féministe de Barcelone, en particulier, composé de militantes au bagage militant et féministe très varié. La scission de LA MAR à la suite des *Jornades Catalanes* ou du Séminaire Collectif Féministe de Madrid quelques mois plus tard ne seraient donc que le reflet de ces divergences au sein des Collectifs Féministes.

D'où l'intérêt, à notre sens, pour Lidia Falcón d'y consacrer du temps pour dévoiler pleinement sa théorie, tout comme sa volonté de mener un débat plus approfondi au sein des Collectifs Féministes afin de discuter de la femme en tant que classe et du mode de production domestique, comme en témoignent les diverses réunions des Collectifs Féministes Homologués durant les années 1976 et 1977. En effet, si l'on analyse le parcours de Lidia Falcón dès l'organisation du Congrès Féministe International en 1974 mais surtout dès la naissance du Collectif Féministe de Barcelone jusqu'à la fondation du Parti féministe en 1979, tout semble indiquer que Lidia Falcón dévoile de fil en aiguille sa théorie afin de préparer le terrain pour la fondation d'un parti féministe ; en se servant entre autres de la publication qu'elle fonde, *Vindicación Feminista*.

170 En effet, comme le met en évidence le Collectif Féministe de Barcelone par rapport au manque de services sociaux, notamment de crèches ou de « cantines », le problème central n'est pas le manque de crèches mais « aquesta divisió de tasques, on la dona està confinada a l'única missió de cuidar de la llar, marit i fill. L'escassetat de guarderies no és la causa real de l'explotació de la dona i admetre que és ella qui ha de reivindicar-ho i no la societat, significa acceptar la divisió del treball en funció del sexe », Seminari Col·lectiu Feminista de Barcelona, Communications dans « Dona i Barris » dans COMISSIÓ CATALANA D'ORGANIZACIONS NO GOVERNAMENTALS SECRETARIAT DE LES JORNADES, *Jornades catalanes de la dona*, op. cit., p. 93.

171 Seminari Col·lectiu Feminista de Barcelona, « La explotació sexual de la dona », dans COMISSIÓ CATALANA D'ORGANIZACIONS NO GOVERNAMENTALS SECRETARIAT DE LES JORNADES, *Jornades catalanes de la dona*, op. cit., p. 367.

172 LARUMBE, Maria Ángeles, *Una inmensa minoría...*, op. cit., p. 209-211.

ANCHE se détache également par ses positions radicales, tranchées dans la lignée des Collectifs, réaffirmant l'exploitation spécifique de la femme au sein de la famille, mais également la nécessité de la lutte féministe autonome dans des collectifs exclusivement féministes ; bien qu'à titre personnel les femmes peuvent militer en même temps dans des partis politiques classiques.

En outre, si les Premières Journées pour la Libération de la Femme célébrées à Madrid représentent le point de départ du Collectif Féministe de Barcelone fondé peu de temps auparavant, les Journées Catalanes sont un coup de pouce pour les Collectifs Féministes en général, et pour celui de Barcelone en particulier, qui augmente de manière significative son nombre de militantes. En effet, bien qu'il ait une importance relative par rapport à l'ensemble du mouvement, il s'agit d'une minorité « active¹⁷³ » qui sort renforcée des Journées Catalanes. Les Journées vont favoriser aussi la création de Collectifs Féministes dans différentes villes. Si les propos des collectifs sont parfois jugés trop radicaux ou encore trop excessifs – provoquant des huées et des sifflements, en particulier de la part des hommes et des militantes des partis politiques – ils séduisent en même temps les jeunes militantes.

De plus, la figure de Lidia Falcón, tantôt admirée, tantôt détestée, ne laisse en aucun cas indifférente. De fait, les organisatrices des Journées l'accusent d'avoir une place trop préminente. Faisant partie des féministes les plus chevronnées avec derrière elle une longue expérience militante et féministe, Lidia Falcón commence déjà à s'imposer comme une figure remarquable et controversée au sein du mouvement féministe, suscitant de l'admiration et des critiques à parts égales. Cette notoriété est d'ailleurs repérée par la presse qui s'attache davantage à la figure de Lidia Falcón comme nous le verrons au cours de cette période.

Dans les Deuxièmes Journées de Libération de la Femme, s'affirme la diversité et la pluralité des participantes tout comme les divisions qui ont émergé au fil des jours et qui témoignent de la richesse du mouvement féministe et des différentes tendances qui ont surgi. Pour autant, la diversité des tendances n'empêche pas, contrairement à Madrid, aux participantes de parvenir à la rédaction de conclusions communes. Les points les plus importants sont la socialisation du travail domestique, la création de services domestiques, la construction de bâtiments qui aideront les habitants des villes, la dénonciation de la famille patriarcale et autoritaire ; dernier point auquel ne souscrit pas l'union des femmes catholiques¹⁷⁴. Si les Journées sont importantes, elles ont aussi un impact sur *Vindicación Feminista* qui voit le jour un mois et demi plus tard. En ce sens, *Vindicación Feminista* raconte le déroulement

173 MOSCOVICI, Serge, *Psychologie des minorités actives*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979.

174 « Nuevas reacciones sobre las "Jornades Catalanes de la Dona". Nota de la Confederación Católica Nacional de Padres de Familia y Padres de Alumnos », *La Vanguardia*, 3 juin 1976, p. 37.

dans ses pages de ces Journées en leur consacrant une rubrique dans le premier numéro mais aussi d'autres documents dont nous parlerons ultérieurement. L'année 1976 est donc une période d'approfondissement théorique et organisationnel, dont les pages de *Vindicación Feminista* vont rendre compte.

Enfin, une autre question, soulevée le dernier jour des Journées, était celle de la création d'une association légale qui engloberait l'ensemble du mouvement féministe catalan. La solution présentée était de créer une « Coordinatrice » qui regrouperait tous les groupes, qui serait unitaire mais sans toucher à l'autonomie des groupes. De ce fait se sont créées plusieurs organisations. D'abord le PTE, qui avait également soumis une proposition qui avait été appuyée par les femmes catholiques, socialistes et communistes, de créer à la suite des Journées et sous l'initiative d'Anna Mercadé une plateforme unitaire des collectifs féministes, *l'Associació de la Dona*. Puis, le reste des groupes vont se rassembler autour de la Coordinatrice Féministe de Barcelone, la *Coordinadora Feminista de Barcelona* composée, entre autres, par le Collectif Féministe de Barcelone et dont le dynamisme est fondamental pour mener un front unitaire des tous les groupes féministes catalans autour de divers campagnes.

2.2.4. LE TRIBUNAL INTERNATIONAL DES CRIMES CONTRE LES FEMMES DE 1976 : LE POINT DE DÉPART D'UNE COLLABORATION INTERNATIONALE

Si des rassemblements féministes internationaux ont parcouru le continent européen dès la fin du XIX^e siècle et durant le début du XX^e siècle sous l'impulsion notamment des alliances internationales autour du suffrage des femmes¹⁷⁵, c'est vers le milieu des années soixante-dix mais surtout sous l'impulsion de la déclaration par l'ONU en 1972 de l'Année Internationale de la Femme en 1975, que la construction d'un réseau féministe international prend un nouvel élan.

Parmi ces rassemblements féministes internationaux, c'est le Tribunal International des Crimes contre les femmes, réuni à Bruxelles en mars 1976, qui a une répercussion majeure.

175 Une de ses initiatives est par exemple, le Conseil International des Femmes (CIF) créé en 1888 dont les objectifs étaient entre autres, la paix, la protection des mères et des enfants ou encore la protection spécifique du travail féminin. Pour plus de renseignements voir : JACQUES, Catherine, « Construire un réseau international : l'exemple du Conseil international des Femmes (CIF) », dans, GUBIN, Eliane, JACQUES, Catherine, RO-CHEFORT, Florence, STUDER, Brigitte, THÉBAUD, Françoise, ZANCARINI-FOURNEL, Michelle (dir.), *Les siècle des féminismes*, Paris, Les éditions de l'atelier, 2004, p. 163-178.

Organisé par le collectif danois *Red stockings Mouvement*, le Tribunal réunit plus de 2 000 femmes venues de 40 pays¹⁷⁶. Mais, contrairement à la Conférence Mondiale sur la Femme célébrée au Mexique qui accueille des représentantes des Etats membres de l'ONU ainsi que des organisations de femmes mandatées par les partis ou par les nations, le Tribunal International des Crimes contre les femmes est né de la volonté de se détacher des pouvoirs politiques, comme tient à le signaler les organisatrices du Tribunal¹⁷⁷.

S'il s'agit pour la première fois de dénoncer au niveau international toutes sortes de violences dont les femmes sont victimes, en brisant le silence sur une réalité presque quotidienne pour des millions de femmes, le Tribunal se distingue également en ce sens où il permet de mettre en contact une multiplicité de femmes et de collectifs. Il se démarque aussi par la diversité des groupes participants mais aussi parce qu'il compte sur la participation de figures féministes de renommée internationale telles que les françaises Luce Irigaray, Monique Wittig ou encore Christine Delphy, la féministe belge Lily Boeykens ou encore l'Allemande Alice Schwarzer, fondatrice de la revue féministe allemande la plus importante de la période, *Emma*.

Pour les féministes espagnoles qui ont participé, mais surtout les rencontres qui se font durant son déroulement, le Tribunal marque également les esprits des participantes. Le Congrès féministe international de 1974 ayant été annulé (on voit que certaines des femmes qui allaient participer à la rencontre de Barcelone de 1974 participent cette fois-ci au Tribunal), ce dernier sert aussi de tribune d'exception pour les Espagnoles afin de dénoncer le régime franquiste. Il permet aussi de nourrir les réflexions des Espagnoles, notamment des militantes des Collectifs quant à la dimension politique des violences sexuelles et de fournir un cadre conceptuel sur la problématique des violences envers les femmes. En effet, c'est au cours des débats et des témoignages, notamment des femmes chiliennes, que la question de l'imbrication des violences sexuelles et politiques est soulevée ; analysant à la fois leurs spécificités mais aussi les conceptualisant à partir d'une grille d'interprétation issue des droits humains. Enfin, il permet également aux participantes de lier de nouveaux contacts et à étayer des relations déjà existantes ; ce qui se révèle par la suite fondamental pour *Vindicación Feminista* et son équipe éditoriale.

176 Parmi les pays participants on trouve : l'Australie, l'Autriche, la Belgique, le Brésil, le Canada, le Chili, le Danemark, l'Egypte, l'Angleterre, la France, l'Allemagne de l'Ouest, la Grèce, la Guinée, les Pays-Bas, l'Inde, l'Iran, le Japon, le Portugal, le Porto Rico, le Mozambique, les Philippines, la Suède, la Suisse, l'Espagne, la Syrie, Taiwan, les Etats-Unis ou encore le Vietnam.

177 RUSSELL, Diana E.H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, op. cit.p. 5.

A) *SUR LES ORIGINES DU TRIBUNAL*

Prendre en main leur destin, dénoncer les oppressions que les femmes subissent au quotidien, élaborer des tactiques de défense, et commencer le « processus de décolonisation de la femme¹⁷⁸ », tels sont en résumé les désirs exprimés par Simone de Beauvoir lors de l'inauguration du Tribunal International des Crimes contre les femmes célébré au Palais des Congrès de Bruxelles en mars 1976, réunissant pendant quatre jours plus de 2 000 femmes venues de quarante pays. L'organisation ainsi que les communications et les témoignages présentés lors du Tribunal, ont été recueillis dans le livre *Crimes Against Women : Proceedings of the International Tribunal*, édité aux Etats-Unis par Diana E. H. Russell et Nicole Van de Ven en 1976 puis réédité en 1990¹⁷⁹. Dans le livre, les organisatrices reviennent sur la genèse du Tribunal. L'idée d'organiser un Tribunal International des Crimes contre les femmes part du collectif féministe danois, les *Red stockings Mouvement* (Mouvement des bas Rouges) qui organisait tous les étés, depuis quelques années, un camp de femmes sur une île durant trois mois en accueillant durant quelques jours des femmes d'autres pays. Dans le camp d'été célébré en 1974, elles commencent à discuter de l'organisation d'une action à visée internationale pour l'Année Internationale de la Femme. Bien que la plupart d'entre elles voient cette célébration « comme un geste hypocrite » de la part des gouvernements dominés par les hommes qui « maintiennent tous des lois qui sanctionnent des crimes contre les femmes, et dans de nombreux cas constituent des crimes contre les femmes¹⁸⁰ », elles décident de profiter de la publicité à l'occasion de l'Année Internationale de la Femme. C'est ainsi que, lors d'une réunion à Francfort en novembre 1974, l'idée d'organiser un tribunal international prend forme.

Bien que cela ne soit pas évoqué au moment de la première réunion, Diana Russell signale que pour beaucoup d'entre elles, l'idée était de recréer en quelque sorte le Tribunal International des crimes de Russell, créé en 1966 par Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre pour

178 « Quand toutes les femmes du monde »... *Le Nouvel Observateur*, 1^{er} mars 1976, p. 52, recueilli dans FRANCIS, Claude et GONTIER, Fernande, *Les écrits de Simone de Beauvoir; La vie, l'écriture avec en appendice Textes inédits ou retrouvés*, Paris, Gallimard, 1979, p. 566-567.

179 Le livre est divisé en quatre parties. La première partie est composée de treize chapitres, chacun consacré à un type de violence (violence médicale, violence sexuelle, hétérosexualité obligatoire, violence économique, violence au sein de la famille, violence de guerres, tortures, violence contre les femmes dans le Tiers Monde, violence corporelle, violence sexuelle (viol, prostitution, pornographie). Composée de six chapitres, la deuxième partie concerne les solutions et les résolutions du Tribunal. La troisième partie aborde l'histoire du Tribunal, sa genèse, son déroulement et ses objectifs. Enfin, la quatrième partie aborde la question de la répercussion médiatique du Tribunal, les images relayées par les médias tout comme l'impact et les conséquences du Tribunal.

180 « On the contrary, we saw it as a hypocritical and token gesture which served to mask the fact that all the governments who voted for IWY are male dominated, and all maintain laws which sanction crimes against women, and in many cases, constitute crimes against women ». RUSSELL, Diana E. H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, op. cit., p. 151. Nous traduisons.

dénoncer les crimes commis par les Etats-Unis durant la guerre du Vietnam¹⁸¹. Entre 1974 et 1975, plusieurs réunions sont organisées afin de peaufiner le contenu ainsi que l'organisation du Tribunal (chaque pays participant devait créer un comité national censé choisir deux ou trois crimes dont témoignerait son pays, en s'appuyant sur des témoignages personnels). Enfin, Simone de Beauvoir devait prendre une part active à l'organisation du Tribunal, ce qui devait également aider à augmenter la notoriété du Tribunal. Elle devait prononcer la conférence inaugurale que finalement elle n'a pas pu assurer en raison du report de la date initiale du Tribunal. Mais cela ne l'a pas empêchée de faire parvenir son message d'ouverture dans lequel elle s'est tout d'abord excusée de n'avoir pas pu être présente comme prévu¹⁸².

Conformément à la démarche des groupes d'auto-conscience féministe, un des objectifs du tribunal était de libérer la parole des femmes par le biais de témoignages, provoquant une sorte de « catharsis collective¹⁸³ » ; ce qui va contribuer à donner un ton un peu « victimiste » au Tribunal, comme certaines participantes vont le faire remarquer, en abordant tout particulièrement des sujets qui constituaient jusque-là de véritables tabous tels que le viol, l'avortement ou les violences au sein du couple.

Partant du constat de l'existence d'une violence systémique inscrite dans toutes les structures et les institutions sociales et qui touche davantage les femmes, le premier objectif du Tribunal est d'élargir la notion de « crime », appliqué naguère notamment au contexte de la guerre, entendu au sens large, en y incluant toute sorte de violence¹⁸⁴. Notons que le Tribunal s'inscrit dans la continuité d'autres initiatives visant à dénoncer les violences faites aux femmes, un des sujets les plus importants des mobilisations féministes de l'époque, telles que les « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes » qui eurent lieu à la Mutualité, à Paris, les 13-14 mai 1972, organisées par une partie du MLF et par l'association *Choisir* fondée par Simone de Beauvoir et l'avocate Gisèle Halimi et qui rassemblent quatre mille personnes¹⁸⁵.

181 *Ibid.*, p. 152.

182 « Quand toutes les femmes du monde »... *Le Nouvel Observateur*, *op. cit.*, p. 52.

183 « En partageant nos expériences et nos problèmes personnels, nous sommes amenées à voir que ces problèmes ne sont pas uniquement personnels, mais qu'ils sont causés, ou augmentés par la manière dont les femmes sont considérées en général, et par les situations où nous nous trouvons placées habituellement. Cela nous amène à voir que nombre de nos problèmes sont causés par la société et donc largement partagés par d'autres femmes. En parlant honnêtement les unes avec les autres, nous pouvons mouvoir [sic] d'isolement en [sic] solidarité et de [sic] désarroi en colère, ce qui motive [sic] à l'action bien plus puissamment que ne le fera jamais la haine de soi ! ». La version française : « Le Tribunal International des Crimes contre les femmes », *Le Cahier du Grif*, dossier spécial Violence, n° 14-15, 1976, p.84.

184 Ainsi, le tribunal était organisé en différentes tables, chacune abordant un type de violence : violence économique, violence en raison de l'orientation sexuelle, violence politique, violence au sein de la famille, violences sexuelles (viol, excision, castration), ou encore violence médicale.

185 FOUQUE, Antoinette, *Génération MLF. 1968-2008*, Paris, Des Femmes, 2008, p. 106-107.

B) *LA PARTICIPATION ESPAGNOLE AU TRIBUNAL*

Si ce Tribunal nous intéresse c'est avant tout pour la notable présence de l'Espagne avec une délégation de plus d'une trentaine de femmes ; ce qui constitue une des plus importantes délégations en termes de nombre de participantes, mais également parce qu'il a une énorme répercussion sur la dimension internationale de *Vindicación Femenista*. En effet, la rencontre offre aux collaboratrices une plateforme de contacts, de renforcement de liens et d'accès à des informations qui vont permettre à la revue de nourrir les rubriques de ses premiers numéros. À l'origine de la participation espagnole semble se trouver le Collectif Juridique Féministe et le Séminaire Collectif Féministe de Madrid. La journaliste Carmen Sarmiento, l'avocate Cristina Alberdi et ses sœurs ou encore Paloma Saavedra, militante du Collectif Féministe de Madrid, étaient les coordinatrices de la délégation des féministes venues d'Espagne¹⁸⁶. C'est à l'automne 1975, lors d'une réunion à Madrid entre le Collectif Féministe de Barcelone et un groupe de féministes madrilènes pour planifier les Premières Journées pour la Libération de la Femme de décembre 1975 que Carmen Sarmiento et Paloma Saavedra proposent à Lidia Falcón d'y participer¹⁸⁷ afin qu'elle témoigne de son expérience en prison dans la partie sur les violences policières (rappelons que Lidia Falcón venait de sortir de prison quelques mois auparavant). De son côté, Lidia Falcón affirme aussi qu'elle avait été invitée à participer par le groupe français de la maison d'édition Des Femmes, créé par Antoinette Fouque, dont nous parlerons ultérieurement. Cette participation sera complétée par d'autres militantes du Collectif Féministe de Barcelone telles que Regina Bayo, Chus Borrell, Teresa Estany ou encore Victoria Sau mais aussi d'autres Espagnoles telles que les militantes de l'organisation *Unión Popular de Mujeres* (UPM), organisation communiste liée au *Frente Revolucionario Antifascista y Patriótico* (FRAP¹⁸⁸).

En ce qui concerne le nombre d'Espagnoles qui y ont assisté, Diana Russell donne le chiffre de soixante Espagnoles ; ce qui constitue après l'Allemagne avec trois cent participantes et la Belgique avec cent participantes, la troisième délégation la plus nombreuse, suivie par les Américaines, cinquante, les Anglaises et les Françaises avec quarante participantes chacune ou encore la Suisse avec trente participantes¹⁸⁹. Lidia Falcón, quant à elle, affirme qu'une délégation de trente-cinq femmes composée de militantes du Collectif Féministe de Madrid et de celui de Barcelone sont parties le 2 mars à Bruxelles participer au Tribunal. María Ángeles Larumbe, quant à elle, affirme que la délégation des Espagnoles était composée

186 Note de presse, ALCALDE, Carmen, *Diario de Barcelona*, 4 janvier 1976, p. 17.

187 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 95.

188 MORENO, Amparo, *Mujeres en lucha...*, op. cit., p. 78.

189 RUSSELL, Diana E. H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, op. cit., p. 9.

également de trente-cinq femmes, venues principalement de Madrid, Barcelone, Valence et du Pays Basque, dont la plupart appartenaient aux Collectifs Féministes¹⁹⁰. Carmen Suárez évoque également la participation des Collectifs féministes de Valence et du Pays Basque, sans donner le chiffre des participantes, qui ont fait leur première apparition publique lors du Tribunal à Bruxelles¹⁹¹. Ce décalage de chiffres peut être dû au fait que les auteures prennent seulement en compte les femmes appartenant aux Collectif Féministes et non pas celles d'autres groupes comme les militantes de l'UPM ou encore les Espagnoles venues à titre individuel. Ainsi, par exemple, il est fort probable qu'un certain nombre d'Espagnoles soient venues depuis d'autres pays comme c'est le cas d'Elvira Siurana, qui habitait à cette époque à Paris et qui s'y est rendue depuis la France directement. Quoi qu'il en soit, les deux chiffres montrent l'importance numérique de la délégation espagnole ; ce qui a d'ailleurs attiré l'attention des médias étrangers, en particulier la présence de Lidia Falcón, dont le livre *Cartas para una idiota española*, paru deux ans auparavant, était très connu¹⁹².

C'est d'ailleurs le témoignage de l'avocate, apporté lors du troisième jour, avec les représentants du Chili, de l'Inde et de l'Iran, qui semble être le plus éloquent concernant les conditions de vie des femmes dans les prisons comme le signalent les éditrices du livre¹⁹³. C'est surtout la dimension collective de l'expérience de la prison que Lidia Falcón met en avant afin de dénoncer les violences subies ainsi que les conditions d'hygiène épouvantables auxquelles elles sont soumises. Mais, profitant de la tribune privilégiée que représente le Tribunal, Lidia Falcón met en lumière également la législation franquiste, machiste et anachronique, qui punit davantage les femmes. Elle y évoque la pénalisation de l'adultère chez les femmes, l'interdiction des méthodes contraceptives, la pénalisation de l'avortement ou encore de la prostitution, interdite depuis 1965, mais dont la loi punit seulement la prostituée et non le client¹⁹⁴.

La fin de son discours est très édifiante concernant les objectifs du Tribunal, à savoir la prise de conscience d'une oppression commune à toutes les femmes et l'appel à la révolution féministe, au renversement du système patriarcal afin de libérer toutes les femmes :

La lutte sera longue et violente. Tant que nous ne réussirons à nous emparer du pouvoir, les hommes continueront à nous écraser et à nous exploiter. Chaque forme de réformisme est dépassée. L'heure des suffragettes est dépassée. Il devrait être clair que

190 LARUMBE, María Ángeles, *Una inmensa minoría...*, op. cit., p. 202-203. Il est fort possible que Maria Ángeles Larumbe ait utilisé la même source que Falcón.

191 SUAREZ, Carmen, *El feminismo asturiano*, op. cit., p. 322.

192 RUSSELL, Diana E .H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, op. cit. p. 10.

193 *Ibid.*, p. 113.

194 « Brutal treatment of women in prison », Witnees 6 : Spain!, *Ibid.*, p. 119.

cette structure [le patriarcat], dominé par le pouvoir mâle, ne sera pas changée par une réforme de la législation sur l'avortement, le divorce, l'homosexualité, ni par sa dénonciation. Seul le triomphe de la révolution féministe modifiera les relations entre les hommes, et, à partir de là, construira le monde nouveau que nous toutes désirons¹⁹⁵.

En ce qui concerne les autres participantes espagnoles ayant témoigné, Cristina Alberdi et Pilar González membres du Collectif Juridique féministe et militantes également du Séminaire Collectif Féministe y présentèrent une communication intitulée « Marco ideológico-jurídico en el que se ha desarrollado la actividad de la mujer española en los últimos cuarenta años ». Dans cette dernière, elles racontaient les conditions du travail des femmes en rapport avec la situation politique du pays, dénonçant la discrimination dans le monde du travail. Elles évoquaient aussi la question de la maternité en faisant référence à la notion de crime, pour mettre en évidence le fait que l'imposition de la maternité aux femmes contre leur gré en constituait un¹⁹⁶. Enfin, une militante de l'UPM dénonce également les tortures subies par les femmes en prison. Elle y évoque les condamnations à mort de Maria Jesus Dasca et Concepción Tristan en septembre 1975, ou encore les condamnations à vie de Beatriz Rodriquez, Luz Fernandez, Eva Forest ou encore Jone Derrensor¹⁹⁷.

Du côté des témoignages des femmes étrangères, Lidia Falcón souligne la présence de nombreuses Chiliennes qui sont en exil et qui se rendent au Tribunal pour dénoncer la situation dans leur pays¹⁹⁸. Dans leurs témoignages, les Chiliennes parlent de la répression dans les prisons, notamment celle exercée par la police secrète, la DINA, mais elles dénoncent également les tortures (utilisation d'électrochocs, noyades, etc.) et agressions sexuelles à Villa Grimaldi¹⁹⁹. Si la présence des Chiliennes se démarque c'est aussi parce que, comme le fera remarquer *Vindicación Feminista* plus tard dans les articles à propos de la répression de la dictature chilienne, dans les témoignages les Chiliennes s'efforcent d'analyser et de conceptualiser les violences sexuelles et les tortures dont elles sont victimes à la lumière du concept des droits humains. Les deux pays ayant des contextes politiques assez similaires, à savoir une dictature, les questions abordées par les femmes chiliennes trouvent aussi écho auprès des discours des Espagnoles.

195 « Témoignage de l'Espagne », *Les CAHIERS du Grif*, dossier spécial violence, n° 14-17, 1976, p. 90

196 ALBERDI, Cristina, *El poder es cosa de hombres...*, *op. cit.*, p. 42-43.

197 RUSSELL, Diana E .H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, *op. cit.*, p. 144.

A la fin de son intervention, l'U.P.M. demande également au Tribunal International des Crimes contre les femmes d'inclure une résolution de la censure contre la monarchie et le fascisme de Juan Carlos, le condamnant en tant qu'héritier et continuateur du fascisme en Espagne.

198 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, *op. cit.*, p. 165.

199 RUSSELL, Diana E .H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, *op. cit.*, p. 116.

Pour les féministes espagnoles, ce rassemblement constitue en effet une opportunité unique de faire entendre leur voix à l'international dans une période charnière de l'Espagne. Pour Lidia Falcón, le groupe d'Espagnoles qui assiste au Tribunal est en quelque sorte l'« avant-garde²⁰⁰ » du mouvement féministe en Espagne composé de femmes ayant pour la plupart une expérience préalable dans la lutte anti-franquiste, d'une part, et d'autre part de jeunes militantes qui se sont greffées au fur et à mesure, notamment après les Premières Journées pour la Libération de la Femme.

Toutefois, si le Tribunal est, selon les termes de Falcón, « la magnífica ocasión que teníamos de organizar una verdadera unión internacional de las feministas²⁰¹ », il n'en reste pas moins que le déroulement du Tribunal n'est pas du goût des Espagnoles. En effet, en tant que féministe chevronnée et jouissant déjà d'une certaine notoriété – si elle n'est pas la seule à avoir subi la prison, son arrestation avait fait le tour du monde et fait l'objet d'une très forte mobilisation internationale –, très rapidement Lidia Falcón est surprise par le décalage entre les différents niveaux de conscience féministe des participantes :

Para mí fue una sorpresa encontrarme con que en aquel congreso al que asistían miles de mujeres, no se decían más que obviedades que se repetían una y otra vez en todas las ponencias, y se convirtió en una tortura tener que soportar la vulgaridad de las intervenciones, la monotonía de las sesiones que estaban regidas por la inalterable complacencia de las que presidían las mesas ante la repetición de testimonios, prácticamente iguales, que iban desgranando las diferentes ponentes de los países europeos, sobre las diversas formas de violencia que sufrían las mujeres. Yo, que había escrito *Mujer y Sociedad*, diez años atrás, que llevaba veinticinco de lucha, en aquellos días, y que había pasado por las prisiones de Franco, me sentía absolutamente defraudada por el contenido de los Temas del Tribunal²⁰².

Ce sont surtout les Espagnoles, notamment le Collectif Féministe de Barcelone, qui formulent les premières critiques vis-à-vis du déroulement des Journées, ainsi que sur des questions de fond. Pour les Espagnoles, mais aussi pour d'autres participantes, il était nécessaire d'étudier non seulement les effets mais aussi les causes qui rendaient possible l'exploitation spécifique dont souffrent les femmes²⁰³. Ainsi, le deuxième jour, elles rédigent un document en plusieurs points dans lequel elles font une critique « constructive » de la mécanique du

200 « A Bruselas llegamos las mujeres de la delegación enardecidas por los nuevos vientos de cambios que soplaban en nuestra patria y los deseos de que el feminismo tuviera el protagonismo que le correspondía. La formábamos mujeres que habíamos participado en la lucha antifranquista desde diversos frentes, el más duro había sido el mío con estancias en prisión y torturas incluidas, pero otras más jóvenes se habían incorporado en los últimos años a la crítica del régimen, habían sido represaliadas en el trabajo y en la sociedad por su postura inconformista, su filocomunismo o su lesbianismo y formábamos la vanguardia del feminismo », FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 159.

201 *Ibid.*, p. 162.

202 *Idem.*

203 Toutefois, il faut signaler que plus tard, Lidia Falcón va nuancer ses propos concernant le Tribunal, mettant en exergue les points les plus positifs de la rencontre. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

congrès. Les critiques s'adressent aussi bien à l'organisation : horaires rigides, attitudes intransigeantes des présidentes des tables rondes pour donner la parole au public ; qu'aux questions de fond : manque d'analyses profondes des causes de l'oppression des femmes, absence de solutions concrètes ou encore d'initiatives internationales à mener après le Tribunal, critiques auxquelles se sont jointes les déléguées allemandes et françaises²⁰⁴. Elles décident aussi de passer à l'action durant les interventions afin de briser la monotonie et de permettre au plus grand nombre de femmes d'intervenir ; ce qui provoque la suspension temporaire des sessions. Comme Lidia Falcón le reconnaît elle-même, elle et les autres militantes vont contribuer à démanteler « l'organisation que les Belges avaient mise en place avec tant de soin et de minutie²⁰⁵ ». Enfin, une autre source de conflits est l'interdiction de la participation des hommes, initiative qui semble aussi venir du groupe espagnol. Pour les organisatrices du Tribunal, l'interdiction de la présence des hommes y compris les journalistes pouvait nuire à la couverture médiatique de l'événement, mais les Espagnoles soutenues aussi par les Françaises, notamment le groupe de Des Femmes, y tenaient. Après quelques vifs échanges, les participantes décident alors de soumettre au vote la décision finale. Finalement, les hommes sont interdits d'entrée, y compris les journalistes.

C) *LES RÉPERCUSSIONS*

Toutefois, si son bilan est un peu mitigé pour certaines participantes voire groupes féministes – le groupe des féministes espagnoles à la tête duquel se trouve Lidia Falcón adresse de dures critiques durant son déroulement et une partie de la délégation espagnole part avant la clôture du Tribunal rejoindre le groupe de Des Femmes²⁰⁶ –, l'importance du congrès dépasse

204 Dans la même ligne se trouve une des collaboratrices de la revue *ISIS* qui assiste au Tribunal et qui rapporte ses impressions dans un dossier spécial de la revue. « El primer día se desarrolló fácilmente. Los organizadores fueron llamando una a una a la tribuna a aquellas personas que se habían inscrito para hablar, dando a cada una un tiempo limitado. Los testimonios eran generalmente descripciones de experiencias personales [...]. Durante la tarde, algunas mujeres de los grupos de habla hispana tomaron el micrófono y ocuparon el estrado, para protestar por la forma en la cual el tribunal se estaba desarrollando. [...] Estoy totalmente de acuerdo con esta protesta », *ISIS. Boletín Internacional*, dossier spécial « Tribunal Internacional de Crímenes contra la Mujer », mars 1976, p. 3.

Le journal belge *Le Cahier du Griff*, fondé en 1973 par Françoise Collin, consacre aussi un numéro spécial au Tribunal. *Le Griff* exprime les mêmes critiques que celles adressées par le Collectif Féministe de Barcelone. En ce sens, il fait le reproche du ton général du Tribunal « axé principalement sur la dénonciation plutôt que sur l'action théorique ou pratique » ; les Journées, comme Lidia Falcón l'affirme également, ont souvent été trop « doloristes », dépourvues d'une perspective politique, avec un mode de fonctionnement trop hiérarchisé, AUBENAS, Jacqueline, « Le tribunal International des Crimes contre les femmes », dans *Les Cahiers du GRIF*, n°12, 1976. Parlez-vous française ? Femmes et langages I. p. 69.

205 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 162.

206 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

le cadre de sa célébration. Pour ce qui est des féministes espagnoles et tout particulièrement pour le groupe qui va faire partie quelques mois plus tard de l'équipe de *Vindicación Feminista*, le rassemblement est essentiel : c'est un lieu de rencontre entre féministes et collectifs, un lieu d'échanges mais aussi une source d'informations pour nourrir le contenu de la revue, spécialement la partie internationale²⁰⁷. Ce n'est pas par hasard si le dossier central du premier numéro de *Vindicación Feminista* est consacré au Tribunal, qui est annoncé à grande pompe sur la couverture de la revue. De fait, la dénonciation des violences envers les femmes puis l'analyse de ses causes constitue en effet, comme nous le verrons ultérieurement, l'un des sujets centraux de la revue. Du point de vue relationnel, les Journées du Tribunal « permitieron una nueva comunicación entre nosotras. En los pasillos del Palacio de Congresos y sus salones, grupos de mujeres periodistas entrevistaron a mujeres feministas²⁰⁸ » signale *Vindicación Feminista* dans le premier numéro. Ainsi, par exemple, la journaliste Carmen Sarmiento et María Jesús Borrell interviewent la féministe et écrivaine française Luce Irigaray dont l'entretien sera publié dans le premier numéro de *Vindicación Feminista*. De même, elles interviewent également Martine Storti et Evelyne Le Garrec, respectivement journalistes à *Libération* et à *Politique Hebdo*. Lidia Falcón, quant à elle, affirme que lors du Tribunal, elle rencontre pour la première fois d'autres féministes étrangères telles que Christine Delphy, Luce Irigaray ou revoit d'autres militantes qu'elle connaissait déjà comme Monique Witting ou le groupe de Des Femmes avec lequel Lidia Falcón collaborait²⁰⁹, ou encore des féministes italiennes telles que la militante communiste Gabriella Lapasini, qui va participer plus tard au Premier Congrès du Parti Féministe²¹⁰.

Victoria Sendón de León, militante du Séminaire Collectif Féministe de Madrid, évoque, quant à elle, également l'importance du rassemblement de Bruxelles. C'est lors de ce rassemblement que son groupe découvre, par exemple, les publications de Des Femmes et entre en contact avec des groupes étrangers, notamment les groupes français²¹¹. Cristina Alberdi,

207 Comme nous le verrons plus tard, Paloma Saavedra, qui a un rôle central dans la participation des Espagnoles au Tribunal en tant que militante du Collectif Féministe de Madrid sera la personne chargée de la rubrique « Femmes du Monde », consacrée à informer sur les groupes féministes étrangers. Il nous semble très probable que cette rencontre a été capitale pour se procurer des contacts pour nourrir la rubrique.

208 Dossier, « Tribunal de Crímenes », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 37.

209 Nous parlerons plus en détail de la relation de Lidia Falcón et de l'équipe de *Vindicación Feminista* avec le groupe de *Des Femmes* dans le chapitre 7.

210 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

211 Comme le signale Victoria Sendón de León : « Trabajamos mucho a Luce Irigaray con su tremendo *Speculum*, que nos costó descifrar. Una de las preferidas era Carla Lonzi en su *Escupamos sobre Hegel*, que iba muy bien con nuestro radicalismo. También profundizamos en Juliet Mitchell, Sulamith Firestone, Kate Millett, la doctora Sheffer y sus orgasmos múltiples, así como en publicaciones de las Ediciones de Femmes, a las que nos aficionamos después de la famosa reunión en Bruselas, en 1976, de 15 000 mujeres muy influenciadas por esas publicaciones, en las que se incorporaba el psicoanálisis como instrumento de análisis. Desde entonces, París fue un lugar obligado de peregrinación. Creo que a Simone de Beauvoir ya la teníamos superada », SENDÓN DE LEÓN, Victoria, « Colectivo Feminista », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.* (ed.), *op. cit.*, p. 371-372.

quant à elle, évoque également la composante relationnelle du rassemblement et l'impression provoquée par le groupe de Des Femmes :

El encuentro fue fascinante, volvimos cargadas de libros, panfletos y textos feministas de toda Europa. Me impresionaron en especial las alemanas y las francesas, agrupadas en torno a la mítica *Librairie des Femmes* de París. Eran las más avanzadas. Habían incorporado el psicoanálisis a sus debates y su conjunción con el feminismo producía avances extraordinarios²¹².

Agée de vingt-trois ans, Elvira Siurana, qui devient plus tard militante du Parti Féministe d'Espagne, rencontre pour la première fois les militantes du Collectif Féministe de Barcelone à Bruxelles. Elle affirme également que ce rassemblement change sa vie pour toujours. C'est après le Tribunal qu'elle décide de quitter Paris et de rentrer en Espagne où elle commence son militantisme féministe au sein du féminisme autonome mais en gardant les contacts avec les militantes des Collectifs²¹³.

Pour les Espagnoles, il s'agit d'un moment charnière dans l'histoire du pays, et, en l'occurrence, du féminisme : les Espagnoles et les Espagnols, après plus de 35 ans de dictature, vont pouvoir de nouveau jouir d'une démocratie dont les bases sont en train de se construire au moment où le Tribunal se déroule. Cela fait moins de quatre mois que le dictateur est mort, les premières élections démocratiques n'ont pas encore eu lieu et le pays est encore gouverné par un ancien ministre de la dictature franquiste, Arias Navarro qui dès ses premières semaines à la tête du gouvernement ne donne pas de signes d'une véritable volonté de transformations. Dans ce contexte d'énorme instabilité politique mais également d'espoir, les féministes espagnoles, dont la plupart ont également lutté depuis des années pour le reversement de la dictature, sont conscientes de la portée du moment et de l'importance de compter sur une tribune comme celle offerte par le Tribunal de Bruxelles afin de faire entendre leur voix, ce qui pourrait contribuer à accélérer les changements politiques auxquels

212 ALBERDI, Cristina, *El poder es cosa de hombres...*, op. cit., p. 42-43.

213 À son retour à Lleida, elle décide de créer avec Montserrat Solè, Mayka Caballero et Victoria Suárez, entre autres, le « Grup de Lluita per l'alliberament de la dona » (GRILL), qui disparaît un an plus tard. C'est cette même année, en 1977 qu'elle s'installe à Barcelone et rejoint l'Organisation Féministe Révolutionnaire, puis le Parti Féministe tout en travaillant en même temps dans le « Gabinete para la Mujer » créé par Lidia Falcón à Barcelone en 1976. Biographie sur Elvira Siurana : <http://www.heroinas.net/2013/02/elvira-siurana-zaragoza.html>. Consulté le 30/07/2018

elles songent depuis longtemps²¹⁴. Mais c'est aussi une opportunité de créer des liens avec d'autres collectifs féministes, de renouer des liens déjà existants voire de servir de modèle les unes pour les autres, enfin, prévoir d'autres initiatives transnationales²¹⁵.

214 Comme le signalent les éditrices du livre sur le Tribunal dans la dernière partie consacrée aux répercussions de la rencontre : « A British woman, in touch with the women's movement in Spain, told me that the Tribunal had a very positive effect on the movement in Spain. Unexpectedly, large numbers of women turned up to feminist meetings after the Tribunal, and the Spanish participants had been challenged by the opportunity to meet and experience women from other countries » . « Une Britannique, en contact avec le mouvement des femmes en Espagne, m'a dit que le Tribunal avait eu un effet très positif sur le mouvement en Espagne. De façon inattendue, un grand nombre de femmes se sont présentées aux réunions féministes après le Tribunal, et les participantes espagnoles ont eu l'opportunité de rencontrer et de découvrir des femmes d'autres pays ». RUSSELL, Diana E .H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, *op. cit.*, p. 195. Nous traduisons.

215 Lors du Tribunal par exemple, le courant féministe – dit « lutte de classe » en français – vont faire un appel pour un autre rassemblement féministe international qui aura lieu un an plus tard et auquel participe aussi une délégation d'Espagnoles organisées par la *Coordinadora Feminista* de Barcelone. Nous en parlerons dans le chapitre 7.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

L'ouverture de l'Espagne, dans les dernières années de la dictature, favorisée par le rapprochement avec les Etats-Unis qui voyaient dans ce pays un rempart contre le communisme, a contribué à mettre la question des femmes au centre du débat. Des maisons d'édition et des revues anti-franquistes apparaissent notamment en Catalogne. Parallèlement, avant la chute de la dictature, l'« espace de la cause des femmes » s'élargit, des ouvrages développant un discours féministe sont publiés et certaines figures se détachent comme Maria Aurèlia Capmany, ou Maria Campo Alange, la fondatrice du Séminaire d'Etudes Sociologiques de la Femme. Toutes deux s'emparent de la plume pour réfléchir aux changements que connaît la société en général et les femmes en particulier à la lumière des changements législatifs dont la loi du 22 juillet 1961 concernant les Droits Professionnels et Politiques de la Femme semble attester ce nouveau cap. Leur vision est nuancée, si les femmes espagnoles, particulièrement les jeunes, semblent plus préoccupées par exemple par le fait de poursuivre des études plus longtemps que leur mère ou encore par les rapports entre les sexes qui semblent plus égalitaires, certains changements ne restent que très superficiels (vêtements, goûts musicaux) et pèsent encore sur elles des conditionnements sociaux et notamment une discrimination que les lois continuent d'étayer.

Si jusqu'à présent le parcours de ces deux intellectuelles n'avait pas encore été étudié en parallèle, l'analyse de ces deux réflexions nous a permis de montrer les similitudes d'une même démarche et l'existence d'un dialogue interposé entre les textes des unes et des autres. Les premiers écrits de Lidia Falcón viennent à leur tour nourrir les réflexions sur la situation des femmes dans la société auxquels s'ajoutent les travaux des auteures dans les années soixante-dix qui se détachent des autres écrits. C'est le cas de Carmen Alcalde, de Nuria Pompeia ou des jeunes avocates Cristina Almeida et Manuela Carmena qui commencent à écrire dès le milieu des années 1960, période propice pour l'échange intergénérationnel. Cette décennie où émergent différents mouvements de contestation semble en effet crucial dans la mesure où se configurent alors en Espagne des cultures féministes qui rejoignent parfois une

tradition républicaine mais qui se réactualisent et s'enrichissent aux contacts des écrits étrangers. La traduction de *La mystique de la féminité* ou du *Deuxième sexe* par exemple, vient alors nourrir et interpeller les réflexions des auteures espagnoles qui se servent des réflexions des féministes étrangères comme miroir à partir duquel repenser les enjeux des femmes dans un cadre national. La sensibilité de certains éditeurs tels que José Maria Castellet ou Esther Tusquets est aussi fondamentale pour encourager les traductions voire l'élaboration de livres ayant trait à ce sujet.

En parallèle, d'autres femmes, pour la plupart ouvrières ou femmes au foyer, commencent à se mobiliser au sein des associations de quartiers ou de femmes ménagères sous l'égide des militantes du MDM. C'est dans la Section des Droits de la Femme de l'Association des Amis des Nations Unies, dirigée par plusieurs militantes du MDM avec Lidia Falcón et Carmen Alcalde, que les responsables organisent à la fin des années 1960 des conférences et des débats pour discuter sur la situation des Espagnoles. Si ces conférences comptent sur la participation entre autres des professionnelles réputées telles que Maria Aurèlia Capmany, Maria Telo, Elise Lamas, ou encore Eva Forest, c'est surtout la capacité de convocation qui semble constituer le point le plus remarquable de l'association qui se constitue en quelque sorte comme un « lieu de sociabilité » entre des femmes venues de milieux différents, à savoir du milieu professionnel, ouvrier et du milieu militant communiste, cette dernière catégorie étant la plus importante en nombre d'adhérentes de la Section des Droits de la Femme.

Les débats et réflexions qui s'y développent s'amplifieront au début des années 1970 avec les réflexions issues des « Women's Lib Groups » qui arrivent en Espagne via des traductions. La nouvelle décennie marque aussi la création de nouveaux répertoires d'actions. Des groupes d'auto-consciences sont créés à Barcelone par Maria José Ragué qui a rencontré aux Etats-Unis des membres du « Women's Lib Group » et par Victoria Sendón de León à Madrid.

Au Tribunal International des Crimes contre les femmes réunit à Bruxelles en mars 1976, favorisé par le contexte international, des femmes venues de quatre coins de la planète soulèvent pour beaucoup d'entre elles, pour la première fois, la problématique des violences faites aux femmes et particulièrement la question de la violence sexuelle brisant le silence sur des sujets jusque-là tabous tels que l'avortement ou le viol. Ces questions trouvent notamment écho dans les pays sous régime dictatorial comme le Chili ou l'Espagne dont des délégations de femmes y participent en grand nombre. Les débats et les échanges présentés permettent aussi de nourrir l'élaboration d'une pensée radicale qui cherche aller à la racine de l'oppression des femmes puis à proposer des solutions ; solutions qui sont d'ailleurs très attendues par les Collectifs Féministes espagnols. Du point de vue relationnel, le Tribunal International permettra aussi la rencontre des futures collaboratrices de *Vindicación Feminista* avec d'autres militantes étrangères et inspirera un certain nombre d'articles des

premiers numéros. Autrement dit, le Tribunal fonctionne comme une sorte de « meeting point » féministe contribuant à créer un « réseau féministe transnational ».

En Espagne, deux mois plus tard, les Journées Catalanes de la Femme ont lieu. Parmi les groupes participant, les Collectifs Féministes (*Los Colectivos feministas homologados*), qui prônent la militance unique dans des organisations féministes. Bien que minoritaires au sein de l'ensemble du mouvement féministe, ceux-ci se détachent par la radicalité de leurs propos et par leur degré de théorisation et de réflexion. Ils vont dénoncer la législation franquiste patriarcale et anachronique mais aussi problématiser et analyser les sources de l'oppression des femmes allant vers la conceptualisation d'un système de domination totale des hommes envers les femmes.

VINDICACIÓN FEMINISTA : L'ÉCRITURE AU SERVICE DE LA CAUSE FÉMINISTE

INTRODUCTION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Nous partons du principe que le projet éditorial de *Vindicación Feminista* n'est possible que grâce aux travaux antérieurs de l'équipe rédactionnelle. Afin d'éprouver la validité de notre hypothèse, nous allons nous pencher dans un premier temps sur les trajectoires individuelles de ses principales collaboratrices. *Vindicación* étant articulée en deux pôles autour de Carmen Alcalde et de Lidia Falcón, la mise en lumière de leurs parcours professionnels nous permettra d'éclairer les initiatives préalables qui rendent possible la construction d'un réseau de collaborations qui aboutit au projet de *Vindicación*. La visibilité de ces trajectoires nous permettra en effet de voir comment *Vindicación* puise dans deux traditions différentes qui convergent souvent : l'anti-franquisme et la critique culturelle liés aux parcours de ses principales fondatrices. Le milieu de la presse anti-franquiste à la fin du franquisme représente en ce sens un lieu de sociabilité d'exception : les journalistes se côtoient, elles écrivent parfois des rubriques ensemble, elles entreprennent d'autres collaborations. Les contacts ainsi que l'aide économique ont été fondamentaux pour démarrer une aventure ambitieuse autant par le contenu que par la forme, comme nous allons le voir. Ainsi, l'étude de la genèse de la revue ainsi que des trajectoires de ses collaboratrices est indispensable pour mettre en lumière l'émergence d'une sociabilité féministe *avant la lettre* qui explique la qualité et la diversité des collaboratrices de *Vindicación Feminista*.

CHAPITRE 3

***VINDICACION FEMINISTA :* UN MEDIA RESOLUMENT FEMINISTE**

Comme nous l'avons déjà suggéré, *Vindicación Feminista* est avant tout une plate-forme de contacts, de collaborations professionnelles et d'amitiés, qui dépassent les limites spatio-temporelles de la durée de sa publication. Nous rejoignons ici l'affirmation de Marie-Aline Barrachina pour qui « plutôt que comme le lieu à partir duquel se crée un réseau associatif, la revue *Vindicación Feminista* représente à travers l'histoire de ses 29 numéros, l'aboutissement et même la fin de ce processus associatif¹ ». En effet, dans son chapitre consacré à la revue féministe, l'auteure met en avant le caractère collectif de *Vindicación*, une publication composée exclusivement de femmes qui se sont rencontrées au fil des années de lutte féministe et anti-franquiste². De ce fait, les raisons pour participer à *Vindicación* pouvait être multiples : notamment parce qu'on adhère à la cause féministe mais aussi parce qu'on connaît quelqu'un. En ce sens, le rôle qu'ont pu jouer l'amitié et les relations interpersonnelles entre les collaboratrices, dans la constitution mais aussi dans la durée de la revue nous semble particulièrement saillant dans le cas de l'entreprise de *Vindicación Feminista*. En conséquence, nous pouvons nous demander : en quoi ces précédentes relations sont-

1 BARRACHINA, Marie-Aline, « *Vindicación Feminista* : aboutissement d'un processus, constitution d'un réseau », dans BUSSY-GENEVOIS, Danièle (dir.), *op. cit.*, p. 187. Nous pensons, cependant qu'il faut nuancer la deuxième affirmation, celle qui concerne la disparition comme nous le verrons plus tard. De ce fait, nous n'irons pas jusqu'à affirmer la disparition du processus associatif après *Vindicación* comme nous le verrons plus tard ; c'est pourquoi nous proposons de parler plutôt de transformation et, seulement dans certains cas, de rupture et de disparition.

2 *Ibid.*, p. 201.

t-elles significatives pour la collaboration ultérieure dans *Vindicación* ? En quoi l'amitié est-elle moteur de collaboration, de création d'un réseau ? Et surtout, en quoi le projet de *Vindicación Feminista* réaffirme l'indissoluble imbrication du personnel et du collectif ?

Afin d'essayer de répondre à ces questions, nous allons à présent nous pencher sur la genèse de la revue et sur les liens unissant les collaboratrices de la revue afin de mettre en lumière le cheminement d'une communauté d' « avant-gardistes féministes³ » qui se profile lentement dès les années soixante et qui révèle l'existence d'une pensée critique féministe en Espagne bien avant l'éclosion du mouvement féministe que l'historiographie situe traditionnellement à la fin de l'année 1975.

3 Nous empruntons ce terme à l'ouvrage de LASSERRE, Audrey, *Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)*, Thèse en Littératures sous la direction du Professeur Marc Dambre. Soutenue le 3 décembre 2014 à l'Université de la Sorbonne nouvelle – Paris, p. 225. Disponible en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01635187/document>

3.1. LA NAISSANCE DE *VINDICACION FEMINISTA* : LES FONDATRICES

3.1.1. CARMEN ALCALDE : LE JOURNALISME COMME OUTIL DE DÉNONCIATION

Née à Gérone, peu après le début de la guerre d'Espagne (en 1936⁴), Carmen Alcalde est issue d'une famille catalane aristocratique et très catholique. Orpheline de mère à la naissance, la religion imprègne la vie de la fillette puis de l'adolescente : elle étudie d'abord dans un collège de sœurs, puis très rapidement elle intègre la Section Féminine de la Phalange dans laquelle elle passe toute son adolescence. Notons ici l'importance de l'expérience dans la Section Féminine de la Phalange tout comme celle de l'éducation chez les religieuses comme fil rouge dans la vie de Carmen Alcalde, faisant de ces expériences vécues l'un de ses sujets d'écriture les plus récurrents⁵. Le rejet et la dénonciation de l'éducation catholique contraste toutefois avec l'évocation de son passage à la Section Féminine de la Phalange où elle déclare avoir joui d'une liberté exceptionnelle⁶.



Fig. 3. Carmen Alcalde avec ses sœurs [s.d.]

4 Les éléments biographiques qui suivent sont issus de ces livres : *Cartas a Lilith*, *Mujeres en el Franquismo*, *Vete y Ama*, *Amar se escribe breve* et *El Grito en la mordaza* ainsi que de trois entretiens avec Carmen Alcalde réalisés le 16 juin 2018, le 30 novembre 2018 et le 30 mars 2019 à Barcelone.

5 Elle a témoigné de son expérience dans la Section Féminine de la Phalange dans *Mujeres durante el Franquismo*, livre qui se situe à mi-chemin entre un livre de mémoires et un essai, mais aussi dans *Cartas a Lilith*, sous forme de journal intime et d'extraits de lettres. Carmen Alcalde y raconte ses expériences chez les sœurs et ses premiers amours, dans une ambiance d'ardeur religieuse. Le livre comporte une dimension en quelque sorte homoérotique qui est encore plus présente dans *Vete y ama*. Ce dernier reprend en grande partie les lettres à Lilith en ajoutant plus d'extraits des lettres à Amada, personnage fictif auquel s'adresse la journaliste dans ses lettres.

6 Bercée intellectuellement par l'œuvre de José Antonio Primo de Rivera, Carmen rejoint très jeune les rangs de la Section Féminine de la Phalange où elle intègre le groupe de filles que « quedaban emancipadas gracias al deporte, los Coros y Danzas y los desfiles, y viajaríamos por toda la geografía del país, cantando, bailando y compitiendo en los campeonatos de básquet, natación y gimnasia. Pertenecer a este segundo grupo, permitía que nos dispensaran de las clases de religión, del coser y bordar y de otras asignaturas nada imprescindibles. El sobresaliente (había decretado Franco) estaba asegurado », ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit., p. 33.



Fig. 4. Carmen Alcalde dans la Section Féminine de Phalange [s.d.]

Carmen Alcalde se lance dans l'écriture par le biais de la poésie. Son premier recueil *No huirás* (1959⁷) voit le jour alors qu'elle termine ses études de journalisme à Madrid où elle vit pendant deux ans. C'est son passage par l'université qui éveille sa conscience politique car elle se rend alors compte des injustices vécues par les « vaincus ». En effet, l'université, notamment dans les années cinquante et soixante, constitue un lieu de politisation voire parfois une porte d'entrée vers l'engagement politique. Elle décide alors de rejoindre le milieu politique anti-franquiste et de se consacrer au journalisme social pour dénoncer les injustices sociales du régime. On constate très tôt un intérêt chez Carmen Alcalde pour les plus démunis qui va de pair avec son militantisme au sein du Parti communiste au début des années 1960. Ses premiers travaux dans différentes revues permettent ainsi à Carmen Alcalde d'entrer en contact avec d'autres journalistes qui partagent les mêmes convictions, et qui, parfois militent comme elle dans les rangs du PCE. En ce qui concerne son militantisme au sein du parti, son statut de journaliste et d'intellectuelle la placent directement parmi les cadres de l'organisation où elle rencontre d'autres intellectuels comme le poète Rafael

7 Carmen Alcalde entretient une relation épistolaire avec Salvador Espriu qui devient en quelque sorte un guide et conseiller de son premier recueil de poèmes *No huirás* écrit en 1959 lors du séjour de Carmen à Madrid pour finir ses études de Journalisme. Une partie de cette correspondance, les lettres de Salvador Espriu adressées à Carmen, sont publiées dans le dernier livre ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit.

Alberti, et sa femme, l'écrivaine María Teresa León, ou encore Terence Moix⁸. Lorsqu'elle se rend compte qu'en tant que classe en lutte les femmes doivent toutes se réunir pour initier le mouvement pour leurs libertés, elle se détache progressivement des consignes du Parti au sein duquel elle continuera toutefois de militer jusqu'à la fin des années 1960⁹. Par la suite, elle privilégiera le militantisme féministe.

C'est en 1965, alors que cela fait plus de cinq ans qu'elle a quitté sa ville d'origine, que Carmen Alcalde est chargée, avec María Rosa Prats¹⁰, de créer une revue qui devient leur premier grand projet journalistique. Fondée à Gérone – ville très réactionnaire et conservatrice durant le franquisme –, *Presència* se veut l'organe d'expression d'un journalisme contestataire opposé au régime¹¹. Elle ouvre alors largement ses colonnes aux intellectuels catalans les plus importants de l'époque dans l'objectif est de « faire de *Presència* une tribune ouverte à tous les dissidents sans voix¹² » qui depuis la fin de la guerre d'Espagne peinaient à se faire publier. Dans une étude sur les intellectuels et la presse politique durant la transition, Juan Pecourt inscrit *Presència* dans la typologie des revues à caractère semi-clandestin et à visibilité réduite, créées sous l'impulsion des « pouvoirs intellectuels du nationalisme catalan¹³ », à l'instar des revues comme *Els Marges*, *Oriflama*, *Canigó* ou encore la plus célèbre *Serra d'Or*, même si, au cours des premières années de *Presència*, les textes en catalan sont très peu nombreux¹⁴. Derrière le projet de *Presència* se trouvait Martí Bonmatí –un homme d'affaires, fervent nationaliste adepte de Cambó et de la Ligue– qui souhaitait restaurer l'ancien journal *Diari de Girona* (1935-1936). Martí Bonmatí était également très proche du père de Carmen Alcalde, lui aussi homme d'affaires, responsable de l'arène de Gérone. C'est pourquoi Bonmatí propose à Carmen de diriger la nouvelle revue *Presència*. Réunis en cachette dans le bar de L'Arc, Carmen Alcalde et d'autres journalistes commencent alors à tracer les grandes lignes de la nouvelle publication et font appel à leurs connaissances pour

8 ALCALDE, Carmen, *Mujeres en el Franquismo. Exiliadas, nacionalistas y opositoras*, Barcelona, Flor del Viento Ediciones, 1996, p. 153-155.

9 « nosotras somos una clase en lucha y debemos reunirnos todas para iniciar el movimiento por nuestra libertad », *Ibid.*, p. 164.

10 Née à Barcelona en 1932, Maria Rosa Prats fait des études d'arts et de danse. Entre 1960 et 1965, elle joue le rôle principal comme danseuse à Paris, Hambourg et Rome. Elle rencontre Carmen Alcalde grâce à un bar que cette première avait ouvert avec son frère à la plage d'Aro, sur la Costa Brava au début des années 1960. La Casa Bella, une sorte de boîte de nuit et de salle de spectacle, devient rapidement un centre nocturne de référence de la région en accueillant des figures internationales de renommée telles que les actrices Ava Garder ou encore Elisabeth Taylor. Parmi les spectacles qui se succèdent, on trouve la compagnie de danse de José de la Vega dont une des danseuses était Maria Rosa Prats. Très peu de temps après, elle fonda avec Carmen Alcalde la revue *Presència*. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

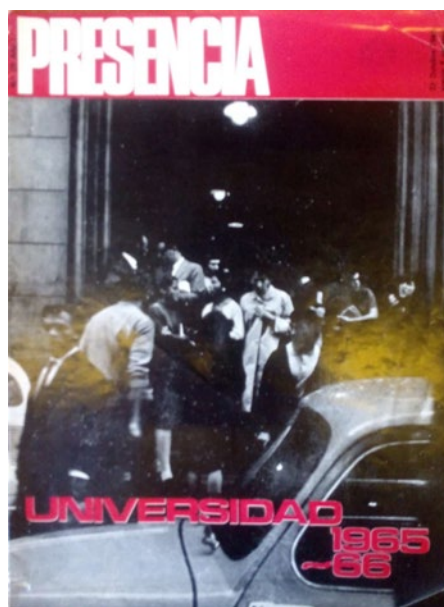
11 ALCALDE, Carmen, « El naixement i els primers anys de PRESENCIA », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 56-60. FONTES, Ignacio, et MENÉNDEZ, Manuel Ángel, *El Parlamento de Papel. Las revistas españolas en la transición democrática*, Madrid, UPM, 2004, p. 790-791.

12 ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit., p. 45.

13 PECOURT, Juan, *Los intelectuales y la transición política...*, op. cit., p. 182.

14 PLA, Xavier, « L'ús i la defensa del català à *Presència* », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 62.

créer l'équipe de rédaction de la revue, dont certains membres sont issus comme Carmen Alcalde des rangs du PCE. Ainsi, Maria Castenyer, Antoni Domènech, Joan Gelada, Jordi Soler, Maria Aurèlia Capmany et son compagnon, le metteur en scène Ricard Salvat, Sara Presutto ou encore, un peu plus tard, Terenci Moix, se joignent ainsi au projet. La personne chargée du design de la couverture et de la mise en page était l'un des graphistes les plus importants de l'époque, Jordi Fornas, responsable également du graphisme des couvertures des livres de la maison d'éditions Edicions 62¹⁵. C'est d'ailleurs Josep Maria Castellet qui le leur avait présenté¹⁶. Mais autour de l'équipe gravitait également un certain nombre d'intellectuels et d'artistes que Carmen définit comme la « génération du 65 », qui collaboraient de manière plus ou moins régulière à la revue comme Ventura Pons, Antoni Tàpies, Teresa Pàmies, Xavier Fàbregas, Marta Pessarrodona, Ana María Moix et Arnau Puig, et un peu plus tard, Montserrat Roig, Nuria Clarà ou encore Ricardo Domènech¹⁷.



De gauche à droite:

Fig. 5. Photo Bar *La casa Bella*, Plage d'Aro (Catalogne), [1963-1964].

Fig. 6. Couverture *Presència*, n°2, octobre 1965.

Fig. 7. Couverture *Presència*, n°29, 23 octobre 1965.

En ce qui concerne le contenu, l'hebdomadaire se consacre à l'information générale avec une partie importante dédiée à la culture, au cinéma et aux spectacles, en raison de la présence dans le comité de rédaction de la revue du metteur en scène Ricard Salvat chargé de la section théâtre, et de Maria Aurèlia Capmany ; mais également à la politique internationale « Comentario internacional », aux questions sociétales et à l'actualité du moment ; ce qui lui

15 « a la Maria Rosa i a mi ens preocupava intensament l'estètica de la portada », ALCALDE, Carmen, « El naixement i els primers anys de PRESENCIA », *op. cit.*, p. 58.

16 Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

17 ALCALDE, Carmen, « El naixement i els primers anys de *Presència* », *op. cit.*, p. 58-59.

vaut plusieurs saisies et diverses amendes¹⁸. Ainsi, par exemple, en octobre 1965 (numéro 29) *Presència* se fait l'écho des mobilisations dans les universités, leur consacrant quelques articles et laissant sous-entendre un soutien aux étudiants mobilisés¹⁹. Dans ce numéro, on trouve la participation d'Ana María Moix mais aussi de Lidia Falcón qui publie un article pour la première fois²⁰. Ces collaborations nous intéressent à plusieurs titres. Tout d'abord, car elles montrent à quel point *Presència* constitue une véritable plateforme de rencontre. En effet, c'est autour de cette revue que naissent plusieurs amitiés qui se poursuivront, dans la majorité des cas, après la mort de Franco, durant la seconde moitié des années 1970, à commencer par celle qui unit Carmen Alcalde et Lidia Falcón.

Carmen Alcalde reste deux ans à la tête de la revue qui publie jusqu'à 102 numéros. Bien que les questions financières jouent un rôle important dans sa démission –elle évoque d'ailleurs à ce sujet qu'avant de quitter l'hebdomadaire, *Presència* accumulait un montant de 285 000 pesetas de dettes en raison de plusieurs amendes et saisies administratives– Carmen Alcalde laisse aussi entendre des raisons plus idéologiques. En effet, quand Manuel Bonmatí décida de revendre la revue à l'évêque de Gérone, Jubany, et de nommer directeur Narciso Jorge Aragó, toute l'équipe de rédaction démissionna en bloc²¹. Après *Presència*, Carmen Alcalde collabore avec la revue *Destino*²² de 1968 à 1978²³, à la tête de laquelle se trouve Nestor Lújan, ancien enseignant de Carmen Alcalde à l'école de journalisme. Dans *Destino*, Carmen Alcalde publie dans une section expressément féministe « La mujer esa persona » dont l'en-tête est conçu par l'illustratrice Nuria Pompeia²⁴. Le titre montre sans ambiguïté sa volonté de dénoncer toutes les injustices dont les femmes sont victimes mais aussi son souhait de reconnaître les femmes en tant que citoyennes à part entière. Elle s'attaque, entre autres, aux institutions gérées par les sœurs qui punissaient les femmes « déchues », *caídas*, c'est-

18 CLARA, Josep, « El control i la repressió de Presència », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 67-76.

19 Editorial, *Presència*, n° 29, Año 1, 23 octobre 1965.

20 FALCÓN, Lidia, « Publicidad para una profesión que no tiene nombre », *Presència*, n° 29, Año 1, 23 octobre 1965, p. 15-16.

21 ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit., p. 49.

22 Fondée en 1937 en pleine guerre d'Espagne, *Destino* fut un organe catalan de soutien au champ franquiste et l'un des magazines hebdomadaires par excellence de la Catalogne durant la dictature en langue espagnole et en castillan. *Destino* se caractérise par un style épuré de par sa couverture – un peu sur le modèle de *Presència* – avec une photographie en grand format en noir et blanc et avec le titre *Destino* encadré par une bande rectangulaire rouge de quelques centimètres située tout en haut. Dans ses pages, on trouve la collaboration du gratin des intellectuels catalans ainsi que des artistes et peintres de l'époque tels que Josep Plá, Sagarra, Luján, Perucho, Blai Bonet, Joan Ramon Masoliver, Junceda, Capmany ou encore Vila Arrufat. Sur la transformation du journal voir notamment : DE CABO, Isabel, *La resistencia cultural bajo el franquismo. En torno a la revista « Destino » (1957- 1961)*, Barcelona, Ediciones Àltera, 2001.

23 La collaboration de Carmen Alcalde à *Destino* se finit brusquement lorsque Nestor Luján est remplacé à la direction de l'hebdomadaire par Jordi Doménech. Selon Carmen Alcalde, celui-ci aurait cédé au chantage de Josep Plá, collaborateur de l'hebdomadaire et ennemi déclaré de Carmen, qui lui aurait demandé de se passer de la collaboration de la journaliste. Gente, « Josep Plá », *El País*, 30 septembre 1978.

24 ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit., p. 51.

à-dire celles qui n'avaient pas suivi le bon chemin²⁵. Dans le numéro 1616 de septembre 1968, Carmen Alcalde publie dans la section une chronique intitulée « Los hijos del pecado » qui fait particulièrement polémique puisqu'elle s'attaque à la gestion de la Maternité de Barcelone par les religieuses²⁶. La Maternité de Barcelone était le seul endroit où les femmes célibataires pouvaient se rendre afin de mener leur grossesse à terme et d'accoucher en cachette. Suivant une logique d'apartheid, ces femmes, dont plus de la moitié avaient entre 13 et 21 ans, étaient en réalité confinées dans le *Pabellón rosa* où elles étaient traitées comme des esclaves afin de racheter leur péché²⁷. Dans la majorité des cas, les femmes quittaient la maternité après l'accouchement. Celles qui restaient s'occupaient des enfants dans des conditions d'extrême pauvreté et d'insalubrité ; ce que s'attache à dénoncer Carmen Alcalde dans l'article. Mais l'article sous-entend également, sans le dire ouvertement, l'existence de cas de vols d'enfants. En effet, les nouveaux-nés étaient en général placés dans des familles proches du régime qui n'avaient pas d'enfants, et les enfants qui restaient –au nombre de 800 au moment où elle écrit– grandissaient dans des conditions de total abandon et de maltraitance. Comme pour d'autres sujets qu'elle aborde dans ses écrits, l'intérêt de Carmen Alcalde pour dénoncer les injustices sociales part de sa propre expérience ou de celle de ses proches. Dans le cas de la Maternité de Barcelone, il s'agit d'une de ses meilleures amies qui tomba enceinte très jeune. Sans savoir à qui demander de l'aide, elle appelle à ce moment-là Carmen Alcalde qui l'accompagne à la Maternité où elle accouche de l'enfant et arrive à s'enfuir avec son nouveau-né. Carmen, son amie et le nouveau-né vont habiter ensemble durant plusieurs semaines jusqu'à ce que son amie décide de repartir. Les expériences épouvantables vécues par son amie dans le *Pabellón rosa* restent sans aucun doute gravées dans l'esprit de Carmen ; qui évoque cette expérience dans ses livres à plusieurs reprises²⁸. Notons d'ailleurs que plusieurs sujets qu'elle aborde dans les pages de *Destino* seront repris un peu plus tard dans celles de *Vindicación Feminista*, créant ainsi une sorte de fil conducteur dans la pensée de la journaliste.

25 En outre, la question de la violence des institutions telles que la prison ou bien d'autres institutions gérées par les religieuses est présente tout au long du parcours professionnel de Carmen Alcalde ce qui lui vaut parfois la saisie.

26 En raison des réactions provoquées par l'article, Carmen Alcalde organise avec les médecins gynécologues de la maternité Santiago Dexeux et Ramón Casanellas, un rassemblement au Centre d'information Féminin (CIF) situé dans la Via Augusta où se rendent toutes les femmes de la bourgeoisie, des familles aisées. La grande table était présidée par onze femmes illustres de l'époque. ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit., p. 53-54.

27 ALCALDE, Carmen, « Los hijos del pecado », *Destino*, n° 1616, 21 septembre 1968, p. 38.

28 Elle raconte cet événement dans plusieurs de ses livres : *Cartas a Lilith*, (1979), *Vete y ama* (2005), *El grito y la mordaza* (2018).

En parallèle, Carmen Alcalde rejoint les pages d'autres journaux emblématiques de l'époque tels que *Triunfo* ou *Cuadernos para el Diálogo*²⁹. Chez *Triunfo*³⁰ (1946-1982), Carmen Alcalde retrouve d'autres journalistes avec qui elle avait collaboré auparavant. L'hebdomadaire *Triunfo* est en effet une véritable plateforme de contacts pour les intellectuels anti-franquistes mais aussi féministes. *Triunfo* a en effet participé à la diffusion des débats féministes de l'époque, notamment sur celui du divorce. Mais la revue a également permis la rencontre et favorisé les échanges entre d'importantes figures féministes telles que Carmen Alcalde, Cristina Almeida, Nuria Pompeia, Lidia Falcón, Montserrat Roig, Pilar Aymerich, Cristina Peri Rossi, Rosa Montero, Ana María Moix, Maruja Torres, Colita ou encore María José Ragué entre autres, qui se retrouvent un peu plus tard chez *Vindicación Feminista*.

La revue *Triunfo*, après sa reconversion au début des années soixante en revue d'information générale, est confrontée à plusieurs démêlés avec la censure³¹, notamment suite à la publication en avril 1971 d'un numéro spécial sur le mariage très critique de cette institution centrale pour l'ordre social franquiste. Parmi les auteurs de ce numéro polémique, on retrouve Carmen Alcalde, Lidia Falcón (en collaboration avec la juge Manuela Carmena), les dessins de Nuria Pompeia, collaboratrice régulière à cette époque de la revue ou encore Manuel Vazquez Montalbán.

Nous avons mentionné jusqu'à présent quelques initiatives journalistiques qui jalonnent le parcours professionnel de Carmen Alcalde et lui servent d'expérience préalable fondamentale pour l'aventure de *Vindicación Feminista*. Il est à présent indispensable de s'arrêter brièvement sur la première initiative d'un magazine féminin qui, sans se revendiquer féministe, participe à la diffusion d'un discours sur les femmes à contre-courant du modèle traditionnel relayé par la presse féminine, notamment le modèle de la femme en tant que gardienne du foyer.

29 Dans *Cuadernos para el Diálogo*, Carmen Alcalde publie un article sur la maison de redressement pour les adolescents de Barcelone de Wad-Ras intitulé « Proceso a los reformatorios » dans le numéro 87, en décembre 1971. Le numéro est saisi pour injures contre les *Tribunales Tutelares de Menores*. PANDO BALLESTEROS, María de la Paz, *Los democristianos y el proceso político de Cuadernos para el Diálogo, 1963-1969*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2005, p. 280.

30 La revue, créée en 1947 était à l'origine consacrée aux spectacles et au cinéma, elle se reconvertit au début des années soixante suivant un modèle proche de *Paris-Match* et évolue progressivement au cours de la décennie pour se transformer en news magazine engagé et devenir l'un des plus importants magazines de culture et de politique, très ouvert sur l'international. Voir notamment GARCÍA GONZÁLEZ, Gloria « Activismo periodístico y compromiso político. La revista *Triunfo* por la ruptura democrática (1976-1977) » dans LUDEC, Nathalie et SARRIA BUIL, Aránzazu (eds.), *Prensa, política e historia*, Bordeaux, PILAR, 2011, p.111-129. Voir également: AUBERT, Paul et ALTED, Alicia (coords), *Triunfo en su época*, Madrid, Casa de Velázquez, Ediciones Pléyades, 1995.

31 RENAUDET, Isabelle, « Un Parlement de papier. La presse d'opposition au franquisme durant la dernière décennie de la dictature et la transition démocratique », *Bibliothèque de la Casa de Velázquez*, n° 22, Madrid, 2003, p. 94.

En octobre 1968, commence à paraître le quotidien *Diario Femenino*, un journal « dirigido a la mujer, en el que se trató de iniciarla en temas de carácter universal³² ». Derrière cette initiative se trouve, à nouveau, un homme d'affaires, le publiciste Victor Sagi³³, responsable de la publication jusqu'en 1972 puis remplacé par Sebastián Auger jusqu'à sa disparition définitive en 1974³⁴. Sagi cherchait à créer une publication pour les femmes, plus moderne et avec des sujets moins superficiels que celles qui envahissaient, à l'époque, les kiosques à journaux telle que *Hola* ou *Lecturas*³⁵, en élargissant le nombre de sujets abordés ainsi que la qualité des analyses.

A la direction de *Diario Femenino* se trouvait Jaime Arias³⁶, journaliste chevronné ayant travaillé dans de grandes publications telles que *El Noticiero Universal*, *Abc*, *Hola*, *Gaceta ilustrada* ou encore *La Vanguardia*. Il propose à Carmen Alcalde et à d'autres féministes reconnues de l'époque d'y participer³⁷. C'est ainsi que l'on retrouve Susana March, Ana María Matute, Concha Alós, Maria Aurèlia Capmany, Lidia Falcón ou encore Eva Forest parmi les collaboratrices. Bien que le magazine conserve le format et le contenu des publications féminines classiques avec des articles sur la mode et la cuisine, ceux-ci côtoient des rubriques nettement plus féministes. Ainsi, par exemple, la section du courrier des lectrices intitulée « Consulte a Ariana » se voulait une sorte de « anti Elena Francis³⁸ » –l'une des émissions radiophoniques les plus emblématiques de la période franquiste où une locutrice, en l'occurrence « Elena Francis », répondait aux questions posées par courrier par des auditrices dans le strict respect de l'ordre social franquiste–. Dans *Diario Femenino*, Maria Aurèlia Capmany et Maria Rosa Prats, chargées de la rubrique, répondaient aux lettres des lectrices sur un ton désinvolte, dépourvu de moralisation ou de culpabilisation. Ainsi, par exemple, à

32 BLASCO, Isabel, « Comunicación e información de mujeres y para mujeres », dans ASOCIACIÓN DE MUJERES EN LA TRANSICIÓN, *op. cit.*, p. 346.

33 Sur la vie et les initiatives d'un des publicistes les plus importants de la Catalogne franquiste, se rapporter notamment à : BALSEBRE, Armand, *Víctor Sagi. Historia de la Publicidad*, Barcelona, Ediciones Invisibles, 2011.

34 En 1974 *Diario Femenino* devient *Mundo Diario*.

35 À la fin des années soixante on voit apparaître un boom des publications destinées aux femmes. Parmi ces initiatives, quelques-unes cherchent à s'adapter à une réalité sociale en changement, notamment en ce qui concerne le travail salarié des femmes et leurs goûts culturels. Pourtant, la plupart de ces revues ne remettent pas en cause les valeurs traditionnelles et les rôles traditionnels attribués aux femmes comme le dévouement, les sacrifices liés à la maternité, l'importance de la beauté ou la femme comme seul pivot de l'espace domestique, responsable exclusive du soin de la famille et du foyer. La revue *Ama* ou encore *Telva*, créée par le groupe éditorial SARPE appartenant à l'Opus Dei constituent des exemples paradigmatiques de cette nouvelle presse. Pour plus d'informations voir, entre autres : MUÑOZ RUIZ, María del Carmen, « Las revistas para mujeres durante el franquismo : difusión de modelos de comportamiento femenino », dans NIELFA, Gloria (ed.), *op. cit.*, p. 95-114.

36 Plus tard, on retrouve Ángeles Massó, à la direction de la revue, une des rares femmes à être à la tête d'une publication. SÁNCHEZ RODRÍGUEZ, Virginia, *La banda sonora musical en el cine español y su empleo en la configuración de tipologías de mujer (1960-1969)*, Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, 2013, p. 127.

37 « puedo decir que ambos fueron los primeros ejecutivos de un periódico, no solamente tolerantes sino espléndidamente generosos y arriesgados con nuestros sueños », ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, *op. cit.*, p. 133.

38 « “Consulte a Ariana”, era una especie de “anti Elena Francis” de concepto », *Ibid.*, p. 135.

la question d'une lectrice qui demande si une femme peut travailler en dehors de la maison tout en étant mère, Ariana répond :

Querida amiga y primera consultora : El trabajo siempre dignifica al hombre y por lo tanto también a la mujer. Usted me pregunta si una mujer puede compaginar su función de madre con un trabajo fuera del hogar. Mire, amiga, yo le podría citar centenares de casos de mujeres que son madres, y no precisamente de un hijo único sino de varios, y que atienden admirablemente sus deberes maternos y que ejercen su profesión, carrera u oficio con toda eficiencia³⁹.

Dans d'autres réponses, Ariana encourage les lectrices à penser par et à elles-mêmes, à ne pas avoir peur de l'avis des autres ou encore à ne pas subir les diktats de la société. Il s'agit surtout de défendre l'autonomie des femmes (vis-à-vis des hommes et des pressions sociales et familiales). Plus loin encore, dans certaines de leurs réponses, Maria Aurèlia Capmany et Maria Rosa Prats proposent même une réflexion structurelle sur les problèmes dits « personnels » des lectrices. On ne parle pas encore bien sûr du patriarcat comme cause des inégalités hommes/femmes mais les conseils d'Ariana constituent en quelque sorte un éveil féministe comme en témoigne, par exemple, la réponse de l'une des lettres publiée⁴⁰.



De gauche à droite:

Fig. 8. Équipe de rédaction de *Diario Femenino*, Concha Alós, Susana March, Eva Forest, 1968.

Fig. 9. «Ariana responde», *Diario Femenino*, 1 décembre 1968, p. 14.

Fig. 10. Couverture *Diario Femenino*, « Divorcio », 24 novembre 1968.

39 « Ariana responde », *Diario Femenino*, 31 octobre 1968, p. 4.

40 Ainsi par exemple, dans le numéro du 5 novembre 1968, Consulte a Ariana, publie la lettre d'une lectrice intitulée « La mujer, raza segregada » où cette dernière compare la situation d'exclusion des femmes à celle des communautés noires, se demandant s'il existe une véritable exclusion des femmes de la société. À la question, Ariana répond :

[...] El único modo de encontrar el camino para salirse de este mundo separado es darse cuenta de que existe. Yo tengo la impresión ¿ ve usted ?- de que no se ha hecho todavía lo suficiente. *Diario Femenino*, 5 de noviembre 1968, p. 8. Si les rédactrices ne donnent pas de réponse tranchée à la question, il est clair qu'elles affirment l'existence d'une discrimination qu'il faut combattre à l'encontre des femmes.

Outre ce *consultorio*, les rédactrices de la revue n'hésitent pas à traiter certains sujets épineux. Ainsi, peu après le lancement du journal, Carmen Alcalde décide d'aborder la question du divorce par le biais d'une enquête dans laquelle elle interroge plusieurs intellectuels comme Josep Solé Barberá ou Jaime Vila mais également des personnes anonymes. Les personnes interrogées soutiennent sans ambages le divorce⁴¹. Carmen Alcalde est alors renvoyée ce qui provoque la démission en bloc des autres collaboratrices. C'est à ce moment-là que Maria Aurèlia Capmany, sachant Carmen Alcalde sans travail, lui propose de collaborer à la rédaction d'un livre⁴². Comme nous l'avons déjà dit, ce projet de livre s'inscrivait dans une démarche que Maria Aurèlia Capmany avait débutée en 1962 avec *La dona a Catalunya* –l'étude d'une jeunesse (féminine) en transformation– et qui l'avait amenée à retracer les origines d'un féminisme en Catalogne voire dans le reste de l'Espagne. Dans *Feminismo Ibérico* (1970), les auteures tentent de démontrer l'existence d'un féminisme autochtone. Y a-t-il eu une Mary Wollstonecraft ou une Elizabeth Cady Stanton dans les pays ibériques ? La réponse est assez nuancée, voire pessimiste : « El movimiento, sin embargo, no penetró en España por el camino de las ideas : llegó como el eco de una lejana aventura, como una moda arriesgada que quizás convenía adoptar⁴³ », indiquent-elles dans le chapitre « Cincuenta años de atraso ». Néanmoins, en parcourant l'histoire des féministes des deux derniers siècles, les auteures soulignent les efforts de certaines femmes et de quelques hommes dans la lutte pour l'intégration des femmes dans la vie culturelle, sociale et politique de l'Espagne. Ces exemples, même s'ils sont minoritaires, sont à connaître puisque comme elles l'affirment : « desconocer las causas de este fracaso [...] es empezar de nuevo a tientas, dando sin sentido manotazos de ciego » ; autrement dit « partir de cero y con supuestos no asimilados puede ser el origen de otro fracaso sin auténtica lucha⁴⁴ ».

L'engagement de Carmen Alcalde dans la recherche historique sur le féminisme se poursuit sur les traces des luttes des femmes dans la guerre civile. Dans *La Mujer en la guerra civil española* (1976), Carmen Alcalde retrace le parcours des femmes qui ont lutté pour les droits des femmes, mais aussi pour se faire une place dans un monde éminemment masculin (en politique, à la guerre ou encore dans le domaine de la justice), en montrant à quel point la défaite républicaine brise le développement d'un mouvement féministe naissant⁴⁵. En effet, ses recherches sur l'engagement et la participation des femmes l'amène à reconsidérer les positions défendues dans *Feminismo Ibérico* ; comme elle le laisse entendre en 1974 lors de

41 « Divorcio sí o no. Debate de nuestra redacción », *Diario Femenino*, 24 novembre 1968, p. 5-6.

42 Entretien avec Carmen Alcalde, GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el franquismo*, op. cit., p. 26.

43 CAPMANY, Maria Aurèlia, *El feminismo ibérico*, Barcelona, Colección Libros Tau (oikus-tau ediciones), 1970, p. 229, avec la collaboration de Carmen Alcalde.

44 *Ibid.*, 281.

45 ALCALDE, Carmen, *La mujer en la guerra civil española*, Madrid, Editorial Cambio 16, coll. España Viva, 1976.

son entretien avec les chercheuses étatsuniennes Linda Gould et Gloria F. Waldman, « quizás [ahora] no negaría tanto que no hubo feminismo, sino al contrario, diría que sí. Lo que pasa es que la Guerra Civil frustró completamente al feminismo, lo cortó⁴⁶ ».

3.1.2. LIDIA FALCÓN : UN ENGAGEMENT POLITIQUE ET MILITANT DE LONGUE DATE

La vie de Lidia Falcón a toujours été liée à l'écriture et à l'engagement politique⁴⁷. Elle est née en 1935⁴⁸ à Madrid au sein d'une famille d'écrivaines et de journalistes communistes et anarchistes qui arrive à Barcelone au début des années 1940, fuyant la misère de Madrid. Comme elle essaie de le montrer dans son livre *Los hijos de los vencidos*⁴⁹, dont le titre est déjà très évocateur de sa situation et de celle de sa famille après la guerre, son enfance est très différente de celle de la plupart des filles de son âge et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que sa famille est composée exclusivement de femmes, les hommes étant morts durant la guerre ou s'étant exilés⁵⁰. De ce fait, elle grandit avec sa mère, Enriqueta O'Neill, sa tante, Carlota O'Neill et ses filles, les cousines de Lidia, Lotti et Mariela,

46 Quelques années plus tard les deux auteures vont nuancer les conclusions du livre. Carmen Alcalde, quant à elle, affirme qu'en réalité, on peut parler de féminisme avant la dictature franquiste mais que le premier fut brisé par la dictature. GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el franquismo*, op. cit., p. 27-28.

47 Cette partie est construite grâce à ses livres de mémoires, ainsi qu'à ses archives privées : *Es largo esperar callado*, Barcelona, Pomaire, 1975 ; *Los hijos de los vencidos*, Madrid, Vindicación Feminista, 1989 [1^e ed. 1978] ; *Memorias políticas (1959-1999)*, Barcelona, Planeta, 1999 ; *La vida arrebatada*, Barcelona, Anagrama, 2003 ; *La pasión feminista de mi vida*, Madrid, El viejo topo, 2012.

48 Lidia Falcón est née en 1935 mais sa naissance n'a pas été enregistrée à l'état civil. Après la guerre, pour cacher qu'il s'agissait en réalité d'une naissance hors mariage, Enrique O'Neill, la mère de Lidia, décide de falsifier sa date de naissance pour la faire coïncider avec la guerre. Ceci pouvait donc justifier que le certificat de mariage avait été perdu. C'est pourquoi dans les premiers livres de Lidia Falcón publiés durant la dictature l'on voit qu'elle est née en 1937.

49 Dans *Los hijos de los vencidos*, Lidia Falcón raconte l'histoire de sa famille. Après une première partie consacrée à l'histoire de sa grand-mère, Regina de Lamo, elle raconte dans une deuxième partie son enfance dans les années 40, dans la Barcelone d'après-guerre. Lidia Falcón décrit la misère de la ville, les difficultés pour subvenir aux besoins matériels, le développement chaotique de la ville à cause de l'arrivée des migrants de l'exode rural, fuyant la misère de l'intérieur du pays pour tenter leur chance dans la ville de Barcelone.

50 D'origine péruvienne, le père de Lidia Falcón, César Falcón (1892-1979) fut l'un des fondateurs du Parti Socialiste au Pérou. Journaliste de profession, il fut le directeur du journal *Mundo Obrero* et le créateur du Théâtre Proletaire *Teatro Proletario* durant la Seconde République espagnole. MANGINI, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p. 196-198.

plus âgées qu'elle et enfin, avec sa grand-mère, Regina de Lamo⁵¹. Des femmes qui, toutes en tant qu'intellectuelles, écrivaines et journalistes, avaient joué un rôle de premier ordre dans le passé⁵². Deuxièmement, contrairement à un grand nombre d'intellectuels des années soixante, la famille de Lidia Falcón fait partie des « vencidos » de la guerre, ceux qui ont dû fuir le pays ou qui, ayant fait le choix de rester en Espagne, ont dû cacher leur passé afin de pouvoir survivre et continuer à écrire dans l'Espagne franquiste⁵³.

Étudiante brillante et appliquée, Lidia Falcón s'intéresse très tôt à l'écriture. À 14 ans, elle commence à écrire dans les revues des académies où elle suit ses études ; sa mère, de par ses convictions politiques, ne veut pas que Lidia intègre une école religieuse. Lidia Falcón se distingue alors par ses compétences journalistiques et son ironie⁵⁴. Alors qu'elle est âgée de 15 ans, elle rencontre celui qui, deux ans plus tard, deviendra son mari, Alfredo Borrás. La découverte de l'amour et de la sexualité secoue profondément la jeune adolescente qui, en dépit d'avoir été éduquée dans une famille progressiste, n'a jamais entendu parler de ces choses-là. En 1953, alors qu'elle n'a que 17 ans, elle tombe enceinte de celui qui sera le premier de ses deux enfants nés entre 1954 et 1956⁵⁵. Si la maternité et le mariage précoce

51 Anarchiste, journaliste et écrivaine, avec un talent certain pour le chant et la musique, tout particulièrement pour le piano, la grand-mère de Lidia Falcón, Regina Lamo Jiménez, se démarque dès la fin du XIX^e siècle pour son activisme dans la diffusion des idées du syndicalisme et coopérativisme. Elle écrit sur une grande quantité de sujets tels que le contrôle des naissances, l'avortement ou encore l'amour libre. De plus, Regina Lamo fut la première femme à introduire les idées du coopérativisme en Espagne, et fonda en 1920, la première Banque ouvrière, à Valence. Elle fonda également la maison d'édition Cooperativa Obrera. "Genealogía", Entrada Regina Lamo, blog sobre Lidia Falcón. <http://lafeministalf.blogspot.fr/p/genealogia.html>

52 Née en 1925, Carlota O'Neill, la tante de Lidia Falcón, est issue d'une famille d'intellectuels progressistes et manifeste un don précoce pour l'écriture. Écrivaine prolifique, Carlota O'Neill s'engage avec acharnement pour la cause républicaine, notamment pour la défense des travailleurs à travers le Théâtre prolétarien, mais surtout pour la cause des femmes en publiant en 1931 la revue *Nosotras*. Quelques jours après le soulèvement militaire, Carlota O'Neill est emprisonnée – son mari, le capitaine, Virgilio Leret est fusillé quelques heures après le soulèvement militaire – et passe quatre ans à la prison à Melilla. Après sa sortie de prison, elle continue d'écrire sous le pseudonyme de Laura de Noves. Déçue par le déroulement des événements qui font suite à la Seconde Guerre mondiale – elle attendait comme tant d'autres que la victoire des Alliés entraînerait la fin de la dictature en Espagne – elle décide alors de s'exiler au Venezuela, en 1949, avec ses deux filles, Mariela et Lotti, avant de s'installer un peu plus tard au Mexique où sa carrière comme écrivaine se consolide.

Voir notamment : TAILLOT, Allison « De Carlota O'Neill à Lidia Falcón : le féminisme de la Transition entre héritage et rupture », dans CHAPUT, Marie-Claude (ed.), *Masculin/Féminin en transition*, Regards/17, Paris Ouest Nanterre La Défense, 2011, p. 47-61.

Carlota O'Neill raconte son expérience de la prison dans son livre : O'NEILL, Carlota, *Una mujer en la guerra de España*, Madrid, Oberon, 2003, p. 244-245. Voir aussi : OSBORNE, Raquel, « Los castigos a las mujeres. (De la ecuación roja-degenerada al castigo maternal : el caso de Carlota O'Neill) », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *op. cit.*, p. 123-142.

53 Enriqueta O'Neill, la mère de Lidia Falcón, collabore à plusieurs revues de l'époque telles que *Siluetas*, *Moda* ou *Lecturas* ; elle fut également la responsable de la revue *Liceo*, du Théâtre du Liceo, et collaboratrice régulière de *La Vanguardia*. Durant le franquisme, elle adopta le pseudonyme de Regina Flavio afin de continuer à écrire. Entrevista a Lidia Falcón. Periodistes en tiempos difíciles.

En ligne : <http://periodistesentempordificils.adpc.cat/?p=175>; Consulté le 02/05/2018.

54 À l'âge de 14 ans, elle participe à un échange de lettres avec un camarade de l'école dans le magazine de l'académie. Tout commence quand le garçon écrit un texte critiquant les filles à quoi Lidia répond de manière anonyme. Les échanges entre Lidia Falcón et le garçon se poursuivent toute l'année scolaire. Ce qui lui vaut à la fin de l'année d'être récompensée par le prix littéraire de l'académie. FALCON, Lidia, *La vida arrebatada*, *op. cit.*, p. 53-57.

55 Lidia Falcón témoigne de ses années d'adolescente et de jeune mère de deux enfants ainsi que de son expérience de jeune épouse avec son mari, Alfredo Borrás dans *La vida arrebatada*, *op. cit.*

viennent interrompre sa vie de jeune étudiante, c'est pour Lidia Falcón la seule façon d'être indépendante très rapidement vis-à-vis de sa famille malgré les difficultés.



Gauche: Fig. 11. Lidia Falcón enfant, Madrid, 1940.

Droite: Fig. 12. Lidia Falcón avec sa fille Regina, Barcelone, 1954.

En 1957, après s'être séparée de son mari, Lidia Falcón reprend ses études ; elle suit des cours de théâtre à l'*Instituto Teatro*, fondé par Guillermo Díaz-Plaja, et elle décide d'intégrer l'université. Cherchant une formation qui lui permettra d'assurer facilement son avenir et celui de ses enfants –après la séparation, c'est à elle qu'il revient d'assurer leur quotidien– elle décide d'entrer à la faculté de droit pour devenir avocate.

C'est dans les années 1960, alors qu'elle débute sa carrière comme avocate, que Lidia Falcón commence à publier ses premiers ouvrages, tout d'abord sur les femmes et le droit, puis sur la situation des femmes dans la société et dans l'histoire. En 1960, la maison d'édition Nereo de Barcelone propose à Lidia Falcón de rédiger un essai sur un chapitre du Code Civil. Pour ce faire, elle passe en revue article par article le Code Civil espagnol de 1889 –basé sur le Code napoléonien– que la dictature n'avait guère modifié. Cette proposition donne lieu à la publication de *Los derechos civiles de la mujer*⁵⁶ en 1962. Deux ans plus tard, elle publie à la suite de ce premier volume : *Los derechos laborales de la Mujer* chez Monte Corvo à Madrid.

56 Le livre *Los derechos civiles de la Mujer* influence énormément Maria Aurèlia Capmany qui le cite à maintes reprises dans *La dona a Catalunya*.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, c'est au milieu des années 1960 que Lidia Falcón rencontre Carmen Alcalde pour la première fois lors de sa collaboration dans *Presència*. Elle y publie deux articles, un article publié dans le numéro 29 intitulé « Publicidad para una profesión que no tiene nombre » où l'auteure s'attaque aux journaux comme *La Vanguardia* qui font la publicité des bars et cabarets où s'exerce la prostitution en cachette⁵⁷, article qui sera suivi par un autre publié dans le numéro 31, sur le travail des femmes⁵⁸. Ces articles, pour lesquels Ricard Salvat manifeste d'ailleurs son enthousiasme⁵⁹ abordent déjà les deux sujets les plus importants de la pensée *falconienne*, la question des violences faites aux femmes, notamment la violence sexuelle autour de la prostitution et la question du travail des femmes, pierre angulaire de la théorie de la femme comme classe économique exploitée.



Fig. 13. FALCÓN, Lidia, « Publicidad para una profesión que no tiene nombre », *Presència*, n° 29, Año 1, 23 octobre 1965, p. 15-16.

Publié en 1969, mais écrit deux ans auparavant⁶⁰, son troisième ouvrage, *Mujer y sociedad*, devient rapidement un best-seller de l'époque car elle y propose une analyse poussée et profonde des racines de l'oppression des femmes dans différentes cultures et traditions (la Grèce antique, les Romains, les Juifs, les musulmans et les chrétiens) jusqu'aux systèmes totalitaires et fascistes. Comme le souligne Lidia Falcón, c'est à partir de cette publication

57 FALCÓN, Lidia, « Publicidad para una profesión que no tiene nombre », *op. cit.*

58 FALCÓN, Lidia, *Presència*, n° 31, 6 novembre 1965.

59 Lettre de Ricard Salvat, Barcelone, 22 novembre 1965, Fonds-928, Código : 1674. UI. Num. 298, ANC. Nous n'avons pas pu consulter l'article mais Ricard Salvat le mentionne dans la lettre qu'il écrit à Lidia.

60 En effet, elle finit le livre en 1967 mais à cause de la censure le livre ne sera publié que deux ans plus tard. Elle doit également modifier certaines parties du livre.

que sa notoriété en tant qu'écrivaine et féministe atteint des sommets. Avec ce livre, diverses personnes s'intéressent à elle et la contactent pour lui proposer des collaborations ou réaliser un entretien⁶¹.

En ce qui concerne son militantisme politique, elle commence à militer au sein du *Partit Socialista Unificat de Catalunya* (PSUC), branche catalane du Parti Communiste espagnol (PCE), au tournant des années 1960, par l'intermédiaire de son ex-belle-sœur, María Rosa Borrás qui, étudiante à l'université de Lettres et Philosophie, militait à l'époque dans le rang du parti communiste⁶². Elle cesse d'y militer en 1966 en raison des désaccords idéologiques mais aussi en raison des problèmes avec certains militants dont Maria Rosa Borrás. Elle rejoint plus tard le PCE *VIII Congreso*, faction scindée du PCE en raison du désaccord avec la ligne idéologique établie par Santiago Carrillo dans le *V Congreso* en 1954. Elle y milite durant trois ans (1969-1971). Cette expérience lui permet de réaliser plusieurs voyages à l'étranger pour rencontrer d'autres militants vivant en l'exil. Elle se rend notamment en France à plusieurs reprises ; ce qui lui permet également d'acheter des livres qui étaient interdits ou non publiés en Espagne. En 1970, elle prend une part active à la réunion tenue à Prague avec les cadres du groupe PCE *VIII Congreso*, à la tête duquel était Lister, afin de rédiger les thèses du parti et de prôner la rénovation du PCE⁶³.

Comme déjà mentionné, l'année même de son départ du PSUC, en 1966, elle intègre l'Association des Amis des Nations Unies de Barcelone où elle mène ses premiers combats féministes. Comme nous l'avons déjà vu, elle n'y est pas la seule femme : il y a aussi trois militantes du PSUC, Mari Rodríguez, Esther Donato et Ana Morató. Cette dernière devient rapidement l'une de ses amies et soutien les plus importants de cette période⁶⁴. Spécialiste en la matière, ayant publié plusieurs ouvrages, Lidia Falcón, encouragée par le succès du congrès de 1968, décide de répéter l'expérience en 1969 lors de la commémoration du cinquantième anniversaire de l'Organisation Internationale du Travail, en organisant un congrès sur les conditions de travail des femmes. De plus, Eliseo Bayo, son compagnon d'alors, prépare également son livre *Trabajos duros de la Mujer*, qui souligne l'hypocrisie de la législation franquiste sur le travail des femmes. Selon l'avocate, l'objectif des journées est de montrer qu'en dépit de la Loi de 1961 sur les Droits professionnels des Femmes, les conditions de travail des femmes salariées étaient aussi précaires qu'il y a vingt ans⁶⁵. Le congrès se déroule les 17, 18 et 19 juin au siège du *Centro Aragonés*, rue Joaquín Costa. Cependant, les

61 Carmen Alcalde signale que c'est grâce à ce livre qu'elle s'intéresse de plus en plus à Lidia. Elle interviewe Lidia Falcón à propos du livre pour *Destino*. ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza*, op. cit., p. 116.

62 FALCÓN, Lidia, *La vida arrebatada*, op. cit., p. 292.

63 FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit., voir pages: 177-202.

64 *Ibid.*, p. 75.

65 *Ibid.*, 132.

journées ne sont pas aussi réussies que prévu⁶⁶. Elle décide alors de quitter l'association et de convertir son cabinet d'avocate en un lieu de réunions⁶⁷. Entre 1970 et 1974, Lidia Falcón enchaîne congrès, organisation de colloques, journées d'études, publications d'articles et de livres, notamment l'article sur le mariage dans le célèbre numéro de *Triunfo*, déjà mentionné. Une de ses collaborations les plus importantes de cette période est sa participation à *Sábado Gráfico*⁶⁸ où elle publie ses « Cartas a una idiota española ».

En effet, en 1973, paraît le livre de l'écrivaine allemande d'origine argentine Esther Vilar qui connaît un succès inattendu et devient rapidement un best-seller, *L'homme subjugué* (*El varón domado*). L'auteure s'intéresse aux rapports hommes/femmes, mais loin de s'attaquer au machisme, à la misogynie ou au patriarcat, elle se présente au contraire comme la « porte-parole » et défenseure des hommes malmenés par les femmes et par les attaques des féministes. Elle décortique ainsi la psychologie féminine de la manipulation et le rôle de la « fausse » victime qu'interprètent les femmes qu'elle décrit comme des êtres égoïstes, capricieux et jaloux, afin de manipuler les hommes, notamment dans le cadre du mariage⁶⁹. C'est ainsi que naquirent les « premières idiotes », sous forme de lettres adressées à l'amie imaginaire, Eva, dans lesquelles l'auteure prend à rebours les propos de Vilar sur un ton à la fois plein d'ironie et de naïveté. Chacune des dix lettres brosse un portrait stéréotypé de femme (la bourgeoise, la célibataire, l'ouvrière, la secrétaire, la prostituée, la femme d'un ambassadeur) qui se nourrit des expériences personnelles et professionnelles de Lidia Falcón ainsi que de celles des clientes qu'elle a rencontrées en tant qu'avocate⁷⁰.

66 Dans ses mémoires politiques, Lidia Falcón mentionne que ce congrès a néanmoins été un désastre car tous les participants y tenaient parfois des propos très misogynes. Lidia Falcón y présenta un document intitulé « Trabajo a domicilio ». Dans la lettre de présentation de la conférence, nous avons vu qu'une autre femme, Adela Boix, travailleuse sociale, présente également une communication intitulée « Problemas asistenciales de las trabajadoras ». Document, « Lettre de l'Asociación de Amigos de Naciones Unidas » [s.d.], Fonds-928, Carpeta 1330, subcarpeta, 239, ANC.

67 C'est intéressant de noter que Lidia Falcón évoque déjà une polémique au sein du groupe de femmes qui se réunissent dans son cabinet en raison de la participation ou pas des hommes à la réunion. Lidia Falcón et d'autres participantes décident de défendre la non-mixité ce qui provoque, entre autres, d'après Lidia la disparition du groupe.

68 Paru pour la première fois en octobre 1956, *Sábado Gráfico* était à l'origine un hebdomadaire au contenu très varié (mode, politique, beauté, cinéma, questions de santé ou encore une partie consacrée aux célébrités) dans la lignée des revues féminines comme *Hola* ou *Lecturas*. Au tournant des années 1970, l'hebdomadaire se transforme en revue d'information généraliste avec une place importante consacrée aux reportages de dénonciation. Son équipe de rédaction fut également très variée. Parmi ses rédacteurs se trouvaient : Soledad Gallego, Alfonso Ussía, Eduardo Haro Tecglen ou encore José Bergamín. FONTES, Ignacio, et MENÉNDEZ, Manuel Ángel, *El Parlamento de Papel*, op. cit., p. 487-499.

69 Il est intéressant d'observer qu'Esther Vilar, à l'instar des féministes radicales, considère le mariage comme une sorte de prostitution, offrant un confort matériel en échange de services sexuels ; mais Vilar refuse de voir dans le mariage un asservissement féminin. De plus, pour elle, les femmes n'apportent rien d'autre que le sexe à l'échange mari-épouse.

70 « De esta experiencia y de otras vivencias de trabajo en la gran empresa, AFHA y Nerva primero y después Copresa, nació una de las Cartas a una idiota española : Puntualidad, ritmo, eficacia, que más tarde se convirtió en el segundo acto de mi obra de teatro Tres idiotas españolas », FALCÓN, Lidia, *La vida arrebatada*, op. cit., p. 283-285.

La dessinatrice Nuria Pompeia, qui travaillait également à la rédaction de *Sábado Gráfico*, collabore avec Lidia Falcón en illustrant ses lettres. Le succès ne se fait pas attendre et les lettres de Lidia rencontrent un énorme succès auprès des lectrices⁷¹. Dans l'épilogue de la traduction française des lettres, écrit durant sa détention à Yaserías, Lidia revient sur l'origine du livre :

Les « Lettres » sont nées du désir d'un marchand de revues dont je préfère oublier le nom, de provoquer une polémique facile et publicitaire avec la complaisante et opportuniste Esther Vilar. Son désir n'a pas été satisfait –c'est pourquoi, il a suspendu la parution des « Lettres » après la dixième– mais par contre, j'ai trouvé là la voie idéale pour que mes attaques ironiques soient connues de différentes catégories de femmes, celles qui ne me connaissaient pas jusqu'alors. Les « Lettres » ont plu, elles ont indigné, passionné, elles ont fait voler injures et louanges, mais ce qui est sûr c'est qu'elles n'ont pas laissé indifférent⁷².

En effet, en 1974, Eugenio Suarez met fin à sa collaboration avec Lidia Falcón⁷³. C'est alors que la maison d'Édition la Diosa la contacte pour lui proposer de créer un livre, regroupant les dix premières lettres ainsi que dix lettres inédites écrites pour l'occasion. Tout comme dans *Sábado Gráfico*, Lidia pouvait compter sur les dessins de Nuria Pompeia pour donner vie à ses « idiots ».

71 Dans le fonds de Lidia Falcón, nous avons trouvé une quinzaine de lettres adressées à la rédaction de *Sábado Gráfico* concernant les « Lettres » de Lidia. Dans ces lettres, dont une partie félicite Lidia Falcón pour sa rubrique et l'autre la critique, il est intéressant de noter qu'une grande partie lui fait part de ses problèmes, une sorte de « consultorio » officieux : les lectrices commencent leur lettre en soulignant les ressemblances entre les histoires des idiots et leur histoire personnelle puis elles finissent par lui demander des renseignements afin de résoudre leurs problèmes de divorce, une consultation ou un rendez-vous pour une première consultation. Il n'est pas difficile d'imaginer que ces lettres pouvaient se poursuivre dans une relation professionnelle cliente-avocate dans son cabinet. Nous en avons trouvées d'autres signalant leur tristesse pour la disparition de sa rubrique. Lettres *Sábado Gráfico*, Fonds-928-, UC 1293, ANC.

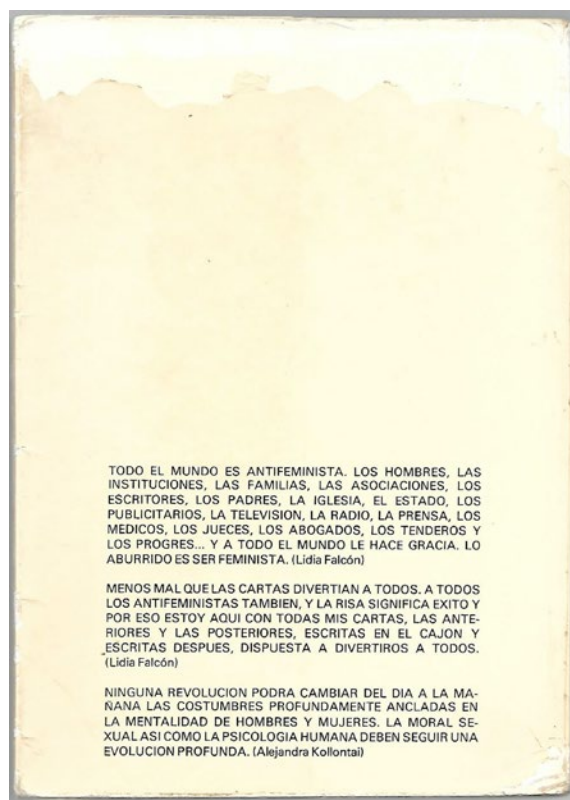
72 FALCON, Lidia, *Lettres à une idiote espagnole*, Paris, Des femmes, 1975, p. 15-16.

Ce marchand de revues fait allusion à Eugenio Suárez. Eugenio Suárez était également à la tête d'un autre hebdomadaire de l'époque, *El Caso*, hebdomadaire de faits divers qui connut un succès fulgurant dans la presse de l'époque. Voir notamment FRANCO, Marie, « Le fait divers en Espagne : exemplarité et tradition littéraire (El Caso, 1955) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Tome 30-3, 1994, p. 143-167,

73 En février 1974, Eugenio Suárez informe Lidia Falcón de son désir de renoncer à sa collaboration puisque « creo que la serie, a los exclusivos efectos de SABADO GRAFICO, ha llegado a su saturación y lo que puede ser excelente para un libro es menos bueno para una revista que se dirige a un público heterogéneo y desconocido. Considero que ha sido una magnífica aportación, con capítulos antológicos. Cuando nos veamos te explicaré más extensamente los motivos de esta decisión, y en concreto, lo que me mueven a no publicar el capítulo de la diplomática ». Lettre du 4 février 1974 d'Eugenio Suárez à Lidia Falcón, Fonds-928, Carpeta UC 1310, Subcarpeta, 238, ANC.



Gauche: Fig. 14. Couverture *Cartas a una idiota española*, 1974.



Droite: Fig. 15. Quatrième de couverture *Cartas a una idiota española*, 1974.

La vie de Lidia Falcón est par ailleurs profondément marquée par les expériences carcérales qui jalonnent son parcours tant professionnel que personnel. Les violences qu'elle subit et les rencontres qu'elle fait en prison influencent son écriture et sa pensée féministe, et l'amènent à mettre en lumière le caractère genré des violences politiques.

Sa première détention a lieu en 1972 lors de l'arrestation de son compagnon Eliseo Bayo et de sa fille Regina, accusée de rédiger et de diffuser le journal communiste, *La verdad*⁷⁴ ; ce qui vaut à Lidia Falcón deux mois d'incarcération à la prison des femmes de La Trinidad⁷⁵. De cette première expérience carcérale, Lidia dit qu'elle fut la plus terrible en raison de la maltraitance exercée par les sœurs de l'*Orden de las Cruzadas Evangelicas*, chargées de gérer la prison⁷⁶. Sa deuxième détention a lieu en septembre 1974, lorsque Lidia Falcón est détenue avec son compagnon et sa fille et accusée d'avoir participé à l'attentat commis par

74 Le journal, *La verdad es siempre revolucionaria*, dont le titre faisait référence à une phrase de Gramsci, avait été créé afin d'apporter un regard critique sur les lignes idéologiques du PCE. FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit., p. 221-222.

75 Elle se retrouve en prison avec son amie Ana Morató qui avait été détenue avec son mari. Tous deux étaient accusés d'avoir en leur possession des tracts sur le PSUC.

76 L'expérience dans la prison de La Trinidad, gérée à l'époque par les sœurs de *La Orden de las Cruzadas Evangelicas*, est racontée dans FALCON, Lidia, *En el infierno. Ser mujer en las cárceles españolas*, Barcelona, Ediciones de Feminismo, 1977.

l'ETA dans le café Rolando, dans la rue Correo à Madrid⁷⁷. Si Regina Bayo réussit à être libérée quelques jours plus tard, Lidia Falcón, elle, passe un total de 9 mois dans la prison de Yaserías à Madrid, jusqu'en juin 1975.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Lidia Falcón et Carmen Alcalde se sont rencontrées pour la première fois à *Presència*, en 1965. Cette première rencontre ne semble pas déclencher une amitié immédiate entre elles, mais pendant la seconde moitié des années 1960 elles auront l'occasion de collaborer sur des projets différents, à commencer par l'organisation des activités au sein de l'Association des Amis des Nations Unies, et de se rapprocher personnellement et professionnellement jusqu'à décider de se lancer ensemble dans la création d'une revue féministe.

Durant le séjour de Lidia Falcón à la prison de Yaserías, le rôle de Carmen Alcalde est fondamental : elle informe Lidia Falcón de tout ce qui se passe à l'extérieur, elle gère les affaires des publications et s'occupe régulièrement de Regina et Carlos Enrique Bayo, les enfants de Lidia⁷⁸. Dans le prologue de son livre *Es largo esperar callado*, rend en ces termes hommage au soutien qui lui apporta Carmen Alcalde lors de sa détention :

Carmen fue el puntal más firme de mi edificio profesional, de mi rostro público tan deteriorado. Y sólo gracias a ella esta obra ha concluido y ha superado las diversas pruebas impuestas para su publicación. Sin la dedicación, la tenacidad y el esfuerzo de Carmen, el original, tachado, mutilado, que hacía inútilmente múltiples viajes a la cárcel, no se hubiera impreso nunca, porque yo misma había renunciado a una batalla que consideraba perdida de antemano⁷⁹.

77 Comme l'explique Lidia Falcón dans ses mémoires, la police a pu faire le lien entre elle et l'organisation ETA en raison de son amitié avec Eva Forest et son mari, qui datait de ses années de militantisme au sein du Parti Communiste. En raison de cette amitié, Eva Forest avait demandé à Lidia de cacher chez elle des documents pouvant compromettre Eva Forest et son compagnon, l'acteur Adolfo Sastre. Lorsqu'Eva Forest est arrêtée, la police trouve en sa possession les clés de la maison de Lidia. Le lien entre les deux est établi immédiatement. Eva Forest a également été emprisonnée à la prison de Yaserías avec Lidia Falcón. FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit., p. 227-228.

78 Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone. Nous en parlerons plus en détail dans le chapitre 7.

79 FALCÓN, Lidia, *Es largo esperar callado*, op. cit., p. 9.

3.1.3. GÉNÉALOGIE D'UN PROJET : L'IDÉE DE DÉPART ET LE CHOIX DU TITRE

Bien que souvent citées dans la bibliographie sur *Vindicación Feminista*, les origines de la revue restent parfois floues. La chercheuse María Ángeles Larumbe signale que l'idée de créer une revue féministe germe durant le séjour de Lidia Falcón en prison, puis se concrétise après sa libération en juin 1975. Selon les souvenirs de l'une et de l'autre, l'idée de créer une revue naît plutôt suite à l'annulation du congrès international féministe prévu en novembre 1974 et prend forme après la sortie de prison de Lidia Falcón en juin 1975.

Dans ses mémoires, Lidia Falcón évoque ainsi l'origine de *Vindicación* :

De modo que nos pusimos a la tarea en julio de 1975, cuando todavía no me había quitado de encima el olor de la prisión de Yaserías. La sacamos de la nada. Cuando comenzamos las primeras reuniones con Tony Misserachs para que se encargara del diseño, y convocamos a las periodistas que pudieran colaborar en ella, no teníamos ningún capital para invertir en el proyecto. Y no sólo nuestra insolvencia era manifiesta y permanente desde siempre, sino que hacía un mes que yo había salido de la prisión y me hallaba en libertad provisional de dos procesos políticos, de los que debía temer fundadamente que algún día tendría que dar cuentas en alguno de aquellos infames juicios que celebraba el Tribunal de Orden Público⁸⁰.

Malgré des circonstances politiques et économiques très incertaines, Lidia Falcón et Carmen Alcalde, disposent l'une et l'autre d'une longue et solide expérience journalistique et d'inébranlables convictions féministes. Elles sont d'autant plus déterminées qu'elles ont, toutes les deux, fait l'expérience des importantes limites qui s'imposaient à la liberté d'expression des journalistes. Outre la censure, dans ce milieu très masculin et machiste, elles firent l'une et l'autre les frais de divers revirements : changement ou revirement de direction, redéfinition soudaine de la ligne éditoriale, etc. Aussi dès la sortie de prison de Lidia Falcón en juin 1975, le projet de création d'une revue féministe commence à se concrétiser. L'avocate se lance alors dans la collecte des fonds nécessaires à une telle entreprise. À cette époque, c'était une avocate renommée qui jouissait d'un prestige considérable et dont le cabinet marchait très bien malgré les mois passés en prison. De son côté, en raison de son expérience préalable dans le milieu journalistique, Carmen Alcalde était chargée de mobiliser ses contacts ; tâche qui ne devait pas se révéler compliquée.

Lidia Falcón et Carmen Alcalde souhaitaient créer un média entièrement consacré aux femmes qui viendrait combler le manque d'information sur les sujets les affectant direc-

80 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 109.

tement, et les informer en détail et avec rigueur sur l'actualité⁸¹. Le journal *Diario Femenino*, auquel elles collaborèrent dès ses débuts, constitua la première tentative de créer une presse féminine « d'information responsable ». Si leur collaboration ne dura que quelques mois, elle fut importante. Cette expérience est d'ailleurs évoquée dans un mémo présentant le projet de *Vindicación*⁸². Pour elles, la courte expérience de *Diario Femenino* démontra « la necesidad indudable que sentía un sector mayoritario femenino de que se le dedicara una prensa digna⁸³ ».

Outre l'évocation de *Diario Femenino*, les fondatrices de *Vindicación Feminista* soulignent dans le document « Mémoire » le désir de créer une revue qui touche les femmes de tous les milieux sociaux en abordant un grand nombre de questions qui les concernent et les intéressent directement⁸⁴. En ce sens, la nouvelle revue ne prétend pas être une revue théorique féministe adressée aux femmes intellectuelles ou universitaires mais un média de diffusion et de divulgation de la pensée féministe qui éveille le sens critique des femmes sur leur propre situation. Mais, c'est également une plateforme d'échange entre l'équipe de rédaction, les lectrices et d'autres groupes féministes. Quant au titre de la revue, plusieurs options sont envisagées. Lidia Falcón signale sa préférence pour Lilith, femme maudite de la tradition juive. Mais à cette époque, la maison d'édition Bruguera publie un magazine du même nom. Bien qu'elles aient demandé la permission d'utiliser ce titre, elles ne l'ont pas obtenue⁸⁵. Notons que trois ans plus tard, Carmen Alcalde reprendra le nom de ce personnage biblique dans *Cartas a Lilith* publié en 1979 aux éditions Bruguera. *Feminismo* est également envisagé comme titre ou encore *Revindicación Feminista*. C'est finalement Carmen Alcalde qui propose *Vindicación*, mot plus inhabituel dans la langue espagnole mais faisant référence au célèbre ouvrage de la pionnière du féminisme occidental Mary Wollstonecraft –*Vindication of Rights of Women*⁸⁶– publié en 1792.

81 Document « Memoria sobre la constitución de la revista “Feminismo” o “Lilith” », Fonds-929, Código : UC 2166, Num. 394, ANC, p. 3.

82 Le document intitulé « Memoria » est un dossier composé de vingt pages. Le dossier est composé de plusieurs documents : 1. Présentation du document ; 2. « Estudio económico de la comercialización de la revista VINDICACIÓN FEMINISTA, publicación periódica mensual » ; 3. Document « Resumen de la actual situación administrativa y financiera de EDICIONES DE FEMINISMO S.A. » ; 4. Deux exemplaires du premier numéro de la revue ; 5. Extraits de presse, radio et télévision afin de montrer la promotion de la revue avant sa parution officielle ; 6. Rapport rédigé par l'entreprise de publicité MUNILL S.A. Selon les informations dont nous disposons, le rapport devait servir de pièce justificative à la demande de crédit bancaire, Fonds-929, Código : UC 2168, Num. 394, Subcarpeta UC 2164, ANC. Cette partie s'appuie essentiellement sur ce document.

83 « *Diario Femenino* demostró a pesar del corto tiempo de promoción y lanzamiento en que mantuvo una línea coherente de información responsable, la necesidad indudable que sentía un sector mayoritario femenino de que se le dedicara una prensa digna », « Memoria sobre la constitución de la revista “Feminismo” o “Lilith” », *op. cit.*, p. 1.

84 « No pretendemos realizar una revista de élites, destinada exclusivamente a mujeres concienciadas con el problema de la condición femenina, perteneciente a pequeños grupos universitarios e intelectuales, como algunos boletines y publicaciones existentes en Francia, Italia o Inglaterra. Nuestro propósito es llegar al mayor número de mujeres de todos los estratos sociales, por lo que debemos tratar un extenso mosaico de problemas y temas que les afecten particularmente », *op. cit.*, p. 4.

85 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

86 « Reivindicación Feminista, decía ella. No. Tiene que ser Vindicación Feminista. Si no existe la palabra en español la inventaremos, pero recuerda que Mary Wollstonecraft, pionera en Inglaterra, lo tenía muy claro. Ha de ser “Vindicación”. Pronto cedió », ALCALDE, Carmen, *Mujeres en el Franquismo...*, *op. cit.*, p. 175.

Dans le premier numéro de la revue, l'éditorial signale l'utilisation étymologique latine du terme « vindicación », « vindicari », c'est-à-dire récupérer ce qui nous revient de droit⁸⁷. De même, la lettre « V » mise en relief par rapport au reste du mot, renvoie en même temps au signe de la victoire et à la première lettre de « vindicación ». Il pourrait s'agir également de l'idée de « réparation d'une injustice » en lien avec les dénonciations des violences faites aux femmes, dont *Vindicación* se fait la porte-parole.

Enfin, le 8 juillet 1976 le premier numéro de *Vindicación Feminista* est mis en vente dans les kiosques⁸⁸. Suit une conférence de presse le 12 juillet 1976 au Salón del Tinell de la mairie de Barcelone –où Nuria Beltrán travaille en tant que conseillère de la culture– qui réunit « des personnalités significatives du panorama culturel de la ville appartenant aux deux sexes » dans une ambiance détendue et très animée⁸⁹. Les objectifs de la publication sont exposés par sa directrice, Carmen Alcalde, accompagnée de Lidia Falcón et de quelques rédactrices de la publication. Trois objectifs importants sont abordés qui reprennent la profession de foi adressée au lectorat dans la page 2 du premier numéro : combler un manque de médias informatifs destinés à la femme ; aborder avec dignité ses problèmes spécifiques ; et troisièmement, discuter par correspondance et par un échange dynamique d'informations entre les lectrices et l'équipe de rédaction. Enfin, Carmen Alcalde souligne que la revue se veut aussi hétérogène que possible, ouvrant ses colonnes à toutes et tous ceux qui s'intéressent à la question des femmes.



Gauche: Fig. 16. Conférence de presse, *Vindicación Feminista* Salón del Tinell, Barcelona, 12 juillet 1976.

Droite: Fig. 17. Conférence de presse, *Vindicación Feminista*. [De gauche à droite: Marisa Híjar, Carmen Alcalde et Lidia Falcón], Salón del Tinell, Barcelone, 12 juillet 1976.

87 Vindicar, Del lat. Vindicāre, obtener la libertad. En el derecho. Dicho de una persona : Recuperar lo que le pertenece. (Diccionario de la Real Academia) <http://dle.rae.es/?id=bqVQn8f>

88 « “Vindicación Feminista”. Nueva revista mensual », *La Vanguardia*, vendredi 25 juin 1976, p. 34.

89 « personas significativas del panorama cultural de la ciudad pertenecientes a los dos sexos », « Presentación de *Vindicación Feminista* », *La Vanguardia*, mardi 13 juillet 1976, p. 32.

3.2. **VINDICACIÓN FEMINISTA : UN MÉDIA MODERNE ET AMBITIEUX AU SERVICE DE LA CAUSE FÉMINISTE**

Avant de nous pencher sur le parcours de ses collaboratrices ainsi que sur l'étude du contenu, il nous semble pertinent de nous arrêter un instant sur les aspects matériels de la revue. Comme dans n'importe quelle entreprise, le financement est indispensable afin de mettre en œuvre un projet. Pour beaucoup de collectifs féministes de l'époque, le manque de financement est souvent un obstacle pour créer une revue ou pour garantir sa survie dans le temps. En ce sens, *Vindicación Feminista* voit le jour non seulement grâce à la détermination de ses fondatrices mais aussi grâce à la possibilité financière dont elles disposent en mobilisant, une fois des plus, leurs contacts, les amies et les collègues. En outre, si *Vindicación Feminista* défend une ligne éditoriale féministe sans concession, elle cherche également à intégrer les circuits commerciaux traditionnels afin de toucher un public plus large et d'assurer économiquement l'aventure éditoriale à long terme. Cette volonté explique également la recherche d'esthétique et de qualité graphique de haut niveau chez les fondatrices.

3.2.1. **PRESSE FÉMINISTE DE LA TRANSITION**

D'autres journaux féministes existent certes durant cette période (1976-1979), mais connaissent une durée plus éphémère. Souhaitant toucher un public plus large mais avec un ton plus modéré que celui de *Vindicación* le numéro 0 de la revue *Opción* paraît en juin 1976. Selon les responsables de la revue, l'inscription de la revue dans le registre des publications avait été réalisée avant *Vindicación* mais en raison de problèmes bureaucratiques le deuxième numéro ne sort qu'en décembre 1976 ; de sorte que dans les mois qui suivirent *Vindicación* devient la revue féministe par excellence⁹⁰.

Si la durée de vie d'*Opción* fut courte, (seulement sept numéros, le dernier datant du juin 1977), il est intéressant de mentionner son équipe de rédaction. On retrouve Amparo Moreno – qui réalise à ce moment-là son célèbre ouvrage sur les collectifs féministes dans les années soixante-dix en Espagne –, Ana Balletbó, Margarita Rivière, Julia Luzán ou encore Mari Ángeles Alcázar mais aussi des collaboratrices qui travaillent également pour *Vin-*

90 GALLEGÓ, Juana, *Mujeres de Papel. De Hola! A Vogue : la prensa femenina en la actualidad*, Barcelona, Icaria, 1990, p. 142.

dicación telle que Carmen S. Larraburu, María José Ragué ou encore Nuria Pompeia en tant que dessinatrice. La revue compte également quelques collaborations masculines, dont celles de Manuel Durán et Joaquín Miralles⁹¹.

D'autres revues féministes publiées à cette époque se situent davantage dans une presse militante ou s'adressent à une aire géographique spécifique, soit la Catalogne soit le Pays Basque. C'est le cas de la revue *Leihoa* publiée par l'Assemblée des femmes de Bizkaia, pour le Pays Basque ou du magazine *D-ones de LA MAR*, publié par les féministes de LA MAR. Comme nous l'avons déjà mentionné, le magazine ne comporte que deux numéros, parus en janvier et en septembre 1977. Au niveau esthétique, *D-ones de LA MAR* est beaucoup plus proche des fanzines undergrounds avec une profusion de textes, d'images et de dessins qui débordent sur les marges. Il s'agit de revendiquer la puissance de la créativité féminine, de sortir des conventions y compris de celle de la mise en page. Les sujets abordés sont divers : mobilisations féministes, analyse des rencontres, dossier sur le courant self-Help ou encore poèmes et dessins réalisés par les militantes⁹². Vient ensuite, en octobre 1977, *Dones en Lluita*, revue publiée par la *Coordinadora Feminista* de Barcelone jusqu'en 1980. Ecrite à moitié en catalan et à moitié en espagnol, elle décortique également les sujets les plus brûlants sur les femmes, les premiers combats ; consacrant par exemple le premier numéro à l'avortement⁹³. Elle comporte plusieurs rubriques : dossier, débats, information culturelle, manifestations, mais aussi l'aspect créatif que l'on trouvait dans la publication des femmes de LA MAR, avec des dessins, poèmes et illustrations. Ainsi, dans la plupart des cas, les collaborations ne sont pas signées se voulant le moyen d'expression de toutes les femmes, de tous les collectifs⁹⁴. Si l'équipe de rédaction de la revue essaie de se détacher de la *Coordinadora*, la revue reste limitée majoritairement à la sphère féministe catalane⁹⁵. Enfin, en septembre 1978, *Ajoblanco* publie également une revue féministe, *Xiana*, avec une esthétique graphique très soignée, art-déco et design pour son premier numéro⁹⁶.

91 *Idem*.

92 *D-ones de LA MAR*, n° 1, janvier 1977.

93 *Dones in Lluita*, Archivo de la Democracia, Alicante.

94 LLINÀS CARMONA, Conxa, *Feminisme de la Transició à Catalunya*, op. cit., p. 76.

95 LARUMBE, María Ángeles, « Prensa y periodistas : Una escritura al servicio de la liberación de las mujeres. El ejemplo de *Vindicación Feminista* (1976-1979) », dans ARRIAGA FLOREZ, Mercedes (ed.), *Escritoras y pensadoras europeas*, Sevilla, Arcibel Editores, 2007, p. 400.

96 Parmi les collaboratrices, on trouve Gretel Ammann ou encore Karmele Merchante, également collaboratrices d'*Ajoblanco*. Il y a des articles sur le *self-help* mais aussi des poèmes et des contes. *Xiana*, *Revista de mujeres*, n° 1, août-octobre 1978.



En haut, de gauche à droite:
Fig. 18. Couverture *Opción*, 1977, n° 1, décembre 1976.
Fig. 19. Couverture *D-ones* de LA MAR, 1977.
Fig. 20. *D-ones* de LA MAR, 1977, p. 1.

En bas, de gauche à droite:
Fig. 21. Couverture *Xiana*, 1978.
Fig. 22. *Xiana*, 1978, p. 1.

3.2.2. CHIFFRES, FINANCEMENT ET « STAFF »

Afin de publier *Vindicación Feminista*, Lidia Falcón et Carmen Alcalde décident de créer une société anonyme dont l'objectif est de publier de façon autonome la publication périodique *Vindicación Feminista*. Le premier mars 1976 se constitue ainsi dans le cabinet du notaire Ignacio Zabala, la société anonyme *Ediciones de Feminismo*, S.A, qui servira un peu plus tard à publier d'autres produits, notamment des livres. Sara Presutto Bielsa, dessinatrice de Pepinita et compagne de Carmen Alcalde, est nommée secrétaire. Lidia Falcón est em-

bauchée par *Ediciones de Feminismo*, S.A. en tant que gérante de la société⁹⁷. Son salaire est établi à 900.000 pesetas par an sur 12 mensualités. En tant que gérante elle est responsable de l'administration de la société. La société est composée de quatre sociétaires, Lidia Falcón, Eliseo Bayo, Carmen Alcalde et Sara Presutto, bien qu'elle compte sur l'apport financier d'une dizaine de personnes en plus. Le siège social de la Société est celui du cabinet d'avocate de Lidia Falcón, rue Roger de Flor, numéro 96, qui servira pendant les premiers mois de la publication de la revue de bureau pour l'équipe de rédaction. Puis, ces locaux étant trop petits, la rédaction de *Vindicción Feminista* décide au bout de quelques mois de déménager rue Nápoles.

La deuxième question que les fondatrices doivent aborder est le financement afin de pouvoir démarrer l'aventure. Plusieurs contacts sont mobilisés afin d'obtenir des apports financiers qui permettront dans un premier temps de démarrer l'aventure et d'éditer le premier numéro. Treize personnes apportent le capital initial pour démarrer la publication, y compris cinq hommes mais aussi une association, le Séminaire Collectif Féministe de Madrid. Le capital initial de 5.700.000 pesetas devait être apporté dans son intégralité dans un délai de deux ans ; bien qu'au moment de la constitution du dossier le capital soit de 2.700.000 pesetas seulement. Les apports financiers variaient en fonction des signataires⁹⁸.

Si la liste est exhaustive, elle n'inclut pas d'autres personnes qui participent économiquement au projet comme Marisa Híjar ou son mari, Jaime Torrás Martí, qui se porte garant pour plusieurs crédits⁹⁹. L'apport financier pouvait également arriver sous forme de don. C'est le cas, par exemple d'Antoinette Fouque et de la maison d'édition Des Femmes qui aide substantiellement l'entreprise¹⁰⁰. Les quatre principaux actionnaires de la société Ediciones Feminismo S.A. contractent un crédit de 5 millions de pesetas avec la banque provinciale de Barcelone¹⁰¹.

Les abonnements annuels à la revue constituent également un financement majeur. Dans une étude de marché effectuée avant le lancement de *Vindicción Feminista*, on estime déjà

97 Document « Contrat entre Carmen Alcalde, au nom de Ediciones de Feminismo, S.A. et Lidia Falcón », 1er mars 1976, 3 pages. Fonds-929, Código : UC 2168, Num. 394, ANC.

98 Ainsi, c'est par exemple Eliseo Bayo, journaliste et compagnon de Lidia Falcón à l'époque, et Eugenio Hernández qui apportent les sommes les plus importantes (1 million de pesetas chacun) ; suivis par Carmen Alcalde, Lidia Falcón, le Séminaire Collectif Féministe de Madrid et Paloma Saavedra, membre également du Séminaire (700.000 pesetas chacune). Parmi les autres personnes qui contribuent au projet initial, on trouve la collectionneuse d'art Pilar Cítoles (200.000 pesetas), la photographe Marta Sala (150.000 pesetas) ou encore l'acteur Adolfo Marsillach (100.000 pesetas). « Estudio económico sobre la comercialización de la revista mensual denominada "Vindicción Feminista" ». Dans le texte il y a des guillemets. Fonds-929 ; Código : UC 2166, Num. 394, ANC.

99 FALCÓN, Lidia, *La pasión Feminista de mi vida*, op. cit., p. 113.

100 Nous en reparlerons dans le chapitre 7.

101 Document « Contrat entre la société EDICIONES DE FEMINISMO SA et « La caja de Ahorros Provincial de Barcelone », 25 février 1977. Signé par le président de la banque le 27 juin 1977. Fonds-928, UC 1326, Subcarpeta 238, ANC.

que la moitié des ventes devaient provenir des abonnements, dont beaucoup de collectifs féministes nationaux et internationaux. De ce fait, pour encourager les abonnements, Lidia Falcón et Carmen Alcalde, au nom de la maison d'édition *Ediciones de Feminismo*, envoient une lettre aux groupes féministes et à leurs connaissances, ainsi qu'un appel à souscription¹⁰².

En ce qui concerne le prix initial et le tirage de la revue, dans une première étude financière datant de mars 1976, le prix de vente est fixé à 75 pesetas. Le tirage initial est évalué à 15 000 exemplaires. On prévoit également 500 abonnements dans le premier mois qui devaient atteindre les 6 000 au bout d'un an – nombre d'abonnements nécessaire pour maintenir la revue économiquement à flot—. Deux mois plus tard, les attentes semblent avoir été dépassées. En mai 1976, la maison d'édition décide d'augmenter le tirage à 20 000 exemplaires et d'augmenter également le prix à 80 pesetas¹⁰³ « ce qui permettrait sans aucun doute une plus grande détente économique et davantage de liquidités¹⁰⁴ ». Toutefois, *Vindicación* est vendue en moyenne à 15 000 exemplaires par mois¹⁰⁵.

La publicité est l'autre moyen fondamental pour faire connaître la revue et toucher un lectorat plus large. Dans un premier temps, avoir recours à cette prestation semble compliqué pour la société. Les fondatrices ont beau avoir pris contact avec plusieurs annonceurs, elles admettent la difficulté pour une revue qui vient de paraître de trouver des annonceurs ; ce qui les oblige à faire la promotion de la revue par leurs propres moyens¹⁰⁶. Pourtant, un peu plus tard, les entreprises de publicité se montrent optimistes quant à l'avenir de *Vindicación*. Ainsi, en mai 1976, après plusieurs réunions, *Miguel Munill exclusivas publicidad*, envoie une lettre à EDICIONES DE FEMINISMO, S.A. Dans la lettre, l'entreprise de publicité, responsable de la publicité d'autres revues telles que *Cambio 16* et *Historia 16*, accepte d'assurer « l'exploitation publicitaire de la revue dans tout le pays », entre autres raisons, parce que « la ligne de la revue, pour la défense des droits incontestés des femmes, s'inscrit parfaitement dans le présent de l'Espagne. Pour cette raison, il existe un marché potentiel féminin d'une grande importance¹⁰⁷ ».

102 Dans la lettre, Lidia Falcón et Carmen Alcalde informent qu'elles vont publier un magazine « VINDICACIÓN (boletín de feminismo) » qui sortira dans les kiosques le 1er juillet et qu'elles prévoient qu'au moins la moitié du soutien économique sera basée sur les abonnements. Lettre, [s. d.], Fonds-929 ; Código : UC 2166, Num. 394, ANC.

103 À partir du numéro 10, *Vindicación* est vendue au prix de 100 pesetas.

104 « lo que permitiría, sin duda, un mayor desahogo económico y una mayor liquidez », Memoria (texto mecanografiado), Fonds-929-UC 2168, UI : 394, p. 3. ANC. Nous traduisons.

105 Si nous n'avons pas trouvé de documents sur le nombre de tirages sur l'ensemble de la durée de la publication, tout semble indiquer que *Vindicación*, à quelques exceptions près, atteint le rythme de croisière de 15 000 exemplaires. Lorsque la crise financière s'avère plus importante, Lidia Falcón mentionne la vente de 10 000 exemplaires, ce qui était loin de permettre de supporter les frais minimaux engendrés par la revue. FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 134.

106 « deberá promocionar la revista por su propios medios », Document « Publicidad revista y promoción », sans date, Fonds-929, UC 2168, UI : 394, ANC. Notre traduction.

107 « la línea de la revista, en defensa de los derechos indiscutibles de la mujer, encaja perfectamente en la hora actual española. Por ello existe un mercado potencial femenino de gran importancia », Lettre de Miguel Munill entreprise publicitaire qui écrit Ediciones Feminismo S.A. le 12 mai 1976, p. 1, Fonds-929, UC 2168, UI : 394, ANC. Nous traduisons.

Les retours sur le premier numéro semblent en effet être très positifs. Seulement quelques jours après sa sortie, le premier numéro était complètement épuisé. Lidia Falcón affirme que le deuxième numéro est attendu avec impatience, « ce que nous pouvons décrire comme un succès incontestable », souligne-t-elle. De plus, le premier numéro n'a pas seulement attiré l'attention des femmes mais également d'un lectorat plus large ; ce qui confirme aux yeux de ses fondatrices « l'avenir prometteur et la qualité de la revue¹⁰⁸ ».

Le bon accueil de la publication a également un impact direct sur les questions financières, comme le fait remarquer Lidia Falcón :

Como puede apreciarse, los cálculos económicos establecidos en un primer momento que podían calificarse de incertidumbre respecto al posterior funcionamiento de la publicación, han sido ampliamente superados, lo que nos confirma el razonamiento de que la situación financiera de esta empresa se desarrollará y expandirá cada vez más en el futuro¹⁰⁹.

En effet, tout semble indiquer que *Vindicación* dispose d'un terrain propice à son expansion (contexte sociopolitique favorable, essor du mouvement féministe, manque d'un média féministe). Ces impressions sont étayées quelques mois plus tard par la directrice de *Vindicación Feminista*. Ainsi, dans un article paru dans *El País* en octobre 1976, Carmen Alcalde informe de la bonne réception de *Vindicación Feminista*. Si au début la journaliste n'était pas très confiante quant à l'avenir de la publication en raison de la défense d'une ligne féministe radicale sans ambiguïté mais aussi en raison de son prix un peu élevé, pour le cinquième numéro de *Vindicación*, elles ont dû augmenter son tirage de 20 000 à 35 000 exemplaires¹¹⁰. Si ce tirage est assez exceptionnel, ces incitations sont symptomatiques de la bonne réception que connaît la revue dans la première année de sa publication.

108 « A mayor abundamiento, hemos de mencionar que desde el día 12 de julio [...] la edición del primer número ha sido completamente agotada, y sabemos que se espera con expectativa el segundo número, lo que podemos calificar de rotundo éxito. Hemos podido, así, comprobar que VINDICACIÓN FEMINISTA es una publicación que no sólo ha llegado a las mujeres del país, público al que preferentemente estaba destinada, sino a todos los sectores generales de opinión, que con su acogida han dado el espaldarazo definitivo a una publicación del empuje y categoría que creemos aún VINDICACIÓN FEMINISTA [Firma], "Lidia Falcón" », « Memoria (texto mecanografiado) », Fonds-929, UC 2168, UI : 394, ANC, p. 3-4.

109 *Ibid.*, p. 2.

110 GENTE, « Carmen Alcalde », *El País*, 28 octobre 1976.



Gauche: Fig. 23. Fête *Vindicación* 35 000 exemplaire, décembre 1976.



Droite: Fig. 24. Fête *Vindicación* 35 000 exemplaire, décembre 1976.

Un an plus tard, le 10 février 1977, encouragées par le bon fonctionnement de la revue, elles décident de créer la maison d'édition du même nom de la société anonyme *Ediciones de Feminismo, S.A.* et de préparer la publication des trois premiers livres, deux livres en espagnol et une traduction. Dans le contrat qui donne naissance à la maison d'édition EDICIONES DE FEMINISMO S.A., Lidia Falcón est embauchée en tant que directrice. Ainsi, c'est elle qui est chargée de la « ligne idéologique des publications de la maison d'édition, de choisir les auteures et les livres qui vont être publiés, ainsi que de décider des questions techniques telles que le choix du papier d'impression, de la mise en page ou encore de la conception des ouvrages¹¹¹ ». La publication du premier livre survient en juillet 1977. L'ouvrage publié est en effet *En el infierno. Ser mujer en las cárceles españolas* de Lidia Falcón est suivi de *40 años más tarde* de Carmen Alcalde. Si Lidia Falcón est responsable du choix des auteures, le fonctionnement effectif des choses semble différent. En effet, le troisième livre qui sort en 1978 est la traduction du livre *Manifiesto Scum* de la militante américaine Valerie Solanas¹¹². Un choix qui semble venir de Carmen Alcalde et auquel paraît s'opposer Lidia Falcón qui juge ce choix très provocateur, spécialement dans le milieu journalistique déjà très circonspect avec la revue¹¹³. Elle aurait préféré éditer un livre moins radical ou d'une auteure espagnole telle que Campo Alange, Clara Campoamor ou Margarita Nelken¹¹⁴.

Journaliste chevronnée au début de l'aventure, Carmen Alcalde estime indispensable de ré-

111 Document, « Contrat entre Carmen Alcalde, au nom d'EDICIONES FEMINISMO, S.A. et Lidia Falcón », 10 février 1977, Fonds-929, UC 2168, UI : 394, ANC, p. 2.

112 SCUM est l'abréviation de *Society for Cutting Up Men*. La signification du titre du texte est un peu ambiguë. Dans le texte, l'auteure défend, entre autres propositions, l'extermination du sexe masculin. Valerie Solanas fut d'ailleurs condamnée pour avoir essayé de tuer l'artiste américain Andy Warhol avec lequel elle avait travaillé.

113 En effet, les relations entre l'équipe de rédaction et leurs confrères d'autres rédactions seront parfois tendues notamment avec la revue *Interviú*. Voir par exemple, « La mafia des journalistes », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1978, p. 3.

Sur l'image du livre de Valérie Solanas dans la presse généraliste : « El delirante manifiesto para el exterminio del hombre, de Valerie Solanas », *La Vanguardia*, Cultura, 15 décembre 1977, p. 17.

114 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

tribuer toutes les rédactrices ainsi que toutes les collaborations qu'elles soient régulières ou sporadiques¹¹⁵. En ce sens, *Vindicación Feminista* ne fonctionne pas sur la base d'une participation militante bénévole comme c'est le cas de la plupart des revues militantes. En effet, la revue emploie six personnes à temps complet dont Lidia Falcón et Carmen Alcalde et deux personnes à mi-temps y compris la sœur de Carmen Alcalde, chargée des comptes (une personne chargée de la documentation et une autre chargée de la photographie¹¹⁶) ; équipe qui s'élargit un peu plus tard à huit salariées.

Quelques mois avant la parution du premier numéro, l'équipe technique est déjà fixée et elle ne se modifie guère avec le temps. Elle est composée de trente-six personnes (une directrice, une sous-directrice, vingt-cinq rédactrices et collaboratrices, trois photographes, deux secrétaires, trois personnes chargées de la direction artistique, et enfin, une personne pour la coordination technique¹¹⁷), dont un noyau dur d'une quinzaine de personnes. En outre, toute l'équipe est exclusivement féminine, caractéristique qui s'affiche dès le début de l'aventure comme un prérequis essentiel afin de garder l'autonomie vis-à-vis des hommes (on relève seulement quatre contributions masculines qui n'arrivent qu'à la fin de la publication de la revue). Carmen Alcalde devient la directrice – Lidia Falcón n'avait pas la carte nécessaire pour pouvoir diriger une publication¹¹⁸ – et Marisa Híjar, la directrice adjointe de *Vindicación Feminista*.

Avec un format de 30 par 21 centimètres, imprimée en offset sur un papier de très bonne qualité de 80 grammes et avec des dizaines de gravures en noir et blanc ainsi que quelques pages en couleur, *Vindicación Feminista* mise sur une esthétique soignée et attirante, en s'éloignant ainsi des vieux journaux militants fabriqués d'une façon plus ou moins artisanale. Ayant une équipe de rédaction composée majoritairement de journalistes et de femmes de lettres (éditrices, traductrices, écrivaines), *Vindicación Feminista* s'approche davantage d'une presse « professionnelle » qui vise à toucher un large public en utilisant les circuits commerciaux classiques.

115 « La gente estaba motivada con la idea, cobraban lo justo pero siempre cobraron, esto también está desde un principio, porque no teníamos que ser menos que otros, es el oficio, y hacíamos lo que podíamos, se cobraba siempre ». Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

116 Document, « Situación Administrativa y financiera », Fonds-929, UC 2168, UI : 394, ANC, p. 1.

117 En ce qui concerne le nombre de collaboratrices, celui-ci reste pratiquement le même tout au long de la publication (30 collaboratrices en moyenne), à l'exception des derniers numéros où il y en a 14. Nous en parlerons dans la partie consacrée à la crise et à la disparition de la revue. Document « Vindicación Feminista. Equipo técnico », Fonds-929, UC 2168, UI : 394, ANC, p. 1-2.

118 Bien que diplômée de l'école officielle de Journalisme, Lidia Falcón n'avait pas la carte de presse indispensable pour pouvoir diriger une publication.

En ce qui concerne sa périodicité, *Vindicación* est publiée à un rythme mensuel entre juillet 1976 et juillet 1978 (numéro 25), puis de façon intermittente jusqu'en décembre 1979 (numéro 29¹¹⁹). Quant à ses caractéristiques formelles, *Vindicación Feminista* est composée de soixante-huit pages en moyenne, excepté quatre numéros¹²⁰.

3.3. COLLABORATRICES ET LIEUX DE SOCIABILITÉ

L'équipe de rédaction de *Vindicación Feminista* se constitue rapidement dès les premiers mois et connaîtra ensuite très peu d'évolutions. À notre sens, ceci est dû au fait que ce projet de revue murissait depuis longtemps chez ses fondatrices ; ce qui leur a permis d'établir des contacts en amont. Ainsi, la plupart des membres de l'équipe avaient travaillé ensemble auparavant, fréquentaient les mêmes cercles (intellectuels et militants), au point que certaines avaient déjà noué des amitiés profondes au cours de la décennie précédente. De fait, elles constituaient un groupe sociologiquement très homogène : la plupart d'entre elles appartenaient à la génération née immédiatement après l'après-guerre¹²¹ dans des milieux cultivés et plutôt aisés, avaient fréquenté l'université au début des années 1960 – en pleine effervescence politique étudiante – et exerçaient des professions libérales et intellectuelles (journalistes, avocates, psychologues, écrivaines ou encore universitaires).

Pour expliciter les relations unissant les principales protagonistes de la revue, nous pouvons schématiquement identifier trois cercles qui, bien sûr, communiquent et se confondent parfois : le premier groupe est celui de « l'intellectualité anti-franquiste catalane » appartenant ou gravitant autour de la « gauche divine ». Il regroupe notamment les écrivaines Ana María Moix et Marta Pesarradona, Montserrat Roig, les photographes Colita et Pilar Aymerich ou encore la graphiste Toni Miserachs ; autant de figures issues du milieu du journalisme catalan, de l'édition ou de l'art. Le second cercle est celui des militantes anti-franquistes appartenant ou ayant appartenu au Parti Communiste espagnol-Parti Socialiste Unifié de Catalogne, (PCE-PSUC) ou, dans une moindre mesure, à des partis apparus après la scission

119 Les numéros 26 et 27 sont publiés dans un même numéro en septembre 1978 ; le numéro 28 est publié en juillet 1979. Enfin, le numéro 29 est publié en décembre 1979.

120 Les numéros 23 et 25 sont composés d'une quarantaine de pages. Les numéros 26 et 27 sont publiés dans un même numéro ce qui explique d'ailleurs que le numéro de pages augmente à nouveau à 100. Le numéro 29, le dernier numéro publié de façon régulière, est composé de 92 pages.

121 Lidia Falcón et Carmen Alcalde, nées pendant la II^e République, étaient parmi les rédactrices les plus chevronnées de la revue aussi en raison de leur âge. À l'inverse, parmi les plus jeunes on trouvait Regina Bayo, Juana Gallego ou encore Rosa Montero, âgées d'une vingtaine d'années lors du lancement de *Vindicación*. La plupart des rédactrices sont nées dans les années 1940.

du PCE dans les années 1960 tels que le Parti Communiste d'Espagne marxiste-léniniste (PCE-ml), le Mouvement Communiste (MC) ou même le Front Révolutionnaire Antifasciste et Patriotique (FRAP¹²²). Enfin, un troisième cercle, indéniablement lié aux deux premiers, est celui des avocates avec : Magda Oranich et Nuria Beltrán, en ce qui concerne la Catalogne, et le Collectif Juridique de Madrid (*El Colectivo Jurídico*) créé par Cristina Alberdi, en ce qui concerne Madrid, ainsi que Lidia Falcón elle-même, avocate depuis les années 1960.

3.3.1. LES INTELLECTUELLES CATALANES ET LA « GAUCHE DIVINE » : ENGAGEMENT FÉMINISTE ET PROFESSIONNEL

Comme nous l'avons dit précédemment au moment de la création de la revue, Lidia Falcón fut chargée de lever les fonds et Carmen Alcalde de trouver les collaboratrices, qu'elle alla chercher parmi les amitiés et les relations professionnelles qu'elle avait nouées à ce stade de sa carrière. L'amitié la plus ancienne était celle de Carmen Alcalde et de Sara Presutto Bielsa (1928-2009¹²³). Dans son livre *Amar se escribe breve* (2016), une sorte de journal intime qui mélange extraits de lettres et réflexions sur l'amour, l'amitié, ou encore le désir entre femmes, Carmen Alcalde évoque leur première rencontre au tournant des années 1950 – alors que Carmen Alcalde termine ses études de journalisme – puis la relation épistolaire qu'elles ont entretenue durant plusieurs étés. En effet, elles se sont rencontrées par le biais d'une enseignante de la Section Féminine de la Phalange. Passionnées toutes les deux de basketball, elles commencent à se côtoyer dans une équipe, puis très rapidement naît une relation amoureuse¹²⁴. Figure très discrète, le rôle de Sara Presutto est pourtant fondamental dans la constitution de *Vindicación Feminista*, étant une des trois fondatrices avec Eliseo Bayo.

122 Nous parlons plus précisément d'Empar Pineda militante du MC ; Ana Estany, militante du PCE-ml, *Partido Comunista de España* (marxista-leninista), connu également sous le nom de PCE (m-l), fondateur du FRAP. Sur la genèse et l'évolution des partis scindés du PCE voir notamment LAIZ, Consuelo, *La lucha final. Los partidos de la izquierda radical durante la transición española*, Madrid, Los libros de la catarata, 1995.

123 D'origine napolitaine du côté de son père, russe par sa grand-mère, et d'Aragon par sa mère, Sara Presutto suit des études de chimie et travaille durant quelques années dans une entreprise de produits chimiques, l'entreprise Burguet. Parallèlement, elle participe à l'opposition anti-franquiste et profite de son travail pour détruire toute la documentation à l'encontre de la dictature qui circulait et qui pouvait mettre en danger le parti [communiste] » MARTINEZ, Jesús, « Entrevista a Sara Presutto, autora de Pepitina (Vindicación Feminista) », *Ojos de papel : revista electrónica*, avril 2010, <http://www.ojosdepapel.com/Index.aspx?article=3514>
Consulté le 12/04/2017

En dehors de la bande dessinée Pepitina, elle publia un livre de poèmes, *Poemas en cuatro tiempos*.

124 Carmen Alcalde et Sara Presutto entretiennent une relation toute leur vie, ce qui n'empêche pas que Carmen eusse d'autres relations. Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

Elle est d'ailleurs l'illustratrice de la bande dessinée *Pepitina*, qui naît en réalité dans le premier numéro de *Presència*, repris des années plus tard dans *Vindicación*.

Chronologiquement, le groupe de l'intellectualité catalane progressiste constituant le noyau dur de la revue fut le premier à se former à partir des contacts noués par Carmen Alcalde lors de ses premières expériences de journaliste, notamment pendant les années à *Presència*, et fut le point de départ d'un réseau de collaboration d'intellectuels critiques du régime se continuant au-delà de la durée du journal de Gérone. Si *Pepitina* naît dans les pages de la revue de Gérone, de *Presència* date également la première collaboration avec l'écrivaine et poète Marta Pessarrodona y Artigues¹²⁵, responsable à *Vindicación Feminista* de la rubrique littéraire ; notamment sur la présentation des écrivaines étrangères dans la section « Sin miedo a volar ». C'est aussi l'amitié de Carmen Alcalde avec Maria Aurèlia Capmany qui joue un rôle fondamental dans le lien entre la journaliste catalane et les autres intellectuels de l'époque y compris avec les collaboratrices de *Vindicación*. Carmen Alcalde la décrit en effet comme une sorte de « passeuse », de personne de réseaux, exerçant un leadership intellectuel naturel : « Maria Aurèlia était une source de relation, elle avait des réunions tout le temps avec tout le monde, les gens l'adoraient, elle était en fait une très bonne hôtesse¹²⁶ ». Carmen Alcalde avait rencontré Maria Aurèlia Capmany par le biais de sa tante, une aristocrate mariée avec un célèbre sculpteur de l'époque, Enric Monjo. Passionnée d'arts et d'intellectuels, la tante de Carmen Alcalde devient une sorte de « mécène » culturel et commence à fréquenter régulièrement Maria Aurèlia Capmany. C'est lors d'un dîner chez sa tante, où Carmen Alcalde séjourne quelques mois, que cette dernière rencontre l'écrivaine catalane¹²⁷. Mais, c'est notamment avec *Presència* que leur amitié se renforce. La collaboration de Maria Aurèlia Capmany sert également de coup de pouce pour attirer d'autres intellectuels à collaborer. Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, la rupture entre Maria Aurèlia Capmany, Lidia Falcón et Carmen Alcalde se produit au moment de la création de *Vindicación*¹²⁸.

125 Poétesse et critique littéraire, Marta Pessarrodona a réalisé plusieurs travaux sur Virginia Woolf et le Cercle de Bloomsbury. Elle a également traduit, Susan Sontag, Doris Lessing, Erica Jong, Simone de Beauvoir et Marguerite Duras, des écrivaines sur lesquelles elle écrit dans *Vindicación*. Comme Ana María Moix ou Montserrat Roig, Marta Pessarrodona est l'une des écrivaines les plus connues de Catalogne. Nous la retrouvons en tant que collaboratrice des revues culturelles de l'époque. Gran Enciclopèdia catalana. Consulté le 7 juillet 2018.

Sur ses poèmes, voir : PESSARRODONA, Marta, *Poemes 1969-2000 : Antologia*, Barcelona, Editorial Meteora, 2007.

126 « Maria Aurèlia Capmany era una fuente de relaciones, tenía reuniones con toda la gente y la gente la adoraba y era muy muy buena anfitriona », Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

127 *Idem*.

128 Si son amitié avec Maria Aurèlia Capmany s'estompe dès la fin de la dictature, l'amitié avec Salvat, quant à elle, persiste. Ricard Salvat sera ainsi le metteur en scène de la pièce de théâtre, *Dones i Catalunya*, écrite par six femmes dont une partie étaient d'anciennes rédactrices de *Vindicación Feminista* : Lidia Falcón, Marisa Hajar, Marta Pessarrodona, María José Ragué-Arias, Carme Riera et Isabel-Clara Simó. Elles y racontent l'histoire de la Catalogne au XX^e siècle du point de vue des femmes.



Fig. 25. Carmen Alcalde chez Maria Aurèlia Capmany, Barcelone, [c.a. 1970].

Evoquant la rencontre en 1965 avec Carmen Alcalde et Rosa Prats mais également avec Maria Aurèlia Capmany, Lidia Falcón mentionne cette rupture au moment de la création de *Vindicación* :

Ése fue el comienzo [la parution de la revue *Presència*] de una estrecha amistad con ellas y con Maria Aurèlia Capmany [...]. A Maria Aurèlia me unió durante muchos años la recíproca admiración que sentíamos. [...] Ella siempre manifestó por mí respeto y estima, y no se recataba en dedicarme elogios tanto en sus libros como en las múltiples conferencias que dimos juntas – con Carmen Alcalde, Elisa Lamas y Susana March éramos las cinco imprescindibles – sobre los problemas de la mujer [...] Mi exclusiva militancia feminista y la publicación de *Vindicación Feminista* cuando ya en 1976 se constituyó el *Partit Socialista de Catalunya*, en el que ella deseaba que yo participara, nos separó más tarde¹²⁹.

Carmen Alcalde, quant à elle, évoque également l'interruption de cette amitié dès la création de la revue en raison d'une vision différente du féminisme¹³⁰. En effet, en 1976 Maria Aurèlia Capmany participa à la création du *Partit Socialista de Catalunya*, conciliant lutte politique et revendications féministes et marquant ainsi des chemins respectifs différents¹³¹.

129 FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit., p. 105.

130 « Maria Aurèlia Capmany, no quiso, porque bueno claro, los hombres intelectuales estaban muy en contra y ella en este sentido pues estaba muy inducida por su pareja y bueno, era feminista relativamente era el concepto ideológico a lo Simone de Beauvoir, leve, no era radical, y en aquel momento nosotras éramos muy radicales », Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

131 Cela dit, chez *Vindicación* on retrouve d'autres collaboratrices qui militent également dans des partis politiques comme Montserrat Roig, Ampar Pineda ou encore Nuria Pompeia. Nous en parlerons plus en détails. Une autre absente est Ana Morató, que Lidia Falcón rencontre au sein du PCE mais dont l'amitié s'arrête à la fin de la dictature en raison des divergences idéologiques, FALCON, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 54.

Si jusqu'à présent nous avons vu comment les comités de rédaction de certaines revues telles que *Presència*, *Triunfo*, *Destino* ou, un peu plus tard *Por Favor*, ou des journaux tels que *Tele/Expres* et maisons d'éditions – notamment celles qui se créent dans la seconde moitié des années soixante comme Edicions 62, Lumen ou Seix Barral – constituent de véritables espaces de socialisation anti-franquiste et féministe, il en va de même de l'*Escola d'Art Dramatic Adrià Gual* fondée en 1960 par Ricard Salvat et Maria Aurèlia Capmany, en hommage au dramaturge du début du XX^e siècle Adrià Gual¹³². Ce projet ambitieux visait à créer en Catalogne une sorte de Bauhaus, dans le style de l'école interdisciplinaire de Weimar¹³³. Ricard Salvat avait d'ailleurs vécu en Allemagne où il s'était formé auprès du metteur en scène et producteur théâtral communiste allemand Erwin Piscator, fondateur du théâtre politique¹³⁴. L'École connue sous le nom de « La Cúpula », du nom du bâtiment où elle s'était installée – le Coliseum – se révèle très rapidement être selon les termes de la photographe Pilar Aymerich « une île de culture et anti-franquiste parce que là-bas, à part étudier le théâtre, nous étudions l'histoire de l'art, nous étudions l'histoire, nous étudions la musique¹³⁵ ». À l'instar de *Presència* ou des maisons d'éditions catalanes, l'EADAG devient un autre « lieu de sociabilité » par excellence, qui accueillit un grand nombre d'intellectuelles de l'époque. Parmi ces élèves, on retrouve une partie des collaboratrices de *Vindicación Feminista* telles que Montserrat Roig, Pilar Aymerich, ou encore la journaliste Maruja Torres mais aussi les actrices Nuria Espert et Emma Cohen, sœur de l'avocate Nuria Beltrán¹³⁶. Montserrat Roig (1946-1991¹³⁷) est une autre figure de proue de la littérature catalane de l'époque participant à *Vindicación Feminista*. Grande défenseuse de la culture catalane et de la récupération de l'histoire des hommes et des femmes catalanes, son œuvre s'inscrit dans le sillage des travaux de Maria Aurèlia Capmany, figure qu'elle admire profondément. Leur première rencontre a lieu en 1961, à l'EADAG, où Montserrat Roig, alors âgée de 16

132 Parmi ses projets les plus connus, Adrià Gual fut le directeur de l'*Institut del Teatre* de Barcelone, fondé en 1913 par la Diputació de Barcelone et faisant partie d'un projet global de la Mancomunitat de Catalunya, projet politique catalan promu par Enric Prat de la Riba et Francesc Cambó entre 1914 et 1923 quand elle fut interdite par Primo de Rivera. Pour plus de renseignements sur l'histoire de l'*Institut del teatre* voir : GRAELLS, Guillem-Jordi et FEBRES, Xavier, *Institut del Teatre : els primers cent anys 1913-2013*, Barcelona, Institut del Teatre, 2015.

Disponible en ligne : <http://redit.institutdelteatre.cat/handle/20.500.11904/847>

133 Necrológica : « Ricard Salvat, el gran agitador del teatre catalán de posguerra », *El País*, 25 mars 2009. Disponible en ligne :

https://elpais.com/diario/2009/03/25/necrologicas/1237935602_850215.html. Consulté le 10/07/2018

134 GARCÍA, Betsabé, *Con otros ojos. La biografía de Montserrat Roig*, Barcelona, Roca Editorial, 2016, p. 59-60.

135 « una illa de cultura i antifranquista perquè, allà, a part d'estudiar teatre, estudiàvem història de l'art, estudiàvem història, estudiàvem música ». Témoignage de Pilar Aymerich recueilli dans RAFOLS, Neus, *Montserrat Roig : l'hora violeta*, vidéo documentaire, 2017. Disponible en ligne :

<http://www.rtve.es/alacarta/videos/especiales-en-catala/montserrat-roig-lhora-violeta/4166718>

136 TORRES, Maruja, « Emma Cohen, esa chica del 68 », *El País*, 21 avril 1983.

137 Sur la vie et œuvre de Montserrat Roig, voir, entre d'autres, FRANCES DIEZ, M. Àngels, *Montserrat Roig : feminisme, memòria i testimoni*, Barcelona, Biblioteca Serra d'Or, Publications de l'Abadia de Montserrat, 2012 ; GARCIA, Betsabé, *Con otros ojos. La biografía de Montserrat Roig, op. cit.* Sur un corpus sur les écrivaines durant la transition voir également : NIEVA DE LA PAZ, Pilar, *Narradoras españolas en la transición política: textos y contextos*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2004.

ans, commence à étudier¹³⁸. Mais surtout, elle rencontre en 1962 celle qui devint une de ses amies les plus proches, la jeune et future photographe Pilar Aymerich. Pour les deux jeunes femmes, la rencontre avec Maria Aurèlia Capmany se révèle fondamentale pour leur éveil féministe, éprouvant une grande admiration pour celle qu'elles jugeaient comme « une femme libre, une femme qui savait ce qu'elle voulait, qui sortait avec un homme de seize ans plus jeune qu'elle, qui fumait des cigares, qui s'habillait à son gré¹³⁹ ». Dans ce cadre, les deux jeunes femmes côtoient également Josep Maria Benet ou encore Salvador Espriu dont les textes sont travaillés à l'EADAG.

A la fin des années soixante, après son passage dans cette même école et après avoir suivi des études de lettres et de philosophie, Montserrat Roig commence sa carrière dans les journaux catalans de l'époque, tels que *Tele-eXpres* ou *Serra d'Or*. Elle participe également à l'élaboration de la *Gran Enciclopèdia Catalana*, projet fondé entre autres par Max Cahner, Jordi Carbonell ou encore Enric Lluch qui compte sur le travail de l'écrivain Terence Moix. En peu plus tard, au début des années soixante-dix, comme le reste de ses collègues, elle intègre les équipes de rédaction de *Destino*, *Cuadernos para el diálogo* ou *Triunfo*¹⁴⁰. En 1970, « La Montserrat », âgée d'à peine 24 ans, publie son premier roman, *Molta Roba i poc sabó*, chez Selecta et remporte le prix Víctor Català. À cette période, elle fait la connaissance d'un des piliers du monde de l'édition : Josep Maria Castellet. Celui-ci, enchanté par les projets d'écriture de l'écrivaine – un roman sur trois générations de femmes issues de la petite bourgeoisie de Barcelone, avec une forte composante autobiographique – lui propose de publier ses prochains livres¹⁴¹. Ses idées se matérialisent alors dans un premier roman, *Ramona, adèu*, en 1972 suivi d'*El temps de les cireres*, publié quatre ans plus tard, tous les deux chez Edicions 62. En ce qui concerne son engagement politique, en tant qu'étudiante à l'université où elle entre en 1963, elle participa à des mouvements marxistes de résistance au régime de Franco. Parmi les événements les plus marquants de sa période universitaire, elle prend part en 1966 avec trois amis à la célèbre manifestation dans le convent des Caputxins de Sarrià, à l'occasion de l'assemblée du *Sindicat Democràtic d'Estudiants* de l'Université

138 Comme le raconte Betsabé García dans la biographie de Montserrat Roig, le père de l'écrivaine catalane Tomàs Roig, avocat de profession et homme de lettres, dans les années 1920, était un participant remarquable dans les rencontres et les débats de l'époque où l'intellectualité catalane la plus fleurie se réunissait. Lors de ces rencontres, Tomàs Roig rencontra Aureli Capmany qui était parfois accompagnée de sa jeune fille, Maria Aurèlia Capmany. GARCÍA, Betsabé, *Con otros ojos*, op. cit., p. 20-21.

139 « I crec que per nosaltres dues va ser molt important trobar-nos-hi amb la Maria Aurèlia Capmany [...] una dona soltera, que manté una relació amb un home més jove, que escriu llibres, que fuma puros, i que es vesteix com li dona la gana. [...] Per primera vegada, veia una dona lliure, una dona que sabia qui era ». Propos de Pilar Aymerich recueilli dans RAFOLS, Neus *Montserrat Roig : l'hora violeta*, op. cit.,

140 HURTLEY, Jacqueline A., « Introducció » dans ROIG, Montserrat, *La hora violeta*, Madrid, Editorial Castalia, 2000 [1980], p. 7-30.

141 CASTELLET, José Maria, *Memòries confidencials d'un editor seguit de Tres escriptors amics*, op. cit., p. 183-200.

de Barcelone¹⁴². Expérience qui marque fortement son esprit en affirmant souvent « je suis fille de la Caputxinada et non de Mai 68¹⁴³ ». Comme la plupart des collaboratrices de *Vindicación*, elle rejoint en 1968 le *Partit Socialiste Unificat de Catalunya* (PSUC), où elle rencontre un autre de ses grands amis, Manuel Vázquez Montalbán. Cependant, contrairement à la plupart des collaboratrices de *Vindicación Feminista* qui arrêtent le militantisme au sein des partis politiques pour s'engager exclusivement dans des groupes féministes, Montserrat Roig milite au sein du parti au moment de *Vindicación*, faisant partie de la liste du PSUC aux élections présidentielles de juin 1977¹⁴⁴. En ce sens, avec Empar Pineda ou Nuria Pompeia, c'est une des seules rédactrices de la revue qui appartient au double militantisme.

C'est par le biais de Montserrat Roig qu'une autre rédactrice de *Vindicación Feminista* intègre le cercle catalan, Antonina Rodrigo (née en 1935). D'origine andalouse, Antonina Rodrigo arrive à Barcelone en 1970 où elle connaît d'abord la mère de Montserrat Roig, Albina Francitorra i Aleñà (1912-2014¹⁴⁵), écrivaine pour la cause des femmes et le catalanisme dans sa jeunesse, femme au foyer après son mariage avec Tomàs Roig, puis enseignante de catalan et étudiante en philosophie et lettres à l'âge de 57 ans. Par la suite, Antonina noua une amitié avec la fille de cette dernière¹⁴⁶. Quand elle entre au comité de rédaction de *Vindicación Feminista* en 1976, à 41 ans, Antonina est, avec Lidia Falcón et Carmen Alcalde, une des écrivaines les plus chevronnées avec une solide formation de journaliste et de militante. Historienne autodidacte, elle a déjà publié quelques livres sur l'histoire des femmes, notamment sur Mariana Pineda mais aussi sur l'actrice des années 20, Margarita Xirgu¹⁴⁷. Antonina Rodrigo est aussi, étroitement liée à la lutte anti-franquiste en raison de son enga-

142 Parmi les intellectuels invités, se trouvent Salvador Espriu, Maria Aurèlia Capmany, Joan Olivier, José Agustín Goytisolo, Oriol Bohigas et Antoni Tàpies.

143 RÀFOLS, Neus, *Montserrat Roig : l'hora violeta*, op. cit.

144 Entre 1970 et 1977 Montserrat Roig arrête son militantisme au sein du PSUC. En 1977, elle milite de nouveau dans le Parti et cela jusqu'en 1980. Cependant, nous pouvons imaginer que le lien avec le parti n'est pas totalement coupé. En effet, son compagnon durant les années soixante-dix, Joaquim Sempere et père de son deuxième enfant, était lui militant du PSUC.

145 Montserrat Roig grandit dans une famille d'intellectuels. Sa mère, Albina Francitorra i Aleñà, qui joue un rôle fondamental dans l'éducation de Montserrat Roig, travaillait avant le mariage, durant la Seconde République et publiait dans les journaux sur la femme catalane tels que « A les dones a Catalunya ». GARCÍA ÁLVAREZ, Betsabé, « Albina Francitorra i Aleñà, una sonrisa a tiempo. Escritora, feminista y madre de la también escritora y periodista Montserrat Roig, nació en Barcelona en febrero de 1912 », OBITUARIO, *El País*, 2 janvier 2014.

146 Antonina Rodrigo décrit en ces termes la rencontre avec Montserrat Roig : « Montserrat Roig fue una de las primeras personas que yo conocí en Barcelona, ya estando casada con Eduardo. Éramos buenos amigos de los padres, que eran lo contrario de ella, muy católicos y muy de la burguesía catalana. La madre también escribía, una mujer muy interesante, muy beata [...] Montserrat fue una mujer muy comprometida, muy lanzada, con mucha gracia. Igual hacía teatro que escribía, era un ser privilegiado. Fuimos muy amigas y ella escribió ese prólogo maravilloso donde está claro que me conoce muy bien. [...] Estuvimos juntas en la clandestinidad ; hacíamos viajes para traer y llevar propaganda, ya sabes... poníamos en contacto gente, cosas que ahora pueden parecer una tontería, ¡pero entonces es que te la jugabas ! Desde luego, no éramos Semprún. Pero hacíamos lo que podíamos y ese ha sido un granito de arena ». RODRIGO, Antonina, propos recueillis par KOSKA, Susana, *Mujeres en pie de guerra. Memorias de nosotras*, Barcelona, Ediciones B, 2017, p. 144.

147 RODRIGO, Antonina, *Margarita Xirgu y su teatro*, Barcelona, Editorial Planeta, 1974.

gement anarchiste qu'elle partage avec son compagnon, Eduardo Pons Prades¹⁴⁸. Deux engagements, l'histoire des femmes et l'anarchisme, qui transparaissent dans ses collaborations pour *Vindicación Feminista*.

C'est grâce à Maria Aurèlia Capmany que d'autres connaissances se nouent entre les collaboratrices de *Vindicación*. Aimant toujours s'entourer de jeunes gens, Maria Aurèlia Capmany organisait souvent des réunions chez elle. Lors de ces réunions, on pouvait retrouver le jeune écrivain Terenci Moix, Ramón de son vrai nom, « l'enfant terrible », un des habitués des réunions, mais aussi sa petite sœur Ana María Moix, une des rédactrices les plus importantes de *Vindicación Feminista*¹⁴⁹. Ana María Moix (1947-2014) qui avait participé très jeune, à seulement 18 ans à *Presència*, en publiant plusieurs articles, notamment sur les mouvements universitaires¹⁵⁰, devient par la suite une « jeune prodige » de la littérature à partir des années 1970¹⁵¹. En effet, en 1970 l'éditeur José María Castellet publie le livre *Nueve novísimos poetas españoles*¹⁵² qui réunit les travaux des neuf poètes qui, selon lui, avaient renouvelé le plus la poésie dans les années soixante ; on y retrouve Ana María Moix, la seule femme de la liste. Cette même année, elle publie son premier roman, *Julia*, avec la maison d'édition du groupe Seix Barral, qui connaît un succès fulgurant grâce auquel elle remporte le prix de poésie de Vizcaya. Un peu plus tard, se consacrant davantage au journalisme et à la traduction, elle rejoint l'équipe éditoriale du journal *Tele/eXpres*, où elle était, avec Montserrat Roig, la seule collaboratrice régulière.

Outre les écrivaines et journalistes catalanes, on trouve aussi au sein de la rédaction de *Vindicación* quelques collaboratrices d'autres nationalités, comme la poétesse et écrivaine Cristina Peri Rossi ou l'éditrice Beatriz de Moura, qui entrent à la rédaction grâce à l'amitié avec

148 Antonina Rodrigo a été mariée avec Eduardo Pons Prades (Barcelone, 1921-2007), militant anarchiste, écrivain spécialisé en histoire espagnole contemporaine du XX^e siècle, scénariste de documentaires, éditeur et conférencier.

149 Après Lidia Falcón et Carmen Alcalde, Ana María Moix est la troisième rédactrice à y écrire le plus d'articles.

150 « [...] a Ana Moix la conozco en *Presència* ya y porque viene su hermano Terenci, que se llamaba Ramón Moix antes, que, claro, los conozco a través de Maria Aurèlia Capmany que es la que me pone en contacto con los intelectuales y después cuando ya conocen *Presència* ya se van ofreciendo todos ». Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

151 Née à Barcelone en 1947, où elle étudie la philosophie et la littérature, Ana María Moix est sans doute une des figures clés de *Vindicación* et une figure de premier ordre dans le monde culturel catalan. De famille bourgeoise très conservatrice, elle fait partie du groupe d'écrivains lié au poète Carlos Barral. Elle publie d'ailleurs son roman *Julia* chez Barral. En 1970, elle remporte le Prix de poésie Vizcaya avec *No Time for Flowers*, en 1985 le Prix de la Ville de Barcelone avec *Las virtudes peligrosas*.

Sur Ana Moix voir notamment : CORNEJO-PARRIEGO, Rosalia, (ed.), *Ana María Moix : Semblanzas e impertinencias*, Pamplona, Laetoli, 2016.

152 Parmi les neuf poètes, on trouve « Los seniors », c'est-à-dire les plus vieux comme Manuel Vázquez Montalbán (1939-2003), Antonio Martínez Sarrión (1939) et José María Álvarez (1942) ; puis, des poètes plus influencés par la culture pop et la contre-culture comme : Félix de Azúa (1944), Pere Gimferrer (1945), Vicente Molina Foix (1946), Guillermo Carnero (1947), Ana María Moix (1947-2014) et Leopoldo María Panero (1948-2014), CASTELLET, José María, *Nueve novísimos poetas españoles*, Barcelona, Barral, 1970.

Ana Moix. Cette dernière devient en quelque sorte pour *Vindicación* ce que Maria Aurèlia Capmany avait été pour *Presència* ; la jeune écrivaine catalane jouissant d'un grand capital « social » qu'elle mobilise pour le projet de la revue féministe. D'origine uruguayenne, Cristina Peri Rossi était connue dans son pays comme « écrivaine emblématique d'une nouvelle génération¹⁵³ ». Elle avait publié plusieurs romans engagés, *Los museos abandonados* (1969), *Indicios Pánicos* (1970) ainsi qu'un recueil de poèmes *Evoché* (1971¹⁵⁴). Dès 1962, Cristina Peri Rossi collabore régulièrement avec l'hebdomadaire uruguayen de gauche *Marcha*. Dans un contexte politique dans lequel l'ambiance de son pays devient de plus en plus tendue et violente, elle décide de le quitter en 1972, un an avant l'instauration de la dictature et débarque à Barcelone. Elle y fait immédiatement la connaissance des intellectuels catalans de gauche comme Vazquez Montalbán, Carlos Barral ou Josep Maria Castellet. Elle noue rapidement une amitié avec Ana María Moix, comme en témoignent les poèmes « Correspondencia con Ana María Moix¹⁵⁵ » écrits en 1974 par Peri Rossi. Ces poèmes étaient à la base un échange d'expériences et de perspectives sous forme de relation épistolaire entre les deux écrivaines à propos des dictatures dans leurs pays respectifs. En 1974, José Ángel Ezcurra et Eduardo Hero Tecglen l'invitent à publier dans les pages de *Triunfo* où Cristina Peri Rossi retrouve « una sensibilidad común, unos ideales compartidos, una visión del mundo semejante¹⁵⁶ », qui lui rappelle la rédaction de *Marcha* où elle avait travaillé avant son exil. Parallèlement, elle travaille comme conseillère littéraire de la maison d'édition *Lumen* en collaboration avec sa directrice, Esther Tusquets¹⁵⁷. Elle y fréquente l'éditrice Beatriz de Moura, d'origine brésilienne, qui fonda en 1968 avec son mari l'architecte Oscar Tusquets « Tusquets Editores¹⁵⁸ », comptant également parmi les rédactrices de *Vindicación*. Dans le même cercle latino-américain, Peri-Rossi introduit dans la rédaction de *Vindicación Feminista* la poétesse et traductrice argentine Ana Becciu, chargée entre autres de la traduction

153 DEJBORD, Parizad Tamara, *Cristina Peri Rossi : escritora del exilio*, Galerna, Buenos Aires, 1998, p. 62.

154 D'après Parizad Tamara Dejbord, spécialiste de l'œuvre et de la figure de l'écrivaine uruguayenne, ses livres « interumpen en el panorama del país escandalizando a los lectores por el carácter provocativo de un contenido “revolucionario” – crítica de la sociedad patriarcal, premonición del establecimiento de un fascismo estatal en Uruguay, celebración de la mujer y de la homosexualidad en su poesía erótica », *Ibid.* 61. Nous pouvons remarquer que Cristina Peri Rossi abordera de nouveau ce type de questions, en particulier la question de l'homosexualité féminine, dans les pages de *Vindicación Feminista*.

155 ORTEGA, Julio, (dir.), *Palabra de escándalo*, Barcelona, Tusquets, 1974, p. 199-214. Les poèmes « Correspondencia (s) con Ana María Moix » sont recueillis dans PERI ROSSI, Cristina, *Poesía reunida*, Barcelona, Lumen, 2005, p. 347- 361.

156 PERI ROSSI, Cristina, « Una nave llamada Triunfo », dans AUBERT, Paul et ALTED, Alicia (coords). *Triunfo en su época*, op. cit., p. 279-280. Voir également : PARRIEGO CORNEJO, Rosalía, « Una mirada dual sobre la Transición española : Cristina Peri Rossi en Triunfo », *Bulletin of Spanish Studies : Hispanic Studies and Research on Spain, Portugal and Latin America*, Vol. 93, n° 2, 2016, p. 315-325.

157 CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, *Entre mujeres. Política de la amistad y el deseo en la narrativa contemporánea*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007, p. 139.

158 CRUZ RUIZ, Juan, *Por el gusto de leer. Beatriz de Moura, editora por vocación*, Barcelona, Tusquets Editores, 2014 ; GIGENA, Daniel, Beatriz de Moura : « Fundé Tusquets, sola, en el piso donde vivía », *La Nación*, 27 avril 2017. Disponible en ligne : <https://www.lanacion.com.ar/2017993-beatriz-de-moura-funde-tusquets-sola-en-el-piso-donde-vivia> Consulté le 9 juillet 2018.

en espagnol du premier livre étranger publié par *Ediciones Feminismo*, *Manifiesto Scum*. En tant que spécialiste et traductrice de l'œuvre de l'écrivaine étasunienne Sylvia Plath, Anna Becciu collabore notamment dans les sections culturelles de *Vindicación*.

Dans le monde de l'édition, on trouve aussi une collaboration, celle de l'éditrice et écrivaine Esther Tusquets (1936-2012), jusque-là plusieurs fois mentionnée en raison de ses liens avec une grande partie des rédactrices de *Vindicación*. Bien qu'il n'agisse pas d'une collaboration à proprement parler mais plutôt d'une sorte de « participation distanciée¹⁵⁹ », puisqu'elle collabore seulement une fois à *Vindicación*. Amie très proche d'Ana María Moix, de Colita, de Cristina Peri Rossi ou encore de Beatriz de Moura¹⁶⁰, la fondatrice de la maison d'édition Lumen s'intéresse également au féminisme en créant, entre autres, la collection « A favor de las niñas » ; une série de contes pour enfants qui détournent les schémas traditionnels. Carmen Alcalde signale que bien que les relations avec Esther Tusquets furent toujours cordiales, l'éditrice catalane « ne s'intéressait pas plus que cela » au féminisme¹⁶¹ ; propos que nous devons prendre à sa juste mesure dans le sens d'une opinion très personnelle de « ce qui était une pure féministe ». On note cependant que *Vindicación* fait la publicité de la collection de contes dans tous les numéros et lui consacre quelques articles¹⁶². Ce qui veut dire également dans le sens inverse qu'Esther Tusquets soutient le projet de la revue sans pour autant y collaborer directement.

Comme nous l'avons déjà dit, les fondatrices de *Vindicación Feminista* avaient en tête de mettre sur le marché une revue visuellement attractive grâce à un design et un graphisme moderne et soigné. Cette tâche incombait en grande partie à Toni Miserachs, épaulée au début par le graphiste Jordi Fornas qu'elle avait rencontré aux Edicions 62 où ils avaient tous les deux travaillé. Diplômée en design et en graphisme à l'*Escola Universitària de Disseny i Enginyeria* (Elisava) de Barcelone, Toni Miserachs¹⁶³ reste responsable de la mise en page de

159 Cette expression est utilisée par Sylvie Chaperon pour se référer aux relations entre Simone de Beauvoir et les féministes du Mouvement de libération des femmes (MLF) des années 1970. CHAPERON, Sylvie, « “Momone” et les “bonnes femmes” ou Beauvoir et le MLF », dans BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la Deuxième Vague*, op. cit., p. 85-96.

160 Sur ses relations personnelles et professionnelles en tant qu'éditrice voir : TUSQUETS, Esther, *Confesiones de una vieja dama indigna*, Barcelona, Bruguera, 2009 ; *Confesiones de una editora poco mentirosa*, op. cit.

161 Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

162 PESSARRODONA, Marta, Notas « A favor de todas », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 38.

163 Toni Miserachs appartient à une génération pionnière du design, des arts graphiques en Catalogne, voire en Espagne. Elle commence ses premiers travaux comme chargée de la propagande pour un laboratoire pharmaceutique dans les années 1963-1966. Puis elle travaille durant la période 1966-1967 dans la société *Industrias Gráficas Francesc Casamajó*. En 1965, elle ouvre son propre studio de design. On ne doit pas oublier qu'elle consacre une partie de son travail au design éditorial comme graphiste dans de nombreuses maisons d'éditions telles que Lumen, Ketres ou encore Edicions 62 où, il est fort probable, qu'elle ait fait la connaissance de Jordi Fornas i Martínez, qui y était alors responsable du graphisme, et qui devient une sorte de « maître ». Sur ses travaux voir : <https://www.macba.cat/es/toni-miserachs>
<http://ajuntament.barcelona.cat/museudelldisseny/es/centredoc-archive/fondo-toni-miserachs> Museu del Disseny de Barcelona.

Vindicación durant toute son existence. D'ailleurs, Toni Miserachs mentionne l'expérience de l'EINA dans les pages de *Vindicación* ; l'une des rares fois où la graphiste prend la plume chez *Vindicación* pour raconter l'ambiance de l'école¹⁶⁴. Son frère aîné, Xavier Miserachs, un des photographes phares de l'époque et membre de la Gauche Divine, fut également enseignant de l'école et l'un des « mentors » de Colita, autre personnage clé dans l'esthétique de *Vindicación*. En effet, la qualité esthétique de *Vindicación* doit également beaucoup au travail d'une autre des collaboratrices star de la revue, Isabel Steva Hernández, *alias* « Colita¹⁶⁵ », dont les photographies – souvent des premiers plans illustrant les couvertures et les articles – sont une des marques de fabrique de la publication. À l'instar des autres collaboratrices de *Vindicación*, Colita publie dans les journaux « de gauche » les plus renommés de l'époque comme *Tele/eXpres*, *Destino*, *Triunfo* ou *Cuadernos para el Diálogo*. En ce qui concerne *Vindicación*, sa collaboration découle presque naturellement de la relation qu'elle entretient avec les autres collaboratrices, telles que Toni Miserachs, et surtout avec Ana María Moix, sa compagne de l'époque et avec qui elle avait travaillé auparavant¹⁶⁶, qui la fait entrer également dans le cercle de la revue. Elle commence à y travailler dès les débuts et continuera sans interruption jusqu'à la disparition de la revue.

Les photographies de Colita sont complétées par celles de Pilar Aymerich¹⁶⁷, amie très proche de Montserrat Roig, qui, après avoir étudié à l'EADAG à Barcelone et avoir fait des séjours de formation à Paris et à Londres, débute sa carrière en tant que photographe professionnelle en 1968 à Barcelone. Tout comme les autres rédactrices de *Vindicación*, elle publie ses travaux dans *Triunfo*, *Destino* ou *Cambio 16*.

Si Sara Presutto est la dessinatrice régulière de *Vindicación*, les illustrations de Nuria Pompeia (1931-2016¹⁶⁸) viennent compléter le tableau des collaboratrices qui font l'identité de *Vindicación*. Bien que sa collaboration ne soit ni régulière – alors que *Pepitina* apparaît dans

164 MISERACHS, Toni, « La creatividad cultural como subversión. EINA sigue siendo una escuela de Diseño », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 6-7.

165 Nous parlerons plus en détail des travaux de Colita dans le chapitre 4.

166 Colita avait par exemple collaboré auparavant avec Ana María Moix dans *Habanera*, écrit par Moix et paru en 1972. <http://www.colitafotografia.com/libros.html>

167 Au-delà de *Vindicación*, Pilar Aymerich (Barcelone, 1943) collabore à plusieurs livres, dont certains consacrés à d'importantes femmes catalanes telles que Montserrat Roig, Federica Montseny, Mercè Rodoreda, Caterina Albert ou encore Maria Aurèlia Capmany. Voir notamment : BORRAS, Maria Lluïsa, *L'ull de sis fotògrafes : Pilar Aymerich, Colita, Silvia T. Colmenero, Cristina G. Roderó, Isabel Muñoz, Ana Torralva*, Sabadell, Fundació Caixa de Sabadell, 1998 ; AYMERICH PUIG, Pilar, *Memòria d'un temps, 1975-1979 : fotogràfies de Pilar Aymerich*, Sabadell, Fundació Caixa de Sabadell, 2005.

168 Née en 1931 dans une famille bourgeoise très conservatrice et catholique, Nuria Pompeia suit une formation en retable à l'Escola Massana. Elle se marie très jeune avec Salvador Pàniker dont elle aura six enfants. Elle démarre sur le tard une carrière d'illustratrice qui se nourrit de son expérience intime d'épouse et de mère. Sur ses premiers travaux voir : JAREÑO, Claudia et SANZ-GAVILLON Anne-Claire « Dibujar el feminismo : la obra temprana de Nuria Pompeia (1967-1975) », *Filanderas. Revista interdisciplinar de estudios feministas*, (3), décembre 2018, p. 59-76.

tous les numéros – ni dans une section fixe –, ses « mujercitas », pour reprendre le titre de l'un de ses albums graphiques, peuplèrent les pages de la revue. La collaboration entre Carmen Alcalde et Nuria Pompeia avait débuté en 1968 dans *Destino* ; se recroisant par la suite à *Hoja del Lunes* et à *Triunfo*. Mais la collaboration la plus emblématique de Nuria Pompeia avec les fondatrices de *Vindicación* est sans aucun doute celle qu'elle entame en 1973 avec Lidia Falcón dont elle illustre, d'abord dans *Sábado gráfico* puis en 1974, en livre, les *Cartas a una idiota española*.

Cette même année, Nuria Pompeia entame une collaboration dans *Por Favor* sur l'invitation de son ami et collaborateur régulier Manuel Vazquéz Montalbán, co-fondateur de cette revue humoristique de gauche dont le premier numéro paraît en mars 1974¹⁶⁹. Comme le signale le critique de bande-dessinée Gerardo Vilches :

Su presencia en la revista es importante por muchos motivos. Primero, porque es una de las pocas mujeres que tuvieron espacio en la prensa satírica de los setenta. Y segundo, porque de esas pocas, fue, junto con Soledad Balaguer en la misma *Por Favor*, la única que trató cuestiones de género e introdujo una crítica feminista de la actualidad de manera constante¹⁷⁰.

Nuria Pompeia ne fut en effet pas la seule à accomplir cette tâche dans le magazine satirique. Journaliste et collaboratrice de *Vindicación Feminista* depuis le premier numéro, Soledad Balaguer, collabore également dès 1975 à *Por Favor* avec une section intitulée « Alicia en el país de las Maravillas », l'Espagne, en l'occurrence. C'est une rubrique d'opinion sur l'actualité politique, sociale et culturelle, où elle s'attaque à tous les commentaires machistes des politiciens de l'époque ainsi qu'à l'utilisation opportuniste du féminisme par les hommes politiques pour remporter des voix¹⁷¹.

169 FONTES, Ignacio, et MENÉNDEZ, Manuel Ángel, *El Parlamento de Papel*, op. cit., p. 545-547.

170 VILCHES, Gerardo, « Nuria Pompeia y la revista Por Favor », Consultable sur le blog de la Asociación de Mujeres Autoras de Cómic : <http://asociacionautoras.blogspot.com/2013/12/nuria-y-la-revista-por-favor-por.html>

171 BALAGUER, Soledad, « Alicia en el país de las maravillas. La Mujer como arma política », *Por Favor*, 19 avril 1976, numéro 94, p. 13.

À partir du numéro 138, daté du 21 février 1977, Soledad Balaguer et Nuria Pompeia vont débiter une nouvelle section. Ainsi, dessinées en sorcières et assises sur un balai qui finit un point de crayon, avec la photo de leur visage, sont représentées Soledad Balaguer et Nuria Pompeia dans une section à quatre mains – texte de Soledad Balaguer et dessins de Pompeia – où elles décortiquent deux ou trois actualités politiques et traitent des médias de façon humoristique. À partir du numéro 141, le 14 février 1977, la section fut nommée « El cincuenta y dos y pico % » référence au pourcentage de femmes sur la planète. Il nous semble fort probable que la nomination de Nuria Pompeia comme rédactrice en chef de *Por Favor* en 1977 ait pu contribuer à accorder plus d'espace à la critique féministe dans les pages de la revue.



De gauche à droite:

Fig. 26. BALAGUER, Soledad, « Alicia en el País de las maravillas », *Por Favor*, n° 86, 23 février 1976, p. 13.

Fig. 27. « El cincuenta y dos y pico % », *Por Favor*, n° 138, 14 février 1977, p. 20.

Fig. 28. TORRES, Maruja, *La ventana indiscreta*, *Por Favor*, n° 140, 7 mars 1977, p. 43.

La journaliste catalane Maruja Torres, elle aussi collaboratrice de *Vindicación*, participe également à *Por Favor* munie de jumelles dans sa rubrique « La ventana indiscreta », où elle décortique avec ironie et une pointe de sarcasme des extraits des nouvelles de journaux et faits-divers assez farfelus. Née en 1943 dans le quartier du Raval, à Barcelone, Maruja Torres a derrière elle, au moment d'entrer au comité de rédaction de *Vindicación Feminista*, une expérience riche dans le monde journalistique dans lequel elle débute dès les années 1960¹⁷². Parmi ses amis les plus anciens, le duo fraternel, Terenci et Ana María Moix, qu'elle rencontre à l'âge de 14 ans et avec qui elle participe à différentes aventures dont la revue *Bocaccio* (1970-1973) dans laquelle écrivait aussi Manuel Vázquez Montalbán.

À *Bocaccio*, qui participe activement à l'introduction de la contre-culture en Espagne comme l'explique Joaquim Roglan, auteur d'une thèse sur la revue, collabore aussi la journaliste et écrivaine, spécialiste de la contre-culture María José Ragué avec la rubrique « Sociologika » dédiée aux mouvements de jeunesse et underground. Comme déjà évoqué, en parallèle à cette collaboration, María José Ragué avait publié deux livres aux éditions Kairós : *California Trip*, paru en 1971, et *Hablan las Women Lib's*, en 1972, après son séjour aux Etats-Unis. Dès leur retour à Barcelone au début de l'année 1970, Luis Racionero et María José Ragué deviennent les spécialistes de la contre-culture dans la presse espagnole et collaborent régulièrement avec l'hebdomadaire *Triunfo*. María José Ragué se penche sur le féminisme

¹⁷² Maruja Torres participa aux journaux les plus célèbres de l'époque tels que *Fotogramas*, *El Pápus*, *TeleXpres*. Pour plus d'informations sur sa vie voir : TORRES, Maruja, *Diez veces siete. Una chica de barrio nunca se rinde*, Barcelona, Planeta, 2014.

états-unien ou encore sur les biographies de quelques figures de ce pays¹⁷³. Puis, en 1974, elle collabore dès ses débuts avec une des revues pionnières de la contre-culture en Espagne, *Ajoblanco* fondée par Pepe Rivas¹⁷⁴. C'est également après son retour à Barcelone que María José Ragué commence à s'impliquer dans les activités organisées par le groupe formé par Lidia Falcón, Carmen Alcalde et María Rosa Prats entre autres. Si nous n'avons pas la date exacte de leur première collaboration, on les trouve déjà, travaillant main dans la main, en 1974, lors de l'organisation du congrès international féministe qui allait avoir lieu à Barcelone¹⁷⁵. María José Ragué fait également partie des fondatrices du Collectif Féministe de Barcelone.

Enfin, une autre collaboration vint par le biais de la fille de Lidia Falcón, Regina Bayo. Étudiante en psychologie à Barcelone, elle rencontra à l'université Victoria Sau qui devient par la suite collaboratrice régulière de la revue¹⁷⁶. L'équipe de la rédaction vient se compléter avec les secrétaires de rédaction Amalia Prat, amie de Carmen Alcalde et de Maite Goicoechea, une collaboratrice très importante surtout à la fin de la revue qui était chargée de la rubrique « Laboral » et qui était une des collaboratrices à couvrir la plupart des grèves¹⁷⁷.

3.3.2. DE BARCELONE À MADRID : LE MILIEU JOURNALISTIQUE ET LES AVOCATES MADRILÈNES

Jusqu'à présent, nous nous sommes penchées sur le réseau de collaborations catalanes car c'est dans cette région que naît *Vindicación Feminista*. Cependant, outre l'équipe localisée à Bar-

173 Signalons par exemple : « Conversación con Lawrence Ferlinghetti », *Triunfo*, n°457, 6 mars 1971 ; « El nacimiento de una denominación y de una revista feminista americana : Ms », *Triunfo*, n°514, 5 août 1972 ; Filosofía y misticismo de la nueva cultura I, *Triunfo*, n°438, 24 octobre 1970 ; « La liberación de la mujer », n°540, 3 février 03 février 1973 ; « La nación de Woodstock », *Triunfo*, n°452, 30 janvier 1971 ; « Recuerdos de Alan Watts », *Triunfo*, n°585, 15 décembre 1973.

174 Sur les origines de la revue *Ajoblanco* voir la page web de la revue : <https://www.ajoblanco.org/historico>

175 De même, la correspondance reçue par Lidia Falcón à la prison de Yeserías à laquelle nous avons eu accès, montre qu'il existait déjà une étroite amitié entre les deux femmes. De même, dans la correspondance reçue par Lidia Falcón à la prison de Yeserías, se trouvent des lettres de María José Ragué.

176 Dans une lettre datée du 6 février 1975, Regina Bayo raconte à sa mère le travail qu'elle est en train de préparer avec sa camarade de classe, Victoria Sau, sur les Lumières et la femme. Lettre de Regina Bayo, 6 février 1975, Barcelone, Fonds-928, Cod : 1697, ANC.

177 Maite Goicoechea est une autre des collaboratrices qui écrit le plus dans *Vindicación*. Elle était chargée de la section « Laboral ». Si sa présence est très notable dans la revue, elle n'était pas liée au monde journalistique. Militante basque, Maite Goicoechea contacte l'équipe éditoriale après avoir appris l'existence de *Vindicación* et propose ses services. Ce fut également le cas avec Montserrat Garrido. D'après Carmen Alcalde, Maite Goicoechea était proche des militants basques de l'ETA. Son frère avait également été en prison pour des raisons politiques. À la fin de l'aventure de *Vindicación*, Maite Goicoechea a mis fin à ses jours. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 mars 2019, Barcelone.

celone, *Vindicación* dispose d'une antenne à Madrid à la tête de laquelle va se trouver Paloma Saavedra, membre du *Seminario Colectivo Feminista*¹⁷⁸, en tant que déléguée de la revue¹⁷⁹.

À l'instar du groupe de Barcelone, celui de Madrid est aussi composé majoritairement de journalistes et d'avocates. Le contact avec les féministes madrilènes semble s'établir par plusieurs biais. En ce qui concerne le milieu journalistique, Carmen Alcalde évoque la journaliste Carmen Sarmiento, qui dès les années soixante travaille dans divers médias nationaux, notamment en tant que journaliste depuis 1968 à *Televisión Española* (TVE). En effet, elle se spécialise dans le reportage, notamment au sein du programme « Informe Semanal¹⁸⁰ » créé en 1973 et devient le principal intermédiaire entre les deux équipes. À la TVE, on trouve aussi la rédactrice Marisa Híjar qui travaillait à l'époque comme documentariste pour Carmen Sarmiento. Carmen Alcalde signale que c'est la présentation de son livre *La mujer en la guerra civil española* à Madrid en 1976, publié aux éditions *Diario 16* – où Carmen Sarmiento exerçait le métier de journaliste – qui marqua le point de départ de la collaboration avec les journalistes madrilènes. En effet, à la fin de la présentation du livre, Carmen Alcalde et Lidia Falcón se réunirent avec le groupe de femmes venues assister à la conférence afin de leur parler du projet de la revue et de les encourager à y participer. Il semble que la réunion fut un succès et que les journalistes madrilènes décidèrent d'y participer¹⁸¹.

La troisième catégorie socio-professionnelle présente à l'équipe de rédaction de *Vindicación*, est celle des avocates en lien avec la lutte anti-franquiste. Si, comme nous venons de le voir, le monde intellectuel catalan est un des premiers réseaux sociaux entre les collaboratrices de *Vindicación*, la lutte anti-franquiste est incontestablement le deuxième « espace de sociabilité¹⁸² » au sein duquel elles se côtoient avant et pendant la publication de la revue. En effet, un certain nombre de rédactrices de *Vindicación* ont une expérience du militantisme au sein d'organisations politiques, notamment au PSUC. Lidia Falcón, Carmen Alcalde ou Montserrat Roig y ont milité. D'autres rédactrices ont milité dans d'autres organisations comme Ana Estany, mariée avec le journaliste Andreu Missé et militante du Collectif Féministe de Barcelone, qui appar-

178 *Vindicación* paraît avant la scission du Séminaire Collectif Féministe ; ce qui explique que Paloma Saavedra apparaisse comme membre du Séminaire.

179 Paloma Saavedra avait déjà rencontré Lidia Falcón en juin 1974 lors d'une conférence de cette dernière à Madrid sur la femme ; à laquelle Charo Ema entre autres avait participé.

180 Bien que sa spécialité soit le reportage, en 1976 Carmen Sarmiento publie également un livre sur le féminisme *La mujer una revolución en marcha*, Madrid, Sedmay, 1976.

CERDAN, David, « Carmen Sarmiento anuncia en Elche que deja TVE tras 34 años de trabajo » *El País*, 29 novembre 2002.

Consulté le 30/06/2018 https://elpais.com/diario/2002/11/29/cvalenciana/1038601106_850215.html

181 Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

182 BERENI, Laure et REVILLARD, Anne, « Un mouvement social paradigmatique ? », *op. cit.*, p. 28.

tiendra durant dix ans au *Partido Comunista de España (marxista-leninista)* – PCE (m-l)¹⁸³. De fait, Ana Estany et Andreu Missé, qui avaient passé deux ans en prison, avaient été accusés d'appartenir au FRAP. Mais, ils sont acquittés grâce à Lidia Falcón qui s'occupa de leur défense¹⁸⁴. D'autres rédactrices comme Amparo Pineda, plus connue sous le nom d'Empar Pineda, responsable de la section « quartier » à *Vindicación*, milite dans un autre parti issu d'une scission du PCE : le *Movimiento Comunista* (MC). Ce parti, d'obédience maoïste, fut créé au début de l'année 1972 après l'union du Parti Communiste Basque et de l'Organisation Communiste de Saragosse¹⁸⁵.

Lidia Falcón, quant à elle, est doublement liée à la lutte anti-franquiste. Premièrement, elle exerce son métier d'avocate en défendant régulièrement des opposant-e-s au régime tout en se mobilisant au sein de l'ordre des avocats et des institutions juridiques de la dictature franquiste afin de les rendre, dans la mesure du possible, plus démocratiques. Deuxièmement, elle-même, tout comme son compagnon Eliseo Bayo et sa fille, Regina Bayo, de par leurs engagements ont vécu à la première personne, l'expérience de la détention politique.

En ce qui concerne son métier d'avocate, Lidia Falcón n'est pas la seule à s'emparer, depuis l'intérieur du système judiciaire, des interstices de liberté dans le but de défendre les droits des détenus politiques. Au tournant des années 1960, un petit groupe de jeunes avocat-e-s, critiques vis-à-vis du régime, souhaitent démocratiser le *Colegio de Abogados de Barcelona*¹⁸⁶, et organiseront par la suite plusieurs conférences sur la problématique de la femme dans la société espagnole. Parmi ces avocat-e-s, se trouvaient Marcos Palmés et Magda Oranich – diplômée en droit, en journalisme et spécialiste des droits humains – qui deviendront les avocats de l'anarchiste Salvador Puig Antich, exécuté par la dictature en 1974. Leur première action importante eut lieu en 1970 contre le *Tribunal de Orden Público*, le TOP, pour protester contre le manque de garanties judiciaires lors des arrestations de détenus¹⁸⁷. Cette première mobilisation se poursuit avec une grève des avocats qui réussit à paralyser le fonctionnement du Tribunal pendant plus d'un mois.

183 Ce parti, créé en 1964 par un groupe de jeunes étudiants après une scission du PCE, impulse en 1970, suite au procès de Burgos, la création du *Frente revolucionario antifascista y patriótico* (FRAP) qui voit le jour en 1973 et mène des actions violentes jusqu'en 1975.

184 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 130.

185 LAIZ, Consuelo, *La lucha final...* op. cit., p. 131-132.

186 Comme le souligne Lidia Falcón à plusieurs reprises, le Colegio de abogados de Barcelone, prête son siège à maintes reprises pour organiser des conférences ou des congrès féministes.

187 Créé en 1963, le TOP était une instance judiciaire spéciale dont la mission était de condamner les actes que le franquisme considérait comme des délits politiques sans aucun respect pour les droits des détenus. Il était bien connu que le TOP pratiquait couramment la torture. L'idée de départ de Lidia Falcón était de faire venir un notaire au quartier général de la police (Jefatura de Policía) afin « d'établir un état de la situation » du détenu à son arrivée et d'éviter la torture et la maltraitance infligées à grand nombre de détenus. Voir notamment, FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit.

Après cette première tentative qui se solde par un succès mitigé¹⁸⁸, a lieu à la fin de l'année une seconde mobilisation à l'occasion du célèbre et médiatique Procès de Burgos. Seize membres de l'ETA y risquaient la peine de mort, accusés d'avoir tué trois personnes parmi lesquelles le chef de la Brigade Politico-social de San Sébastian, Melitón Manzanas, le 2 août 1970¹⁸⁹. Une forte mobilisation aussi bien nationale qu'internationale se déclencha aussitôt avec l'appui de nombreux avocats et d'intellectuels¹⁹⁰. Pour protester contre le procès, Lidia Falcón et d'autres avocats comme Marcos Palmés ou des écrivains comme Juan Marsé, José María Carandell ou Rosa Regás, mais aussi Adela Tomás, secrétaire de *Vindicación*, décident de s'enfermer dans un local qui leur est familier : le siège de l'Association des Amis des Nations Unies, et d'entamer une grève de la faim. Magda Oranich y participe également mais en raison de sa grossesse, elle adopte le rôle de soutien et d'aide aux grévistes. L'enfermement, qui ne dura que quelques jours, s'acheva le 5 décembre 1970. La relation de Lidia Falcón et Eliseo Bayo avec Marcos Palmés et Magda Oranich débute lorsque les premiers deviendront les avocats des seconds, accusés, comme on l'a déjà vu, d'avoir publié un journal communiste, *La verdad*. En juillet 1972 Magda Oranich et d'autres avocats comme Marcos Palmés se mobilisent afin de faire sortir de prison Eliseo Bayo¹⁹¹.

Nuria Beltrán vient compléter le groupe des avocates catalanes de *Vindicación*. Issue d'une famille d'avocats¹⁹², elle avait fait la rencontre du groupe formé par Lidia Falcón, Carmen Alcalde et María José Ragué Arias durant l'été 1975 mais elle avait déjà côtoyée d'autres figures en tant qu'étudiante à l'EADAG. Comme nous l'avons mentionné, elle prend une part active lors des Premières Journées pour la Libération de la femme à Madrid dans le groupe de Lidia Falcón et était également adjointe à la Culture à la mairie de Barcelone jusqu'en 1978.

188 Selon Lidia Falcón, après plus d'un mois de mobilisation, le PCE ordonna aux avocats du parti d'arrêter la grève à cause d'un changement de consigne. Parmi les raisons évoquées, la fin, aux yeux du PCE, de la dictature. *Ibid.*, p. 152.

189 AMIGUET, Teresa, « El proceso de Burgos, el principio del fin del franquismo », *La Vanguardia*, 30 décembre 2015, consulté le 04/07/2018
<http://www.lavanguardia.com/hemeroteca/20151229/301091804575/proceso-de-burgos-eta-franquismo-penas-de-muerte-indultos.html>

190 Parmi les mobilisations en Espagne, le 12 décembre 1970, 300 intellectuels catalans se sont enfermés pendant trois jours dans le monastère de Montserrat pour protester contre la répression du franquisme. Ils ont rédigé un manifeste pour demander entre autres, l'abolition de la peine de mort, l'amnistie ou le retour à la démocratie.

191 FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit., p. 221.

192 Nuria Beltrán est issue d'une famille d'avocats excepté sa sœur, Emmanuela Beltrán Rahola, plus connue sous le nom d'Emma Cohen, qui n'exerce pas le métier familial et devient une des actrices les plus célèbres de l'époque. Emma Cohen tourne, entre autres avec Adolfo Marsillach, puis elle devient la compagne de l'acteur Fernando Fernán Gómez.



Gauche: Fig. 29. Equipe de rédaction *Vindicación* [1976-1978]



Droite: Fig. 30. Carmen Alcalde dans la rédaction de *Vindicación* [1976-1978]

En ce qui concerne le milieu juridique madrilène, c'est autour du Collectif Juridique (*Colectivo Jurídico*) de Madrid, créé par l'avocate Cristina Alberdi, que l'on trouve les collaborations les plus importantes de la revue. Née en 1946 à Séville bien qu'étant d'origine basque, Cristina Alberdi commence son engagement politique, sans pour autant militer au sein d'une organisation, dans la seconde moitié des années 1960. Comme tant d'autres étudiants, elle est très influencée par les événements de Mai 68. Diplômée en droit, elle commence à travailler dès 1971 en tant qu'assistante juridique dans le cabinet de son ancien professeur à l'université, José María Rubio. En mai 1975, alors que la réforme du Code Civil supprimant la licence maritale vient d'être approuvée¹⁹³, elle ouvre son cabinet au numéro 13 de la rue Conde de Xiquena à Madrid. Encouragée par l'avocate en droit du travail Paquita Sauquillo, le cabinet se spécialise dans les séparations matrimoniales. Elle fait entrer dans son équipe Ángela Cerrillos, Consuelo Abril mais aussi Purificación Gutiérrez, qui deviendra plus tard directrice de l'Institut de la Femme (*Instituto de la Mujer*¹⁹⁴). Il convient de signaler que les trois avocates susnommées avaient une longue expérience militante préalable, soit dans la lutte anti-franquiste (Ángela Cerrillos), soit pour la défense des droits des femmes au sein du cabinet de María Telo, présidente de l'*Asociación de Mujeres Juristas*.

L'engagement féministe de Cristina Alberdi se forge, affirme-elle, à l'instar d'autres féministes, dans le bouillonnement politique de la lutte anti-franquiste au sein des groupes de jeunes avocates mais aussi au contact de l'avant-garde artistique¹⁹⁵. En effet, au début des années 1970, elle croise la route de Paloma Saavedra – qui fréquentait le monde artistique – au cours des réunions qui avaient lieu au célèbre Café Gijón de Madrid où un groupe hétérogène de personnes, intellectuels, avocats, artistes, se donnaient rendez-vous. Leur sensibilité

193 Loi 14/1975 du 2 mai « Reforma de determinados artículos del Código Civil y del Código de Comercio sobre la situación jurídica de la mujer casada y los derechos y deberes de los cónyuges », *Boletín Oficial del Estado*, numéro 107, 5 mai 1975, p. 9413-1919.

194 ALBERDI, Cristina, *El poder es cosa de hombres*, op. cit., p. 32.

195 *Ibid.*, p. 26.

féministe se matérialise avec la création du « Grupo de Santa Olalla » – du nom de la ville située dans la région de La Rioja – où ses quatre membres, quatre femmes que l’on retrouve plus tard à *Vindicación* : Carmen Sarmiento, Paloma Saavedra, Marisa Goñi et Cristina Alberdi, avaient acheté une maison de campagne. Parmi les activités qu’elles organisent dans le groupe, Cristina Alberdi évoque dans ses mémoires la rédaction d’un manifeste sur les droits des femmes signé par elles quatre¹⁹⁶. Un peu plus tard, en septembre 1975, Cristina Alberdi décide de créer avec ses sœurs Inés et Iztiar Alberdi ainsi que Paloma Saavedra, déléguée par la suite de *Vindicación Feminista* à Madrid, le *Seminario Colectivo Feminista* de Madrid qui commence à se réunir dans son cabinet d’avocate.

Comme nous l’avons déjà vu dans le deuxième chapitre, lors de ces Premières Journées pour la Libération de la femme célébrées à Madrid, la collaboration entre Alberdi et Falcón se renforce en raison d’une même vision de la lutte féministe, autrement dit de la défense « de la organización política de las mujeres en Colectivos, grupos o partidos, únicamente integrados por mujeres, que con una línea política propia presenten una opción concreta al poder¹⁹⁷ ». Pour Lidia Falcón, cet événement est capital pour la future collaboration des deux collectifs chez *Vindicación* :

La experiencia de las Jornadas fue definitiva para que nos uniéramos las que formaban el Colectivo Jurídico Feminista, creado por Cristina Alberdi con otras compañeras de su despacho, entre las que se contaban entonces Consuelo Abril y Purificación Gutiérrez, con las que en Barcelona habíamos constituido el Colectivo Feminista de Barcelona. Otras como Paloma Saavedra, Carmen Saavedra, Concha Fagoaga, Mariló y Carmen Vigil, decidieron constituirse en Colectivo Feminista de Madrid¹⁹⁸.

En effet, dans la dernière partie de sa citation Lidia Falcón fait référence au groupe créé après la scission du Séminaire Collectif Féministe de Madrid : le Collectif Féministe de Madrid. Signalons toutefois, qu’après la scission, Cristina Alberdi qui avait décidé de rester dans le Séminaire Collectif Féministe n’ayant pas souscrit à la thèse de la femme comme une classe exploitée ou à la défense de la création d’un parti féministe, continue de collaborer dans *Vindicación Feminista* en tant que membre du *Colectivo Jurídico Feminista*.

196 *Ibid.*, p. 27.

197 « Manifiesto por la Liberación de la Mujer », décembre 1975, Fonds Associació de las Dones, Biblioteca de Mujeres, Museo del Traje.

198 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 104-105.

3.3.3. LES COLLABORATEURS DANS L'OMBRE : LES HOMMES DANS *VINDICACIÓN FEMINISTA*

Comme nous l'avons déjà signalé, la question de la non-mixité au sein des collectifs féministes est au cœur des débats durant les années soixante-dix, tant en Espagne que dans d'autres pays ; ce qui fait de l'exclusion des hommes une « norme militante¹⁹⁹ ». Le principe de la non-participation des hommes est particulièrement important dans la tendance dite d'« appartenance unique » (*militancia única*), dont une grande majorité des rédactrices de *Vindicación* font partie. Cette exclusion est due en grande partie au constat du machisme palpable dans les groupes politiques militants de gauche, que la plupart des rédactrices ont côtoyé auparavant de près ou de loin, mais également à l'affirmation de l'existence d'une oppression spécifiquement féminine et donc de la nécessité de constituer des groupes exclusivement féminins prenant en charge leur propre libération²⁰⁰. Si la fondation de la revue *Vindicación* suit le même principe, il n'en demeure pas moins que certains hommes y participèrent de différentes façons. Bien qu'ils ne signent pas d'articles – l'écriture était une tâche qui appartenait exclusivement aux femmes – leur aide, tantôt économique tantôt relationnelle, fut fondamentale pour le sort de la revue. Comme le signale Carmen Alcalde « al principio no queríamos hombres, pero los hombres eran los que tenían el dinero²⁰¹ ». Ainsi, se révèlent comme une aide indispensable pour le démarrage de la revue l'homme de la banque de la Caja Catalana, qui aide les fondatrices à trouver des crédits ; Jaime Torrás²⁰², mari de Marisa Híjar, issu d'une famille très aisée et propriétaire d'une usine de papier, ou encore le compagnon de Lidia Falcón, le journaliste Eliseo Bayo.

Compagnon de Lidia Falcón dès la fin des années cinquante, journaliste de profession, Eliseo Bayo fut sans aucun doute un important soutien dans la création de *Vindicación Feminista* en raison de ses contacts dans le monde journalistique et dans celui des affaires, mais aussi en tant que soutien financier. En outre, il partageait avec Lidia Falcón un engagement militant

199 JACQUEMART, Alban, *Les hommes dans les mouvements féministes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 108.

200 Les dernières phrases de la profession de foi et de la déclaration d'intentions de la revue *Vindicación Feminista* disaient ainsi : « Romper alineación de los acostumbrados tutelajes. Reconocernos y hacernos reconocer, hacia el poder y la libertad. (Barcelona-Madrid, Verano 1976) », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976.

201 Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

202 « [yo] siempre había prometido que en la revista nunca hablaría un artículo de un hombre..., Sólo mujeres, esto era una declaración de principios pero había muchos hombres que nos ayudaban, el propio de Eliseo Bayo, el hombre de la caja [de ahorros], el marido de Marisa Híjar, Torres, también estaba Maruja Torres, que también tenía relaciones, éramos un grupo con mucha solidaridad entre todos, lo que decía yo y lo que decía la otra iba a misa y jamás toqué una letra de nadie ». Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone. Lidia Falcón mentionne également l'aide fondamentale de Marisa Híjar et de son mari, Jaime Torrás dans *Vindicación*. FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida, op. cit.*, p. 113. L'amitié entre Jaime Borrás et Lidia Falcón se poursuit après la disparition de la revue et même après le divorce de Borrás et de Híjar comme en témoignent les échanges épistolaires que nous avons trouvés dans le dossier de Lidia Falcón.

au sein de la lutte anti-franquiste qui s'étendait à son espace professionnel. De ce fait, il choisit très vite un journalisme engagé, fondé sur la dénonciation et le grand reportage²⁰³. Il s'intéresse aux plus démunis (les hommes et les femmes de la campagne, les ouvriers, etc.²⁰⁴) mais aussi à la situation des femmes, ce qui les amènent à travailler ensemble sur plusieurs projets.

Né à Caspe (Saragosse) en 1939, il arrive à Barcelone en 1958 où il rencontre Lidia. Dans le livre *La vida arrebatada*, Lidia Falcón décrit dans la dernière partie ses premières années passées aux côtés d'Eliseo Bayo. Ils se sont rencontrés à la fin de l'année 1959 par l'intermédiaire d'un ami commun qui travaillait avec Lidia à *Televisión Española*, tandis qu'Eliseo était étudiant à l'École Officielle de Journalisme. Il était alors âgé d'à peine une vingtaine d'années alors que Lidia venait de se séparer de son premier mari, Alfredo Borrás, avec qui elle avait eu deux enfants : Regina et Carlos Enrique. En tant que journaliste, Eliseo Bayo obtient son premier poste à l'agence *Hispania Press*, où collabore également Lidia Falcón ; puis comme correcteur chez Plaza y Janés – chez qui Enriqueta O'Neill travaillait en tant que traductrice. Parallèlement, il poursuit ses engagements politiques dans des cercles anarchistes ; ce qui lui vaudra d'ailleurs sa première arrestation en septembre 1962 et une condamnation par le *Tribunal de Represión de Actividades Extremistas*, dirigé par le colonel Enrique Eymar, à plus de trois ans de prison²⁰⁵. Cette expérience carcérale n'est pas la dernière comme nous l'avons déjà mentionné puisqu'il est de nouveau emprisonné à plusieurs reprises en 1972, puis en 1974 avec Lidia Falcón en raison de la publication d'un fanzine militant *La verdad* et accusé d'avoir participé à l'attentat perpétré par l'ETA dans la rue Correo de Madrid.

Après sa sortie de la Prison de Burgos le 26 octobre 1965, Eliseo Bayo et Lidia – qui avaient réussi à officialiser leur union grâce à un mariage fictif²⁰⁶ – commencent à côtoyer d'autres intellectuels qui, comme eux, vivent dans le milieu journalistique et essaient de surmonter les difficultés inhérentes au métier et à l'époque. Eliseo Bayo travaille alors principalement dans deux endroits. D'abord, il devient correcteur de style pour Edicions 62, lieu de rencontre par excellence de l'intellectualité catalane. Puis, Néstor Luján, qui avait été comme

203 « Yo diría que Eliseo Bayo es el creador del reportaje social », CANDEL, Francisco, « Prólogo », dans BAYO, Eliseo, *De qué viven y por qué mueren los españoles*, Barcelona, Editorial Diosa, 1976, [1^a édition 1975], p. 4.

204 Parmi la bibliographie d'Eliseo Bayo, voir notamment : *El « desafío » en España*, Barcelona, Plaza&-Janés, 1970 ; *El manifiesto de la tierra*, Barcelona, Editorial Planeta, 1973 ; *De qué viven y por qué mueren los españoles*, op. cit.

205 Eliseo Bayo fut accusé d'appartenir à groupe terroriste. Cette expérience est racontée dans FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit.

206 Lidia Falcón, qui était officiellement mariée à Alfredo Borrás, fit semblant d'être veuve pour pouvoir épouser Eliseo Bayo. Ils ont décidé de simuler un mariage civil pour régulariser leur situation aux yeux des autres. Après le mariage, les enfants de Lidia Falcón, Regina et Carlos Enrique prirent le nom de famille du nouveau compagnon de leur mère.

dans le cas de Carmen Alcalde son professeur à l'école de journalisme, lui propose de contribuer de façon régulière à *Destino* en écrivant de grands reportages, l'une des spécialités journalistiques de Bayo. C'est à *Destino*, où travaillaient d'autres journalistes de *Vindicación* telles que comme Montserrat Roig ou Maruja Torres, que démarre une amitié très forte avec Carmen Alcalde²⁰⁷. En 1968, il collabore également à *Diario Femenino*. C'est dans ce journal qu'Eliseo Bayo commence à publier une série de reportages sur les femmes dans le monde du travail à travers toute l'Espagne. Il veut faire découvrir le monde marginalisé du travail féminin en se penchant en particulier sur les métiers les plus pénibles ou avec le moins de reconnaissance sociale : celles qui travaillent dans les mines ou dans les abattoirs, les paysannes ou les femmes qui travaillent dans la pêche, notamment celles qui ramassent des fruits de mer « las mariscadoras ». L'objectif est de révéler l'importance du rôle des femmes dans les travaux les plus pénibles et de montrer leur invisibilité. Ces reportages vont aboutir à la publication de son livre, *Trabajos Duros de la Mujer*, publié en 1970 chez Plaza & Janés²⁰⁸.

Dans la seconde moitié des années 1960, le couple entame également des travaux à quatre mains sur la sexualité²⁰⁹. Le journaliste Emilio Romero, fondateur du journal *Pueblo*, leur propose de publier dans son journal une enquête sur la sexualité masculine. Signalons ici qu'apparemment, Lidia Falcón avait été fascinée par les rapports Kinsey²¹⁰ et affirme avoir voulu faire la même chose en Espagne. Ainsi, en 1968, le couple entreprit une étude sur la sexualité masculine dont l'objectif était de réaliser un travail comme celui du docteur américain en Espagne. Lidia Falcón exprime ce travail en ces termes :

207 Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

208 Une partie du contenu du livre fut censuré par la loi de Presse de 1966. En effet, il y dénonçait l'hypocrisie de la législation, notamment la Loi sur le travail des femmes qui était soi-disant destinée à protéger les femmes des travaux les plus pénibles ou dangereux.

209 En 2001, Lidia Falcón a publié un article dans la presse dévoilant qu'elle et Eliseo Bayo étaient les auteurs du livre *El libro de la vida sexual* écrit prétendument par le réputé psychiatre Juan José López Ibor. Le livre, qui connut un grand succès, fut publié en 1968. C'est peut-être à cause de ce travail que le couple a décidé, en 1968, de se lancer dans la réalisation d'une étude sur la sexualité masculine qu'Eliseo et Lidia poursuivent avec des interruptions jusqu'au milieu des années 1970. FALCÓN, Lidia, « Revelación. La verdad sobre un libro », *El Mundo*, 6 mai 2001. Disponible en ligne : <http://www.elmundo.es/cronica/2001/CR290/CR290-07.html>. Consulté le 10/08/2018

Lidia Falcón mentionne aussi la réalisation de l'ouvrage dans *La vida arrebatada*, op. cit., p. 358.

210 Les Rapports Kinsey font référence aux travaux de recherches du professeur Alfred Kinsey sur le comportement sexuel humain : *Sexual Behavior in the Human Male* (1948) et *Sexual Behavior in the Human Female* (1953), qui représentent un apport essentiel pour la recherche statistique et scientifique sur la sexualité humaine dont ils marquent le début. Les rapports Kinsey furent traduits en espagnol en 1953 : KINSEY, Alfred C. et al., *Conducta sexual de la mujer*, Instituto de Investigaciones Sexuales de la Universidad de Indiana, Buenos Aires, Siglo Veinte, 1953.

En 1965, Lidia Falcón commence une collaboration avec *Cromoxoma X*, une revue sur la « sexualidad, infancia, maternidad, genética, problemática bio-social de la mujer » fondée cette année sous la direction de Martín Garriga. À la fin des années soixante, Lidia Falcón était également inscrite à l'Association de Sexualité qui mène plusieurs études sur la sexualité en s'appuyant également sur les travaux de Kinsey.

Nous avons trouvé toutes ces informations dans le fonds personnel de Lidia Falcón. Fonds-928, UC: 1282, 235 et Fonds-928, UC : 1380, Carpeta : 248, ANC.

[...] yo me enamoré de Kinsey, del Informe Kinsey [...] yo descubrí el Informe Kinsey que lo compré por correo en Argentina (porque aquí no se editaba) una edición de los 4 tomos del Informe Kinsey, la sexualidad. Entonces, yo me enamoré del estudio y yo quería hacerlo con la ambición que siempre me ha caracterizado y entonces nos financiaron una parte la editorial Fontanella que es donde yo había publicado *Mujer y sociedad* pero no lo publicamos al final, después empezaron los procesos políticos, nos detuvieron, se quedó ahí, pero yo tengo todo el trabajo, está en el archivo, porque además conseguimos de una empresa, bueno era más bien el chico que la llevaba, que lo catalogara, y nos dio después los inmensos gráficos donde salían las respuestas, nosotros conseguimos como 200 y pico entrevistas y las entrevistas duraban más de una hora, personales, doscientos y pico de hombres y unas cuantas mujeres, de mujeres fueron pocas porque además no había manera de entrevistar mujeres²¹¹.

Les résultats partiels de l'enquête – Eliseo Bayo et Lidia Falcón ne réussirent à mener leur étude qu'à Barcelone avec un échantillon de 100 hommes – sont publiés par « épisodes » dans *Diario Femenino* entre novembre et décembre 1968 sous l'intitulé « El comportamiento sexual del hombre español. Resultados de una encuesta inédita en España » et signés du nom de Lidia Falcón²¹². Si l'étude n'atteint pas les objectifs géographiques du couple, il n'en demeure pas moins que la publication des résultats dans *Diario Femenino* eut un impact sur les lecteurs et les lectrices, à en croire leurs lettres²¹³. Cette enquête pourrait sembler anecdotique ; elle occupe cependant une bonne partie de l'énergie du couple qui va poursuivre son enquête jusque dans les années 1970²¹⁴. Si d'après nos recherches, tout semble indiquer que l'étude n'a pas pu être achevée, l'intérêt pour la sexualité humaine demeure l'un des sujets centraux dans la pensée *falconienne*²¹⁵, comme nous le verrons ultérieurement.

211 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

212 Dans l'avant dernière « entrega » des résultats de l'enquête, Lidia Falcón ébauche le Foto-robot del varón barcelonés. Elle y souligne l'importance de la virginité de leur future épouse pour les hommes, alors même que presque tous eurent des relations sexuelles avant le mariage. De plus, pour la plupart d'entre eux, leur première expérience sexuelle fut avec une prostituée. Si la majorité des hommes se montre très conservatrice et machiste à propos des éventuelles expériences sexuelles de leur future femme avant de les avoir rencontrées ou refuse le travail salarié des femmes si elles sont mariées et mères de famille, ils sont pourtant en faveur du divorce et de l'égalité légale des hommes et des femmes. FALCON, Lidia, « Los resultados », *Diario Femenino*, 1 décembre 1968, p. 13.

213 Dans le fonds de Lidia Falcón, nous avons trouvé une partie de la correspondance reçue. Il s'agit pour la plupart de lectrices qui félicitent Lidia Falcón pour son étude « Comportamiento sexual del hombre español » et qui écrivent en réponse à l'appel à témoin lancé dans *Diario Femenino* lors de la publication de la dernière série.

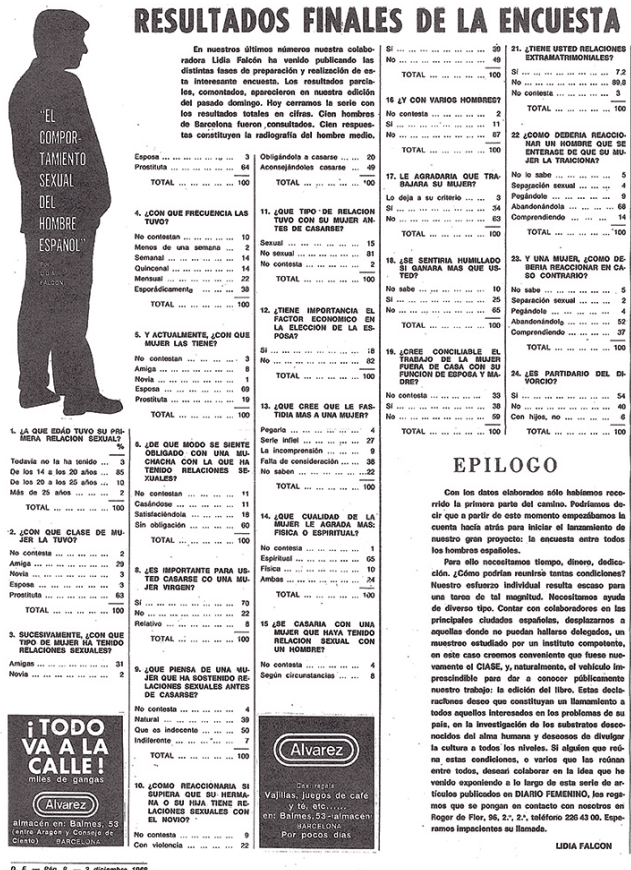
214 Ainsi par exemple, dans une lettre datée de 1973, Lidia Falcón écrit à un ami suédois, Bo Lindblom dont nous parleront plus tard, et lui dit « la encuesta sobre “el comportamiento sexual del hombre español” que tenemos empezado desde hace varios años y que por falta de dinero no hemos podido terminar hasta ahora [...] la encuesta pretende ser la imitación del informe Kinsey. Tiene 630 preguntas y se realiza con cada uno de los entrevistados hasta un número de 3 600 hombres repartidos por toda la geografía nacional. Creemos que ha de ser muy interesante, pero la necesidad de medios materiales y la falta de dinero nos ha retrasado cinco años. Quizás algún día podamos publicarla ». Lettre de Lidia Falcón, du 16 juillet 1973, Fonds-928, Carpeta UC 1307, UI Num. 238, ANC.

215 En 1986, Lidia Falcón publie le livre *El varón español a la búsqueda de su identidad* chez Plaza & Janes. Nous pensons qu'il est fort probable que Lidia ait pu se servir des données recueillies pour le livre, notamment pour le chapitre sur la sexualité masculine.



En haut: Fig. 31. Résultat enquête sexualité masculine, *Diario Femenino*, 1968, 1 décembre 1968, p. 13.

Droite: Fig. 32. Résultat enquête sexualité masculine, *Diario Femenino*, 3 décembre 1968, p. 8.



Une collaboration très importante d'Eliseo Bayo est également celle avec la revue *Sábado Gráfico*, hebdomadaire fondé en 1956 par Eugenio Suárez, ancien combattant dans les rangs de la Phalange, qui « mêlaient les nouvelles mondaines, les célébrités et un peu de politique²¹⁶ ». Au tournant des années soixante-dix, *Sábado Gráfico* commence à publier les premiers reportages d'enquêtes journalistiques ; ce qui lui vaut de nombreux démêlés avec la censure à la fin du franquisme en raison de certaines enquêtes menées, sous la forme d'exclusivités, par l'hebdomadaire sur les scandales économiques de la dictature mais aussi, à cause des images de plus en plus érotiques qui illustrent les Unes de la revue²¹⁷. C'est à ce moment que Suárez, en dépit de ses affinités phalangistes propose à Eliseo Bayo et à Lidia Falcón de participer à la revue. En 1973, Eliseo Bayo commence à publier une série de grands reportages dans la section « Muertes y Resurrección del país » où il aborde les transformations sociales et économiques que vit l'Espagne à cette époque.

216 FRANCO, Marie, *Le sang et la vertu. Faits divers et Franquisme. Dix années de la revue El Caso (1952-1962)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2004, p. 16-17.

217 FONTES, Ignacio et MENÉNDEZ, Manuel Ángel, *El Parlamento de Papel*, op. cit., p. 490.

Quelques mois avant la parution de *Vindicación*, un autre magazine fait son apparition. Ayant fondé la maison d'édition Zeta le 1^{er} mars 1976 en hommage au film de Costa Gavras, Antonio Asensio, jusqu'alors directeur d'une entreprise familiale d'impression, décide de créer un nouveau média d'information généraliste avec des « nus attirants », *Interviú* (sans accent au début²¹⁸) dont le premier numéro sort le 23 mai 1976. Asensio contacte immédiatement Eliseo Bayo et le nomme coordinateur général des reportages, travail qu'il va accomplir durant cinq ans. L'hebdomadaire compte parmi ses collaborateurs des noms familiers tels que Colita ou Nativel Preciado – rédactrice épisodique de *Vindicación* – ou encore Adolfo Marsillach, qui collabore à *Vindicación* avec un apport financier de cent mille pesetas. Ce soutien économique pourrait répondre au fait qu'Eliseo Bayo, en tant que collaborateur d'*Interviú* avait pu lui parler de la publication, en l'encourageant à participer à une entreprise qui, à coup sûr, pouvait bien marcher.

Outre les réseaux qu'Eliseo Bayo pouvait fournir, le travail d'Eliseo Bayo dans *Interviú* se révèle fondamental comme soutien économique de *Vindicación*. En tant que journaliste mais aussi trésorier d'*Interviú* – dans une première étape de la revue très florissante – Eliseo Bayo gagnait très bien sa vie ; ce qui a pu aider à injecter de grosses sommes d'argent dans *Vindicación*.



Fig. 33. Eliseo Bayo interviewe Lidia Falcón pour *Interviú*, [1976-1977]

218 *Interviú* fut connue jusqu'à sa disparition récente, en mai 2018, pour ses couvertures montrant des actrices, chanteuses ou vedettes nues. Parmi ses couvertures les plus célèbres, celle du numéro 16 (2 décembre 1976) montrant la jeune actrice Marisol nue, de profil avec le tronc tourné vers le lecteur, sur un fond noir, avec des mains entrelacées, une rose jaune sur le pubis et avec le titre « Marisol, desnuda y joven ». Grâce à cette couverture, *Interviú* a vendu 350 000 exemplaires soit 100 000 de plus que le numéro précédent. *Ibid.*, p. 927-929.

Sur l'histoire du groupe éditorial Zeta voir, MIRÓ, Santiago, *El imperio del Zorro. Escándalos internos de un grupo escandaloso*, Madrid, Vosa, 1997.

Il nous semble pourtant intéressant de signaler la nature de ses relations du moins paradoxales entre la revue *Interviú* et *Vindicación* dont le discours sur la représentation médiatique des femmes allait à l'encontre des images relayées par la première. Selon nous, cela peut se comprendre à condition de prendre en compte les rapports humains et la camaraderie unissant les deux équipes de rédaction (Asensio adorait Eliseo Bayo qu'il considérait comme un de ses meilleurs journalistes²¹⁹, le rapport entre Lidia Falcón et Eliseo ou encore l'amitié entre Eliseo Bayo et Carmen Alcalde). Par ailleurs, en parlant des origines de *Vindicación*, Carmen Alcalde fait allusion à une réunion qui aurait eu lieu juste avant la parution des deux revues, entre Asensio, Eliseo Bayo, Lidia Falcón et la Carmen Alcalde, dans laquelle Asensio aurait accepté d'aider *Vindicación* en ce qui concerne la diffusion, en échange d'une tolérance de la part des fondatrices de *Vindicación* de la composante érotique d'*Interviú*²²⁰. Pacte tacite qui ne semble pas toujours avoir été respecté, comme en témoignent divers conflits entre les deux équipes de rédactions²²¹.

219 FONTES, Ignacio, et MENÉNDEZ, Manuel ángel, *El Parlamento de Papel*, op. cit., p. 947.

220 « Eliseo era muy hábil, Eliseo no solo trabajaba en *Interviú* sino que fue uno de los creadores de *Interviú*, tuvimos Lidia y yo una comida con él y con Asensio para montar a la vez *Interviú* e hicimos el pacto de que él abusara de la erótica y de todo eso y como compensación a nosotras nos ayudaba, no económicamente pero sí también en difundirla », Entretien Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

221 Les conflits les plus importants vont se déclencher notamment à propos des critiques faites par *Vindicación* sur les images porno-érotiques relayées par la revue et pour ses propos machistes et sexistes. Nous en parlerons plus en détail dans le chapitre 6.

CHAPITRE 4

LES MARQUEURS D'IDENTITÉ DE LA REVUE : LIGNE ÉDITORIALE, ESTHÉTIQUE ET HUMOUR

Vindicación Feminista frappe avant tout par sa forte identité. Une identité basée sur des éléments que nous allons essayer de définir et de décrire tels que : la ligne éditoriale, la multiplicité de rubriques, l'esthétique ou l'importance de l'humour ; et qui constituent, à notre sens, les marqueurs d'identité qui caractérisent la revue.

Si *Vindicación Feminista* veut avant tout être une plateforme ouverte à tous les courants féministes, il n'en reste pas moins que l'on perçoit une ligne éditoriale qui parcourt, tel un fil rouge, toute la publication, à savoir la centralité des femmes entendues en tant que classe sociale voire classe économique fondée sur le partage d'une oppression commune. La diversité de ses collaboratrices fait sa richesse mais aussi sa complexité. En ce sens, *Vindicación*, contrairement à d'autres revues féministes de l'époque, n'est pas une revue militante à proprement parler. Les collaboratrices sont avant tout des intellectuelles et des écrivaines, des journalistes qui expriment leur engagement féministe par le biais de leur profession avec parfois des points de vue différents. Pour analyser cette question de la ligne éditoriale, nous partons de l'hypothèse qu'il exista, de la naissance à la disparition de la revue, deux groupes « officieux ». Le premier, autour de Carmen Alcalde et Ana María Moix lié à la « gauche divine » et qui représente surtout la composante culturelle de la revue. Le second, autour de Lidia Falcón et composé de militantes du Collectif Féministe de Barcelone

telles qu'Ana Estany, María José Ragué ou encore Encarna Sahanuja, est responsable des sections ayant trait au féminisme et à la politique nationale à proprement parler dans la revue.

A première vue, *Vindicación Feminista* se distingue également par une esthétique soignée qui se perçoit à travers sa qualité graphique, l'importance accordée à la mise en page mais aussi le rôle accordé à la photographie. Nous allons nous intéresser ainsi au rôle des images dans *Vindicación Feminista*, à partir de certains travaux de Colita et de Pilar Aymerich, les collaboratrices photo les plus importantes de la revue.

Elément souvent négligé dans les études sur les discours féministes : l'humour, qui occupe aussi une place de choix dans *Vindicación Feminista*. Nous allons nous intéresser à ces usages à partir de quelques rubriques puis du dessin humoristique. L'humour sert non seulement à combattre la critique mais également à exprimer un sentiment de « ras-le-bol » teinté de sarcasme et d'ironie, ou bien peut aussi avoir une dimension libératrice afin de ne pas se prendre trop au sérieux et montrer que les femmes, en l'occurrence les féministes, ont le sens de l'humour. Ainsi, le ton moqueur et la dérision sont perceptibles dans un grand nombre d'articles. À cela s'ajoutent les rubriques délibérément sarcastiques (« Nena ne t'enfilis », « Recital del Ama de casa », « El recorte comentado », « Cartas a un adolescente ») qui sont complétées par les dessins humoristiques de Sara Presutto avec « Pepitina » et les illustrations de Nuria Pompeia, qui de temps à autre met ses « mujercitas » au service de *Vindicación Feminista*.

4.1. LA LIGNE ÉDITORIALE : LA FEMME EN TANT QUE CLASSE SOCIALE

Vindicación Feminista suit une ligne éditoriale qui s'inscrit sans ambiguïté dans ce que l'on appelle la « militance unique », prônant la militance féministe comme la seule option acceptable susceptible d'entraîner véritablement la libération totale de tous les opprimés en général et des femmes, en particulier¹. En ce sens, *Vindicación Feminista* se situe dans la ligne défendue par les Collectifs Féministes Homologués, qui défendent, entre autres, l'idée de la femme en tant que classe sociale et économique opposée à celle de l'homme ; réflexion qui part d'une analyse marxiste de la structure sociale, sur laquelle nous allons revenir. Toutefois, comme nous le verrons dans un deuxième temps, la revue, qui proclame dès le premier numéro son intention d'agir comme plateforme d'échange et d'information ouverte à tous les courants du mouvement féministe, aménage de nombreux espaces où peuvent s'exprimer d'autres discours et analyses féministes. C'est ici d'ailleurs que se trouve une autre des caractéristiques de la revue, à savoir l'existence d'une tension constante entre la volonté de pluralité et les difficultés parfois rencontrées pour y parvenir.

Mais avant de nous intéresser à la ligne éditoriale, il nous semble très important de commencer par étudier le travail de Lidia Falcón car c'est la « matrice » de la pensée féministe s'exprimant principalement dans le magazine, bien qu'il y ait d'autres voix. De même, Lidia Falcón essaie d'« accaparer » le magazine lui-même pour en faire un véhicule de sa vision du féminisme. C'est pourquoi il nous semble important de décrypter les éléments centraux de la pensée *falconienne*, pour beaucoup présents déjà à *Vindicación Feminista*, bien que cela implique de faire un petit saut dans le temps. En effet, si l'on analyse l'élaboration de la pensée féministe de Lidia Falcón dès l'organisation du Congrès Féministe International mais surtout dès la naissance du Collectif Féministe de Barcelone jusqu'à la fondation du Parti féministe en 1979, tout semble indiquer que ses écrits ne seraient donc que le déploiement progressif de la pensée *falconienne* qui aboutit au début des années 1980 à son ouvrage théorique par excellence, *La razón feminista*.

1 « Los Colectivos se definen », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 17.

4.1.1. UNE LENTE GESTATION : *LA RAZÓN FEMINISTA*

Le thème de la femme en tant que classe sociale et économique et responsable de la reproduction revêt une importance capitale dans l'œuvre de Lidia Falcón. Il constitue la base théorique d'abord, de l'Organisation Féministe Révolutionnaire, et ensuite celle du Parti Féministe. Puis, durant l'année 1974, Lidia Falcón travaille sur sa théorie qu'elle élabore en parallèle à l'organisation du congrès féministe international.

Cependant, ce n'est qu'avec la publication successive, en 1981 puis 1982, de *La razón feminista*, son ouvrage théorique le plus important, qu'elle pose ouvertement les bases de sa théorie de la femme en tant que classe économique et sociale. Déjà dans son ouvrage *Mujer y Sociedad* (1969) Lidia Falcón avait commencé à « historiciser » l'oppression féminine. Dans la première partie du livre, qui s'ouvrait par une référence à *L'origine de la famille, de la propriété et de l'État* d'Engels (1884), elle analysait différentes traditions (juives, chinoises ou encore amérindiennes) et mettait l'accent sur le rôle des traditions culturelles et religieuses dans la domination patriarcale. Cette analyse est suivie d'une deuxième partie, qui lui avait causé quelques démêlés avec la censure, relative à la place de la femme dans les systèmes fascistes, à savoir l'Italie de Mussolini, l'Allemagne Nazi et l'Espagne de Franco². Dans *La razón feminista*, le point de vue historique est encore plus accentué et s'appuie notamment, comme Lidia Falcón le signale dans les remerciements, sur les recherches réalisées par Encarna Sanahuja, archéologue et collaboratrice chez *Vindicación Feminista* puis militante du Parti féministe espagnol³. Dans l'ouvrage, dont le titre pourrait faire référence à *La Crítica de la razón pura* (1781), œuvre principal du philosophe prussien Emmanuel Kant, Lidia Falcón se propose d'analyser scientifiquement les conditions matérielles de l'oppression féminine afin d'élaborer sa théorie sur la femme en tant que classe économique fondée sur l'existence du Mode de Production Domestique.

Pour ce faire, Lidia Falcón consacre le premier volume de *La razón feminista* à la recherche des origines du MPD. Selon Lidia Falcón, dans la même ligne que Christine Delphy, et c'est sur ce point que reposent les différences vis-à-vis des théoriciens marxistes, le Mode de Production Domestique est un système d'exploitation précapitaliste, c'est-à-dire qu'il existe avant l'instauration du capitalisme au même titre que l'esclavage ou les régimes de servitude. Comme Lidia Falcón essaie de le montrer, dans toutes les sociétés les femmes sont cen-

2 Elle évoque ces problèmes dans le prologue à la deuxième édition de *Mujer y sociedad*, publié en 1973. FALCÓN, Lidia, *Mujer y sociedad. Análisis de un fenómeno reaccionario*, Barcelona, Editorial Fontanella, Ediciones de Bolsillo, 1973, (2^e édition), p. 7.

3 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La mujer como clase social y económica. El Modo de Producción Doméstico*, Tome 1, Barcelona, Editorial Fontanella, 1981, p. 10.

sées s'occuper des tâches domestiques, même dans les pays qui ont supprimé le capitalisme. En effet, note Lidia Falcón, les pays socialistes ont beau rompre avec le système capitaliste, le travail domestique n'a pas disparu et il continue à être assuré par les femmes⁴.

De même, si Marx insistait sur le fait que les changements dans les modes de production avaient un impact direct sur les relations entre les individus, sur le corps social, pour Lidia Falcón, l'évolution des sociétés ainsi que des systèmes d'organisation (le passage du Paléolithique au Néolithique, puis aux systèmes féodaux pour en arriver au capitalisme ou aux sociétés socialistes), n'a pas entraîné un changement des rapports entre les hommes et les femmes⁵. Lidia Falcón arrive à la conclusion qu'en raison de son insertion dans le Mode de Production Domestique, la femme constitue une classe économique au sens marxiste. De même, étant donné que le MPD existe depuis toujours on peut penser, d'après Lidia Falcón, que l'exploitation de la femme par l'homme remonte aussi au début de l'Histoire.

Lidia Falcón critique ici la thèse du juriste et anthropologue étasunien Lewis Morgan exposée dans son œuvre *La société archaïque*, parue en 1877, livre qu'inspire profondément l'ouvrage d'Engels *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, sur l'organisation sociale des populations préhistoriques. Dans son ouvrage, Morgan – et par la suite Engels – affirmait qu'au début de l'humanité les êtres humains formaient « des ensembles indifférenciés où régnait un régime de propriété collective » et entretenaient des rapports sexuels selon une sorte de « promiscuité primitive », c'est-à-dire sans aucun interdit sexuel. De même, et c'est là où Lidia Falcón s'oppose avec plus d'acharnement à la thèse d'Engels qui suit celle de Morgan, dans ces sociétés primitives c'était la femme qui occupait initialement un rôle prééminent en raison de son rôle de mère et du fait que la filiation était comptée uniquement en ligne féminine⁶ » ; autrement dit dans la Préhistoire on serait face à un « matriarcat primitif⁷ ». Pour Lidia Falcón, la reproduction n'a jamais été une source de pouvoir pour les femmes au contraire, elle constitue la plus grande injustice biologique entre les sexes.

4 *Ibid.*, p. 93.

5 Il nous semble intéressant de mentionner que le concept d'espace public/espace privé séparés que Lidia Falcón construit est très peu problématisé voir historisé. Comme d'autres chercheurs l'ont montré, la relation entre lieu de travail et lieu de vie était jusqu'au XIX^e siècle et même jusqu'au début du XX^e siècle très poreuse (on travaillait, mangeait, vivait dans le même espace). La notion de « Mode de Production Domestique » risque en ce sens de se révéler moins applicable pour les sociétés précapitalistes. Sur ce sujet voir entre autres, BORDERÍAS MONDEJAR, Cristina et PÉREZ-FUENTES HERNÁNDEZ, Pilar, « Mujeres, trabajos y economías familiares en España (siglos XIX y XX) », dans BORDERÍAS MONDEJAR, Cristina (ed.), *La historia de las mujeres : Perspectivas actuales*, Barcelona, Icaria Editorial, 2009, p. 269-308.

6 DARMANGEAT, Christophe, « Préface », dans ENGELS, Friedrich, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Le temps des cerises, 2012, p. 10-11.

7 CAUVIN, Jacques, « La question du matriarcat préhistorique » et le rôle de la femme dans la préhistoire », dans *La femme dans le monde méditerranéen. I. Antiquité*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1985. p. 7-18. Disponible en ligne : www.persee.fr/doc/mom_0766-0510_1985_sem_10_1_2026

LA REPRODUCTION OU L'INJUSTICE BIOLOGIQUE CHEZ LES FEMMES

« La hembra, en mayor medida que el macho, es la víctima de la especie », soutient Lidia Falcón en reprenant une phrase de Simone de Beauvoir, au début du second tome de *La razón feminista* consacré à analyser du point de vue matérialiste la reproduction humaine. Rappelons que Lidia Falcón avait déjà évoqué le travail de la philosophe française dans *Mujer y sociedad* dans son épigraphe consacré à la maternité en évoquant le fait que les femmes, dès les sociétés de chasseurs-cueilleurs, étaient dépossédées du « privilegio de mantener la vida frente al macho creador⁸ ».

Contrairement à Christine Delphy, qui privilégie une analyse détaillée de l'exploitation économique par le travail ménager en laissant de côté d'autres aspects tels que le rôle de la reproduction dans l'oppression des femmes bien qu'elle en parle dans ses livres⁹, Lidia Falcón analyse de manière imbriquée les trois aspects de l'exploitation des femmes, à savoir : la reproduction, la sexualité et le travail domestique ; faisant de la capacité reproductrice des femmes – c'est-à-dire la composante biologique – la cause principale de leur exploitation comme elle le note au début de son ouvrage :

Las causas materiales de la explotación femenina se hallan en su propia constitución fisiológica, en su especialización reproductora, en la servidumbre de la gestación, de la parición y del amamantamiento, tan lenta, tan costosa como supone tan gran inversión en una sola cría, cada dos o tres años¹⁰.

Pour Lidia Falcón, l'esclavage reproductif (*la servidumbre reproductiva*) est donc le pilier primaire de l'oppression des femmes. Suivant le concept marxiste de « travail reproductif », Lidia Falcón met en évidence l'existence de « relations de reproduction » au sens marxiste puisque la reproduction génère de la valeur ajoutée en fournissant à la société une nouvelle main d'œuvre. Le corps de la femme est donc, selon les termes d'autres féministes marxistes « une machine-à-force-de-travail-reproduction¹¹ » au profit du patriarcat.

8 BEAUVOIR, Simone, *Segundo sexo*, Buenos Aires, Editorial Leviatan, 1957, p. 22, cité dans FALCÓN, Lidia, *Mujer y sociedad*, op. cit., p. 80.

9 Contrairement à Lidia Falcón, l'auteure française ne mentionne que superficiellement l'exploitation reproductive des femmes et avoue, à la fin de *L'ennemi principal*, qu'il ne lui a pas été possible d'étudier les relations entre l'exploitation de la force productive des femmes et celle de leur force reproductive. DELPHY, Christine, *L'ennemi principal. L'économie politique du patriarcat*, Tome 1, Paris, Éditions Syllepse, 2008, p. 123.

10 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La mujer como clase social y económica*, op. cit., p. 22-31.

11 Comme le signale Jules Falquet, « Les féministes matérialistes ont radicalement transformé la notion de « travail », en ajoutant aux analyses de l'exploitation de la force de travail (qui conduisaient uniquement aux logiques de classe sociale), la dimension de l'appropriation des corps « machine-à-force-de-travail » -qui fait apparaître les rapports sociaux de sexe, race et reproduction sociale, l'extorsion de travail et l'histoire de l'accumulation ». FALQUET, Jules, « La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique depuis 1492 », dans BIDEET, Annie, GALERAND, Elsa, et KERGOAT, Danièle (coords.), *Cahiers du Genre*, Hors-Série, « Actualité du féminisme matérialiste », n°4, 2016, p. 73-96.

Tout l'enjeu réside, souligne-t-elle – et l'on entend résonner l'écho de la conception *beauvoirienne* de la maternité – dans le fait que la femme ne peut échapper à sa nature, autrement dit à son destin biologique. Alors que l'homme, peut transcender son stade de nature pour accéder au statut d'individu, c'est-à-dire pour devenir un individu social :

Mientras el hombre – el varón – se afirma como ser genérico activo, mediante el trabajo, que consigue la producción práctica de un mundo objetivo, la elaboración de la naturaleza inorgánica, y mediante el cual aparece la naturaleza como su obra y su realidad, la mujer está ligada a la especie, condicionada por ella, separada de su propia individualidad, imposibilitada de afirmarse como ser genérico en que el hombre se está convirtiendo mediante el trabajo que transforma la naturaleza. La mujer no transforma la naturaleza, sólo se transforma a sí misma, periódicamente y fatalmente, se transforma en nueva naturaleza orgánica, identificada con toda la naturaleza que a su alrededor se reproduce y se transforma a la par que ella misma, esencialmente hembra de la especie, como todas las hembras de las demás especies. Queda por tanto inmersa en la naturaleza, condicionada por ella, impelida por las leyes naturales, que no puede ni dominar ni modificar en beneficio de su propia especificidad, a cumplir los ciclos inexorables de la reproducción que garantizan la supervivencia de la especie¹².

Mais la capacité reproductrice des femmes n'est pas seulement la cause de l'exploitation sexuelle des femmes mais également, affirme-t-elle, l'origine de l'antagonisme entre les hommes et les femmes, autrement dit l'origine du patriarcat. Si l'on s'en tient aux propos exprimés par Lidia Falcón, l'esclavage féminin ne serait que le résultat de la jalousie « primitive » de l'homme à l'égard « de la merveille de la reproduction » que seule la femme peut accomplir. En ce sens, Lidia Falcón transforme l'argument de Freud sur l'« envie du pénis » féminin en envie de la faculté de création que possèdent les femmes. D'après l'anthropologue Morgan, cette capacité à donner la vie aurait permis aux femmes d'occuper une place prééminente dans les sociétés préhistoriques mais pour Lidia Falcón, qui nie l'existence d'un « matriarcat primitif », la capacité reproductrice des femmes aurait provoqué une jalousie « primitive » qui va être à l'origine du mépris des hommes envers les femmes et de l'oppression de ces dernières. Ce qui fait dire à Estrella Cebreiro que toute l'œuvre théorique de Lidia Falcón est traversée par le postulat de « la haine inhérente des hommes envers les femmes¹³ ». Ces idées étaient en effet déjà ébauchées dans *Mujer y sociedad*, lorsque Lidia Falcón affirme :

La mujer nunca ha sido un ser inútil. No sólo propaga la vida de la especie y es un elemento de trabajo, tan importante hace diez mil años como en la actualidad. Su poder, el

12 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La mujer como clase social y económica*, op. cit., p. 28.

13 CIBREIRO, Estrella, « El feminismo materialista como revolución total : hacia la erradicación del patriarado y la transformación ética del mundo en la obra de Lidia Falcón », dans CIBREIRO, Estrella, *Palabra de mujer. Hacia la reivindicación y contextualización del discurso feminista español*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2007, p. 119.

oculto poder de su matriz inspira a los hombres un respeto mezclado de terror, primero, odio y envidia, después. En una fase anterior el hombre diviniza las fuerzas naturales representándolas siempre en deidades femeninas. [...] Es preciso que la conciencia del hombre evolucione, pasado los primeros tiempos prehistóricos, para que tales poderes los considere sujeción y dominación del sexo. En ese instante luchará a muerte contra su compañera. La maternidad entraña el más viejo y perdurable mito humano. Y desde que esa idea se hace consciente en el hombre, lucha por arrebatársela a la hembra ese privilegio¹⁴.

C'est là que réside à nos yeux, l'élément contestable de sa théorie. Si le mépris des hommes envers les femmes est né, d'après Lidia Falcón, du fait que les hommes jalouaient la capacité reproductive des femmes cela impliquerait que la capacité de donner la « vie » était considérée, du moins au début de l'Humanité, comme quelque chose de positif que l'on enviait. Autrement dit, la capacité reproductrice ne serait donc pas en elle-même négative, d'où la théorie du « matriarcat primitif » de Morgan. C'est donc le discours culturel que l'homme construit autour d'elle qui le serait. Les arguments exposés par Lidia Falcón entrent alors en contradiction avec la portée des arguments culturels et biologiques de ses raisonnements puisqu'elle affirme la naturalisation de la construction du genre, comme lorsqu'elle pointe la « maternité » comme un discours culturel tout en faisant du fait biologique l'origine des inégalités. Ce qui fait dire également à Asunción Oliva qu'au fond la pensée *falconienne* est extrêmement déterministe car si Lidia Falcón critique la naturalisation des constructions de genre elle pointe la biologie féminine comme la cause de l'oppression féminine¹⁵. En fait, elle accepte la question culturelle pour ensuite, revenir à sa base biologique :

Si aceptamos [...] que no son las condiciones biológicas de la mujer sino las culturales las que determinan la opresión de la mujer es preciso entender que son las condiciones biológicas y no otras las que han determinado el subsiguiente e inmediato montaje cultural. La capacidad reproductora femenina es la causa y el principio [...] de la sociedad humana como de la explotación femenina. La capacidad reproductora femenina constituye la primera fuerza de trabajo, el origen de la vida y de toda sociedad humana, la posibilidad de la existencia material y de la creación superestructural¹⁶.

Les références négatives au corps féminin sont récurrentes tout au long du deuxième volume de *La razón feminista* ; qu'il s'agisse de la menstruation ou de la ménopause, tous les processus physiologiques rappellent aux femmes leur statut inférieur, qu'elles sont avant tout

14 FALCÓN, Lidia, *Mujer y sociedad*, op. cit., p. 81.

15 Comme le signale Asunción Oliva, les arguments de Lidia Falcón sont parfois contradictoires dans son travail. Si, d'une part elle défend des positions antinaturalistes pour exprimer l'identification des femmes à une série de valeurs et d'activités, d'autre part elle réaffirme que la division sexuelle est due à la biologie même de la femme, seule reproductrice de l'espèce humaine. OLIVA PORTOLÉS, Asunción, « La teoría de las mujeres como clase: Christine Delphy y Lidia Falcón », dans DE MIGUEL ÁLVAREZ, Ana et AMORÓS PUENTE, Celia (coords), op. cit., p. 141.

16 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La mujer como clase social y económica*, op. cit., p. 116-120.

des femelles et non des femmes. Sa pensée sur la reproduction se nourrit, à l'instar d'autres sujets, de sa propre expérience dévoilée beaucoup plus tard dans un ouvrage au titre révélateur : *La vida arrebatada*. Lidia Falcón y raconte « la vie volée » d'une adolescente, gâchée par une maternité et un mariage très précoce. Les termes avec lesquels Lidia Falcón décrit la grossesse puis l'accouchement dans *La vida arrebatada* font écho aux descriptions très détaillées qu'elle consacre à la grossesse dans *La razón feminista* :

Pero nada en los mensajes que me habían transmitido durante diecisiete años las mujeres de mi familia me advirtió de la dureza de las funciones fisiológicas que irremediablemente tenía que cumplir para traerlos al mundo. Las deformaciones que sufría mi cuerpo me preocupaban y me decepcionaban. Ya nunca sería la joven que, como tal, me había reconocido hasta entonces. [...] Pero otras mujeres no volverán a tener su pecho erguido y aquel vientre plano y firme del que están tan orgullosas. Invirtiendo en la maternidad no sólo sus fuerzas físicas, su capacidad psíquica y sus recursos económicos, sino todo su cuerpo, igual que la ameba que se divide para proseguir en sus hijas la cadena de la vida, la madre se resquebraja, se rompe, se ensancha, se deforma para siempre en la tarea reproductiva¹⁷.

Les termes utilisés par Lidia Falcón sont édifiants. Ils traduisent le sentiment d'injustice qui envahit les femmes en accomplissant, sans l'avoir choisi, leur rôle de « femelle » obligée d'assurer la survie de l'espèce humaine :

Las enfermedades, accidentes y traumas que sufre una mujer durante el embarazo y el trabajo del parto [...] son consecuencia de la adaptación de la hembra humana a su nueva vida inteligente, mientras sigue cumpliendo con su especialización reproductora. Toda su historia no es más que el constante debate entre su capacidad intelectual y su capacidad reproductora. Los cambios culturales, las revoluciones históricas, los avances técnicos, no han sido suficientes para liberarla de esta servidumbre ; para ella el cumplimiento de su principal trabajo : la supervivencia de la especie ha significado su esclavitud social¹⁸.

Dans les pays où les femmes jouissent de certains droits, à savoir l'Occident, il existe un « discours idéologique de la reproduction » relatif à la maternité qui persuade les femmes de continuer à faire des enfants et cela, en dépit de l'existence de la contraception. Dans la cinquième partie du deuxième volume, intitulé « Amor de madre », composée de plusieurs chapitres, Lidia Falcón examine la création d'un discours autour de la maternité. Pour ce faire, Lidia Falcón s'appuie sur les travaux controversés d'Elisabeth Badinter concernant la construction du discours de la maternité en France au XIX^{ème} et au XX^e siècle. Lidia Falcón découvre, alors qu'elle termine l'élaboration de *La razón feminista*, les thèses

17 FALCÓN, Lidia, *La vida arrebatada*, op. cit., p. 155.

18 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La reproducción humana*, Tome 2, Barcelona, Editorial Fontanella, 1982, p. 653.

de la chercheuse française avec lesquelles elle est totalement d'accord¹⁹. Pour l'une comme pour l'autre, la maternité n'est qu'une construction culturelle, autrement dit il s'agit d'une lecture idéologique de la reproduction destinée à convaincre les femmes de continuer de faire des enfants. Pour étayer ses thèses, Lidia Falcón étudie la question de l'infanticide dans le chapitre II intitulé « Quand l'infanticide est un crime » ; afin de montrer que l'instinct maternel n'est pas naturel mais qu'il s'agit d'« une construction culturelle ».

En fait, l'amour maternel, note Lidia Falcón, a été inventé à la fin du XVIII^e siècle. À cette période, « las clases dominantes decidan introducir la ideología popular del sentimiento del amor materno tal y como lo entendemos hoy²⁰ ». Le progrès industriel eu pour conséquence, affirme Falcón, en s'appuyant sur les recherches de Badinter, de rendre les enfants et les femmes ni rentables ni nécessaires à la société. Les femmes ont donc été contraintes de rentrer chez elles et, pour justifier cette exclusion, l'idéologie de l'amour maternel est née. Ainsi, la nécessité d'avoir des enfants en bonne santé, de valoriser la qualité au détriment de la quantité, de convaincre les femmes d'avoir des enfants par amour pour leur pays, tout cela, souligne-t-elle, a été « uno de los grandes triunfos de la burguesía²¹ ». De ce fait, la maternité est définie comme une idéologie bourgeoise inventée pour forcer les femmes à ne pas échapper à leur destin biologique. Cependant, si Lidia Falcón signale l'exploitation de la sexualité féminine par les hommes pour la reproduction et pour leur satisfaction sexuelle, elle n'aborde pas la question de la norme de l'hétérosexualité liée à l'obligation de la reproduction chez les femmes. Cette omission nous interroge quand même dans la mesure où la remise en cause de la naturalisation de l'hétérosexualité obligatoire est déjà présente dans *Vindicación Feminista*.

Comment franchir alors les limites de la biologie qui sembleraient inexorables ? Les derniers chapitres du livre, consacrés à l'analyse des derniers progrès en matière de reproduction, sont une réponse mais elle les dévoile dès les premières pages du livre²².

19 Elle exprime en ces termes la découverte des travaux de Bandinter : « Cuando ya se hallaba escrita la parte dedicada al “Amor de madre”, una autora francesa, Badinter, publicó un libro *L'amour en plus*, que coincidía absolutamente con mi tesis. Sus datos ampliaron y enriquecieron los que ya disponía, aunque limitados a Francia en los siglos XVII, XVIII, XIX y XX », *Ibid.*, p. 10. Lidia Falcón fait référence au livre traduit en espagnol, BADINTER, Elisabeth, *¿ Existe el amor maternal ?*, Barcelona, Editorial Paidós/Pomare, 1981.

20 *Ibid.*, p. 555.

21 *Ibid.*, p. 561.

22 Lidia Falcón affirme ainsi : « La conclusión que expongo a lo largo del libro (...) es la necesidad de liberar a la mujer de la reproducción, causa y origen de todos sus males. Por ello, la última parte no puede ser otra que la “Reproducción in vitro” », *Ibid.*, p. 11-12.

La solution au problème de la capacité reproductrice des femmes proposée par Lidia Falcón fait écho au travail de Shulamith Firestone²³. Pour l'une comme pour l'autre l'espoir réside dans la possibilité de se débarrasser du fardeau de la reproduction, cause et origine de tous leurs maux²⁴, notamment grâce à la reproduction « in vitro », méthodes qu'elles seront les premières à défendre au sein du féminisme. Ainsi, dans *La razón feminista*, Lidia Falcón écrit :

Este largo análisis de las condiciones de la reproducción humana ha de desembocar en la convicción de que el único futuro de la humanidad liberada de toda clase de esclavitudes se alcanzará a la par que la reproducción « in vitro ». La única forma de emanciparse de las servidumbres agotadoras, incapacitantes y hasta mortales de la gestación, la parición y la lactancia, es la fabricación de seres humanos mediante la ingeniería genética y la gestación en probeta²⁵.

Si la fécondation « in vitro » est déjà une réalité au moment où Lidia Falcón expose ses idées, la question n'a pas été analysée jusqu'à son développement final, dénonce Lidia Falcón. En effet, ce que propose Lidia Falcón, c'est qu'une fois la fécondation terminée le fœtus se développe au moyen d'une incubation artificielle dans une sorte de « madre artificial²⁶ » ; la question est de savoir comment obtenir l'ovule, ce qui est très douloureux pour les femmes. Lidia s'aventure alors dans le chemin encore largement méconnu du clonage génétique qui permettrait au même ovule de se reproduire à nouveau sans avoir besoin de l'ovule d'une donneuse²⁷. En outre, Lidia semble se féliciter des avancées scientifiques qu'elles touchent à la reproduction ou au soulagement des contraintes biologiques pesant sur les femmes. Par exemple, l'usage des pilules pour mettre fin à la menstruation et aux douleurs est présenté comme une libération. Cependant, Lidia Falcón déplore le manque de volonté des chercheurs (hommes) qui ne sont pas intéressés à faire des recherches sur l'« incubation » du fœtus « in vitro », phase suivante de la fécondation, parce que « lo más barato es siempre el útero femenino²⁸ ». Il est très intéressant de noter qu'elle aborde déjà dans cet ouvrage la question, très contemporaine, des mères porteuses. Or, la gestation pour autrui (GPA²⁹) implique, pour Lidia Falcón, la marchandisation du corps des femmes, lié aussi aux ques-

23 Pour Shulamith Firestone, la différence biologique entre les sexes constitue aussi la première inégalité fondamentale entre les êtres humains. Ce qui fait dire à l'auteure étasunienne que la libération des femmes passe par l'affranchissement, en utilisant tous les moyens existants, « de la tyrannie de leur fonction biologique reproductrice » y compris le recours aux nouvelles techniques de reproduction, FIRESTONE, Shulamith, *La dialectique du sexe*, op. cit., p. 262.

24 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La reproducción humana*, op. cit., p. 11.

25 *Ibid.*, p. 663.

26 *Ibid.*, p. 682.

27 *Ibid.*, p. 691.

28 *Ibid.*, p. 663.

29 Depuis quelques années, Lidia Falcón écrit régulièrement une colonne d'opinion dans le journal en ligne *Público*. Rappelons qu'elle reprend la phrase de Gramsci, La verdad es siempre revolucionaria. FALCÓN, Lidia, « La verdad es siempre revolucionaria. Vientres de alquiler : una explotación de la mujer », 2 février 2018. <https://blogs.publico.es/lidia-falcon/2018/02/02/vientres-de-alquiler-una-explotacion-de-la-mujer/>

tions de néocolonialisme et néolibéralisme entre un Nord riche (qui achète le ventre) et un Sud pauvre (où les femmes vendent leur ventre).

Servant de base théorique à la constitution du Parti féministe, *La razón feminista* condense ainsi une vision historiciste et biologique de l'oppression des femmes qui est déjà en partie présente dans les pages de *Vindicación Feminista*, comme nous le verrons plus en détail dans les chapitres suivants. Pour Lidia Falcón, l'Histoire de l'Humanité est dialectique, selon les termes marxistes, et repose sur la confrontation de certains groupes avec d'autres. Ainsi, la volonté des hommes de contrôler et de dominer et la révolte des femmes contre cette domination seraient un des moteurs de l'Histoire. Or, si les analyses élaborées par les collaboratrices de *Vindicación* puisent davantage dans le contexte sociopolitique du moment – notamment de l'Espagne, bien que la dimension transnationale des luttes des femmes y soit présente – dans *La razón feminista* Lidia Falcón se détache progressivement du contexte espagnol pour dessiner les contours d'une oppression universelle. Cela explique d'ailleurs son parti pris dans les combats féministes non-occidentaux, notamment ceux relatifs à la question de l'excision dans les pays africains ou sur la question du voile³⁰.

30 En ce sens, il est intéressant pour conclure de remarquer les modifications entre les différentes éditions de *La razón feminista*, notamment sur la question de la religion musulmane et de la place des femmes. Ainsi, dans la dernière édition, la question des femmes dans le monde arabe est posée selon l'opposition progrès *versus* barbarie, cette dernière étant représentée principalement par le monde arabe et la Chine. Ainsi, par exemple, dans la première édition de l'ouvrage, Lidia Falcón abordait la question de la polygamie en faisant allusion à différentes traditions telles que les sociétés autochtones latino-américaines. Dans la nouvelle édition de l'ouvrage, Lidia Falcón insiste davantage sur la question de la polygamie dans le monde arabe qui n'était quasiment pas évoquée dans la première version. En outre, dans la nouvelle édition, qui est d'ailleurs plus courte que la première, elle s'attarde davantage sur la situation de la femme dans le monde arabe qu'elle voit comme l'exemple le plus paradigmatique de l'oppression féminine : « la situación de la mujer musulmana compendia todos los horrores que un ser humano puede sufrir, en nuestro adelantado y humanitario siglo XX [...] el mundo musulmán es una inmensa prisión para sus mujeres que se extiende desde el Océano Atlántico hasta el Océano Índico [...] En este dilatado imperio ochocientos millones de "personas del sexo femenino viven en la esclavitud" », FALCÓN, Lidia, *La razón feminista*, Madrid, Vindicación Feminista Publicaciones, 1994, p. 142.

La dernière phrase de la citation est révélatrice de la vision dépourvue de toute sorte de nuances portée par Lidia Falcón sur le monde arabe.

Par rapport à ce sujet et celui du *hiyab*, on voit une différence de position entre Lidia Falcón et Christine Delphy. Voir par exemple, FALCÓN, Lidia, « El velo de la ignominia », *El País*, 24 janvier 1990.

BENELLI, Natalie, HERTZ, Ellen, DELPHY, Christine, HAMEL, Christelle, ROUX, Patricia et FALQUET, Jules, « De l'affaire du voile à l'imbrication du sexisme et du racisme », *Nouvelles Questions Féministes*, 2006 (1), Vol. 25, p. 4-11. Dans le même numéro voir : DELPHY, Christine, « Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme », *Nouvelles Questions Féministes* 2006 (1), Vol. 25, p. 59-83.

Pour une vision critique des préjugés sur la polygamie, voir entre autre l'ouvrage récent de VASALLO, Brigitte, *Pensamiento monógamo. Terror poliamoroso*, Barcelona, La oveja negra, 2018.

Pour une analyse critique de la pensée islamique décoloniale en rapports avec les féminismes islamiques voir également SIBAI ADLBI, Sirin, *La cárcel del feminismo. Hacia un pensamiento islámico decolonial*, Madrid, Akal, Serie Poscolonial, 2017.

4.1.2. TRAVAIL MÉNAGER ET CONDITIONS MATÉRIELLES

La théorie des femmes en tant que classe sociale constitue le cœur de la grille de lecture adoptée par *Vindicación* pour analyser les problématiques traitées (violence, sexualité, pouvoir, législation, etc.) et nourrit la dénonciation d'un système d'oppression total, le « patriarcat », agissant dans tous les domaines sociaux et privés. Cependant, cette question est finalement assez peu traitée au niveau théorique dans *Vindicación*, qui refusait d'être une revue théorique féministe. Cette lecture est surtout mise en avant dans les reportages de fond ou encore dans les éditos³¹. L'articulation de cette grille d'analyse des rapports hommes/femmes est clairement posée dans le quatrième numéro.

Vindicación lui consacre la section « Documento », la section la plus longue du numéro, ainsi que la couverture qui représente le travail ménager³². Ce dossier est accompagné des témoignages de cinq femmes au foyer appartenant à différents milieux sociaux qui s'expriment sur le mariage³³. Anna Estany, Regina Bayo, Lidia Falcón et Carmen Alcalde, auteures de l'article sont toutes, sauf cette dernière, militantes du Collectif Féministe de Barcelone. Pour les Collectifs Féministes, si les femmes constituent une classe opprimée cela est dû notamment à leur rôle dans la famille et plus précisément à leur intégration dans le Mode de Production Domestique, autrement dit au fait que les femmes s'occupent presque sans exception des tâches ménagères. Dans « De la explotación de 9. 057. 233 amas de casa³⁴ », titre qui révèle sans ambages le point de vue de l'article sur le travail domestique ; il est question d'abord de révéler l'invisibilité sociale du travail ménager exprimée par la phrase « el ama de casa no trabaja ». Ensuite, il s'agit de déterminer si, comme le titre de l'article l'indique, le travail domestique est un véritable travail, c'est-à-dire s'il possède de la valeur économique. L'idée centrale du dossier repose sur le fait que, comme Lidia Falcón le mettra en avant dans son ouvrage *La razón feminista*, contrairement aux féministes marxistes classiques, le mode de production domestique n'est pas apparu avec l'implantation du capitalisme et l'émergence de la famille monogame comme le soutenait Engels, mais qu'il est antérieur et qu'il existe à toutes les époques et dans tous les systèmes économiques. Au contraire, affirment les auteures du dossier, le capitalisme n'a donc pas créé le travail domestique mais l'a perfectionné en introduisant des appareils ménagers ou en améliorant les relations entre les

31 Notons que derrière ces rubriques se trouvent souvent les membres des Collectifs Féministe de Madrid et de Barcelone telles qu'Anna Estany, Mariló Vigil, Regina Bayo ou encore Carmen Sarmiento. C'est dans les éditos où la composante subjective est plus forte que l'on trouve le noyau dur de l'équipe de rédaction, à savoir Carmen Alcalde mais surtout, Lidia Falcón.

32 ESTANY, Ana, BAYO, Regina FALCÓN, Lidia et ALCALDE, Carmen, « De la explotación de 9. 057. 233 amas de casa Es trabajo, el trabajo doméstico ? », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 29-41.

33 « La verdad de cinco amas de casa », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 37-39.

34 Ce chiffre qui correspond au 52% de la population féminine espagnole qui a comme profession principale « sus labores » (les travaux ménagers).

membres de la famille ; afin que l'homme soit dans de meilleures conditions mentales et physiques pour être plus performant au travail³⁵. Ainsi, le travail ménager n'est pas seulement un travail productif mais également un mode de production autonome : le Mode de Production Domestique. Etant donné que la majorité des femmes participent à ce mode de production – alors qu'aucun homme ne se consacre à « sus labores », signalent les auteures au début du dossier – cela fait des femmes une classe sociale spécifique au sens économique. Les dernières pages du dossier relayent la campagne internationale « Salario al trabajo doméstico : estrategia internacional feminista como palanca de poder » pour revendiquer le versement d'un salaire pour le travail domestique, organisée par le Collectif international féministe italien fondé à Padoue en juillet 1972³⁶. Parmi les féministes qui dirigent le mouvement se trouve María Rosa Dalla Costa, principale idéologue du mouvement appartenant au courant du féminisme marxiste, ainsi que ses collaboratrices Selma James, Monica Sjoo, Bernardette Maharaj ou encore Silvia Federici. Le dossier *Vindicación* analyse ensuite le best-seller de Maria Rosa Dalla Costa, *Les femmes et la subversion de la communauté*³⁷ qui sert de base théorique pour la campagne. Le principal objectif de celle-ci est, tout d'abord, de replacer la valeur des tâches ménagères et des soins, autrement dit le concept de *care* au centre de la société en les rendant visibles. Comme le signale l'auteure italienne, avec l'établissement du capitalisme, le travail a été artificiellement divisé en travail productif et improductif en raison de l'obtention d'un salaire ; de ce fait, sous le capitalisme le salaire est l'élément qui marque la valeur d'un emploi, et le travail domestique, sans salaire, a été dévalué et est devenu invisible. Pour lui redonner de la valeur, il est donc nécessaire d'exiger un salaire. De plus, avec l'avènement du capitalisme, les femmes ont perdu le pouvoir qu'elles avaient dans les familles parce qu'autrefois leur travail était considéré comme social et nécessaire. Pour les leaders de la campagne, la demande d'un salaire pour le travail ménager est en réalité tout à fait révolutionnaire car « exiger que le travail domestique soit rémunéré, c'est refuser que ce travail soit l'expression de notre nature, autrement dit refuser précisément le rôle féminin inventé pour nous par le capital³⁸ », affirme Silvia Federici, autre instigatrice du mou-

35 ESTANY, Ana, BAYO, Regina, FALCÓN, Lidia et ALCALDE, Carmen, « De la explotación de 9.057.233 amas de casa... », *op. cit.*, p. 30-31.

36 Comme le notent les auteures au début de la dernière partie du dossier, la question n'est pas toutefois nouvelle, fait remarquer *Vindicación*, en Espagne, la Section Féminine de la Phalange tente en 1968 de créer un salaire mensuel pour les femmes au foyer, tentative qui a finalement échoué.

37 DALLA COSTA, Maria Rosa, *Las mujeres y la subversión de la comunidad*, México, Siglo XXI, 1975.

38 FEDERICI, Silvia, « Wages against housework », dans MALOS, Ellen, *Politics of housework*, Londres, Allison & Busby, 1980, p. 32. Titre original : *Wages against housework*, publié une première fois sous forme de brochure en avril 1975 (Bristol, Falling Wall Press et power of Women Collective).

vement, dans un article en 1975³⁹. Cet avis n'est pas partagé par les auteures du dossier qui considèrent que « este planteamiento político no supone, como ella pretende [elles parlent de Maria Rosa], la subversión de la comunidad, sino la paralización de la revuelta femenina⁴⁰ ». Elles s'opposent, comme Christine Delphy d'ailleurs en France, ou Firestone aux Etats-Unis⁴¹, à la revendication puisque, selon elles, lancer cette campagne signifie attribuer à jamais aux femmes cette place spécifique dans la production, sans possibilité d'en sortir et de briser les obstacles de son exploitation de classe⁴².

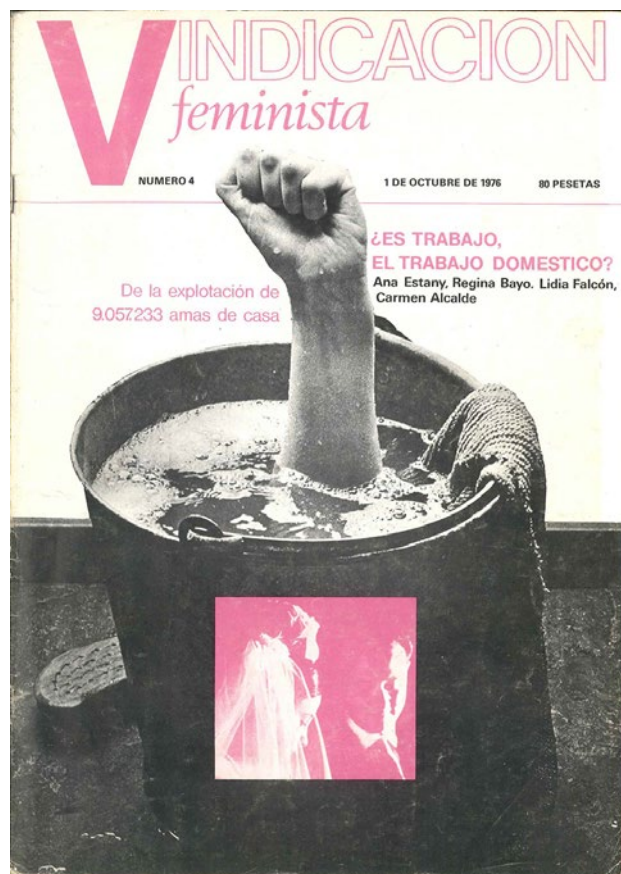


Fig. 34. Couverture *Vindicación Feminista* n° 4, octobre 1976.

39 Dans son livre, « Point zéro », recueil de textes écrits entre 1974 et 2012 sur le concept de reproduction et notamment sur la conceptualisation du travail ménager dans la société patriarcale et capitaliste, Silvia Federici revient sur l'origine de son intérêt pour la question de la nature du travail domestique, qui l'incita à lancer la campagne « Un salaire pour le travail ménager » : « Dans l'après-guerre, le refus d'assimiler le travail domestique à un destin par essence féminin était très largement partagé par les femmes de ma génération. [...] Après la leçon d'indépendance que nos mères avaient retenue de la guerre, et qu'elles nous ont transmise, nous étions nombreuses à juger impossible, voire intolérable, de nous vouer la vie durant aux tâches ménagères, à la famille et à la reproduction », FEDERICI, Silvia, *Point zéro : propagation de la révolution. Salaire ménager, reproduction sociale, combat féministe*, Donnemarie-Dontilly, Éditions Ixe, 2016, p. 9-10.

40 ESTANY, Ana, BAYO, Regina, FALCÓN, Lidia et ALCALDE, Carmen, « De la explotación de 9. 057. 233 amas de casa... », *op. cit.*, p. 35.

41 Shulamith Firestone n'est pas non plus pour la rémunération du travail domestique comme elle le signale dans *La Dialectique du sexe*. Elle propose dans un premier temps « une rotation équitable [des travaux domestiques], jusqu'à ce que le cybernétique ait remplacé la plupart des tâches ménagères par l'automatisation. » FIRESTONE, Shulamith, *La Dialectique du sexe*, *op. cit.*, p. 296.

42 ESTANY, Ana, BAYO, Regina, FALCÓN, Lidia et ALCALDE, Carmen, « De la explotación de 9.057.233 amas de casa,... », *op. cit.*, p. 35.

Comme *Vindicación* le montre, cette question est fondamentale dans le mouvement féministe international, mais aussi plus globalement à l'intérieur des groupes féministes, et des Collectifs Féministes de l'Etat espagnol, en particulier. Ce n'est pas par hasard si les auteurs de ce dossier sont les militantes du Collectif Féministe de Barcelone puisque celui-ci avait mené un travail préalable sur la question qui s'est enrichi au fil des rencontres avec les autres Collectifs⁴³.

La revue s'efforçant de maintenir une pluralité de visions, la question théorique « Peut-on penser les femmes comme une classe sociale ? » revient régulièrement dans les espaces consacrés aux échanges et aux débats – entre la rédaction et les lectrices, entre les différentes collaboratrices, entre la revue et les autres groupes féministes, voire aussi entre les lectrices elles-mêmes ; ces dernières constituant un élément clé de stimulation des échanges⁴⁴-. Dès son lancement, *Vindicación* est pensée comme une plateforme du féminisme, c'est pourquoi la rédaction invite tous les groupes féministes qui le souhaitent à se présenter. On note que les Collectifs Féministes sont les premiers à se saisir de cette opportunité, probablement en raison de leur proximité idéologique avec la revue. Pour ce faire, une table ronde est organisée par la revue et par le Collectif Féministe de Barcelone ; échange retranscrit intégralement dans le troisième numéro sous le titre « Los Colectivos se definen ». Les Collectifs Féministes de Séville, Castellón, Ibiza, ou encore celui de Madrid, qui vient de se créer, sont invités à débattre autour de différentes questions. De manière générale, les Collectifs définissent la situation économique comme la cause première de l'exploitation des femmes au sein de la famille⁴⁵ liée au Mode de Production Domestique ; ce qui n'empêche pas certaines participantes de nuancer cette analyse⁴⁶. Les réflexions théoriques de Lidia Falcón, militante du Collectif Féministe de Barcelone, sur la femme en tant que classe et son intégration au Mode de Production Domestique sont les plus poussées. On note également des différences de positionnement sur la question de la prise du pouvoir par les femmes. Si les membres du Collectif Féministe de Barcelone signalent que « como Colectivo de Barcelona hemos

43 Enfin, il est intéressant de signaler que quelques années plus tard, le Parti féministe dirigé par Lidia Falcón va changer son positionnement sur cette question et se mettre à militer pour l'instauration du salaire domestique. Comme Lidia Falcón l'affirme, dans un premier temps elles se sont opposées mais dès le début des années 1980, depuis la fondation du Parti féministe, elles se sont ralliées à la lutte de Maria Dalla Rosa. « Nosotras a principio no lo defendíamos, en un número que hicimos sobre el trabajo doméstico. [...] me parece que en el primer congreso, en el año 83, lo defendimos porque era también la lucha de María Rosa Dalla Costa y Selma James y la entrevistó Carmen Sarmiento que estaba en Londres », Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

44 De manière générale, nous pouvons voir un « dialogue à trois bandes » au sein des pages de *Vindicación* : entre la revue et les lectrices et les autres groupes féministes ; entre les collaboratrices ; enfin, entre les lectrices utilisant dans ce cas la revue comme un simple intermédiaire.

45 FALCÓN, Lidia, « Los colectivos feministas se definen », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 16.

46 Ainsi, revenant sur la question du travail domestique Nuria Beltrán signale : « yo creo que la función de la mujer va más allá que como simple productora en su trabajo doméstico y como reproductora de hijos. Es decir, engloba mucho más a todas las mujeres, de todas las clases sociales y en todas las situaciones y en cualquier país », *Ibid.*, p. 15.

llegado a la conclusión de que la mujer debe de tomar el poder como clase, defendiendo los intereses de su clase⁴⁷ », au contraire, Pilar Dolz, du Collectif de Castellón déclare qu'entre les militantes de son groupe « le tema está poco discutido⁴⁸ ». Enfin, Esperanza Bonat, du Collectif Féministe d'Ibiza, signale que son groupe défend dans un premier temps la prise du pouvoir partagé entre les hommes et les femmes⁴⁹. Ces positions diverses s'expliquent par l'ancienneté plus ou moins grande des collectifs qui influe sur la maturation théorique⁵⁰.

4.1.3. VOIX, DÉBATS ET CONTROVERSES DANS LES PAGES DE *VINDICACIÓN*

Si *Vindicación* possède une ligne éditoriale que l'on peut deviner peu ou prou à travers les éditos et les articles notamment ceux écrits par Lidia Falcón mais aussi par les membres du Collectif Féministe telles qu'Anna Estany, María José Ragué, ou encore Regina Bayo ; la revue se veut avant tout une plateforme polyphonique de collaboratrices qui parfois ne partagent pas les mêmes analyses. Rappelons qu'une partie des collaboratrices ne sont pas des militantes à proprement parler, une autre partie milite également dans des partis politiques comme Montserrat Roig, Amparo Moreno ou encore Nuria Pompeia. De ce fait, l'analyse de la domination masculine comme produit d'une logique de classe sociale n'est pas partagée par toutes les collaboratrices à commencer par Carmen Alcalde, membre fondamental de la revue, pour qui l'oppression des femmes était fondée sur la « différence sexuelle » et non pas sur un antagonisme économique⁵¹. D'ailleurs, elle ne militait dans aucun groupe ni féministe ni politique à l'époque de *Vindicación* ; bien qu'elle signât des articles avec les militantes du Collectif Féministe de Barcelone. On trouve cette diversité de positions dans plusieurs textes, notamment dans la rubrique « La polémica de hoy », ou encore dans « La razón de la sin razón que solo la razón entiende », rubriques consacrées aux débats et polémiques au sein du mouvement féministe.

47 FALCÓN, Lidia, « Los colectivos feministas se definen »..., *op. cit.*, p. 15

48 *Idem.*

49 *Idib.*, p 17.

50 Il est intéressant de signaler que les noms des militantes du Collectif Féministe de Madrid n'apparaissent pas et cela pour des raisons de discipline interne du Collectif. En fait, tout semble indiquer que le groupe qui participe au débat est le groupe qui vient de se séparer du Séminaire Collectif Féministe de Madrid, d'où peut-être la volonté de ne pas dévoiler encore qui fait partie de ce nouveau groupe. Deux numéros plus tard, dans le cinquième numéro, en novembre 1976, dans la rubrique « Mujeres del Mundo », *Vindicación* rapporte les lignes générales des Collectifs après la « table ronde », parmi lesquelles, à nouveau, la défense de la femme en tant que classe sociale et informe par la suite de la scission survenue dans le Séminaire, SAAVEDRA, Paloma, BAYO, Regina, « Mujeres del mundo », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 46.

51 Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

Montserrat Roig est incontestablement la collaboratrice de la revue avec laquelle les relations sont les plus tendues en termes de divergences idéologiques. Citons par exemple la rubrique « Polémica Hoy », du troisième numéro du magazine qui répond à l'article de Montserrat Roig paru dans *Tele/eXpres* le 23 juin 1976, où l'écrivaine catalane réfute la thèse de la femme en tant que classe sociale opposée à l'homme, mais aussi celle de la nécessité pour les féministes de créer leur propre parti politique. D'après Montserrat Roig, rapporte *Vindicación*, les femmes ont inventé cette théorie car elles « en avaient marre » de la discrimination machiste au sein des partis politiques ; ce qui ne justifie en aucun cas, à ses yeux, de défendre une telle position. En ce sens, il n'est pas difficile d'imaginer que la retranscription de la table ronde réunissant les Collectifs Féministes pour débattre de la femme en tant que classe publiée dans le même numéro répond, d'une certaine manière, aux accusations de Roig comme *Vindicación* se presse de l'affirmer à la fin de l'article « Polémica Hoy » :

Las que hemos concluido por afirmar que la mujer es una clase, lo hemos hecho con total honestidad – problemas personales, las que los tengan, aparte – después de un estudio concienzudo de los textos marxistas, de los post-clásicos y del método materialista dialéctico⁵².

Cependant, Montserrat Roig est loin d'incarner la figure militante qui soutient de manière inconditionnelle son parti, le PSUC, au sein duquel elle milite avec des interruptions. L'écrivaine porte en effet un regard critique sur cette organisation et dénonce notamment son attitude à l'égard des femmes. Elle met en lumière à plusieurs reprises les difficultés des hommes du parti à voir leurs privilèges masculins ; ce qui fait d'elle une figure difficile à catégoriser⁵³ comme on peut le voir à travers ses écrits dans *Vindicación*, écrits qui semblent parfois contradictoires. On observe notamment une différence entre les textes qu'elle rédige en tant que militante du PSUC, en particulier lors de tables ronde, et les articles qu'elle produit en tant qu'écrivaine. Prenons pour exemple ses propos exprimés lors de la table ronde

52 « Polémica de Hoy. La mujer es una clase », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 13.

53 Comme le signale Rosalía Cornejo : « A pesar de su propia militancia feminista, Roig realiza una crítica del feminismo, muy similar a la del marxismo, por su reduccionismo y dogmatismo al hablar de la mujer como una construcción ideológica abstracta, lo que le valió duras acusaciones de algunas feministas famosas como Lidia Falcón », CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, *Entre Mujeres...*, op. cit., p. 197-198.

Un des exemples les plus paradigmatiques de la perception opposée du travail de Montserrat Roig se trouve dans les réactions suscitées par son œuvre *L'hora violeta*, livre qui s'articule autour de la question de la maternité. Ainsi, par exemple, Lidia Falcón, affirmait par exemple dans un entretien faisant une analyse très sévère de l'œuvre de Roig : « es una obra antifeminista, declarada y militantemente antifeminista », Entretien avec Geraldine Nichols et Mary García Castro. « Lidia Falcón y el Partido Feminista de España : personalidad, ideas y práctica », 1983, Fonds-928, Cod : 1745, ANC.

D'autre part, dans un entretien avec Susanna Regazzoni, Montserrat Roig elle-même faisait remarquer que les critiques les plus sévères venaient des militantes communistes :

« *L'hora* “provocó muchas críticas y las más duras, la más mezquina fue la que me hizo una mujer que escribe en el órgano oficial del P.C.C ; ella me acusaba a mí de haber engañado al partido, a mis compañeros, se metía conmigo personalmente y no con mi obra” », REGAZZONI, Susanna, « Entrevista con Montserrat Roig », dans *Cuatro novelistas españolas de hoy. Estudio y entrevistas*, Milán, Le Grafiche G.V, 1984, p. 39 cité dans CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, *Entre Mujeres...*, op. cit., p. 197-198.

organisée par la revue intitulée « Proceso a los partidos » à quelques mois des élections générales de juin 1977. À cette occasion, diverses militantes féministes sont invitées à débattre de la position des partis politiques face à la question du féminisme⁵⁴. Parmi elles, Montserrat Roig, qui figure sur la liste électorale du PSUC, affirme la nécessité d'intégrer la lutte des femmes à la lutte générale de la classe ouvrière⁵⁵, mais elle reconnaît en même temps, tout comme Nuria Pompeia, intervenante de la table ronde et militante du PSC-Congrès, que la place accordée à la question de la femme reste insuffisante à l'intérieur des partis. Suite à la parution des propos de cette conférence dans la revue, Montserrat Roig et Nuria Pompeia écrivent une lettre à *Vindicación* qui sera publiée quelques numéros plus tard, pour exprimer leur désaccord avec la transcription, dans laquelle leurs propos étaient, selon elles, déformés. À la fin, elles réaffirment leur soutien, malgré quelques critiques à leurs partis politiques respectifs, et leur objectif final qui est celui de la libération des femmes :

[...] nosotras introducimos, durante toda la mesa, matices y críticas a la actuación de los partidos políticos frente a la lucha por la liberación pero quisimos dejar claro que se trataba de partidos de izquierda y capaces, según nuestra opinión, de llevar a cabo la lucha para transformar nuestra sociedad, profundamente clasista y machista⁵⁶.

Mais quelques numéros plus tard, cette fois-ci dans son article intitulé « ¿ Por qué no hay mujeres genio ? », Montserrat Roig souligne :

Por ello, no es suficiente afirmar que la opresión de la mujer empezó con la primera división sexual del trabajo, aunque sea causa importante de esta opresión. [...] Si sólo fuera así, la transformación económica y social de los medios de producción bastaría para liberar a la mujer. Las sociedades socialistas nos están demostrando que, en el subconsciente, el hombre sigue siendo el patriarca⁵⁷.

54 Les participantes sont : Lidia Falcón, du Collectif Féministe ; Empar Pineda du Movimiento Comunista (MC) ; Nuria Pompeia du PSUC-congrès ; Montserrat Roig du Partit Socialista Unificat de Catalunya (PSUC) ; Soledad Balaguer, (ex-PSP) ; Ana Moix et Carmen Alcalde de *Vindicación Feminista*.

55 Elle s'exprime ainsi : « El hecho de militar en un partido obrero significa que creemos que la lucha por la hegemonía de la clase obrera, es una lucha muy importante y cuando nosotras sepamos integrar la lucha por la liberación de la mujer dentro de la lucha por la hegemonía de la clase obrera, más sabrá asumir estos problemas esta misma clase obrera », « Las militantes : proceso a los partidos », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 17.

56 « Montserrat Roig y Nuria Pompeia puntualizan », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 13.

57 ROIG, Montserrat, « ¿ Por qué no ha habido mujeres genio ? », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 25. Il nous semble qu'une des meilleures explications de ce que signifie la lutte féministe pour Montserrat Roig se trouve dans le prologue qu'elle écrit pour le livre *Las grandes silenciadas* de son amie Antonina Rodrigo : « Hay muchos hombres que ven cómo se les agrieta la identidad que se les había conferido por haber nacido como "machos". [...] Porque saben que nadie es mujer al cien por cien ni hombre al cien por cien. Que la guerra de los sexos es una rémora cultural e histórica creada desde el día en que el primer patriarca se sintió sumamente satisfecho de serlo. Antonina, como tantas otras mujeres que indagan en la realidad, conocen a muchos hombres que están en crisis contra el poder que les ha asignado el papel de opresor. [...] Antonina prefiere la crisis al dogma. Ciertamente, es más inteligente pero menos cómodo. La crisis está ahí, en todos nosotros, en nuestra civilización. Y las palabras nos ayudan a entenderla más. ROIG, Montserrat, « La recuperación de la palabra », dans RODRIGO, Antonina, *Mujeres de España (Las silenciadas)*, Barcelona, Plaza & Janes, 1979, p.19.

S'il est fort probable que la publication de la table ronde organisée par *Vindicación* et le Collectif Féministe de Barcelona soit une réponse à l'article de Montserrat Roig, ce sont aussi les échanges avec d'autres féministes mais notamment avec les lectrices qui poussent *Vindicación* à aborder tel ou tel sujet, en l'occurrence, la femme en tant que classe. Comme *Vindicación* le signale dans le septième numéro, dans la rubrique « Polémica », le thème de la femme en tant que classe est le sujet qui suscite le plus grand intérêt à en croire les lettres reçues⁵⁸. Ainsi, une lectrice, Lola Gavira de Madrid, exprime son désaccord avec cette thèse s'appuyant sur ce qui est, selon elle, une interprétation erronée du matérialisme dialectique. Ceci provoque, selon cette lectrice, deux simplifications de la lecture de la femme en tant que classe des collectifs : une première simplification liée à l'identification du concept « femme » avec les femmes au foyer ; et une deuxième liée à la valeur économique dans le processus de production du Mode de Production Domestique. La lettre conclut en exhortant les autres lectrices à continuer d'alimenter la polémique. De même, en note en bas de page *Vindicación* incite le Collectif Féministe de Barcelone, qui est à l'origine du débat, à répondre à Lola Gavira dans le numéro suivant, exprimant ainsi, à notre sens, sa volonté de montrer son indépendance et de se détacher en tant que média des positions du Collectif Féministe de Barcelone. La réponse arrive deux numéros plus tard⁵⁹.

Au-delà de la question théorique, ces échanges révèlent la volonté de faire de la revue, même si cela n'est pas toujours facile, une plateforme de communication en donnant la parole aux lectrices mais aussi aux diverses collaboratrices. Une autre question qui en découle est la capacité de la revue à jongler avec le maintien d'un équilibre instable entre son indépendance comme média exprimée dans sa profession de foi et le fait que plusieurs figures de proue de la revue sont des militantes des Collectifs Féministes, à commencer par Lidia Falcón.

58 « Polémica, La mujer es una clase », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 56-57.

59 « Respuesta a Lola Gavira : la mujer es una clase », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, 15.

4.2. RUBRIQUES ET IDENTITÉ ESTHÉTIQUE

4.2.1. THÉMATIQUES ET PRINCIPALES RUBRIQUES

Si les premiers numéros n'ont pas encore de rubriques précises, à partir du numéro trois le sommaire de la revue semble être presque fixé avec une série de sections qui ne vont guère se modifier. Il s'agit des rubriques telles que « culture », « testimonio », « reportaje », « Nena ne t'enfilis », « Sin miedo a volar », « Hemeroteca » ou encore « Cartas a Vindicación ». D'autres sections apparaissent toutefois au fil du temps : « Misóginos emboscados », à partir du numéro 10 ; « Recital del ama de casa », rubrique écrite para Marisa Híjar, à partir du numéro 11 ; tandis que d'autres disparaissent comme « Ellos se retratan », section coordonnée par l'éditrice brésilienne Beatriz de Moura où elle interviewe un homme issu du milieu intellectuel⁶⁰. En ce qui concerne les thématiques, dont nous parlerons plus en détail dans le chapitre suivant, on peut distinguer plusieurs axes qui articulent la publication. Le premier est celui de la culture dont l'importance est tout à fait significative par rapport à l'ensemble de la publication. Celle-ci est abordée dans trois volets. Un premier qui porte un regard féministe critique sur l'actualité culturelle (spectacles, livres, cinéma, entretiens avec des femmes issues de la culture ou du monde de l'art). Cet agenda culturel est coordonné par l'écrivaine catalane Ana María Moix.

Le deuxième volet comporte une dimension « historique » visant à récupérer et à rendre visibles les femmes « remarquables » du passé, à travers la rubrique « Sin miedo a volar » coordonnée par Marta Pessarrodona, où l'écrivaine catalane présente la vie et l'œuvre des écrivaines espagnoles et internationales. La question de la « mémoire » est également abordée à travers les combats passés des femmes dans la rubrique « Hemeroteca » coordonnée par Ana Estany. Il est à noter que cette rubrique dialogue souvent avec une autre intitulée « Derecho a », coordonnée par l'avocate Nuria Beltrán, où l'on scrute une loi qui fait l'actualité politique et qui constitue le reportage principal. Enfin, les politiques nationale et internationale sont abordées dans plusieurs rubriques, généralement sous la plume de Lidia Falcón. La première parfois abordée dès l'édito, signé *Vindicación*, ainsi que dans « Iberia », rubrique coordonnée par Lidia Falcón ; dont le titre est peut-être un clin d'œil à la mythique

60 Cette section coordonnée par l'éditrice brésilienne Beatriz de Moura était consacrée à une interview avec un homme du milieu intellectuel. L'interview portait fondamentalement sur les relations amoureuses hommes-femmes, le couple ou la sexualité masculine. La section s'accompagnait du portrait de la personne interviewée réalisé par Colita. Les deux premiers numéros de la section, et les derniers, ont été consacrés à l'architecte Oriol Bohigas et à l'éditeur José Maria Castellet, choix qui ne devait pas surprendre pour leur amitié avec certaines des collaboratrices de la revue. DE MOURA, Beatriz, « Ellos se retratan. Oriol Bohigas. La amante », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 24-26 ; DE MOURA, Beatriz, « Ellos se retratan. José Maria Castellet. El ligue : antes, durante y después », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 46-48.

rubrique de *Triunfo* « Celtiberia Show » gérée par Luis Carandell. Cette section sert à Lidia Falcón de tribune pour analyser l'actualité politique du pays. Elle y porte un regard critique sans concession sur les étapes qui menèrent à l'instauration progressive d'un système démocratique en Espagne (préparation des premières élections législatives depuis la Seconde République, Constitution de 1978, lois, réformes, pactes entre les différents partis politiques). Le ton est donné dès le premier numéro et n'évoluera pas beaucoup par la suite. La rubrique internationale est également coordonnée par Lidia Falcón mais y participent d'autres collaboratrices telles que Marisa Híjar ou Elvira Fajardo, correspondante en Italie, qui aborde tout particulièrement les questions relatives au pays transalpin. Cette rubrique s'attache notamment à la politique des pays dits du « Tiers Monde », surtout pour informer les lecteurs sur les crises que ces pays traversent (coups d'état, instauration de dictatures), dénoncer les effets dévastateurs du néocolonialisme mais aussi pour mettre en lumière les mouvements de libération existant dans les pays qui se battent pour leur indépendance. Une attention toute particulière est portée au rôle des femmes dans les combats (les femmes sahraouies ou algériennes en sont un exemple).

Ayant étudié à l'*Intituto Norteamericano* de Barcelone, et ayant fait un séjour aux États-Unis en 1975 où elle rencontre une grande quantité de féministes étatsuniennes⁶¹, Regina Bayo est la responsable avec, dans un premier temps Paloma Saavedra, puis par la suite avec Encarna Sanahuja de la rubrique « Mujeres del Mundo » qui présente sur une ou deux pages des informations brèves relatives aux associations et aux collectifs féminins ou féministes qui existent en Espagne et dans le monde. En tant que revue au service du mouvement féministe, *Vindicación* se doit en effet d'informer et de donner de la visibilité aux mouvements féministes pour leur permettre également d'entrer en contact les uns avec les autres en fournissant dans chaque numéro leurs coordonnées. Suivant cette logique de dialogue et d'échange, d'autres rubriques s'attachent à aborder les débats voire les polémiques féministes (« La razón de la sinrazón que con la razón se entiende », « Polémica »). Puisque informer sur toutes les questions qui touchent et intéressent les femmes est l'un des principaux objectifs de *Vindicación*, d'autres sections telles que « Cartas a Vindicación » s'attachent à donner la parole aux lectrices mais aussi aux lecteurs. Relevant d'une démarche comparable, la section « Nos comunican » ou « Buzón de noticias », égrènent quelques nouvelles brèves de la vie militante, dans les quartiers ou à l'université, fournies soit par les lectrices, soit par l'équipe de rédaction.

61 Ces rencontres vont se révéler très importantes pour *Vindicación* et pour la suite des projets féministes de Lidia Falcón au sein de l'OFR mais surtout du Parti Féministe Espagnol. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

4.2.2. LES IMAGES AU SERVICE DU FÉMINISME : ESTHÉTIQUE ET SUPPORT VISUEL DANS *VINDICACIÓN FEMINISTA*

La qualité esthétique de *Vindicación Feminista* contribue à définir sans doute l'identité de la revue et parfois, à alimenter les accusations d'élitisme⁶². Pour Carmen Alcalde cette qualité était indispensable puisque, bien que la revue cherchât à s'adresser à toutes les femmes, la journaliste catalane savait en réalité que la revue s'adresserait davantage au milieu artistique et intellectuel qu'elle fréquentait et qui, par conséquent, apprécierait un contenu de bonne qualité tout comme une esthétique soignée⁶³.

En ce qui concerne les éventuelles influences esthétiques et le contenu, la chercheuse María Ángeles Larumbe mentionne que *Vindicación* se serait inspirée des revues comme l'étaisunienne *Ms* ou l'anglaise *Spare Rib* fondée respectivement en 1971 et 1973. L'esthétique et la ligne éditoriale peut ressembler également à celle de la revue féministe italienne *Effe* fondée en 1973 et à laquelle Lidia Falcón avait parfois collaboré⁶⁴. D'après les fondatrices, l'esthétique de *Vindicación* s'inscrivait davantage dans la ligne de publications catalanes antérieures comme la revue *Presència*. C'est d'ailleurs le graphiste catalan Jordi Fornas, lequel avait conçu les couvertures de *Presència*, qui a collaboré au début de l'aventure avec Toni Miserachs pour l'élaboration de la couverture de *Vindicación*. Leurs recherches esthétiques s'inscrivaient dans la tradition du design, du graphisme et de la photographie en Catalogne influencée également par des courants étrangers comme le Pop Art qui arrive en Catalogne à partir des années 1960⁶⁵.

L'esthétique de *Vindicación* est également marquée par la place de choix accordée à la photographie dans l'ensemble de la revue. Les travaux de Colita, principale collaboratrice photo de *Vindicación* et, dans une moindre mesure, les travaux de Pilar Aymerich, contri-

62 Nous en parlerons plus en détail dans le chapitre 8.

63 Carmen Alcalde s'exprime en ces termes sur l'importance de la qualité de la revue : « Es lo principal [en parlant de l'esthétique] si quieres hacer algo para el público y sobre todo para los quioscos, si no tiene una buena presencia, y sí estaba dirigida más o menos a un medio artístico, intelectual, que estaban muy motivados entonces, había gente muy buena, como Toni Miserachs, de diseño, era gente buenísima que estudiaba en Bellas Artes, todos tenían sus intereses eran realmente buenos, yo lo que supe es encontrar la gente buena. [...] La estética fue lo que movió realmente, lo poco que se compró en los quioscos, offset unas portadas, todas », Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

64 Nous parlerons des relations entretenues par l'équipe de *Vindicación Feminista* avec les consœurs d'autres revues féministes étrangères dans le chapitre sept de la thèse.

65 La plupart de ces graphistes-photographes catalans entretenaient des contacts étroits avec les étrangers. Une partie d'entre eux avait vécu en France ou en Angleterre. La Catalogne était, à ce moment-là, une terre fertile adaptant à la tradition catalane les influences venues d'ailleurs comme l'esthétique Pop qui entre en Espagne grâce aux graphistes et artistes de la « gauche divine », Voir notamment : FORTEA CASTILLO, M. Àngels « La Gauche Divine y su papel determinante en el triunfo del movimiento pop ». I Simposio de la Fundació Història del Disseny (FHD), « Diseño y franquismo », février 2018. Disponible en ligne : <http://www.historiadelldisseny.org/wp-content/uploads/La-Gauche-Divine-y-su-papel-determinante-en-el-triunfo-del-movimiento-popM.-Angels-Fortea.pdf>

buent à définir l'esthétique de la revue et en font sa qualité. D'autres photographes collaborent sporadiquement à la revue. C'est notamment le cas d'Oriol Maspons qui appartenait à la « gauche divine » catalane et Marisa Flórez⁶⁶.

4.2.2.1. ISABEL ESTEVA, ALIAS « COLITA » ET PILAR AYMERICH : DES PIONNIÈRES DE LA PHOTOGRAPHIE DE PRESSE EN CATALOGNE

Sans entrer dans l'histoire de la photographie en Espagne, et, en l'occurrence, en Catalogne, il nous semble important d'apporter quelques informations générales afin de montrer à quel point les travaux de Colita ou de Pilar Aymerich représentent aussi un renouveau dans ce domaine artistique étroitement lié à l'essor culturel et artistique que connaît la Catalogne à partir des années 1960. Ce renouveau a été également favorisé par une série de revues journalistiques qui seront le support et la plateforme contribuant à renouer avec une tradition photographique catalane des années trente, brisée par la dictature.

Dans les années trente, on assiste au niveau international à l'essor de la presse illustrée et du photoreportage, au sein desquels se développe une photographie aux vertus communicatives dont les instantanés de Robert Capa sont une excellente illustration. En Espagne, la fin de la guerre civile marque le coup d'arrêt de cette évolution. Comme le signale Andreu Català, fils du célèbre photographe Francesc Català Roca, après la guerre civile : « la fermeture des frontières marquera le début de deux décennies d'un ostracisme lamentable : les héritiers d'une culture iconographique séculaire et très riche vont finir congédiés, ignorés, réduits au silence, quand ils ne seront pas exilés ou exécutés⁶⁷ ». En effet, après l'instauration de la dictature, l'importance de la photographie se réduit drastiquement, en partie en raison du manque de moyens et du manque de formation. À partir des années 1950, une nouvelle génération de photographes voit le jour, menée par Francesc Catàla Roca – fils de Català-Pic –

66 Moins médiatique que Colita ou Pilar Aymerich, la photographe Marisa Flórez est néanmoins l'auteure de photographies emblématiques de la transition à la démocratie. C'est le cas de l'image qui nous montre l'actrice Susana Estrada, figure phare du « Destape », dont on voit un sein, alors qu'elle reçoit le prix du journal *Pueblo* en 1978 des mains du futur maire madrilène Enrique Tierno Galván. D'ailleurs, c'est cette photographie de Marisa Flórez qui sert à illustrer la couverture du livre de Manuel Vazquez Montalbán, *Crónica sentimental de la Transición* (1985). On peut évoquer aussi l'instantané de la « Pasionaria » bras dessus bras dessous avec le poète Rafael Alberti descendant les marches du Congrès, le 13 juin 1977, deux jours avant les premières élections présidentielles de la démocratie.

67 Catalogue de l'exposition *Francesc Català Roca. Regard sans frontières/mirada sense frontera*, Perpignan, 2006, p. 6.

ou encore Xavier Miserachs, qui publient principalement leurs clichés dans des livres photos albums et dans des hebdomadaires illustrés⁶⁸. Dès la deuxième moitié des années 1960, la création de nouvelles revues s'accompagne d'un nouvel essor de la photographie, notamment de la photographie de presse et ce, d'autant plus que la culture de masse tend à accorder une place prépondérante à l'image au détriment du texte. Dès lors, on voit des photographes renommés, tels que Xavier Miserachs ou des jeunes femmes prometteuses telles que Colita (1940-) ou encore Pilar Aymerich (1943-), commencer à travailler pour la presse notamment pour des revues comme *Destino* ou *Triunfo*.

Lorsque *Vindicación* est fondée, les deux photographes citées sont déjà une référence dans leur milieu. L'une et l'autre vont mettre leur savoir-faire au service de *Vindicación* qui cherche à illustrer ses reportages avec des photos de qualité. Mais les photographies ne servent pas seulement à illustrer les reportages ou les articles, elles insufflent aussi un caractère personnel à la revue.

L'importance des photos dans les reportages d'investigation est évidente en tout premier lieu par la place physique qu'elles occupent dans l'ensemble. Sur un volume global d'une dizaine de pages, souvent presque un tiers est consacré aux photos. Parfois, on compte entre huit et dix photos occupant jusqu'à la moitié de la page, voire même quelques fois la page entière.

Dans *Vindicación*, Colita est chargée des photographies illustrant le reportage de fond de la section « Dossier » de chaque numéro. Elle commence par réaliser les couvertures des numéros, pour lesquelles elle crée parfois des photomontages⁶⁹, puis les campagnes féministes, notamment celles María Ángeles Muñoz⁷⁰, ou encore la campagne sur le divorce⁷¹, et finit par diriger l'ensemble du design visuel de la publication, en réalisant les photos ad hoc. Pilar Aymerich collabore aussi aux reportages d'investigation de la revue sous forme de « photoreportage » et illustre également les articles sur les manifestations féministes notamment les mobilisations. Certains de ses clichés pris lors des mobilisations féministes atteignent presque le statut d'icônes. C'est notamment le cas d'une image sur laquelle on voit une femme portant un enfant sur ses épaules et le slogan « jo també sóc adultera » prise lors de la

68 Sur l'histoire du photo-livre en Espagne et pour une analyse des exemples les plus représentatifs se reporter à : FERNÁNDEZ, Horacio (ed.), *Fotos & libros. España 1905-1977*, Madrid, AC/E, Acción cultural española, Museo Reina Sofía, 2014.

69 Un des photomontages les plus célèbres de *Vindicación* est celui réalisé par Colita pour la Une du numéro 4 de la revue. On y voit un poing qui sort d'un seau pour illustrer le dossier sur le travail ménager. Sur vingt-huit couvertures, sans compter le numéro spécial avortement (qui a d'ailleurs une esthétique très différente), vingt-six couvertures comportent une photographie, dont neuf sont de Colita et une de Pilar Aymerich.

70 María Ángeles Muñoz fut accusée d'adultère par son mari qui l'abandonna très peu de temps après leur mariage, et demanda la garde de leur fille. Nous en parlerons dans le chapitre 5.

71 Notons que les photographies de Colita chez *Vindicación* seront publiées pour illustrer aussi des reportages du magazine *Interviú* avec lequel Colita collabore aussi étroitement sur les mêmes sujets : la prostitution, le travail des femmes ou le divorce.

manifestation pour la réforme du Code Civil et l'élimination du délit spécifiquement féminin d'adultère à l'occasion du procès de María Ángeles Muñoz⁷².

Colita et Pilar Aymerich sont toutes les deux autodidactes et influencées par la photographie étrangère. La première dont le travail, dans les années 1960 et 1970, s'inscrit dans le sillage du photoreportage classique, cite le photographe français Henri Cartier-Bresson comme une référence incontournable⁷³. La seconde s'inspire de la photographie documentaire celle de Dorothea Lange ou de Walker Evans, célèbres par leur style « documentaire » sur les hommes et femmes aux Etats-Unis durant la Grande Dépression. Elle est marquée également par les portraits de Ricard Avedon ou encore par la photographie humaniste française⁷⁴, née pendant les années trente, et dont Robert Doisneau est l'un des chefs de file⁷⁵. Pilar Aymerich, après avoir suivi des études de direction théâtrale à l'EADAG, part à l'étranger à la fin des années 1960. C'est à Londres, où elle séjournera un an, puis à Paris où elle passera une autre année, que la jeune catalane commence ses premiers travaux de photographe. À Paris, elle apprend les bases de la photographie et les techniques d'élaboration de l'image photographique auprès d'un oncle paternel qui avait été photographe durant la guerre civile pour le *Commissariat de propagande de la République* avant de partir en exil. Après cette période fondamentale d'apprentissage, Pilar Aymerich rentre à Barcelone où elle entame une étroite collaboration avec son amie Montserrat Roig qui débute comme journaliste et romancière. Leurs travaux paraissent notamment dans *Serra d'or* ou *Triunfo*⁷⁶.

Colita, pour sa part, comme nous l'avons déjà évoqué, commence à se former dès le début des années 1960 alors qu'elle est âgée d'à peine 20 ans, auprès de photographes renommés de l'époque comme Oriol Maspons, Julio Ubiña mais surtout Xavier Miserachs avec qui elle travaille à l'époque en tant qu'assistante de photographie⁷⁷. Comme eux, elle pratique un type de photographie qualifié d'« humaniste » qui tente de représenter les aspects pittoresques ou significatifs de la vie quotidienne des quartiers ainsi que les us et coutumes de la population ou encore les conditions de vie et la précarité de Barcelone aux débuts des

72 Elle réalise aussi une série sur l'occupation des femmes de l'Eglise de « Sant Andreu » en soutien à la grève de l'entreprise « Motor Ibérica » dont *Vindicación* parle à plusieurs reprises, mais les photos serviront pour un reportage à *Triunfo*.

73 ROSÓN VILLENA, María, « Colita en contexto : fotografía y feminismo durante la transición española », *Arte y Políticas de Identidad*, Universidad de Murcia, Vol. 16 (2017), p. 59-60. Disponible en ligne : <http://revistas.um.es/api/article/view/317041>

74 Sur la photographie humaniste se reporter par exemple à BEAUMONT-MAILLET, Laure et DENOYELLE, Françoise, *La photographie humaniste, 1945-1968. Autour d'Izis, Boubat, Brassai, Doisneau, Ronis...* (Catalogue de l'exposition), Paris, Editions de la BNF, 2006.

75 Entretien avec Pilar Aymerich. ROSÓN, María, entretien inédit, le 5 mai 2015, Barcelone.

76 En 1969, elles remportent le prix de la revue *Serra d'or* grâce à un reportage sur trois jeunes écrivains catalans.

77 REGÀS, Rosa et RUBIO, Olivia María, « La gauche divine », catalogue de l'exposition, *La gauche divine*, Ministerios de educación y cultura, Barcelone, Lunwerg editores, 2000, p. 133. Tout comme Jordi Fornas, en 1967, Colita collabore avec la maison de disque Edigsa, promotrice de la Nova Cançió.

années cinquante⁷⁸. Elle entretient par ailleurs des liens étroits avec le groupe de réalisateurs de l'*Escuela de Barcelona* pour lesquels elle travaille en tant que photographe sur la plupart de leurs films⁷⁹.

Nous allons à présent nous pencher sur trois reportages photographiques emblématiques afin de décrypter l'identité visuelle de la revue et d'illustrer le dialogue qui s'instaure entre texte et photographie : deux séries de Colita, l'une sur la prostitution, l'autre sur les femmes gitanes, deux exemples d'« antiféminas » photographiées par Colita qui peuplent les pages de *Vindicación Feminista*, et le célèbre reportage photographique que Pilar Aymerich réalise sur la prison de la Trinidad avec la journaliste Maite Goicoechea.

4.2.2.2. LES « ANTÍFEMINAS » DE *VINDICACIÓN*

Contrairement au photoreportage réalisé par Pilar Aymerich sur la prison de la Trinitat, les photographies de Colita utilisées pour illustrer le dossier sur la prostitution paru dans le deuxième numéro et celui sur les femmes gitanes (n° 2 et n° 13) n'ont pas été prises spécifiquement pour *Vindicación*. Elles sont en réalité issues de séries réalisées dans les années 1960 et soulignent l'intérêt précoce de la photographe pour les sujets en marge de la société (le monde gitan, les bidonvilles) et les femmes « hors champ » qui incarnent une féminité non-conforme avec le modèle univoque prôné par le franquisme. Suite à la parution de certains de ses clichés dans *Vindicación*, Colita composera et publiera en 1977, avec Maria Aurèlia Capmany, l'album *Antifemina* qui permet de mieux comprendre sa démarche.

« J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf⁸⁰ ». Voilà ce qu'écrivait l'écrivaine française Virginie Despentes dans l'introduction ouvrant son célèbre essai *King Kong théorie* et qui nous semble, toutes dis-

78 Nous pouvons rappeler par exemple les travaux de Francesc Català Roca sur les bidonvilles gitans de Montjuïc mais aussi la série sur la *bailaora* Micaela Flores Amaya, alias « La Chunga » en 1955. Sur les photographies de Francesc Català Roca sur la ville et les habitants de Barcelone voir notamment : RUIZ-ZAFÓN, *La Barcelona de Català Roca*, Barcelona, Ajuntament de Barcelona, 2008.

79 L'*Escola de Barcelona* désigne un mouvement du cinéma catalan développé dans les années soixante, suivant le modèle de la Nouvelle Vague française. Il rassemble des réalisateurs mais aussi des journalistes et des photographes comme Colita. Le groupe était d'ailleurs en lien étroit avec la Gauche Divine. La revue de cinéma et spectacles *Fotogramas*, créée dans les années 1940, devient dans les années 1960 le canal d'expression du groupe. Colita est d'ailleurs une des photographes à y être le plus publiée, RIAMBAU, Esteve et TORREIRO, Casimiro, *Temps era temps. El cinema de l'Escola de Barcelona i el seu entorn*, Barcelona, Generalitat de Catalunya, 1993, p. 209.

80 DESPENTES, Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Éditions Grasset, Le livre de poche, 2006, p. 9.

tances gardées, correspondre à ce qui, trente ans auparavant, avait motivé Colita mais aussi Maria Aurèlia Capmany à élaborer à quatre mains l'album-photo *Antifemina*. Le prologue de l'album-photo *Antifemina* explique : « las imágenes que vamos a ofrecer son, ni más ni menos, que el reflejo en el ojo de la cámara de lo que está ahí ». Les photos de Colita se veulent donc « objectives ». Elles n'en sont pas moins transgressives du fait qu'elles rendent visible une réalité, en l'occurrence féminine, souvent cachée, « jamás revelada en la tónica imagenería femenil⁸¹ ». Mais, qui sont ces « antifeminas » dont nous parlent les auteures ? On pourrait le deviner dans la phrase de Despentes : les vieilles, les prostituées, les femmes des cabarets, les malades, les femmes paysannes, les femmes gitanes, ou encore les femmes de la campagne, de la mer, celles qui habitent les bidonvilles, celles qui s'échinent dans les usines. Autrement dit, la femme qui « no quiere ver nadie, pero que es auténtica y real, la que no tiene veinte años, la que no es guapa⁸² ».

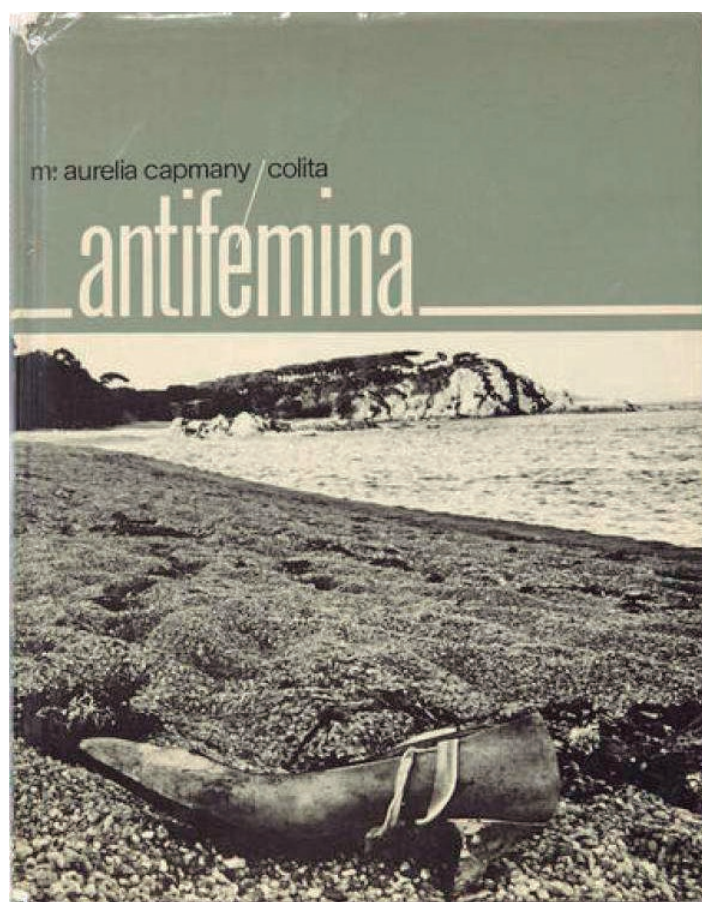


Fig. 35. Couverture, *Antifemina*, 1977.

81 CAPMANY, M^o Aurèlia et Colita, *Antifemina*, Madrid, Editora Nacional, 1977, p. 7.

82 Propos de Colita cités dans FERNÁNDEZ, Horacio (ed.), *Fotos & libros. España 1905-1977*, op. cit., p. 234.

La série photographique sur la prostitution publiée dans le numéro 2 de *Vindicación* est composée de cinq photos de Colita puis de trois photos en noir et blanc tirées des archives de la revue et enfin d'une reproduction d'un tableau de Toulouse Lautrec, « El salón de la calle de Moulines », représentant plusieurs prostituées assises dans une maison close. Ici, ce sont les femmes prostituées qui sont mises à l'honneur. La première photo montre quatre femmes de dos se tenant par le bras, avec un cadrage qui souligne leurs hanches, mises en valeur par leurs jupes moulantes au niveau de la taille. Elle évoque aussi une sociabilité et une complicité féminine très caractéristique que l'on trouve dans d'autres instantanés de l'époque montrant, par exemple, des groupes de filles se promenant dans la rue, se tenant par le bras, sous le regard attentif d'hommes souvent solitaires. L'emplacement de la photo en rapport au texte est aussi très parlant puisqu'elle s'insère dans la partie des témoignages des prostituées ; ce qui peut servir à renforcer les considérations sur l'importance des liens entre les prostituées. Suivant les caractéristiques de la photographie humaniste, le décor, autrement dit l'endroit où l'action se déroule a un rôle central puisqu'il permet de montrer les personnages dans leur environnement ; d'où la valeur documentaire de ces instantanés parfois teintés d'une certaine idéalisation du sujet. Dans le cas du sujet sur les prostituées, la rue tient une place de choix. C'est un lieu de sociabilités multiples ; c'est aussi un lieu de transgression pour les femmes, d'où l'expression euphémistique « *mujer de la calle* » employée pour désigner les femmes de réputation douteuse. Comme le montre les photographies du reportage, prostituées et clients se repèrent mutuellement dans ce lieu de passage où les protagonistes concluent ensuite leur marché avant d'entrer dans les bâtiments délabrés du célèbre quartier chinois « *Barrio chino* » barcelonais, l'actuel « *Raval* », situé près du port ; lieu autrefois d'arrivée des marins désireux de s'offrir du bon temps avant de repartir en mer. La photographie qui clôt le reportage est un peu différente : elle nous montre une femme séduisante. Le travail sur la lumière y est pour beaucoup. Le jeu de clair-obscur permet de mettre en valeur les différentes parties de son corps et de souligner la blancheur de la peau. Elle montre le décolleté, les épaules ou encore une partie du visage sur lequel on peut deviner une bouche pulpeuse, des cils épais. D'autres détails du décor amplifient le côté érotique de l'image, notamment la vision d'une partie de ce qui pourrait être un soutien-gorge dont les bretelles tombent sur les épaules du modèle ou encore les longues boucles d'oreille qui tombent sur son cou.



Gauche: Fig. 36. « Documento. Las prostitutas », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 28.

Droite: Fig. 37. « Documento. Las prostitutas », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 36.



Ces clichés sont en réalité caractéristiques d'une certaine imagerie de ces années 1960. Ainsi, cette série n'est pas sans rappeler celle de Colom dans le quartier chinois de Barcelone, caractérisée par le cadrage dit « voyeur », des instantanés volés par un appareil photo caché au niveau de la taille. On pense aussi au travail de Xavier Miserachs, *Barcelone. Blanc i negre*, datant de 1964 qui a fortement marqué le jeune photographe à cette époque⁸³. Enfin, ces photos font écho aux instantanés de Català-Roca tels que « Señoritas paseando por la Gran Vía », où l'on retrouve le même point de vue que dans celles des prostituées de Colita, des groupes de femmes de dos, ou encore la photographie « Visita al barrio chino » de 1953 où l'on voit de dos encore deux prostituées bras dessous, bras dessous avec deux marins pénétrant dans la rue du quartier.

83 ROSÓN VILLENA, María, « Colita en contexto : fotografía y feminismo durante la transición española », *op. cit.*, p. 64.



En haut: Fig. 38. Colita, *Barrio chino*, Barcelone, 1969.

En bas, de gauche à droite:

Fig. 39. Francesc Català-Roca, *Señoritas paseando por la Gran Vía*, Madrid, 1952.

Fig. 40. Joan Colom, *El carrer*, Barcelone, 1958.

Fig. 41. Xavier Mixerachs, *Vía Layetana* [1962], *Série, Blanc i negre*, Barcelone, 1964.

La série photographique sur les femmes gitanes, composée de huit photos et d'une Une, faisait partie de deux reportages publiés dans le deuxième numéro⁸⁴ et dans le treizième numéro⁸⁵. Le travail sur la lumière est de nouveau crucial, mais cette fois-ci sert à souligner les moindres détails : les rides et les veines des mains qui sont montrées avec une précision quasiment scientifique. La rue est à nouveau le décor par excellence dans lequel agissent les personnages. La rue évoque ici aussi une vie très portée sur l'extérieur. D'autres images évoquent des éléments associés au monde gitan dans l'imaginaire collectif : la danse et le chant, la célèbre robe à pois, les écharpes, les chignons ou les boucles d'oreilles. Bien que ce

84 PINEDA, Amparo, Reportaje, « Las « cali » entre el mito de la virginidad y el lumpen », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 41-44.

85 SAMPEDRO, BEGOÑA, Reportaje, « Mujeres gitanas : las más oprimidas, las más olvidadas », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 28-32.

ne soit pas indiqué, sur une des photographies on voit la célèbre « bailaora », Carmen Amaya, habillée d'une robe à pois, peut-être sur le point de sortir danser. Mais dans cette série ce sont surtout les enfants et leur regard qui sont les protagonistes. On les voit jouer pieds nus dans la rue, dans la cour, etc. Leurs visages, leurs regards expressifs, leurs cheveux ébouriffés ainsi que les éléments du décor (chiens errants, jouets) évoquent d'une certaine manière une enfance insouciante et recèlent aussi une certaine composante qui peut nous rappeler le mythe de l'enfant sauvage.



De gauche à droite:

Fig. 42. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976.

Fig. 43. « Las « cali » entre el mito de la virginidad y el lumpen », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 43.

Fig. 44. « Mujeres gitanas : las más oprimidas, las más olvidadas », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 29.

Paradoxalement, dans ce reportage rien n'est suggéré de la condition dramatique des femmes et des filles gitanes (manque d'éducation, très fort taux de natalité, marginalisation, comme l'indiquent les textes), ce qui crée, tout comme pour le sujet sur la prostitution, un décalage entre le ton des textes et les images qui pourrait être lié au fait que les photographies appartiennent à sa série *Luces y sombras* réalisée, elle aussi, dans les années soixante⁸⁶. Ce décalage est aussi lié au fait que le travail de Colita s'inscrit, comme nous l'avons évoqué précédemment, dans un courant humaniste au sein duquel « même plongé dans les difficultés sociales, les personnages restent dignes⁸⁷ ». Ainsi, les photographies qui adhèrent à cette mouvance tendent à mettre en valeur les personnes représentées, en l'occurrence ici les pros-

86 Rappelons que Colita avait commencé à s'intéresser au monde gitan au début des années 1960, en particulier à sa musique. En 1963, elle avait réalisé les portraits des personnages du film *Los Tarantos* de Francisco Rovira. À partir de ce moment-là, elle poursuit une série photographique sur les cantaoras y bailaoras de l'époque comme Antonio de Mairena, Carmen Amaya, Vicente Escudero, Antonio Gades, Camarón de la Isla ou encore Paco de Lucía, travail qui se matérialise dans le livre *Luces y Sombras del flamenco*, paru en 1973. Le livre fut réédité en 2003 avec le texte d'Ana Moix. MOIX, Ana, Colita et UBIÑA, Julio, *Carmen Amaya, 1963*, Barcelona, Libros del Silencio, 2013.

87 BEAUMONT-MAILLET, Laure et DENOYELLE, Françoise, *La photographie humaniste, 1945-1968*, op. cit., p. 2.

tituées ou les femmes gitanes. Colita définit ses travaux de cette époque comme une photographie « utilitariste », un outil servant à refléter la réalité sans réflexion artistique préalable. Cependant, Maria Rosón montre que Colita a entretenu un rapport souvent ambigu avec l'esthétique : elle veut rendre compte de la réalité sans artifice, mais ses cadrages mettant en valeur le personnage et son travail sur la lumière, sont révélateurs d'une quête esthétique⁸⁸ qui fait l'identité de son travail. D'autres « Antiféminas », c'est-à-dire des femmes hors des standards de la féminité photographiées par Colita, peuplent les pages de *Vindicación* notamment ses séries consacrées au cabaret de nuit, le Molino, aux femmes âgées et aux hôpitaux. Dans cette dernière, qui accompagne le reportage sur le suicide chez la femme, prédomine un sentiment de solitude et de désarroi renforcé par le décor (grandes salles d'attentes).



Los estudios –los hombres– suelen atribuir el suicidio femenino a la “fragilidad” emocional de la mujer. (Foto Colita)



Hay grupos humanos que viven en situaciones depresivas que aumentan la posibilidad del suicidio. (Foto Colita)

Fig. 45. « Suicidio: el último recurso de la mujer acorralada », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 25.

88 ROSÓN, María, « Colita en contexto : fotografía y feminismo durante la transición española », Conférence dans le cadre de l'exposition « Documental y neovanguardia. Prácticas fotográficas en los 70 », Musée Reina Sofia de Madrid, 11-26 mai 2015.

Disponible en ligne : <http://www.museoreinasofia.es/multimedia/colita-contexto-fotografia-feminismo-durante-transicion-espanola>

Si les photos de Colita sont issues, pour la plupart, de ses travaux précédents, les photos de Pilar Aymerich, quant à elles, sont généralement réalisées *ex-novo*, pour illustrer un reportage de la revue. La série à laquelle nous allons nous intéresser est celle du reportage sur la prison des femmes de *La Trinitat* à Barcelone⁸⁹ à laquelle la revue consacre plusieurs articles au fil des numéros. La série photographique a été réalisée à l'occasion de la réforme pénitentiaire de 1978⁹⁰, qui, entre autres, a eu pour conséquence, le remplacement des redoutables religieuses de l'Ordre de *Las Cruzadas*, chargées jusque-là de contrôler la prison, par des fonctionnaires⁹¹. Pour réaliser le reportage Maite Goicoechea et Pilar Aymerich sont allées à la prison à la rencontre des détenues et du nouveau personnel. Elles y sont restées vingt-quatre heures afin de découvrir les changements survenus après la réforme pénitentiaire et de capter des images de ce moment unique.

Dans le reportage photographique, composée de huit photographies y compris celle de la couverture, ce sont les détenues qui sont mises en avant. L'expression qui se lit sur le visage des femmes détenues, leur attitude détendue, une cigarette à la main, certaines portant un pantalon (ce qui était jusqu'alors interdit) : tout dans ces images rend compte de la nouvelle atmosphère que l'on peut presque qualifier de bon enfant, qui règne dans la prison. Les nouvelles fonctionnaires sont également immortalisées par l'appareil photo de Pilar Aymerich : en costume officiel, souriantes, nous les reconnaissons, assises sur le banc à côté des détenues, ce qui illustre la nouvelle relation entre ces deux collectifs. Le dialogue et le respect semblent être les mots d'ordre du moment et ils sont suggérés par l'image dans laquelle une prisonnière s'adresse à la journaliste et à la photographe sous le regard attentif d'une fonctionnaire qui semble cependant respecter les mots de la jeune femme. Les photographies rendent également compte des espaces de socialisation : la cour, nouvel espace de liberté où désormais les prisonnières peuvent prendre le soleil en maillot de bain si elles le souhaitent, un salon de coiffure improvisé dans une des salles de la prison ou encore la salle à manger, sont autant de lieux où désormais toutes les prisonnières de droit commun ou politiques se retrouvent.

89 GOICOECHEA, Maite, « Reforma penitenciaria y cárceles de mujeres. Trinitat: una de cal, y otra de rejas », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 33-37.

90 GOR, Francisco, « Ley General Penitenciaria : la democracia en las cárceles », *El País*, 26 juillet 1979.

91 Pendant quelques jours, entre le départ des religieuses et l'arrivée des fonctionnaires, les détenues ont pu s'auto-organiser. Dolors Calvet ou l'avocate Magda Oranich s'y sont rendues afin d'aider à la nouvelle organisation. NASH, Mary, *Dones en trasió*, op. cit., p. 178-179.



Trenta y una rebeldes, entre pendas, arendales, y rebeldes, se le fue el alma a los niños dos años antes de convertirse a regatear la vida allí dentro comunemente. Entre esascan divididos en dos, por las entidades carcelares como en las y políticas—grupos antagonicos y obligatoriamente irreconciliables. Toda era cara de grima, muerdida, y los niños se conocían en las caras. Ahí se compartían comida, juegos, el ocio, los problemas, sus alegrías, sus melancolías, la amistad—algunos en amor—que han decidido como mejor enseñar la solidaridad y los servicios mutuos para hacer frente a una situación de extrema carencia que han pasado de todos los puntos de España, y coleccion de momentos con ellos, simplemente, mirando y disfrutando la vida.

Trenta dentro de la inevitable organización carcelaria. Estas señores vestían de civil desde orden sajones de Madrid que se les impusieron los uniformes de los que impusieron las Cruzadas y parecen dispuestos a colaborar, aunque algunos se explican con una cabeza sólo aprendida a pensar y a la que se le dice: *que para él nuevo una disciplina, como*



Las verdades de las internas van mucho más allá del contenido de la circular de la Dirección General de Cárceres con las nuevas órdenes para aplicar la reforma penitenciaria. Le reformo se contenta con dejar que las reclusas visiten parientes, fumen, tomen el sol en balcones —situado que lo hacen en porterías—, reciban visitas, se bañen en piscinas, se bañen con cascadas y salgan a la calle de vez en cuando. A cambio de esto las internas llegan a un acuerdo con el jefe y el animoso García Yuliana para ocuparse notoriamente de las tareas domésticas de la prisión al pasado. Pero las otras verdades de las mujeres pocas han salido a reducir al entrar en concurrencia y en algunos casos son comidas a las prisiones de hombres: es el caso de estar en prisión porro, una cuestión de mamá y hasta de amor, de amor de la cárcel. En la



(Qual viene la risposta e l'attende con tutto il corpo)

rejas de su dormitorio (porque las políticas vivían la élite del centro de zona circual) y se encontraron de golpe y porrazo con la población real que querían abandonar los cuarteles de las autoridades militares y de la policía que se aferraba entre muros altos. Ellos, de ideología libertaria, y las acusaciones de ser dropochad han hecho buena amistad.

Las políticas, sobre todo, pasan en cantidad de todo lo que significa alabar la reforma, aunque reconocen que antes de ellos se había hecho un trabajo de estructura en tejedor la élite no debía existir. Se han sumado como los demás a las tareas diarias de infraestructura, porque si no se los hubiera llamado la atención y también porque la apertura supuestamente de Madrid para que colaboraran entre sus miembros de la élite no les ha ido una vez conculca. O confundido o metido en no existir a Yonkers.

En primer lugar, aquí pesan políticas somas todas: la que rodea, la que firma o la que se promueve. Otra cosa que nos cabre mucho es el desmarcarse con que están habiendo las periódicas de la reforma penitenciaria, que están retratando esta cárcel como un hotel de cinco estrellas. Todo se limita a hacer comparaciones entre la zona que está mejor...

después de las Cruzadas. A nosotros no nos molesta mucho porque seguimos aquí, en la cárcel, y como comprenderán no vamos a hacer propaganda de esta lucha reformista y seguimos aquí, queriendo o no es la represión y cada uno entre sus mujeres. Y luego está el rollo de la antipatía. De antipatía nada porque habíamos abierto las puertas de la cárcel y molían a la mol...

A Olvera, con seis años de oleaje encima por flotar diez kilos de maribambas también le rota lo de la reforma porque no entiende cómo pueden encontrar a alguien por flotar una hierba que hoy se vende hasta en Agüera poblados. Olvera es un artista y pesa de todo. A pesar de ser la ideología del cambio los primeros días se las ha arreglado para montarse un pequeño taller que produce y vende un poco de vino por la palabra; a las puertas de dormitorio general decorado con todo el ímpetu del mundo a partir de otros elementos rudimentarios (una mesa, una silla, unas montañas, unos techos, una línea indirecta) donde se refugia las 24 horas del día. A Olvera la mantiene viva y lo que su particular filosofía vital y el poderoso sentido del humor de que está dotada. Sus dibujos están llenos de color.

ELVIRA: ¡Qué risa es la tuya! Cuando más tiempo paso en esta oficina me entran ganas de irme a casa a estar con mi familia. Me lo he acordado para pillar, pero ya me olvidé. En este estudio recibí a todo el mundo que quiere verme con la mayor de las molestias (en el tocador los Supertramp).

VINDICACIÓN. Tú eres la víctima de la nueva situación. Gracias a tus informes el director de circo es el jefe de la Cruzada. Algo plantearé todo el caso que he dejado decir. (Se levanta para irse a la oficina de García Valtés alguna concejala nueva.)

ELVIRA: El día que yo le pida algo a San Carlos (pobre, es tan conificado...) será un indulto particular. El rollo del régimen abierto conmigo no va a pague ya no sueldo.

Y una sala de la cárcel de mujeres de Trinidad convencida de no haber encontrado maldad por ninguna parte y de que aquellas son unas buenas chicas, como ha dicho Mari Carmen al principio. A la salida, todas tienen la misma frase en la boca: Pon que tienen que desahogar sus cárcels. Los gutos—cuántos gatos, señor—yo en la puerta nos lanzan una mirada asesina. (No serán las Cruzs

Droite: Fig. 47. « Reforma penitenciaria y cárceles de mujeres. Trinitat: una de cal, y otra de rejas », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 37.



Fig. 48. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978.

De fait, la photographie a une place de choix indiscutable dans la revue, en particulier dans les reportages. Les images ne servent qu'à illustrer certaines rubriques mais elles constituent un discours à part entière. D'ailleurs, certains des reportages photographiques que nous venons de commenter constituent des travaux photographiques à part entière créés *ex-novo* comme un tout narratif⁹². De même, paraissent dans *Vindicación* des travaux photographiques initialement publiés sous la forme d'albums-photos et dirigés à un public plus confidentiel et amateur de photographie. La revue a ainsi contribué à donner une meilleure diffusion à certains travaux photographiques⁹³.

Ces photos illustrent aussi la sensibilité d'une génération, en particulier les secteurs intellectuels de gauche à l'égard des personnes en « marge » de la société. L'intérêt pour les gitans peut aussi s'inscrire dans une sensibilité de la gauche, en l'occurrence catalane, sur les plus démunies ou sur les conditions de vie de certains quartiers de la capitale catalane et de la banlieue barcelonaise liées au phénomène des bidonvilles construits autour de Barcelone par les milliers de familles venues des quatre coins de l'Espagne⁹⁴.



Gauche: Fig. 49. Francesc Català Roca, *Gitanilla de Montjuïc*, Barcelone, 1950.



Droite: Fig. 50. Oriol Maspons, *Somorrostro*, Barcelone, 1958.

92 L'importance de ces photographies tout comme celles de Colita est toujours d'actualité. En effet, elles ont récemment fait l'objet d'une exposition temporaire au musée Reina Sofia sous le titre « Poéticas de la democracia » ; où une salle est dédiée aux images du mouvement féministe, y compris la série originale que Pilar Aymerich a réalisée sur la prison de la Trinitat pour *Vindicación*. Exposition, « Poéticas de la democracia. Imágenes y contraimágenes de la Transición », *op. cit.*

93 Nous faisons référence notamment aux albums-photo publiés par Colita comme celui sur le flamenco, *Lucas y sombras*.

94 La photographie de Colita, son travail avec la lumière et l'intérêt pour les personnes, les groupes en « marge » peuvent nous rappeler aussi le travail photographique de Cristina García Roderó, en particulier sa série intitulée *España oculta* (Espagne cachée) réalisée entre les années 1970 et 1980. Les photographies en noir et blanc de cette série nous montrent l'Espagne que l'on peut qualifier de « profunda » voire traditionnelle, profondément liée à une religiosité forte : les processions, les habitants de la campagne, les enfants, les gitans nains. Comme le souligne Julio Caro Baroja dans l'épilogue qui ouvre l'album, les photographies de Cristina García ont une grande valeur ethnographique et anthropologique, puisqu'elles reflètent des vies, des sociétés qui sont totalement inconnues pour une grande partie de la société. GARCÍA RODERO, Cristina, *España oculta*, Barcelona, Lunewerg Editores, 1999.

Si certains clichés recèlent une imagerie collective, ils sont aussi le reflet de la vision des photographes sur la place des femmes dans la société et notamment dans le processus politique (nous pouvons également évoquer la série de Pilar Aymerich sur les femmes qui se sont enfermées dans l'Eglise de Sant Andreu en solidarité avec les travailleurs de Motor Ibérica). On voit aussi, à travers les travaux de Colita, des réflexions précoces qui commencent timidement à émerger au sein du mouvement féministe. Son intérêt de refléter des modèles non hétéro-normatifs de femmes, ou bien la question de l'érotisme et la transgression sexuelle féminine, complexifie aussi le discours de *Vindicación* sur ces questions liées notamment à la représentation médiatique des femmes (nous pensons à l'exemple des travailleuses de la salle de spectacle *El Molino*, ou le cas de sa vedette emblématique, Christa Leem dont nous parlerons plus tard⁹⁵).



Fig. 51. Pilar Aymerich, *Encierro de las mujeres de Motor Ibérica*, 1976.

95 Nous parlerons plus en détail de la question de la représentation médiatique des femmes et du discours de *Vindicación* dans le chapitre 6.

4.3. « SI JE NE PEUX PAS RIRE CE N'EST PAS MA RÉVOLUTION⁹⁶ » : L'HUMOUR, L'IRONIE ET LE SARCASME CHEZ *VINDICACIÓN*

Nous allons à présent nous pencher sur les usages de l'humour⁹⁷ dans les pages de *Vindicación* car la revue se distingue par son esthétique très soignée, la qualité et l'extrême diversité de sujets traités, par la variété des approches, mais aussi par le ton des articles publiés. Celui-ci évolue entre la dénonciation et l'irritation (voire, surtout à la fin de l'aventure, la colère ou le désarroi), mais l'ironie, l'humour et le sarcasme ont une place de choix dans les textes et dessins publiés par la revue. Nous devons avant tout faire une distinction entre les sections humoristiques à proprement parler, dans lesquelles nous incluons les dessins humoristiques, et les sections qui, sans être humoristiques, se caractérisent par leur ton sarcastique et mordant, véritable marque de fabrique des articles et éditoriaux rédigés par Lidia Falcón.

De manière générale, nous distinguons, dans la revue, trois usages de l'humour qui, parfois, se recoupent sous une même rubrique. Le premier usage, que nous avons appelé « critique », comporte un côté « poil à gratter » assumé et moqueur qui tourne en dérision différentes situations de la réalité et qui vise tout principalement à mettre en évidence l'hypocrisie de certains secteurs de la société. Le deuxième usage, que nous avons appelé humour de « contre-attaque » ou de « détournement » suivant la phrase « la meilleure défense c'est l'attaque », vise à « détourner » les attaques misogynes et à dénoncer les idées reçues sur le féminisme et les féministes, bien ancrées dans certains secteurs de la société. Il permet aussi de démasquer le machisme parfois « caché » de diverses figures publiques voire des médias, par le biais principalement du sarcasme et de l'ironie. Enfin, un troisième emploi, que nous avons appelé « rire libérateur », se fonde notamment sur l'autodérision.

96 Nous avons pris l'expression prétendument attribuée à la militante anarchiste et féministe Emma Goldman, « If I can't dance, I don't want to be part of your revolution ».

97 Lorsque nous parlons de l'humour nous le faisons au sens large de la définition qui comporte un large éventail de mots et d'usages tels que l'ironie, la satire, le sarcasme, la plaisanterie ou encore l'absurde. Sur les différents usages de l'humour dans la littérature voir entre autres, MOURA, Jean-Marc, *Le sens littéraire de l'humour*, Paris, Presse Universitaires de France, 2010.

4.3.1. L'HUMOUR « POIL À GRATTER » DE VINDICACIÓN

Certaines rubriques de la revue assument sans hésiter un côté « poil à gratter » grinçant, parfois décapant, qui a pour but premier de mettre en lumière l'hypocrisie de divers secteurs de la société tout comme leurs contradictions, les renoncements ou lâchetés.

Dans son journal de « fille de bonne famille », au regard innocent, Ana Moix nous immerge dans l'univers un peu loufoque de la famille d'une jeune adolescente. Née dans le premier numéro, « Nena no t'enfilis (Diario de una hija de buena familia)⁹⁸ », est la première rubrique d'humour de la revue et se poursuit sans interruption jusqu'au numéro 24, faisant de cette section l'une des plus stables de la revue. Il faut signaler qu'Ana María Moix avait le surnom de « La Nena⁹⁹ », (la gamine), très probablement en raison de son âge car elle était la plus jeune parmi la génération d'écrivain-e-s à laquelle elle appartenait¹⁰⁰, mais aussi en raison de son apparence juvénile, un peu enfantine.

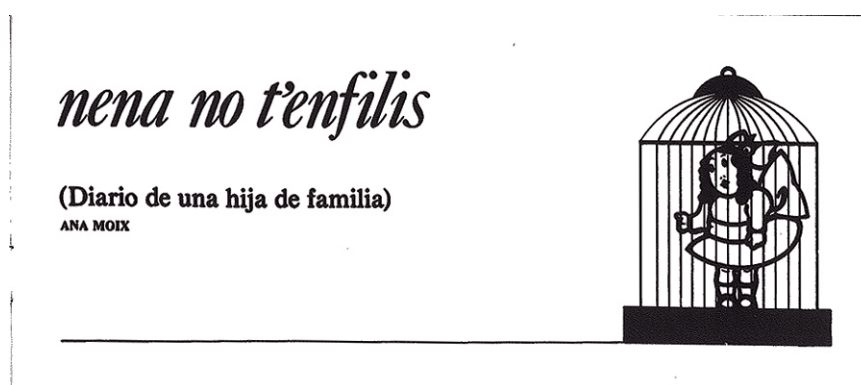


Fig. 52. *Nena no t'enfilis*.

Dans cette rubrique, en forme de journal intime d'une jeune fille issue d'une famille traditionnelle dont la composante autobiographique semble assez importante¹⁰¹, l'écrivaine adopte le point de vue d'une jeune femme (par les textes on apprend qu'elle a 17 ans et qu'elle va entrer à la Faculté de Lettres pour faire des études de Philosophie), qui, jouant d'une fausse innocence, décrit les membres grotesques de sa famille. Mêlant les voix narratives des différents personnages, on voit alors dans les pages du journal défiler une série de

98 En ce qui concerne la traduction du titre en espagnol, Lidia Falcón propose « nena, no te atrevas ».

99 CRUZ, Juan, « La nena que estaba allí », *El País*, 21 décembre 2017, Consulté le 13/03/2019.
Disponible en ligne : <http://www.upv.es/2017/12/22/la-nena-que-estaba-alli-cultura-el-pais/>

100 Ana María Moix était la plus jeune du groupe des poètes dénommées « Novísimos » réunis dans le livre de Josep María Castellet dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

101 JONES, Margaret E. W., « *Vindicación Feminista* y la comunidad feminista en la España postfranquista », dans VOLLENDORF, Lisa (ed.), *Literatura y feminismo en España (s. XV-XXI)*, Barcelona, Icaria Editorial, p. 298.

personnages qui incarnent, d'une façon un peu stéréotypée, les divers milieux qui coexistent dans la société de l'époque : son père El Capo, nostalgique de Franco, les deux frères, un marxiste et l'autre artiste et anarchiste, – comme Terenci Moix – la cousine, Florentina vivant en Hollande qui incarne la femme libérée et hippie. Ou bien encore, il y a la mère qui vit effacée sous le joug d'un mari autoritaire et qui essaie d'aider sa fille en cachette pour qu'elle ne répète pas les mêmes erreurs qu'elle et se marie à un homme insupportable.

Sous le regard ludique et enjoué, espiègle et taquin de l'adolescente, on voit se succéder, de manière parfois un peu absurde, au fil des pages, tous les événements phare qui jalonnent les années transitionnelles : les mobilisations féministes¹⁰², les divers référendums, les premières élections, etc. On ressent également le bouillonnement culturel, avec l'évocation des revues emblématiques de la contre-culture anti-franquiste telles que *Triunfo*, *Cuadernos para el Diálogo*, *Cambio 16* ou encore *Vindicación*¹⁰³. Il s'agit selon les termes de Rosario Cornejo d'« une chronique » ironique de la Transition mais qui cache derrière cette fausse naïveté, à travers les situations un peu disparates et farfelues¹⁰⁴ et les portraits des personnages un peu caricaturés, une critique sans pitié de certains aspects de la société : la famille bourgeoise et les valeurs qui en découlent, les difficultés pour s'affranchir du passé franquiste, ou encore, les difficultés des intellectuels « progresistes » de se libérer de leur éducation¹⁰⁵.

Profitant de son âge et du fait qu'on la croit un peu gâteuse, la grand-mère de l'adolescente, a un rôle fondamental. Nostalgique de l'époque de Cambó, la grand-mère représente l'époque d'avant la guerre civile, de la Barcelone de la Seconde République, mais aussi le personnage un peu loufoque qui s'exprime le plus librement et sans retenue. On la voit, par exemple, complètement excitée lorsqu'il s'agit de parler des attentats qui jalonnent les années transitionnelles et qui lui rappellent, avec une pointe de nostalgie, l'époque où on mettait des bombes dans le Grand Théâtre du Liceu à Barcelone¹⁰⁶.

102 Ainsi, par exemple, dans le numéro 7, El Capo s'évanouit en découvrant dans une revue une photo de sa fille, sa femme et sa nièce dans une manifestation féministe avec des pancartes exhibant des slogans comme « Yo soy adulta », « aborto libre y gratuito », lors de la manifestation en solidarité avec María Ángeles Muñoz. MOIX, Ana, « Nena ne t'enfilis », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 64.

103 Dans le numéro 6, on apprend qu'El Capo a surpris deux fois sa femme lisant en cachette *Vindicación Feminista*, MOIX, Ana, « Nena ne t'enfilis », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 15.

104 Le style de la rubrique n'est pas sans rappeler les histoires de Nuria Pompeia notamment son roman graphique, *Pels segles dels segles* (1971) où une série de situations se mélangent dans le temps avec un portrait des différentes ambiances, des femmes du village avec des hippies, jouant parfois avec l'absurde des situations, qui sont aussi le reflet de cette ambiance de drogue dans laquelle sont immergés les personnages.

105 Ainsi, par exemple, dans le numéro deux de *Vindicación* on apprend que la protagoniste du journal sort avec un ami « progre » de son frère qui ne veut pas avoir de relations sexuelles avec elle parce qu'il la trouve encore très jeune mais qui « se va de putas ». MOIX, Ana, « Nena ne t'enfilis », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 9. Cette référence peut se lire aussi en lien avec le reportage central de *Vindicación* sur la prostitution, et en particulier avec le fait que recourir au sexe payé est une pratique très récurrente dans tous les milieux sociaux.

106 MOIX, Ana, « Nena ne t'enfilis », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 14.

Le père, El Capo, est une autre figure centrale du journal. Nostalgique de la dictature, il incarne les secteurs les plus réactionnaires du franquisme et se caractérise par une masculinité autoritaire et patriarcale qui se sent menacée par le nouveau contexte sociopolitique. Son rôle dans la famille est un reflet de l'autorité franquiste dans la société, mais, à l'instar du pouvoir franquiste, il voit son autorité au sein de sa famille remise en cause par sa femme et ses enfants qui semblent résister à son pouvoir, de plus en plus contesté. On voit à travers les numéros les failles d'une masculinité « hégémonique » qui peine à s'imposer et qui a peur de se féminiser mais qui entretient en même temps un rapport ambigu avec la féminité. Cette question atteint son apogée dans le numéro huit dans une scène de travestissement. On y voit le *pater familias* avec son ami de longue date – Dos Flechas, qui, en retour, l'appelle Don Cruzado (un lexique qui renvoie à leur condition de « phalangiste ») – s'étrangler de rage devant les déclarations des homosexuels dans les médias :

Que este país está en manos de Satán, que se me atragantaron las doce uvas de fin de años de sólo pensar que la Pasionaria volvería por estas Españas. [...] el demonio que anda suelto, Dos Fechas. Porque la verdad, durante los últimos cuarenta años de mandado del Santísimo Franco, ¿ Cuántos homosexuales había en España ? Ni uno !

Entre temps, la nièce Florentina, dont le rôle d'étrangère est fondamental pour mettre en lumière les contradictions et les retards de l'Espagne en matière de mœurs¹⁰⁷, leur sert encore plus de champagne en fredonnant des chansons de Paquita Reina et Concha Piquer, qu'en tant que touriste, elle ne connaît pas très bien. Nous découvrons à ce moment-là qu'El Capo et son ami sont de grands fans des chanteuses de copla, et qu'El Capo dans ses années de service militaire se déguisait en Conchita Piquer et chantait pour ses compagnons. Sous le regard attentif de Florentina qui n'arrête pas de remplir leur verre, les deux amis commencent à se remémorer des exploits de la « mili », évocation aussi d'une camaraderie masculine ambiguë. La situation arrive à son apogée comique lorsque les deux hommes déguisés respectivement en Conchita Piquer et Juanita Reina, se mettent à danser devant le regard étonné des autres membres de la famille qui accourent, alertés par le brouhaha :

Y al ruido de castañuelas y voces de yo soy esa, esa oscura clavelina que va de esquina en esquina... mezcladas con el estruendo lamento del capo. Él se fue en un barco de nombre extranjero...acudieron los demás habitantes de la casa : mamá, la abuela, la esposa de don Flechas, sus dos hijos, mis dos hermanos ... que, atónitos, seguían el cantoneo y los castañuelas del capo, don Cruzado para los amigos, y don Fechas : Ma-

107 Comme le signale Rosalía Parriego, ce procédé littéraire puise dans une tradition littéraire que met en scène un voyageur dont le regard neuf et l'étonnement favorise la critique. PARRIEGO CORNEJO, Rosalía, « *Vindicación feminista* (1976-79) : Humor y desencanto en el movimiento de mujeres de la Transición », *op. cit.*, p. 574.

En Espagne, nous pouvons citer *Cartas Marruecas* de José Cadalso (1793) ou les articles de presse de José de Larra (1833), « *Vuelva usted mañana* ». En France nous pouvons citer, par exemple, *Lettres persanes* de Montesquieu.

quillados, con estridente colorete y rouge, largas melenas onduladas, peineta, mantilla y pata de cola, de vez en cuando interrumpían sus respectivas canciones para vituperarse :
¡ Flecha envenenada ! ¡ Mal cruzada¹⁰⁸ !

La fin du journal intime de la fille d'une bonne famille s'achève aussi en apothéose dans le numéro 24, en poussant l'absurde à son paroxysme, au point de flirter avec le non-sens. Dans le dernier épisode de ce feuilleton familial, après la disparition de Florentina dans une soucoupe volante, nous apprenons qu'El Capo s'est suicidé en apprenant que sa femme, la mère de Nena, avec laquelle il était marié depuis trente ans, était en réalité un homme appelé Manolo. La découverte de la véritable identité de la mère de famille provoque un choc dans toute la famille :

Y, siguiendo el criterio de Florentina, y para no empeorar el estado de este pastel redondo, finaliza estas anotaciones. Y también a decir verdad, en señal de luto por la muerte del *capo*, suicidado hace 48 horas al descubrir que ha estado casado 30 años con un travesti (el que se suponía mi madre) sin saberlo. Le siguió, en el suicido, mi hermano Ernesto que no sabía cómo explicar a la central del partido que es hijo de hombre y hombre. Y a Ernesto, lo ha sucedido por la ventana Rafael al grito de *¡ Antes la muerte que ver mi Edipo materno por los suelos !* Mi madre, es decir, un señor divertidísimo que se llama Manolo y está como quiere – con quien ya teníamos nuestros más y nuestros menos mientras *ora* mi madre – asegura, como es natural, que no nos parió ni a mí ni a mis hermanos (hijos en realidad, de una vecina de la señora de los lavabos de una sala de fiestas – eso sí, muy conocida – de la conocida donde mi madre, quiero decir, Manolo, cantaba canciones de Conchita Piquer vestido de tonadillera) pero que le pareció divertido gastarle una broma a un señor (mi padre) que dijo a sus compañeros de mesa que lucían bigote en forma de cruz gamada : *¡ Maricones al paredón !*, mientras él - Manolo, mi madre... – cantaba *la española cuando besa es que besa de verdad*. Lástima que Florentina no presenciara el desfile de fiambres : la hubiera gozado¹⁰⁹.

Le côté « poil à gratter » est aussi le reflet d'un esprit railleur dont fait preuve la revue qui s'attache à souligner le caractère absurde des stéréotypes de genre et de la place de la femme dans la société. Florilège des extraits des nouvelles de la presse et inspirée de l'idée de la rubrique iconique « La Cárcel de Papel » popularisée par le magazine satirique franquiste *La Codorniz*, « El recorte comentado¹¹⁰ » reprend les codes de cette célèbre section avec une perspective féministe. Il s'agit de ridiculiser avec humour, les déclarations ou les nouvelles concernant les femmes publiées dans d'autres médias, notamment par des hommes politiques. On y retrouve aussi des extraits de publicité, ce qui revient à s'attaquer aussi à la

108 MOIX, Ana, « Nena ne t'enfilis », *Vindicación Feminista*, n°8, février, p. 12.

109 MOIX, Ana, « Nena no t'enfilis », *Vindicación Feminista*, n°24, juin 1978, p. 47.

110 Paru dans le cinquième numéro, « El recorte comentado » fut coordonné par Carmen Sánchez Larraburru. La section est apparue dans dix-sept numéros. Ayant participé à sa confection : Rosa Montero, Ana Estany, l'équipe éditoriale de *Vindicación*, qui se charge de cette section à partir de mars 1977, jusqu'au dernier numéro en avril 1978, dans le numéro 22.

société de consommation qui fait des femmes de véritables « potiches ». Les extraits choisis apparaissent entourés d'un encart noir avec diverses mentions : ja, ja, ja ; une deuxième RIP puis une troisième RIPÍSIMO, avec le superlatif « ísimo » pour signaler que les extraits choisis sont de véritables cas d'école, où les femmes sont prises pour de vraies « quiches ». Il s'agit de pousser à la limite l'idée de la bêtise des femmes qui tourne à l'absurde tellement les stéréotypes sont caricaturaux. En bas de chaque encart, une phrase de commentaire ironique est ajoutée. Si la rubrique disparaît à partir du numéro 22, dès le numéro 23 elle est remplacée par « El alfilerazo » de Maruja Torres, qui prend aussi la plume pour décortiquer avec humour cinglant les nouvelles. Rubrique qui n'est pas sans rappeler la section dans la revue *Por Favor* de « La ventana indiscreta ».



Fig. 53. « El recorte comentado », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 56-57

4.3.2. DÉMASQUER LE MACHISME : UN HUMOUR DE « CONTRE-ATTAQUE »

Nous avons par ailleurs repéré, dans les pages de la revue, la présence de l'humour de « contre-attaque » comme réaction aux attaques anti-féministes¹¹¹. Ce deuxième usage de l'humour cherche, en tout premier lieu, à contrer les propos misogynes qui inondent littéralement les médias, mais également les idées reçues sur les féministes¹¹² : « les féministes sont violentes, aigries, et antimecs¹¹³ », « les féministes sont « toutes des mal baisées¹¹⁴ », ou encore, les femmes en général, et les féministes en particulier non pas de l'humour. La stratégie consiste à s'emparer de ces propos afin de les retourner. Les rubriques d'humour de « contre-attaque » sont complétées par d'autres plus sérieuses telles que *Tristes Tópicos*, clin d'œil au célèbre ouvrage de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* dans laquelle Victoria Sau s'attache à démonter les idées reçues sur les féministes¹¹⁵.



Fig. 54. « Tristes tópicos », *Vindicación Feminista*, n° 22, p. 64.

111 Si la majorité des lettres des lectrices et de quelques lecteurs publiées dans la revue est très positive, il nous semble fort probable que la rédaction de *Vindicación* ait reçu des lettres très critiques voire même des menaces.

112 Pour une étude sur les idées reçues sur le féminisme, nous renvoyons à BARD, Christine, *Le féminisme au-delà des idées reçues*, op. cit.

113 La question de la violence des féministes, notamment, les radicales, est en général liée à l'idée de la haine des hommes. Rappelons, par exemple, les tensions autour de la non-mixité du Tribunal International des Crimes contre les femmes et des Journées Catalanes de la Femme. Dans les deux cas, les Collectifs Féministes s'étaient vivement opposés à la présence d'hommes pendant les débats. Dans les deux cas, la position des féministes radicales, sont présentés par les médias comme extrémistes.

114 BARD, Christine, *Le féminisme au-delà des idées reçues*, op. cit., p. 237.

115 Parmi les idées reçues que Victoria Sau s'attache à déconstruire nous pouvons citer : « las feministas son unas resentidas », « Las feministas son unas insatisfechas sexuales », « El feminismo es un machismo a la inversa », « Las feministas son mujeres anormales que rechazan su función natural de la maternidad », « Las feministas pierden la feminidad, se virilizan » ou encore, « A las mujeres les gusta en el fondo ser violadas. Algunas incluso lo van provocando ».

Dans « Misóginos emboscados », rubrique animée par plusieurs collaboratrices¹¹⁶, à mi-chemin entre la critique et la contre-attaque, l'ironie voire la parodie sont de mise pour démasquer et ridiculiser les propos machistes, souvent « décomplexés », tenus par certains personnages publics, notamment par des hommes politiques sans se priver d'égratigner les femmes qui assument ce type de discours¹¹⁷. Cette section constitue une sorte de florilège de propos machistes qui n'est pas sans rappeler les « Chroniques du sexisme ordinaire¹¹⁸ » publié dans la revue *Les Temps modernes* de 1973 à 1983. Il s'agit ici de « démasquer » les hommes misogynes. Les exemples cités mettent en avant des individus qui assument avec fierté leur côté « macho¹¹⁹ », c'est pourquoi on pourrait bien l'appeler aussi le « coin des grandes gueules ». Ainsi, par exemple, dans la rubrique du numéro 13 intitulée « La santísima Trinidad (Royuela) ; ni padre, ni hijo, ni espíritu santo : un semental », Ana Moix répond à la lettre d'un homme du nom d'Alberto Royuela qui a écrit à Maruja Torres dans sa section *Por Favor*. Dans la lettre adressée à Maruja Torres, l'homme, que l'on sait membre du groupe d'extrême droite *Los Guerrilleros de Cristo Rey*, offre ses « services sexuels » à la journaliste qui, d'après lui, doit en avoir besoin vu son féminisme enragé. Alberto Royuela reprend ici à son compte une vieille rengaine du discours anti-féministe sur l'insatisfaction sexuelle des militantes féministes et assure que les hommes d'extrême droite ont 99% de virilité masculine. *Vindicación* contre-attaque sans tarder avec une bonne dose d'ironie teintée de sarcasme et mêlée d'indignation. Ana Moix renvoie d'abord Royuela à l'état primitif en le comparant aux chimpanzés (ces derniers ont aussi une libido très importante, assure la journaliste). Puis, elle met en lumière les contradictions de ses arguments, à savoir proposer du sexe à une inconnue en tant qu'homme marié, c'est de l'adultère, ce qui est d'ailleurs interdit en Espagne :

Nadie duda que tan alto porcentaje de ímpetu *viril masculino* se deba a la ideología de la ultraderecha : no hay más que ir al zoo y observar la incansable actividad de la libido de los chimpanzés, ¡un 99%... ! [...] Vamos a dejar ese vomitivo asunto de sementales (así se define el mismo) no sin señalar la extrañeza que produce leer frases no pronunciadas

116 Comme nous l'avons mentionné précédemment, les collaboratrices de cette section, Soledad Balaguer ou Maruja Torres, travaillent également dans *Por Favor*, revue satirique par excellence où elles écrivent aussi une rubrique d'humour.

117 Notons à cet égard qu'après quelques numéros de la rubrique, son titre est légèrement modifié en introduisant le féminin, « Misóginos (as) emboscados (as) ».

118 Nous empruntons cette formule au titre de la rubrique « Chroniques du sexisme ordinaire » parue entre 1973 et 1983 dans la revue *Les Temps modernes*, et qui dénonçait chaque mois « les discours misogynes recueillis à droite et à gauche ». Pour plus d'information sur cette rubrique voir, entre d'autres, KANDEL, Liliane, « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux », dans *Les Temps Modernes. La transmission Beauvoir*, n°647-648, 2008/1-2, Paris, Gallimard, p. 117-121.

119 La rubrique commence dans le numéro 10 et apparaît dans 7 numéros de façon intermittente. Lors de sa première parution, elle s'intéresse au cas de l'écrivain Camilo José Cela, un des personnages publics les plus controversés pour ses propos machistes.

Elle commence ainsi : « Para mayor conocimiento de todas las mujeres en general de cuantos machistas, emboscados, andan a nuestro alrededor como leones rugientes buscando a qué mujer devorar, abrimos esta página a todas nuestras amigas para que nos cuenten lo que ven, oyen y no callan », « Misóginos emboscados », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 64.

ni siquiera en épocas de Franco, Hitler, la Sección Femenina o la Inquisición. Extraña leer que un hombre (un semental según él) por muy de ultraderecha que sea y por muy invocar a Cristo y a España en sus acciones, proponga sus servicios *viriles masculinos*, en público a una mujer que no es la suya dispuesto a cometer un adulterio [...] en un país que lo prohíbe. ¿También se prohíbe el adulterio a los sementales de ultraderecha ? [...] Se ruega a la Iglesia revise el dogma de la Santísima Trinidad y decida si es el Padre, Hijo y Espíritu Santo, o, por el contrario, es Alberto Royuela¹²⁰.

Employant, comme dans d'autres rubriques, le genre épistolaire, « Cartas a un adolescente patriota » avec le sous-titre « para prevenirle de las trampas saduceas preparadas por la masonería judaico-marxista internacional », *Vindicación* s'empare, cette fois-ci, des discours machistes et de l'extrême droite en les poussant à leur paroxysme. L'auteur fictif des lettres est un certain Juan Valor Eterno de la Patria y Martillo de Herejes, membre du groupe d'extrême droite les *Guerrilleros de Cristo Rey*. Dans ces lettres, soit disant transcrites à l'aide de la journaliste Soledad Balaguer pour être publiées dans la revue, Juan Valor Eterno s'adresse à un jeune adolescent en essayant de le prévenir des menaces communistes qui planent sur la société. Il cherche aussi à le mettre en garde contre le féminisme et autres sortes de « dépravations », en même temps qu'il s'efforce de lui montrer les vertus de son mouvement politique qui se voit accusé « injustement » dans la presse d'être un groupe terroriste. Parmi les menaces auxquelles s'attaque le plus fermement Juan Valor Eterno se trouve la question centrale de la masculinité et de la violence. Selon lui, la masculinité « hégémonique » est en danger et il faut y remédier :

La prensa, canallesca y pagada por la masonería internacional, se ha cebado en el descubrimiento de un piso, alquilado por un gran patriota nuestro, en donde aseguran que se fabricaban metralletas. [...] Mi querido joven, no caigas nunca en blandenguerías. Pienso que uno de los valores fundamentales del patriota cristiano es la práctica de la santa violencia. Hay que ser violentos, sí, emplear todos los medios que están en nuestras manos cuando se despoja a los hombres honestos de los derechos fundamentales de vivir en paz¹²¹.

La peur de l'homme « blandengue » (mou), largement répandu entre les militants de Cristo Rey, s'accompagne de la répudiation de la « masculinisation » des femmes¹²². On trouve

120 « Misóginos emboscados », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 36

121 BALAGUER, Soledad, « Cartas a un adolescente », *Vindicación Feminista*, n° 10 avril 1977, p. 67.

122 « Y quiero hacerlo también, muy especialmente, sobre el peligro de una nueva infiltración mundial de la masonería : me refiero a esas jovencitas, que estropean su linda figura femenina de mujeres en sazón intentando vestir los atributos masculinos [...] Huye desde ahora, de esas falsas intelectuales, de esas jóvenes que pretenden arrebatar a los varones lo que, por mandato divino, es potestad varonil en exclusiva : el intelecto. Huye de esas niñas, que desmembrarán cualquier hogar con sus ideas adquiridas en libros funestos. [...] En próximas cartas iré perfilando lo que debe ser una mujer honrada, digna de un varón español », BALAGUER, Soledad, « Cartas a un adolescente patriota », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1975, p. 67.

aussi étroitement imbriquée la question de la « féminisation » de la société en général et de l'église en particulier qui semble être le reflet d'une perte de virilité qui touche toute la société :

Te explico todo esto, mi querido amigo, para que te des cuenta de los peligros que acechan en tu joven vida, para que sepas que el enemigo se esconde en los lugares más insospechados. La Iglesia, al fin y al cabo, tiene nombre de mujer. Ha sido definida como esposa de Cristo. Y, como sabes, todas las esposas, por el hecho de ser femeninas, son débiles enfermizas, caprichosas y viciosas. Es lógico, pues, que dada su condición, la Iglesia, esposa de Cristo sea infiel. Pero caiga sobre ella todo el castigo divino. A las adúlteras les son, y con razón, arrebatados los hijos por suprema justicia. [...] A la Iglesia adúltera que comete adulterio con la democracia falaz, sólo le será destinado el llanto y rechinar de dientes. Lo que te prevengo, mi querido joven, para que pongas en guardia tu alma cándida. No olvides la piadosa práctica del rosario¹²³.

Si le procédé employé par la rubrique est celui de la caricature, en l'occurrence, la caricature du « fasciste » poussée à l'extrême, qu'il s'agisse de ses propos politiques ou de la situation des femmes, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un discours bien ancré dans la société qui est d'ailleurs étayé par les lois : lorsque, par exemple, Juan Valor s'exprime à propos de l'Eglise en la comparant à une femme, on peut sous-entendre les références au procès de María Ángeles Muñoz accusée d'adultère par son mari.

Dans une ambiance de grand changement des rapports entre les femmes et les hommes, certaines voix s'élèvent pour mettre en garde contre la violence et les excès des féministes dont les hommes seraient les principales victimes. Le livre d'Esther Vilar *El varón domado*, dont nous avons parlé précédemment, est un exemple probant de la popularité de ce discours qui s'inquiète du questionnement de la masculinité « hégémonique » et de la « haine » exprimée par les féministes à l'égard des hommes. La rubrique « Cartas a un idiota español », est un pied de nez à cette vision et rentre dans le jeu de la « victimisation » à outrance pour mieux la ridiculiser. L'intitulé de cette section est un clin d'œil à l'un des ouvrages les plus célèbres¹²⁴ de Lidia Falcón. Elle y dessine d'un ton faussement « empathique », à travers ses lettres, les misères des hommes opprimés par les femmes. Comme le signale l'avocate dans sa première « lettre » publiée dans la revue, depuis la parution de son livre, elle a reçu une grande quantité de lettres l'accusant de donner une image déformée des hommes mais aussi d'avoir oublié l'existence des hommes qui sont également opprimés par leurs femmes :

123 BALAGUER, Soledad, « Cartas a un adolescente patriota », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 67.

124 Dans le numéro 19, Lidia Falcón inaugure une nouvelle section qui est annoncée par un tapage médiatique sur la couverture de la revue avec un bandeau sur le côté qui souligne l'« exclusivité » : « 12 lettres à un idiot espagnol », qui présage qu'elles seront publiées une par une au long des douze numéros.

Querido Adan :

No he tenido más remedio que ceder a la insistencia con que me pedías una respuesta, a las objeciones que me hiciste, al leer *Cartas a una idiota española*, y aquí me tienes de nuevo, en la tarea de explicarte lo que padecen los sufridos maridos españoles. Desde que hace cuatro años comenzaron a publicarse las historias de mis idiotas, he recibido incesantes críticas por parte de los hombres que me acusan de haber distorsionado la realidad, y, con parcialidad manifiesta, pintar un cuadro dramático de la situación de la mujer, que peca, por lo menos, de exagerado. Y como tú eres precisamente uno de los numerosos hombres que sufren las consecuencias de tener que aguantar una de esas arpías capaces de hacerle la vida imposible al diablo, creo que es a ti directamente a quien debo dirigirle estas cartas. Y sobre todo porque creo que debo hacerles justicia a los sufridos hombres que aguantan, con paciencia sin límites, las inconveniencias, los caprichos y las arbitrariedades de sus mujeres¹²⁵.

Pour y remédier l'avocate s'apprête alors à rendre justice aux hommes en étudiant, à l'instar de ses « idiots », la réalité de milliers d'hommes de tous les milieux sociaux :

que son explotados por sus mujeres [...] si parece que los lectores en general, han aceptado que existen hombres que explotan y oprimen a sus mujeres, lo que no puedo dejar de reconocer es que tienen razón, cuando me objetan que por el contrario también existe infinidad de maridos que son explotados por sus mujeres [...] y que estos pobres idiotas, trabajan duramente todo el día, para mantener los lujos y los caprichos de una mujer inútil¹²⁶.

Falcón va donc à la recherche de l'homme exploité en essayant de trouver le « modèle » qui incarne tous les malheurs des époux « soumis ». Chaque tentative échoue, les hommes qu'elle rencontre s'avérant tous des incarnations du machisme ; mais elle n'abandonne pas et persévère. Au fil de ses lettres, l'avocate raconte à Adan, son interlocuteur masculin, la situation des hommes qu'elle a rencontrés : le mari exploité par le fardeau familial, notamment par le partage des tâches ménagères, devant une femme qui ne veut pas arrêter son métier après l'arrivée d'un enfant¹²⁷ ; l'époux « réprimé » sexuellement par sa femme frigide qui

125 FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. De las desdichas de un padre de familia », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978 p. 22.

126 *Idem*.

127 « No tienes ni idea de lo que es ser marido de una mujer que antepone sus ambiciones profesionales a sus deberes de esposa y madre. [...] yo siempre había tenido la esperanza de que cuando tuviéramos hijos, Isabel comprendería la necesidad de quedarse en casa a cuidarlos [...] Mira Lidia, los hombres no servimos para cuidar niños, eso está archidemostrado, sino, la naturaleza no ha preparado a la mujer para la maternidad [...] Porque lo que no queréis reconocer las feministas, que siempre estáis dando la lata sobre la necesidad de que la mujer trabaje, es que en realidad el trabajo es muy pesado...[...] que si los hombres pudieran quedarse en casa, ocupándose tranquilamente del hogar y disfrutando de la compañía de los hijos... ¡ más de no lo escogería ! », FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. Padre no hay ninguno », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 27-29.

doit se consoler dans les bras d'une jeune fille qui sait apprécier sa « puissance sexuelle¹²⁸»; l'homme exploité par sa femme, et qui se voit devenir l'infirmier lors de la maladie de son épouse¹²⁹ ou encore, le frère qui voit sa sœur aller dans les bras d'un « chasseur de fortune » le privant ainsi des services désintéressés qu'elle lui rendait auparavant¹³⁰.



Fig. 55. «Cartas a un idiota español », *Vindicación Feminista*, n°23, mai 1978, p. 27.

De même, on voit s'amplifier au fil des lettres un sentiment de déception qui n'empêche pourtant pas l'avocate de poursuivre sa quête :

Me estoy dando cuenta mi querido amigo de que el tono de estar cartas, debido a las sucesivas experiencias, empieza a ser notablemente más agrio que el de las primeras. Temo que acabe tan irritada como cuando escribí sobre las idiotas. Esperemos que eso no llegue y encuentre, de aquí a entonces, algún marido idiota y desdichado con razón. Con todo cariño. Lidia¹³¹.

128 « Mira Lidia, no es que quiera presumir, y por otro lado tú eres una mujer madura que no se asusta [...] Bueno, pues yo te aseguro, con toda sinceridad, que tengo una gran capacidad sexual, y esto en términos médicos nada más, soy capaz de aguantar cerca de media hora en la penetración, sin parar, ¿comprendes?... bueno, pues esto que haría feliz, no a una sino a varias a cualquier mujer, a María Luisa la deja totalmente fría, e incluso se queja de que la molesto, de que le hago daño », FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. La gran capacidad sexual de Gustavo » *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 34.

129 Après lui avoir raconté ses malheurs, notamment parce qu'il doit s'occuper de sa femme qui vient de se faire opérer d'un cancer, Lidia lui demande s'ils n'ont pas d'aide extérieure, à quoi il répond : « Uy, claro, Me hubiera vuelto loco [...] tenemos una mujer de la limpieza que va a casa cada día, y la madre de Irene nos hace la comida y la cena, menos los lunes y los viernes que tiene que ayudar a otra hija que también está enferma. Pero por la noche yo tengo que calentar lo que ha dejado guisado mi suegra, y los lunes y los viernes ayudar un poco a la mujer de la limpieza [...] Además una enfermera va cada día a ponerle las inyecciones a Irene », FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. Cuando un amante marido se convierte en enfermero », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 29.

130 FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. Cuando la hermana soltera se casa : cambio de tutor », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 29-31.

131 FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. Padre no hay ninguno », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 29.

Finalmente, après plusieurs échecs Lidia Falcón décide de chercher un père exploité par sa fille puisque « pensé que el único amor sin condiciones es el paterno, y que las niñas modernas abusan y usan a sus padres, que se han sacrificado toda la vida para mantenerlas y darles caprichos, y que no reciben un gramo de gratitud por su parte¹³² ». Elle trouve alors le père qui souffre avec résignation des contrariétés de sa fille, une jeune féministe qui travaille dans une librairie de femmes et qui compense son malheur grâce aux joies qui lui procure son fils aîné au chômage mais engagé en politique et qui sera « l'avenir » de l'Espagne¹³³.

Cette nouvelle tentative semble bel et bien confirmer ses premières craintes, à savoir, l'impossibilité de trouver un véritable homme « exploité » par sa femme. Son échec confirmé, l'humour laisse alors la place à une ironie teintée de déception :

En resumen, querido amigo, [...] volví a casa, a escribirte, reflexionando sobre la incongruencia del alma humana, y la imposibilidad de convencer a los hombres de que las mujeres también somos personas. Recibe un fuerte abrazo, triste y resignado. Lidia¹³⁴.

4.3.3. L'AUTODÉRISION OU LE RIRE LIBÉRATEUR

Es que supongo que si yo no tuviera esa dimensión de reírme un poco de las cosas, ya me habría pegado un tiro, sería lo lógico. Afortunadamente, entonces, tengo una constitución muy vital, me gusta mucho vivir y en el fondo hasta soy optimista. El humor viene a ser para mí como una especie de defensa ante la dureza con que percibo lo que me rodea. Lógicamente esto se traduce en todo lo que hago. Además creo que con sentido del humor se dicen las cosas de una manera más civilizada¹³⁵.

C'est avec ces mots que Nuria Pompeia s'exprime lors d'une interview dans l'hebdomadaire *Triunfo* en 1973. Nuria Pompeia, qui a commencé sa carrière professionnelle dans la seconde moitié des années 1960, acquérant une reconnaissance nationale et internationale à partir notamment des années 1970, est également l'une des collaboratrices-clés de *Vindicación* même si sa plume n'apparaît pas régulièrement.

132 FALCÓN, Lidia, « Cartas a un idiota español. Las hijas no cuentan », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p. 55.

133 « Dice que está trabajando en una librería de sus amigas, un tugurio de esos donde venden libros y panfletos donde dicen que van a castrar a todos los hombres... Y por las noches se las pasa de reunión en reunión con las demás locas como ellas (Jaime tampoco trabaja y se dedica a la revolución...) [...] Es completamente distinto, ¡ Jaime es un muchacho voluntarioso, inteligente, que tiene una actividad política y un gran porvenir en el futuro de nuestro país ! », *Ibid.* p. 57.

134 *Idem.*

135 Entretien avec Nuria Pompeia, LARA, Fernando, « Núria Pompeia y la condición femenina », *Triunfo*, n°545 du 10 mars 1973, p. 55.

Les propos de Nuria Pompeia expriment, à notre sens, une troisième dimension de l'humour dans les pages du journal féministe que nous avons défini comme un « rire libérateur », teinté bien souvent d'une grande dose d'autodérision. Si le ton des articles, souvent des articles de fond, est assez dur lorsqu'ils abordent des sujets douloureux (violences, discriminations, harcèlements) ce rire, qui s'exprime à travers plusieurs personnages qui parcourent les rubriques, permet en tout premier lieu de dédramatiser la dureté de la réalité, d'« alléger » l'existence, de raconter des situations qui, autrement, seraient insoutenables à décrire. Dans ce rire, le côté autodérision est parfaitement assumé : les personnages qui défilent dans les pages de *Vindicación* sont pleinement conscients de leurs contradictions et de leurs difficultés à s'affranchir des conditionnements sociaux, ce qui ne les empêche pas de porter un regard bienveillant envers eux-mêmes. Mais aussi, à travers ces rubriques, les féministes, en l'occurrence celles de *Vindicación*, se rient un peu d'elles-mêmes, montrant ainsi qu'elles ne se prennent pas trop au sérieux.

L'humour décapant, acide et mordant dont *Vindicación* fait preuve sans relâche dans d'autres rubriques cède la place à un registre de l'humour qui est selon les termes de Jean-Marc Moura « compréhensif, bienveillant et s'incluant dans le jugement [...] un humour qui cherche la compréhension voire à éveiller la compassion¹³⁶ ». L'agent en tant que sujet d'humour n'adopte pas une attitude supérieure, comme cela peut-être le cas dans d'autres rubriques telles que « Misóginos emboscados », mais il se montre au contraire conciliant et tolérant envers les autres et surtout envers lui-même. C'est pourquoi nous pouvons définir ce rire comme libérateur et déculpabilisant. C'est un rire qui libère des conditionnements sociaux (être une bonne mère, bonne épouse, bonne étudiante, bonne fille) et des « névroses ». Ce sont principalement les dessins humoristiques qui sont porteurs de cette dimension humoristique libératrice. Soulignons ici que, tout comme la photographie et le graphisme de la revue, les dessins humoristiques de Nuria Pompeia et de Sara Presutto contribuent également à définir l'identité de la revue et en font l'originalité.

Souvent insérés dans des articles, les dessins de Nuria Pompeia jouent un rôle capital à la fois parce qu'ils alimentent la dimension humoristique de la revue et parce qu'ils contribuent à l'élaboration d'un discours féministe sans paroles. En effet, ils synthétisent, par un graphisme très simple, le contenu des articles tout en véhiculant la propre vision féministe de la dessinatrice. Ce sont d'ailleurs les dessins parus dans *Vindicación* qui sont devenus l'insigne du travail de Nuria Pompeia à cette époque ; alors même qu'elle n'a pas travaillé de façon régulière dans la revue puisqu'elle n'est intervenue que lorsque certaines collaboratrices lui

136 MOURA, Jean-Marc, *Le sens littéraire de l'humour*, op. cit., p. 12.

demandaient d'illustrer l'un de leurs articles¹³⁷. Ce fut notamment le cas de Montserrat Roig qui sollicita à plusieurs reprises la dessinatrice, tout comme Lidia Falcón pour sa rubrique « Cartas a un idiota español ». Dans ses inserts comiques Nuria Pompeia dessine les réalités de la vie quotidienne des femmes avec beaucoup d'acuité et d'humour mettant en lumière les difficultés des femmes à jongler avec toutes les obligations du quotidien¹³⁸. Mais elle questionne aussi, comme on le voit dans « Cartas a un idiota español », la question de la masculinité et les difficultés des hommes à s'affranchir de leur éducation et de leurs privilèges. Elle s'attaque aussi aux discriminations et aux contraintes sociales qui pèsent sur les femmes sans se priver d'égratigner les femmes qui contribuent à leur reproduction¹³⁹. Mais, c'est surtout sa réflexion autour du corps féminin qui est mise en avant dans les pages de la revue. Malgré les normes qui pèsent sur les corps féminins, c'est un corps léger qui est représenté à travers les traits épurés de la dessinatrice : des seins affaissés, des ventres en liberté, des poils qui ne sont pas cachés, bref, des corps assumés avec leurs imperfections. Les dessins de Nuria Pompeia sont emplis d'une autodérision assumée et teintée de bienveillance envers des corps au naturel, représentés sans ornements ni idéalisation, et qui ne sont pas écrasés par la souffrance. Comme le signale la dessinatrice et chercheuse Marika Vila dans sa recherche sur la représentation du corps féminin dans la bande dessinée, avec un trait simple, presque ébauché, la dessinatrice catalane, précurseur d'autres femmes dessinatrices dans le milieu de la BD¹⁴⁰, réussit à porter un regard critique et plein d'acuité sur la situation des femmes dans la société grâce à des dessins humoristiques au style presque enfantin :

Los mensajes reivindicativos de Pompeia – que iban cargados de ideas transformadoras, pero también de autocrítica – se infiltraron estratégicamente en el territorio masculino bajo la apariencia minimalista de un dibujo dulce y casi infantil que no despertaba sospechas. Encajaba en la humildad de lo femenino, pero era portador de cargas de profundidad con las que dinamitar las seguridades normativas del discurso dominante. Dichas cargas fueron tan oportunamente colocadas que aun hoy son efectivas¹⁴¹.

137 Notons que la plupart des dessins de Nuria Pompeia sont tirés de ses albums graphiques tels que *Mujercitas* ou *La educación de Palmira*.

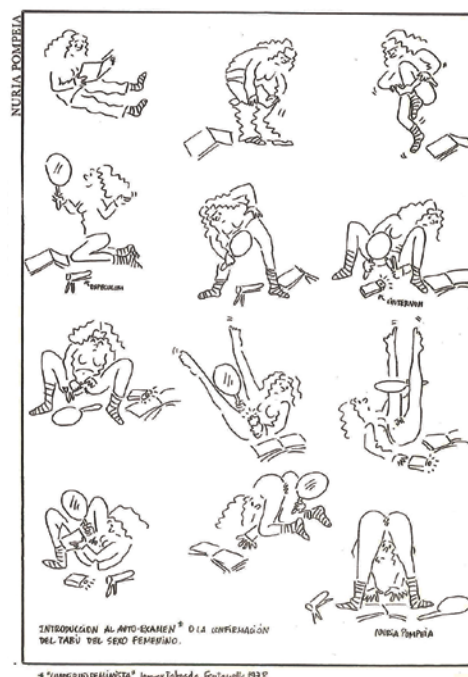
138 Voir par exemple, les images de l'article de Montserrat Roig, « ¿ Por qué no hay mujeres genio ? », *op. cit.*, p. 24-29.

139 Dans la série « Los divorcios », on voit deux femmes parler. L'une d'elles dit à l'autre qu'elle pense que son mari veut demander le divorce. Elle ne veut pas, même si son mariage est un désastre et qu'elle n'est pas amoureuse, pour le contrarier, après tant d'années de souffrance. Au contraire, l'autre femme affirme qu'elle vit avec un homme sans être mariée et qu'ils ont deux enfants « illégitimes ». Quand l'autre lui demande pourquoi ils ne se marient pas, l'autre répond : « No podemos. La mujer de Paco no quiere divorciarse aunque lleven tantos años separados... dice que nos fastidiamos ! », POMPEIA, Nuria, « Los divorcios », *Vindicación Feminista*, n° 29, décembre 1979, p. 38-39.

140 On peut voir de nettes convergences avec l'œuvre de la dessinatrice française Claire Bretécher dont les personnages qui peuplent *Les Frustrés* par exemple, ressemblent beaucoup à ceux de Nuria Pompeia.

141 VILA MIGUELOA, Marika, « El cuerpo ocupado : estrategias de supervivencia y ruptura en las autoras del comic español », communication présentée dans la Journée d'études, *Les supports de la contestation féministe dans le tardofranquisme et la transition : (1968-1988) : stratégies de création et diffusion dans un contexte de recomposition politique*, 1^{er} décembre 2017, Colegio de España, Paris, p. 11.

On voit très bien ces deux dimensions dans ses dessins illustrant le dossier sur la sexualité publié dans le numéro 28. Il s'agit d'abord, d'un corps féminin conçu comme territoire colonisé par le patriarcat à travers le panneau de signalisation de virage dangereux, planté comme un drapeau dans les fesses du personnage féminin. Mais, au fur et à mesure que le dossier avance, les « personnages » de Nuria Pompeia semblent se rebeller et reconquérir leur corps progressivement : on voit alors une femme de face, jambes ouvertes sur la civière en position d'examen gynécologique, qui sera très probablement effectué par un médecin homme. Du vagin sort une main faisant le symbole du diable ou des adeptes de la musique métal comme défi de l'emprise du pouvoir médical sur le corps des femmes. Quelques pages plus loin, les « mujercitas » de Pompeia franchissent un pas. L'auto-examen gynécologique connu sous le nom de « self-help » dont *Vindicación* parle à plusieurs reprises, est la technique par excellence du processus de réappropriation du corps féminin. Dans les images, on voit alors le personnage créé par Nuria Pompeia procéder à l'auto-examen à l'aide d'un speculum faisant aussi preuve d'une pédagogie caractéristique de la démarche féministe de la dessinatrice.



Gauche: Fig. 56. « Mi sexo ante la pornografía », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 8.

Droite: Fig. 57. « Autoexamen del espéculo », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 71.

Autre marqueur visuel de la revue, la bande-dessinée *Pepitina* créée par Sara Presutto, dans un style épuré et simple, illustrant les aventures de *Pepitina*, une jeune fille d'âge indéterminé, bien qu'on imagine assez jeune car on la voit souvent à l'école.

Née en réalité dans le premier numéro de *Presència*, et reprise par la suite dans la nouvelle aventure journalistique de *Vindicación*¹⁴² qui évoque ses origines dès le premier numéro de la revue¹⁴³, *Pepitina* est rebelle et féministe : elle ne se résigne pas aux rôles attribués aux filles de son âge, elle pose des questions (à sa mère, à ses camarades de classe, aux professeurs), elle ne suit pas les règles et elle remet constamment en question les normes, en particulier celles qui concernent le genre, interpellant ses camarades et les lecteurs sur l'« irrationalité » de ces prescriptions adressées aux filles et aux garçons en raison de leur sexe. Pour Carmen Alcalde, *Pepitina* est, en quelque sorte, une *Mafalda avant la lettre*, qui est malheureusement passée aux oubliettes¹⁴⁴.

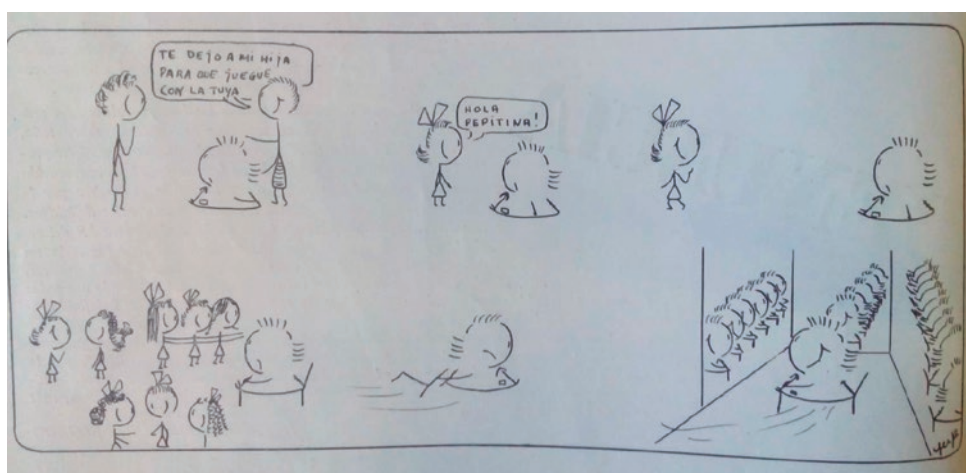


Fig. 58. « Pepitina », *Presència*, n° 98, Año III, 20 mai 1967, p. 2.

Dans le premier numéro, c'est la question du regard et de l'image que *Pepitina* aborde sous le ton de l'humour. Dans la première vignette, *Pepitina* explique l'origine de son nom à une amie, parce qu'elle est petite et ronde et qu'elle ressemble à une puce (pulga), dit-elle à son amie en lui tenant une loupe pour qu'elle regarde leur ressemblance. Dans la deuxième, on la voit rigoler devant des miroirs « déformateurs » qui lui renvoient une image déformée d'elle. Ces images se confrontent dans la vignette suivante à un autre « regard » extérieur, celui des passants. Si les propos méchants des divers interlocuteurs, que l'on peut imaginer masculins, n'ont aucun effet sur *Pepitina*, celle-ci réagit brusquement lorsqu'on lui fait un compliment, réaction inespérée qui provoque le côté comique de la situation. La réflexion sur le regard, celui que les femmes portent sur elles-mêmes, réel ou déformé, mais aussi le regard que les autres portent sur les femmes, interpelle le lecteur et nous fait découvrir dès la première histoire un personnage naturel et franc.

142 Si à *Presència*, *Pepitina* occupait chaque semaine dans la partie basse d'une des pages de la revue quelques vignettes ; anonymes au début dans *Vindicación*, elle prend beaucoup plus d'importance occupant la plupart du temps la première page en entier.

143 « Dice de sí misma Pepitina, que nació en abril de 1965, entre las hojas de la revista *Presencia* de Gerona y que nació así, mitad niña, mitad vieja, con la contradicción y mala leche en el cuerpo. Nosotras, hoy, nos sentimos orgullosas de haberla recuperado », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 11.

144 Propos de Carmen Alcalde dans KOSKA, Susana, *Mujeres en pie de guerra*, op. cit., p. 159.

Si les histoires de *Pepitina* sont porteuses d'un regard critique mais non sévère sur son entourage, c'est surtout d'autodérision dont fait constamment preuve le personnage. Lorsque, par exemple, la mère de *Pepitina* lui dit qu'elle doit se faire belle (ponerse mona) pour la visite de José Miguel, on devine, à son ton, qu'elle voit cet « amiguito » qui vient jouer avec sa fille comme un futur prétendant, *Pepitina* détourne alors le sens des mots de sa mère et elle commence à faire des grimaces de guenon « mona » et finit par s'échapper lors de la visite en grim pant dans un arbre face aux réactions interloquées de la mère, en rigolant : y la mona se va, ah ! jaja.

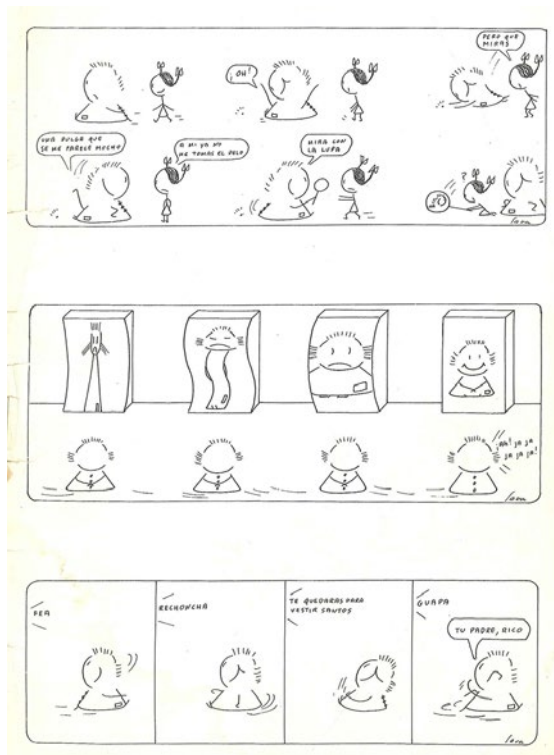


Fig. 59. « Pepitina », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976.

Comme *Mafalda*¹⁴⁵, *Pepitina* est taquine, espiègle, sociable, et comme elle, *Pepitina* a une amie inséparable, Yolanda avec qui elle aime partager la plupart de ses bêtises. Son humour est conciliant, ce qui ne l'empêche pas parfois de se fâcher et de crier haut et fort ce qu'elle en pense ou de se rebeller contre les injustices. Et c'est surtout avec le rôle de sa mère que le souci des autres chez *Pepitina* se manifeste le plus ouvertement ; ce qui peut d'ailleurs nous faire penser une fois de plus à la mère du dessin argentin. Ainsi, par exemple, se rendant compte de la situation de sa mère, enfermée entre les quatre murs de la maison, *Pepitina* décide de la libérer en la « sortant » des quatre murs du foyer et en évoquant au passage l'idée du divorce¹⁴⁶. De ce fait, on observe au fur et à mesure des numéros que la mère de

145 CEVEY, Roger, *L'éthique avec Mafalda. Introduction à l'éthique appliquée*, Montréal, Liber, 2008.

146 PRESUTTO, Sara, « Pepitina », *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977, p. 2.

147 « Recital del ama de casa », rubrique écrite para Marisa Híjar, à partir du numéro 11.



Fig. 61. «Recital del ama de casa. Años robados», *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p.43.

Dans le cas du « Recital del ama de casa », il s'agit de rendre visible dans un registre humoristique un processus de prise de conscience féministe qui part de l'expérience et de la subjectivité, en l'occurrence, d'une femme au foyer ; ce que Mercedes Arbaiza appelle un « évènement émotionnel » qui puise dans un vécu pré-linguistique, un « malaise qui n'a pas de mot ». Dans ce processus, la tristesse et la mélancolie cèdent progressivement la place à la colère voire à la rage, des sentiments qui déclenchent l'action¹⁴⁸.

Au début ce que l'on voit c'est un féminisme presque « intuitif » qui se profile du fait du décalage entre les attentes d'un amour « éternel » et d'une réalité moins idyllique :

¡ Es muy bonito viajar con el marido ! Para empezar, los preparativos del viaje fueron una delicia. Hacer las maletas en mi casa es un espectáculo para el que podría vender entradas. [...] Así fue del principio al fin. Ya he sacado mi conclusión del viaje : A partir de ahora viajaré con personas cultas, amables y sensibles. Personas que viajen disfrutando y haciendo disfrutar a los demás el camino. Personas con las que lo pase bien. O sea : MIS AMIGAS. Con mi marido a partir de ahora que viaje su padre¹⁴⁹.

Ainsi au fil des numéros, on assiste à la transformation d'une femme d'âge mûr qui commence progressivement à remettre en question sa situation personnelle, sa vie et l'attitude de son mari. Cette prise de conscience dialogue avec des slogans du moment tels que : « ¡ Manolo, la cena te la haces tú solo ! », qui expriment le « ras-le-bol » des femmes. Cette prise de conscience s'amplifie au fur et à mesure que le temps passe et se manifeste dans le ton et le sujet des monologues : elle se rend peu à peu compte de l'égoïsme de son mari¹⁵⁰, des sacrifices du mariage¹⁵¹, ou encore de la quantité d'argent que la famille a économisé grâce au travail qu'elle réalise gratuitement et quotidiennement à la maison¹⁵². Dans les derniers numéros on voit plus clairement le changement qui est en train de survenir. Elle s'ouvre à la compréhension de sa situation et va jusqu'à remettre en cause son propre mariage :

148 ARBAIZA, Mercedes, « Dones en Transició : el feminismo como acontecimiento emocional », *op. cit.*, p. 271-273.

149 HIJAR, Marisa, « El viaje », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 40.

150 HIJAR, Marisa, « Los regalos que a él le gustan », *Vindicación Feminista*, n° 17, p. 64 ; HIJAR, Marisa, « Felices fiestas a mi costa », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 65.

151 HIJAR, Marisa, « Marido pobre : un joya », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 37 ; HIJAR, Marisa, « Cuando mi marido trabaja yo trabajo el doble », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 46. Par exemple, lorsqu'une femme termine ses études d'infirmière après avoir sacrifié sa profession pour qu'il puisse devenir médecin, le mari lui offre un emploi dans son cabinet : « *abriendo y cerrando la puerta en su consultorio, Pasándole las visitas. Cobrándole las facturas a final de mes.* [...] Por eso digo que no tiene vergüenza, porque tantos años de colaboración no se pagan así. [...] Pues muy bien, yo no me quedo así. En octubre empiezo a estudiar medicina y qué gane el mejor ! La guerra profesional acabo de entablarla en este mismo momento », HIJAR, Marisa, « Años robados », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 43.

152 « Cuatrocientas ochenta horas al año por diez años que estoy casada y contando que las horas de una mujer de limpieza se pagan hoy en día a 150. Pero considerando que hace diez años no se pagaban a tanto [...] CUATRO MILLONES OCHOCIENTAS MIL PESETAS QUE ME DEBEN Y ADEUDAN ». HIJAR, Marisa, « Los millones que me debe mi marido », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 40.

Por eso, ya sé ahora la respuesta a muchas preguntas. Ya sé ahora porqué [sic] mi casa sólo a veces es mi hogar. Ya sé porqué mi casa es mi lugar de trabajo. Ya sé porqué este trabajo mío no está remunerado. Ya sé porqué hogar, casa, familia, son tantas veces para mí sinónimo de bayeta, plancha, guisoteo, trabajo, cansancio, aburrimiento... Ya sé porqué tengo dueño, amo. Ya sé porqué soy ama de casa. Por eso pienso, sueño, en esta mesa de bar, ante este café de cada mañana, en otro mundo, otra vida, otro hogar, otro sentido a la palabra hogar, otro título que no éste de ama de casa¹⁵³.

153 HIJAR, Marisa, « Cuestionando la vida », *Vindicación Feminista*, nº 26-27, septiembre 1978, p. 58

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

La parution d'un produit culturel féministe de très haute qualité et d'une grande maturité de réflexion est due aux contacts et au travail préalable de l'équipe rédactionnelle. Les collaboratrices de la revue se sont rencontrées au fil des années dans différents lieux de sociabilités : dans les rédactions des publications, les groupes de militantisme politique voire les tribunaux. Certaines amitiés sont de plus longue date, d'autres sont fondamentales pour la revue bien qu'elles n'y participent pas directement ; comme c'est le cas de Maria Aurèlia Capmany. Si l'écrivaine catalane ne participe pas à la revue, elle met à disposition de Carmen Alcalde son réseau de contacts, fondamental pour l'avenir professionnel de la jeune journaliste. D'autres collaborateurs sont plus improbables : les hommes, exclus de l'équipe de rédaction, apportent leur aide dans l'ombre, notamment financière. Afin de rendre l'esthétique de la revue attirante, l'équipe de *Vindicación Feminista* s'emploie à soigner le design et la qualité. Toni Miserachs, Colita et Pilar Aymerich apportent leur pierre à l'édifice créant l'identité visuelle de la revue qui renoue en même temps avec une tradition artistique catalane.

La ligne éditoriale de la revue est aussi la marque d'identité d'une publication. Bien qu'ouverte à toutes les tendances, la ligne éditoriale de *Vindicación* s'inscrit sans détours dans la pensée radicale ce qui n'empêche pas l'existence d'une diversité de tendances au sein des collaboratrices. De fait, les fondatrices ne veulent pas faire de *Vindicación* une revue théorique, mais cela n'arrête pas Lidia Falcón dans sa démarche et celle-ci va dévoiler progressivement les éléments centraux de sa pensée, en particulier la conception de la femme en tant que classe sociale et économique au sens marxiste, matérialisée dans *La razón feminista*. Cela confirme l'hypothèse que nous avons formulée dans le deuxième chapitre, à savoir que Lidia Falcón a en tête l'idée de créer un parti féministe depuis l'année 1975 déjà mais attend le développement d'une idéologie au sein du Collectif Féministe en utilisant *Vindicación* pour peaufiner sa pensée.

En conclusion, *Vindicación Feminista*, fruit de la collaboration d'amies de longue date, affiche sans détours une pensée radicale, même si des tendances diverses ont pu s'exprimer dans la revue. Preuve en est que certains articles seront intégrés plus tard aux théories du parti féministe qui analyse la société patriarcale du point de vue radical-matérialiste. L'étude du contenu de la revue, dans notre troisième partie confirmera cette orientation.

DISCOURS, COMBATS ET DÉNONCIATIONS

INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE

Vindicación Feminista qui se positionne face au processus de démocratisation espagnol, ne se contente pas seulement de dénoncer la situation des femmes dans la société mais traite de tout ce qui les concerne, encourageant les femmes à devenir des sujets actifs du jeu politique, ce qui s'accompagne d'une profonde réflexion sur les rapports de genre dans l'espace public, y compris dans la politique. *Vindicación* aborde les mobilisations sociales auxquelles les femmes participent pour montrer qu'elle s'intéresse aussi à la vie quotidienne et souvent difficile, de milliers de femmes. La revue devient aussi un outil de lutte politique et sociale. Cette partie abordera la façon dont s'exprime cet engagement féministe dans la revue et les moyens qu'elle propose pour faire évoluer la situation des femmes. La dénonciation des injustices et des violences dont les femmes sont victimes mais aussi leur rapport à la culture, occupent une place privilégiée dans la revue. Ces deux thèmes reflètent la nature du magazine : premièrement, *Vindicación* se positionne comme revue anti-franquiste à proprement parler. De même, l'interprétation des violences faites aux femmes se fonde sur une corrélation entre violence politique, d'où la critique de la violence pendant la dictature franquiste, et la violence de genre. Deuxièmement, *Vindicación* est aussi le reflet de la sensibilité culturelle d'une grande partie de ses collaboratrices, notamment le groupe formé autour de la « gauche divine ». L'importance accordée à la culture constitue aussi un sujet central pour la gauche anti-franquiste et met en exergue le rôle que les intellectuels, hommes et femmes, vont jouer notamment à la fin de la dictature puis durant la période de transition dans l'avancée de la

récupération des libertés démocratiques¹. Un rôle qui n'est pas sans rappeler celui joué par les intellectuels lors de la Seconde République dans la promotion de la culture comme outil d'émancipation des hommes et des femmes. Enfin, l'importance de la critique culturelle dans les pages de la *Vindicación* se relie aussi à une tradition de la presse anti-franquiste dont *Triunfo* en est une des meilleures illustrations.

1 Il faut noter toutefois que durant la transition, le rôle des intellectuels sera en partie remis en question du fait d'une progressive « desideologización ». Sur une étude sur l'image et le rôle des intellectuels durant la transition se reporter à l'article de MUÑOZ SORO, Javier, «La transición de los intelectuales antifranquistas (1975-1982)», *Ayer*, n° 81 (1), « Dossier: Los intelectuales de la transición », 2011, p. 25-55.

CHAPITRE 5

VINDICACION ET LE CONTEXTE POLITIQUE DE L'ÉPOQUE

Publiée au cours d'une période historique marquée par d'importants changements politiques, *Vindicación Feminista* fait montre d'un insatiable intérêt pour la chose publique. *Vindicación Feminista* se positionne ainsi comme une revue anti-franquiste à proprement parler, engagée dans la dénonciation de la répression et les manques de liberté du régime franquiste. La droite, la gauche, la loi pour la réforme politique, la rédaction de la constitution, les élections successives et les référendums sont autant de phénomènes analysés en détail et sans concession dans les pages de *Vindicación*. Mais au-delà de la dénonciation politique, *Vindicación Feminista* est née aussi de la volonté de ses fondatrices de servir comme outil de militantisme et levier dans les combats que mène le mouvement féministe.

5.1. LE PROCESSUS DE DÉMOCRATISATION VU PAR *VINDICACIÓN FEMINISTA*

Fidèle à sa déclaration d'intentions du premier éditorial, « analizar los temas de actualidad política y cultural que nos afecten, de una u otra forma¹ », *Vindicación* consacre, du premier au dernier numéro, la rubrique « Iberia » à la politique nationale. Militante chevronnée dans la lutte anti-franquiste, Lidia Falcón est chargée de cette section puis d'une autre rubrique intermittente, « économie », dont elle écrit presque tous les articles.

Dans un premier temps, la rédaction de *Vindicación* adopte, face au processus politique, une attitude vigilante et n'hésite pas à remettre en question les actions du gouvernement, les incohérences et les limites des réformes ou encore l'immobilisme des secteurs les plus réactionnaires du franquisme, connus comme le « búnker ». Les articles, notamment ceux écrits par Lidia Falcón, ne cachent pas un certain scepticisme vis-à-vis de la volonté réelle du gouvernement et des autres forces politiques d'instaurer un véritable régime démocratique qui s'attache notamment à améliorer la situation des femmes.

5.1.1. QUEL MODÈLE DE DÉMOCRATIE VEUT-ON ?

La question qui se pose dès les premiers numéros de *Vindicación* jusqu'au début de l'année 1977, c'est de savoir quel modèle de passage à la démocratie va être choisi. Deux modèles sont alors envisagés par la plupart des forces politiques : d'une part, une « rupture » démocratique, c'est-à-dire, une coupure radicale avec la légalité et les institutions franquistes, position défendue dans un premier temps par toute l'opposition de gauche mais aussi par *Vindicación*, et d'autre part, une « réforme négociée », posture défendue par le gouvernement d'Adolfo Suárez. Il faut noter que depuis le début, *Vindicación* ne cache pas sa défense de l'option « rupture » démocratique. Mais à mesure que le temps passe, un sentiment de déception, voire de trahison, gagne les collaboratrices de *Vindicación*, qui comprennent que le modèle finalement adopté et soutenu par le gouvernement mais aussi par l'opposition de gauche est celui d'une « transition négociée » à la démocratie. De ce fait, au fur et à mesure que le processus de transition avance, le ton de *Vindicación* s'endurcit, pointant du doigt ce qu'elle voit comme une transition « concertée ». Dès lors, les critiques les plus acerbes se dirigent non seulement contre le gouvernement ou l'extrême droite, que *Vindicación* ne cesse

1 Éditorial, *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 2.

d'ailleurs d'égrotigner, mais également contre l'opposition de gauche accusée, notamment par Lidia Falcón, d'avoir trahi ses militant-e-s et son idéologie.

La parution du premier numéro en juillet 1976, coïncide avec la nomination d'Adolfo Suárez à la tête d'un gouvernement qu'il est en charge de former avant de convoquer, au plus vite, des élections générales. *Vindicación* informe alors son lectorat des changements qui surviennent presque quotidiennement, en prenant, dès ses débuts, de la distance. Ainsi, par exemple, dans un premier temps la revue ironise sur la création d'une multiplicité de partis politiques, preuve de la « bonne santé » d'un peuple, non sans se montrer sceptique quant à la question des alliances politiques² et à la survie à long terme de ces centaines de groupes³. Cette interrogation s'accroît peu à peu lorsque les partis se rendent compte qu'ils n'ont pas assez de soutiens, et sont obligés par la suite de faire des alliances⁴. En effet, comme Julio Pérez Serrano le signale, « les forces les plus représentatives de l'opposition comprirent vite que la réalisation de ces objectifs [la rupture] se heurtait à des carences et à des faiblesses internes, notamment à un militantisme restreint, au manque de soutien populaire et à la menace d'une réaction militaire⁵ », ce qui les pousse à se prêter, aux yeux de *Vindicación*, au « jeu des alliances ».

La fonction pédagogique de la revue est mise en avant dans les premiers numéros. Plusieurs articles sont alors consacrés à expliquer les réformes et les termes politiques les plus employés avec un regard critique⁶. Pour l'avocate Nuria Beltrán et pour la journaliste Marisa Híjar, auteures de plusieurs articles sur les changements à l'œuvre, les premières lois adoptées par le gouvernement d'Arias Navarro puis par celui de Suárez sont très limitées. Ainsi, la « Ley de asociaciones políticas » approuvée le 9 juin 1976 qui n'est pas du goût de *Vindicación* puisque, comme le signale l'avocate Nuria Beltrán, c'est le Code pénal franquiste qui stipule quelle association peut être légalisée ou non⁷. Autre exemple : la première loi d'amnistie qui accorde l'amnistie à tous les prisonniers politiques sauf aux personnes accusées de crimes terroristes, de rébellion militaire ou encore d'attaques contre les forces de l'ordre – ce qui, de fait, exclut de l'application de l'amnistie 302 détenu-e-s⁸ – est

2 « Las contradicciones y los partidos », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 17.

3 MARISA, Híjar, « Nacional ¿Quedarán todos los que están ? », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 46.

4 GALLEGÓ, Soledad, « Elecciones : ¿ Nos van a engañar a todos ? », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 17.

5 CHAPUT, Marie-Claude et PEREZ SERRANO, Julio, *Civilisation espagnole contemporaine (1868-2018)*, Paris, Presse Universitaires de France, 2018, p. 216.

6 « Cuando se habla continuamente de reforma y ruptura, ¿ queda explicada la significación de uno y otro concepto ? Ese va a ser nuestro propósito hoy », HIJAR, Marisa, « Diccionario político », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 26.

7 Comme le signale González Casanova qui est cité dans le texte, « serán ilícitos los partidos que lo han sido siempre, y lícitos, los que nunca hicieron nada para ser juzgados en estos años subversivos, pues nada hicieron contra el poder inoperante », BELTRÁN, Nuria, « Las reformas », *Vindicación feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 23. Comme le rappellent Carme Molinero et Pere Ysàs : « la cuestión conflictiva de las causas de ilicitud de una asociación se remitió al Código Penal ». Sur les réformes durant cette période voir : MOLINERO, Carmen, YSÀS, Pere, *La anatomía del Franquismo...*, op. cit., p. 246.

8 Editoriales « La opinión o la violencia », *Vindicación Feminista*, n°2, août 1976, p. 10.

jugée insuffisante. Pour *Vindicación*, un an après la mort de Franco presque rien n'a changé, ni au niveau exécutif (presque toutes les institutions franquistes telles que le Conseil national, Syndicat vertical, tribunaux, les Cortes, Assemblée franquistes sont en place), ni au niveau législatif (Loi de presse de 1966, etc.). Bien qu'il puisse y avoir des manifestations, bien que les opposants politiques puissent devenir visibles et s'exprimer plus ouvertement, aucun changement véritable ne se produit, le gouvernement est simplement plus permissif et cela semble suffire aux acteurs politiques, note la revue. C'est avant tout une question de jeux d'apparence, les partis de l'opposition se prêtent à un « lavado de cara » afin de s'intégrer dans le nouveau jeu démocratique et aussi dans l'Europe occidentale, note l'équipe de rédaction. Le changement de stratégie de l'opposition se reflète dans le langage que les uns et les autres adoptent, à tel point qu'il est difficile, nous dit *Vindicación*, de distinguer le langage de l'opposition de celui du gouvernement⁹. Lidia Falcón le souligne dans un article où il est question de la création d'un nouveau parti politique, *Alianza Popular*, créé par Manuel Fraga, ancien ministre de Franco. Lidia Falcón pointe du doigt ceux qui croient que la droite a changé. Les naïfs sont ceux qui croient au concept de droite « civilisée », signale Falcón en faisant allusion à certains secteurs de la gauche, y compris le journal *El País*. Celui-ci a publié un article sur le nouveau parti politique de Fraga, une droite qui respecterait les libertés démocratiques, sans mauvaise conscience ni désir de grandeur, « ¿Dónde está esa derecha ? » se demande l'avocate à la fin¹⁰. Cet article est en lien, comme souvent dans la revue, avec d'autres articles publiés dans le même numéro, notamment avec celui qui analyse le virage à droite de l'Europe. Dans cet article de la section internationale intitulé « L'Europe à droite », l'avocate analyse la « droitisation » de l'Europe en donnant les exemples du parti socialiste suédois qui, après 44 ans au pouvoir, semble ébranlé, des sociaux-démocrates en Allemagne qui ont réussi de justesse à garder la majorité au parlement et du Portugal, où les espoirs éveillés par la révolution du 25 avril 1974, semblent avoir disparu¹¹.

9 « Partidos era, hasta este año, palabra de la oposición. El gobierno va tomando el lenguaje de ésta », HIJAR, Marisa, « En el lenguaje de oposición », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 26.

10 FALCÓN, Lidia, « La unión de la derecha : ni ingenuidad ni torpeza », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 14.

11 FALCÓN, Lidia, « Europa a la derecha », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 25.

Bien que nous ne prétendions pas l'analyser en détail, il est essentiel de noter l'importance accordée à la politique internationale dans les pages de *Vindicación*. Très portée sur l'international, *Vindicación* s'intéresse également aux événements politiques mondiaux, tant dans les pays occidentaux que dans les pays communistes et les pays dits du tiers monde. En ce sens, *Vindicación* montre un intérêt particulier pour tous les mouvements de libération anti-colonialiste, rendant visible, avant tout, le rôle des femmes au sein de ces derniers. La vision de la politique internationale est marquée par une vision internationaliste de la lutte de tous les opprimés du monde, en particulier ceux qui sont opprimés par le système capitaliste et impérialiste dirigé par les États-Unis et l'Europe occidentale. Voir par exemple : VALDÉS, M^a Asunción, « El hambriento tercer mundo : ni capitalismo ni sovietismo », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 54 ; FALCÓN, Lidia, « Sahara : La guerra del pueblo, un pueblo en armas », *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977, p. 30-36; LARRABURU, Carmen, « Después de cuarenta años : Nicaragua, otra dictadura que se resquebraja », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 26 ; HIJAR, Marisa, « El cuerno de Africa : donde hierve un continente », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 27. Enfin, on observe également, une préoccupation précoce pour les questions environnementales en rapportant certaines des catastrophes naturelles les plus importantes de cette période. Voir notamment le reportage : FAJARDO, Alicia, « Los envenenados de Seveso », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 32-41.

Un mois plus tard, le 15 décembre 1976 a lieu le référendum sur la Loi pour la réforme politique qui incarne l'option, défendue par le gouvernement, d'une démocratisation négociée, sans rupture avec le régime franquiste. Dans l'article intitulé « La soberanía del pueblo¹² », Falcón critique violemment les biais du processus engagé : pour elle dans le référendum sur la loi pour la réforme politique la voix du peuple n'a pas été entendue. Elle affirme que la dynamique de la campagne est la même dynamique que celle à l'œuvre lors des référendums organisés en 1946 et 1966 par le pouvoir franquiste. L'avocate considère que le slogan « para que calle la violencia », adopté par les partisans du « oui », est la preuve que la question du référendum n'a pas porté sur le modèle de transition choisi ni sur le type de démocratie. Au contraire, nous dit-elle, le débat a été faussé par les discours associant la rupture politique à la violence et la paix à la transition négociée qui passe par l'adoption de la loi sur « la réforme politique ». Ainsi, la question du référendum est posée en termes de « paix » *versus* « guerre » et, laisse planer la peur de l'éclatement d'un nouveau conflit social comme celui de la guerre civile¹³. Si la loi pour la réforme politique, approuvée par référendum le 15 décembre 1976 représente le premier grand succès du gouvernement de Suárez, l'abstention (50% dans certaines régions telles que Guipuzkua ou plus de 30 % à Barcelone ou dans des régions galiciennes), est selon Lidia Falcón le premier symptôme de la faiblesse de la démocratie qui est en train de s'instaurer.

Pour *Vindicación*, la loi pour la réforme politique, c'est surtout le triomphe du modèle de « réforme » négociée au détriment de la « rupture », que la rédaction considère comme un prérequis pour la mise en œuvre d'un véritable système démocratique. En effet, la réforme négociée n'envisage pas l'épuration de l'appareil d'État, et tout particulièrement de ses forces et corps de sécurité (armée, police et *guardia civil*), comme le rappelle l'avocate :

El larguísimo parto de la Reforma habrá *democratizado suavemente* la composición del legislativo, dejará en sus puestos al judicial y mantendrá el poder del ejecutivo (Rey y gobierno), sobre los 24 000 oficiales de carrera de las tres Armas del Ejército, los 60 000 Guardias Civiles, los 40 000 Policías Armados y el millón de funcionarios públicos con los que el Estado tiene atada, fiscalizada, regulada, vigilada y tutelada a la sociedad civil...¹⁴.

12 FALCÓN, Lidia, « La soberanía del pueblo », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 16.

13 Comme le signale Sophie Baby, le consensus de transition sur la question mémorielle s'est construit « par les effets persistants de la mémoire de la guerre civile et la peur de voir se répéter un conflit d'envergure semblable », BABY, Sophie, « Sortir de la guerre à retardement : le cas espagnol », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n°3, novembre-décembre 2007. Disponible en ligne : <http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=03&rub=dossier&item=32>
Consulté le 16/03/2019.

14 FALCÓN, Lidia, « El 18 de Brumario de Adolfo Suarez : El triunfo de la reforma », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 27.

Le projet de loi pour la réforme politique approuvé par les *Cortes* franquistes en novembre 1976 puis par le référendum un mois plus tard, représente un événement majeur durant la période de transition et va avoir des conséquences sur le ton que la revue va désormais adopter vis-à-vis des acteurs politiques. En effet, un basculement semble se produire au début de l'année 1977 : un sentiment de perplexité voire de désarroi est perceptible dans les pages de *Vindicación* qui semble coïncider avec un sentiment plus général de démobilisation sociale, considéré, par beaucoup, comme le début du « desencanto » qui gagne les mouvements sociaux après l'effervescence de 1976¹⁵. À partir de ce moment, pour les collaboratrices de *Vindicación*, il est évident que le franquisme a survécu à Franco¹⁶.

L'une des preuves les plus évidentes de la survie du franquisme est la persistance de la violence qui s'intensifie durant les années de la transition, notamment celle perpétrée par l'extrême droite¹⁷. De fait, pour la revue, le processus à l'œuvre est loin d'être un processus pacifique : ce qu'elle s'efforce de mettre en lumière au fil de ses pages. Autrement dit, il s'agit d'attaquer très tôt ce que Sophie Baby a appelé « le mythe de la Transition pacifique ». Comme le signale la chercheuse, le processus espagnol de démocratisation fut vite considéré comme un modèle à l'origine même du concept de « transition » et susceptible en tant que tel d'inspirer les acteurs d'autres transitions¹⁸. Dans le mythe de la « transition immaculée », la question de la violence a été notamment oubliée selon Sophie Baby, puisqu'elle vient « heurter de front la vision canonique de la transition¹⁹ ». Une violence policière et d'État persiste, prolongement de la violence institutionnalisée pendant le franquisme²⁰. Elle s'exerce notamment lors des manifestations, des arrestations et dans les attaques contre les groupes de gauche, en particulier la persécution contre les militants anarchistes de la Confédération Nationale du Travail (C.N.T.) comme *Vindicación* le dénonce

15 BEORLEGUI ZARRANZ, David, *Transición y melancolía. La experiencia del desencanto en el País vasco (1976-1986)*, op. cit.

16 Comme le souligne Soledad Gallego dans son article : « Si alguien creyó que cuarenta años de poder omnímodo de Francisco Franco no iban a dejar una profunda huella en nuestro país y que a su muerte España se iba a convertir automáticamente en una Democracia a la uropea, estará pagando ahora su ingenuidad », GALLEGO, Soledad, « Después de Franco, el franquismo ? », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 15.

17 Des extraits de presse seront publiés afin de rendre visible la recrudescence des actions violentes perpétrées par les groupes d'extrême droite contre des personnes ou sièges des partis de gauche. FALCÓN, Lidia, « Resucitan los muertos de "El Valle". Los caídos se levantan », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 21.

18 Nous faisons référence notamment aux transitions des pays ex-communistes de l'Est de l'Europe.

19 Comme le montre Sophie Baby durant la Transition espagnole, « la violence politique constitue pendant la transition un phénomène massif. Plus de 3 000 actions violentes en sept ans, plus de 700 morts dont près de 540 provoquées par les seuls acteurs protestataires ; ces chiffres qui ne représentent qu'un petit pourcentage de la population sont malgré tout considérables. [...] Ce lourd bilan, incontestable, remet à lui seul en question le label "pacifique" accolé à la transition espagnole. De même, après l'ETA, qui est à l'origine de 40% des actions de contestation violente et de près des trois quarts de ses victimes (376 morts sur un total de 536 morts provoquées par les acteurs protestataires pour la période allant de 1975 à 1982), c'est l'extrême droite qui remporte la deuxième position avec 66 morts et 890 actions violentes ». BABY, Sophie, *Le Mythe de la Transition pacifique...*, op. cit., p. 49-55.

20 FALCÓN, Lidia, « La desmoralización de la Guardia Civil. Permiso para matar », *Vindicación Feminista*, n° 20, février 1978, p. 13-15.

à plusieurs reprises²¹. L'escalade de violence que connaît la période de la transition atteint son paroxysme le 24 janvier 1977 avec le massacre d'Atocha perpétré par un groupe d'extrême droite. Ce jour-là, sont assassinés à Madrid cinq avocats spécialisés en droit du travail (*laboralistas*) proches des Commissions ouvrières et du PCE. En ce qui concerne la violence exercée par des groupes d'extrême gauche, en décembre 1976 l'organisation terroriste GRAPO (*Grupos de Resistencia Antifascista Primero de Octubre*²²) enlève le président du *Consejo de Estado* Antonio María de Oriol y Urquijo et, en janvier 1977, le lieutenant-général Emilio Villaescusa, président du *Consejo Supremo de Justicia Militar*. Les réactions de *Vindicación* ne se font pas attendre. En mars 1977, Lidia Falcón publie un article dont les critiques n'épargnent personne. Dans son article intitulé, « El renacimiento de la democracia. Un difícil parto para la izquierda²³ », Lidia Falcón évoque le massacre des avocats ainsi que l'escalade de la violence orchestrée par les groupes d'extrême droite et d'extrême gauche, bien que la violence des premiers soit mise en avant. Ainsi, Lidia Falcón s'attaque directement à la violence du Groupe des *Guerrilleros de Cristo Rey* dont les membres justifient sans pudeur le recours à la violence dans la presse. Elle fait notamment allusion à une interview de Mariano Sánchez Covisa, chef des *Guerrilleros de Cristo Rey*, juste avant le massacre d'Atocha, que Falcón juge prémonitoires²⁴. Lidia n'épargne pas non plus ses critiques à l'égard du GRAPO : « en este momento quizá sería necesario hacer una llamada de lucidez a sus dirigentes – si aún la conservan – exigiéndoles que aclaren cómo piensan hacer la revolución unos cuantos grupitos armados ante el temor, la indiferencia y el descontento del pueblo », écrit-elle²⁵. Au-delà de la dénonciation de la violence, ce sont les réactions de la part des partis de gauche et d'extrême gauche qui semble interpellier le plus l'avocate. Pour Lidia Falcón, l'instauration de la démocratie a mis à l'épreuve les partis de gauche qui doivent agir tactiquement face à la violence, notamment face à celle de l'extrême gauche, en l'occurrence, à celle du GRAPO, de peur d'être confondus avec le groupe terroriste. En conséquence, les partis de gauche se démarquent des actions du GRAPO et refusent que l'amnistie soit accordée à ses membres. Lidia Falcón traque une fois de plus ce qu'elle juge comme un renoncement et un signe de lâcheté de la part des partis de gauche lorsqu'ils ne sont plus en clandestinité, mais surtout, lorsqu'ils voient et qu'ils peuvent prendre une partie du gâteau.

21 FALCÓN, Lidia, Iberia, « La oposición se confabula con el gobierno », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 19.

22 En 1975, le Partido Comunista de España (reconstituído) PCE(r), marxiste-léniniste, décide de créer les Grupos de Resistencia Antifascista Primero de Octubre (GRAPO), qui réalisent des actions armées.

23 FALCÓN, Lidia, « El renacimiento de la democracia. Un difícil parto para la izquierda », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 20.

24 Lidia Falcón s'exprime ainsi : « Mientras el conocido señor Sánchez Covisa, grababa un programa para la televisión vega, sospechosamente premonitorio de los acontecimientos que ensangrentarían Madrid el lunes día 24 de enero a las nueve de la noche », *Idem*.

25 *Ibid.*, p. 20.

5.1.2. LES PARTIS POLITIQUES DE GAUCHE DANS LE COLLIMATEUR

Vindicación s'attaque très sévèrement aux partis de gauche censés représenter l'opposition démocratique face aux partis héritiers de la dictature. Ainsi, au fur et à mesure que les changements politiques surviennent le ton des articles de la rubrique « Iberia » se durcit et les critiques s'adressent davantage à l'opposition anti-franquiste, soulignant le passage du paradigme révolutionnaire à un paradigme réformiste. La critique la plus acerbe se dirige contre le Parti Communiste d'Espagne et notamment contre son chef, Santiago Carrillo. Cette critique s'explique en partie, à notre sens, par le parcours militant de Lidia Falcón qui la conduit à se détacher, dès la fin des années soixante, du PCE car elle juge la ligne idéologique choisie par son secrétaire général, Santiago Carrillo, contraire aux principes communistes. Elle s'oppose notamment à l'idée de « la reconciliación nacional » défendue par Carrillo lors du congrès de 1956, son rapprochement par la suite avec la démocratie chrétienne européenne et son positionnement lors des événements du Printemps de Prague en 1968. Ces positions conduisent Falcón à rejoindre le PC VIII *Congreso* créé en 1968 en raison des désaccords avec Carrillo. Dans les pages de *Vindicación*, le PCE (et notamment son secrétaire général) est critiqué pour avoir renoncé aux revendications historiques de la gauche, notamment la restauration d'un régime républicain en Espagne²⁶, mais également pour avoir tourné le dos aux travailleurs en s'alliant avec les partis de la bourgeoisie afin d'être légalisé²⁷.

En effet, comme le signale Pere Ysas, à la fin de l'année 1976 se produit un changement radical de tactique au sein du PCE, qui rompt radicalement avec la position adoptée à Rome en juillet 1976 lorsque, pour la première fois, le Comité exécutif sort de la clandestinité. Ce changement affecte avant tout le projet du gouvernement. Le PCE commence à abandonner progressivement certains des objectifs définis lors des conversations avec les forces de l'opposition anti-franquiste – comme le projet de mettre en place un gouvernement provisoire qui devait constituer l'une des premières mesures de la « rupture » – et commence à se rapprocher des positions plus « réformistes », ce qui constitue un risque important « devant sa base sociale lorsqu'il abandonne l'inertie de la lutte anti-franquiste²⁸ ». Les critiques se

26 Elle critique par exemple le fait que le PCE a renoncé à montrer le drapeau républicain, FALCÓN, Lidia, « El sacrificio deber de votar. Del daltonismo del PCE a la imposible alianza del PTE », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 16.

27 « El mismo partido que hizo la propaganda de boicot al referéndum – las alianzas obligan – el 15 de diciembre de 1976 presenta candidatos a la Cámara en las elecciones del 15 de junio de 1977, aceptando las condiciones establecidas por la reforma aprobada en el mismo referéndum », FALCÓN, Lidia, « La reconciliación nacional del Partido Comunista », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 13.

28 « ante su base social abandonando la inercia de la lucha antifranquista », MOLINERO, Carmen et YSÀS, Pere, *De la hegemonía a la autodestrucción. El Partido Comunista de España (1956-1982)*, Barcelona, Crítica, 2017, p. 168-188. Nous traduisons.

succèdent au fil des numéros pour dénoncer l'abandon par le PCE de son idéologie, le léninisme, tout en gardant une sévère discipline de parti qui rend inaudibles les critiques internes et conduit à l'expulsion de ceux qui ne sont pas d'accord :

Y ahora, borrado el término, repudiada la historia de setenta años de lucha « ¿ qué ? », « ¿ Conseguirán que la pequeña burguesía se horrorice menos del terror rojo ? », « ¿ Carrillo se casará con Garrigues Walker o con Suárez ? ». Y si los militantes se quejan se les llama al orden recordándoles el centralismo democrático, muy coherente y muy inteligente para los tontos de todos los días²⁹.

Au pays du mensonge, nous dit Falcón, personne n'est ce qu'il prétend être : ceux qui étaient ennemis sont maintenant invités à dîner, et ceux qui étaient amis dans le passé ne se parlent plus. « ¿ Será cierto que la Unión soviética es fascista o que Santiago Carrillo ha dejado de ser comunista ? », se demande-t-elle avec ironie et une pointe de sarcasme :

¿ Es más cierto que Fraga se ha vuelto demócrata que Carrillo se ha convertido a la socialdemocracia ? ¿ Será verdad que Suárez es un verdadero demócrata como lo califica Carrillo, y que Breznez [sic] es un enemigo de la democracia ? [...] ¿ O no será más verdad que la dialéctica de las contradicciones ha llegado a su antítesis, y en España no existen ni verdaderos comunistas, ni verdaderos demócratas, ni verdaderos fascistas, y todos, disfrazados, encubiertos e hipócritas, nos están dando malta por café ?³⁰

5.1.3. CRISE ÉCONOMIQUE, BANQUE ET CAPITALISME

Dans un contexte socio-politique marqué par la crise économique, *Vindicación* s'attache également à aborder la question de la désastreuse situation économique que connaît l'Espagne et surtout ses effets dévastateurs pour la population. Une première critique est en tout premier lieu adressée au gouvernement en raison de son inaction face à la débâcle économique dont les gouvernements successifs semblent n'avoir pas mesuré les conséquences : l'augmentation du chômage et des inégalités sociales, ainsi que la fermeture des petites et moyennes entreprises ou la dégradation des conditions de vie des plus démunis. La classe ouvrière dont la sueur a construit la richesse de l'Europe durant les années cinquante et soixante³¹, est la première victime de la crise, souligne *Vindicación* dans plusieurs articles ; et c'est elle qui

29 FALCÓN, Lidia, « PC. Todos a una. El leninismo a la basura », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 17.

30 FALCÓN, Lidia, « El País de las mentiras », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977, p. 18.

31 DURÁN, Diana, « ¿ Quién nos saca de la crisis ? », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 22-23.

en paiera les conséquences. Les mesures pour essayer d'enrayer les conséquences néfastes de cet effondrement économique – gel des salaires ou dévaluation de la *peseta* – ne sont pas non plus satisfaisantes aux yeux de *Vindicación* en raison de leur caractère très impopulaire. De plus, ces mesures ne sont pas destinées à résoudre la crise, mais à satisfaire les grandes entreprises liées au capital étranger, affirme Lidia Falcón dans un article où elle mesure les conséquences de la crise sur la population³². En effet, pour la revue une des causes de la crise se trouve dans la dépendance des entreprises espagnoles à l'égard des capitaux étrangers mais aussi dans le manque d'une technologie et d'une machinerie moderne, qui nécessiteraient des investissements. Les critiques s'adressent également au modèle économique capitaliste choisi par le gouvernement qui ne fait que poursuivre le modèle du « *desarrollismo* » instauré par le franquisme pendant les années 1960. Cette orientation économique n'est pas du tout du goût de la revue qui prône un modèle socialiste. Dans cette « *nación capitalista*³³ » qu'est l'Espagne, nous dit *Vindicación*, les classes sociales continuent d'exister, le capitalisme « prend ses aises », et les inégalités sociales continuent à s'accroître³⁴. La question du pouvoir économique, détenu par une petite oligarchie, est bel et bien la preuve, aux yeux de la revue, d'un héritage franquiste qui s'est actualisé avec le nouveau gouvernement. L'un des exemples les plus remarquables de cette « continuité » c'est la banque, contrôlée et soutenue par les secteurs les plus réactionnaires du pays, comme le signalent Marisa Híjar³⁵ et Lidia Falcón³⁶.

De même, l'analyse sociologique que met en place *Vindicación* sur les soutiens politiques des héritiers du franquisme et sur le rôle de la classe moyenne dans l'instauration de la nouvelle démocratie est très intéressante³⁷. Modèle de toutes les vertus (sacrifice, responsabilité, sens du travail), la classe moyenne apparaît pour la revue comme intrinsèquement unie au nouveau gouvernement et au modèle de démocratie qu'il veut établir, en opposition

32 FALCÓN, Lidia, « Para salvar el país : más pluriempleo y más horas extras », *Vindicación Feminista*, n°15, septembre 1977, p. 20.

33 FALCÓN, Lidia, « La nación capitalista », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 14.

34 GALLEGU, Soledad, « Noticias breves. Las clases sociales en España », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 17.

35 « el Bunker verdadero, la ultraderecha real, [...], no es solamente la ultraderecha de Fuerza Nueva, y Cristo Rey. La ultraderecha en España, es también la gran Banca, el gran capital, los dueños en definitiva de la Bolsa », HIJAR, Marisa « La banca a la bancarrota », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 23.

36 Lidia Falcón fait ce même constat de la dépendance économique de l'Espagne envers les capitaux étrangers et les oligarchies financières dans un article à la conclusion très inquiétante : « No seamos más necios. El destino económico y político del país se halla en manos de la banca. La descapitalización de la industria, la imposibilidad de realizar la más modesta reforma agraria, la fuga de capitales, el aumento del paro, y el aumento de la mediana empresa, se los debemos a la oligarquía financiera que gobierna impunemente en España desde hace cuarenta años. A su cuenta debemos poner los atentados ultraderechistas, la superexplotación de la clase trabajadora, la emigración masiva y la represión continuada. Recordemos claramente, para precaver, la situación chilena antes del brutal golpe que acabó con la democracia en Chile. Que esto no sea una triste profecía ». FALCÓN, Lidia, « La omnipotente oligarquía », *Vindicación Feminista*, n°17, novembre 1977, p. 21.

37 Sur l'importance de la classe moyenne dans le « métarécit » de la transition voir : SÁNCHEZ LEÓN, Pablo, « Desclasamiento y desencanto. La representación de las clases medias como eje de una relectura generacional de la transición española », *op. cit.*, p. 63-99.

à l'image de la classe ouvrière violente et conflictuelle. Cependant, cette classe moyenne qui semble incarner la tempérance et la modération, reflet d'une « transition pacifique » du goût du gouvernement, était l'une des bases sociales principales de la dictature, souligne Falcón. De fait, personne n'a souligné, continue-t-elle, « que en los peores momentos, esos modestos ciudadanos no comen de robar alcaparras, ni sus mujeres friegan suelos ajenos ni se dedican a la prostitución. [...] Y que en momentos más boyantes son los colaboradores estimados del gran capital, para mantener en marcha la buena producción y administración de sus empresas ». C'est d'ailleurs la classe moyenne qui a voté pour le gouvernement, exigeant de lui « evolución dentro de un orden [...] y AQUÍ Y EN Lima y en Berlín y en Roma, la base social de los regímenes autoritarios de derechas fue la dolida, austera, sensata y disciplinada clase media³⁸ ».

Comme le signale Pablo Sánchez León, durant la transition, la classe moyenne s'érige comme « une couche sociale qui adoucit le conflit et assure la modernisation économique et politique³⁹ ». En d'autres termes, la classe moyenne est présentée comme la base sociologique apaisant les conflits sociaux dans une rhétorique politique utilisée par le gouvernement qui relie les conflits sociaux aux « fantômes » de la guerre civile et de ses violences. La violence du processus transitionnel est dès lors présentée en faisant un rapprochement avec les conflits sociaux qui ont marqué l'expérience républicaine débouchant sur la guerre civile. Dans cette optique, les conflits sociaux ne sont pas le résultat des divergences de conception quant à la manière d'envisager la nouvelle société, mais comme la menace qui pourrait déstabiliser la démocratie encore en gestation.

Si la nouvelle démocratie est définie en termes de « paix », elle est aussi définie en termes de modernité. Le rapprochement avec l'Europe apparaît alors comme un fait inévitable. Or, si l'Espagne cherche à tout prix à embrasser la modernité qui la libérerait de son passé franquiste, il n'en demeure pas moins que l'adaptation à l'Europe parvient à se faire en maintenant des institutions qui datent de l'époque franquiste⁴⁰. Mais, malgré les tentatives de l'Espagne d'intégrer la Communauté Economique⁴¹, l'Espagne reste, nous dit *Vindicación*, un pays périphérique de cette Europe occidentale qui tire profit de la situation du pays à plusieurs niveaux. L'idée du pillage par une Europe riche d'un Sud pauvre, en l'occurrence,

38 FALCÓN, Lidia, « El gobierno del cinismo o el cinismo del gobierno », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 20.

39 « un estrato social que suaviza el conflicto y garantiza la modernización económica y política », SÁNCHEZ LEÓN, Pablo, « Desclasamiento y desencanto. La representación de las clases medias como eje de una relectura generacional de la transición española », *op. cit.*, p. 63.

40 Pour une lecture critique des institutions démocratiques mises en place en 1978, se reporter à CLAVE-RO, Bartolomé, *España, 1978 : La amnesia constituyente*, Barcelona, Marcial Pons, 2014. Voir également, GODICHEAU, François (coord.), *Democracia inocua. Lo que el postfranquismo ha hecho de nosotros*, *op. cit.*

41 VALDÉS, Asunción, « España-CEE : Nuevo emplazamiento », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 52-53.

l'Espagne, est évoquée à maintes reprises dans les articles et le tourisme de masse en est la meilleure illustration. Dans « Benidorm, vertedero europeo del turismo », Gumer Fuentes pointe du doigt la croissance économique basée sur ce modèle. Petit village de pêcheurs dans le passé, Benidorm est devenu en quelques années le symbole du tourisme « soleil et plage » qui a transformé les régions côtières de l'Espagne en « vertederos del turismo » où les touristes vont prendre un bain de soleil et manger à leur gré les derniers produits du paysage méditerranéen⁴². Ces touristes représentent les « nuevos Vikingos », nous dit Gumer Fuentes dans son article, ceux que Mary Nash définit comme les « conquistadores del sol » qui alimentent « un nouveau imaginaire néocolonial⁴³ » qui puise dans les stéréotypes de l'Espagne diffusés par le franquisme. Gumer Fuentes le signale déjà dans les pages de *Vindicación* en posant également la question écologique, et celle des conséquences économiques d'une telle croissance :

Y los alemanes como los antiguos vikingos, devastan el terreno que pisan, abusan de las tierras y de sus gentes. Son los conquistadores del marco, el indiano que vuelve de conquistar las Américas con su cofre lleno de riquezas. [...] No importa que en toda la ciudad apenas exista en sitio donde se puede comer medianamente bien [...] y no importa que todo sea caro y adulterado. El sueño español está ahí, para el alemán, para el francés, para el mesetario. La vida empieza y termina al borde del mar, aunque las azules aguas del mediterráneo estén absolutamente cubiertas para la vista por esas enormes y feísimas moles urbanas⁴⁴.

5.1.4. MOBILISATIONS, GRÈVES ET QUARTIERS : TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES EN LUTTE

Dans un contexte social marqué par la crise économique et la récession des années 1970, les conséquences économiques (licenciement, fermetures des usines, réduction des salaires, etc.) qui arrivent en Espagne en plein processus de transition, se traduisent par une recrudescence

42 Pour une analyse des premières critiques sur le tourisme de masse du Nord Européen vers le Sud avec une perspective décoloniale se reporter à NASH, Mary « Turismo y la Costa Brava : discursos neocoloniales y de resistencia en la década de 1960 », dans CHAMOULEAU, Brice (ed.), *De colonialidad. Perspectivas sobre sujetos y género en la historia contemporánea española*, op. cit., p. 71-96.

Nous devons noter que l'on trouve déjà des critiques du tourisme sur la Costa Brava dans les pages de *Presència*, notamment CAPMANY, Maria Aurèlia, « L'home de neanderthal i l'home de Cadaques », *Presència*, n° 26, octobre 1965, p. 8.

43 NASH, Mary « Turismo y la Costa Brava : discursos neocoloniales y de resistencia en la década de 1960 », dans CHAMOULEAU, Brice (ed.), op. cit., p. 78.

44 FUENTES, Gumer, « Benidorm, vertedero europeo del turismo », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p.6- 7.

de la contestation ouvrière. Comme le signalent Carme Molinero et Pere Ysàs, à partir de l'année 1971 et jusqu'à la mort du dictateur et au début de la transition, les conflits de travail vont tendre, surtout à partir de 1973, à se radicaliser spécialement en réponse à des actions répressives de la part des patrons. Durant les années 1970, les régions les plus mobilisées sont Barcelone suivie du Pays Basque, de la Navarre ou encore de Madrid⁴⁵ ; mais même les secteurs qui n'étaient pas très conflictuels jusque-là commencent à se mobiliser pour demander entre autre, des améliorations salariales. L'expansion géographique des conflits du travail durant les années 1970 va de pair avec la croissance de l'activisme syndical et politique anti-franquiste. Ainsi, aux revendications strictement syndicales telles que l'augmentation des salaires ou la réduction du temps de travail s'ajoutent à partir de l'année 1976 des revendications politiques telles que l'amnistie des prisonniers et des exilés politiques⁴⁶. Le nouveau contexte socio-politique qui s'ouvre après la mort de Franco permet en effet de « libérer » la parole ouvrière, notamment dans les petites et moyennes entreprises, où la peur des représailles des patrons cède progressivement la place à la dénonciation des injustices et des abus⁴⁷.

Dans ce contexte de crise, et face aux abus des patrons comme le dénonce Lidia Falcón dans plusieurs articles, la rédaction de *Vindicación* a son mot à dire et se place sans ambages du côté des travailleurs et des travailleuses. La rédaction dénonce la dureté de la répression des patrons (les licenciements abusifs, les fermetures des usines – le fameux *lock-out* utilisé par les patrons afin d'arrêter la production –) mais elle souligne aussi le courage, la ténacité et la solidarité dont font preuve les ouvriers. Au fil des numéros, *Vindicación* relaie en détail les grèves et mobilisations les plus importantes de la période, montrant de la sorte son intérêt et son soutien aux luttes sociales. Ces questions sont normalement abordées par la journaliste Maite Goicoechea, dans la section fixe « Laboral » mise en place à partir du huitième numéro et qui continue sans interruption jusqu'au numéro double 26-27. Or, à ce premier objectif s'ajoute la volonté de la revue de mettre en avant la participation des femmes aux luttes sociales tout en soulignant la discrimination particulière dont elles sont victimes. Ayant à l'origine des conditions de travail beaucoup plus précaires que celles des hommes,

45 MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Productores disciplinados y minorías subversivas...*, op. cit., p. 201-208.

46 BABIANO, José, *Emigrantes, cronómetros y huelgas. Un estudio sobre el trabajo y los trabajadores durante el franquismo (Madrid, 1951-1977)*, Madrid, Siglo XXI, 1995, p. 316, *Ibid*, p. 238.

47 *Ibid.*, p. 236.

elles sont les premières victimes de la crise économique, les premières à être licenciées⁴⁸ comme le soulignent plusieurs articles de *Vindicación*⁴⁹. Mais elles participent également très activement aux mobilisations : elles soutiennent des grèves qui agitent les usines, voire elles les organisent. Cette mobilisation féminine a démarré durant la dictature même si elle a été moins étudiée que celle des hommes⁵⁰ ; puis elle s'accélère et devient plus visible durant la deuxième moitié des années 1970.

Vindicación incite les femmes à participer aux luttes sociales et les met à l'honneur lorsqu'elles le font. Les grèves les plus importantes menées par les femmes se situent dans les secteurs où elles sont surtout majoritaires : l'industrie textile, composée d'une main-d'œuvre majoritairement féminine et jeune, ou le travail ménager⁵¹, avec par exemple, la grève dans l'usine textile Induyco, relayée dans l'article intitulé « A la huelga madre voy yo también⁵² », clin d'œil à la chanson de Chicho Sánchez ; A la huelga ! ou la grève au sein de l'entre-

48 En outre, l'importance accordée au travail salarié des femmes constitue une pierre angulaire pour le mouvement féministe mais aussi pour *Vindicación*. Le travail est conçu comme une des conditions essentielles d'accès à l'autonomie personnelle. *Vindicación* appelle au fil des numéros à l'indépendance économique des femmes car elle est une condition indispensable pour briser la dépendance économique vis-à-vis du mari : en l'absence de revenus personnels, pour bien des femmes, le divorce, même s'il était légal ne serait envisageable. D'une part, la revue dénonce les conditions du travail féminin : les inégalités de salaire, l'insertion professionnelle limitée pour les Espagnoles, l'impossibilité pour les femmes d'accéder à des postes de responsabilité, la « double journée », les licenciements abusifs, les discriminations sexistes ou encore les privations que subissent les femmes au foyer dans les quartiers. ESTANY, Anna, « La mujer trabaja más y cobra menos », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p. 62-65 ; SORIA I BADÍA, Assumpta, « División en los puestos de trabajo. "Mujer : la banca y el ahorro a tu servicio" », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 20 ; HIJAR, Marisa, « Cuando mi marido trabaja...yo trabajo el doble », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 46 ; GOICOECHEA, Maite, « Lufthansa : alarde sexista de altos vuelos », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 48-49 ; CARRASCO, Bel, « La discriminación estética de las azafatas », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 50. PINEDA, Empar, « Orcasur : un Fuenteovejuna en Madrid », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 52.

49 Dans sa volonté de rendre visible tous les travaux des femmes, *Vindicación* consacre divers articles aux femmes dans les campagnes ou dans les régions maritimes. Dans ces articles, il est question de stigmatiser, d'une part les conditions épouvantables subies par les travailleurs-es dans ces secteurs (critique des politiques des grandes industries agroalimentaires, utilisation des engrais chimiques, bas prix perçus par les agriculteurs au profit des intermédiaires, etc.), et d'autre part, de dénoncer les mauvaises conditions de travail des femmes dans ces travaux (tâches plus répétitives et moins rémunérées que leurs collègues masculins, moins de temps de repos, absence de récompenses, etc.). ESTANY, Teresa, « Desde el campo de Lleida : Las recolectoras », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 52-53 ; SARMIENTO, Carmen, « Informe. Tendrá que desaparecer el monopolio de Tabacalera, S.A. Sin fumar esperan las cultivadoras del tabaco », *Vindicación Feminista*, n° 5 novembre 1976, p. 18-19 ; HIJAR, Marisa, « La Mar solo para hombres », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 21-23 ; FAGOAGA, Concha, VIGIL, Mariló et SAAVEDRA, Paloma, « La revolución más silenciosa. Las agricultoras », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 29-39 ; ESTANY, M. Teresa, « Cooperativa de mujeres en el Pla de Lleida. Si nosotras PRODUCIMOS, también queremos dirigir », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 48-51.

50 Comme le signale Pilar Díaz, le rôle des femmes dans les mobilisations ouvrières durant la dictature reste encore peu étudié. Ses travaux sur les femmes ouvrières notamment à partir des sources orales sont parmi les premières à remédier à ce vide. Voir notamment, DÍAZ SÁNCHEZ, Pilar, « Las fuentes orales y la construcción de los relatos biográficos : mujeres trabajadoras en la dictadura franquista », *op. cit.*, p. 187-216.

51 Dans l'article intitulé « Las obreras no se dejan gobernar » Maite Goicoechea évoque la grève des femmes de ménage de l'Hôpital Clinico de Barcelone, menée par 112 femmes et six hommes. Une première dans ce secteur économique. Les femmes ont bénéficié du soutien des infirmières et des étudiants. Cette grève s'achève sur un succès. GOICOECHEA, Maite, « Las obreras no se dejan gobernar », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 42-43.

52 CANALES, Lola Canales, « Induyco : A la huelga madre voy yo también... », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 42.

prise « Confecciones Puentes », qu'évoque la journaliste Ana de Prado dans son article « Confecciones Puente : las mujeres se rebelan⁵³ ». Dans les deux cas, il s'agit d'usines composées d'une main-œuvre majoritairement féminine et très jeune – les femmes ont en moyenne 18 ans – ce qui fait que, comme le signalent les articles, les patrons en profitent encore davantage. Les revendications les plus importantes concernent l'augmentation des salaires et de meilleures conditions de travail et, dans les deux cas, la réponse des patrons est très dure : ils décident de fermer les usines en représailles⁵⁴, comme le dénonce *Vindicación*. Tout au long de ses articles, *Vindicación* s'attache aussi à démontrer que le courage voire la violence et la solidarité masculine, la « camaraderie » ne sont pas des prérogatives masculines. La revue met en lumière des femmes qui se battent avec la police, se placent en première ligne des manifestations, défient les « travailleurs » qui veulent briser la grève et qui sont en même temps solidaires, elles se serrent les coudes, soutiennent leurs compagnons, leurs maris, leurs fils dans leurs propres grèves et combats en leur fournissant une aide qui est indispensable mais souvent peu visible. L'un des cas les plus emblématiques de solidarité féminine à une grève masculine, se trouve dans l'occupation de l'église de Sant Andreu organisée par trois cents femmes (compagnes, épouses, mères ou encore sœurs) en soutien à la grève lancée par leur compagnon, travailleurs de l'entreprise Motor Ibérica, pour protester contre le licenciement de plusieurs d'entre eux⁵⁵. Amparo Pineda rapporte cet événement dans le premier numéro de *Vindicación*⁵⁶ puis, quelques numéros plus tard, Maruja, l'une des figures phare de l'occupation de l'église de Sant Andreu est interviewée⁵⁷. Née en Andalousie dans une famille républicaine ayant subi la répression franquiste pendant la guerre civile, Maruja est arrivée à Barcelone en 1949. N'ayant pratiquement pas fait d'études, elle occupe plusieurs emplois. Depuis le début des années 1970, elle est membre du PSUC. Son engagement a d'abord pris la forme d'initiatives solidaires et contestataires dans les quartiers grâce auxquelles le parti l'a remarquée et lui a proposé d'adhérer. C'est d'ailleurs Maruja qui propose l'idée d'un enfermement volontaire car elle avait déjà l'expérience d'un

53 DE PRADO, Ana, « Confecciones “Puente : las mujeres se rebelan” », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 43.

54 Comme l'a montré Pilar Díaz dans ses recherches sur l'industrie textile, les conditions de travail y étaient très dures en raison de la mise en place du modèle de « remuneración según rendimiento » (rémunération selon la rentabilité), avec peu de temps de repos et une accélération du rythme de travail. Aux conditions de travail s'ajoutait un bas salaire, le plus bas de toute l'industrie madrilène. DÍAZ SÁNCHEZ, Pilar, « “Coser y luchar” : Las huelgas de la fábrica Rok madrileña en 1976 », dans AGUADO, Anna (eds.), *Mujeres, regulación de conflictos sociales y cultura de la paz*, op. cit., p. 146-147.

55 Il ne s'agit pas du premier mouvement social chez Motor Ibérica. En effet, en mai 1972 un conflit avait éclaté entre les travailleurs et les patrons au sujet de la « prime de fin d'année ». Le conflit qui dura plus d'un mois aboutit à une grève générale massivement soutenue à Pampelune, qui conduit à la réadmission par l'entreprise des travailleurs licenciés. MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Productores disciplinados y minorías subversivas...*, op. cit., p. 220.

56 PINEDA, Amparo, « Motor Ibérica : El encierro de las mujeres », *Vindicación Feminista*, n°1, juillet 1976, p. 65-66.

57 FAVA, María, « Líderes populares : Maruja, la de Motor Iberica », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 52-53.

mini-enfermement organisé en faveur des 500 personnes renvoyées de Seat⁵⁸. Dans cette interview, ainsi que dans d'autres reportages ou tables rondes avec des femmes actrices du conflit (mères, épouses, sœurs de travailleurs⁵⁹), *Vindicación* met en exergue le rôle déterminant joué par les femmes dans le bon déroulement des grèves, mettant en lumière toutes les tâches que les femmes réalisent (elles préparent les repas, elles collectent des fonds, elles se chargent de l'approvisionnement, elles se déplacent dans les villes voisines à la recherche de fonds et du soutien populaire mais elles organisent aussi des piquets de protection devant les maisons des délégués, sont sur les barricades, ou encore créent des groupes d'autodéfense de femmes pour patrouiller dans les rues). Nous retrouvons cette aide indispensable et solidaire dans le cas par exemple des femmes de la société Radiadores Roca (Gavá, Barcelone⁶⁰) ou encore dans la grève des travailleurs du service de transports de Madrid, EMT⁶¹, nous dit *Vindicación*. Dans une lecture plus approfondie des articles ayant trait à la participation des femmes aux mobilisations et aux grèves, les exemples relayés montrent que dans tous les mouvements dans lesquels les hommes et les femmes travaillent de concert, ce sont toujours les hommes qui prennent le dessus. Certaines journalistes telles que Maite Goicoechea et Amparo Pineda déplorent ainsi que les syndicats ne fassent pas toujours une place égale aux femmes au sein de leur organisation. Cantonnées aux tâches subalternes et moins valorisantes, les femmes ont moins accès que les hommes à la parole et aux postes à responsabilités. Les revendications qui ne concernent que les femmes sont moins audibles et, en cas de victoire, elles reçoivent moins de compliments et ne tirent que peu de bénéfices des luttes gagnées. Ces critiques se fondent sur le ressenti de certaines militantes qui s'expriment dans les pages de la revue. C'est le cas des ouvrières de l'entreprise Eurostil où les travailleuses affirment avoir ressenti le machisme de leurs collègues lors des grèves. Elles abordent aussi la question de la division sexuelle des tâches même dans un contexte de lutte, en l'occurrence, la question du nettoyage qui était censé être réalisé par les ouvrières tout comme les repas⁶².

58 Il est intéressant de signaler les caractéristiques des interviews, l'un des genres journalistiques les plus fréquemment employés par la rédaction de *Vindicación*. Ici, comme dans d'autres entretiens publiés par la revue, l'article commence par quelques repères biographiques sur la personne interrogée (origines familiales et géographiques, formation, profession, engagement militant), puis vient le corps du texte dans lequel se mêlent citations, au style direct des propos de la personne interrogée et réflexions de la journaliste. Dans tous les entretiens, on observe que le ton des échanges est décontracté, familier, direct. On sent la personne interviewée et la journaliste unies par une sorte de « sororité » qui crée un climat de confiance propice au déroulement de la pensée et/ou à la libération de la parole. La journaliste essaie également de dégager quelques traits ou réflexions sur la personnalité de son interlocutrice. En général, la question du féminisme, de la lutte des femmes est toujours posée de diverses façons (soit à travers une réflexion sur le fait d'être femme dans son parcours professionnel, dans son militantisme, dans sa vie politique ou dans sa vie en général) ; sur le féminisme dans sa vie (comme femme, pour les autres femmes, pour le groupe ou mouvement auquel la personne appartient).

59 Il faut signaler que l'organisation et la retranscription de tables rondes est un autre des genres journalistiques les plus employés par *Vindicación*. Au total, *Vindicación* organise et retranscrit plus d'une vingtaine de tables rondes.

60 GOICOECHEA, Maite, « Mujeres de roca : una lucha sin cuartel », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 41-43.

61 Cremcha (Agencia de colaboraciones), « La huelga de la E.M.T, las mujeres, protagonistas », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 19.

62 GOICOECHEA, Maite, « El paro acribilla a las obreras », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 51.

Comme le signale Maite Goicoechea en rapport avec cet exemple, « en toda lucha conjunta hombre-mujer aquel siempre se procura unas zonas de privilegio en perjuicio de la mujer, naturalmente⁶³ ».



Fig. 62. Pilar Aymerich, *Fábrica de confección Eurostil. Mural delante de la fábrica, 1977.*

Mais le plus important de cette section est surtout qu'elle est conçue comme un outil de lutte et d'éveil féministe. Comme le signale Ampar Pineda en parlant des mobilisations des femmes de Motor Ibérica, la participation de ces dernières aux mobilisations a permis une prise de conscience féministe chez certaines d'entre elles. Maruja, l'une des leaders de ces mobilisations, note également que l'occupation de l'église de Sant Andreu a permis « la concienciación de las propias mujeres encerradas », puisque « eran mujeres que no habían participado nunca en ninguna lucha. No sabían ni que existían asociaciones⁶⁴ ». Cette première mobilisation semble avoir fonctionné comme un détonateur : « después del encierro unas 15 han entrado en el partido y otras se han organizado en sus Asociaciones de barrio⁶⁵ », conclut Maruja. Propos qui amènent Amparo Pineda à analyser en ces termes le processus à l'œuvre :

La metamorfosis sufrida por todas ellas ha sido tan admirable como admirable ha sido su esfuerzo [...] la gran capacidad creadora, de espíritu, de iniciativa, de lo que son capaces las mujeres trabajadoras cuando, en grupo y con voluntad a prueba de bomba, se empeñan en una tarea colectiva, luchadora, que es capaz de despertar todo lo que yace debajo la anestesia social y vive aletargado en ellas⁶⁶.

63 *Idem.*

64 FAVA, María, « Líderes populares : Maruja, la de Motor Iberica », *op. cit.*, p. 53.

65 *Ibid.*, p. 53.

66 PINEDA, Amparo, « Motor Ibérica : El encierro de las mujeres », *op. cit.*, p. 65.

Les témoignages recueillis par Pilar Díaz auprès des travailleuses de l'usine Rok, vont dans le même sens et manifestent une prise de conscience féministe : lors des mobilisations, les femmes découvrent qu'elles sont doublement exploitées comme travailleuses et comme femmes. DÍAZ SÁNCHEZ, Pilar, « “Coser y luchar” : Las huelgas de la fábrica Rok madrileña en 1976 », dans AGUADO, Anna (eds.), *op. cit.*, p. 153.

301

Mais la section se veut aussi un simple intermédiaire servant en dernier lieu comme instrument de lutte féministe :

Un medio de transvase de experiencias de lucha feministas desde cualquier barrio de una ciudad gallega, hasta otro de una castellana, vasca, andaluza o catalana. Que sea, en una palabra, un instrumento válido para la lucha feminista, para incorporar a ella a muchos miles de mujeres que hoy incluso ignoran qué es eso del feminismo y de la opresión de la mujer⁷⁰.

La section s'inaugure avec l'interview de María Ángeles Rivas qui porte une double casquette puisqu'elle est à la fois l'une des premières femmes à occuper un poste à responsabilité dans son parti, le PSUC, et la présidente de l'association « 9 barrios »⁷¹. Cette structure, présentée par la journaliste comme une « avant-garde » révolutionnaire féministe, fonctionne comme une sorte de matriarcat où les femmes occupent les postes de responsabilité dans toutes les commissions⁷². Après ce premier exemple d'initiative féministe, la section en relaie d'autres qui peuvent en inspirer d'autres : on trouve par exemple un article consacré aux associations de voisins du Quartier Gotique ou du Quartier de la Sagrada Familia, qui ont décidé de rendre les associations véritablement féministes en abordant des questions qui touchent seulement aux femmes⁷³. L'exemple le plus clair du passage de la « conscience féminine » à la « conscience féministe » se trouve dans l'article « Las mujeres de Sant Andreu. Cortan por lo sano con la asociación de vecinos », qui rapporte que les femmes de « Sant Andreu » ont créé leur propre « associations de femmes » (casal de la Dona) en raison des difficultés et conflits rencontrés au sein de l'association d'habitants du quartier. Le reportage met ensuite en lumière le fonctionnement de cette nouvelle structure : elles organisent des réunions hebdomadaires afin d'échanger sur leurs expériences, qu'elles définissent comme « horas de trabajo común, tranquilidad y afecto »⁷⁴, et elles sont à la recherche d'un local afin de mettre en place un centre de planification familiale sous le nom de « Planing Familiar » ; peut-être un clin d'œil au modèle français ? Elles veulent aussi créer un atelier de formation en couture comme option de travail salarié même si, en attendant de trouver un local, elles assistent aux réunions de la « Coordinadora de Barcelona » sur la sexualité,

70 *Idem.*

71 FAVÀ, Maria « María Ángeles Rivas, presidenta de 9 Barrios. La lucha urbana de las mujeres », *Vindicación Feminista*, n°3, septembre 1976, p. 58-59.

72 Au cours de cette interview, María Angeles Rivas, revient sur sa trajectoire militante - on apprend ainsi qu'elle commença à militer au sein du MDM en 1971- et explique que pour elle, luttes ouvrières et luttes féministes sont indissociables tout en reconnaissant l'importance du Collectif féministe afin de stimuler la mobilisation des femmes.

73 PINEDA, Amparo, « Por unas vocalías de mujeres auténticamente feministas », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 64.

74 SORIA I BADIA, Assumpta, « Las mujeres de Sant Andreu. Cortan por lo sano con la asociación de vecinos », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 51.

le droit au corps et le plaisir⁷⁵. Enfin, l'article souligne que depuis la séparation avec l'association du quartier, le nombre des femmes a crû pour atteindre les 150 membres.

C'est en effet dans la rubrique « Barrios » que la mise en lumière du processus de prise « de conscience féministe » est plus évident. L'objectif de la section « Barrios » mais aussi de « Laboral » s'inscrit clairement dans la démarche d'auto-conscience féministe : il s'agit d'aider les femmes à prendre conscience des discriminations qu'elles vivent au quotidien mais aussi de mettre en exergue par le biais d'exemples, leurs potentialités et leurs capacités à faire évoluer les choses.

5.1.5. *VINDICACIÓN FEMINISTA* FACE À LA CONSTITUTION

« En la batalla de los partidos por tener un rinconcito en la construcción de la nuestra nueva democracia, unas cuantas mujeres, [...] han vuelto a caer en el engaño de sus antecesoras⁷⁶ » affirme *Vindicación* dans un article à l'occasion des résultats des élections générales de juin 1977. Dans l'article « Elecciones boicoteadas. Las feministas no votaron a sus redentores », Lidia Falcón, qui commence le texte en parlant des luttes pour le suffrage féminin aux Etats-Unis au début du XX^e siècle, s'attaque à ce qu'elle appelle le « vote miracle », à savoir la croyance naïve selon laquelle le suffrage féminin permet de changer profondément le rôle des femmes dans la société et dans la politique en particulier. Si aux Etats-Unis le suffrage féminin n'a pas permis d'augmenter la présence des femmes en politique, en Espagne, non plus, nous dit l'avocate, les femmes n'ont pas pu intégrer l'espace politique. Ce regard sur le passé permet à *Vindicación* de légitimer sa position face aux élections : si les féministes ont refusé de se prêter au jeu politique, c'est parce qu'elles ont tiré les leçons de leurs prédécesseurs : « Cuando las feministas decidimos abstenernos en la farsa electoral, lo hicimos habiendo aprendido bien la lección que nos dieron nuestras abuelas sufragistas⁷⁷ ». Il est intéressant de noter la différence qu'établit *Vindicación* entre un « nous » que l'on identifie comme un pronom désignant « les féministes » dans son ensemble, celles qui ont tiré des leçons du passé et une minorité « unas cuantas mujeres », à savoir celles qui n'ont pas fait le bon choix et qui

75 *Idem.*

76 FALCÓN, Lidia, « Elecciones boicoteadas. Las feministas no votaron a sus redentores », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 20. Cet article dialogue avec la section Hemeroteca, ESTANY, Ana, « 1936 : Mujer, vota al frente popular de izquierdas », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 22-23.

77 FALCÓN, Lidia, « Elecciones boicoteadas. Las feministas no votaron a sus redentores », *op. cit.*, p. 21.

sembleraient donc être exclues du qualificatif « féministes ». Cette question n'est pas dénuée de sens puisqu'elle véhicule un jugement de valeur très présent d'ailleurs dans les articles de Falcón, qui semble dessiner les contours de la « vraie » féministe et de celle qui ne l'est pas. Cette position exclue de fait, les femmes qui militent dans la politique et qui appartiennent au dénommé « double militantisme », ce qui sera une des critiques les plus fortes adressée à la revue et une des lignes de fracture au sein du mouvement féministe.

D'ailleurs, cet article peut se lire non seulement comme une sorte de justification de la consigne défendue par certains Collectif Féministes, l'Organisation Féministe Révolutionnaire ou encore la Plateforme Féministe de Madrid, qui ont préconisé l'abstention lors de la campagne électorale, mais également comme une réponse à la critique lancée par la députée communiste Dolors Calvet qui s'est dressée contre les personnes soutenant l'abstention. Actives protagonistes du processus de démocratisation du pays, pour *Vindicación* les Espagnoles sont malgré tout exclues du jeu politique comme en témoigne l'élaboration de la Constitution. Comme le rappelle la revue, bien qu'il y ait une vingtaine de femmes députées au Congrès, ce qui représente 6% de l'ensemble des députés et 2% au Sénat, aucune d'entre elles ne participe à la rédaction du texte constitutionnel qui est pris en charge par les « Pères de la constitution ⁷⁸ » : Miguel Herrero, José Pedro Pérez Llorca et Gabriel Cisneros pour UCD ; Gregorio Peces Barba pour le PSOE ; Miquel Roca pour le Pacte Democràtic de Catalunya, Jordi Solé Tura pour le PCE ou encore Manuel Fraga pour AP.

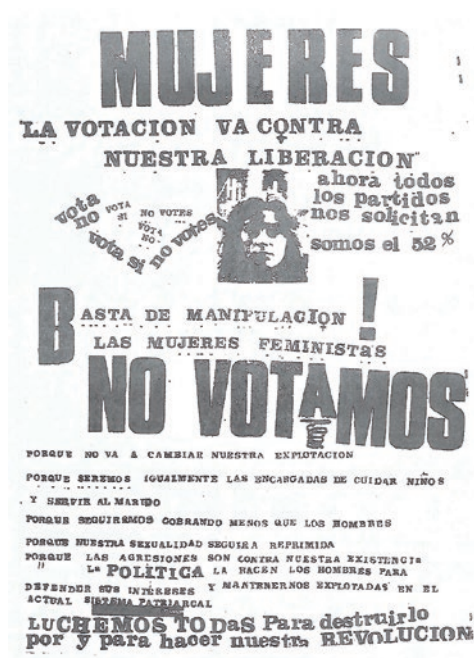


Fig. 64. D-ones de LA MAR, 1977.

78 « Los padres de la Constitución de 1978 », *El País*, 16 octobre 2003.

Le 5 janvier 1978 l'avant-projet est publié au Bulletin officiel de l'État pour pouvoir être amendé par les député-e-s⁷⁹. De plus, l'avant-projet laisse entendre que la question de la dissolution du mariage y sera examinée. Certains groupes féministes et des associations de femmes tels que l'*Associacio Catalana de la Dona*, les Associations des Femmes au Foyer, l'Association des Femmes Juristes, ou encore l'Association des Femmes séparées vont rédiger de nombreux amendements à l'Assemblée. *Vindicación*, quant à elle, lance une campagne afin de mobiliser l'opinion publique, notamment afin de faire reconnaître le divorce dans le texte constitutionnel, comme nous le verrons un peu plus tard. Dès le début de l'année et jusqu'à l'été, les rédactrices de la revue, à l'instar de l'ensemble du mouvement féministe sont convaincues que l'inclusion du divorce dans la Constitution est pratiquement acquise, comme le souligne le magazine lui-même au mois d'avril⁸⁰. Le même mois, Magda Oranich publie un article intitulé « La Constitución : piedra de toque », où elle souligne l'importance de la Constitution, instrument juridique qui régle l'ensemble du corps législatif et d'où émanent toutes les lois de l'Etat. De fait, l'avocate encourage le mouvement féministe à essayer d'y inclure autant de revendications que possible puisque de son degré d'ouverture dépendront les destins des Espagnols et Espagnoles dans la mesure où elle encadrera les possibles développements des droits des femmes. Mais, c'est surtout la question du droit à l'avortement qui inquiète Magda Oranich. Comme le rappelle l'avocate, la manière dont la Constitution se positionnera sur le début de la vie est tout sauf un détail puisqu'elle ouvrira ou non la voie à une dépénalisation de l'avortement :

[...] y por último, el tema más espinoso, el tema tabú : el derecho al aborto. Ante todo y como primordial conseguir su inclusión en la Constitución, como preconiza la enmienda parlamentaria comunista. Y luego andarnos con cuidado, porque puede no sólo incluir, sino formular un concepto del derecho a la vida de tal forma que posteriormente, puedan basarse en él, para declarar anticonstitucional, cualquier ley que intentase legalizar el aborto⁸¹.

Lorsque Magda Oranich, écrit ces lignes, la déception d'une partie du mouvement féministe vis-à-vis du texte constitutionnel n'est pas encore très visible, mais cela ne va pas durer. Si une grande partie du mouvement féministe, notamment les féministes du « double militantisme », se montre, malgré leurs lacunes, favorables au projet constitutionnel perçu

79 CAMPUZANO, Francisco, *La transition espagnole entre réforme et rupture (1975-1986)*, CNED, Presses Universitaires de France, 2011, p. 84.

80 *Vindicación* dit ainsi : « La inclusión del divorcio en la constitución parece ser ya un hecho, pero lo que preocupa, y con razón, a las fuerzas democráticas es el tipo de divorcio que vamos a tener y que, según todos los indicios, va ser siguiendo los caprichos de UCD », « Campaña Feminista. Divorcio YA » *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 29-33.

81 ORANICH, Magda, « La Constitución : piedra de toque », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 21.

comme un premier pas permettant d'élargir ultérieurement les droits des femmes⁸², durant l'été la Coordinatrice Féministe de Barcelone lance une campagne « Dona, la Constitució ens ignora⁸³ » qui reflète le scepticisme grandissant d'une partie des féministes parmi lesquelles le courant féministe radical. L'éditorial de juillet 1978 intitulé « Guerra a muerte a los opresores » puis l'article de Lidia Falcón⁸⁴ du même numéro, sont des illustrations probantes du changement qui est en train de s'opérer au sein d'une partie du mouvement féministe et qui mène les Collectifs Féministes, l'OFR, ou encore les militantes des partis de l'extrême gauche tels que la LCR à démarrer une campagne de rejet du texte constitutionnel⁸⁵. Pour *Vindicación*, voter pour la Constitution lors du référendum du 6 décembre 1978, c'est une fois de plus, tomber dans le piège du soi-disant « intérêt général », autrement dit, celui des hommes, souligne la revue, au détriment des droits des femmes. Quelques numéros plus tard, Magda Oranich consacre un nouvel article, « La Constitución : oprimidas como siempre », au projet de Constitution. Le ton s'est significativement assombri par rapport au précédent. L'avocate ne cherche pas à y cacher sa déception puisque, de toute évidence, les attentes minimales du féminisme, à savoir, le divorce et l'avortement, ne vont pas être satisfaites. Son article 14 reconnaît certes l'égalité de tous les Espagnols devant la loi sans discrimination de sexe, de race, de naissance, de religion, mais le texte ne fait pas de référence particulière à la situation des femmes, et n'ouvre donc pas la porte à l'adoption de mesures destinées à corriger les inégalités dont elles sont victimes⁸⁶. Pour *Vindicación*, si certains partis politiques, notamment, ceux de l'opposition de gauche, se sont montrés publiquement sensibles à la question de la situation des femmes dans la société lors de la rédaction du texte constitutionnel, ceux-ci ont décidé de mettre en sourdine les revendications féministes afin de sauvegarder le « consensus ».

82 Comme elles l'expriment dans une lettre publiée le 3 décembre 1978, dans plusieurs journaux « por encima de intereses de grupo, aunque éste englobe la mitad de la población, es urgente garantizar un marco de convivencia [...] como todo el mundo sabe, es el resultado [La constitution] de mutuas concesiones inspiradas en el deseo de convivencia. En consecuencia, ningún grupo tiene su Constitución, pero ésta puede ser la de todos los españoles », ASOCIACIÓN MUJERES EN LA TRANSICIÓN DEMOCRÁTICA, *Españolas en la Transición. De excluidas a protagonistas (1973-1982)*, op. cit., p. 108.

83 NASH, Mary, *Dones en Transició*, op. cit., p. 197.

84 FALCÓN, Lidia, « La Constitución : Las Españolas ni fu ni fa. El pene sigue siendo el rey », *Vindicación Feminista*, juillet 1978, n° 25, p. 17-18.

85 Editorial, « Guerra a los opresores », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 5.

86 L'avocate exprime ainsi son amertume : « Nos dicen que han hecho una Constitución para todos los españoles, para todos los ciudadanos, pero nosotras queríamos que hubiese sido también para todas las españolas, para todas las ciudadanas », ORANICH, Magda, « La vieja historia de siempre. La Constitución : Oprimidas como siempre », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p. 8.



Fig. 65. Dépliant « La mujer y la constitución». Coordinadora de Caspe, 1978.

Mais si jusqu'à présent nous avons voulu nous arrêter sur les moments de basculement qui marquent le discours de la revue, en réalité, depuis le début, *Vindicación* adopte une attitude sceptique et méfiante envers les partis politiques et envers leur capacité à prendre réellement en compte les problèmes des femmes, en raison de sa défense du militantisme unique⁸⁷. De fait, au fil des numéros, nous assistons à un processus de « réaffirmation » de l'incapacité des partis politiques – structures de pouvoir traditionnellement hyper masculinisées – à prendre en charge la libération des femmes. En d'autres termes, le processus de transition ne fait que réaffirmer, aux yeux de certaines collaboratrices de la revue et militantes des Collectifs Féministes, la nécessité de constituer des partis féministes qui défendent réellement leurs intérêts. C'est pourquoi, en parallèle, comme nous le verrons ultérieurement, certaines collaboratrices de la revue parmi lesquelles Lidia Falcón commencent à mettre en œuvre les bases de la création d'un parti politique féministe.

À travers ses articles qui ont trait à la question politique, *Vindicación* veut mettre à l'épreuve la solidité du nouveau système politique et la qualité de la nouvelle démocratie, en scrutant ses fissures et ses failles, ses points faibles et ses contradictions. Or, le ton des articles, mais surtout certaines critiques, notamment celles adressées aux députées ou encore celles adressées au PCE sont parfois jugées trop sévères par le lectorat, comme certaines lettres le font d'ailleurs remarquer. Ainsi, les critiques de Lidia Falcón adressées aux militantes des partis de gauche, qu'elle présente comme de simples courroies de transmission des directives des

87 Comme le souligne quelques années plus tard l'écrivaine Montserrat Roig : « Cuando se firmó esa especie de compromiso histórico a la española que se llamó Pacto de la Moncloa, los periodistas preguntaron a Santiago Carrillo, líder del PCE, si las cosas habían ido bien. El dialogo fue así : el periodista le pregunta a Carrillo si había habido parto. Y la respuesta del comunista fue que sí y, para expresar su satisfacción, añadió : “¡ y ha sido varón !” A Santiago Carrillo, hombre de izquierdas y con voluntad de transformar la realidad, el inconsciente le había traicionado », ROIG, Montserrat, *¿ Tiempo de mujer ?*, Barcelona, Plaza & Janés, 1980, p. 47-53.

partis, sans capacité d'action ou de critique, ou aux députées telles que Dolors Calvet⁸⁸, vont engendrer de fortes tensions avec les féministes partisans d'un double militantisme féministe et politique. Certaines lectrices se plaignent de l'orientation trop personnelle de la rubrique « Iberia », qui traduit simplement l'opinion de Lidia Falcón sur la politique du PCE et qu'elle utilise pour régler ses comptes avec le parti, ce qui ne peut pas être compris si l'on ignore le parcours militant de Lidia Falcón. Certaines lettres lui demandent donc d'avoir un jugement plus impartial⁸⁹. D'autres se plaignent que la section n'analyse pas en détail les programmes de chaque parti concernant les droits des femmes. D'autres encore jugent très sévères les critiques adressées au parti communiste ou aux militants des partis de gauche⁹⁰. D'ailleurs, comme l'a aussi mis en évidence María Ángeles Larumbe, ce sont les analyses consacrées à la politique nationale, qui susciteront, envers la revue, beaucoup d'antipathie de la part d'un large secteur de féministes du double militantisme⁹¹.

5.2. *VINDICACION FEMINISTA* FAIT « CAMPAGNE » : LES CAMPAGNES MENÉES PAR *VINDICACIÓN*

Si *Vindicación Feminista* informe des mobilisations féministes qui parcourent les rues et prend également une part active aux manifestations⁹², elle a aussi une vocation « mobilisatrice » : la revue est conçue comme un instrument de lutte à partir duquel elle encourage les femmes à passer à l'action ou encore à interpeller les pouvoirs politiques. Pour ce faire, *Vindicación Feminista* lance elle-même des campagnes qui font écho aux mobilisations de la

88 Notons toutefois que si Lidia Falcón porte un regard sans concession sur l'attitude des députées, d'autres collaboratrices telles que Magda Oranich soulignent l'intervention de la députée communiste notamment lors de la proposition de Loi sur l'amnistie des délits pour les femmes présentée par la minorité communiste devant l'Assemblée le 14 juillet 1977. Ainsi, Magda Oranich souligne l'acharnement de la députée à défendre la loi et son désarroi à l'issue du vote : « Esta Cámara parece que se niega a aceptar que la democracia significa igualdad de derechos entre hombre y mujer », ORANICH, Magda, « Ellos mandan. La amnistía para la mujer : una ocasión perdida », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 21.

89 La lectrice se dit surprise de voir que la rubrique « Iberia » est devenue une « crítica exhaustiva a las líneas políticas de un grupo de personas que han estado luchando junto y a favor de los obreros ». Ainsi, par exemple écrit-elle, l'article « La reconciliación del Partido Comunista » parecía una denuncia de las particulares ideas de la firmante Lidia Falcón. Confío en vuestra imparcialidad y responsabilidad de cara a los miles de mujeres que leen vuestra revista. [...] Esperando que hagáis de la sección Iberia un reportaje-denuncia del machismo de todos los partidos. Esther González (Barcelona) », « Feminismo y política », Esther González (Barcelona), « Cartas a Vindicación », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 66.

90 La lectrice fait référence à l'article sur le premier secrétaire général des Commissions ouvrières (CCOO), Marcelino Camacho. Lidia Falcón Y accuse le PCE et certains de ses cadres d'être hypocrites. FALCÓN, Lidia, « El caso Camacho », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 15.

91 LARUMBE, María Ángeles, *Las que dijeron no...*, op. cit., p. 418.

92 Rappelons qu'une partie des collaboratrices militent dans les Collectifs Féministes ou dans des partis politiques de gauche. En ce qui concerne les Collectifs, ceux-ci étaient intégrés dans la Coordinatrice Féministe de Barcelone un des principaux agents des mobilisations.

rue qui ont pour but d'encourager les changements. Il s'agit de faire entendre « el clamor⁹³ » des femmes en général, de montrer la force du mouvement féministe et la légitimité de ses combats en amenant des spécialistes, hommes et femmes, à se prononcer par le biais d'enquêtes et de tables rondes. Les campagnes s'articulent autour des quatre problématiques centrales du mouvement féministe à ce moment-là. Tout d'abord, elles demandent l'amnistie pour toutes les femmes y compris les femmes en prison pour des délits spécifiquement féminins. En effet, la mise en place de la dictature s'accompagne de la restauration, par rapport à la période républicaine, des inégalités juridiques entre les sexes parmi lesquelles la loi du 24 janvier 1941 sur la protection de la natalité qui durcit les peines tant pour les femmes ayant recours à l'avortement que pour les personnes qui le pratiquent⁹⁴. Elles revendiquent alors la modification du Code Pénal, notamment l'article 449 qui punissait l'adultère chez la femme⁹⁵. Elles revendiquent également la légalisation du divorce qui était contemplé dans la loi du 12 mars 1938 ; l'abrogation de la loi de *Peligrosidad Social* qui punit en outre l'exercice de la prostitution ; ou encore elles réclament la légalisation de la contraception afin de passer de la « maternité subie » à la « maternité choisie⁹⁶ » et, le droit à une sexualité libre et épanouie.

5.2.1. AMNISTIE POUR TOUTES !

Dans ce contexte de transition vers une démocratie qui est à construire, il s'agit, en tout premier lieu, de déconstruire l'héritage franquiste⁹⁷ et de s'en affranchir. Nombreux sont les reportages de *Vindicación* qui s'attachent à montrer les conséquences concrètes et souvent tragiques d'une législation anachronique qui établit une double morale sexuelle, qu'il s'agisse de la prostitution ou de l'adultère, la suppression de la « licencia marital⁹⁸ », la question des

93 « Aborto, el clamor que no cesa », *Vindicación Feminista*, numéro spécial, 1982.

94 « Ley de 24 de enero de 1941 para la protección de la natalidad contra el aborto y la propaganda anti-concepcionista », BOE n° 33 du 2 février 1941, p. 768-770.

95 Tract « Amnistía para la mujer », Coordinadora de grupos feministas. Vocalías de Barrios y Organizaciones de Mujeres de Barcelona y comarcas, 17 décembre 1976. Fonds-929, Cod. 368, U.I. 71, ANC.

96 BALAGUER, Soledad, « Contracepción a la española : todas somos delincuentes », *Vindicación Feminista*, n° 7, février 1977, p. 41-43; ORANICH, Magda, « La anticoncepción : un medio para la maternidad libre », *Vindicación Feminista*, n° 7, février 1977, p. 43-44.

97 ORANICH, Magda, « Cuestión de urgencia. Anticonceptivos, divorcio, adulterio, amancebamiento », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 19.

98 COLECTIVO JURÍDICO FEMINISTA, « Los efectos jurídico-personales y patrimoniales de la licencia marital », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 23-24 ; BELTRAN, Nuria, « La licencia marital », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 27.

différences de statut entre les enfants légitimes et illégitimes⁹⁹ ou encore la question des mères célibataires, « vergonzosamente discriminadas en la actual legislación machista¹⁰⁰ ».

Dans le cas de l'adultère, l'injustice était criante : l'article 449 du Code Pénal en vigueur punissait d'une peine « menor » – c'est-à-dire, entre six mois et un jour et six ans – l'adultère féminin¹⁰¹, défini comme « mujer casada que yace con varón que no sea su marido y el que yace con ella sabiendo que es casada, aunque después de declare nulo el matrimonio¹⁰² ». Si un mari trompé venait à porter plainte contre son épouse, celle-ci perdait la garde de ses enfants. À tout moment, le mari avait le pouvoir de pardonner et d'effacer la condamnation. En revanche, pour qu'un homme puisse être condamné pour adultère, il fallait qu'il installe sa maîtresse au domicile conjugal ou que sa liaison soit de notoriété publique.

La revue, à l'instar du mouvement féministe, réclame l'amnistie pour les 350 femmes incarcérées en application de la loi de *Peligrosidad Social*¹⁰³. L'ampleur de la mobilisation féministe autour de l'abrogation des lois franquistes sera décuplée par le cas de María Ángeles Muñoz. Accusée d'adultère par son mari, qui l'a abandonnée un an après le mariage, celle-ci risque de perdre la garde de leur enfant commun. Très rapidement, le mouvement féministe, en premier lieu l'*Associació Catalana de la Dona*, s'empare du cas de María Ángeles Muñoz, qui utilise son histoire pour faire le procès contre les lois machistes et anachroniques du franquisme, en particulier du Code pénal qui punit l'adultère féminin¹⁰⁴.

99 COLECTIVO JURÍDICO DE MADRID, « Los hijos ilegítimos », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 45.

100 GOICOECHEA, Maite, « Uno de mayo ». « No hay madres de segunda división », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 18.

101 BELTRÁN, Nuria, « El adulterio », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 11-12.

102 « Decreto 3096/1973, de 14 de septiembre, por el que se publica el Código Penal, texto refundido conforme a la Ley 44/1971, de 15 de noviembre ». « BOE » núm. 297, de 12 de diciembre de 1973, páginas 24004 a 24018 (15 págs.)

<https://www.boe.es/buscar/doc.php?id=BOE-A-1973-1715>

« Capítulo VI, art. 449-452.

Adulterio. 449. El adulterio será castigado con la pena de prisión menor. [De seis meses y un día a seis años] Cometén adulterio la mujer casada que yace con varón que no sea su marido, y el que yace con ella, sabiendo que es casada, aunque después se declare nulo el matrimonio. 450. No se impondrá pena por delito de adulterio sino en virtud de querrela del marido agraviado. [...] 451. El marido podrá en cualquier tiempo remitir la pena impuesta a su consorte. 452. El marido que tuviere manceba dentro de la casa conyugal, o notoriamente fuera de ella, será castigado con prisión menor ».

103 Ainsi, par exemple, *Vindicación* informe à plusieurs reprises des rassemblements dans les prisons de femmes pour demander l'amnistie. « Las feministas de Barcelona acordaron hacer acto de presencia cada domingo en la Cárcel de Mujeres de la Trinidad para exigir la amnistía para la mujer, aspecto que han olvidado los parlamentarios a la hora de negociar la amnistía política », REGINA Bayo et SANAHUJA, Encarna, « Mujeres del Mundo. En el país, "Amnistía per la dona" », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 58.

104 Ainsi, par exemple, dans un flyer rédigé par l'*Associació catalana de la dona*, celle-ci raconte ce qui s'est passé et appelle à la mobilisation de toutes les femmes :

« M. ANGELES acusada de adulterio fue obligada a entregar a su hija el viernes pasado, a la familia de su marido. Se negó por no estar de acuerdo con estas medidas totalmente injustas y declaró que defenderá hasta el final la custodia de su hija. Cientos de mujeres le acompañaron al Juzgado pidiendo el cambio de estas leyes que discriminan y condenan a la mujer. Ayer sábado ella se encontraba en su domicilio y la policía intentó arrebatarle a su hija. Ella valientemente se negó a entregarla apoyada por sus vecinos. L'*Associació Catalana de la Dona* luchando junto a M^a Angeles Muñoz llama a todas las mujeres a solidarizarse con ella, pues está sufriendo el peso de unas leyes anacrónicas y discriminatorias contra la mujer que además se aplican por la fuerza brutal », Flyer, *Associació Catalana de la Dona*, Fonds-929, UC 2426, U.I. 439, ANC.

Les mobilisations commencent en novembre 1976 lorsque le juge exige qu'elle abandonne sa fille, Yolanda, qu'elle avait eu avec son premier mari, ayant eu un second enfant avec son nouveau compagnon ; compagnon avec qui elle avait refait sa vie après l'abandon du premier mari ; ce qui prouvait, aux yeux du juge, le délit d'adultère¹⁰⁵. Le 12 novembre, le jour où María Ángeles Muñoz comparait devant le juge et devait donner sa fille à son mari¹⁰⁶, une énorme manifestation avait été organisée pour la soutenir sous le slogan « Jo també soc Adultera¹⁰⁷ ».



Gauche: Fig. 66. Tract « La ley condena a la mujer », de l'Associació catalana de la dona, 1976.
Droite: Fig. 67. Tract « Amnistía para la mujer », Coordinadora Feminista de Barcelona, 1976.

Cette clameur féministe se traduit en effet par une intensification des mobilisations évoquées par *Vindicación* dans le numéro 7, de janvier 1977, qui énumère entre autres toutes les mobilisations féministes en soutien avec María Ángeles Muñoz. Dans le reportage photographique de la mobilisation réalisé par Colita et Pilar Aymerich pour exprimer leur soutien, on voit une partie importante des collaboratrices de *Vindicación* : Maruja Torres, Montserrat Roig, Regina Bayo, Soledad Balaguer, Montserrat Roig ou encore Marta Pessarrodona. Pour la revue, ce dynamisme est le reflet d'un mouvement féministe imparable qui s'est emparé de la rue, « en las calles se conjuga el verbo Vindicar », nous dit la couverture de ce numéro. Quelques mois plus tard, les deux parties trouvent un accord et le mari retire sa plainte¹⁰⁸. Le cas de María Ángeles Muñoz devient de fait, un élément fédérateur de tout le mouvement féministe, comme le souligne Marta Pesarrodona dans un article : « Lo que es

¹⁰⁵ Tract « La ley condena a la mujer », Associació Catalana de la dona, Fonds-929, UC 2426, U.I. 439, ANC.

¹⁰⁶ Sur la mobilisation autour du cas de María Ángeles Muñoz voir, NASH, Mary, *Dones en transició*, op. cit., p. 179-187.

¹⁰⁷ Tract « La agresión a M^a Angeles es una agresión a todas nosotras. Unamos nuestras fuerzas ahora. Luchemos todas juntas por nuestra liberación », Colectivo Feminista de Barcelona y feministas independientes», 12 novembre 1976, Fonds-929, UC 2426, U.I. 439, ANC.

¹⁰⁸ NASH, Mary, *Dones en transició*, op. cit., p. 186.

evidente es que el caso de María Ángeles Muñoz ha servido para solidarizar y unir – aunque sea por unos días – a miles de mujeres que luchan por el feminismo, que no están dispuestas a que se mantengan unas leyes arcaicas que discriminan a la mujer¹⁰⁹ ». Mais si *Vindicación* soutient sans hésiter María Ángeles Muñoz, la revue se dissocie de certains aspects de la campagne médiatique, notamment du fait de l'accent qui a été mis à la fois par la presse et par María Ángeles Muñoz sur la prétendue homosexualité de son mari, afin de le discréditer ; ce qui expliquerait par ailleurs son abandon rapide après le mariage¹¹⁰, appelant de la sorte à l'union des luttes.



Fig. 68. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977.

Si le cas de María Ángeles Muñoz se solde par une victoire, il faut attendre la loi 22/1978 du 26 mai 1978 pour que les délits d'adultère et de concubinage soient éliminés du Code Penal¹¹¹. Bien que cette disposition soit déjà prévue dans les fameux « Pactos de la Moncloa », signés en novembre 1977, pour la revue, deux ans après la mort de Franco, la situation des femmes

109 PESSARRODONA, Marta, « Leyes machistas contra María Ángeles Muñoz », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 20

110 « No se puede responder a la injusticia, a la discriminación, con armas reaccionarias y, en definitiva, sucias. Día llegará que saldremos a la calle pidiendo la derogación de las medidas represivas tipificadas en el Código Penal en lo que se refiere a la homosexualidad », *Idem*.

111 « Ley 22/1978, de 26 de mayo, sobre despenalización del adulterio y del amancebamiento ».

« BOE » núm. 128, de 30 de mayo de 1978, páginas 12440 a 12440 (1 pág.)

<https://www.boe.es/buscar/doc.php?id=BOE-A-1978-13822>

ne s'est guère améliorée. Dans un article teinté de déception, l'avocate Magda Oranich fait le constat suivant : le père a encore l'autorité parentale, la communauté des biens communautaires est gérée par le mari, les prostituées restent en prison pendant que les clients continuent à jouer leur rôle de parents honnêtes, et l'avortement demeure sévèrement réprimé. En conséquence, « sólo nuestra lucha puede conseguir que no se acuerden únicamente de nosotras en el momento de las elecciones¹¹² » conclut Oranich en faisant référence à la campagne électorale pour les élections de juin 1977 et qui montre la déception grandissante d'une partie du mouvement féministe face au déroulement du processus politique.

5.2.2. « *ANTICONCEPTIVOS PARA NO ABORTAR, ABORTO PARA NO MORIR* »

Au cœur des combats féministes de la deuxième vague du féminisme, la bataille pour le droit à l'avortement se déroule à peu près à la même période dans différents pays occidentaux. En France ou en Italie, par exemple, dans la décennie 1970 les mouvements féministes des pays voisins de l'Espagne se livrent à ce combat. Au moment de la parution de *Vindicación* cela fait presque deux ans qu'en France la loi Veil, du nom de sa promotrice, Simone Veil, a été approuvée, après une massive et médiatique campagne qui mobilise tout le MLF et une grande partie de la société civile¹¹³, mais en Italie le mouvement féministe continue de se battre sans relâche et fait l'objet d'une attention particulière dans les pages de la revue qui relate les actions menées. En effet, *Vindicación* informe d'abord sur le référendum organisé en 1976¹¹⁴, puis consacre un grand reportage sur la dépénalisation de l'avortement en Italie sous le titre « Italia. El aborto ya no es un crimen¹¹⁵ ». L'Italie est l'un des exemples les plus utilisés pour réfléchir aux questions espagnoles. Les deux pays ont de grandes similitudes, surtout en termes d'influence et de poids de l'Église catholique dans la société, et comme en Espagne, son Code Pénal est issu de la période fasciste, le fameux Code Rocco¹¹⁶, qui criminalisait l'avortement en tant que crime contre l'intégrité et la santé de la progéni-

112 ORANICH, Magda, « Cuestión de urgencia. Anticonceptivos, divorcio, adulterio, amancebamiento », *op. cit.*, p. 19.

113 Sur le combat pour l'avortement en France se reporter notamment à PAVARD, Bibia, *Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

114 SARMIENTO, Carmen, « El referéndum para el aborto en Italia provocará una crisis política », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 45-48.

115 FAJARDO, Alicia, « El aborto ya no es delito », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 48-53.

116 SARMIENTO, Carmen, « El referéndum para el aborto en Italia provocará una crisis política », *op. cit.*, p. 44.

ture et prévoyait des peines allant de 7 à 12 ans de prison. Les reportages sur les combats féministes en Italie, qui ne se focalisent pas que sur l'avortement mais aussi sur les violences faites aux femmes, constituent un miroir de ce qui se passe en Espagne et permettent de montrer la solidarité entre toutes les femmes au-delà des frontières. En Angleterre, où la loi sur l'avortement a été approuvée en 1967, les menaces d'un retour en arrière sont encore très présentes au moment de la publication de *Vindicación*. En effet, en 1975, le député du Parti des Travailleurs, James White, avec l'appui de groupes anti-avortement, présente un projet de loi (*Abortion Amendment Bill*) visant à modifier la Loi sur l'avortement pour restreindre ses conditions d'accès. Aussitôt, en réponse, des groupes féministes créent la Campagne nationale d'avortement (*National Abortion Campaign*) pour défendre l'avortement libre et gratuit et contre la loi du député anglais, comme en informe *Vindicación* dans les premiers numéros qui vont suivre de près les combats de la NAC¹¹⁷.

En Espagne, l'avortement a été légalisé, de manière extrêmement précoce par rapport à d'autres pays, sur une partie du territoire : la Catalogne. En effet, en décembre 1936, le gouvernement de la *Generalitat* catalane adopte cette loi dont la durée de vie est éphémère, surtout grâce au long combat de la militante anarchiste et ministre de la Santé à ce moment, Federica Montseny¹¹⁸. Or, dès 1941 il est de nouveau interdit par l'État franquiste de même que la propagande sur la contraception¹¹⁹ sous prétexte d'une inquiétude démographique après la guerre civile¹²⁰. Aussitôt après la mort de Franco, le mouvement féministe s'empare de la question de la « maternité choisie » et fait de la dépénalisation de la contraception et de l'avortement un de ses chevaux de bataille qui, dans le cas de l'avortement, dépasse le cadre temporel de l'existence de la revue. Dès le premier numéro, *Vindicación* prend le parti d'aborder la question assez tabou de l'avortement¹²¹. Dans les premiers numéros, le sujet

117 « Informe. El aborto en Gran Bretaña », *Vindicación Feminista*, n°5, novembre 1976, p. 52-53 ; SORIA, Assumpta, « La lucha de las mujeres en Inglaterra. Objetivo inmediato : atención a la ley del aborto », *Vindicación Feminista*, n°15, septembre 1977, p. 50-52.

118 « Decret de la presidencia pel qual és regulada la interrupció artificial del embaràs ». *Diari oficial de la Generalitat de Catalunya* n° 9, 9 janvier 1937, p. 114-115.

119 Le 2 février 1941, la loi « pour la protection de la natalité contre l'avortement et la propagande contraceptive » est promulguée. « Ley de 24 de enero de 1941 para la protección de la natalidad contra el aborto y la propaganda anticoncepcionista ». *Boletín oficial del Estado*, 2 février 1941, p. 768-770.

120 Pour un parcours sur les débats et l'évolution législative de l'avortement en Espagne se reporter à SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, « Le droit à l'avortement en Espagne : une conquête féministe au cœur d'un conflit sociétal (1975-2017) », dans BRUNET, Laurence et GUYARD-NEDELEC, Alexandrine (dir.), *Mon corps, mes droits ! L'avortement menacé ? Panorama socio-juridique : France, Europe, États-Unis*, Paris, Mare & Martin, 2019, p. 45-67.

121 BELTRAN, Nuria, « El aborto delictivo en España », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 44. Le titre rappelle le célèbre film « El aborto criminal » de Ignacio F. Iquino, de 1973 qui fut classifié par le Bureau de classification et de censure du régime qui le déclare « d'intérêt spécial » et qui se voit également décerné le Prix du Syndicat du Spectacle. Le film narre d'un ton moralisateur et manichéen les trajectoires de divers personnages qui ont tous en commun d'avoir recours aux services d'un réseau de « faiseuses d'anges » particulièrement monstrueuses. SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, « Le droit à l'avortement en Espagne : une conquête féministe au cœur d'un conflit sociétal (1975-2017) », dans BRUNET, Laurence et GUYARD-NEDELEC, Alexandrine (dir.), *op. cit.*, p. 49.

est principalement traité du point de vue législatif avec quelques articles rédigés par les avocates Nuria Beltrán et Magda Oranich¹²² analysant en détail les différents articles du Code Pénal le concernant. À l'instar d'autres sujets tels que le divorce, *Vindicación* insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une revendication nouvelle mais de rétablir un droit déjà acquis, d'où les références très récurrentes à la loi de 1932¹²³ sur le divorce et au décret catalan de 1936¹²⁴.

Vindicación part du constat que l'avortement, bien qu'il soit illégal, est une pratique courante chez les femmes espagnoles : on estime qu'entre 100 000 et 300 000 avortements par an sont pratiqués en Espagne, nous dit Nuria Beltrán dans le premier numéro¹²⁵. Toutefois, en raison du caractère clandestin de cette pratique¹²⁶, les interventions sont réalisées dans des conditions sanitaires très précaires, parfois par les femmes elles-mêmes¹²⁷, ce qui peut entraîner au-delà du risque d'aller en prison, des dommages physiques irréparables voire parfois la mort¹²⁸. Mais, pour *Vindicación* comme pour le reste du mouvement féministe, l'avortement n'est pas perçu comme une fin en soi mais comme un dernier recours, comme l'indique le slogan de la campagne de dépénalisation : « Anticonceptivos para no abortar, aborto para no morir ». L'accès à la contraception constitue en effet le premier objectif puisque « es lo que hace posible que la mujer disponga libremente de su propio cuerpo, que es el derecho básico por el que debemos luchar en primer lugar¹²⁹ ». L'accès à la contraception a, comme dans le cas de l'avortement une dimension de classe, puisque seule une minorité peut se permettre de payer un médecin privé qui prescrit plus facilement des méthodes contraceptives que la plupart des médecins travaillant dans le public qui refusent de faire des ordonnances. Bien qu'il y ait des médecins, (*Vindicación* parle de Barcelone), favorables à la contraception et

122 MAGDA ORANICH, « La anticoncepción : un medio para la maternidad libre », *op. cit.*, p. 44.

123 VINDICACIÓN FEMINISTA, « Divorcio : Mirando atrás con pena », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 29-40.

124 Dans son article sur « El aborto delictivo en España », Nuria Beltrán fait allusion au décret de la Generalitat du 25 décembre 1936 sur la réforme eugénique de l'avortement. Dans le « Proyecto de debate sobre la constitución » rédigé par la Coordinatrice Féministe de Barcelone, on signale : « Referente al aborto reivindicamos la vigencia de la ley eugenésica de la Generalitat actualizada » Document « Proyecto de debate sobre la constitución », Coordinadora Feminista de Barcelona, [s.d.], Fonds-929, Cod. 368, U.I. 71, ANC.

125 Dans son article, Nuria Beltrán informe aussi qu'en 1974 le *National Health Service of England* avait enregistré 175 Espagnoles venant avorter en Angleterre. BELTRAN, Nuria, « Informe. El aborto delictivo en España », *op. cit.*, p. 44.

126 Editorial, « El hecho flagrante. Las mil tristes maneras de abortar », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977, p. 6.

127 Dans la section de « Barrios » par exemple, les militantes d'un groupe féministe informent des méthodes utilisées par les femmes pour se faire avorter comme l'introduction d'aiguilles à tricoter ou de produits abrasifs qui causent des saignements et parfois la mort. PINEDA, Amparo, « Asturias, Abortar en los barrios », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 62.

128 Editorial, « El hecho flagrante. Las mil tristes maneras de abortar », *op. cit.*, p. 6.

129 BALAGUER, Soledad, « Contracepción a la española : todas somos delincuentes », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 42.

qui prescrivent par exemple la pilule, ils sont encore une minorité et ils risquent d'être poursuivis pour le délit de vente de médicaments contraceptifs¹³⁰.

Pour *Vindicación* la solution pour éviter l'avortement, passe nécessairement par un accès facile et gratuit à la contraception¹³¹, mais aussi par la mise en place d'une grande campagne d'éducation sexuelle¹³². Après près de quarante ans de répression sexuelle et d'éducation catholique, la question de l'éducation sexuelle se révèle en effet centrale pour la revue. Ainsi, par exemple, *Vindicación* informe des initiatives de « planning » qui commencent à fonctionner dans les réseaux des quartiers. Ces groupes travaillent sur plusieurs fronts : informer les femmes sur les méthodes contraceptives et/ ou créer de petits centres dans les quartiers afin de proposer une journée de consultation par semaine et donner des conférences aux femmes, souvent accompagnées de leur mari¹³³. Dans les quartiers les plus populaires, émergent des actions de planning comme celles d'un groupe de femmes travaillant dans les Asturies qui comptent sur le soutien des diverses associations de quartier et de l'Association féministe démocratique des Asturies. Elles informent les femmes voulant mettre un terme à leur grossesse des possibilités d'avorter à l'étranger dans de bonnes conditions sanitaires et créent parfois des cagnottes afin d'aider celles qui n'ont pas les moyens financiers pour faire le voyage¹³⁴. Cependant, dans la plupart des cas elles se heurtent à des refus car les femmes qui souhaitent avorter craignent de laisser seul leurs enfants ou le mari, qui normalement n'est pas au courant. Bien que l'avortement soit une réalité quotidienne pour les femmes des quartiers, beaucoup le considèrent encore comme un crime à cause de la morale religieuse, nous dit Ampar Pineda dans le reportage.

Bien que la vente, la diffusion et la propagande des méthodes contraceptives soient légalisées en octobre 1978 par la Loi 45/1978¹³⁵, comme nous l'avons vu, l'approbation de la Constitution en décembre 1978 marque un nouveau tournant pour les féministes qui voient leurs revendications mises en sourdine notamment sur la question du divorce et de l'avortement. Si dans l'année 1978, la question de l'avortement semble être mise de côté au profit du combat que mène *Vindicación* en faveur du divorce, la revue consacre un dernier numéro spécial à la question de l'avortement en 1982. Notons que si le numéro monographique porte le

130 *Idem*.

131 CARRASCO, Bel, « Campaña en favor de la liberación de los anticonceptivos », *El País*, 25 mars 1977 ; CARRASCO, Bel, « Grupos feministas difunden propaganda anticonceptiva en las calles », *El País*, 30 mars 1977.

132 ORANICH, Magda, « La anticoncepción : un medio para la maternidad libre », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 44-46.

133 ESTANNY, Anna, « Proliferan los centros de Planing Familiar », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 32.

134 PINEDA, Amparo, « Asturias, Abortar en los barrios », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 62.

135 « Ley 45/1978, de 7 de octubre, por la que se modifican los artículos 416 y 343 bis del Código Penal ». « BOE » núm. 243, de 11 de octubre de 1978, p. 23604.

<https://www.boe.es/buscar/doc.php?id=BOE-A-1978-25564>

nom de la revue, ses qualités physiques (le design graphique, ainsi que le nombre de pages, vingt-huit) ainsi que la liste de collaboratrices prouvent qu'il ne s'agit pas de la même équipe de rédaction¹³⁶. En effet, c'est surtout à partir de l'année 1979, moment où *Vindicación* est sur le point de disparaître, que la question de l'avortement prend de l'ampleur dans le débat public notamment à l'occasion du procès des « 11 de Bilbao » accusées d'avoir pratiqué l'avortement et/ou d'avoir avorté¹³⁷. La campagne de soutien aux accusées rappelle, dans ses modalités, celle menée quelques années plus tôt par le mouvement féministe français, notamment avec la signature d'un manifeste de femmes affirmant avoir avorté¹³⁸.

5.2.3. « CAMPAÑA FEMINISTA : DIVORCIO, YA »

Parmi tous les combats féministes de l'année 1978, c'est au divorce que *Vindicación Feminista* consacre le plus d'énergie¹³⁹. Le contexte s'y prête : après les premières élections générales de juin 1977 le gouvernement s'apprête à rédiger le texte constitutionnel, pilier de la nouvelle démocratie. Comme nous l'avons vu précédemment, la première « ébauche » du projet, publiée au début de l'année 1978, laisse présager que la question du divorce y sera abordée. Les groupes féministes et, notamment *Vindicación*, redoublent donc d'efforts tout au long de l'année 1978 pour s'assurer de voir leurs revendications incluses dans la nouvelle constitution, notamment le droit au divorce ou la dépénalisation de l'avortement.

136 Le numéro est élaboré par le Partit Feminista de Catalunya, Lidia Falcón, Maite Goicoechea, le Collectif Juridique Féministe et Patricia Cohn. Notons que dans le livre de Mary Nash, *Dones en Transició*, il y a une référence au numéro spécial sur l'avortement qui aurait été publié en avril 1978, mais c'est une erreur parce que, comme on peut le voir sur la couverture, on parle du Parti Féministe qui a été créé en 1979, et à l'intérieur il y a aussi une référence de date qui se situe après 1982.

137 Sur les combats du mouvement féministe espagnol pour l'avortement voir notamment MONTERO COROMINAS, Justa, « Las aspiraciones del movimiento feminista y la transición política » dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en España en los años 70*, *op. cit.*, p. 275-303.

138 En 72 heures, 1 357 signatures de femmes politiques, chanteuses, artistes, journalistes ou anonymes qui affirmaient « j'ai avorté volontairement » sont rassemblées et rendues publiques. « “Yo he abortado voluntariamente” declaran mil trescientas mujeres », *El País*, 20 octobre 1979.

139 Rappelons également que Carmen Alcalde avait déjà lancé en 1968 une enquête sur le divorce dans laquelle la plupart des personnes interrogées, de nombreux intellectuels, étaient favorables à la dissolution du mariage pour les couples malheureux, ce qui avait provoqué son licenciement de *Diario Femenino*. Quelques années plus tard, en 1971 Lidia Falcón, Carmen Alcalde et Manuela Carmena se lancent de nouveau dans une réflexion sur la légalisation du divorce en participant au célèbre numéro spécial de *Triunfo* sur la question qui valut à la revue une saisie, une amende et une suspension. Dans le numéro spécial sur le divorce Manuela Carmena avait rédigé un article intitulé « Ley, unión, divorcio » ; Lidia Falcón l'article « Un derecho de propiedad en cinco axiomas », et Carmen Alcalde « Nuevos códigos para el amor ». D'autres rédacteurs avaient collaboré au numéro tels que Manuel Vázquez Montalbán, Carmen Martín Gaité, Enrique Miret ou encore Luis Carandell, *Triunfo*, n° 464, 24 avril 1971.

Enfin, dans *Cuadernos para el Diálogo* d'août de 1975, Carmen Alcalde et Lidia Falcón publient ensemble un article intitulé : « Divorcio y separación legal ». Il nous semble fort probable que la sensibilité de Lidia Falcón à cette question soit liée au fait qu'elle-même ne pouvait pas divorcer de son mari.

La question du divorce avait déjà été abordée dans plusieurs articles du point de vue juridique mais aussi à travers plusieurs éditoriaux teintés de sarcasme et de colère où Lidia Falcon critiquait le désintérêt des hommes politiques, de droite et de gauche, sur la question et appelait les femmes à passer l'action :

¿ Qué va a ser de sus hogares [en se référant aux hommes politiques de gauche] por ejemplo, tan bien atendidos hoy por mujercitas, si a éstas se les hinchán las narices y les envían en cualquier momento una demanda de divorcio ? [...] Por lo que, en consecuencia, y en virtud de todo lo expuesto, determino creer que si queremos el divorcio, tendremos que conquistarlo, a ladrillazo limpio, como nos están enseñando los presos, que al fin y al cabo un hogar católico puede ser tan buena cárcel o peor que Carabanchel¹⁴⁰.

Désirant servir de « levier », en parallèle aux mobilisations dans la rue, *Vindicación* décide de lancer une campagne intitulée : « Campaña. Divorcio YA » qui se développe sur cinq numéros (n°21-25). En parallèle, se met en place une intense campagne sur le terrain orchestrée par la Coordinatrice Féministe de Barcelone dans laquelle une partie des collaboratrices de la revue militent :

Hoy abrimos, con este primer debate, la campaña por el divorcio. Pretendemos, con las aportaciones de nuestras entrevistadas, con la reseña de los últimos artículos publicados sobre el tema, con la información de la actividad parlamentaria [...], sensibilizar a las lectoras en general, y a las organizaciones feministas en particular, para que consideren de una puñetera vez que el divorcio es un problema urgente de todas las mujeres españolas. [...] Abrimos en estas páginas, a partir de ahora, el diálogo con todas aquellas personas que tengan algo que decir y que quieran decirlo sobre el divorcio. Esperamos que sean muchas, para publicar todas las cartas que recibamos¹⁴¹.

La campagne vise à donner la parole à différentes tranches de la population afin qu'elles expriment leur opinion sur le divorce au cours de cinq numéros. Les premières à intervenir sont quatre femmes séparées qui ont entamé des procédures de séparation. Elles y abordent plusieurs sujets depuis le cauchemar de la nuit de noce, jusqu'à la violence exercée par les conjoints, les difficultés pour entamer une procédure de séparation par la voie religieuse, la seule séparation légale envisageable à l'époque en Espagne, mais aussi les difficultés à refaire leur vie¹⁴². Elles décrivent le stigmate social qui pèse sur les femmes séparées mais aussi la douleur voire le trauma lié à l'échec de la relation et, dans certains cas, la souffrance

140 FALCÓN, Lidia, « A ladrillazo limpio. Conquistar el divorcio », *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977, p. 19.

141 « Campaña Feminista. Divorcio YA. La mujer, la gran perdedora en el negocio del matrimonio », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 50.

142 Cette question avait déjà été abordé par *Vindicación* : BALAGUER, Soledad, « Mujeres separadas, vidas deshechas », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 46-48.

de voir s'effondrer le rêve d'avoir une famille unie. Ces témoignages mettent en lumière la frustration et la douleur ressenties par les femmes lorsque le mariage et la famille qu'on leur a présentés comme la seule voie pour parvenir à l'épanouissement se révèle être une impasse. Ce sentiment d'échec voire ce trauma est le résultat, comme le signale Mercedes Arbaiza, du décalage entre les envies d'amour éternel des femmes et la réalité du mariage qui n'a pas répondu à leurs attentes¹⁴³. Victoria Sau définit ce décalage entre les hommes et les femmes comme le paradoxe patriarcal, à savoir, le fait que les femmes sont éduquées à aimer l'amour et les hommes à recevoir l'amour¹⁴⁴.

Vindicación invite les partis politiques¹⁴⁵ puis les organisations féministes¹⁴⁶ à s'exprimer sur le divorce. Toutes les militantes féministes s'accordent sur la nécessité d'une loi de divorce qui soit juste et certaines évoquent la loi de la Seconde République. En ce sens, Anne-Mercader et Manola Rodriguez rappellent que « Josep Tarradellas se comprometió a restablecer las leyes sobre el divorcio y el aborto en cuanto volviera a su cargo de presidente de la Generalitat¹⁴⁷ ». Laura Freixas, de l'Organisation Féministe Révolutionnaire¹⁴⁸, se montre favorable au divorce, mais souligne que le divorce n'est que le premier pas puisque « a largo plazo estamos por la abolición de la familia¹⁴⁹ ». D'autres questions sont aussi abordées comme la question de l'indépendance économique puisqu'une grande partie des femmes séparées sont des femmes au foyer, c'est pourquoi toutes défendent le droit des femmes séparées à

143 ARBAIZA, Mercedes, « Dones en Transició : el feminismo como acontecimiento emocional », *op. cit.*, p. 273-275.

144 Victoria Sau pose en ces termes l'ambiguïté inhérente aux rapports amoureux entre les hommes et les femmes dans les sociétés patriarcales : « Mientras los varones viven con el miedo a amar y el temor manifiesto a que las mujeres no les amen. La garantía de ser amados sin necesidad de tener que corresponder es la parte del paradigma masculino. Las mujeres, inquietas porque aun amando demasiado no acaban de sentirse correspondidas, no saben qué hacer a menudo con un amor que no produce los efectos deseados y que se les plantea como una ambigüedad : solicitadas para que amen a los hombres, se las critica a la vez por pedirle demasiado a las relaciones con ellos. Esta es la parte del paradigma que se refiere a lo femenino », SAU, Victoria, *Ser mujer, el fin de una imagen tradicional*, Barcelona, Icaria Editorial, 1993, p. 92. Voir aussi la définition qu'elle fait du mot « amour » dans : SAU, Victoria, *Diccionario ideológico feminista*, Tome I, Barcelone, Icaria, 2000 [1981], p. 36-44.

145 Les représentant-e-s des partis qui acceptent de participer sont : Maria Spagnolo et Nuria Vallés, *Esquerra Democràtica de Catalunya*, (EDC) ; Assumció Sellés, *Partit Socialista Unificat de Catalunya*, (PSUC) ; Cristina, *Partit Socialiste d'Alliberament Nacional (provisional)*, (PSAN-P) ; Felipe Aranguern et César Moratier, PSOE ; Lola Irun, *Organización Comunista de España (Bandera Roja)* (OCE-BR) ; María José Calvo, *Partit del Treball de Catalunya*, Xavier Rocha, *Partit Socialista de Catalunya (ex Reagrupement)*, (PSC-Exr) ; Dolors Menguillón, *Esquerra Republicana de Catalunya*, Pilar Molina et Rosa Parés, *Partido del Trabajo de España*, (PTE). « Campaña Feminista. Divorcio YA. Los partidos temen a la alianza de «Alianza» y UCD », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 29- 33.

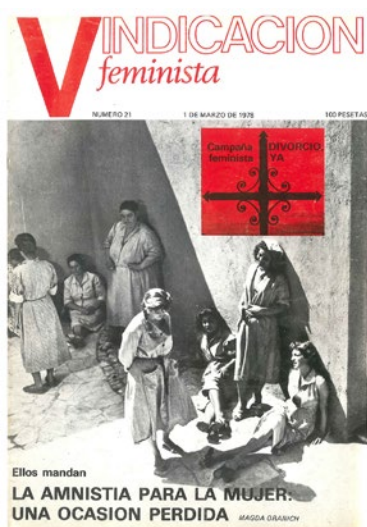
146 Les participantes sont : Elisenda Nogués de la *Coordinadora Feminista de Barcelona* (CFBI) Isabel Sala et Carmen Corominas por *Dones Divorciadas* (DD), Carmen Pérez de *Lisístrata* (L) ; Laura Freixas de l'*Organización Feminista Revolucionaria*; Anna Mercader et Manola Rodriguez de *L'Associació Catalana de la Dona* et l'*Unió per l'Alliberament de la Dona* (UAD), ne sont pas présentes mais elles ont envoyé leurs positions par écrit. « Campaña Feminista : Divorcio, YA. Las feministas : proceso a la familia », *Vindicación Feminista*, n°23, mai 1978, p. 23-26.

147 « Campaña Feminista : Divorcio, YA. Las feministas : proceso a la familia », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 24.

148 Nous parlerons de la création de l'Organisation Féministe Révolutionnaire dans le chapitre 8.

149 « Campaña Feminista : Divorcio, YA. Las feministas : proceso a la familia », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 22.

recevoir une « pension ». L'absence de revenus empêche un grand nombre de femmes de mettre fin à leur mariage. Il s'agit en dernier lieu de débattre sur l'abolition de l'institution familiale, question plus polémique, bien que toutes affirment que la famille actuelle opprime les femmes¹⁵⁰.



Gauche: Fig. 69. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978.

Droite: Fig. 70. Colita, *Antifemina*, 1977, p. 36-37.

Les partis politiques publient aussi leurs opinions dans la section qui leur est consacrée, « Los partidos se pronuncian ». Ce sont surtout les partis d'extrême gauche qui s'impliquent¹⁵¹ mais on trouve aussi Maria Rosa Dalmau (*Unión de centro democrático-Barcelona*) qui se montre aussi favorable¹⁵².

Les lectrices aussi participent au débat au fil des numéros en racontant leurs expériences personnelles et leur plaidoyer pour le divorce : elles évoquent les difficultés rencontrées lors des séparations, la question des enfants « illégitimes » ou encore la question du stigmat social¹⁵³. Dans la troisième série, c'est au tour des juges de s'exprimer sur la question :

150 Comme le signale *Vindicación* : « la familia fue uno de los puntos más conflictivos. ¿ Abolición de la familia ? ¿ Transformación de la familia autoritaria y patriarcal en una democrática ? [...] Todas coinciden en que la familia actual opprime a la mujer ». « Campaña Feminista : Divorcio, YA. Las feministas : proceso a la familia », *op. cit.*, p. 23.

151 Ainsi, par exemple, Montserrat Cervera de la *Liga Comunista Revolucionaria – IV-Internacional*, exige une loi de divorce beaucoup plus progressiste. La militante du Movimiento Comunista de Catalunya défend le divorce « a sabiendas de que contribuye al mantenimiento de la institución familiar, núcleo básico de la opresión de la mujer y las y los niños ». Dans le même ordre d'idées, se trouve la militante du *Partit Socialista d'alliberament nacional dels països catalans*, qui affirme « el divorcio como la planificación familiar o el control de la natalidad no es una forma más de reforma que incluso puede reforzar la institución familiar ». Enfin, la militante de l'*Organització d'esquerra comunista a Catalunya* (OIC) insiste sur le fait que la loi de divorce de 1932 doit être rétablie, « Los partidos se pronuncian », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 25-28.

152 María Rosa Dalmau affirme, « el Estado, teniendo en cuenta el carácter contracual de dicho matrimonio civil, deberá regular la disolución con efectos civiles plenos », « Los partidos se pronuncian », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 25.

153 « Nuestras (os) lectoras (es) opinan », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 26.

VINDICACIÓN Feminista siguiendo la campaña por el divorcio iniciada en marzo de este año, se ha dirigido a jueces y magistrados para que se pronuncien sobre el tema. [...] En el caso de una ley de divorcio serían ellos precisamente – si la ley no dispone lo contrario – los que tratarían los casos de familia, de divorcio, y en general todo el derecho matrimonial¹⁵⁴.

Tous les juges se montrent favorables au divorce, Julian Domingo Salgado Diez signale par exemple, que la loi de 1932 était bien faite, « sólo habría que actualizarla¹⁵⁵ ». *Vindicación* achève la campagne en donnant la parole aux diverses figures publiques du monde du spectacle, de l'art, de la politique ou encore de la recherche¹⁵⁶. Tous se montrent favorables au divorce et certains revendiquent la Loi de 1932 tels que l'avocat et député du PSUC Josep Solé Barberá, d'autres, comme la militante anarchiste et ancienne Ministre de la IIe République, Federica Montseny, se dressent aussi contre l'institution du mariage.

Le numéro final dit ceci :

Cuando hace cinco meses – en marzo – iniciábamos esta campaña en favor del Divorcio, sabíamos de antemano que la consulta a niveles feministas, de la mujer de la calle, de políticos, de magistrados y del más amplio sector popular, [sic] el SÍ a la Ley sería rotundo y masivo. Lo sabíamos y lo hemos demostrado [...] Ahora cuando terminamos la campaña nos ratificamos en nuestra exigencia del primer día¹⁵⁷.

Comme nous l'avons déjà signalé précédemment, la Constitution votée le 6 décembre 1978 ne reconnaît finalement pas le droit au divorce, le combat se poursuit donc et *Vindicación* lui consacre un numéro spécial de quatre-vingt-deux pages qui clôt l'aventure de la revue. Il est intitulé : « Malos tratos, niños no queridos, impotencia, frigidez, Solución : Divorcio¹⁵⁸ ». La monographie est très complète et aborde le sujet du divorce avec une pluralité d'approches ce qui permet d'avoir une vision globale du sujet : un point de vue sociétal (les résultats d'une nouvelle enquête), historique (le divorce durant la Seconde République), juridique (en comparant les diverses lois qui existent dans des différents pays), la question

154 « Campaña Feminista : Divorcio, YA. Los jueces : mano ejecutora de la curia », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 31-35.

155 *Ibid.*, p. 32.

156 Preguntas : 1) ¿ Es usted partidario/a del divorcio ?, 2) ¿ Cree que el divorcio solucionaría la crisis actual de la Familia ? Les personnes interviewées sont : « Populares del espectáculo », Patxi Andion, Aurora Bautista ; María del Mar Bonet ; María José Cantudo, Blanca Estrada ; Juan Antonio Labordeta ; José Luis López Vázquez ; Raimon ; Bárbara Rey ; Mari Sampere ; Conchita Velasco ; « Populares del arte y las letras », Bardem ; Rosa Chancel ; José María Gironella ; Juan Marsé ; Antoni Tapiés ; « Populares del mundo social y político », Sebastian Auger ; Maria Dolors Calvet ; Santiago Carrillo ; Felipe González ; Dolores Ibárruri ; Elisa Lamas ; Gregorio López Raimundo ; Jordi Llimona ; Federica Montseny ; Teresa Pamiès, Antonio de Senillosa, Josep Solé Barberá, Paco Umbral ; « Populares de la medicina », Carlos Castilla del Pino ; Santiago Dexues. « Campaña Feminista : Divorcio, YA ! Mientras sigue la tacañería legal. Los populares : nadie teme al divorcio », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 21-28.

157 *Ibid.*, p. 21.

158 « Especial divorcio », *Vindicación Feminista*, n° 29, décembre 1979.

des enfants est abordée aussi – afin de contrer les arguments de ceux qui s’opposent au divorce en raison des conséquences négatives que celui-ci aurait pour les enfants – tout comme la question de la construction du mythe de l’amour romantique dans la littérature et dans les films hollywoodiens, avec un article de Terence Moix, « Perfecto Happy end ». La sexualité ou encore la question de la violence de genre au sein du couple sont aussi traitées.

5.2.4. « EL PLACER ES MÍO, CABALLERO » : SEXUALITÉ, PLAISIR ET AUTONOMIE CORPORELLE

Souvent considérée comme le sujet clé du féminisme de la deuxième vague, la réflexion sur la sexualité féminine occupe un rôle central dans la pensée radicale autour de trois axes primordiaux : les rapports de pouvoir au sein des rapports sexuels hétérosexuels, l’exploitation de la sexualité féminine par les hommes, et, enfin, la construction culturelle du désir et ce qui en découle, à savoir, la remise en cause de l’hétérosexualité et la défense d’une diversité de relations sexuelles et affectives.

Si l’un des combats féministes les plus importants de cette période est la revendication de l’accès aux diverses méthodes de contraception, puis la dépénalisation de l’avortement, c’est aussi parce que les féministes en général et chez *Vindicación Feminista* en particulier, insistent sur la nécessité de dissocier maternité et sexualité. Dès les Premières Journées de Libération des Femmes organisées en décembre 1975, les Collectifs Féministes, autour de Lidia Falcón et de Cristina Alberdi vont poser cette revendication en réalisant que la thématique autour de la sexualité n’est pas inscrite à l’ordre du jour puis vont protester lorsque celle-ci est introduite au sein de l’axe thématique de la famille. De même, si l’on regarde les premiers textes de Lidia Falcón, on observe très tôt un intérêt pour la sexualité féminine, sujet qui d’ailleurs est central dans la pensée *falconienne*. Elle s’attaque en particulier aux violences et à l’oppression sexuelle, notamment dans la prostitution ; sujet qu’elle aborde déjà dans son premier article dans *Presència* en 1965.

Vindicación incite sur la reconquête du corps féminin en commençant par la connaissance du corps et son contrôle, notamment dans le domaine gynécologique. La revue consacre donc plusieurs pages à faire découvrir et à expliquer la pratique du self-help. C’est la militante Leonor Taboada, co-fondatrice du groupe féministe PELVIS de Mallorca en 1977, qui en est chargée et qui publiera plusieurs articles sur la question. Après son séjour de quelques années aux États-Unis pendant lequel elle est entrée en contact avec les groupes de ce

courant, dont le Collectif de Boston, elle revient en Espagne où elle devient la figure la plus représentative du self-help. Elle pratique les premières sessions d'auto-examen durant les Journées Catalanes de la Femme puis publie en 1978, un ouvrage sur ce sujet, *Cuaderno Feminista. Introducción al self-Help* qui deviendra une référence du féminisme autonome¹⁵⁹. Dans le premier article, elle explique que le self-help c'est avant tout, la réappropriation par les femmes de leur propre corps :

El control de nuestro cuerpo tiene que estar en nuestras manos. Siendo como somos fuerza de reproducción, nadie defenderá nuestros intereses mejor que nosotras mismas. Esta es una de las propuestas del self help que muchas mujeres han aceptado ya. En las clínicas de self help el **papel** del médico (en este caso, *médicas*) pierde su sentido habitual¹⁶⁰.

Le self-help vise à briser l'emprise médicale sur le corps des femmes en donnant les outils aux femmes pour garantir leur autonomie vis-à-vis du pouvoir médical. Cela repose avant tout sur le partage de connaissances entre les femmes. De fait, Leonor Taboada prodigue des conseils pratiques aux lectrices pour leur expliquer comment mettre en place un groupe de self-help et comment procéder :

Todo grupo de self-help puede comenzar de manera parecida, cuando alguna mujer – mejor dos o un pequeño grupo – hace una demostración más o menos amplia de técnicas básicas y sencillas, que es imprescindible manejar para conocer el funcionamiento del propio cuerpo, para detectar enfermedades controlables y para evitar enfermedades comunes¹⁶¹.

Le speculum devient dès lors l'instrument qui permet aux femmes « tomar parte activa en el funcionamiento del cuerpo¹⁶² ». L'article explique en détail comment l'utiliser, comment réaliser un examen bi-manuel de l'utérus ou encore d'autres techniques un peu plus compliquées telles que l'extraction menstruelle, une méthode qui peut servir, entre autres, comme méthode contraceptive plus sûre que la fameuse méthode Karman.

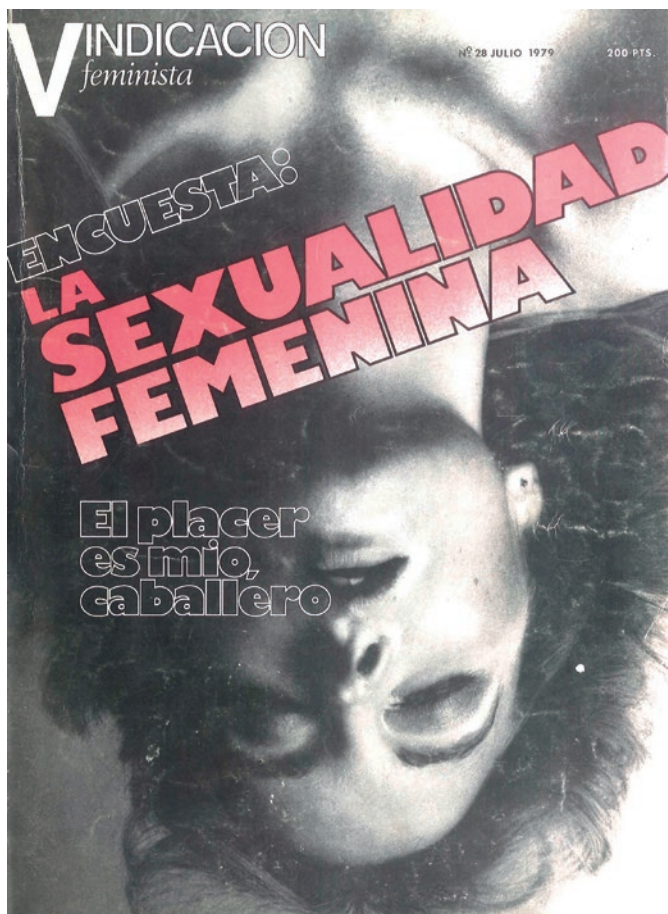
159 TABOADA, Leonor, « De feministas y espéculos », « Dossier : Autoconocimiento : la mejor ayuda para la vida », revista *MyS*, n° 5, février 2000, p. 2.

160 TABOADA, Leonor, « Cómo derribar la medicina masculina. El Self-Help o la descolonización de nuestro cuerpo », *Vindicación Feminista*, n° 20, février 1978, p. 40.

161 TABOADA, Leonor, « En el mundo. La práctica del Self-Help (II). Lo que el ginecólogo no puede saber y nosotras sí », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 16.

162 *Ibid.*, p. 18.

thème « la imaginación al servicio del erotismo » est retranscrite et suivie par un article sur l'érotisme et la représentation des femmes dans la presse depuis les années trente, (notamment dans la revue d'humour catalane *Papitu*, à laquelle d'ailleurs *Vindicación* fait allusion à plusieurs reprises), jusqu'à la transition.



Gauche: Fig. 74. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979.

Droite: Fig. 75. Quatrième de couverture, *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979.

Mais c'est surtout le résultat de l'enquête sur la sexualité¹⁶³ féminine annoncée en grosse lettres sur la couverture et qui court sur vingt-deux pages, qui mérite, à notre sens, que l'on s'y attarde. Fidèle à sa volonté d'informer, de stimuler le débat et de contribuer à la libération des femmes, *Vindicación* lance une enquête sur la sexualité féminine, procédé qui n'est pas étranger à certaines collaboratrices¹⁶⁴. Rappelons que dix ans auparavant, Lidia Falcón et Eliso Bayo avaient entrepris une étude sur la sexualité, en l'occurrence masculine, dont les

163 « Encuesta. La sexualidad femenina. El placer es mío, caballero », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979, p. 14-36.

164 Carmen Alcalde justifie en ces termes la démarche de l'enquête sur la sexualité qui lui tenait à cœur : [l'enquête sur la sexualité] « era necesaria, el tema de la sexualidad era muy difícil entonces, todavía no está el divorcio, es una época en la que hay libertades pero ciertos temas sobre todo sexuales son intocables y son la mofa [...] » Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

résultats partiels avaient été publiés dans la revue *Diario femenino*.

Le rapport, défini comme « le premier rapport sérieux sur la sexualité féminine¹⁶⁵ », prend la forme d'« Informe Hite » à l'espagnole¹⁶⁶. L'enquête, composée d'une quarantaine de questions¹⁶⁷, aborde différentes thématiques sur la sexualité depuis les premières pratiques sexuelles en passant par les fantasmes érotiques, les méthodes contraceptives, la masturbation ou encore la question de l'orgasme. D'un point de vue sociologique, la majorité des femmes qui ont répondu à l'enquête ont entre 21 et 25 ans (33 %), suivies de celles qui ont entre 26-30 ans (25%) et de celles âgées de 31 à 35 ans (16%), puis plus l'âge augmente plus le pourcentage de femmes qui ont répondu à l'enquête diminue, ce qui montre, selon *Vindicación* que ce sont les femmes nées dans l'après-guerre, autrement dit, dans les années quarante mais surtout dans les années cinquante qui sont les plus intéressées par la thématique de la sexualité, mais que l'on peut aussi interpréter comme le fait que le tabou sur la sexualité est en train de se briser chez les jeunes générations.

Malgré le silence sur la masturbation durant quarante ans, signale *Vindicación*, plus de la moitié des femmes interrogées (59%¹⁶⁸) déclarent se masturber dont presque la moitié (49%) de manière très régulière (une ou plusieurs fois par semaine voire tous les jours), atteignant l'orgasme dans 90% des cas, chiffre qui contraste avec les 66% qui affirment jouir pendant le coït. La reconnaissance des pratiques ou fantasmes homosexuels chez un pourcentage élevé de femmes est pour *Vindicación* un des résultats les plus frappants de cette enquête. Enfin, cette dernière révèle l'importance de la stimulation clitoridienne pour parvenir à l'orgasme (77% des réponses signalent qu'elles parviennent à la jouissance grâce à la stimulation clitoridienne et seulement 15% par le biais de la pénétration). Les résultats de l'enquête concernant l'importance du clitoris pour l'obtention du plaisir chez les femmes contribuent pour *Vindicación* à remettre en cause « le mythe de l'orgasme vaginal » et de l'épanouisse-

165 « Este informe sobre el comportamiento sexual de las españolas es el primer intento de aproximación a la realidad sentida y vivida de las mujeres de nuestro país en su parcela más íntima e inexplorada hasta hoy », « Encuesta. La sexualidad femenina. El placer es mío, caballero », *Vindicación Feminista*, n° 28, julio 1979, p. 14.

166 Le « rapport Hite » qui expose les résultats d'une grande enquête sur la sexualité des femmes étasuniennes est présenté comme la continuation des études menées par Kinsey à la fin des années 1940 et par Masters et Johnson à partir de la fin des années 1950. Toutefois, à la différence de ces dernières, il n'a pas expliqué aux femmes ce qui leur arrive lorsqu'elles ont des relations sexuelles mais il leur a demandé d'expliquer. Voir GRAU, Carmen, « El informe Hite : Tres mil americanas vindican su cuerpo », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 9.

167 L'enquête a été envoyée par voie postale entre janvier et février 1979 avec un tirage de 30 000 questionnaires dont 1 200 sont revenus complétés à la rédaction.

168 Il est intéressant de signaler que bien que le pourcentage des femmes ayant déclaré qu'elles pratiquent la masturbation soit plus élevé dans le rapport Hite (82%), la plupart des femmes étasuniennes déclarent éprouver un sentiment de culpabilité. Ainsi, Hite signale : « la mayoría de las mujeres que se masturban admiten los beneficios físicos pero no psicológicamente pues después se sienten solas, culpables, egoístas, rechazadas y por lo general, malas », HITE, Shere, *El Informe Hite. Estudio sobre la sexualidad femenina*, Barcelona, Plaza & Janes, 1988, p. 52.

En revanche, 85% des femmes ayant répondu à l'enquête de *Vindicación*, considèrent que la masturbation « es buena bajo el aspecto religioso o moral », « Encuesta. La sexualidad femenina. El placer es mío, caballero », *op. cit.*, n° 28, juillet 1979, p. 31.

ment des femmes dans les rapports sexuels hétérosexuels, notamment au sein du mariage. Ainsi, *Vindicación* révèle une nouvelle facette de la sexualité féminine, qui est étayée par divers témoignages anonymes qui accompagnent les résultats dans lesquels les femmes déclarent se passer de plus en plus de la pénétration, même dans les rapports hétérosexuels. De plus, pour *Vindicación* la masturbation permet de faire d' « une pierre deux coups » servant en même temps de contraception naturelle :

Si no existe penetración no son necesarios los anticonceptivos. Debería propagarse la masturbación mutua aunque es que a la mayoría de los hombres les parece poco «macho» no hacer el coito clásico. Hay muchos hombres que todavía no saben dónde está situado el clítoris en el cuerpo femenino¹⁶⁹.

Enfin, pour *Vindicación*, les résultats de l'enquête ne font que corroborer les travaux de Kinsey, de Master and Johnson¹⁷⁰ ou Hite mais aussi les recherches menées en Espagne par Serrano Vicéns en 1932 puis en 1961¹⁷¹.

D'autres articles viennent compléter les résultats de l'enquête, tels que l'article « Ser dueñas de nuestro cuerpo y nuestro placer » où Lidia Falcón décortique des bribes de conversations avec différentes femmes qui déplorent leur insatisfaction sexuelle en raison d'un conjoint qui se montre la plupart du temps peu soucieux du plaisir de sa partenaire¹⁷². Le numéro spécial se clôt avec un article de l'écrivaine Laura Freixas qui explique à la fin ce que signifie la véritable libération sexuelle pour les femmes :

169 *Ibid.*, p. 21.

170 Nous pouvons signaler que dans la communication présentée par le Collectif Féministe de Barcelone lors & Journées Catalanes de la femme en mai 1976, les militantes faisaient déjà allusion aux travaux de Master and Johnson et de Vicéns « Master i Johnson, i el mateix estudi de Serrano, ja ens demostren que malgrat el desig de l'home de negar sempre l'existència de la sexualitat de la dona, aquesta és potencialment superior a la de l'home i, donades les seves pròpies característiques, molt més completa ». « L'exploració sexual de la dona », Comissió catalana d'organitzacions no governamentals. Secretariat de les Jornades Catalanes de la Dona, *op. cit.*, p. 365.

171 En Espagne, les premières études sur la sexualité féminine seront menées par le docteur Ramón Serrano Vicéns qui, entre 1932 et 1961, étudia de façon systématique la sexualité des femmes qu'il suivait dans son cabinet médical, recueillant les expériences intimes de 1 417 femmes, de toutes les sphères sociales et de tous les âges. Les études de Serrano Vicéns confirmèrent les résultats des travaux précédents comme ceux de Master et Johnson sur la capacité orgasmique supérieure des femmes. Ils ont également contribué à remettre en cause l'image traditionnelle de la passivité sexuelle féminine ainsi qu'à révéler l'importance de la masturbation féminine mais également l'existence de « pratiques lesbiennes sous le franquisme ». Serrano Vicéns rencontra personnellement Alfred Kinsey, qui a affirmé que le travail de Vicéns fut le meilleur de son genre en Europe. Il connaissait également les travaux de la docteure Hite qui présentent de grandes ressemblances. Les études de Serrano Vicéns furent publiées sous différentes formes : d'abord en 1971 SERRANO VICENS, Ramón, *La sexualidad femenina : una investigación estadística*, Barcelona, Pulso Editorial, puis en 1972 chez la maison d'édition Ruedo Ibérico mais aussi en deux tomes chez Jucar. Enfin, il publia le livre portant le titre *Informe sexual de la mujer española* paru en 1978 dont *Vindicación* publia une recension. Sur les travaux de Serrano Vicéns voir notamment MONFERRER, Jordi, « Serrano Vicéns : el Kinsey español », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad*, *op. cit.*, p. 217-232.

172 LIDIA, Falcón, « Ser dueñas de nuestro cuerpo y de nuestro placer », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 6.

De lo que se trata, pues es de pertenecernos a nosotras mismas y no al primero que nos venga con lo de : **tía, pero ¿ tú no estás liberada ?** ; de descubrir nuestro propio erotismo y no de joder indiscriminadamente según el capricho de los hombres ; en definitiva de aprender **cómo, cuándo y con quién**, sea del sexo que sea, nos gusta hacer el amor. Sólo de esta manera dejaremos de **ser chicas liberadas** para convertirnos en mujeres libres¹⁷³.

5.2.5. LES LESBIENNES DANS LES PAGES DE *VINDICACIÓN*

Vindicación aborde au fil des numéros la question de l'homosexualité féminine ou du lesbianisme, deux termes que la revue emploie indistinctement¹⁷⁴. La première tâche à laquelle s'adonne *Vindicación* est de rendre visibles les lesbiennes¹⁷⁵ qui ont connu au cours de l'histoire une double invisibilité parce qu'elles sont des femmes et parce qu'elles sont homosexuelles, comme le rappelle l'éditorial « Primer mandamiento político : las mujeres no pueden amarse entre sí » :

Primer mandamiento político : Las mujeres no pueden amarse entre sí, [...] ser lesbiana, es peor que ser homosexual hombre. Que también en esta particularidad, ella es doblemente oprimida por ser mujer. Que sufrirá opresión como mujer y como lesbiana¹⁷⁶.

Dans l'éditorial, il s'agit en tout premier lieu de dénoncer l'invisibilité des femmes homosexuelles, une invisibilité qui part d'abord de la non-reconnaissance des femmes comme ayant une sexualité autonome par rapport à l'homme. D'autre part, puisque dépourvu de pénétration phallique, le rapport sexuel entre deux femmes n'est pas considéré comme un

173 Les mots sont en gras dans le texte original. FREIXAS, Laura, « La mujer se convierte en un juguete para el hombre », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979, p. 98.

174 Bien qu'on voit les deux termes au fil des numéros, Cristina Peri Rossi affirme qu'elle préfère le mot homosexualité : « prefiero esta palabra antes que lesbianismo, demasiado connotada peyorativamente [...] y que además, parece crear otra sutil distinción – toda diferencia es el principio de una represión – entre homosexuales hombres y mujeres, cuando el homosexual es el género humano en sí mismo, sin diferencia de sexos », PERI ROSSI, Cristina, « Mujeres que aman a mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 28, julio 1979, p. 39. Carmen Alcalde, quant à elle, dit également qu'elle n'aime pas le terme de lesbienne, utilisé normalement comme une insulte. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 mars 2019, Barcelone.

175 Ainsi, par exemple, la volonté de rendre visible le sujet de l'homosexualité féminine se manifeste aussi à travers les couvertures : quatre Unes sur 29 abordent cette question dont deux de manière spécifique (n° 13 et n° 22). La première représente une sculpture classique de deux femmes, et la deuxième une scène érotique du film *Emmanuelle*. Les deux autres évoquent cette question sans l'illustrer, « Tres palabras malditas : lesbiana, prostituta, drogadicta » (n° 17) puis « La destrucción política de una lesbiana » (n° 20).

176 Editorial, « Primer mandamiento político : las mujeres no pueden amarse entre sí », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 3.

acte sexuel à part entière. De plus, *Vindicación* reconnaît que l'homosexualité féminine a été également invisibilisée et marginalisée au sein des groupes féministes.

Plusieurs articles tout au long de la revue témoignent de cette volonté de rendre visible les collectifs féministes lesbiens et de leur céder la parole. Dès les premiers numéros, la revue met en lumière des collectifs lesbiens étrangers et leurs luttes par exemple, aux Etats-Unis¹⁷⁷ ou en Angleterre. Plus tard, la revue se félicite par exemple de l'intervention du Collectif de lesbiennes, qui fait sa première apparition publique lors de la seconde édition des Journées de l'« Orgullo Gai », organisées à Barcelone, en novembre 1976 par le Front d'Alliberement Gai de Catalunya (FAGC¹⁷⁸). *Vindicación* publie également un manifeste signé par plusieurs collectifs homosexuels pour exiger l'abrogation de la Loi de *Peligrosidad social* considérée comme « instrumento clave de la represión fascista contra los homosexuales¹⁷⁹ » ou encore publie le courrier d'une lectrice remerciant l'intérêt de la revue et ses efforts pour rendre visibles les lesbiennes¹⁸⁰. De même, *Vindicación* aborde la question de l'homosexualité féminine du point de vue culturel à travers la rubrique de cinéma¹⁸¹ ou de littérature notamment dans la section « Sin miedo a volar » où les collaboratrices consacrent plusieurs pages à de grandes figures littéraires féminines homosexuelles ou bisexuelles telles que Natalie Clifford Barbey, Djuna Barnes ou encore l'auteure d'un des romans-clé de la littérature lesbienne, *The Well of Loneliness* (1928), Radclyffe Hall¹⁸².

En ce qui concerne les témoignages, plusieurs journalistes se rendent à l'étranger afin d'interviewer des collectifs lesbiens ou des personnalités. Ainsi, par exemple, la journaliste Sara Azcárate se rend à Paris afin d'interviewer un groupe de lesbiennes françaises radicales¹⁸³. La journaliste Carmen Sarmiento, quant à elle, part à Londres pour interviewer la députée anglaise du Parti des Travailleurs, Maureen Colquhoun qui fut licenciée après avoir déclaré qu'elle était lesbienne¹⁸⁴.

177 SAAVEDRA, Paloma et BAYO, Regina, « Mujeres del Mundo. En Estados Unidos » *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 56-58 ; SAAVEDRA, Paloma et BAYO, Regina, « Gran Bretaña : el feminismo viene de lejos », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 55-56.

178 GOICOECHEA, Maite, « Segunda « cumbre » barcelonesa del Movimiento Gai. La ley de Peligrosidad Social en el patíbulo », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 58-59.

179 « Nos comunican », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 41.

180 Carta del Primer Colectivo de Lesbianas del País Valencià, « De mujeres del mundo a mujeres del mundo », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 51.

181 Dans « El lesbianismo en el cine español » Gumer Fuentes analyse, en lien avec l'essor des films à caractère érotique voire pornographique, le nombre croissant de films où la question de l'homosexualité est abordée « Y es que mientras se mantenga caldeado el morbo popular, es muchos más comprensible, mucho más cercano que una mujer se aproxime a otra con el sexo como bagaje, con la libido rezumando por todos los poros », FUENTES, Gumer, « El lesbianismo en el cine español », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 41.

182 PESARRODONA, Marta « Radclyffe Hall : una mujer que amó a las mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 42-43.

183 AZCÁRATE, Sara, « El terrorismo verbal de las lesbianas », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 46-50.

184 SARMIENTO, Carmen, « Un ataque a todas nosotras. Maureen Colquhoun o la destrucción política de una lesbiana », *Vindicación Feminista*, n° 20, février 1977, p. 38-40.

Hormis ces articles épars, le sujet est traité avec davantage de profondeur dans le dossier intitulé « Dictadura heterosexual : Las lesbianas, ¿son mujeres cómo las demás ? » écrit par Regina Bayo Falcón dans le n° 22, dont, rappelons-le, l'ouverture montrait une scène sensuelle entre deux femmes extraite du film érotique *Emmanuelle*. Le dossier analyse du point de vue social et psychologique, (rappelons au passage que l'auteure est psychologue), l'homosexualité féminine : considérations sociales, pathologisation du lesbianisme ou encore invisibilité dans le monde homosexuel masculin, sont autant de questions que Regina Bayo aborde avant de poser, dans la dernière partie du texte, la question « qué es ser lesbiana ». Tout d'abord, nous dit Regina Bayo, la lesbienne c'est « la mujer a la que le atraen otras mujeres » et donc, ajoute-t-elle, « la lesbiana lucha por la idea de que el sexo es placer y no sólo reproducción¹⁸⁵ ». Quelques lignes plus tard, elle ajoute à cette définition une autre dimension que l'on peut qualifier de « politique » puisque, le lesbianisme, signale Regina Bayo, « cuestiona los valores que forman parte de la heterosexualidad, el matrimonio, la familia, la dependencia de la mujer por el hombre, la maternidad y los papeles masculinos y femeninos¹⁸⁶ ».



Fig. 76. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978.

185 BAYO, Regina, « Dictadura heterosexual. “¿Las lesbianas, son mujeres cómo las demás ?” », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 38.

186 *Idem*.

Dans le même ordre d'idées, se trouve le long article très poétique de l'écrivaine uruguayenne Cristina Peri Rossi, « Mujeres que aman a mujeres » qui s'ouvre avec une citation de San Pablo « Ama y haz lo que quieras » et une autre de l'auteure-clé du lesbianisme radical, Monique Wittig, du recueil poétique *Le corps lesbien*. L'article de Peri Rossi est sans doute l'article le plus approfondi sur le sujet dans les pages de *Vindicación* et surtout celui qui aborde le plus clairement le lesbianisme comme un choix politique. Le lesbianisme se présente ainsi non seulement comme la reconnaissance de la liberté de jouir d'une sexualité autonome et dépourvue de tout but reproductif mais également comme une transgression du contrat social hétérosexuel : « La dignidad de la mujer homosexual no consiste sólo en reivindicar una libertad sexual plena, [...] sino en su absoluta irreconciliabilidad con el señor feudal ». En conséquence, le lesbianisme incarnerait une relation entre femmes dépourvue de rapports de domination inhérents aux relations hétérosexuelles, une vision teintée d'une certaine idéalisation des rapports entre les femmes :

Yo veo, en las mujeres homosexuales, un rechazo no sólo al rol tradicional de la mujer en nuestras sociedades, sino también, [...] al uso y el empleo de todas esas manipulaciones, todos esos sobreentendidos que vician de falta de sinceridad, de especulación, la habitual relación hombre-mujer¹⁸⁷.

C'est justement parce que l'homosexualité féminine incarne l'indépendance totale vis-à-vis des hommes qu'elle représente, signale Cristina Peri-Rossi à la fin de l'article, le défi le plus direct contre le patriarcat :

Es porque algunas mujeres han comprendido hasta qué punto el tráfico sexual con el hombre ha sido el vehículo de la esclavitud histórica que [...] una emancipación pasaba por entregar su amor y su cuerpo a una semejante, a una mujer. Posiblemente no es el único camino ; en cambio, es el más transparente¹⁸⁸.

L'homosexualité féminine apparaît alors, non seulement comme le désir d'une femme pour une autre mais aussi comme une posture politique, conçue, comme le laisse entendre Peri-Rossi, comme la plus cohérente dans la lutte féministe¹⁸⁹.

187 PERI ROSSI, Cristina, « Mujeres que aman a mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 28, julio 1979, p. 42-43.

188 *Ibid.*, p. 44.

189 Comme le signale Raquel Osborne « después de un primer momento, en el lesbianismo fue minusvalorado como una opción meramente sexual y no política, la redefinición del lesbianismo primordialmente como una opción política pasó a convertirse “en el acto supremo de la solidaridad política feminista”. [...] Así, el lesbianismo será considerado como el mejor camino para llevar a cabo la práctica feminista hasta sus últimas consecuencias, en una creencia ingenua de que las lesbianas han encontrado el camino correcto y las heterosexuales están presas de una falsa conciencia », OSBORNE, Raquel, *La construcción sexual de la realidad. Un debate en la sociología contemporánea de la mujer*, Madrid, Colección Feminismo, Cátedra, 1993, p. 102-103.

A travers ces deux articles plus théoriques sur la question, *Vindicación* aborde la question du lesbianisme dans une double dimension à la fois politique et sexuelle, d'une part, parce que les lesbiennes défient l'ordre patriarcal mais aussi parce qu'elles représentent une menace pour le système capitaliste en raison de leur refus de la maternité¹⁹⁰. D'autre part, le lesbianisme met au centre de la problématique sexuelle la question du désir. Le lesbianisme apparaît alors non seulement comme une alternative sexuelle, mais aussi comme une option sexuelle plus satisfaisante (les résultats de l'enquête menée par *Vindicación* vont dans ce sens) que l'on peut aussi inscrire dans les combats pour la réappropriation du corps et de la sexualité féminine. Cette double dimension est, comme le signale Rosalía Cornejo, le reflet de la situation générale des Espagnoles dans un contexte « de transition » où un ensemble de lois continue de punir et contrôler ce que l'on appelle le « privé », d'où le fait que l'articulation entre la dimension politique et sexuelle soit étroite¹⁹¹.

Si jusqu'à présent nous avons souligné la volonté de *Vindicación* de rendre visible la question de l'homosexualité féminine dans ses pages, certains aspects révèlent toutefois les difficultés pour y parvenir. En ce sens, nous rejoignons l'affirmation de Begoña Pernás pour qui la question du lesbianisme dans les pages de *Vindicación* est davantage abordée comme un « recurso teórico » plus que comme une réalité « incarnée ». Autrement dit, *Vindicación* n'offre quasiment pas de témoignages directs des femmes homosexuelles à quelques exceptions près. Elle est confrontée au dilemme entre la volonté de traiter le sujet et « la imposibilidad de hablar en primera persona¹⁹² », qui en dit long sur le tabou qui touche encore les femmes homosexuelles en Espagne et même au sein du mouvement féministe. Ainsi, par exemple, Sara Azcárate signale, dans son article « El terrorismo verbal de las lesbianas », que la négation historique des lesbiennes et la Loi de *Peligrosidad Social* sont les raisons pour lesquelles « en este país las lesbianas no existen, es decir, se les han negado la identidad ». C'est pourquoi, continue la journaliste, « fui a entrevistar a las del país vecino, que pueden hablar públicamente y dejarse fotografiar¹⁹³ ».

Si la volonté de rendre visible les lesbiennes est présente dans les pages de la revue elle se fait par une sorte de « contournement » : ainsi *Vindicación* évoque la question, notamment du point de vue historique et du point de vue culturel, en donnant des exemples tirés de la littérature ou de la fiction ; lorsqu'il s'agit d'évoquer des histoires réelles, les témoignages sont

190 Ainsi par exemple, en France Antoinette Fouque développe justement une pensée féministe où maternité et homosexualité s'imbriquent intimement. Voir, FOUQUE, Antoinette, *Il y a deux sexes. Essais de Féminologie*, Paris, Gallimard, 1995.

191 CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, « Lesbianismo de (la) Transición en *Vindicación Feminista* (1976 - 1979) », *op. cit.*, p. 56.

192 PERNAS, Begoña, « Lesbianismo en *Vindicación* », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha*, *op. cit.*, p. 399-400.

193 AZCÁRATE, Sara, « El terrorismo verbal de las lesbianas », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 46.

étrangers (le groupe des lesbiennes françaises, la députée anglaise) ou très exceptionnels, ce qui rend très difficile une possible identification¹⁹⁴. Ces exemples renforcent l'idée exprimée par Begoña Pernas d'une réalité « désincarnée » en l'absence de témoignages plus proches de lesbiennes espagnoles racontant leur quotidien. Et cela contraste d'autant plus avec la volonté infatigable de *Vindicación* de montrer la réalité quotidienne des femmes. Nous pouvons donc nous demander quelles sont les raisons de ces silences.

Rosalía Cornejo dont les travaux portent sur l'amitié des femmes écrivaines espagnoles contemporaines, notamment sur l'œuvre d'Ana Moix, et qui s'est intéressée également à la question de l'homosexualité dans les pages de *Vindicación*, affirme que la revue reste le témoignage de ce parcours commun du féminisme et du lesbianisme dans les années soixante-dix puisqu'elle a ouvert des espaces de visibilité et de socialisation aux lesbiennes, mais elle note aussi les difficultés de la revue à parler ouvertement de la question. Elle cite alors une réflexion de Raquel Osborne dans laquelle elle soulève les rapports ambigus voire problématiques entre les lesbiennes et le mouvement féministe :

Si la misoginia estaba presente en el movimiento gay, la lesbofobia aparece en el feminismo, temeroso, de una parte, de sentirse identificado con las lesbianas, a las que se pide que se comporten, que guarden las formas en público “porque si no, las mujeres no vienen” – el miedo al “contagio del estigma” – y, de otra, nada dispuesto a cuestionar el heterocentrismo de sus discursos¹⁹⁵.

Dans la même logique, se situe la réflexion de Begoña Pernás qui affirme : « no puede hablarse desde la experiencia personal, por el grado de desprecio y hostilidad que despierta el lesbianismo y porque ese rechazo ha sido interiorizado ». Cette dernière remarque est très intéressante puisqu'elle peut nous aider à comprendre cet « évitement » engendré par un refus intériorisé de la part d'une partie de la revue. Ainsi, par exemple, la plus grande réticence à aborder davantage la question de l'homosexualité dans la revue semble venir de Lidia Falcón elle-même, qui ne voulait pas que celle-ci soit identifiée comme un magazine

194 Dans le numéro 17, María José Ragué interviewe Estrella, une jeune fille espagnole de 25 ans qui a vécu une grande partie de sa vie à l'étranger et qui a passé plusieurs années dans une prison allemande, accusée de vol. Dans l'entretien elle raconte sa dépendance à l'héroïne et son temps passé dans la prostitution. Dans l'interview, elle évoque aussi le fait qu'elle est lesbienne. RAGUÉ, María José, « Tres palabras malditas : lesbiana, prostituta, drogadicta », *Vindicación Feminista*, n°17, novembre 1977, p. 22-25.

195 OSBORNE, Raquel, « Entre el risa y el violeta. Lesbianismo, feminismo y movimiento gay ; relato de unos amores difíciles », dans PLATERO, Raquel (coord.), *Lesbianas. Discursos y representaciones*, Barcelona, Melusina, 2008, p. 60, cité dans CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, « Lesbianismo de (la) Transición en *Vindicación Feminista* (1976 - 1979) », *op. cit.*, p. 51.

homosexuel¹⁹⁶. Ainsi, ce sujet collectif, ce « nous » qui se construit au fil des pages semble se heurter au sujet des « lesbiennes » qui semble problématique. La question qui ouvrirait l'article de Regina Bayo, à savoir, les lesbiennes, sont-elles des femmes comme les autres ? semble donc fondamentale pour le mouvement féministe afin d'articuler un discours sur le lesbianisme mais aussi afin de l'intégrer dans la lutte globale. Si la femme est définie par son rapport dialectique avec l'homme, les lesbiennes n'ayant pas de rapports avec les hommes, pourraient donc être exclues de la définition de « femme¹⁹⁷ ». De ce fait, il nous semble intéressant de relever dans quelle mesure le sujet du lesbianisme peut constituer un sujet « délicat » que l'on a eu peur d'aborder. Si cela n'est pas dit ouvertement, il nous semble que le lesbianisme fait planer la peur de son éventuelle capacité à briser la prétendue identité monolithique du féminisme, comme en témoignent tous les articles qui traitent de ce sujet. On voit à travers les articles, que *Vindicación* essaie toujours de ramener les lesbiennes à leur statut de femmes soulignant que toutes les femmes subissent une oppression commune¹⁹⁸.

Cette histoire d' « amores difíciles », pour reprendre l'expression employée par Raquel Osborne afin de se référer à la relation entre le mouvement féministe et le lesbianisme, ne durera pas longtemps. Lors des Journées pour la Libération de la femme, célébrées à Grenade en décembre 1979, ces questions seront abordées pour la première fois par certaines militantes mettant en lumière ces relations parfois conflictuelles¹⁹⁹.

196 Cela est d'autant plus surprenant qu'une bonne partie des collaboratrices sont des femmes homosexuelles bien que certaines n'aient jamais fait leur « coming-out ». Carmen Alcalde exprimait aussi un rejet contre les groupes identifiés seulement comme des lesbiennes tels que le groupe de Gretel Ammann. De même, le fait que la question sur l'homosexualité ne soit abordée que dans les derniers numéros semble être dû aux réticences de Lidia Falcón à aborder ce sujet qui fait son apparition alors qu'elle commence à s'éloigner de la revue. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 mars 2019, Barcelone.

197 Si dans le recueil de poèmes *Le corps lesbien*, les lesbiennes sont encore des femmes, dans le livre *La pensée straight*, traduit en français en 1992, Monique Witting propose déjà la réflexion suivantes : « les lesbiennes ne sont pas des femmes », puisque la catégorie femme est une construction liée à la pensée hétérosexuelle.

198 Comme le signale Gracia Trujillo, dans un premier temps, les lesbiennes vont faire front commun avec les féministes hétérosexuelles soulignant qu'avant tout, « elles sont des femmes », avant de se détacher progressivement dans les années 1990 des groupes féministes et d'élaborer un discours spécifiquement lesbien. TRUJILLO BARBADILLO, Gracia, *Deseo y resistencia. Treinta años de movilización lesbiana en el Estado español. 1977-2007*, Madrid, Editorial Egales, 2008, p. 95-110.

199 Lors des Journées de Grenade de décembre 1979, la féministe Gretel Ammann met l'assistance en garde contre la nouvelle « morale féministe » qui faisait des lesbiennes une sorte d'avant-garde politique et, de ce fait, leur attribuait le statut de « meilleures féministes ». Elle s'exprime en ces termes : « Cada vez más, estamos convirtiendo – si no lo ha convertido ya – el « feminismo » en un dogma. [...] En esta escala, y es una escala, mal les pese a las que dicen estar en contra de las jerarquías – las lesbianas hemos tenido la desgracia, de que se nos situase en los puestos más avanzados ». AMMANN, Gretel, « Como lesbiana contra la nueva moral feminista ». « Dossier : II Jornadas Estatales de Granada », Fonds Biblioteca de la Mujer, Museo del Traje, p.3.

L'analyse des propos de Gretel Ammann et d'autres participantes lors des Journées de Grenade ont été développés dans JAREÑO, Claudia, « De la legislación a la identidad : Los debates en torno a la sexualidad en las Jornadas de Liberación de la mujer : Madrid, Barcelona, Granada (1975-1979) » dans *Investigación en temáticas de género. Aula de debate de jóvenes investigador@s 2015*, IUEM, Madrid, Servicio de Publicaciones UAM, 2016, p. 155-172.

CHAPITRE 6

VIOLENCES PHYSIQUES ET VIOLENCES SYMBOLIQUES : CRITIQUE ET ANALYSE D'UN PROBLEME STRUCTUREL

Dès le premier numéro, *Vindicación* donne le ton sur l'importance que la revue va accorder à la problématique des violences envers les femmes : la Une annonce un dossier central – rubrique la plus longue de la revue – sur le Tribunal International des Crimes contre les femmes célébré à Bruxelles quelques mois auparavant, qui annonce d'emblée l'un des objectifs principaux de la revue : dénoncer les violences faites aux femmes, tantôt physiques et tantôt symboliques. Si dans le texte il n'est pas question de parler de l'expérience personnelle de Lidia Falcón – bien qu'elle soit invitée au Tribunal International comme ayant été l'une des prisonnières politiques les plus connues – il n'en reste pas moins que la volonté de la revue de rendre visible la violence au sein des institutions franquistes participe de sa propre expérience et de celle de ses proches. On ne peut comprendre en effet le parti pris par *Vindicación* dans la dénonciation des violences politiques sans tenir compte d'abord de l'importance de la question pénale au sein des luttes pour la démocratie, notamment autour de l'amnistie politique. D'autre part, l'engagement des collaboratrices de la revue est important puisque certaines avaient connu la prison, à commencer par Lidia Falcón mais aussi Anna Estany, ou encore Maite Goicoechea, ou bien avaient accompagné des prisonnières politiques dans le cadre de leurs fonctions, comme l'avocate Magda Oranich par exemple.

Mais, la dénonciation des violences dont les femmes sont victimes, autour de laquelle s'articulent les thématiques centrales de la revue, se rattache aussi à l'élaboration conceptuelle de la violence, et tout particulièrement de la violence sexuelle, produite par la pensée radicale. D'ailleurs, cette porosité entre les différentes formes de violence est tout à fait perceptible dans les pages de la revue, la violence physique et symbolique – cette dernière se manifestant davantage dans le terreau culturel – étant dans cette optique, le résultat à la fois d'un système répressif et autoritaire (le franquisme) puis d'une culture patriarcale qui tolère voire justifie la violence envers les femmes. Autrement dit, le parti pris par *Vindicación* dans la dénonciation des violences rend compte de l'existence d'une porosité entre le politique, le social, et le culturel et que cela permet à *Vindicación* d'appréhender la violence comme un problème structurel qui touche toutes les sphères de la vie des femmes. Ainsi, suite à un travail minutieux afin de décortiquer les éléments inhérents à ces violences à travers différentes sections (Femmes du monde, Iberia, Plaintes, Reportages, Culture, etc.), la revue montre que les violences envers les femmes ne constituent pas des cas isolés, mais qu'elles sont l'expression d'une violence systémique contre les femmes voire même un produit social.

Cette conception de la violence envers les femmes est liée d'une part à l'existence du patriarcat – système de domination des hommes envers les femmes à travers tous les domaines de la société faisant des femmes, aux yeux des féministes matérialistes, une classe sociale et économique opprimée – mais également à la nature répressive et violente de la dictature franquiste qui tarde à disparaître dans les années transitionnelles, comme le montre *Vindicación*.

6.1. LES INSTITUTIONS FRANQUISTES DE LA VIOLENCE : LES PRISONS, *LE PATRONATO*, ET LES MAISONS DE REDRESSEMENT

Para las mujeres de las cárceles, de los manicomios y hospitales penitenciarios, de los reformatorios juveniles, de las prisiones especiales de prostitución y maternal, nada. Basura arrojada al pozo de las condenas. La patria que las abandona, las prostituye y las explota como última clase social oprimida, las amontona en las prisiones tras un muro de silencio¹.

Tirés de sa communication intitulée *Ser mujer en las cárceles de España*, présentée lors la deuxième journée du Tribunal International des Crimes contre les femmes et repris dans sa totalité dans le dossier du premier numéro de la revue, les mots de Lidia Falcón désignent ce que nous avons appelé « les institutions de la violence ». En effet, celles-ci sont censées « contrôler, corriger et punir », au sens « biopolitique » forgé par Michel Foucault, la vie des individus, en l'occurrence des femmes « descarriadas », dans les prisons, les maisons de « rééducation », les maisons d'enfermement ou encore les maternités des hôpitaux. Si nous avons décidé de reprendre cet extrait c'est parce qu'il condense, à notre sens, le fil rouge de la dénonciation qui parcourt toute la revue : pour Falcón mais pour *Vindicación* aussi, il y est question de pointer du doigt le Code pénal franquiste qui punit les délits qui vont à l'encontre de la morale sexuelle mise en place par la dictature. De ce fait, se retrouvent en prison des femmes ayant commis un adultère, les femmes ayant avorté ou encore, les femmes qui ont exercé la prostitution, interdite dès 1956.

En outre, si la dénonciation de la violence permet de montrer l'imbrication des différentes formes de violence présentes dans la société espagnole dans les années 1970, dans le même temps, ce focus sur la violence permet à *Vindicación* de montrer que les violences politiques sont aussi genrées, autrement dit, qu'il existe une violence spécifique faite aux femmes. En effet, comme l'a démontré Anne-Claire Sanz-Gavillon dans sa thèse sur la conceptualisation de la violence de genre dans les rapports amoureux dans le contexte dictatorial et post-dictatorial au Chili et en Espagne, dans les deux pays, l'instauration des dictatures s'est accompagnée de l'introduction d'une politique genrée de la répression et la réactivation d'un discours de genre traditionnel qui a favorisé la (re)construction d'identités féminines et masculines figées et insérées dans un ordre de genre hiérarchisé². Si la violence de genre n'est

1 FALCÓN, Lidia, « Ser mujer en las cárceles de España », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 32.

2 SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, *La violence de genre dans les rapports amoureux en Espagne et au Chili (1931-2004) : Élaboration discursive d'un problème social et politique dans le contexte dictatorial et post-dictatorial*, thèse de doctorat en études hispaniques/études de genre, dirigée par Mme la Professeure Mercedes Yusta, soutenue le 28 juin 2016 à l'Université Paris 8, p. 489.

pas un problème lié exclusivement à la dictature – la violence de genre étant un phénomène universel et plurimillénaire comme le note Anne-Claire Sanz-Gavillon –, dans un contexte de « brutalisation » globale de la société comme résultat d’une culture de guerre persistant au-delà de la guerre civile, cette violence-ci est une violence spécifique destinée à rééduquer les femmes ayant transgressé leur rôle social³.



Fig. 77. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976.

3 *Ibid.*, p. 175.

6.1.1. LES PRISONS DES FEMMES : UNE RÉPRESSION POLITIQUE ET GENRÉE

Dès la guerre civile puis après l'instauration de la dictature franquiste, l'action punitive de l'Etat s'exerce à tous les niveaux : institutions, éducation, famille, politique, culture, avec un large répertoire de manifestations violentes⁴. Tous les spécialistes de la répression franquiste s'accordent sur ce point, soulignant l'imbrication de l'appareil policier, juridique et social pour « contrôler, surveiller et punir » les Espagnols et Espagnoles. Pour les femmes, en parallèle à l'imposition d'un modèle d'abnégation et de soumission, l'appareil législatif discriminatoire joue de plus, un rôle central dans leur assujettissement⁵.

Les Espagnoles ont subi, à l'instar des hommes, la répression franquiste mais elles ont reçu également une punition genrée de sorte que cette répression condamne à la fois l'émancipation féminine pour celles qui ont défié la frontière entre la sphère publique et la sphère privée en s'engageant par exemple en politique, ou pour celles qui ont bafoué les normes de genre. De même, comme de nombreuses chercheuses l'ont montré, la dictature a élaboré très tôt un discours⁶ diabolisant les femmes ayant enfreint les normes de genre en faisant ainsi un amalgame entre « rouge » et « prostituée », afin de dépolitiser leur engagement⁷. C'est cette réalité qu'interroge *Vindicación* en faisant de la violence le sujet le plus abordé de la revue. Elle dénonce ces violences par le truchement d'une série de reportages journalistiques consacrés aux prisons pour femmes – les rédactrices de *Vindicación* se rendent dans les prisons –, mais également par des témoignages de prisonnières racontant les tortures qu'elles ont subies.

La première question liée aux prisons, déjà évoquée par Lidia Falcón dans le premier numéro, concerne les conditions épouvantables de détention des femmes comme l'indique le

4 Voir pour le cas des femmes : NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, op. cit.

5 Comme le signale María del Rosario Ruiz Franco : « la dictadura desarrolló un ordenamiento jurídico conservador y paternalista que veía a las mujeres más que como sujetos con unos derechos inherentes a su condición de seres humanos, como seres obligados a una función social específica basada en su capacidad reproductora y maternal », RUIZ FRANCO, María del Rosario, *¿ Eternas menores ? Las mujeres en el franquismo*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007, p. 27.

6 Nous faisons référence notamment aux discours du psychiatre Juan Antonio Vallejo Nágera. Voir à ce sujet, VINYES, Ricard, « Construyendo a Caín. Diagnóstico y terapia del disidente : las investigaciones psiquiátricas militares de Antonio Vallejo Nágera con presas y presos políticos », *Ayer*, n° 44, 2001, p. 227-252. Sur les discours autour de la sexualité féminine durant le franquisme, voir, CELAYA, Beatriz, « El discurso médico del franquismo : persistencia de un modelo sexualizado de mujer », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha...*, op. cit., p. 193-216.

7 AGUADO, Ana, « La cárcel como espacio de resistencia y de supervivencia antifranquista », dans NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria*, op. cit., p. 37-52.

Sur les femmes dans les prisons franquistes voir entre autres, VINYES, Ricard, *Irredentas : las presas políticas y sus hijos en las cárceles de Franco*, Madrid, Temas de hoy, 2002; ABAD, Irene, *En las puertas de prisión. De la solidaridad a la concienciación política de las mujeres de los presos*, Barcelona, Icaria Editorial, 2012.

titre du premier article consacré aux femmes prisonnières⁸. En effet, celles-ci vivaient dans des conditions insalubres, sans eau chaude, elles étaient exploitées au travail⁹, les prisons des femmes avec leurs enfants étaient surpeuplées et par conséquent, il y avait un taux élevé de mortalité infantile. Notons que la question de la mortalité infantile est aussi abordée à plusieurs reprises dans les reportages concernant les prisons de femmes, puisqu'un grand nombre de détenues sont enceintes et accouchent en prison. De fait, la présence d'enfants dans les prisons de femmes est donc très courante car les femmes pouvaient garder leur enfant jusqu'à l'âge de trois ans, moment où les enfants sont conduits à l'internat. C'est là où *Vindicación* évoque, s'élevant de la sorte comme l'une des premières voix à le faire, le sujet tabou du vol d'enfants¹⁰ ; qui se produit une fois que l'enfant quitte sa mère (à l'âge de trois ans) ou bien à la suite de l'accouchement, comme le soulève *Vindicación* lorsqu'elle aborde la question du *Patronato* et des maternités.

Comme le souligne Maria – une ex-prisonnière politique, dans un des reportages –, la situation d'inégalité des femmes dans la société se reflète également dans le monde carcéral : elles ont moins d'espace de loisirs, moins d'infrastructures. Mais, la prison perpétue également les rôles de genre : les prisonnières doivent s'occuper du nettoyage et du repassage et faire à manger pour la prison des hommes. Elles doivent parfois aussi repasser les chemises des fonctionnaires¹¹. En plus des conditions matérielles misérables dans lesquelles elles vivent, *Vindicación Feminista* s'attaque à la violence psychologique infligée par les religieuses dans les centres pénitentiaires. En raison du décret d'août 1938¹², la présence de l'Eglise dans les prisons avait été en effet restaurée, annulant ainsi la réforme des prisons entreprise par Victoria Kent en 1931 qui excluait les religieuses du rôle de gestion des prisons¹³. De ce fait, à partir de 1938,

8 CIRERA, Jorja, « Las distintas condiciones de las cárceles de mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 16-17.

9 *Vindicación* dénonce également l'exploitation par le travail que subissent les femmes dans les prisons mais aussi dans les maisons de redressement dont le célèbre *Patronato*, dans lesquelles elles sont obligées de travailler sous contrainte huit heures par jour dans les ateliers en percevant un très bas salaire. *Vindicación* se demande également qui tire profit des produits fabriqués par les femmes détenues, qui sont ensuite vendus à des entreprises à l'extérieur de la prison aux prix du marché.

10 VINDICACIÓN FEMINISTA, « Mercado de niños », dans le reportage « Patronato de protección a la mujer : fábrica de subnormales », *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977, p. 21 ; ALCALDE, Carmen, « Denuncia. Una madre soltera : cinco años en busca de su hijo », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977, p. 5. En effet, dans des entretiens menés par Dolores Juliano avec d'anciennes détenues sous la dictature, ces dernières soulignent que la menace de donner leurs enfants à l'adoption planait toujours sur les prisonnières si elles ne se comportaient pas bien. D'autres affirment que les mères célibataires qui étaient en prison pour des délits politiques, subissaient la pression des religieuses pour qu'elles donnent leurs enfants à l'adoption. JULIANO, Dolores, « Las monjas en las cárceles de la posguerra », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha...*, op. cit., p. 253-274.

11 FALCÓN, Lidia, « Denuncia : Tortura para las mujeres. Ella como puede reír », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 15.

12 Arrêté du 30 août 1938, publié dans le B.O.E. n. 67 du 5 septembre 1938, cité dans HERNÁNDEZ HOLGADO, Fernando, « Cárcel de ventos : los mecanismos de la represión femenina. Entre la historia y la memoria », dans NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria*, op. cit., p. 55.

13 AGUADO, Ana, « La cárcel como espacio de resistencia y de supervivencia antifranquista », dans NASH, Mary (ed.), op. cit., p. 44.

les religieuses étaient chargées de l'administration des prisons et participaient aux conseils de discipline. En conséquence, jouissant d'une grande prérogative en matière religieuse, mais également correctionnelle, les religieuses font partie, comme le dénonce très tôt *Vindicación*, de l'appareil répressif franquiste dans un contexte, comme le signale l'historien Ricard Vinyes, où le prosélytisme religieux se mêle à la coercition politique¹⁴. Ainsi, par exemple, lorsque l'on interroge Mentxu Iglesias, ex-prisonnière politique qui a passé un an dans la prison de *La Trinidad* accusée d'appartenance au groupe armé ETA p-m (político-militar), sur laquelle des deux prisons (Trinidad ou Yaserías) est la plus dure, elle répond sans hésitation :

[...] el régimen de la Trinidad, está bajo el control de las ya famosas « Cruzadas Evangélicas ». Monjas seculares que pertenecen a una orden nacida a raíz de la guerra civil, con el único objetivo de « regenerar » a las presas políticas. [...] Estar en esta cárcel es un suplicio, las vejaciones son continuas. La directora es una cuñada de la exalcaldesa Careaga, de Bilbao, que estuvo presa en las cárceles de la República, y desde entonces tiene un odio feroz a todo lo que puede oler a rojo o separatista¹⁵.

D'autres témoignages comme celui de Lidia Falcón, attestent de la dureté de la prison de Barcelone de par les abus exercés par les redoutables religieuses de l'ordre de *La Cruzada de Cristo Rey*¹⁶. Selon l'historienne Mónica Moreno, la cruauté des fonctionnaires des prisons envers les prisonnières était due au fait que, dans un premier temps, il s'agissait de femmes qui avaient été persécutées pendant la guerre civile, ce qui se traduisait parfois par un traitement très sévère et cruel des prisonnières politiques¹⁷. C'était le cas de la directrice de la prison de *La Trinidad*, Maria Luisa Lequerica, qui avait été en prison durant la Seconde République comme l'explique *Vindicación* dans divers reportages. De plus, dans le cas des femmes « égarées », autrement dit des femmes incarcérées à cause de la Loi de *Peligrosidad Social*, le sentiment de culpabilité était exacerbé à l'extrême par les religieuses. La prison devenait alors un « territoire » de soumission des âmes perdues afin de « redresser » ces femmes « *descarriadas* » par le biais du travail et de la religion. Ce prosélytisme était exalté par la décoration des prisons et des maisons de redressement, comme en témoignent les descriptions relayées par *Vindicación* : aux multiples représentations des saints et des croix s'ajoutent des poupées, et des fleurs en plastique (fleurs en plastique fabriquées par les détenues elles-mêmes dans les ateliers), ce qui a donné aux pri-

14 VINYES, Ricard, *Irredentas : las presas políticas y sus hijos en las cárceles franquistas*, Madrid, Temas de Hoy, 2002, p. 131-137, cité dans MORENO, Mónica, « La dictadura franquista y la represión de las mujeres », dans NASH, Mary (ed.), *op. cit.*, p. 9.

15 CIRERA, Jorja, « Las distintas condiciones de las cárceles de mujeres », *op. cit.*, p. 16.

16 Ana Moix dans la section de culture de *Vindicación* fait une recension sur l'ouvrage qu'elle qualifie de « bouleversant » de Lidia Falcón. MOIX, Anna, « En el infierno, el cadáver de las flores », *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977, p. 12.

17 MORENO, Mónica, « La dictadura franquista y la represión de las mujeres », dans NASH, Mary (ed.), *op. cit.*, p. 8.

sons une atmosphère troublante et enfantine afin de faire d'elles d' « éternelles mineures¹⁸ », de transformer les « malas mujeres en dóciles señoritas¹⁹ » en annulant toute faculté de réflexion et de pensée critique. Cette volonté de prosélytisme se heurtait, par des raisons idéologiques, notent les journalistes, à l'attitude des prisonnières politiques²⁰.

D'autres questions sont soulevées à travers les reportages comme la question de la sexualité à l'intérieur des prisons, en l'occurrence le lesbianisme. Il est intéressant de noter une fois de plus le contraste entre le discours élaboré par la dictature sur la pathologisation de la femme « rouge » porteuse d'une sexualité dépravée et les témoignages des femmes prisonnières notamment dans les années 1940, qui décrivent une atmosphère de répression sexuelle. À la misère sexuelle dans les prisons s'ajoutait, comme le signale l'historienne Ana Aguado, la morale sexuelle et l'autocensure érotique de la part des détenues dues en grande partie au « puritanisme de gauche²¹ ». Ces aspects semblent toutefois s'être relâchés au moment des reportages de *Vindicación*, et la question du lesbianisme est abordée dans plusieurs reportages, à la fois par le personnel des prisons et par les détenues elles-mêmes. Notons également que dans un contexte politique où la question de l'amnistie est au cœur des débats publics, la lecture que fait *Vindicación* de la prison se fait écho des courants internationaux qui critiquent les institutions de « contrôle », autrement dit les prisons ou les centres psychiatriques. Nous faisons référence notamment au courant critique connu sous la forme de l'« antipsychiatrie²² », courant qui dénonce les conditions de prise en main par l'Etat des dits « malades mentaux » ou la cruauté des traitements qui font des centres psychiatriques de véritables prisons²³, comme le signale l'article « La cárcel y el manicomio : la misma represión ». On trouve aussi cette question dans le reportage le plus long consacré aux pri-

18 RUIZ FRANCO, Rosario, ¿ *Eternas menores ? Las mujeres en el franquismo*, *op. cit.*

19 PALMÉS, Laura, « Cárceles de mujeres. El laberinto de las manipulaciones, o la moral entre rejas », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 54.

20 *Idem.*

21 AGUADO, Ana, « La cárcel como espacio de resistencia y de supervivencia antifranquista », dans NASH, Mary (ed.), *op. cit.*, p. 44.

Du côté des femmes des détenus politiques c'était la même chose. Comme l'a mise en lumière Giuliana di Febo, les femmes des « détenus » ont été soumises à une stricte vigilance de par les autres camarades de partis ; elles devaient montrer leur dévouement, faire preuve de sacrifice pour leurs maris emprisonnés, y compris de fidélité sexuelle. DI FEBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España*, *op. cit.*, p. 91.

22 L'antipsychiatrie est née à Londres au début des années soixante par un groupe de psychiatres, cliniciens et psychanalystes. Ils sont très influencés par Nietzsche, Kierkegaard, Heidegger, Sartre ou Foucault. Ils remettent en question le concept de « maladie », notamment au sujet de la schizophrénie, qui ne serait que le « symptôme réactif au dispositif répressif déployé par la famille et la société », GAVI, Philippe, « Antipsychiatrie », dans DE WARESQUIEL, Emmanuel (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1999, p. 43-45.

23 En matière de prison, dès la fin des années soixante et le début des années 1970 plusieurs voix s'élèvent pour dénoncer les conditions des prisons mais surtout pour remettre en cause l'institution carcérale et le concept de « punition » en lui-même, courant qui se nourrit des travaux d'intellectuels tels que Foucault, Gilles Deleuze ou encore Pierre Vidal-Naquet qui créent en 1971 le Groupe d'Information sur les prisons (GIP). JEZO-VANNIER, Steven, *Presse parallèle...*, *op. cit.*, p. 148-149.

sons « Cárceles de mujeres. El laberinto de las manipulaciones o la moral entre rejas²⁴ », écrit par Laura Palmés où la journaliste reproduit un extrait de l'ouvrage *Libro blanco sobre las cárceles Franquistas*, publié par *Ruedo Ibérico* qui s'inscrit dans ce courant qui se dresse contre le système pénitentiaire et la justice de « classe ».



Fig. 78. PALMÉS, Laura, « Cárceles de mujeres. El laberinto de las manipulaciones, o la moral entre rejas », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 53.

La folie féminine est aussi analysée dans cette optique. On évoque par exemple le « Primer Encuentro Internacional de alternativa a la psiquiatría », qui eut lieu en Italie et auquel assiste une des collaboratrices de *Vindicación*, Alicia Fajardo qui affirme que les maladies psychologiques que subissent les femmes sont « un nuevo campo de lucha feminista²⁵ ». De fait, la question de la folie et des violences médicales est également traitée dans les pages de *Vindicación*. Cette question est complétée par d'autres reportages sur l'alcoolisme féminin ou le suicide²⁶.

24 PALMÉS, Laura, « Cárceles de mujeres. El laberinto de las manipulaciones, o la moral entre rejas », *op. cit.*, p. 53-62.

25 FAJARDO, Alicia, « Un nuevo campo de lucha feminista : la locura femenina », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 29.

26 SAU, Victoria, « Suicidio: el último recurso de la mujer acorralada », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 23-27.

Outre la violence exercée par les différentes personnes de la chaîne « répressive » (depuis les policiers des commissariats jusqu'aux religieuses en passant par les médecins²⁷) *Vindicación* dénonce à travers ces reportages la « double » oppression subie par les détenues femmes tout comme l'abandon dans lequel elles vivent par opposition aux détenus hommes. Comme le note Anna Estany : « Todos los hombres presos tienen una mujer en la puerta de la cárcel, y si no una prostituta que les consuela, ¿ Cuántas mujeres tienen un marido o amante que espera ansioso los veinte minutos de comunicación²⁸ ? », se demande-t-elle dans son article. Les rassemblements organisés à la prison des hommes de Carabanchel pour exiger la libération des prisonniers politiques sont un bon exemple de la discrimination des femmes détenues car personne ne s'organise afin de protester dans les prisons pour femmes, affirme Mentxu Iglesias dans son entretien publié dans la revue. Mais cet abandon, affirme Mentxu Iglesias, est aussi l'une des conséquences de la situation d'oppression que vit la femme à l'intérieur même des partis politiques²⁹ ; un sentiment partagé par d'autres militantes interviewées par la revue³⁰. Mentxu Iglesias pointe le fait que les mobilisations pour les détenus politiques sont organisées par les femmes ou les compagnes des détenus, notamment par le MDM mais qu'en revanche, il n'y a pas d'organisation « que se preocupe de hacer salir a la luz las pésimas condiciones de las cárceles de mujeres³¹ ». Cette dernière s'adresse à la fin de son interview aux mouvements féministes et leur demande d'agir pour les prisonnières politiques dans les rues. Toutefois, d'autres informations peuvent aider à nuancer ces propos. En effet, au moment de l'interview, diverses manifestations ont lieu pour protester contre les conditions des prisons de femmes³², ce qui peut nous interpeller aussi sur la manière dont parfois sont abordés les sujets dans la revue.

Bien que les reportages publiés par *Vindicación* soient d'une dureté sans concession, il n'en demeure pas moins qu'à la fin des articles il y a toujours une bribe d'espoir notamment en raison de la solidarité et de la force que manifestent les détenues et les femmes ayant été en emprisonnées. À travers les reportages, les prisons sont décrites non seulement comme des

27 FALCÓN, Lidia, « Los médicos, cómplices de la tortura », *Vindicación Feminista*, n° 23 mai 1978, p. 17.

28 ESTANY, Anna, « La mujer presa, víctima de la explotación sexual », *Vindicación Feminista*, n°24, juin 1978, p. 18.

29 CIRERA, Jorja, « Las distintas condiciones de las cárceles de mujeres », *op. cit.*, p. 16.

30 D'après l'historienne Ana Aguado, les femmes appartenant à des partis politiques n'ont pas été suivies de la même manière que leurs camarades masculins lorsqu'elles ont été en prison : elles ont bénéficié de moins d'aide, d'attention et de visibilité. AGUADO, Ana, « La cárcel como espacio de resistencia y de supervivencia antifranquista », dans NASH, Mary (ed.), *op. cit.*, p. 47.

31 Rappelons que cette question a été révélée lors des premières journées de la libération de Madrid en décembre 1975 lorsqu'un groupe de militantes du MDM a proposé de rejoindre la manifestation organisée devant la prison de Carabanchel pour demander l'amnistie ; demande qui a provoqué la colère d'un autre groupe qui a exigé de faire pareil à la prison de Yeserías.

32 De fait, tout au long de l'année 1976 et 1977 plusieurs manifestations ont été organisées devant la prison de La Trinidad afin de protester contre les conditions des prisonnières ainsi que pour exiger le départ des religieuses de *Las Cruzadas Evangélicas de Cristo Rey*. Tract « Amnistía para la mujer », Fonds-929, UC 2426, UI 439, ANC ; « Manifestación de Mujeres. Cárcel de la Trinidad. Las mujeres no queremos que nos encarcelen ni en la casa, ni en la cárcel », Mujeres de LA MAR, *D-ones de LA MAR*, n° 1, 1977, p. 22.

endroits de répression mais également des lieux de « résistance », de lutte, de partage voire de solidarité³³. On évoque pour illustrer ces idées plusieurs grèves de la faim organisées par les prisonnières de Yaserías³⁴ et de la Trinidad³⁵. Dans cette même perspective, on évoque le cas d'une détenue politique qui apprend à lire et à écrire aux détenues de droit commun³⁶ dont une grande majorité est analphabète. Par le choix des témoignages relayés, *Vindicación* met en évidence l'existence indéniable d'un mouvement de solidarité entre les femmes détenues, qu'elles soient de droit commun ou politique et cela, malgré le fait que dans les prisons les deux classes de prisonnières étaient strictement séparées, à quelques exceptions près.

La révélation de la solidarité entre détenues passe également par l'égalité de traitement que fait *Vindicación* ses articles lorsqu'il s'agit de présenter les prisonnières. On observe en effet en parcourant tous les reportages que dans très peu de cas ils mettent en avant la question politique liée à la lutte contre la dictature, effaçant de la sorte les différences entre les détenues politiques et les détenues de droit commun. Ce procédé poursuit, à notre sens, deux buts. Il s'agit premièrement de mettre en avant que dans les deux cas ce sont des femmes prisonnières « politiques » puisque tous les délits étant, aux yeux de la revue, politiques, quel que soit le délit qu'elles ont commis et deuxièmement, qu'en tant que prisonnières femmes elles partagent une oppression commune. De même, il s'agit également de faire front commun avec toutes les détenues battant en brèche en même temps le franquisme et la société de classes.

Un dernier reportage sur les prisons est publié comme nous l'avons déjà mentionné, en juillet 1978. Dans celui-ci, il s'agit de vérifier les prétendues améliorations apportées par la réforme pénitentiaire qui vient d'être approuvée, dont la première mesure la plus visible a été le remplacement des « Cruzadas » par des fonctionnaires dans la prison de la *Trinidad*. Le ton du reportage est mitigé : les changements, note la journaliste qu'y s'est rendue sur place accompagnée de la photographe Pilar Aymerich, semblent n'être que superficiels mais les questions de fond persistent. En effet, nombre d'entre elles attendent encore un jugement, d'autres sont en prison pour avoir pratiqué un avortement ou d'autres pour avoir exercé la prostitution. Le paragraphe qui clôt le reportage, toujours avec une pointe d'ironie, est, en ce sens, assez éloquent quant au sentiment de la journaliste sur les changements très superficiels dans les prisons. Ainsi, elle dit que le « franquisme » a survécu à sa mort : « A la

33 AGUADO, Ana, « La cárcel como espacio de resistencia y de supervivencia antifranquista », dans NASH, Mary (ed.), *op. cit.*, p. 37-52.

34 NASH, Mary, *Dones en Transició*, *op. cit.*, p. 174-176.

35 « Solidaridad. Barcelona : Huelga de Hambre en la Trinidad. », *Vindicación Feminista*, mai 1978, n° 23, p. 39.

36 PALMÉS, Laura, « Cárceles de mujeres. El laberinto de las manipulaciones, o la moral entre rejas », *op. cit.*, p. 55.

salida, [...] Los gatos –cuántos gatos, señor – ya en la puerta nos lanzan una mirada asesina. ¿ No serán las Cruzadas disfrazadas³⁷ ».

À l'instar d'autres numéros, et notamment à la fin de la publication, le sentiment de déception et d'amertume, voire de méfiance par rapport au processus transitionnel est, comme déjà mentionné, de plus en plus évident. Pour *Vindicación*, les réformes pénitentiaires ne sont rien de plus qu'une façade, un sentiment de prétendue liberté.

Enfin, en faisant le rapprochement entre répression franquiste et extermination nazie, on trouve l'article de Montserrat Roig « Las mujeres en los campos nazis » paru dans le n° 11 de la revue, qui mérite que l'on s'y attarde un peu puisqu'il est de nouveau question de dénoncer la répression des régimes fascistes sur les femmes, tout en soulignant la même nature répressive des deux régimes, et enfin d'aborder le sujet encore tabou de la présence d'Espagnol-e-s dans les camps nazis.

Le long article est tiré en fait du livre de Montserrat Roig *Els catalans als camps nazis* paru en avril 1977 aux éditions Edicions 62. L'ouvrage, qui devient par la suite une référence de l'histoire de la Catalogne, est le résultat d'un ambitieux travail de recherche de quatre ans composé de recueils de témoignages des survivants de différents camps de concentration qu'elle a rencontrés, notamment en France³⁸. Mais dans *Vindicación*, son travail est présenté sous un autre angle, mettant l'accent sur les femmes déportées ; travail de recherche qui s'est révélé très compliqué. C'est d'ailleurs Neus Català, déportée elle-même, qui la met sur la piste d'autres femmes déportées telles que Dolors Gener, dont le témoignage est retranscrit dans le numéro de la revue. Dans l'article, il est à la fois question de dénoncer l'occultation de la présence de républicains dans les camps nazis, victimes du franquisme³⁹, mais aussi de dénoncer le double « silence » qui pèse sur les femmes républicaines. Ainsi, ce dernier point est mentionné dans la phrase de Neus Catàla, « Y de nosotras, nunca se acuerda nadie », qui fait écho à celle de Montserrat Roig, « No sólo hay el deportado, también hay la deportada »,

37 GOICOECHEA, Maite, « Reforma penitenciaria y cárceles de mujeres. Trinitat : una de cal, y otra de rejas », *op. cit.*, p. 37

38 Une première partie de ses travaux de recherche avait été publiée en décembre 1972, sous forme d'un article intitulé « Españoles en los campos nazis » publié dans *Triunfo*. Dans cet article, Montserrat Roig avait interviewé trois survivants des camps de concentration nazis : Joaquim Amat-Pinella, Ferran Planes et Joan Pagès, que Pilar Aymerich avait immortalisé pour l'occasion les uns à la suite des autres, avec une grande dose d'expressivité. Ce cliché servira ensuite pour le livre. ROIG, Montserrat, « Españoles en los campos nazis », *Triunfo*, n° 532, 9 décembre 1972, p. 34-37.

39 Comme le signale Montserrat Roig au début de l'article : « La prensa del Estado español, para conmemorar el treinta aniversario de la liberación de los campos de exterminio nazis, en 1975, ha hablado muy poco de la deportación que padecieron los republicanos españoles. Sólo en algunos papeles sueltos y, sobre, todo, en la prensa de izquierda. Pero estos papeles sólo se han referido a los deportados-machos », ROIG, Montserrat, « Mujeres en campos nazis », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 16.

Rappelons qu'en 1976, Montserrat s'était entretenu avec Serrano Suñer évoquant ce sujet. Elle revient sur la question en 1979 lorsqu'elle adresse de nouveau un article à Serrano Suñer l'interrogeant sur le sujet des républicain-e-s dans les camps nazis. ROIG, Montserrat, « Carta abierta a Serrano Suñer », *El País*, 1 juillet 1979.

Quant à la structure de l'article, nous pouvons le diviser en deux parties. Une première destinée à rendre visible les violences extrêmes dont les femmes ont été victimes avec quelques témoignages racontant des tortures, ce qui sert aussi à montrer les ressemblances entre le franquisme et le nazisme en termes de répression. Puis une deuxième partie visant à montrer l'héroïsme dont ont fait preuve les femmes avant et durant leur séjour au camp. Elle y mentionne le camp de Ravensbrück, créé en 1939, qui était le plus grand camp de concentration pour femmes, avec près de 60 000 femmes en 1944 y compris 27 républicaines dont Neus Català, arrivée le 3 février 1944.



Droite: Fig. 80. ROIG, Montserrat, « Mujeres en campos nazis », *Vindicación Feminista*, nº 11, mai 1977, p. 15.

http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/el-visitador-del-presno--0/html/fef9d81e-82b1-11df-acc7-002185ce6064_4.html#I_3_

Dans son récit, Montserrat Roig met en avant les actes de résistance que les prisonnières ont menés, le sabotage de matériel notamment. Des actions qui risquaient de leur coûter la vie si elles avaient été découvertes, signale l'écrivaine. En dépit de la cruauté des témoignages, tout comme des images parcourant l'article, – ce qui n'est pas sans rappeler les articles sur les prisons franquistes publiés dans *Vindicación* – ce qui est mis en lumière c'est le courage des déportées et aussi la force du groupe. Il ne nous paraît pas impossible que la fin du reportage, qui reprend les propos de Neus Català quant au succès d'une grève de la faim qu'elles ont organisée⁴², vise à avoir un écho chez les féministes et à inciter à passer à l'action.

6.1.2. *LE PATRONATO* : RÉPRESSION SEXUELLE, CONTRÔLE ET SURVEILLANCE

Fidèle à sa volonté de dénoncer les plus opprimées y compris les enfants, Carmen Alcalde aborde à plusieurs reprises dans sa trajectoire journalistique la question des maisons de redressement pour femmes et pour enfants⁴³, notamment le célèbre *Patronato de protección a la Mujer*. La première approche de cette institution est publiée dans le deuxième numéro, dans un dossier spécial sur la prostitution illustré comme déjà mentionné, des célèbres photographies de Colita. De fait, la problématique de la prostitution n'est spécifiquement abordée que dans ce reportage – elle apparaît en général analysée conjointement avec d'autres questions, notamment celle de la Loi de *Peligrosidad Social* et celle de l'amnistie –, ce qui montre de nouveau l'imbrication étroite des questions politiques et des droits des femmes.

En conséquence, dans un contexte politique où la plupart des lois franquistes sont en vigueur, il apparaît que le sujet de la prostitution est interprété davantage comme un problème politique plutôt que comme une violence sexuelle ; lecture qui n'est pas encore assez répandue au sein du mouvement féministe mais qu'on retrouve plus tard développée par Lidia Falcón dans *La razón feminista* et qu'elle définit comme « la maxima explotación sexual⁴⁴ ».

42 « Dejamos de comer aquellos nabos asquerosos y ganamos todas la huelga de hambre », Neus Català dans ROIG, Montserrat, « Mujeres en campos nazis », *op. cit.*, p. 20.

43 Rappelons que Carmen Alcalde avait déjà écrit dès les années soixante plusieurs articles sur ces institutions soulevant la question épineuse des traitements accordés aux femmes puis de celle du vol d'enfants dans les pages de *Destino*, avec le cas de la Maternité de Barcelone qu'elle avait connue de près par l'intermédiaire d'une amie proche. Puis plus tard, dans *Cuaderno para el Diálogo* où elle publie un article sur la maison de redressement de Barcelone de Wad-Ras, du nom de la rue de Barcelone intitulé « Proceso a los reformatorios » et publié en décembre 1971 ; article qui lui vaudra une amende de 75.000 pesetas pour injures contre les *Tribunales Tutelares de Menores* puis la saisie du numéro de la revue où l'article était publié.

44 FALCÓN, Lidia, *La razón feminista. La mujer como clase social y económica*. *op. cit.*, p. 255.

La date de publication du dossier sur la prostitution l'explique. En plein été de l'année 1976, aucune loi n'a encore été votée. Les questions les plus brûlantes et les plus urgentes sont sur le tapis : l'amnistie en fait partie. Par conséquent, les allusions répétées à la Loi de 1970 sont normales, ce qui n'empêche pas *Vindicación* de pointer du doigt les causes profondes du phénomène (les conditionnements qui poussent les femmes à l'exercer, l'hypocrisie sociale ou la question du client, le grand oublié) ainsi qu'à stigmatiser les institutions visant à rééduquer voire punir les femmes prostituées : le *Patronato*.

Créés à l'origine en 1902 sous l'impulsion de la reine María Cristina de Habsburgo, les centres de détention pour jeunes femmes avaient pour objectif à l'origine de lutter contre la traite des blanches d'où son nom général, *Patronato para la represión de la trata de blancas*, nous dit Carmen Alcalde au début de son article sur le *Patronato* intitulé « La protección de la Mujer », qui clôt le dossier sur la prostitution. Cette initiative rejoignait d'autres initiatives à l'international qui émergeaient au début du XX^e siècle sous l'essor des courants abolitionnistes afin de lutter contre l'exploitation des femmes. Après une suppression temporaire pendant la Seconde République, en 1941 le *Patronato de Protección de la Mujer* reprend à nouveau ses fonctions ayant pour but : « la dignificación moral de la mujer, especialmente de las jóvenes, para impedir su explotación, apartarla del vicio y educarla cristianamente » ; autrement dit éviter qu'elles sortent du « droit chemin » et punir celles qui en sont sorties. À ces objectifs viendront s'ajouter en 1952, après une réorganisation du *Patronato*, celui d'éviter « el descubrimiento de los actos de corrupción, pornografía y divulgaciones anti-concepcionistas⁴⁵ » et cela sans modification jusqu'à la publication de l'article de *Vindicación*, en 1976. Mais, qui sont ces femmes prises en charge par l'institution ? Dans son article « Para las “mujeres caídas”. Las instituciones, como cárceles⁴⁶ », qui revient de nouveau sur l'institution, l'avocate Magda Oranich, qui s'est rendue sur place, décrit les conditions dans lesquelles vivent ces jeunes femmes. D'ailleurs, les similitudes de fonctionnement avec les prisons sont frappantes note l'avocate tout comme les effets pervers sur les femmes⁴⁷. Elle donne également les diverses raisons d'internement : problèmes avec la famille, drogues, « problèmes d'homosexualité » – les filles dans ce dernier cas recevaient un traitement psychiatrique – ou encore prostitution.

45 ALCALDE, Carmen, « La protección de la mujer », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 36.

46 Lorsqu'elle mentionne sa visite dans l'un de ces centres, l'avocate affirme : « me venía a la memoria constantemente la cárcel de mujeres de Trinidad de Barcelona ». ORANICH, Magda, « Patronato de Protección a la mujer : fábrica de subnormales », *op. cit.*, p. 21.

47 « Al cabo de unos meses, las dóciles padecen trastornos de personalidad. Fingen o se creen niñas de doce años. Imitan el lenguaje infantil, las posturas, las actitudes y los caprichos de los adolescentes. Pierden facultades mentales », *Idem*.

En effet, en parallèle à la réorganisation du *Patronato*, la dictature franquiste interdit dès 1956 l'exercice de la prostitution, rejoignant ainsi les pays abolitionnistes⁴⁸ nous dit Nuria Beltrán dans un article du dossier sur la prostitution où il est question de faire l'historique des lois sur la prostitution au cours des siècles. Toutefois, signale l'avocate, comme dans tous les pays abolitionnistes la prostitution n'a pas disparu mais elle est devenue clandestine. Elle s'attaque ensuite à l'hypocrisie sociale autour de la prostitution. Considérée comme un « mal nécessaire », la prostitution n'est pas punie pour ce qu'elle représente – c'est-à-dire l'acte de payer un rapport sexuel –, précise Nuria Beltrán mais, parce qu'elle peut devenir un « attentat à la morale⁴⁹ », lorsqu'elle déborde sur l'espace public. La perception de la prostitution au niveau pénal a aussi évolué. Ce n'est qu'à partir de 1970 avec la loi de *Peligrosidad y de Rehabilitación social*, que la figure de la prostituée apparaît pour la première fois comme faisant l'objet de mesures préventives. Autrement dit, signale Nuria Beltrán, la situation des femmes prostituées a empiré⁵⁰. De plus, la persistance de la prostitution malgré son interdiction, montre l'échec des politiques abolitionnistes. Tant que la société continuera de fermer les yeux sur les causes qui poussent des milliers de femmes à se prostituer, comme le chômage, le manque d'éducation ou encore les lois condamnant les mères célibataires, la prostitution continuera à exister, conclut l'avocate.

Carmen Alcalde fait le même constat dans l'article déjà cité sur le *Patronato*. Elle pointe d'abord les dysfonctionnements de ces centres dus notamment au manque de personnel formé ou à leur gestion par des religieuses sans aucune formation. Ainsi, le *Patronato* n'est d'aucune utilité ni pour les femmes, ni pour résoudre le problème de la prostitution, déclare Carmen Alcalde. De plus, la situation des jeunes femmes s'est aggravée car les juges peuvent désormais les envoyer en prison au lieu de les envoyer dans les centres du *Patronato*, empêchant définitivement, dans la plupart des cas, toute réinsertion de ces femmes dans la société qui les a marginalisées⁵¹, affirme la journaliste catalane.

48 Comme le signale Christine Machiels, dès la fin du XIX^e siècle, le phénomène de la prostitution est placé au cœur du débat public et oppose les réglemmentaristes, partisans du contrôle sanitaire et policier de la prostitution, considérée comme un « mal nécessaire », aux abolitionnistes qui, inspirés par la féministe anglaise Josephine Butler, condamnent au nom de l'égalité entre les sexes les règlements et les maisons closes autorisées. MACHIELS, Christine, *Les féministes et la prostitution (1860-1960)*, Rennes, Presse Universitaires de Rennes, 2016, p. 32-34.

49 Comme le signale Nuria Beltrán : « En principio el ejercicio de la prostitución en sí mismo no es delito en el Código Penal [...] “Así, el código, no aborda el problema de la prostitución como delito propio, remitiéndonos al delito de escándalo público : se castiga como delito a las que de cualquier modo ofendan al pudor o a las buenas costumbres, con hechos de grave escándalo o transcendencia” », BELTRÁN, Nuria « Aspectos legales de la prostitución », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 35.

50 Il est très intéressant de souligner les nuances apportées par l'avocate Nuria Beltrán : « La Ley de Peligrosidad y Rehabilitación social vino a establecer sustanciales diferencias de fondo respecto a la Ley de Vagos y Maleantes a la que sustituyó, ya que mientras la primera se hablaba de la “posibilidad de ser declarados en estado peligroso”, la segunda dice textualmente: “serán declarados en estado peligroso : [...] las que habitualmente ejerzan la prostitución” », *Ibid.*, p. 34.

51 ALCALDE, Carmen, « La protección de la mujer », *op. cit.*, p. 39.

Si le premier article de Carmen Alcalde dénonçant les conditions épouvantables des centres de redressement pour femmes semble tomber dans l'oreille d'un sourd, *Vindicación* n'abandonne pas et un an plus tard, décide de consacrer au *Patronato* un dossier sous forme de « reportage journalistique » en lui dédiant la couverture. Le dossier est composé d'une introduction écrite par *Vindicación*, dont le ton mordant rappelle les articles de Lidia Falcón⁵², où la question des enfants volés est de nouveau abordée⁵³ et d'un long article, écrit par l'avocate Magda Oranich. Cette fois-ci, l'impact du dossier se fait vite sentir. Le 23 septembre 1977, le numéro 15 de *Vindicación Feminista* est séquestré sur l'ordre du juge d'Instruction de Première Instance, numéro 5, pour la première et dernière fois, en raison de la Loi sur la Presse, en raison de la dénonciation du *Patronato*. L'édito du numéro suivant informe de la mise sous séquestre du numéro 15. La rédaction est déçue, amère. Pour *Vindicación* ce que le séquestre a révélé, c'est avant tout la fragilité de la liberté d'expression fraîchement retrouvée⁵⁴.

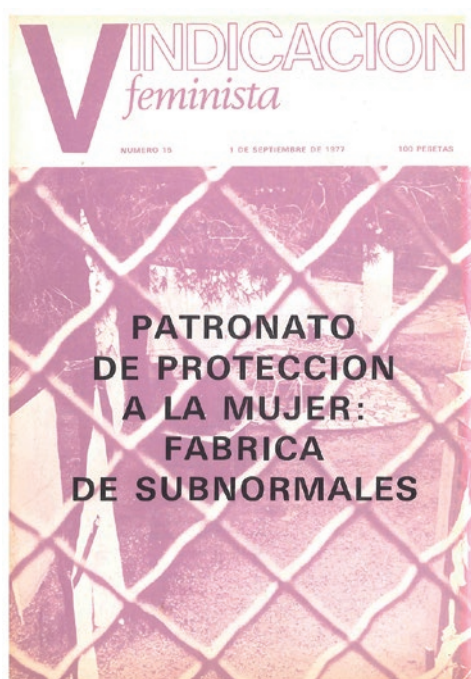


Fig. 81. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977.

52 La fin de l'introduction du dossier sur le Patronato dit ceci : « Y disculpen el paréntesis que sigue ante la imposibilidad de contenernos como mandan las reglas de educación : tenemos la matriz desprendida de dar alaridos contra la Ley de Peligrosidad Social, contra el Patronato de Protección a la Mujer y contra las monjitas de los establecimientos reeducativos. Aunque las prostitutas deben de tener, además, los ovarios de aguantar a los clientes, a los chulos, a la Policía, a los jueces, y a las monjitas. Y no deben saber cuál de todas (os) es peor », « Patronato de Protección de la mujer : fábrica de subnormales », *Vindicación Feminista*, n° 15, septembre 1977, p. 22.

53 « a los dos meses las madres vuelven a la calle, dejando al niño al cuidado de las *amorosas madres*. Generalmente, no vuelven a saber del recién nacido », *Idem*.

54 « Al margen de las posibles enojosas consecuencias que puedan derivarse de esta acción judicial, nosotras desde estas páginas, manifestamos una vez más con desilusión y desesperanza nuestra amargura al comprobar que la libertad de expresión queda todavía muy lejos de ser una realidad democrática, « Secuestro del N° 15 de *Vindicación* », *Vindicación Feminista*, n°16, octobre 1977, p. 2.

Toutefois, lorsque les policiers se rendent au local du distributeur de la revue pour saisir les numéros, les numéros ont déjà été distribués.

En ce qui concerne le dossier sur la prostitution, les articles de Carmen Alcalde et de Nuria Beltrán sont complétés par un article ouvrant le dossier intitulé « La prostitución y la sociedad española », où l’auteure – dont le nom n’est pas évoqué – propose une lecture de la prostitution en corrélation avec une analyse de la répression sexuelle de la société qui semble se faire à la lumière des thèses de Wilhelm Reich⁵⁵. Cette lecture qui surprend, eu égard au ton général des articles de *Vindicación*, peut s’expliquer peut-être par le fait que la revue vient de commencer et que l’auteure ne fait pas partie de l’équipe rédactionnelle à proprement parler. Vue sous cet angle, la prostitution est le résultat à la fois d’une répression sexuelle de la société en générale et d’une morale catholique qui punit la sexualité chez les femmes tout en l’encourageant chez les hommes, nous dit l’auteure. Du côté des femmes qui exercent la prostitution, la pauvreté économique et le manque d’éducation, sont, affirme l’auteure, le revers de la médaille du phénomène⁵⁶.

L’article est suivi par les témoignages de femmes exerçant la prostitution. Une fois de plus, il s’agit de donner la parole aux protagonistes. « Empecé en una cafetería », nous dit Lolita dans son témoignage. Si elle ne le dit pas ouvertement, on devine qu’elle a commencé à se prostituer parce qu’elle était mère célibataire et que son père n’a pas accepté sa situation. Lolita y évoque les conditions de travail, le monde autour de la prostitution, les proxénètes, les femmes qui tiennent les maisons closes ou encore la question des maladies et des méthodes pour éviter les grossesses (des pilules mais également des avortements clandestins pratiqués par les proxénètes eux-mêmes). Le témoignage de Lolita est suivi par celui d’une collègue qui travaille, nous imaginons, dans le même bar. Elle aussi mère célibataire, elle avait commencé à exercer la prostitution sous la contrainte de son compagnon. Nous voyons que les journalistes profitent de l’occasion pour s’attaquer ici au stigmat qui pèse sur les mères célibataires dans la société. Puis, à la question : est-ce qu’il est possible d’arrêter de se prostituer ?, elle répond qu’elle compte continuer à le faire tout en signalant qu’elle a malgré tout réussi à mener sa barque tout en s’assurant un certain confort matériel⁵⁷.

Notons que ces témoignages contrastent, à l’instar des photos de Lolita qui accompagnent le reportage, avec la dureté de la prostitution et les conditions précaires dans lesquelles elle se déroule. Ainsi, les femmes qui parlent ne se montrent pas en tant que victimes, faibles, éreintées par la profession, mais plutôt comme de grandes combattantes injustement condamnées

55 En effet, l’article rappelle fortement la communication présentée lors des Journées Catalanes des femmes par l’*Asociación de Mujeres Universitarias* intitulée « Mujer y sexualidad » fondée sur les thèses de W. Reich. Communication qui sera d’ailleurs critiquée par le groupe ANCHE du fait qu’après cette organisation, les théories de Reich cachent la répression sexuelle spécifique subie par les femmes. JAREÑO, Claudia, « De la legislación a la identidad : Los debates en torno a la sexualidad en las Jornadas de Liberación de la mujer : Madrid, Barcelona, Granada (1975-1979) », *op. cit.*, p. 165.

56 « La prostitución y la sociedad española », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 26.

57 « Empecé a trabajar en una cafetería », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 30.

par la société. De fait, la prostituée apparaît avant tout comme la victime d'un système répressif pénal, plutôt que comme une victime sexuelle.

L'« angle mort » du phénomène de la prostitution, la question du client est enfin abordée dans « El cliente : la genitalidad tarifada ». L'article s'attache à démonter les mythes autour de la masculinité comme celui d'une puissante sexualité masculine incapable de se maîtriser avant de s'attaquer au profil des clients puis à la banalisation du phénomène « socialmente aceptado y plenamente practicado⁵⁸ ». C'est là que se trouve à notre sens une des parties les plus intéressantes du dossier en déplaçant le centre d'attention vers la construction et la sociabilisation de la sexualité masculine, qui, comme le met en exergue l'article, est normalement laissée de côté lorsqu'on parle de la prostitution⁵⁹.

Un peu plus tard, dans le dossier sur le *Patronato* Magda Oranich s'attaque de nouveau à la question du client :

[...] cuando la autoridad pesca infraganti a las mujeres ejerciendo la prostitución sólo detiene a las prostitutas mientras que los hombres que con ellas estaban marchan tan tranquilamente a seguir cumpliendo su misión en muchas ocasiones de honrados hombres de familia. Por esto, sólo se recluye a las mujeres que se han visto abocadas a ejercer la prostitución, y no a quienes lo hacen posible, es decir, a los clientes. Y yo me pregunto si realmente se trataba de proteger a la mujer no hubiera sido más coherente internar a quienes iban a requerir sus servicios. Claro que entonces nos hubiéramos quedado prácticamente sin hombres en libertad, tampoco hubiera sido un buen remedio porque la represión no es una solución a ningún problema⁶⁰.

Au-delà du ton ironique avec lequel clôt le texte Magda Oranich, il nous semble très intéressant de nous arrêter sur la dernière phrase de la citation parce qu'elle reflète, selon nous, la position de la revue à propos de la prostitution et d'autres formes de consommation sexuelle comme les revues érotiques ou les films pornographiques par exemple. *Vindicación* ne se positionne pas du côté de la répression mais propose une analyse profonde des problèmes et vise surtout à la dénonciation de l'hypocrisie sociale qui touche indifféremment la politique de droite et de gauche.

58 GUEREÑA, Jean-Louis, « Prostitución y franquismo : vaivenes de una política sexual », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha...*, *op. cit.*, p. 145.

59 « Habitualmente los trabajos que tratan de la prostitución, se centran exclusivamente en la figura de la prostituta y de lo que le es personalmente más conexo ; queda, en ellos, abandonado y sin análisis el personaje motivador : el cliente. Aunque no hay datos y es muy fácil caer en estereotipos, vamos a dedicar un mínimo espacio a discurrir sobre algunos detalles concernientes a este otro protagonista del tráfico sexual », « El cliente o la genitalidad tarifada », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 31.

60 ORANICH, Magda, « Las instituciones, como cárceles », *op. cit.*, p. 25.

6.2. LES VIOLENCES SEXUELLES

Dans son objectif de dénoncer toutes les formes de violence faites aux femmes, la violence sexuelle est sans aucun doute la plus fréquemment traitée dans les numéros de *Vindicación* : on retrouve plus d'une quinzaine d'articles la concernant et le sujet apparaît aussi dans le courrier des lectrices⁶¹. C'est dans la dénonciation puis dans l'interprétation de ce type de violences que les rédactrices se font le plus l'écho de la pensée radicale étasunienne selon laquelle l'exploitation sexuelle constitue la pierre angulaire de l'oppression des femmes, et *Vindicación* rejoint aussi les combats de niveau international. Comme le signalent les premières féministes de la deuxième vague et comme le rappelle *Vindicación* dans ses pages, la problématisation de la violence sexuelle rompt également avec la division de la sphère publique et de la sphère privée. En effet, comme la revue s'attache à le montrer, l'espace dit privé correspondant aux relations sentimentales mais aussi à la sexualité, est traversé et structuré par des rapports de pouvoir, des relations de domination. Le privé représente également le « foyer », un lieu de relations dissymétriques et hiérarchiques entre le mari et le père d'un côté, et la femme et les enfants de l'autre, subissant la « tyrannie » du *pater familias*, notamment dans les cas de violences commises au sein du couple⁶². La violence sexuelle est de plus la violence la plus genrée – bien que les femmes puissent subir les mêmes tortures que les hommes – puisqu'elle s'appuie sur l'exploitation spécifique du corps des femmes. L'édito du cinquième numéro est très expressif à cet égard : « A las delincuentes se las puede violar. A los delincuentes se les puede matar ». S'il s'agit dans les deux cas de dénoncer les tortures et le manque de droits que subissent les détenu-e-s, la différence que le sexe impose apparaît irréductible. Lorsqu'il s'agit de raconter le cas de deux femmes détenues pour avoir commis des délits de droits communs, *Vindicación* souligne :

Dos detenidas mujeres, jóvenes, atractivas, sin posición social que las ampare, sometidas a indagaciones policiales por delitos comunes. No cuenta la diferencia de latitud. Son personas que no merecen respeto. Y son mujeres. Hay algo peor que ser golpeada y torturada. Hay algo peor que ser detenida y encarcelada. Hay algo peor que ser considerada la escoria, y estar privada de libertad. Ser violada. Y ningún hombre, víctima de situaciones parecidas, puede llegar nunca a saber lo que constituye esta última agresión contra la integridad física. Contra la dignidad, contra la persona mujer⁶³.

61 Quant aux sujets qui abordent les lettres, la question des agressions est le sujet le plus abondamment traité. Sur 77 lettres publiées dans la revue, 25 abordent cette question, plus le dossier spécial sur le viol qui inclut cinq lettres de plus.

62 BAYO Falcón, Regina et SANAHUJA YLL, M^a Encarnación, « La tortura aplicada a las mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 27-28 ; HIJAR, Marisa. « Mujeres golpeadas: miedo a vivir », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 26-27.

63 Édito, « A las delincuentes se les puede violar », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 12.

La violence sexuelle est abordée de différentes manières dans les pages de *Vindicación* : avant tout, il s'agit, à l'instar d'autres sujets, de la rendre visible en brisant le silence qui l'entoure. D'où la grande importance accordée au témoignage au cours des articles. Deuxièmement, il est question de pointer du doigt les institutions et les mécanismes qui permettent et qui favorisent cette violence et sa tolérance. Troisièmement, il s'agit d'analyser les causes profondes d'une violence systémique subie par les femmes du seul fait d'être femme ; enfin, il est question d'encourager les femmes à passer à l'action en montrant des mobilisations, notamment à l'international.

6.2.1. EN FINIR AVEC LA « CULTURE DU VIOL »

Acte ultime de la violence sexuelle, *Vindicación* s'attache à dénoncer ce que les féministes nord-américaines de la deuxième vague ont conceptualisé sous le terme de « culture du viol » pour se référer à « l'ensemble des valeurs, des modes de vie et des traditions d'une société dans laquelle le viol et les autres violences sexuelles sont à la fois prégnants et tolérés, avec un décalage entre l'ampleur du phénomène et l'impunité quasi-totale des agresseurs – pas uniquement au sens juridique, mais aussi social⁶⁴ ».

L'engagement en faveur de la visibilisation du phénomène se révèle également dans le nombre des éditos qui lui sont consacrés. Au total, *Vindicación* lui dédie quatre éditos⁶⁵, ainsi après l'amnistie politique qui occupe six éditos, le thème des agressions sexuelles est le plus traité. Rappelons que l'édito, plus que toute autre rubrique, est en relation directe avec l'actualité politique et sociale du moment. En conséquence, le fait de traiter le sujet du viol dans quatre éditoriaux traduit d'une part l'intérêt central que la revue lui accorde⁶⁶, d'autre part cela montre aussi que le thème de la violence sexuelle est à ce moment-là un des sujets majeurs du mouvement féministe aussi bien au niveau national qu'international, comme l'attestent les campagnes menées par le mouvement féministe dans d'autres pays. Comme le signale Françoise Picq, la mobilisation contre le viol fut l'une des campagnes les

64 RENARD, Noémie, *En finir avec la culture du viol*, Paris, Les petits matins, 2018, p. 17.

65 Éditos: « A las delincuentes se las puede violar », *op. cit.* ; « Aumentan las agresiones sexuales », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976. « Claudia Caputi, diecinueve veces violada. "Non ha paura" », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977 ; « Los violadores, peores que los animales », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977.

66 Cet intérêt principal que la revue accorde à rendre visible les violences faites aux femmes et notamment les violences sexuelles est confirmé par Carmen Alcalde lors d'un entretien. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 mars 2019, Barcelone.

plus importantes du mouvement féministe français⁶⁷. De fait, on trouve un premier reportage sur ces mobilisations dans le deuxième numéro de *Vindicación* intitulé « *Paris : Basta de violaciones*⁶⁸ ». L'article rapporte les manifestations qui se sont déroulées dans la salle de la Mutualité⁶⁹ à Paris le 26 juin 1976 contre les violences sexuelles sous le slogan « Toutes les femmes contre le viol » qui réunit des milliers de femmes à l'occasion de la plainte déposée par deux jeunes femmes belges violées par trois hommes dans les calanques proches de Marseille en août 1974⁷⁰. Lors du rassemblement, il était à la fois question de dénoncer les agressions sexuelles mais aussi de demander la modification du code pénal afin que le viol ne soit pas considéré comme un simple délit, mais comme un crime. Quelques numéros plus tard, *Vindicación* consacre l'éditorial du onzième numéro à la mobilisation féministe en Italie à l'occasion du jugement du viol collectif de Claudia Caputi, violée 19 fois par plusieurs hommes. Affaire exemplaire puisque pour la première fois le mouvement féministe italien, mobilisé comme jamais, se constitue comme partie civile⁷¹, signale *Vindicación*. Des exemples qui montrent que dans le cas des violences sexuelles dont le viol la question est posée en particulier en termes d'impunité des agresseurs et par conséquent, le mouvement féministe s'attache aux questions pénales.

La mise en lumière de l'ampleur des viols s'accompagne également de la destruction des mythes autour du viol. Le premier mythe que *Vindicación* essaie de démonter est celui qui voit le viol comme étant la conséquence de la sexualité incontrôlable et insatiable des hommes – question qui n'est sans rappeler l'article consacré aux clients de la prostitution – lié aussi au mythe qui porte sur l'identité du violeur, s'agissant, dans l'imaginaire collectif, d'un malade, d'un psychopathe voire d'un pervers. Autrement dit, il s'agirait de marginaux, appartenant toujours à des catégories défavorisées de la population. Le changement de perspective que met en œuvre la revue est fondamental. En effet, le violeur n'est plus vu comme un être anormal mais serait selon les termes de l'anthropologue argentine Rita Segato « le produit social du patriarcat⁷² ». Par ailleurs, les agresseurs sont rarement des inconnus mais plutôt des proches de la victime voire même de la famille⁷³.

67 PICQ, Françoise, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, op. cit., p. 234-248.

68 BAGUERO, Julia, Coso, Nuria, BORELL, M^o Jesús et PRIETO, Susi « Paris : Basta de violaciones », *Vindicación Feminista*, n°2, août 1976, p. 15-17.

69 Rappelons qu'en mai 1972 avaient eu lieu à la Mutualité les premières journées de dénonciation des crimes contre les femmes, dont le viol.

70 Les victimes étaient représentées par l'avocate Gisèle Halimi, qui avait été chargée du procès de l'avortement en 1972 à Bobigny. ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, « Notre corps, nous-mêmes », dans GUBIN, Eliane et al. (dir.), *Le siècle des féminismes*, op. cit., p. 213.

71 Editorial « Claudia Caputi, diecinueve veces violada. "Non ha paura" », op. cit., p. 5.

72 SEGATO, Rita Laura, *La guerra contra las mujeres*, Madrid, Traficantes de sueños, 2016.

73 SORIA I BADIA, Assumpta, « El miedo en las calles. Miles de niñas y mujeres son violadas diariamente », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 36.

Si le silence autour du viol est lié aussi à la peur et à la honte de dénoncer le viol et les abus sexuels, l'attitude inappropriée des forces de l'ordre contribue également à rendre encore plus difficile la tâche de briser le silence. Comme le signale Assumpta Soria, l'innocence de la victime est toujours suspectée car c'est à elle de démontrer son innocence, autrement dit qu'elle prouve qu'elle n'y est pour rien, qu'elle n'a pas consciemment ou inconsciemment provoqué ce qui lui est arrivé. *Vindicación* fait remarquer l'existence d'une justice inefficace et machiste qui se manifeste tout d'abord par des interrogatoires cherchant sur un ton « morbide » à savoir s'il y a eu ou pas viol, autrement dit, s'il y a eu pénétration⁷⁴. Enfin, il est question aussi de dénoncer la banalisation des violences sexuelles, et en particulier l'attitude des médias face à ces violences, mais aussi celle de certains intellectuels⁷⁵. On ne peut oublier, signale *Vindicación*, que la société apprend aux hommes qu'ils ont le droit de disposer, même s'ils ne passent pas à l'acte, du corps des femmes à leur gré profitant de ce que Carole Pateman formulait comme « contrat sexuel » ou « pacte sexuel⁷⁶ » par lequel les hommes peuvent disposer librement du corps des femmes par le mariage et la prostitution ; ce que d'ailleurs la publicité, la télévision et les films ne cessent de leur rappeler. Question qui sera aussi abordée en lien avec le phénomène de la parution massive des nus féminins dans les médias, phénomène très salué par certains intellectuels.

Violence à caractère « performatif », nous dit *Vindicación*, le viol possède la capacité de mettre sur un pied d'égalité les femmes en façonnant une identité « commune » fondée sur le partage d'une peur commune⁷⁷. Il s'agit donc de vaincre la peur du viol qui plane, comme le rappelle Françoise Picq, comme un risque, comme une menace, au-dessus de chacune, se transmettant de mère en fille, de femme à femme⁷⁸. Face à l'inaction des gouvernements⁷⁹, dans la « guerre contre les femmes », c'est aux femmes de se charger de leur défense, d'apporter des solutions signale *Vindicación* dans l'article « Las mujeres habrán de acabar con

74 « Y, llegaron al final ?, te preguntan cuando cuentas que en tu barrio la otra noche un tío se te echó encima, te mordió, agarró, golpeó, tiró al suelo y quieren saber más ¿ No lo denunciaste ?, siguen preguntando. Encima, tener que buscar una comisaría... Cuando la rabia, el miedo, la suciedad y tu propio aspecto te asquean. Muchas lo hacen. Los resultados : preguntas y preguntas que no llevan a ningún lugar. O demasiado tarde, ahora no hay quien lo encuentre », *Ibidem*.

75 Le cas le plus flagrant, et que *Vindicación* s'attache à dénoncer en premier, est l'exemple de l'écrivain Camilo José Cela qui s'est prononcé lors d'une conférence de presse sur le cas d'un viol d'une femme. Il se montre d'abord méfiant quant au fait qu'une femme puisse se faire violer sans son consentement puis il affirme d'un ton ironique que la victime devait être ravie car l'agresseur était beaucoup plus jeune qu'elle. Les réactions à ces propos ne se font pas tarder dans les pages de la revue aussi par la revue que par les lectrices. « Cela se revela », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 64.

76 PATEMAN, Carole, *The sexual contract*, Stanford, Stanford University Press, 1988. Voir aussi COBO BEDIA, Rosa, « La democracia moderna y la exclusión de las mujeres », *Cuadernos del Guincho*, n° 5-6, 1998, p. 184-195.

77 SORIA I BADIA, Assumpta, « Barrios. El miedo a la noche : la primera "opresión" », *Vindicación Feminista*, n° 20, février 1978, p. 53

78 PICQ, Françoise, *Libération des femmes, Les années-mouvement*, op. cit., p. 243.

79 SORIA I BADIA, Assumpta, « Por negligencia y absentismo de los organismos públicos, las agresiones a las mujeres son una constante », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 56-57; SORIA I BADIA, Assumpta, « La inmunidad de los violadores », *Vindicación Feminista*, n° 22, avril 1978, p. 4.

ellas » en se référant aux agressions sexuelles. Si la justice ne vous protège pas, protégez-vous, apprenez le karaté ou prenez des cours de self-défense⁸⁰, propose Assumpta Soria⁸¹ à la fin de son article. En Allemagne, par exemple, signalent Regina Bayo et Encana Sanahuja, les femmes se sont emparées de la nuit en parcourant les rues de la ville au cri de « Hombres, tened cuidado, ahora la noche pertenece a las mujeres » ; une initiative secondée aussi à Barcelone où des centaines de féministes ont marché dans la nuit à Barcelone entonnant le slogan « Queremos salir solas por la noche. No a las violaciones », nous dit *Vindicación*⁸².

S'emparant une fois de plus du vocabulaire lié à la dictature et comparant le viol au fascisme, *Vindicación Feminista* consacre un dossier spécial à la problématique du viol dans le seizième numéro intitulé « Violación : fascismo en alto grado ». La couverture annonce sans tarder l'essentiel du dossier avec une grande photo d'un agent de police portant le corps nu d'une femme qui essaie de se débattre, puis dans un encart blanc en pied de page les titres des différentes parties du dossier.



Fig. 82. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977.

80 On peut signaler, par exemple, parmi les groupes féministes radicaux, le Colectivo feminista de Kárate y auto-défense de Barcelone.

81 SORIA I BADIA, Assumpta, « El miedo en las calles... », *op. cit.*, p. 37.

82 SORIA I BADIA, Assumpta, « Barrios. El Carmelo (Barcelona). "A las mujeres nos da miedo la noche" », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 46-47.

Document "Proyecto de posible manifiesto elaborado por una comisión de Coordinadora Feminista de Barcelona", (3 pages), La calle también es nuestra, derecho a la calle. Basta ya de violaciones !, Fonds-929, Code 368, IU 71, ANC.

Avant d'analyser le contenu, arrêtons-nous un instant sur la date de sa publication qui nous semble pouvoir éclairer encore plus la volonté de *Vindicación*. Deux facteurs sont alors clés pour comprendre la démarche du dossier. D'une part, la question brûlante de l'amnistie pour tous les prisonniers politiques, abordée déjà à plusieurs reprises dans la revue, ce qui se relie comme déjà mentionné à l'engagement de la revue dans la lutte anti-franquiste, mais qui constitue le fil rouge du dossier à part entière. Le numéro 16 de *Vindicación*, qui paraît dans les kiosques en octobre 1977, est sans aucun doute en rapport avec la loi d'Amnistie qui sera approuvée deux semaines plus tard, le 15 octobre 1977. Mais le dossier dialogue également avec l'actualité sociale. Si l'on regarde les articles concernant les violences envers les femmes, en l'occurrence les violences sexuelles, on constate que la plupart des articles sont publiés à la fin de l'année 1976 et durant l'année 1977, moment où une série d'événements secouent l'opinion publique, et le mouvement féministe en particulier⁸³. Comme *Vindicación* le signale, dans l'édito du sixième numéro, les viols et les agressions sexuelles semblent augmenter de plus en plus dans la société. On peut voir également dans le même édito le lien étroit entre recrudescence des violences sexuelles et des violences politiques, puisqu'il est question de rendre visible et de montrer que les deux types de violence sont étroitement imbriquées, celle du fascisme et celle du patriarcat, dans un contexte de fin d'année 1976 où les violences provoquées par les groupes d'extrême droite ne cessent de croître⁸⁴.

L'édito du numéro dont le titre « Los violadores, peores que animales » reprend la phrase finale d'une sentence dictée par un tribunal américain jugeant le viol collectif d'une fille de 14 ans, soulève une fois de plus la question de la demande d'amnistie totale pour tous les prisonniers, quel que soit le crime qu'ils ont commis. Comme le souligne l'édito, cette question place les féministes devant un grand dilemme, à savoir demander l'amnistie pour tous les prisonniers, sachant que cela comprend également les détenus ayant commis des délits sexuels, ce qui va à l'encontre de la recherche de justice et la dénonciation de l'impunité des violences sexuelles demandées par les féministes et par *Vindicación* tout au long de ses pages :

Si en estos momentos cruciales para el país, todas las mujeres conscientes nos unimos al clamor general de amnistía para todos los presos – políticos y comunes – resulta,

83 Nous faisons référence notamment au cas d'Antonia España Hernández, une jeune ouvrière dont le corps a été retrouvé en septembre 1977 à Sabadell poignardée à mort pour avoir résisté au viol. Le crime déclenche tout de suite une vague de protestations de la part des habitants de Sadadell demandant la mort du coupable et une forte mobilisation de la part du mouvement féministe et ouvrier. Si dans le dossier ce cas n'est pas abordé, dans le numéro suivant, *Vindicación* dénonce la manipulation de la presse lorsqu'elle aborde des sujets en utilisant le sensationnalisme, en pointant l'hypocrisie sociale sur les violences faites aux femmes puisque lorsque le coupable d'Antonia España est découvert (l'assassin était un ami amoureux de la jeune femme qu'elle avait repoussé), la presse commence à adoucir le ton, en dédramatisant cet événement que l'on qualifie désormais comme de « crime passionnel », GOICOICHEA, Maite, « Terrorismo machista », *Vindicación Feminista*, n°17, novembre 1977, p. 5.

84 Editorial, « Aumentan las agresiones sexuales », *op. cit.*, p. 16.

paradójico que estamos clamando también en favor de los criminales sexuales. Y no reclamar que sobre ellos se ejerza el peso de la Ley, o el del tratamiento médico adecuado, ataca directamente nuestra seguridad, nuestra libertad, esta igualdad sexual que tantos hipócritas dicen que hemos conquistado. Desesperante, porque la amnistía para los violadores nos coloca en una dolorosa contradicción ética y moral. Y porque somos el sector social más oprimido de entre los oprimidos, detestamos la represión, el castigo y la utilización de la fuerza, la coacción e incluso, el ejercicio de la justicia. Desesperante, porque, una vez más, tenemos que preferir equivocarnos y pedir que las cárceles queden vacías, a la venganza⁸⁵.

Comme nous l'avons déjà vu, *Vindicación* ne cesse de battre en brèche la législation répressive franquiste tout en se mobilisant pour la libération des détenu-e-s. À la demande de l'amnistie pour les femmes qui vise essentiellement la suppression des lois discriminatoires envers les femmes, notamment la Loi de *Peligrosidad y Rehabilitación social*, s'ajoute aussi une demande plus générale qui concerne les détenus-e-s politiques voire les détenu-e-s de droit commun. Campagne à laquelle participe *Vindicación* comme l'attestent divers articles en soutien au COPEL (*Comité de Presos Españoles en Lucha*). Dans le huitième numéro, daté de février 1977, *Vindicación* avait déjà abordé la question de l'amnistie pour tous les détenus dans l'édito intitulé « Todos a casa..., pero que sean todos », en exigeant que l'amnistie soit appliquée à tous les prisonniers y compris ceux de droit commun⁸⁶. Toutefois, si le but est de créer un front commun entre tous les détenus-e-s, il n'en reste pas moins qu'aux yeux de certains groupes féministes et pour *Vindicación*, l'amnistie totale pour les détenus et celle pour les détenues ont une signification différente.

Ainsi, afin de débattre et échanger en bonne intelligence sur cette question brûlante, *Vindicación* décide d'organiser une table ronde avec des militantes de divers collectifs féministes mais aussi des professionnelles. L'objectif de ce débat est de :

[...] afrontar la grave contradicción que se plantea al tener que pedir amnistía para unos hombres que han cometido crímenes contra las mujeres. Queremos afrontarlo y, llegado el momento de la consulta entre nosotras, casi ninguna se decide a negarle al preso violador su salida de la cárcel. Casi todas tendemos a practicar la estética del no ensuciarse las manos y de no participar en el horrendo baile de la represión internacional⁸⁷.

85 Editorial « Los violadores, peores que animales », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 4.

86 Editorial « Todos a casa..., pero que sean todos », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 13.

87 « ¿ Queremos amnistía para ellos ? », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 8.

Les six femmes invitées au débat⁸⁸ sont censées répondre aux questions suivantes : Qu'est-ce que le viol ? Demanderiez-vous l'amnistie pour les violeurs ? En ce qui concerne la première question, toutes les participantes s'accordent à définir le viol comme l'expression ultime du machisme, voire comme la violence ultime. Notons également que hormis la personne qui parle au nom de l'Organisation Féministe Révolutionnaire⁸⁹, toutes les participantes abordent la question du viol comme une agression sexuelle – voire comme un acte sexuel non consenti normalement par le biais de la violence – sans pour autant l'extrapoler à une question plus générale de domination des hommes sur les femmes. Pour certaines intervenantes, les causes des agressions sexuelles se trouvent dans l'objectivation sexuelle du corps des femmes, exposé comme marchandise dans tous les médias. Pour Anna Mercadé, féministe et militante aussi du *Partit dels Socialistes de Catalunya* (PSC), d'autres causes viennent s'ajouter, à savoir la marginalisation de certains groupes, en particulier des jeunes qui habitent dans les bidonvilles et, leurs conditions de vie. Cette lecture se fait aussi en termes de classe et de conditions économiques, mais contraste avec la lecture de l'intervenante de l'OFR.

Concernant la question de l'amnistie totale, toutes les participantes s'y montrent favorables y compris pour les prisonniers de droits commun et cela pour plusieurs raisons. Premièrement, à cause des dysfonctionnements de la justice, comme le signale l'avocate Magda Oranich. Mais deuxièmement, parce que bien que les agresseurs appartiennent à toutes les classes sociales, « la actual justicia clasista solo envía a la cárcel a los más desfavorecidos⁹⁰ ». Les propos d'Empar Pineda, féministe et militante du Mouvement Communiste sont révélateurs, à notre sens, du paradoxe de l'amnistie :

¿Cómo se nos puede pedir a las mujeres que amnistemos a nuestros opresores ?
 ¿Cuántos oprimidos han hecho esto a lo largo de la Historia ? Sin embargo, no deja de ser trágico que el peso de la Ley, hecha y defendida también por violadores, por aquellos que gracias al poder nunca serán descubiertos ni encarcelados, caiga sobre una ínfima parte de agresores que pertenecen a sectores oprimidos⁹¹.

Remarquons que dans les propos tenus par la militante de l'OFR dont le nom n'est pas évoqué, c'est la question de la domination qui est mise en lumière. Pour cette dernière, le viol n'est plus posé en termes d'objectivation du corps féminin ni du désir de combler un « appétit » sexuel, mais défini comme une « táctica terrorista » déployée afin de « perpetuar

88 Il s'agit d'Assumpta Soria (journaliste), Rita Prieto (militante de LAMAR), Cristina Alberdi (avocate du Collectif Féministe de Madrid), Magda Oranich (avocate), Ana Mercadé (présidente de l'Associació Catalana de la Dona), un membre de l'Organisation Féministe révolutionnaire (l'O.F.R.), et, enfin, Empar Pineda (militante du Mouvement Communiste).

89 L'Organisation Féministe Révolutionnaire est fondée en juin 1977 par trois ex-militantes du Collectif Féministe de Barcelone parmi lesquelles Lidia Falcón. Nous en parlerons plus tard.

90 « ¿Queremos amnistía para ellos ? », *op. cit.*, p. 9.

91 *Idem.*

el poder de todos los hombres sobre todas las mujeres⁹² ». Notons que ces propos se trouvent très proches de ceux d'autres féministes étrangères comme Susan Brownmiller ou Françoise d'Eubonne dont certains sont retranscrits dans la dernière partie du dossier. Une interprétation qui ne doit pas pour autant nous surprendre compte tenu de la ligne idéologique de l'OFR et des contacts qu'elle entretient avec des homologues étrangères comme nous le verrons ultérieurement et dont les réflexions se nourrissent davantage d'un travail de conceptualisation réalisé par la pensée radicale étrangère. Ainsi, le dernier article du dossier est donc consacré à reproduire les débats sur le viol ainsi que les initiatives féministes pour le combattre dans les pays étrangers. Pour les féministes étrangères, il est question de souligner que le viol n'est pas simplement un acte sexuel mais un acte de domination qui s'étend à toutes les sphères de la vie des femmes, à l'intérieure du couple, dans les rapports hétérosexuels⁹³.

En bref, ce dossier sur le viol est particulièrement édifiant en ce qu'il révèle à notre sens la tension caractéristique de cette période de transition entre les enjeux féministes et les enjeux politiques. Ayant subi presque trente ans de répression fasciste, y compris, dans certain cas, la prison, pour les féministes qui militent également contre le régime franquiste, il est hors de question de défendre des positions répressives voire punitives, bien que ces dilemmes soient ouvertement exposés. De fait, à l'instar d'autres sujets tels que la prostitution ou encore la pornographie, elles sont prises au piège entre la dénonciation d'une société machiste et entre la lutte contre la répression franquiste, de sorte que les appels à la censure, dans ce contexte, sont quasi inaudibles.

En outre, toutes les intervenantes s'accordent pour dénoncer également l'existence de violences quotidiennes au sein du couple, en employant la notion de « viol conjugal » ou de « délit conjugal » pour désigner le droit absolu de l'époux sur le corps de son épouse. D'autres y font références également. Assumpta Soria le rappelle dans son article « El miedo en la calle. Miles de niñas y mujeres violadas diariamente » lorsqu'elle évoque « las violaciones en la cama que sufren a diario millones de mujeres que sienten la obligación de *hacer el amor*⁹⁴ ». Il nous semble que cette question n'est pas abordée par hasard. Dans un moment où la campagne pour le divorce fait également la une des mobilisations féministes, rendre visible les violences au sein du couple traduit, à notre sens, une volonté de défendre le besoin urgent de mettre fin à la souffrance des femmes mariées par le biais du divorce.

92 *Ibid.*, p. 8.

93 On y retrouve notamment des extraits de la presse féministe étrangère telle que *Les Cahiers du Grif*, un article rédigé par *Les Pétroleuses*, ou un article de *Chosir*, revue féministe française fondée entre autres par Simone de Beauvoir. BAYO, Regina et SANAHUJA, Encarna, « Ante la violación. Los movimientos feministas acusan », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 10-13.

94 SORIA I BADIA, Assumpta, « El miedo en las calles. Miles de niñas y mujeres son violadas diariamente », *op. cit.*, p. 37.

Bien que cela ne soit pas la violence la plus abondamment traitée par rapport à d'autres violences comme la violence sexuelle, au fil des numéros *Vindicación Feminista* aborde également la question de la violence de genre au sein des couples, qui apparaît normalement traitée avec d'autres types de violences. La plupart de ces articles sont écrits par Lidia Falcón. Comme elle le signale, c'est dans son travail en tant qu'avocate qu'elle a rencontré des centaines de cas de violences au sein du couple ; plus encore, la majorité des femmes qui désirent mettre fin à leur mariage ont subi des agressions de la part de leur conjoint. Ce problème est abordé dans l'article « Agresiones, cada día una mujer puede morir ». Il est intéressant, pour finir, de souligner le procédé rhétorique employé par Lidia Falcón au fil du texte. Si Lidia Falcón met en avant, au début de l'article, son rôle d'experte en tant qu'avocate, la réflexion manifeste cependant la recherche d'identification avec l'emploi, à la fin du texte, de la première personne du pluriel afin de s'inclure dans un groupe : « toutes » les femmes. En effet, un glissement sémantique s'est produit entre le titre « cada día una mujer puede morir » et la fin « cada día puede morir violentamente cualquiera de nosotras. Cada día morimos un poco, derrotadas en el esfuerzo por mantener nuestra propia estima, por salir del ghetto del sexo despreciado⁹⁵ ».

6.2.2. HARCÈLEMENTS SEXUELS : CHRONIQUE D'UNE VIOLENCE QUOTIDIENNE

Le viol constituant la violence extrême à l'égard des femmes, lorsqu'un homme s'approche de nous et nous regarde avec insistance ou nous interpelle, c'est déjà un viol fait remarquer Assumpta Soria dans l'article déjà cité⁹⁶. Si le viol représente le problème auquel s'attaque le plus *Vindicación*, il est question également de rendre visible d'autres formes de violences sexuelles ainsi que de dénoncer leur banalisation et leur persistance. La phrase de Maruja Torres « siempre hay un exhibicionista en la infancia de una mujer⁹⁷ », tirée de son témoignage personnel publié dans *Vindicación*, en dit long sur la banalisation de ces violences

95 FALCÓN, Lidia, « Agresiones, cada día una mujer puede morir », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 14.

96 SORIA I BADIA, Assumpta, « El miedo en las calles. Miles de niñas y mujeres son violadas diariamente », *op. cit.*, p. 30.

97 « Relatos vivenciales. Vómitos de antaño », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 35. Notons que ce numéro porté spécialement sur les violences sexuelles. On y trouve aussi, l'article déjà cité de Assumpta Soria « Miles de niñas y mujeres violadas diariamente » puis un long article sur le cas d'une fille violée par le directeur de son école « En la plaza de las ratas : los abusos del señor director. Niñas ultrajadas ».

sexuelles qui sont considérées comme une sorte de « malédiction » féminine qui jalonnent l'existence de toutes les femmes.

Voulant briser le silence aussi sur ces types de violence, *Vindicación* leur consacre le premier numéro d'une nouvelle section qui prend la forme de témoignage. *Vómitos de antaño* (Vomis d'autrefois) dont le titre, édifiant, rend compte de la façon dont sont ressenties les expériences racontées dans la section⁹⁸. Le mot « vomis » dénonce la répulsion physique voire le dégoût engendré par une relation sexuelle non consentie. Ce mot peut se référer aussi à la volonté d'expulser ce qui nous nuit, de se libérer de ce qui nous fait souffrir. Dans le premier numéro de la section, plusieurs femmes racontent une ou plusieurs expériences de harcèlements et d'abus sexuels, voire une tentative de viol durant l'enfance, l'adolescence ou encore à l'âge adulte. Une fois de plus la section repose sur un récit à la première personne mais, cette fois-ci, et c'est en cela que réside selon nous le caractère révolutionnaire de la section, ce sont les collaboratrices de *Vindicación* qui s'impliquent, qui osent elles-mêmes raconter ce qu'elles ont subi. On trouve ainsi les témoignages de Montserrat Roig, de Carmen Alcalde, de Marta Pessarrodona, de Maruja Torres, de Soledad Balaguer ou encore de Gumer Fuentes.

Trois éléments se détachent dans les récits. Tout d'abord, leur diversité ; en effet à travers ces récits ce que l'on voit c'est la grande diversité de situations puisque « les agresseurs se trouvent dans tous les milieux socioprofessionnels » comme ne cesse de le rappeler *Vindicación*. On y découvre alors un jeune rebelle à moto qui n'a pas plus de 18 ans, beau et très séduisant, le vendeur du kiosque à journaux, le directeur de l'école, mais aussi le prêtre de la paroisse, l'acteur « galant » très à la mode ou encore un jeune qui n'a pas plus de vingt ans. Deuxième élément, le ton employé par les collaboratrices pour décrire les situations. On trouve dans tous les cas l'emploi de l'humour, voire de l'ironie et du sarcasme, ce qui contraste avec la dureté de ce qu'elles sont en train de raconter. Ainsi, racontés sur le ton de l'humour et de l'ironie, les témoignages créent, malgré le dégoût et la violence du récit, un effet presque caricatural qui parvient à faire sourire le lecteur, d'un sourire presque complice avec les journalistes, toutes deux, journaliste et lectrice, conscientes qu'elles ont d'échappé de justesse au viol⁹⁹. Enfin, un troisième élément attire notre attention, c'est le fait que dans

98 La rubrique apparaît dans le quatorzième numéro et ne réapparaît que cinq numéros plus tard pour ensuite disparaître. Dans ce numéro, les collaboratrices racontent leurs expériences autour de la croyance des Trois Rois Mages, « Vómitos de antaño. Los reyes magos de Oriente », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 42-43.

99 Citons par exemple le récit de Gumer Fuentes lorsqu'elle raconte comment l'interview d'un acteur très célèbre a tourné au cauchemar lorsque l'acteur après l'avoir bombardée de questions intimes et de compliments déplacés, s'est jeté sur elle pour essayer de la violer : « Entre los fragores del sobeteo mi voz salía casi suplicante, de debajo del corpachón sudado ; él por su parte con más brazos que la diosa Cali, ponía una extrema atención a la bajada de la cremallera de mi ceñido pantalón. La cremallera no bajó y mi honra la defendí como lo hubiese hecho la mismísima Agustina de Aragón, así que la violación resultó más emocional que otra cosa », « Relatos vivenciales. Vómitos de antaño », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 34.

la plupart des cas, on raconte cette expérience pour la première fois, ce qui en dit long aussi sur le silence voire la honte qui entourent ces questions¹⁰⁰.

Mais les collaboratrices franchissent non seulement un pas en brisant ce silence, mais aussi en passant à l'action. En effet, le dernier récit est celui de Marta Pessarrodona qui passe en revue tous les exhibitionnistes qu'elle a rencontrés tout au long de sa vie, jusqu'au dernier – un jeune d'à peine vingt ans –, il y a un mois à Barcelone, par une matinée très ensoleillée. Cette fois-ci, signale Marta Pessarrodona : « lo miré fijamente a los ojos, ni siquiera cambié de acera [...] Desgraciadamente no tenía a mano alguna pegatina de las que rezan *sexist crap* (mierda sexista) que adquirí en un centro feminista inglés¹⁰¹ ». À notre sens, l'ordre des témoignages, n'est pas due au hasard et cela n'est pas non plus dépourvu de sens. Si la jeune fille reste immobile face aux attouchements ou stupéfaite face à la découverte malgré elle d'un sexe masculin en érection, la femme adulte, en l'occurrence Marta Pessarrodona, réagit face à ces violences, encourageant avec son geste toutes les femmes à se défendre des harcèlements sexistes. En outre, c'est également son expérience en Angleterre qui lui a fourni les outils pour y faire face. Autrement dit, on voit ici, mais cela est d'ailleurs une tendance dans la revue, ce que l'on pourrait dénommer geste d'« empowerment » qui, comme le signale la philosophe Elsa Dorlin en parlant du recours à la violence comme défense, « tente de produire une subjectivité puissante contre des représentations victimisantes plus communément admises¹⁰² ».

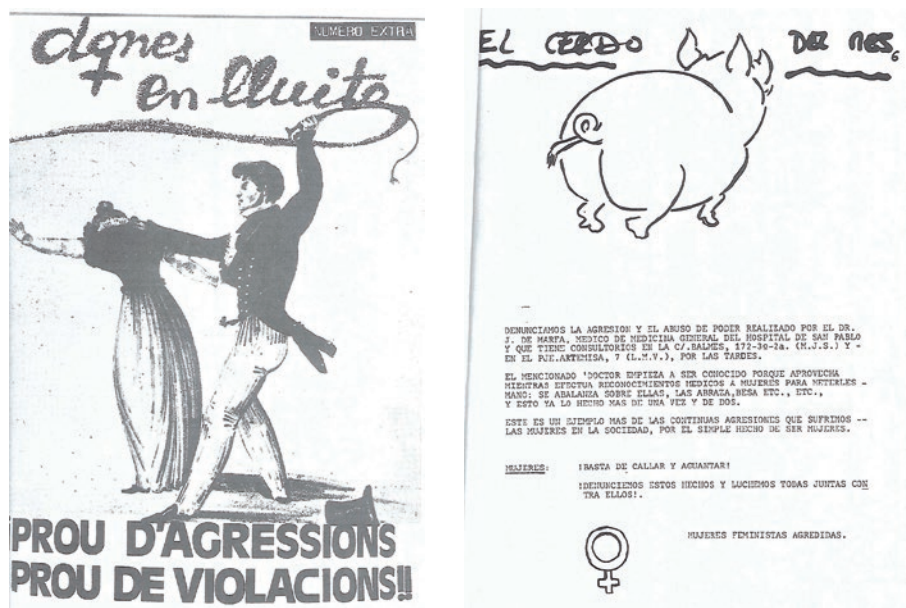
Si l'équipe rédactionnelle franchit un grand pas en racontant à la première personne ces expériences qui s'ajoutent aux récits parfois brutaux racontés par les lectrices – d'ailleurs la première lettre publiée par *Vindicación* est celle d'un viol commis par un groupe d'« amis » de la lectrice – cette volonté de briser le silence est aussi présente dans d'autres revues comme *D-ones de LA MAR*. Ainsi, dans son premier numéro intitulé « El cerdo del mes¹⁰³ », la revue s'emploie à dénoncer les hommes qui abusaient de leur position de pouvoir (médecins, chefs, policiers).

100 Soledad Balaguer conclut ainsi son témoignage : « No sé qué, aunque quiera contarlo en broma, una no se olvida de aquello nunca : porque lo recuerdo de vez en cuando y con toda exactitud. Y porque ahora me doy cuenta de que ésta es la primera vez que hablo de ello : nunca se lo conté a nadie, ni a aquel que comparte – compañero del alma – todos mis secretos », *Idem*.

101 *Ibid.*, p. 35.

102 DORLIN, Elsa, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, éditions La Découverte, 2017, p. 154.

103 « ¡Basta de callar y de aguantar ! Denunciemos estos hechos y luchemos todas contra ellos ! », *Dones de La Mar*, 1977, p. 6. Nous faisons allusion au mouvement en France « Balance ton porc » suite à l'affaire qui éclate en 2017 du producteur américain, Harvey Weinstein, accusé par plusieurs actrices d'abus sexuels.



Gauche: Fig. 83. Couverture, Prou d'agressions, prou de violacions!!, *Dones in lluita*, número extra, 1978.
Droite: Fig. 84. « El cerdo del mes », *D-ones de LA MAR*, 1977, p. 5.

6.3. DÉNONCER LA CULTURE PATRIARCALE

La violence physique étant l'élément le plus visible d'une violence structurelle, pour *Vindicación* il existe aussi une violence plus symbolique qui s'accomplit comme l'affirme Pierre Bourdieu « au travers d'un acte de méconnaissance et de reconnaissance qui se situe hors des contrôles de la conscience et de la volonté dans l'obscurité des schèmes pratiques de l'habitus¹⁰⁴ ». La violence symbolique est en fait plus difficile à saisir puisque comme le note Pierre Bourdieu, elle oblige à dépasser la contrainte (qui correspondrait plus à la violence physique) et le consentement ; la violence symbolique s'instituant par une sorte de « reconnaissance extorquée » entre le dominé et le dominant et reposant aussi sur le partage d'une série d'instruments de connaissance qui font partie de la relation de domination¹⁰⁵. C'est à dévoiler ces habitus, ces comportements acquis et transmissibles jusqu'à devenir innés mais également les mécanismes culturels, que s'adonne la revue en montrant par la suite la violence qui en découle. En effet, pour *Vindicación*, dans l'éducation différenciée entre les sexes, dans les jeux ou les personnages des « tebeos », en passant par les émissions radiophoniques à la mode ou encore les représentations des femmes dans les médias, se cache une violence souterraine, non-consciente voire sournoise transmise par les valeurs,

104 BOURDIEU, Pierre, « La domination masculine », *Actes de recherches en sciences sociales, Masculin/Féminin*, Vol. 84, septembre 1990, p. 2.

105 *Ibid.*, p. 30.

les comportements et les stéréotypes qu'ils véhiculent. *Vindicación* se propose alors de scruter tous les mécanismes qui composent la culture patriarcale pour mieux l'attaquer ensuite collectivement¹⁰⁶.

Si la culture au sens large est passée au peigne fin, un nombre important de pages sont consacrées à analyser du point de vue féministe les produits culturels à proprement parler à travers diverses sections. Celles-ci ont un triple objectif. D'abord, elles interrogent les productions culturelles contemporaines en pointant du doigt celles qui contribuent à la reproduction des stéréotype de genre. D'autre part, *Vindicación* essaie de rendre visible les initiatives culturelles alternatives, notamment lorsque celles-ci sont réalisées par des femmes, en étant très attentive à promouvoir les productions des femmes (réalisatrices de films, festivals de films féminins, festivals de musique, écrivaines, peintres, actrices, etc.). Enfin, certaines rubriques font connaître des œuvres ou des artistes du passé qui ont défié les normes de genre et/ou qui ont fait avancer la réflexion sur la place des femmes dans la société.

6.3.1. *DESTAPE*, STÉRÉOTYPES ET RÔLES DE GENRE

Dès les années 1970, la société espagnole, bien que cela soit un phénomène plus global, assiste à l'irruption massive des images à caractère très érotique, voire pornographique qui envahissent la presse et le cinéma, phénomène qui s'amplifie après la mort de Franco. Le *Destape*, du verbe espagnol « destapar », révéler, découvrir, en l'occurrence le corps féminin, est le nom que l'on donne à ce « híbrido entre cine erótico y comedia castiza¹⁰⁷ », qui envahit les salles de cinéma espagnoles mais également les couvertures des magazines faisant du corps nu des femmes le message publicitaire par excellence¹⁰⁸.

Pour beaucoup, le phénomène du *Destape* ne serait que la libération des pulsions après des décennies de frustration sexuelle. C'est pourquoi le phénomène est salué par les intellec-

106 Comme le signale Pierre Bourdieu en parlant de la violence symbolique : « Seule une action collective visant à organiser une lutte symbolique capable de mettre en question pratiquement tous les présupposés tacites de la vision phallonnarcissique du monde peut déterminer la rupture de l'accord quasi immédiat entre les structures incorporées et les structures objectivées qui est la condition d'une véritable conversion collective des structures mentales, non seulement chez les membres du sexe dominé, mais aussi chez les membres du sexe dominant, qui ne peuvent contribuer à l'affranchissement qu'en s'affranchissant du privilège piège », *Idem*.

107 SANZ, Marta, *Daniela Astor o la caja negra*, Barcelona, Anagrama, Narrativas Hispánicas, 2014, p. 134.

108 Notons qu'à la fin de l'année 1976, il y avait en Espagne une cinquantaine de revues à caractère érotique voire pornographique. Parmi toutes ces publications, le tirage était de 2 500 000 exemplaires par semaine. Sur les 50 magazines, la moitié étaient clairement érotiques. GARCIA, Anselmo J., *¡ Qué tiempos aquellos, coño ! Cincuenta años de aletargada sexual*, Editorial Edad, Madrid, 2002, p. 209-210.

tuels de gauche qui voient dans l'apparition massive des images érotiques dans les médias, un synonyme de transgression et le symbole de la libération sexuelle ainsi que la conquête des libertés démocratiques¹⁰⁹. Ces interprétations transparaissent sur les couvertures des revues sarcastiques tels que *El Papus* ou *Por Favor*, où les images des femmes souvent presque nues ou en tenue très légère s'accompagnent de phylactères et jouent toujours sur l'ambiguïté entre « ouverture » sexuelle de la femme en question et « ouverture » démocratique, bien que le contenu sexuel de ces revues serve surtout à attaquer les piliers de la dictature franquiste comme le rappelle Marine Lopata¹¹⁰. La démocratie espagnole se définit ainsi en termes de libertés : liberté d'expression, liberté politique et enfin, liberté sexuelle ; cette dernière liberté semblant l'emporter sur les premières, compte tenu de l'ampleur du phénomène du *Destape*.



De gauche à droite:

Fig. 85. Pilar Aymerich, *Manifestación de protesta contra la violación y muerte de Antonia España, una trabajadora de Sabadell, convocada por la Coordinadora Feminista y algunos grupos más radicales del feminismo*, Barcelona, 1977.

Fig. 86. Colita, *Descuartizar el cuerpo*, Barcelona, 1977.

Fig. 87. Couverture, *Por Favor*, n° 83, 2 février 1976.

Vindicación s'empresse de soulever les enjeux du phénomène des « images et films érotiques » dans un premier article sur la question intitulé « La pornografía y el sadismo femenino », dans lequel Mariló Vigil soulève ces enjeux, à savoir l'identification des images érotiques avec la démocratisation progressive du pays :

Desde posiciones teóricamente progres comienza a justificarse en nuestro país la liberación del comercio erótico que ha empezado a invadirnos paralelamente a la relativa liberalización del régimen político. Se afirma que la explosión erótica, pseudo-pornográfica o incluso, pornográfica, constituye un sarampión que debe pasar una sociedad para liberarse de las represiones sexuales impuestas por tantos años de puritanismo o de nacional-catolicismo¹¹¹.

109 JAREÑO, Claudia « Una democracia sexual : Destape, liberación sexual y feminismo. ¿ Una combinación imposible ? » dans NAVAL, M° Ángeles (ed.), *La Transición sentimental. Literatura y cultura en España desde los años 70*, Madrid, Editorial Visor, 2016, p. 183.

110 MARINE, Lopata, *Le journal satirique El Papus (1973-1987)*, op. cit., p. 151.

111 VIGIL, Mariló, « La pornografía y el sadismo antifemenino », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 18.

Toutefois, les premiers symptômes de ce qui ne serait qu'une phase temporaire, fruit du réajustement des libertés fraîchement récupérées, semblent pourtant perdurer dans le temps comme le note dans d'autres articles Mariló Vigil. De fait, quelques numéros plus tard la journaliste s'attaque au phénomène : « Destape : Ahora la mujer será vendida en preservativos de plástico ». Ainsi, l'interprétation que certains ont fait d'une plus grande liberté de presse s'est traduite, aux yeux de l'auteure, par l'objectivation et la dégradation du corps féminin dans les médias¹¹². Cette situation semble inchangée et l'amène à reprendre la plume en 1978, avec un ton beaucoup plus dur que dans les articles précédents, dans l'article intitulé « La democracia de mal gusto » :

Con la democracia ha llegado la pornografía agresiva. El cuerpo de la mujer se ha convertido en mercancía, en reclamo de toda la prensa sensacionalista. Del dibujo y la insinuación de los años treinta hemos pasado a un lenguaje grosero, malsonante, directo y a las fotografías de cada una de las partes del cuerpo de la mujer, con las posturas más desagradables, y con la falta absoluta del más mínimo sentido de la estética. [...] Con la democracia ha llegado el sexismo, el racismo, el clasismo encubierto tras la mentirosa imagen del acceso tan deseado y esperado a la libertad sexual, después de 40 años de represión. Con la democracia y el advenimiento de la pornografía ha llegado el último gran insulto al hecho femenino¹¹³.

Mais la critique de l'apparition des nus féminins dans les médias s'articule également avec une forte critique d'une société de consommation de plus en plus agressive et performante qui fait des femmes sa cible préférée comme plusieurs articles le signalent¹¹⁴. Nous sommes face à ce que B. Paul Preciado appelle « pornotopie », un vaste projet créé par le fondateur de la revue *Playboy*, dans lequel le plaisir sexuel et le corps féminin deviennent le centre de la société de consommation. En effet, affirme Paul B. Preciado, à partir de la Deuxième Guerre mondiale, un nouveau discours sur la sexualité, le genre, la pornographie, le régime domestique et l'espace public émerge. Un discours étroitement lié à un nouveau capitalisme « chaud », qu'elle définit comme un « capitalisme pharmaco-pornographique » :

Le capitalisme pharmaco-pornographique pourrait se définir comme un nouveau régime de contrôle du corps et de production de subjectivité qui émerge après la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'apparaissent de nouveaux matériaux synthétiques pour la consommation et la reconstruction du corps (comme les plastiques et le silicone), la commercialisation pharmacologique de substances endocriniennes permettant de séparer hétérosexualité et reproduction (comme la pilule contraceptive, inventée en 1947)

112 « La libertad de prensa ha significado para la mujer, ser tratada como mercancía destinada a un mercado fetichista. Se ha visto cubierta de merengues, de paja, de leche, de bichos, de manos, de animales... », VIGIL, Mariló, « Destape : Ahora la mujer será vendida en preservativos de plástico », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 41.

113 VIGIL, Mariló, « La democracia de mal gusto », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet, 1979, p. 52.

114 VIGIL, Mariló, « Ahora la mujer será vendida en preservativos de plástico », *op. cit.*, ; BALAGUER, Soledad, « Publicidad : el machismo al flor de piel », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 54-57.

et la transformation de la pornographie en culture de masse. Ce capitalisme chaud est radicalement différent du capitalisme puritain du XIX^e siècle que Foucault avait qualifié de « disciplinaire » : la pénalisation de l'activité sexuelle sans finalité reproductive et de la masturbation ont été remplacées par l'accumulation de capital à travers la régulation de la reproduction et de l'incitation à la masturbation multimédia à une échelle globale. Ce capitalisme chaud s'intéresse au corps et aux plaisirs, il tire un bénéfice du caractère polytoxicomane et compulsivement masturbatoire de la subjectivité moderne¹¹⁵.

Néanmoins, en lisant les propos de Beatriz Preciado, nous nous rendons compte que dans ces années transitionnelles, l'Espagne se trouve encore à mi-chemin entre le capitalisme puritain et disciplinaire auquel faisait référence Foucault et le capitalisme « chaud » exposé par la philosophe. En effet, comme ne cesse de le rappeler *Vindicación*, l'irruption massive des nus féminins et des films érotiques dans une société de plus en plus consumériste cohabite avec une législation franquiste qui pénalise, entre autres, la diffusion ou l'utilisation des contraceptifs, soulignant encore plus l'hypocrisie autour du *Destape*. Mais, à l'instar d'autres sujets, en matière de pornographie, la revue ne prend pas part aux positions de censure puisque, comme le signale dans le premier article Mariló Vigil, la solution ne se trouve pas là :

Somos conscientes de que la cuestión no se soluciona prohibiendo por decreto la pornografía, como la criminalidad no descende porque se implante la pena de muerte. Pero concluir que hay que liberar el comercio erótico y pornográfico es inadmisibile, porque ambos constituyen un grave ataque a la dignidad de media humanidad¹¹⁶.

De fait, c'est l'analyse profonde du phénomène, de ses causes mais aussi de ses effets qui est privilégié par la revue. À cet égard on trouve une des analyses des plus approfondies sur la question dans le long article de Montserrat Roig intitulé « Mi sexo ante la pornografía », dans lequel l'écrivaine catalane réfléchit aux implications profondes du phénomène. Au début de l'article, elle évoque le débat idéologique généré dans la société espagnole autour de la pornographie : pour certains la pornographie est synonyme de liberté sexuelle après tant d'années de censure franquiste, d'autres l'interprètent comme la dégradation morale d'une société sans principes guidée par les instincts les plus bas. Cependant, note l'auteure, dans ces débats, rares sont ceux qui voient la pornographie comme une nouvelle forme d'exploitation sexuelle des femmes. Mais la pornographie ne révèle pas seulement la violence patriarcale mais aussi la violence de classe ou encore du racisme avec des icônes sexuelles

115 PRECIADO, Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Climats, éditions Flammarion, 2011, p. 111.

116 VIGIL, Mariló, « La pornografía y el sadismo antifemenino », *op. cit.*, p 20.

racialisées comme « Emmanuelle « la negra » », note Montserrat Roig¹¹⁷. « Expresión a la vez de la miseria sexual y protesta contra la miseria sexual », signale Montserrat Roig, la pornographie ne libère pas la sexualité féminine en véhiculant de plus un seul modèle corporel (ferme, mince, jeune, lisse) et une sexualité mécanique dépourvue de toute affectivité. Par ailleurs, elle ne libère pas non plus les hommes qu'elle aliène et brutalise en créant un abîme entre les sexes, affirme-t-elle. À l'instar d'autres textes publiés dans *Vindicación* et ailleurs, les propos de Montserrat Roig témoignent, à notre sens, de l'existence très précoce d'une réflexion chez l'écrivaine catalane autour de la construction et l'articulation de la masculinité, bien entendu « hégémonique » qui semble se faire à la lumière entre autre de la psychanalyse¹¹⁸.

C'est le tour de la journaliste Gumer Fuentes d'analyser dans sa section fixe « La mujer en el cine español : De la represión al Destape », du point de vue historique (et avec une grande dose d'ironie) et au fil de huit séries différents prototypes de rôles féminins dans les films espagnol et étrangers y compris dans les films du *Destape*. Depuis la soumise, la sainte en passant par la mère dévouée, autrement dit des femmes convenables, saluées par la censure dont les rôles ont été interprétés à merveille par les actrices du moment telles que Carmen Sevilla, Paquita Rico, signale la journaliste¹¹⁹, jusqu'aux femmes « libérées » interprétées par Blanca Estrada, María Luisa San José ou encore une jeune Nadiuska, actrices du goût de la nouvelle société¹²⁰, tous les prototypes sont passés en revue par la journaliste qui ne cesse d'interpeller le lecteur sur le fondement patriarcal du cinéma dominant.

Maruja Torres vient compléter l'analyse avec un article au ton qui lui est propre intitulé « Sex o no sex...symbol », clin d'œil à la célèbre phrase du personnage de Shakespeare. Dans l'article Maruja Torres analyse la construction d'une « sex-symbol » à travers les actrices fétiches : Marilyn Monroe, Sofia Loren, Brigitte Bardot ou encore Betty Grable. Pour Maruja Torre, les « sex-symbols » représentent l'exemple les plus paradigmatiques d'un produit culturel créé par les hommes à leur gré et pour leur satisfaction¹²¹. Les « sex-sym-

117 ROIG, Montserrat, « Mi sexo ante la pornografía », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979, p. 10.

118 Nous pouvons également mentionner son article : « La impotencia del macho », publié dans sa colonne d'opinion « La columna » où de nouveau Montserrat Roig réfléchit sur la soi-disant libération sexuelle qui aurait entraîné le phénomène du *Destape*. Elle se demande ainsi : « La pornografía ha entrado como una reina en nuestras vidas. ¿ Es que nuestra sociedad se ha liberado de los tabúes religiosos, de la represión e inhibiciones que nos acostumbró el franquismo ? ¿ En dos años se ha conseguido que la gente se bese más, se ame más, se aprecie más el desnudo total de cada uno de nosotros ? », puis elle clôt l'article avec une réflexion sur la masculinité et la peur des hommes d'eux-mêmes, ROIG, Montserrat, « La impotencia del macho », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 19.

119 FUENTES, Gumer, « La española cuando besa », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 61.

120 FUENTES, Gumer, « La caída del sostén y el alzamiento del tampax », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 62-63.

121 TORRES, Maruja, « Sex o no sex... symbol », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979, p. 75-76.

bols » ne seraient donc qu'un produit « scopophilique » entendu au sens de Laura Mulvey ; autrement dit un produit créé pour satisfaire le plaisir visuel d'un spectateur masculin¹²².

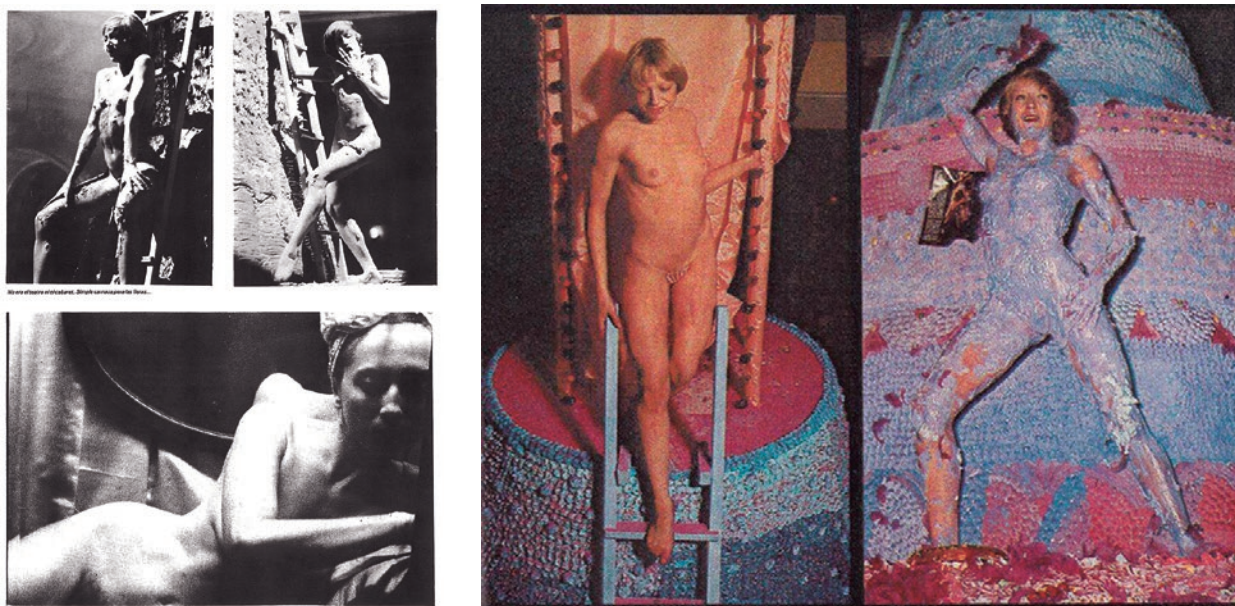
On retrouve cette lecture des femmes comme des objets de la culture phallocentriques, voire des victimes de la culture patriarcale, dans d'autres textes de la revue, notamment dans les articles concernant les vedettes des cabarets, les mannequins, ou les modèles des revues érotiques. L'exemple le plus paradigmatique se trouve dans le long reportage écrit à quatre mains par Lidia Falcón et María Pila intitulé « Victoria y derrota de las modelos. La desgracia de ser hermosa », dans lequel les auteures se plongent dans l'univers des mannequins, en consacrant une partie à l'un des spectacles de la célèbre vedette de la salle de cabaret barcelonaise *El Molino*, Christa Leem. Dans l'article, il s'agit non seulement de montrer la frivolité du monde de la mode (elles se sont rendues dans les écoles de modelages, elles y ont interviewé les mannequins), mais également ses aspects les plus sombres comme la concurrence entre mannequins, la fatigue physique ou encore la solitude.

Cette lecture terrifiante du monde des mannequins atteint son apogée dans la deuxième partie du reportage consacrée à la stripteaseuse Christa Leem, qui sera immortalisée dans le film du réalisateur José Antonio de la Loma *Las alegres chicas de El Molino* en 1977 qui la lance sur la scène internationale. Pour Lidia Falcón le personnage de Christa Leem est le symbole par excellence de la « victime » ou « carnaza para las fieras¹²³ », affirme-t-elle dans l'article lorsqu'elle évoque sous l'intertitre « la última derrota » le spectacle de Christa Leem à l'occasion de la sortie de la revue érotique *Yes* en octobre 1976, où la stripteaseuse émerge toute nue de l'intérieur d'un gâteau géant, défilant après sur un podium. Les photos de l'article participent au sentiment transmis par le texte de « victimisation » de la stripteaseuse : elles montrent une Christa Leem tombée par terre, qui peine difficilement à se soulever, les photos en noir et blanc renforcent la sensation de minceur et de fragilité du corps de Christa qui couvert de gâteau souligne sa vulnérabilité. Une vision de Christa Leem qui contraste avec les photos publiées en couleur dans la revue *Yes* où l'on voit une Christa Leem puissante, souriante et forte devant le regard ébloui du public mais aussi avec les propos de Christa Leem relayés dans plusieurs reportage de l'époque où elle se présente comme une femme libre qui affirme adorer son métier¹²⁴.

122 En 1974 Laura Mulvey a publié dans la revue anglaise *Screen* son célèbre article « *Visual Pleasure and Narrative Cinema* » qui marque à jamais la critique féministe du cinéma hollywoodien avec son analyse filmique fondée sur la psychanalyse du point de vue féministe. En effet, Laura Mulvey s'empare du concept freudien de « scopophilie » que Freud définit comme une des pulsions constitutives de la sexualité, le fait de s'emparer des individus comme objets de plaisir et de les soumettre à un regard scrutateur et contrôlant, pour définir le cinéma d'Hollywood des années 1950, et notamment le cinéma d'Hitchcock. Pour un recueil de ses textes les plus importants y compris celui de 1974 en français voir, MULVEY, Laura, *Au-delà du plaisir visuel. Féminisme, énigmes, cinéphilie*, Paris, Éditions Mimésis, 2017.

123 *Ibid.*, p. 36.

124 Nous pouvons retrouver différents extraits d'entretiens avec Christa Leem dans un documentaire la concernant : MIRÓ, Leonor, *La camisa de Christa Leem*, 2012, 52 minutes. Disponible en ligne : <https://www.ccma.cat/tv3/alacarta/el-documental/la-camisa-de-christa-leem/video/4428611/>.



Gauche: Fig. 88. FALCÓN, Lidia et PILA, María, « Victoria y derrota de las modelos. La desgracia de ser hermosa », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 36.

Droite: Fig. 89. Christa Leem, *Yes*, n° 2, novembre 1976.

La dernière partie du reportage est en ce sens assez édifiante sur le sort de ces femmes qui sont présentées comme ce qu'Isabelle Touton définit comme « jouettes rotos », ou « la femme fatale decadentista » en rapport au destin souvent tragique des actrices phares des films érotiques¹²⁵. Ainsi, lorsque Lidia Falcón demande à un agent quelle est la suite de la carrière des modèles après leur expérience dans le mannequinat, celui-ci évoque que certaines finissent par mettre fin à leur jours¹²⁶. On trouve aussi la notion de « jouet cassé » dans un article de Laura Freixas intitulé « La nueva moral o el machismo de vanguardia ». La journaliste évoque de nouveau le spectacle de Christa Leem avec la légende suivante accompagnant la photo : « la mujer se convierte en un juguete para el hombre¹²⁷ ». Enfin, un dernier reportage est consacré à la salle barcelonaise de variétés *El Molino*. Dans « EL Molino. Erotizarse en familia », M^a José Ragué recueille le témoignage de plusieurs danseuses du cabaret sur leur vie quotidienne, beaucoup moins glamour « de las plumas del apoteosis final de El Molino¹²⁸ », conclut l'auteure.

125 Isabelle Touton fait allusion aux références biographiques qui se trouvent sur internet sur Nadiuska ou encore sur l'actrice Amparo Muñoz, TOUTON, Isabelle, « Destape del destape : deconstrucción de un poder modelador en la novela *Daniela Astor y la caja negra* (2013) de Marta Sanz », dans COLIN, Christelle et al. (coords.), *Imagen y verdad en el mundo hispánico construcción/deconstrucción/reconstrucción*, Villeurbanne, Editions Orbis Tertius, 2015, p. 272.

126 FALCÓN, Lidia et PILA, María, « Victoria y derrota de las modelos. La desgracia de ser hermosa », *Vindicación feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 40.

127 FREIXAS, Laura, « La mujer se convierte en un juguete para el hombre », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979, p. 97.

128 RAGUÉ, M^a José, « El Molino. Erotizarse en familia », *Vindicación Feminista*, septembre 1978, n° 26-27, p. 28.

En fait, cette lecture que l'on peut considérer quelque peu manichéenne relayée par *Vindicación* sur les travailleuses du monde du spectacle de la nuit contraste d'autant plus avec le ton général des articles où les femmes sont presque toujours présentées comme des battantes mais notamment lorsqu'elles traversent des épreuves épouvantables. Il nous semble que derrière la question des cabarets en général et de Christa Leem en particulier – figure qui acquiert dans ces années-là une grande notoriété notamment dans le milieu progressiste et intellectuel catalan – se cache la question, sans l'évoquer ouvertement, de la prostitution. Autrement dit, pour *Vindicación* les spectacles de cabarets ne sont pas seulement des lieux d'exposition des danseuses en tant qu'objets pour satisfaire le plaisir visuel masculin mais aussi des lieux où il s'exercerait une sorte de prostitution cachée. Ce n'est pas par hasard que les termes les plus durs concernant cet univers viennent de la part de Lidia Falcón qui s'intéresse depuis longtemps à la question. Rappelons au passage que Lidia Falcón avait déjà traité la question dans la revue *Presència* en 1965 avec un article dénonçant les journaux qui ouvraient leurs colonnes aux annonces de cabaret où on exerçait la prostitution en cachette¹²⁹. Par ailleurs, elle dénonçait déjà ce phénomène dans sa première pièce de théâtre « Nieve Blanca » écrite en 1959 ; pièce qui à cause de la censure ne vit jamais le jour¹³⁰. Si le sujet de la prostitution à proprement parler ne peut être traité du point de vue de l'exploitation sexuelle, puisqu'il est plus urgent, dans le contexte politique, de s'attaquer avant tout aux lois qui envoient les prostituées en prison, il semblerait qu'il soit évoqué par une sorte de « contournement » à travers le sujet des danseuses et mannequins, dont le métier n'est pas puni par la loi.

Mais il nous semble aussi que cette question soulève d'autres problématiques qui éclateront au grand jour quelques années plus tard au sein du mouvement féministe. Si les prostituées sont, comme l'affirme le dossier les concernant, les victimes d'un système pénal qui les criminalise, et de facteurs sociaux et économiques qui les ont poussées à se prostituer, les contraintes semblent beaucoup moins visibles dans le cas des mannequins et des danseuses. En effet, l'exercice du métier de ces dernières semble venir d'une volonté personnelle comme le signale Christa Leem dans ses nombreux entretiens, d'où un certain jugement de la part de Lidia Falcón comme on peut le deviner dans ses propos. C'est là que se

129 Dans son livre de mémoires *Los hijos de los vencidos*, elle raconte que sa grand-mère Regina de Lamo donnait des cours de chant aux danseuses de *El Molino* et que grâce à cela elle a pu découvrir le côté obscur de ce monde. De même, elle signale l'hypocrisie sociale à l'époque de la dictature entre la répression sexuelle et la permission de ce type de spectacles en s'attaquant aussi aux danseuses : « Lo sorprendente era que las normas clásicas de respecto a la familia, de obediencia a la autoridad del padre y del marido [...] eran acatadas también por las mujeres [en parlant des danseuses du Molino], que se ganaban la vida en una clara prostitución, tanto por la práctica diaria de sus artes galantes como por la representación de un obscuro repertorio de bailes, de canciones y de chistes, con los que excitaban lascivamente los tan reprimidos instintos sexuales de los espectadores », FALCÓN, Lidia, *Los hijos de los vencidos*, op. cit., p. 100.

130 O'CONNOR, Patricia, « Una mujer fuera de serie y su teatro : rebeldía y pasión », dans CAMPS, Victoria (ed.), *Las cinco vidas de Lidia Falcón*, Madrid, Montesinos, 2015, p. 167.

trouve à notre sens la question centrale entourant les métiers liés au sexe voire à la prostitution, à savoir, si leur exercice relève de la contrainte ou d'un choix personnel. Autrement dit, il nous semble que se profilent déjà des questions extrêmement délicates, voire à l'origine des confrontations parfois irréconciliables à l'intérieur même du mouvement féministe dont la prostitution est le cas le plus paradigmatique.

De plus, l'évènement auquel fait référence *Vindicación* « le happening », à l'occasion de la sortie de la revue *Yes*, semble avoir rassemblé un groupe de féministes venues protester – à l'entrée de l'hôtel Oriente de Barcelone où a lieu l'évènement – contre l'objectivation du corps des femmes (peut-être y avait-il également des militantes des Collectifs ?). Des questions qui doivent se lire aussi avec la critique faite par *Vindicación* aux revues érotiques et même aux affrontements personnels entre ces revues, notamment avec *Interviú*¹³¹, bien que certaines collaboratrices travaillent pour ces deux revues¹³².

Enfin, il nous semble très intéressant de mettre en perspective la lecture faite par *Vindicación* sur le monde de la mode ou de celui des femmes qui travaillent dans le monde de la nuit, que l'on peut considérer quelque peu « victimisante » avec des critiques plus récentes venant nuancer cette lecture à la lumière de *queer studies* en mettant l'accent sur l'« agence » de la danseuse Christa Leem¹³³. En parallèle, les thèses initiales de Laura Mulvey ont aussi été soumises à révision¹³⁴. Or, si *Vindicación* s'attache à dénoncer la « fausse » libération sexuelle que représente à ses yeux le phénomène du *Destape*, les spectacles de variété et la pornographie, la revue se situe à notre sens, dans ce que nous pouvons appeler « une troi-

131 Parmi ces polémiques, la plus connue fut celle déclenchée à la suite de la publication en septembre 1977 par Luis Cantero, journaliste d'*Interviú*, « la revista especializada en el insulto sistemático a la mujer », signale *Vindicación*, par une annonce parue dans le journal *La Vanguardia* dans la section des « annonces diverses » cherchant une femme ayant subi un viol qui avait provoqué une grossesse. La réaction ne se fit pas attendre. Le mouvement féministe a accusé l'hebdomadaire de banalisation des violences faites aux femmes et un groupe de plus de cent féministes, parmi lesquelles le groupe de *Vindicación*, décide de se rendre à la rédaction d'*Interviú* afin de protester et de dénoncer les pratiques sexistes et machistes du magazine. *Vindicación* qui rapporte cet incident signale également que les femmes ont jeté des tomates, des œufs et qu'elles ont utilisé des sprays pour peindre les murs de la rédaction. FALCÓN, Lidia, « Se ha roto la paciencia de las feministas », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 4-5.

132 C'est le cas de Maruja Torres, de Colita et d'Eliseo Bayo, bien que ce dernier ne soit pas un collaborateur direct de *Vindicación*.

133 Depuis quelques années, le personnage de Christa Leem est en train d'être réévalué à partir des études de *queer*, insistant sur son autonomie, et questionnant dans une certaine mesure le discours de « victime » du phénomène du *Destape*. Sur ce sujet, voir notamment : ESTELLA, Iñaki et ROSÓN, María, « El cuerpo en la transición : sexualidad, feminismo y el striptease de Christa Leem », dans Fundación Salvador Seguí-Madrid, (coord.), *Las otras protagonistas de la Transición. Izquierda radical y movilizaciones sociales*, Madrid, FSS Ediciones, 2018, p. 513-518.

134 Les critiques des thèses initiales de Mulvey ont révélé, entre autre, que l'analyse de Mulvey ne correspond qu'à un cinéma très spécifique et classique d'Hollywood. D'autres ont montré que même le cinéma hollywoodien à proprement parlé est bien plus divers dans sa représentation des femmes et des rapports sociaux de sexe. Enfin, Mulvey elle-même est revenue sur son travail pour souligner que certains des films qu'elle avait analysés pouvaient mettre en scène un désir de femme d'un point de vue qui ne fut pas simplement masculin. BURCH, Noël et SELLIER, Geneviève, « Le cinéma, critique et création », dans GUBIN, Eliane, *et. al.* (dir.), *Le siècle des féminismes*, op. cit., p. 305.

sième voie », qui fait le procès de la pornographie comme cela sera par exemple le cas aux Etats-Unis¹³⁵.

Pour *Vindicación*, il s'agit en effet de stigmatiser tous les éléments de la culture patriarcale y compris les mécanismes qui contribuent à renforcer les stéréotypes de genre. Ainsi, en mettant en exergue la dimension culturelle des archétypes de genre, *Vindicación* s'attaque ouvertement aux produits culturels du franquisme adressés aux jeunes filles et aux femmes tels que les feuilletons journalistiques ou radiophoniques ou encore télévisés¹³⁶, et aux valeurs qui en découlent : la soumission, la patience, et l'abnégation pour la femme, opposées à la bravoure, le courage et l'aventure pour les hommes. On trouve plusieurs exemples tels que l'article « El serial radiofónico o la negación del placer » ou encore « Los reductos femeninos : último reducto del conformismo. Las recetas de la señora Francis », qui dénonce la célèbre émission radiophonique, véritable manuel de « l'éducation sentimentale » des femmes durant le franquisme. Mais puisque la transmission des stéréotypes de genre commence dès l'enfance à travers divers produits culturels parmi lesquels les bandes dessinées – les célèbres « tebeos », genre et produit littéraire très populaire dans l'Espagne franquiste – Ana Moix leur consacre un long article intitulé « Érase una vez.... La literatura infantil a partir de los años 40 ». Ce dernier –mélangeant une fois de plus la rigueur fondée sur une recherche documentaire poussée et une riche bibliographie nourrie de citations, avec la critique teintée d'ironie, sans pour autant faire office de texte revendicatif – parcourt l'histoire de la littérature et notamment celle des dessins animés pour enfants depuis les années 1940. Il est très intéressant de souligner la première partie qui se détache par l'étude profonde de la carrière professionnelle d'Encarnación Aragoneses Urquijo, plus connue sous le nom artistique d'Elena Fortún, célèbre pour son personnage de *Celia* qui s'exila à Buenos Aires après la guerre civile avant de retourner en Espagne durant les années 1940. Ana Moix s'attarde sur le personnage de Matonkiki, « genial creación de Elena Fortún », antérieur à *Celia*, cette « tierna respondona », qu'Ana Moix voit d'ailleurs comme le prédécesseur de Mafalda¹³⁷ et qui est, à notre sens, le modèle de *Pepitina*. En effet, comme

135 Le courant féministe anti-pornographie aux Etats-Unis est représenté entre autres par *Women Against Pornography* (WAP) créé en 1979 à New York, qui est proche des groupes conservateurs liés au Parti Républicain et des groupes anti-censure. Sur ces débats voir notamment, OSBORNE, Raquel, *La construcción sexual de la realidad. Un debate en la sociología contemporánea de la mujer*, Madrid, Feminismo, Cátedra, 1993.

Il faut noter cependant que plus tard, dans les années 1980, Lidia Falcón entre en contact avec plusieurs figures anti-pornographie telles que Laura J. Lederer, qui publie l'un des premiers ouvrages sur ce sujet : LEDERER, Laura (ed.), *Take Back the Night : Women on Pornography*, New York, William Morrow & Co, 1980. Dans le fonds de Lidia Falcón, nous avons trouvé plusieurs lettres échangées entre Lidia Falcón et Laura Lederer. Fonds-928, Cod : 1692, ANC. De fait, la question de la pornographie sera l'un des thèmes que le parti féministe d'Espagne abordera le plus au début des années 1980, traduisant des textes de féministes étasuniennes.

136 HIJAR, Marisa, « TV. El telefilm, un arma para la sumisión », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 6-7.

137 Courant sur une page, on évoque également la parution de Mafalda qui vient d'être publiée aux éditions Lumen. HIJAR, Marisa, « Mafalda : Personaje para la progresía », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 15.

le met en lumière l'écrivaine catalane, les personnages d'Elena Fortún « no son tontos, y a través de la puesta en cuestión a que someten cuando les choca del mundo de los mayores, la autora aprovecha para hacer, más que un retrato costumbrista como se ha dicho, una crítica a la sociedad burguesa¹³⁸ ». On entend dans ce propos l'écho de la rubrique d'Ana Moix, « Nena no t'enfiles », rubrique qui peut nous rappeler la description qu'elle fait des personnages d'Elena Fortún. Puis, dans la deuxième partie, Ana Moix s'attaque à la division genrée des bandes dessinées comme en témoignent les titres tels que *Chicas* ou *Azucena*, une collection ayant pour but « que las niñas españolas sigan siendo buenas, sumisas, trabajadoras y hacendosas¹³⁹ ». Toutefois, à la fin du texte, Ana Moix fait référence à quelques écrivains pour enfants qui « intentan no acrecentar las filas de “rosas” y “azules”, cosa de la que ya se encarga la sociedad y todas las instituciones¹⁴⁰ », une allusion qui nous semble très probablement faite aux travaux de Gloria Fuertes, interviewée à plusieurs reprises par Moix dans la revue mais aussi à la collection « A favor de las niñas » dont la revue parle plusieurs fois¹⁴¹.

Parmi ces institutions, on trouve bien évidemment l'école, véhicule d'une éducation catholique et morale, dominée par la figure des religieuses et qui participe activement à la transmission des normes et des contraintes de genre, nous explique *Vindicación* dans un long document consacré à l'éducation des filles sous le titre très édifiant « Educación de la mujer : una estafa¹⁴² ». Dans celui-ci, il est question aussi de s'attaquer aux programmes scolaires différenciés en fonction du sexe, l'éducation mixte ayant été interdite depuis l'instauration de la dictature, ce qui est très « nuisible » pour l'éducation des femmes. Notons également que le reportage a un lien avec la section « Hemeroteca » qui, dans le même numéro, est consacrée à la politique éducative durant la Seconde République dans la « Generalitat ». L'article mentionne les initiatives pédagogiques promues par le gouvernement catalan telles que l'*Institut-Escola*, d'éducation mixte, ou les publications de renouveau pédagogique¹⁴³. La mise en regard de ces deux périodes contribue à inscrire la démarche de *Vindicación* dans une temporalité beaucoup plus large, en renforçant l'idée de la rupture traumatique du projet incarné par la Seconde République. Enfin, la discrimination éducative se traduit par des jeux et des jouets organisés en fonction des sexes, ce que dénonce la revue dans le reportage,

138 MOIX, Ana, « Erase una vez.... (La literatura infantil a partir de los años 40) », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 30.

139 *Ibid.*, p. 35.

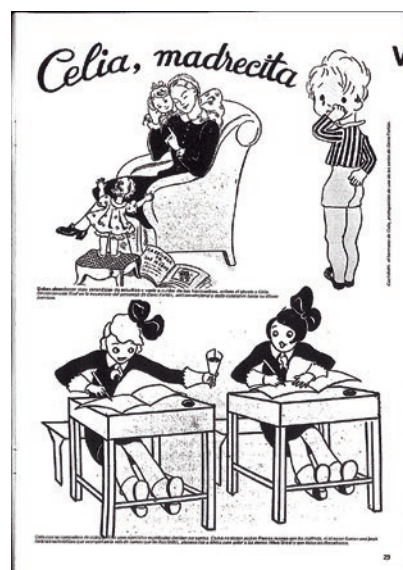
140 *Ibid.*, p. 39.

141 GOICOECHEA, Maite, « Bienvenidos los cuentos feministas », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 11.

142 MORENO, Amparo, « Documento. Educación de la mujer : una estafa », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 29.

143 ESTANY, Anna, « Hemeroteca. Política educativa en la Generalitat », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 38.

« Niños, a la guerra. Niñas, a la cocina. El juguete inductor », signé par Gumer Fuentes¹⁴⁴, qui aborde la question des jouets, sources des stéréotypes sexistes dès le plus jeune âge.



De gauche à droite:

Fig. 90. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977.

Fig. 91. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976.

Fig. 92. MOIX, Ana, « Erase una vez.... (La literatura infantil a partir de los años 40) », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 29.

6.3.2. UN REGARD « FÉMINISTE » SUR L'AGENDA CULTUREL

Rubrique fixe et très significative tout au long de la publication¹⁴⁵, la section « Culture » qui ouvre chaque numéro, englobait toutes les manifestations culturelles, et était divisée en rubriques « théâtre », « cinéma », « livres », « festivals de musique » ou encore « expositions », avec une attention particulière à l'agenda culturel de Barcelone et Madrid. L'engagement en faveur de la critique culturelle est sans aucun doute lié à la sensibilité culturelle de la « gauche divine » dont certains membres de l'équipe de la revue font partie, et notamment de Carmen Alcalde. C'est d'ailleurs Ana Moix qui est la personne en charge de la section « culture » mais on trouve aussi la plume de María José Ragué, spécialiste de la

144 FUENTES, Gumer, « Reportaje. Niños, a la guerra. Niñas, a la cocina. El juguete inductor », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 42-43.

145 En effet, si l'on regarde le sommaire des numéros de *Vindicación* on constate que le nombre de pages consacrées à la culture dans chaque numéro est tout à fait significatif. Des 63 pages qui composent en moyenne chaque numéro, entre cinq et sept pages sont entièrement consacrées à la critique culturelle dans chaque numéro puis d'autres sections abordent aussi des questions culturelles, ce qui fait que presque un tiers du contenu de la revue est consacré à la culture.

contre-culture, journaliste, narratrice et dramaturge ou encore de Gumer Fuentes. Journaliste chevronnée et spécialisée dans la presse féminine, cette dernière est la responsable, comme nous l'avons déjà mentionnée, de la plupart des articles sur le cinéma espagnol analysé d'un point de vue historique.

Passionnée de cinéma, intérêt qu'elle cultivait avec son frère Terenci Moix, cinéphile invétéré¹⁴⁶, Ana Moix consacre une place de choix au septième art dans la section « culture » qui couvre en général deux pages, allant jusqu'à cinq dans certains numéros. Cet intérêt peut être interprété en effet par la sensibilité cinématographique dont fait preuve la « gauche divine » et les intellectuels de gauche en général, notamment concernant le cinéma d'auteur et les courants en vogue comme le cinéma français de la Nouvelle Vague ou le cinéma d'auteur italien. D'ailleurs comme le signale Carmen Peña Ardid, c'est surtout dans les critiques filmiques que le côté plus élitiste de la revue est plus de mise puisque la plupart des critiques concernent des films d'art et d'essai¹⁴⁷.

Notons que parmi les films recommandés, une grande quantité de productions étaient déjà sorties dans d'autres pays depuis longtemps mais arrivent en Espagne que très tardivement après la mort de Franco. C'était le cas par exemple du film *El Gran dictador*, chef d'œuvre de Charles Chaplin, que l'on peut visionner après trente-six ans¹⁴⁸, signale María José Ragué, ou de presque tous les films de Buñuel, comme *Viridiana*, des films français comme *Los niños terribles* de Jean Cocteau ou encore *El acorazado Potemkin*¹⁴⁹ de Serguéi Eisenstein, qui sort dans les salles espagnoles avec plus de quarante ans de retard.

Mais du point de vue de la critique féministe, c'est aussi dans le domaine du cinéma que le champ théorique féministe va se développer le plus, notamment grâce aux travaux pionniers des chercheuses anglo-américaines parmi lesquelles la déjà mentionnée Laura Mulvey. Toutefois, comme le signale Susan Martin-Márquez dans son livre pionnier sur l'approche théorique féministe dans le cinéma en Espagne, *Feminist Discourse and Spanish Cinema. Sight Unseen*, les débuts de la critique féministe du cinéma en Espagne ont été très liés aux groupes militants des femmes qui se sont bien souvent constitués en dehors de l'académie et du milieu cinématographique. Susan Martin-Márquez juge que la revue *Vindicación* a en

146 Durant les années 1960, Terenci Moix publie plusieurs essais sur le cinéma, Voir : MOIX, Ramón-Terenci, *Introducció a la història del cinema, 1895-1967*, Barcelona, Bruguera, 1967 ; Plus tard, il publie une collection sur le cinéma d'Hollywood. Notons que la seule participation à *Vindicación* fut également sur le cinéma hollywoodien.

147 PEÑA ARDID, Carmen, « La crítica feminista. La crítica de cine en *Vindicación Feminista* (1976-1979), un ejercicio de autoridad intelectual », dans ZECCHI, Bárbara (coord.), *Gynocine. Teoría de género, filmología y praxis cinematográfica*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, Colección Sagardiana. Estudios Feministas, 2013, p. 37.

148 RAGUÉ, María José, « Críticas. El gran dictador », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 3

149 MOIX, Ana, « La escalinata del "Potemkin": un póster para la revolución », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 13.

ce sens joué un rôle fondamental dans l'élaboration d'analyses filmiques féministes à travers des travaux comme ceux que nous avons déjà mentionnés de Gumer Fuentes, analysant le rôle des femmes dans les films espagnols de l'époque franquiste à la Transition, ou à travers les critiques des films espagnols ou internationaux¹⁵⁰. Dans la même optique que Susan Martin-Márquez, Carmen Peña Ardid affirme que la critique cinématographique déployée dans les pages de *Vindicación* n'est pas fondée sur des bases théoriques filmiques comme dans d'autres pays, mais sur une analyse plus personnelle, presque « intuitive », ce qui n'a pas empêché *Vindicación* de contribuer non seulement à recommander une série de films, mais également à devenir un véritable « soutien » de l'élaboration d'une analyse féministe sur les productions culturelles, notamment sur le septième art¹⁵¹.

De fait, composée de plusieurs critiques de longueur variable (en général trois voire quatre critiques tiennent sur une page mais, d'autres fois, un film peut occuper une page entière), la section « cine » est complétée par une liste de films recommandés sous le titre « Vindicamos » avec une mention spéciale « Vindicamos por posibles planteamientos feministas ». Sous cette mention se trouvent les productions qui remettent en question l'idéologie sexiste du patriarcat ou qui portent un regard « alternatif » sur les femmes. On trouve alors des titres tels que *La Raulito*, du réalisateur chilien Lautaro Murúa, film que María José Ragué détaille dans « Arquetipos feministas y planteamientos feministas en el cine », publié dans le premier numéro. Le film aborde la biographie de M^a Esther Duffou, *alias La Raulito* ou *La Pelada*, parce qu'elle porte des cheveux très courts, et fait référence à la question du genre et de la transgression des normes : « Su ambición máxima es llegar a ser jugador de fútbol, ser jugador del Bocca [...] ». *La Raulito* es una mujer que quiere ser un hombre, el problema es humano y la película es espléndida¹⁵² ». Dans la même veine, on recommande le film *Myra Breckinridge* de Sarne, « Un hombre que quería ser mujer¹⁵³ », dans lequel est abordé sans être encore conceptualisée la question de la « transsexualité », bien que le film s'avère à la fin très superficiel et sans cohérence, conclut Ragué. Enfin, on recommande parce que le film « sí constituye un verdadero planteamiento feminista », le long-métrage *Las chicas*, de la réalisatrice suédoise Mai Zetterling et sorti en 1968, qui raconte la tournée d'une troupe de théâtre composé de trois femmes qui jouent la pièce *Lysistrata* d'Aristophane. « Con ritmo, con agilidad, con amenidad, Mai Zeterling va planteando [...], todos los problemas cotidianos de la mujer [...] hasta comprender que está en

150 MARTIN-MÁRQUEZ, Susan, *Feminist Discourse and Spanish Cinema. Sight Unseen*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 11.

151 PEÑA ARDID, Carmen, « La crítica feminista. La crítica de cine en *Vindicación Feminista* (1976-979) », *op. cit.*, p. 35-36.

152 RAGUÉ, María José, « Arquetipos y planteamientos feministas en el cine », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 3.

153 *Idem*.

un mundo de hombres y que este mundo los hombres lo han hecho mal¹⁵⁴ » nous dit María José Ragué. En effet, on voit à travers ces exemples que les critiques élaborées dans les pages de *Vindicación*, à l'instar des premières études féministes sur les pratiques filmiques, se concentrent d'une part, sur l'agence (qui a produit le film) et d'autre part sur la représentation (comment les femmes y sont représentées¹⁵⁵).

Si dans l'industrie culturelle les inégalités sont toujours de mise dans un univers très masculin, rappelle la revue, c'est surtout l'industrie du cinéma qui compte le moins de femmes notamment aux postes de direction tout comme le milieu de la télévision¹⁵⁶. C'est pourquoi *Vindicación* s'adonne à montrer les productions cinématographiques réalisées par des femmes, notamment dans une perspective féministe. *Yo soy mía*, (Io sono mia), de la réalisatrice italienne Sofia Scandurra, en est le meilleur exemple.

Le film, qui raconte l'histoire d'un couple dont les rapports entre partenaires sont inégaux, est mentionné à maintes reprises dans la revue. Gumer Fuentes lui consacre d'abord un article intitulé « La primer película feminista rodada en España », puisque le film italien a été entièrement tourné sur la Costa Brava. Dans le texte, la journaliste cite quelques extraits d'une interview de Lú Leone, responsable de production du film, qui évoque les difficultés à trouver des professionnelles femmes dans tous les métiers de la production du film car toute l'équipe était composée exclusivement de femmes, un choix qu'elle défend sans complexe : « rechazamos al hombre dentro de nuestro mundo profesional como hasta hace bien poco ese universo falocrático e inexpugnable nos rechazaba a nosotras¹⁵⁷ ».

154 *Idem*.

155 Voir également, ZECCHI, Barbara, *Desenfocadas. Cineastas españolas y discursos de género*, Barcelona, Icaria, 2014. Sur une vision qui essaie de récupérer les contributions des femmes en Espagne, nous renvoyons à CASCAJOSA VIRINO, Concepción (ed.), *A New Gaze. Women Creators of Film and Television in Democratic Spain*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2015.

156 Comme le note *Vindicación* : « En la plantilla de televisión no hay una sola mujer redactora Jefe, porque las que podrían serlo tienen fama de progresistas, se interesan por la política y no muestran ninguna curiosidad por las recetas de cocina », « El Bunker de televisión contra las mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 58.

157 FUENTES, Gumer, « La primer película feminista rodada en España », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1978, p. 8.

Quelques numéros plus tard, Ana Moix lui consacre une critique et définit le film comme étant également 100% féministe¹⁵⁸. Le film est en effet l'un des exemples les plus paradigmatiques de ce que représente le cinéma féministe à cette période autant par la composante personnelle des équipes de production (des femmes militantes) que par les thèmes abordés, une sorte de résumé des thèmes les plus brûlants du mouvement féministe tels que le viol, l'incompréhension dans le couple, la séparation, la question de l'avortement ou encore l'insatisfaction sexuelle féminine. Ainsi, certains films restent parfois seulement dans l'énumération des éléments de l'aliénation des femmes, bien que ce ne soit pas le cas, comme le souligne Ana Moix, du film italien. Des sujets que l'on retrouve de nouveau dans les films présentés lors de la IX^{ème} Semaine Internationale du Cinéma d'Auteur à Benalmádena, (Málaga) qui consacra un cycle au cinéma féministe¹⁵⁹ et dont parle *Vindicación* dans le numéro 18.



CINE FEMINISTA EN LA
IX SEMANA DE BENALMADENA

Enviada especial, CARMEN JIMENEZ

En esta IX edición de la Semana Internacional de Cine, los films feministas presentados se proyectaron incluidos en el ciclo Panorama Hoy que junto a los Santiago Álvarez, Homenaje a Ivens y Operación Apertura constituyeron el grueso del festival. Tómelo como las Hermanas Rojas... Señora



Antonietta Pizzorno, co-directora de «Economia de una relazione»

es esquemática ni simplista; refleja bien la forma de vida de un cierto estamento social nórdico, y consigue ser diversa.

Histoire d'A

Dirigida por Charles Belmont y Marielle Issartel, se trata de un producto del G.I.S. (Grupo de Información de Salud) dirigido por médicos militares, gerentes de la paramedicina y usuarios interesados en el problema de la salud y la calidad de las condiciones de trabajo. La A, viene, pues, de aborto que, en palabra del equipo, tiene que ser desdramatizado y hacerse admitir como acto médico. Siguiendo estas premisas, se nos muestra la preparación y realización de un aborto según el método Khama sencilla y detalladamente explicado en todas sus fases. Al mismo tiempo, grupos de estudiantes, enfermeras, amas de casa, madres solteras, denuncian al hipocritismo de la medicina, convirtiéndose por el derecho a controlar el propio cuerpo.

Anatomía de una relación

Estas hermanas, más violetas que rosas, todo hay que decirlo, constituyen un Colectivo que continúa ya con una presencia activa en la vida cotidiana de la ciudad, en la educación de la mujer. *Tómalo como un hombre, señora*, es su primera película de ficción en común, con un equipo integrado exclusivamente por mujeres. Excluyendo el burdo erotismo que bien podría considerarse un recurso demasiado barato, muy comercial película sobre el proceso de concienciación feminista de una mujer mayor de cincuenta años. Harta del vacío, de su vida dedicada a *sus favores* con un marido y su importante universo burgués que la ignora, ella se libera y se libera a través de la seducción de los roles sexuales dentro del mismo esquema capitalista-patriarcal-sexista lo cual da lugar a toda una serie de muy interesantes imágenes. Con ella —y todas!— volvemos a la realidad, a la vida cotidiana, a los dichos roles, a los tabúes, lo trágico. Se agradece que hayan evitado el happy end de cuento de hadas, porque lo que pasó en la vida misma es muy otra cosa... para nosotras. La película tiene

Anatomía de una relación

Antonietta Pizzomo, —genovesa, licenciada en Filología Moderna, actriz de teatro, crítica de cine, y realizadora de cine pelucista— tiene la valentía y la estimulante desfachatez de mostrar una parte muy íntima de su historia más personal para reivindicar el aspecto original y diferente de sus relaciones. En esta ocasión, el tema de su libro es sus relaciones con Luc Moulet, co-director e intérprete de cine, cuestionadas por ella al ser meramente vaginales y orgásmicas. A partir de eso, y de las largas discusiones que se le siguieron, trata de explicar la importancia de potenciar el clítoris y cuantas alternativas eróticas sean diferentes al mero trámite de erección-petrificación-ejaculación al que se ve reducida la genitalidad de las relaciones hombre-mujer en esta sociedad repleta de cánones. En cada capítulo, ella nos muestra cómo la pareja está muy bien reflejada. Producto ejemplar de una cine independiente y de escasos medios, ella a sus demás virtudes le ha sumado difícil difusión e integración: hubo

Gauche: Fig. 93. « Cine », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 4.

Droite: Fig. 94. JIMÉNEZ, Carmen, « Cine feminista en la IX semana de Benalmádena », *Vindicación Feminista*, nº 18, décembre 1977, p. 10.

Il est aussi question de faire connaître les femmes réalisatrices espagnoles. Gumer Fuentes consacre un article intitulé « Mujeres detrás de las cámaras » aux quatre réalisatrices espagnoles les plus connues : Rosario Pi, Ana Mariscal, Josefina Molina et Pilar Miró¹⁶⁰.

158 Ana Moix définit le film en ces termes : « Película feminista de cabo a rabo : está basada en una novela escrita por una mujer, dirigida por una mujer con un equipo técnico integrado por mujeres y con argumentos que incluyen casi todos los puntos básicos del feminismo. Es decir, se trata de un film cien por cien militante sin que, por ello, resulten forzadas las situaciones a que se recurren », MOIX, Ana, « Yo soy mía », *Vindicación Feminista*, n°25, juillet 1978, p. 12.

159 JIMÉNEZ, Carmen, « Cine feminista en la IX semana de Benalmádena », *Vindicación Feminista*, nº 18, décembre 1977, p. 10.

160 FUENTES Gumer, « Mujeres detrás de las cámaras », *Vindicación Feminista*, septiembre 1977, nº 15, p. 14-15.

Vindicación interviewe aussi ces réalisatrices séparément : elle ouvre par exemple le premier numéro avec une interview de Josefina Molina à l'occasion de l'interdiction d'un programme réalisé par elle sur la sexualité qui montre de nouveau le décalage entre la permissivité du gouvernement pour les films érotiques et le tabou de parler de sexualité ouvertement¹⁶¹.

Ensuite, on trouve un entretien avec Cecilia Bartolomé à l'occasion de la sortie de son célèbre film ; *Vámonos, Bárbara !*¹⁶² ou encore un entretien avec à Helena Lumbreras¹⁶³, porte-parole du *Colectivo Cine Clase* (C.C.C¹⁶⁴), dont la plupart des réalisations sont nées dans la clandestinité.

Dans la section « culture » on trouve aussi des interviews d'autres stars de l'actualité, notamment des actrices, des écrivaines, des chanteuses ou encore des danseuses. On y trouve un entretien avec l'actrice Marilina Ross qui joue le rôle de *La Raulito*¹⁶⁵, avec l'actrice de théâtre Nuria Espert¹⁶⁶, ou encore l'écrivaine Felicidad Blanc, épouse du poète Leopoldo Panero¹⁶⁷, qui joue dans le film *El desencanto*, axé sur le personnage de la veuve d'un grand poète, figure à laquelle s'attache de nouveau Maite Goicoechea et Amparo Tuñón, un peu plus tard¹⁶⁸. Dans les entretiens, de manière générale, les femmes ne sont pas interrogées sur leur travaux à proprement parler mais sur leur vision du féminisme et sur les rapports hommes/femmes¹⁶⁹, sur la composante féministe de leur travail (œuvre littéraire, film,

161 « El programa – para mujeres-hecho por mujeres, y sobre mujeres-presenta a una Enriqueta Carballeira que habla de su experiencia sexual : de la primera menstruación, de su matrimonio, de su frigidez durante años por culpa de la mala preparación de ambos cónyuges. El programa – un piloto de prueba para la serie de televisión realizada por Josefina Molina – no ha sido autorizado en Prado del Rey, cosa por lo demás lamentablemente previsible », MONTERO, Rosa, « Josefina Molina : Serie de televisión abortada », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 59.

162 FUENTES, Gumer, « Vámonos, Bárbara », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 14.

163 GOICOECHEA, Maite, « El cine político como revulsivo », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p.5.

164 Le *Colectivo Cine Clase* était un collectif de jeunes réalisateurs, communistes pour la plupart, qui concevaient le cinéma comme un outil de lutte. Helena Lumbreras, dont le H fut ajouté ultérieurement par la réalisatrice, l'une de ses fondatrices, fut également une des premières réalisatrices à porter un regard féministe en même temps qu'un regard de classe sur les productions filmiques comme lorsqu'elle aborde la question des femmes des prisonniers politique en insistant sur la question de leur rôle et leurs revendications dans les mouvements militants. PRIETO SOUTO, Xose Antonio, *Prácticas filmicas de transgresión en el Estado español (tardofranquismo y transición democrática)*, Thèse inédite en Communication audiovisuelle, sous la direction du Professeur José Manuel Palacio Arranz, soutenue le 28 janvier 2016 à l'Université Carlos III de Madrid p. 453.

165 JIMÉNEZ, Carmen, « Marilina Ross se enfrenta a su personaje », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 5-7.

166 RAGUÉ, María José, « Nuria Espert : “Tengo esperanza en una noosfera de hombres y mujeres...” », *Vindicación Feminista*, n° 4, octobre 1976, p. 8.

167 MONTERO, Rosa, « La desencantada melancolía de llamarse Felicidad Panero », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 6-7.

168 GOICOECHEA, Maite, Tuñón, Amparo, « Felicidad Blanc, la conciencia lúcida de una generación », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 8-9.

169 FUENTES, Gumer, « Marguerite Duras : No creo en el cine, sólo creo en la alegría », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 9.

interprétation), les obstacles qu'elles ont dû franchir du fait d'être femme dans ce milieu¹⁷⁰ ou encore sur les sacrifices qu'elles ont dû faire en raison de leur métier ou les difficultés pour acquérir une reconnaissance internationale¹⁷¹.

Dans la deuxième rubrique de « Cultura », à l'instar du « cinéma », la partie « libros » est composée de plusieurs critiques puis d'une sélection de livres recommandés sous le titre « Vindicamos », où l'on voit une volonté de mettre en avant les livres écrits par des femmes. Ana Moix, chargée de la plupart des critiques littéraires, propose un regard personnel, littéraire et intime à la fois, mélangeant analyse littéraire plus formelle (style, références littéraires, intrigue, personnages, etc.) et biographie de l'auteure concernée, en entrant parfois dans la psychologie de l'écrivaine. Il s'agit souvent de livres d'écrivaines étrangères dont les traductions en espagnol viennent d'être publiées pour la toute première fois en Espagne. On y trouve des personnalités qui seront évoquées dans d'autres sections telles que Virginia Woolf dont l'œuvre, le rappelle Ana Moix dans un article sur l'écrivaine anglaise intitulé « Virginia Woolf y el Grupo de los Bloomsbury¹⁷² », n'a été traduite en espagnol que très récemment. Notons aussi que la plupart des ouvrages des écrivaines étrangères qui commencent à être publiés ou réédités en Espagne comme Virginia Woolf, Sylvia Plath, ou encore Doris Lessing, sont traduits par une partie des collaboratrices de la revue telles que Marta Pessarrodona, Anna Becciu ou encore Ana Moix.

Si la rubrique « culture » est aussi le témoin du bouillonnement culturel que connaît l'Espagne, notamment dans les grandes villes de Madrid et de Barcelone dans les années soixante-dix, il n'en reste pas moins que la culture se heurte encore aux limites d'une liberté d'expression qui n'est pas encore totalement restaurée comme le dénonce *Vindicación* en relayant l'arrestation en décembre 1977 d'Albert Boadella, directeur de la troupe de théâtre, *Els Joglars* (Los juglares), en raison son œuvre *La Torna*, qui raconte le conseil de guerre instruit contre le citoyen apatride, Heinz Chez, exécuté le même jour que l'anarchiste Salvador Puig Antich, preuve que la liberté d'expression est encore loin d'être effective affirme *Vindicación*¹⁷³.

170 Ainsi, par exemple, Maite Goicoechea demande à Helena Lumberras : « ¿ Cuántas barreras de obstáculos has superado, cuántos trabucos y golpes bajos has tenido que encajar por el hecho de ser mujer en una profesión considerada como un coto cerrado para hombres “brillantes” ? », GOICOECHEA, Maite, « El cine político como revulsivo », *op. cit.*, p.5.

171 Gloria Fuertes s'exprime en ces termes : « Claro, ser una mujer ha sido un obstáculo. De haber sido hombre me hubieran reconocido mucho antes. Una mujer para que sea reconocida como pintora, música, escritora, investigadora [...] años atrás e incluso ahora, tiene que ser una fuera de serie. En cambio, el mundo está lleno de famosos mediocres », MOIX, Ana, « Gloria Fuertes : poeta para niños o el difícil encanto de peinarse canas a los 12 años », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 40-41.

172 MOIX, Ana, « Virginia Woolf y el grupo de los Bloomsbury », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 7-8.

173 GOICOECHEA, Maite, « Teatro. Detención de Albert Boadella. Un macherazo a la libertad de expresión », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 10.

6.4. DÉFIER LA VIOLENCE SYMBOLIQUE : À LA RECHERCHE D'UNE ARCHÉOLOGIE FÉMININE

Si *Vindicación Feminista* s'efforce d'une part de critiquer la culture dominante et, d'autre part, de faire référence aux productions culturelles réalisées par les femmes montrant de la sorte les potentialités féminines, certaines collaboratrices vont aussi porter une réflexion plus profonde sur les mécanismes qui favorisent ou empêchent la créativité féminine et sur les causes de l'invisibilité des femmes dans la culture ou dans l'histoire de l'art. Autrement dit, *Vindicación Feminista* va soulever très tôt la question du canon qui fait du masculin, de l'« homme », le référent universel et qui provoque l'invisibilité des productions féminines dans le domaine culturel. Mais c'est aussi du récit de l'Histoire que les femmes semblent avoir été effacées, notera très tôt *Vindicación*. D'où la volonté de la revue d'y remédier à travers des actions que nous pouvons qualifier de « tâches mémorielles » afin de récupérer une généalogie féminine et féministe.

6.4.1. « ¿ POR QUÉ NO HA HABIDO MUJERES GENIO ? »

Avec cette question débutant un long article¹⁷⁴, Montserrat Roig abordait le sujet de la création féminine. L'article n'est pas sans rappeler celui paru seulement quelques années auparavant, « *Why Have There Been No Great Women Artists ?* », (« Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grands artistes femmes ?¹⁷⁵) dans lequel l'historienne de l'art étasunienne Linda Nochlin s'interrogeait sur la question de la production culturelle et de la présence des femmes dans l'histoire, texte qui posait les bases théoriques de la recherche féministe dans l'histoire de l'Art. Dans son article, Linda Nochlin, comme Montserrat Roig, pointait le silence de l'historiographie hégémonique sur les ouvrages des femmes tout en réfléchissant sur les conditions de production des ouvrages ainsi que sur les institutions sociales qui interdisent, encouragent ou qui classent certaines catégories d'individus y compris les femmes (pour illustrer cette idée Linda Nochlin examinait, entre autres, l'accès difficile au nu féminin ou masculin pour les artistes femmes¹⁷⁶). Réflexions qu'il fallait lire, comme elle l'exprime quelques années plus

174 ROIG, Montserrat, « Por qué no ha habido mujeres genio ? », *Vindicación Feminista*, op. cit..

175 Le texte original fut écrit en 1971. Pour cette partie, nous avons utilisé la version française recueillie dans NOCHLIN, Linda, *Femmes, art et pouvoir*, Paris, Jacqueline Chambon, 1993.

176 NOCHLIN, Linda, « Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grands artistes femmes ? », dans NOCHLIN, Linda, *Femmes, art et pouvoir*, op. cit., p. 218-219.

tard, à la lumière et avec l'impulsion du contexte de la naissance du mouvement de libération des femmes¹⁷⁷.

Dans le même ordre d'idées, se trouve l'article de Montserrat Roig qui se détache par l'avancée de ses réflexions, abordant des questions qui ont ensuite alimenté des réponses telles que celles de la « Guerrilla Girl » dénonçant le peu de place accordée aux femmes artistes dans les musées et par opposition le grand nombre de peintures consacrées aux femmes dans leurs collections¹⁷⁸.

L'article de Roig s'ouvre en racontant l'anecdote à l'origine du texte : « No hace mucho tiempo conocí a un bello ejemplar de intelectual *a la francesa*, cartesiano y a la vez modelando por el Mayo del 68. [...] Todo iba a pedir de boca hasta que tocó el *tema*. Quiero decir el tema de la *mujer* ». Partagé entre le malaise et le sentiment d'être agressé, le français tente de bredouiller quelque chose, continue Montserrat Roig, puis il lance : « -A ver, explícame por qué no ha habido ninguna mujer como Einstein », ce à quoi l'auteure répond : « -Y explícame tú dónde estaría tu Einstein si en su época hubiera nacido negro ».

Sur ce ton mi-ironique, mi-sérieux, Montserrat Roig poursuit l'article s'attachant, dans une première partie, à la question de la masculinité, sujet très récurrent chez l'écrivaine, notamment à la question du pouvoir, puisque la difficulté des hommes – même les plus modernes – réside dans leur difficulté à remettre en cause leur propre statut de « patriarche », affirme l'écrivaine Montserrat Roig¹⁷⁹. En fait, elle répond au Français par un raisonnement qu'elle avait déjà utilisé plusieurs fois pour faire comprendre aux hommes, en l'occurrence, aux militants du PSUC, leurs privilèges :

No se trata de que el hombre sea opresor por naturaleza pero que interpreta el papel de opresor. Mientras no se tenga conciencia de que se está representando ese papel, de la misma manera que nosotros los blancos pertenecemos a una raza opresora – y eso es algo que tenemos que admitir – y que nunca seremos negros por más que lo queramos. Y eso no quiere decir que en nuestra vida hayamos dado nunca latigazos a un negro o que hayamos nunca perseguido a un negro, pero que pertenecemos a una raza opresora que durante siglos, siglos y siglos ha estado condenando a otros pueblos de otras razas a la marginación, a la persecución, a la aniquilación total. De esta misma manera, el hombre tiene que saber por qué interpreta el papel de opresor¹⁸⁰.

177 NOCHLIN, Linda, « Introduction » dans *Ibid.*, p. 8.

178 « Guerrilla Girls » est un collectif de femmes artiste né en 1985. L'objectif du groupe était de dénoncer la position subalterne des femmes dans l'institution artistiques. L'une des actions les plus célèbres fut la création de l'affiche en 1989 avec la célèbre phrase *Do women have to be naked to get into the Met Museum ? Less than 5% of the artists in contemporary art sections are women, but 85% of the nudes are female* (Les femmes doivent-elles être nues pour entrer au Musée du Met ? Moins de 5% des artistes des sections d'art contemporain sont des femmes, mais 85% des nus sont des femmes). RECKITT, Helena (ed.), *Arte y feminismo*, Londres, Phaidon, 2010, [Titre original : *Art and Feminism*, première édition, 2005], p. 153.

179 ROIG, Montserrat, « Por qué no ha habido mujeres genio ? », *op. cit.*, p. 25.

180 Propos de Montserrat Roig, septembre 1977, cité dans GARCIA, Betsabé, *Con otros ojos*, *op. cit.*, p. 317.

On notera par ailleurs dans les propos de Montserrat Roig le parallélisme entre l'oppression des hommes sur les femmes et l'oppression de la race blanche sur les autres races ce qui traduit déjà une réflexion que l'on retrouve dans d'autres textes sur l'imbrication des différentes formes de l'oppression.

Dans un deuxième temps, Montserrat Roig se penche sur le cœur du sujet, à savoir les causes de cette supposée absence de femmes dans la culture et l'art. Les réponses il faut les trouver, note l'écrivaine, du côté des questions notamment matérielles, en particulier la maternité, qui ont entravé la création chez la femme¹⁸¹. Pour Montserrat Roig, comme l'avait pointé Virginia Woolf cinquante ans plus tôt, l'indépendance économique de la femme constitue un prérequis essentiel à son épanouissement créatif¹⁸². La dernière question que Montserrat Roig soulève est celle de la construction « androcentrique » de l'Histoire, c'est-à-dire l'invisibilité des femmes en général et des femmes artistes en particulier au cours de l'Histoire car les standards de l'art ont été définis par la culture dominante¹⁸³. La première tâche pour y remédier est ce que Linda Nochlin appelle une approche « positive », autrement dit la récupération d'une production féminine qui viendrait s'ajouter au canon « androcentrique ». Mais la question est beaucoup plus complexe, comme le révèle Nochlin mais aussi Roig. Il ne s'agit pas, ou pas seulement, affirme Nochlin, de se pencher sur les artistes femmes mais de « révéler les structures et les opérations élaborées pour marginaliser certaines formes de production artistique et en privilégier d'autres¹⁸⁴ ». La tâche pour les femmes est ardue et longue, il s'agit de combattre des siècles de stéréotypes mais « en un primer estadio de nuestra liberación, la conciencia de ser mujeres nos obliga a convertirnos en arqueólogas de nuestro sexo. Bucear en la prehistoria de nuestro cuerpo, denunciar la parcialidad de la tradición y de la cultura que nos han enseñado¹⁸⁵ » signale l'écrivaine catalane.

181 « Es imposible imaginar a un Beethoven pariendo año tras año, a Einstein especulando sobre la teoría de la relatividad entre críos que lloran, a Miguel Angel trabajando en la Capilla Sixtina mientras cada tres horas tiene que dar de mamar a sus hijos. Hay una imposibilidad física, real, que ha mantenido a la mujer apartada del campo de la creación », ROIG, Montserrat, « Por qué no ha habido mujeres genio ? », *op. cit.*, p. 27.

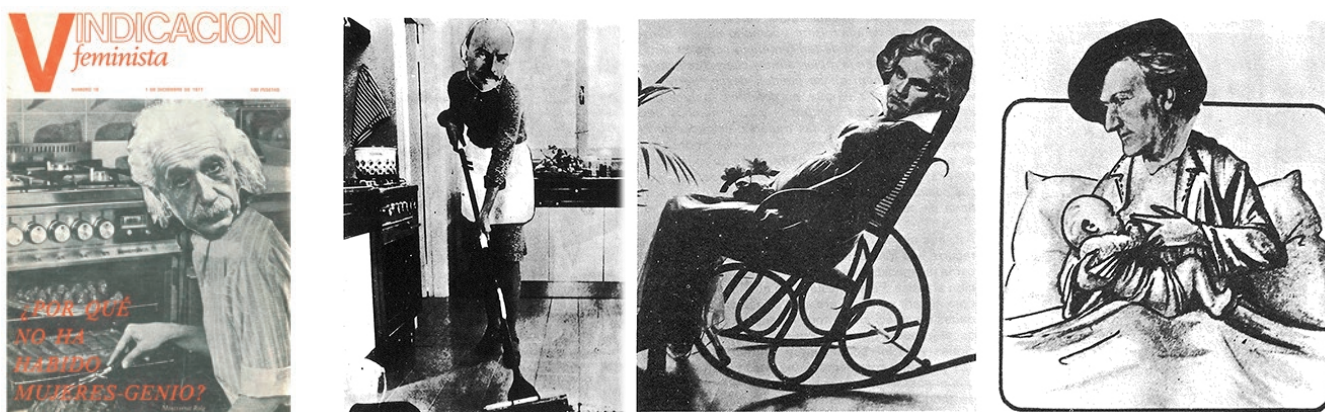
On notera au fil des pages de la revue que la question de la maternité est souvent présentée comme contraire à l'épanouissement féminin. De fait, une vision alternative de la maternité y est absente. Il faut lire cette question comme le reflet d'un discours prépondérant au sein mouvement féministe sur la maternité qui s'est construit comme réaction à la sublimation de la maternité faite par le régime franquiste comme l'unique voire obligatoire voie d'épanouissement des femmes.

182 Soulignons que ces questionnements puisent également dans le propre vécu de Montserrat Roig comme femme et comme écrivaine. Comme le signale Betsabé García, auteure de la dernière biographie sur l'écrivaine catalane, Montserrat Roig raconte à plusieurs reprises ses angoisses liées au fait de vivre avec l'insécurité matérielle des collaborations intermittentes et de devoir assurer le quotidien pour elle et ses deux enfants, et en même temps, le besoin de disposer d'assez de temps et d'espace pour pouvoir écrire, notamment des romans. GARCÍA, Betsabé, *Con otros ojos*, *op. cit.* p. 170.

183 « Qué sabemos de tantas y tantas mujeres, de lo que han pensado, de lo que han hecho, qué sabemos de la historia de sus sentimientos, de su elaboración – y eso es también cultura, si la historia no ha sido escrita por ellas ? », ROIG, Montserrat, « Por qué no ha habido mujeres genio ? », *op. cit.*, p. 27.

184 NOCHLIN, Linda, « Introduction », *op. cit.*, p. 7.

185 ROIG, Montserrat, « Por qué no ha habido mujeres genio ? », *op. cit.*, p. 27.



Gauche: Fig. 95. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977.

Droite: Fig. 96. ROIG, Montserrat, « Por qué no ha habido mujeres genio ? », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977.

Retrouver les femmes cachées de l'histoire c'est ce à quoi s'adonne la section « Sin miedo a volar », rubrique coordonnée par Marta Pessarrodona dont le titre fait référence, en détournant celui du roman *Fear of Flying* de l'écrivaine étasunienne Erica Jong publié en 1973¹⁸⁶, et que l'écrivaine catalane traduit en espagnol en 1977 sous le titre de « Miedo a volar¹⁸⁷ ». La rubrique démarre dans le troisième numéro de la revue (septembre 1976) et elle continue sans interruption jusqu'au dix-neuvième numéro (janvier 1978), ce qui fait de cette rubrique une des plus longues. Si la section est coordonnée par l'écrivaine catalane Marta Pessarrodona, d'autres collaboratrices y participent comme l'argentine Anna Becciu, mais aussi María José Ragué ou encore Antonina Rodrigo.

La section retrace la biographie et les ouvrages de figures d'exception, qui ont marqué leur époque bien que certaines soient tombées dans l'oubli. Il s'agit de femmes qui dans divers domaines d'activité (littérature, politique, arts, etc.) ont défié les normes de genre, ont lutté contre les conditionnements sociaux et parfois, ont mené un long combat pour la reconnaissance des droits des femmes, mais aussi pour la dénonciation d'autres injustices.

Tous les portraits de femmes de « Sin miedo a volar », offrent un récit plutôt biographique où vie et œuvre s'entremêlent. Les articles nous plongent dans le contexte social dans lequel ou contre lequel ces femmes ont dû se battre. Il n'est pas question de s'attarder sur le côté anecdotique des expériences des femmes, bien que les textes évoquent de nombreux aspects intimes de leurs vies, mais plutôt de souligner l'impossibilité de dissocier l'analyse de la production artistique ou du parcours professionnel – question qui est d'ailleurs soulevée

186 Roman érotique écrit à la première personne, *Fear of Flying* aborde la question de la sexualité féminine à travers les fantasmes sexuels de la protagoniste.

187 « El título de esta sección lo debemos a Erica Jong (poeta/novelistas norteamericana a la que nos referiremos extensamente en el futuro), cuya aportación al feminismo y a la novela contemporánea se titula *Fear of Flying* (1974). Como el nombre de la sección indica hablaremos de mujeres que no temieron, o no temen, el “vuelo”, y de algunas cuyo vuelo fue un error », PESSARRODONA, Marta, « Mary Wollstonecraft (1759-1797) : un comentario », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 48.

lorsqu'il s'agit d'interviewer des artistes ou des intellectuelles contemporaines – du contexte de production des protagonistes et de leur propre vécu. Les rédactrices essaient de rompre aussi avec une vision traditionnelle du processus de création, liée à l'image du « génie », détaché du contexte matériel dans lequel vit le créateur, qui n'est pas sans rappeler les dessins de Nuria Pompeia accompagnant le texte de Montserrat Roig. Ici c'est le contraire qui est recherché : il est question de montrer dans quelle mesure la vie, au sens large, marque l'œuvre. Présentées de cette manière, les biographies de ces femmes permettent de se concentrer sur les obstacles qu'elles ont dû franchir, les difficultés qu'elles ont rencontrées, mais aussi les stratégies qu'elles ont employées pour rompre avec le carcan de la société patriarcale parce qu'elles n'étaient pas mariées, parce qu'elles se sont engagées en politique, parce qu'elles étaient artistes dans un univers d'homme, parce qu'elles étaient mères célibataires, ou encore parce qu'elles aimaient d'autres femmes. D'ailleurs, souvent incomprises par leur époque, beaucoup d'entre elles essayèrent parfois sans y parvenir, de mettre fin à leurs jours.

Marta Pessarrodona inaugure la section en consacrant le premier numéro à la vie de l'auteure de *Vindication of the Rights of Woman*, l'Anglaise Mary Wollstonecraft¹⁸⁸. Non traduit en espagnol¹⁸⁹, l'œuvre de l'écrivaine anglaise comporte au-delà des écrits analysant la condition des femmes, comme son célèbre manifeste, une riche production de romans gothiques qui inspira d'ailleurs d'autres écrivains contemporains de l'auteure, notamment les écrivains romantiques. Cependant, Marta Pessarrodona se focalise davantage sur la vie de la romancière plus que sur son œuvre puisque, comme la plupart des femmes présentées dans la rubrique, Mary Wollstonecraft eut une vie très hasardeuse.

Ana Moix prend à son tour la plume pour se pencher sur la biographie de l'écrivaine américaine Nathalie Clifford Barney, soulignant le rôle qu'elle eut dans le milieu intellectuel et artistique de l'époque à Paris où elle tint l'un des salons littéraires les plus célèbres où défile le gratin du monde littéraire et artistique féminine comme la romancière Colette, une de ses multiples amantes, mais aussi le fait qu'elle ait réussi à vivre librement, « sin máscara¹⁹⁰ ». Traductrice en espagnol de l'œuvre de la poétesse Sylvia Plath, la poétesse argentine Anna Becciu dédie un numéro de la section à sa biographie. Elle met en valeur son talent et sa forte sensibilité mais aussi ses peurs et ses angoisses vitales qui finissent par accabler la jeune poétesse au point de mettre fin à ses jours à seulement trente ans¹⁹¹. Parmi les écrivaines espagnoles on trouve le portrait d'Emilia Pardo Bazán¹⁹² ou encore de Cecilia Böhl de Faber.

188 *Ibid.*, p. 48-51.

189 La première traduction eut lieu en 1994, publié par les éditions Cátedra, dans une édition coordonnée par Isabel Burdiel.

190 MOIX, Ana, « Natalie Clifford Barney (1876-1972): La Amazona », *Vindicación Feminista*, n°4, octobre 1976, p. 49.

191 BECCIU, Ana, Section, « Sylvia Plath (1932-1953) : una experta en autopsia », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 60.

192 RAGUÉ ARIAS, M^a José, « Doña Emilia de Pardo Bazán : un largo pero temeroso vuelo », *Vindicación Feminista*, n° 6, décembre 1976, p. 58-59.

Certes admiratifs, certains portraits n'en sont pas moins « critiques » mettant en lumière ce que les journalistes jugent comme des contradictions, voire des « trahisons » à la cause des femmes.

Dans « Doña Emilia Pardo Bazán : un largo pero temeroso vuelo », dans le sixième numéro, María José Ragué met en évidence la forte personnalité de l'auteure de *Los pazos de Ulloa*, une de ses œuvres les plus célèbres. C'est une auteure prolifique, romancière et essayiste hors pair dont les textes traitent d'innombrables questions concernant les femmes (éducation, maternité, travail des femmes, et même la cuisine). María José Ragué souligne toutefois ce qu'elle voit comme des contradictions, à savoir la défense fervente de la cause des femmes, notamment leur instruction et la réaffirmation de la maternité comme l'une des missions principales du sexe féminin¹⁹³.

D'autres numéros de la rubrique sont dédiés à des figures historiques de la lutte pour les droits des femmes et des opprimés telles Concepción Arenal¹⁹⁴. Antonina Rodrigo est une autre intervenante fondamentale de cette section. Historienne de formation, elle démarre dans la section avec un texte sur Mariana de Pineda¹⁹⁵, héroïne espagnole de la cause libérale au XIX^e siècle qui fut exécutée sous le règne absolutiste de Fernando VII, puis dans d'autres numéros elle s'intéresse à la députée républicaine Victoria Kent¹⁹⁶, à la peintre María Blanchard¹⁹⁷, ou encore aux femmes du monde du spectacle comme María Antonia Fernández, « La Caramba¹⁹⁸ ». Ces femmes constituent une partie de ses « silenciadas », les seize femmes espagnoles, héroïnes de plusieurs époques, qu'elle réunit dans son livre *Mujeres de España (Las silenciadas)*, publié en 1979, et dont le prologue est écrit par son amie Montserrat Roig¹⁹⁹.

193 María José Ragué conclut ainsi : « El vuelo de D^a Emilia fue largo y tal vez más que temeroso fue un vuelo contradictorio. Su mayor contradicción derivaba probablemente de que a pesar de sus privilegios de clase no dejaba de ser una mujer fuerte y valiente, pero una mujer que nació y vivió en la España a finales del siglo XIX y comienzos del XX », *Ibid.*, p. 59.

194 Nous devons noter que le numéro consacré à Concepción Arenal est écrit par une lectrice de *Vindicación* qui a spontanément écrit à la revue pour proposer le sujet, comme Marta Pessarrodona nous en informe dans le texte introductif où elle encourage d'autres lectrices à proposer d'autres figures. « Paloma Castañeda es una joven lectora madrileña de *Vindicación* que se dirigió a esta sección ofreciendo el trabajo que publicamos a continuación. [...] Asimismo esperamos que esta iniciativa estimule otras [...] », PESSARRODONA, Marta, « Concepción Arenal, una avanzada de su época », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 62.

195 RODRIGO, Antonina, « Mariana Pineda, romance de la libertad », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 50-52. En 1965, Antonina Rodrigo avait publié un travail sur l'héroïne libérale : RODRIGO, Antonina, *Maria de Pineda*, Madrid, Alfaguara, 1965.

196 RODRIGO, Antonina, « Victoria Kent : primer magistrado femenino en España », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977, p. 51-54.

197 RODRIGO, Antonina, « Inspiradora de burlas y desplantes, exaltada y admirada : Maria Blanchard », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 52-55.

198 RODRIGO, Antonina, « Maria Antonia Fernández, "La Caramba" », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 46-47.

199 RODRIGO, Antonina, *Mujeres de España (Las silenciadas)*, *op. cit.*

Si, comme le signalait Susan Martín-Márquez, dans les années soixante-dix en Espagne, la critique filmique féministe s'est développée principalement dans des groupes militants et à travers la revue *Vindicación*, le même phénomène se produit, à notre sens, dans d'autres domaines tels que l'histoire ou la littérature comme l'attestent les textes de la section. Marta Pessarrodona, Ana Moix, ou encore Antonina Rodrigo, tout comme Montserrat Roig ou Carmen Alcalde dans d'autres sections deviennent des historiennes avec une perspective de genre, avant la lettre. Si l'approche est peut-être moins rigoureuse, moins scientifique, l'intérêt documentaire est indéniable. Notons aussi que certains de ces travaux se nourrissent avec ce qui se fait dans d'autres domaines, en particulier à l'université, comme l'attestent les références aux travaux de Mary Nash ou de María Ángeles Durán, cités à maintes reprises dans les longs articles de *Vindicación* mais qui, comme dans le cas de Mary Nash, participent aussi très activement au mouvement féministe.

6.4.2. RECONSTRUIRE UNE GÉNÉALOGIE. LES FEMMES RÉPUBLICAINES DANS LES PAGES DE *VINDICACIÓN*: ENTRE HÉRITAGE ET RUPTURE

Si les femmes ont besoin de s'insérer dans une généalogie pour favoriser leur émancipation, ce sentiment est d'autant plus exacerbé chez les féministes espagnoles en raison de la longue dictature. De ce fait, la volonté de « récupérer » une généalogie et de se rattacher à une tradition féministe dont fait preuve *Vindicación* est tout particulièrement palpable dans le cas des femmes espagnoles engagées dans la vie publique entre 1931 et 1939, qui sont mises à l'honneur dès le premier numéro de la revue, afin de souligner l'existence d'un lien qui les unit malgré leurs différences. Des liens biographiques avec les femmes républicaines sont également établis entre diverses collaboratrices de la revue à commencer par Lidia Falcón. En effet, les journalistes et écrivaines de *Vindicación* réfléchissent, à un passé dont elles sont d'une façon plus ou moins directe les héritières²⁰⁰. Leur relation à la Seconde République, en particulier, est selon Allison Taillot

200 La plupart des collaboratrices de *Vindicación Feminista* sont nées à l'exception de Lidia Falcón, de Carmen Alcalde et Antonina Rodrigo nées dans les années 1930, dans la période de l'après-guerre comme Montserrat Roig en 1946. Cette dernière s'exprime ainsi à propos des femmes républicaines : « La mujer republicana iba en camino de ser una mujer libre, era una inmensa posibilidad, un ejemplo para nosotras las mujeres que nacimos después de 1939 », ROIG, Montserrat, « La mujer : gran perdedora en el exilio », *Revista MERIDIANO 2000*, n° 14, Barcelona, juin 1976, p. 31, cité dans RODRIGO, Antonina, « Nuestras mujeres en la Guerra civil », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 31.

« génétique²⁰¹ » car il puise dans les biographies personnelles d'une partie de l'équipe de rédaction de la revue, et notamment d'une de ses fondatrices, Lidia Falcón : la plupart des femmes de sa famille se sont engagées d'une manière ou d'une autre dans la lutte pour les droits des plus défavorisés et des femmes, jouant, dans certains cas, un rôle très important dans la Seconde République²⁰².

Dans le premier numéro de *Vindicación*, Carmen Alcalde consacre un article de deux pages au rôle joué par les femmes dans la guerre d'Espagne, sujet qu'elle a largement traité dans le livre qu'elle vient de publier²⁰³. Dans ce texte intitulé « Las guerrilleras españolas del 36. Sepultadas en el olvido », la journaliste présente quelques parcours féministes qui ont été brisés par la guerre. Parmi ces portraits de femmes, on retrouve quelques figures très connues comme Margarita Nelken, députée du Parti Socialiste durant la Seconde République, puis durant la guerre, ou l'avocate et députée Victoria Kent ou encore Lida Odena, jeune militante communiste qui mit fin à ses jours à Grenade, avant l'arrivée des troupes franquistes dans la ville andalouse. Elle souligne à la fois les efforts personnels et collectifs de ces femmes militantes qui ont soutenu sans faille la cause républicaine puis qui ont été reléguées aux oubliettes de l'Histoire, y compris dans leur propre camp. Mais dans ces pages, Carmen Alcalde dénonce non seulement l'oubli auquel ces femmes ont été condamnées, mais également le fait qu'elles ont dû renoncer à la lutte féministe en faveur du soutien à la guerre. Le contexte et l'urgence ont entravé ce « titubeante feminismo ibérico » des années vingt et du début des années trente²⁰⁴, comme le signale l'auteure en reprenant le titre de l'ouvrage féministe de Maria Aurèlia Capmany dans lequel elle a collaboré. Les féministes ont donc dû abandonner leurs propres combats pour se rassembler autour de leurs camarades de parti. « Ser útil para la guerra » était le slogan du moment qui s'adressait davantage aux femmes qui devaient faire preuve d'un esprit de sacrifice. Comme le signale Carmen Alcalde : « siempre que se ha iniciado con alguna fuerza un movimiento feminista, consciente y preparado ha sido utilizado por los dirigentes políticos que necesitaban para sí el enorme potencial femenino que podían movilizar sus líderes²⁰⁵ ». Ce furent d'ailleurs les femmes militantes les plus célèbres, telles que Dolores Ibárruri dite *La Pasionaria*, Victoria Kent ou encore Margarita Nelken, qui ont le plus encouragé les femmes à se mobiliser pour la guerre au détriment

201 TAILLOT, Allison, « Féminisme et générations en Espagne : le féminisme génétique de Lidia Falcón », dans FISBACH, Erich et RABATÉ, Philippe, (éd.), Dossier : « Les générations dans le monde ibérique », Revue *HispanismeS*, n° 8, 2016, p 179-191.

Disponible en ligne :

http://www.hispanistes.fr/images/PDF/HispanismeS/Hispanismes_8/13_Taillot_Allison_HispanismeS_8.pdf

202 TAILLOT, Alison « De Carlota O'NEILL à Lidia Falcón : Le féminisme de la Transition entre héritage et rupture », *op. cit.*, p. 49.

203 ALCALDE, Carmen, *La mujer en la guerra civil española*, *op. cit.*

204 ALCALDE, Carmen, « Guerrilleras del 36. Mujeres sepultadas en el olvido », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 60.

205 *Ibid.*, p. 61.

de la cause féministe. Cette aide s'est révélée de premier ordre, voire indispensable, pour le camp républicain tout au long de la guerre. Pourtant, affirme la journaliste, l'issue du conflit n'a pas permis de connaître la suite de ces parcours militants. Carmen Alcalde se demande dans l'article si, au cas où les républicains avaient gagné la guerre, les femmes auraient pu continuer les combats pour l'émancipation féminine qu'elles avaient commencés quelques années auparavant ; ou si elles auraient été à nouveau reléguées au second plan dans la vie politique et sociale, après avoir défendu au prix de leur vie, la cause républicaine.

On relèvera également l'ambivalence avec laquelle elle s'exprime tout au long de l'article en parlant des femmes politiques républicaines : elle souligne leur courage tout en remettant en cause la force de leurs engagements féministes, notamment lorsque la guerre fut déclenchée et qu'elles se sont ralliées à la cause républicaine ou lorsque la députée républicaine Victoria Kent s'est opposée au droit de vote des femmes. La dernière phrase de l'article nous semble particulièrement révélatrice quant à la dimension « transgénérationnelle » des enjeux féministes, mais également quant aux motivations ultimes de Carmen Alcalde lorsque elle mobilise ce passé :

Entender que el feminismo es política, la única, que es para la mujer su razón de lucha, costará en nuestro país todavía quizá largos años. El debate que es hoy enconado se prolonga desde antiguo, aunque algunos no lo sepan²⁰⁶.

L'article tente de tirer la sonnette d'alarme comme c'est le cas aussi dans d'autres articles, – nous voyons cette question de nouveau dans l'article, « Las mujeres no votaron a sus rendtores » en rapport aux élections générales de juin 1977 – afin de ne pas tomber deux fois dans le piège des partis politiques qui promettent aux femmes la libération de toutes et tous une fois que le nouvel ordre social et politique sera instauré. À travers les mots de la journaliste, il s'avère évident que l'enjeu chez les femmes repose dans leur capacité à distinguer le véritable ennemi, contrairement à ce qui se produisit dans le passé : « así, las mujeres – en parlant des femmes républicaines – no luchaban contra sus enemigos, sino contra los enemigos de sus enemigos ». Puis à choisir le bon combat, le combat féministe, comme Lidia Falcón l'affirme dans l'introduction du livre de Carmen Alcalde *La mujer en la guerra civil* : « La obra de Carmen Alcalde es [...] el testimonio meditado, objetivo, de una contradicción insalvable : tomar la opción política del feminismo o traicionar a su sexo²⁰⁷ ». Une leçon qui semble avoir été apprise par une partie du mouvement féministe comme le souligne Lidia Falcón plus tard « las feministas no cayeron en la trampa de sus predecesoras » en se référant aux élections de juin 1977.

206 *Idem.*

207 FALCÓN, Lidia, « Prólogo », dans ALCALDE, Carmen, *La mujer en la guerra civil española*, op. cit., p. 20-21.

Relevant de la même démarche que l'article de Carmen Alcalde se trouve l'article d'Ana Estany, « 1936 : mujer vota al Frente Popular de izquierdas²⁰⁸ » où l'auteure mentionne la Campagne du *Frente Popular* en février 1936 dans laquelle, bien que les femmes viennent d'obtenir le droit de vote, aucun parti ne fait une allusion particulière aux femmes. Anna Estany signale « indignadas aunque no sorprendidas vemos que no hay ninguna promesa expresa a la mujer ».

En raison de sa radicalité et de sa défense du « militantisme unique », *Vindicación* s'insère davantage dans la lignée idéologique de Teresa Claramunt et dans le courant des femmes anarchistes des années trente qui se cristallisa autour de l'organisation anarchiste *Mujeres Libres*. Celle-ci refusait le « double militantisme » et considérait indispensable la création d'une organisation spécifique de femmes en dehors des organisations collectives mixtes, partis ou syndicats. D'ailleurs, dans son numéro trois, *Vindicación* consacre un dossier spécial qui, en dépit de son titre « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil » se concentre particulièrement sur les femmes libertaires de cette organisation.

Le rattachement idéologique est d'autant plus marqué que l'auteure de l'article, Antonina Rodrigo, est elle aussi issue d'un milieu anarchiste. Le dossier est composé de plusieurs documents : un article et trois interviews. Dans l'article, Antonina Rodrigo évoque les combats féministes du XIX^e siècle en faisant allusion à Mariana Pineda, puis à l'ouvrage de Concepción Arenal jusqu'à la guerre d'Espagne où elle s'attarde sur l'organisation anarchiste *Mujeres Libres* avant et durant la guerre d'Espagne avec laquelle *Vindicación* entretient des affinités idéologiques fortes, puisque, comme *Mujeres Libres*, le groupe de *Vindicación* s'articule autour d'une revue.

208 ESTANY, Anna, « Hemeroteca : 1936 : mujer vota al Frente Popular de izquierdas », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 22-23.



DOCUMENTO

NUESTRAS MUJERES EN LA GUERRA CIVIL

ANTONINA RODRIGO

Suceso Portales: tratamos de captar el momento más oportuno para reemprender, en nuestra casa, las tareas que tuvimos que interrumpir a comienzos de 1939



Es curioso, cuando se habla de los movimientos feministas que actúan en el mundo en España, que se piense, entre todos, en el período prerrevolucionario... febrero-julio de 1936... y, en particular, en el que se refiere a la larga de nuestra guerra civil y que tuvo por marco la zona republicana. Sin embargo, desde la muerte de Comandante Jordá, en la segunda mitad del siglo pasado, hasta los años de los cuarenta, que dieron la victoria al General Franco (1939), los diversos esfuerzos de las activistas para poner al día a la mujer, respecto a sus derechos como persona humana y como ciudadana, habían perdido de los más variados argumentos y se habían refugiado en el campo de acción de la lucha feminista. Pero, hacia los valores del gran enfrentamiento, pasado... como a que se encontraran en los hechos conculcados al volver a la mujer... con la perspectiva de una mujer activa... Gaceta del trabajo de la Ley antes de transformarse a la mujer.



29

Gauche: Fig. 97. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 3, septembre 1976.

En haut: Fig. 98. RODRIGO, Antonina, « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil », *Vindicación Feminista*, nº 3, septembre 1976, p. 29.

Créée en avril 1936 par l'écrivaine Lucía Sánchez Saornil, la journaliste Mercedes Comaposada et par la femme médecin Amparo Poch y Gascón, *Mujeres Libres* fut la première revue anarchiste féminine. Les circonstances de la guerre puis la volonté de créer une organisation autonome vis-à-vis des hommes poussent les collaboratrices de la revue à créer l'organisation homonyme qui eut un rôle très actif durant la Révolution sociale espagnole de 1936 – elle arrive à réunir 20 000 militantes – et puis durant la guerre d'Espagne, jusqu'à sa disparition en février 1939. La revue est née également de la volonté de ses fondatrices de doter les femmes d'un organe d'expression féminin anarchiste autonome vis-à-vis des hommes. Cette volonté de s'affranchir des tutelles, en l'occurrence masculines, exprimée par Lucía Sánchez Saornil en parlant de l'organisation de *Mujeres Libres*²⁰⁹ et par *Vindicación* dans sa profession de foi²¹⁰, passe, dans les deux cas, par la collaboration exclusive avec des femmes.

209 « Porque creo que más urgente que organizarla (en parlant des femmes) [...], es ponerla en condiciones de comprender la necesidad de esta organización (faisant référence à *Mujeres Libres*), es que la mujer actúe en uso de su libertad sin tutelas ni coacciones », RODRIGO, Antonina, « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil », *Vindicación Feminista*, nº 3, septembre 1976, p. 31.

210 « Romper la alienación de los acostumbrados tutelajes », *Vindicación Feminista*, nº 1, juillet 1976, p. 2.

À la fin de la guerre, de nombreuses militantes anarchistes ont connu l'exil comme ce fut le cas de Suceso Portales, vice-présidente du Comité National de *Mujeres Libres*, qui le 29 mars 1939 prit le bateau depuis Valence pour l'Angleterre. Là-bas, en 1964, elle reprend les rênes de la publication de *Mujeres Libres* en ajoutant au titre original les mots « *en el exilio* », puis elle part avec son compagnon s'installer dans le sud de la France où elle rejoint une communauté d'anarchistes. C'est là-bas, près de la frontière espagnole, à Montady, où l'entretien avec Antonina Rodrigo a lieu. Dans l'interview, Suceso Portales se remémore son enfance, sa prise de conscience militante en tant qu'anarchiste puis en tant que femme. Antonina Rodrigo l'interroge également sur le rôle joué par les militantes anarchistes durant le conflit. Dans l'interview de Suceso Portales, puis de Sara Guillén, âgée de 17 ans au début de la guerre et issue d'une famille anarchiste puis anarchiste à son tour, et enfin de Teresa Pamies, militante communiste, la journaliste met en exergue, au-delà des innombrables tâches réalisées par les femmes durant la guerre civile, les difficultés rencontrées par ces dernières pour mener la double lutte, mais aussi les réticences de leurs camarades vis-à-vis de la cause des femmes en dépit d'un discours anarchiste au cœur duquel la liberté et l'émancipation sont défendues. Il nous semble évident que l'accent mis sur le parcours de *Mujeres Libres* puis les interviews réalisées au moment de l'écriture de l'article avec deux de ses militantes traduit une volonté plus déterminée de la part de la journaliste de leur rendre hommage. Si dans le cas de Carmen Alcalde, la reconnaissance des femmes républicaines est plus mitigée, chez Antonina Rodrigo le ton est nettement moins ambigu à l'égard de ces figures avec lesquelles le rattachement idéologique semble plus fort mais aussi par rapport à la défense de l'autonomie face aux hommes, marque du « militantisme unique » que *Vindicación* préconise.

Ce rattachement intergénérationnel se traduit également par l'utilisation du pronom possessif « *nuestras mujeres* » en parlant des femmes durant la guerre d'Espagne, alors que dans son titre Carmen Alcade utilise l'article défini « *la mujer* ». Enfin, le sous-titre du dossier – une phrase extraite de l'interview de Suceso Portales – attire notre attention une fois de plus sur le dialogue passé-présent. L'année 1976 se révèle à nouveau, à l'instar de l'année 1936, comme un moment charnière pour le devenir de l'Espagne et pour les femmes en particulier, une opportunité de reprendre les activités qu'elles durent interrompre à cause de la guerre. Alors que Suceso Portales est interrogée à propos de ses projets futurs, elle répond : « *seguir con mucha atención la evolución política de España y tratar de captar el momento oportuno para reemprender, en nuestra casa, las tareas que tuvimos que interrumpir a comienzos de 1939*²¹¹ ».

211 RODRIGO, Antonina, « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil », *op. cit.*, p.34.

C'est en effet dans ce contexte que les mots de Carmen Alcalde puis d'Antonina Rodrigo prennent tout leur sens. La mobilisation de ce passé correspond en quelque sorte à une stratégie d'autolégitimation du féminisme comme option politique à part entière, et de défense du « militantisme unique » comme seul positionnement résolument féministe. Ainsi, lorsqu'elles évoquent les rôles de femmes durant la Seconde République, les enjeux des élections de 1936 ou encore la place des femmes au sein des partis politiques, elles font ressortir les enjeux du présent à travers le miroir du passé « actualisé²¹² ». Pourtant, à leurs yeux, un changement significatif semble s'être opéré entre elles et les générations précédentes²¹³, à savoir le sentiment de n'avoir plus de temps à perdre, sentiment lié peut-être à ce nouvel avenir qui semble imminent et plein d'espoir en 1976, au début du processus politique. Le paragraphe qui clôt le livre *La mujer en la guerra civil española* est en ce sens très éloquent : « Los hombres siempre han pedido paciencia. Pero [...] el cincuenta y uno por ciento de todos los seres humanos parece haberla perdido²¹⁴ ».

212 « Las voces todavía vivas de Fifi, de Federica Montseny, de Victoria Kent, de Dolores Ibárruri, escuchadas personalmente por Carmen, analizadas sin temor ni piedad, nos dan el último testimonio de la ideología dominante en un pasado de actualidad », Lidia, FALCÓN, « Prólogo », dans ALCALDE, Carmen, *La mujer en la guerra civil española*, op. cit., p. 20.

213 ESTANY, Anna, Documento : « Sufragismo : las españolas brillaron por su ausencia », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977. L'article semble contradictoire car d'une part il affirme qu'en Espagne il n'a pas eu de véritable mouvement féministe mais en même temps y inclut une riche quantité de documents ainsi que des références à de nombreuses femmes qui ont contribué d'une façon ou d'une autre à dénoncer la situation des femmes et à lutter pour leurs autonomie vis-à-vis des hommes.

214 ALCALDE, Carmen, *La mujer en la guerra civil*, op. cit., p. 222. Notons que cette dernière phrase sera reprise un peu plus tard par Lidia Falcón dans l'article : FALCÓN, Lidia, « Se ha roto la paciencia de las feministas », op. cit., p. 4.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Tribune infatigable examinant en détail l'actualité politique et la situation des femmes dans la société, *Vindicación Feminista* encourage les femmes à passer à l'action et met à l'honneur celles qui le font. Très attentive à l'international, *Vindicación* tient aussi à faire œuvre de mémoire en renvoyant au passé républicain, mais c'est surtout à la critique culturelle et à la dénonciation de la violence que la revue consacre le plus grand nombre de pages. La place accordée à la culture s'explique par les centres d'intérêt et les professions des collaboratrices, écrivaines, journalistes ou traductrices pour la plupart, très liées au milieu culturel catalan. Ces deux sujets sont d'ailleurs étroitement imbriqués aux yeux des rédactrices. Les stéréotypes de genre des productions culturelles, la division genrée des jouets ou encore la sociabilisation de genre à l'école, sont autant d'éléments de la culture patriarcale voire d'une violence symbolique qui touchent tous les aspects de la société et qui témoignent de l'existence d'un ordre de genre hiérarchisé qui tolère voire justifie les violences faites aux femmes. De même, le parti pris par *Vindicación Feminista* pour rendre visible les violences faites aux femmes et la lecture que la revue fait de cette problématique ne peut pas se comprendre sans prendre en compte le contexte politique qu'ont connu les Espagnoles et les Espagnols, en référence aux violences provoquées par l'Etat franquiste. Autrement dit, l'engagement de *Vindicación* pour dénoncer les violences contre les hommes et les femmes s'inscrit dans les mobilisations d'une grande partie de la population, à commencer par les collaboratrices de *Vindicación Feminista*, contre l'appareil répressif franquiste y compris, et surtout, contre son système pénitencier. Or, *Vindicación Feminista* relie ces violences à une violence inhérente aux rapports hommes-femmes. Ainsi, la problématique de la violence permet à *Vindicación* à la fois de dénoncer la nature répressive du franquisme tout en la rattachant à une problématique plus vaste, celle de la violence patriarcale. C'est surtout dans cette dimension que l'élaboration discursive de *Vindicación* rejoint la pensée radicale internationale.

VINDICACIÓN DANS SES CONTEXTES TRANSNATIONAUX

INTRODUCTION DE LA QUATRIÈME PARTIE

Vindicación se caractérise par l'importance accordée aux combats féministes dans le monde mais également par la quantité d'informations venant des collectifs étrangers, en corrélation avec la dimension internationale que nous allons désormais examiner. Nous nous pencherons sur la diffusion internationale de la revue qui lui permet de relayer les événements des combats féministes espagnols au contexte du féminisme à l'international. Nous nous demandons aussi, comment elle a pu contribuer à créer un réseau féministe international basé sur la solidarité et l'entraide. Cette partie entend aussi étudier les relations de solidarité et d'amitié entre les revues homologues qui conduisent parfois à la mise en place de projets communs. L'étude de la correspondance nous permettra entre autres d'entrevoir un réseau dynamique d'échanges entre revues et maisons d'édition mais aussi de dessiner les contours d'une solidarité transnationale.

Au cœur des aspirations féministes, dès la naissance du mouvement au XIXe siècle, le rêve de créer une Internationale Féministe occupe la pensée des féministes. À l'instar du mouvement socialiste, les féministes sont saisies à la fin du XIXe siècle par l'idée internationaliste de l'union, la coopération et la solidarité entre tous les opprimés, en l'occurrence, les femmes. En ce sens, la deuxième vague du féminisme renforce l'objectif d'unir toutes les femmes du monde. Les années 1970 semblent alors constituer un nouvel élan pour ce rêve féministe. Mais comment vont-elles s'y prendre ? Quels facteurs vont permettre de mettre en place cette Internationale Féministe et vont aussi contribuer à sa courte vie ?

Enfin, si les parties précédentes ont permis également de comprendre la genèse et les liens entre les membres de l'équipe rédactionnelle, elles nous ont peu éclairé sur la perception de la revue dans le paysage militant. Nous nous proposons donc d'apporter des éléments aidant à comprendre les représentations dont fait l'objet *Vindicación*. Si certains de ces éléments ont un rapport avec le discours de *Vindicación*, ce sont surtout les éléments liés aux rapports au sein du mouvement féministe qui sont importants.

CHAPITRE 7

IDÉES EN MOUVEMENT : LA DIMENSION TRANSNATIONALE DE *VINDICACION*

Inscrite clairement dans une ligne internationaliste, en lien avec les slogans internationaux du moment, Femmes du monde, unissez-vous ! *Vindicación Feminista* souhaite devenir non seulement le porte-parole des féminismes de l'Etat espagnol mais aussi une plate-forme de contacts entre organisations et collectifs de différentes nationalités. Or, l'intérêt de *Vindicación* pour les questions internationales ne peut se comprendre sans tenir compte du contexte des luttes transnationales qui se déroulent dans le monde entier, des luttes des pays colonisés aux luttes antiracistes en passant par les combats pour les droits civils ou les mouvements de contestation qui surgissent autour de l'année 1968. D'autre part, il est fondamental de souligner l'importance de la matrice anti-franquiste dans les mobilisations internationales de solidarité avec les victimes de la répression franquiste puis pour interpréter l'intérêt des féministes étrangères à l'égard des féministes espagnoles. C'est pourquoi, après s'être intéressé au contenu de la revue, il nous semble à présent fondamental d'insister sur l'ancrage international de *Vindicación Feminista*. En effet, la parution de *Vindicación* s'explique non seulement par un contexte national de résurgence du mouvement féministe en Espagne, mais aussi dans un cadre plus vaste de réorganisation du mouvement féministe à l'échelle globale. Si les échanges entre collectifs servent à faire circuler des informations, montrer la solidarité ou donner une plus grande couverture médiatique, ils sont aussi un « moyen » de pression au sein des Etats pour faire

évoluer la situation des femmes, notamment en termes de droits. Relevant de cette démarche *Vindicación* consacre quelques sections telles que « Mujeres del Mundo », « Internacional » ou encore des interviews avec des militantes internationales de renom qui ont pour but d'informer sur ce qui se passe au-delà des frontières et de mettre en contact des groupes et collectifs. Mais la composante internationaliste n'est pas seulement évidente dans le contenu de la revue, mais également dans les relations que l'équipe éditoriale entretient avec d'autres collectifs étrangers et des revues homologues ainsi qu'avec de nombreuses librairies et universités étrangères abonnées à cette publication.

Parfois, certaines de ces relations deviennent des amitiés durables et fondamentales pour la revue : certaines amitiés vont aider à la mise en place de projets et vont faire montre de solidarité comme ce fut le cas de Des Femmes ; d'autres amitiés vont se créer grâce à la revue, comme ce fut le cas de Suzanne Blaise, amitié qui sera capitale pour donner un coup de pouce à un des rêves d'une partie de l'équipe de *Vindicación* : l'organisation politique des femmes. Si dans un premier temps c'est l'Europe qui est l'espace privilégié des relations, l'Amérique du Nord, d'abord et ensuite l'Amérique Latine vont devenir aussi deux espaces de riches échanges.

7.1. UNE SOLIDARITÉ EN PAPIER

Conscientes des difficultés pour faire entendre leur voix dans le contexte national parfois très restreint dans lequel les féministes des différents pays militent, mais surtout pour mettre en place des projets politiques (sur le plan international, au sein des partis et organisations, etc.) ou culturels (festivals, publications, maisons d'édition, etc.), les féministes s'appuient sur des réseaux internationaux par le biais de la correspondance et l'organisation de rencontres afin d'établir voire de renforcer les liens déjà existants, de planifier des initiatives communes et aussi de s'encourager et de servir d'exemple les unes pour les autres. Ce réseau international se construit sur des liens militants, professionnels ou amicaux dont témoignent les correspondances que nous avons retrouvées¹. Certes le phénomène n'est pas nouveau, la correspondance a été en réalité une pratique très courante dès le début du mouvement féministe en Occident², mais dès la fin des années 1960 et notamment durant les années 1970 elle connaît un nouveau regain avec l'impulsion des mouvements nationaux de libération des femmes qui font partie de ce que l'on appelle la deuxième vague du féminisme. Si jusqu'à une date récente l'Espagne était plongée dans une dictature, cela n'empêche pas les rédactrices de la revue d'être au courant de tout ce qui se passe dans les mouvements féministes étrangers comme elles le font remarquer avant la chute de la dictature³ ; un intérêt qui se traduit dans la revue par la place de choix qu'occupent les combats féministes étrangers. En ce sens, il est important de noter le lien entre la place accordée à la couverture des luttes des femmes dans d'autres parties du monde dans la revue, notamment par rapport à d'autres revues féministes espagnoles, et les métiers des rédactrices. Journalistes pour une grande partie, les collaboratrices jouissent d'un large réseau de contacts pour leurs travaux respectifs. Ainsi, par exemple, Carmen Sarmiento et Marisa Híjar, étaient toutes deux journalistes de TVE. Rappelons que la première était dès 1973 journaliste du mythique programme « Informe semanal » consacré aux reportages de fond sur les événements politiques nationaux et internationaux d'actualité. C'est d'ailleurs Carmen Sarmiento qui est chargée, au début, des articles ayant trait aux mouvements des femmes à l'étranger. Il en va de même pour Lidia Falcón et, dans une moindre mesure, pour les militantes des Collectifs Féministes qui participent à la revue comme

1 Il s'agit surtout du Fonds-929, Código : UC 2159-2162 de l'Archive Nationale de la Catalogne.

2 FILLARD, Claudette et ORAZI, Françoise, *Exchanges and Correspondance : The Construction of Feminism*, Newcastle Cambridge Scholars Publishing, 2010.

3 Par exemple, lorsque Lidia Falcón était interviewée en août 1974 sur le fait que les féministes espagnoles étaient oui ou non au courant des mouvements féministes étrangers, celle-ci répondait :

« - ¿ Les llegan aquí a España muchas noticias del movimiento feminista extranjero ?

- Sí, sí, claro. Nosotras estamos al corriente de movimientos feministas de todo el mundo, mejor que las extranjeras respecto a nosotras [...] nosotras conocemos lo que se hace en Norteamérica, en Inglaterra, en Francia, en Italia, en Suecia, en Portugal, en Corea. Tenemos todas sus publicaciones. De cuando en cuando voy al extranjero y compro lo que se publica de todos los países. », FALCÓN, Lidia, propos recueillis par GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo*, op. cit., p. 69-70.

Paloma Saavedra, dont les contacts sont également importants pour enrichir ces sections. Les rassemblements féministes sont aussi d'autres sources fondamentales d'informations. Enfin, ce sont les relations avec d'autres revues féministes étrangères, et surtout l'échange de revues qui permet d'alimenter en détail les sections consacrées à l'information sur les campagnes et groupes féministes étrangers.

7.1.1. FEMMES DU MONDE, UNISSEZ-VOUS !

Fidèle à sa volonté de rendre visible les mobilisations des femmes et à exprimer sa solidarité, *Vindicación* publie de nombreux articles relayant les luttes de femmes en Espagne tout comme dans le reste du monde⁴ en leur donnant un plus grand écho. La revue s'attarde tout d'abord sur les luttes féministes menées en France, en Angleterre et surtout en Italie. *Vindicación* informe des mobilisations contre les violences faites aux femmes⁵ et relaye en détail les combats pour l'avortement des Italiennes dès le premier numéro⁶, se félicitant par la suite du succès de leurs combats dans un grand dossier⁷. *Vindicación* rapporte aussi les combats d'autres femmes par le biais d'interviews de féministes internationales très célèbres qui parfois sont de passage en Espagne ou lors de rassemblements féministes. Ainsi par exemple, la première interview est celle de Lucy Irigaray⁸, philosophe française qu'une partie du groupe de rédaction de *Vindicación* avait rencontrée lors du Tribunal International des Crimes contre les femmes réuni à Bruxelles quelques mois avant la parution de la revue. C'est lors de cette rencontre, qui s'avère comme nous l'avons déjà mentionnée décisive pour *Vindicación*, qu'a lieu l'interview.

4 La déclaration d'intentions est ainsi libellée : « [...] Discutir, a través de una correspondencia y de un dinámico intercambio informativo, entre las lectoras y nosotras, las situaciones más conflictivas en la familia. Informar, y recibir información sobre, y de, los movimientos de liberación de todo el mundo [...] », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 1.

5 FAJARDO, Alicia, « Manifestaciones, debates y una convención sobre la violencia contra la mujer », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 6-8 ; FAJARDO, Alicia, « Italia no es sólo terrorismo. Las mujeres se movilizan contra la violencia », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 20-21; BORREL, XUS, « Feministas italianas : denuncia colectiva contra la violencia machista », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 8-11.

6 SARMIENTO, Carmen, « El referéndum para el aborto en Italia provocará una crisis política », *op. cit.*, p. 45-48.

7 FAJARDO, Alicia, « El aborto ya no es delito », *op. cit.*, p. 48-54.

8 « A punto de finalizar el Tribunal Internacional de Crímenes contra la mujer mientras en la sala se leían las aportaciones críticas a las conclusiones, entrevistamos a Luce Irigaray, feminista francesa, en cuyo libro EL ESPÉCULO DE SI MISMA pone en cuestión todas las teorías freudianas sobre la mujer », SARMIENTO, Carmen et BORRELL, M. Jesús, « Lucy Irigaray : Freud está superado », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 38-43.

Ayant vécu en Angleterre quelques années, elle interviewe plusieurs actrices militantes anglaises. À Londres, elle interviewe Glenda Jackson⁹, actrice très engagée dans les combats pour le droit à l'avortement en Angleterre, le célèbre National Abortion Campaign (NAC). On note d'ailleurs, comme nous l'avons signalé dans le chapitre cinq, que les combats pour la dépénalisation de l'avortement est l'un des combats qui mobilise le plus le mouvement féministe au niveau international. En Espagne, elle interviewe l'actrice anglaise Vanessa Redgrave, dont le premier contact avec une partie de l'équipe de rédaction de *Vindicación* avait eu lieu lors de la préparation du Congrès International Féministe de 1974. Elle était de passage à Barcelone au cours de l'été 1977, invitée à un rassemblement de la Ligue Ouvrière Communiste (LOC¹⁰). Mais c'est sans doute l'interview d'Angela Davis (n° 23), célèbre militante communiste et féministe nord-américaine pour les droits des « minorités », notamment au sein des *Black Panthers* dans les années soixante¹¹, qui fait la Une du numéro montrant une photo en grand format de son visage, qui devient par la suite l'un des numéros les plus célèbres de la revue¹². Dans l'interview, Angela Davis réfléchit sur l'évolution des mouvements qui ont secoué les États-Unis dans les années 1960, sur son militantisme au sein du Parti communiste et son militantisme féministe. Pour Angela Davis la lutte féministe doit se faire en parallèle avec la lutte de la classe ouvrière et surtout contre le racisme¹³. Dans cette optique, elle se montre favorable à la participation des hommes dans les combats féministes, « pienso que igual que la lucha contra el racismo puede ser llevada entre los blancos, la lucha contra la supremacía masculina deben llevarla también los hombres », signale-t-elle. De même, elle encourage les femmes à se joindre aux combats politiques d'ordre plus général : « el movimiento de mujeres no se debe limitar a problemas confinados a la mujer. Es importante que la mujer se comprometa en la lucha¹⁴ ».

9 PESSARRODONA, Marta, « Entrevista. Glenda Jackson o la voluntad de elección », *Vindicación Feminista*, n°5, novembre 1976, p. 49-50.

10 PESSARRODONA, Marta, « Rendez-Vous. Una conversación con Vanessa Redgrave », *Vindicación Feminista*, n° 16, octobre 1977, p. 64.

11 Le livre de mémoires d'Angela Davis vient d'être publié aux Editions Grijalbo. Marta Pessarrodona en fait l'éloge dans sa rubrique d'opinion, « Notas ». PESSARRODONA, Marta, « Angela y Juliet entre nosotras », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 42.

12 Notons que ce n'est pas la première fois qu'elle intervient en Europe. De fait, en 1975, Angela Davis aux côtés des féministes françaises de Des Femmes s'était mobilisée, par exemple, pour la libération des prisonniers franquistes, notamment pour la libération d'Eva Forest. En 1978, elle sera de nouveau en Espagne pour participer à la Conférence mondiale de Solidarité avec la Résistance chilienne. « Angela Davis, Jane Fonda y Melina Mercouri, esperadas en Madrid », *El País*, 26 septembre 1978.

13 Voir son livre : DAVIS, Angela, *Women, Race, & Class*, New York, Vintage books ed., 1983 traduit en espagnol par *Mujeres, raza y clase*, Madrid, Akal, 2004.

14 NIETO, Francisca, « De la contra cultura a la contra-represión radical. Angela Davis : Black is beautiful », *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978, p. 11.

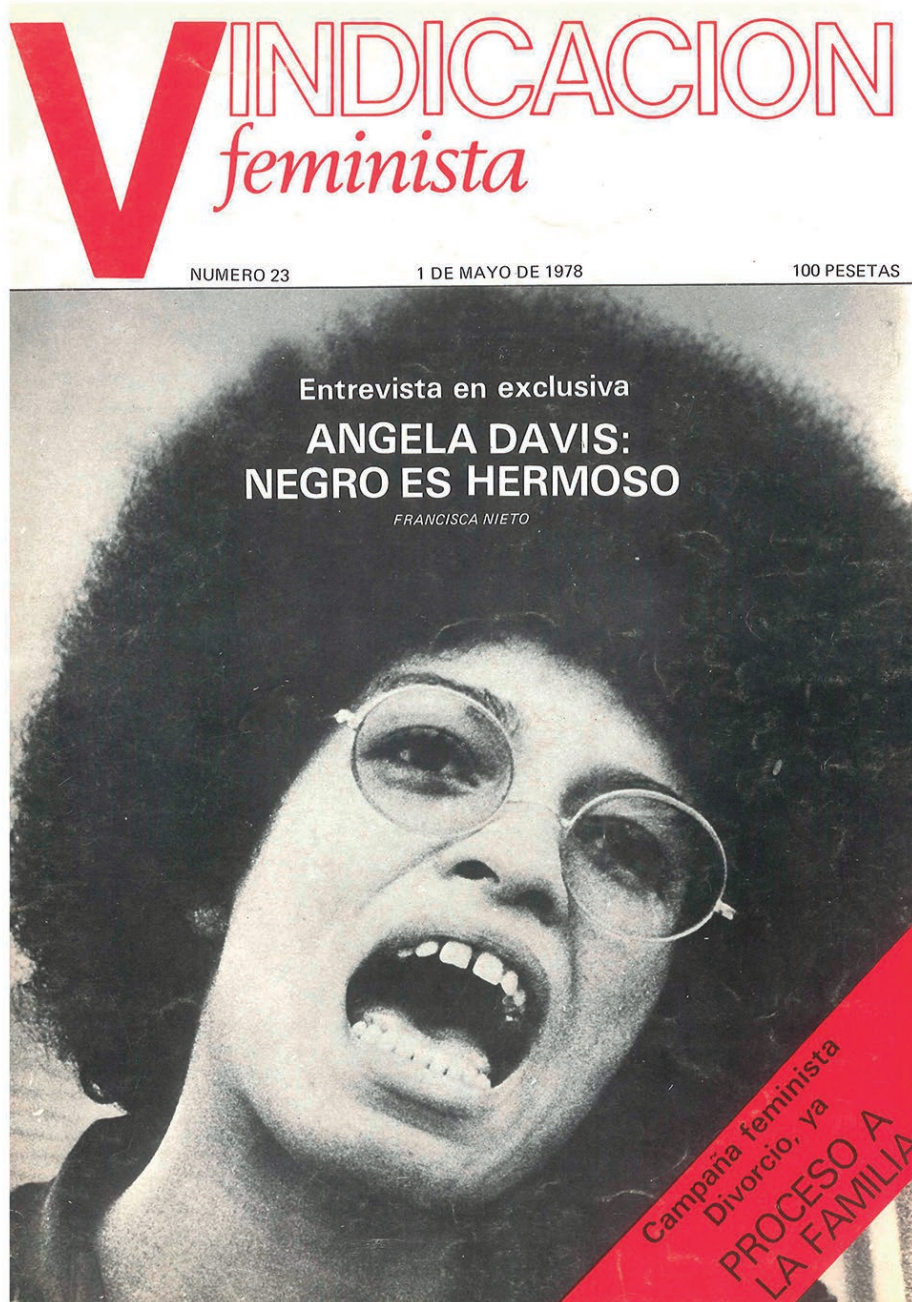


Fig. 99. Couverture, *Vindicación Feminista*, n° 23, mai 1978.

Si d'une certaine façon les propos d'Angela Davis vont à l'encontre de la vision du combat féministe que prône une partie de l'équipe de la revue, d'autre part, ils font écho aussi à une sensibilité que l'on retrouve dans *Vindicación*, à savoir la convergence des luttes (contre le capitalisme, le fascisme ou encore contre le colonialisme). De fait, comme nous l'avons mentionné dans le deuxième chapitre, on ne peut comprendre la vision internationaliste de *Vindicación* sans tenir compte des luttes anticolonialistes, anti-impérialistes de l'époque (l'Algérie, Vietnam ou encore Cuba) qui parcourent la planète. C'est pourquoi, *Vindicación*

accorde une attention particulière aux luttes des femmes dans les pays non-occidentaux, notamment au sein des mouvements de décolonisation, tout en mettant en évidence le double combat qu'elles mènent : celui contre les puissances colonisatrices et celui pour l'émancipation féminine. Cette volonté est mise en avant dès le premier numéro avec la question du Sahara Occidental et, notamment du rôle des femmes sahraouis dans le conflit¹⁵, mais aussi avec les luttes des femmes en Algérie¹⁶. Rappelons au passage que Lidia Falcón avait déjà manifesté cet intérêt lors de la préparation du Congrès International Féministe en 1974. Ainsi, la revue tient à prendre en considération non seulement les questions de genre mais également l'imbrication des problèmes liés à la race et au sexe¹⁷.

Reconnaissant leurs progrès, la revue s'intéresse également au rôle des femmes dans les pays communistes. On trouve ainsi des reportages sur les femmes cubaines¹⁸, sur les femmes en Chine¹⁹ ou encore en Tchécoslovaquie²⁰. Ces exemples sont très importants pour la revue parce que si, d'un côté, elle se félicite de certaines avancées concernant les droits des femmes dans ces pays, de l'autre, ils servent aussi à montrer les limites des systèmes communistes en termes de libération des femmes et donc à réaffirmer la nécessité des femmes de prendre en charge leur propre libération.

La revue accorde aussi une attention particulière aux dictatures de l'Amérique Latine, en particulier aux coups d'Etat militaires au Chili²¹ et en Argentine²², en dénonçant les tortures et les disparitions ainsi que les agressions sauvages subies par les prisonnières politiques²³. L'attention envers le Chili traduit aussi un intérêt plus général de la gauche espagnole envers le territoire latino-américain, tout d'abord par le projet de l'*Unidad Popular* et par les

15 BALAGUER, Soledad, « Sahara : las mujeres luchan por su libertad », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 18-21.

16 VALDÉS, Asunción, « Mujeres Argelinas : Dos liberaciones pendientes », *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 18-20.

17 FALQUET, Jules, « La combination straight. Race, classe, sexe et économie politique depuis 1942 », *op. cit.*, p. 75

18 PRECIADO, Nativel, « La mujer cubana : la revolución dentro de la revolución », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 18-20 ; VIGIL, Carmen et CIFRIÁN, Alfonsa, « La mujer en Cuba. Fidel se erige en vanguardia », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 55-57.

19 MONTOYA, Mercedes « Camino histórico de la mujer china : la teoría confuciana », *Vindicación Feminista*, n° 5, décembre 1976, p. 42-43 ; MONTOYA, Mercedes, « ¡ La mujer china camina por el camino socialista ! », *Vindicación Feminista*, n° 7, janvier 1977, p. 50-51.

20 ORANICH, Magda, « La igualdad de la mujer en Checoslovaquia o el timo de la estampita », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 58-59.

21 FALCÓN, Lidia, « Chile : El largo camino hacia la libertad », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 23-25.

22 HIJAR, Marisa, « Argentina : los golpes del terror », *Vindicación Feminista*, n° 25, juillet 1978, p. 20.

23 ESTANY, Anna, « Chile : solidaridad con los detenidos y los desaparecidos », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 22.

espoirs éveillés par l'arrivée au pouvoir de Salvador Allende en 1970 puis par le coup d'Etat de 1973²⁴.

En outre, il est très important de noter la source des informations recueillies dans les articles qui arrivent par plusieurs canaux. D'une part, comme nous l'avons déjà signalé, le Tribunal International des Crimes contre les femmes permet aux rédactrices de *Vindicación* de recueillir un grand nombre d'informations, notamment sur les femmes chiliennes très présentes à cet événement, et surtout d'entrer en contact avec d'autres collectifs avec qui échanger des informations. Les témoignages de Chiliennes en exil présentés à Bruxelles frappent les Espagnoles tout particulièrement par leur travail de conceptualisation de la violence de genre dans un contexte dictatorial. En effet, l'élaboration discursive sur la violence de genre au Chili de la part des femmes se fait très rapidement en faisant le parallèle entre autoritarisme politique et autoritarisme familial²⁵ servant aussi de grille de lecture pour interpréter les violences de genre mettant en lumière l'existence d'une connexion entre violences politiques issues de la dictature et violences de genre. D'ailleurs, cette réflexion sur l'imbrication des violences politiques et sexuelles est utilisée à leur tour par les rédactrices de *Vindicación* pour conceptualiser la violence de genre qui se fait, à l'instar des Chiliennes, à l'aune des respects des Droits Humains. Notons d'ailleurs que les informations utilisées pour élaborer les dossiers sur les dictatures du Cône Sud, mais aussi d'autres pays, sont tirées principalement des rapports réalisés par *Amnesty International*. C'est d'ailleurs au sein de cette organisation que l'on trouve une amitié qui se révèle fondamentale pour le couple Lidia Falcón et Eliseo Bayo puis pour la revue. Il s'agit de Bo Lindblom, écrivain et activiste politique suédois. Intéressé par la question de la condition sociale des femmes en Espagne, qui le conduit à se mettre en contact à la fin des années 1960 avec Lidia Falcón²⁶, Bo Lindblom joue un rôle capital dans la campagne de mobilisation pour la libération de Lidia Falcón et d'Eliseo Bayo en 1972 et en 1974²⁷ en tant que militant d'*Amnesty International* depuis 1968, puis comme président de la section suédoise entre 1974 et 1978. Par la suite, Bo Lindblom va également s'intéresser à *Vindicación*. S'il ne collabore pas directement à la revue, la non-mixité étant une des conditions de la revue, il entretient une correspondance riche avec Lidia Falcón l'informant des campagnes menées par *Amnesty International* sur les femmes détenues politiques dans

24 Ainsi, par exemple, le Chili est le pays étranger sur lequel *Triunfo* a le plus écrit avant l'Argentine, Cuba ou le Pérou. GAVILLON SANZ, Anne-Claire, « Chile como referente político y cultural de la España antifranquista : procesos de identificación, ecos y paralelismos en la revista *Triunfo* (1964-1980) », *Revista de Historia Social y de las Mentalidades*, Universidad de Santiago de Chile. Santiago de Chile, Vol. 22, n° 1, janvier-juin 2018, p. 47-74.

25 SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, *La violence de genre dans les rapports amoureux en Espagne et au Chili (1931-2004)*, op. cit., p. 494.

26 Toute l'information vient de la correspondance entre Lidia Falcón et Bo Lindblom, Fonds-928, UC 1307, UI Num. 238, ANC.

27 LINDBLOM, Bo, « Lidia Falcón, una de las más conocidas intercesoras del feminismo mundial », dans CAMPS, Victoria (ed.), *Las cinco vidas de Lidia Falcón*, op. cit., p. 57-59.

plusieurs pays, notamment au Chili et au Brésil. Ainsi, à la demande de Bob Lindblom²⁸, *Vindicación Feminista* publie plusieurs articles sur des prisonnières politiques, et notamment sur la torture d'une jeune chilienne qui paraît dans le numéro 9 intitulé « La tortura aplicada a las mujeres²⁹ ». Dans l'article il est question de dénoncer dans un premier temps le cas de la jeune chilienne torturée puis de décrire toutes les agressions subies par les prisonnières politiques reprenant la définition de la torture proposée par *Amnesty International*. De même, comme l'a mis en évidence Anne-Claire Sanz-Gavillon, l'article écrit à la demande de Bob Lindblom est l'un des articles les plus significatifs en termes d'élaboration conceptuelle sur la violence de genre³⁰ qui se complète avec un autre article publié dans le numéro suivant³¹. En effet, dans ces deux articles *Vindicación* franchit un pas en reprenant la définition de la torture proposée par l'organisation internationale pour l'appliquer à d'autres formes de violences subies par les femmes y compris les violences de genre au sein du couple. Ainsi, dans un premier temps, *Vindicación* met en exergue les spécificités de la torture faite aux femmes puis, dans un deuxième temps, elle montre l'existence d'une violence structurelle qui s'exerce sur les femmes « por el mero hecho de ser mujer³² », interprétation nodale du terme « féminicide » qui semble avoir été employé pour la première fois lors du Tribunal International des Crimes contre les femmes. En outre, la grille d'interprétation proposée par *Vindicación* est d'autant plus avancée pour l'époque car, contrairement au Chili où les mouvements sociaux vont s'emparer très rapidement du langage des Droits Humains pour dénoncer la répression exercée par la dictature, en Espagne à la sortie de la dictature « la question des violations des droits de l'homme n'est pas audible³³ » comme le loi d'Amnistie approuvée en 1977 semble le ratifier, faisant ainsi table rase du passé récent. En effet, il faut attendre encore quelques décennies après la mort de Franco pour que certains mouvements s'emparent, à l'instar des pays latino-américains, du langage des Droits Humains pour dénoncer les violences de la dictature franquiste³⁴.

28 Ainsi, dans une lettre datée du 24 avril 1978, Lidia Falcón informe Bo Lindblom du fait que *Vindicación* a publié l'article qu'il lui avait demandé. « Aunque hace mucho tiempo que no te he escrito, habrás visto por *Vindicación* que me he ocupado del problema de aquella muchacha chilena para la que me solicitaste ayuda. Tras difundirlo en la prensa española y escribir extenso artículo y publicarlo en *Vindicación*, no veo que pueda hacer mucho más, pero yo no abandono a “los terroristas” como tu [sic] irónicamente dices en tu carta », Lettre de Lidia Falcón à Bo Lindblom, Fonds-928, UC 1307, UI Num. 238, ANC.

29 BAYO FALCÓN, Regina et SANAHUJA, Encarna, « La tortura aplicada a las mujeres », *Vindicación Feminista*, n° 9, mars 1977, p. 24-28.

30 SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, *La violence de genre dans les rapports amoureux en Espagne et au Chili...*, op. cit., p. 440.

31 BAYO, Regina et SANAHUJA YLL, M^a, « Mujeres golpeadas : tortura en el hogar », op. cit., p. 44-46.

32 BAYO, Regina et SANAHUJA YLL, M^a, « La tortura aplicada a las mujeres », op. cit., p. 26.

33 SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, *La violence de genre dans les rapports amoureux en Espagne et au Chili...*, op. cit., p. 442.

34 Nous faisons allusions notamment à la plainte déposée en 2010 en Argentine par le juge espagnol Baltasar Garzón contre l'Etat franquiste pour délits de lèse humanité. Sur une analyse sur les transferts des modalités des processus de « réconciliation » des pays latino-américains vers l'Espagne à travers le cas de Baltasar Garzón se reporter à BABY, Sophie, « ¿Latinoamérica : un desvío necesario ? Baltasar Garzón, de Pinochet a Franco », *Amnis, Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe-Amérique*, 2, 2011, publié le 01 décembre 2011, consulté le 10 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/amnis/1485> ; DOI : 10.4000/amnis.1485

Mais l'équipe de rédaction de la revue souhaite également être une plate-forme de contact entre différents groupes. Certaines rubriques participent à cette démarche, telles que « Mujeres del Mundo³⁵ » qui présente sur deux ou trois pages des informations sur les associations et les Collectifs Féministes qui existent en Espagne et dans le monde entier. Divisée en deux parties, « Mujeres del Mundo » informe, d'un côté dans « En el país » sur les Collectifs Féministes qui se créent en Espagne avec quelques lignes consacrées à la présentation des groupes (leurs tendances, leurs objectifs), leur adresse ou encore leurs rassemblements. Notons aussi que *Vindicación* y parle des revues publiées en Espagne; elle signale par exemple la publication de *Dones en lluite* mais aussi le nouveau format de la revue, *La Mujer y su lucha* du MDM³⁶, ce qui montre aussi sa volonté d'ouvrir les colonnes à des collectifs de différentes appartenances comme en témoigne le texte ouvrant la section³⁷. D'un autre côté, dans la partie « dans le monde », ce sont les informations sur les mouvements féministes étrangers à proprement parler qui sont relayées. Cette partie a un double volet : d'une part un volet historique, où il est question de retracer l'historique des événements ainsi que celui des organisations de femmes et/ou féministes dans ce pays puis, un deuxième volet informatif, où il est question de fournir une liste des associations de femmes et féministes ainsi que leurs coordonnées afin de permettre à d'autres groupes de les contacter. Les Etats-Unis ouvrent les colonnes, et sont suivis bientôt par les Anglaises, le mouvement des femmes au Japon³⁸, en Allemagne³⁹, au Portugal⁴⁰, en Belgique, en Irlande⁴¹ ou encore au Canada, au Pérou⁴² et au Venezuela⁴³.

A la fin de l'aventure la rubrique est divisée et une sous partie est créée « De mujeres del mundo a mujeres del mundo », dont le but est d'informer sur des revues féministes étrangères mais aussi de transmettre leurs informations. Suivant la même démarche, se trouve la section

35 La rubrique « Mujeres del mundo » est une des plus longues de la revue. Elle est coordonnée au début par Regina Bayo et Paloma Saavedra. A partir du numéro 13, Paloma Saavedra arrête la collaboration dans la revue. Elle est remplacée par Encarna Sanahuja dans la rubrique avec Regina Bayo.

36 « Mujeres del mundo. En el país », *Vindicación Feminista*, n° 20, février 1978, p. 37.

37 Elles expriment leur volonté en ces termes : « Como decíamos entonces, la lista no podía ser exhaustiva. Por eso hoy continuamos informando y aprovechamos la oportunidad para pedir encarecidamente a todas las mujeres organizadas que nos manden la información de sus actividades, programas, etc., con el fin de ofrecerles nuestra plataforma », « Mujeres del mundo » *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 57.

38 BAYO, Regina et SAAVEDRA Paloma, « Mujeres del mundo. Japón », *Vindicación Feminista*, n° 6 décembre 1976, p. 45-46.

39 MUCK, Hanna et ZIPPERICH, Edith, « En el mundo. El movimiento de la mujer en Alemania », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 52-53.

40 BAYO, Regina et SANAHUJA, M^a Encarna, « En el mundo, Feministas portuguesas : las tres marías se quedaron atrás », *Vindicación Feminista*, n° 17, novembre 1977, p. 60-61.

41 BAYO, Regina et SANAHUJA, M^a Encarna, « En el mundo. Las Irlandesas en dos frentes », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977, p. 57-58.

42 BAYO, Regina et SANAHUJA, M^a Encarna, « Mujeres peruanas bajo la sociedad patriarcal », *Vindicación Feminista*, n° 14, septembre 1977, p. 42.

43 BAYO, Regina et SANAHUJA, M^a Encarna, « El invisible feminismo revolucionario de las venezolanas », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978, p. 63-64.

« Buzón internacional » qui informe des actualités concernant des collectifs féministes et des revues étrangers, une sorte de flashes « info » qui sert de « tableau d'annonce » entre revues et collectifs féministes afin de demander directement des informations, interpeller d'autres militantes à rejoindre le groupe – la section fournit alors le jour et l'heure des réunions ainsi que l'adresse et les téléphones de contact – ou encore lancer des appels à des rassemblements féministes⁴⁴. Ces sections (« De Mujeres del mundo a mujeres del mundo » et « Buzón Feminista ») fonctionnent comme une sorte de chaîne transnationale d'entraide pour soutenir et donner une couverture internationale et médiatique plus grande aux mobilisations centrales de ces années comme le note la revue *ISIS* dans une de ces sections :

El movimiento feminista ha tratado siempre de actuar a nivel internacional. Desde ayudar a las Tres Marías procesadas en Portugal, hasta las víctimas de violaciones atroces en Australia, pasando por las mujeres argentinas o chilenas. Hoy se ha creado una red de información para movilizar la solidaridad internacional con más eficacia y rapidez. Necesitamos movernos, sobre todo, alrededor de casos de procesamientos y grandes huelgas, de violaciones y torturas y difundir actos, conferencias, congresos y campañas. *El Tribunal Internacional de Crímenes contra la Mujer*, celebrado en Bruselas en marzo de 1976, propuso ya un organismo de este tipo. ISIS ha asumido esa tarea, creando una Red Internacional De información Feminista⁴⁵.

Ainsi, comme on peut le lire dans les propos d'*ISIS*, ce que l'on trouve dans ces sections ce sont surtout des « appels » à rejoindre et à soutenir les campagnes, notamment pour la dépénalisation de l'avortement ou pour défendre cet acquis lorsqu'il semble fragile et menacé, ou encore contre les violences faites aux femmes, avec une attention toute particulière aux cas les plus médiatiques des viols (rappelons celui de l'italienne Claudia Caputi ou la dénonciation d'un viol brutal dans *Vindicación* publiée d'abord par la revue féministe belge, *La maison des femmes*⁹). Si la retransmission des cas à propos des violences faites aux femmes occupe une place de choix dans ces sections, elle rend aussi parfois compte des « victoires » des mouvements féministes grâce à la pression internationale⁴⁶ ou des initiatives visant à pallier l'absence des solutions des Etats comme, par exemple, la création de foyers pour les femmes ayant subies des violences de genre⁴⁷. Enfin, un dernier type d'informa-

44 Notons qu'à partir du numéro 24 et jusqu'à la fin *Vindicación* publie aussi une rubrique « annonces », intitulée « Ofertas de empleo ». La section est composée de petites annonces qui ont pour objectif : « vender mobiliario, conocer gente, formar nuevos grupos, encontrar trabajo, realizar investigaciones y trabajo de campo, etc. », « Ofertas de empleo », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 42. La page est accompagnée d'une section intitulée « Mujeres de empresa. Empresas de mujeres », qui est composée de petites annonces sur les entreprises ou les groupes de femmes.

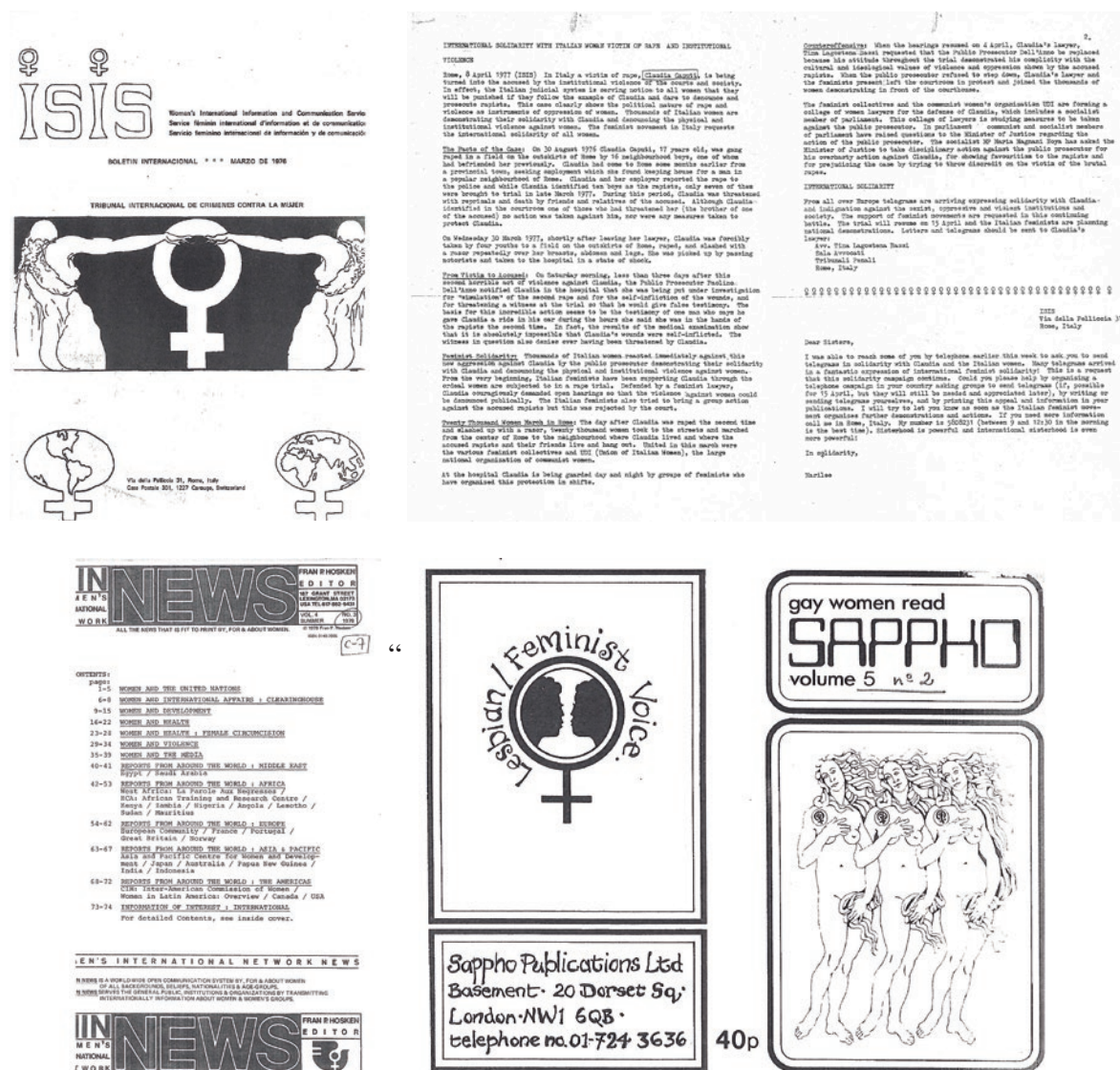
45 « Contrainformación feminista. Solidaridad Internacional feminista », *Vindicación Feminista*, n°18, décembre 1977, p. 59.

46 *Vindicación* relate le cas de la jeune Irlandaise Noreen Winchester qui a obtenu sa liberté grâce à un pardon spécial via la mobilisation féministe internationale. La jeune femme était en prison pour le meurtre de son père qui l'a violée tout au long de son adolescence. « Victoria feminista », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p. 70.

47 « Casas para mujeres golpeadas en Alemania », *Vindicación Feminista*, n° 18, décembre 1977, p. 59.

tion est relayée, celle relative au domaine culturel et artistique féministe. On voit alors la diffusion des informations concernant des festivals de cinéma, de théâtre ou de musique.

Pour ce qui est des magazines les plus évoqués dans ces sections, ce sont souvent ceux avec lesquels *Vindicación* a le plus de relation tels que *ISIS*, *Le Quotidien Des Femmes*⁴⁸, plusieurs magazines belges ou encore *Spare Rib*⁴⁹ que l'équipe de rédaction barcelonais rencontre personnellement au début de l'aventure éditoriale.



En haut, de gauche à droite:

Fig. 100. Couverture, *ISIS*, « Tribunal Internacional de crímenes contra la mujer », mars 1976.

Fig. 101. Tract, « International Solidarity with Italian woman victim of rape and institutional violence », *ISIS*, avril, 1977.

En bas, de gauche à droite:

Fig. 102. Couverture, *WIN*, *Women's International Network*, n° 3, été 1978.

Fig. 103. Couverture, *Sappho*, Vol. 5, n° 2, 1971.

48 « Rueda de prensa feminista », *Vindicación Feminista*, n° 21, mars 1978, p. 19

49 « Buzón internacional », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 53.

Les relations que l'équipe de rédaction entretient avec d'autres revues féministes sont en effet fondamentales pour comprendre aussi la richesse de ces sections. Comme le note Marcelli Marini en parlant du Mouvement de Libération des Femmes de la deuxième vague et notamment de la production culturelle féministe, une autre dimension est fondamentale, « celle des échanges internationaux [...]. Un tissu de relations complexes entre les circuits officiels et les circuits militants ou plus confidentiels a donc favorisé l'émergence d'une culture marginale qui a peu à peu imposé son existence à travers les cultures nationales⁵⁰ ». De fait, les échanges entre l'équipe éditoriale de *Vindicación* et d'autres collectifs étrangers et des revues homologues permettent de saisir la création de réseaux à durée variable qui reposent notamment sur des vecteurs idéologiques car, comme le souligne Isabelle Boisclair, « l'édition féministe invite au dépassement des frontières nationales car le marché auquel il s'adresse n'a pas de frontières mais bien un sexe⁵¹ ».

C'est avec cette volonté qu'en 1977 a lieu la première rencontre de la presse féministe européenne à Paris. Le moment s'y prête puisque l'on assiste en France, mais aussi dans d'autres pays tels l'Espagne bien que dans une moindre mesure, à l'éclosion de la presse féministe⁵². Comme le signale Liliane Kandel, les années 1977-1979 correspondent à l'apparition d'un nombre important de revues féministes en France qui se caractérisent par une progressive professionnalisation⁵³. C'est dans ce contexte d'« explosion » qu'a lieu la première rencontre de la presse féministe européenne où se retrouvent des représentantes des différents journaux féministes européens les plus importants de chaque pays et dont l'objectif est de créer un organisme international les rassemblant. À l'origine de l'initiative se trouvent diverses revues féministes françaises : *L'Information des femmes*, journal co-fondé par Suzanne Blaise, *Les nouvelles féministes*, revue créée en 1974, l'organe d'expression de *La Ligue des droits des femmes* et enfin, *Sorcières*, parue en 1975 et inscrite dans un courant « différencialiste ». Les équipes rédactionnelles des trois revues décident alors d'organiser une rencontre à visée européenne à l'occasion de la publication d'un nouveau journal féministe, *Histoire d'elles*⁵⁴, dont le premier numéro paraît en mars 1977. Du côté de la presse féministe espagnole,

50 MARINI, Marcelle, « La place des femmes dans la production culturelle : L'exemple de la France », dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Volume 5, Paris, Plon, 1990, p. 282.

51 BOISCLIAIR, Isabelle, « Edition féministe, éditions spécialiste : ouvrir le champ », dans MICHON, Jacques et MOLLIER, Jean-Yves, *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Paris, Presses universitaires de Laval-L'Harmattan, 2001, p. 497, cité dans PAVARD, Bibia, *Les éditions Des Femmes. Histoire des premières années, 1972-1979*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 110.

52 En Espagne bien que le nombre de publications ne soit pas comparable avec son pays voisin (la France), la même année voient le jour plusieurs publications féministes nouvelles. Se reporter au chapitre 3.

53 En 1977, cinq nouveaux journaux voient le jour en France qui viennent s'ajouter à ceux qui existent déjà. KANDEL, Liliana, « L'explosion de la presse féministe », *Le Débat*, n° 1, n° 1, mai 1980, p. 105-123.

54 « La revue *Histoire d'elles* était composée d'une équipe de quinze à trente femmes, bénévoles. Au début hebdomadaire, les « finances en ont décidé autrement », dès novembre 1977, la revue devient mensuelle ». « Revues féministes », *Les Cahiers du Grif*, numéro spécial, « Où en sont les féministes ? », n° 23-24, 1978, p. 134.

on trouve une délégation de *Vindicación*, ainsi qu'une autre de la revue *Opción* ou encore du magazine *D-ones de LA MAR*. Parmi les participantes se trouvent aussi des journaux belges, le célèbre *Les Cahiers du Grif*, fondé en 1973 par Françoise Collin, et *Becassine en Lutte* ; la revue italienne *Effe*, « constituida en forma de cooperativa y [...] la única revista italiana hecha enteramente por mujeres y para mujeres⁵⁵ », une radio italienne, *Radio Dona*, les revues anglaises *Sappho* et *Spare Rib*, publiées respectivement depuis 1971 et 1972, ou encore la fameuse revue féministe allemande *Emma. Le quotidien Des Femmes*, autrement dit, la revue fondée par le groupe des Éditions Des Femmes à la tête duquel se trouve la psychanalyste Antoinette Fouque était attendue mais finalement, les collaboratrices ne se sont pas présentées.

Vindicación rapporte dans un article consacré au rassemblement que cinq cent femmes venues de toute l'Europe se sont donné rendez-vous le 12 mars 1977 dans le quartier parisien du Marais à l'occasion de la sortie d'un nouveau journal féministe, *Histoire d'elles*. Après une matinée consacrée à la préparation des présentations des revues ainsi qu'à l'installation des stands réservés à chaque revue, l'après-midi est consacré à la présentation de chaque publication suivie d'un débat-colloque. Plusieurs sujets y sont abordés qui touchent à la presse en général, et à la presse féministe en particulier : la question du financement de la presse féministe qui est centrale ; la relation de la presse féministe avec le mouvement des femmes ; ou encore la question de la professionnalisation et les difficultés pour les journalistes devant travailler dans des médias dirigés par des hommes aux intérêts opposés au féminisme, puisque la presse féministe « no puede competir en el momento actual con las grandes empresas que dominan los medios de comunicación⁵⁶ » affirment les journalistes de *Vindicación*.

En effet, dans la plupart des cas, il s'agit d'une presse militante dont les collaboratrices sont en grande majorité des bénévoles, mais même dans le cas des revues plus professionnelles comme *Vindicación*, elles sont aussi souvent confrontées au risque constant de faillite. Des propositions apparaissent au fil des échanges. C'est la revue anglaise *Spare Rib* qui propose de créer un syndicat international de la presse féministe. Si à la fin de la rencontre la forme que doit adopter l'organisation censée réunir toutes les revues n'est pas tout à fait définie, l'idée générale qui émerge est de créer une organisation internationale qui « reúna en una sola voz nuestra prensa independiente y autónoma⁵⁷ » conclurent les journalistes de *Vindicación*. Comme à Bruxelles, au-delà des débats, l'un des aspects les plus intéressants de la ren-

55 BORRELL, M. Jesús, MONTAGUT, M. Cinta et PRIETO, Rita « Crónica. Tinta violeta en París. Primer encuentro europeo de la prensa de mujeres », *Vindicación Feminista*, n°11, mai 1977, p. 55.

56 *Idem*.

57 *Idem*.

contre repose sans doute sur les activités « relationnelles » qui se déroulent en parallèle du programme, et notamment dans les stands où chaque revue exposait les numéros, récents et anciens, d'autres publications ou encore des informations sur des collectifs et campagnes féministes, nous dit *Vindicación*. Il nous semble très probable que lors de cette réunion, l'équipe de *Vindicación* ait profité de l'occasion pour s'abonner à d'autres revues, échanger des numéros⁵⁸ ou encore se faire de nouveaux contacts ou renforcer ceux déjà existants. En fait, parmi les revues étrangères qui participent à la rencontre de Paris se trouve la revue féministe italienne *Effé*, créée en novembre 1973 et avec laquelle Lidia Falcón avait déjà collaboré auparavant. La relation avec *Effé* avait démarré début 1974 lorsque Vanna Vannuccini, responsable de la revue se met en contact avec Lidia Falcón pour lui proposer de collaborer⁵⁹. À travers les échanges qui s'ensuivent au cours de cette même année, on apprend que Lidia Falcón a accepté d'y collaborer en écrivant quelques articles sur la situation des femmes en Espagne et sur le statut des femmes dans le Code Civil. On retrouve d'autres échanges aussi concernant le Congrès International Féministe de 1974 auquel la revue *Effé* était censée assister. Dans ces échanges on apprend aussi que la revue *Effé* semble rencontrer « un considerevole successo⁶⁰ » et espère pouvoir poursuivre la collaboration avec l'avocate espagnole. Si nous n'avons pas trouvé d'échanges entre la revue italienne et *Vindicación*, il est fort probable que la rencontre de Paris leur ait permis de renouer des liens et d'en créer de nouveaux.

7.1.2. DIFFUSION INTERNATIONALE DE *VINDICACIÓN FEMINISTA*

Si *Vindicación* contribue à la diffusion des combats féministes étrangers ainsi qu'à faire connaître les collectifs et les groupes féministes et de femmes d'autres pays auprès de son lectorat, à l'inverse, à travers les documents que nous avons consultés, nous pouvons en partie reconstruire la diffusion internationale de *Vindicación*. Nous pouvons ainsi nous demander à quel point la diffusion internationale de la revue a contribué à relayer les événements des combats féministes à l'international. Mais encore, dans quelle mesure elle a pu contribuer à créer un réseau féministe international basé sur la solidarité et l'entraide. Si aucune lettre de lectrice étrangère n'est publiée dans la revue, les lettres que nous avons pu consulter nous ont

58 Nous avons justement trouvé des exemplaires des revues présentes à cette rencontre dans la bibliothèque du Parti Féministe qui conserve le fonds du Parti Féministe aux Archives Nationales de la Catalogne.

59 Lettre de Vanna Vannuccini, 17 février 1974, Fonds-928, UC 1284, UI : 236, ANC.

60 Lettre de Vanna Vannuccini, 25 juin 1974, Fonds-928, UC 1284, UI : 236, ANC.

permis d'esquisser les personnes et les institutions qui se trouvent derrière les abonnements à la revue. Nous n'allons pas donner ici une liste exhaustive de tous les abonnements que nous avons pu recenser, mais nous pouvons classer leur origine en trois groupes : un premier groupe composé de grandes institutions, à savoir bibliothèques universitaires⁶¹, centres de documentation⁶², maisons d'édition⁶³ ou encore centres culturels⁶⁴ ou librairies⁶⁵, pour la plupart féministes ou militantes⁶⁶, qui souhaitent s'abonner à la revue ou faire des échanges ; un deuxième groupe constitué de personnes qui s'abonnent à titre individuel ; enfin, un troisième groupe composé de revues féministes.

En ce qui concerne le lectorat de *Vindicación* (à l'intérieur et à l'extérieur de l'Espagne) la tâche de déceler le profil des lecteurs se révèle difficile pour plusieurs raisons. Tout d'abord, bien que certaines lettres soient publiées dans la revue tout au long des numéros, il faut garder à l'esprit que les lettres publiées ne correspondent qu'à un petit échantillon préalablement sélectionné par la revue, en fonction de certains intérêts afin de préparer le terrain pour aborder un sujet dans un dossier spécial, susciter un débat avec les lectrices, ou encore montrer l'adhésion du lectorat à *Vindicación*⁶⁷. D'autre part, cette tâche se révèle certes plus compliquée si nous essayons d'esquisser le portrait des éventuels lecteurs de *Vindicación* en dehors de l'Espagne car aucune lettre n'est publiée dans la revue. Or, grâce aux lettres envoyées à l'équipe de rédaction que nous avons pu consultées, nous pouvons esquisser le profil du lectorat de *Vindicación* qui habitent à l'étranger, sans oublier que notre échantillon

61 Ainsi, par exemple, parmi les bibliothèques, on trouve la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) de Nanterre, la bibliothèque universitaire de l'université suédoise de Göteborg ou encore la bibliothèque universitaire d'Amsterdam. En dehors de l'Europe, l'Université de Californie, (University of California), ou encore l'université de Northwestern, (Northwestern University) à Evanston, dans l'État de l'Illinois ou l'université Autonome de Puebla au Mexique avaient aussi souscrit à *Vindicación*.

62 On trouve aussi d'autres institutions culturelles telles que le « Centre di documentazione Lilith » de Gênes ou encore la *Comissão da Condição Feminina*, créée en 1975 au Portugal, dont le siège est à Lisbonne, qui souscrivent à *Vindicación*.

63 Des abonnements sont également souscrits par des maisons d'édition étrangères, comme, par exemple, la maison d'édition hollandaise Martinus Nijhoff Publishers, ou la maison d'édition suédoise, Wennergren-William AB, l'une des plus importantes au niveau international.

64 Parmi les centres culturels nous pouvons citer le cas de l'« Ateneo español de Zurich ». Ainsi par exemple, le responsable Enrique Sánchez écrit à *Vindicación* en 1978 pour s'abonner à la revue et pour inviter l'équipe de rédaction à participer à une exposition sur la presse en Espagne qu'ils sont en train d'organiser. Il l'informe aussi de la célébration de la « I Feria del libro español en Suiza ». Lettre d'Enrique Sánchez, 8 août 1978, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, ANC.

65 Parmi les abonnements souscrits par des librairies que nous avons répertoriés se trouve la célèbre Librairie Espagnole, dans le sixième arrondissement de Paris, fondée en 1948 par Antonio Soriano, exilé espagnol dont le premier contact se fait à travers la BDIC qui informe *Vindicación* sur la librairie : « se trata de la mayor biblioteca francesa en temas del siglo XX insiste mucho en recibir vuestra revista ». Lettre de Véronique Blum, Le conservateur en Chef, 20 juillet 1977, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, ANC.

66 C'est le cas de la Librairie des Femmes de Lille, de la librairie *Leitura* de Porto, ou la librairie Portugal de Lisbonne dont les lettres demandent le renouvellement de leur abonnement.

67 Carmen Alcalde affirme que, comme dans d'autres publications, une partie des lettres publiées dans *Vindicación* était en réalité de « fausses lettres » écrites par les collaboratrices bien qu'elles se soient appuyées sur des faits réels ou sur des événements qui avaient eu lieu. Les personnes chargées d'écrire les lettres étaient Ana Moix et Carmen Alcalde. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 mars 2019, Barcelone.

ne correspond que, très probablement, à une petite partie de ce qu'a dû constituer l'ensemble du lectorat à l'étranger⁶⁸.

À cet égard, une première remarque que nous pouvons en tirer concerne l'origine des lettres. Dans l'échantillon que nous avons consulté, on trouve une proportion assez importante de lecteurs d'origine espagnole, qui écrivent à la revue pour exprimer leur opinion – en général les lettres débordent de commentaires sur la qualité de *Vindicación* –, demander un numéro ou faire des suggestions. Au sein de ce groupe, nous trouvons un pourcentage élevé de personnes qui écrivent depuis des pays européens avec une importante communauté d'émigrants espagnols comme c'est le cas de la France ou de l'Allemagne, mais aussi de la Suisse, de l'Andorre ou encore de la Hollande. Si l'Europe semble un lieu privilégié d'échanges, nous avons également trouvé des abonnements venant des États-Unis, d'Amérique Latine (Colombie et Mexique⁶⁹) ou encore de la Nouvelle-Zélande.

Une deuxième question qui se pose en lisant les lettres concerne le profil du lectorat et son âge. Ainsi, dans la plupart des cas, il s'agit de jeunes adultes, des étudiants, pour la plupart militants de groupes féministes et de gauche et d'extrême gauche, comme en témoigne le cas d'un couple d'Argentins, ex-militants des Montoneros, qui écrivent à *Vindicación* pour louer sa qualité et notamment ses analyses sur le machisme au sein des organisations de gauche. Dans la plupart des lettres, ils se montrent très intéressés par les combats sociaux de l'Espagne et notamment par les luttes anti-franquistes et en particulier par certains événements qui vont secouer l'opinion publique internationale comme le Procès de Burgos ou l'exécution au garrot du militant du *Movimiento Ibérico de Liberación* (MIL), Salvador Puig Antich. Autrement dit, à travers les lettres ce qui ressort c'est l'admiration envers les femmes espagnoles en générale et les prisonnières politiques en particulier. Le fait que Lidia Falcón ait été ex-prisonnière politique joue un rôle déterminant dans l'intérêt que les lecteurs manifestent. C'est pourquoi beaucoup de lecteurs et collectifs militants écrivent à l'équipe de rédaction pour demander des renseignements sur les conditions des femmes dans les prisons franquistes, sur l'évolution de la dictature ou encore pour demander directement à Lidia Falcón d'écrire un texte sur son expérience.

68 Nous avons recensé une trentaine de lettres en provenance de l'étranger.

69 Etudiante en Droit de l'université d'Acatlán au Mexique, Concepción Salgado de Álvarez, adresse une lettre à *Vindicación* pour s'abonner à la revue ; elle se dit très intéressée par la question de l'avortement en Espagne sur laquelle elle est en train de préparer un travail pour un de ses cours à l'université. Lettre de Concepción Salgado de Álvarez, 23 novembre 1979, Naucalpan de Juárez, México, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

C'est le cas, par exemple de Goffredo Trevirans, allemand d'origine italienne, qui, à la suite de la découverte de *Vindicación* lors d'un voyage à Paris, écrit une longue lettre dans un espagnol aussi hésitant. Il se félicite de la revue : « les quiero felicidad [sic] por la bellísima revista de ustedes ». Il se présente comme « una estudiante » de médecine de vingt-quatre ans qui collabore aussi à une revue militante allemande. Il s'agit de la revue *Antonomie* éditée à Hambourg par Karl Heinz Roth, célèbre militant de la gauche allemande au sein du Syndicat des étudiants socialistes allemands (SDS), et par sa compagne Angelica Ebebrighams. Goffredo Trevirans indique qu'ils sont en train de préparer un numéro spécial sur les prisons en Europe, et que, en conséquence, ils souhaitent recueillir des informations sur les femmes dans les prisons espagnoles. Il écrit aussi de la part de la librairie militante BI. BA. BU. ZE de Dusseldorf⁷⁰, « de nosotros frecuentada por algunas compañeras de lengua española »⁷¹, qui souhaite souscrire un abonnement. Enfin, il se propose de la mettre en contact avec d'autres groupes allemands afin de faire connaître davantage *Vindicación* dans la République Fédérale Allemande. Mais *Vindicación* sert aussi, comme déjà mentionné, à relayer des informations transmises par d'autres magazines afin de donner plus de visibilité aux mobilisations. De même, il est intéressant de relever non seulement les relations entre l'équipe de rédaction de *Vindicación* et les lecteurs (personnes à titre individuel ou revues et groupes) mais également le rôle de la revue comme intermédiaire entre les collectifs à l'extérieur et à l'intérieur de l'Espagne comme le premier maillon d'une chaîne de contacts, du fait que *Vindicación* semble être la revue féministe espagnole la plus connue à l'international mais aussi grâce à la renommée de Lidia Falcón. Rappelons par exemple la demande d'Alicia Guerrero, participante au Congrès International Féministe de 1974, à Lidia Falcón de lui faciliter le contact avec Maria Aurèlia Capmany et de Nuria Pompeia. De même, Benedicte Wern, traductrice de la maison d'édition danoise Gyldendal qui a traduit en danois le best-seller de Lidia Falcón *Cartas a una idiota española*, écrivant quelques temps après à l'avocate pour lui faire part de son intérêt pour « “Mujeres democráticas” y otras asociaciones, y también sobre las cuestiones-mujer política. He leído un artículo tuyo en “Vindicación” sobre presas políticas, ¿quizás has escrito algo más amplio sobre el tema⁷² ? », demande-t-elle à la fin de sa lettre. Benedicte Wern fait référence à l'article publié dans le premier numéro, « Ser mujer en las cárceles de España », qui a interpellé par ailleurs plusieurs lecteurs.

70 La librairie continue encore aujourd'hui. Elle est spécialisée en littérature et politique. C'est aussi une salle de concerts et d'exposition.
<https://www.bibabuze.de/>

71 Lettre de Goffredo Trevirans, 10 juillet 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

72 Lettre de Benedicte Wern, 15 novembre 1976, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

Dans d'autre cas, les lectrices souhaitent utiliser *Vindicación* comme sujet de discussion dans des groupes de femmes. C'est le cas d'Inger Ellis, de Suède qui écrit à *Vindicación* pour s'abonner à la revue. Dans la lettre, elle raconte qu'elle a créé un groupe de six femmes – on peut imaginer qu'il s'agit d'un groupe féministe –, parmi lesquelles une des femmes a vécu 15 ans en Espagne, et qu'elles souhaitent utiliser la revue pour débattre des différents sujets⁷³. Ou encore, d'autres lectrices souhaitent se servir de *Vindicación* comme support de cours à l'université comme en témoigne la lettre d'Elizabeth Ordóñez, professeur d'espagnol dans le département de langues étrangères au Ripon College qui écrit depuis le Wisconsin pour l'utiliser dans ses cours⁷⁴. Gloria Waldaman et Linda Levine, toutes les deux professeurs d'espagnol à l'université aux Etats-Unis, dont nous parlerons un peu plus tard, signalent également avoir utilisé *Vindicación*, comme d'autres collègues, à cette époque dans ces cours pour parler du féminisme en Espagne. Enfin, d'autres lecteurs sont interpellés par la qualité de certains numéros spéciaux comme c'est le cas de José María Tabarner, médecin et sexologue – que l'on peut imaginer d'origine espagnole – qui écrit depuis l'Allemagne car il est intéressé par le numéro spécial sur la sexualité⁷⁵ publié en juillet 1979.

En ce qui concerne les revues étrangères avec lesquelles *Vindicación* est en contact, de manière générale, celles-ci écrivent notamment pour échanger des numéros, transmettre et demander des informations, pour collaborer, proposer ou faciliter d'autres contacts ou même pour s'aider financièrement. Très portée sur l'international, *Servicio internacional de información y comunicación de mujeres* (*Women's International information and communication service*, en anglais), (*ISIS*), créée à Genève en 1974 par un groupe de femmes de diverses origines⁷⁶ fait partie des revues avec lesquelles *Vindicación* est le plus en contact. Rappelons au passage qu'*ISIS* avait participé aussi au Tribunal International des Crimes contre les femmes et avait salué les initiatives des Espagnoles pour améliorer le déroulement du Tribunal. Ainsi, c'est grâce à l'échange des abonnements qu'*ISIS* fait connaître *Vindicación* et les combats menés par les féministes en Espagne auprès d'un lectorat international, à travers des comptes rendus sur les numéros ou sur les numéros spéciaux comme le souligne l'équipe de rédaction d'*ISIS* dans un des échanges⁷⁷.

73 Lettre d'Inger Ellis Umea, 22 mars 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

74 Lettre d'Elizabeth Ordóñez, 29 mai 1979, Ripon College. Wisconsin, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

75 Lettre de José María Tabarner, 3 octobre 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

76 «ISIS es un centro de investigación y documentación sobre el movimiento de liberación de las mujeres a nivel internacional. Fue creado en 1974 por un colectivo de mujeres para recolectar materiales provenientes de grupos locales y del movimiento feminista, con el fin de poner dichos documentos a disposición de otras mujeres. [...] El colectivo de ISIS está formado por Rossana Cambi, Manuela Cienfuegos, Roxanne Claire, Daniela Claro, Jane Cottingham, Marilee Karl, Jane Thiébaud, Valsa Verghese.» *ISIS, Boletín internacional*, «Mujeres Latinoamericanas en Europa», n° 5, 1981, p. 1. Fonds Cala dona.

77 Lettre de Marilee Karl, *ISIS*, Genève, Suisse, 28 août 1978, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

D'autres échanges se font aussi en Europe. C'est le cas de la revue allemande *Courage*⁷⁸ dont *Vindicación* parle dans le numéro 11. Fondée en 1976 à Berlin, *Courage*, qui était après la revue féministe *Emma*, la publication féministe allemande la plus vendue, réussit à durer jusqu'en 1984 avec un tirage moyen de 62 000 exemplaires et plus de 10 000 abonnés⁷⁹. Hildegard Kawan, fondatrice de la revue *Courage*, écrit à *Vindicación* en 1979 pour proposer un échange de revues et une collaboration possible, soulignant qu'en tant que collaboratrice d'une revue féministe, « tenemos interés en las [sic] problemas feministas españolas también⁸⁰ ».

De même, l'information concernant *Vindicación* publiée dans d'autres revues permet aux lectrices de ces magazines de se mettre directement en contact avec *Vindicación* si elles le souhaitent comme peut en témoigner le cas de Petra Hartmann de Francfort. Dans un espagnol hésitant, la jeune femme allemande écrit à *Vindicación* en 1979. Dans sa lettre, on apprend qu'elle a 21 ans, qu'elle est étudiante en sociologie et qu'elle a découvert l'adresse de *Vindicación* de fait par le magazine *Courage*. Elle veut aller en Espagne pendant l'été pour mieux connaître le pays, entrer en contact avec des groupes féministes espagnols et améliorer son niveau d'espagnol. Elle prie *Vindicación* de bien vouloir publier sa lettre dans la revue afin que d'autres lectrices « puedan escribirme⁸¹ ».

Face aux difficultés pour démarrer un projet éditorial et à tous les problèmes économiques qu'il peut entraîner, surtout lorsque celui-ci est militant, il est très important de s'entraider entre petits éditeurs ou publications, notamment entre les maisons d'édition féministes. C'est le cas d'Editora das Mulheres de Lisbonne, coopérative d'édition créée par un groupe de femmes. Dans sa lettre Madalena B, présente l'histoire de la coopérative : elle a déjà publié trois livres et « are now starting a cultural center for women in Portugal ». Elles ont déjà quelques numéros de *Vindicación* et souhaitent s'abonner à la revue mais, à l'instar d'autres petites maisons d'édition, elles n'ont pas encore beaucoup d'argent : « It would be very important for us if we could receive your publication free of charges » mais elle signale que « as soon as we start publishing our own things we will send them to you too⁸² ».

78 Les numéros de *Courage* ont été numérisés et mis en ligne : <http://library.fes.de/courage/>

79 La revue se situait à mi-chemin entre la presse militante et la presse professionnelle avec une équipe mixte, composée de bénévoles et de journalistes professionnels. Chaque mois, le magazine incluait un dossier sur un thème : la guerre nucléaire, la violence, la violence contre les femmes, le féminisme, etc. GALLEGO, Juana, *Mujeres de papel*, op. cit. p. 173.

80 Lettre de Hildegard Kawan, 10 septembre 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

81 Lettre de Petra Hartmann, 25 mai 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

82 Lettre d'Editora das Mulheres, Lisboa, 10 avril 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

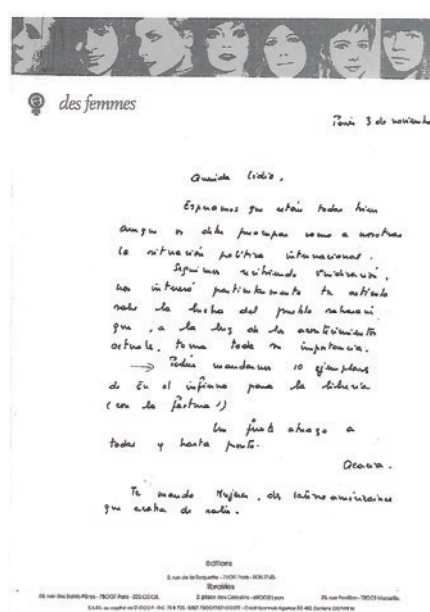
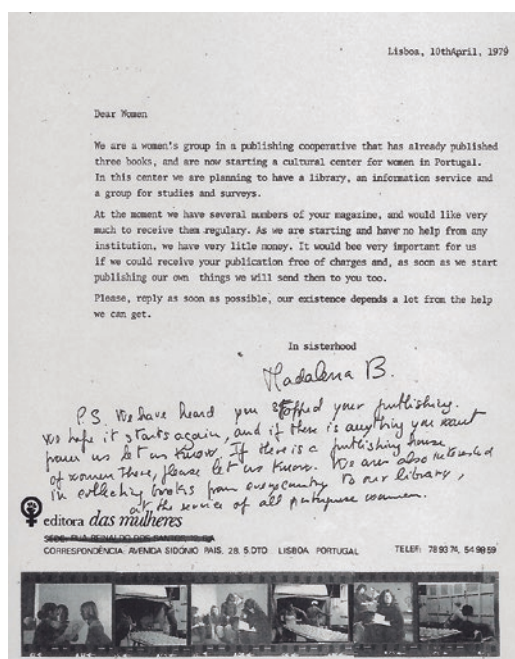
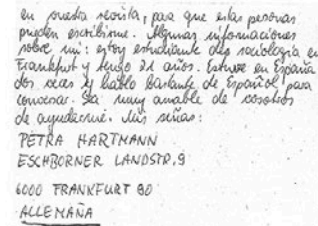
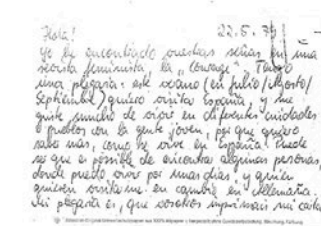
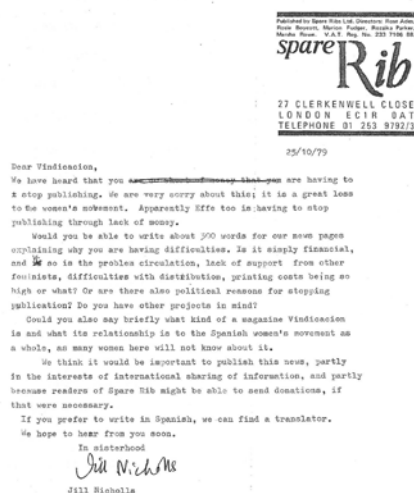
Dans le même temps, les problèmes financiers que connaît *Vindicación* arrivent également aux oreilles des autres revues telles que *Spare Rib* que *Vindicación* avait rencontré à Paris en 1977 où la revue anglaise avait proposé de créer un syndicat international réunissant les revues féministes. Fondée en 1972, cette revue anglaise est l'une des plus anciennes, elle paraît jusqu'en 1993⁸³. Le magazine est né avec un objectif très similaire à celui de *Vindicación* : combler le manque d'information sur les questions qui touchent et intéressent réellement les femmes. Le magazine est également présenté comme un moyen de communication semi-professionnel, avec la collaboration de personnes anonymes et de journalistes (hommes et femmes) ayant une certaine notoriété dans le milieu⁸⁴. Avec un tirage de 25 000 exemplaires, ce qui n'est pas très important par rapport à d'autres revues féministes, *Spare Rib* réussit à s'implanter dans le marché éditorial avec une large diffusion notamment en termes de souscriptions⁸⁵ ; ce qui explique aussi sa longévité et très probablement ses ressources pour pouvoir aider d'autres revues en difficulté. Ainsi, en 1979, Jill Nichols, membre de l'équipe de rédaction du magazine anglais, écrit à l'équipe de *Vindicación* pour l'informer qu'elles sont au courant des problèmes financiers que traverse *Vindicación* qui l'empêchent de continuer à être publiée, comme c'est le cas également du magazine italien *Effe* auquel Jill Nichols fait référence. À la fin de la lettre, Jill Nichols demande à *Vindicación* de lui envoyer un petit texte de présentation de la revue pour le publier dans son journal afin que les lectrices de *Spare Rib* « might to be able to send donations, if that were necessary⁸⁶ ».

83 *Spare Rib* fut l'une des premières revues féministes européennes de la deuxième vague. Elle a été publiée entre 1972 et 1993. Tant l'orientation féministe que le design ressemblent beaucoup à *Vindicación Feminista*. Pour plus d'informations sur cette publication en anglais, voir : <https://journalarchives.jisc.ac.uk/britishlibrary/spareri>

84 « We have tried to create a magazine that is fluid enough to publish work by contributors who have not written before as well as by women and men who are successful journalists and writers. We are waiting with bated breath for your reactions ». *Spare Rib*, n° 1, juillet 1972, p. 3. « Nous avons essayé de créer un magazine assez ouvert pour pouvoir publier les travaux de collaborateurs qui n'ont jamais écrit auparavant, ainsi que de femmes et d'hommes qui sont des journalistes et des écrivains à succès. Nous attendons avec impatience vos réactions ». Nous traduisons.

85 GALLEGO, Juana, *Mujeres de papel*, op. cit., p. 174.

86 « afin qu'elles puissent envoyer des donations si cela est nécessaire ». Nous traduisons. Lettre de Jill Nicholls, 25 octobre 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.



En haut, de gauche à droite:
 Fig. 104. Lettre de *Spare Rib*, Londres, 25 octobre 1979.
 Fig. 105. Lettre de Petra Hartmann, Francfort, 25 mai 1979.
 En bas, de gauche à droite:
 Fig. 106. Lettre d'Editora das Mulheres, Lisbonne, 10 avril 1979.
 Fig. 107. Lettre d'Acacia, Paris, 3 novembre 1977.

La disparition de *Vindicación* n'ayant pu être évitée malgré la solidarité internationale, les échanges entre les revues nous montrent comment *Vindicación* participe activement aux réseaux féministes transnationaux ouvrant ses pages aux autres revues. En outre, *Vindicación* peut offrir aux lecteurs une importante quantité d'informations sur les autres collectifs étrangers, sur les combats et luttes du mouvement féministe à l'international ou encore sur les revues féminines étrangères grâce aux échanges permanents qu'elle entretient avec ces publications, servant parfois d'intermédiaire à d'autres collectifs. Ce réseau de contacts et d'échanges permet non seulement de comprendre l'énorme dimension internationale du

magazine qui fait état de tout ce qui se passe hors de l'Espagne, mais cela montre aussi l'importance fondamentale, comme le signale *ISIS*, de l'internationalisation des luttes féministes, de la circulation des idées, des actions et des méthodes entre les collectifs afin de défier les lois répressives des Etats-Nationaux.

7.2. ANTOINETTE FOUQUE ET LES ÉDITIONS DES FEMMES : UNE SOLIDARITÉ AU-DELÀ DES FRONTIÈRES

La première relation durable que les membres du collectif entretiennent, et qui deviendra par la suite l'équipe de *Vindicación*, c'est avec un groupe étranger qui s'articule autour d'Antoinette Fouque, féministe française et fondatrice de la maison d'édition Des Femmes. Si l'on s'intéresse à cette relation c'est pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que les Éditions Des Femmes est à l'origine de la mobilisation internationale en solidarité envers les détenues politiques franquistes – qui touche directement Lidia Falcón – pour l'attentat de la rue Correos de Madrid. Ensuite, parce que le groupe Des Femmes permet à l'équipe de rédaction de la revue de s'ouvrir à l'international et de faire par la suite des rencontres avec d'autres collectifs étrangers. Enfin, parce qu'elles contribuent aussi au projet éditorial de *Vindicación* en faisant de l'entraide éditoriale un outil central de la lutte féministe. En effet, l'amitié et la solidarité entre le groupe de Des Femmes et l'équipe de *Vindicación Feminista* mais surtout, l'amitié entre Antoinette Fouque et Lidia Falcón est bel et bien l'exemple d'une solidarité féministe au-delà des frontières. Solidarité féministe qui puise aussi sa source dans une solidarité anti-franquiste internationale et d'une vocation internationale au cœur des deux projets éditoriaux entrepris des deux côtés des Pyrénées. De plus, il nous semble très pertinent de mettre en parallèle le parcours de ces deux figures qui présentent de nombreux points communs. En effet, celles-ci ont joué un rôle de premier ordre dans la constitution du mouvement féministe de chaque pays mais ce rôle a souvent été remis en question.

7.2.1. UNE SOLIDARITÉ FÉMINISTE INTERNATIONALE

C'est autour de l'année 1968 que la féministe française Antoinette Fouque⁸⁷ fonde le groupe Psychanalyse et Politique, désormais « Psy et Po », un des acteurs principaux du Mouvement de Libération de Femmes (MLF) en France⁸⁸. À la fin de l'année 1972, le groupe fonde la maison d'édition Des Femmes ; première maison d'édition en Europe dédiée à la création des femmes et dont le projet ambitieux devient une référence dans le champ éditorial français à partir de la seconde moitié des années 1970⁸⁹. Peu de temps après le groupe ouvre les librairies Des femmes : à Paris le 30 mai 1974 au 68 rue des Saints Pères⁹⁰, en plein cœur de Saint-Germain, à Marseille en 1976 et à Lyon en 1977⁹¹. Elles publient également deux journaux : en premier lieu, *Le Quotidien Des Femmes*, publié entre 1974 et 1976, avec un total de 10 numéros ; puis une deuxième tentative, cette fois-ci beaucoup plus professionnelle, *Des femmes en mouvement*, publié entre 1977 et 1982.

Le premier contact entre le groupe français et le groupe catalan s'établit aux alentours de l'été 1974 lorsque Lidia Falcón invite le groupe de Des Femmes à participer au Congrès International Féministe qu'elle est en train de préparer⁹² et auquel d'autres féministes françaises sont censées assister. Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, la détention de Lidia Falcón, de son compagnon de l'époque Eliseo Bayo et de ses enfants, Regina et Carlos Enrique par la Brigade Politique Sociale en septembre 1974 entraîne l'annulation du congrès en solidarité avec les détenus. Au total, une quinzaine de personnes sont inculpées, dont 8 femmes, parmi lesquelles, Eva Forest, psychiatre et militante communiste, et ses camarades anti-franquistes tels que María Luz Fernández ou encore Antonio Durán. Apprenant l'arrestation des militant-e-s, Antoinette Fouque et le groupe de Des Femmes lancent alors un appel à solidarité internationale qui les conduit à publier plusieurs manifestes en faveur des détenu-e-s dans la presse, encourageant par la suite d'autres mobilisations dans d'autres villes et d'autres pays. Le 23 octobre 1974, Des Femmes achète un encart publicitaire dans *Le Monde* face au refus de la presse de passer l'information⁹³. L'appel intitulé

87 Sur Antoinette Fouque voir entre autres : FOUQUE, Antoinette *et. al. Mémoires de femmes, 1974-2004*, Des Femmes, Paris, 2004 ; FOUQUE, Antoinette, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?* Entretiens avec Christophe Bourseiller, Paris, Bourin Éditeur, 2009 ; Des Femmes-Antoinette Fouque, *Avec Antoinette Fouque hommage*, Des Femmes, Paris, 2014.

88 Sur l'histoire du MLF et sur ses tendances voir, entre autres, PICQ, Françoise, *Libération des femmes, les années en mouvement*, *op. cit.* ; DES FEMMES, *MLF-psychanalyse et politique 1968-2018, 50 ans de libération des femmes*, Volume I, Les premières années, Paris, Des Femmes-Antoinette Fouque, 2018.

89 Voir notamment, PAVARD, Bibia, *Les éditions Des Femmes*, *op. cit.*

90 Après 1980, la librairie de Paris déménage rue Jacob toujours dans le quartier de Saint-Germain.

91 DES FEMMES, *Avec Antoinette Fouque hommage*, Des Femmes-Antoinette Fouque, Paris, 2014, p. 251.

92 FOUQUE, Antoinette *et. al. Génération MLF. 1968-2008*, Paris, Des Femmes, 2008, p. 161.

93 FOUQUE, Antoinette *et. al. Mémoires de femmes, 1974-2004*, *op. cit.*, p. 104.

« Lutte et libération des femmes espagnoles » en solidarité avec les détenues espagnoles, parmi lesquelles, Lidia Falcón et Eva Forest entre autres, est signé par plus de 500 femmes en France et à l'étranger⁹⁴. Parmi les signataires, se trouvent les écrivaines françaises Françoise d'Eaubonne et Françoise Sagan, l'écrivaine étasunienne Susan Sontag, la philosophe Julia Kristeva, la féministe étasunienne Kate Millett ou encore Simone de Beauvoir⁹⁵.

Quelques semaines plus tard, dans *Le Monde* encore, la féministe et avocate française, fondatrice de l'association *Choisir* avec Simone de Beauvoir et célèbre pour la défense de Marie-Claire lors du procès « Bobigny » en 1972, Gisèle Halimi, publie également un article le 18 novembre 1974 intitulé « Pour Eva », que l'avocate française connaissait personnellement⁹⁶. Dans l'article, Gisèle Halimi adresse au journal le texte qui allait être lu dans un rassemblement pour la libération d'Eva Sastre (Eva Forest) et d'autres détenus politiques, organisé par le comité de soutien international créé pour la défense de la psychiatre espagnole. Le texte comprend aussi un extrait d'une lettre d'Eva Forest racontant les tortures qu'elle a subies qui en disent long sur l'absence de garanties juridiques des détenu-e-s politiques en Espagne. Le comité demande la remise en liberté de toutes les personnes arrêtées et le respect des droits de la défense. Parmi les signataires de l'appel du comité se trouvent de nouveau des figures célèbres telles que Simone de Beauvoir, Françoise Sagan, Delphine Seyrig, Michèle Vian, Jean-Paul Sartre, François Billetdoux ou encore Maurice Clavel entre autres⁹⁷.

Si la mobilisation en faveur d'Eva Forest interpelle autant c'est aussi parce que les accusations étaient encore plus graves que pour d'autres détenu-e-s telles que Lidia Falcón. Elle était en effet accusée d'avoir participé à deux attentats, celui qui avait entraîné la mort de Carrero Blanco en 1973 et celui de septembre 1974 avec d'autres détenu-e-s, y compris Lidia Falcón. La psychiatre espagnole risquait alors la peine de mort. Il faut rappeler que l'anarchiste Puig Antich venait d'être tué par le supplice du garrot quelques mois plutôt, le 2 mars 1974. Le risque d'une nouvelle exécution était donc assez probable. C'est pourquoi, la mobilisation ne devait pas être retardée de peur qu'Eva Forest connaisse le même sort que l'anarchiste catalan, comme le signale Des Femmes dans le premier numéro de son journal.

94 Dans d'autres ouvrages, Des Femmes mentionnent que l'appel fut signé par plus de 3 000 personnes. FOUQUE, Antoinette *et. al.*, *Génération MLF. 1968-2008, op. cit.*, p. 161. Dans l'appel publié dans *Le Monde*, on voit effectivement qu'il s'agit d'environ 500 personnes.

95 « Lutte et libération des femmes espagnoles », *Le Monde*, 31 octobre 1974, Fonds-928, Carpeta 1436, UI. Núm. 257, ANC.

96 Il ne faut pas oublier que Gisèle Halimi avait déjà un lien avec l'Espagne. En 1970, elle avait participé au *Proceso de Burgos* en tant que représentante de la Fédération internationale des Droits de l'Homme. En 1971, elle publie un livre issu de cette expérience sous la forme de témoignage, *Le procès de Burgos*, aux éditions Gallimard, avec une préface de Jean-Paul Sartre. Gisèle Halimi avait été également présidente de la commission d'enquête du Tribunal Russell sur les crimes de guerre américains au Vietnam.

97 HALIMI, Gisèle, « Pour Eva », *Le Monde*, 18 novembre 1974.

Avec une vocation internationale très marquée qui se manifeste dès les premières collections des Éditions Des Femmes telles que « Des femmes de tous les pays », créée en 1975, qui deviendra à partir de 1981 « Femmes en luttés dans tous les pays⁹⁸ », ce n'est pas par hasard si les Éditions Des Femmes consacrent le premier numéro de son journal *Le Quotidien Des Femmes*⁹⁹, publié le 23 novembre 1974, aux luttés de femmes espagnoles. Il sort en urgence afin de dénoncer les crimes de Franco. Par ailleurs, il a été « composé, fabriqué, écrit par des femmes basques, espagnoles, françaises, toutes en lutte dans les mouvements de libération¹⁰⁰ », comme le rappelle la publication sur la couverture.

Ce premier numéro est composé d'extraits de plusieurs lettres d'Eva Forest : une première manuscrite adressée à son avocat, José Maria Bandrés, qui est traduite en dessous, accompagnée aussi d'un poème d'Elisa Serna intitulé « Quejido » (Cri) ; puis une deuxième où elle raconte les agressions et les tortures dont elle a été victime les premiers jours de son arrestation dans la Direction Générale de la Sécurité. Il y a aussi des extraits de l'interrogatoire d'Itziar au procès de Burgos publié à *Ruedo Ibérico* ; un appel d'Adolfo Sastre au secours international, ou encore une section intitulée « Du côté du pouvoir » qui remet en question la soi-disant « ouverture » de la dictature, en montrant la recrudescence de la violence policière contre l'opposition anti-franquiste. Le quotidien informe également des grèves et des luttés en Espagne comme à la SEAT, à l'Adeva ou encore chez *Motor Ibérica*, en soulignant le dynamisme dont font preuve les Espagnoles : elles « rejoignent les luttés et s'organisent, passent du silence forcé à la clandestinité et à l'offensive, de la paralysie obligée au mouvement de lutte¹⁰¹ ». Enfin, le journal informe également sur l'annulation du congrès féministe international que Lidia Falcón était en train d'organiser avec d'autres féministes¹⁰².

98 FOUQUE, Antoinette *et. al.* *Mémoires de femmes, 1974-2004*, *op. cit.*, p. 59-66.

99 Avec une périodicité irrégulière déterminée par l'actualité politique et les urgences des luttés quotidiennes *Le Quotidien Des Femmes*, qui comporte au total 10 numéros, fut dirigé entre autres par Antoinette Fouque, Marie-Claude Grumbach, Florence Prudhomme ou encore Jacqueline Sag, et de nombreuses militantes de Psychanalyse et politique. Son dernier numéro est publié en juin 1976. FOUQUE, Antoinette *et. al.* *Génération MLF. 1968-2008*, *op. cit.*, p. 162.

100 Couverture, *Le Quotidien Des Femmes*, n° 1, 23 novembre 1974.

101 *Le quotidien Des Femmes*, n° 1, 23 novembre 1974, p. 5.

102 *Ibid.*, p. 6.



Gauche, en haut: Fig. 108. « Lutte et libération des femmes espagnoles », *Le Monde*, 31 octobre 1974.

Gauche, en bas: Fig. 110. *Le Quotidien Des Femmes*, n° 1, 23 novembre 1974, p. 2.

Droite: Fig. 109. Couverture, *Le Quotidien Des Femmes*, n° 1, 23 novembre 1974.

Mais si les initiatives entreprises par le groupe Des Femmes sont les plus connues et les plus médiatiques, elles font partie d'un ensemble de mobilisations internationales qui s'inscrivent dans les vagues de solidarité qui parcourent l'Europe contre ce qui est considéré comme le seul bastion du fascisme en Europe, le régime de Franco, notamment après la chute de la dictature du Portugal en avril 1974. Ainsi, d'autres groupes féministes se solidarisent au fil de l'eau pour les détenues politiques tels que *Les Pétroleuses*, groupe du MLF ou « Femmes en lutte » qui organise à la fin de 1974 une manifestation à Angers en solidarité à Eva Forest, Lidia Falcón et d'autres militantes et y diffuse un tract sous le titre « Sauvons Eva, Lidia et leurs camarades ! ». Dans le tract les militantes françaises appellent toutes les femmes à rejoindre la manifestation de soutien du 7 décembre en rappelant une fois de plus que « Pour Puig Antich, l'opinion internationale a réagi trop tard¹⁰³ ».

103 Tract Groupe « Femme en lutte » Angers, reproduit dans DABOIS, Frédéric, « Luttes féministes : Des Pétroleuses aux Danaïdes », *Cahier CESA*, Cercle d'Etudes Sociales Angevin, n°2, avril 2013, p. 6. Disponible en ligne : <http://cesa49.free.fr/spip.php?article4>

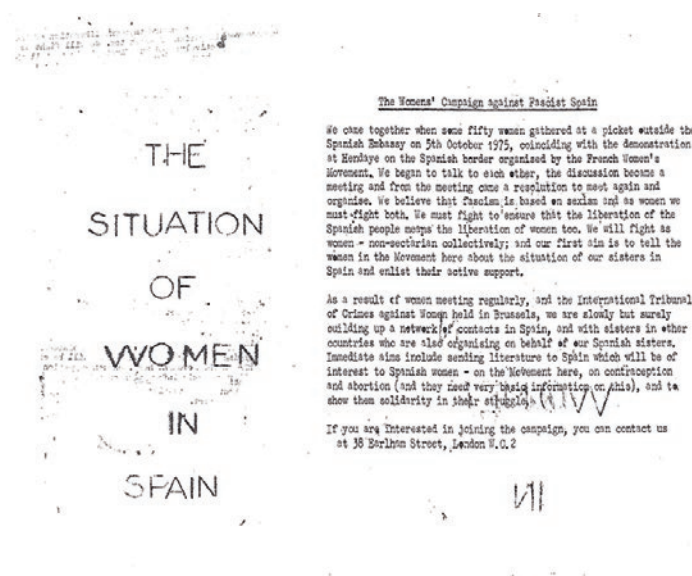
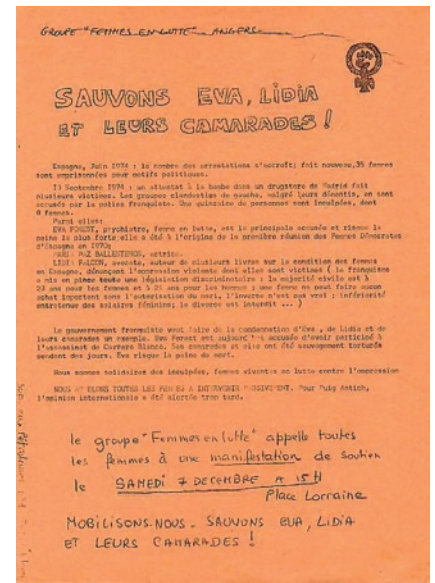
Si Lidia Falcón est libérée en juin 1975, Eva Forest, quant à elle, doit attendre jusqu'au 1^{er} juin 1977. De ce fait, les mobilisations sont sans relâche : Antoinette Fouque et le groupe Des Femmes continuent de se mobiliser pour un soutien international et organisent une série de manifestations. La plus connue est celle qui a lieu à Hendaye, le 5 octobre 1975, pour protester contre les exécutions et les arrestations des opposants politique à la dictature, alors que quatre militants basques venaient d'être exécutés¹⁰⁴. La manifestation qui réunit plusieurs groupes y compris celui de Des Femmes qui se font appeler « collectif Eva Forest¹⁰⁵ », est soutenue dans d'autres pays comme le raconte plus tard un groupe de féministes anglaises venues manifester devant l'ambassade espagnole à Londres le même jour :

We came together when some fifty women gathered at a picket outside the Spanish Embassy on 5th October 1975, coinciding with the demonstration at Hendaye on the Spanish border organised by the French Women's Movement. We began to talk to each other, the discussion became a meeting and from the meeting came a resolution to meet again and organise. We believe that fascism is based on sexism and as women we must fight both. We must fight to ensure that the liberation of the Spanish people means the liberation of women too. We will fight as women-non-sectarian collectively ; and our first aim is to tell the women in the Movement here about the situation of our sisters in Spain and enlist their active support. As a result of women meeting regularly, and the International Tribunal of Crimes against Women held in Brussels, we are slowly but surely building up a network of contacts in Spain, and with sisters in other countries who are also organising on behalf of our Spanish sisters. Immediate aims include sending literature to Spain which will be of interest to Spanish women on the Movement here, on contraception and abortion (and they need very basic information on this), and to show them solidarity in their struggle¹⁰⁶.

104 Il s'agit de deux membres d'ETA, Juan Paredes Manot (Txiki) et Angel Otaegui, puis de trois membres du Front révolutionnaire anti-fasciste et patriotique (FRAP), José Humberto Baena, José Luis Sánchez Bravo et Ramón García Sanz, exécutés le 27 septembre 1975.

105 Elles y manifestent pour la libération de tous les prisonniers politiques sous le régime de Franco. Voir, notamment : FOUQUE, Antoinette *et. al*, *Mémoires de femmes*, *op. cit.*, p. 104-105.

106 « Nous nous sommes réunies lorsqu'une cinquantaine de femmes se sont rassemblées lors d'un piquet de grève devant l'ambassade d'Espagne le 5 octobre 1975, coïncidant avec la manifestation à Hendaye à la frontière espagnole organisée par le Mouvement des femmes françaises. Nous avons commencé à parler entre nous, la discussion s'est transformée en réunion et la réunion a débouché sur une résolution de nous rencontrer à nouveau et de nous organiser. Nous croyons que le fascisme est basé sur le sexisme et en tant que femmes, nous devons combattre les deux. Nous devons nous battre pour que la libération du peuple espagnol signifie aussi la libération des femmes. Nous nous battons collectivement en tant que femmes non sectaires, et notre premier objectif est d'informer les femmes du Mouvement sur la situation de nos sœurs en Espagne et d'obtenir leur soutien actif. Grâce aux réunions régulières des femmes et au Tribunal International des Crimes contre les femmes qui s'est tenu à Bruxelles, nous construisons lentement mais sûrement un réseau de contacts en Espagne et avec des sœurs dans d'autres pays qui s'organisent également au nom de nos sœurs espagnoles. Les objectifs immédiats comprennent l'envoi de littérature en Espagne qui intéressera les femmes espagnoles - sur le Mouvement ici, sur la contraception et l'avortement (et elles ont besoin d'informations de base à ce sujet), et pour leur témoigner notre solidarité dans leur lutte ». Tracts « The Situation of women in Spain », « The Women's Campaign against Fascist », septembre/octobre 1976, Fonds-929, UC 26 (3), Num. UC. 6, ANC. Nous traduisons.



En haut, de gauche à droite:

Fig. 111. Hendaye, 5 novembre 1975, manifestation du MLF pour sauver la vie des femmes et des hommes emprisonnés.

Fig. 112. Tract, « Sauvons Eva, Lidia et leurs camarades ! », *Les Pétroleuses*, 1974, p. 31.

Gauche:

Fig. 113. Tracts « The Situation of women in Spain », septembre/octobre 1976.

Les propos des militantes anglaises nous semblent particulièrement éloquentes quant à l'étroite imbrication entre solidarité anti-franquiste et solidarité féministe internationale ; le régime franquiste étant, le rappellent les Anglaises, à la fois fasciste et machiste. Mais le texte peut aussi être interprété comme le passage de l'engagement anti-franquiste à l'engagement féministe. En effet, si dans un premier temps c'est la lutte contre le fascisme qui fonctionne comme catalyseur de la mobilisation des collectifs militants (féministes et gauchistes), dans un deuxième temps, ce sont les questions féministes à proprement parler qui fédèrent les militantes à l'international. Dans le cas anglais, c'est sur la question de la contraception et de l'avortement, l'un des combats centraux du mouvement féministe anglais de cette époque, que les Anglaises semblent promptes à mettre à disposition des Espagnoles leurs expériences et leurs connaissances. Il nous semble très probable qu'il s'agit d'apprendre les méthodes

C'est d'ailleurs le Tribunal international des Crimes contre les femmes célébré à Bruxelles, le congrès international féministe organisé par Lidia Falcón en 1974 étant tombé à l'eau, qui offre une nouvelle opportunité pour le groupe de Des Femmes et de Lidia Falcón de se rencontrer. La participation de la délégation des Espagnoles au Tribunal International des Crimes contre les femmes organisé à Bruxelles semble venir du Séminaire Collectif de Madrid qui en parle à Lidia Falcón au cours d'une réunion de préparation des Premières Journées pour la Libération de la Femme de Madrid. Mais de leur côté, Lidia Falcón et le Collectif Féministe de Barcelone affirment que c'est l'équipe de Des Femmes qui les a invité à participer. C'est d'ailleurs dans ce Tribunal que Lidia Falcón rencontre plusieurs féministes françaises. Certaines pour la première fois comme c'est le cas de Luce Irigaray ou de Christine Delphy ; ou d'autres qu'elle a déjà rencontrées auparavant. C'est le cas notamment de Monique Wittig dont elle avait fait la connaissance pour la première fois au Portugal¹¹¹ où toutes les deux s'étaient rendues au procès des « Trois Marias¹¹² » en 1974.

D'après les mémoires de Lidia Falcón, dès son arrivée à Bruxelles, elle rejoint le groupe dirigé par Antoinette Fouque. Comme nous l'avons déjà mentionné, Lidia Falcón avec d'autres militantes telles que Carmen Sarmiento protestent dès le premier jour contre le fonctionnement du Tribunal ; elles ne sont pas seules puisque le groupe de Des Femmes soutient leurs critiques. Lidia Falcón se rappelle aussi de l'opposition de Monique Wittig à la présence d'hommes dans le Tribunal, question qui avait suscité de vifs échanges entre les participantes. D'ailleurs, Lidia Falcón affirme être partie avant la clôture du Tribunal afin de rejoindre le groupe de Des Femmes qui avait organisé à Paris un autre évènement¹¹³.

Du côté de Des femmes, les militantes expriment aussi une vision très nuancée du Tribunal, en particulier en ce qui concerne certains propos exprimés par certains groupes féministes français contre le groupe Psychanalyse et Politique¹¹⁴. Ces conflits traduisent des divisions au sein du MLF français qui vont éclater un peu plus tard autour de l'affaire « Barbara » qui est à l'origine un conflit de travail entre une employée des librairies de Des Femmes et

111 Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

112 En 1972, Maria Isabel Barrero, Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa publient l'œuvre intitulée *Novas Cartas Portuguesas*. Le livre mi-fictif-mi-biographique aborde sous forme de lettres différents sujets sur le Portugal comme la répression de la dictature portugaise, les conditions des femmes au Portugal ou encore la question de la guerre coloniale. Le gouvernement portugais accuse les trois « Marias » d'outrage à la morale publique. Leur affaire mobilise le mouvement féministe qui fait de leur cas, le procès contre la dictature. Celles-ci sont acquittées le 7 mai 1974, à la faveur du changement de régime politique au Portugal. Monique Wittig avait fait d'ailleurs la traduction en français de leur ouvrage *Les Nouvelles lettres portugaises*. DENIS, Marie Denis, « Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa, Les Nouvelles lettres portugaises, Seuil, 1974 ; Guilleragues, « Chansons et bons mots valentins » « lettres portugaises », *Les cahiers du GRIF*, Dossier : Les femmes font la fête font la grève, n° 5, 1974, p. 69.

113 « las Des Femmes tenían un encuentro en Paris los días últimos del tribunal en Paris y yo me fue con las Des Femmes porque me parecía más interesante aquello que el tribunal y dejé allí a las que estaban y allí Elvira Sihurana se unió a mí. », Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

114 FOUQUE, Antoinette *et. al.* *Génération MLF. 1968-2008*, *op. cit.*, p. 195.

la maison d'édition. D'ailleurs, comme Lidia Falcón le signale dans ses mémoires, si elle fait connaissance de certaines figures de proue du féminisme français telles que Christine Delphy ou l'actrice et féministe Delphine Seyrig, le contact ne va pas se poursuivre dans le temps en raison de sa prise de position lors du procès contre les Éditions Des Femmes dont nous parlerons un peu plus tard¹¹⁵.

7.2.2. UNE SOLIDARITÉ ÉDITORIALE

Si Antoinette Fouque et le groupe de *Des Femmes* ne tardent pas à se mobiliser en faveur des victimes de la « justice » franquiste, la solidarité militante se manifeste également à travers leur pôle éditorial, preuve des relations étroites entre le groupe de Des Femmes et le collectif féministe barcelonais réunit autour de Lidia Falcón, qui constituera un peu plus tard le noyau de *Vindicación*.

Comme le signale Bibia Pavard, on ne peut pas séparer les activités éditoriales à proprement parler de Des Femmes, de l'activité politique du groupe Psychanalyse et Politique. C'est pourquoi la promotion de l'écriture de Des Femmes et de la visibilité de leurs luttes constitue un même combat. Pour ce faire, en 1975 les éditions Des Femmes créent une nouvelle catégorie de livres : les documents-témoignages qui regroupent des écrits de femmes militantes qui racontent leur expérience de lutte, dans le but d'éveiller les consciences politiques ou de dénoncer des situations de violence faite aux femmes. Certaines publications vont encore plus loin, le rappelle Bibia Pavard, car le but est de soutenir une cause et de créer une mobilisation afin de faire évoluer des situations politiques graves¹¹⁶ comme c'est le cas d'Eva Forest et de Lidia Falcón. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, quelques mois avant l'attentat de la rue Correo de Madrid, la maison d'édition française semblait être intéressée par la publication en français de l'un des livres de l'avocate catalane. Mais c'est l'arrestation de l'auteure qui semble accélérer, contre toute attente, la traduction puis la publication du best-seller de Lidia Falcón, *Cartas a una idiota española* qui venait d'être publiée en Espagne chez Dirosa.

115 Nous en parlerons dans le chapitre 8.

116 PAVARD, Bibia, *Les Éditions Des Femmes. op. cit.*, p. 97.

Afin de commencer les préparatifs, deux membres de *Des Femmes*, Yvette Orenge et Thérèse Réveillé se déplacent à Barcelone pour rencontrer le groupe de Lidia Falcón afin d’acquérir les droits d’auteur de son livre en France. Dans la ville catalane, elles rencontrent Carmen Alcalde qui depuis l’arrestation de Lidia Falcón se voit attribuer le rôle officieux d’interlocutrice et d’intermédiaire entre Falcón et les diverses maisons d’édition, une sorte d’agent littéraire chargé de négocier tous les termes des publications comme elle le leur fait savoir dans une lettre où elle signale : « mientras dure esta situación [son arrestation] me he ofrecido a ella [Lidia Falcón] para dirigirla sus affaires literarios » puisque « tengo poderos de Lidia Falcón para obrar como ella misma ». Et elle termine sa lettre en exprimant sa gratitude « por vuestra solidaridad. Nuestro “courage” se alimenta de vuestra actitud¹¹⁷ ».

En effet, la correspondance  chang e entre Carmen Alcalde et le groupe Des Femmes permet de saisir la volonté de ce dernier de faciliter, dans la mesure du possible, les termes du contrat, attitude qui traduit à la fois la volonté de l’équipe française d’être professionnelle autant que militante. La publication du livre en France s’inscrit alors dans la continuité de la solidarité militante envers les détenu-e-s. Et cela pour plusieurs raisons. Tout d’abord, parce que les ventes du livre doivent servir à couvrir les frais des mobilisations pour la libération des détenu-e-s¹¹⁸, mais aussi parce que d s les débuts la maison d’édition française manifeste une volonté nette de rendre les termes du contrat simples et avantageux pour Falcón. D’ailleurs, Des Femmes paie d’avance les droits d’auteur afin de pouvoir aider économiquement l’avocate et décide de verser très rapidement la somme des ventes dès les premiers mois. De plus, à la demande de Lidia Falcón, Des Femmes verse l’argent directement à Carmen Alcalde. Cet arrangement va d’ailleurs entraîner quelques démêlés avec la maison d’édition Dirosa, censée recevoir en premier la somme versée par la maison d’édition française comme le fait savoir Marie-Claude Grumbrach¹¹⁹, gérante à l’époque des  ditions Des Femmes et compagne d’Antoinette Fouque.

D’autres échanges se poursuivent pour peaufiner la traduction. Cette fois-ci c’est Acacia dont nous ignorons le nom de famille qui est chargée de se concerter avec Carmen Alcalde sur la traduction à proprement parler. Carmen Alcalde lui fait parvenir également pour l’édition française le prologue que Lidia Falcón a rédigé en prison¹²⁰. On apprend aussi dans les échanges que Carmen Alcalde a fait parvenir l’ouvrage *Mujer y sociedad*, au cas où elles

117 Lettre de Carmen Alcalde, Barcelone, 19 décembre 1974, Fonds-928, 1578, ANC.

118 D’après les lettres consultées ainsi que par le témoignage de Lidia Falcón, il semblerait qu’Antoinette Fouque propose la traduction du livre *Cartas para una idiota espa ola* pour couvrir les frais juridiques de sa défense. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

119 Lettre de Marie Claude Grumbach, 2 décembre 1975, Fonds-928, Cod : 1697 (2 de 2), ANC.

120 Lettre de Carmen Alcalde, Barcelone, 20 janvier 1975, Fonds-928, UC 1285, 236, ANC.

seraient intéressées pour le publier en France¹²¹ ou que Maria Rosa Prats, encore très proche du groupe catalan, devant se rendre quelques jours à Paris pour voir le groupe Des Femmes¹²² souhaiterait leur en parler.

Mais les « lettres » de Lidia Falcón ne sont pas les seules à être publiées par les éditions Des Femmes. En même temps, en mai 1975, la maison d'édition française traduit en français le livre *Cartas desde la cárcel* d'Eva Forest sous le titre *Journal et lettres de prison*. Comme son titre l'indique, il s'agit de la publication des lettres écrites par la psychiatre et militante basque à ses trois enfants depuis la prison et qui inclut la photocopie d'une de ces lettres manuscrites. C'est d'ailleurs la maison d'édition Des Femmes qui propose à la famille d'Eva Forest de publier les lettres dans une édition bilingue français-espagnol¹²³ pour que cela puisse « être clandestinement transporté¹²⁴ ». Comme le signalent les militantes de Des Femmes, la publication du livre d'Eva Forest fut « une véritable course contre la montre pour sauver la vie des militants espagnols en danger¹²⁵ ». Dans la préface de *Journal et lettres de prison*, Eva Forest évoque aussi « l'urgence » de la publication du livre ainsi que le rôle déterminant joué par l'équipe de Des Femmes dans les mobilisations :

Il s'agit d'un livre de *circonstance*. Un livre prétexte, pour attirer l'attention sur un problème collectif, *un livre de solidarité* en somme. [...] je remercie infiniment le geste des compagnes de « Psychanalyse et Politique », qui, depuis les premiers moments, ont montré une solidarité enthousiaste et ont fait preuve d'une grande énergie pour nous défendre. Avec quelle émotion, à travers la vitre du parloir, ternie par les larmes ou la chaleur de notre souffle, j'ai lu cette pétition qu'elles ont publiée dans *Le Monde*, qui a été l'une des premières bouffées d'optimisme à nous parvenir du dehors¹²⁶.

De plus, pour le lancement de cet ouvrage, qui comme le note Bibia Pavard, est le livre qui détient le record du nombre de contrats de traduction, avec un total de 9, répartis entre quelques maisons d'édition importantes et quelques maisons d'édition plus militantes¹²⁷, Des Femmes invite Angela Davis à venir témoigner de sa solidarité¹²⁸. Organisée par la maison

121 Lettre de Carmen Alcalde, Barcelone, 19 décembre 1974, Fonds-928, UC 1285, 236, ANC.

122 Lettre de Carmen Alcalde, Barcelone, 21 mars 1975, Fonds-928, UC 1285, 236, ANC.

123 FOUQUE, Antoinette *et. al.*, *Génération MLF. 1968-2008*, *op. cit.*, p. 161-162.

124 Entretien avec Antoinette Fouque, 7 janvier 2003. Propos recueillis par PAVARD, Bibia, Les Éditions Des Femmes. *op. cit.*, p. 99.

125 Témoignage de Martine Dombrosky, « Apprentissages aux Éditions Des femmes », dans FOUQUE, Antoinette *et. al.*, *Génération. MLF. 1968-2008*, *op. cit.*, p. 67.

126 FOREST, Eva, *Diario y cartas desde la cárcel. Journal et lettre de prison*, Paris, Les Éditions Des Femmes, 1975, p. 11.

127 PAVARD, Bibia, *Les Éditions Des Femmes. op. cit.*, p. 113

128 Le 17 mai 1975 lors de la conférence de presse pour la sortie de son autobiographie aux Éditions Des Femmes, Angela Davis qui était à ce moment-là en Europe, déclare : « Je suis ici pour apporter mon témoignage sur le soutien et la solidarité du mouvement américain à la lutte contre la répression et pour la libération d'Eva Forest. (...) », « Angela Davis plaide pour les détenus politiques », *Le Monde*, 20 mai 1975.

d'édition Des Femmes, des militantes du MLF et le journal *Libération*, la conférence a lieu dans l'hôtel Lutetia à Paris et compte sur la solidarité d'organisations de gauche, d'extrême gauche, de l'association la Ligue des droits de L'homme ou encore *Amnesty International* qui témoignent de la solidarité envers les détenu-e-s du franquisme. Comme dans le cas de Lidia Falcón, Des Femmes donnent le produit de la vente du livre à la famille d'Eva Forest et aux militants antifascistes¹²⁹. En 1978, Des Femmes publient également un autre livre d'Eva Forest, *Témoignage de lutte et de résistance*¹³⁰, (*Testimonio de lucha y resistencia*), composé d'un recueil de témoignages recueillis par Eva Forest pour la plupart au cours de la deuxième moitié de l'année 1975 dans la prison de femmes de Yeserías, puis de neuf témoignages de militant-e-s basques.

Mais l'aide des Éditions Des Femmes se manifeste également dans le projet de *Vindicación* et aussi avec la maison d'édition qui l'accompagne. Les correspondances échangées entre Lidia Falcón et Antoinette Fouque que nous avons pu consulter au sujet, entre d'autres, de la parution de *Vindicación*, nous permettent de comprendre le lien de solidarité existant entre les projets éditoriaux des deux côtés des Pyrénées¹³¹. Antoinette Fouque se félicite tout d'abord de la publication de la revue catalane et elle loue son esthétique en ces termes : « elle est très belle et pour nous d'une importance décisive dans la lutte. Nous nous réjouissons et mettons tout en œuvre pour lui assurer longue et forte vie ». Ce souhait de réussite de la part de la féministe française se traduit aussi par une aide financière au projet, comme Antoinette Fouque l'indique dans la lettre : « tu as en effet reçu la somme correspondante à une action suivant les modalités que tu nous avais envoyées. Si tu souhaites que j'en assume une ou plusieurs autres, je le ferai donc¹³² ».

Cette aide se révèle capitale dans la mise en place du projet comme Lidia Falcón le lui fait savoir dans un autre échange. Si Lidia Falcón l'informe de la bonne réception des premiers numéros de la revue, elle lui fait aussi part des difficultés économiques qu'elle traverse et qui « siguen constituyendo uno de nuestros problemas más importantes ». C'est pourquoi l'avocate exprime sa gratitude vis-à-vis de l'aide en général et du soutien français en particulier : « Esperamos que con la ayuda de todas, nuestra empresa pueda llegar a buen término.

129 FOUQUE, Antoinette *et. al.*, *Génération. MLF. 1968-2008*, *op. cit.*, p. 179.

130 FOREST, Eva, *Témoignage de lutte et de résistance*, Paris, Des Femmes, 1978, p. 11. *Testimonios de lucha y resistencia*, Hendaya, Editions Mugalde, 1977.

131 Il faut noter qu'en 1978, le groupe féministe catalan du bar-centre social La Sal créé aussi une maison d'édition « laSal edicions de les dones ». L'objectif de la maison d'édition était de publier : « llibres escrits per dones, que siguen expressió de les dones. En aquest sentit volem recuperar escrits d'autores ja consegudes per altres publicacions, per oblidades en la seva creació literària més íntima. Sortiran pel dia del llibre : *La bolchevique enamorada* d'Alexandra Kolantai, *Quadern del cos i l'aigua*, de Montse Calvé i Mari Chordà, en preparatió : *Les stances à Sophie* de Christine Rochefort ; *La pequeña diferencia y sus grandes consecuencias* d'Alice Schwarzer », Document de 2 pages « La Sal edicions de les dones », avril 1978, Fonds-929, UC 2426, UI 439, ANC.

132 Lettre d'Antoinette Fouque, Saint-Raphaël, 6 septembre 1976, Fonds-928, UC 1285, Num. 236, ANC.

[...] Ni que decir tiene que tu ayuda nos ha sido apreciada y preciosa y que cualquier otra en el mismo sentido nos es de capital importancia¹³³ ».

Les échanges se poursuivent entre les deux maisons d'édition. On trouve, d'une part, des échanges plus formels entre la librairie Des Femmes et *Vindicación* à l'instar d'autres publications et maison d'édition étrangères, à propos des abonnements à la revue, des informations sur leurs publications en parallèle¹³⁴, des échanges de numéros ou encore des renseignements de la part de l'équipe de Des Femmes sur « les adresses des différentes maisons d'édition Des Femmes d'Espagne et ailleurs, pour mieux nous informer de vos luttes et publications¹³⁵ ». Par ailleurs, il y a également des échanges personnels entre Acacia ou Antoinette Fouque et Lidia Falcón qui se traduisent aussi par une série de voyages tantôt en France tantôt en Espagne¹³⁶. Du côté des Éditions Des Femmes, Acacia fait part à Lidia Falcón de son intérêt à traduire un autre de ses livres, *En el infierno. Ser mujer en las cárceles de España*¹³⁷, où Lidia Falcón décrit l'expérience de la prison et l'histoire des femmes qu'elle a rencontrées au cours de sa détention et dont la traduction est publiée par les Éditions Des Femmes en 1978¹³⁸. Cette même année, du côté de la maison d'édition catalane, Lidia Falcón et Carmen Alcalde décident de se lancer, ayant déjà publié deux livres, dans la publication de la traduction d'un livre. C'est *Manifiesto Scum* de la militante Valerie Solanas, qui sera traduit par la poète Ana Becciu, qui est choisie, choix qui semble venir de Carmen Alcalde, pour inaugurer la publication des traductions. Et c'est la maison d'Édition Des Femmes qui leur cède les droits d'auteur et qui aide financièrement à sa publication¹³⁹.

133 En effet, Antoinette Fouque souhaite aider financièrement le projet, notamment en achetant des parts d'actions de la société anonyme d'Ediciones Feminismo S.A., qui englobe *Vindicación Feminista*. Antoinette Fouque ne peut pourtant fournir cette aide du fait qu'elle n'a pas la nationalité espagnole, condition préalable pour devenir actionnaire de l'entreprise espagnole. En effet, en raison de la loi de la presse de 1962, encore en vigueur au moment de la constitution de *Vindicación*, il est impossible « que acciones de empresas periódicas sean suscritas por extranjeros », comme l'en informe Lidia Falcón d'un ton amer, et elle lui propose alors de faire un chèque « como hemos hecho con algunos otros amigos », Lettre de Lidia Falcón, 20 octobre 1976, Fonds-928, Cod : 1697 (2 de 2), ANC.

134 Lettre Des Femmes, sans date. Pour le contenu de la lettre nous pensons qu'elle a été écrite entre la fin de l'année 1977 et le début de l'année 1978 car Des Femmes mentionnent qu'elles n'ont pas le numéro 17 de *Vindicación*, qui date de novembre 1977, Fonds-928, Cod : 1697, ANC.

135 Lettre de Des Femmes, 16 juin 1977, Fonds-928, Cod : 1697, ANC.

136 Carmen Alcalde se rappelle de plusieurs visites de l'équipe de Des Femmes à Barcelone qui logeait généralement chez elle. Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

À l'inverse, on voit dans certaines lettres de Lidia qu'elles sont allées à Paris : « Si vosotras pudierais alojarla y acompañarla durante su estancia en esa ciudad creo que le daría más confianza en sí misma, pues sé por propia experiencia y por la de mi hija, de vuestro calor, vuestra vitalidad y optimismo », Lettre de Lidia Falcón, 12 juillet 1977, Fonds-928, UC 1285, 236, ANC.

137 Lettre d'Acacia, Paris, 3 novembre 1977, Fonds-928, Cod : 1697, ANC.

138 FALCON, Lidia, *Enfers*, Paris, Des Femmes, 1978.

139 Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

7.3. DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ATLANTIQUE : LES RENCONTRES AMÉRICAINES

C'est aussi autour des mobilisations anti-franquistes que se déclenche une vague de solidarité de l'autre côté de l'Atlantique, témoin de l'importance de la solidarité anti-franquiste internationale qui impacte aussi le mouvement féministe.

Lidia Falcón débarque pour la première fois aux États-Unis en 1982 où elle va donner une série de conférences dans différentes universités qui vont lui permettre par la suite de revenir aux États-Unis à maintes reprises. Or, la relation avec les féministes étasuniennes remonte bien avant cela, à l'année 1974, lorsque quelques mois avant de se faire arrêter et en pleins préparatifs du Congrès Féministe International, Gloria Waldman et Linda Levine visitent l'Espagne pour mener une série d'entretiens avec les figures les plus emblématiques des mouvements de femmes qui allaient aboutir au célèbre livre *Feminismo ante el Franquismo*.

7.3.1 « DE BROOKLYN À BARCELONE »

Durant l'été 1974, Linda Gould Levine (1946-) et Gloria Feiman Waldman (1947-), deux jeunes étasuniennes professeures d'université spécialistes en Littérature et études hispaniques, se rendent à Madrid et à Barcelone afin de réaliser une étude de terrain sur le féminisme espagnol encore assez clandestin en raison de la dictature¹⁴⁰. L'idée à l'origine était de faire un travail sur les femmes écrivaines espagnoles¹⁴¹. En effet Linda Levine venait de finir sa thèse doctorale sur l'écrivain espagnol Juan Goytisolo qui lui avait donné quelques contacts pour démarrer leurs recherches, une fois sur place¹⁴². Pourtant, une fois arrivées en Espagne en 1974, les deux jeunes femmes réalisent qu'il serait beaucoup plus intéressant de faire un travail sur les féministes en Espagne. Le courage des femmes et féministes

140 Linda Levine et Gloria Waldman ont commencé à apprendre l'espagnol à 12 et à 14 ans respectivement. En 1964, elles partent étudier toutes les deux, chacune de leur côté, en Espagne pendant un an à l'université Complutense de Madrid. C'est là que les deux jeunes femmes se sont rencontrées pour la première fois et sont tombées amoureuses de la culture espagnole. À leur retour aux États-Unis un an plus tard, toutes deux poursuivent des études hispaniques et deviennent enseignantes à l'université. Entretien avec Gloria Waldman, le 21 décembre 2018 ; Entretien avec Linda Levine, le 7 janvier 2019. Dans son chapitre, « De Brooklyn à Madrid », Linda Levine raconte également l'origine de sa passion pour l'Espagne. GOULD LEVINE, Linda, « De Brooklyn à Madrid » dans CABALLÉ MASFORROLL, Anna et POPE, Randolph, *¿ Por qué España ? Memorias del hispanismo estadounidense*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 2014, p. 445-472.

141 Dans un premier temps, elles ont interviewé Carmen Martín Gaité, Isabel Álvarez de Toledo, Teresa Barbero, Gloria Fuertes, Ana María Matute, Ana María Moix, Rosa Regás, Montserrat Roig ou encore Esther Tusquets.

142 GOULD LEVINE, Linda, « De Brooklyn à Madrid », *op. cit.*, p. 458.

espagnoles touche en effet les deux jeunes femmes. Gloria F. Waldman à ce moment-là était en plein processus de divorce et était frappée par les conséquences que la séparation – le divorce étant interdit – avait sur les femmes espagnoles qui décidaient d’y avoir recours¹⁴³. Elles décident alors d’interviewer dix femmes espagnoles qui représentaient à leurs yeux les figures les plus emblématiques des combats des droits des femmes dans différents milieux (la politique, le monde journalistique, l’associationnisme, le monde juridique, la littérature, etc.) ; « mujeres valientes que se definieron como tales en esos años del tardofranquismo cuando el temor a la represión era todavía tan fuerte que varias de ellas nos pidieron que apagáramos la grabadora mientras hablábamos¹⁴⁴ ».

Parmi ces femmes, on retrouve les figures-clés des luttes pour les droits des femmes dans les années soixante y soixante-dix : les journalistes et écrivaines Carmen Alcalde, Elisa Lamas, et Carmen Rodriguez, la vice-présidente et la présidente de l’Association des Femmes Universitaires Charo Ema et Natacha Seseña, la traductrice Mireia Bofill, la psychiatre Eva Forest et, enfin, l’avocate Lidia Falcón¹⁴⁵, qu’elles interviewent à Barcelone en août 1974 peu de temps avant de rentrer de nouveau aux États-Unis. La version finale du livre inclut aussi des bribes de conversation avec d’autres féministes comme Montserrat Roig, Ana María Moix ou encore Gloria Fuertes.

C’est quelques semaines après leur retour aux États-Unis qu’elles apprennent la détention de Lidia Falcón avec plusieurs autres personnes accusées d’avoir participé à l’attentat perpétré par l’ETA¹⁴⁶. À ce moment-là, elles décident de mobiliser leurs contacts pour lancer, comme dans le cas de Des Femmes, une campagne pour libérer les détenues. Elles entrent alors en contact avec la célèbre journaliste Barbara Probst Solomon (1928-) afin que celle-ci publie un article pour dénoncer les tortures de la dictature franquiste en lui fournissant les renseignements qu’elles avaient recueillis de leurs 16 mois passés en Espagne.

143 Entretien avec Gloria Waldman, le 21 décembre 2018, par Skype.

144 GOULD LEVINE, Linda, « De Brooklyn a Madrid », *op. cit.*, p. 458.

145 « Era muy valiente y conocer a esas mujeres, cada una increíble lo que hacían y cada una nos decía “está bien hablar conmigo pero hay que hablar con Lidia Falcón, y hay que hablar con Lidia Falcón”. Nunca pensábamos ir a Barcelona, no sé, pero no pensábamos ir, pero teníamos que ir porque era así ». Entretien avec Gloria Waldman, le 21 décembre 2018, par Skype.

146 Gloria est même interrogée par le FBI qui avait trouvé son nom dans le journal d’Eva Forest qui avait également été interviewée. « [...] después de unas semanas volvimos, me escribió que habían arrestado a mi amiga, a nuestra amiga Lidia Falcón y no podía creerlo, entonces, claro podía creerlo pero Eva Forest también le habíamos entrevistado y esto es importante la conexión entre las dos porque, entonces el FBI, me entrevistó a mí, y no se debe nunca hablar con el FBI pero como yo era tan joven, yo pensé, yo puedo hablar con ellos, pero te atrapan, porque en la libreta de Eva Forest tenía los teléfonos de nosotras [...] tenía el teléfono donde yo me quedaba en España y la policía fue a esas personas en España y les involucró, trataba de involucrarles de alguna manera », Entretien avec Gloria Waldman, le 21 décembre 2018, par Skype.

La personne intermédiaire entre les jeunes enseignantes et la célèbre journaliste fut, une fois de plus, l'écrivain Juan Goytisolo qui les avait présentées. À l'époque, Barbara Probst Solomon était une journaliste de renommée internationale qui travaillait pour les journaux américains les plus célèbres tels que *The New York Times* et qui se servit de la tribune pour dénoncer les tortures du régime franquiste et défendre la liberté des détenues, y compris Lidia Falcón. Mais la participation de Barbara Probst Solomon à l'entreprise n'est pas un hasard. La célèbre journaliste d'origine juive avait, en réalité, un lien très étroit avec l'Espagne. Intéressée par l'étude de l'Holocauste, Barbara Probst Solomon part à la fin de la Seconde Guerre mondiale à Paris. Dans la capitale française elle rencontre des exilés républicains espagnols parmi lesquels le jeune anthropologue espagnol Paco Benet, frère de l'écrivain Juan Benet. Accompagnée de Barbara Mailer, sœur de l'écrivain Norman Mailer, elle va en Espagne en 1948. Avec l'aide de Paco Benet, la journaliste facilite la fuite des deux jeunes détenus du camp de concentration franquiste de Cuelgamuros, près de Madrid, dont les prisonniers étaient chargés de la construction du futur mausolée du dictateur, *Valle de los Caídos*. Il s'agit des étudiants Nicolás Sánchez Albornoz, fils de l'historien Claudio Sánchez Albornoz, et Manuel Lamana¹⁴⁷. Après l'évasion réussie des deux prisonniers¹⁴⁸, Barbara Probst Solomon et Paco Benet vivent cinq ans à Paris où ils collaborent à la revue *Península*¹⁴⁹.

L'article « Torture en Espagne », publié en octobre 1974 dans *The New York Times*¹⁵⁰ a un énorme impact sur l'opinion publique et dans le monde politique américain. Plusieurs personnalités publiques manifestent alors leur solidarité envers les détenues telles que le sénateur Edward Kennedy, la députée Bella Abzug, ou encore la co-fondatrice de la revue *Ms.* Gloria Steinem. En outre, cette campagne de soutien aux détenues va renforcer cette nouvelle amitié qui va se révéler par la suite, à l'instar de Des Femmes, fondamentale pour Lidia Falcón.

147 ALTARES, Guillermo, « Sánchez Albornoz, Lamana y Probst Solomon reviven su fuga de Cuelgamuros », *El País*, 4 février 1993.

148 Cette histoire a été adaptée à l'écran par Fernando Colomo, dans *Los años bárbaros* en 1998.

149 À son retour aux États-Unis, elle s'inscrit à l'Université de Columbia où elle obtient une licence d'espagnol en 1960. En 1978, la maison d'édition Seix Barral publie la traduction en espagnol de son livre original paru en 1972 *Arriving where we started* sous le titre de *Los felices cuarenta. Una educación sentimental*, où elle raconte les expériences de ces années-là. Elle a remporté plusieurs prix ; elle a été également correspondante pour les États-Unis du journal espagnol *El País*. MORA, Rosa, « Barbara Probst Solomon, premio Antonio de Sancha », *El País*, 21 septembre 2004 ; AGUILAR, Andrea « Memoria de 70 años de activismo. El Harry Ransom Center adquiere el archivo personal de la escritora y periodista Barbara Probst Solomon », *El País*, 10 juillet 2013.

150 SOLOMON PROBST, Barbara, « Torture in Spain », *The New York Times*, 25 novembre 1974, p. 31.

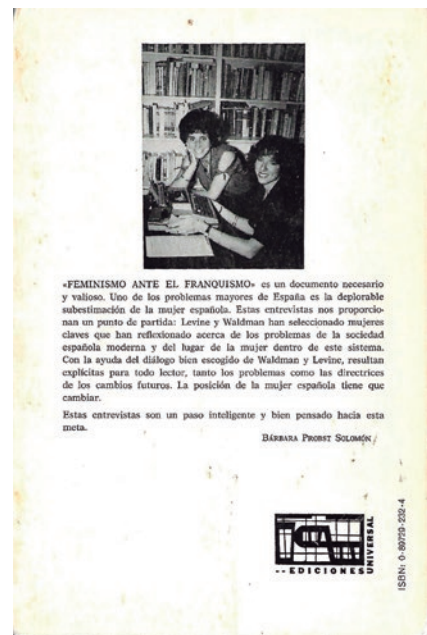


De gauche à droite:

Fig. 117. SOLOMON PROBST, Barbara, « Torture in Spain », *The New York Times*, 25 novembre 1974. p. 31.

Fig. 118. Couverture, GOULD LEVINE, Linda et WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo : entrevistas con feministas de España*, Miami, Ediciones Universal, 1980.

Fig. 119. Quatrième de couverture, GOULD LEVINE, Linda et WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo : entrevistas con feministas de España*, Miami, Ediciones Universal, 1980.



En 1976, Linda Levine retourne en Espagne afin de mettre à jour les entretiens, recueillir les changements qui se sont produits dans la société et surtout dans le mouvement féministe après la mort de Franco¹⁵¹, mais aussi pour essayer de les faire publier¹⁵². En 1978, Linda Levine est à nouveau en Espagne. Cette fois-ci, elle passe tout l'été avec Lidia Falcón, participant très activement à la campagne que mènent *Vindicación* et la Coordinatrice de Barcelone pour débattre de la Constitution qui allait être votée à la fin de l'année¹⁵³.

151 « No podíamos publicar el libro sin el nuevo capítulo del feminismo que era parte íntegra de los cambios que sucedían diariamente en España. En los cuatro años que mediaron entre mis diferentes viajes de 1974, 1976 y 1978, era como si hubieran pasado 20 años y asistí maravillada a los cambios que observaba en la España postfranquista », GOULD LEVINE, Linda, « De Brooklyn a Madrid », *op. cit.*, p. 460.

152 Ces changements se reflètent dans la version finale du livre qui va être publié, dans laquelle seront ajoutées une série de questions plus distinctes de celles posées en 1974 par une série d'astérisques, et qui montrent comment en l'espace de deux ans la situation de la société en général et des femmes en particulier a changé et surtout le dynamisme du mouvement féministe. Cependant, à sa grande surprise, Linda Levine découvre à son retour d'Espagne qu'aucun éditeur ne voulait le publier parce qu'ils considéraient que le livre n'était plus intéressant du fait que le dictateur était déjà mort. Le livre fut finalement publié cinq ans plus tard sous le titre *Feminismo ante el Franquismo : entrevistas con feministas de España*, en 1980 par une maison d'édition de Miami.

153 « Es con el Colectivo Feminista a raíz de la Constitución, de la constitución nueva que estaban tratando de aprobar y que Lidia iba de pueblo en pueblo con varias mujeres del colectivo que de hecho todas estaban hablando catalán y yo no hablo catalán y te digo que eso me impresionó muchísimo, [...] y las cuatro hablando en catalán porque era el Colectivo de Barcelona y yo tratando de captar lo que pude de la conversación pero luego en cada pueblo, e íbamos a pueblos chiquititos, chiquititos, habían reuniones de gente y Lidia, Lidia siempre hablando de la constitución desde la perspectiva de la mujer, ¿no ? Y claro, luego esta cláusula fundamental sobre la constitución sobre la igualdad, ¿no ? Entre hombres y mujeres y obviamente para las nacionalidades y todo eso pero eso es lo que estábamos haciendo en ese verano del 78 », Entretien avec Linda Levine, le 7 janvier 2019, par Skype.

7.3.2. « SISTERHOOD IS GLOBAL »

Si la France se constitue comme agent privilégié des relations dans la décennie des années 1970, les relations de Lidia Falcón s'intensifient avec les féministes nord-américaines à partir des années 1980 grâce à ses anciennes amitiés. Mais, c'est après l'aventure de *Vindicación*, au début des années 1980, que Lidia Falcón se rend aux États-Unis. C'est Gloria Waldman qui en tant que professeure à l'université mobilise ses contacts pour organiser une série de conférences avec Lidia Falcón dans différentes universités américaines organisées par les départements d'espagnol¹⁵⁴. De fait, paradoxalement, aux États-Unis, Lidia Falcón n'entre pas en contact avec des militantes féministes comme en France mais avec le monde universitaire grâce à son amitié avec Gloria Waldman et Linda Levine. Ainsi, cette première visite aux États-Unis permet à Lidia Falcón de lier amitié avec des chercheuses et féministes américaines telles que Marie Lise Gazarian, de l'Université catholique de Saint John ou Patricia O'Connor, réputée spécialiste du théâtre féministe espagnol de l'Université de Cincinnati. Mais aussi, grâce à Gloria Waldman et Linda Levine, Lidia Falcón rencontre Elizabeth Starcievic, féministe et militante du Parti communiste des États-Unis¹⁵⁵. C'est également grâce à elles qu'une collaboration internationale va s'amorcer, collaboration qui sera fondamentale pour Lidia Falcón et qui orientera ses préoccupations féministes au niveau international autour de deux thèmes centraux : la question des mutilations sexuelles féminines et celle de la prostitution et de la pornographie¹⁵⁶.

C'est à nouveau Gloria Waldman qui est à l'origine de la participation de Lidia Falcón à un projet international coordonné par Robin Morgan, directrice adjointe du célèbre magazine féministe américain *Ms*, fondé et dirigé par Gloria Steinem et qui avait publié en 1970 le recueil de textes féministes *Sisterhood is powerfull*. Il s'agit du projet ambitieux *Sisterhood is Global*, une encyclopédie internationale sur la situation des femmes dans 80 pays du monde, qui donne son nom à une fondation du même nom *Sisterhood Is Global Institute* dirigé par Karen Berry, et dont l'objectif était la création d'un réseau de collaboration et d'alliances entre collectifs et partis féministes du monde entier, qui fonctionnerait comme « le premier groupe de réflexion féministe international [...] pour examiner la politique mondiale dans la

154 Dans le fonds personnel de Lidia Falcón nous avons trouvé un riche échange entre Lidia Falcón et les universités américaines qui pourront nous servir par la suite afin d'approfondir les liens entre l'avocate espagnole et les féministes et chercheuses américaines.

155 La plupart de ces femmes ont témoigné de leur amitié avec Lidia Falcón dans le livre CAMPS, Victoria (ed.), *Las cinco vidas de Lidia Falcón*, op. cit.

156 FALCÓN, Lidia, « Ningún objetivo es ajeno a las mujeres : el instituto La Sororidad es Internacional », *El País*, 15 janvier 1985.

perspective des femmes¹⁵⁷ ». Lidia Falcón y participe avec un chapitre qui sera traduit par Gloria Waldam. Si le projet à la base ne provient pas d'un groupe politique, il a une dimension politique et institutionnelle claire et vise à devenir un groupe de pression et de réflexion féministe à partir de la première rencontre organisée à New York en 1984 dont le but était de « to develop plans toward an international strategy for women » et qui compte d'ailleurs sur le soutien d'une série de fondations¹⁵⁸. À partir de ces échanges, Lidia Falcón entre en contact avec d'autres militantes féministes notamment des militantes contre la pornographie telles que Laura J. Lederer¹⁵⁹. C'est aussi grâce à Gloria Waldman, spécialiste aussi de littérature portoricaine, que Lidia Falcón fait un saut vers Porto Rico ce qui permet à Lidia Falcón de s'embarquer dans une nouvelle aventure féministe internationale, « Feministas en marcha » (FEM), initiative féministe qui se déroule entre 1983 et 1985¹⁶⁰.

7.4. « *LE FÉMINISME SERA INTERNATIONAL OU NE SERA PAS* » : SUZANNE BLAISE ET LES PARTIS FÉMINISTES

C'est de nouveau avec la France qu'une deuxième amitié se révèle capitale pour une partie de l'équipe de *Vindicación*, mais surtout pour certaines militantes des Collectifs Féministes et notamment celui de Barcelone. Il s'agit de Suzanne Blaise, fondatrice du Parti féministe unifié (PFU) français et promotrice de la I^{ère} Internationale Féministe qui cherche à s'inscrire dans les objectifs de l'Internationale communiste, le syndicat de tous les travail-

157 « This is a historic occasion –the first international feminist “think-tank” ever to assemble–, to examine global politics from perspective of women ». Lettre de Simone de Beauvoir pour la première rencontre de *Sisterhood is Global*, 19 novembre 1984, Fonds-928, Carpeta 1692, ANC. Nous traduisons.

158 « This first feminist “think tank” – which some have already called the “women’s version of the Brandt Commission”, or the “feminist Club of Rome” evolved out of smaller meeting between Contributors to the anthology *Sisterhood is Global*, and was made possible by grants from The Ford Foundation, the L.J. Skaggs and Mary C. Skaggs Foundation, the United Methodist Church (World Division, General Board of Global Ministries), and numerous individual women supporters ». Document : « The sisterhood is global strategy meeting », 5 novembre 1984, Fonds-928, Carpeta 1692, ANC.

« Ce premier “think tank” féministe - que certains ont déjà appelé la “version féminine de la Commission Brandt”, ou le “Club féministe de Rome” - est né d'une rencontre plus restreinte entre les collaboratrices de l'anthologie *Sisterhood is Global*, rendue possible grâce à des subventions de la Ford Foundation, de la L.J. Skaggs and Mary C. Skaggs Foundation, de la United Methodist Church (World Division, General Board of Global Ministries), et d'un certain nombre de femmes qui la soutiennent individuellement ». Nous traduisons.

159 LEDERER, Laura (ed.) *Take back the night : women in pornography*, op. cit. Nous en avons parlé au chapitre 6.

160 « Feministas en marcha » était un rassemblement de femmes ayant pour objectif «la capacitación interna, el estudio de textos feministas y formulación de una teoría. [...] el diseño y estructuración de un programa hacia la abolición del patriarcado y la superación del modo de producción doméstico ». FEM avait plusieurs objectifs : d'une part le projet est présenté comme un groupe de discussion et de réflexion théorique sur les femmes en tant que classe, où l'on peut voir l'influence de la thèse du Parti féministe Espagnol, et d'autre part FME cherchait à se constituer comme un groupe de pression pour la politisation de la problématique des femmes. Le siège du groupe est situé à Porto Rico, mais des femmes des États-Unis y participent également. « Reglamento. Feministas en marcha », sans date, Fonds-928, Cod : 1685, Cod : 1704, ANC.

leurs, en l'occurrence, des femmes¹⁶¹. Mais avant de nous attarder sur sa mise en place, puis sur la création du Parti féministe espagnol, nous allons évoquer tout d'abord synthétiquement les dates-clé de la création des Partis féministes français et belge afin de mieux contextualiser la genèse de l'Internationale Féministe mais aussi de voir dans quelle mesure ces deux partis vont servir de modèle pour le Parti féministe d'Espagne dont le germe est créé à la suite de l'Internationale.

7.4.1. LA CRÉATION DES PARTIS FÉMINISTES EN EUROPE : LE PARTI FÉMINISTE (PF) ET LE PARTI UNIFIÉ FRANÇAIS ET BELGE (PFU) : 1975-1979

Dans le document sur l'histoire des partis féministes en Europe Suzanne Blaise évoque l'origine des Partis féministes unifiés en affirmant :

Ils sont nés, partout en Europe, dans la foulée du Mouvement Féministe contemporain et de la nécessité d'enrayer une menace d'éclatement et de dispersion de ce Mouvement très tôt confirmée qui ne devait laisser subsister que des groupes restreints et des Associations aux objectifs partiels ou antagonistes. Ils s'inscrivent dans la continuité d'une lutte engagée depuis le début du XX^e siècle et même avant, peu à peu radicalisée, revendiquant la libération sexuelle, économique et culturelle des femmes¹⁶².

S'ils sont nés sous l'impulsion du mouvement féministe de la deuxième vague, bien qu'ils s'inscrivent dans une continuité de luttes de longue date, les partis féministes se situent, comme le note Blaise, à la croisée entre les institutions officielles et les circuits militants puisqu'« ils sont demeurés partie prenante de toutes les campagnes engagées par les groupes déjà existants, mais ont adopté de nouvelles stratégies, investissant les lieux institutionnels, le champ politique, et se présentant aux élections¹⁶³ ». La force des partis féministes réside en effet, selon les fondatrices, dans leur capacité à jongler entre le mouvement féministe et les institutions, à chercher des stratégies alternatives pour changer le pouvoir de l'intérieur.

161 Sur l'internationalisme au féminin voir par exemple le dernier numéro des *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, Dossier spécial « Internationalisme au féminin », n° 141, janvier-février 2019.

162 BLAISE, Suzanne, « Vue d'ensemble sur les partis féministes en Europe (Seconde moitié du XX^e siècle) », brochure 5 pages, 2001, p. 2. Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

163 *Idem*.

Fondée en 1972 à Bruxelles par Nina Ariel, le Parti féministe unifié (PFU) belge fut le premier Parti féministe européen¹⁶⁴. Composé de féministes ayant milité dans le Mouvement de Libération des Femmes et de féministes hors MLF, il était spécialement axé « sur la promotion des femmes en politique¹⁶⁵ ». De fait, le PFU est très vite caractérisé par une diversité de sensibilités politiques, ce qui a rendu difficile le fait de « maintenir l'unité de la doctrine du Parti » puisque le parti s'est tout d'abord créé sans statuts. De même, afin d'écarter tout soupçon d'extrémisme et ne voulant pas se présenter comme un « parti des femmes » voulant imposer « le pouvoir des femmes » au « pouvoir masculin » mais comme un parti cherchant l'égalité entre les hommes et les femmes, « palier indispensable à l'égalité entre tous les êtres humains », le PFU belge s'est montré « prêt à accueillir des hommes dans ses rangs¹⁶⁶ » ce qui constitue, comme nous le verrons ultérieurement, une des différences majeures avec le Parti féministe d'Espagne. On trouve d'ailleurs une description très détaillée de la genèse du PFU et de sa trajectoire dans la rubrique « Mujeres del Mundo » du cinquième numéro de *Vindicación* consacrée au mouvement féministe et aux collectifs de femmes belges. *Vindicación* définit le PFU comme voulant donner « una imagen tranquilizadora del feminismo » et se voulant être « pluralista » du fait de l'absence de ligne idéologique. Toutefois, « este pluralismo pronto iba a necesitar un replanteamiento », continue la revue. De fait, à partir de l'année 1975 « el PFU ha dejado de ser un partido pluralista para convertirse en un partido radical y revolucionario¹⁶⁷ ». Il s'agit en effet, d'une analyse très détaillée et juste du PFU belge pour laquelle, il nous semble très probable que Regina Bayo et Paloma Saavedra se soient appuyées sur un article de l'une des fondatrices du PFU publié dans un numéro de la revue belge *Les Cahiers du Griffon* consacrée aux femmes et à la politique¹⁶⁸.

Le Parti Féministe français (PF), quant à lui, se constitue à Suresnes, le 15 mars 1974¹⁶⁹ à l'exemple du PFU belge, et comme lui, il est composé de femmes venues du MLF,

164 Avant les années 1970, quelques partis féministes ont été fondés comme le National Woman's Party étasunien, d'autres ont été créés mais ils avaient disparu avant 1968 comme le Parti féministe chilien. C'est après 1970 que la plupart des partis féministes ont été constitués. Ainsi, entre 1970 et 1990 seize partis féministes ont été créés dans seize pays. Outre la Belgique, la France et l'Espagne, les femmes ont créé des partis féministes en Allemagne, en Israël, au Japon, en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Malaisie, au Sri Lanka, au Canada, en Indonésie, aux Philippines, en Islande, au Danemark, aux Pays-Bas (Flandre) ou encore en Irlande. Certaines d'entre eux ont disparu et d'autres ont été dissous après un certain temps. LARUMBE, María Ángeles, *Una inmensa minoría. Influencia y feminismo en la Transición*, op. cit., p. 235.

165 BIHIN-JOURDAN, Claire, « Les origines du Parti féministe unifié », Dossier : *Les femmes et la politique*, *Les cahiers du GRIF*, n° 6, 1975, p. 44.

166 Extrait de presse, « Un Parti féministe unifié à Bruxelles et à Anvers », sans date. Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

167 BAYO, Regina et SAAVEDRA, Paloma, « Mujeres del Mundo. En Bélgica », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 47.

168 BIHIN-JOURDAN, Claire, « Les origines du Parti féministe unifié », Dossier : *Les femmes et la politique*, op. cit.

169 GUÉRAICHE, William, *Les femmes et la République : essai sur la répartition du pouvoir de 1943 à 1979*, Paris, Ed. de l'Atelier-Ed. ouvrières, 1999, p. 209.

notamment Suzanne Blaise, qui avait créé en 1973, avec d'autres militantes telles que Françoise d'Eaubonne, le Front Féministe « en vue de regrouper le MLF éclaté¹⁷⁰ », et des militantes hors MLF, issues de l'Association « Evolution ». Le PF se présente alors comme un parti réformiste plus que révolutionnaire, ce qui fait apparaître aussitôt des divergences au sein des cofondatrices¹⁷¹. De ce fait, en raison de l'absence d'unité politique très rapidement Suzanne Blaise décide de quitter le Parti Féministe qui perdurera jusqu'en 1978. Dans le document « Déclaration de scission du Parti Féministe » les cinq membres démissionnaires du PF justifient leur décision en raison du manque d'idéologie définie, et décident par la suite de fonder un nouveau parti dont le sigle provisoire est PFI (Parti Féministe Indépendant¹⁷²) » et qui devient, juste après, Parti féministe unifié¹⁷³ en lien avec le PFU belge.

Le PFU se présente alors comme « l'expression politique d'un groupe social – les femmes – subissant une oppression et exploitation spécifique » et comme le premier Parti politique à remettre en cause la division sexuelle du travail dans la vie privée (en famille) et dans la vie politique. Mais le PFU est né aussi d'un refus des vieux modèles politiques. Pour son animatrice principale, Suzanne Blaise, l'enjeu était de trouver le juste milieu entre « une organisation suffisamment décentralisée pour ne pas être dirigiste mais suffisamment cohérente pour ne pas être inefficace », en excluant « la structure pyramidale du pouvoir patriarcal¹⁷⁴ ». Mais, à l'instar du PFU belge, dans un premier temps, elle ne s'oppose pas à la mixité¹⁷⁵.

170 Document manuscrit « Inscription des Partis Féministes dans le Mouvement féministe contemporain », sans date, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

171 Comme le signale Claire Jourdan, l'une de ses fondatrices, « notre action a été considérablement freinée par les divergences qui étaient apparues dès le début au sein du comité des responsables entre, d'une part, les « réformistes » [dont elle] et, d'autre part, les « radicales » dont Suzanne Blaise dont la pensée féministe évolue vers des positions de plus à plus critiques envers la dérive à droite du Parti Féministe. Entretien avec Claire Jourdan cité dans GUÉRAICHE, William, *Les femmes et la République...*, op. cit., p. 210. Pendant ce temps-là, Suzanne Blaise publie un texte en juillet 1975, sous la forme d'une brochure, où elle défend un féminisme qu'elle dénomme « critique » fondé sur une lecture de la théorie marxiste où elle passe en revue les questions-clés : la famille, l'économie ou encore l'éducation. Le texte peut se lire aussi dans le contexte des célébrations pour l'Année internationale de la femme qui ont dénaturé, selon Blaise, le sens de mot « féminisme » notamment en enlevant sa notion de sens « critique ». BLAISE, Suzanne « Réflexions sur le féminisme ou pour un féminisme critique », 1975, brochure, 33 pages, Bibliothèque Nationale de France.

172 Document « Déclaration de scission du Parti Féministe », 2 pages, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

173 Pour cette partie, nous nous sommes principalement appuyés sur un document dactylographié de soixante-seize pages rédigé par Suzanne Blaise entre février et juin 1994. Le document est une sorte de mémoire, un témoignage sur l'histoire du Parti féministe unifié français où Suzanne Blaise évoque les polémiques les plus marquantes qu'elles ont vécues. Le document est composé également d'extraits de lettres ainsi que de quantités de détails que Suzanne recueille sous forme de journal intime. BLAISE, Suzanne, « Histoire du Parti féministe unifié-PFU, 1975-1979 ou le comportement des Partis traditionnels à l'égard des Partis Féministes en démocratie », 1994, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

174 *Ibid.* p. 20.

175 Article II.2. Mixité : Une autonomie de structures et le libre choix des moyens de lutte ne signifie pas isolement ou séparatisme. LE FÉMINISME EST LA CAUSE COMMUNE DES FEMMES ET DES HOMMES (R.G. SCHWARTZENBERG). Notre féminisme n'est pas sexisme. Le PFU n'exclut pas les hommes ». « Parti féministe unifié (France). Plate-forme politique » rédigé entre octobre-décembre 1975, p. 2. Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

Au début, le PFU français est confronté à une série des problèmes : manque d'effectifs et de diffusion et publicité de la part des médias, mais aussi manque de formation politique préalable des militantes (d'où l'intérêt et l'admiration pour féministes espagnoles comme nous le verront ultérieurement). En 1976, de nouvelles femmes rejoignent le Parti féministe unifié¹⁷⁶ ce qui fait dire à Suzanne Blaise que « le pari était gagné. [...] Le PFU pouvait démarrer, développer sa démarche, engager de nouvelles actions¹⁷⁷ ». Les nouvelles actions se traduisent, entre autres, par un rapprochement avec le PFU belge afin de jeter les bases d'une future plate-forme politique commune. C'est à l'occasion de la Journée F (Journée des Femmes) en Belgique¹⁷⁸, le 11 novembre 1976 sur le thème de l'avortement libre, que les PFU belge et français « ont travaillé aux modalités de l'unification des deux partis, unification jugée indispensable pour les actions communes envisagées, tant au niveau des institutions nationales ou européennes qu'au niveau des luttes de masse¹⁷⁹ » signale un communiqué de presse rapportant le rapprochement des deux partis.

Chemin faisant, le 12 février 1977 le Parti féministe unifié belge et le Parti féministe unifié français rendent publique dans un autre communiqué de presse « l'unification des PFU belge et français sur la base d'options et de structures similaires » ainsi que leur volonté de mettre en place l'« Internationale des Partis Féministes Unifiés », ou encore la publication d'un journal commun *Internationale Féministe Organe des PFU (Belgique, France...)*, et enfin, la volonté de participer aux élections du parlement européen¹⁸⁰. Les bases sont dès lors jetées pour l'organisation d'une rencontre internationale avec des groupes féministes autonomes et des partis féministes étrangers visant la création d'une Internationale Féministe, indépendante vis-à-vis des partis politiques traditionnels. Comme l'explique Suzanne Blaise :

Le Parti féministe unifié après confrontation avec le PFU belge et unification de nos positions dans le but de donner plus d'impact à notre démarche, et de lui conférer dès le départ une dimension Européenne [...]. Nous rêvions, d'emblée, d'une dimension

176 Parmi les nouvelles militantes nous pouvons citer le cas de Thérèse Clerc (1927-2016). Militante du Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC) au tournant de mai 68, Thérèse Clerc fonde la « Maison des femmes » en 2000, puis une « Maison des Babayagas », un centre autogéré pour femmes âgées. Son témoignage a été recueilli par exemple dans le film-documentaire *Les Invisibles* de Sébastien Lifshitz, sorti en 2012. Puis, dans le documentaire sur elle-même réalisé quelques jours avant sa mort, *Les Vies de Thérèse*, Sébastien Lifshitz, 2016.

177 BLAISE, Suzanne, « Histoire du Parti Féministe Unifié-PFU, 1975-1979 ou le comportement des Partis traditionnels à l'égard des Partis Féministes en démocratie », *op. cit.*, p. 23.

178 Le 11 novembre 1976 a lieu la Journée des Femmes (Journée F) en Belgique réunissant des milliers de femmes belges sous le slogan « l'avortement, les femmes décident ». Ce jour-là se sont créés les comités pour la dépénalisation de l'avortement. Il faut rappeler que la dépénalisation partielle de l'avortement en Belgique est approuvée par la loi Michiels/Lallemand en 1990. DETOBER, Jérémie, « Les femmes décident ! », *Revue politique*, octobre 2005. Disponible en ligne: <https://www.revuepolitique.be/les-femmes-decident/>. Consulté le 23 juillet 2019.

179 « Communiqué du PFU », novembre 1976, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

180 Document : « Communiqué de presse ». Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1) ANF.

encore plus grande, d'une organisation féministe internationale que nous devons effectivement réaliser deux ans plus tard. « *Le féminisme sera international ou ne sera pas* », écrivions-nous¹⁸¹.

7.4.2. LA CRÉATION D'UN RÉSEAU FÉMINISTE INTERNATIONAL : LA PREMIÈRE INTERNATIONALE FÉMINISTE

Constatant un fort courant d'aspirations féministes dans le monde et une prise de conscience commune, des groupes de femmes ont compris que l'heure était venue de s'organiser politiquement. Nous inaugurons de la sorte la rencontre de Montreuil, une tentative d'internationaliser une stratégie féministe en butte à une hostilité générale. Il fallait donc généraliser aussi la solidarité, lui délivrer sa plus grande dimension possible. La rencontre Internationale de Montreuil avait en effet pour objectifs politiques essentiels d'éviter un risque d'isolement, de jeter les bases d'une Coordination Européenne ayant des positions féministes communes, et de formuler ces positions dans une plate-forme¹⁸².

Par ces mots Suzanne Blaise justifie la décision de créer une Internationale féministe visant à donner à l'engagement politique féministe une dimension internationale en raison des résultats limités de cet engagement au niveau national. Mais si l'idée de créer une féministe « internationale » renoue avec l'internationalisme marxiste, elle se relie davantage comme le signale Suzanne Blaise elle-même à l'esprit internationaliste du féminisme de la « première vague » à s'organiser internationalement au-delà des frontières¹⁸³. C'est dans cette démarche que le PFU français décide d'inviter les Collectifs Féministes espagnols à participer à la réunion de Paris dans le but de créer une Internationale féministe¹⁸⁴. Suzanne Blaise a été en effet agréablement surprise du degré de développement théorique des Collectifs dont certains envisagent de se constituer en parti politique. Ainsi, le premier contact s'établit au début de l'année 1977 lorsque Suzanne Blaise écrit une lettre à Lidia Falcón après avoir lu un article dans *Vindicación*. Dans sa lettre, Suzanne Blaise dit avoir été interpellée par la conférence

181 BLAISE, Suzanne, « Histoire du Parti Féministe Unifié-PFU, 1975-1979 ou le comportement des Partis traditionnels à l'égard des Partis Féministes en démocratie », *op. cit.*, p. 19.

182 *Ibid.*, p. 37.

183 Voir notamment : BERKOVITCH, Nitza, *From motherhood to citizenship : Women's rights and international organizations*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1999.

184 L'historienne Karen Offen fait le même constat pour le mouvement féministe à la fin du XIX^e siècle : « Le mouvement pour une union des femmes par-dessus les frontières nationales allait reprendre vigueur entre 1876 et 1890. Malgré quelques problèmes, le développement de la presse féminine et des communications postales internationales facilita beaucoup la croissance de réseaux ». OFFEN, Karen, *Les féminismes en Europe, 1700-1950*, *op. cit.*, p. 210.

de presse donnée par les Collectifs Féministes et dont *Vindicación* rend compte dans le troisième numéro¹⁸⁵. Les positions défendues par les Collectifs Féministes notamment par celui de Barcelone et Madrid « nous ont paru si proches des nôtres » souligne-elle « que nous avons traduit ces déclarations en français. Elles seront publiées dans le prochain numéro de *L'Information des Femmes*, dont je suis corédactrice ».

Suzanne Blaise l'informe également de la future unification du PFU belge et français « sur la base de structures et d'options communes », puis de leurs contacts avec d'autres partis féministes avec l'objectif de « jeter les bases d'une Internationale de ces Partis dont le but serait une solidarité effective et des contacts réguliers entre femmes de tous les pays ». Si elle la contacte c'est aussi parce qu'elle a appris que le Collectif Féministe de Barcelone « envisagerait de créer un Partit féministe ». En conséquence, elle lui propose de participer à la « Conférence de Presse des PFU belge et français à Paris qui aura lieu courant 1977 » et même de se rencontrer un peu avant en petit comité. À la fin, Suzanne Blaise termine exprimant le souhait de rencontrer les féministes espagnoles et de « convenir ensemble d'une stratégie solidaire, sur la base d'un féminisme unifié et non pas déchiré » et en faisant savoir son admiration « pour le courage et la maturité politique de leurs sœurs espagnoles¹⁸⁶ ». Il ne fait aucun doute que Suzanne Blaise se montre très enthousiaste et chaleureuse envers les Collectifs Féministes espagnols qu'elle ne connaît pas mais qui, comme nous l'avons vu plus haut, provoquent l'admiration des féministes étrangères en raison de leurs combats contre le franquisme. Il n'en demeure pas moins que l'on perçoit dans les dernières phrases l'existence de « divisions » au sein du mouvement féministe français en général, (rappelons qu'au même moment a lieu l'affaire « Barbara¹⁸⁷ » qui secoue tout le mouvement féministe français) et au sein du PFU en particulier.

L'équipe de rédaction de *Vindicación*, quant à elle, souhaite non seulement constituer, grâce à la revue, un réseau féministe transnational, mais également, au moins, pour ce qui est du noyau dur autour de Lidia Falcón, créer une Internationale féministe et cela depuis longtemps. De fait, la rencontre de Paris symbolise pour certaines féministes telles que Lidia Falcón¹⁸⁸ la troisième tentative de mise en place d'une initiative internationale féministe après l'échec du Congrès International Féministe de 1974 et du Tribunal International des Crimes contre les femmes de 1976¹⁸⁹.

185 FALCÓN, Lidia, « Los colectivos feministas de definen », *op. cit.*, p. 16.

186 Lettre de Suzanne Blaise, 22 janvier 1977, Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANC.

187 L'affaire « Barbara » est un conflit entre la maison d'édition Des Femmes fondée par Antoinette Fouque et une employée. Nous reparlerons dans le chapitre 8.

188 D'après Marie-Aline Barrachina, Lidia Falcón aurait déjà participé avec une petite délégation de catalanes aux États Généraux de la Femme qui se tiennent à Versailles en novembre 1970. Cependant Lidia Falcón ne fait pas référence à cet évènement dans ces mémoires. BARRACHINA, Marie-Aline, « *Vindicación Feminista* : aboutissement d'un processus, constitution d'un réseau », *op. cit.*, p. 192.

189 Lidia Falcón affirme en 1976 lors d'une conférence de presse à propos de la participation des Espagnoles au Tribunal International des crimes contre que son objectif est « la creación de la Internacional Feminista ». Note de presse, ALCALDE, Carmen, *Diario de Barcelona*, 4 janvier 1976, p. 17.

La célébration du rassemblement est alors annoncée dans les pages de *Vindicación*, et informe de la présence des Collectifs Féministes :

El Partido Feminista Unificado Francés ha invitado a los Colectivos Feministas del Estado Español a un encuentro internacional que tendrá lugar próximamente en París junto a los PFU de Bélgica y Alemania. [...] Esta invitación responde a la línea ideológica llevada por los Colectivos que se pronuncian por la única militancia y por la toma de poder, pretendiendo dar una alternativa global feminista. Los Colectivos piensan acudir a este encuentro, donde se discutirán las bases para la formación de una Internacional Feminista¹⁹⁰.

Or, la réponse de Lidia Falcón à Suzanne Blaise arrive quelques mois plus tard. Dans sa lettre, l'avocate s'excuse tout d'abord de n'avoir pas répondu plus tôt et lui fait part des problèmes « qui ont surgi dernièrement au sein du Collectif Féministe ». Elle fait ici en effet allusion à l'expulsion de trois membres du Collectif Féministe de Barcelone survenue fin avril 1977, et dont les conséquences sont décisives pour l'avenir des trois militantes expulsées puis du Collectif Féministe de Barcelone. La question est donc délicate puisque les militantes des Collectifs Féministes de Madrid et de Barcelone sont censées y participer mais surtout car Lidia Falcón qui est une des expulsées, s'érige en quelque sorte comme l'interlocutrice privilégiée entre les Françaises et les Espagnoles, en raison de sa renommée internationale. La situation est alors très embarrassante : Lidia Falcón va-t-elle participer en tant que membre du Collectif ? Tout semble indiquer que oui. Or, Lidia Falcón accepte l'invitation de la rencontre à Paris et l'informe du fait qu'elles sont « en train d'étudier [...] le matériel qu' [elle] a fait parvenir » afin de pouvoir échanger leurs points de vue. Enfin, elle termine également en souhaitant que la rencontre « conduira à une étroite collaboration¹⁹¹ ».

Se faisant sur trois jours, du 19 au 21 mai 1977 à Montreuil, la rencontre rassemble, outre le PFU belge et français, le PFU allemand, le PFU d'Israël¹⁹², le PFU espagnol (en gestation), et enfin, les Collectifs Féministes espagnols de Barcelone, Madrid, Oviedo, Castellon et Valence. Après une première journée d'accueil et de présentation des participantes, où le PFU belge et français présentent leurs propositions de plate-forme suivies aussi par une « deuxième proposition émanant des membres des Collectifs Féministes de

190 « Buzón internacional », *Vindicación Feminista*, n° 10, avril 1977, p. 59.

191 Lettre de Lidia Falcón, Barcelone 11 mai 1977. Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF.

192 C'est à partir de cette rencontre que Lidia Falcón et les militantes de la future Organisation Féministe Révolutionnaire vont entrer en contact avec le Parti féministe d'Israël. D'ailleurs, dans la même année 1977, Lidia Falcón se rend à Israël pour rencontrer les militantes du parti. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid. Dans le fonds de Lidia Falcón nous avons également trouvé des documents concernant l'organisation féministe israélienne *Women for Women* et des lettres entre Lidia Falcón et cette dernière lors de son voyage en 1977. Fonds-928, Cod. 1693, UI 518, ANC.

Barcelone et de Madrid partisans de la création d'un PFU espagnol¹⁹³ », qui se détachent, une fois de plus par leur dynamisme ; c'est la deuxième journée qui est consacrée à la rédaction du texte de la plate-forme commune aux PFU européens, texte qui sera ensuite voté après d'intenses débats. La Première Internationale féministe est donc née le 20 mai comme l'annoncent les organisatrices dans un communiqué de presse émis le dernier jour de la rencontre¹⁹⁴.

Les points de la Première Internationale sont recueillis dans le document intitulé « Plate-forme de l'Internationale féministe » approuvé par tous les partis et groupes participants. Dans le document, l'Internationale féministe est définie comme étant l'« organisation politique d'une classe exploitée et opprimée : les femmes, en vue de la prise de pouvoir politique, seul moyen pour changer les structures économiques et sociales actuelles ». Les groupes membres de l'Internationale se déclarent non mixtes et proposent le féminisme comme « une option politique propre qui propose à la société une alternative globale ». Pour ce faire, l'objectif principal est « la prise du pouvoir pour faire la révolution féministe », tout comme « la destruction de la famille en tant qu'unité de production qui détermine l'exploitation et l'oppression de la femme ». Les groupes revendiquent également une éducation nouvelle non-sexiste ou encore la libre disposition du corps pour les femmes et le droit au travail rémunéré. En ce qui concerne le choix de société, ils défendent un modèle d'autogestion défini dans l'article deux comme « un système économique planifié à partir de la socialisation autogestionnaire des tâches domestiques et de l'élevage des enfants ». Enfin, l'Internationale féministe se dit ouverte « à tous les groupes féministes acceptant les options minimum de l'International¹⁹⁵ ». Le document de conclusion de la rencontre est alors accepté par les Collectifs Féministes espagnols comme en témoigne la liste de signataires

193 Document : « Réunion de l'Internationale des PFU à Paris les, 19-20-21 mai 1977 », Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF.

194 Le communiqué disait ainsi : « La première Internationale féministe a été constituée vendredi soir à Montreuil (Seine Saint-Denis) après 30 heures de débats auxquels ont participé des Allemandes, Belges, Espagnoles, Israéliennes et Françaises. L'initiative de cette réunion avait été prise par les « Partis féministes unifiés » belge et français, déjà organisés politiquement ». Extrait de presse : « Constitution de la première Internationale féministe ». Paris, 21 mai (AFP) « Communiqué de presse », document original. Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF.

195 Document « Plate-forme de l'International Féministe », 3 pages, 20 mai 1977, Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF.

Nous pouvons noter qu'entre le 28 et 30 mai 1977 aura lieu une autre rencontre internationale féministe à Paris à laquelle participe un groupe de la *Coordinadora Feminista* de Barcelone et des femmes issues des syndicats tels que C.C.O.O. La rencontre est planifiée par les féministes françaises du courant MLF dit « lutte de classe » dont le cercle Elisabeth-Dimitriev qui réunit des femmes trotskistes. L'invitation fut lancée en mars 1976 lors du Tribunal Internationale des Crimes contre les femmes à Bruxelles. Document : « Encuentro internacional. Paris 28, 29 y 30 de mayo 77 », 4 pages, Fonds-929, Cod. 368, ANC.

du document de la « Plate-forme¹⁹⁶ » et ils sont censés convenir d'un prochain rendez-vous dans quelque temps. Au retour de Paris, Lidia Falcón a écrit une lettre à Suzanne Blaise la remerciant de l'organisation et espérant poursuivre la collaboration entre les deux groupes. Suzanne Blaise lui répond très vite une lettre enthousiaste et chaleureuse : elle signe, faisant un clin d'œil à l'œuvre de Lidia Falcón, « une idiote française » et termine la lettre en espérant aussi « garder le contact¹⁹⁷ ».



Fig. 120. Lidia Falcón, 1ère Internationale Féministe, Montrouil, mai 1977.

L'Internationale féministe a cependant une vie courte. Les problèmes internes du principal promoteur, le PFU, vont porter préjudice à la toute fraîche Internationale. À Montrouil, Suzanne Blaise avait déjà fait part à Lidia Falcón de ses inquiétudes concernant l'avenir du PFU français et sa position au sein du parti qui devenait minoritaire. En effet, comme elle le lui fait comprendre, une partie des membres du PFU français était en train de faire un

changement de dérive politique rapprochant le parti d'autres partis politiques, notamment le Parti Socialiste Unifié¹⁹⁸. De ce fait, les divisions internes des animatrices entraînent, un peu plus tard, la démission de Suzanne Blaise, en juin 1977. Mais la crise du PFU n'est pas la seule qui vient chambouler l'Internationale. En Espagne, au retour de la rencontre de Paris, Lidia Falcón et d'autres militantes du Collectif Féministe de Barcelone vont créer l'Organi-

196 « Les Collectifs Féministes de l'Etat Espagnol, de Madrid et de Barcelone, ont fait acte de présence à Paris, invités par le Parti féministe unifié français, pour participer à la création de la plate-forme de la première INTERNATIONALE FEMINISTE. Les Collectifs Féministes Espagnols prennent part à cette rencontre en accord avec leur objectif générale qui est d'organiser les femmes politiquement et de participer activement à tous les actes qui peuvent les conduire à prendre conscience : Leur propre situation : celle d'une classe opprimée et exploitée ; De l'universalité de leur oppression et de leur exploitation ; L'importance de leur unité en vue d'une prise de pouvoir politique ». Lettre 20 mai 1977. Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF.

197 Lettre de Suzanne Blaise, 9 juin 1977, Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF.

198 Selon Suzanne Blaise l'origine de la crise se trouve dans la volonté de certaines militantes de changer les statuts du PFU afin de le rendre moins « révolutionnaire ». Les militantes qui voulaient faire ce changement étaient des anciennes militantes du Parti Socialiste Unifié. Pour Suzanne Blaise ces changements signifiaient faire du PFU une courroie de transmission des partis politiques masculins, en l'occurrence, du PSU. Ces questions sont abordées dans un échange entre Suzanne Blaise et Andrée Michel. Lettre d'Andrée Michel, Paris, 31 juillet 1977, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

sation Féministe Révolutionnaire qui va se détacher de l'Internationale. Cependant, cette tentative internationaliste, comme d'autres dans le passé, n'est pas vaine. Pour Lidia Falcón et quelques autres militantes, le modèle français et belge du PFU va servir de base structurelle à la constitution du Parti féministe espagnol. Les rencontres avec d'autres partis, en particulier avec Israël, semblent avoir duré dans le temps. Mais c'est surtout l'amitié avec Suzanne Blaise qui se poursuit, cette fois en tant que diffuseuse et soutien du futur Parti féministe d'Espagne.

ZCZC V, P4, RPARA
AFP -141-
CONSTITUTION DE LA PREMIERE INTERNATIONALE FEMINISTE.
PARIS, 21 MAI (AFP)
LA PREMIERE INTERNATIONALE FEMINISTE A ETE CONSTITUEE VENDREDI SOIR A MONTREUIL (SEINE-SAINT-DENIS) APRES 30 HEURES DE DEBATS AUXQUELS ONT PARTICIPE DES ALLEMANDES, BELGES, ESPAGNOLES, ISRAELIENNES ET FRANCAISES.
L'INITIATIVE DE CETTE REUNION AVAIT ETE PRISE PAR LES "PARTIS FEMINISTES UNIFIES" BELGES ET FRANCAIS, DEJA ORGANISES POLITIQUEMENT.
LES DELEGUEES ONT PRECISE SAMEDI AU COURS D'UNE CONFERENCE DE PRESSE QU'ELLES ETAIENT D'ACCORD SUR "LA NECESSITE POUR LES FEMMES DE CONSTITUER UNE NOUVELLE FORME D'ORGANISATION POLITIQUE", SUR "L'AUTONOMIE ET L'IDENTITE POLITIQUE FEMINISTES" ET SUR "L'ABOLITION DU MODE DE PRODUCTION FAMILIAL, BASE DE LA PLUPART DES SOCIETES EXISTANTES".
• L'UNANIMITE S'EST EGALEMENT REALISEE SUR DIVERS OBJECTIFS, ONT PRECISE LES DELEGUEES: TOUT D'ABORD "LE CHOIX DE SOCIETE ET LE CARACTERE REVOLUTIONNAIRE DES LUTTES FEMINISTES: EN CE QUI CONCERNE LE CHOIX DE SOCIETE, ~~MIN~~ LA NECESSITE POUR LES FEMMES DE SE CONSTITUER EN FORCE POLITIQUE AYANT POUR OBJECTIF LA PRISE COLLECTIVE DE POUVOIR ~~summam~~, ~~summam~~ et LA SOCIALISATION AUTOGES TIONNAIRE DU TRAVAIL DOMESTIQUE ET DE L'ELEVAGE DES ENFANTS DANS LE ADRE D'UNE SOCIALISATION GENERALE OU LES MOYENS DE PRODUCTION SERONT PATRIMOINE COLLECTIF."
APRES RAPPORT AUX MEMBRES DE LEURS ORGANISATIONS RESPECTIVES, LES FEMMES DOIVENT ORGANISER DE NOUVELLES RENCONTRES.
AFP MH 16.27+++
NNNN
x politique

Fig. 121. Communiqué de presse « Internationale Féministe », Paris, 21 mai 1977.

CHAPITRE 8

VINDICACIÓN DANS UN CONTEXTE DE CRISE : CONFLITS, DÉCEPTIONS ET DISPARITION

Militante mais professionnelle à la fois, *Vindicación* est une revue difficile à classer dans le panorama des revues féministes, d'autant plus qu'elle fait appel à une diversité de collaboratrices. *Vindicación Feminista* n'est pas de fait une revue militante à proprement parler : elle n'appartient ni à un groupe ni à un collectif bien qu'une partie de ses collaboratrices militent dans des groupes féministes. La plupart de ses collaboratrices sont des journalistes et des écrivaines très réputées, les articles sont signés, certaines collaboratrices telles que Marta Pessarrodona ou Montserrat Roig ont même leur propre rubrique d'opinion¹. En revanche, dans les revues militantes rares sont les articles signés², preuve d'une volonté de vouloir s'exprimer en tant que collectif. Enfin, elle ne s'appuie pas sur une organisation militante et bénévole, bien que toutes les collaboratrices partagent un engagement féministe. Elle est de fait, si l'on s'en tient au nombre de pages consacrées, une revue culturelle, mais *Vindicación* essaie surtout d'appréhender tous les aspects de la réalité et de l'actualité à travers l'expérience des femmes, autrement dit, à la lumière du concept de genre *avant la lettre*, c'est-à-dire à travers le prisme des rapports sociaux entre les sexes, des rapports

1 « La Columna » pour Montserrat Roig et Marta Pessarrodona, « Notas ».

2 Par exemple, on voit que dans les magazines de *D-ones de LA MAR*, *Dones en lluita* ou *Xiana*, la plupart des textes sont anonymes. Dans le premier et le dernier, nous trouvons certaines collaborations signées comme Gretel Ammann, Karmele Marchante, qui sont dans la plupart des cas des publications de poésie et des dessins.

de pouvoir hiérarchisé³.

Du point de vue militant, *Vindicación* se veut une publication ouverte à tous les courants, plate-forme du mouvement féministe dans sa diversité. Toutefois, au fil des numéros, elle est accusée d'être l'organe d'expression d'un courant ou de se rendre plus visible au détriment des autres. De fait, on assiste tout au long de la publication à une tension plus ou moins manifeste entre la volonté d'être plurielle, d'être la revue de toutes les féministes, et l'impossibilité d'y parvenir. Certains événements vont mettre à mal cet équilibre « fragile ». Ainsi, nous aborderons dans ce chapitre les diverses crises qui touchent à la revue et qui contribuent en partie à sa disparition. Les questions concernant l'héritage de la revue après la fin de sa publication feront l'objet de la dernière partie du chapitre.

3 BERENI, Laure, CHAUVIN, Sébastien, JAUNAIT, Alexandre et REVILLARD, Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2012, p. 9.

8.1. CONFLITS ET DIVISIONS

Puisqu'une partie des collaboratrices de la revue sont aussi des militantes du Collectif Féministe de Barcelone, la crise au sein de ce dernier attire l'attention sur *Vindicación*. Son indépendance est alors mise à l'épreuve. Mais elle soulève aussi des questions liées à la perception de la revue et aux critiques qui lui sont adressées d'où l'importance d'aborder ce qu'était la perception de la revue à l'époque. Dans un premier temps, afin de comprendre les raisons de l'expulsion des trois membres du Collectif Féministe de Barcelone ainsi que les réactions suscitées et les éventuelles conséquences dans *Vindicación*, nous allons présenter très succinctement les faits ainsi que les réactions provoquées. C'est en effet à l'aune de la médiatisation dont fait l'objet l'expulsion des trois militantes du Collectif de Barcelone que l'on mesure le mieux l'impact de la crise du Collectif Féministe de Barcelone et ses conséquences, ainsi que le rôle médiatique de Lidia Falcón. Mais, c'est aussi suite à la crise du Collectif Féministe de Barcelone que l'Organisation Féministe Révolutionnaire est née, germe du Parti féministe d'Espagne, qui continuera avec l'approfondissement théorique de la femme en tant que classe sociale qui se dessine au fil du temps dans les pages de *Vindicación*.

8.1.1. LA CRISE DU COLLECTIF FÉMINISTE DE BARCELONE : CHRONIQUE D'UNE EXPULSION

C'est d'abord à Castellón qu'a lieu, du 8 au 10 avril 1977 la réunion des Collectifs Féministes. La rencontre avait pour objectif d'approfondir la question théorique de la femme en tant que classe, sur laquelle chaque collectif était censé avoir discuté de façon séparée puis de discuter de la situation politique du pays et de la coordination de la lutte féministe face à l'approche des élections générales. En effet, comme le note Giuliana di Febo et comme nous l'avons vu à travers les pages de *Vindicación*, la multiplicité des vicissitudes politiques survenues durant l'année 1977 (élections générales, Loi sur l'Amnistie politique, etc.) « no podían dejar de repercutir sobre todas las organizaciones de masas y en particular sobre la de las mujeres⁴ ». La rencontre des Collectifs Féministes à Castellón est donc marquée par la proximité des premières élections démocratiques après la Seconde République.

4 DI FEBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de Mujeres en España*, op. cit., p. 216.

Les objectifs et le déroulement de la rencontre sont relayés par *Vindicación* un mois plus tard. Dans l'article, la revue souligne la polémique provoquée par la question de la prise du pouvoir. En effet, en vue des élections de juin, les collectifs se sont divisés en deux groupes : un groupe qui s'est opposé aux pactes avec n'importe quel parti et qui a refusé donc de participer aux élections ; un autre groupe qui s'est montré enclin à y participer au sein d'une liste de gauche qui respecterait au minimum un programme féministe. Dans le premier groupe se trouve le Collectif Féministe de Barcelone et de Séville, et dans le second, le Collectif Féministe de Madrid et d'Oviedo. Pour ce qui est de ce dernier, c'est lors de la réunion à Castellón que le Collectif d'Oviedo rompt avec le reste des Collectifs. Comme le signale Oliva Blanco, militante du Collectif d'Oviedo et participante à la réunion de Castellón, ce dernier a annoncé lors de la réunion que le Collectif d'Oviedo comptait déjà s'allier pour les élections avec la *Liga Regionalista* (la Ligue régionaliste), un conglomerat de partis politiques d'extrême gauche et de groupes indépendants⁵.

La question de la création d'un parti féministe est aussi soulevée à la perspective des élections. Si cette idée n'est pas évoquée auparavant, en réalité, elle est comprise dans l'un des objectifs fondamentaux des collectifs, à savoir la prise de pouvoir, mais la proximité des élections accélère sa matérialisation. L'idée vient surtout de Lidia Falcón qui, afin de créer le Parti féministe Espagnol, propose de s'inspirer des modèles étrangers, notamment du Parti féministe unifié belge et français en y faisant circuler les documents que Suzanne Blaise lui avait envoyés. C'est alors qu'elle signale également le rassemblement proposé par le Parti Féministe français avec les Collectifs espagnols un mois plus tard à Paris. Mais le manque d'accord entre les Collectifs par rapport à la posture à adopter lors des élections, les oblige à se réunir de nouveau à Madrid quelques semaines plus tard⁶ ce qui laisse planer la crainte de l'imminence d'une crise au sein des Collectifs⁷.

De son côté, le Collectif Féministe de Barcelone décide de se réunir le 15 avril. La réunion, qui a lieu dans le bureau de l'avocate Lidia Falcón, réunit une quarantaine de femmes. L'ordre du jour de la réunion est de débattre de la position à prendre lors des élections,

5 De même, comme le souligne Oliva Blanco dans la réunion, Lidia Falcón voulait que les Collectifs se rendent aux élections avec la coalition de la gauche républicaine (*Unión republicana*) parce qu'à son avis « le féminisme et la monarchie étaient incompatibles ». Elle a préconisé que tous les collectifs se rallient aux partis républicains et manifestent en faveur de la République. Entretien avec Oliva Blanco Carujo, cité dans SUÁREZ, Carmen, *El feminismo asturiano en la oposición al Franquismo y en la Transición democrática*, op. cit., p. 338-339.

6 SANAHUJA, M^a Encarna, « En Castellón. Reunión de los Colectivos Feministas », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 21.

7 Concha Cifrián, militante du Collectif Féministe de Madrid et participante à Castellón, fait le même constat. Elle signale que la réunion fut catastrophique et qu'elles ont fini comme « el rosario de la aurora ». Elle se rappelle également de la violente dispute entre Lidia Falcón et Carmen Saavedra. Entretien avec Concha Cifrián, 2 avril 2014, Madrid, entretien réalisé par GAHETE, Soraya, *Por un feminismo radical y marxista. El Colectivo Feminista de Madrid en el contexto de la Transición española*, op. cit. p. 244.

mais un autre sujet émerge vite. Il s'agit en effet de discuter de trois militantes (Lidia Falcón, Ana Estany et Regina Bayo) dont le comportement semble aller à l'encontre des normes du collectif et qui refusent toute hiérarchisation. Pour ce faire, une partie des militantes lit un texte dans lequel elles justifient les accusations à l'égard des trois militantes et concluent en demandant leur expulsion⁸. Mais, quelles sont exactement ces accusations ? Dans le texte, on accuse les trois militantes, mais notamment Lidia Falcón et Regina Bayo, de cacher des informations, de parler au nom du Collectif Féministe pour défendre leur point de vue ou encore d'avoir un comportement autoritaire. On évoque pour étayer les accusations plusieurs faits : elles n'ont informé personne de l'invitation de la part de la maison d'édition Des Femmes à participer au Tribunal International des Crimes contre les femmes⁹, même chose en ce qui concerne les visites d'autres Collectifs Féministes à Barcelone. Par ailleurs, elles ont omis de faire circuler le document du Collectif de Castellón sur la femme en tant que classe qui avait été envoyé à la rédaction de *Vindicación* et dont le Collectif Féministe de Barcelone ignorait l'existence. Lidia Falcón est aussi accusée d'avoir participé à la table ronde « Las militantes : proceso a los partidos¹⁰ », dont *Vindicación* publie un compte rendu, en tant que militante du Collectif, sans avoir préalablement informé le Collectif de sa tenue ou d'avoir accordé un entretien à propos du Collectif sans l'avoir prévenu.

De fait, *Vindicación* semble être dans le collimateur du Collectif et cela pour plusieurs raisons. D'une part, les militantes dénoncent l'appropriation des réflexions issues des groupes d'étude du Collectif de la part des trois expulsées : l'article sur le travail ménager publié dans le quatrième numéro de la revue en est un exemple, puisque d'après le Collectif : « era el resultat del treball del grup d'estudi sobre la dona com a classe realitzat pel Col.lectiu¹¹ », mais dont l'article « no es va fer cap referència ». D'autre part, elles accusent les trois militantes de se servir de la revue pour relayer leurs points de vue personnels en les faisant passer pour des décisions du Collectif¹². Enfin, des questions d'ordre plus personnel sont évoquées. Elles dénoncent une attitude tyrannique de la part des trois membres, le refus ou le boycott systématique des propositions venant des autres militantes ou encore la prise de décision sans l'intervention du Collectif sur des questions qui les concernent.

8 Document « Sobre la crisis del Colectivo 1977 ». Col.lectiu Feminista de Barcelona, Fonds-929, UC 99, UI : 19, ANC.

9 Toutefois, comme nous l'avons signalé, le Séminaire Collectif Féministe de Madrid avait également été invité par les organisatrices. C'est d'ailleurs Paloma Saavedra et Carmen Sarmiento qui semblent être les personnes chargées d'organiser la délégation espagnole.

10 « Las militantes : proceso a los partidos », *op. cit.*, p. 16-19.

11 Document « Sobre la crisis del Colectivo 1977 ». Col.lectiu Feminista de Barcelona, *op. cit.*

12 Elles évoquent un texte écrit par Regina Bayo où elle affirmait que le féminisme radical n'allait pas participer aux élections, texte qui avait été publié dans le numéro d'avril avant la réunion des Collectifs de Castellón.

Enfin, elles accusent Lidia Falcón de ne pas assister aux réunions sauf « quan s'han de prendre decisions » et de refuser de participer aux actions de rue et à leur préparation¹³. Pour toutes ces raisons, les militantes du Collectif considèrent que le comportement des trois militantes est en contradiction avec ce que le Collectif représente et, par conséquent, elles estiment que pour son bon déroulement, ces trois militantes doivent quitter le groupe. Un vote est réalisé après la lecture de la lettre où avec la majorité des voix, les trois militantes sont exclues du Collectif¹⁴.

Deux jours plus tard, *La Vanguardia* publie un communiqué de presse du Collectif de Barcelone annonçant l'exclusion de Lidia Falcón, Regina Bayo et Anna Estany « ya que ha venido existiendo una contradicción entre la estructura no jerárquica del Colectivo y la actitud de dichas personas dentro del mismo¹⁵ », affirme le communiqué. La réaction des trois militantes ne se fait pas attendre. Le 19 avril un nouveau communiqué de presse, qui semble venir du Collectif de Barcelone, nie l'expulsion des trois militantes bien qu'il évoque les conflits survenus lors de la réunion du 15 avril lorsqu'un groupe a lu un texte « basat en atacs personals a Lidia Falcón, Regina Bayo i Anna Estany, en què acabaven exigint que abandonessin el Col.lectiu¹⁶ ».

D'autres articles affirment aussi que l'expulsion n'est pas valable ou qu'elle est « cuanto menos incorrecta¹⁷ ». On signale que la crise a été déclenchée par les Collectifs de Madrid et d'Oviedo qui prônaient une ligne réformiste consistant à participer aux prochaines élections de juin 1977¹⁸. La plupart des articles insistent sur le fait que les expulsées étaient de fait des fondatrices du Collectif. On rappelle l'histoire du Collectif de Barcelone, à savoir qu'il est né en 1974 d'un petit groupe de femmes dont les trois prétendues expulsées, tandis que celles qui ont voté leur expulsion viennent d'intégrer le Collectif. Dans d'autres articles, on répète que les accusations étaient d'ordre personnel : Lidia Falcón est accusée d'autoritarisme, ou encore de prendre une place trop imposante au sein du Collectif¹⁹.

13 « la Lidia només ve en dies molt determinants (quan s'ahn de prendre decisions) al mateix temps que es nega sistemàticament a participar en accions al carrer i en la preparació d'aquestes ». Document « Sobre la crisis del Colectivo 1977 ». Col.lectiu Feminista de Barcelona, *op. cit.*

14 « A Lidia Falcón le dan pena sus « expulsadoras », *Tele-eXpres*, 19 avril 1977. Une décision qui semble avoir été prise à la suite d'un vote par lequel 80% des membres présents ont ratifié la décision.

15 « Expulsiones en el Col.lectiu Feminista », *La Vanguardia*, 17 avril 1977.

16 « Feminisme. Col.lectiu : no s'ha expulsat L Falcón », *Avui*, 19 avril 1977.

17 « Colectivo feminista. La expulsión de tres fundadoras, falsa », *Mundo Diario*, 20 avril 1977.

18 « Feminisme. Col.lectiu : no s'ha expulsat L Falcon », *op. cit.*

19 « Lidia Falcón expulsada », *Tele-eXpres*, 18 avril 1977.

Si l'expulsion concerne les trois militantes, c'est Lidia Falcón qui s'exprime le plus dans les médias pour donner sa version des faits²⁰. Dans un premier temps, Lidia Falcón « no se considera expulsada » puisque comme elle l'affirme « el Colectivo somos nosotras²¹ ». Elle attribue l'origine du conflit à la réunion des Collectifs à Castellón et notamment à la question de la position à prendre lors des élections. Elle insiste sur le fait que la réunion du Collectif de Barcelone avait comme objectif de continuer la réflexion initiée à Castellón mais que, très vite, elle s'est transformée en un procès contre les trois militantes, qui ont été prises au dépourvu, sans possibilité de se défendre. Puis, elle insiste sur le fait qu'il s'agit avant tout d'attaques personnelles, « me han llamado nazi²² », signale-t-elle dans un entretien dans la revue *Interviú*. On voit ainsi les médias s'emparer très rapidement de l'affaire ce qui contribue à amplifier la dimension de la crise qui est désormais présentée non seulement comme un procès contre Lidia Falcón, mais également comme la crise globale du féminisme radical²³. Avec des titres accrocheurs, ce qui est mis en avant dans la majorité des articles c'est, d'une part la renommée de Lidia Falcón, « No se expulsó todos los días a una líder²⁴ » signale un des articles, puis d'autre part, la prétendue « radicalisation » des féministes et leurs divisions internes.

Très rapidement, un rapport de forces s'engage entre les deux factions. On voit dès lors, deux camps s'ériger, chacun relayant sa version des faits. Comme le signale un article publié dans le *Diario de Barcelona*, « rápidamente se han sucedido comunicados y réplicas a los mismos, por parte de lo que se está configurando como dos facciones²⁵ ». Des deux côtés les expressions de soutien et les points de vue affluent. Lidia Falcón évoque des lettres de soutien à celles qui ont décidé de l'expulsion, comme celle de Carmele Marchante, dans la revue *Ajoblanco*, avec qui elle avait déjà eu des conflits par le passé, conflits qui semblent resurgir avec cette crise²⁶. Du côté des trois expulsées, des groupes féministes mais aussi des personnalités de la culture ou de la politique expriment leur soutien. On trouve une première lettre de soutien d'une partie des militantes du Collectif Féministe de Barcelone, telles que María José Ragué,

20 Lidia Falcón raconte cette situation avec une certaine ironie dans son livre *El alboroto español*, « Pero todo hubiera quedado en un desván del feminismo, [...] si las nenas, muy sabiamente preparadas por mí, no se hubiesen dirigido a las tres de la madrugada a las agencias de prensa para comunicar la noticia de nuestra expulsión. Y allí se armó la de Troya cuando a la tarde del día siguiente todos los periódicos y revistas de Barcelona y de Madrid me telefonearon, me entrevistaron, me fotografiaron, algunas con satisfacción de poder explicar a sus lectores lo muy autoritaria y antipática que era yo y lo muy merecida que tenía la expulsión », FALCÓN, Lidia, *El alboroto español*, Barcelona, Fontanella, 1985, p. 250.

21 « A Lidia Falcón le dan pena sus “expulsadoras” », *op. cit.*

22 « Feministas : les hierve la sangre », *Interviú*, [s.d.] p. 85, Fonds-929, UC 99, UI 19, ANC.

23 « Crisis en los grupos radicales », *Gaceta Ilustrada*, 8 mai 1977, p. 88 ; « Clima de crisis en el feminismo catalán », Presse, [s.d.], Fonds-929, UC 99, UI 19, ANC.

24 « Crisis en los grupos radicales », *Gaceta Ilustrada*, 8 mai 1977.

25 « Escisión en el Colectivo feminista », *Diario de Barcelona*, 20 avril 1977.

26 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista*, *op. cit.*, p. 135-136. FALCÓN, Lidia, *El alboroto español*, *op. cit.*, p. 250.

Carmen Grau, María Encarna Sanahuja, Adela Tomás ou encore Nieves Aguado où elles réprouvent une décision qu'elles qualifient d'injuste et d'unilatérale²⁷. La section des Droits de la Femme de l'Association des Amis des Nations Unies, qui dans le passé avait eu des rapports très proches avec Lidia Falcón, publie tout de suite une lettre de soutien sur les expulsées publiée dans les jours qui suivent l'expulsion²⁸.

Face à la précipitation des événements et des réactions provoquées par l'expulsion, les militantes du Collectif Féministe de Barcelone décident, de nouveau, de s'exprimer publiquement afin de clarifier certaines questions. Dans ce nouveau communiqué, elles justifient le fait d'avoir rendu public la décision d'exclure les trois militantes pour ne pas répéter les erreurs des partis traditionnels qui préfèrent cacher leurs désaccords internes afin de donner une image publique de cohésion, puisque « las mujeres debemos denunciar las injusticias que en cada momento se cometan dentro del grupo en el que trabajamos ». De surcroît, elles se disent bel et bien conscientes de la répercussion provoquée par l'expulsion notamment en raison de la renommée de Lidia Falcón et n'essaient pas de cacher leurs craintes vis-à-vis des éventuelles conséquences pour le Collectif :

Al utilizar el término “expulsión” para definir un conflicto interno surgido en el seno de nuestra organización tuvimos muy presente que las personas causantes del conflicto poseen un poder real que podían utilizar en beneficio propio, tanto por detentar puestos importantes en los medios de comunicación de tanta repercusión dentro del feminismo, como es *Vindicación Feminista*, como por su “relevancia social”. [...] Es por el creciente protagonismo de todas las mujeres en la vida político-económica del país por lo que luchamos. No por el de unas pocas figuras que en definitiva no sabemos que harán cuando consigan haber escalado los últimos peldaños del poder²⁹.

Quant aux expulsées, le 20 avril elles publient une lettre « Carta a las feministas³⁰ ». Le ton ironique du titre ne passe pas inaperçu. Dans la lettre, elles font valoir une fois de plus leur statut de « militantes chevronnées » et leurs combats pour la liberté, parfois au prix de la leur : « desde hace 10 años hemos luchado contra la opresión de nuestro pueblo. En duras condiciones de clandestinidad, [...] hemos sufrido las consecuencias : detenciones varias, malos tratos y apaleamientos en comisarías de policía, cárcel preventiva de largos meses ».

27 Elles décrivent en ces termes la décision de l'expulsion : « Para lograrlo [l'expulsion] recurrieron a presentar un escrito basado en ataques personales a Lidia Falcón, Regina Bayo y Anna Estany, tres de las fundadoras del colectivo [...] El escrito no fue sometido a votación por la totalidad de las asistentes y las autoras del libelo pasaron inexplicablemente al insulto personal ». Comunicado del Colectivo Feminista de Barcelona, [s.d.] Fonds-929, UC 31, UI, 6, ANC.

28 « Documento aprobado por absoluta mayoría en la reunión ordinaria del DDD celebrada el 19 de abril de 1977 », Fonds-929, UC 31, UI, 6, ANC.

29 « Comunicado del Col·lectiu feminista de Barcelona », [s.d.], Fonds-929, UC 99, IU 19, ANC. La lettre est soulignée dans le texte.

30 Document « Sobre la crisis del Colectivo 1977 », 20 avril 1977, Fonds-929, UC 99, UI 19, ANC.

Cette première partie de la lettre semble en fait justifier la suite des arguments. Si elles ont subi des tortures, c'est leur expulsion qui a été l'agression la plus dure parce que c'était la plus inattendue, de la part de « quienes se han llamado compañeras ». Elles qualifient les accusations dont elles ont été victimes de « trahison », mais c'est surtout le fait d'avoir fait un « procès public » qu'elles dénoncent le plus. Un procès qui « tiene todas las connotaciones de los que se realizaron en épocas pasadas contra brujas y herejes, y nos parecen ver ardiendo todavía las hogueras inquisitoriales », soulignent-elles. Mais la question qui ressort à la fin, c'est en effet, de savoir qui représente le Collectif. En effet, signalent-elles, si leur expulsion a eu pour but de s'approprier le nom du Collectif, « éste quedará tan vacío de contenido como de coherencia política, puesto que allí donde estemos nosotras y las que están con nosotras se hallará la organización política que debería ser el Colectivo³¹ ».

Mais pour certaines militantes l'expulsion acquiert une dimension beaucoup plus symbolique. « El feminismo era una fiesta ... cainita. Ha comenzado la historia negra del feminismo. Y vosotras tenéis el triste privilegio de ser las protagonistas ». Avec ces mots se clôt une lettre beaucoup plus personnelle écrite par Lidia Falcón à Paloma Saavedra, militante du Collectif Féministe de Madrid³². Si l'expulsion est très mal prise par les trois militantes, c'est surtout le soutien de Paloma Saavedra à la décision du Collectif qui semble avoir blessé le plus Lidia Falcón. Dans la lettre, l'avocate lui fait part de ce qu'elle considère comme une « trahison » de la part non seulement d'une des collaboratrices les plus proches de *Vindicación* mais également d'une des personnes qui a collaboré le plus avec le Collectif de Barcelone depuis sa création et même avant³³. Lidia Falcón dit être tombée de très haut et n'avoir pas vu venir le coup : « La conspiración estaba en marcha cuando te recibí en Castellón con un fuerte abrazo, que apenas fue correspondido [...] No sabía, no podía saber, no podía imaginar, que ya me estabas traicionando ».

Lidia Falcón y évoque plusieurs questions. D'une part, elle accuse Paloma Saavedra d'hypocrisie, car celle-ci était opposée à la participation aux élections tandis que son groupe s'y montrait favorable. D'autre part, elle affirme alors le fait qu'il est ridicule de l'accuser d'avoir utilisé le Collectif pour acquérir de la notoriété car elle était déjà très connue avant sa création. Mais, pour Lidia Falcón il s'agit avant tout d'une question personnelle. C'est un matricide qui est en train de se produire, affirme-t-elle. Elle retourne alors la théorie freudienne, le complexe d'Œdipe, pour expliquer sa situation et le fait que l'expulsion symbolise en fait l'assassinat de la mère intellectuelle, par « aquellas muchachas recién despiertas al feminismo

31 *Idem.*

32 Nous ne savons pas si cette lettre a été finalement envoyée ou non. C'est surtout la façon dont Lidia Falcon interprète la crise qui nous interpelle. Lettre de Lidia Falcón [s.d.] Fonds-929, UC 31, ANC.

33 Rappelons que Lidia Falcón et Paloma Saavedra se seraient rencontrées en 1974, à l'occasion d'une conférence donnée par Lidia Falcón à Madrid et qui éveille l'intérêt pour le féminisme chez Paloma Saavedra.

que habían leído mis libros y escuchado mis charlas ». Les conflits ne peuvent se finir qu'en tuant symboliquement la mère ou, à défaut, en la blessant à mort :

A mí y a mis amigas, a mi hija, que seguían a mi lado, que aprendían más rápidamente, que sabían ya más, que empezaban a potenciar su poder de su palabra también, que me eran fieles. Había que asesinar me y arrasar todo lo mío. Pero no habéis llegado hasta el final. No me habéis destruido físicamente – no sé cuándo me sucederá – y sigo viva, y sigo hablando, y sigo pensando. Y tú, y vosotras ¿ qué pensáis ? ¿ qué soñáis...? ¿ Podéis dormir ?³⁴.

On assiste ainsi à travers ce débat qui s'engage par presse interposée dont nous n'avons évoqué qu'une partie, à un bras de fer entre les deux factions du Collectif Féministe de Barcelone qui s'est divisé à la suite de l'expulsion des trois militantes. Si dans un premier temps, les trois militantes disent ne pas se sentir expulsées c'est parce qu'elles estiment qu'elles sont le Collectif, d'où les allusions à l'origine du Collectif et à leur trajectoire militante. Elles revendiquent leur statut de militantes de « longue date » voire de fondatrices du Collectif, « el colectivo somos nosotras » d'où l'impossibilité d'être expulsées. En revanche, la majorité des militantes qui ont voté l'expulsion viennent de l'intégrer. La question se pose alors en termes de légitimité et d'ancienneté. Nous sommes face à ce que Brice Chamouveau appelle « la bataille pour le nom » du Collectif, qu'il utilise pour se référer aux combats au sein de la communauté homosexuelle masculine durant la transition³⁵ mais que l'on peut réutiliser pour les conflits au sein du féminisme radical. En effet, dans un premier temps, ce qui est en jeu ce n'est pas seulement la légitimité de l'expulsion mais de savoir qui représente véritablement le Collectif Féministe de Barcelone voire, qui incarne réellement le féminisme radical.

Mais, au-delà d'un conflit personnel cette crise est aussi, sans aucun doute, une crise générationnelle, entre deux générations de féministes et probablement aussi entre deux cultures politiques différentes (celles issues de la lutte anti-franquiste et celles qui se sont socialisées dans la culture féministe). En fait, les féministes les plus chevronnées dont Lidia Falcón qui ont participé au mouvement féministe au début de la Transition, avaient déjà pour la plupart un bagage politique dans les rangs de la lutte anti-franquiste. Ainsi, par exemple, d'après Lidia Falcón, les féministes les plus engagées dans le mouvement féministe étaient celles qui militaient déjà dans les partis politiques ou les associations avant la chute de la dictature, qui avaient déjà un esprit contestataire contre le statu quo et qui se sont redirigées ensuite vers

34 Lettre de Lidia Falcón, *op. cit.* p. 6.

35 Brice Chamouveau, utilise cette expression « la batalla por el nombre » pour se référer aux batailles symboliques au sein de la communauté gay masculine à Barcelone notamment au tournant des années 1980, dans un moment où le nouvel Etat démocratique établit qui sont les sujets « possesseurs » de droits et qui ne le sont pas. CHAMOULEAU, Brice, *Tirán al maricón...*, *op. cit.*, p. 39.

le féminisme comme seul moyen d'engagement³⁶. Pour les plus jeunes, beaucoup d'entre elles n'ayant jamais milité dans un parti politique, l'éveil « féministe » est venu par d'autres biais : les lectures, parfois par les groupes d'auto-conscience. Sociabilisées dans la culture féministe et la culture post-68, les plus jeunes qui ont intégré les Collectifs Féministes refusaient la hiérarchie, l'autoritarisme et le mode de fonctionnement des vieux partis politiques. En revanche, Lidia Falcón, ayant grandi dans la culture politique communiste, bien que critique à l'égard du parti et de sa discipline, défend aussi un modèle fort et centralisé comme plus tard l'Organisation Féministe Révolutionnaire puis le Parti féministe.

Le 28 avril, le journal *La Vanguardia* publie un communiqué de presse des Collectifs Féministes relayant la rencontre des 23 et 24 avril à Madrid³⁷. Ayant pesé le pour et le contre, les Collectifs Féministes ont finalement décidé de ne pas participer aux élections parce qu'ils considèrent que « sería un error grave del feminismo independiente desgastar sus fuerzas en la campaña electoral, fuerzas que deben encauzarse hacia la definitiva organización política de las mujeres³⁸ ». La partie la plus importante du communiqué se trouve, à notre sens, à la fin lorsqu'ils reviennent sur l'exclusion et abordent de nouveau le sujet *Vindicación*. Ils assurent que la revue n'a jamais été l'organe d'expression des Collectifs mais, au contraire, l'organe d'expression d'un petit groupe de l'équipe rédactionnelle :

Los Colectivos aprovechan este encuentro para manifestar su asombro ante ciertas informaciones de la prensa catalana [...] puntualizan : [...] Que en ningún momento la revista « Vindicación feminista » ha sido ni es el órgano de expresión de los Colectivos. Denunciamos por tanto la utilización de « Vindicación » por parte de una minoría de personas pertenecientes a la redacción de la misma para públicamente hacer adoptar a la revista una postura partidista, contraria al principio de objetividad que debe presidir cualquier medio informativo, al tiempo que se inmiscuye en un asunto que concierne exclusivamente a la dinámica interna del colectivo de Barcelona³⁹.

De leur côté, Regina Bayo, Anna Estany et Lidia Falcón publient une réponse à l'article de *La Vanguardia* dont elles citent des extraits. Elles informent tout d'abord de la création d'un nouveau collectif, l'Organisation Féministe Révolutionnaire (l'OFR) qui vise à se transformer en parti politique. Mais un glissement sémantique important s'est alors opéré : désormais l'expulsion est présentée comme une « scission ». Dès lors, on ne parle plus

36 Pour Lidia Falcón, les groupes de conscience étaient plutôt des espaces de « confession », de partage, une sorte de thérapie mais qui n'avaient pas une composante politique au sens de chercher des solutions au-delà du fait de libérer la parole. D'après Falcón, dans la plupart des cas, il s'agissait de femmes « dépitées » qui cherchaient plutôt à être consolées mais sans aucune conscience féministe. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

37 Document « Encuentro de los colectivos feministas del Estado Español », Madrid, 24 avril 1977, Fonds-929, UC 31, UI, 6, ANC. Le document est signé par le Collectif Féministe d'Asturies, le Collectif Féministe de Barcelone, le Collectif Féministe de Castellón, le Collectif Féministe de Madrid et le Collectif Féministe de Valencia.

38 « Los Colectivos feministas no participan en las elecciones », *La Vanguardia*, 28 avril 1977, p. 23.

39 *Idem*.

des « tres expulsadas » mais du « grupo escindido del Colectivo Feminista de Barcelona ». Le changement est tout à fait significatif. Si l'expulsion implique une attitude passive de la « personne » qui subit l'exclusion, « on se fait expulser », dans la « scission » c'est le sujet qui décide de quitter le groupe, il devient un sujet « actif ». De fait, les trois militantes se présentent dorénavant comme celles qui ont fait le choix de quitter le Collectif. La question ne se pose plus en termes d'attaques personnelles mais de « cohérence idéologique ». Si les trois militantes ont pris la décision de quitter le Collectif, c'est parce que « en la convención de los Colectivos celebrada en Castellón, los C.F. sufrieron una desviación ideológica a raíz de la crisis producida por las diversas alternativas políticas contradictorias planteadas por los Colectivos Feministas de Madrid, Oviedo, Valencia y Castellón ». Le débat s'est déplacé vers la question théorique et il sert à discréditer le groupe opposé, qui est accusé, sans le dire ouvertement, de « manque de cohérence idéologique » :

La escisión del Colectivo Feminista de Barcelona formada por el grupo en que se hallan las feministas que elaboraron, llevaron a la práctica y difundieron la ideología del Colectivo, al ver malinterpretada y erróneamente asumida esta ideología, con el consecuente desprestigio de los Colectivos, ha decidido constituirse en la Organización Feminista Revolucionaria para la formación del Partido Feminista⁴⁰.

La question de la forme du gouvernement, qui ne s'exprime pas non plus ouvertement, a trait à la question de la monarchie, option rédhitoire pour le groupe scindé, car elles refusent de participer à des élections dans un système de gouvernement monarchique, la revendication de la république étant un des principes fondamentaux du groupe. Mais si la bataille pour le « nom » semble être close ou du moins dépassée avec la création d'une nouvelle organisation féministe qui veut incarner la ligne la plus ferme d'un féminisme radical et révolutionnaire⁴¹, nous allons à présent nous intéresser, avant d'aborder plus en détail la naissance de l'OFR, aux éventuelles conséquences de la crise du Collectif sur *Vindicación*.

Si les polémiques concernent les trois militantes du Collectif, il n'en demeure pas moins qu'à travers les échanges c'est *Vindicación* qui est dans le collimateur, accusée non seulement de servir d'organe d'expression des Collectifs mais également des intérêts personnels des militantes. En effet, si la crise puis les polémiques qu'elle entraîne ont un intérêt pour notre étude, c'est parce qu'elle met à l'épreuve l'indépendance de la revue sur laquelle plane depuis toujours des doutes quant à son impartialité. Autrement dit, nous pouvons nous

40 Document « El grupo escindido del Colectivo feminista de Barcelona se constituye en la Organización Feminista Revolucionaria para la formación del Partido Feminista », Departamento de Prensa de la Organización Feminista Revolucionaria, María José Ragué Arias, Regina Bayo Falcón, [s.d], Fonds-929, UC 99, IU 19, ANC.

41 Notons cependant que même si le combat est âpre entre l'OFR et le Collectif Féministe de Barcelone cela n'empêche pas les deux groupes de continuer à mener des combats ensemble au sein de la *Coordinadora Feminista* de Barcelone.

demander dans quelle mesure la crise du Collectif de Barcelone compromet l'image de média impartial et ouvert à tous les courants.

Une première lettre de soutien aux expulsées est publiée dans le numéro de mai 1977 (n° 11). Dans l'éditorial intitulé « Queridas compañeras, Lidia Falcón, Regina Bayo, Anna Estany », l'équipe de rédaction se dit attristée par les événements. D'une part, par l'injustice des faits mais, d'autre part, par la manière dont le Collectif a réglé le conflit. Enfin, bien qu'elle se veuille impartiale, cela n'empêche pas l'équipe de rédaction d'exprimer sa réprobation envers une décision qu'elle trouve injuste :

Con profunda amargura – porque VINDICACIÓN FEMINISTA inició su andadura con el entrañable deseo de ofrecer a todas las voces de mujeres sus páginas – debemos elevar por primera vez la nuestra, en contra de ciertas militantes del Col·lectiu Feminista de Barcelona que con insólita inmadurez, irresponsabilidad e infidelidad feminista osan elevar a la opinión pública una decisión unilateral, tomada antidemocráticamente, contra tres de sus compañeras de lucha, de ideología y de trabajo. [...]

El que Lidia Falcón sea además fundadora de VINDIACIÓN FEMINISTA, no puede impedirnos a la redacción – en base a falsas éticas e hipócritas pudores – patentizar nuestra fidelidad, nuestra adhesión, nuestra solidaridad hacia su persona, en estos momentos tan injustamente maltratada⁴².

Dans l'éditorial du numéro suivant, *Vindicación* revient sur la question de l'expulsion pour se défendre cette fois-ci des accusations du manque d'indépendance émises à son égard et pour réitérer son indépendance :

En este sentido, las páginas de VINDICACIÓN han estado siempre abiertas a comunicaciones o colaboraciones de miembros del Colectivo al igual que se publican artículos de compañeras pertenecientes a partidos políticos o grupos feministas ajenos a V.F que se planteó, nació, se pronunció y sigue siendo independiente⁴³.

Une première lecture pourrait indiquer que cet éditorial s'adresse davantage aux tendances de la dénommée « double militance », c'est-à-dire aux féministes qui militent dans les partis politiques et qui accusent souvent la revue d'être la voix de la tendance radicale, mais si on l'analyse de près l'éditorial s'adresse en priorité aux Collectifs en général et au Collectif de Barcelone en particulier, ce qui peut se lire comme une réaction aux critiques faites par le Collectif Féministe de Barcelone au sujet de la lettre de soutien de la rédaction de *Vindicación* publiée le mois précédent, considérée par le Collectif comme un désaveu. En effet, comme le

42 Editorial « Queridas compañeras, Lidia Falcón, Regina Bayo, Anna Estany », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 5.

43 Editorial « Siempre hemos sido independientes », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 5.

signale aussi Marie-Aline Barrachina, les débats qui avaient jusqu'à présent divisé le mouvement féministe entre une tendance « double militantisme » et une tendance « militantisme unique » dont fait partie le féminisme radical, semblent s'engager désormais au sein du courant radical pour voir qui incarne véritablement la tendance radicale⁴⁴. Si pour Marie-Aline Barrachina à partir de la crise du Collectif de Barcelone, la tendance radicale de la position de la revue s'affirme (elle parle de l'existence d'une « ligne » collective propre à la revue), il s'agit à notre sens plutôt d'un « avis » propre à Lidia Falcón qui englobait certaines des collaboratrices, notamment les autres expulsées du Collectif Féministe de Barcelone : Anna Estany et Regina Bayo, ou encore María José Ragué.

Les conséquences de la crise se font aussi sentir dans l'équipe rédactionnelle de la revue. Ainsi, à partir du numéro de juin 1977 (n° 12) les Collectifs Féministes de Barcelone et de Madrid cessent de figurer en tant que collaborateurs de la revue. Parmi les collaboratrices, Paloma Saavedra, militante du Collectif Féministe de Madrid et jusqu'alors la déléguée de l'antenne madrilène de *Vindicación* et responsable avec Regina Bayo de la rubrique « Mujeres del mundo », interrompt sa collaboration. D'autres collaboratrices moins régulières quittent aussi la revue. C'est le cas de Juana Gallego qui après quelques affrontements arrête sa collaboration et publie quelques articles dans les médias critiquant les fondatrices⁴⁵.

8.1.2. *VINDICACIÓN* DANS LE COLLIMATEUR : CRITIQUES, PERCEPTIONS ET POLÉMIQUES

Mais, la question des conséquences de la crise sur la revue est aussi en rapport avec la perception de la revue par le milieu féministe et par le lectorat. En effet, si les critiques remettant en cause l'« impartialité » de *Vindicación* semblent avoir été très mal prises par la revue, c'est aussi, à notre sens, parce qu'elles dialoguent avec d'autres critiques et parce que, dès le début, la revue et notamment les fondatrices se sentent dans la ligne de mire du mouvement féministe. Après avoir étudié les réactions de la revue face à l'expulsion des trois militantes,

44 BARRACHINA, Marie-Aline, « *Vindicación Feminista* : aboutissement d'un processus, constitution d'un réseau », dans BUSSY-GENEVOIS, Danièle (dir.), *op. cit.* p. 201-202.

45 « Juana Gallego se constituyó en la vanguardia de las mujeres que se unieron en diversos frentes contra mí : La mar, Ca la Dona, La Comisión de la Mujer de la Asociación de la Prensa, la Coordinadora Feminista de Barcelona, los Colectivos Feministas, el MC liderado por Empar Pineda, Gretel Ammann y Karnele Marchante aportaron también su contribución a la campaña contra mí », FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista*, *op. cit.*, p. 123. Toutefois, il faut noter la continuité de la collaboration de Xus Borrell chez *Vindicación* à la fin de l'aventure. Celle-ci avait dirigé la première scission du Collectif Féministe de Barcelone, créant ensuite le collectif LA MAR.

nous allons à présent tenter d'analyser la réaction de *Vindicación* ainsi que les critiques qui lui sont adressées. Pour ce faire, nous partons de l'hypothèse que la revue est victime d'une part, d'un paradoxe qui est dû à la nature hybride, mi-militante, mi-professionnelle, de la revue et de ses collaboratrices, et d'autre part, de l'image de ses fondatrices, notamment de la figure de Lidia Falcón au sein du mouvement féministe.

De ce fait, *Vindicación* se voit accusée à la fois de plusieurs orientations, parfois en contradiction : si *Vindicación* est accusée d'être l'organe d'expression des Collectifs, en même temps, ceux-ci affirment que *Vindicación* ne l'a jamais été. D'autre part, les militantes des partis politiques lui reprochent d'être la voix d'une seule tendance, la tendance radicale. Les groupes radicaux indépendants, quant à eux, la considèrent en revanche comme une revue « communiste », un porte-parole de l'idéologie du Parti communiste ; d'une part en raison du passé militant de Lidia Falcón au sein du PCE, et d'autre part de son désir de prendre le pouvoir. Comme nous l'avons déjà mentionné, de fait, les articles signés par les Collectifs sont très rares, c'est seulement dans les tables rondes que les militantes du Collectif s'expriment en leur nom dans des débats où l'on trouve des féministes d'autres tendances⁴⁶. Or, si la volonté d'être une tribune ouverte à toutes les tendances est sincère, elle se heurte parfois aux difficultés pour y parvenir. En ce sens, les éditoriaux, l'analyse des articles de fond et les interviews défendent sans ambiguïté une ligne radicale et souvent le ton des articles attaque de but en blanc les attitudes qui ne sont pas considérées comme féministes. *Vindicación* donne alors au fil des numéros à certains égards une vision très limitée de ce que signifie « être féministe », en critiquant celles qui ne répondent pas aux exigences de certaines collaboratrices de la revue, ce qui finit par et coûter cher à ses fondatrices.

Cela dit, nous devons noter qu'une partie de ces critiques sont publiées dans les courriers des lectrices, ce qui montre aussi la volonté de la revue d'être à l'écoute de celles-ci. La première lettre publiée dans la rubrique « Cartas a Vindicación » est révélatrice de cette volonté d'ouvrir les colonnes à toutes les lectrices et à toutes les opinions. Dans le courrier, la lectrice se demande si un nom plus juste pour la revue ne serait pas « Vindicación comunista » et cela pour plusieurs raisons. D'abord, pour la place trop importante accordée à la politique : « la mayoría de los artículos están enfocados hacia el problema político antes que al feminismo ». Ensuite, parce qu'elle critique l'article sur la figure de Teresa Pamiès, intitulé « Teresa Pamiès, una mujer libre marxista », puisque « en principio libre y marxista son términos opuestos », signale la lectrice. Enfin, parce qu'elle défie la revue de publier sa lettre :

46 Carmen Alcalde s'exprime en ces termes par rapport aux accusations de *Vindicación* de servir de tribune aux Collectifs Féministes : « [...] en cierto modo perjudicó sin saberlo ella [en parlant de Lidia Falcón]. Y yo sin decírselo porque no quería ofenderla ni quería además era injusto completamente pero la revista que sí que era mía, que nunca salía ni una coma sin revisarla jamás, jamás, jamás ha pertenecido o autorizaría a ningún Colectivo, jamás ». Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

Tengo la seguridad de que no publicaréis esta carta en vuestra revista, ya que a pesar de que protestáis constantemente cuando se trata de cuestiones que *vosotras* consideraréis injustas, no sois en realidad tan justas cuando se trata de otras posturas y no os atreveríais a publicar algo que va en contra de vuestros intereses e ideales *políticos*, no *feministas*. Atentamente⁴⁷.

S'il est vrai que nous ne sommes pas sûres de la véracité de cette lettre (elle a très bien pu être rédigée par l'équipe de rédaction), cela n'enlève rien au fait que, en ce qui concerne le contenu de la lettre *Vindicación* se montre prompte à accepter les critiques. De surcroît, cette lettre est très intéressante à plusieurs égards puisqu'elle aborde une des polémiques-clé entre la revue et d'autres groupes féministes à propos de Teresa Pamiès.

Le cas de Teresa Pamiès est en effet paradoxal. Si la lectrice se dit surprise par la description de la militante communiste, il n'en demeure pas moins qu'une partie de l'équipe de rédaction s'est montrée très critique face à son livre *Maig de les dones. Crònica d'unes Jornades*⁴⁸ qui décrit les Journées catalanes de la femme et qui fait l'objet d'un débat au sein de *Vindicación*. Ana Moix lui consacre un long article dans la section « Cultura » qui ne va pas passer inaperçu. Tout d'abord, puisqu'entouré de l'encart portant la mention RIP, il occupe toute une page. Ensuite, parce que d'un ton dur mais plein d'ironie, l'écrivaine catalane disqualifie sans détours le livre qu'elle intitule « una crònica machista de les Jornades », s'attaquant aussi bien au ton du livre, « très méprisant » pour les féministes des Collectifs, qu'au contenu, partial, antiféministe et plein de préjugés, « sus conclusiones son que las feministas odian al hombres porque han tenido un padre autoritario, relaciones sexuales frustrantes o un jefe misógino (ella sabrá de la misoginia o no del Señor Carrillo, pues muchas de estas feministas radicales pertenecen o han pertenecido a su partido⁴⁹ », conclut l'écrivaine.

La question du livre est de nouveau sur le tapis lors de la table ronde « Las feministas : proceso a los partidos », qui provoque aussi l'agacement de Montserrat Roig et de Nuria Pompeia. Elles écrivent une lettre en juin 1977, comme nous l'avons déjà signalé, dans « La razón de la sin razón que con la razón se entiende ». Bien qu'elle ne soit pas d'accord avec le ton du livre, Montserrat Roig estime, d'une part qu'on lui a accordé trop d'importance, notamment lors la table ronde, et d'autre part que bien que certaines parties du livre soient un peu maladroites, cela n'empêche pas Teresa Pamiès d'être une grande militante et une combattante de longue date. Le cas de Teresa Pamiès est fort intéressant car il montre ce paradoxe dont nous parlions au début : la revue est accusée de prendre la défense de la militante communiste et donc par conséquent de défendre cette idéologie, mais aussi de l'attaquer.

47 GARCÍA BRAVO, Juana M^a, « Cartas a Vindicación », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 66.

48 PÀMIES, Teresa, *Maig de les Dones. Croniques d'unes Jornades*, Barcelona, Laia, 1976.

49 MOIX, Ana, « Teresa Pamiès : Una crònica machista de les Jornades », *Vindicación Feminista*, n°9, mars 1977, p. 10.

Certaines lectrices se plaignent que la revue aborde les sujets de façon très théorique tandis que d'autres louent la qualité et même les articles de fond⁵⁰. D'autres encore se plaignent que Lidia Falcón se serve de la section sur la politique nationale comme une tribune pour exprimer son opinion. De nombreuses lectrices ont le sentiment également que *Vindicación* reste intimement liée au mouvement féministe de Barcelone et, dans une moindre mesure, de Madrid ou du Pays Basque, ne relayant que les combats des femmes de ces villes et laissant de côté le reste de l'État. On accuse aussi *Vindicación* d'être une revue élitiste et intellectuelle⁵¹ adressée aux femmes ayant une certaine culture préalable, en raison des articles trop théoriques. Ou bien on lui reproche encore sa ligne éditoriale et sa critique constante de la double appartenance visant les féministes des partis politiques, souvent interpellées dans les pages de la revue. *Vindicación* était considérée par une partie du mouvement féministe comme élitiste également en raison de son prix. En effet, à partir du numéro 10, le prix passe de 80 pesetas à 100 pesetas. Ces critiques sont justifiées dans une certaine mesure, puisqu'il s'agit d'une augmentation de 20% mais si l'on regarde d'autres magazines de l'époque, *Vindicación* est plus ou moins au même tarif. Ainsi, par exemple, *Por Favor*, revue satirique publiée à la même époque, coûtait 35 pesetas, c'est-à-dire presque deux tiers moins chère mais celle-ci avait une périodicité hebdomadaire. *Opción*, l'autre revue féministe de l'époque à la qualité similaire, coûtait 80 pesetas également. *Triunfo* à la même période, entre 1976-1977, coûtait 40 pesetas mais sa publication était comme *Por Favor* hebdomadaire, ce qui rendait la publication finalement plus chère que *Vindicación*. En revanche, la revue contre-culturelle *Ajoblanco* en 1976 affichait un prix de vente de 35 pesetas puis le prix avait augmenté en 1977 à 50 pesetas ; une augmentation de plus de 50% mais qui restait au-dessous du prix de *Vindicación*.

50 Susana Ramírez de Palmas demande à *Vindicación* de publier des articles plus abordables pour celles qui ne possèdent pas encore les codes féministes :

« Estimadas compañeras : He leído V.F. de la primera a la última hoja. Ahora bien, quiero pedirles que sus artículos sean también pensados y escritos para las mujeres que aún no se han despertado. Verán : me reúno con varias mujeres semanalmente, pues bien : si comento artículos de V., tienen que ser asequibles a la mentalidad de las mujeres a las que hablar de divorcio, control de natalidad, aborto, etc., es hablarles de disparates », RAMIREZ, Susana, « Cartas a Vindicación », *Vindicación Feminista*, n° 5, novembre 1976, p. 65.

51 Lidia Falcón considère ces reproches critiques comme injustes parce que les mêmes personnes qui ont fait ces critiques « leían y hasta escribían asiduamente en revistas como *El Viejo Topo* o *Materiales* », FALCÓN, Lidia, *Poder y Libertad*, n° 1, juin 1980, p.10.

8.1.3. LA CRISE DU COLLECTIF ET L'AFFAIRE « BARBARA » : UNE SOLIDARITÉ À DOUBLE SENS

Mais la crise du Collectif de Barcelone coïncide aussi dans le temps avec une autre affaire, qui touche cette fois-ci une partie du mouvement féministe français. Cette coïncidence et le fait qu'il s'agit de l'équipe des Editions Des Femmes fait de nouveau resurgir des liens de solidarité au-delà les frontières. En effet, un troisième aspect que nous avons relevé à propos de la relation entre la maison d'édition Des femmes et l'équipe catalane sont les ressemblances entre les deux figures de proue du féminisme, Antoinette Fouque et Lidia Falcón qui sont confrontées à des polémiques au sein du mouvement féministe de chaque pays. Si jusqu'à présent c'est le groupe français qui fait preuve d'une solidarité sans faille envers ses consœurs espagnoles, certains événements qui secouent le MLF français vont permettre à l'équipe de *Vindicación* de rendre la pareille mais vont servir aussi de miroir à travers lequel analyser la crise du Collectif, d'où l'idée d'une solidarité à double sens.

Abordons d'abord l'affaire qui touche le collectif français avant d'entrer dans le rôle joué par le collectif catalan. À la fin de l'été 1976, la maison d'édition Des Femmes se voit attaquée en justice par son ancienne employée de la Librairie des Femmes de Lyon, Barbara, Mireille Dekoninck de son vrai nom, engagée par la maison d'édition au printemps 1976. Celle-ci accuse la maison d'édition des irrégularités dans les fiches de paie et décide après des mois de conflit d'assigner son employeur devant le tribunal d'instance statuant en matière prud'homale⁵².

Conflit de travail à l'origine, l'affaire « Barbara » devient très rapidement un procès contre la maison d'édition Des Femmes, d'une partie du MLF qui se solidarise avec l'ancienne employée notamment après sa tentative de suicide en juillet 1976. L'épisode le plus violent a lieu en octobre 1976 lorsque la librairie de Paris est occupée par un groupe de féministes révolutionnaires en soutien à l'employée qui est venue à Paris pour réclamer des bulletins de salaire face au refus de communiquer de la part de Des Femmes⁵³. Cet événement semble marquer un point de « non-retour dans l'affaire » comme le signale Françoise Picq en affirmant même qu'une « frontière symbolique a été franchie⁵⁴ », ce qui va peut-être remettre en cause l'aura que semblait dégager les Éditions Des femmes, mais surtout sa fondatrice, Antoinette Fouque. Pour une partie du MLF, il s'agit de se désolidariser de pratiques jugées scandaleuses et de prévenir les femmes contre cette maison d'édition « qui passe pour celle

52 PICQ, Françoise, *Libération des femmes*, op. cit., p. 251.

53 L.G. « Femmes entre elles », *Le Monde*, 4 juin 1977.

54 PICQ, Françoise, *Libération des femmes*, op. cit., p. 250.

Il faut souligner que Françoise Picq était aussi militante de la première heure du MLF.

du Mouvement tout entier⁵⁵ ». Pour Bibia Pavard, le conflit de Barbara ne serait que l'expression d'hostilité d'autres groupes du MLF envers la maison d'édition Des Femmes, considérées comme ayant un poids démesuré. Ainsi, les deux chercheuses s'accordent à affirmer, bien que l'on voie des différences face à la façon d'interpréter l'entreprise éditoriale, que l'affaire « Barbara » cristallise une série de conflits sous-jacents de longue date que traverse le Mouvement de Libération des Femmes scindé en différentes tendances farouchement opposées. Le conflit est d'ailleurs très médiatique, les journaux s'emparent de l'événement en le présentant comme la « grande » crise au sein du MLF⁵⁶, ce qui n'est pas sans rappeler la médiatisation de l'expulsion des trois membres du Collectif Féministe de Barcelone.

Toutefois, la tension monte d'un cran lorsque Carole Roussopoulos, féministe et réalisatrice suisse, avec l'aide du Collectif « Mon œil » et l'actrice Delphine Seyrig, que Lidia Falcón avait rencontrée à Bruxelles, filme Barbara en racontant son parcours personnel et professionnel, y compris son expérience en tant qu'employée chez les Éditions Des Femmes. À la suite de la projection de la vidéo, les Éditions Des Femmes attaquent la vidéo pour diffamation. Pour Des Femmes, la vidéo est « un procès politique » contre le groupe, signalent-elles dans une conférence de presse du 25 mars 1977 relayée par *Libération*⁵⁷. Si Des Femmes refuse d'alimenter la polémique, de l'autre côté, signale Françoise Picq, les témoignages ne cessent d'arriver. On dénonce notamment la volonté de monopoliser la lutte et la parole des femmes, d'autres militantes critiquent aussi le côté « élitiste » de la maison d'édition. Pour Bibia Pavard, c'est aussi le leadership autoritaire d'Antoinette Fouque qui est remis en cause⁵⁸. Enfin, après plusieurs mois de conflit, le procès prud'homal est gagné par la Société Des Femmes qui publie un communiqué de victoire⁵⁹.

L'affaire est suivie de très près par Lidia Falcón qui exprime dès le début sa solidarité. Lors des premiers échanges datant du printemps 1977, Lidia Falcón se dit vraiment navrée

55 STORTI, Martini, « Des femmes, des librairies, un monopole », *Libération*, 19 octobre 1976.

56 Dans son livre, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, Françoise Picq rapporte avec beaucoup de détails la couverture médiatique du conflit. De manière générale, les médias présentent Barbara comme la victime du procès.

57 PICQ, Françoise, *Libération des femmes*, op. cit., p. 251-252.

58 PAVARD, Bibia, *Les Editions Des Femmes*, op. cit., p. 183.

59 En 1979, un deuxième événement va marquer une nouvelle rupture au sein du MLF. Le groupe « Psy et Po » dépose à l'Institut national de la propriété industrielle la marque « Mouvement de Libération des Femmes – MLF » grâce à la loi d'association de 1901. Pour une grande partie du mouvement féministe français, le groupe autour d'Antoinette Fouque veut s'attribuer le monopole du MLF. Une critique très dure sur cet événement mais aussi sur la maison d'édition se trouve dans le livre : Association du Mouvement pour les luttes féministes, *Chronique d'une imposture. Du Mouvement de Libération des Femmes à une marque commerciale*, Paris, Voix off, 1981. Le prologue du livre a d'ailleurs été écrit par Simone de Beauvoir qui parle de Des Femmes en ces termes : « Depuis longtemps cette petite secte [les Editions Des Femmes] s'affirmait à l'étranger comme l'unique incarnation valable du MLF. Elle a été beaucoup plus loin lorsque, en octobre 1979, elle s'est constituée en association [...] Le sigle MLF devenait ainsi sa propriété », DE BEAUVOIR, Simone, « Prologue », Association du Mouvement pour les luttes féministes, *Chronique d'une imposture. Du Mouvement de Libération des Femmes à une marque commerciale*, Paris, Voix off, 1981, p. 4.

pour les agressions et se dit prête à défendre Antoinette Fouque⁶⁰. Puis, elle énumère la liste d'actions et d'initiatives entreprises par Des Femmes, à commencer par la mobilisation internationale pour la libération des détenus politiques : « Fuisteis las primeras que alzasteis la voz para defendernos. Vuestro manifiesto firmado por dos mil personas, y publicado en *Le Monde*, pagado por vosotras, fue la primera manifestación de solidaridad que se produjo en el mundo ». Puis, elle loue leur travail éditorial et la publication de *Le Quotidien des femmes* dont l'objectif principal est de rendre visible « la lutte des peuples contre l'oppression » mais qui consacre aussi un numéro à la grève des prostituées à Lyon dont Mireille Dekoninck était la leader, « ¿cómo ha podido olvidarlo Mireille⁶¹ ? », se demande l'avocate. Enfin, elle exprime son empathie d'autant plus qu'elle vient aussi de subir des attaques de la part d'autres militantes du mouvement féministe :

Comprendo vuestro dolor, y me siento hermanada con vosotras, puesto que hace poco yo también he sufrido otra estúpida agresión por parte de quienes debieran ser compañeras de lucha, en las difíciles circunstancias en las que nos encontramos. Sólo la envidia, la impotencia, la ambición sin causa, la falta de conciencia de clase y la ignorancia, pueden ser los motivos que induzcan a esas mujeres a ser protagonistas de un proceso que entra en los anales de la historia negra del feminismo⁶².

Dans une autre lettre adressée à la Librairie de Des Femmes, Lidia Falcón indique que le groupe de *Vindicación* a reçu les documents avec les derniers rebondissements du procès « Barbara » et se félicite de la décision de la cour qui a statué en leur faveur⁶³. Mais, c'est aussi à travers les pages de *Vindicación* que l'équipe de la revue exprime sa solidarité envers le groupe français relayant le processus de l'affaire « Barbara ». Dans « Herirse entre mujeres : un triunfo para la reacción », la revue rend compte en détail du conflit qu'elle définit comme une attaque contre le féminisme dans son ensemble. Pour la revue, il ne s'agit pas de divergences idéologiques mais de questions personnelles. En fait, signale *Vindicación*, « se trata de hacer desaparecer a mujeres molestas por su estilo personal ». Il s'agit ici d'une allusion directement adressée à Antoinette Fouque mais qui peut être lue aussi comme une critique pour Lidia Falcón. Puis, la revue relie l'affaire « Barbara » au conflit du Collectif Féministe de Barcelone :

Situaciones parecidas se empiezan a vivir en nuestro país, y de ellas sólo salen beneficiados los enemigos. [...] Pero las heridas que las mujeres se están infligiendo sólo pueden llevar triunfos a la reacción, y en nada beneficiarse el avance del movimiento feminista. Y sobre todo cuando, paradójicamente, las que inician el ataque defienden

60 D'ailleurs, d'après le témoignage de Lidia Falcón, elle est allée à Paris pour témoigner au procès de la défense des Editions Des Femmes. Entretien avec Lidia Falcón, le 22 mars 2018, Madrid.

61 Lettre de Lidia Falcón, 22 mai 1977, Fonds-928, UC 1285, 236, ANC.

62 *Idem*.

63 Lettre de Lidia Falcón, 12 juillet 1977, Fonds-928, UC 1285, 236, ANC.

postulados de amor feminista, de fraternidad, de búsqueda de nuevas relaciones humanas más amables, menos agresivas que las de los hombres. Y a la cabeza de este sector sólo se percibe odio, envidia, agresividad extrema apenas contenida⁶⁴.

À travers ces dernières phrases on retrouve une allusion directe à la situation du mouvement féministe en Espagne, et plus précisément à la crise des Collectifs Féministes survenue quelques mois auparavant. Si cette solidarité réciproque est intéressante, c'est avant tout qu'elle permet à l'équipe de *Vindicación*, mais notamment à Lidia Falcón, d'établir un parallélisme avec la situation espagnole, et en l'occurrence, sa propre figure qui se voit remise en cause au sein des Collectifs. Les questions « personnelles » auxquelles fait allusion l'article ne sont pas sans rappeler les critiques adressées à l'avocate par rapport à sa place trop importante ou à sa forte personnalité. Puis, dans le numéro suivant, la revue se réjouit de l'issue du conflit concernant Barbara, remporté par Des Femmes⁶⁵.

Mais, si cette solidarité est également intéressante c'est parce qu'elle repose davantage sur une affinité personnelle entre les deux figures de proue du féminisme mais dont la conception du féminisme est farouchement opposée puisque, comme nous l'avons vu, au niveau théorique, le groupe de Lidia Falcón se trouve beaucoup plus proche du féminisme matérialiste de Christine Delphy. Ce qui unit les deux féministes, à notre sens, c'est leur engagement dans des projets audacieux, mais aussi sur le plan personnel. En effet, toutes deux ont une certaine ambition, voire une forte personnalité qui ne laisse pas indifférent.

8.1.4. DE L'ORGANISATION FÉMINISTE RÉVOLUTIONNAIRE AU PARTI FÉMINISTE ESPAGNOL

Enfin, une dernière conséquence de la crise du Collectif Féministe de Barcelone est la création par les trois ex-militantes de l'Organisation Féministe Révolutionnaire qui sera à l'origine du Parti féministe d'Espagne⁶⁶. Si elle nous intéresse c'est parce qu'elle continue l'approfondissement idéologique commencé au sein du Collectif Féministe de Barcelone et qui a été

64 « Herirse entre mujeres : un triunfo para la reacción », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 6.

65 « Buzón internacional », *Vindicación Feminista*, n° 14, août 1977, p. 43.

66 Il faut noter qu'il y a une confusion concernant les dates de création de l'Organisation Féministe Révolutionnaire. María Ángeles Larumbe signale que l'OFR participe à la rencontre de Paris en mai 1977 mais elle signale aussi lorsqu'elle évoque la naissance de l'OFR, que celle-ci est née en juin 1977. En effet, l'OFR est bel et bien née en juin 1977 mais certaines de ses militantes, notamment Lidia Falcón, participent à la rencontre de Paris. D'ailleurs, dans les documents issus de la rencontre aucun ne fait référence à l'OFR mais plutôt au Parti féministe Espagnol en « gestation » qui pourrait bien correspondre à l'OFR. Voir : LARUMBE, María Ángeles, *Una inmensa minoría*, op. cit., p. 234-238.

déployé de façon partielle dans la revue. En outre, la création de l'OFR permet aussi d'éclairer le parcours de Lidia Falcón et le rôle joué par *Vindicación* dans ce processus. En ce sens, notre hypothèse de départ semble se confirmer, à savoir, Lidia Falcón a en tête la constitution d'un parti féministe depuis 1975 et qu'elle utilise *Vindicación Feminista* pour étayer progressivement sa théorie. Pour Lidia Falcón, il était évident qu'après une première phase d'une certaine anarchie organisationnelle du mouvement féministe – conséquence du refus du modèle des partis politiques traditionnels dont les féministes voulaient se détacher et correspondant à la création du Collectif Féministe de Barcelone – pour Lidia Falcón, la révolution féministe ne pouvait se réaliser qu'à travers un processus de prise de conscience et d'instruction des femmes par le biais d'une sorte d'avant-garde féministe qui servirait de guide « intellectuel » représenté par les cadres du parti mais également par la mise en place d'une structure centralisée et hiérarchisée. Si l'on considère le modèle suivi par l'Organisation Féministe Révolutionnaire puis par le Parti féministe, ces hypothèses semblent se confirmer. Comme le note María Ángeles Larumbe, « la idea de construir un partido ya estaba en la mente de algunas mujeres de los Colectivos⁶⁷ », en particulier au sein du Collectif Féministe de Barcelone comme ce dernier le fait savoir lors de la table ronde organisée par *Vindicación*⁶⁸. C'est en effet le Collectif Féministe de Barcelone qui s'exprime alors avec le plus de détermination, reflet d'une réflexion qui mûrissait depuis longtemps au sein du groupe.

Créée en juin 1977, l'Organisation Féministe Révolutionnaire ne compte, dans un premier temps, qu'une dizaine de militantes, auxquelles s'incorporent un peu plus tard de nouveaux membres comme Montserrat Fernández Garrido⁶⁹, Pilar Altarriba ou Elvira Siurana. La première différence qui s'établit entre le Collectif de Barcelone et l'OFR est la question de l'organisation. Pour les animatrices de l'OFR, l'un des problèmes les plus importants des Collectifs et auquel elles attribuent leur crise c'est l'absence d'une organisation efficace et structurée. Ainsi, dans un document justifiant la nécessité de la création des partis féministes, les fondatrices du Parti féministe d'Espagne reviennent sur les origines de l'OFR et notamment sur le besoin de changer de fonctionnement vis-à-vis des Collectifs :

Durante dos años el Colectivo Feminista estudia las causas materiales que originan la explotación de la mujer, a raíz de la pregunta ¿ Cómo es posible que haya habido opresión y discriminación de la mujer en todas las épocas, y sistemas ? ¿Cuál es la causa material de esa opresión ? ; el Colectivo Feminista funcionaba de forma asamblearia y

67 *Ibid.*, p. 235.

68 FALCÓN, Lidia, « Los colectivos feministas se definen », *op. cit.*, p. 16.

69 Si la plupart des collaboratrices de *Vindicación* se sont rencontrées les années précédentes, ce n'est pas le cas de Montserrat Fernández Garrido, par la suite secrétaire du Parti féministe d'Espagne qui, entre en contact avec *Vindicación* en écrivant à la revue et dans laquelle elle exprime son soutien. C'est grâce à cette lettre qu'elle réussit à rencontrer l'équipe de rédaction et ensuite à trouver un poste en tant que secrétaire dans le bureau d'avocat de Lidia Falcón. Là-bas, elle adhère d'abord à l'OFR et plus tard elle fonde avec d'autres militantes le Parti féministe d'Espagne. FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, *op. cit.*, p. 132.

surgieron tantos problemas por falta de eficacia, de organización, que las mujeres que habían creado el Colectivo formaron LA ORGANIZACIÓN FEMINISTA REVOLUCIONARIA (para la creación del Partido Feminista)⁷⁰.

De ce fait, l'OFR cherche à contrebalancer le manque d'organisation interne dont souffraient, selon Falcón, les Collectifs. Pour ce faire, dans un premier temps, l'OFR s'inspire du modèle d'organisation adopté par le PFU belge et français (en termes de direction, cadres intermédiaires et base), bien qu'il existe de notables différences entre les organisations. Ainsi, l'OFR fonctionne sur le modèle d'un parti marxiste-léniniste avec : une forte hiérarchie et des cadres qui devraient guider la « révolution féministe » ainsi qu'une grande capacité d'action attribuée au parti et au nouvel Etat. Ainsi, de fil en aiguille le modèle de l'OFR va correspondre au parti que souhaitaient mettre en place les fondatrices, et qui se trouvait à l'opposé des principes des Collectifs et d'autres groupes qui se disaient radicaux.

C'est d'ailleurs la question de l'organisation interne qui semble s'avérer rédhibitoire pour l'OFR pour continuer à intégrer l'Internationale Féministe. Ainsi, un mois et demi après sa création, l'Organisation Féministe Révolutionnaire décide de se séparer de l'Internationale justifiant sa décision dans les pages de *Vindicación*. Le numéro de juillet relaye le contenu de la « Plate-forme de l'Internationale Féministe » rédigé le deuxième jour de la rencontre puis dans la deuxième partie, *Vindicación* explique les raisons de la sortie de l'OFR de l'Internationale. Parmi les arguments que l'OFR donne pour abandonner la plate-forme, se trouve « la vitesse avec laquelle s'est créée l'Internationale » car pour l'OFR la rencontre devait être l'occasion d'un débat mais n'avait pas pour objectif la création de l'Internationale. *Vindicación* signale qu'elles ont été prévenues très tard et donc qu'elles ont manqué de temps pour confronter leurs points de vue. Toutefois, comme déjà mentionné, lorsque Suzanne Blaise prend contact avec Lidia Falcón au début de l'année 1977 afin de l'inviter à participer à la réunion de Paris, elle l'informe des objectifs de la rencontre, à savoir : « jeter les bases d'une Internationale de ces Partis », et qu'à cette fin, « un projet de manifeste commun est déjà à l'étude⁷¹ ». D'autres questions de fond sont évoquées dans l'article comme l'existence des différences idéologiques. L'OFR signale que tous les groupes ne défendent pas la thèse de la femme en tant que classe, ou pose encore la question de la participation des hommes à laquelle s'oppose avec détermination l'OFR. Toutefois, si dans un premier temps, les PFU

70 Document, « La necesidad de los partidos feministas », Fond-929, UC 27, ANC.

71 Lettre de Suzanne Blaise, 22 janvier 1977, Fonds Parti féministe unifié (1975-1979), AS/196, Archives Nationales de France.

belge et français acceptent la participation des hommes⁷², la mixité va être très rapidement remise en question puis interdite, comme dans le texte de la « plate-forme⁷³ ».

Mais c'est la question de la structure de l'Internationale qui semble diviser le plus. Pour l'OFR, cette question est centrale et l'organisation ne partage pas l'avis selon lequel « *es antifeminista una organización interna piramidal* » parce que « significa confundir la división de tareas con el autoritarismo y la jerarquía ». D'après l'OFR, la question de l'autogestion semble le point le plus polémique car « Para nosotras *esta clase*, [la classe femme] representada por sus partidos, *debe dirigir mayoritariamente, como clase dominante y dirigente, los órganos del Estado*, durante un periodo de tiempo aún hoy indefinido, hasta alcanzar la posibilidad de abolir todo el poder ». En effet, le modèle économique autogestionnaire prôné par l'Internationale se heurtait à la conception marxiste de l'OFR d'où les désaccords par rapport aux critiques exprimées par le PFU belge et français vis-à-vis du socialisme « como capitalismo de Estado ». Autrement dit, l'OFR ne refusait pas le système économique socialiste bien que *Vindicación* critique les lacunes concernant la situation des femmes dans les pays socialistes.

Notons que le titre de l'article est déjà assez parlant quant à la vision que les militantes de l'OFR ont sur l'Internationale Féministe « I Internacional Feminista – o el Feminismo utópico », c'est-à-dire le sentiment d'être face à un projet qui n'est pas encore assez mûr : « La lucha del movimiento feminista está hoy todavía en el *feminismo utópico*. Debemos intentar ir más allá, consolidar la ideología y transformarla creando el verdadero *feminismo científico*⁷⁴ ». D'ailleurs, on voit dans cette interprétation faite de l'évolution du féminisme, un parallèle avec l'évolution historique du socialisme, à savoir une première étape « immature » du « féminisme utopique », qui conduirait à un type de féminisme libertaire (qui correspondrait dans les années 1970 au féminisme radical indépendant), et un féminisme de type marxiste qui se concrétise dans un parti politique (comme l'opposition entre marxisme *versus* anarchisme dans la Première Internationale).

72 BLAISE, Suzanne, « Histoire du Parti féministe unifié-PFU, 1975-1979 ou le comportement des Partis traditionnels à l'égard des Partis Féministes en démocratie », 1994, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand, p. 21.

73 « Para nosotras, la creación de una Internacional es un asunto de tanta importancia, que debería requerir numerosos encuentros y debates personales, y por escrito, entre las diversas organizaciones. En cuanto al fondo, las diferencias ideológicas que hemos observado entre las organizaciones aquí presentes, en el [sic] las reuniones, nos hacen temer la imposibilidad de una tarea coherente por falta de homogeneidad en los presupuestos de los Partidos », BAYO, Regina et SANAHUJA, Encarna, « I Internacional Feminista », *Vindicación Feminista*, n° 13, juillet 1977, p. 40.

74 *Idem*.

En bref, si ces points approuvés lors de la rencontre à Montreuil semblent convenir aux Collectifs, ils ne sont plus en adéquation avec ceux de l'OFR qui veut justement prendre ses distances avec ces modes de fonctionnement. Mais, au-delà des raisons exposées par l'OFR dans *Vindicación* pour quitter l'Internationale, nous pouvons également nous demander à quel point l'expulsion des trois militantes du Collectif de Barcelone contribue également au désir de ces dernières de se dissocier du projet. De ce fait, il est fort probable que les militantes de l'OFR veulent minimiser les risques d'aventure qui ne semble pas très avancée, préférant la réflexion théorique et organisationnelle de la nouvelle organisation. Enfin, si la quête d'organisation efficace interne représente l'un des piliers de l'OFR, la formation des nouvelles militantes et la continuation de la réflexion théorique en est le deuxième ; comme le laisse entendre un petit encart publié dans la rubrique « Mujeres del Mundo » :

La OFR organiza grupos de encuentro para el análisis y la discusión de la ideología y lucha feminista de dicha Organización. Se celebran semanalmente, durante un periodo de tres meses aproximadamente y para aquellas mujeres que les interese la política feminista de la OFR. Los puntos fundamentales son : la mujer como clase, la formación del Partido Feminista, la única militancia, las contradicciones con el hombre, forma de Estado Republicana, política de alianzas con otras clases y lucha feminista revolucionaria para la toma de poder por la clase mujer. La primera reunión tendrá lugar en el local de la Coordinadora Feminista de Barcelona, el día 19 de septiembre de 1978⁷⁵.

L'OFR se propose ainsi de continuer le travail théorique initié au sein du Collectif dans le courant radical-matérialiste qui servira par la suite comme thèses idéologiques du Parti féministe recueillies dans le livre *Partido Feminista. Tesis*, à la suite de la création, en mai 1979 du Parti Féministe de Catalogne⁷⁶, qui ne sera légalisé qu'en 1981⁷⁷.

75 « Mujeres del mundo », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p. 70.

76 Le Parti féministe d'Espagne se fonde avec cette dénomination mais dans un premier temps les militantes décident d'adopter le nom de Partit Feminista de Catalunya en vue de se présenter aux élections au Parlement de Catalogne en mars 1980.

77 Comme le souligne María Ángeles Larumbe, depuis la création de l'OFR, les postulats développés par Lidia Falcón au sein du Collectif de Barcelone se sont clarifiés, s'inscrivant de manière plus déterminée dans le féminisme de l'égalité avec, d'autre part, les contributions de Christine Delphy. Toutefois, bien qu'à partir de cette date l'OFR s'inscrive sans ambiguïté dans une ligne d'un féminisme égalitaire matérialiste, dans le panorama du mouvement féministe des années 1970, l'OFR et après le Parti féministe continueront à être assimilés à la ligne radicale comme nous l'avons déjà mentionné.

LA CRÉATION DU PARTI FÉMINISTE D'ESPAGNE

Ainsi, dans un document faisant office de présentation du parti⁷⁸, le Parti féministe d'Espagne inscrit son histoire dans la continuation du Collectif Féministe de Barcelone créée en 1975, puis de l'Organisation Féministe Révolutionnaire, créée deux ans plus tard. Il est intéressant de noter la volonté de situer le PFE dans la continuité du Collectif Féministe de Barcelone car, à proprement parler, le PFE n'est pas son héritier direct puisque l'OFR est née du groupe expulsé du Collectif. À l'instar de l'OFR, le PFE se présente comme un « partido revolucionario, marxista leninista » dont l'objectif ultime est « la toma de poder por parte de la clase mujer » et il s'organise « conforme al principio de centralismo democrático », ce qui n'empêche, aux yeux des fondatrices, de porter un regard critique sur certains aspects du marxisme, notamment sur le point « aveugle » du travail domestique dans la théorie de Lénine ou de Marx. Les fondatrices reviennent de nouveau sur le besoin de créer un modèle de parti bien structuré car selon elles, le système d'assemblée pratiqué au sein du mouvement féministe a montré ses limites et son incapacité à mener la lutte féministe sur le long terme, d'où la nécessité de changer de stratégie :

No podemos negar tampoco la sangría que sufre el Movimiento Feminista, de mujeres que se dispersan, después de pertenecer a uno a varios grupos, que sin organización ni jerarquía se crean y desaparecen, se reúnen para autoanalizarse, comentar la marcha de la lucha feminista, o tratar problemas personales. [...] El feminismo es una lucha revolucionaria, que no podemos desatender para sumergirnos en ghettos y hablar de utopías : un mundo feminista, con diferente lenguaje y cultura, no organizado y sin jerarquías. La realidad es que debemos acceder al poder, para desde allí transformar el mundo, y eso sólo lo conseguiremos mediante organizaciones fuertes y estructuradas, mediante PARTIDOS FEMINISTAS⁷⁹.

Ce désir de structuration est très critiqué au sein du mouvement féministe, comme les fondatrices le font remarquer, parce que la hiérarchisation est considérée comme une copie des partis traditionnels dont les groupes féministes autonomes ne voulaient pas reproduire les structures⁸⁰. On trouve en effet dans ces propos une allusion directe aux groupes féministes

78 Document : « Tesis del Partido Feminista de España », document polycopié, 9 pages, Fonds-929, UI : UC27, UC : 6, ANC.

79 « La necesidad de los partidos feministas », *op. cit.*, p. 2-3.

80 *Idem.*

« radicaux » ou « indépendants » comme LA MAR⁸¹, qui se positionnent à l'encontre du modèle que prônait le PFE.

Le corpus théorique du PFE se matérialise dans le livre *Partido feminista. Tesis*, publié en mai 1979 par la maison d'édition Ediciones de Feminismo, S.A. Dans l'épigraphe ouvrant le livre « ¿ Por qué nos constituimos como partido ? », les fondatrices justifient en ces termes sa constitution :

Por qué nos constituimos como partido. Porque un partido es la fuerza organizada de una clase social. Porque las mujeres somos una clase explotada, y para luchar contra esa explotación precisamos de nuestra organización de clase, teorizada y dirigida por nosotras mismas. Porque es obligación de toda clase explotada, organizarse por sí misma, y luchar por su liberación. Porque ha llegado el momento de abandonar las súplicas y las reformas de grupos aislados de mujeres o de asociaciones de masas heterogéneas, que únicamente pretenden arañar mejoras al poder, para convertirnos en una « clase per ser », con una organización fuerte, coordinada, organizada y eficaz, que conduzca la lucha por la revolución feminista⁸².

Dans ces phrases se condense l'idée fédératrice qui justifie, aux yeux des animatrices la création d'un parti féministe : celui-ci est le seul moyen d'atteindre la révolution féministe par le biais de la classe « femme ». Les thèses du PFE se présentent aussi comme l'aboutissement d'« un largo y lento trabajo empezado a elaborar desde 1975, a raíz de plantearnos las causas materiales generadoras de la opresión de la mujer⁸³ » par un groupe de femmes parmi lesquelles, Lidia Falcón, Regina Bayo, Ma^a Encarna Sanahuja, M^a José Ragué, Laura Freixas, Carmen Grau ou encore Anna Estany. Composé de treize chapitres, divisé en deux parties, « fundamentos teóricos » et « análisis de nuestra situación actual », le livre *Partido Feminista. Tesis* est en réalité le résumé de l'idéologie du Parti, qui sera développée un peu plus tard dans l'ouvrage théorique *La razón feminista*. À travers les différents chapitres, le livre définit les positions-clé du PFE : la femme en tant que classe sociale liée à la place qu'elle a historiquement occupée en raison de la division sexuelle du travail dans le Mode de Production Domestique ; l'exploitation sexuelle du corps féminin à travers principalement deux institutions que sont le mariage et la prostitution ;

81 Pour une critique des concepts théoriques utilisés entre autre par le Parti féministe, voir notamment la communication de Gretel Ammann lors des Deuxièmes Journées pour la Libération de la Femme de Grenade de décembre 1979 : AMMANN, Gretel, « Sobre los conceptos utilizados en el feminismo (contradicción, clase, etc.) », II Jornadas Estatales de Granada, Fonds Biblioteca de Mujeres, Museo del Traje.

Toutefois, la critique de la reproduction des modèles considérés comme patriarcaux n'empêche pas Gretel Ammann, une des figures les plus importantes du féminisme « indépendant » de porter une critique sur le refus des groupes féministes d'aborder la question de l'organisation interne. Elle s'appuie sur le travail de la féministe étasunienne Jo Freeman, *The Tyranny of Structurelessness*. Voir : AMMANN, Gretel, « Lenguaje », texte manuscrit pour la Première rencontre de Féministes Indépendantes, Barcelona-Formentera, septembre 1980, Fonds Biblioteca de Mujeres de Madrid, Museo del Traje.

82 *Partido Feminista. Tesis*, Barcelona, Ediciones de Feminismo, 1979, p. 7.

83 « La necesidad de los Partidos feministas » *op. cit.*, p. 1.

la reproduction par laquelle la femme produit la force de travail principal : les enfants ; la famille, courroie de transmission de l' « idéologie dominante » ; ou encore la question de l'existence d'un « matriarcat » primitif développé par la suite dans *La razón feminista*. Notons que certains chapitres sont presque calqués sur certains articles publiés dans la revue *Vindicación*, tels que le chapitre III « Trabajo doméstico », notamment la partie « Lucha internacional sobre el salario al trabajo doméstico », ou encore le chapitre sur le lesbianisme tiré de l'article écrit par Regina Bayo dans la revue.

Si les fondatrices de l'OFR semblent s'être inspirées des Partis féministes unifiés belge et français pour constituer le Parti féministe d'Espagne, notamment en ce qui concerne les statuts et l'organisation interne – la partie idéologique étant moins développée dans les deux premiers – à l'inverse, d'après les lettres que nous avons pu consulter, les thèses idéologiques du PFE intéressent d'autres collectifs européens qui veulent s'en inspirer afin de construire leur propre parti. C'est tout d'abord Suzanne Blaise qui apprécie les thèses du PFE. Elle revient, après un laps de temps, aux nouvelles suite à la lettre envoyée par Lidia Falcón l'informant de la création du PFE. Dans sa lettre, Suzanne Blaise lui raconte succinctement les événements au sein du PFU français, qui ont entraîné sa démission en juin 1977 puis, la rapide dissolution du parti dont la plupart des militantes sont allées rejoindre le Parti Socialiste Unifié⁸⁴. Si elle s'exprime d'un ton très amer dans un premier temps, elle félicite Lidia Falcón pour sa démarche, présageant un bel avenir au Parti Féministe de Catalogne. Elle remercie aussi le Parti Féministe de Catalogne de lui avoir fait parvenir une brochure dont « la teneur me vaut déjà la certitude que vous défendez les points de vue féministes qui me tiennent le plus à cœur, et pour lesquels je me suis battue⁸⁵ », puis elle se dit impatiente de recevoir les thèses du parti qu'elle fera d'ailleurs diffuser en France et notamment lors d'une Assemblée-débat entre militantes de « gauche » et féministes, organisée par les femmes journalistes du journal *Elles voient rouge*, lié au PC à Paris en décembre. À partir de ce moment-là, l'amitié semble se renouer. Comme le signale Suzanne Blaise, malgré une période de deux ans sans contact, « notre amitié ne s'est jamais démentie⁸⁶ ».

84 « Depuis sa fondation le 3 avril 1960, le Parti Socialiste Unifié (PSU) garde son aura de parti différent, ouvert aux nouvelles problématiques sociales et culturelles des années 1970, et notamment au combat des femmes pour leur reconnaissance qui devient un axe majeur de la politique du parti à partir de 1975 ». PORHEL, Vincent, « Femmes et militantisme au sein du PSU lyonnais », dans BANTIGNY, Ludivine, BUGNON, Fanny et GALLOT, Fanny (dir.) *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? op. cit.*, p. 123.

85 Lettre de Suzanne Blaise, 25 novembre 1979, Fonds du Parti féministe unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1) Archives Nationales de France.

86 BLAISE, Suzanne, « Histoire du Parti féministe unifié-PFU, 1975-1979 ou le comportement des Partis traditionnels à l'égard des Partis Féministes en démocratie », *op. cit.*, p. 39.

Suzanne Blaise ne tarde pas à recevoir les thèses du PFE qu'elle trouve très intéressantes. Comme le note Suzanne Blaise « les féministes espagnoles étaient beaucoup plus politisées que les françaises à cause de l'expérience terrible de la dictature⁸⁷ », ce qui d'après Blaise se manifeste dans une réflexion idéologique plus approfondie et développée. Si la création d'une Internationale Féministe échoue très rapidement, et que le PFU français finit par disparaître, Suzanne Blaise, qui, au niveau professionnel, reprend l'écriture, comme elle le fait savoir à Lidia Falcón dans un de leurs échanges⁸⁸, semble devenir dès la parution du *Partido Feminista. Tesis*, une sorte d'ambassadrice officieuse du PFE en France. En effet, elle parle des thèses du PFE autour d'elle, fait part à Lidia Falcón de l'intérêt suscité par la thèse « que des amies attendent impatiemment » ; distribue la thèse à ses contacts, « il me faut un autre exemplaire pour le dépôt au Centre féministe d'Amsterdam » ou pour « la bibliothèque féministe Marguerite Durand » ; puis conseille de la faire traduire en français « Il faut divulguer cette thèse. Pensez [...] ⁸⁹ » ; ou bien encore facilite des contacts comme par exemple, celui de Milagros Palma, responsable de la maison d'édition « Editions côte-Femmes » à qui « tu devrais proposer l'édition de ta thèse [...] ! Je pense que tu devrais le tenter⁹⁰ ». Mais d'autres collectifs semblent attirés par le corpus théorique du PFE et notamment par sa traduction.

Comme le signale Bibia Pavard, pour les petites maisons d'édition, les traductions sont une garantie de succès relatif ou en tout cas un moyen de minimiser le risque⁹¹. De fait, une année après la constitution du PFE, Rosmarie Brupbacher contacte Lidia Falcón. Elle a obtenu son adresse par l'intermédiaire de l'avocate Nuria Beltrán qui habite depuis quelque temps à Berne. Dans sa lettre, on apprend comment elle a pris connaissance du PFE : Gunild Feigenwinter, rédactrice en chef d'un magazine féministe à petit tirage et fondatrice d'une maison d'édition féministe à Bâle, lui avait demandé de traduire les thèses du Parti féministe Espagnol en allemand. À l'heure actuelle, elles veulent publier les thèses en allemand dans sa maison d'édition et lui demandent les droits d'auteur afin de publier le livre. Mais elle l'informe qu'elle a fondé il y a cinq ans à Bâle un groupe féministe avec la volonté de devenir un parti féministe, qui a finalement disparu car « on n'avait pas une théorie suffisante ». Puis, depuis un an et demi elle milite dans un groupe féministe avec d'autres femmes suisses de Bâle et de Berne et elles essaient de construire une théorie féministe « sur laquelle on pourrait fonder un nouveau parti féministe en Suisse. [...] C'est pourquoi nous sommes très intéressées par les thèses du parti espagnol⁹² », affirme-t-elle. Les thèses du parti féministe

87 *Idem.*

88 Il est intéressant de noter qu'à la fin de la lettre, changeant radicalement de sujet, Suzanne Blaise l'informe qu'elle lui fait parvenir un recueil de poèmes, activité qu'elle a abandonné depuis longtemps mais qui lui tient à cœur. On verra en effet, qu'après l'échec du PFU français Suzanne Blaise se concentre davantage sur l'écriture. Son ouvrage le plus célèbre, *Le rapt de la mère*, sera d'ailleurs publié en espagnol par la maison d'édition Vindicación Feminista, S.A.

89 Lettre de Suzanne Blaise, 7 décembre 1979, Fonds-929, UC 2159-2162, Num. 394, ANC.

90 Lettre de Suzanne Blaise, 4 mars 1983, Fonds-929, UC 77, UI 13, ANC.

91 PAVARD, Bibia, *Les Editions Des Femmes*, op. cit., 109.

92 Lettre de Rosmarie Brupbacher, 5 mars 1980, Fonds-929, Carpeta 2161, Subcarpeta 394, ANC.

espagnol pourraient servir de base théorique aussi pour un autre parti en Allemagne, où elle milite également comme Rosmarie Brupbacher l'évoque à la fin. Les relations semblent se poursuivre cette fois-ci avec l'écrivaine et journaliste allemande Gunild Feigenwinter, dont avait parlé Rosmarie Brupbacher, responsable d'une maison d'édition et de la revue *Die Hexenpresse*, (magazine pour l'agitation féministe, en français) publiée entre 1972 et 1976 à Bâle⁹³ qui s'inscrit dans un courant du féminisme autonome, opposé au féminisme de l'égalité. Elle contacte Lidia Falcón au sujet des droits d'auteur pour la traduction des thèses du PFE que cette dernière accepte.

Les échanges permettent de nouveau de saisir la question de l'entraide entre les petites maisons d'édition militantes. Ainsi, suite à l'une des lettres de Rosmarie et de Nora, les deux collaboratrices de la maison d'édition de Bâle, dans lesquelles elles font part des difficultés économiques que la maison d'édition connaît, la maison d'édition catalane propose de trouver un juste compromis pour les deux parties car « todas conocemos la situación financiera feminista, porque la sufrimos en nuestra propia carne⁹⁴ », signale Lidia Falcón dans sa lettre. Quelques mois plus tard, c'est Gunild Feigenwinter qui exprime sa gratitude par la réponse rapide et les conditions de paiement proposées par *Vindicación Feminista S.A.*⁹⁵, en s'excusant d'avoir mis du temps à répondre : « He tardado mucho en contestarte porque he tenido que aprender español⁹⁶ ». Les échanges se poursuivent pour la parution du premier numéro du magazine *Poder y Libertad*, le magazine idéologique du PFE, que les militantes lui font parvenir et auquel la maison de Bâle peut souscrire⁹⁷. D'autres revues se font aussi l'écho des thèses du PFE. Ainsi, Andrea Gabriel écrit une lettre chaleureuse depuis les États-Unis : elle est adressée à « Estimada compañera-Hermana Lidia » et aux « miembros del Partido Feminista de España ». Elle les informe qu'elle a fait un compte rendu du livre *Partido Feminista de España* qui va être publié dans la revue *Feminist Studies* de l'université du Maryland. Elle leur demande alors de lui fournir quelques renseignements sur l'histoire du PFE qui viendraient compléter l'article⁹⁸. Enfin, bien que l'objet de notre étude ne soit pas à proprement parler le Parti féministe – qui d'autre part fait partie de la trajectoire de quelques collaboratrices de *Vindicación* – nous pouvons signaler que les échanges vont se poursuivre, à l'instar de *Vindicación*, entre la revue *Poder y Libertad* et d'autres revues féministes étrangères, notamment des États-Unis et de l'Amérique Latine.

93 Gunild Feigenwinter (1940-) est une écrivaine, journaliste et editrice allemande. Elle a notamment travaillé sur la question de la maternité du point de vue féministe. Dans son texte « Manifeste des mères », publié en 1976, elle fait une critique de ce qu'elle considère comme le courant principal du mouvement des femmes, le féminisme de l'égalité.

<https://web.archive.org/web/20130205075902/http://www.frauenmediaturm.de/themen-portraits/chronik-der-neuen-frauenbewegung/1972/>

94 Lettre de Lidia Falcón, 6 avril 1980, Fonds-929, UC 77, UI 13, ANC.

95 Lettre de Gunild Feigenwinter, 24 août 1980, Fonds-929, UC 77, UI 13, ANC.

96 Lettre de Gunild Feigenwinter, 23 janvier 1981, Fonds-929, UC 77, UI 13, ANC.

97 Lettre de Lidia Falcón, janvier 1981, Fonds-929, UC 77, UI 13, ANC.

98 Lettre d'Andrea Gabriel, 21 janvier 1981, Fonds-929, UC 77, UI 13, ANC.

8.2. DE LA DÉSILLUSION À LA DISPARITION

En ce qui concerne la fin de la revue, la fermeture de *Vindicación* semble correspondre à la « chronique d'une mort annoncée ». En effet, depuis ses débuts, la revue connaît de nombreux problèmes économiques : son coût mensuel s'élève à 1 million de pesetas entre impression, salaires, distribution et crédits, et ces derniers ont sans aucun doute provoqué la faillite de la revue. Bien que les problèmes économiques aient toujours plané sur la revue, c'est à partir de l'année 1977 que les difficultés financières deviennent cruciales, moment qui coïncide aussi avec la crise du Collectif Féministe de Barcelone. Mais, quelles sont les raisons d'une telle crise ? Une erreur de calcul, une désaffection de la part d'une grande partie des lectrices ? Entre autres, la crise du Collectif de Barcelone influence-t-elle la crise de *Vindicación* ?

8.2.1. LA CRISE DE *VINDICACIÓN*: CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE ?

Vindicación Feminista démarre avec force, encouragée par un contexte favorable pour la publication. La parution du premier numéro demande un fort investissement qui est possible, en partie grâce à plusieurs crédits et aux capitaux de plusieurs « actionnaires ». Mais les premiers calculs indiquent qu'à partir de la deuxième année la revue pourrait s'autogérer et donc rembourser les crédits engagés. Toutefois, les choses s'avèrent plus compliquées que prévu. Presque deux ans plus tard, les comptes d'Ediciones Feminismo S.A, société mère de la revue, montrent que l'entreprise n'a pas encore remboursé la plupart de ses crédits en même temps qu'elle contracte de nouvelles dettes. Ainsi, par exemple, en février 1978, la société anonyme Ediciones Feminismo, reconnaît une dette de plus de deux millions et demi de pesetas à l'entreprise Gráficas Instard, crédit que les quatre garants de la société, à savoir, Sara Presutto, Eliseo Bayo, Carmen Alcalde et Lidia Falcón s'engagent à rembourser à la société d'imprimerie par des traites⁹⁹.

99 Contrat de Carmen Alcalde, Lidia Falcón, Eliseo Bayo et Sara Presutto qui se portent garant au nom de sociétaires d'EDICIONES DE FEMINISMO S.A. de la dette contractée avec GRAFICAS INSTAR, S.A. et FOTOCOMPOSICIÓN INSTARD, S.A. pour laquelle EDICIONES DE FEMINISMO reconnaît une dette de 2 616 603 pesetas envers les sociétés d'impression et qui rembourse en signant des traites, février 1978, Fonds-928, UC 1326, Subcarpeta 238, ANC.

Mais un an plus tard, les comptes montrent que ces remboursements n'ont pas été effectués¹⁰⁰. Ainsi, de fil en aiguille, d'autres crédits viennent s'ajouter au premier, de sorte qu'à la fin de la publication la dette de *Vindicación* atteint 16 millions de pesetas, ce qui concerne ceux qui s'étaient lancés dans l'aventure : Lidia Falcón, son partenaire Eliseo Bayo, Carmen Alcalde et Sara Presutto. Dans le même temps, le nombre d'abonnements nécessaires pour rester à flot n'est pas atteint. *Vindicación* est vendue en moyenne à 15 000 exemplaires, à quelques exceptions près. Mais, à partir de l'année 1978, le tirage semble descendre à 10 000.

Pour nous faire une idée de ce que ce tirage représente par rapport à d'autres publications nous pouvons donner quelques exemples d'autres revues féministes étrangères. Ainsi, par exemple, la célèbre revue étasunienne *Ms* est vendue en 1977 à plus de 400 000 exemplaires par mois. En Europe, la revue allemande *Emma* est tirée à 150 000 exemplaires. La revue italienne *Effè* qui est tirée en 1978 à 20 000 exemplaires, s'arrête aussi en raison de problèmes économiques avec une dette de 5 millions de liras, (400 000 pesetas), un chiffre très inférieur aux dettes contractées par *Vindicación*¹⁰¹. En France, *Le Torchon brûle* publié entre 1971 et 1973 – l'un des premiers journaux du MLF dont la fabrication est beaucoup plus « artisanale » que la revue catalane – est vendu à environ 35 000 exemplaires¹⁰². Quant au *Le Quotidien des femmes*, premier journal du groupe « Psy et Po », il est tiré à 60 000 exemplaires mais la plupart des numéros se situent, comme le note Liliane Kandel, autour des 20 000 exemplaires¹⁰³.

De fait, dès le numéro 20, *Vindicación* commence à accuser des signes de crise à plusieurs niveaux : réduction du nombre de collaboratrices – Lidia Falcón, Carmen Alcalde ou encore Marisa Híjar vont écrire trois voire quatre articles dans un même numéro et réduction du nombre de pages (la revue passe d'une soixantaine à une quarantaine entre le numéro 23 et 25). D'ailleurs, le numéro 25 annonce que la revue fait une pause en été. Le numéro de septembre 1978 est double, le 26 et le 27, ce qui explique d'ailleurs que le nombre de pages soit doublé à 100, en même temps que le prix. Cette fois-ci la pause est encore plus longue : le numéro 28 est publié presque un an plus tard, en septembre 1979, puis le dernier numéro voit le jour à la fin de l'année.

100 Ainsi par exemple, en septembre 1979, l'avocat engagé par l'entreprise « Instar Gráficas y Composición » envoie une lettre à Lidia Falcón l'informant qu'en raison d'une rupture de contrat entre les deux parties, son client va poursuivre la société anonyme Ediciones Feminismo et *Vindicación Feminista* pour non-paiement. Lettre du 9 septembre, Fonds-928, UC 1326, Subcarpeta 238, ANC.

101 GALLEGO, Juana, *Mujeres de papel*, op. cit., p. 178.

102 JEZO-VANNIER, Steven, *Presse parallèle...*, op. cit., p. 185.

103 Comme le note Liliane Kandel, il y a un écart significatif entre les publications : 20 000 pour *Histoires d'elles*, 6 000 pour *Sorcières* et *Les Pétroleuses*, 5 000 pour *L'Information des Femmes* ou encore 3 000 pour *Parole*, ou 1 500 pour *La revue d'en-face*. KANDEL, Liliane, « L'explosion de la presse féministe », op. cit., p. 123-125.

8.2.2. DES ESSAIS (DÉSESPÉRÉS) POUR SAUVER LA PUBLICATION

Depuis l'année 1977, les problèmes financiers de la revue se font de plus en plus sentir et l'équipe de rédaction cherche à mettre en place quelques mesures pour y remédier. Les réponses à la crise passent par plusieurs stratégies. Une toute première stratégie consiste à augmenter le prix de la revue qui à partir du numéro 10 coûte 100 pesetas, ce qui contribue en partie à alimenter les critiques vis-à-vis de son prix. Mais, c'est surtout la volonté de connaître davantage le lectorat – ce qui pourrait en l'occurrence atténuer les accusations de *Vindicación* de n'être la voix que d'une seule tendance – et par conséquent de rendre la revue plus attirante, qui représente la première mesure afin d'augmenter le nombre de lecteurs à proprement parler.

A) *ECOUTER LES LECTRICES*

La première question qui se pose est celle de toucher un plus grand nombre de lectrices et d'éventuels lecteurs. Pour ce faire, *Vindicación* lance un questionnaire à retourner à la revue qui apparaît successivement dans les numéros 19 et 20, sous forme de petite brochure mauve, avec un papier moins épais et de plus petite taille afin que l'on puisse la retirer. L'objectif de cette initiative est de connaître davantage les lectrices, leurs avis sur la revue, les aspects à améliorer ou leurs suggestions :

Queremos que VINDICACIÓN responda a las necesidades y deseos de todas las mujeres que nos leen. Necesitamos saber quiénes sois y por qué nos leéis. Sabemos que responder a este cuestionario es añadir más trabajo a vuestro trabajo, pero para nosotras vuestro criterio es imprescindible : porque queremos ser fieles a nuestras lectoras¹⁰⁴.

Composé de trente-deux questions, le questionnaire cherche d'abord à mieux connaître le profil du lectorat (âge, militantisme), sa pratique de consommation du magazine (fréquence d'achat, abonnement, etc.), puis à connaître son avis sur la revue (les reportages les plus aimés, les rubriques préférées, les rubriques à supprimer ou des rubriques et des sujets à ajouter). Enfin, *Vindicación* cherche à savoir comment les lectrices perçoivent la revue.

104 Brochure, « Cuestionario », *Vindicación Feminista*, n° 19, janvier 1978.

Ainsi, elle se demande par exemple, si elles pensent que *Vindicación* a toujours gardé la même ligne idéologique, et si oui, laquelle. Puis l'enquête cherche à savoir comment les lectrices définissent la revue, si elles croient que c'est une revue pour des femmes révolutionnaires, une revue pour des féministes, une revue pour toutes les femmes, pour des hommes et des femmes ou encore seulement pour une minorité. Enfin, une dernière question est posée sur l'éventuelle collaboration future d'hommes dans la revue¹⁰⁵. Ces dernières questions ne laissent pas seulement transparaître le désir de connaître les goûts des lectrices mais aussi l'inquiétude de l'équipe de rédaction quant à l'image de la revue et aux critiques dont elle fait l'objet.

Si les résultats du questionnaire ne sont pas publiés dans la revue, on observe quelques changements progressifs aussi bien dans le contenu que dans l'esthétique. Ainsi par exemple, le numéro 19 de *Vindicación* lance un concours parmi les lectrices, « El mejor slogan feminista », dont les résultats sont publiés sur plusieurs numéros. À partir du numéro 23, on observe principalement une diminution du nombre de pages, un choix qui bien évidemment n'est pas voulu. Le ton combatif est toujours d'actualité mais le nombre d'articles et de collaboratrices est réduit et en conséquence certaines rubriques iconiques disparaissent, telles que « Nena non t'enfilis », « Sin miedo a volar » ou encore « Barrios ». Certains changements esthétiques sont également mis en place pour rendre la revue plus attirante, mais aussi pour compenser la perte de contenu. À partir du numéro 19, une bande apparaît dans la marge à droite du « sommaire » annonçant trois ou quatre articles avec un petit descriptif et quelques images qui fonctionnent comme des flashs infos cherchant à éveiller l'intérêt des éventuelles lectrices qui feuillèteraient la revue. Dans le même numéro, une nouvelle rubrique est annoncée en grand sur la couverture, « Cartas a un idiota español » qui espère récolter peut-être le succès qu'ont déjà eu les lettres auparavant. Sur la couverture aussi les rubriques sont annoncées à grand renfort de titres, bien qu'il y ait à l'intérieur moins d'articles que dans les numéros précédents.

Vindicación a beau effectuer quelques changements afin d'empêcher les ventes de baisser, le numéro 25 annonce une pause d'été justifiée entre autres par la campagne lancée par la Coordinatrice Féministe de Barcelone à propos de la Constitution. De fait, dès l'année 1978 la situation s'avère désespérée pour les responsables de la revue qui tentent de la sauver par tous les moyens.

105 Parmi les questions : « vindicación ha mantenido siempre la misma línea ideológica, ¿ cuál ? ¿Cómo definiría la revista ? Una revista para mujeres revolucionarias, una revista para hombres y mujeres, una revista para todas las mujeres, una revista sólo para mujeres feministas, una revista para todas las mujeres, una revista para minorías. ¿Deberían escribir hombres? ¿Qué considera que le falta a Vindicación? ¿Qué considera que le sobre a Vindicación ? », « Cuestionario », *Vindicación Feminista*, op. cit.

B) *LES HOMMES PRENNENT LA PLUME DANS LA REVUE*

La non-mixité qui était un principe de base (rare étaient les hommes interviewés ou les articles les concernant et l'équipe de rédaction était exclusivement composée de femmes), est remis en cause dans les derniers numéros.

Bien que nous n'ayons pas consacré de partie spécifique au lectorat de la revue, il est intéressant de noter que le nombre de lettres publiées par des lecteurs est tout à fait significatif. Ainsi, sur un total de 77 lettres publiées, 10 sont des lecteurs ce qui représente plus de 10% du total. Il nous semble fort possible que la proportion des lettres des lecteurs masculins soit peut-être inférieure dans l'ensemble des lettres reçues, c'est-à-dire qu'il y aurait une « survisibilité » volontaire de la part de l'équipe de rédaction afin de rallier les hommes à la cause féministe surtout, si l'on prend en compte le contenu et le ton des courriers. Si du côté des lectrices on trouve des lettres critiques, du côté des lecteurs tous les courriers sans exception félicitent la revue pour sa qualité et pour son effort pour « éveiller des consciences¹⁰⁶ ». De surcroît, il faut signaler qu'il ne s'agit pas d'intellectuels, mais d'hommes de la classe ouvrière¹⁰⁷ ou des étudiants.

La question de la collaboration des hommes est tout d'abord abordée dans le questionnaire cité, ce qui peut trahir l'espoir d'obtenir la participation de quelques hommes ou le désir de se montrer moins « radicale », voire moins « anti-mec ». Mais face à la crise, la revue va transiger avec son principe jusque-là inébranlable de la non-mixité, et ce, à quatre reprises. En effet, Carmen Alcalde décide de mobiliser une fois de plus ses contacts afin de sauver

106 C'est le cas de Jordi, un jeune de 17 ans, qui écrit à la revue pour la remercier tout d'abord de l'avoir réveillé de sa « léthargie évolutive », puis de lui avoir fait prendre conscience des privilèges que la société lui accorde en tant qu'homme : « A las colaboradoras de Vindicación Feminista :

Hoy he leído por primera vez vuestra revista, y me ha impresionado y me ha sacado de mi letargo evolutivo, en una palabra estoy con vosotras. Soy un chaval de 17 años, creo que este país lo tendrán que sacar adelante las mujeres, los hombres hemos demostrado que no somos capaces. Creo que es muy triste que en este país se hable de hombres y de mujeres y sea imposible hablar de seres humanos que es en definitiva lo que somos, este país que me convirtió en fascista sin decirme lo que era el fascismo, este país que destruye a la mujer y con eso destruye la familia, este país tan nefasto. Soy pesimista ; pero creo, queridas y admiradas amigas, que es increíble lo que estáis haciendo y os escribo para daros las gracias en nombre de un joven al que habéis curado del fascismo crónico, gracias. [...] », « Cartas a Vindicación », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 64.

107 « [...] A lo largo de estos últimos meses, he adquirido algunos ejemplares de la revista VINDICACIÓN FEMINISTA. [...] Soy un trabajador normal y corriente (minero-electricista) y no poseo por lo tanto una formación muy amplia, aunque la verdad, hago lo que puedo. Así pues, desde mi limitada óptica personal, me atrevo a decir, sin ánimo alguno de adulación, que : La capacidad de planteamiento y desarrollo de la problemática feminista, la objetividad, la seriedad, la sensibilidad, la consciencia del entorno socio-político cultural, la agudeza y profundidad crítica y en definitiva la madurez y profesionalidad que se manifiesta en esta revista, hace que V.F. sea mucho más que una revista feminista. [...] Unas palabras más para felicitarlas por lo que están haciendo y animarlas a que nunca desistan sino por lo contrario se superen si esto es posible », Carlos Labarga, (Álava), « Cartas a Vindicación », *Vindicación Feminista*, n° 12, juin 1977, p. 66.

la revue d'une faillite imminente. De ce fait, elle fait appel à un ancien camarade de l'école de journalisme et homme d'affaires qui accepte d'aider financièrement la revue, à condition qu'il puisse y écrire. Grâce à cette aide, *Vindicación* réussit à publier les deux derniers numéros, celui sur la sexualité et celui sur le divorce. De plus, si la qualité esthétique de la revue est toujours de mise, celle-ci l'emporte nettement dans les derniers numéros : le nombre de pages augmente de manière significative tout comme le coût, 200 pesetas, le papier est aussi plus épais et les numéros présentent de nombreuses illustrations et plusieurs images en couleur.

Mais cette collaboration n'est pas tout à fait banale puisque ce premier homme qui écrit dans la revue n'est autre que José Hilario Font, l'éditeur espagnol des revues érotiques *Playboy* et *Penthouse*¹⁰⁸, mais également le fondateur, avec Antonio Asensio, du groupe Zeta et du magazine *Interviú*, hebdomadaire qui, jusque-là, n'avait pas entretenu de très bonnes relations avec le mouvement féministe en général et avec *Vindicación* en particulier. Le paradoxe de la collaboration d'Hilario Font¹⁰⁹ atteint son paroxysme puisqu'il participe au numéro 28 de *Vindicación*, un numéro spécial sur la sexualité féminine qui s'ouvrait avec une photographie en grand format de Colita, montrant en gros plan une femme en pleine jouissance avec le titre « El placer es mío caballero ». Son article, en dépit du titre « Confesiones de un feminista », n'a probablement pas contribué à faire accepter sa collaboration dans l'équipe de rédaction. En effet, il se plaint du mépris des féministes à l'égard de la beauté : l'article commence par l'évocation d'une conversation avec un collègue « machiste », qui lui demande pourquoi les féministes sont si moches¹¹⁰. Puis il continue, références historiques incluses, en se demandant pourquoi les féministes s'attaquent à l'érotisme, à la pornographie qui, tout comme la prostitution, existent depuis toujours et dans toutes les cultures et finit par s'exclamer : « ¿No van ustedes al ginecólogo ? Desdramatizamos las actitudes y nos quedará muy poco por combatir en este terreno¹¹¹ ». Hilario Font fait sans doute référence aux critiques des féministes, dont *Vindicación* est un clair exemple, qui s'acharnent à dénoncer le phénomène du *Destape* et l'irruption massive de revues à caractère érotique ou pornographique dont *Interviú* ou *Playboy* sont des exemples. On peut parfaitement imaginer la réaction de l'équipe rédactionnelle en lisant l'article, ce qui n'a pas dû contribuer à améliorer une ambiance déjà assez détériorée.

108 FONTES, Ignacio, et MENÉNDEZ, Manuel Ángel, *El Parlamento de Papel*, op. cit., p. 936-937.

109 Dans le numéro de *Vindicación*, son prénom apparaît écrit sans « H ».

110 « en realidad él dijo : ¿ Por qué todas las feministas son unos cardos borriqueros? », FONT, José Ilario, « Confesiones de un feminista », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 37.

111 *Ibid.*, p. 38

Si cette collaboration masculine est une première, elle est suivie par trois autres dans le numéro suivant. Le numéro 29 (décembre 1979), un numéro spécial sur le divorce, publie donc trois articles écrits par une plume masculine. Il s'agit de l'écrivain Terence Moix, collaboration qui peut paraître en quelque sorte naturelle du fait de son lien fraternel avec une des rédactrices phare de *Vindicación*, mais aussi en raison des liens préalables avec une grande partie de l'équipe de rédaction dont Carmen Alcalde – camarade également dans les rangs du PCE¹¹² –, Lidia Falcón, Montserrat Roig, Maruja Torres ou encore Marta Pessarrodona. Il participe à la rubrique cinéma, avec un article intitulé « Necesidad de un perfecto “Happy end”¹¹³ » où il s'attaque aux histoires d'amour relayées par les films d'Hollywood qui s'achèvent toujours par un mariage. Dans ce numéro, on retrouve également la collaboration de Jordi Llimona, moine capucin, très engagé dans la lutte catalane anti-franquiste, ayant participé très activement à la Caputxinada, en 1966, avec un article intitulé « La Iglesia no se debe inmiscuir », dans lequel il soutient que l'Eglise doit rester en dehors du débat sur le divorce. Enfin, on trouve une troisième collaboration, celle du journaliste José Martín Gómez, collaborateur aussi de *Por favor*, qui publie un article « Historias de amor sencillas y tiernas », dans lequel en dépit du titre il aborde la question de la violence machiste au sein du couple.

On note en effet que toutes ces collaborations arrivent à la fin de la publication de *Vindicación* – le numéro 29 est en quelque sorte le dernier numéro complet – ce qui explique le relâchement vis-à-vis du principe de participation exclusive des femmes, mais également l'essai désespéré de résister à tout prix. En effet, comme le raconte Carmen Alcalde, cette initiative fut une solution d'urgence afin de sauver *Vindicación* de la faillite mais elle n'est pas sans conséquences :

Esto vino [l'aide d'Hilario Font] porque en el momento, en el momento de cerrar Lidia de alguna manera se ha cansado y nuestras relaciones personales no funcionan bien y entonces no pagamos el alquiler de la tienda etc., y nos desahucian y en un momento del desahucio Lidia se va me parece al Japón o a Perú y me deja plantada en el desahucio y yo me he quedado aparte de desolada pero me he quedado casi sin mi idea inicial de hacer una cosa pro homosexualidad y a ella siempre le ha dado miedo, no ha habido ocasión, tampoco he tenido ayuda y entonces soy muy tozuda, voy a ver a Hilario y como es muy amigo y también era de los que se reía del feminismo y todo eso pues dice bueno si me dejas escribir un artículo... él tenía un despacho una imprenta y todo y no le costaba nada y salen tres *Vindicaciones* más¹¹⁴.

112 Carmen Alcalde raconte une série de voyages avec Terence Moix notamment lors de congrès, de rassemblements du PCE dans les débuts des années soixante-dix dans *Mujeres en el Franquismo*, op. cit., p. 161-164.

113 MOIX, Terence, « Necesidad de un perfecto “Happy end” », *Vindicación Feminista*, n° 29, décembre 1979, p. 67-71.

114 Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

Ses propos rejoignent ceux de Lidia Falcón, lorsqu'elle évoque la collaboration du responsable de *Playboy* comme une des dernières mesures pour sauver la revue. Lidia Falcón évoque aussi un appauvrissement du contenu pour suivre les recommandations faites par Hilario Font d'abaisser le niveau « intellectuel » du magazine afin de le rendre plus accessible au grand public¹¹⁵.

Mais les réactions contre la collaboration d'un homme ne se font pas attendre. Montserrat Roig qui était celle qui jusqu'à présent avait polémique le plus avec une partie de l'équipe de rédaction, est aussi la première à manifester son désaccord. Deux semaines après la sortie en kiosque du numéro 28, Montserrat Roig écrit une lettre à Carmen Alcalde dans laquelle elle exprime sa surprise face à la participation d'un homme à la revue. Elle se dit étonnée non seulement parce que le principe de non-mixité a été rompu, mais également du ton de l'article d'Hilario Font, plein de moquerie envers les féministes. Dans la lettre, Montserrat Roig demande à être payée pour sa collaboration parce que « dado que yo me siento responsable de la revista y que tengo que ver mi nombre al lado de este “feminista” masculino y exhibicionista frustrado, te agradecería que me pagaseis el artículo. Mi tolerancia en otras revistas solo es posible porque me pagan¹¹⁶ ».

La lettre pourrait toutefois laisser entendre que les collaborations à la revue n'étaient pas payées, mais le bénévolat était comme nous l'avons signalé un principe auquel Carmen Alcalde s'était refusée depuis le début. Toutefois, il est fort possible qu'à la fin de l'aventure, les responsables aient eu du mal à assurer tous les salaires, problème que les responsables auraient abordé avec l'équipe de rédaction. Dans la réponse de Carmen Alcalde à la lettre de Montserrat, la responsable de *Vindicación* reconnaît son erreur, tout en expliquant que cette collaboration était en réalité la dernière solution désespérée face au refus d'aide de nombreux groupes et personnes qui semblaient intéressés par l'initiative de la revue¹¹⁷.

115 En parlant de l'augmentation du nombre de pages des derniers numéros : «Esto era un intento de reflotarla porque nos ayudó económicamente un hombre que escribe allí [elle fait référence à Hilario Font] que él también tiene la idea de que puede ser más popular, que podemos vender más, nosotras buscamos ayuda económica, sobre todo yo, buscamos ayuda desesperadamente y este fue un intento, él publicó uno o dos números y nada más », Entretien avec Lidia Falcón, le 23 mars 2018, Madrid.

116 Lettre du 18 juillet 1979, recueillie dans GARCIA, Betsabé, *Con otros ojos*, op. cit., p. 333.

117 « [yo] siempre había prometido que en la revista nunca hablaría un artículo de un hombre...sólo mujeres, esto era una declaración de principios [...] Ella se marchó, ella se marchó, tenía un carácter totalmente distinto al mío, muy impulsiva muy radical, se marchó a Perú, su familia era de Perú y me dejó y entonces fue cuando entró José Hilario Font, que éramos amigos, habíamos estudiado en la escuela de periodistas juntos, también era editor, también estaba editando la revista *Playboy*, estaba instalado, le dije si me quería ayudar para imprimirlo y editarlo y me dijo, éramos amigos, con la única condición de que escriba un artículo, yo me dije sí si puedo hacer tres números sobre la sexualidad, el lesbianismo y no me acuerdo el último, yo me acuerdo, para adelante, y entonces la gente se me echó, Montserrat Roig, mucha gente, porque consideraban una traición porque lo era según cómo se mire », Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

B) *AUGMENTER LES ABONNEMENTS/AUGMENTER LE SOUTIEN À LA CAUSE FÉMINISTE*

De fait, face à la baisse des ventes de la revue, qui se fait de plus en plus sentir dès l'année 1978, les responsables décident aussi de lancer une campagne d'aide économique qui vise principalement à augmenter le nombre d'abonnements mais aussi à chercher d'autres mesures capables de sauver la revue. Les responsables devaient trouver 5 000 abonnements supplémentaires, chiffre permettant de remettre à flot la revue.

Il faut noter que plus de la moitié des ventes de la revue provenait d'abonnements, c'est-à-dire de femmes qui étaient censées croire au projet ou qui militaient déjà dans le mouvement féministe et non pas des personnes achetant le magazine de façon occasionnelle. Pour ce faire, Lidia Falcón et Carmen Alcalde demandent de l'aide aux groupes et aux collectifs féministes, aux syndicats et aux partis politiques afin d'essayer de sauver la revue :

En los últimos meses, cuando Eliseo, Marisa, Jaime, Ana Estany, Carmen y yo habíamos agotado todas las fuentes de financiación que estaban a nuestro alcance, intenté un acuerdo con otras revistas de izquierda para llegar a alguna estrategia de edición conjunta, pensando que una colaboración de medios de comunicación alternativos, como eran los nuestros, sería interesante también para ellos¹¹⁸.

Pendant ce temps-là, la revue *El Viejo Topo* publie un article qui mérite que l'on s'y attarde. Il s'agit d'un entretien réalisé par Ana Moix avec Carmen Alcalde. Durant l'entretien les propos d'Ana Moix sont très clairs, du fait bien évidemment qu'elle connaît très bien *Vindicación* pour en être la rédactrice en chef, de sorte que les questions sont très pertinentes et l'entretien agrémenté de réflexions personnelles et de commentaires. Si le titre de l'article porte sur le nom d'un livre que Carmen Alcalde va bientôt publier, « Historia de un descarrío », que l'on pourrait traduire par « histoire d'un égarement » ou « histoire d'une dérive¹¹⁹ », le titre peut aussi se lire comme un jeu de mots pour se référer à la propre trajectoire de Carmen Alcalde : rappelons qu'elle avait grandi dans les rangs de la Section Féminine de la Phalange pour intégrer ensuite le PCE puis pour prendre part à d'autres engagements dont *Vindicación*, ce sur quoi elle revient. Ce qui nous intéresse le plus c'est l'analyse qu'elle fait de la situation de *Vindicación* et les raisons qui ont conduit la revue à la situation dans laquelle elle se trouve.

118 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista*, op. cit., p 135.

119 Le livre sera finalement publié sous le nom de *Cartas a Lilith*. Mais on comprend très bien le titre original puisque dans les lettres Carmen Alcalde aborde son « égarement », catholique au début, et politique ensuite.

Bien que la revue ne soit pas publiée depuis six mois, Carmen Alcalde se dit dans l'entretien confiante quant à l'avenir de la revue dont la fin définitive n'est pas encore envisagée par la fondatrice :

Todas nuestras esperanzas radican en las campañas de suscripciones. Lo que V.F. necesita, para poder salir a la calle con toda tranquilidad tampoco es tanto. Necesitamos vender 5 000 ejemplares más al mes. Esta suspensión no significa que V.F. no se vendiera, sino que no hemos podido alcanzar "el techo" de ventas¹²⁰.

Si la tâche ne semble pas très difficile, Carmen Alcalde reconnaît toutefois qu'elles rencontrent des difficultés parce que, « hemos sembrado pero la cizaña ha impedido que recogeríamos », note-elle. Allusion aux conflits précédents qui ont touché la revue. Ana Moix pose la question de savoir si la crise de la revue est en lien avec la crise générale du mouvement féministe. Elle n'est pas la conséquence de la crise du féminisme mais plutôt des divisions et des jalousies car « en lugar de unirnos todas, con cierta generosidad, nos hemos dedicado a destrozarnos unas a otras con un mimetismo descarado respecto a la actuación del hombre en política », signale Carmen Alcalde. Mais la question de l'image de Lidia Falcón est également abordée. Ana Moix fait remarquer que fréquemment la revue a été identifiée à la figure de l'avocate, ce à quoi Carmen Alcalde répond qu'en effet l'attitude de Lidia Falcón a indéniablement marqué la perception de la revue ; des mots qui ne laissent pas encore présager la rupture entre les fondatrices :

La muy loable actitud de Lidia Falcón, su intransigencia antipactista, sus ataques a los partidos, sus más que ataques contra el poder, en fin, su personalidad lucidamente crítica y mordaz ha suscitado – dicen – en ocasiones varias, recelos contra V.F. Indudablemente es así, porque una ideología verdaderamente feminista debe actuar como revulsivo dentro de los programas de los grupos políticos y sindicales que consideran [...] el problema de la mujer como algo secundario o, en el mejor de los casos, postergable a la transformación social¹²¹.

Les perceptions de Carmen Alcalde s'avèrent bel et bien réelles. En effet, personne ne semble répondre aux appels à l'aide. Et cela pour plusieurs raisons que nous avons déjà évoquées. Tout d'abord, parce que la crise de *Vindicación* semble venir aussi d'une désaffection grandissante de la part des collectifs féministes. Ensuite, parce que, comme le signale Carmen Alcalde elle-même, tous les affrontements entre Lidia Falcón et d'autres collectifs qui s'étaient produits en amont finissent par coûter cher à *Vindicación* notamment lorsque Carmen Alcalde et Lidia Falcón décident de demander de l'aide aux collectifs féministes, voire aux partis politiques de gauche, comme le PSUC, et cela malgré le fait que Lidia

120 MOIX, Ana, « Carmen Alcalde : historia de un descarrío », *El viejo Topo*, n°30, mars 1979, p. 58.

121 *Idem*.

Falcón ait essayé de se maintenir éloignée de la revue cédant sa place de direction à Carmen Alcalde en tant que tête visible de la publication¹²².

Ainsi, par exemple, Carmen Alcalde et Lidia Falcón évoquent une rencontre qu'elles ont organisée pour demander de l'aide à différents collectifs féministes, dont des femmes indépendantes qui avaient commencé à se rencontrer dans les locaux de Ca la dona. Parmi ces femmes, se trouvaient d'anciennes militantes du Collectif Féministe de Barcelone, comme Xus Borrell ou Karnele Marchante, avec lesquelles des tensions s'étaient déjà manifestées dans le passé. Cette rencontre, malgré les efforts de Carmen Alcalde pour tempérer les esprits plutôt chauds, a fini en affrontement¹²³. Lidia Falcón se rappelle d'une autre réunion avec Dolors Calvet et Laura Tremosa dans laquelle, la députée communiste avait fait part à l'avocate du malaise provoqué dans les rangs du PSUC par ses critiques – et notamment, celles à son égard et à celui de Santiago Carrillo – ou encore elle se plaignait que la revue ne relayait qu'une seule tendance¹²⁴. De fait, des 5 000 abonnements nécessaires, elles n'en obtinrent que 120, dont 80 de Barcelone¹²⁵. Lidia Falcón évoque avec beaucoup d'amertume ce qu'elle définit comme un manque de solidarité de la part par exemple des anciennes collaboratrices comme Ampar Pineda, coordinatrice au début de la section « Barrios » et habituée des débats organisés par la revue¹²⁶.

122 Carmen Alcalde souligne les relations conflictuelles entre Lidia Falcón et les autres groupes féministes : « esto era el quehacer de las relaciones de siempre con todos [en parlant des relations de Lidia Falcón], yo intentaba reunir y claro, necesitamos caer bien y ella no podía, estos son unos imbéciles estos unos hijos de puta [...] », Entretien avec Carmen Alcalde, le 14 juin 2018, Barcelone.

123 Carmen Alcalde exprime en ces termes l'impact que l'image de Lidia Falcón a pu avoir sur la revue : « Entonces yo creo que la presencia de, la existencia de Lidia en *Vindicación*, lo digo con todo el cariño y no se ha enterado ella y nunca jamás se lo he dicho, rebotó un poco a las organizaciones a los que pedimos ayuda como la UGT, las CCOO y una serie de organizaciones a las mujeres de estos grupos que vinieron a ayudarnos y Lidia políticamente era muy rechazada, entonces estas mujeres no quisieron ayudarnos, pero porque no eran feministas y lo que digo muchas veces que estaban siempre a la orden de sus compañeros entonces fue cuando fue el fracaso final, que se pide esta ayuda y con Lidia pidiendo y poniéndose con un carácter y casi las echó y entonces fue cuando no había salida, creo que Lidia sin querer, pero la sociedad catalana no la aceptó ». Entretien avec Carmen, le 30 novembre 2018.

124 « En los últimos momentos, que fueron largos por cierto puesto que la agonía duró más de un año, convocamos a todas las tendencias del feminismo, de la política y del sindicalismo de izquierdas, en un llamamiento de solidaridad. Y acudieron. No para prestar solidaridad que ni saben lo que es eso, sino para insultarnos. Cedimos el local, el tiempo y el rostro para que nos escupieran. Durante dos malditas tardes de mi vida tuve que aguantar quejas de una nena independiente, [...] de una representante de CCOO y del MC, [...] de Xus Borrell [...], el morro torcido de las del PSUC [...] », FALCÓN, Lidia, *El alboroto español*, op. cit., p. 255.

125 FALCÓN Lidia, « La revista *Vindicación Feminista* (1976-1979) » dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha*, op. cit., p. 393.

126 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista*, op. cit., p. 139-140.

8.2.3. DE LA DÉSILLUSION À LA DISPARITION : *VINDICACIÓN FEMINISTA FERME SES PORTES*

Le féminisme fut selon les termes de David Beorlegui un processus de « re-encanto¹²⁷ » qui « fourni à l' « horizon d'attente » une gamme très variée de problématiques qui nécessitaient une intervention urgente ». Ou encore, un processus « émotionnel », dit Mercedes Arbaiza, expérimenté par une bonne partie des femmes en réponse à un ensemble de déceptions (vis-à-vis des partis de gauche, vis-à-vis de la famille, de l'amour romantique, etc.). Mais il s'inscrit également dans une période, les années qui suivent la mort de Franco, où comme le rappelle Germán Labrador « les tentatives de “ changer la vie ”, considérées comme un horizon émancipateur où la politique et la culture « avaient » indistinctement une dimension de transformation collective [qui] opérait transversalement dans le corps social et affectait l'ensemble des pratiques quotidiennes, habitudes, langages, esthétique [...] »¹²⁸. Or, dans le laps de trois ans, le sentiment de « re-encanto » semble céder la place à un autre processus, celui du « des-encanto » le désenchantement, étudié par Teresa Vilarós¹²⁹ qui continue d'inspirer des ouvrages dont les travaux de David Beorlegui et de Germán Labrador en sont une excellente illustration. Ce sentiment semble envahir toute une génération qui s'était engagée notamment dans les mouvements sociaux dans les années de la Transition, et même avant, pour un changement radical de la société franquiste. L'évolution de *Vindicación* exprime ce désenchantement comme nous allons le voir en conclusion.

Au fil des numéros, nous pouvons percevoir en effet un sentiment de désillusion grandissant qui se profile progressivement pour s'affirmer de manière nette à partir de l'année 1978, bien que les fondatrices semblent encore confiantes quant à l'avenir de la publication. On note à partir de l'année 1978 que le ton des éditoriaux s'endurcit – la défense d'un féminisme radical se fait sans détours – et les articles concernant la politique nationale ne cachent pas la déception vis-à-vis d'une transition « concertée ». De fait, la déception se manifeste à trois niveaux : tout d'abord face au contexte politique de la transition, ensuite face au féminisme, et enfin une troisième déception que l'on peut qualifier de « personnelle » voire « sentimentale »

127 [le féminisme] « aportó al horizonte de expectativa transformadora una gama muy variada de problemáticas que requerían de intervención urgente », BEORLEGUI ZARRANZ, David, *La experiencia del desencanto en el País Vasco (1976-1986)*, op. cit., p. 230. Nous traduisons.

128 « los intentos de “cambiar la vida”, entendida la expresión como horizonte emancipador donde política y cultura se unen de forma indistinguible [tenían] una dimensión de transformación colectiva [que] operaba transversalmente en el cuerpo social y afectaba al conjunto de prácticas cotidianas, hábitos, lenguajes, estéticas [...] » LABRADOR MÉNDEZ, Germán, « La transición como revolución cultural : democracia por venir y formas de vida civiles frente a los partidos e instituciones del estado », dans Fundación Salvador Seguí-Madrid (coord.), *Las otras protagonistas de la Transición. izquierda radical y movilizaciones sociales*, Madrid, FSS ediciones, 2018, p. 504. Nous traduisons.

129 VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto. Una crítica cultura de la transición española (1973-1993)*, Madrid, Siglo XXI, 1998.

– surtout dans le cas de Lidia Falcón – qui naît des relations au sein de l'équipe de rédaction de la revue, aboutissant à la rupture des liens entre les deux fondatrices.

Dans l'éditorial du numéro 24, *Vindicación* fait le bilan de ses deux ans d'existence. Le ton est dur comme le prouve la citation « Veinticuatro meses » qui suit celle de Carla Lonzi : « Abandonemos al hombre para que toque el fondo de su soledad ».

Hace veinticuatro meses que un grupo de mujeres nos adjudicamos la voz, la palabra y el grito feminista decididas a canalizar – a través de VINDICACIÓN – la protesta y el clamor de tantas hermanas que vivían y sufrían sin defensa en el abismal silencio de la opresión machista. [...] Nadie nos ha alentado – ni los partidos, ni los sindicatos, ni el poder, ni el progresismo – en esta lucha que, sin embargo, ya no se plantea contra los molinos de viento. Nadie nos ha alentado. Pero las mujeres nos hemos unido, incluso en la desunión, en la rencilla, en la disidencia [...] En este país nuestro, siempre tan muerto de miedo tiene un nuevo miedo que añadir a su temblor por todo : el feminismo radical. [...] Los hombres –los compañeros – lúcidos que nos entiendan serán nuestros camaradas contra el fascismo–machista inveterado. Los que no, los sordos y los mezquinos, los misóginos, tendrán que presenciar el derrumbamiento de su sexo. Hace veinticuatro meses...¹³⁰.

Le ton mi-épique, mi-tragique, traduit par une certaine emphase, par des métaphores et d'une façon solennelle, un sentiment d'amertume, un ressenti d'être seul contre tous mais de vouloir continuer à se battre contre vents et marées. L'éditorial du numéro suivant poursuit le ton « combatif ». « Guerra a muerte a los opresores » aborde la question de la Constitution : les espoirs éveillés par le texte constitutionnel sont déjà partis en éclats. Dans le sommaire, une note informe que *Vindicación* ne sera pas publiée pendant l'été, jusqu'à septembre.

La deuxième déception est engendrée par le mouvement féministe. Elle est de plus en plus évidente dans les derniers numéros de la revue. Le titre du long article publié dans le numéro double en dit long sur ce sentiment de déception car le mouvement féministe s'est délité en à peine trois ans. « El feminismo ha venido, y se ha ido, nadie sabe cómo ha sido ». Sur un ton très personnel et qui lui est propre, Lidia Falcón passe en revue quelques-uns des événements qui ont jalonné le mouvement féministe au cours des trois dernières années. « Sólo hace tres años estábamos celebrando el triunfal Año Internacional de la Mujer, y ya nadie se acuerda¹³¹ », note Lidia Falcón. En effet, les espoirs qui se sont ouverts dès la mort de Franco et qui se sont matérialisés quelques mois plus tard lors des Journées Catalanes de la femme semblaient pour l'avocate s'être évanouis. La déception vis-à-vis du féminisme pour la revue part d'un double constat : d'une part, du manque

130 Editorial, « Veinticuatro meses », *Vindicación Feminista*, n° 24, juin 1978, p. 5.

131 FALCÓN, Lidia, « Hace años que yo tuve una ilusión. El feminismo ha venido, y se ha ido, nadie sabe cómo ha sido », *Vindicación Feminista*, n° 26-27, septembre 1978, p. 29.

de féministes, « puedo afirmar que en España, en estos momentos hay 15 000 feministas. Ni una más ni una menos que las que han comprado V.F. », affirmait Carmen Alcalde dans l'entretien avec Ana Moix ; d'autre part, du manque de la solidarité féminine sur laquelle les responsables comptaient pour sauver la revue¹³². L'éditorial « sin desaliento ni esperanza » ne laisse pas de place au doute :

Publicamos este número monográfico sobre la sexualidad de la mujer, fieles a nuestra promesa y a nuestras esperanzas de poder volver salir a la calle.

Durante seis meses hemos buscado por todos los rincones feministas, grupos de mujeres y organizaciones políticas, la posibilidad de recibir una ayuda económica que no nos ha llegado. Puede que realmente haya llegado el tiempo de reflexión y de detenernos en esta loca carrera contra la sociedad machista que nos rodea.

Puede que dentro de unos años, el mundo de las mujeres necesite una revista como VINDICACIÓN y que esta resurja con más causa. Puede que, después de este número el país y las mujeres hayan logrado una mayor sensibilización sobre la imprescindible información revolucionaria feminista. Si es así, continuaremos. Si no, nos retiraremos sin excusas ni paliativos, pensando, sencillamente, que éste todavía no era el momento¹³³.

Une troisième déception, on l'a vu, conduit à la rupture des deux fondatrices¹³⁴. Cette troisième déception éclaire non seulement le pourquoi de la fin de la revue mais également les fondatrices sur cette expérience qui les blesse à jamais. Comme le souligne Bibia Pavard à propos de la maison d'édition Des Femmes, mais il en va de même pour *Vindicación*, toutes les relations de travail auxquelles se mêlent des liens affectifs, peuvent constituer au départ un moteur d'action, mais se révèlent finalement difficiles¹³⁵. Ainsi, comme Bibia Pavard le fait remarquer, il est d'autant plus difficile de licencier quelqu'un quand c'est une amie, ce qui provoque, dans un grand nombre de cas, des non-dits, par rapport à telle ou telle situation, ce qui peut détériorer considérablement le lien de travail et le projet à long terme.

132 María Ángeles Larumbe signale aussi que bien que les raisons économiques aient été le principal facteur pour la disparition de la revue, « aunque ésta fue la causa determinante [les problèmes économiques], y si se quiere fundamental, otra serie de hechos contribuyeron a su fin », LARUMBE, M^a Ángeles, « *Vindicación Feminista* : un ideal compartido de información, comunicación y educación de las mujeres », Universidad de Zaragoza, *Anuario de pedagogía*, n° 3, 2001, p. 59-72.

133 Editorial, « sin desaliento ni esperanza », *Vindicación Feminista*, n° 28, juillet 1979, p. 3.

134 « si alguien se ha interesado en la historia, así fue, pero ella en Madrid y yo en Barcelona, nunca nos hemos hablado, y la gente ha hablado de nosotras pero la verdad, la verdad limpia y claro, fue un rollo límpido, claro, bonito, eficaz, con sus resultados sociales interesantes y se acabó la relación por otras cosas personales, coincidió, porque no podía seguir la revista si no estábamos juntas, porque había *la liaison* el poder de ella del dinero, que ella fue subiendo escalafón económico porque era abogada y se ganaba bien el dinero hasta que con toda la razón no puedo resistir todas las deudas, a mi aun me vienen a casa deudas de *Vindicación*. Fue el poder del dinero lo que terminó la revista porque aunque se hubiera marchado Lidia las demás hubiéramos continuado », Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

135 PAVARD, Bibia, *Les Editions Des Femmes. op. cit.*, p. 92.

En effet, bien que depuis le début Carmen Alcalde et Lidia Falcón refusent de créer une équipe composée de bénévoles – monnaie courante d'ailleurs dans les organisations partisans et les journaux plus « artisanaux » – embauchant de la sorte huit salariées à temps plein et plusieurs à mi-temps, auxquels s'ajoute la rétribution de toutes les collaborations, les derniers mois les responsables ont du mal à assurer tous les salaires voire toutes les collaborations. En conséquence, Carmen Alcalde et Lidia Falcón décident d'exposer ouvertement la situation financière de la revue aux autres collaboratrices. C'est à ce moment-là que d'autres questions viennent nuire à l'équipe de rédaction.

A l'instar du cas de Des Femmes, les responsables de la revue se voient aussi mises en accusation par une de leurs employées. Le contentieux vient d'une employée qui dénonce *Vindicación* pour irrégularités dans son bulletin de salaire¹³⁶ puis pour licenciement abusif. À la suite de cette plainte, elles ont dû se présenter devant l'Association de la Presse à cause du licenciement abusif, qui, d'après Lidia Falcón, avait été motivé par le vol d'argent par la collaboratrice¹³⁷. Nous ne pouvons pas éviter de faire le parallèle avec l'affaire Barbara que connaît Des Femmes et qui présente de grandes similitudes (c'est aussi une demande de non-paiement de la sécurité sociale et de licenciement que la dénonciatrice juge abusif). Quoiqu'il en soit, cette affaire sert à raviver le ressentiment à l'égard de Lidia :

Cuando le anunciamos que cerrábamos la revista comenzó la ofensiva presentándonos una reclamación laboral en Magistratura y después azuzó a sus amigas de Madrid, del mismo cotarro fascista de sus familias, para que nos reclamaran el poco dinero que habían invertido en *Vindicación*, especialmente las hermanas Isabel y Beatriz De Armas. Movilizó incluso a un abogado, hermano de ellas, que se presentó en Barcelona y exigió la celebración de la Junta de accionistas de Ediciones de Feminismo, que era la sociedad anónima propietaria de la revista, y que jamás se había celebrado ni nadie de los que nos involucramos en ella lo solicitó nunca¹³⁸.

Les mémoires de Lidia Falcón témoignant de ses années chez *Vindicación Feminista* sont, en ce sens, très révélatrices des conflits vécus au sein de l'équipe de rédaction et du sentiment d'isolement ressenti par l'avocate. Si nous devons les prendre avec une extrême prudence, il n'en reste pas moins qu'elles expriment une perception qui a sans doute marqué la revue et surtout le regard que les fondatrices ont porté à posteriori sur la publication. Dans ces mémoires, Lidia Falcón décrit une atmosphère d'hostilité à son égard, le sentiment d'être mise à l'écart par l'équipe de rédaction de la revue, un sentiment fort d'être « mal-aimée » :

136 Comme le signale Carmen Alcalde, « Tuvimos un juicio. Porque Lidia no le quería pagar la seguridad social, no se la quería pagar, ni a mí, ni a nadie, y esta chica se puso e hizo la denuncia ». Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

137 FALCÓN, Lidia, *El alboroto español*, op. cit., p. 250-251.

138 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista*, op. cit., p. 141.

« Siempre percibí la distancia que me marcaban las escritoras, periodistas, fotógrafas, maquetistas, a que recurrió Carmen Alcalde para realizar la revista y con las que sostenía una antigua amistad¹³⁹ » signale-t-elle. Ce sentiment de mise à l'écart, s'amplifie à la fin de l'aventure au point qu'elle évoque la création d'une conspiration contre elle :

[...] tardé en darme cuenta de que en aquel minúsculo universo que formábamos las seis mujeres que trabajábamos a tiempo completo se habían formado dos frentes. El que formaba Carmen Alcalde con Amalia Prat, gran amiga suya a la que nombró secretaria de redacción, con la complicidad de Ana María Moix que participaba a ratos, divertida, de la tensión que ellas creaban – y a tenor de la moral de la señorita burguesa que era y que nunca había participado en más luchas que las dialécticas que organizaban cada noche en La Cova del Drac las elitistas integrantes de la Gauche Divine¹⁴⁰ .

Si ces mots sont bien évidemment à prendre avec beaucoup de prudence, ils laissent entrevoir un sentiment de « décalage », « d'exclusion », qui se révèle en réalité beaucoup plus marqué et qui touche aussi à sa propre histoire personnelle :

Durante años hube de disimular las convicciones revolucionarias de mi familia, la tradición liberal y comunista de mis antepasados, esconder las actividades subversivas que todas las mujeres de la familia llevábamos a cabo y siempre me encontré en los círculos que frecuentaba : abogados, médicos, periodistas, feministas, más que como una extranjera como una extraña. Viví el exilio interior que describe Miguel Salabert en el libro del mismo título. [...] Ellos y ellas habían nacido en Catalunya, hablaban catalán, se conocían desde la infancia, habían asistido a los mismos colegios religiosos, algunos habían militado juntos en las juventudes falangistas, los varones hicieron el servicio militar en las mismas ciudades, las chicas estudiaron en la misma universidad, sus padres eran amigos o socios o parientes y su futuro, muy halagüeño, estaba predeterminado por la familia, la clase social, la ciudad de origen. Ellos, a veces pero no siempre ellas, cuando terminaron la carrera se harían cargo del bufete o del consultorio de su padre, de la dirección de la empresa de la familia, de la editorial del tío. Cuando llegaron a la madurez y comprendieron el país que les habían legado sus antepasados se hicieron antifascistas¹⁴¹.

Nous trouvons dans les propos de Lidia Falcón un reproche classique de la « vieille gauche » envers les membres de la « gauche divine » en raison de leur origine bourgeoise et du fait d'avoir « retourné leur veste » en cachant leur vieux passé phalangiste. Comme le souligne Mercedes Mazquiarán, « bien qu'au sein de la “gauche divine” il y en ait eu certains engagés politiquement [...], la gauche orthodoxe considérait la “gauche divine” comme un divertissement

139 *Ibid.*, p. 121.

140 *Ibid.*, p. 115.

141 *Ibid.*, p. 120-121.

de jeunes gens qu'il était bon d'utiliser car il servait la cause anti-franquiste¹⁴² ». Nous trouvons ces reproches, par exemple, dans les propos de Lidia Falcón à propos de l'éditeur José Maria Castellet ou même après *Vindicación Feminista* sur les origines de Carmen Alcalde. Propos que l'on retrouve également dans les articles sarcastiques de Manuel Vazquez Montalbán envers le groupe catalan où il se moque de leur superficialité, d'un certain hédonisme ou encore du manque de conscience politique. À la question bourgeoise s'ajoute la composante catalane, qui sert aussi, comme le signale Lidia Falcón, à effectuer une séparation entre ceux qui sont nés en Catalogne et ceux qui ne le sont pas. Parmi ces derniers se trouve Lidia Falcón, qui comme le reconnaît Carmen Alcalde elle-même, ne s'est jamais intégrée dans la société catalane¹⁴³.

La rare présence de Lidia Falcón à la rédaction (Carmen Alcalde souligne par exemple que Lidia n'a assisté qu'aux assemblées générales qui se tenaient deux fois par mois) n'a pas dû contribuer en effet à arrondir les angles en cas de tensions. Il faut rappeler qu'en même temps, Lidia Falcón continuait à travailler à plein temps dans son bureau d'avocate, ce qui justifiait ses absences dans l'équipe de rédaction. Comme nous l'avons déjà souligné, c'est Carmen Alcalde qui était chargée de coordonner l'équipe de rédaction en tant que directrice ayant comme bras droit Ana Moix, rédactrice en chef. C'est elle qui faisait le lien entre le groupe d'Ana Moix, Colita, Montserrat Roig et les autres journalistes et l'avocate autrement dit, entre les deux groupes « officiels » de la revue. Proche des collectifs, mais surtout de Lidia Falcón, mais non-militante, journaliste chevronnée et catalane de « souche », Carmen Alcalde navigue entre les deux groupes et tente d'apaiser les tensions au sein de l'équipe rédactionnelle¹⁴⁴ et de contrebalancer l'image parfois négative ou intransigente de Falcón¹⁴⁵.

142 « aunque dentro de la “gauche divine” hubo algunos que estaban en la política [...], la izquierda ortodoxa veía a la gauche divine como un entretenimiento de señoritos que era bueno utilizar porque servía a la causa antifranquista », MAZQUIARÁN DE RODRÍGUEZ, Mercedes, *Barcelona y sus «divinos»*, op. cit., p. 61.

143 Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

144 « en realidad Lidia en esto fue también muy generosa jamás, jamás, jamás pisó el local de Vindicación para dar una orden, nunca para hacer el consejo de redacción. Fue por amor, por generosidad, como lo que lo quieras llamar, esto lo quiero aclarar, la gente que dijo que mandó en Vindicación y todo esto, jamás se atrevió jamás. [...] Lidia era abogada, en Vindicación era fundadora y sobre todo la cosa del dinero hombre, también escribía unos apartados internacionales, y bueno yo lo que quería hacer, lo hacía naturalmente pero no tenía ningún rol ni contacto con las « Ana Maria Moix », Entretien avec Carmen Alcalde, le 30 novembre 2018, Barcelone.

145 Carmen Alcalde affirme que beaucoup de collaboratrices étaient restées dans la revue, malgré les divergences avec Lidia Falcón, en raison de l'amitié avec Carmen. Entretien avec Carmen Alcalde, 14 juin 2018, Barcelone.

VINDICACIÓN FERME SES PORTES

Vindicación ferme finalement ses portes au tournant des années 1980. Un dernier numéro spécial sur l'avortement paraît sous le nom de *Vindicación* en 1982 mais la continuité avec la revue n'est plus qu'un mirage : le numéro ne compte que quelques collaboratrices, les plus célèbres ne sont plus là, le nombre de pages est également réduit à une vingtaine enfin, la qualité esthétique de *Vindicación* est loin d'être au rendez-vous, sans photos ou avec seulement quelques-unes, sans illustrations, le numéro ne ressemble guère aux précédents.

Si la crise de *Vindicación* est la chronique d'une mort annoncée, ses causes sont comme nous l'avons montré en fait multiples. Pour María Ángeles Larumbe, la disparition de la revue peut se lire aussi dans un contexte de profondes transformations des groupes militants (de nombreux groupes disparaissent ou se transforment) et aussi dans un contexte de crise de la presse militante ou engagée. Dans cette optique, la disparition de *Vindicación* survient également en lien avec un contexte sociopolitique de changement où la presse la plus critique, celle qui était née durant le franquisme ou le début de la Transition, commence à disparaître. Ce fut le cas d'*Ajoblanco*, de *El Papus*, de *Por Favor*, de *Hermano Lobo*, de *Triunfo* ou encore du journal *Tele/Expres* qui cessent d'être publiés entre la fin des années 1970 et le début des années 1980¹⁴⁶.

D'autres études pointent aussi la crise du mouvement féministe qui toucha *Vindicación*. « A pesar del buen comienzo que significó *Vindicación* » signale la journaliste Azucena Criado dans un article en 1985, « al concluir la década la prensa feminista atraviesa en nuestro país una situación de crisis paralela a la propia crisis del movimiento feminista y su bajo nivel de organización y convocatoria¹⁴⁷ ». Dans ce même article, Lidia Falcón signale que la revue a disparu à cause de « la falta de conciencia de clase de las mujeres, que no piensan que una revista de este tipo es algo que les pertenece a ellas, que es algo suyo ». Les propos de Carmen Alcalde vont dans le même sens, à savoir: « en España hay mujeres sensibilizadas por la marginación que sufren, pero lo que se podría llamar feministas concienciadas, que trabajen por un feminismo puro, radical y revulsivo, hay una minoría ». La journaliste catalane signale également que l'enjeu central des revues féministes c'est de tenir dans le temps et de sortir des canaux militants pour toucher un lectorat plus large. Les mots de Carmen Alcade sont en ce sens très durs, très probablement à cause de la disparition de la

146 En effet, comme le signale Arantzazu Sarriá Buil, entre l'année 1976 et 1982, plus d'une vingtaine de titres ont disparu « [lo] que da cuenta de los cambios que se estaban produciendo en el mundo de la edición, concomitante a la variación de intereses manifestados por los lectores », SARRÍA BUIL, Arantzazu, « Espacios contraculturales y horizontes de transgresión en el proceso del cambio social de los años setenta », dans GODICHEAU, François, *Democracia inocua. Lo que el postfranquismo ha hecho de nosotros*, op. cit., p. 208.

147 CRIADO, Azucena, « La prensa feminista, espejo de la crisis del movimiento », *El País*, 13 août, 1985.

revue qui est encore relativement récente. Ainsi, les journalistes sont touchées par cette disparition et ont beaucoup de mal à prendre du recul. Mireia Bofill, collaboratrice de *Dones en Lluite*, ajoute que l'échec de ce type de publication est dû au manque de moyens économiques mais aussi « a la ineficacia de los grupos que las gestionan, ya que hasta ahora han sido demasiado militantes, demasiado voluntaristas y demasiado *amateurs* », situation qui ne correspond pas à *Vindicación*. Regina Rodríguez, responsable de la revue *Mujeres* publiée par l'Instituto de la Mujer, souligne que jusqu'à présent « la prensa feminista tal como se ha planteado estaba destinada a ser minoritaria [...] porque su orientación, básicamente reivindicativa, conecta con un público previamente convencido, pero no capta lectoras nuevas ». Elle affirme la nécessité pour les revues féministes de s'adapter à leur époque, en laissant de côté le ton revendicatif.

Mais, ce processus de disparition d'une presse féministe militante se produit également dans d'autres pays. Ainsi, par exemple en France, le mouvement féministe connaît un processus identique. Comme en Espagne, au début des années 1980 la grande majorité des groupes de femmes issus du MLF disparaît dans un contexte de crise économique et de reflux des mouvements sociaux. De même, la vitalité de la presse féministe dans la deuxième moitié des années 1970 fait place, au début des années 1980, à une crise des publications souvent contraintes de cesser pour des raisons financières mais aussi pour des raisons de fonctionnement (difficultés pour attirer des contributions extérieures, épuisement de la part des équipes de rédaction¹⁴⁸).

8.3. *VINDICACIÓN* APRÈS SA DISPARITION

Si c'est Carmen Alcalde comme nous l'avons vu plus haut, qui joue le rôle de directrice officielle et officieuse de la revue, après la disparition de la revue *Vindicación* va être de plus en plus assimilée exclusivement à la figure de Lidia Falcón. Il nous semble important d'avancer quelques raisons qui ont pu contribuer à identifier la revue avec le parcours de Lidia Falcón en laissant de côté en quelque sorte le rôle de Carmen Alcalde. Nous en avons déjà mentionné quelques-unes : notamment la « renommée » de Lidia Falcón et ses polémiques au sein du mouvement féministe qui ont indéniablement marqué la perception de la revue ;

148 Nous pouvons en citer quelques-unes telles que *Les pétroleuses*, journal lancé par le courant luttes des classes en 1974 et qui cesse de paraître après 6 numéros en 1976. En encore, *Histoires d'elles*, diffusé depuis 1977 et qui disparaît en 1980. Le début des années 1980 marque aussi l'interruption de la plupart des revues féministes. Ainsi, *Sorcières*, *Choisir*, revues du mouvement « Choisir », *Colères*, *La revue d'en face*, ou encore *Questions féministes* disparaissent au début de l'année 1980 ; *Des femmes en mouvement* qui démarre avec un grand succès est aussi interrompue en 1982. KANDEL, Liliana, « L'explosion de la presse féministe », *op. cit.*, p. 119-120.

mais nous pouvons relever d'autres raisons de nature différente. Partant de l'idée qu'après sa disparition, *Vindicación Feminista* a été, et est encore, surtout identifiée à Lidia Falcón, nous nous proposons d'étudier succinctement dans cette dernière partie les mécanismes qui ont contribué à une telle identification. Ainsi, nous évoquerons d'abord le projet éditorial qui succède à *Vindicación*, la revue *Poder y Libertad*. Nous nous pencherons ensuite sur la perception passée et présente de la revue. Ces quelques exemples nous permettront ainsi de saisir les éventuels changements quant à son identification. Enfin, nous esquisserons quelques pistes de réflexion autour de la notion de « régime de visibilité » étudiée par l'historienne française Christine Bard pour étudier la façon dont s'écrit l'histoire des féministes, en l'occurrence, l'histoire de *Vindicación* à la lumière du devenir de ses fondatrices. Cette partie n'a pas l'intention d'apporter de conclusions définitives mais d'ouvrir des pistes de réflexion sur la manière d'écrire l'histoire du mouvement féministe.

8.3.1. AU-DELÀ DE LA REVUE : *PODER Y LIBERTAD* : UN ESSAI DE CONTINUITÉ ?

Comme nous l'avons déjà signalé, les combats féministes de Lidia Falcón et d'une partie de l'équipe de rédaction qui rejoignent l'OFR se poursuivent à partir de l'année 1979 au sein du PFE. Un peu plus tard, les militantes du PFE décident de lancer une nouvelle publication. La publication se présente clairement comme une revue théorique, la « revista teórica del partido feminista de España » afin de faire connaître les travaux théoriques du Parti féministe :

La aparición de esta revista corresponde a la necesidad de dar a conocer públicamente los trabajos teóricos que en el seno del Partido Feminista hemos ido elaborando durante los últimos meses. Esta necesidad no estaba cubierta desde que *Vindicación Feminista* dejó de aparecer, y desde que se editaron las "Tesis" del Partido Feminista, ahora hace un año justo, la última de nuestras publicaciones ideológicas¹⁴⁹.

149 *Poder y Libertad*, n° 1, juin 1980, p. 3.

Le format est beaucoup plus petit (une feuille A5), la couverture beaucoup plus sobre, de couleur mauve, et à l'intérieur il n'y ni images ni photos, à peine quelques timides illustrations dans les marges de certaines pages. On n'y trouve qu'une poignée de collaboratrices : Lidia Falcón, Encarna Sanahuja, Laura Freixas, Regina Bayo ou encore María José Ragué, toutes collaboratrices auparavant de *Vindicación*. Mais il n'y a pas de trace du groupe des « intellectuelles ». Carmen Alcalde n'est pas non plus présentée, elle s'est déjà complètement dissociée de l'initiative, tout comme la plupart des collaboratrices de *Vindicación*. Quant au titre de la revue, il se trouve déjà, nous le rappelons, dans la dernière phrase de la profession de foi du premier éditorial de *Vindicación* « Reconocernos, y hacernos reconocer, hacia el poder y la libertad¹⁵⁰ ». Certes, Lidia Falcón est à l'origine des deux initiatives, mais cela n'empêche pas que nous soyons face à deux projets de nature très différente, autant dans la forme que dans le fond.

Dans le premier numéro, Lidia Falcón fait une réflexion sur l'histoire du mouvement féministe des dernières années et, comme à son habitude, elle n'épargne personne. Elle y évoque certains éléments, la plupart déjà mentionnés auparavant, à savoir les divisions du mouvement féministe dont l'Espagne n'a pas l'exclusivité, comme les conflits de *Des femmes en* sont l'exemple. Un dernier point est consacré à *Vindicación*. Si dans la première partie de ce dernier point Lidia Falcón essaie de relier *Poder y Libertad* au projet de *Vindicación*, il n'en reste pas moins qu'elle signale quelques différences :

Pero es verdad que Vindicación Feminista cometió algunos errores, fruto de la ingenuidad de sus fundadoras. Pretendió ser tribuna abierta a todas las tendencias del feminismo, y en consecuencia ofreció sus páginas a las aportaciones de las feministas de los partidos políticos, independientes, grupos feministas autónomos, sindicales, etc. Pero como desde el momento de su fundación se conoció que la revista estaba subvencionada y realizada por un grupo de mujeres que militaban en el feminismo desde muchos años atrás, y de las que un grupo trabajaban en aquel momento en el denominado “Colectivo Feminista”, los demás sectores mantuvieron una aldeana desconfianza hacia la revista y ofrecieron una colaboración muy pequeña. [...] Esta situación hizo que la ideología que se repitiera en las páginas de la revista fuera casi en exclusividad la del “Colectivo Feminista ” primero, la de la Organización Feminista Revolucionaria después y la del Partido Feminista en la actualidad, organizaciones herederas unas de otras y defensoras de la misma ideología. Y como consecuencia también lógica de esta situación, las restantes feministas tuvieron todavía más argumentos para desautorizar las páginas de un medio de comunicación, que identificaban con una tendencia del feminismo que ellas mismas autocalificaban de enemiga. La única alternativa que nos quedaba : la de seguir

150 Carmen Alcalde évoque même que c'est elle qui serait à l'origine de la phrase. « Y entonces yo en *Vindicación Feminista* tuve una discusión muy grande con todas porque en las hojas de la revista había hecho un pequeño cartel poder y libertad y todo morado y empezaron a decir que no era el poder lo que querían, yo confirmé que sí, que sin poder no se tenía libertad, pero hay poder bueno y malo, y poder para algo es imprescindible, si no tienes poder, te mueres en una cabaña y vas escribiendo tu diario, y entonces esto, lo traslada Lidia entonces tomó después de habérmelo rechazado muchísimas veces, ella creó una revista que se llama *Poder y libertad*, jamás lo he dicho, no lo he dicho porque no viene a cuento », Entretien avec Carmen Alcalde, le 16 juin 2018, Barcelone.

haciendo una revista teórica de alto nivel, como órgano del Partido Feminista, sin pretender mantener una tribuna de debate amplio, no la aceptamos nunca por el temor de caer en el sectarismo que tanto habíamos denunciado en los demás. Este honesto esfuerzo de pluralidad tampoco nos ha sido reconocido. Durante los cuatro años de su vida *Vindicación Feminista*, fue solamente criticada como órgano ideológico del Colectivo Feminista primero, del Partido Feminista después, lo que le valió ir a parar al índice de revistas perniciosas para el movimiento feminista. Pero esta identificación arbitraria tampoco nos ha servido como vehículo de comunicación ideológica del PF, y así, en el colmo de las paradojas, ayer el Movimiento Feminista no nos dio ayuda para mantener económicamente la revista, porque la consideraba el órgano ideológico de una sola tendencia y hoy, cuando se trata de discutir el material del Partido Feminista, tampoco se identifica con las páginas de debate y discusión de la revista. Se trata, en conclusión, de negar absolutamente el pan y la sal al intento que constituyó “*Vindicación Feminista*”¹⁵¹.

Si nous avons décidé de reproduire quasi intégralement la dernière partie de la présentation, en dépit de sa longueur, c’est parce qu’elle synthétise à notre sens le paradoxe dont *Vindicación* fait preuve, accusée d’être un organe d’expression des collectifs et en même temps accusée par ces derniers de ne pas publier d’articles en leur nom ou de reprendre des idées issues du Collectif sans y faire référence. Mais, il y a aussi un second paradoxe : la vocation de *Vindicación* à être tribune de toutes les tendances du mouvement féministe et les méfiances à son égard d’une partie du mouvement. Sans entrer dans les détails, quelques exemples peuvent nous aider à illustrer nos propos. L’identification de *Vindicación* avec le Collectif Féministe de Barcelone est en effet contemporaine à la revue. Giuliana Di Febo, dans son célèbre livre, *Resistencia y movimiento de Mujeres en España, 1936-1976*, publié en 1979, décrit *Vindicación* comme la revue du Collectif Féministe de Barcelone, bien qu’elle ajoute qu’elle est ouverte à d’autres tendances : « El Colectivo de Barcelona, tiene su revista mensual *Vindicación Feminista*. La revista, dirigida por Carmen Alcalde, además de ser portavoz de la línea de los colectivos, recoge también contribuciones e intervenciones de otros sectores feministas¹⁵² ». Une première question est celle de l’identification de la revue aux Collectifs et cela, en dépit du fait que Carmen Alcalde ne milite dans aucun collectif – comme une bonne partie des collaboratrices – et s’est même refusée à intégrer le Parti féministe dont elle ne partageait pas les thèses principales¹⁵³. Mais, si la revue est définie comme le porte-parole du Collectif, il n’en demeure pas moins que c’est Carmen Alcalde qui est identifiée comme la responsable de la publication. On la voit d’ailleurs souvent dans la presse de l’époque participant à des inaugurations, à des expositions, aux présentations de livres en tant que journaliste et directrice de *Vindicación*, avec d’autres collaboratrices de

151 FALCÓN, Lidia, « A modo de presentación », *Poder y libertad*, juin 1980, p. 10.

152 DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de Mujeres en España, op. cit.*, p. 200.

153 Entretien avec Carmen Alcalde, le 16 juin 2018, Barcelone.

la revue¹⁵⁴. En revanche, rares sont les événements où Lidia Falcón apparaît comme responsable de la revue, son rôle d’avocate, de militante ou encore d’écrivaine étant toujours mis en avant.

Prenons des exemples plus récents. Dans son livre, *Feminismes de la Transició a Catalunya. Textos i materials*, Conxa Llinàs décrit *Vindicación* como « revista mensual que durà tres anys i on es formarà el cos teòric del Colectivo Feminista, de l’OFR i, més tard, del Partit Feminista¹⁵⁵ », ce qui est partiellement vrai. Lola Luna, historienne et militante de LA MAR s’exprimait récemment dans le même sens avec pourtant quelques différences. Pour elle, *Vindicación* n’était pas une revue de la tendance radicale mais la voix de la tendance « communiste » du féminisme représentée par Lidia Falcón. En effet, pour elle, *Vindicación* n’a jamais été la voix de la tendance radicale car, pour Lola Luna, celle-ci refusait la prise du pouvoir – notamment à travers des partis politiques même féministes¹⁵⁶ – qui était pour elle un élément rédhibitoire de la pensée radicale indépendante.

D’autres militantes s’exprimant sur le même sujet relient le projet de la revue uniquement à Lidia Falcón. Victoria Sendón de León signalait ainsi dans le livre, *El movimiento feminista en España en los 70* :

Creo que fue en 1977 o 78 cuando apareció Lidia Falcón en Madrid con su revista *Vindicación*, en la que colaboramos, pero luego la cosa derivó en escisión porque ella creó un nuevo grupo, el “Colectivo Feminista”, con muchas de las nuestras. Algunas no nos tragábamos aquello de que la mujer fuera una clase, pues nuestro grupo se definía como “interclasista, anticapitalista e internacionalista”. Al final de aquel tormentoso proceso incluso las fundadoras quedamos divididas. Un tiempo después, el grupo inicial se dispersó¹⁵⁷.

Si les dates sont un peu approximatives, nous imaginons qu’il s’agit de l’Organisation Féministe Révolutionnaire et non du Collectif Féministe de Barcelone. Ici, le rapprochement entre Lidia Falcón et *Vindicación* se fait de façon automatique, Carmen Alcalde n’étant même pas mentionnée. Ainsi, nous observons que dans la plupart des références de l’époque à la revue, c’est toujours Carmen Alcalde qui est mise au premier plan en tant que directrice de la

154 En effet, si l’on regarde les événements culturels du moment (vernissages, présentation de livres, etc.) l’on voit souvent la présence de Carmen, comme lors de la présentation du livre *La Dona a Catalunya*, écrit par Maria Aurèlia Capmany et Magda Oranich, entre autres, mais aussi Maria Rosa Prats, ou l’inauguration des collections de livres, par exemple dans la présentation de la collection « A favor de las Niñas » créée par la maison d’édition Lumen. Lors de ces événements, nous ne voyons jamais Lidia Falcón.

155 LLINÀS CARMONA, Conxa, *Feminismes de la Transició a Catalunya...*, op.cit., p. 87.

156 Entretien avec Lola Luna, le 30 octobre 2017, Barcelone.

157 Victoria Sendón de León, par exemple parle du *Colectivo Feminista* pour faire référence au Séminaire en raison des dates qu’elle évoque. SENDÓN DE LEÓN, Victoria, « Colectivo Feminista », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen et al. (eds.), op. cit., p 372-373.

publication. Rares sont, en fait, les allusions à Lidia Falcón. Mais au fil du temps, on assiste au transfert de *Vindicación* comme étant la revue fondée par Lidia Falcón tandis que le rôle de Carmen Alcalde dans la publication est progressivement minimisé, notamment lorsqu'il s'agit de la maison d'édition.

En ce qui concerne la trajectoire ultérieure des autres collaboratrices, Carmen Alcalde, quant à elle, poursuit son engagement dans le journalisme. Elle enchaîne différentes collaborations et de nouveaux projets : Antonio Asensio lui offre une collaboration dans le nouveau journal qu'il a créé en 1978, *El Periódico*. Puis, elle collabore main dans la main avec Eliseo Bayo à l'hebdomadaire *Actual*, et plus tard à *El Triangle*, ou bien elle collabore parfois à la télévision catalane dans les années 1990¹⁵⁸. Concernant l'écriture littéraire, elle publie l'un de ses livres les plus célèbres *Mujeres bajo el franquismo*, un récit mi-historique, mi-biographique, ou encore, deux romans plus personnels, *Vete y ama*, et *Amar se escribe breve*, où les échos de *Cartas a Lilith* sont très présents.

Les autres collaboratrices continuent leur travail dans la presse. Certaines qui ont fait leurs premiers pas à *Vindicación*, comme Rosa Montero ou Nativel Preciado, acquièrent les années suivantes un poids important dans le monde du journalisme de l'Espagne postfranquiste. Pour la reporter de TVE Carmen Sarmiento, qui continue son militantisme au poste de vice-présidente du Parti féministe, dans les années qui suivent *Vindicación* mais aussi pendant la période de transition, le mouvement féministe n'est pas en crise puisque celui-ci « es una lucha lenta y larga, que va en contra de la sociedad. Lo que ocurre es que las feministas que podríamos llamar históricas nos hemos retirado a nuestros salones de invierno. Se sigue trabajando, pero no integradas en un grupo o colectivo¹⁵⁹ ». C'est dans un de ces moments de « repli » que Lidia Falcón semble s'ériger comme la seule survivante de la vieille garde féministe, la seule qui continue à se battre :

En los 70 las mujeres luchadoras estaban en el feminismo, y en los 80 dieron el paso a los partidos, con lo cual el movimiento quedó bastante descapitalizado. Es por lo que respecta a las mujeres políticas, pero podría hablarse también de las escritoras. En aquellos años todas las escritoras empezaron en una revista *Vindicación Feminista*, y poco a poco fueron entrando en los grandes medios de comunicación. Antes eran chicas rabiosas contra el sistema, pero ahora ya no rabian porque se han situado¹⁶⁰.

158 Carmen Alcalde a témoigné de son parcours professionnel comme journaliste dans son dernier livre : ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza. La desgracia de ser periodista*, op. cit.

159 CRIADO, Azucena, « La prensa feminista, espejo de la crisis del movimiento », op. cit.

160 Entretien avec Lidia Falcón. RIGALT, Carmen.

Disponible en ligne: <https://www.elmundo.es/larevista/num199/textos/mujeres.html>

Cet extrait d'entretien avec Lidia Falcón est en effet très édifiant sur l'auto perception de l'héritage du féminisme. Si l'on s'en tient à ses propos, Lidia Falcón est la seule dépositaire d'un féminisme incorruptible et authentique.

8.3.2. LA MÉMOIRE DE *VINDICACIÓN* APRÈS SA DISPARITION

En avril 2008, le « Museu d'Història de Catalunya » à Barcelone, propose l'exposition intitulée « Dones : Camins de llibertat », organisée par Mary Nash, professeure émérite de l'Université de Barcelone sur le mouvement féministe dont une partie évoque l'histoire de *Vindicación*. Quelques jours après son inauguration, Lidia Falcón publie un article dans *El Periódico* intitulé « Memoria feminista ». Elle manifeste son étonnement voire son insatisfaction pour le peu d'espace accordé à la revue *Vindicación*, aucun au PFE, signale-elle, au profit d'autres initiatives telles que la librairie La Sal ou le centre Ca la dona¹⁶¹. C'est à la suite de l'article de Lidia Falcón que presque pour la toute première fois Carmen Alcalde, éloignée des médias depuis longtemps, sort de sa réserve. Elle écrit alors une réponse dans le même journal, intitulée « En honor a la verdad » pour exprimer son point de vue et donner sa version sur ce qui fut pour elle le projet de *Vindicación* :

Verás, **Lidia**, contemos de verdad la verdad. Es cierto que *Vindicación Feminista* nació gracias al esfuerzo tan duro e incommensurable de las dos. Tú andabas buscando créditos en cada banco de todas las esquinas, siempre, y todo hay que aclararlo y restituirlo, gracias a los avales de tantas compañeras implicadas en el proyecto a quienes, por cierto, nunca les pudimos devolver ni un duro.

Y, COMO TÚ, yo también anduve, por mi parte, pidiendo la inteligencia, la profesionalidad, su bagaje cultural, de tantas buenas escritoras – ya famosas en aquellos tiempos – sabiendo que sin su apoyo, sin su participación ideológica y cultural y sabia, ni con toda la gran ilusión del mundo hubiéramos podido ni crear la cabecera de la revista. Llevo años, tantos años, asombrada por tu rapto persistente del protagonismo de *Vindicación* que ya casi no me incumbe ni me sorprende. Pero también, como tú dices, a veces resulta demasiado “largo estar callada”. De repente, me siento dispuesta a intervenir en tu monólogo sobre lo de “*Vindicación* soy yo” para recordarte, a ti y a tus biógrafas y entrevistadoras incondicionales, que este liderazgo que afirmas tener en la revista, no te corresponde del todo.

161 L'article fut publié dans son blog. FALCÓN, Lidia, « Memorias Feministas ». <http://www.laotrapagina.com/articulo-222.html>
Consulté le 19/07/2017.

Recordarte que aquella gran revista llamada Vindicación Feminista – predecesora de todos los movimientos feministas que brotaron en la década de los 70 – no la hiciste tú, compañera, ni por supuesto yo tampoco. Tenemos que ser decentes y reconocer de una vez por todas aquella larga lista de un equipo entregado, sin el cual ni tú ni yo no habríamos sido nada. [...]

Y esta es la única verdad. Y es que, ahora mismo, en Barcelona, al final del recorrido por la interesante *Exposició de Dones*, en el Museo de Historia, organizado por el Institut de la Dona, te veo a ti, retratada como autora indiscutible de *Vindicación*. A ti, plenipotenciaria y a ninguna otra de todas las demás. [...] Ya sé que de ello tú no eres la responsable directa [...] Pero es que también es cierto que en otros ensayos y en otros artículos sobre ti, y en tus apariciones en los programas de televisión y de radio, solo prevaleces tú como impulsora única de aquel hermoso y valiente proyecto. [...] Por supuesto, no abandonaste la finca sin nada : en el bolsillo guardaste mi frase más querida (“poder y libertad”) y con ella seguirías tu nueva andadura. Nada menos que la cabecera de tu próxima revista y que Dios guarde por muchos años. [...] ¹⁶².

Cette longue lettre est très intéressante pour plusieurs raisons. Tout d’abord, parce qu’elle montre le ressenti de Carmen Alcalde, qui ne s’était jusqu’à présent pas encore prononcée sur la revue après sa disparition. Elle se dit lassée de ce qu’elle considère comme une « réappropriation de la mémoire de la revue » et elle évoque plusieurs facteurs qui vont dans ce sens : mémoires, apparition télé, articles ou encore travaux sur la revue (il n’est pas difficile de voir une allusion au travail de María Ángeles Larumbe). D’autre part, car la lettre met au centre la question de l’enjeu de la récupération de la mémoire de la revue. Enfin, un autre élément qui nous semble important de signaler concernant la mémoire de *Vindicación*, la question de la maison d’édition. Créée en 1977 par Carmen Alcalde et Lidia Falcón, après la disparition de *Vindicación*, Ediciones de Feminismo S.A. est gérée exclusivement par Lidia Falcón qui la rebaptise avec le nom de l’ancienne revue. *Vindicación Feminista Publicaciones* est chargée désormais de publier, entre autres, la revue *Poder y Libertad*. Le nouveau nom de la maison d’édition continue ainsi à réactualiser la mémoire de *Vindicación* à travers les nouveaux projets éditoriaux en rapport cette-fois ci qu’avec Lidia Falcón.

En ce sens, nous pourrions lire ce processus d’identification avec telle ou telle figure à la lumière de la notion de « régime de visibilité » utilisée par Christine Bard pour comprendre « les très fortes inégalités entre féministes pour tout ce qui concerne leur notoriété, leur postérité, la connaissance de leur vie, la préservation de sources les concernant¹⁶³ ». Comme le signale l’historienne française, la notion de « régime de visibilité » agit dans le temps : du vivant des personnes, et après leur mort. L’accès aux médias, l’insertion dans les réseaux dynamiques, la nature de l’engagement, la coloration politique des auteures, tous ces facteurs vont expli-

162 ALCALDE, Carmen, « En honor a la verdad », *El Periódico*, 15 juin 2008. <https://www.elperiodico.com/es/opinion/20080615/en-honor-a-la-verdad-53559>

163 BARD, Christine, « Écrire l’histoire des féministes : bilan et perspectives », dans BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la Deuxième Vague*, op. cit., p. 16.

quer pourquoi l'une et pas l'autre échappe à l'anonymat. De surcroît, ce sont en général les figures les plus notoires qui ont plutôt recours aux livres d'entretiens et aux mémoires¹⁶⁴.

En effet, cette notion peut nous aider à comprendre les enjeux liés à la récupération de la mémoire de *Vindicación* et les décalages entre les récits des fondatrices, et les facteurs qui expliquent aussi pourquoi c'est Lidia Falcón et non Carmen Alcalde que l'on identifie à la revue. En ce sens, il nous semble que Lidia Falcón correspond à ces figures de « survisibilité » dont parle Christine Bard, parce qu'elles ont eu plus d'accès aux médias, parce qu'elles ont eu plus d'envie de transmettre, de témoigner ou encore, parce qu'elles étaient dans des réseaux plus dynamiques. Il s'agit aussi de celles qui ont exercé un leadership militant, comme c'était le cas de Lidia Falcón. En effet, si l'on regarde la trajectoire de Lidia Falcón, force est de constater qu'après l'aventure de *Vindicación* Lidia Falcón a continué et continue de nourrir le débat féministe actuel depuis plusieurs tribunes (la presse, internet, apparitions à la télévision ou encore militantisme au sein du PFE, depuis 2015 rallié au parti *Izquierda Unida*). En revanche, Carmen Alcalde, quant à elle, s'est montrée beaucoup plus discrète et moins loquace. C'est le cas également d'autres collaboratrices « star » de l'équipe rédactionnelle : Ana Moix, Marta Pessarrodona, Montserrat Roig ou encore Antonina Rodrigo qui se sont très peu exprimées sur leur collaboration à la revue. Leurs témoignages sont en effet très rares.

Le travail de la professeure María Ángeles Larumbe se présente aussi comme un élément central dans le processus de récupération de l'héritage de la revue. Ses recherches sur l'origine du Parti féministe Espagnol analysant la période de la transition dont elle consacre une partie à la revue *Vindicación Feminista*, puis la numérisation de tous les numéros de la revue ont indéniablement contribué à faciliter son accès, et par conséquent son étude, mais aussi à attribuer la publication à Lidia Falcón. D'ailleurs, l'épilogue du livre *Vindicación Feminista : Una voz colectiva, una historia propia. Antología facsímil de textos* est écrit par Lidia Falcón qui fut d'ailleurs la directrice de la thèse de Maria Angeles Larumbe. Ce qui nous amène à nous demander si la thèse ne serait pas un peu complaisante vis-à-vis de sa directrice. Enfin, il nous semble pertinent de signaler un troisième élément qui peut contribuer à conserver ou transmettre davantage une mémoire plutôt qu'une autre. Nous faisons référence aux archives ou fonds personnels ou ceux émanant des associations qui sont conservés et catalogués par une institution et qui sont de fait la base du travail de recherche. Transmis en 2012 par Lidia Falcón aux Archives Nationales de la Catalogne à Sant Cugat, les fonds personnels de l'avocate puis les fonds sur le PFE et le Club *Vindicación Feminista*, dont une partie sur *Vindicación*, sont alors essentiels pour conserver et transmettre entre outre la mémoire de la revue mais, ceux-ci favorisent également l'identification de l'histoire de la revue à celle de la donatrice.

164 *Idem.*

ÉPILOGUE

LES NAUFRAGÉES DE LA RÉVOLUTION FÉMINISTE

Dans son livre *El mono del desencanto. Una crítica cultural de la transición española (1973-1993)*, Teresa Vilarós analyse à partir des *cultural studies* les effets provoqués par le «mono¹» (le manque d'une substance addictive) du «désenchantement» qu'elle définit comme le «terme que l'on applique à l'effet particulier politico-culturel provoqué en Espagne, plutôt que par le passage de la transition vers un régime démocratique-libéral, pour le fait même de la fin de la dictature franquiste²». Ceci concerne une génération : celle qui s'était engagée pour la chute de la dictature et/ou la transformation totale de la société, jusqu'en 1993, année de la signature du traité de Maastricht et moment où l'Espagne après les célébrations olympiques de 1992 semble avoir définitivement secoué son «vergonzoso pasado español³». Les analyses de Teresa Vilarós trouvent aujourd'hui leur prolongement dans les travaux autour de la dénommée «Culture de la Transition⁴» qui analysent le rôle joué par les «mandarins» de la culture dans l'acceptation voire la consolidation du modèle de consensus à travers leurs productions culturelles.

1 Teresa Vilarós définit le «mono» comme «el síndrome de abstinencia : el conjunto de efectos ocasionados por la retirada de algo que nos invadió para comer lo que teníamos, pero que, haciéndolo, nos incorporó, nos hizo o nos rehizo como cuerpos para quienes la ilusión de autonomía, de sutura, de suficiencia, sería ya para siempre imposible», VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto...*, *op. cit.*, p. 22.

2 «el término aplicado al peculiar efecto político-cultural causado en España, más que por la transición a un régimen democrático-liberal, por el mismo hecho del fin de la dictadura franquista», *Ibid.*, p. 23. Nous traduisons.

3 *Ibid.*, p. 241.

4 MARTÍNEZ, Guillem (ed.), *CT o la Cultura de la Transición. Crítica a 35 años de cultura española*, Barcelona, Debolsillo, 2012.

Pour Teresa Vilarós, Lidia Falcón fait partie de cette génération du « désenchantement », « celle qui s'est impliquée directement dans le militantisme politique de gauche, en l'occurrence féministe, et qui durant la transition a subi aussi en son corps la grande absence, l'énorme manque contaminant les vieux comme les plus jeunes⁵ ». Toutefois, signale Vilarós, ce désenchantement ne doit pas être confondu avec « passivité » ou « *pasotismo* ». Elle s'appuie sur le travail du philosophe italien Paolo Virno sur le mouvement de désenchantement dans les « géographies du sud⁶ » (Italie, Espagne) qui avait un sens politique fort et qui n'était pas lié à cette sorte d'indifférence qui semble gagner les générations plus jeunes. Dans le cas de Lidia Falcón, l'une des « désenchantées » mentionnées dans le livre de Vilarós, la déception n'a pas conduit à une paralysie mais, en revanche, comme nous l'avons mentionné, à une continuité de son engagement par le biais du parti féministe espagnol. Or, nous croyons que les propos de Lidia Falcón sur cette période doivent être contextualisés et analysés à partir d'un sentiment que nous avons appelé de déception « accumulative » voire « transgénérationnelle ». La déception dont fait preuve Lidia Falcón est à notre sens une déception de longue date transmise de génération en génération puisque s'expriment à travers elle les échecs et les déceptions des femmes et des hommes de sa famille qui l'ont précédée et qui parcourent l'histoire de l'Espagne du XX^e siècle (l'implosion des illusions suscitée par la Seconde République, la défaite républicaine, la longue survie de la dictature ou le modèle adopté de transition « négociée »).

Comme le signale Allison Taillot aussi à propos de l'entreprise de récupération de Lidia Falcón, la volonté de rendre justice à une génération de femmes dont celles de sa famille et de s'insérer dans une généalogie de lutte féministe, dans un féminisme de la première vague, est indéniablement lié à cette « déception » dont nous parlons au début de ces lignes et au fait que la tendance radicale qu'elle incarne n'a pas obtenu le succès escompté, notamment après la transition⁷. Cette notion de justice et de regain féministe parcourt comme un fil conducteur ses livres de mémoires, ses essais tout comme ses romans. *Los hijos de los vencidos* dont le titre est déjà très évocateur de l'impact de la défaite républicaine dans la vie des générations postérieures, en est une excellente illustration. Mais l'œuvre de Lidia Falcón est aussi l'œuvre de la « déception » voire du « ressentiment » ; qu'il s'agisse de ses travaux plus théoriques ou de fictions, des romans ou des pièces de théâtres. Pour Linda G. Levine, les personnages de fiction créés par Lidia Falcón représentent en fait des « naufragées »

5 « aquella implicada directamente en una militancia política de izquierdas, feminista en su caso, [que] durante la transición sufrió también en su cuerpo la gran ausencia, el mono descomunal que enganchó a viejos y a jóvenes », VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto...*, *op. cit.*, p. 102. Nous traduisons.

6 VIRNO, Paolo, *Opportunisme, cynisme et peur « ambivalence du désenchantement »* suivi de « Les labyrinthes de la langue », Paris, Éditions de l'éclat, 1991.

7 TAILLON, Allison, « De Carlota O'Neill à Lidia Falcón », *op. cit.*, p. 57.

de la révolution féministe qui parcourent comme des fantômes les romans de l'avocate⁸. Ainsi, les différents personnages qui défilent dans leurs pages représentent les portraits des « archétypes » des femmes qui ont peuplé le XX^e siècle : les « idiots », celles qui ont été en prison, celles qui ont subi des tortures, des trahisons, des chagrins d'amour⁹, celles qui s'érigent en voix critique, celles censées « réécrire l'histoire¹⁰ » de la gauche, en l'occurrence, du mouvement féministe mais qui représentent à bien des égards des alter-egos de l'avocate.

Il nous semble probable que cette déception « accumulative » ait provoqué sur le long terme une sorte de « ressentiment » voire de sentiment d'injustice. Le titre du chapitre du livre *El alboroto español*, publié en 1984 et écrit juste après l'arrivée au pouvoir du parti socialiste espagnol (PSOE) – dans lequel Lidia Falcón cherche, comme mentionné au début, à rendre compte des « transformaciones ocurridas en España [...] a raíz del nuevo gobierno socialista¹¹ » –, ne peut être plus édifiant sur le sentiment qui nourrit voire aveugle dans une certaine façon l'interprétation qu'elle fait du mouvement féministe des années 1970. En effet, elle écrit : « La envidia, patrimonio nacional o de cómo el feminismo español sigue existiendo sólo para fastidiarme¹² » et revient de nouveau comme un « reflux » intermittent sur la crise de *Vindicación* et sur le manque de solidarité lorsqu'elle et Carmen Alcalde ont demandé de l'aide aux groupes féministes et aux partis.

Mais une deuxième question que nous pouvons nous poser est celle de l'impact que ce « désenchantement », se profilant dès la fin de l'aventure de *Vindicación* et qui s'accroît au début des années 1980, a eu sur le regard qu'elle a porté sur notre objet d'étude, c'est-à-dire, sur l'ensemble du mouvement féministe des années 1970 et en particulier sur la revue *Vindicación Feminista*. De ce fait, il nous semble très probable que la vision de Lidia

8 GOULD LEVINE, Linda, « Los postmodernos de Lidia Falcón », *Poder y Libertad*, n° 24, 1994, p. 43, cité dans VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto...*, op. cit., p. 102.

9 En ce sens, les nombreux romans de Lidia Falcón sont un dialogue constant entre réalité et fiction, où les personnages féminins sont souvent des alter-egos de Lidia Falcón. Il n'est pas difficile de voir les échos de sa propre histoire et de celle d'Eliseo Bayo, son compagnon pendant 20 ans, par exemple, dans le roman *Camino sin retorno*. Le roman décrit les événements les plus marquants des dix dernières années entre la fin du régime franquiste et la transition mais aussi la relation d'Elisa qui a été en prison durant le franquisme, avec Arnau. Dans le roman, comme dans la vraie relation entre Lidia Falcón et Eliseo Bayo, Arnau quitte Elisa pour une collègue : « de pronto un día, quince años después, concluida la dictadura, liberados de la prisión y amnistiado los procesos, cuando comenzaba a situarse profesionalmente y ya habían podido alquilar una casa decente y amueblarla con gusto, decidió que estaba enamorado de su compañera de trabajo, y que se iba con ella. Sin más », FALCÓN, Lidia, *Camino sin retorno*, Barcelona, Anthropos Editorial, 1992, p. 95-96.

10 Comme nous l'avons signalé, Lidia Falcón aspire à devenir une sorte de voix, de conscience à l'intérieur du communisme qui porte un véritable regard critique sur l'évolution idéologique du PCE comme elle avait essayé de le faire avec le journal *La verdad*. Nous voyons cela surtout dans son livre de mémoires politiques mais aussi dans ses romans, notamment dans *Ejecución sumaria*, roman dont l'action se déroule en 1974. L'une des protagonistes, Marcela s'érige comme la survivante d'une mémoire, personnage dans lequel nous pouvons voir un certain alter-ego de Falcón. FALCÓN, Lidia, *Ejecución sumaria*, Madrid, El viejo Topo, 2013.

11 FALCÓN, Lidia, *El alboroto español*, op. cit., p. 7.

12 Le chapitre court les pages 239-261.

Falcón et ses témoignages après la disparition de *Vindicación* teintés de « déception » voir de « ressentiment » aient contribué à renforcer l'idée de crise et d'inaction au sein du mouvement féministe en se présentant comme le dernier bastion du féminisme radical, la seule survivante de la vieille garde féministe¹³. Ceci a contribué, selon nous, à éclipser d'autres groupes qui ont continué à se battre d'une autre manière sans s'intégrer dans les institutions comme le féminisme indépendant ou le féminisme autonome lesbien. De même, nous pouvons nous demander dans quelle mesure ce « désenchantement » qui s'est manifesté dans les années 1980 imprègne encore aujourd'hui notre vision du féminisme de cette époque.

13 Pour appuyer cette réflexion, nous pouvons citer la littérature féministe critique des années 1980, comme la revue féministe lesbienne *Unas cuantas cosas*. Dans la section « Retablo », un commentaire humoristique accompagne un extrait d'une interview de Lidia Falcón :

« Lidia Falcón se cree la única feminista de la antigua lucha : “ ¿Eres la líder de las feministas españolas ?- Soy la única de la antigua lucha. La que ha tenido el mérito de haber permanecido con la misma postura, sosteniendo las mismas reivindicaciones e incluso ampliándolas [...]” », *Unas cuantas cosas*, [ca. 1985], Fonds-Biblioteca de Mujeres de Madrid, Museo del Traje.

CONCLUSION DE LA QUATRIÈME PARTIE

La qualité de *Vindicación Feminista*, son intérêt pour les combats des femmes dans le monde, les pages consacrées à informer sur les mouvements féministes étrangers, allant de pair avec sa vision du féministe comme mouvement universaliste et transnational fondé sur l'existence d'une oppression commune, est nourri par les contacts que la revue établit avec d'autres revues homologues. En outre, la question anti-franquiste sert de catalyseur à une mobilisation internationale fondamentale. En fait, si la mobilisation pour la libération de Lidia Falcón est si forte c'est aussi, au-delà de sa renommée, parce qu'elle s'inscrit dans un mouvement de solidarité internationale plus vaste visant à dénoncer la seule dictature qui persiste en Europe après la chute de Salazar au Portugal. Cela dit, si la solidarité « anti-franquiste » est le point de départ des actions, l'attention est vite déplacée vers les luttes féministes à proprement parler comme en témoigne l'amitié avec Des Femmes et avec les féministes américaines.

Enfin, il faut attendre l'année 1977 après plusieurs tentatives, la première avant même la mort de Franco, pour que le rêve d'Internationale Féministe devienne une réalité. Le projet a pourtant une courte vie ; les crises surtout au sein du parti précurseur, le Parti féministe unifié français, vont vite faire éclater le rêve de l'union politique de toutes les femmes, mais les liens établis vont perdurer malgré la disparition de l'Internationale. En Espagne, la crise au sein des Collectifs Féministes de Barcelone va faire émerger des désaccords et des tensions jusque-là plus ou moins souterrains. Cette crise est suivie d'une autre qui aboutit quelques semaines plus tard à l'expulsion de trois militantes du Collectif Féministe de Barcelone mais aussi collaboratrices de *Vindicación Feminista* dont Lidia Falcón. Les réactions et les conséquences de l'expulsion dépassent le cadre du collectif, et impactent la revue. Bientôt *Vindicación* devra se défendre des accusations remettant en question son impartialité. Dès lors, des méfiances et des critiques adressées à la revue vont naître mettant en lumière des tensions au sein de la revue. Mais c'est surtout la crise économique qui conduit la publication à sa perte, incapable d'augmenter le nombre d'abonnements nécessaires à sa survie. Si l'année 1978 marque la fin de la publication régulière de la revue,

à la fin de l'année 1979 *Vindicación* ferme définitivement ses portes laissant chez les fondatrices un sentiment amer. Toutefois, l'engagement féministe de Lidia Falcón se poursuit avec la création, la même année que la disparition de la revue, du Parti Féministe d'Espagne qui représente l'aboutissement du travail intellectuel et militant de l'avocate depuis le début des années 1970. Les liens établis avec d'autres collectifs féministes étrangers se révèlent alors très utiles pour la diffusion des thèses du PFE et inspirent à leur tour la formation d'autres partis en Europe et en Amérique.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'objectif initial de ce travail était d'étudier la revue *Vindicación Feminista* et le féminisme radical à travers ses pages. La grande qualité esthétique et graphique mais aussi la richesse et la complexité de son discours ont attiré notre attention. Ainsi, nous avons voulu comprendre les raisons de l'existence d'un produit culturel féministe aussi abouti, et qui a vu le jour seulement quelques mois après la disparition de Franco. Si la plupart des revues féministes de l'époque en Espagne et à l'étranger sont très éphémères et leur fabrication très « artisanale », *Vindicación* se démarque par sa durée et la richesse de son contenu. De fait, la plupart des travaux concernant *Vindicación Feminista* se contentaient de mettre en lumière la qualité professionnelle de l'équipe de rédaction, mais il nous a semblé qu'aucun n'expliquait les raisons de cette collaboration qui semblait aller de soi. Nous partions de l'hypothèse générale que l'éclosion du mouvement féministe et la multiplicité des groupes de femmes qui étaient nés après la mort de Franco a été rendu possible grâce à un long travail préalable tant au niveau théorique que politique (sur le terrain) d'analyse de la situation des femmes dans la société. Mais, d'autre part, la richesse des réflexions dont fait preuve le courant féministe radical et en particulier *Vindicación Feminista* ne pouvait se comprendre que grâce à l'introduction des écrits féministes étrangers. Ainsi, nous avons émis l'hypothèse selon laquelle le mouvement féministe espagnol, en dépit des circonstances historiques particulières qu'avait connues l'Espagne, après quarante années de franquisme et d'isolement, devait faire partie d'un mouvement plus vaste qui dépassait le cadre national, et que la richesse de la pensée féministe se nourrissait alors de ces influences. Pour ce faire, nous nous sommes proposé de suivre deux axes de recherche : un axe chronologique en élargissant la période étudiée des années 1960 jusqu'au début des années 1980, et un axe transnational nous permettant d'éclaircir les liens, les contacts et les initiatives mis en place par les Collectifs Féministes espagnols et par certains collectifs étrangers.

Dans les années soixante, apparaît une série d'initiatives culturelles qui se développent dans le contexte de guerre froide, laquelle place l'Espagne du côté du bloc occidental. L'intégration dans le contexte international force le régime à entreprendre une « timide » libéralisation. En Catalogne, des maisons d'édition, certaines proches de la dénommée « gauche divine » telles que Edicions 62, Lumen, ou Seix Barral, sont apparues. Elles incarnent avec les revues et d'autres espaces – dont l'université – des « espaces de liberté » où profitant des failles de la nouvelle législation, notamment en matière de publication, des livres sur la situation des femmes sont publiés et des ouvrages étrangers tels que *Le deuxième sexe* ou *La Mystique de la féminité* sont traduits. Par ailleurs, certains personnages se détachent. C'est le cas de Maria Aurèlia Capmany ou de Maria Campo Alange dont la pensée féministe se nourrit d'une tradition libérale dont elles sont tributaires et qui se réactualise eu égard aux mutations que connaît la société espagnole durant cette période. C'est pourquoi il nous a semblé important de consacrer à leurs travaux respectifs un espace dans cette thèse.

Les années soixante représentent aussi une période favorable au lien intergénérationnel entre différentes générations de féministes. Le numéro spécial de *Cuadernos para el Diálogo* publié en 1965 est une illustration de ce dialogue intergénérationnel. D'autres espaces, comme la Section des Droits des Femmes de l'Association des Amis de l'ONU, permettent aussi de mettre en contact des femmes issues de milieux différents. Si jusqu'à présent le paradigme pour comprendre la résurgence du féminisme dans les années 1960 avait été divisé, entre d'un côté le MDM qui aurait mobilisé les femmes ouvrières et les femmes des quartiers et, de l'autre les intellectuelles parmi lesquelles Maria Aurèlia Capmany ou Lidia Falcón, nous nous proposons de voir ces lieux comme des espaces d'échange et de débat entre féministes et militantes venues d'horizons divers. D'autres lieux, dans une moindre mesure, sont également volontiers mis à disposition des féministes pour y accueillir l'organisation de débats et de rencontres de groupes de femmes et/ou féministes. C'est le cas du *Colegio de abogados* de Barcelone ou du *Colegio de Arquitectos* de la même ville. De même, certaines associations telles que l'*Asociación española de Mujeres Universitarias* (AEMU) ont fonctionné comme des « organisations dormantes » assurant la continuité de l'engagement entre plusieurs générations. Ainsi, par exemple, au tournant des années 1960, l'AEMU, qui avait failli disparaître après la guerre civile, a intégré de nouvelles militantes telles que Charo Emma ou Jimena Alonso redonnant un nouvel élan à l'organisation. C'est aussi l'AEMU qui a apporté son soutien logistique pour la préparation du congrès international féministe censé avoir lieu en novembre 1974.

Ce regard sur les années soixante nous a permis également de mesurer l'importance des initiatives antérieures à la mise en œuvre de *Vindicación*. Si cette dernière constitue pour Lidia Falcón et Carmen Alcalde l'un de leurs projets éditoriaux les plus ambitieux, leurs travaux respectifs commencent, eux, à s'articuler bien avant la revue, comme en témoignent

leurs premières publications dès la deuxième moitié des années soixante. L'hebdomadaire *Presència*, situé à la croisée des initiatives anti-franquistes et catalanes, comme *Serra d'Or*, *Canigó*, ou un peu plus tard *Oriflama*, semble constituer tout particulièrement le point de départ central pour les collaborations de *Vindicación*.

La qualité tout comme la richesse de *Vindicación Feminista* en tant que produit culturel se perçoit entre autres à travers la multiplicité des thèmes abordés, les analyses approfondies et la variété des points de vue. C'est la critique culturelle qui se démarque et qui constitue l'un des sujets centraux de la revue. L'importance accordée à la culture dans les pages de *Vindicación* peut se lire à la lumière de la sensibilité du groupe de collaboratrices lié à la « gauche divine » et au monde intellectuel catalan, tout comme à la place de plus en plus importante des intellectuels dans la société. Mais, elle peut aussi être interprétée comme l'élaboration très précoce d'une réflexion sur la place des femmes dans le milieu culturel et dans les productions artistiques, en réfléchissant aux causes contribuant à l'exclusion voire à l'invisibilité des femmes dans ce milieu. *Vindicación* touche aussi à des sujets qui, dans de nombreux cas, ne seront abordés par le mouvement féministe ou émergeront dans le débat public que bien des années plus tard tels que l'imbrication des rapports sociaux analysant en même temps différents facteurs d'oppression comme la race, la classe ou le sexe, la mise en évidence de la culture qui émerge dans la transition, la dénonciation des stéréotypes de genre liée notamment à la question de l'éclosion de l'industrie pornographique, ou encore la question des vols d'enfants durant la dictature. Ainsi, par exemple, *Vindicación Feminista* s'érige comme l'une des premières voix à dénoncer la disparition d'enfants dans les institutions franquistes. Cela est d'ailleurs très révélateur du secret qui entoure ce dernier sujet. En effet, le numéro 15 abordant cette question et dénonçant le *Patronato*, est le seul qui sera mis en séquestre pour diffamation à l'égard de cette institution. Une dénonciation que Carmen Alcalde a commencée dans les pages de *Destino* dix ans plus tôt et sur laquelle elle revient de façon récurrente. Il en va de même pour un autre sujet central du féminisme radical et de *Vindicación Feminista* en particulier : la sexualité.

Lidia Falcón avait débuté ses premiers travaux dans les années 1960. Frappée par les études de Kinsey sur la sexualité humaine, elle décide avec Eliseo Bayo d'entreprendre une étude semblable en Espagne. L'intérêt pour la sexualité, qui a occupé une grande partie du temps de l'avocate, permet aussi de renouer avec différentes traditions féministes. De fait, le discours sur la sexualité s'est construit au croisement de multiples influences. Ainsi, la sexualité peut être assimilée à une tradition féministe espagnole dont font partie les écrits de Hildergart Rodríguez ou des anarchistes sur le contrôle de la natalité puis les travaux du médecin Serrano Vicens sur la sexualité féminine auxquelles s'ajoutent au début des années 1960 les travaux de Kinsey ou Master et Johnson. C'est au tournant de cette décennie que les premiers écrits de la pensée radicale viennent alors nourrir et compléter l'élaboration d'un discours

sur la sexualité. Ils s'intéressent particulièrement à la dimension politique de la sexualité et aux rapports de pouvoir dans les relations sexuelles hétérosexuelles tout en soulignant la construction sociale du désir, ce qui entraîne par la suite la remise en question de l'hétérosexualité.

Par ailleurs, c'est la critique des violences sexuelles qui constitue l'un des engagements les plus forts de *Vindicación* comme l'attestent certaines rubriques telles que « Vómitos de antaño » et les reportages et tables rondes sur les viols et les agressions sexuelles que subissent les femmes presque au quotidien. Mais, c'est notamment dans la dénonciation et l'analyse de la violence de genre comme un problème structurel, analyse qui prend en compte les violences politiques de la dictature, que la pensée de *Vindicación Feminista* se rattache d'une façon plus évidente à la pensée radicale, en particulier aux travaux de Kate Millet ou Shulamith Firestone aux Etats-Unis ou à ceux du MLF en France. En outre, cet intérêt à la sexualité qui démarre chez Lidia Falcón avec l'étude de la sexualité masculine est aussi en lien avec une réflexion sur la construction des rôles de genre qui est également perçue dans la revue et notamment chez certaines collaboratrices. Nous trouvons alors une réflexion très précoce sur la construction de la masculinité et les valeurs qui en découlent (la force, la violence, la réussite, la performance sexuelle, etc.), sur la difficulté des hommes à percevoir d'abord leurs privilèges puis à y renoncer, et sur le thème de la pornographie, sa socialisation de genre et la brutalisation dans les relations entre les sexes. Toutefois, les lettres des lecteurs (réelles ? fictives ?) montrent des modèles d'hommes qui ne correspondent pas aux modèles de masculinité « hégémonique ». Ils expriment leur solidarité envers les luttes des femmes, se disent prêts à remettre en questions leurs privilèges ou encore se présentent comme des « compagnons de route¹ » des féministes. Lidia Falcón aborde également des problèmes qui seront plus tard au cœur des débats, notamment la question de la prostitution et de l'anti-pornographie ou plus récemment, le sujet des mères porteuses dont Lidia Falcón fait déjà référence dans *La razón feminista*.

Egalement, *Vindicación Feminista* se dresse comme l'une des premières voix à revendiquer l'héritage républicain et à essayer de reconstruire une généalogie féministe espagnole à travers ses articles. Cela s'explique entre autres par la composante biographique des collaboratrices et par le parti pris par Lidia Falcón qui fera de la revendication de la République un de ses principaux chevaux de bataille, ce qui l'amène parfois à entrer en contradiction avec ses propres propos (elle défend le soutien politique à l'Unió de Republicans de Catalunya tout en refusant la participation ou l'alliance avec d'autres groupes politiques). Cette question sur la revendication de l'héritage républicain est d'autant plus importante car, comme le sou-

¹ JACQUEMART, Alban, *Les hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable*, op. cit.

ligne Carles Santacana², les exigences d'une reprise républicaine de la part des intellectuels anti-franquistes deviennent de plus en plus inaudibles à la fin de la dictature et au début de la transition. On peut se demander en quoi *Vindicación* diffère en ce sens du ton général qui semble abonder chez les intellectuels des années 1970 et si les différences sont dues au fait que les femmes ont perdu beaucoup plus que les hommes dans l'instauration de la dictature, notamment leur autonomie en tant que citoyennes, condamnées à être sous l'autorité de leur père puis de leur mari. C'est pourquoi *Vindicación* ne cesse d'interpeller les femmes comme des sujets politiques actifs dans le processus politique et dans les mouvements sociaux. D'où l'importance pour *Vindicación* d'encourager les femmes à passer à l'action et de mettre à l'honneur celles qui le font. *Vindicación* ne se contente plus seulement de parler des « femmes » mais elle s'attache à traiter tous les sujets les concernant notamment : la politique nationale, l'international ou encore l'économie, appelant de la sorte les femmes à participer activement à la vie politique et à prendre en charge leur destin à travers le collectif. Or, cet objectif ne peut être atteint, aux yeux de la rédaction, que par la création de leurs propres structures politiques – des structures féministes – afin de prendre le pouvoir. Chemin faisant, c'est notamment le processus politique qui est passé au peigne fin. Mais, c'est surtout la façon dont il est examiné dans les pages de la rubrique « Iberia », qui attirent le plus de critiques, principalement en raison des articles de Lidia Falcón. Les lectrices se plaignent en effet de la place trop importante consacrée à la politique nationale, du fait qu'elle n'analyse pas les aspects féministes des programmes politiques ou encore du fait que Lidia Falcón s'en sert comme tribune d'opinion. Cependant, l'importance accordée à l'analyse de la politique nationale et à la stigmatisation de ses différents aspects – qui ne sont pas du goût de la revue – peut être aussi interprétée comme l'engagement de *Vindicación* en tant que « levier » à la construction de la nouvelle société. De fait, c'est notamment son analyse de la politique nationale qui nous a amené à considérer la revue comme un magazine anti-franquiste à proprement parler, en raison notamment de son contenu, du parcours de ses collaboratrices, tout comme des codes culturels qu'elle partage avec d'autres magazines de l'époque, à savoir : l'importance de l'humour, de la culture, de la politique internationale ou encore l'emploi d'un type de langage « détourné » hérité de la période franquiste, que l'on retrouve dans des revues telles que *Triunfo*, *Hermano Lobo* ou *Por Favor*. À notre connaissance, *Vindicación* n'avait jamais auparavant été considérée comme faisant partie de ce corpus de presse anti-franquiste, ce qui nous mène aussi à des considérations sur le manque d'attention prêté par l'historiographie aux produits culturels féministes ou élaborés par des femmes, toujours considérés comme « à part ».

C'est aussi grâce à ces considérations que nous avons pris conscience de l'importance de

2 SANTACANA, Carles, « Los intelectuales, entre revolución, democracia y consumo cultural en los años sesenta », *op. cit.*

la lutte anti-franquiste dans le contenu de la revue et surtout en tant que catalyseur de mobilisation internationale pour les victimes de la répression franquiste. En fait, l'étude de *Vindicación* nous a fait repenser certaines des hypothèses que nous avons avancées au début du travail. Nous avons émis l'hypothèse que le paradigme « anti-franquiste » utilisé pour interpréter l'émergence du mouvement féministe de la deuxième vague en Espagne avait contribué à laisser de côté sa dimension transnationale. Cependant, en analysant la dimension internationale et surtout les relations entre l'équipe de la revue et d'autres collectifs étrangers nous nous sommes aperçus que la matrice anti-antifranquiste était fondamentale pour comprendre l'intérêt et l'admiration suscités par les collectifs féministes et militants espagnol-e-s, en raison de leurs combats contre le Franquisme, lesquels ont mis l'Espagne au centre des mobilisations internationales contre les régimes autoritaires. Autrement dit, l'analyse de *Vindicación* en tant que projet éditorial et collectif nous a montré que le poids de l'anti-franquisme était plus grand que nous ne le pensions quand nous avons commencé cette thèse. Si la dictature franquiste a contribué à renforcer les spécificités structurelles de l'Espagne par rapport à l'Europe Occidentale, ce sont précisément les combats pour la faire tomber qui sont fondamentaux pour interpréter et comprendre l'intérêt des féministes étrangères par rapport aux féministes espagnoles, pour reconnecter l'Espagne au reste de l'Europe. À cet égard, nombreux sont les contacts recensés qui témoignent de l'admiration que suscitent les militantes anti-franquistes et féministes. Ainsi, Suzanne Blaise admire le développement théorique des féministes espagnoles beaucoup plus politisées que les Françaises, et le groupe Des Femmes saluent leur courage et leur héroïsme, elles s'intéressent notamment à leurs expériences carcérales. Les féministes américaines soulignent également leur admiration pour leurs combats féministes et les risques qu'elles prennent (celui de perdre leurs enfants quand elles se séparent ou celui d'aller en prison pour infidélité ou pour avoir utilisé une méthode contraceptive).

C'est d'ailleurs en étudiant les relations entre l'équipe de la revue et d'autres collectifs et figures étrangères que nous avons réalisé que certaines militantes féministes étrangères s'étaient engagées dans plusieurs causes : elles se sont d'abord engagées dans la lutte anti-franquiste puis dans la lutte féministe. C'est le cas, par exemple, de l'avocate Gisèle Halimi qui milite d'abord pour l'indépendance de l'Algérie dénonçant les tortures de l'Armée française. En Espagne, elle participe en tant qu'observatrice internationale au Procès de Burgos, puis se mobilise pour la défense des personnes arrêtées pour l'attentat de la rue Correos, notamment pour la libération d'Eva Forest et Lidia Falcón. Mais c'est aussi le cas d'Angela Davis, du groupe de Des femmes ou de la mobilisation de Barbara Probst Solomon.

Autrement dit, la composante anti-franquiste semble se confirmer mais elle se replace dans un contexte plus vaste. Elle entre alors en résonnance avec la situation et les combats internationaux, ce qui permet de complexifier le regard quant à la genèse et au déroulement du mouvement féministe en Espagne. De fait, le mouvement féministe du début des années 1970 nous est apparu comme étant à la fois une idéologie critique et un mouvement social doté d'un agenda propre mais dont les combats convergent et se nourrissent à certains moments d'autres luttes. C'est alors que les combats féministes peuvent être interprétés comme faisant partie d'un contexte plus général d'émergence de la « Nouvelle Gauche » dans le contexte de création de groupes politiques critiques des partis traditionnels et dans lequel s'inscrit la deuxième vague du féminisme. Cette dernière se replace donc dans un mouvement transnational qui cherche une transformation globale des structures existantes et dans lequel d'autres luttes (anticapitalistes, anticolonialistes, pro-civilistes, antiracistes, etc.) sont étroitement imbriquées. Toutefois, nous rejoignons ici les propos de Shulamith Firestone sur le caractère autonome du mouvement féministe car comme elle l'affirme « il serait faux de vouloir attribuer la résurgence du féminisme à la seule poussée d'autres mouvements et d'autres idées. Car même s'ils ont pu agir de catalyseur, le féminisme a en réalité acquis une force cyclique qui lui est propre³ ».

Ainsi, dans un contexte transnational, *Vindicación*, très portée sur l'international, fait écho aux grands combats menés pour le mouvement féministe au niveau international comme l'avortement, la capacité à disposer librement de son corps ou encore les combats contre les violences sexuelles. L'intérêt pour l'international se fait dans plusieurs buts : montrer sa solidarité avec les luttes des femmes dans le monde, se servir des combats de femmes d'autres pays comme miroir pour analyser les enjeux des femmes espagnoles ou encore servir d'intermédiaire entre collectifs à l'intérieur et à l'extérieur de l'Espagne afin de faciliter la constitution d'un réseau d'échanges et d'entraide.

En France, ce sont les Éditions Des Femmes qui ont également, dès l'origine, une forte vocation internationale. Elles jouent un rôle central dans la libération d'Eva Forest et de ses camarades détenues dans les prisons franquistes dont Lidia Falcón, puis elles soutiennent voire participent à la mise en place du projet éditorial catalan. De plus, dans le cas d'Antoinette Fouque nous avons émis l'hypothèse des ressemblances entre les deux figures au sein de leurs mouvements féministes respectifs ; elles vont être à l'origine de la création des groupes-clé du mouvement féministe de leur pays, vont partager une passion commune pour les projets éditoriaux, mais feront aussi l'objet de vives polémiques. Nous sommes face à des figures de « survisibilité », autrement dit des figures qui jouissent d'une grande notoriété mais dont le rôle est aussi très contesté. Dans un mouvement fondé sur des rapports d'égalité et de refus

3 FIRESTONE, Shulamith, *La Dialectique du sexe*, op. cit., p. 47.

de hiérarchisation, des figures comme Antoinette Fouque ou Lidia Falcón, sont parfois mises à mal car elles sont accusées de monopoliser la parole et d'aller à l'encontre des valeurs du mouvement.

Mais c'est avec Suzanne Blaise, fondatrice du Parti féministe français puis du Parti féministe unifié, que le rêve de construire une Internationale Féministe semble devenir réalité, bien que le projet ait une vie très courte. Un projet en lien direct avec la création des partis féministes, une idée qui mûrit dans la tête de Lidia Falcón depuis longtemps. C'est à la lumière du parcours de Lidia Falcón que nous avons pu interpréter le rôle joué par *Vindicación Feminista* dans le cheminement de la pensée *falconienne* et dans l'élaboration du corpus théorique du parti féministe. En effet, dès la fin des années 1960 Lidia Falcón cherche à élaborer un ensemble théorique de textes et d'analyses de la société (passée et présente) sur les origines de l'oppression des femmes, d'un point de vue féministe radical-matérialiste se servant entre autres des pages de *Vindicación Feminista*.

Pour finir, nous avons voulu aussi nous interroger sur la perception, passée et présente, de *Vindicación Feminista*. Régulièrement accusée d'être une revue élitiste liée au monde intellectuel catalan, la complexité de *Vindicación Feminista* réside aussi dans le fait que ce n'est pas seulement une revue issue de la « Gauche Divine », mais qu'elle fait aussi appel à de diverses collaboratrices venues de différents horizons, à commencer par Lidia Falcón. Le contenu de *Vindicación*, la couverture des luttes sociales, les reportages de fond, les tables rondes, les rubriques consacrées au lectorat attestent de la volonté de vouloir se rapprocher de la réalité de milliers de femmes (des travailleuses, des ouvrières, des paysannes, des femmes au foyer, etc.) et de se convertir en tribune ouverte pour toutes les tendances. Toutefois, si *Vindicación Feminista* essaie de maintenir un dialogue constant avec tout le mouvement féministe, les formes, le ton des articles, les éditoriaux vont parfois à l'encontre de cette volonté. En fait, *Vindicación* est plus ouverte que les critiques ne le disent, mais moins que l'équipe éditoriale ne l'aurait souhaité. Par ailleurs, plus on avance dans le temps et plus les articles de fond et les éditoriaux proposent des analyses qui manquent de nuance : la déception vis-à-vis du processus politique est aussi évidente que la déception envers le mouvement féministe et la persévérance sur la nécessité de s'organiser politiquement autour des partis politiques féministes. Or, l'un des principaux problèmes rencontrés par la revue réside dans la tension constante entre la volonté d'être cette tribune ouverte et les difficultés pour y parvenir, source de divergences entre deux groupes de collaboratrices. Nous sommes parties de l'hypothèse qu'au sein de *Vindicación* il y avait plusieurs tendances et que la revue a dû jongler dès ses débuts entre sa volonté d'être une plateforme ouverte à tous les courants et le fait qu'une partie des collaboratrices étaient militantes voire à l'origine des Collectifs Féministes. Organe d'expression de la branche radicale, média des Collectifs Féministes, notamment de celui Barcelone, revue de Lidia Falcón, porte-parole de la branche commu-

niste du féminisme, *Vindicación* se voit confrontée tout au long de sa publication à plusieurs perceptions. Or, comme, nous avons essayé de le présenter, la perception de la revue dans le paysage féministe n'est pas seulement le résultat du contenu de la revue et de sa ligne éditoriale mais des conflits qui entourent certaines de ses collaboratrices parmi lesquelles Lidia Falcón.

L'expulsion de trois militantes du Collectif Féministe de Barcelone, dont Lidia Falcón et Regina Bayo, va secouer le féminisme radical mais aussi *Vindicación* puisqu'il en va aussi du positionnement de la revue et de son équilibre instable pour garder son « indépendance » en tant que média. Cofondatrice de la revue, le rôle de Lidia Falcón semble, en réalité, lorsqu'on se penche de près sur le fonctionnement de l'équipe rédactionnelle, en second plan. Pourtant, l'image de Lidia Falcón s'impose comme étroitement liée à l'aventure mais surtout comme étant son projet personnel ; perception qui va s'accentuer après la disparition de la revue. C'est à cet instant que nous nous sommes demandé dans quelle mesure la renommée de Lidia mais aussi des polémiques qui l'entouraient pouvait impacter la revue. Ce qui nous a amené à formuler une nouvelle hypothèse qui semble se confirmer, à savoir : l'image de Lidia Falcón au sein du mouvement féministe (son autoritarisme, ses critiques vis-à-vis des féministes du « double militantisme », sa vision réductrice de ce qu'est une « vraie » féministe visant surtout les féministes du double militantisme, son tempérament, etc.) aura, malgré elle, un impact négatif sur la revue qui finit par coûter cher à la publication sur le long terme et qui ressort notamment lorsque la revue commence à sombrer et que les fondatrices font un appel à l'aide.

Bien que la revue ait été publiée sur un laps de temps assez court, sa perception change au fil du temps. Carmen Alcalde a joué en effet un rôle fondamental durant toute l'aventure, notamment en tant que pivot central de toutes les collaboratrices. Toutefois, son identification avec la revue semble se nuancer avec le temps, ce qui nous a amené à nous interroger sur les causes de ce changement de perception. Il nous a paru que la notion de régime de visibilité pouvait s'appliquer à la figure de Lidia Falcón afin de comprendre son identification presque exclusive avec la revue en raison de son parcours ultérieur.

Si *Vindicación Feminista* ferme ses portes notamment pour des raisons économiques (dettes, abonnements insuffisantes, chutes de ventes, etc.), sa disparition peut aussi être interprétée à la lumière d'une crise plus grande qui touche la presse militante en général au tournant des années 1980, période qui semble coïncider avec un reflux de la contestation, en l'occurrence, féministe. L'idée selon laquelle après 1979 le féminisme connut une importante crise qui entraîna presque sa disparition, excepté à l'intérieur des institutions, est de fait une lecture répandue dans l'historiographie du mouvement féministe. Si la fin de *Vindicación Feminista* semble coïncider avec un moment-clé du mouvement féministe, comme en témoignent les célèbres Journées de Grenade qui réunissent plus de 2 000 femmes en décembre 1979

venues faire un bilan sur les dernières années de luttes, il n'en demeure pas moins que nous avons voulu éviter de présenter les deux événements comme la conséquence l'un de l'autre. Au contraire, nous nuancerons cette affirmation qui provient en grande partie, à notre sens, d'un regard porté davantage sur les courants féministes de la double militance qui sont ceux ayant le plus intégré le féminisme dit « institutionnel » mais aussi d'un sentiment de « déception » qui gagne certaines de ses actrices dont Lidia Falcón. En Catalogne, par exemple, le mouvement féministe n'a cessé d'être très actif dans les années quatre-vingt avec des actrices qui ont participé aux combats de la décennie précédente auxquels se sont jointes de fil en aiguille de jeunes militantes, ainsi que de nouvelles problématiques qui occuperont une grande partie de l'agenda féministe au cours de la prochaine décennie comme : la question de la destruction de la planète et l'épuisement de ses ressources, l'antimilitarisme ou encore le mouvement anti-nucléaire⁴. Le regain des mobilisations pour la dépénalisation de l'avortement à l'occasion du procès des « onze de Bilbao » en 1979 montre bel et bien, d'une part, que le mouvement féministe, bien qu'hétérogène et parfois divisé, continue à faire cause commune, et, d'autre part, que les groupes féministes sont encore sur la brèche en faisant preuve de dynamisme et d'inventivité, comme le remarque la militante féministe Justa Montero⁵. Le même phénomène, signale Germán Labrador, se produit pour la jeunesse des années 1980, période qu'il dénomme les « años de la aguja », en rapport avec la recrudescence de l'héroïne, mais qui se caractérisent, notamment au début de la décennie, par leur vitalité et leur dynamisme⁶, bien que le phénomène de la « Movida » imprègne une vision beaucoup moins politisée de cette période. De même, au début des années 1980 avec l'arrivée au pouvoir du parti socialiste, l'Institut de la Femme, fraîchement créé, se montre prompt à écouter et à soutenir financièrement les initiatives de groupes féministes de toutes les tendances, preuve que l'Etat, autrefois oppresseur, s'érige désormais en garant des « droits » des femmes. L'éclosion de revues féministes dans les administrations régionales au début de la décennie – l'article déjà mentionné d'Azucena Criado en cite une quinzaine⁷ – atteste de cette étroite collaboration initiale. Des liens qui, à notre connaissance, n'ont pas encore été assez étudiés. En effet, une étude pourrait, par exemple, être entreprise, afin d'analyser la collaboration entre l'Institut de la Femme et le Parti féministe, collaboration soulignée par le fonds du parti féministe.

Du point de vue de l'écriture de l'histoire du mouvement féministe en Espagne, si nous nous sommes proposés de porter un regard « étendu » sur le mouvement féministe durant la transition commençant notre étude dans les années soixante afin d'éclairer ses origines,

4 Un reflet de l'émergence de ces nouvelles problématiques sont les communications présentées lors de la IV rencontre des féministes indépendants célébrée à Madrid en 1984. Voir par exemple la communication de Gretel Ammann, « Trabajo para un inicio de debate sobre : Pacifismo, antimilitarismo y feminismo alternativo », V Jornadas de Mujeres Independientes, Madrid, 1984, Fonds Biblioteca de Mujeres de Madrid, Museo del Traje.

5 MONTERO COROMINAS, Justa, « Las aspiraciones del movimiento feminista y la transición política », MARTÍNEZ TEN, Carmen *et. al.*, (ed.), *op. cit.*, p. 289.

6 LABRADOR, Germán, *Culpables por la literatura*, *op. cit.*, p. 566.

7 CRIADO, Azucena, « La prensa feminista, espejo de la crisis del movimiento », *op. cit.*

à l'autre extrême rares sont aussi les travaux qui s'aventurent dans les années 1980, comme si le début de cette décennie avait supposé une rupture totale avec les logiques de la période antérieure. Pour conclure, nous pouvons nous demander si le débordement des chronologies à l'autre extrême, suivant par exemple la chronologie établie par Teresa Vilarós dans *El mono del desencanto (1973-1993)*⁸ pourrait nous apporter aussi un éclairage sur les continuités et les mutations des mobilisations féministes. Ce qui revient aussi à repenser les chronologies – les flux et reflux des vagues sur lesquels nous avons démarré notre étude –, les facteurs qui les déterminent mais aussi la définition que l'on fait du féminisme, de ce que l'on exclut et de ce sur quoi on porte le regard.

Pour finir, à travers l'étude de la revue *Vindicación Feminista* et du féminisme radical espagnol, nous avons voulu inscrire notre recherche dans un renouveau historiographique sur la « Transition » qui cherche à mettre en lumière l'existence de subjectivités, cultures et politiques y compris féministes qui n'ont pas embrassé les logiques du consensus transitionnel, ce dernier ayant été mis à mal par ce renouveau épistémologique. Des perspectives critiques – dont certaines que nous avons déjà mentionnées comme les travaux de Germán Labrador ou de Brice Chamouveau – mettant en lumière les tensions et les batailles, tantôt symboliques tantôt physiques, au sein des « communautés » sociales qui habitent les années transitionnelles à l'issue desquelles, certaines d'entre elles finissent par être expulsées (ou s'auto-exclure) ou par ne pas être intégrées dans l'imaginaire politique post-transitionnel. Ce travail vise à contribuer de cette manière à repenser la vision de la période des années transitionnelles notamment à travers l'étude des mouvements sociaux, en l'occurrence, le mouvement féministe qui se voit aussi traversé par les mêmes tensions.

La crise économique déclenchée en 2008 et son impact social, la résurgence d'un mouvement de contestation intergénérationnel autour du mouvement 15-M, l'apparition de nouveaux partis puis la dynamisation de la mobilisation féministe lors des dernières célébrations de la journée de la femme – situation qui ne ressemble en rien à ce qui s'est passé, par exemple, en France où, année après année, les manifestations du 8 mars semblent ne rassembler que les féministes les plus chevronnées –, semblent en dire long sur les effets retardataires – et les réponses sociales et collectives pour y remédier – des logiques du consensus sur la période postfranquiste pouvant être réinterprétés à l'aune de ces nouveaux travaux historiographiques.

8 VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto...*, op. cit.

RESUMEN Y CONCLUSIONES

LA REVISTA *VINDICACION FEMINISTA* Y EL FEMINISMO RADICAL EN UN CONTEXTO TRANSNACIONAL : ACTRICES, INTERCAMBIOS E INFLUENCIAS

En diciembre de 2018, el Museo Español Reina Sofía inauguraba la exposición « Poéticas de la democracia. Imágenes y contraimágenes de la Transición », dedicado a las prácticas artísticas alternativas de los años setenta estrechamente vinculadas a los movimientos sociales. La sala dedicada al movimiento feminista se titula « Vindicaciones feministas » en referencia a la revista que, en los años setenta, fue testigo fiel de los combates feministas. Todos los números están expuestos en la pared de esta sala como muestra de las «imágenes» icónicas de las luchas de las mujeres. Como señala el descriptivo que acompaña la sala de la exposición, *Vindicación Feminista* fue la primera revista feminista « que se publica en el Estado español con dedicación exclusiva al análisis y a la denuncia de la situación de la mujer¹ ». Si *Vindicación Feminista* es un referente indiscutible en todos los trabajos sobre el movimiento feminista de los años 70, pocos son, sin embargo, aquellos que abordan la génesis de la revista.

Desde el primer número, *Vindicación Feminista* destaca por la madurez de la reflexión así como por la profundidad de sus análisis y la riqueza de los temas que aborda. Mientras que la mayoría de las revistas feministas de la época, tanto en España como en el extranjero, son muy efímeras y con una fabricación muy «artesanal», *Vindicación* sobresale por su duración y su calidad estética y gráfica. La publicación cuenta además con un equipo de colaboradoras compuesto de intelectuales y periodistas de prestigio. Estas características nos llevaron

1 « Vindicaciones Feministas », descriptivo de la exposición « Poéticas de la democracia. Imágenes y contraimágenes de la Transición », Museo Reina Sofía, 2019.

a plantearnos las primeras preguntas y a formular las primeras hipótesis de nuestro trabajo. Así partimos de la hipótesis de que la existencia de un producto cultural de calidad y con un discurso teórico de gran madurez como es *Vindicación Feminista* se explica en gran medida gracias a la existencia de un trabajo anterior que se desarrolla de manera más o menos clandestina durante la dictadura. En otras palabras, partimos del supuesto general de que el surgimiento del movimiento feminista y la multiplicidad de grupos de mujeres que nacieron tras el final de la dictadura, solo pueden explicarse por un trabajo previo, tanto a nivel teórico como político (de terreno), de análisis de la situación de la mujer en la sociedad que contribuyó a crear el abono para la explosión del movimiento feminista tras la muerte de Franco. De la misma forma, *Vindicación Feminista* es el resultado de los vínculos creados previamente entre las mismas colaboradoras, que se han nutrido de obras feministas extranjeras; obras que habían llegado a España incluso antes de la muerte del dictador. Esto nos ha llevado a plantear una segunda hipótesis, a saber: el movimiento feminista español, a pesar de las circunstancias históricas particulares de España, había tras cuarenta años de franquismo y aislamiento, se inscribe en un marco más amplio, en un contexto global del surgimiento de la «Nueva Izquierda» en la que se inserta la denominada «segunda ola del feminismo». A partir de estas dos hipótesis, nos hemos propuesto seguir dos ejes de investigación: un eje cronológico, ampliando el período de estudio desde los años sesenta hasta principios de los ochenta, y un eje transnacional que permita estudiar los vínculos, los contactos y las iniciativas establecidos por los Colectivos Feministas españoles y los colectivos extranjeros.

Por otro lado, partimos del hecho de que *Vindicación Feminista* como objeto cultural no ha sido aun suficientemente estudiada en relación al contexto cultural de la época. Otro de los objetivos de este trabajo es la contextualización de la revista dentro del movimiento feminista y el análisis de su contenido para determinar la naturaleza de la revista y su posicionamiento frente a los temas feministas y políticos de la época. Estudiar la forma en la que *Vindicación Feminista* se posiciona frente al proceso de democratización del país nos llevará también a situar la revista en el universo de revistas antifranquistas propiamente dichas. Por último, nos parece importante analizar la percepción de la revista en su época. En este sentido, partimos de la hipótesis de que la percepción de *Vindicación Feminista* estuvo en gran medida marcada por la imagen de una de sus fundadoras, Lidia Falcón, dentro del movimiento feminista.

Fundada en 1976, la revista *Vindicación Feminista*, será sin duda el mayor exponente de la prensa feminista en el Estado español en los años 70, tanto por su tirada –en algunos meses se llegaron a alcanzar los 35.00 ejemplares² aunque la media casi siempre se situó en torno

2 LARUMBE, María Ángeles, *Las que dijeron no. Palabra y acción del feminismo en la Transición*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2004, p. 173.

a los 15.000³–, como por su calidad gráfica y su contenido, analizando con ironía y profundidad todos los temas que incumben a las mujeres sin dejar de lado una mirada sarcástica y crítica sobre la actualidad política del país. A menudo asociada a la figura polifacética y prolija a la par que polémica de Lidia Falcón, la fundadora de la revista junto con la periodista Carmen Alcalde, *Vindicación Feminista* representa desde sus inicios una plataforma de redactoras, la mayoría escritoras e intelectuales de primer orden, que colaboran de forma más o menos regular en las páginas de la publicación; una red de amistades y de colaboraciones, empezando por la de sus fundadoras, que se va tejiendo desde la segunda mitad de los años sesenta y que continuará, a veces, después de la aventura de la publicación. En este sentido, coincidimos con Marie-Aline Barrachina en señalar que la revista *Vindicación Feminista* representó a través de sus veintinueve números la culminación de un proceso asociativo iniciado años atrás⁴, y no tanto el punto de partida, como casi siempre se concibe el movimiento feminista que florece tras la muerte de Franco.

Cuando en julio de 1976 sale a la calle el primer número de *Vindicación Feminista*, el movimiento feminista se encuentra en plena ebullición compuesto por una multiplicidad de colectivos y de grupos que se han ido creando desde el inicio de los años setenta y que crecen exponencialmente en el contexto de las celebraciones del Año Internacional de la Mujer estipulado por la ONU en diciembre de 1972. Sin embargo, el germen de la aventura editorial de *Vindicación* se remonta a tiempo atrás, a mediados de los años 60, cuando un puñado de mujeres, y algunos hombres, se empiezan a reunir para cuestionar el orden de género impuesto por la dictadura y utilizan la pluma como mejor medio para atacarlo. Al inicio de la Transición, Carmen Alcalde es ya una reconocida periodista y escritora. Licenciada en periodismo en 1959, desde los inicios de la década siguiente empieza a interesarse por un periodismo social denunciando las injusticias e interesándose por los más «desfavorecidos⁵». Este compromiso la llevaron a formar parte de la lucha antifranquista integrando las filas del Partido Comunista (PCE), uno de los puntos de encuentro por antonomasia de muchas de las mujeres que luego lideran y militan en el feminismo, y en donde Carmen Alcalde entra en contacto con miembros de la intelectualidad catalana, algunos de ellos compañeros de trabajo.

En 1965 funda en Gerona, su ciudad natal, el mítico semanario *Presència* –publicación de información general con un importante peso cultural– junto con Rosa María Prats. *Presència* se convierte pronto en una de las primeras iniciativas críticas contra la dictadura den-

3 En su libro de memorias feministas, Lidia Falcón afirma que en los peores momentos la revista solo alcanzó los 10.000 ejemplares. FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, Madrid, El viejo Topo, p. 134.

4 BARRACHINA, Marie-Aline, « *Vindicación Feminista* : aboutissement d'un processus, constitution d'un réseau » en Marie-Aline BARRACHINA y Danièle BUSSY, Genevois, *Les espagnoles dans l'histoire: une sociabilité démocratique, XIX^e-XX siècles*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2002, p. 187.

5 ALCALDE, Carmen, *Mujeres en el Franquismo. Exiliadas, nacionalistas y opositoras*, Flor del Viento Ediciones, 1996, p. 153.

tro del universo de la revista catalanas semi-clandestinas, acogiendo en sus columnas a los «disidentes sin voz», a aquellos periodistas que no podían publicar en otros medios por motivos políticos⁶. Entre las colaboradoras habituales se encuentra la escritora Maria Aurèlia Capmany y su pareja, el escenógrafo Richard Salvat, pero también colaboradoras que más tarde participarán en *Vindicación* como la escritora Marta Pessarrodona, la joven Ana María Moix o Sara Presutto, la dibujante de la *Pepitina*, tira cómica de *Vindicación* cuyos orígenes se remontan al semanario gerundense. Pero también en punto de encuentro de nuevas y fundamentales amistades: allí publica por primera vez Lidia Falcón dos artículos⁷, iniciándose una sólida amistad. Si la aventura cesa en 1967, tras 102 números publicados –los problemas económicos y el cambio de dirección motivan su dimisión– Carmen Alcalde no cesa en sus esfuerzos de crear una prensa crítica con el régimen y con la situación de la mujer. Su escritura incisiva continúa en las páginas de *Destino* –periódico de variedades que en la década de los sesenta había sufrido un viraje adoptando un tono más comprometido– que reúne a un gran número de escritores y periodistas antifranquistas, con una sección propia con un marcado carácter feminista: « La mujer, esa persona ».

«Un nuevo feminismo estaba naciendo en el país»⁸ señala Carmen Alcalde al referirse al final de los sesenta. Y es que de hecho, como ella misma lo recuerda en su último libro autobiográfico, en aquellos años se concentran una serie de iniciativas que relevan el creciente interés que despierta el tema de la mujer en la sociedad. En el año 1968 aparecen los primeros intentos de crear un medio de comunicación feminista. Es el caso de *Diario Femenino*⁹, un intento a la vez estratégico y comprometido de crear una publicación para satisfacer a un público femenino cada vez más interesado en lo que ocurría a su alrededor más allá de las revistas de corazón del momento como *Hola* o *Lecturas*. Aunque la revista mantiene el formato y el contenido de las publicaciones clásicas femeninas con secciones de moda o del hogar, incluye también alguna sección indiscutiblemente feminista. La sección «Consulte a Ariana», por ejemplo, una especie de «anti Elena Francis» de concepto¹⁰, a cargo de Maria Aurèlia Capmany y de Maria Rosa Prats, destaca por las respuestas directas en las que se alienta a las lectoras a pensar en ellas mismas, a no dejarse llevar por los dictados de la sociedad e

6 ALCALDE, Carmen, « El naixement i els primers anys de PRESENCIA », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 56-60.

7 Lidia Falcón publica dos artículos, uno sobre los anuncios de prostitución en los periódicos como *La Vanguardia*, otro sobre el trabajo doméstico.

8 ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza. La desgracia de ser periodista*, Barcelona, Ediciones Carena, 2018, p. 51.

9 Contactos e iniciativas que se remontan a 1965, pensemos en el monográfico de *Cuadernos para el Diálogo* donde encontramos ya las firmas de muchas de las mujeres que forman el primer núcleo feminista crítico y que participan en *Vindicación* como Carmen Alcalde, Maria Aurèlia Capmany, Manuela Carmena o Cristina Alberdi, pero sobre todo a partir de 1968 cuando Lidia Falcón y Carmen Alcalde empiezan a organizar encuentros para debatir sobre la situación de las mujeres en la sociedad primero en la sede de Amigos de Naciones Unidas, y más tarde en el despacho de la abogada.

10 ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza. La desgracia de ser periodista*, op. cit., p. 135.

incluso a plantear una reflexión estructural de los problemas «personales», una especie de consejos programáticos de lo que más tarde sería el lema central del feminismo radical, «lo personal es político». Una vez más, la aventura termina precipitadamente cuando Carmen Alcalde es despedida tras el escándalo ocasionado por la publicación de una encuesta sobre el divorcio que ella promueve en la que diferentes personajes públicos daban su opinión; el resto del equipo «feminista» dimite en señal de solidaridad con la periodista catalana¹¹.

Abogada de profesión y periodista, Lidia Falcón es el segundo pilar de *Vindicación*, quien desde la década de los sesenta empieza a escribir sobre la situación de las mujeres. Escrito en 1967 aunque publicado dos años después a causa de la censura, *Mujer y sociedad* es el primer libro que consagra a Lidia Falcón como una de las primeras intelectuales en denunciar y reflexionar sobre la situación de las mujeres a través de distintas épocas y de diferentes culturas. Le sigue el éxito incontestable de *Cartas para una idiota española* en la que responde con ironía y grandes dosis de sarcasmo en forma de epístolas al *best seller* de la época *El varón domado* de Esther Vilar. Las «cartas» se publican semanalmente en el periódico *Sábado Gráfico* durante el año 1973 y culminan con la publicación de un libro homónimo un año después.

En el año 1974 la idea de crear una publicación exclusivamente feminista va tomando fuerza a la vez que Lidia Falcón y Carmen Alcalde junto con un grupo de compañeras, como María José Ragué o Adela Tomás comienzan a organizar un congreso internacional «sobre todas las cuestiones que afectaban a las mujeres»¹² reuniendo a mujeres de diversos países para discutir sobre las condiciones de trabajo de las mujeres, el matrimonio, el divorcio, la sexualidad o el control de la natalidad. Si el atentado de ETA el 13 de septiembre de 1974 en la cafetería Rolando de la calle Correo de Madrid da al traste con esta iniciativa –Lidia Falcón es detenida acusada de haber participado en el atentado–, los preparativos y los contactos entre las organizadoras, que formarán más tarde el núcleo central del Colectivo Feminista de Barcelona, con las participantes y los grupos extranjeros dan cuenta de un dinámico movimiento feminista antes de la muerte de Franco. Del mismo modo, algunas de las relaciones que se establecen serán muy útiles para el futuro inmediato de la cofundadora de la revista; algunas de ellas se movilizarán activamente para la liberación de la abogada.

Lidia Falcón pasa nueve meses en la cárcel de Carabanchel hasta junio de 1975. Es allí donde va tomando cuerpo el proyecto de crear un medio de comunicación feminista que se materializa como lo recuerda la propia Lidia Falcón «cuando todavía no me había quitado de encima el olor de la prisión de Yeserías»¹³.

11 Es a raíz del despido de Carmen Alcalde que María Aurèlia Capmany le propone escribir a cuatro manos un libro sobre los orígenes del feminismo en el Estado español. Nace así, fruto de la colaboración el libro *Feminismo Ibérico* publicado en 1970.

12 FALCÓN, Lidia, *Memorias feministas*, op. cit., p. 80.

13 FALCÓN, Lidia, *La pasión feminista de mi vida*, op. cit., p. 109.

«Romper la alienación de los acostumbrados tutelajes, y hacernos reconocer, hacia el poder y la libertad (Madrid-Barcelona. Verano de 1976)» con estas palabras termina la declaración de intenciones del primer número de la revista que sale a la calle en julio de 1976. *Vindicación Feminista*, busca como reza el texto «cubrir el vacío de los medios informativos dedicados a la mujer» al mismo tiempo que convertirse en plataforma de contacto y de información de los diferentes colectivos feministas españoles y extranjeros. Si bien *Vindicación* no es la única revista feminista que se publica en estos años¹⁴, sí es la más duradera¹⁵ y la que presenta una mayor calidad gráfica. Heredera de la preocupación estética de *Presència*, Carmen Alcalde busca con *Vindicación* crear una revista que se dirija con prioridad al medio artístico e intelectual que ella frecuenta y que apreciará un contenido de calidad y una estética cuidada¹⁶. Para ello, *Vindicación* cuenta para su diseño inicial con la ayuda de Jordi Fornas, diseñador de las portadas de Edicions 62 pero también del semanario gerundense, junto con el diseño y la maquetación de la grafista catalana Toni Miserasch, hermana del fotógrafo Xavier Miserachs, y que había sido la «pupila» del grafista catalán.

En lo que respecta al equipo de colaboradoras de la publicación, si la cabeza visible de *Vindicación* es el binomio Alcalde-Falcón¹⁷, la revista cuenta desde su origen con un elenco de escritoras y periodistas pero también de profesionales liberales que Carmen Alcalde y Lidia Falcón han conocido a lo largo de su dilatada trayectoria profesional y personal. El grupo más reducido se compone de doce personas pero llegarán a colaborar un total de cuarenta. Partiendo del principio básico de «exclusiva» participación femenina tanto el equipo técnico como el de redactoras está compuesto exclusivamente de mujeres –solo en los últimos números colaborarán cuatro hombres–, que se mantiene de manera constante en la mayoría de los números.

14 Con una calidad gráfica parecida aparece en junio de 1976 el primer número de la revista *Opción* en el que colaboran Ana Balletbó, Margarita Rivière, Julia Luzán o María Ángeles Alcázar per también colaboradoras de *Vindicación* como Carmen S. Larraburu, María José Ragué o Nuria Pompeia como dibujante. Con un total de siete números, el último número apareció en junio de 1977. Sobre la prensa feminista en esos años véase GALLEGO, Juana *Mujeres de papel: de Hola! a Vogue : la prensa femenina en la actualidad*. Barcelona, Icaria Editorial, 1990. Otras revistas feministas se destinan a un ámbito más circunscrito Cataluña. Fue el caso de *Dones de Lamar*, revista del colectivo de LAMAR que sólo publica dos números o *Dones in Lluita*, revista de la Coordinadora Feminista de Barcelona que publica de manera periódica entre 1977 y 1980. Y que reaparece poco tiempo después. LLINÀS CARMONA, Conxa, *Feminisme de la Transició a Catalunya. Textos i materials*, Barcelona, Horsori Editorial, 2008, p. 76.

15 *Vindicación* publica un total de 29 números entre julio de 1976 y julio de 1978 y diciembre de 1979. En 1982, *Vindicación Feminista*, o mejor dicho, lo que queda de ella, publica un número especial sobre el aborto que solo consta de 28 páginas y en la que la mayoría de las colaboradoras habituales de la revista no figuran.

16 «Es lo principal si quieres hacer algo para el público y sobre todo para los quioscos, si no tiene una buena presencia, y sí, estaba dirigida más o menos a un medio artístico, intelectual, que estaban muy motivado entonces, había gente muy buena, como Toni Miserach, de diseño, era gente buenísima que estudiaba en Bellas Artes, todos tenía sus intereses eran realmente buenos, yo lo que supe es encontrar la gente buena. [...] la estética fue lo que movió realmente, lo poco que se compró en los quioscos, offset unas portadas, todas». Entrevista personal con Carmen Alcalde, 14 junio de 2018, Barcelona.

17 En lo que al equipo se refiere, Carmen Alcalde se puso directora y Marisa Híjar como subdirectora de la revista ya que aunque Lidia Falcón se había licenciado en la escuela oficial de Periodismo después de una tesina obligatoria no tenía el carnet necesario para poder dirigir una publicación.

Vindicación Feminista es sin duda una plataforma polifónica de voces que reúne a un grupo de mujeres venidas de diferentes ambientes que confluyen en un mismo proyecto editorial. En este sentido, se pueden distinguir dos círculos dentro de las colaboradoras de *Vindicación*: el mundo intelectual catalán y el mundo periodístico y de la abogacía, ligado a la lucha antifranquista.

El grupo en torno a la intelectualidad catalana progresista, vinculado a la llamada «gauche divine»¹⁸, es el primer núcleo central de la revista que Carmen Alcalde ha conocido en sus primeros años como periodista. La joven Ana María Moix, escritora que despunta como uno de los nuevos talentos de la literatura catalana —en 1970 su libro *Julia* le había valido muy buenas críticas— es una de las piezas fundamentales de la revista. Encargada durante toda la duración de *Vindicación* de la sección «Cultura», una de las secciones más importantes de la revista, es también la colaboradora más prolífica. Su red de contactos permite que otras intelectuales catalanas pero también de otros países participaran en la revista. Es el caso de la escritora uruguaya Cristina Peri Rossi, que llega a Barcelona huyendo de la dictadura en 1974 y que entabla rápidamente una amistad con la escritora barcelonesa, y con el círculo de escritores y periodistas de la ciudad condal integrando las páginas de la prensa crítica de la época como *Triunfo*. Pero también, de la fotógrafa Colita, que empieza sus primeros trabajos en el gremio como ayudante del fotógrafo Xavier Miserachs, hermano de Toni Miserachs, grafista y diseñadora de *Vindicación*.

La revista *Presència*, fundada en 1965 por iniciativa de Carmen Alcalde y María Rosa Prats, fue el punto de partida de una red de colaboración entre intelectuales críticos con el régimen que continúa más allá de la duración del periódico de Gerona. Algunas amistades se revelan fundamentales como la de Maria Aurèlia Capmany quien sirve de puente con la mayoría de los intelectuales, incluidas las futuras colaboradoras de *Vindicación*¹⁹ aunque la escritora catalana no participe en la aventura; una visión diferente de la lucha feminista las llevará a tomar caminos diferentes al inicio de la transición. La autora de *La dona a Catalunya* había fundado en 1960 junto a su pareja, el escenógrafo de teatro Ricard Salvat, *l'Escola de Arte Dramático Adrià Gual*, verdadera referencia cultural y antifranquista de la época. La escuela contó entre sus estudiantes con la entonces jovencísima escritora Montserrat Roig y con la futura fotógrafa Pilar Aymerich, o también con la periodista Maruja Torres, gran amiga de Ana María y Terenci Moix, todas ellas colaboradoras de *Vindicación*.

18 La llamada «gauche divine» fue una denominación creada por el periodista Joan de Sagarra en un artículo en el periódico *Tele/Expres* en 1967 que hacía referencia a un grupo heterogéneo de intelectuales y artistas catalanes, muchos de ellos provenientes de la burguesía, cuyo estilo de vida traspasó las fronteras de su Barcelona natal. Dentro de este grupo se encontraba una de las más jóvenes colaboradoras de *Vindicación*, la escritora y poeta Ana María Moix, hermana del también escritor Terenci Moix, o la fotógrafa Colita. REGÀS, Rosa, «La gauche divine», catálogo de la exposición *La gauche divine*, Ministerios de educación y cultura, Barcelona, Lunwerg editores, 2000, p. 13.

19 Entrevista personal con Carmen Alcalde, 21 de junio de 2018, Barcelona.

De la revista gerundense data también la colaboración con Marta Pessarrodona, poetisa y traductora, quien se encargará en las páginas de *Vindicación* de la sección «Sin Miedo a volar», donde repasa la biografía y la obra de escritoras, militantes nacionales e internacionales de la talla de Emilia Pardo Bazán, Flora Tristán, María Blanchard, Cecilia Böhl de Faber, alias *Fernán Caballero* o Emma Goldman.

Dentro del equipo de *Presència*, la amistad más antigua es la de Carmen Alcalde y Sara Presutto Bielsa que se remonta a finales de los años 50 cuando Carmen Alcalde termina sus estudios de periodismo. Y de *Presència* es también la tira cómica *Pepitina*, fruto de la pluma de Sara Presutto, una Mafalda *avant la lettre*²⁰, que nació en las páginas del diario gerundense. Las ilustraciones se completan con el trazo afilado y falsamente «naif» de la dibujante Nuria Pompeia quien también aporta su grano de arena ilustrando artículos y reportajes. Recordemos que Nuria Pompeia ya había colaborado con Lidia Falcón ilustrando *Cartas para una idiota española*. Como editora de Kairós, Nuria Pompeia publica a principio de los setenta los dos primeros trabajos de la periodista María José Ragué, que acababa de volver de los Estados Unidos donde había pasado dos años. Se trata de los libros *California Trip*, publicado en 1971, uno de los primeros textos sobre el movimiento de liberación de mujeres en Estados Unidos dónde la joven catalana cuenta su experiencia en Berkely (California) donde había ido con su pareja el arquitecto y escritor Luis Racionero en 1968. Un año después, en 1972, publica *Hablan las Women Lib's*, una selección de los textos más influyentes del pensamiento feminista norteamericana. A su regreso de Estados Unidos, María José Ragué se convierte en una de las especialistas de la contracultura en España, colaborando regularmente en el seminario *Triunfo*, pero también en una de las primeras mujeres en crear un grupo de autoconciencia feminista siguiendo el modelo de los que había conocido en Berkeley.

El vínculo con la lucha antifranquista es el segundo «espacio» en el que coinciden y colaboran un gran número de colaboradoras de la revista pero también el mundo de la abogacía. Muchas de las colaboradoras han militado en la lucha antifranquista, comenzando por las propias fundadoras. Por último, destacan las abogadas como Magda Oranich y Nuria Beltrán, abogada y concejala de cultura en el ayuntamiento de Barcelona. En Madrid, completan el cuadro el Colectivo Jurídico Feminista creado por la abogada Cristina Alberdi, fundadora del Seminario Colectivo Feminista, que funda junto con Paloma Saavedra, otra de las colaboradoras de *Vindicación*.

La calidad y la gran madurez de reflexión se debe en efecto a los contactos y al trabajo preliminar del equipo editorial. A lo largo de los años, los colaboradores de la revista se han

20 Testimonio de Carmen Alcalde recogido en KOSKA, Susana, *Mujeres en pie de guerra. Memorias de nosotras*, Barcelona, Ediciones B, 2017, p. 159.

reunido en diferentes ámbitos sociales: en las redacciones de las publicaciones, en grupos de activistas políticos e incluso en los tribunales. Algunas amistades son más antiguas, otras son fundamentales para la revista aunque no estén directamente relacionadas, como es el caso de Maria Aurèlia Capmany. Si la escritora catalana no participa en la revista, pone a disposición de Carmen Alcalde su red de contactos, imprescindible para el futuro profesional de la joven periodista. Para hacer atractiva la estética de la revista, el equipo de *Vindicación Feminista* apuesta por el diseño y la calidad. Toni Miserachs, Colita y Pilar Aymerich aportan su piedra al edificio creando la identidad visual de la revista, que a su vez revive una tradición artística catalana que se inicia en los años 30 y de la que ellas son en gran medida herederas.

Si *Vindicación* quiere abrir a todas las tendencias feministas, prima en sus páginas la línea de los Colectivos Feministas²¹, que se crean desde 1975 por diversas ciudades españolas. Las líneas generales de estos aparecen recogidas en el número cinco de la revista, en noviembre de 1976. Éstas se resumen en la defensa de la militancia única en organizaciones únicamente integradas por mujeres dentro del Movimiento feminista como movimiento político, lo que se conocerá como la tendencia de la «militancia única» cuyo objetivo final es la toma del poder, lo que llevará posteriormente a plantearse, dentro de algunos colectivos, la necesidad de la creación de un Partido Feminista. Del mismo modo, todos coinciden en la defensa de la mujer como clase social, siguiendo la dialéctica marxista, cuya explotación viene siempre determinada por el papel que se le asigna en la unidad económica familiar, es decir por su inserción en el Modo de Producción Doméstico conceptualizado más tarde por Lidia Falcón en su obra *La razón feminista*.

Con una marcada voluntad de diálogo, *Vindicación Feminista* se propone abrir el debate dentro del movimiento feminista del Estado español sobre la mujer como clase mediante la discusión entre los diferentes colectivos. Destaca la mesa redonda que celebra con varios Colectivos Feministas Homologados y que se recoge en el mismo número de *Vindicación*. La transcripción del debate deja constancia, una vez más, de la línea defendida por los Colectivos Feministas y por la revista, es decir, la defensa de la causa económica como la causa primigenia de la explotación de las mujeres en el seno de la familia, entendida ésta como primer núcleo de la explotación de la mujer²². Pese a las acusaciones de otros colectivos de ser el canal de expresión del feminismo marxista la teoría de la mujer como clase no será una tónica en la revista aunque está se vaya perfilando de manera esporádica a lo largo de los números, sobre todo en los artículos firmados por la editorial, detrás de los que suele estar

21 El Colectivo Feminista se creó en el verano de 1975 por Lidia Falcón y María José Ragué Arias tras el germen de una reunión en febrero de 1974 en la que participaron « 10 mujeres entre las que se encontraban Adela Tomás, Regina Bayo, Lidia Falcón, María José Ragué Arias y Ana Estany ». « Comunicado de colectivo feminista de Barcelona », (texto mecanografiado), Colectivo Feminista de Barcelona, Fonds-929, Caja UC 31, Subcarpeta 6, Archivo Nacional de Cataluña.

22 FALCÓN, Lidia, « Los Colectivos Feministas de definen », *Vindicación Feminista*, nº3, septiembre 1976, p. 16.

la pluma de Lidia Falcón. Cabe señalar, sin embargo, que las alusiones a la mujer como clase se van reforzando a medida que avanza la andadura de *Vindicación*. En este sentido, partimos de la hipótesis que se confirma al final de la andadura de la revista, a saber: si la teoría de la mujer como clase económica opuesta al hombre no se desarrolla plenamente hasta su obra teórica central, *La razón feminista*, Lidia Falcón, utiliza las páginas de la revista para ir desvelando progresivamente su teoría.

Vindicación no sólo aborda las cuestiones que afectan directamente a las mujeres. A través de sus páginas escudriña sin descanso todos los acontecimientos políticos nacionales del momento. Desde las páginas de *Vindicación*, se advierte, por ejemplo, de las derivas *reformistas* que se producen en la política y del riesgo que corren todos los españoles pero en especial las mujeres de servir de moneda de cambio para los pactos y las concesiones²³. Destacan las críticas a la amnistía que se considera insuficiente y que no afecta a los delitos estipulados en el Código Penal o las críticas a la Constitución. En este sentido, la posición de *Vindicación* está en línea de la « Coordinadora de Organizaciones Feministas » quien en el verano de 1978 anima a no participar en la votación al no contemplarse en el proyecto constitucional dos de las reivindicaciones principales del movimiento feminista, la despenalización del aborto y la legalización del divorcio.

Una crítica especial la encontramos en la política de la llamada « reconciliación nacional ». En el artículo de mayo de 1977 « La reconciliación nacional del Partido Comunista », un mes después de su legalización, Lidia Falcón acusa al PCE de haberse aliado con la burguesía dando la espalda a los obreros y renunciando a aspectos esenciales de su ideología tales como la reclamación de la República, que es uno de los temas que más disenso provoca también dentro del feminismo y dentro del propio grupo de *Vindicación* —sabemos por ejemplo del compromiso con la República de Lidia Falcón que participa en estos años en La unión des Republicans de Catalunya—. En este sentido las referencias a la Segunda república y el intento de rescatar y de visibilizar los combates de las mujeres, en especial durante los años 30, es otra de las dimensiones fundamentales de la revista.

La importancia del análisis de la política nacional, aunque granjee ciertas críticas de las feministas de la doble militancia y de algunas lectoras por su falta de imparcialidad, posiciona *Vindicación Feminista* como una revista feminista una revista antifranquista en el sentido estricto del término, en particular por su contenido, los antecedentes de sus colaboradores,

23 Nos referimos en concreto a la despenalización del aborto y a la legalización del divorcio, asuntos que se dejaron de lado en la Constitución de 1978. Una crítica a la Constitución la encontramos en varios artículos de la revista. Véase: ORANICH, Magda, «La Constitución: piedra de toque », *Vindicación Feminista*, nº 22, abril 1978, p. 21; FALCÓN, Lidia, « La Constitución: Las Españolas ni fu ni fa. El pene sigue siendo el rey », *Vindicación Feminista*, nº 25 julio 1978, p. 17-18; ORANICH, Magda, « La vieja historia de siempre. La Constitución: Oprimidas como siempre », *Vindicación Feminista*, nº 26-27, septiembre 1978, p. 8.

así como los códigos culturales que comparte con otras revistas de la época, a saber: la importancia del humor, la cultura, la política internacional o el uso de un tipo de lenguaje metafórico heredado del franquismo que se puede encontrar en revistas tales como *Triunfo*, *Hermano Lobo* o *Por Favor*. Hasta donde sabemos, *Vindicación* nunca antes había sido considerada como parte del corpus de la prensa antifranquista, lo que nos lleva también a consideraciones sobre la falta de atención que la historiografía presta a los productos culturales feministas o feministas, siempre considerados como « separados ».

Aunque *Vindicación Feminista* nace con la firme voluntad de crear una nueva cultura política específica a las mujeres, es innegable la huella de las feministas españolas de la Primera Ola, en especial las republicanas, en su discurso. Así, desde las páginas de *Vindicación* se intenta sacar a la luz y reconstituir una genealogía feminista española que arranca a finales del siglo XIX y que conoce su momento culmen durante los años 20 y durante la Segunda República. En este sentido, *Vindicación* es una de las primeras voces, al inicio de la Transición a exigir una « reparación emocional » del trauma provocado por la derrota republicana.

Esta vinculación no es sólo ideológica sino también genética como en el caso especial de Lidia Falcón, hija, sobrina y nieta de intelectuales comunistas y anarquistas comprometidas desde el primer momento, como en el caso de su tía, Carlota O'Neill, con la causa republicana. Este vínculo con las mujeres republicanas es evidente desde el primer número de la revista. Destacan el interés particular de *Vindicación* por el grupo anarquista *Mujeres Libres* con el que comparte el deseo de « emanciparse » de la tutela masculina. Una voluntad que se refleja en los equipos de redacción de ambas revistas compuestos exclusivamente por mujeres. Este reconocimiento lo vemos, por ejemplo, en el número 3 en el que *Vindicación Feminista* dedica un dossier especial que, a pesar de su título, « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil »²⁴ se centra especialmente en las mujeres anarquistas de esta organización. Este largo reportaje está escrito por otra figura fundamental de la revista, Antonina Rodrigo, periodista y escritora especialista en la Historia contemporánea de España. En otros artículos, Antonina Rodrigo se encargará de presentar la biografía y la obra de las que luego serán las protagonistas de su libro, *Mujeres de España : las silenciadas* publicado en 1979 en el que evoca la vida de dieciséis mujeres relativamente desconocidas desde finales del siglo XIX hasta el momento de la publicación.

A través de los diferentes reportajes dedicados a las mujeres *Vindicación* no sólo busca visibilizar las luchas de las mujeres del pasado pero también dotar de una legitimidad los combates del presente inscribiéndolos en una temporalidad más amplia de las luchas por

24 RODRIGO, Antonina, « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil », *Vindicación Femenina*, nº 3, septembre 1976, p. 29-40.

la emancipación femenina. La cuestión de la reivindicación del patrimonio republicano es tanto más importante cuanto que, como señala Carles Santacana, la reivindicación de la recuperación republicana por parte de los intelectuales antifranquistas será cada vez más inaudibles al final de la dictadura y al comienzo de la transición²⁵. Cabe preguntarse en qué sentido *Vindicación* se diferencia del tono general que parece abundar entre los intelectuales en los años setenta y si las diferencias se deben a que las mujeres perdieron mucho más que los hombres en el establecimiento de la dictadura, particularmente su autonomía como ciudadanas, condenadas a estar bajo la autoridad de su padre y luego de su marido.

El interés por rescatar las figuras «olvidadas» se acompaña también de una reflexión sobre las causas profundas de la exclusión de las mujeres en el relato histórico, planteando muy tempranamente la cuestión del sesgo androcéntrico de la cultura. La importancia que se da a la cultura en las páginas de *Vindicación* puede leerse a la luz de la sensibilidad del grupo de colaboradoras, escritoras y traductoras en su mayor parte vinculadas a la « gauche divine » y al propio peso que ocupa la cultura en la prensa antifranquista, en periódicos como *Triunfo* así como de la posición que ocupan los intelectuales en la sociedad.

Junto al análisis cultural, la denuncia de las violencias que sufren las mujeres serán otros de los temas centrales de la revista. El primer número de la revista dedica un dossier sobre el Tribunal Internacional de Crímenes contra las Mujeres celebrado en Bruselas en marzo de 1976. El tribunal reúne a más de 2.000 mujeres de 40 países, incluida una delegación de lo que será el equipo editorial de la revista entre la que destaca la psicóloga y escritora Victoria Sau o la propia Lidia Falcón, o las militantes del Seminario Colectivo Feminista de Madrid.

Basándose en el método de los grupos de autoconciencia pero dándole una dimensión extremadamente amplia e internacional, el Tribunal Internacional de Crímenes contra la Mujer simboliza el primer gran encuentro feminista internacional que aborda por primera vez todas las violencias que se ejercen sobre las mujeres, tratando temas como el aborto o la violación. Estrechamente vinculado a la agenda feminista internacional —la década de las mujeres que se inicia en 1975— el Tribunal Internacional de Crímenes contra la Mujer, será un encuentro capital para el movimiento feminista a nivel internacional, y para el equipo de *Vindicación Feminista* en particular por varias razones. En primer lugar, la presencia de un gran número de chilenas, que asisten al tribunal para denunciar las violencias ejercidas por la dictadura, permitirá a las colaboradoras *Vindicación* profundizar en la elaboración teórica de las violencias hacia las mujeres. En un contexto marcado por la dictadura en ambos países, la lectura de las violencias que sufren las mujeres se hará de manera imbricada entre

25 SANTACANA, Carles, « Los intelectuales, entre revolución, democracia y consumo cultural en los años sesenta », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*, n° 50, 2016, p. 79. Artículo disponible en línea : <https://journals.openedition.org/bhce/532>

violencia del estado represor, sobre todo a través de las instituciones penitenciarias, y una violencia machista que se acentúa tras la instauración de la dictadura. Por otro lado, si el Tribunal representa un foro de excepcional para denunciar la situación de las mujeres en España y la legislación franquista que las castiga, el encuentro permite también a las futuras colaboradoras de *Vindicación* establecer contactos, fortalecer relaciones e incluso alimentar los apartados de los primeros números de la revista.

Si el sistema represivo franquista castiga tanto a hombres como a mujeres, *Vindicación Feminista* pone en evidencia que existe una violencia específica por el mero hecho de ser mujer. Una violencia que se ejerce en particular a través de las «instituciones de control», es decir, las cárceles, los reformatorios, y en especial, el terrible Patronato. Del mismo modo, la voluntad de *Vindicación Feminista* de visibilizar las violencias que sufren las mujeres no puede entenderse sin tener en cuenta el contexto político que viven los españoles y las españolas, es decir, la violencia generada por el Estado franquista que se recrudece en los últimos años del franquismo. En este sentido, el compromiso de *Vindicación* con la denuncia de la violencia se inscribe en la movilización de gran parte de la población, empezando por las propias redactoras de la revista, contra el aparato represivo franquista, incluyendo el sistema penitenciario. No obstante, *Vindicación Feminista* vincula esta violencia con la violencia inherente a las relaciones de género. Así, el problema de la violencia permite a *Vindicación* denunciar el carácter represivo del franquismo y, al mismo tiempo, vincularlo a un problema más amplio, el de la violencia patriarcal. Es especialmente en esta dimensión donde la elaboración discursiva de *Vindicación* entronca más con el pensamiento radical internacional. Pero también existe una violencia más soterrada, simbólica, que se transmite sobre todo en la cultura como se esfuerza por visibilizarlo *Vindicación*. Los estereotipos de género de las producciones culturales, la división de género de los juguetes, o la socialización de género en las escuelas son elementos de la cultura patriarcal que afectan a todos los aspectos de la sociedad y dan testimonio de la existencia de un orden jerárquico de género que tolera e incluso justifica la violencia contra la mujer.

En un contexto transnacional, *Vindicación* se hace eco de las principales luchas del movimiento feminista a nivel internacional como el aborto, la capacidad de disponer libremente del propio cuerpo y las luchas contra la violencia sexual, a través de diversas secciones como «Mujeres del Mundo» o «Internacional». El interés por los asuntos internacionales tiene varios objetivos. Por un lado, la revista busca mostrar la solidaridad con las luchas de las mujeres en el mundo; pero también utilizar las luchas de las mujeres de otros países como espejo para analizar los problemas de las mujeres españolas o actuar como intermediaria entre grupos dentro y fuera de España con el fin de facilitar la creación de una red de intercambios y apoyo mutuo. *Vindicación* también quiere dar visibilidad a las luchas de las mujeres en los países no occidentales, sobre todo en aquellos que se libran en estos años a combates contra

las potencias colonizadora, poniendo de realce el doble combate que llevan a cabo las mujeres en los países no occidentales, contra el machismo y contra la opresión colonial.

El componente internacionalista se manifiesta también en las relaciones que mantiene el equipo editorial con otros colectivos y revistas extranjeras, pero también con las lectoras y, en un número mucho inferior, con los lectores. En lo que se refiere a los lectores fuera de España, en la mayoría de los casos, se trata de jóvenes adultos, estudiantes y activistas de grupos feministas, de izquierda y de extrema izquierda. En la mayoría de las cartas, los lectores muestran un especial interés por las luchas sociales de España, en particular por las luchas antifranquistas y por ciertos acontecimientos que sacudirán a la opinión pública internacional, como el Juicio de Burgos o la ejecución por garrote vil del activista del Movimiento Ibérico de Liberación (MIL), Salvador Puig Antich. Es decir, a través de las cartas, lo que destaca es la admiración por las mujeres españolas en general y por los presos y presas políticos en particular. El hecho de que Lidia Falcón sea una ex presa política aparece jugar un papel decisivo en el interés que muestran los lectores. No es por casualidad que muchos de ellos escriban a la redacción para pedir información sobre las condiciones de las mujeres en las cárceles franquistas, sobre la evolución de la dictadura o para pedirle directamente a Lidia Falcón que escriba un texto sobre su experiencia carcelaria. De hecho, varias cartas hacen referencia a su artículo sobre las condiciones de las cárceles de mujeres, publicado en el primer número, interesados en obtener más información.

De entre las amistades personales con otras feministas destaca la relación de amistad entre Lidia Falcón y la feminista francesa Antoinette Fouque, creadora del grupo « Psychanalyse et Politique » en 1968, y un poco más tarde, de la editorial Des Femmes, unas de las primeras editoriales dedicadas exclusivamente a la promoción de la escritura de mujeres. Como lo ha puesto de manifestó Bibia Pavard, el proyecto editorial de Des Femmes nace con una marcada vocación internacional privilegiando en un primer momento la dimensión internacional de las luchas de las mujeres²⁶ como lo refleja el primer número de la revista que editan, *Le Quotidien des Femmes*, que sale a la luz en noviembre de 1974 para denunciar la detención de varios militantes españoles a raíz del atentado de ETA de la calle Correo de Madrid²⁷, entre los cuales se encuentra Lidia Falcón. La movilización internacional llevada a cabo por las feministas francesas va a ser fundamental para sensibilizar a la opinión pública sobre la represión franquista.

26 PAVARD, Bibia, *Les Éditions des Femmes. Histoire des premières années, 1972-1979*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 97.

27 Los vínculos entre Lidia Falcón, Eliseo Bayo y sus hijos Regina y Carlos Enrique y el atentado vienen por la amistad de la familia con la militante Eva Forest y su pareja el dramaturgo Alfonso Sastre. Lidia Falcón le dejó a Eva Forest que utilizara un armario en su casa para guardar papeles que tenía que esconder de la policía. Cuando Eva Forest fue detenida, encontraron en su posesión las llaves de la casa de Lidia Falcón y de Eliseo Bayo. FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, op. cit., p. 227. Para saber más, véase las memorias de la propia Lidia FALCÓN: *Viernes y 13 en la Calle del Correo*, Barcelona, Planeta, 1981.

Por otra parte, la movilización que lleva a cabo el grupo francés, secundada en otras partes del mundo, muestra la importancia de la lucha antifranquista como catalizador de la movilización internacional en favor de las víctimas de la represión franquista. En este sentido, al analizar la dimensión internacional y especialmente las relaciones entre el equipo de revisión y otros colectivos extranjeros, nos hemos dado cuenta de que la matriz antifranquista es fundamental para comprender el interés y la admiración que despiertan los colectivos feministas y militantes españoles por sus luchas contra el franquismo, que sitúan a España en el centro de las movilizaciones internacionales contra la única dictadura que persiste en Europa tras la caída de Salazar en Portugal. En otras palabras, el análisis de *Vindicación* como proyecto editorial y colectivo muestra que el peso del antifranquismo es mayor de lo que pensábamos cuando empezamos esta tesis. Si la dictadura franquista contribuyó a reforzar las especificidades estructurales de España en relación con Europa Occidental, son precisamente las luchas por derribarla las que son fundamentales para interpretar y comprender el interés de las feministas extranjeras en relación con las feministas españolas, para reconectar España con el resto de Europa.

Ahora bien, si la solidaridad antifranquista es el punto de partida para la acción, la atención se desplaza rápidamente hacia las luchas feministas en sentido estricto, como lo demuestra la amistad con Des Femmes. Antoinette Fouque y la editorial Des Femmes son además las promotoras de editar al francés el libro de Lidia Falcón, *Cartas a una idiota española*, publicado el mismo año de su detención por la editorial Dirosa, y cuyo prólogo lo escribe Lidia Falcón desde la cárcel²⁸. La traducción del libro es también una prueba de solidaridad entre la editorial francesa y el grupo catalán que busca con los beneficios del libro ayudar a la liberación de la abogada. La colaboración continúa una vez más, en el proyecto de *Vindicación*.

Si *Vindicación* nace gracias a la ayuda de feministas internacionales, otras relaciones se crearon a partir de ella. A principios de 1977, a raíz de un artículo publicado en *Vindicación*, Suzanne Blaise, feminista francesa y fundadora del Partido Feminista Unificado (PFU) en Francia en 1975, contacta a Lidia Falcón. En su carta, Suzanne Blaise destaca su interés por el artículo « Los Colectivos definen » publicado en el número tres de la revista, en especial por las declaraciones del Colectivo Feminista de Barcelona que afirma la necesidad de las mujeres de organizarse políticamente. Por esta razón, la invita a los Colectivos Feministas a un encuentro de partidos políticos feministas de diferentes países y cuyo objetivo sería, en palabras de la militante gala, crear «una solidaridad efectiva y contactos regulares entre mujeres de todos los países»²⁹.

28 Lidia Falcón y Eliseo Bayo salen de la cárcel en libertad provisional el 11 de junio de 1975.

29 « Nous prendrons contact très prochainement avec le PF allemand et tous les partis féministes intéressés pour jeter les bases d'une Internationale de ces Partis dont le but serait une solidarité effective et des contacts réguliers entre femmes des tous les pays », Carta de Suzanne Blaise a Lidia Falcón, París 22 de enero de 1977, Fonds-929, Carpeta 381, Subcarpeta UI : 90, Archivo Nacional de Cataluña.

El encuentro tiene lugar en París en mayo de 1977 con el objetivo de crear la primera Internacional Feminista. Si los grupos españoles participantes suscriben a la Internacional, el proyecto tiene una corta vida. Las crisis dentro del partido precursor, el Partido Feminista Unificado Francés, rompen rápidamente el sueño de la unión política para todas las mujeres, pero los vínculos establecidos entre la promotora de la Internacional y la abogada van a continuar a pesar de la desaparición de la Internacional. Así, por ejemplo, la creación del Partido Feminista Español se beneficiará de la experiencia previa de los PFU y del apoyo de Suzanne Blaise. En efecto, la idea de crear un partido feminista está en la mente de Lidia Falcón desde hace mucho tiempo. Es a la luz de la trayectoria de Falcón que hemos podido interpretar el papel desempeñado por *Vindicación Feminista* en el desarrollo del pensamiento «falconiano» y en la elaboración del corpus teórico del partido feminista. Y es que desde finales de los años sesenta, Lidia Falcón trabaja en un conjunto teórico de textos y análisis de la sociedad sobre los orígenes de la opresión de la mujer, desde un punto de vista feminista radical-materialista, utilizando, entre otros canales, las páginas de *Vindicación Feminista*.

La materialización del proyecto se ve acelerada, esta vez, por otra crisis que afecta al Colectivo Feminista de Barcelona. El origen de la crisis se sitúa en la reunión de los Colectivos que tiene lugar en Castellón a principios del mes de abril de 1977 para discutir, entre otros temas, de la posición a adoptar en las elecciones generales de junio de ese mismo año. Los desacuerdos aparecen rápidamente entre los Colectivos que quieren participar en las elecciones y aquellos que prefieren abstenerse. Unas semanas después, el Colectivo Feminista de Mujeres de Barcelona expulsa a tres militantes, Lidia Falcón, Regina Bayo y Anna Estany, acusadas de no haber respetado la regla de no jerarquía dentro del Colectivo. La expulsión de tres militantes del Colectivo de Mujeres de Barcelona, sacudirá al feminismo radical, pero también *Vindicación*, que tendrá que defenderse de las acusaciones que cuestionan su imparcialidad. A este respecto otra de las hipótesis que se han planteado en este trabajo y que se ha confirmado, es el impacto negativo que tuvo la imagen de Lidia Falcón dentro del movimiento feminista (su autoritarismo, su crítica a las feministas de la «doble militancia», su visión reductora de lo que es una «verdadera» feminista, especialmente dirigida a las feministas de la doble militancia, su temperamento, etc.) en la revista. Un impacto que sale a la luz especialmente cuando la revista empieza a hundirse y las fundadoras piden ayuda.

En este sentido, la solidaridad internacional de la que hizo prueba *Vindicación* a lo largo de su aventura no fue suficiente para evitar la desaparición *Vindicación*. Su cierre pareció corresponder con la «crónica de una muerte anunciada» ya que desde sus inicios la revista tuvo graves problemas económicos debido al elevado costo de su elaboración lo que obligó a las fundadoras a contraer numerosos créditos. Cuanto *Vindicación* se dejó de publicar la revista tenía una deuda que alcanzaba los 16 millones de pesetas y a los que se habían

embarcado en la aventura: la propia Lidia Falcón, su pareja Eliseo Bayo, Carmen Alcalde pero también José María Ragué, y el propio Colectivo Feminista de Madrid. Aunque siempre planeó sobre el proyecto la quiebra económica como lo recogen las cuentas de la revista, a partir del año 1977 la bancarrota se hace más evidente, momento que coincide además con la expulsión de las tres militantes del Colectivo Feminista de Barcelona. El equipo de redacción intenta sin éxito reflotar la revista mediante una campaña de suscripciones y pidiendo ayuda a colectivos del movimiento feminista y de las izquierdas radicales como el MC o la LC e incluso a partidos políticos pero las llamadas son en balde. Muestra de estos intentos por salvar la revista es el cuestionario que lanza la revista en el número 19 para conocer mejor el perfil de las lectoras y para que éstas expresen su opinión sobre *Vindicación* y hagan sugerencias sobre temas o aspectos a mejorar. Otras explicaciones de la crisis de la revista apuntan a la propia evolución del movimiento feminista que a las alturas de 1979 se encuentra muy dividido y con muchos grupos que han desaparecido en un ambiente general de la sociedad de «desencanto».

El fuerte personalismo de Lidia Falcón así como los enfrentamientos con parte del movimiento feminista contribuyeron sin duda, si no al cierre de la revista, a no contar con la suficiente ayuda para evitar su cierre. Como se puede ver a lo largo de los números de *Vindicación*, el número de colaboradoras fue disminuyendo llegando a escribir varias secciones el núcleo duro de la revista, es decir Lidia Falcón y Carmen Alcalde. Si la lucha contra el poder franquista y patriarcal unió a sus colaboradoras, la propia búsqueda del poder y la manera de situarse frente a él dividió al grupo. No obstante, la lucha continuará por otros cauces. Lidia Falcón seguirá trabajando activamente al igual que las mujeres que con ella se fueron, en el Partido Feminista fundado en 1979. Si volvemos a la última frase de los propósitos del primer editorial de *Vindicación*, «hacia el poder y la libertad», nos damos cuenta que son el título de la nueva revista que funda la abogada como órgano de expresión del Partido Feminista de España, *Poder y Libertad*.

Si *Vindicación Feminista* cierra sus puertas por razones económicas (deudas, suscripciones insuficientes, caída de ventas, etc.), su desaparición también puede interpretarse a la luz de una crisis que afectó a la prensa militante en general a principios de los años ochenta, período que parece coincidir con una disminución de la protesta, en este caso feminista. La idea de que después de 1979 el feminismo experimentó una gran crisis que casi llevó a su desaparición, excepto dentro de las instituciones, es de hecho una lectura muy difundida en la historiografía del movimiento feminista. Si bien el final de *Vindicación Feminista* parece coincidir con un momento clave en el movimiento feminista, como lo atestiguan las famosas Jornadas de Granada, que reunieron a más de 2.000 mujeres en diciembre de 1979 para hacer balance de los últimos años de lucha, no es menos cierto que nosotros hemos querido evitar presentar los dos acontecimientos como una consecuencia uno del otro.

Por el contrario, creemos que esta afirmación proviene en gran medida de una mirada de la corriente feminista de doble militancia, que es la que más ha integrado en el llamado feminismo «institucional», pero también de un sentimiento de «decepción» que afecta a algunos de sus actores, entre ellos Lidia Falcón, que se implicaron activamente en la luchas políticas.

Como sabemos, las campañas feministas prosiguieron con mucha fuerza y dinamismo los años posteriores a 1979, hasta 1981 para el divorcio, y 1985 para el aborto. La renovada movilización por la despenalización del aborto durante el juicio de la «Once de Bilbao» en 1979 muestra claramente, por un lado, que el movimiento feminista, aunque heterogéneo y a veces dividido, sigue luchando de manera conjunta y, por otro lado, que los grupos feministas siguen « al pie del cañón » mostrando dinamismo e inventiva, como lo señala la activista feminista Justa Montero³⁰. En Cataluña, por ejemplo, el movimiento feminista fue muy activo en la década de los ochenta con actrices que participaron en las batallas de la década anterior, a las que se sumaron jóvenes activistas, así como nuevos temas que ocuparán gran parte de la agenda feminista de la próxima década, como la cuestión de la destrucción del planeta y el agotamiento de los recursos, el antimilitarismo o el movimiento antinuclear.

Desde el punto de vista de la escritura de la historia del movimiento feminista en España, este trabajo se ha propuesto ofrecer una mirada «extendida» al movimiento feminista durante la transición, rastreando sus orígenes al menos desde los años sesenta. Del mismo modo, podemos preguntarnos si el desbordamiento de las cronologías en el otro extremo, siguiendo por ejemplo la cronología establecida por Teresa Vilarós en *El mono del desencanto (1973-1993)*³¹, podría también arrojar luz sobre las continuidades y las mutaciones de las movilizaciones feministas.

30 MONTERO COROMINAS, Justa, « Las aspiraciones del movimiento feminista y la transición política », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 275-303.

31 VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto. Una crítica cultura de la transición española (1973-1993)*, Madrid, Siglo XXI, 1998.

CORPUS ET BIBLIOGRAPHIE

~ SOURCES ~

ARCHIVES

ARCHIVE DE LA DÉMOCRATIE, UNIVERSIDAD DE ALICANTE (ALICANTE)

- Fonds d'Inma Fernandez Arrillaga, militante du Partido del Trabajo de España (PTE).
- Fonds du Partido del Trabajo de España (PTE).

ARCHIVES NATIONALES DE LA CATALOGNE, (SANT CUGAT DEL VALLÈS)

- Fonds Lidia Falcón (Fons-928-Lidia Falcón).
- Fonds Maria Dolors Calvet Puig (Fons-813-Maria Dolors Calvet Puig).
- Fonds Partido Feminista Español-Club Vindicación Feminista (Fons-929-Partido Feminista de España-Club Vindicación Feminista).

ARCHIVES NATIONALES (FRANCE)

- Fonds du parti féministe unifié (PFU). 96AS.

ARCHIVE PARTI COMMUNISTE ESPAGNOL (APCH) (MADRID)

- Fonds Organizaciones de Mujeres (Movimiento Democrático de Mujeres et Movimiento de Liberación de la Mujer).

ARCHIVE LINZ DE LA TRANSICIÓN. FUNDACIÓN MARCH

- <http://www.march.es/ceacs/proyectos/linz/>

ARCHIVE PRIVÉE DE CARMEN ALCALDE

- Photographies, notes, correspondance, dessins de Sara Presutto, poèmes.

BIBLIOTHÈQUE MARGUERITE DURAND (PARIS)

- Fonds Suzanne Blaise.

FONDS CA LA DONA (BARCELONE)

- Fonds de Gretel Ammann.
- Fonds de LA MAR et féministes indépendantes.
- Fonds photographique (Manifestations, rencontres, activités).
- Fonds Ca la Dona.

FONDS BIBLIOTECA DE MUJERES. MUSEO DEL TRAJE (MADRID)

- Carton « Actes des rencontres féministes » (1975-1990).
- Carton « Féminisme indépendant » (1980-1986).
- Carton « Publications et documents de l'*Instituto de la Mujer* » (1983-2000).

FONDS BIBLIOTECA DE MUJERES. SIÈGE DE LA COORDINADORA FEMINISTA-FEDERACIÓN ESTATAL DE ORGANIZACIONES FEMINISTAS (MADRID)

- Affiches Journées de la Femme.
- Grup feminista de Cultura: *Almanac de les Dones*. Barcelone, La Sal, 1979.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

JOURNAUX

- *ABC* (1970-1976)
- *Cuadernos para el Diálogo* (1965-1970)
- *El Mundo* (2000-2010)
- *El País* (1976- 2019)
- *El Periódico* (2008)
- *Hoja del Lunes* (1976)
- *La Vanguardia* (1971-2018)
- *Mundo Diario* (1977)
- *Público* (2018)
- *Tele/Expres* (1970-1979)

REVUES

- *Ajoblanco* (1974-1976)
- *Cuadernos para el Diálogo* (1965-1975)
- *Destino* (1968-1972)
- *El Papus* (1974-1977)
- *El Viejo Topo* (1976-1979)
- *Interviú* (1976)
- *Mientras Tanto* (1981)
- *Ozono* (1975-1976)
- *Por Favor* (1974-1977)
- *Sábado Gráfico* (1973-1974)
- *Triunfo* (1970-1981)

PRESSE INTERNATIONALE

- *Le Monde* (1970-
- *Libération* (1970-1978)
- *The New York Times Magazine* (1965-1974)

REVUES FÉMINISTES

- *Cahiers du GRIF* (1973-1978)
- *Dones de LA MAR* (1977)
- *Dones en Lluita* (1978-1982)
- *Effe* (1973-1976)
- *Gaceta Feminista* (1978)
- *ISIS, Boletín internacional* (1974-1979)
- *La Mujer y su Lucha* (1978)
- *La Mujer y la Lucha* (1976)
- *Le Quotidien des femmes* (1974-1976)
- *Les Péroleuses* (1974)
- *Le torchon brûle* (1971-1973)
- *Nosotras que nos queremos tanto* (1985)
- *Opción* (1977-1978)
- *Pata Quebrada* (1976)
- *Poder y Libertad* (1981-1994)
- *Spare Rib* (1973-1985)
- *Vindicación Feminista* (1976-1979)
- *Xiana* (1978)

PUBLICATIONS

- ALCALDE, Carmen, *La mujer en la guerra civil española*, Madrid, Editorial Cambio 16, coll. España Viva, 1976.
- , *Cartas a Lilith*, Barcelone, Bruguera, 1979.
- , *Mujeres en el Franquismo. Exiliadas, nacionalistas y opositoras*, Barcelone, Flor del Viento Ediciones, 1996.
- , *Vete y ama*, Barcelone, Ediciones Carena, 2005.
- , *Amar se escribe breve*, Barcelone, Ediciones Carena, 2016.
- ÁLVAREZ LILÍ *et. al.*, *Habla la mujer : resultado de un sondeo en la juventud actual*, Madrid, Cuadernos para el diálogo, Editorial Edicusa, 1967.
- BAYO, Eliseo, *El « desafío » en España*, Barcelone, Plaza&Janes, 1970.
- , *El manifiesto de la tierra*, Barcelone, Editorial Planeta, 1973.
- , *De qué viven y por qué mueren los españoles*, Barcelone, Editorial Dirosa, 1976.
- CAPMANY, Maria Aurèlia, *La dona a Catalunya : consciència i situació*, Barcelone, Edicions 62, 1966.
- , *La joventut és una nova classe ?* Barcelone, Edicions 62, 1969.
- , et ALCALDE, Carmen, *El feminismo ibérico*, Barcelone, Colección Libros Tau (oikus-tau ediciones), 1970.
- , *De profesión : mujer*, colección Testigos de España, Plaza & Janes, S.A., Barcelone, 1971.
- , et Colita, *Antifemina*, Madrid, Editora Nacional, 1977.
- CASTELLET, José María, *Nueve novísimos poetas españoles*, Barcelone, Barral, 1970.
- COMISSIÓ CATALANA D'ORGANIZACIONS NO GOVERNAMENTALS SECRETARIAT DE LES JORNADES, *Jornades catalanes de la dona*, Barcelone, Documentación y Publicaciones Generales, 1977.
- DALLA COSTA, Maria Rosa, *Las mujeres y la subversión de la comunidad*, México, Siglo XXI, 1975.
- DURÁN, María Ángeles, *El trabajo de la mujer en España*, Madrid, Tecnos, 1972.
- FALCÓN, Lidia, *Mujer y sociedad. Análisis de un fenómeno reaccionario*, Barcelone, Editorial Fontanella, Ediciones de Bolsillo, 1973, (1^{re} édition 1969).
- , *Lettres à une idiote espagnole*, Paris, Des femmes, 1975.
- , *En el infierno. Ser mujer en las cárceles españolas*, Barcelone, Ediciones de Feminismo, 1977.
- , *Enfers*, Paris, Des Femmes, 1978.
- , *La razón feminista. La mujer como clase social y económica. El Modo de Producción Doméstico*, Tome 1, Barcelone, Editorial Fontanella, 1981.
- , *La Razón Feminista. La reproducción humana*, Tome 2, Barcelone, Editorial Fontanella, 1982.

- , *El alboroto español*, Barcelone, Editorial Fontanella, 1985.
- , *El varón español a la búsqueda de su identidad*, Barcelone, Plaza & Janes, 1986.
- , *Camino sin retorno*, Barcelone, Anthropos Editorial, 1992.
- , *Ejecución sumaria*, Madrid, El viejo Topo, 2013.
- FIRESTONE, Shulamith, *La Dialectique du sexe*, Paris, Éditions Sctock, 1972.
- GOULD LEVINE, Linda et FEIMAN WALDMAN, Gloria, *Feminismo ante el Franquismo : entrevistas con feministas de España*, Miami, Editorial Universal, 1980.
- HITE, Shere, *El Informe Hite. Estudio sobre la sexualidad femenina*, Barcelone, Plaza & Janes, 1988.
- LAFFITTE, María, *La secreta Guerra de los Sexos*, Madrid, Horas y HORAS, 2009 [1^{re} édition 1948].
- , *La mujer en España, Cien años de su historia, 1860-1960*, Madrid, Aguilar, 1964.
- MILLETT, Kate, *La politique du mâle*, Paris, Éditions Stock, 1971.
- MOIX, Ana María, *24 horas con la Gauche Divine*, Barcelone, Editorial Lumen, 2002.
- MORGAN, Robin (ed.), *Sisterhood is Powerful*, New York, Random House, 1970.
- PÀMIES, Teresa, *Maig de les Dones. Croniques d'unes Jornadas*, Barcelone, Laia, 1976.
- PARTIDO FEMINISTA DE ESPAÑA, *Partido Feminista. Tesis*, Barcelone, Ediciones de Feminismo, 1979.
- RAGUÉ ARIAS, María José, *California Trip*, Barcelone, Editorial Kairós, 1971.
- , *Hablan las Women's Lib*, Barcelone, Editorial Kairós, 1972.
- RODRIGO, Antonina, *Margarita Xirxu y su teatro*, Barcelone, Editorial Planeta, 1974.
- , *Mujeres de España (Las silenciadas)*, Barcelone, Plaza & Janes, 1979.
- ROSZAK, Theodore, *Vers une contre-culture. Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, Paris, Stock, 1970.
- RUSSELL, Diana E .H. et VAN DE VEN, Nicole, *Crimes against women : proceedings of the international tribunal*, Millbrae, California, Les-Femmes Publishing, 1990 [1^{re} édition 1976].
- SARMIENTO, Carmen *La mujer una revolución en marcha*, Madrid, Sedmay, 1976.
- SERRANO VICENS, Ramón, *La sexualidad femenina : una investigación estadística*, Barcelone, Pulso Editorial, 1971.

MÉMOIRES ET AUTOBIOGRAPHIES

- ALBERDI, Cristina, *El poder es cosa de hombres. Memorias políticas*, Madrid, La esfera de los libros, 2001.
- ALCALDE, Carmen, *El grito y la mordaza. La desgracia de ser periodista*, Barcelone, Ediciones Carena, 2018.

- BALLETBO, Anna, *Una mujer en la transición : confesiones en la trastienda*, Barcelone, Flor del viento, 2004.
- CAPMANY, Maria Aurèlia, *Mala memoria. Records dels esdeveniments d'una existència lluny de la nostàlgia i el rancor*, Barcelone, Planeta, 1987.
- CASTELLET, J. M., *Memèries confidencials d'un editor seguit de Tras escriptors amics*, Barcelone, Edicions 62, 2012.
- FALCÓN, Lidia, *Los hijos de los vencidos*, Madrid, Vindicación Feminista, 1989 [1^{re} ed. 1978].
- , *Memorias Políticas (1959-1999)*, Madrid, Vindicación Feminista Publicaciones, 2002.
- , *La vida arrebatada*, Barcelone, Anagrama, 2003.
- , *La pasión feminista de mi vida*, Madrid, El viejo topo, 2012.
- O'NEILL, Carlota, *Una mujer en la guerra de España*, Madrid, Oberon, 2003.
- PERI ROSSI, Cristina, « Una nave llamada *Triunfo* », dans AUBERT, Paul et ALTED, Alicia (coords), *Triunfo en su época*, Madrid, Casa de Velázquez, Ediciones Pléyades, 1995, p. 279-280.
- TELO, María, *Mi lucha por la igualdad jurídica de la mujer*, Navarra, Aranzadi, 2009.
- TORRES, Maruja, *Diez veces siete. Una chica de barrio nunca se rinde*, Barcelone, Planeta, 2014.
- TUSQUETS, Esther, *Confesiones de una editora poco mentirosa*, Barcelone, RqueR Editorial, 2005.
- , *Confesiones de una vieja dama indigna*, Barcelone, Bruguera, 2009.

ENTRETIENS

- Justa Montero, militante féministe et ex-militante de la Ligue Communiste Révolutionnaire. Entretien réalisé le 28 février 2015 à Madrid. (Durée : 1h17).
- Marisa Mediavilla, ex bibliothécaire et fondatrice de la Biblioteca de Mujeres de Madrid en 1985. Entretien réalisé le 16 juillet 2015 à Madrid. (Durée : 2h47).
- Lola G. Luna, militante féministe, fondatrice du collectif féministe radical indépendant LA MAR, professeure universitaire d'Histoire de l'Amérique Latine. Entretien réalisé le 31 octobre 2017 à Barcelone. (Durée : 57 minutes).
- Ana Pániker et Agustín Pániker, enfants de la dessinatrice et collaboratrice de *Vindicación Feminista*, Nuria Pompeia. Entretien réalisé le 2 novembre 2017 à Barcelone. (Durée : 1h 40).
- Lidia Falcón, avocate, écrivaine et militante féministe. Co-fondatrice de la revue *Vindicación Feminista*. Entretien réalisé le 22 mars 2018 à Madrid. (Durée: 2h10).
- Carmen Alcalde, journaliste, écrivaine et co-fondatrice de la revue *Vindicación Feminista* (trois entretiens réalisés: le 14 juin 2018, le 30 novembre 2019, 30 mars 2019 à Barcelone. (Durée : 1h25 minutes ; 2h15 minutes ; 1h 37 minutes).
- Gloria Waldman, professeure hispaniste américaine. Entretien réalisé le 21 décembre 2018 par Skype. (Durée : 51 minutes).
- Linda Levine professeure hispaniste américaine. Entretien réalisé le 7 janvier 2019 par Skype. (Durée : 48 minutes).

~ BIBLIOGRAPHIE ~

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIES

- Gran Enciclopèdia catalana.
- Grand Larousse Universel, Paris, Larousse, 1995 [1984].

METHODOLOGIE ET CONCEPTS

- ACHA, Omar, « Transnacional y global : la crítica del concepto de la historia ante la emergencia de la historia transnacional », *Ayer*, n° 94 (2), 2014, p. 122.
- CABRERA, Miguel Ángel, « Presente histórico y cambio historiográfico. El presente como laboratorio de la investigación histórica », dans CAPELLÁN DE MIGUEL, Gonzalo, *et. al.* (dir.), *Historia social, movimientos sociales y ciudadanía*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2011, p. 23-34.
- CAUVIN, Jacques, « La question du matriarcat préhistorique » et le rôle de la femme dans la préhistoire », dans *La femme dans le monde méditerranéen. I. Antiquité*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1985. p. 7-18. Disponible en ligne : www.persee.fr/doc/mom_0766-0510_1985_sem_10_1_2026
- DELPU, Pierre-Marie, « La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale », *Hypothèses* 1 (18), 2015, p. 263-274.
- DÍAZ, Pilar, « Las fuentes orales y la construcción de relatos biográficos : mujeres trabajadoras en la dictadura franquista », dans LLONA, Miren (coord.), *Entreverse. Teoría y metodología práctica de las fuentes orales*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2012, p. 187-216.
- , « Historia social e Historia cultural de las mujeres. Apuntes para un debate », *Revista de Historiografía (RevHisto)*, n° 22, Año XII, (1/2015), *Revista UC3M*, p. 13-23. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://e-revistas.uc3m.es/index.php/REVHISTO/index>
- DÍEZ GARCÍA, Rubén et LARAÑA, Enrique, *Democracia, dignidad y movimientos sociales. El surgimiento de la cultura cívica y la irrupción de los “indignados” en la vida pública*, Madrid, Editorial CIS (Centro de Investigaciones sociales), 2017.
- ENGELS, Friedrich, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Le temps des cerises, 2012.
- FOLGUERA, Pilar, *Cómo se hace historia oral*, ed. Eudema, Madrid, 1994.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Tome 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994, [1^{re} édition 1976].
- GIROLA, Lidia, « Historicidad y temporalidad de los conceptos sociológicos », *Sociológica*, año 26, número 73, mai-août 2011, p. 13-46. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://isegoria.revistas.csic.es/index.php/isegoria/issue/view/6>

- GODICHEAU, François et SANCHEZ LEON, Pablo (eds.), *Palabras que atan. Metáforas y conceptos del vínculo social en la historia moderna y contemporánea*, Madrid, Fondo de cultura económica de España, 2015.
- HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2012 (1^{re} édition 2003).
- HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, *Tendencias historiográficas actuales. Escribir la historia hoy*, Madrid, Akal, 2004.
- KOSELLECK, Reinhart, *Futuro pasado. Para una semántica de los tiempos históricos*, Barcelone, Paidós, 1993.
- LARAÑA, Enrique et R. GUSFIELD, Joseph (eds.), *Los nuevos movimientos sociales. De la Ideología a la identidad*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 1994.
- LLONA, Miren, « Archivar la memoria, escribir la Historia. Reflexiones en torno a la creación de un Archivo de Historia Oral. AHOA, Ahozko Historiaren Artxiboa. Archivo de la Memoria », dans BENADIBA, Laura (comp.), *Historia Oral. Fundamentos metodológicos para reconstruir el pasado desde la diversidad*, Rosario, Suramérica Ediciones, 2010, p. 215-226.
- LLONA, Miren (Coord.), *Entreverse. Teoría y metodología práctica de las fuentes orales*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2012.
- MARTYKÁNOVÁ, Darina et PEYROU, Florencia « Présentation », *Ayer*, n°94, (2), 2014, p. 13-22.
- MELUCCI, Alberto, *Acción colectiva, vida cotidiana y democracia*, México D.F., Centro de Estudios Sociológicos, 2010 [1^{re} édition 1999].
- MOSCOVICI, Serge, *Psychologie des minorités actives*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979.
- ORSÍ, Rocío, Crítica de libros, « Quentin Skinner : ideas con Historia », *ISEGORÍA, Revista de filosofía moral y política, Teoría y práctica de la Historia Conceptual*, n° 37, juillet-décembre, 2007, p. 291-295. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://isegoria.revistas.csic.es/index.php/isegoria/issue/view/6>
- ORTEGA LÓPEZ, Teresa María, « La “otra” Transición Política a la Democracia. Nuevos enfoques teóricos, metodológicos e interpretativos para el estudio de la movilización social », dans NASH, Mary (ed.), *Feminismos en la Transición*, Barcelone, Grup de Recerca Consolidat Multiculturalisme i Gènere, Universitat de Barcelone y Ministerio de Cultura, 2009, p. 13-52.
- PALMER THOMPSON, Edward, *La formation de la classe ouvrière anglaise* [« The Making of the English Working Class »], Le Seuil, 1988 ; éd. points, 2012.
- PALTI, Elias José, « Koselleck y la idea de Sattelzeit. Un debate sobre modernidad y temporalidad », *Ayer*, n°53, 2004 (1), p. 63-74.
- SCOTT WALLASCH, Joan, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009.
- VIRNO, Paolo, *Opportunisme, cynisme et peur « ambivalence du désenchantement » suivi de « Les labyrinthes de la langue »*, Paris, Editions de l'éclat, 1991.

HISTOIRE DE L'ESPAGNE

- ARBAIZA, Mercedes, « Cuerpo, emoción y política en los orígenes de la clase obrera en España (1884-1890) », *Ayer* n° 98, 2015 (2), p. 45-70.
- BABIANO, José, *Emigrantes, cronómetros y huelgas. Un estudio sobre el trabajo y los trabajadores durante el franquismo (Madrid, 1951-1977)*, Madrid, Siglo XXI, 1995.
- BABY, Sophie, « Sortir de la guerre à retardement : le cas espagnol », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n°3, novembre-décembre 2007. Disponible en ligne : <http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=03&rub=dossier&item=32>
- , « ¿Latinoamérica : un desvío necesario ? Baltasar Garzón, de Pinochet a Franco », *Amnis, Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe-Amérique*, 2, 2011, publié le 01 décembre 2011. Texte disponible à l'adresse suivante : URL : <http://journals.openedition.org/amnis/1485> ; DOI : 10.4000/amnis.1485
- , *Le mythe de la transition pacifique. Violence et politique en Espagne (1975-1982)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012.
- BARCIELA, Carlos *et. al.* (dir.), *La España de Franco (1939-1975). Economía*, Madrid, Editorial Síntesis, Colección Historia de España 3er milenio, 2001.
- BEORLEGUI ZARRANZ, David, *Transición y melancolía. La experiencia del desencanto en el País vasco (1976-1986)*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2017.
- CAMPUZANO, Francisco, *La transition espagnole entre réforme et rupture (1975-1986)*, CNED, Presse Universitaires de France, 2011.
- CASANELLAS, Pau, *Morir matando. El franquismo ante la práctica armada, 1968-1977*, Madrid, Los Libros de la Catarata, 2014.
- CHAMOULEAU, Brice, *Tiran al maricón. Los fantasmas queer de la democracia, 1970-1986*, Madrid, Akal, 2017.
- , *De colonialidad. Perspectivas sobre sujetos y género en la historia contemporánea española*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2017.
- CHAPUT, Marie Claude et PÉREZ SERRANO, Julio (eds.), *La transición española : nuevos enfoques para un viejo debate*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2015.
- , *Civilisation espagnole contemporaine (1868-2018)*, Paris, Presse Universitaires de France, 2018.
- CUADRADO, Juan Ramón et DEL RÍO, Clemente, *Los servicios en España*, Madrid, Pirámide, 1993.
- ERICE SEBARES, Francisco (coord.), *Los comunistas en Asturias, 1920-1982*, Gijón, Ed. Trea, 1996.
- GODICHEAU, François (coord.), *Democracia inocua. Lo que el postfranquismo ha hecho de nosotros*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2015. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://www.postmetropolis.com/textos/metro/MET0002>
- HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena; RUIZ CARNICER, Miguel Ángel et BALDÓ LACOMBA, Marc, *Estudiantes contra Franco (1939-1975). Oposición política y movilización juvenil*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2007.

- LABRADOR MÉNDEZ, Germán, *Culpables por la literatura. Imaginación política y contracultura en la Transición española (1968-1986)*, Madrid, Ediciones Akal, 2017.
- , « La transición como revolución cultural : democracia por venir y formas de vida civiles frente a los partidos e instituciones del estado », dans Fundación Salvador Seguí-Madrid (coord.), *Las otras protagonistas de la Transición. Izquierda radical y movilizaciones sociales*, Madrid, FSS ediciones, 2018, p. 513-520.
- LAIZ, Consuelo, *La lucha final. Los partidos de la izquierda radical durante la transición española*, Madrid, Los libros de la catarata, 1995.
- MALEFAKIS, Edward, « La dictadura de Franco en una perspectiva comparada », dans GARCÍA DELGADO, José Luis (coord.), *Franquismo. El juicio de la historia*, Madrid, Temas de Hoy, 2000.
- MAZA ZORRILLA, Elena, *Asociacionismo en la España franquista : aproximación histórica*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2011.
- MEDINA DOMENECH, Rosa, *Ciencia y sabiduría del amor. Una historia cultural del franquismo (1940-1960)*, Madrid, Vervuert, 2013.
- MOLINERO, Carme et YSÀS, Pere, *Productores disciplinados y minorías subversivas. Clase obrera y conflictividad laboral en la España franquista*, Madrid, Siglo Veintiuno Editores, 1998.
- , *Historia política. 1939-2000*, Madrid, Ediciones Itsmo, 2001.
- , *La anatomía del franquismo de la supervivencia a la agonía, 1945-1977*, Barcelone, Crítica, 2008.
- , (coords.), *Construint la ciutat democràtica. El moviment veïnal durant el tardofranquisme i la transició*, Barcelone, Icaria Editorial, 2010.
- , *De la hegemonía a la autodestrucción. El Partido Comunista de España (1956-1982)*, Barcelone, Crítica, 2017.
- NASH, Mary « Turismo y la Costa Brava : discursos neocoloniales y de resistencia en la década de 1960 », dans CHAMOULEAU, Brice, *De colonialidad. Perspectivas sobre sujetos y género en la historia contemporánea española*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2017, p. 71-96.
- NIELFA CRISTÓBAL, Gloria, « La revolución liberal desde la perspectiva del género », *Ayer*, n° 17, 1995, p. 103-120.
- ORTIZ HERAS, Manuel « Nuevos y viejos discursos de la transición. La nostalgia del consenso », *Historia contemporánea*, n° 44, 2012, p. 337-370.
- PÉREZ LEDESMA, Manuel, « Las Cortes de Cádiz y la sociedad española », *Ayer*, n° 1, 1991, p. 167-206.
- PEREZ QUINTANA, Vicente et SANCHEZ LEON, Pablo (eds.), *Memoria ciudadana y movimiento vecinal. Madrid, 1968-2008*, Madrid, Los libros de la Catarata, 2008.
- POWELL, Charles, « España en Europa: de 1945 a nuestros días » dans PORTERO, Florentino (ed.), « Dossier : La política exterior de España en el siglo XX », *Ayer*, n° 49, 2003, p. 81-119.
- QUIROGA-CHEYROUZE, Rafael (coord.), *La sociedad española en la Transición. Los movimientos sociales en el proceso democratizador*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2011.

- SÁNCHEZ LEÓN, Pablo, « Desclasamiento y desencanto. La representación de las clases medias como eje de una relectura generacional de la transición española », *Kamchatka*, n° 4, décembre 2014, p. 63-99.
- SARTORIUS, Nicolás et ALFAYA, Javier, *La memoria insumisa. Sobre la Dictadura de Franco*, Barcelone, Crítica, Biblioteca de Bolsillo, 2002.
- , et SABIO, Alberto, *El final de la dictadura. La conquista de la democracia en España. Noviembre de 1975 - junio de 1977*, Madrid, Temas de Hoy, 2007.
- SERVÁN, Carmen, « La individualidad esquiva. Subjetividad jurídica y género en el constitucionalismo histórico español (1812-1869) », dans CHAMOULEAU, Brice, *De colonialidad. Perspectivas sobre sujetos y género en la historia contemporánea española*, Madrid, Postmetropolis Editorial, 2017, p. 147-200.
- TUSELL GÓMEZ, Javier et SOTO CARMONA, Álvaro (eds.), *Historia de la transición 1975-1986*, Madrid, Alianza Editorial, 1996.
- , *La transición a la democracia (España, 1975-1982)*, Madrid, Espasa, 2007.
- VILARÓS, Teresa, *El mono del desencanto. Una crítica cultura de la transición española (1973-1993)*, Madrid, Siglo XXI, 1998.
- VILLAGRASA HERNÁNDEZ, Félix et ALBEROLA SURIÑACH, Octavio, « Resumen histórico del Grupo pro revisión del proceso Granado-Delgado », dans GÁLVEZ, Sergio (coord.), « Dossier. Generaciones y memoria de la represión franquista: un balance de los movimientos por la memoria », *HISPANIA NOVA. Revista de Historia contemporánea*, n°7, 2007. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://hispanianova.rediris.es/7/dossier/07d020.pdf>.

HISTOIRE DE LA FRANCE

- ARTIÈRES, Philippe et ZANCARINI-FOURNEL, Michelle (dir.), *68 une histoire collective (1962 1981)*, Paris, La Découverte, 2008.
- BERSTEIN, Serge, *Les cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 2003.
- BOUVAIST, Jean-Marie et BOIN, Jean-Guy, *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison, les nouveaux éditeurs en France (1974-1988)*, La Documentation Française, SOFEDIS, 1989.
- DE WARESQUIEL, Emmanuel (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1999.
- GIAMI Alain et HEKMA, Gert (dir.), *Révolutions sexuelles*, Paris, La Musardine, 2015.
- JEZO-VANNIER, Steven, *Presse parallèle. La contre-culture en France dans les années soixante-dix*, Marseille, Le Mot et le reste, Colle. Attitudes, 2011.
- PENICAUD, Blandine et VIDAL-NAQUET, Vincent, *Les révolutions de l'amour. Sexe, couple et renversement des mœurs de 1914 à nos jours*, Paris, Perrin, 2014.
- VAÏSSE, Maure (dir.), *Mai 68 vu de l'étranger*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

HISTOIRE DES ETATS-UNIS

EVANS, Sara M. et BOYTE, Harry C., *Free Spaces : The Sources of Democratic Change in America*, Chicago, Couverture, University of Chicago Press, 1992.

ROBERT, Frédéric, « L'Activisme de la Nouvelle Gauche étudiante : l'Université de Berkeley comme exemple de transformation sociale ? », *La Clé des Langues*, ENS de Lyon, 18/11/2010. Texte disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://cle.ens-lyon.fr/anglais/civilisation/domaine-americaain/les-grands-courants-politiques/l-activisme-de-la-nouvelle-gauche-etudiante-l-universite-de-berkeley-comme-exemple-de-transformation-sociale->

ROBERT, Frédéric, « Nouvelle Gauche américaine dans les années soixante : de la radicalisation à la désintégration », *La Clé des Langues*, ENS de Lyon, 18/11/2010. Texte disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://cle.ens-lyon.fr/domaine-americaain/nouvelle-gauche-americaine-dans-les-annees-soixante-de-la-radicalisation-a-la-desintegration-108625.kjsp>

HISTOIRE DE LA PRESSE, DU MONDE EDITORIAL ET DES INTELLECTUELS EN ESPAGNE

ABELLÁN, Manuel L., *Censura y creación literaria en España (1939-1976)*, Barcelone, Ediciones Península, 1980.

ALCALDE, Carmen, « El naixement i els primers anys de *Presència* », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 56-60.

AUBERT, Paul et ALTED, Alicia (coords), *Triunfo en su época*, Madrid, Casa de Velázquez, Ediciones Pléyades, 1995.

BALSEBRE, Armand, *Víctor Sagi. Historia de la Publicidad*, Barcelone, Ediciones Invisibles, 2011.

BARRERA, Carlos (coord.), *Historia del periodismo universal*, Barcelone, Ariel, 2004.

CHULIA, Elisa, *El poder y la palabra. Prensa y poder político en las dictaduras. El régimen de Franco ante la prensa y el periodismo*, Madrid, Biblioteca Nueva/UNED, 2001.

CLARA, Josep, « El control i la repressió de *Presència* », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 67-76.

DE CABO, Isabel, *La resistencia cultural bajo el franquismo. En torno a la revista « Destino » (1957- 1961)*, Barcelone, Ediciones Áltera, 2001.

DOSSE, François, *La marcha de las ideas: historia de los intelectuales, historia intelectual*, Valencia, PUV, 2007.

FONTES, Ignacio, et MENÉNDEZ, Manuel Ángel, *El Parlamento de Papel. Las revistas españolas en la transición democrática*, Madrid, UPM, 2004.

FORTEA CASTILLO, M. Àngels « La Gauche Divine y su papel determinante en el triunfo del movimiento pop ». I Simposio de la Fundació Història del Disseny (FHD), « Diseño y franquismo », février 2018. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://www.historiadeldisseny.org/wp-content/uploads/La-Gauche-Divine-y-su-papel-determinante-en-el-triunfo-del-movimiento-popM.-Angels-Fortea.pdf>

- FRANCO, Marie, « Le fait divers en Espagne : exemplarité et tradition littéraire (El Caso, 1955) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Tome 30-3, 1994.
- , *Le sang et la vertu. Faits divers et Franquisme. Dix années de la revue El Caso (1952-1962)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2004.
- GALLEGO, Juana, *Mujeres de Papel. De Hola! A Vogue : la prensa femenina en la actualidad*, Barcelone, Icaria, 1990.
- GARCIA, Anselmo J., *¿ Qué tiempos aquellos, coño ! Cincuenta años de aletargada sexual*, Editorial Edad, Madrid, 2002.
- GARCÍA GONZÁLEZ, Gloria « Activismo periodístico y compromiso político. La revista *Triunfo* por la ruptura democrática (1976-1977) » dans LUDEC, Nathalie et SARRÍA BUIL, Aránzazu (eds.), *Prensa, política e historia*, Bordeaux, PILAR, 2011, p.111-129.
- GAVILLON SANZ, Anne-Claire, « Chile como referente político y cultural de la España antifranquista : procesos de identificación, ecos y paralelismos en la revista *Triunfo* (1964-1980) », *Revista de Historia Social y de las Mentalidades*, Universidad de Santiago de Chile. Santiago de Chile, Vol. 22, n° 1, janvier-juin 2018, p. 47-74.
- GOULD LEVINE, Linda, « De Brooklyn a Madrid » dans CABALLÉ MASFORROLL, Anna et POPE, Randolph, *¿ Por qué España ? Memorias del hispanismo estadounidense*, Barcelone, Galaxia Gutenberg, 2014, p. 445-472.
- GRAELLS, Guillem-Jordi et FEBRES, Xavier, *Institut del Teatre : els primers cent anys 1913-2013*, Barcelone, Institut del Teatre, 2015. Disponible en ligne : <http://redit.institutdelteatre.cat/handle/20.500.11904/847>
- HERMET Guy, « La presse espagnole depuis la suppression de la censure », dans *Revue française de science politique*, 18^e année, n°1, 1968, p. 44-67. http://www.persee.fr/doc/AsPDF/rfsp_0035-2950_1968_num_18_1_393069.pdf
- HERRALDE, Jorge, *Anagrama : 25 años 1969-1994*, Barcelone, Anagrama, 1994.
- LLANAS, Manuel, *L'edició a Catalunya : el segle XX (1939-1975)*, Barcelone, Gremi d'Editors de Catalunya, 2006.
- LOPATA, Marine, *Le journal satirique El Papus (1973-1987) : expressions de la contre-culture dans la bande dessinée de la Transition espagnole*, Thèse inédite en Civilisation espagnole dirigée par Madame la Professeure Marie Franco et soutenue le 19 décembre 2017 à l'Université Sorbonne.
- MARTÍN DE LA GUARDIA, Ricardo, *Cuestión de tijeras. La censura en la transición a la democracia*, Madrid, Editorial Síntesis, 2008.
- MARTÍNEZ, Guillem (ed.), *CT o la Cultura de la Transición. Crítica a 35 años de cultura española*, Barcelone, Debolsillo, 2012.
- MARTÍNEZ RUS, Ana, *La persecución del libro. Hogueras, infiernos y buenas lecturas (1936-1951)*, Gijón, Ediciones Trea, 2015.
- MAZQUIARÁN DE RODRIGUEZ, Mercedes, *Barcelone y sus « divinos ». Una mirada intrusa a la gauche divine a casi medio siglo de distancia*, Barcelone, ediciones Bellaterra, SGU, 2012.

- MIRÓ, Santiago, *El imperio del Zorro. Escándalos internos de un grupo escandaloso*, Madrid, Vosa, 1997.
- MORET, Xavier, *Tiempo de editores. Historia de la edición en España, 1939-1975*, Barcelone, Destino, 2002.
- MUÑOZ RUIZ, María del Carmen, « Las revistas para mujeres durante el franquismo : difusión de modelos de comportamiento femenino », dans NIELFA, Gloria (ed.), *Mujeres y hombres en la España Franquista : Sociedad, economía política y cultura*, Madrid, Editorial Complutense, 2003, p. 95-114.
- MUÑOZ SORO, Javier, *Cuadernos para el Diálogo, (1963-1976), una historia cultural del segundo franquismo*, Marcial Pons, Ediciones de Historia, Madrid, 2006.
- , «La transición de los intelectuales antifranquistas (1975-1982)», *Ayer*, n° 81 (1), « Dossier: Los intelectuales de la transición », 2011, p. 25-55.
- PANDO BALLESTEROS, María de la Paz, *Los democristianos y el proceso político de Cuadernos para el Diálogo, 1963-1969*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2005.
- PECOURT, Juan, *Los intelectuales y la transición política : un estudio del campo de las revistas políticas en España*, CIS (Centro de Investigaciones Sociológicas), Madrid, 2008.
- PÉREZ-LÓPEZ, PABLO, « Prensa, poder político y religión durante el Primer Franquismo », dans AUBERT, Paul et DESVOIS, Jean-Michel, *Presse et pouvoir en Espagne. 1868-1975*, Bordeaux-Madrid, Maison des Pays Ibériques, 1996, p. 257-272.
- PICÓ, Josep et PECOURT, Juan, « El estudio de los intelectuales : una reflexión », *Revista Española de Investigación Sociológicas* (Reís), n°123, 2008, p. 35-58. Texte disponible à l'adresse suivante : http://www.reis.cis.es/REIS/PDF/REIS_123_021215166970765.pdf
- PLA, Xavier, « L'ús i la defensa del català a Presència », *Revista de Girona*, n° 170, 1995, p. 61-66.
- RENAUDET, Isabelle, « Pratiques de la censure au temps de la loi Fraga » dans AUBERT, Paul et DESVOIS, Jean-Michel, *Presse et pouvoir en Espagne. 1868-1975*, Bordeaux-Madrid, Maison des Pays Ibériques, 1996, p. 289-303.
- , *Un Parlement de papier. La presse d'opposition au franquisme durant la dernière décennie de la dictature et la transition démocratique*, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, n° 22, Madrid, 2003.
- RIAMBAU, Esteve et TORREIRO, Casimiro, *Temps era temps. El cinema de l'Escola de Barcelone i el seu entorn*, Barcelone, Generalitat de Catalunya, 1993.
- ROJAS CLAROS, Francisco, *Dirigismo cultural y disidencia editorial en España (1962-1973)*, Publicaciones Universidad de Alicante, 2013.
- RUIZ BAUTISTA, Eduardo (coord.), *Tiempo de censura. La represión editorial durante el franquismo*, Gijón, Ediciones Trea, 2008.
- RUIZ CARNICER, Miguel Ángel, « La voz de la juventud. Prensa universitaria del SEU en el franquismo » dans *Bulletin Hispanique*, 98/1, 1996, p. 175-199.

SANTACANA, Carles « Los intelectuales, entre revolución, democracia y consumo cultural en los años sesenta », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*, n°50, 2016. Texte disponible à l'adresse suivante : <https://journals.openedition.org/bhce/532>

SINOVA, Justino, *La censura de prensa durante el franquismo*, Barcelone, DeBolsillo, 2006.

VILLAMANDOS FERREIRA, Alberto, *El discreto encanto de la subversión : una crítica cultural de la gauche divine*, Laetoli, 2011.

GENRE, FEMINISMES, HISTOIRE DES FEMMES

OUVRAGES THÉORIQUES SUR LE FÉMINISME, LES ÉTUDES DE GENRE ET L'HISTOIRE DES FEMMES

ARESTI, Nerea, *Masculinidades en tela de juicio. Hombres y el género en el primer tercio del siglo XX*, Madrid, Cátedra, 2010.

BADINTER, Elisabeth, *¿ Existe el amor maternal ?*, Barcelone, Editorial Paidós/Pomare, 1981.

BANTIGNY, Ludivine, BUGNON, Fanny et GALLOT, Fanny (dir.), *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? » Le genre de l'engagement dans les années 1968*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017.

BARD, Christine, *Le féminisme au-delà des idées reçues*, Paris, Editions Le Cavalier Bleu, 2012.

—, « Écrire l'histoire des féministes : bilan et perspectives », dans BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 13-26.

BEAUVOIR, Simone, *Segundo sexo*, Buenos Aires, Editorial Leviatan, 1957.

BENELLI, Natalie, HERTZ, Ellen, DELPHY, Christine, HAMEL, Christelle, ROUX, Patricia et FALQUET, Jules, « De l'affaire du voile à l'imbrication du sexisme et du racisme », *Nouvelles Questions Féministes*, 2006 (1), Vol. 25, p. 4-11.

BERENI, Laure, CHAUVIN, Sébastien, JAUNAIT, Alexandre et REVILLARD, Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2012.

BERENI, Laure et REVILLARD, Anne, *Les femmes contestent. Genre, féminismes et mobilisations collectives, Sociétés Contemporaines*, Paris, Presses de Sciences Po, n° 85, 2012.

BERGÈS, Karine, Introduction « Remous autour des vagues féministes », dans BERGÈS, Karine *et al.* (dir.), *Féminismes du XXI^e siècle : une troisième vague ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 11-27.

BOURDIEU, Pierre, « La domination masculine », *Actes de recherches en sciences sociales, Masculin/Féminin*, Vol. 84, septembre 1990, p. 2-31

CIBREIRO, Estrella, *Palabra de mujer. Hacia la reivindicación y contextualización del discurso feminista español*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2007.

CURIEL, Ochy, « Crítica poscolonial desde las prácticas políticas del feminismo antirracista », *Nómadas*, 26, 2007, p. 92-101.

- DELPHY, Christine, « Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme », *Nouvelles Questions Féministes* 2006 (1), Vol. 25, p. 59-83.
- , *L'ennemi principal. L'économie politique du patriarcat*, Tome 1, Paris, Éditions Syllepse, 2008.
- DESPENTES, Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Éditions Grasset, Le livre de poche, 2006.
- DORLIN, Elsa, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, éditions La Découverte, 2017.
- FALQUET, Jules, « La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique depuis 1492, dans BIDE, Annie, GALERAND, Elsa et KERGOAT, Danièle (coords.), *Cahiers du Genre*, « Actualité du féminisme matérialiste », 2016, p. 73-96.
- FEDERICI, Silvia, *Point zéro : propagation de la révolution. Salaire ménager, reproduction sociale, combat féministe*, Donnemarie-Dontilly, Éditions Ixe, 2016.
- FOUQUE, Antoinette, *Il y a deux sexes. Essais de Féminologie*, Paris, Gallimard, 1995.
- GILLIGAN, Carol, *In a different voice*, Harvard University Press, 1982.
- HERNANDO, Almudena, *La fantasía de la individualidad, Sobre la construcción sociohistórica del sujeto moderno*, Madrid-Buenos Aires, Katz, 2012.
- KAPLAN, Temma, « Community and resistance in women's political cultures », *Dialectical anthropology*, 5, 1990, p. 259-267.
- LEDERER, Laura (ed.) *Take back the night : women in pornography*, New York, William Morrow & Co, 1980.
- LOZANO, Betty, « El feminismo no puede ser uno porque las mujeres somos diversas. Aportes a un feminismo negro decolonial desde la experiencia de las mujeres negras del Pacífico colombiano », *Revista La manzana de la discordia*, 5(2), 2010, p. 7-24.
- LUGONES, María, « Colonialidad y género », *Revista Tabula Rasa*, 9, 2008, p. 73-101.
- , « Hacia un feminismo descolonial », *Revista La manzana de la discordia*, 6 (2), 2011, p. 105-119.
- , « Subjetividad esclava, colonialidad de género, marginalidad y opresiones múltiples », dans MONTES, Patricia (ed.), *Pensando los feminismos en Bolivia*, La Paz, Fondo de Emancipación, 2012, p.129-149.
- OFFEN, Karen, « Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 34, juillet-sept. 1987, p. 492-496.
- , « Définir el feminismo : Un análisis histórico comparativo », dans *Historia Social*, n° 9, 1991, p. 103-136.
- OLIVA PORTOLÉS, Asunción, « La teoría de las mujeres como clase: Christine Delphy y Lidia Falcón » dans DE MIGUEL ÁLVAREZ, Ana et AMORÓS PUENTE, Celia (coords), *Teoría feminista : de la ilustración a la globalización*, Vol. 2, *Del feminismo liberal a la posmodernidad*, 2005, Madrid, Editorial Minerva, p. 107-146.
- OSBORNE, Raquel, *La construcción sexual de la realidad. Un debate en la sociología contemporánea de la mujer*, Madrid, Feminismo, Cátedra, 1993.
- , (ed.), *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012.

- PAGIS, Julie, « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de Mai- Juin 68 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 29, 2009, p. 97-118.
- PATEMAN, Carole, *El contrato sexual*, Barcelone, Antrophos, 1995, [1988].
- PRECIADO, Beatriz, *Pornotopie. Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, Paris, Climats, éditions Flammarion, 2011.
- RENARD, Noémie, *En finir avec la culture du viol*, Paris, Les petits matins, 2018.
- SAU, Victoria, *Ser mujer, el fin de una imagen tradicional*, Barcelone, Icaria Editorial, 1993.
- , *Diccionario ideológico feminista*, Tome I, Barcelone, Icaria, 2000 [1981].
- SCOTT WALLASCH, Joan, « Feminismo e historia », *Hojas de Warmi*, n°8, 1997, p. 109-121.
- SEGATO, Rita Laura, *La guerra contra las mujeres*, Madrid, Traficantes de sueños, 2016.
- SIBAI ADLBI, Sirin, *La cárcel del feminismo. Hacia un pensamiento islámico decolonial*, Madrid, Akal, Serie Poscolonial, 2017.
- TAYLOR Verta, « La continuité des mouvements sociaux : la mise en veille du mouvement des femmes » dans FILLIEULE, Olivier (ed.), *Le désengagement militant*, Paris, Éditions Belin, 2005, p. 229-250.
- VASALLO, Brigitte, *Pensamiento monógamo. Terror poliamoroso*, Barcelone, La oveja negra, 2018.

HISTOIRE DU FEMINISME ET HISTOIRE DES FEMMES DEPUIS UNE PERSPECTIVE TRANSNATIONALE

- ARRIZABALAGA, Marie-Pierre, BURGOS-VIGNA, Diana et YUSTA, Mercedes (dir.), *Femmes sans frontières. Stratégies transnationales féminines face à la mondialisation, XVIII^e- XXI^e Xs*, Berna, Peter Lang, 2011.
- BERKOVITCH, Nitza, *From motherhood to citizenship : Women's rights and international organizations*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1999.
- FALQUET, Jules (ed.) *De gré ou de force, les femmes dans la mondialisation*, Paris, La dispute, 2008.
- FERNÁNDEZ, Pura (ed.), *No hay nación para este sexo. Redes culturales de mujeres de letras españolas y latinoamericanas (1824-1936)*, Madrid, Iberoamericana, 2015.
- FILLARD, Claudette et ORAZI, Françoise, *Exchanges and Correspondance : The Construction of Feminism*, Newcastle Cambridge Scholars Publishing, 2010.
- HAUSMANN, Melissa et SAUER, Birgit (eds.) *Gendering the State in the Age of Globalization : Women's movements and State Feminism in Postindustrial democracies*, New York, Rowman and Littlefield Publishers, 2007.
- JACQUES, Catherine, « Construire un réseau international : l'exemple du Conseil international des Femmes (CIF) », dans, GUBIN, Eliane, *et. al.* (dir.), *Les siècle des féminismes*, Paris, Les éditions de l'atelier, 2004, p. 163-178.
- MACHIELS, Christine, *Les féministes et la prostitution (1860-1960)*, Rennes, Presse Universitaires de Rennes, 2016.

NAPLES, Nancy et DESAI, Manisha (eds.), *Women's Activism and globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, London, Routledge, 2002.

OFFEN, Karen. *Globalizing feminisms 1789-1945*, London & New York, Routledge, 2010.

—, *Les Féminismes en Europe (1700-1950). Une histoire politique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

RUPP, Leila J., « Transnational Women's Movements » dans *European History Online* (EGO), published by the Institute of European History (IEG), Mainz, 16 juin 2011. Disponible en ligne : <http://ieg-ego.eu/en/threads/transnational-movements-and-organisations/international-social-movements/leila-j-rupp-transnational-womens-movements>

SILL, Edouard, « Introduction : interroger l'internationalisme par le féminin », dans *Cahier d'Histoire*, Dossier « Internationalisme au féminin. De la Guerre d'Espagne au Rajova », n° 141, janvier-février 2019, p. 11-18.

FEMINISME ET HISTOIRE DES FEMMES EN ESPAGNE

ABAD, Irene, *En las puertas de prisión. De la solidaridad a la concienciación política de las mujeres de los presos*, Barcelone, Icaria Editorial, 2012.

AGUADO, Anna (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, Universitat de València, 1999.

—, « La cárcel como espacio de resistencia y de supervivencia antifranquista », NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares Historia, 2013, p. 37-52.

AMORÓS, Celia, « Algunos aspectos de la evolución ideológica del feminismo en España », dans BORREGUERO, Concha et al. *La mujer española : de la tradición a la modernidad (1960-1980)*, Madrid, Tecnos, p. 41-54.

ARANGUREN, Maialen, « La liberación sexual de las mujeres. Una aproximación desde el movimiento feminista y los grupos de lesbianas feministas de Euskadi de la transición », Actas del Coloquio, Las otras protagonistas : izquierda radical y movilizaciones sociales, Fundación Seguí, Madrid, février 2017, p. 24-33. Texte disponible en ligne à l'adresse suivante : https://congresotransicion2017.files.wordpress.com/2017/02/mesa_3_activismos_sexualidades.pdf

ARBAIZA, Mercedes, « Dones en Transició : el feminismo como acontecimiento emocional », dans ORTEGA LÓPEZ, Teresa María ; AGUADO HIGÓN, Ana et HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena (eds.), *Mujeres, dones, mulleres, emakumeak. Estudios sobre la historia de las mujeres y del género*, Madrid, Cátedra, 2019, p. 267-286.

ARRIERO RANZ, Francisco, *El movimiento democrático de mujeres, del antifranquismo a la movilización vecinal y feminista. Ideología, identidad y conflictos de género*, Thèse doctorale en histoire sous la direction de Madame la Professeure Pilar Diaz, soutenue le 20 février 2015 à l'Université Autonoma de Madrid.

—, *El Movimiento Democrático de Mujeres. De la lucha contra Franco al feminismo (1965-1985)*, Madrid, Los libros de la Catarata, 2016.

- BASSA VILA, Assumpta, « Feminismo y arte en Cataluña en las décadas de los sesenta y setenta. Escenas abiertas y esferas de reflexión », dans ALIAGA, Juan Vicente et MAYAYO, Patricia, *Genealogías feministas en el arte español : 1960-2010*, Madrid, This side Up, 2013, p. 213-236.
- BELLA RANDO, Amparo, « La ADMA, la AAM y las radicales de color morado. Organizaciones de mujeres en Zaragoza en los primeros años de la Transición », dans AGUADO, Anna (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, Universitat de València, 1999, p. 157-176.
- BERGES, Karine, « Education et féminité sous le franquisme : la représentation archétypale de la femme dans les écrits de la Section féminine de la Phalange », dans DELRUE, Elisabeth (ed.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Amiens, 2007, p. 97-116.
- , « La nacionalización del cuerpo femenino al servicio de la construcción de la identidad nacional en las culturas políticas falangistas y franquistas », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 42 (2), 2012, p. 91-103.
- , « La Section féminine de la Phalange à l'épreuve des réalités transnationales du régime franquiste », dans ARRIZABALAGA, Marie-Pierre, BURGOS-VIGNA, Diana et YUSTA, Mercedes (dir.), *Femmes sans frontières. Stratégies transnationales féminines face à la mondialisation, XVIII^e-XXI^e Ss*, Berna, Peter Lang, 2011, p. 333-350.
- BLANCO CORUJO, Oliva et MORANT DEUSA, Isabel, *El largo camino hacia la igualdad. Feminismo en España, 1975-1995*. Madrid, Instituto de la Mujer, 1995.
- BLAS, Isabel, « Comunicación e información de mujeres para mujeres », dans ASOCIACIÓN DE MUJERES EN LA TRANSICIÓN, *Españolas en la transición: de excluidas a protagonistas*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1999, p. 325-426.
- BLASCO HERRANZ, Inmaculada, « Las mujeres de la Sección Femenina de Falange: sumisión, poder y autonomía », dans CERRADA, Ángela (ed.), *Las mujeres y el poder: Representaciones y prácticas de vida*, Madrid, Asociación Cultural Al-Mudayna : Asociación Española de Investigación de Historia de las Mujeres (AEIHM), 2000, p. 253-261.
- BORDERÍAS MONDEJAR, Cristina et PÉREZ-FUENTES HERNÁNDEZ, Pilar, « Mujeres, trabajos y economías familiares en España (siglos XIX y XX) », dans BORDERÍAS MONDEJAR, Cristina (ed.), *La historia de las mujeres : Perspectivas actuales*, Barcelone, Icaria Editorial, 2009, p. 269-308.
- BORREGUERO, Concepción *et. al*, *La mujer española : de la Transición a la modernidad (1960-1980)*, Madrid, Tecnos, 1986.
- BUSSY GENEVOIS, Danièle, « La ciudadanía femenina en España (1869-1931) : Una historia paradójica ? », dans BUSSY GENEVOIS, Danièle, *La democracia en femenino. Feminismos, ciudadanía y género en la España contemporánea*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2017, p. 309-326.
- CABRERO BLANCO, Claudia « Espacios femeninos de lucha. Rebeldías cotidianas y otras formas de resistencia de las mujeres durante el primer franquismo », *Historia del Presente*, n° 4, 2004, p. 31-46.
- CAPEL, Rosa María (coord.), *Mujeres para la Historia. Figuras destacadas del primer feminismo*, Madrid, Abada Editores, 2004.

- CELAYA, Beatriz, « El discurso médico del franquismo : persistencia de un modelo sexualizado de mujer », dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 193-216.
- CHARLON, Anne, « Mercedes Fórmica ou les tentatives d'une militante phalangiste pour améliorer la condition des Espagnols », *Revue Miroirs*, 4 Vol.2, 2016, p. 170-188. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://www.revuemiroirs.fr/links/femmes/volume2/article9>
- COLECTIVO FEMINISTA LANBROA, « Apuntes para abrir un debate sobre la situación actual del feminismo », *Lectora*, n° 12, 2006, p. 91-95. En ligne : <http://www.raco.cat/index.php/Lectora/article/viewFile/205571/284784>
- COMABELLA, Merche et SALAS, Mary, « Asociacionismo de mujeres y movimiento feminista », dans ASOCIACIÓN DE MUJERES EN LA TRANSICIÓN, *Españolas en la transición: de excluidas a protagonistas*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1999, p. 25-126.
- COMABELLA, Mercedes, « Movimiento Democrático de Mujeres », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, et. al. (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 247-266.
- DI FEBBO, Giuliana, *Resistencia y movimiento de mujeres en España, 1936-1976*, Barcelone, Icaria, 1979.
- , « La lucha de las mujeres en los barrios en los últimos años del Franquismo. Un ejemplo de la utilización de la "Historia de género" », dans TUSELL, Javier, ALTED, Alicia et MATEOS, Abdon, *La oposición al régimen de Franco. Estado de la cuestión y metodología de investigación*, vol. II, Madrid, UNED, 1990, p. 251-260.
- DÍAZ SANCHEZ, Pilar, « La lucha de las mujeres en el tardofranquismo : los barrios y las fábricas », *Gerónimo de Uztariz*, N° 21, 2005, p. 39-54.
- , « Participación social de las mujeres », dans MORANT, Isabel (ed.), *Historia de las mujeres en España y América Latina. Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Volumen IV, Madrid, Cátedra, 2005, p. 349-366.
- , « Trabajadoras, sindicalistas y amas de casas », dans NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares Historia, 2013, p. 105-117.
- , « "Coser y luchar" : Las huelgas de la fábrica Rok madrileña en 1976 », dans AGUADO, Anna (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, Universitat de València, 1999, p. 143-155.
- DÍAZ SILVA, Elena, « El Año Internacional de la Mujer en España : 1975 », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, 2009, vol. 31, p. 319-339.
- , *El Año Internacional de la Mujer en España y Francia, 1975. Feminismo y movimiento de mujeres desde una perspectiva comparada*, Thèse inédite en Histoire Contemporaine dirigée par Madame la Professeure Maria Isabel Cabrera Bosch, soutenue à l'Université Autonoma de Madrid le 27 mai 2013.
- ENDERS, Victoria L, « Problematic Portraits : The ambiguous Historical Role of the *Sección Femenina* of the phalange », dans ENDERS, Victoria et RADCLIFF, Pamela Beth (eds.) *Constructing Spanish Womanhood : Female Identity in Modern Spain*, Albany, State of New York University Press, 1999, p. 375-399.

- ESCARIO, Pilar *et. al.*, *Lo personal es político. El Movimiento Feminista en la transición*, Madrid, Instituto de la Mujer, 1996.
- ESPUNY, María Jesús *et. al.*, « Mujeres, transición democrática y movimientos sociales : las jornadas catalanas de la mujer (1976) », Universidad Autónoma de Barcelone, *Historia del Tiempo Presente*, Communication « IV Congreso. Historia de la transición en España : Sociedad y Movimientos sociales », Asociación de Historiadores del presente, 2009, p. 655-670.
 Texte disponible à l'adresse suivante :
<http://historiadelpresente.es/sites/default/files/congresos/pdf/38/espuny.pdf>
- ESTELLA, Iñaki et ROSÓN, María, « El cuerpo en la transición : sexualidad, feminismo y el striptease de Christa Leem », dans Fundación Salvador Seguí-Madrid, (coord.), *Las otras protagonistas de la Transición. Izquierda radical y movilizaciones sociales*, Madrid, FSS Ediciones, 2018, p. 513-518.
- ESTORNÉS ZUBIZARRETA, Idoia, *Cómo pudo pasarnos esto. Crónica de una chica de los 60*, Donostia, Erein, 2013.
- FOLGUERA, Pilar, « Ley de derechos políticos, profesionales y laborales de la mujer (1961) », dans DURÁN, María Ángeles (ed.) *Mujeres y hombres : La Formación del Pensamiento Igualitario*, Madrid, Editorial Castalia, p. 185-192.
- GAHETE MUÑOZ, Soraya, *El Colectivo Feminista de Madrid en el contexto de la Transición española*, Thèse inédite en Histoire Contemporaine dirigée par Madame la Professeure Gloria Nielfa, soutenue à l'Universidad Complutense de Madrid le 30 juin 2017.
- , « Las propuestas del feminismo radical y marxista para la liberación de la mujer a través del colectivo feminista de Madrid (1976-1980) », dans Fundación Salvador Seguí-Madrid (coord.), *Las otras protagonistas de la Transición. Izquierda radical y movilizaciones sociales*, Madrid, Editorial FSS Ediciones, 2018, p. 149-158.
- GIL, Silvia L., *Nuevos feminismos. Sentidos comunes en la dispersión*, Madrid, Traficantes de Sueños, 2011.
- GODAYOL, Pilar, « Feminism and translation in the 1960s : The reception in Catalunya of Betty Friedan's *The Feminine Mystique* », *Translation Studies* Vol. 7, (3), 2014, p. 267-283.
- GRAU BIOSCA, Elena, *De la emancipación a la liberación y la valoración de la diferencia. El movimiento de mujeres en el Estado español, 1965-1990*, dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle (dir.), *Historia de las mujeres en Occidente, Vol. 5 : El siglo XX*, (coord.), THÉBAUD, Françoise, Barcelone, Taurus, 1993, p. 736-748.
- GUEREÑA, Jean-Louis, « Prostitución y franquismo : vaivenes de una política sexual », dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 143-164.
- HERNÁNDEZ HOLGADO, Fernando, « Cárcel de ventas : los mecanismos de la represión femenina. Entre la historia y la memoria », NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares Historia, 2013, p. 53-62.
- JAREÑO, Claudia, « De la legislación a la identidad : Los debates en torno a la sexualidad en las Jornadas de Liberación de la mujer : Madrid, Barcelone, Granada (1975-1979) » dans *Investigación en temáticas de género. Aula de debate de jóvenes investigador@s 2015*, IUEM, Madrid, Servicio de Publicaciones UAM, 2016, p. 155-172.

- , « Una democracia sexual : Destape, liberación sexual y feminismo. ¿ Una combinación imposible ? » dans NAVAL, M^o Ángeles (ed.), *La Transición sentimental. Literatura y cultura en España desde los años 70*, Madrid, Editorial Visor, 2016, p. 179-198.
- JOHNSON, Roberta, DE ZUBIAURRE María Teresa (coord.), *Antología del pensamiento feminista español : (1726-2011)*, Madrid, Cátedra, Colecciones Feminismo, 2012.
- JULIANO, Dolores, « Las monjas en las cárceles de la posguerra », dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 253-274.
- KAPLAN, Temma, « Conciencia femenina y acción colectiva : el caso de Barcelona, 1910-1918 », dans AMELANG, James et NASH, Mary, *Las mujeres en la Europa Moderna y Contemporánea*, Valencia, Edicions Alfons el Magnànim, 1990, p. 267-295.
- , « Luchas por la democracia : Formas de organización de las mujeres entre los años cincuenta y los años setenta », dans AGUADO, Anna (ed.) *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, Universitat de València, 1999, p. 89-108.
- KOSKA, Susana, *Mujeres en pie de guerra. Memorias de nosotras*, Barcelone, Ediciones B, 2017.
- LARRONDO URETA, Ainara, « La representación pública del movimiento de liberación de la mujer en la prensa diaria española (1975-1979) », *Historia contemporánea*, Universidad del País Vasco, n^o 39, 2009, p. 627-655.
- LARUMBE, María Ángeles, *Una inmensa minoría. Influencia y feminismo en la Transición*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2002.
- , *Las que dijeron no. Palabra y acción del feminismo en la Transición*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2004.
- LAVAIL, Christine, « Mercedes Formica y su novela *A instancia de parte*. Entre la Sección Femenina y el feminismo », dans CIVIL, Pierre Civil et CRÉMOUX, Françoise (Coord.), *Actas del XVI Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas. Nuevos caminos del hispanismo*, París, 9-13 juillet 2007. Texte disponible à l'adresse suivante : http://cvc.cervantes.es/literatura/aih/pdf/16/aih_16_2_308.pdf
- , « Les femmes et la Section féminine de la Phalange : entre espace privé et espace public (1934-1965) », BELMONTE, Florence (coord.), *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses Éditions, 2007, p. 134-174.
- LIZARRAGA VIZCARRA, Isabel et AGUILERA SASTRE, Juan, *De Madrid a Ginebra. El feminismo español y el VIII Congreso de la Alianza Internacional para el Sufragio de la Mujer*, Barcelone, Icaria, 2010.
- LLINÀS, Conxa, *Feminismes de la Transició a Catalunya. Textos i materials*, Barcelone, Horsori editorial S.L., 2008.
- LUNA, Lola et FAGOAGA, Concha, « Notas para una historia social del movimiento de las mujeres : signos radicales y signos reformistas » dans *Ordenamiento jurídico y realidad social de las Mujeres*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1985, p. 454-462.
- LUNA, Lola G., « Apuntes históricos del feminismo catalán : de LA MAR a las Lagunas de Ruidera, pasando por Granada, 1979-1986 », *Hojas de Warmi*, n^o 8, 1997, p. 95-108.

- MAILLARD, María Luisa, *Asociación Española de Mujeres Universitarias. 1920-1990*, Madrid, Instituto de la Mujer, 1990.
- MANGINI, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelone, Ediciones Península, 2001.
- MONFERRER, Jordi, « Serrano Vicéns : el Kinsey español », dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 217-232.
- MORENO, Mónica (ed.), *Manifiestos feministas : antología de textos del movimiento feminista (1965-1985)*, Alicante, Universidad de Alicante, 2005.
- , « Religiosas y laicas en el franquismo : entre la dictadura y la oposición », *Arenal : Revista de historia de mujeres*, vol.12, n°1, 2005, p. 61-89.
- , « Cristianas por el feminismo y la democracia : catolicismo femenino y movilización en los años setenta », *Historia social*, n°53, 2005, p. 137-154.
- , « Mujeres en la transición de la Iglesia hacia la democracia : avances y dificultades », *Historia del presente*, n°10, 2007, p. 25-40.
- , « Feministas y ciudadanas. Las aportaciones del feminismo español a la construcción del Estado democrático », *Alcores*, n° 13, 2012, p. 92.
- , « Mujeres en la Acción Católica y el Opus Dei. Identidades de género y culturas políticas en el catolicismo de los años sesenta », *Historia y política : Ideas, procesos y movimientos sociales*, n°28, 2012.
- , « La dictadura franquista y la represión de las mujeres », dans NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares Historia, 2013, p. 1-21.
- NASH, Mary, « Experiencia y aprendizaje : la formación histórica de los feminismos en España », *Historia social*, n° 20, 1994, p.151-172.
- , et ÁLVAREZ GONZÁLEZ, Ana Isabel, *Seneca Falls. Un siglo y medio del Movimiento Internacional de Mujeres y la lucha por el sufragio femenino en España*. Gobierno del Principado de Asturias, Consejería de Educación y Cultura, 2002.
- , *Dones en transició de la resistència política a la legitimitat feminista, les dones en la Barcelona de la transició*, Barcelone, Regidoria de Dona, 2007.
- , « La construcción de una cultura política desde la legitimidad feminista durante la transición democrática », dans AGUADO, Ana et ORTEGA, Teresa Mª (eds.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, Prensas Universitarias de Valencia, 2011, p. 283-306.
- , (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares, 2013.
- , « Resistencias e identidades colectivas : el despertar feminista durante el tardofranquismo en Barcelona » dans NASH, Mary (ed.), *Represión, resistencias, memoria. Las mujeres bajo la dictadura franquista*, Granada, Comares, 2013, p. 139-158.

- OTERO, Luis, *La sección femenina*, Madrid, Ed. Edaf, 1999.
- OSBORNE, Raquel, « Entre el risa y el violeta. Lesbianismo, feminismo y movimiento gay ; relato de unos amores difíciles », dans PLATERO, Raquel (coord.), *Lesbianas. Discursos y representaciones*, Barcelone, Melusina, 2008, p. 85-106.
- , « Los castigos a las mujeres. (De la ecuación roja-degenerada al castigo maternal : el caso de Carlota O'Neill) », dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 123-142.
- PELAYO, María Dolores, « El debate constitucional y las reformas legislativas de la igualdad », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 99-130.
- PEREZ DEL CAMPO, Ana María « La contribución política feminista a la Transición democrática », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 305-334.
- RADCLIFF, Pamela, « La historia oculta y las razones de una ausencia. La integración del feminismo en las historiografías de la transición », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 53-70.
- RAMOS PALOMO, Dolores (coord.), *Tejedoras de ciudadanía. Culturas políticas, feminismo y luchas democráticas en España*, Málaga, Universidad de Málaga (UMA), 2014.
- RICHMOND, Kathleen, *Las mujeres en el fascismo español. La sección femenina de la falange. 1934-1959*, Madrid, Alianza Editorial, 2004.
- RODRÍGUEZ LÓPEZ, Sofía, « La Sección Femenina de FET-JONS : Paños calientes para una dictadura », *Revista Arenal*, volumen 12, núm.1, 2005, p. 35-60.
- ROMEU, Fernanda, *El silencio roto : mujeres contra el franquismo*, Oviedo, Edición de Fernanda Romeu, 1994.
- RUIZ FRANCO, María del Rosario, « Nuevos horizontes para las mujeres de los años 60 : la ley de 22 de julio de 1961 », *Arenal : Revista de historia de mujeres*, Vol. 2, nº 2, 1995, p. 247-268.
- , « David frente a Goliat : Mercedes Formica y su lucha por los derechos jurídicos de las mujeres, La encuesta en ABC », dans TRUJILLANO SÁNCHEZ, José Manuel et GAGO GONZÁLEZ, José M.^a (eds.), *Historia y fuentes orales, « Historia y Memoria del franquismo »*. *Actas IV Jornadas*, 1994, Fundación Cultural Santa Teresa, Ávila, 1997, 109-119.
- , « La situación legal : discriminación y reforma », dans NIELFA, Gloria (ed.), *Mujeres y Hombres en la España franquista : Sociedad, economía, política y cultura*, Madrid, Editorial Complutense, 2003, p. 117-144.
- , « Pequeña historia de ayer : la memoria histórica a través del testimonio de Mercedes Formica », *Trocadero : Revista de historia moderna y contemporánea*, nº 16, 2004, p. 19-34. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://rodin.uca.es/xmlui/bitstream/handle/10498/9376/31305660.pdf?sequence=1&isAllowed=y>
- , « María Telo y la participación de mujeres juristas en la Comisión General de Codificación (1973-1975) », *Asparkia : Investigación feminista*, nº17, 2006, p.165-180.
- , *¿Eternas menores ? Las mujeres en el franquismo*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007.

- , « Participación de mujeres en el ámbito jurídico durante el franquismo : la creación de la Asociación Española de Mujeres Juristas », AGUADO, Anna (ed.), *Mujeres, regulación de conflictos y cultura de la paz*, Valencia, Institut Universitari d'Estudis de la Dona, Universitat de València, 1999, p. 129-142.
- , « La Asociación española de mujeres juristas », dans BUSSY-GENEVOIS, Danièle (dir.) *Les Espagnoles dans l'histoire. Une sociabilité démocratique (XIXe XXe siècles)*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2012, p.169-185.
- SALAS, María, « Las mujeres de Acción Católica en el franquismo », *XX Siglos*, vol.12, n°49, 2001, p.78-89.
- SÁNCHEZ LÓPEZ, Rosario, *Entre la importancia y la irrelevancia : Sección Femenina, de la República a la Transición*, Murcia, Consejería de Educación y Cultura, Servicio de Publicaciones, 2007.
- SÁNCHEZ RODRÍGUEZ, Virginia, *La banda sonora musical en el cine español y su empleo en la configuración de tipologías de mujer (1960-1969)*, Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, 2013.
- SENDÓN DE LEÓN, Victoria, *Marcar las diferencias*, Barcelone, Icaria, 2002.
- , « Colectivo Feminista », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 369-375.
- SESEÑA, Natacha, « Asociación Española de Mujeres Universitarias (1920-1990). Setenta años de labor seria y libre a favor de la mujer », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 377-384.
- SUÁREZ, Carmen, *El feminismo asturiano en la oposición al Franquismo y en la Transición democrática. Vivencias, conciencia y acción política*, Thèse doctorale en Études de genre, dirigée par les Professeures Mary Nash et Maria Rosa Cid, soutenue le 22 octobre 2012 à l'Universidad de Oviedo.
- , *Ciudadanía (des)igualitaria. El feminismo asturiano entre el Franquismo y la Transición*, Ediciones Trabe, 2014.
- STEHRENBARGER, Cécile Stephanie, « Los Coros y las Danzas de la Sección Femenina en Guinea Ecuatorial. Un caso de estudio del vínculo entre política de género y colonialismo », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 312-327.
- TABOADA, Leonor, « De feministas y espéculos », « Dossier : Autoconocimiento : la mejor ayuda para la vida », revista *MyS*, n° 5, février 2000, p. 1-3.
- TAILLOT, Allison « De Carlota O'Neill à Lidia Falcón : le féminisme de la Transition entre héritage et rupture », dans CHAPUT, Marie-Claude (ed.), *Masculin/Féminin en transition*, Regards/17, Paris Ouest Nanterre La Défense, 2011, p. 47-61.
- , « Féminisme et générations en Espagne : le féminisme génétique de Lidia Falcón », dans FISBACH, Erich et RABATÉ, Philippe, (éd.), Dossier : « Les générations dans le monde ibérique », *Revue HispanismeS*, n° 8, 2016, p. 179-191. Disponible en ligne : http://www.hispanistes.fr/images/PDF/HispanismeS/Hispanismes_8/13_Taillot_Allison_HispanismeS_8.pdf

- TELO, María, « De la discriminación a la igualdad en el Código Civil », dans AGOAGA, Concha (ed.), *1898-1998. Un siglo avanzando hacia la igualdad de las mujeres*, Madrid, Comunidad de Madrid, 1999, p.223-233.
- THRELFALL, Mónica, « El papel del transformador del movimiento de mujeres en la transición política española », dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 17-52.
- TOBOSO, Pilar, « Las mujeres en la transición. Una perspectiva histórica : antecedentes y retos » dans MARTÍNEZ TEN, Carmen, *et. al.* (eds.), *El movimiento feminista en los años 70*, Madrid, Feminismos Cátedra, 2009, p. 71-98.
- TRUJILLO BARBADILLO, Gracia, *Deseo y resistencia. Treinta años de movilización lesbiana en el Estado español. 1977-2007*, Madrid, Editorial Egales, 2008.
- VALIENTE FERNÁNDEZ, Celia, « Las políticas para las mujeres trabajadoras durante el franquismo », dans NIELFA, Gloria (ed.), *Mujeres y Hombres en la España franquista : Sociedad, economía, política y cultura*, Madrid, Editorial Complutense, 2003, p. 166-167.
- VALLÉS AMORES, María Luisa, « La posición jurídica de la mujer a través de las reformas del derecho de familia », dans MONTESINOS SÁNCHEZ, María Nieves et ESQUEMBRE CERDÁ, María del Mar (coord.), *Feminismo/s*, Mujeres y Derecho, n° 8, 2006, p.117.
 Texte disponible à l'adresse suivante : https://rua.ua.es/dspace/bitstream/10045/1184/1/Feminismos_8_8.pdf
- VERDUGO MARTÍ, Vicenta, *Movimiento de mujeres y feminismos en Valencia. Del tardofranquismo a la transición democrática*, Thèse doctorale, Universitat de València, soutenue en 2010.
- , « Prácticas políticas y movimiento feminista en el País valenciano (1976-1982) », dans AGUADO, Ana et ORTEGA, Teresa M^a (eds.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, Prensas Universitarias de Valencia, 2011, p. 333-358.
- VINYES, Ricard, « Construyendo a Caín. Diagnóstico y terapia del disidente : las investigaciones psiquiátricas militares de Antonio Vallejo Nágera con presas y presos políticos », *Ayer*, n° 44, 2001, p. 227-252.
- , *Irredentas : las presas políticas y sus hijos en las cárceles de Franco*, Madrid, Temas de hoy, 2002.
- YUSTA Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : La mobilisation politique des femmes de gauche de 1939 à 1975 », dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes, *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Editions du Temps, 2004, p. 177-206.
- , « Las mujeres en la resistencia antifranquista, un estado de la cuestión », Dossier Mujeres en el franquismo, SECO MORENO, Mónica (coord.), *Arenal*, n° 12 (1), 2005, p. 5-34.
- , *Madres coraje contra Franco : la Unión de mujeres españolas en Francia, del antifascismo a la Guerra Fría (1941-1950)*, Madrid, Cátedra, 2009.
- , « La construcción de una cultura política femenina desde el antifascismo (1934-1950) », dans AGUADO, Anna et ORTEGA, Teresa M^a (eds.), *Feminismos y antifeminismos. Culturas políticas e identidades de género en la España del siglo XX*, Valencia, Prensas Universitarias de Valencia, 2011, p. 253-282.

- , « Du familial au politique. Engagements féminins dans la guérilla antifranquiste en Espagne (1936-1952) », dans BERGES, Karine, BURGOS-VIGNA, Diana, YUSTA RODRIGO, Mercedes et LUDEC, Nathalie (dir.), *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politique des femmes aux XX^e et XXI^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Mondes Hispanophones, 45, 2015, p. 89-101.
- SANZ-GAVILLON, Anne-Claire, « Le droit à l'avortement en Espagne : une conquête féministe au cœur d'un conflit sociétal (1975-2017) », dans BRUNET, Laurence et GUYARD-NEDELEC, Alexandrine (dir.), *"Mon corps, mes droits !" L'avortement menacé ? Panorama socio-juridique : France, Europe, États-Unis*, Paris, Mare & Martin, 2019, p. 45-67.

FEMINISME ET HISTOIRE DES FEMMES EN FRANCE

- BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.
- , *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- BLANDIN, Claire et BIBIA, Pavard, « Un féminisme d'opportunité *Elle* et *Marie Claire* dans les années 1968 : genre, profession et engagement » dans BANTIGNY, Ludivine ; BUGNON, Fanny et GALLOT, Fanny (dir.), « *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ?* » *Le genre de l'engagement dans les années 1968*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 185-196.
- BOISCLIAR, Isabelle, « Edition féministe, éditions spécialiste : ouvrir le champ », dans MICHON, Jacques et MOLLIER, Jean-Yves, *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Paris, Presses universitaires de Laval-L'Harmattan, 2001.
- CHAPERON Sylvie, *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris, Fayard, 2000.
- , « "Momone" et les bonnes femmes ou Beauvoir et le MLF », dans BARD, Christine (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 85-96.
- DE DARDEL, Julie, *Révolution sexuelle et mouvement de libération des femmes à Genève (1970-1977)* Lausanne, Éditions Antipodes, 2007.
- DES FEMMES, *Avec Antoinette Fouque hommage*, Des Femmes-Antoinette Fouque, Paris, 2014.
- , *MLF-psychanalyse et politique 1968-2018, 50 ans de libération des femmes*, Volume I, Les premières années, Paris, Des Femmes-Antoinette Fouque, 2018.
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique « Le féminisme des années 1970 », dans FAURÉ, Christine (dir.), *Nouvelle Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 906-957.
- FOUQUE, Antoinette et al. *Génération MLF. 1968-2008*, Paris, Des Femmes, 2008.
- , *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, Entretiens avec Christophe Bourseiller, Paris, Bourin Éditeur, 2009.
- , et al. *Mémoires de femmes, 1974-2004*, Des Femmes, Paris, 2004.

FRANCIS, Claude et GONTIER, Fernande, *Les écrits de Simone de Beauvoir, La vie, l'écriture avec en appendice Textes inédits ou retrouvés*, Paris, Gallimard, 1979.

GUÉRAICHE, William, *Les femmes et la République : essai sur la répartition du pouvoir de 1943 à 1979*, Paris, Ed. de l'Atelier-Ed. ouvrières, 1999.

JACQUEMART, Alban, *Les hommes dans les mouvements féministes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

KANDEL, Liliane, « L'explosion de la presse féministe », *Le Débat*, n°1, mai 1980, p. 105-123.

—, « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux », dans *Les Temps Modernes. La transmission Beauvoir*, n°647-648, 2008/1-2, Paris, Gallimard, p. 117-121.

LASSERRE, Audrey, *Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)*, Thèse en Littératures sous la direction du Professeur Marc Dambre, soutenue le 3 décembre 2014 à l'Université de la Sorbonne nouvelle – Paris. Disponible en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01635187/document>

MARINI, Marcelle, « La place des femmes dans la production culturelle : L'exemple de la France », dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Volume 5, Paris, Plon, 1990, p. 275-296.

PAVARD, Bibia, *Les éditions Des Femmes. Histoire des premières années, 1972-1979*, Paris, L'Harmattan, 2005.

—, « Quand la pratique fait mouvement. La méthode Karman dans les mobilisations pour l'avortement libre et gratuit (1972-1975) », Presses de Sciences Po, *Sociétés contemporaines*, n° 85, 2012, p. 43-63.

—, *Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

PICQ, Françoise, *Libération des femmes, les années en mouvement*, Paris, Le Seuil, 1993.

FÉMINISME AUX ETATS-UNIS

ECHOLS Alice, *Daring to be Bad. Radical Feminism in America, 1967-1975*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989.

HENRY, Astrid, *Not My Mother's Sister : Generational Conflict and Third-Wave Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 2003.

JIMENEZ PERONA, Ángeles, « El feminismo liberal estadounidense de posguerra : Betty Friedan y la refundación del feminismo liberal » dans AMORÓS, Celia et DE MIGUEL ÁLVAREZ, Ana, *Teoría feminista : de la ilustración a la globalización*, Vol. 2 *Del feminismo liberal a la posmodernidad*, Madrid, Editorial Minerva, 2005 p. 13-34.

LITTERATURE, ART ET CINEMA

- BURCH, Noël et SELLIER, Geneviève, « Le cinéma, critique et création », dans GUBIN, Eliane, *et al.* (dir.), *Les siècle des féminismes*, Paris, Les éditions de l'atelier, 2004, p. 303-317.
- CASCAJOSA VIRINO, Concepción (ed.), *A New Gaze. Women Creators of Film and Television in Democratic Spain*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2015.
- CEVEY, Roger, *L'éthique avec Mafalda. Introduction à l'éthique appliquée*, Montréal, Liber, 2008.
- GODAYOL, Pilar, *Tres escritoras censuradas : Simone de Beauvoir, Betty Friedan y Mary McCarthy*, Granada, Comares, 2017.
- MARTIN-MÁRQUEZ, Susan, *Feminist Discourse and Spanish Cinema. Sight Unseen*, Oxford, Oxford University Press, 1999.
- MOURA, Jean-Marc, *Le sens littéraire de l'humour*, Paris, Presse Universitaires de France, 2010.
- MULVEY, Laura, *Au-delà du plaisir visuel. Féminisme, énigmes, cinéphilie*, Paris, Éditions Mimésis, 2017.
- NOCHLIN, Linda, *Femmes, art et pouvoir*, Paris, Jacqueline Chambon, 1993.
- PERI ROSSI, Cristina, *Poesía reunida*, Barcelone, Lumen, 2005.
- RECKITT, Helena (ed.), *Arte y feminismo*, Londres, Phaidon, 2010.
- SANZ, Marta, *Daniela Astor o la caja negra*, Barcelone, Anagrama, Narrativas Hispánicas, 2014.
- TOUTON, Isabelle, « Destape del destape : deconstrucción de un poder modelador en la novela *Daniela Astor y la caja negra* (2013) de Marta Sanz », dans COLIN, Christelle *et al.* (coords.), *Imagen y verdad en el mundo hispánico construcción / deconstrucción / reconstrucción*, Villeurbanne, Editions Orbis Tertius, 2015, p. 262-285.
- ZECCHI, Barbara, *Desenfocadas. Cineastas españolas y discursos de género*, Barcelone, Icaria, 2014.

OUVRAGES SUR VINDICACION FEMINISTA

- BARRACHINA, Marie-Aline, « *Vindicación Feminista* : aboutissement d'un processus, constitution d'un réseau », dans BUSSY-GENEVOIS, Danièle (dir.), *Les Espagnoles dans l'histoire. Une sociabilité démocratique (XIXe XXe siècles)*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2012, p. 187-205.
- CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, « Lesbianismo de (la) Transición en *Vindicación Feminista* (1976 - 1979) », *Revista canadiense de estudios hispánico*, Vol. 35, n° 1, 2010, p. 49-66.
- , « *Vindicación feminista* (1976-79): Humor y desencanto en el movimiento de mujeres de la Transición », *Revista de estudios hispánicos*, Vol. 44, n° 3, 2010, p. 569-588.
- FALCÓN, Lidia, « La revista *Vindicación Feminista* (1976-1979) », dans OSBORNE, Raquel (ed.), *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012 p. 381-396.

- JONES, Margaret, «*Vindicación Feminista* y la comunidad feminista de la España posfranquista», dans VOLLENDORF, Linda (coord.), *Literatura y feminismo en España*, Barcelone, Icaria Editorial, 2005, p. 285-304.
- LARUMBE, M^o Ángeles, «Prensa y periodistas: una escritura al servicio de la liberación de las mujeres. El ejemplo de *Vindicación Feminista* (1976-1979)», dans ARRIAGA FLORES, Mercedes (ed.), *Escritoras y pensadoras europeas*, Sevilla, Arcibel Editores, 2007, p. 389-423.
- , *Vindicación feminista. Una voz colectiva, una historia propia. Antología facsímil de textos (1976-1979)*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2009.
- PERNAS, Begoña, «Voces del lesbianismo en *Vindicación Feminista*» dans OSBORNE, Raquel (ed.) *Mujeres bajo sospecha. Memoria y sexualidad : 1930-1980*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2012, p. 397-407.

ARTICLES ET MONOGRAPHIES SUR LES ACTRICES DE NOTRE ETUDE

- ALCALDE, Carmen *et. al.*, *Maria Aurèlia Capmany i Farnés (1918-1991)*, Barcelone, Ajuntament de Barcelone, 1992.
- AYMERICH PUIG, Pilar, *Memòria d'un temps, 1975-1979 : fotografies de Pilar Aymerich*, Sabadell, Fundació Caixa de Sabadell, 2005.
- BARRERA LOPEZ, Begoña, *María Laffitte. Una biografía intelectual*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2015.
- , «Ciencia, arte y feminismo : perfiles de la trayectoria intelectual de María Laffite », *Arenal*, 23 (2), 2016, p. 431-459.
- BORRAS, Maria Lluïsa, *L'ull de sis fotògrafes : Pilar Aymerich, Colita, Silvia T. Colmenero, Cristina G. Rodero, Isabel Muñoz, Ana Torralva*, Sabadell, Fundació Caixa de Sabadell, 1998.
- BIRULÉS, Fina i PEÑA AGUADO, María Isabel (eds.), *La passió per la llibertat : acció, passió i política, controvèrsies feministes : homenatge a Maria Aurèlia Capmany*, Barcelone, Publicacions i Edicions de la Universitat de Barcelone, 2004.
- CABRÉ, M. Àngels, *Miralls creuats : Roig / Capmany*, Lleida, Pagès, 2017.
- CORNEJO PARRIEGO, Rosalía, *Entre mujeres. Política de la amistad y el deseo en la narrativa contemporánea*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007.
- , (ed.), *Ana María Moix : Semblanzas e impertinencias*, Pamplona, Laetoli, 2016.
- CORRETGER, Montserrat (coord.), *Maria Aurèlia Capmany, pendent de redescobrir*, Tarragona, Publicacions de la Universitat Rovira i Virgili, 2016.
- CRUZ RUIZ, Juan, *Por el gusto de leer. Beatriz de Moura, editora por vocación*, Barcelone, Tusquets Editores, 2014.
- DEJBORD, Parizad Tamara, *Cristina Peri Rossi : escritora del exilio*, Galerna, Buenos Aires, 1998.
- FONT, Jordi, *Els camins de Maria Aurèlia Capmany : escriptora i dona d'acció*, Barcelone, Ed. Base-Ajuntament de Barcelone, 2011.

- FRANCES DIEZ, M. Àngels, *Montserrat Roig : feminisme, memòria i testimoni*, Biblioteca Serra d'Or, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, Barcelone, 2012.
- GARCÍA, Betsabé, *Con otros ojos. La biografía de Montserrat Roig*, Barcelone, Roca Editorial, 2016.
- GRAELLS, Guillem-Jordi, *Maria Aurèlia Capmany*, Barcelone, Diputació de Barcelone, 1992.
- HURTLEY, Jacqueline A., « Introducción » dans ROIG, Montserrat, *La hora violeta*, Madrid, Editorial Castalia, 2000 [1980], p. 7-30.
- JAREÑO, Claudia et SANZ-GAVILLON Anne-Claire, « Dibujar el feminismo : la obra temprana de Nuria Pompeia (1967-1975) », *Filanderas. Revista interdisciplinar de estudios feministas*, (3), décembre 2018, p. 59-76.
- NIELFA CRISTÓBAL, Gloria, « Pensamiento y feminismo en la España de 1961. María Campo Alange : La mujer como mito y como ser humano », dans *Arenal. Revista de historia de las mujeres*, 9 (1), 2002, p. 185-196.
- NIEVA DE LA PAZ, Pilar, *Narradoras españolas en la transición política: textos y contextos*, Madrid, Editorial Fundamentos, 2004.
- O'CONNOR, Patricia, « Una mujer fuera de serie y su teatro : rebeldía y pasión », dans CAMPS, Victoria (ed.), *Las cinco vidas de Lidia Falcón*, Madrid, Montesinos, 2015, p. 163-175.
- PALAU, Montserrat et MARTÍNEZ GIL, Raül-David, *Maria Aurèlia Capmany : l'afirmació en la paraula*, Tarragona, Cossetània, 2002.
- , « Dones i Catalanes = persones oprimides. El feminisme i el nacionalisme de Maria Aurèlia Capmany », dans PALAU, Montserrat et MARTÍNEZ GILI, Raül-David (eds.), *Maria Aurèlia Capmany : l'afirmació en la paraula*, BarceloneBarcelone, Cossetània Edicions, 2002, p. 131-150.
- , « Le deuxième sexe en Catalogne : le féminisme moderne dans notre pays à travers M. Aurèlia Capmany », dans CHAPERON, Sylvie et DELPHY, Christine, *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, Colloque international, Paris, Editions, Syllepse, 2002, p. 426-434.
- PARRIEGO CORNEJO, Rosalía, « Una mirada dual sobre la Transición española : Cristina Peri Rossi en Triunfo », *Bulletin of Spanish Studies : Hispanic Studies and Research on Spain, Portugal and Latin America*, Vol. 93, n° 2, 2016, p. 315-325.
- PONS, Agustí, *Maria Aurèlia Capmany. L'època d'una dona*, BarceloneBarcelone, Columna, 2000.
- ROSÓN VILLENA, María, « Colita en contexto : fotografía y feminismo durante la transición española », *Arte y Políticas de Identidad*, Universidad de Murcia, Vol. 16 (2017), p. 55-74. Texte disponible à l'adresse suivante : <http://revistas.um.es/api/article/view/317041>
- VILA MIGUELOA, Marika, « El cuerpo ocupado : estrategias de supervivencia y ruptura en las autoras del comic español », communication présentée dans la Journée d'études, *Les supports de la contestation féministe dans le tardofranquisme et la transition : (1968-1988) : stratégies de création et diffusion dans un contexte de recomposition politique*, 1er décembre 2017, Colegio de España, Paris.
- VILCHES, Gerardo, « Nuria Pompeia y la revista Por Favor », Consultable sur le blog de la Asociación de Mujeres Autoras de Cómic : <http://asociacionautoras.blogspot.com/2013/12/nuria-y-la-revista-por-favor-por.html>

CATALOGUES D'EXPOSITIONS

- BEAUMONT-MAILLET, Laure et DENOYELLE, Françoise, *La photographie humaniste, 1945-1968. Autour d'Izís, Boubat, Brassai, Doisneau, Ronis...* Paris, Editions de la BNF, 2006.
- CASAGRAN, Jean (dir.), *Francesc Català Roca. Regard sans frontières/mirada sense frontera*, Perpignan, Editions Trabucaire, 2006.
- DE LA CUEVA, Almudena et MÁRQUEZ PADORNO, Margarita (ed.), *La residencia de señoritas. Mujeres en vanguardia. La Residencia de Señoritas en su centenario (1915-1936)*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2015.
- FERNÁNDEZ, Horacio (ed.), *Fotos & libros. España 1905-1977*, Madrid, AC/E, Acción cultural española, Museo Reina Sofía, 2014.
- GARCÍA RODERO, Cristina, *España oculta*, Barcelone, Lunwerg Editores, 1999.
- MOIX, Ana, Colita, UBIÑA, Julio, *Carmen Amaya, 1963*, Barcelone, Libros del Silencio, 2013.
- REGÀS, Rosa et RUBIO, Olivia María, *La gauche divine*, Ministerios de educación y cultura, Barcelone, Lunwerg editores, 2000.
- RUIZ-ZAFÓN, *La Barcelona de Català Roca*, Barcelone, Ajuntament de Barcelona, 2008.

VIDEOS, CONFERENCES ET PROGRAMMES DE RADIO

- MIRÓ, Leonor, *La camisa de Christa Leem*, 2012, 52 minutes. Disponible en ligne : <https://www.ccma.cat/tv3/alacarta/el-documental/la-camisa-de-christa-leem/video/4428611/>.
- PRECIADO, Paul B., « Campceptualismos del sur. Ocaña y la historiografía española », Conférence du 19 novembre 2012, MACBA BarceloneBarcelone. Disponible en ligne : <https://www.macba.cat/es/video-campceptualismos-beatrizpreciado>
- RAFOLS, Neus, *Montserrat Roig : l'hora violeta*, vidéo documentaire, 57 minutes, 2017. Disponible en ligne : <http://www.rtve.es/alacarta/videos/especiales-en-catala/montserrat-roig-lhora-violeta/4166718>
- RAGUÉ, Maria José Ragué. Españoles en el exterior - « California Trip », María José Ragué, RTVE, 20 juin 2015, 52 minutes. Disponible en ligne : <http://www.rtve.es/alacarta/audios/espanoles-en-el-exterior/espanoles-exterior-california-trip-maria-jose-rague-20-06-15/3183367/>
- RITA, Segato, « Violencia expresiva y guerra contra las mujeres », « Nos queremos vivas », Cycle de conférences, *Nos queremos vivas*, Traficantes de sueños, Madrid , 11 mars 2017. Disponible en ligne : <https://www.traficantes.net/nociones-comunes/nos-queremos-vivas>
- RODRÍGUEZ, Fernanda, « La familia, la violencia y el Estado : la formación del heteropatriarcado moderno », Cycle de conférences, *Nos queremos vivas*, Traficantes de sueños, Madrid, 22 février 2017. Disponible en ligne : <https://www.traficantes.net/nociones-comunes/nos-queremos-vivas>
- ROSÓN VILLENA, María, « Colita en contexto : fotografía y feminismo durante la transición española », Conférence dans le cadre de l'exposition « Documental y neovanguardia. Prácticas fotográficas en los 70 », Musée Reina Sofia de Madrid, 11-26 mai 2015. Disponible en ligne : <http://www.museoreinasofia.es/multimedia/colita-contexto-fotografia-feminismo-durante-transicion-espanola>

LISTE DES IMAGES

CHAPITRE 2

Fig. 1. RAGUÉ, M^a José, *California Trip*, 1971.

Fig. 2. RAGUÉ, M^a José, *Hablan las Women's Lib*, 1972.

CHAPITRE 3

Fig. 3. Carmen Alcalde avec ses sœurs (s.d.).
[Source: Archive privée Carmen Alcalde].

Fig. 4. Carmen Alcalde dans la Section Féminine de Phalange (s.d.).
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].

Fig. 5. Photo Bar *La casa Bella*, Plage d'Aro (Catalogne), (c.a. 1963-1964).
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].

Fig. 6. Couverture *Presència*, n°2, 2 octobre 1965.

Fig. 7. Couverture *Presència*, n°29, 23 octobre 1965.

Fig. 8. Équipe de rédaction de *Diario Femenino*, Concha Alós, Susana March, Eva Forest, 1968.
[Source: ALCALDE, Carmen, *Mujeres en el Franquismo. Exiliadas, nacionalistas y opositoras*, Barcelone, Flor del Viento Ediciones, 1996].

Fig. 9. «Ariana responde», *Diario Femenino*, 1 décembre 1968, p. 14.

Fig. 10. Couverture *Diario Femenino*, «Divorcio», 24 novembre 1968.

Fig. 11. Lidia Falcón enfant, Madrid, 1940.
[Source: FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, Madrid, Vindicación Feminista, 2002].

Fig. 12. Lidia Falcón avec sa fille Regina, 1954.
[Source: FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, Madrid, Vindicación Feminista, 2002].

Fig. 13. FALCÓN, Lidia, «Publicidad para una profesión que no tiene nombre», *Presència*, n° 29, Año 1, 23 octobre 1965, p. 15-16.

Fig. 14. Couverture, FALCÓN, Lidia, *Cartas a una idiota española*, Barcelone, Diosa, 1974.

- Fig. 15. Quatrième de couverture, FALCÓN, Lidia, *Cartas a una idiota española*, Barcelone, Dirosa, 1974.
- Fig. 16. Présentation *Vindicación Feminista* Salón del Tinell, Barcelona, 12 juillet 1976.
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 17. Présentation *Vindicación Feminista* Salón del Tinell, Barcelona, 12 juillet 1976. Carmen Alcalde, Lidia Falcón et Marisa Híjar.
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 18. Couverture *Opcion*, 1977, n° 1, décembre 1976.
- Fig. 19. Couverture *D-ones de LA MAR*, 1977.
- Fig. 20. *D-ones de LA MAR*, 1977, p. 1.
- Fig. 21. Couverture *Xiana*, 1978.
- Fig. 22. Première page *Xiana*, 1978, p. 1.
- Fig. 23. Fête *Vindicación* 35 000 exemplaire, décembre 1976.
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 24. Fête *Vindicación* 35 000 exemplaire, décembre 1976,
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 25. Carmen Alcalde chez Maria Aurèlia Capmany, (c.a. 1970).
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 26. BALAGUER, Soledad, « Alicia en el País de las maravillas », *Por Favor*, n°86, 23 février 1976, p. 13.
- Fig. 27. « El cincuenta y dos y pico % », *Por Favor*, n°138, 14 février 1977, p. 20.
- Fig. 28. TORRES, Maruja, « La ventana indiscreta », *Por Favor*, n° 140, 7 mars 1977, p. 43.
- Fig. 29. Equipe de rédaction *Vindicación* [c.a. 1976-1978].
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 30. Carmen Alcalde dans la rédaction de *Vindicación*.
[Source : Archive privée Carmen Alcalde].
- Fig. 31. Résultat enquête sexualité, *Diario Femenino*, 1968, 1 décembre 1968, p. 13.
- Fig. 32. Résultat enquête sexualité, *Diario Femenino*, 3 décembre 1968, p. 8.
- Fig. 33. Eliseo Bayo interviewe Lidia Falcón pour *Interviú*, (c.a. 1976-1977).
[Source: FALCÓN, Lidia, *Memorias políticas*, Madrid, Vindicación Feminista, 2002].

CHAPITRE 4

- Fig. 34. Couverture *Vindicación Feminista*, n°4, octobre 1976.
- Fig. 35. Couverture, CAPMANY, M^a Aurèlia et Colita, *Antifémia*, Madrid, Editora Nacional, 1977.
- Fig. 36. « Documento. Las prostitutas », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 28.
- Fig. 37. « Documento. Las prostitutas », *Vindicación Feminista*, n° 2, août 1976, p. 36.
- Fig. 38. Colita, *Barrio chino*, Barcelona, 1969.
[Source: Exposition «Poéticas de la democracia. Imágenes y contraimágenes de la Transición», Museo Reina Sofía, décembre 2018-novembre 2019].
- Fig. 39. Francesc Català Roca, *Señoritas paseando por la Gran Vía*, Madrid, 1952.
[Source: Collection Francesc Català Roca, Museo Reina Sofía].

- Fig. 40. Joan Colom, *El carrer*,
Barcelone, 1958.
[Source: Collection Joan Colom,
Museo Reina Sofía].
- Fig. 41. Xavier Mixerachs, *Vía Layetana*,
1962, Série, *Blanc i negre*,
Barcelona, 1964.
[Source: Collection Xavier Mixerachs, Mu-
seo Reina Sofía].
- Fig. 42. Couverture, *Vindicación
Feminista*, n° 2, août 1976.
- Fig. 43. PINEDA, Amparo, « Las « cali »
entre el mito de la virginidad y el
lumpen », *Vindicación Feminista*,
n° 2, août 1976, p. 43.
- Fig. 44. SAMPEDRO, BEGOÑA,
Reportaje, « Mujeres gitanas :
las más oprimidas, las más olvidadas
», *Vindicación Feminista*, n° 13,
juillet 1977, p. 29
- Fig. 45. SAU, Victoria, « Suicidio: el último
recurso de la mujer acorralada »,
Vindicación Feminista, n° 24,
juin 1978, p. 25.
- Fig. 46. GOICOECHEA, Maite,
« Reforma penitenciaria y cárceles de
mujeres. Trinitat: una de cal, y otra
de rejas », *Vindicación Feminista*,
n° 28, juillet 1978, p. 34.
- Fig. 47. GOICOECHEA, Maite,
« Reforma penitenciaria y cárceles de
mujeres. Trinitat: una de cal, y otra
de rejas », *Vindicación Feminista*,
n° 28, juillet 1978, p. 37.
- Fig. 48. Couverture, *Vindicación Feminista*,
n° 28, juillet 1978.
- Fig. 49. Francescs Català Roca, *Gitanilla de
Montjuïc*, Barcelone, 1950.
[Source: Collection Francescs Català Roca,
Museo Reina Sofía].
- Fig. 50. Oriol Maspons, *Somorrostro*, 1958.
[Source: Collection Oriols Maspons, Museo
Reina Sofía].
- Fig. 51. Pilar Aymerich, *Encierro de las
mujeres de Motor Ibérica*, 1976.
[Source: Exposition «Poéticas de la demo-
cracia. Imágenes y contraimágenes de la
Transición», Museo Reina Sofía, décembre
2018-novembre 2019].
- Fig. 52. En-tête rubrique, *Nena ne t'enfilis*,
Vindicación Feminista.
[1976-1978]
- Fig. 53. TORRES, Maruja, « El recorte
comentado », *Vindicación Feminista*,
n° 19, janvier 1978, p. 56-57.
- Fig. 54. SAU, Victoria, « Tristes tópicos »,
Vindicación Feminista, n° 22, avril
1978, p. 64.
- Fig. 55. FALCÓN, Lidia, «Cartas a un idio-
ta español », *Vindicación Feminista*,
n°23, mai 1978, p. 27.
- Fig. 56. ROIG, Montserrat, « Mi sexo ante la
pornografía », *Vindicación Feminista*,
n° 28, juillet 1978, p. 8.
- Fig. 57. POMPEIA, Nuria, « Autoexamen
del espéculo », n° 28, *Vindicación
Feminista*, n° 28, juillet 1978, p. 71.
- Fig. 58. PRESUTTO, Sara, « Pepitina »,
Presència, n° 98, Año III,
20 mai 1967, p. 2.
- Fig. 59. PRESUTTO, Sara, « Pepitina »,
Vindicación Feminista, n° 1, juillet
1976.
- Fig. 60. PRESUTTO, Sara, « Pepitina »,
Vindicación Feminista, n° 15, sep-
tembre, 1977, 2.
- Fig. 61. BALAGUER, Soledad, «Recital
del ama de casa, Años robados»,
Vindicación Feminista, n° 24,
juin 1978, p.43.

❧APITRE 5

Fig. 62. Pilar Aymerich, *Fábrica de confección Eurostil. Mural delante de la fábrica*, 1977.

[Source: Collection Pilar Aymerich, Museo Reina Sofía].

Fig. 63. EMPAR, Pineda, « Barrios », *Vindicación Feminista*, nº 4, octubre 1976, p. 50.

Fig. 64. *D-ones de LA MAR*, 1977, Fonds-929, UC 368U, C 75, ANC.

Fig. 65. Dépliant « La mujer y la constitución ». Coordinadora de Caspe, 1978, Fonds-929, UC 368U, C 75, ANC.

Fig. 66. Tract « Amnistía para la mujer », Coordinadora Feminista de Barcelona, 1976, Fonds-929, UC 2426, U.I. 439, ANC.

Fig. 67. Tract « La ley condena a la mujer », Associació Catalana de la dona, Fonds-929, UC 2426, U.I. 439, ANC.

Fig. 68. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 7, janvier 1977.

Fig. 69. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 21, mars 1978.

Fig. 70. CAPMANY, M^a Aurèlia et Colita, *Antifémina*, Madrid, Editora Nacional, 1977, p. 36-37.

Fig. 71. Couverture, TABOADA, Leonor, *Cuaderno Feminista. Introducción al self-help*, Barcelona, Fontanella, 1978.

Fig. 72. TABOADA, Leonor, *Cuaderno Feminista. Introducción al self-help*, Barcelona, Fontanella, 1978, p. 14.

Fig. 73. TABOADA, Leonor, « En el mundo. La práctica del Self-Help (II).

Lo que el ginecólogo no puede saber y nosotras sí », *Vindicación Feminista*, nº 21, mars 1978, p. 17.

Fig. 74. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 28, juillet 1978.

Fig. 75. Quatrième de couverture, *Vindicación Feminista*, nº 28, juillet 1978.

Fig. 76. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 22, avril 1978.

❧APITRE 6

Fig. 77. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 1, juillet 1976.

Fig. 78. PALMÉS, Laura, « Cárceles de mujeres. El laberinto de las manipulaciones, o la moral entre rejas », *Vindicación Feminista*, nº 12, juin 1977, p. 53.

Fig. 79. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 11, mai 1977.

Fig. 80. ROIG, Montserrat, « Mujeres en campos nazis », *Vindicación Feminista*, nº 11, mai 1977, p. 15.

Fig. 81. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 15, septembre 1977.

Fig. 82. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 16, octobre 1977.

Fig. 83. *Dones en Lluïta*, número extra, 1978.

Fig. 84. « El cerdo del mes », *D-ones de LA MAR*, 1977, p. 5.

Fig. 85. Pilar Aymerich, *Manifestación de protesta contra la violación y muerte de Antonia España, una trabajadora de Sabadell, convocada por la Coordinadora Feminista y algunos grupos más radicales del feminismo*, Barcelona, 1977.
[Source: Collection Pilar Aymerich, Museo Reina Sofía].

Fig. 86. Colita, *Descuartizar*, 1977.
[Source: Collection Colita, Museo Reina Sofía].

Fig. 87. Couverture, *Por Favor*, nº 83, 2 février 1976.

Fig. 88. FALCÓN, Lidia et PILA, María, « Victoria y derrota de las modelos. La desgracia de ser hermosa », *Vindicación Feminista*, nº 6, décembre 1976, p. 36.

Fig. 89. Christa Leem, *Yes*, novembre 1976.

Fig. 90. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 10, avril 1977.

Fig. 91. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 5, novembre 1976.

Fig. 92. MOIX, Ana, « Erase una vez.... (La literatura infantil a partir de los años 40) », *Vindicación Feminista*, nº 5, novembre 1976, p. 29.

Fig. 93. « Cine », *Vindicación Feminista*, nº 5, novembre 1976, p. 4.

Fig. 94. JIMÉNEZ, Carmen, « Cine feminista en la IX semana de Benalmádena », *Vindicación Feminista*, nº 18, décembre 1977, p. 10.

Fig. 95. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 18, décembre 1977.

Fig. 96. ROIG, Montserrat, « ¿ Por qué no ha habido mujeres genio ? », *Vindicación Feminista*, nº 18, décembre 1977, p. 25-26.

Fig. 97. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 3, septembre 1976.

Fig. 98. RODRIGO, Antonina, « Generación femenina. Nuestras mujeres en la guerra civil », *Vindicación Feminista*, nº 3, septembre 1976, p. 29.

CHAPITRE 7

Fig. 99. Couverture, *Vindicación Feminista*, nº 23, mai 1978.

Fig. 100. Couverture, *ISIS*, « Tribunal Internacional de crímenes contra la mujer », mars 1976. Fonds-929, Código: UC 26 (2), ANC.

Fig. 101. Tract, « International Solidarity with Italian woman victim of rape and institutional violence », *ISIS*, avril, 1977. Fonds-929, Código: UC 26 (2), ANC.

Fig. 102. Couverture, *WIN. Women's International Network*, nº 3, été 1978. Fonds-929, Código: UC 26 (2), ANC.

Fig. 103. Couverture, *Sappho*, Vol. 5, nº 2, 1971, Fonds-929, Código: UC 26 (2), ANC.

Fig. 104. Lettre *Spare Rib*, 25 octobre 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

Fig. 105. Lettre de Petra Hartmann, 25 mai 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC.

Fig. 106. Lettre d'Editora das Mulheres, Lisboa, 10 avril 1979, Fonds-929, Código : UC 2159-2162, Num. 394, Subcarpeta, UC 2159, ANC

- Fig. 107. Lettre d'Acacia, Paris,
3 novembre 1977, Fonds-928, Cod :
1697, ANC.
- Fig. 108. « Lutte et libération des femmes
espagnoles », *Le Monde*, 31 octobre
1974, Fonds-928, Carpeta 1436, UI.
Núm. 257, ANC.
- Fig. 109. Couverture, *Le Quotidien Des
Femmes*, n° 1, 23 novembre 1974.
- Fi. 110. *Le Quotidien Des Femmes*, n° 1,
23 novembre 1974, p. 2.
- Fig. 111. Hendaye, 5 novembre 1975,
manifestation du MLF pour sauver
la vie des femmes et des hommes
emprisonnés.
[Source : FOUQUE, Antoinette *et. al.*
Mémoires de femmes, 1974-2004, Des
Femmes, Paris, 2004, p. 233].
- Fig. 112. Tract, « Sauvons Eva, Lidia et
leurs camarades ! ». Les Pétroleuses,
Groupe « Femme en lutte » Angers.
[Source : DABOIS, Frédéric, « Lutttes fémi-
nistes : Des Pétroleuses aux Danaïdes », *Cahier CESA, Cercle d'Etudes Sociales
Angevain*, n°2, avril 2013, p. 6].
- Fig. 113. Tracts « The Situation of women
in Spain », « The Women's' Cam-
paign against Fascist », septembre/
octobre 1976, Fonds-929, UC 26 (3),
Núm. UC. 6, ANC.
- Fig. 114. Tract, « International Campaign
for Abortion Rights »,
1978, Fonds-929, UC 215-2162,
Núm. 394, ANC.
- Fig. 115. Fanzine, *Action Guide. A Woman's
Right to choose*, [s.d.], Fonds-929,
Código: UC 26 (2), ANC.
- Fig. 116. Fanzine, *Libertad para nuestros
cuerpos*, Londres, printemps 1976,
Fonds-929, Código: UC 26 (2), ANC.
- Fig. 117. SOLOMON PROBST, Barbara,
« Torture in Spain », *The New York
Times*, 25 novembre 1974. p. 31.
- Fig. 118. Couverture, GOULD LEVINE,
Linda et WALDMAN, Gloria, *Femi-
nismo ante el Franquismo : entrevis-
tas con feministas de España*,
Miami, Ediciones Universal, 1980.
- Fig. 119. Quatrième de couverture,
GOULD LEVINE, Linda et
WALDMAN, Gloria, *Feminismo
ante el Franquismo : entrevistas con
feministas de España*, Miami,
Ediciones Universal, 1980.
- Fig. 120. Lidia Falcón, Ière Internationale
Féministe, Montreuil, mai 1977.
[Source : Fonds du Parti féministe unifié
(PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF].
- Fig. 121. Communiqué de presse
Internationale Féministe.
[Source : Fonds du Parti féministe unifié
(PFU) (1975-1979), (96AS/1), ANF].

LISTE DES ANNEXES

ANNEXE 1

ALCALDE, Carmen, «Los hijos del pecado», *Destino*, n° 1616, 21 septembre 1968, p. 38.

ANNEXE 2

Lettre de Lidia Falcón a la revue *Effe*. Invitation au Congrès international féministe, 1974. Fonds-928, UC 1284, ANC.

ANNEXE 3

Programme provisoire du Congrès International Féministe, 1974. Fonds-928, 388, UI 95, UC 1284, ANC.

ANNEXE 4

Lettre de Lidia Falcón à Juliette Michelle, 9 septembre 1974. Invitation au Congrès international féministe, Fonds-UC 929, Cod : 388, UI 95, ANC.

ANNEXE 5

Lettre d'Antoinette Fouque à Lidia Falcón, Saint-Raphaël, 6 septembre 1976, Fonds-928, UC 1285, Num. 236, ANC.

ANNEXE 6

Lettre de Bo Lindblom à Lidia Falcón, 11 mai 1978, Fonds-928, UC 1307, UI Num. 238, ANC.

ANNEXE 7

« Parti Féministe Unifié (France) » rédigé entre octobre-décembre 1975, Fonds Suzanne Blaise, Bibliothèque Marguerite Durand.

ANNEXE 8

Lettre de Suzanne Blaise à Lidia Falcón, 22 janvier 1977, Fonds du Parti Féministe Unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1) Archives Nationales de France.

ANNEXE 9

Document « Plate-forme de l'International Féministe », 20 mai 1977, Fonds du Parti Féministe Unifié (PFU) (1975-1979), (96AS/1), Archives Nationales de France.

ANNEXE 10

Document «Sobre la crisis del Colectivo 1977», Collectif Féministe de Barcelone, Col·lectiu Feminista de Barcelona, avril 1977, Fonds-929, UC 99, UI: 19, ANC.

ANNEXE 11

Document «Carta a las feministas», 20 avril 1977, Fonds-929, UC 99, UI 19, ANC.

ANNEXE 12

Statut. *Organitzacio Feminista Revolucionaria*, [s.d.], Fond-929, UC 27, ANC.

ANNEXE 13

«La necesidad de los Partidos feministas», [s.d.], Fonds-929, Caja UC 27, UC: 6, ANC.

ANNEXE 14

MOIX, Ana, «Carmen Alcalde: historia de un descarrío», *El viejo Topo*, n° 30, mars 1979, p. 58-60.

ANNEXE 15

PRESUTTO, Sara, *Pepitina*, [s.d.], dessins originaux, Archive privée Carmen Alcalde.

ANNEXE 16

FALCÓN, Lidia, « Ser mujer en las cárceles de España », *Vindicación Feminista*, n° 1, juillet 1976, p. 31-33.

ANNEXE 17

«Los colectivos feministas de definen», *Vindicación Feminista*, n° 3, septembre 1976, p. 15-17.

ANNEXE 18

FALCÓN, Lidia, « La soberanía del pueblo », *Vindicación Feminista*, n° 8, février 1977, p. 16.

ANNEXE 19

FALCÓN, Lidia, «La reconciliación nacional del Partido Comunista», *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 12-13.

ANNEXE 20

Éditoriaux, « Claudia Caputi, diecinueve veces violada. "Non ha paura" »; « Queridas compañeras: Lidia Falcón, Regina Bayo, Anna Estany », *Vindicación Feminista*, n° 11, mai 1977, p. 4-5.

LA MUJER, ESA PERSONA

LOS HIJOS DEL PECADO

por CARMEN ALCALDE

VOY a contar una historia amarga, un poco alucinante, cierta y comprobada. Sé que se me creará porque no soy la primera en denunciarla. Fue contada ya en este semanario hace dos años, y en «El Noticiero», y en otras prensas por otros periodistas. Advierto, sin embargo, que se trata de una historia sin respuesta oficial y que ni todo el tremendismo que encierra conmueve un solo milímetro nuestra dormida, enrocada, inalterable conciencia social.

LA MADRE SOLTERA

Ante una de las puertas de nuestra Maternidad se detiene una mujer embarazada. Se distingue de todas las demás porque llega sola, sostiene ella misma su maleta y lleva en el carnet de identidad de estado civil: soltera. Si en la recepción contesta a este santo

Pero algunas, después del parto, se marchan renunciando al hijo. O dejándolo allí reconocido. Pocas, muy pocas, poseen el coraje y la conciencia de lucha necesaria para irse a cuestras con su pecado. Otras aceptan soluciones de oportunistas que ofrecen cuidarle, guardarle, al hijo a cambio de mil pesetas semanales... Estas deben de ser sin duda las reincidentes. Existen otras soluciones menos frecuentes: viudos con cinco hijos, solterones de sesenta años con madre inválida, que buscan en matrimonio a una criada-enfermera y madre de los hijos de la esposa muerta, a cambio de redimirlos.

Las que se quedan, una a una y todas juntas, son designadas bajo el nombre de «mecánicas». Visten bata gris a cuadros, cosen, friegan, recosen, replanchan, gritan y pegan a los niños. Malconviven. Son las protagonistas del

Si un niño de esos es el hijo de la «mecánica» que les cuida, éste es objeto de un trato maternal que no tienen los demás y ante cuyas escenas de cariño sufren, deben de sufrir lo indecible, los treinta y nueve restantes. Salen poco de la Institución excepto aquellos que conviven con sus madres y que pueden salir con ellas los días que tienen salida, es decir, dos veces al mes. Si este niño regresa de la calle cargado de juguetes o de golosinas, se producen escenas de carencia de ambas cosas, entre los otros, verdaderamente patéticas.

De su contacto con «las mecánicas», salen niños retrasados, mental y afectivamente, «por psicopatía más que por oligofrenia». No han aprendido a jugar. No han visto vivir a nadie. No han visto conducirse normalmente a ningún ser humano. Viven en el terror, sin juguetes, en rebaño, despersonal-

til, libertad de entrar y salir y facilidades de trabajo...

«...Sustituir a las religiosas por se-
glares...

«...Y mientras sigan residiendo niños en la Maternidad, escoger el personal que tenga que reemplazar a las religiosas, entre personas con verdadera vocación y con capacidad.

«...Reducir el número de niños por sala... Que cada niño sepa muy bien quiénes son las personas que se encargan de él...

«...Sacarlos a menudo a pasear por la ciudad...

Son —lamentémoslo pero no nos crucemos de brazos— las soluciones al alcance de la mano las que hay que propugnar cuando los responsables se escudan diciendo que «no hay dinero». Estas, éstas sí que pueden exigirse y sobre ellas sí que pueden pedirse cuentas.



Criaturas marcadas irremisiblemente...

y seña (¿Estado? ¡Soltera!), rápidamente es conducida a su futuro mundo de «apartheid» que, en la Maternidad Provincial de Barcelona, se llama Pabellón Rosa.

La esperan en el Pabellón otras docenas mujeres «caídas» como ella; la esperan, para darle la bienvenida a un purgatorio que para ella hemos inventado la sociedad.

De entre estas mujeres, muchas, quizá más de la mitad, tienen de 13 a 21 años; han llegado a Barcelona de todas las provincias de España, pero sobre todo de Andalucía, de Murcia y de Extremadura. Son, y también quizá más de la mitad, de profesión «servicio doméstico» y oficios similares. Son ignorantes, a veces retrasadas mentales, viven odiándose entre sí, amargadas, hundidas en un clima de depresión total. No tienen recursos, piden cosas para volver a trabajar, pero no existen. Nadie puede volver a confiar en ellas. La sociedad las condena, las monjas de allí las desprecian; ellas sólo saben que sienten mucha vergüenza y que «lo que han hecho» las ha marcado, como dice el catecismo que marca un sacramento, con «impresión de carácter».

purgatorio. Rezan el rosario todos los días y las monjas les recuerdan perpetuamente que han de redimirse.

LOS HIJOS, LOS NIÑOS

A la mayoría de estas mujeres «mecánicas» no les gustan los niños. Sin embargo los tienen a su cargo, como mínimo en grupos de cuarenta que resultan absolutamente inatendidos. De un reciente informe saco lo siguiente: «Por ejemplo, no les suenan nunca, llegando en según qué épocas, a tener algunos de ellos la parte de la nariz a la boca infectada. Llegan a producirse escenas de histerismo colectivo... la mujer chillando, gesticulando y estirándose los pelos, los niños todos llorando a gritos. Los niños no tienen prácticamente comunicación humana con personas mayores, casi no les hablan, sólo las órdenes precisas. No aprenden a jugar, no saben jugar...

«...La disciplina, por otra parte inevitable, es a base de gritos, golpes (con la mano, la zapatilla o el puño) y miedos. No hay en general, y la que hay es completamente insuficiente, la contrapartida del cariño».

zados y con la sola pedagogía del grito y el alpagatazo.

Yo sé, soy consciente de ello al escribir esta crónica, que estoy trazando un negro panorama, y, sobre todo, sé que poco puede hacerse contra la inercia de los posibles responsables. Pero lo cierto es que esos 800 niños de la Maternidad de Barcelona no deberían estar allí ni una hora más, que deberían de haber sido adaptados todos. Y que si no, si una adopción masiva no es posible, por lo menos habría que poner fin a una situación que marcará irremediablemente a cada una de estas 800 criaturas.

Pedir una solución radical, formular una esperanza de que se rectifique esta página negra de la Maternidad, es algo que ya ninguno de nosotros sabríamos cómo hacer. Pero, puesto que estamos en un país en el que sólo caben las medias soluciones, en esta ocasión, creo que, muy enérgicamente, debemos reclamar con urgencia el primer paso, el primer gesto, la primera revisión.

Como decía aquel informe antes citado habría que empezar por construir «una o varias residencias para madres solteras, con guardería infan-

BASIC ESCUELA DE FORMACION COMERCIAL

CURSO 1968 - 69

- SECRETARIADO INTERNACIONAL
Amplia formación secretarial española-inglesa. En verano la escuela organiza cursos complementarios de "Secretarial Training" en Inglaterra. Título español-ingles.
- SECRETARIADO INTENSIVO
Muy adecuado a la época actual.
- SECRETARIADO NOCTURNO
En español y en inglés.
- DIPLOMADO EN RELACIONES PUBLICAS
Cursos diurnos y nocturnos. No se precisa nivel de estudios determinados.
- DIPLOMADO EN PUBLICIDAD
Dos cursos en los que se adquiere una rigurosa formación teórica y práctica.
- EXPORTACION E IMPORTACION
Un curso breve en el que Vd. encontrará solución práctica a los problemas del comercio internacional.
- CORRESPONDENCIA COMERCIAL ACTUAL
Seminario intensivo de Ortografía.
- CORRESPONDENCIA COMERCIAL EN INGLES, FRANCES Y ALEMAN
en cursos abreviados
- CURSOS INTENSIVOS DE 5 MESES:
 - * ESTENOTIPIA
 - * TAQUIGRAFIA
 - * MECANOGRAPHIA

Para más información y matrícula:

BASIC

Tuset, 26, 3.ª planta (de 5 a 9)

BASIC se complace en comunicar que ha ampliado sus instalaciones abriendo un nuevo local en Via Augustà, 10 pral. Tel. 228-15-19

REVISTA EFFE

Sra. D^a Vanna Vannuccini

Piazzia Campo Marzio, 7

ROMA 00186 (Italia)

Compañeras:

Desde hace siete mil años las mujeres de todos los países, sea cual fuere su condición social, su religión y su sistema político o económico, han sido explotadas, oprimidas y marginadas por el hombre. Dejando al margen algunas pequeñas e inconexas rebeliones a lo largo de la historia, sólo hace ciento noventa años que se elaboró en Francia la primera "Declaración de los Derechos de la Mujer", por Olimpia de Gouges. Desde ese momento hasta hoy las rebeliones han surgido en varios países, obteniendo tras larga lucha y diversas derrotas, ciertas ventajas para la mujer de los países occidentales. Pero ha faltado la unidad, la cohesión, la colaboración entre los Movimientos de Liberación de la Mujer, que les hubiera dado mayor fuerza en su lucha.

En España desde principios de siglo, a pesar de las adversas condiciones políticas, se han creado numerosos grupos feministas que han propugnado diversos programas reivindicativos. Desde los puramente reformistas hasta los revolucionarios. La desconexión de estos grupos debido a la gravísima represión a que han sido sometidos por los poderes políticos, ha impedido mayor efectividad en su lucha. Sin embargo el movimiento crece, aún fragmentado, y la necesidad de un intercambio de ideas, de métodos de lucha y de colaboración se ha convertido en una verdadera necesidad, sentida en todos los países del Estado Español. En función de esta necesidad, nuestro grupo ha decidido convocar una Convención a nivel internacional, a fin de confrontar las

experiencias, las ideologías y los métodos operativos de todos los Movimientos feministas.

Creemos que podremos realizar nuestro proyecto, a pesar de las difíciles circunstancias en que nos desenvolvemos, si sentís la necesidad de asistir y colaborar en la organización. Los grupos españoles se reunirán en Barcelona los días 28, 29 y 30 de octubre, para celebrar oficialmente unas "Jornadas de Estudio sobre la Problemática de la Mujer" y vuestra presencia en estas jornadas es importante y decisiva para el futuro de la lucha por la liberación de la mujer en todo el mundo.

Esperamos vuestra asistencia, para lo que organizaremos vuestra instalación, rogandoos que contestéis si acudiréis y cuantas de vosotras vendrán en representación de vuestro grupo. Así mismo indicadnos cuales de las ponencias del programa que os adjuntamos os interesa desarrollar o cualquier otro tema, como el aborto, que no se halle incluido para evitar dificultades en la aprobación del programa.

Hasta pronto con nuestros cordiales saludos.

Debido a la especial situación en que se desenvuelve nuestro país no hemos podido reproducir en cilotyl la convocatoria adjunta, por lo que os rogamos que vosotras hagais copias suficientes y las enviéis a las restantes organizaciones feministas de vuestro país.

Al mismo tiempo creemos importante que conozcáis las precauciones necesarias a tomar al hacer la propaganda de nuestra Convención y el comportamiento que debéis seguir las que vengais a España a participar en ella, a fin de que no se prohíba su realización y se concedan los permisos legales necesarios para ello.

1.- NO SE DEBE PUBLICAR NINGUN ANUNCIO NI NOTICIA SOBRE LA CONVENCION EN LOS ORGANOS INFORMATIVOS DE VUESTRO PAIS HASTA QUE SE HAYA CELEBRADO. TANTO SI SON PROPIOS DE LAS ORGANIZACIONES FEMINISTAS COMO PERIODICOS O REVISTAS DE INFORMACION GENERAL.

2.- LA COMUNICACION DE LA CONVENCION DEBE HACERSE EXCLUSIVAMENTE ENTRE LOS MOVIMIENTOS DE LIBERACION DE LA MUJER POR CORRESPONDENCIA O PERSONALMENTE.

3.- NINGUNA DE LAS ASISTENTES DEBE EXPLICAR AL ENTRAR EN LA FRONTERA DE ESPAÑA CUAL ES EL MOTIVO DE SU VISITA.

4.- DE MOMENTO DIRIGIR LA CORRESPONDENCIA RELACIONADA CON LA CONVENCION A:

Sra. D^a. Emma Fernández

c/ Gomis nº 35

BARCELONA-6 España

REFIRIENDOSE SIEMPRE A "JORNADAS DE TRABAJO"

RELACION DE PONENCIASEDUCACION

- Formación de la niña en la familia.
- Enseñanza primaria.
- Educación de la adolescente.
- Oportunidades en la enseñanza superior.
- Profesiones prohibidas a la mujer.
- La doble moral.
- Influencia de la religión.

SERVICIOS

- Instituciones de formación sexual.
- Instituciones de formación legal.
- Instituciones de orientación profesional.
- Creación de comedores populares.
- Creación de servicios de limpieza a domicilio.
- Creación de guarderías y comedores infantiles.
- Construcción de edificios que permitan vida comunitaria.

RELACION DE PONENCIASMUJER Y FAMILIA

- Relaciones filiales.
- Matrimonio y familia monogámica.
- Distintas fases del matrimonio.
- Régimen de bienes.
- Maternidad.
- Patria Potestad.
- Divorcio.
- La mujer y la madre soltera.
- Viudedad y relaciones materno filiales.
- Adulterio.

MUJER Y TRABAJO

- Aprendizaje.
- Formación profesional.
- Trabajo de menores.
- Contrato de trabajo.
- Trabajo de la mujer casada y de la madre.
- Trabajo a domicilio.
- Enfermedades profesionales y accidentes de trabajo.
- Trabajo de la gestante y prohibiciones específicas.
- Salario.
- Igualdad de oportunidades y ascensos.
- Categorías profesionales.

SEXUALIDAD

- Sexualidad de la mujer-Diferencias culturales entre sexualidad femenina y masculina.
- Control de natalidad.
- Fisiología de la mujer.
- Lesbianismo.
- Mitos y tabus religiosos.

9th September 1974

Ms. Juliet Mitchell
29, Goodge St.
London

Dear Juliet Mitchell,

These are tumultuous times for governments all over the world, and here in neo-colonialist Spain changes are also impending. It is an important moment for women's voices, long-silenced by conditions typical of Latin and Third World countries, to make themselves heard.

A group of women are planning a multi-national "Feminist Congress" for November 5, 6 and 7 in Barcelona. We would very much like you to be a speaker and participant.

Your presence could be crucial to the project. Your name and reputation as a writer would act as an insurance that the meetings could not be inconspicuously closed down at the last moment. Participants are arriving as tourists, and no advance press publicity is being sought.

We regret that we are in no position at this time to offer you a travel stipend. We can, of course, offer you lodging and meals in a private home during your stay.

Realizing that you are a busy woman with many commitments I will certainly understand if you are unable to join us and am glad for your continuing efforts on behalf of women and Third World peoples. We both fight for the same cause.

Lidia Falcón

Attorney-at-Law Specializing in Women's Rights

Saint-Raphaël, le 6 septembre 7

Chère Lidia,

Merci pour la Revue: elle est très belle et pour nous d'une importance décisive dans la lutte. Nous nous réjouissons et mettons tout en oeuvre pour lui assurer longue et forte vie.

Tu as en effet reçu la somme correspondante à une action suivant les modalités que tu nous avais envoyées. Si tu souhaites que j'en assume une ou plusieurs autres, je le ferai donc.

En toute solidarité de lutte et tendrement à toi,

Antoinette

Lidia Falcón
Roger de Flor, 96, 2º, 2ª
Barcelona - 13

Laholm, 11 mayo, 1978

Querida Lidia:


Te agradezco mucho por tu amable carta del 24 de abril. No he visto ningún ejemplar de Vindicación después de nuestra última visita en Barcelona. Me alegré mucho cuando supe que te has ocupado del problema de la chilena. Sería muy bueno si puedes enviar una copia del artículo a la Sra. Patricia Roos Mata, Herr Jacobs väg 6, 302 56 Halmstad, SUECIA.

En realidad yo tampoco abandono a los terroristas y únicamente quise aludir - molestando en broma - a nuestros debates de antes sobre la postura de Amnistía Internacional. Espero que no te haya ofendido por falta de matices en mi todavía demasiado defectuoso castellano.

Lo siento mucho que has estado enferma y espero que ahora no te falte nada. Qué hacemos? Bien, dejando España a los españoles hemos trabajado mucho con América Latina, el año pasado especialmente con Argentina. Ahora hemos pedido una beca para ir a Guatemala, El Salvador y Nicaragua: queremos hacer un trabajo parecido a nuestros reportajes y el libro sobre España. Si recibimos dinero vamos juntos en junio o julio. Acabo de terminar como presidente de la sección sueca de Amnistía Internacional, pero todavía estoy en la directiva. Voy a dedicarme a cuestiones de publicidad y de enseñanza sobre los derechos humanos.

Si no recibimos dinero para ir a Guatemala es muy probable que visitaremos España - y especialmente Cataluña. Tengo un proyecto de novela que ha tenido que esperar varios años. Se trata de una historia que se podría escribir en un clima más humano que el nuestro, y en un ambiente político más vivo...

Te mando nuestros saludos a todos amigos en Barcelona y a tí un fuerte abrazo.


Bo Lindblom
Byvägen 30
Ränneslöv
312 00 Laholm
SUECIA

(Es la misma casa pero los burócratas nos han forzado cambiar dirección.)

FRANCE : PARTI FÉMINISTE UNIFIÉ

Le PARTI FÉMINISTE UNIFIÉ, né d'une scission du Parti Féministe, vient de définir dans une plate-forme politique (*) une option féministe commune au PFU belge et au PFU français dont les principales caractéristiques sont:

- l'autonomie et le refus de toute ingérence politique externe (double appartenance au PFU et à d'autres Partis exclue)
- remise en question tant des structures économiques que des mentalités, vu leur interdépendance
- rejet d'un capitalisme privé sous le masque du libéralisme, et d'un capitalisme d'Etat sous celui du "socialisme"; mutation de la société actuelle vers une société autogestionnaire.

UN PARTI NOUVEAU POUR UN FÉMINISME NOUVEAU:

Etre féministe autonome ne signifie pas se réfugier dans un ghetto ou laisser de côté le discours de classe.

Le féminisme contemporain se trouve placé devant deux options fondamentales: soit revendiquer l'intégration des femmes dans les structures existantes du pouvoir, et notamment dans les organismes élus, sans en modifier les objectifs ni la nature; soit pousser l'analyse jusqu'au bout et viser à libérer réellement toutes les femmes, ce qui implique le rejet des structures patriarcales et d'un pouvoir centralisé, c'est-à-dire un choix de société. Se réclamer de la première option est le fait d'un Parti conservateur qui respecte l'ordre patriarcal et capitaliste établi. La seconde option - dont se réclament les PFU belge et français - définit un Parti progressiste qui remet en cause la société actuelle et entend promouvoir, à commencer par son mode de fonctionnement, de nouvelles structures. En conséquence, les deux Partis ont jugé nécessaire de définir - le premier au cours du Congrès politique féministe des 8-9 novembre 1975 à Bruxelles, le second lors de l'éclatement du PF français - un double objectif: lutte contre le patriarcat, lutte contre le capitalisme, et un choix de société: une société sans classes (donc autogestionnaire) d'où soit exclue toute oppression

Le PFU ne limite pas son rôle à celui d'un appareil électoraliste. Sa base structurelle n'est pas la section géographique mais le groupe de secteur, en prise directe sur la vie quotidienne et les revendications concrètes à la base. Toutes les femmes intéressées sont invitées à venir participer à l'élaboration du programme, au sein du Collectif de Coordination et des groupes de travail, au nombre desquels la Commission Politique. La politique est l'affaire de chacune. Le principe de base du Parti est le refus de la division du travail.

Outre la rédaction de la plate-forme et l'analyse critique des idéologies régnantes qui ont omis de prendre en charge la contradiction hommes-femmes (*), le PFU a participé, durant ses six premiers mois d'existence (janvier-juin 1976) à toutes les tentatives de coordination du Mouvement des Femmes, au niveau national. Coordination et unification lui semblent être les exigences profondes de ce Mouvement dont la base sociale s'élargit à toutes les couches de la population.

(*) Plate-forme et brochure "Féminisme critique" sont en vente au prix de huit et quinze frs, ainsi que "Pour un féminisme unifié" (cinq francs)

LE FEMINISME ET LE POUVOIR

LE PFU ET LES ELECTIONS

La question n'est pas: faut-il refuser le pouvoir? mais:
QUEL POUVOIR VOULONS-NOUS ? et COMMENT Y PARVENIR ?

Le PFU ne veut ni d'un pouvoir masculin ni d'un pouvoir féminin. Le PFU veut la socialisation des pouvoirs économique et politique, autrement dit que chacun - et chacune - ait sa part effective de pouvoir, et que l'autodétermination remplace une "représentativité" le plus souvent contestable (que l'on songe au débat sur l'avortement où les principales intéressées n'étaient pas consultées, un référendum exclu par la Constitution). Le PFU se déclare partie prenante de la lutte difficile pour parvenir à cette socialisation. Il entend participer par tous moyens appropriés, et en fonction d'un contexte social et politique donné, à une lutte collective pour changer les structures actuelles du pouvoir, pouvoir patriarcal, parce que centralisé et autoritaire. Ses membres estiment que le contexte actuel, en France, implique la participation de ses membres aux élections prochaines (municipales et législatives).

Il n'est pas d'arme qu'on ne puisse retourner contre un oppresseur, quel qu'il soit. Refuser le mode d'emploi des institutions quand le contexte ou l'état des forces féministes ne permet pas de détruire ces institutions ou de s'y soustraire, relève du fantasme, non de la politique.

En conséquence, le PFU soutiendra les membres du Parti candidates aux élections et toute candidature féministe. A défaut de ces candidatures le PFU appellerait à voter (comme il le fit lors des cantonales) pour les candidates ou candidats des Partis qui exprimeront publiquement leur accord avec le programme du PFU.

En toute période d'action électorale ou autre, des alliances politiques et tactiques seront négociées avec d'autres groupes ou Partis sur la base d'un engagement formel à détruire le patriarcat, qui est la racine de toutes les sociétés connues, le soutien de toute exploitation. LE FEMINISME EST LA CAUSE COMMUNE DES FEMMES ET DES HOMMES.

Le PFU voit à présent ses effectifs suffisamment renforcés pour envisager, avec le concours des féministes intéressées, un débat de fond sur le thème: le féminisme et le pouvoir.

"On nous a trop exclues, voulues apolitiques, pour que nous acceptions de désertir le moindre terrain" (Plate-forme pour un Centre d'Initiative et de Coordination des luttes de femmes - "Information des Femmes")

Le PFU belge, depuis 1972, a mis en pratique ces paroles. Pendant les élections législatives de mars 1974, ses membres ont présenté des listes de femmes. Les résultats obtenus furent intéressants. Ils le sont encore plus aujourd'hui, après les élections communales du 11 octobre 1976, avec le double de voix obtenues: si toutefois il n'y a pas d'élu(e). Les Flamandes, en plusieurs communes, avaient déposé des listes dont une à Ostende avec le nombre complet de candidates: 41!

"Si le Parti Féministe Unifié n'a pas réussi à s'imposer lors du scrutin, il a fait mieux: il a réveillé la conscience politique des femmes belges." ("Le Monde" - janvier 1975)

Venez nombreuses aux réunions du PFU, chaque ~~mercredi~~ ^{Vendredi},
19 h 30, ~~11, rue de Nanteuil, Paris 15°~~ ^{PARIS 15°}
14, rue de Nanteuil, Paris

Un parti nouveau pour un féminisme nouveau



parti féministe unifié

Paris le 22/1/1977.

Lidia Falcon

Chère amie,

Le contenu politique de la conférence de presse donnée par les Collectifs féministes de Barcelone et Madrid (notamment) et dont la revue "Vindication féministe" a rendu compte, a particulièrement intéressé les membres du Parti Féministe Unifié français. Vos positions nous ont paru si proches des nôtres que nous avons traduit ces déclarations en français. Elles seront publiées dans le prochain numéro de l'"Information des Femmes" dont je suis co-rédactrice.

Les PFU belge et français travaillent à leur unification sur la base de structures et d'options communes.

Nous prenons contact très prochainement avec le PF allemand et tous les partis féministes intéressés pour jeter les bases d'une Internationale de ces Partis dont le but serait une solidarité effective et des contacts réguliers entre femmes de tous les pays. Un projet de manifeste commun est déjà à l'étude.

Vous vous remercions nous peu en
sollicitant vos critiques et vos suggestions

Vous avons appris que le Collectif
de Barcelone envisageait de créer un Parti
féministe. Accepteriez-vous à ce titre de
participer à la Conférence de Presse des
PFU belge et français à Paris qui
aura lieu courant 1972, et au cours de
laquelle le féminisme sera présenté
comme une force politique structurée et
autonome ? La double appartenance
au PFU et à un autre Parti est
totalement exclue.

Une rencontre s'imposerait
naturellement avec les féministes
espagnoles intéressées par cette Conférence
que nous pourrions ensuite renouveler en
commun ailleurs qu'à Paris.

Vous serions très heureuses de
vous connaître et de convenir ensemble
d'une stratégie solidaire, sur la base
d'un féminisme unifié et non plus
déchiré. Agréiez l'expression de vive
sympathie de toutes nos membres -
françaises et belges - très impressionnées
par le courage et la maturité politique
de leurs sœurs espagnoles.

pour le Collectif de Coordination
du PFU français
Puzanne Blaise-Rigail

23 - rue Paul Fort
Paris 14^e
tel 539 40 82 -

P.S. Je vous adresse
sous pli séparé
un essai sur le féminisme
et la plate-forme politique de
notre mouvement

parti féministe unifié

PLATE-FORME DE L'INTERNATIONALE FEMINISTE

A - DEFINITION

I. ORGANISATION POLITIQUE D'UNE CLASSE EXPLOITEE et OPPRIMEE: les femmes, en vue de la prise de pouvoir politique, seul moyen pour changer les structures économiques et sociales actuelles. En fonction d'une situation spécifique, chaque pays sera juge de la stratégie à adopter.

Nouvelle forme d'organisation qui implique le refus des structures pyramidales, avec centralisation des pouvoirs, de la hiérarchie, du cumul des fonctions. La base structurelle est le groupe-femmes.

Coordination permanente de groupes-membres.

II. LES GROUPES - MEMBRES de l'INTERNATIONALE sont des ORGANISATIONS FEMINISTES. Ils revendiquent, non seulement l'égalité des droits hommes et femmes, mais l'autonomie et l'identité politique féministe.

Les groupes-membres de l'Internationale ne sont pas mixtes.

Le féminisme est une option politique propre qui propose à la société une alternative globale.

III. Les femmes subissent l'oppression et l'exploitation du patriarcat et du capitalisme privé ou du capitalisme d'Etat, tel qu'il est pratiqué dans les pays dits socialistes.

La dialectique de la lutte de classe des femmes réside dans la contradiction homme-femme. De ce fait, cette lutte va au-delà de la lutte des autres classes sociales et aboutit à la destruction du mode de production familial, base de toutes les sociétés existantes.

Cette conception du féminisme constitue la base de l'Internationale Féministe.

B. - OBJECTIFS

La prise du pouvoir pour faire la révolution féministe signifiera:

- la destruction de la famille en tant qu'unité de production qui détermine l'exploitation et l'oppression de la femme
- une éducation nouvelle non sexiste et un statut social nouveau pour l'enfant
- la socialisation autogestionnaire du travail domestique et de l'élevage des enfants, assortie de la suppression des rôles
- une nouvelle convivialité
- une récréation de l'érotisme dans le sens d'une totalité humaine au lieu d'une sexualité consummatrice

- le droit à la libre disposition de notre corps
- le droit au travail rémunéré
- le droit à la vie politique
- la participation à part entière à toutes les fonctions de gestion et contrôle de la gestion, où que ce soit: gestion directe au niveau de l'entreprise, démocratie directe et nouveaux modes d'exercice du pouvoir au niveau politique, suppression de la division du travail dans la famille comme dans la société.

C - CHOIX DE SOCIÉTÉ

- I. L'INTERNATIONALE FÉMINISTE est convaincue que le seul mode de gestion démocratique est l'AUTOGESTION. Elle considère que ses objectifs ne pourront être atteints que dans une société sans exploitation économique et sexuelle.
- II. Dans la période actuelle, l'autogestion est la lutte féministe autonome qui met en cause tout pouvoir centralisé, patriarcal et capitaliste. La société féministe sera un système économique planifié à partir de la socialisation autogestionnaire des tâches domestiques et de l'élevage des enfants.

D - LE FÉMINISME: FORCE RÉVOLUTIONNAIRE

- I. Parce qu'elle met en cause le patriarcat, base de presque toutes les sociétés connues, l'INTERNATIONALE FÉMINISTE est radicale et révolutionnaire.
- II. Cette I.F. a été fondée par les P.F.U. d'Allemagne, de Belgique, et de France, et les Collectifs féministes de l'Etat Espagnol: Barcelone, Madrid, Oviedo, Castellon, Valencia.
- III. L'I.F. respecte l'autonomie des groupes de chaque pays participant et reste ouverte à tous les groupes féministes acceptant les options minimum de l'Internationale.
- IV. L'I.F. ne considérera les options de la plate-forme comme exécutoires qu'après leur ratification par chacun des différents groupes.
- V. L'I.F. est solidaire de toutes les luttes féministes d'aujourd'hui et de demain.
La révolution féministe naîtra de la solidarité dans la lutte féministe organisée.
Pas de féminisme sans libération de tous les opprimés ! Pas de libération des opprimés sans féminisme !

FÉMINISTES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

PARIS le 20 mai 1977

Totes sabem que els punts bàsics que defineixen a tots els Col.lectius Feministes existents actualment a l'Estat Espanyol son:

- La dona com a classe
- L'home com enemic
- La presa del poder
- Unica militància al feminisme
- Política d'aliances
- Estructura interna del col.lectiu no jeràrquica i presa de decisions per assemblea.

A partir d'això, un grup majoritari de dones del Col.lectiu Feminista de Barcelona hem considerat violat l'últim punt per part d'alguns membres. Aportem les següents proves:

1.- El Col.lectiu de Barcelona va ser invitat per Ed. Des Femmes durant la celebració del Tribunal Internacional de Crims contra la Dona, - l'any 1.976. A aquesta reunió només assistiren Lidia i Regina que eren les que havien rebut la informació i no la van donar a conèixer a la resta de dones — del Col.lectiu.

2.- A la taula rodona publicada a Vindicación sota el títol "Las militantes: proceso a los partidos" assistí com a representant del Col.lectiu Lidia Falcón, sense haver informat prèviament de l'existència de la Taula Rodona i per tant arrogant-se una representació que el grup no havia decidit.

3.- A la propaganda d'Ediciones de Feminismo surt el Manifest Feminista signat per Carmen Alcalde, Lidia Falcón i Col.lectiu Feminista de Barcelona, quan a una reunió del grup de sexualitat es va decidir que el signarien totes les components de l'esmentat grup, ja que la Lidia no va acceptar la proposta de que sortís signat només amb el nom del Col.lectiu.

4.- Va sortir publicat a Vindicació un article sobre el treball domèstic firmat per Lidia Falcón, Regina Bayo, Ana Estany i Carmen Alcalde, part del qual era el resultat del treball del grup d'estudi sobre la dona com a classe realitzat pel Col.lectiu. No es va fer cap referència. Curiosament moltes vegades a les reunions s'ha insistit a la necessitat de que a Vindicació surtissin articles signats pel Col.lectiu. En canvi, els dos o tres que han sortit han estat treballs fets per persones diferents a les abans citades.

5.- Els Col.lectius de Madrid i Castelló ens han informat que recentment han estat a Barcelona per trobar-se amb nosaltres i Lidia i Regina — els hi van dir que no havia possibilitat de veurens. Cap d'aquesta informació va arribar al Col.lectiu.

../...

6.- A la redacció de Vindicación va arribar un periodista de Cambio 16, a causa d'aquesta entrevista la Telvi, que també es membre — del Col.lectiu, va haver de sortir del despatx on ella estava treballant, resultant que l'entrevista era pel Col.lectiu. Ni la concertació de l'en-trevista ni la participació de la mateixa va ser consultada al Col.lectiu i tampoc es va informar posteriorment de que s'havia fet.

7.- La Regina afirma que parla en nom del Col.lectiu quan diu que el feminisme radical no participarà a les eleccions, quan en realitat aquesta decisió encara no s'havia pres pel Col.lectiu (Vindicación núm. 10).

8.- El Col.lectiu de Castelló ens va enviar a través de Vindica-ción un treball de 7 pàgs. sobre la dona com a classe (era la contesta a — una carta a la revista que defensava la postura contrària), treball que el-Col.lectiu de Barcelona no hem vist mai.

9.- A més:

- Es tallen les iniciatives i es boicotegen les propostes que no parteixen de Regina, Lidia i Ana però, en canvi, s'ens acusa a la resta de — manca d'iniciativa (Tribunal de Brusel·les, Jornades Catalanes de la Dona a Barcelona.....)

- Es prenen inciatives sense l'intervenció del Col.lectiu sobre qüestions que l'afecten (a més del casos anteriorment citats, hi ha la invi-tació a Castelló de les dues noies de Pamplona, la presentació d'un anagra-ma presuntament acceptat pel Col.lectiu, etc.)

- El Col.lectiu ha exigit a les representants de Vindicación (es a dir Regina, Lidia i Ana), que sortis una nota a la Revista dient que aques-ta no 'es l'organ del Col.lectiu (molta gent ho creu així) i no ha sortit — mai.

- Hem pogut comprobar que, des de que existeix el Col.lectiu rei-teradament la Lidia només ve en dies molt determinats (quan s'han de prendre decisions) al mateix temps que es nega sistemàticament a participar en ac-cions al carrer i en la preparació d'aquestes.

De tot el que hem dit treiem 3 conclusions:

1ª.- Que aquesta actuació entra en contradicció amb el que repre-senta un Col.lectiu.

2ª.- Que el nostre feminisme no el podem desenvolupar en aquestes condicions, que creiem venen propiciades per aquestes tres persones.

3ª.- Que per la bona marxa del grup i ja que aquestes tres perso-nes no s'adapten a l'estructura del Col.lectiu, considerem necessari que l'aban-donin.

CARTA A LAS FEMINISTAS

Durante diecisiete, diez y cinco años, respectivamente, las supuestamente expulsadas del Colectivo Feminista de Barcelona, Lidia Falcón, Anna Estany y Regina Bayo, hemos luchado contra la opresión de nuestro pueblo. En las más duras condiciones de la clandestinidad, hemos soportado las ingratas tareas que la oposición española debía realizar en su lucha contra el terror fascista. Y hemos sufrido las consecuencias: detenciones varias, malos tratos y apaleamientos en las comisarias de policía, cárcel preventiva de largos meses sin esperanza de juicio, condenas. Luchábamos y nos arriesgábamos a las consecuencias de oponernos a la represión franquista, porque queríamos construir una sociedad sin terrores, sin imposiciones, sin torturas, ni físicas ni morales.

En el transcurso de nuestras experiencias como militantes de partidos revolucionarios, entramos en grave contradicción, numerosas veces, con los dirigentes de los mismos, por los métodos inquisitoriales que practicaban, motivo por el que al final los abandonamos.

Al mismo tiempo y posteriormente, nuestra lucha por la liberación de la mujer, nos hizo sufrir agresiones múltiples, desde la sonrisa despreciativa, la calumnia encubierta, el insulto directo y la oposición cerrada, a nuestras posturas y a nuestra propia persona, por parte de los hombres. Las agresiones machistas que hemos tenido que soportar, en el curso de muchos años, las hemos recibido como propias de la lucha que la mujer deberá llevar, por mucho tiempo en la batalla por su liberación.

En este momento hemos sufrido la más incalificable agresión, ~~es~~ el más injusto trato que hubiéramos podido imaginar nunca. Pero y desdichadamente, no por parte de nuestros tradicionales enemigos, como la policía o la ultra derecha, en cuyo caso, no sólo el ataque sería consecuente y como consuelo tendríamos el de convertirnos en heroínas, ni tampoco por parte de organizaciones políticas, dirigidas por hombres, a los que nuestra crítica ha sido dura, y con los que hemos entrado en contradicción numerosas veces, ni en último caso por los tradicionales machistas que desearían ver destruida nuestra tarea de muchos años, sino de quienes se han llamado compañeras. De quienes aseguran estar en contra del autoritarismo, de las imposiciones, de quienes, por su historia de opresión deberían oponerse a toda forma de opresión.

Estas compañeras, en reuniones ignoradas, no sólo por nosotras, sino por otras pertenecientes también al Colectivo, y a quienes excluyeron en razón o de la amistad que mantenían con nosotras, o quizá por su lucidez mental, decidieron redactar un pliego de acusaciones, sobre motivos exclusivamente de comportamiento personal, como se demuestra con el mismo documento que adjuntamos, y acto seguido a leernoslos, en una sesión muy propia de un tribunal franquista, decretar nuestra expulsión, que sin comunicárnosla, procedieron sin pérdida de tiempo a darla a conocimiento público, por medio de la prensa.

Como parece que han existido vacilaciones en algunos sectores del movimiento feminista para tomar una decisión respecto al problema, y teniendo en cuenta la indigna publicidad que le han dado, creemos que debemos a nuestra vez exponer estos hechos a la luz pública.

Creemos también que cualquier persona honrada, y más las mujeres fe-

ministas, tienen que repudiar a quienes utilizan semejantes métodos. Nuestro trabajo, nuestra lucha desde que tenemos uso de razón, nuestra trayectoria política y personal en la que nadie puede decir que existan traiciones o defecciones, no nos permite aceptar ni las injustas acusaciones ni el método inquisitorial que han utilizado las "expulsadoras".

No estamos dispuestas a presentar más pliegos de descargo de supuestos delitos antes ningún tribunal más. No tenemos que presentar más pruebas de nuestra "inocencia". No podemos aceptar ni una más de las dudas sobre nuestra militancia feministas, sobre nuestra honestidad personal, sobre nuestro comportamiento humano.

Nos dolemos, con verdadero sufrimiento, de que existan mujeres capaces de obrar de semejante manera, ya que éste proceso público tiene todas las connotaciones de los que se realizaron en época pasadas contra brujas y herejes, y nos parecen ver ardiendo todavía las hogueras inquisitoriales.

Con esta carta os entregamos el informe dónde se explican los hechos que motivaron la inexplicable reacción de las compañeras, y un informe político de lo que el Colectivo debe ser, según la ideología que se está elaborando por todas nosotras desde hace varios años.

Sin conocer aun el resultado de la crisis que se ha desencadenado en el Colectivo, consideramos que la organización política que responde a tal nombre es la ideología, la táctica y la estrategia políticas que se ha desarrollado por nosotras.

Si la batalla la han desencadenado estas compañeras para apropiarse del nombre, éste quedará tan vacío de contenido como de coherencia política, puesto que allí dónde estemos nosotras y las que están con nosotras se hallará la organización política que debía ser el Colectivo.

Lidia Falcón, Anna Estany y Regina Bayo

Barcelona, 20 de abril de 1977

ORGANITZACIO FEMINISTA REVOLUCIONARIA

=====

I.- La O.F.R. és una organització política, revolucionària, - no reformista- autònoma i independent de qualsevol altre partit polític. No és simplement una organització de masses, ja que entén el feminisme com una ideologia que dona una alternativa global a la societat. Es constitueix com organització política i feminista en defensa dels interessos de totes les altres classes, grups i nacionalitats oprimides.

II.- En el nostre país es donen dues contradiccions fonamentals per a la dona: L'opressió i explotació que l'imperialisme i el capitalisme exerceixen contra les classes populars, i l'opressió i explotació de la dona pels homes de totes les classes econòmiques i socials.

III.- La dona és una classe econòmica explotada i oprimida per l'home en tres aspectes:

- 1) En la reproducció de la força de treball: els fills.
- 2) En el mode de producció domèstic: mestressa de casa.
- 3) En l'explotació sexual que sofreix en el seu cos.

IV.- La família es l'estructura bàsica i determinant que manté l'explotació de la dona. Manté també tota una superestructura (lleis i educació) masclista que concedeix els privilegis a l'home.

L'home es converteix en enemic de la dona en mantenir i protegir aquests privilegis.

L'educació, la sexualitat, tota la cultura no fa res més que confirmar i mantenir la dona en el seu paper prioritari de serva domèstica.

V.- El feminisme constitueix una alternativa global a la societat, i en cada moment concret ha de pendre una postura política- feminista, davant alternatives immediates polítiques, econòmiques i socials.

La O.F.R. lluita per la presa del poder polític per la dona com a classe, i en conseqüència segueix una política d'aliances amb altres classes oprimides i amb les seves organitzacions polítiques, sense oblidar mai els seus objectius feministes.

VI.- Ens pronunciem per una forma de govern republicana perquè s'acompleixin ràpidament els objectius immediats de la dona, sense que això impliqui que en una república interclassista es pugin obtenir ~~els~~ els seus objectius a llarg terme.

VII.- Per tot això, la O.F.R. veu la necessitat de constituir-se en Partit Feminista partint de la base que les dones han d'organitzar-se per aconseguir els seus últims objectius feministes i revolucionaris.

LA NECESIDAD DE LOS PARTIDOS FEMINISTAS

En mayo de 1.979 se constituyó el PARTIDO FEMINISTA DE ESPAÑA, sucesor del Colectivo Feminista y de la Organización Feminista Revolucionaria.

El Colectivo Feminista se creó en el verano de 1.975, Por Lidia Falcón y M^a José Ragué, entre otras, planteándose el feminismo radical como única opción política para la mujer. Es el primero de los grupos feministas que se crea en Barcelona.

En mayo de 1.976 se celebran en Barcelona las Primeras Jornadas Catalanas de la Mujer, y de allí nacen la Asociación Catalana de la Mujer, la Coordinadora Feminista de Barcelona, el Casal de la Mujer, Daia, etc.

Durante dos años el Colectivo Feminista estudia las causas materiales - que originan la explotación de la mujer, a raíz de la pregunta ¿cómo es posible que haya habido opresión y discriminación de la mujer en todas las épocas, y sistemas?, ¿cuál es la causa material de esa opresión?. El Colectivo Feminista funcionaba de forma asamblearia y surgieron tantos problemas por falta de eficacia, de organización, que las mujeres - que habían creado el Colectivo formaron LA ORGANIZACION FEMINISTA REVOLUCIONARIA (para la creación del Partido Feminista). Durante dos años investigaron sobre el tema de la mujer como clase social explotada y - oprimida por el hombre, y a partir del materialismo dialéctico llegaron a las mismas conclusiones que otros grupos de mujeres de diversos países del mundo: la mujer es una clase social y económica.

En 1.979 se presentó el PARTIDO FEMINISTA DE ESPAÑA a la opinión pública y a los medios de comunicación, presentando en aquel acto el libro PARTIDO FEMINISTA. TESIS, resultado del trabajo de dos años de investigación.

¿PORQUE NOS CONSTITUIMOS COMO PARTIDO FEMINISTA?

Porque un Partido es la fuerza organizada de una clase social, y la mujer es una clase explotada y para luchar contra esa explotación precisamos de una organización de clase, teorizada y dirigida por nosotras mismas.

Porque es obligación de toda clase explotada, organizarse por sí misma y luchar por su liberación.

Porque, en base a la eficacia, precisamos de una organización fuerte, coordinada y organizada para alcanzar nuestros objetivos.

Porque por nuestra propia experiencia realizada en otras formas de organización: asambleas y colectivos, grupos dispersos, nos han demostrado la imposibilidad de la organización, y por tanto su ineficacia en la práctica. Y la ineficacia beneficia únicamente a nuestros enemigos.

Porque el nivel de conciencia de las mujeres es todavía muy bajo, y resulta imposible confiar en la autorresponsabilidad para dirigir la lucha.

Porque ningún movimiento revolucionario, por más tradición de lucha que tenga, ha alcanzado el éxito de otro modo que mediante la estructura de Partido.

Porque queremos acceder al poder, y solamente manteniéndose en él, hegemónicamente respecto a otras clases, podremos transformar la sociedad en beneficio de las mujeres.

Porque es la forma más efectiva de realizar eficazmente una extensa labor de agitación y propaganda entre las mujeres, para concienciarlas de su explotación.

Porque pretendemos participar en la política global de nuestro país, dando alternativas concretas a cada problema, para lo que participaremos en campañas electorales, en organismos parlamentarios, en asociaciones de masas, en organizaciones sindicales, llevando nuestros principios y nuestra voz, en defensa de nuestros intereses de clase.

FUNCIONAMIENTO DEL PARTIDO FEMINISTA DE ESPAÑA

El PFE está formado por grupos de militantes, presididos por una responsable, que a su vez está integrada en una coordinadora de responsables, nexo de conexión entre la base y los órganos de dirección. Estos órganos de dirección son: La Comisión Ideológica y política (ó Comité Central) -compuesto actualmente por 9 mujeres- el Secretariado (ó Comité ejecutivo) -compuesto actualmente por 7 mujeres (con las siguientes profesiones: abogada, profesora universitaria, periodista, secretarias, ama de casa, empleada de banca) que trabajan bajo las directrices del Congreso General.

Las funciones prácticas de las militantes del PFE son la labor de proselitismo y labor de masas. A nivel teórico, la preparación feminista de nuestras militantes se realiza en los grupos de trabajo y estudio.

¿ESTRUCTURA MACHISTA?

Es conocida la crítica de determinados grupos feministas hacia la estructura de Partido. Estas críticas provienen de grupos que han adoptado el sistema asambleario como forma organizativa, como si éste fuese un invento propio de las mujeres, olvidando que los hombres han llevado a la práctica esa forma de funcionamiento en innumerables ocasiones.

Hoy el movimiento anarquista en España ha sufrido un total desmantelamiento, tras una profunda crisis, y no podemos negar tampoco la sangría constante que sufre el Movimiento Feminista, de mujeres que se dispersan, después de pertenecer a uno o varios grupos, que sin organización ni jerarquía se crean y desaparecen, se reúnen para autoanalizarse, comentar la marcha de la lucha feminista, o tratar problemas personales. Es decir, se olvida la problemática de la gran masa, de las mujeres por las que se dice luchar, y temas reformistas como el del aborto, los métodos anticonceptivos, el trabajo asalariado la seguridad social para el ama de casa, que podría aliviar los sufrimientos de las mujeres no interesan. El feminismo es una lucha revolucionaria, que no podemos desatender para sumergirnos en ghettos y hablar de utopías: un mundo feminista, con diferente lenguaje y cultura, no

organizado y sin jerarquías. La realidad es que debemos acceder al poder, para desde allí transformar el mundo, y eso sólo lo conseguiremos mediante organizaciones fuertes y estructuradas, mediante PARTIDOS FEMINISTAS.

El feminismo corre el peligro de convertirse en una corriente cultural puesta de moda por la lucha y el esfuerzo de las militantes. El feminismo utópico, es decir, no materialista fácilmente satisface las necesidades personales, pero no las sociales. Se habla, por ejemplo, de crear comunas de mujeres, que con su ejemplo obligarán a los hombres a concienciarse, y por tanto a cambiar la sociedad, sin tener en cuenta que sólo grupos aislados y no representativos de la generalidad de las mujeres disfrutarán de las ventajas, que temporalmente les ofrezca ese modo de vida. Ese feminismo es utópico, elitista, marginal y - por tanto asimilable y digerible por cualquier sistema.

NUESTRA PROPIA EXPERIENCIA

Desde que en 1979 se creó el PFE, hemos ido constatando la desaparición de los diversos grupos que se habían creado cuando nosotras. Durante dos años luchamos para que el Ministerio del Interior de España nos legalizara como Partido Político exclusivamente de MUJERES. A la consecución de nuestra legalización colaboró la campaña de solidaridad nacional e internacional recibida de grupos feministas, asociaciones democráticas y partidos progresistas.

Una vez conseguida la legalización, en marzo de 1.981, hemos podido dedicar todas nuestras fuerzas a las tareas propias de un Partido de clase, de la clase MUJER.

Antes de la consecución de nuestra legalización, y en unas elecciones en Catalunya, pretendimos la creación de un FRENTE DE MUJERES ("FRONT DE DONES") y ofrecimos al resto del Movimiento Feminista la posibilidad de dar una alternativa feminista. Nuestro primer problema fue que ninguna organización de mujeres estaba legalizada, y por supuesto que las mujeres militantes en Partidos de Hombres (socialistas o comunistas) no participaron. Nos vimos en la necesidad de recoger miles de firmas para poder presentar nuestra candidatura, y una vez conseguidas, seguían poniéndonos problemas. Lamentablemente el - FRONT DE DONES murió atfijado por las continuas discusiones, en asambleas interminables, de puntos que se habían discutido y acordado con anterioridad. Donde no existía representatividad, pues cada una se re presentaba a sí misma, o donde se confundía el acta de las reuniones con el programa reivindicativo del FRONT DE DONES.

Además de las tareas propias de un Partido Feminista (la campaña de lucha en reivindicaciones concretas: el divorcio, la despenalización de los anticonceptivos, la consecución de la patria potestad sobre los hijos compartida, la desaparición de "los hijos ilegítimos", y de la aberración de la figura del "hijo de madre desconocida" y un largo etc.) el PARTIDO FEMINISTA ha podido crear un CLUB DE MUJERES: el CLUB VINDICACION FEMINISTA, centro de reunión, discusión y diversión y estudio, donde se ofrecen conferencias y seminarios sobre temas feministas, políticos, económicos, etc. Donde se realizan exposiciones de pintura, escultura de mujeres, donde hay sala de juegos y bar, donde se ha creado un grupo de teatro, que representa obras feministas. Y donde ofrecemos las asesorías de PLANIFICACION FAMILIAR, SEXUAL, PSICOLOGICA Y JURIDICA. Habiendo utilizado estos servicios de asesorías

CARMEN ALCALDE:

historia de un descarrío

ANA MOIX



Vindicación Feminista no ha aparecido a la venta en los últimos meses: ha dejado de publicarse debido a causas económicas. Vindicación F. anunció su cese temporal a la vez que hacía un llamamiento a todas las feministas, partidos políticos, sindicatos, asociaciones, grupos y organismos en lucha por los derechos de la mujer, etc. en busca de apoyo económico y solidaridad con la única publicación feminista aparecida hasta la fecha en el país. Vindicación F. aseguró que se trataba de una suspensión temporal y que esperaba poder reanudar la publicación muy pronto. Y Vindicación sigue en espera de que razones económicas (de signo contrario a las que dictaron la reciente suspensión claro) le permitan de nuevo salir a la calle mensualmente como vino haciéndolo, ininterrumpidamente, durante dos años.

Sin embargo, durante esta espera, Vindicación sigue, a juzgar por la actividad laboral en la redacción, vindicando: se prepara un número extraordinario dedicado a la sexualidad femenina para cuya elaboración se han mandado más de 50.000 encuestas cuyas respuestas se amontonan por todas partes. El teléfono suena sin cesar, no para. Hay quienes prefieren contestar a la encuesta por vía telefónica: breve, anónima e instantáneamente. Una voz de mujer ejercita, magníficamente, la palabra soez al otro lado del aparato demostrando, así, su repulsa por la naturaleza de las preguntas recibidas.

Carmen Alcalde, directora de V.F., sonríe entre divertida, escéptica y harta.

— El enemigo de la mujer no es sólo el hombre, sino las mujeres antifeministas. Empiezo a pensar que habrá que cambiar la táctica de lucha.

Carmen Alcalde se expresa en un catalán

gerundense incontaminado por el de la metrópoli donde reside desde que llegó para realizar estudios de periodismo y de Filosofía. Un socarrón sentido del humor disimula su tremenda timidez famosa por aquellas ocasiones en que se ha esfumado a favor de una explosión reivindicativa de carácter verbal. (coloquios, intervenciones radiofónicas, mesas redondas, etc.) De la falsa timidez de su pluma rinde cuentas su carrera de escritora y periodista.

— Empecé a publicar en "Destino", a través de Néstor Luján. Lo primero que hice fue una serie de biografías de personajes que, por una razón u otra, me interesaban. Lo de "Presencia" fue más tarde.

Lo de "Presencia" fue la creación de la revista de este nombre; revista semanal, bilingüe, de carácter político y cultural que, en los años 60, suponía una empresa quimérica.

Para esta publicación, que se imprimía en Gerona y se escribía en Barcelona, Carmen Alcalde y M.^a Rosa Prats reunieron un equipo de colaboradores que contaba con los nombres de María Aurelia Campmany, Rodríguez Mendez, Candel, Angel Carmona, Arnau Puig, y dos jóvenes que empezaban a darse a conocer públicamente: Ramón-Terenci Moix y Marta Pessarrodona.

— "Presencia" nació... Bien, mira, llamemos a las cosas por su nombre, al pan pan y al vino vino, cada cosa en su sitio y un sitio para cada cosa, no sea que Dios nos coja confesados: un amigo de mi padre, un señor de Gerona, tenía una ilusión que un día, mira, va y decide cumplir: hacer una revista. Necesitaba un periodista con carnet y decidió confiar en las dotes por él supuestas, claro, de la

hija periodista de su amigo. La hija de su amigo era yo, pues su amigo era mi padre. Aquel señor quería una revista muy reaccionaria y conservadora, pero me dio carta blanca, Con M.^a Rosa Prats hicimos el primer número, que ya no tuvo nada que ver con la revista por él soñada. Después los expedientes, con el estallido de la Ley Fraga, llovieron; las multas sumaban una cantidad imposible y "Presencia" se vendió.

Más tarde intervino en "Diario Femenino" de donde salió, cómo no, con sanción puesta. Tenía a su cargo una sección destinada a la mujer en la que cada día de la semana colaboraba una escritora diferente; eran: Susana March, Eva Forest, Concha Alós, Lidia Falcón, Carmen Barberá, María Aurelia Campmany y Ana María Matute. Hasta que se le ocurrió iniciar una campaña (la primera que se llevaba a cabo) a favor del divorcio.

— Y por aquí "vaig petar", ¡plaf! Hicimos una encuesta y una de las preguntas era si consideraba importante un referéndum sobre el divorcio. Aranguren respondió que no, porque su recuerdo del último referéndum franquista era demasiado malo. (Carmen Alcalde pretende sofocar la risa bajo una seriedad impuesta) Y, mira por dónde y "qui ho tenia que dir": él, Aranguren, en la universidad, y yo... ¡otra vez con la barraca cerrada!

Es la fuerza del destino con cuya fatalidad Carmen Alcalde ha acabado por codearse amigablemente.

— No en conec d'altra! Somos íntimas. Como hermanas. Buenas hermanas, eso sí. Nada de rencillas ni discrepancias: ni siquiera feministas.

Siguió una nueva y brillante etapa en "Destino", colaboró en "La Vanguardia", con pseudónimo (con mi nombre no podía firmar, por comunista. Los comunistas, entonces, no tenían nombre), "Triunfo", "La hoja del lunes", "Cuadernos para el Diálogo"... Las multas, procesos, prohibiciones se suman unos a otros, y siguen.

— Fuí procesada en todas partes y varias veces, por diferentes motivos y en todos reincidente. Y cada vez con más puertas cerradas hasta que decidí abrirme yo misma la de Vindicación que, francamente, me revienta cerrar.

A pesar del tono displicente y burlón, la procesión, como suele decirse (profesión de desencanto, de cansancio —poner en marcha V.F. y batallar para su publicación durante dos años, ha sido una empresa agotadora—, de decepción) va por dentro. Y también la fe, porque Carmen Alcalde sigue decidida, empeñada, en continuar al pie de V.F. Dicen que la fe mueve montañas, ¿mostrará, también —y con perdón— revistas feministas? Porque si son las asociaciones...

— Todas nuestras esperanzas radican en la campaña de suscripciones. Lo que V.F. necesita, para poder salir a la calle con toda tranquilidad tampoco es tanto. Necesitamos vender 5.000 ejemplares más al mes. Esta suspensión no significa que V.F., no se vendiera sino que no hemos podido alcanzar "el techo" de ventas. Es decir, (me explica lo del "techo" de ventas, pero sigo sin entender. Queda claro un dato: V.F. vendía 15.000 ejemplares). Puedo afirmar que en España, en estos momentos, hay 15.000 feministas. Ni una más ni una menos que las que han comprado V.F. El resto, se llaman feministas.

Se ha hablado de inversiones, de propuestas de alto capital, incluso de la posibilidad de convertir V.F. en una publicación muy rentable sin transformar la revista: V.F., tal como es, puede resultar rentable —dicen, aseguran que lo es.

— Yo diría que sí, "mal m'está dir-ho", sobre todo para nosotras que todas ya tenemos un yate, una finca en la playa, ¡y venga de mucamos! Hablando en serio, y bromas aparte, creo que aumentar esta cifra de ventas, es decir, conseguir 5.000 lectoras más, no va a ser tan difícil. Lo que ha ocurrido es que hemos sembrado pero la cizaña ha impedido que recogieramos.

¿La crisis de V.F., está en relación con la actual crisis de los movimientos feministas?

— Yo no hablaría de "crisis" feminista, sino de la explosión, entre las feministas, de algunos defectos nacionales como la envidia. Ha habido un estallido de competencias estúpidas, de oportunismos. Y en lugar de unirnos todas, con cierta generosidad, nos hemos dedicado a destrozarnos unas a otras con un mimetismo descarado respecto a la actuación del hombre en política. Hay crisis en los grupos feministas, pero no del feminismo. Incluso diría que se ha ganado una concienciación feminista a nivel de capas menos politizadas. El feminismo ha tenido que elegir entre reformismo y

revolución, y esto ha creado confusiones. El reformismo ha sido apoyado y potenciado por los grupos políticos y sindicales, y el vanguardismo revolucionario ha sido propiciado por estas 15.000 feministas de las que hablábamos antes; (es decir, las que compran V.F. —matiza, riendo—. Bromas aparte. V.F. ha tenido un objetivo primordial: crear una ideología feminista, cosa que nunca se ha hecho, al menos en este país. Siguiendo la trayectoria de V.F., número por número, podrían establecerse los puntos básicos para una ideología feminista. Ante cada problema concreto de opresión de la mujer que se ha expuesto en V.F. la alternativa dada siempre ha sido dirigida por las mismas constantes.

V.F. ha aparecido mensualmente durante dos años, pero el proyecto de la revista, de Carmen Alcalde y Lidia Falcón, es muy anterior, data de los tiempos iniciales de la militancia feminista de ambas. Cuando, por fin, logran llevar a cabo la primera publicación feminista del país, Carmen Alcalde y Lidia Falcón —las dos con una personalidad política bien determinada dentro de la oposición durante los años franquistas— han publicado ya varios libros, no sólo imprescindibles y de máxima importancia para el feminismo del país sino muy determinantes del mismo: sin Carmen Alcalde y Lidia Falcón el feminismo de los últimos años, en España, resultaría un fenómeno inexplicable. Carmen Alcalde, cuando aparece V.F. ha publicado "La mujer en la guerra civil" y "El Feminismo Ibérico" (en colaboración con María Aurelia Capmany este último), además de tres libros de poemas: "No huirás", "Esta es mi carne" y "El rostro sobre la tierra". Lidia Falcón ha editado la obra más importante de los últimos años en lo que a feminismo se refiere, "Mujer y Sociedad", a la que hay que sumar, entre otros, "Cartas a una idiota española", la novela "Es largo esperar callado", "En el Infierno: La Mujer en las cárceles de España". Carmen Alcalde se manifiesta de acuerdo con la capital importancia de "Mujer y Sociedad".

— Siempre he creído que sólo Lidia Falcón podía llevar a cabo la elaboración de una ideología feminista. Su obra anterior apuntaba hacia la consolidación de la labor que ahora está terminando: en breve, aparecerá su extenso "Manifesto feminista".

Con frecuencia, V.F., se ha identificado con la figura de Lidia Falcón.

— Se ha identificado plenamente con la ideología de Lidia que "ailleurs", es la mía —sonríe, saliendo al paso de lo que va a seguir—. La muy loable actitud de Lidia Falcón, su intransigencia antipactista, sus ataques a los partidos políticos, sus más que ataques contra el poder, en fin, su personalidad lucidamente crítica y mordaz ha suscitado —dicen— en ocasiones varias, recelos contra V.F. Indudablemente, así es, porque una ideología verdaderamente feminista debe actuar como un revulsivo dentro de los programas de los grupos políticos y sindicales que consideran —cualquiera puede comprobarlo leyendo los escritos por ellos publicados— el problema de la mu-

jer como algo secundario o, en caso, postergable a la transformación social. Los partidos entienden que la emancipación de los trabajadores poder constituido. Nosotras pensamos que hay una primera lucha de que es la de la clase mujer contra el machista dentro de la concepción cualquier estado (sea o no social). Personalmente, no pertenezco a ni organización feminista (aunque siento compañera de la O.F.R.) y V. ció, y siguió, ideológicamente indiente; no obstante, siempre ha estado abierta a todos los pensamientos representativos de la lucha feminista, in los que no coincidían con los nuevos (excepto los fascistas, claro). Para el feminismo es la lucha de la mujer alcanzar el poder a nivel político, el poder social, el poder económico, el creativo, el poder sexual, el poder cultural...

Esa palabra, poder...

— Cuando hablo del poder no me refiero al poder establecido actualmente, ¡quico y machista, sino a la posibilidad de nuestra sociedad unas condiciones de vida en libertad. Es decir, una sociedad sin opresores y sin oprimidas.

Y tras una pausa y volviendo a mi intención sobre el poder, me espeta:

— Por otra parte, este miedo que tienen las mujeres a palabras como "poder" no copiar los esquemas machistas deja de ser, una vez más, una mojigra debida a su ancestral complejo de inferioridad.

A pesar de la actual crisis de los grupos organizados para la liberación de la mujer, es innegable que el feminismo, durante los últimos años, ha evolucionado considerablemente.

— Sí, cierto. El feminismo ha evolucionado, pero sus enemigos también. Guen habiendo los mismos fascistas, han añadido toda la amplia gama de mócratas que bajo una capa social crítica de aparente convencimiento feminista esconden su actuación profundamente machista contra la compañera que tienen al lado. No con ninguna pareja, ni siquiera de la más tra izquierda, en que la mujer no asumiendo su rol secundario de ama de casa. Lo mismo da que él sea un obrero el terrorista más pintado o el más listo ejecutivo. El hombre, mientras clama por las Cortes, los congresos y manifestaciones en favor de los derechos de la mujer sabe muy bien que, su casa, la mujer ocupa un puesto muy secundario. Y las excepciones que lo demuestran.

Carmen Alcalde ha dado a la imprenta nuevo libro, una novela que promete convertirse en uno de los éxitos literarios de esta primavera. Se titula "Imposible me cajaran para vos y para mí" o "Historia de descarrío".

— El título es provisional —puntualiza— Porque quizá aún esté a tiempo de regenerarme para vos, ya que, para mí, "ta se m'en fot".

El discurso narrativo, que al principio se finge diálogo (entre Lilith, radical y extremista por vocación y trayectoria vital desde la infancia, y la protagonista que, perteneciente a la burguesía destronada de posguerra, ha luchado en busca de su libertad, firmeza ideológica y condición femenina siguiendo los eslabones ofrecidos por su medio social durante los últimos 40 años) es una evocación fragmentada, ácida, crítica, hiriente y a la vez poética y entreñablemente vivida, de los oscuros decorados que constituyeron el escenario de su formación emocional e ideológica (colegio religioso, Sección Femenina de Falange, Opus Dei, señoritas parroquiales, militancia en la izquierda...) "Historia de un descarrio", es el subtítulo de esta curiosa evocación con carácter vivencial.

— Es la historia de un coqueteo continuo, con todo el sufrimiento y la gratificación que comporta un coqueteo comme il faut. Dicho coqueteo se inicia con las monjas, sigue con algunos cuerpos de la Sección Femenina de Falange... En fin, es el relato de las vivencias de la protagonista, de las vivencias que más marcaron su formación y su andadura vital. Dicho de modo muy simple, se trata de una persona, una mujer, que busca su verdad.

¿Y el descarrio? ¿Acaso se separa de su verdad cuando la encuentra?

— No, al contrario. A través de su descarrio continuo, ininterrumpido, la encuentra. La historia de ese descarrio es la historia de un intento de romper la soledad a base de la práctica de la seducción con todas las trampas ambientales que la sociedad nos ha ido tendiendo durante estos últimos cuarenta años. La trampa religiosa, la nacional sindicalista, la trampa de los grupos aggiornados, organizaciones de aggiornamenti, el Opus... y la política, claro.

¿Se educó en un colegio religioso?

— ¡Sí, claro!

Se le han iluminado los ojos, emocionada. No me diga que padeció vocación, que quiso ser monja...

— ¡Sí!

...¿y que fue falangista!

— Sí.

...¿y que perteneció al Opus Dei y similares!

— Sí, sí. Casi pertenecí al Opus, y a similares.

...¿y que fue comunista!

— Lo sigo siendo, pero sin partido.

¡Jopé, qué pasado! ¿Y cuál fue la mejor época de esa mudable existencia?

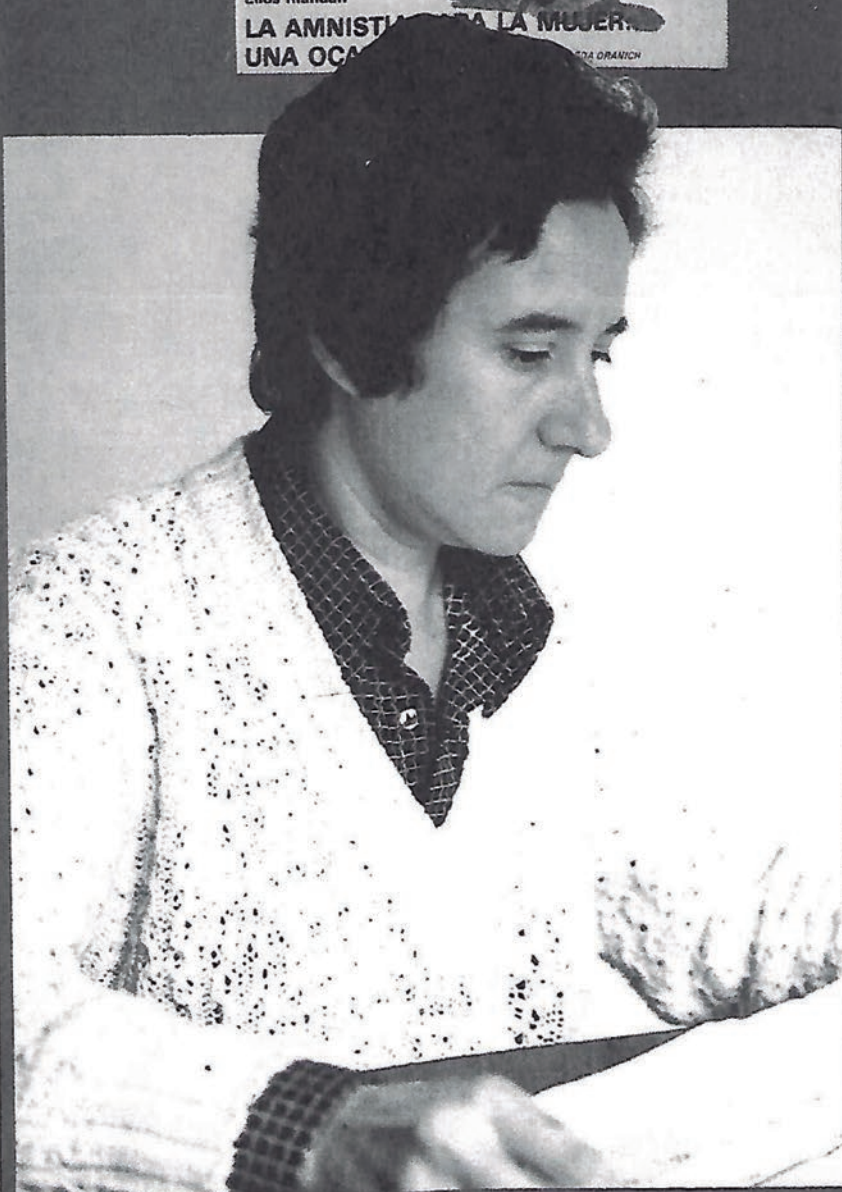
— La pasada. Este pasado descarriado era todo un frenesí... No paraba. Iba buscando primero a Dios, después a la Patria, por las esquinas de Gerona. Y sólo encontré algunas criaturas deliciosamente diabólicas. Pero, el feminismo, eso sí, ha sido una constante en mi descarrio, durante toda mi vida. Ya en mi tierna y dulce infancia, cuando quería ser monja, quería llegar a Papa.

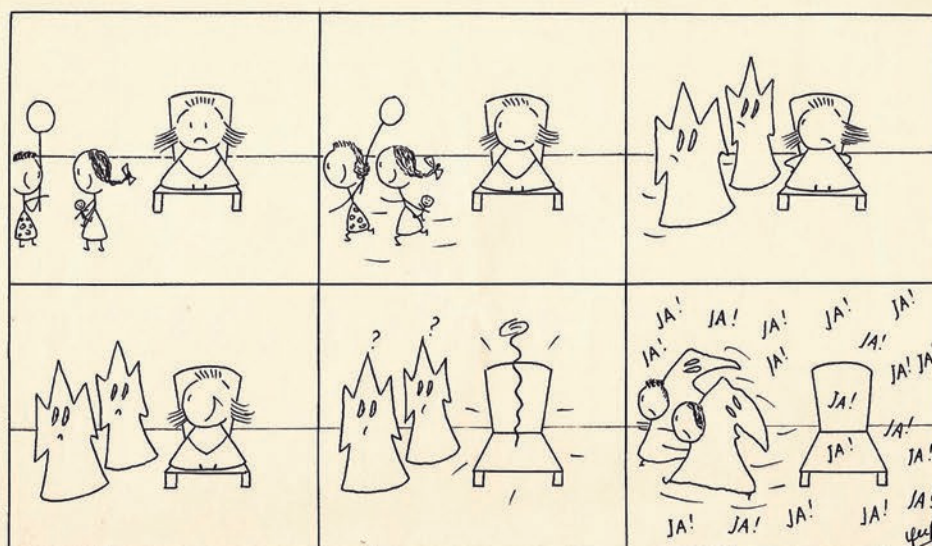
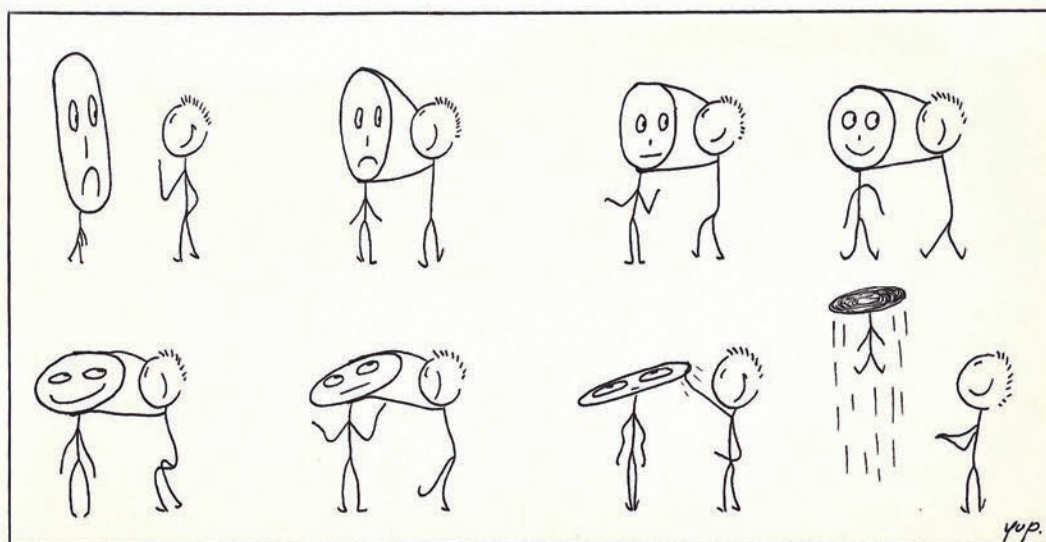
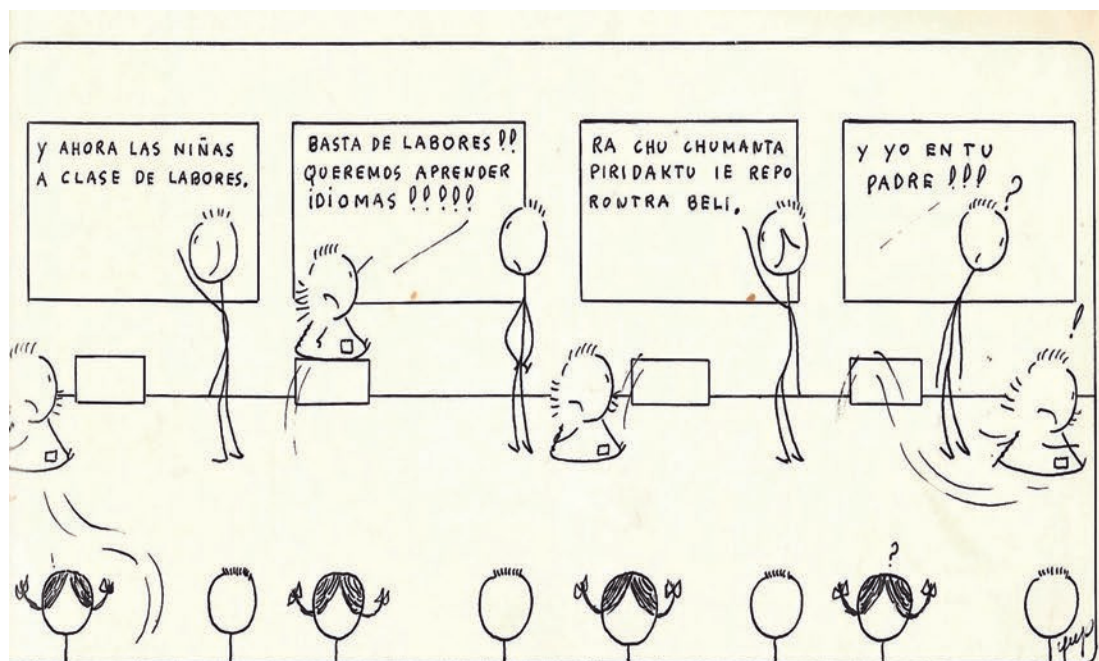
VINDICACION feminista

NÚMERO 21

1 DE MARZO DE 1976

100 PESETA





no delegada, al estilo implantado hasta ahora, que se convierte indefectiblemente en el dominio de unos cuantos sobre todos los demás.

NO AL AUTORITARISMO

Con la cerrada oposición que manifestaron las congresistas al monopolio de la mesa por parte de algunas de las organizadoras, se dio a la vez un NO rotundo al autoritarismo. Imponiendo la presidencia rotatoria, permitiendo la libre expresión de todas las asistentes, descartando los rígidos turnos de intervenciones, demostramos que las mujeres podíamos empezar a crear formas nuevas de comunicación de grupos. De auténtica participación democrática,

Francia, España y México entre otros, cuya crítica consiguió que a partir del tercer día actuaran de moderadoras mujeres diversas, que se iban turnando en la Mesa, y a las que las del Comité tuvieron que ceder sin más preámbulos el puesto.

Pero la prensa sólo destacó los aspectos aparentemente negativos de esta mecánica. Se reprodujeron masivamente las fotos de algunos tumultos en la sala y se dio la imagen de desorden y anarquía absurda para poder concluir en la frase despectiva de un machito: *No se os puede dejar solas*. Los comentaristas han echado de menos el aburrimiento, la morbilidad de las sesiones tradicionales masculinas, donde una hastiada sala casi vacía, soporta con resignación a un orador ininteligible que no sabe despertar el menor interés en su público. A ello se le llama orden. Y el orden se convierte entonces en un fin en sí mismo. Aunque se halle totalmente vacío de contenido.

TESTIMONIOS

El volumen testimonial aportado por las diversas delegaciones participantes a las sesiones del Tribunal, superó las previsiones. El intercambio de experiencias, de informes, de datos, constituyó el primer gran dossier para el inicio de un trabajo internacional y comunitario, que difícilmente podrá detenerse.

Seguidamente, trasladamos, tan vigente aunque han transcurrido ya tres meses, la documentación más expresiva de las denuncias efectuadas por todas nuestras hermanas oprimidas. Y encabezamos dicha selección con la ponencia española presentada por Lidia Falcón sobre la situación discriminatoria de la mujer en la cárcel.

SER MUJER EN LAS CARCELES DE ESPAÑA

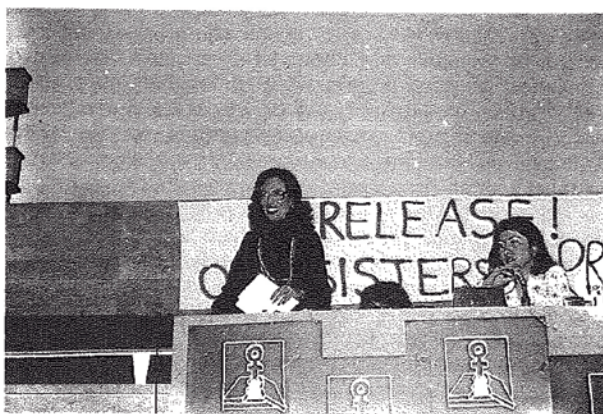
LIDIA FALCÓN

La mitificación, tan profunda y largamente potenciada por todos los mecanismos de información sobre la debilidad física y fisiológica del sexo femenino, y el irremplazable papel de la hija, la esposa y la madre, no ha significado obstáculo alguno para que, al menor signo de rebelión, individual o colectiva, contra la explotación, la marginación o el desprecio institucionalizados ya en nuestros días, la represión hiciera presa en la mujer con especial facilidad.

Esta represión puede clasificarse en dos grandes grupos: por razón del delito cometido y por razón de la especial situación de la mujer durante la detención y la cárcel.

Por razón del delito, la legislación española establece la clara distinción en perjuicio de la mujer, respecto a la serie de conductas relacionadas directamente con la moral sexual establecida.

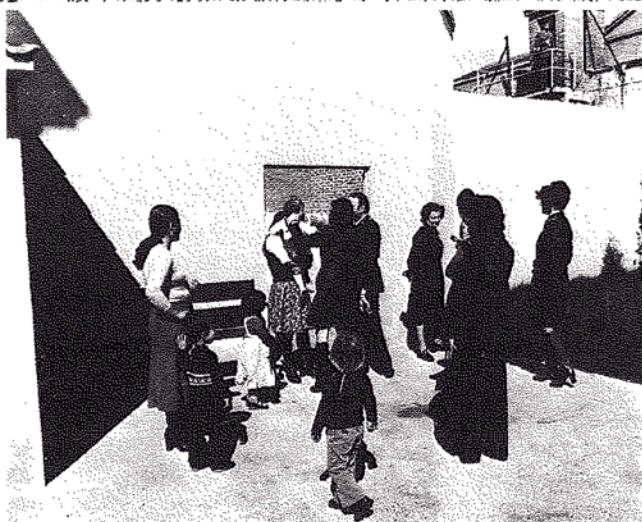
Así el Código Penal castiga como adúltera a la mujer que ya tenido una única relación sexual con otro hombre que sea su marido, mientras que para que éste sea culpable de amancebamiento es preciso que mantenga a la concu-



Lidia Falcón leyendo su ponencia

bina en el domicilio conyugal o notoriamente fuera de él.

La persecución del aborto ha hecho ingresar en todas las cárceles españolas al treinta por ciento del total de la población penitenciaria femenina.



La cárcel de Yserías por dentro

La prostitución prohibida desde el año 1956, constituye en España un saneado negocio para cafeterías, hoteles, moteles y bares, regentados por toda clase de proxenetas. Pero en prisión ingresan cada año las víctimas del comercio: mercancía barata, deshechada, enferma, que deben cumplir sanciones de privación de libertad por tiempo que oscila de cuatro meses a tres años.

LA REPRESION SEXISTA

De dieciséis mujeres recluidas en el hospital penitenciario de Madrid, quince eran víctimas exclusivas de la represión sexista. Varias prostitutas, cuatro toxicómanas, una suicida, dos comadronas especializadas en abortos, una joven soltera que se había practicado a sí misma el aborto sin consecuencia alguna, y la que había abandonado al marido, imposibilitada de romper el vínculo que la encadenaba a un hombre borracho que la golpeaba continuamente.

Por razón de su sexo la opinión pública las ha abandonado en el más indiferente anonimato. Nadie conoce donde se hallan situadas las prisiones femeninas, nadie recuerda que en ellas se almacenan las miserias y los dolores de cientos de mujeres que soportan el encierro sin apoyo económico ni moral alguno. Que son maltratadas y despreciadas sin indulgencia alguna sexista. En las prisiones, las mujeres que ingresan embarazadas, aun sin saberlo, deben obligatoriamente llevar a término el embarazo, sin que razones físicas o psicológicas induzcan a ningún médico a permitirles el aborto. Dan a luz en las condiciones sanitarias más precarias y vuelven a la celda con el recién nacido al que deben atender con todo cuidado, so pena de nuevos castigos. Así se han reunido madres en prisión con uno, dos y tres hijos menores de tres años, a los que deben alimentar, vestir y limpiar con las raciones obligatorias suministradas por la administración de la cárcel.

Al dolor de ser madres —¡quién habla de anestesia o de parto sin dolor!— se agrega el de ver crecer esmirriados y anémicos a los hijos, o de enterrarlos rápidamente víctimas de la última epidemia, mientras continúan cumpliendo la condena que ninguna de estas condiciones atenúa. Ninguna prisión de hombres, a pesar del mayor número de los

reclusos, reúne tan gran cantidad de miseria y sufrimientos como cualquiera de las secciones de maternal de una sola de los centros penitenciarios femeninos.

Pero nadie recuerda sus nombres, nadie escribe su epopeya, porque la noticia, el reportaje, la historia, siguen escribiéndolos los hombres. La ayuda económica y moral se ha volcado siempre en las cárceles de hombres. Para ellos se han escrito los panfletos, se ha gritado en todos los idiomas la exigencia de justicia, de clemencia, de equidad. Por ellos se han hecho interpelaciones en los senados y en las cámaras. Por ellos se han desarrollado campañas de prensa y se ha levantado el clamor público a raíz de las denuncias solidarias.

Para las mujeres de las cárceles, de los manicomios y hospitales penitenciarios, de los reformatorios juveniles, de las prisiones especiales de prostitución y maternal, nada. Basura arrojada al pozo de las condenas. La patria que las abandona, las prostituye y las explota como última clase social oprimida, las amontona en las prisiones tras un muro de silencio.

EN EL ESCALON MAS BAJO

Las mujeres en prisión no mueven la política, ni la sociología, ni el arte, ni la literatura. En un escalón más bajo, más despreciable, más olvidado que el preso, está siempre la presa. En enero de 1975, la prensa española se dignó publicar la noticia de que un grupo de jóvenes había acudido a la prisión de hombres de Carabanchel, llevando obsequios el día de Reyes a los presos políticos. A la prisión de mujeres no se acercó nadie.

Se ha dicho que el menor número de mujeres delincuentes, de presas políticas, respecto a sus *parteneires* masculinos, es lo que ha provocado la indiferencia y el olvido. Pero nadie ha replicado que una sola detención injusta, un único caso de malos tratos a un hombre conmociona los medios de información del país. Sobre la opresiva situación del encierro y de los daños físicos, las mujeres padecen una especial represión por razón de su cantidad. Contra una población penal de seiscientos, de mil quinientos hombres, la dureza de los guardianes no puede ser extrema. Temen la cohesión de cientos de voluntades, de energías, de fuerzas físicas que pueden enfrentarse con evidente superioridad numérica. Contra diez, veinte, docientas mujeres a lo sumo, el odio carga envalentonado. Sobre todo si se sabe impune.

Las últimas ventajas conseguidas en las prisiones de hombres no se han hecho efectivas hasta tiempos muy tardíos en las de mujeres. Para ellas se dan unas condiciones muy especiales represivas, y su voz es débil y su fuerza escasa. Detrás de los puros de las penitenciarías femeninas se ha tendido un impenetrable telón que las entierra.

Se cree vulgarmente, con indiferencia criminal que la detención tiene las mismas características para un hombre que para una mujer. En un mundo masculino todos los agentes de la represión son hombres. La mujer detenida en igualdad de condiciones que el hombre, tendrá sobre sí todas las horas de su detención una mirada de hombre que contabilizará, con especial interés, las necesidades de su fisiología. En los calabozos de las jefaturas de policía no hay más retrete que un agujero en el suelo de los servicios

e higiene, y el agente que la custodia la llevará hasta su uerta, y se quedará en el umbral, viendo por debajo de las batientes los pies de la detenida, e imaginando la dificultad de las posturas tan poco femeninas.

Esa mujer intentará no pedir papel, no salir al retrete, no ver la cara y la mirada de su vigilante. No indicarle cuando su fisiología necesita sus servicios. Pero su carne, sus órganos se dominan difícilmente y sólo durante cortos intervalos. En momentos precisos descargan su imperiosa vitalidad. Los ovarios no interrumpen su ciclo fértil, las más de las veces lo aceleran ante el tremendo choque de una situación impensable. Otras, controlados por los anticonceptivos en la vida civilizada, y ahora privados de la medicina reguladora, se desatan en hemorragia extraordinaria. Allí, en el calabozo, es imposible obtener un anovulatorio. La mujer está abocada a vivir todos los instantes de su destino de hembra, ante la custodia de los hombres.

En las cárceles de mujeres el director es un hombre, el subdirector es un hombre, el cura es un hombre, el médico es un hombre. Los guardias civiles, los policías armados son hombres. Los fontaneros, los albañiles, los carpinteros son hombres.

MATERNIDAD EN LA CARCEL

Cada sección de la cárcel guarda celosamente a sus protegidas. Si estas son madres la vigilancia será mucho más estricta. Una madre sólo se debe a su hijo y ¿dónde cumplir mejor tan amoroso papel que en la prisión de mujeres donde no se tiene nada que hacer? Su horario estará dividido por los biberones, la limpieza, el baño del niño, la comida. Actividades todas que realizará en la celda. El niño no puede estar solo ni un minuto.

¿Tiene derecho la madre a pasear, a leer, a ir a la escuela, a charlar con otras presas? ¿Tiene derecho a ver la televisión, a acudir al economato, a jugar en el patio? Quizá sí, pero mientras ¿quién cuidará de su hijo? ¿Creerá acaso que la cárcel es un club de sociedad? Para evitar las ausencias, el andar constante de un departamento a otro, alguna funcionaria decide cerrar la puerta de las habitaciones... con la madre dentro. A la hora de los biberones los golpes atruenan el departamento. Más de una vez los críos han llorado de hambre, las medicinas no se han tomado a su hora, el agua de las bolsas de goma que sustituyen primitivamente a la incubadora, se ha enfriado y el niño muere. Hambre que se traduce en raquitismo, frío en bronquitis. Pero las madres, quietas en su lugar.

Con la ropa mojada humeando en los radiadores, con los niños llorando en sus camas, con los biberones sucios oliendo a leche agria, con los pañales de las últimas cacas. Con las ventanas cerradas para que no se enfríe la tibieza animal de la habitación. Las mujeres sentadas en la cama, mirándose, oyéndose, odiándose. Por la envidia de la que recibe paquetes, pañales nuevos, cuando todo son harapos en sus cunas, en el cuerpo de sus hijos, en su cuerpo.

Cuerpo femenino, materno. Hinchado por el embarazo, sin faja, de pechos flácidos y colgantes, sin leche. De piernas moradas por las varices que no han sido previstas, de muñones desprendidos en el esfuerzo de un parto logrado a tirones, sin una dosis de anestesia. ¡Cuántas carnes han



sido desgarradas con las tijeras en pleno espasmo para abrir la brecha que dará salida a la cabeza del feto! Y cosida después aprovechando ya todo el dolor de una vez.

En la cárcel la madre ha de añadir a sus dificultades la supervivencia del hijo. Más jabón que comprar, más colonia, más papel, más ropa, más gasto para quien no tiene nada. A quien el encierro supone la total miseria. La prisión no da más que la comida gratis. Ni ropa, ni jabón, ni siquiera papel higiénico. Todavía hay algo peor que estar presa o ser pobre o estar enferma. Ser pobre, estar presa y estar enferma. Con el parto y la lactancia y las grietas de los pezones y los dolores del postparto y las llantinas de un niño que no duerme, que tiene diarrea, que no come. En la cárcel. A cuestras con sus ovarios, con su maternidad, con su hijo, con su diarrea. En la cárcel. Más limpieza, más jabón, más leche, más comida. En la cárcel.

Pobre, enferma y presa. Con su hijo. Con ese hijo que el padre no conoce, que no sabe, aunque también él esté en la cárcel. Porque él no sabe de partos, de grietas, de leche, de dolores, de diarreas de niño, de más limpieza, y más jabón, y más leche. Aunque esté en la cárcel.

Cárcel sobre cárcel. Encierro sobre encierro. Con su maternidad y sus grietas y su limpieza y sus niños y sus diarreas.

Esta situación no es única en nuestro país, ni siquiera en los de régimen político fascista. La represión sexista se produce en todo aquel de estructura económica-social política machista: que son todos.

El tema a plantearse hoy, es la relación de la mujer con el poder machista, porque si en nuestro país un día se estableciere un régimen democrático, igualmente dirigido por hombres, seguiría la represión contra la identidad femenina, como contra otras compañeras que viven en países llamados democráticos.

Cualquier reformismo está superado. Ha pasado la hora de las sufragistas.

Debemos entender que no se cambiará la estructura de dominio del poder machista porque se conceda la legalización del aborto, del divorcio o de la homosexualidad. Ni por denunciarlo podremos evitar la violación a los golpes.

Únicamente el triunfo de la revolución feminista puede modificar la relación de fuerza que existe entre el hombre y la mujer, y construir a partir de aquí el mundo nuevo que deseamos...

L.F.

RUEDA DE PRENSA

LOS COLECTIVOS FEMINISTAS SE DEFINEN

Por la transcripción: *Vindicación Feminista*

Fotos: Sara Presulto, Isabel martinez

El colectivo Feminista de Barcelona y VINDICACION convocó recientemente una rueda de prensa a la que asistieron miembros de los Colectivos de Sevilla (Carmen Jiménez), de Castellón (Montserrat Garate, Rosa Cambroner), de Ibiza (Esperanza Bonat), de Barcelona (Ana Estany, Regina Bayo, Núria Beltrán, Isabel Monteagudo, Adela Tomás, Isabel Martínez y Lidia Falcón), y de Madrid, las cuales por razones de disciplina interna nos pidieron que sus nombres no figuraran.

Los temas generales de la rueda fueron: la mujer como clase, la mujer al poder, las opciones inmediatas a nivel político a tomar en nuestro país, las alianzas con otros grupos y partidos políticos y el feminismo como política.

LA MUJER COMO CLASE

ISABEL MARTINEZ: Las conclusiones que hasta ahora estamos sacando, son que la mujer estaría inmersa en un modo de producción, no dominante, que es el modo de producción doméstico. Las relaciones de este modo de producción no dominante, con el dominante capitalista, son las que tendríamos que profundizar. La mujer tiene siempre, por nacimiento, la tarea específica de dedicarse a los trabajos de la casa y a la reproducción de los hijos. El problema con el que nos encontramos en la profundización del tema, es si da plusvalía el trabajo doméstico. Hasta este momento vemos clara la plusvalía en una familia obrera, pero no en la familia burguesa. En la familia obrera, el trabajo doméstico reproduce la fuerza de trabajo y la mantiene, que vendida al capital como mercancía, produce la plusvalía definida por Marx. Por supuesto, en cualquier clase de familia el trabajo de la mujer en la casa produce un excedente, ya que hace que el sueldo que gana el marido sea superior al que realmente gana, es decir que en realidad adquiere un status que no le permitiría el sueldo que le da el capitalismo.

NURIA BELTRAN: Yo creo que la función de la mujer va más allá que como simple productora en su trabajo doméstico y como reproductora de hijos. Es decir, engloba mucho más a todas las mujeres, de todas las clases sociales y en todas las situaciones y en cualquier país. Por el simple hecho de ser mujer se la discrimina en cualquier tipo de actividad, y no solamente el ama de casa; la mujer que se queda al cuidado de unos hijos y de un marido, sino incluso la que sale a trabajar o no tiene todavía responsabilidades de este tipo, se encuentra también discriminada como clase, más o menos sutilmente pero siempre en esta posición.

ANNA ESTANY: Yo añadiría que remitiéndonos a los marxistas, ellos intuyeron ya, aunque quizás de una forma muy vaga, que la mujer era una clase. En sus textos encontramos que siempre que hablan de la mujer, hablan como si fuera un bloque. Es decir, así como cuando hablan del hombre lo dividen en el hombre trabajador, el hombre burgués, etc., nunca se encuentra el concepto de mu-



Regina Bayo (Barcelona), Carmen Jiménez (Sevilla)



Montserrat Garate (Castellón), Lidia Falcón (Barcelona)



Pilar Dolz (Castellón), Esperanza Bonat (Ibiza)

jer burguesa que es el que ahora da tanta batalla; porque existe una contradicción de todas las mujeres con todos los hombres, y eso es lo que caracteriza a la mujer como clase, además de lo que dicho Isabel. Es decir, como productora en el sentido que ocupa un lugar determinado en la producción. Que habría que discutir si es un modo de producción capitalista el hecho de ser ama de casa o no lo es y no por ello deja de ser clase, puesto que en el mismo sistema capitalista entran otros modos de producción, que no son estrictamente capitalistas, pero que están inmersos dentro de este modo de producción general. Y el ama de casa existe en todos los países del mundo, bajo cualquier ideología o sistema político.

PILAR DOLZ: Nosotras decimos que es evidente que la sociedad donde vivimos está dividida en clases, pero pensamos que también existe una división fundamental para nosotras, y que casi siempre está aceptada como natural, entre el hombre y la mujer, en donde el hombre siempre actúa como dominante y la mujer como dominada, por lo tanto es una de las formas de explotación, esta explotación y opresión, además de la que podemos sufrir con relación a los medios de producción nos es específica y nos viene dada por nuestra condición de mujer, es decir desde el nacimiento, de la cual no podemos escapar con acciones individuales y que la sufrimos en todos los niveles. Así pues, pensamos que la mujer está explotada por el hombre que se beneficia del trabajo de ésta, y que ocupa un lugar diferente en la sociedad, tanto en lo económico, cultural, político, sexual y de poder en todos los niveles. La base de este antagonismo viene dado en la familia, donde más se ve y ocupa su lugar de clase por excelencia.

ESPERANZA BONAT: Nosotras entendemos que dentro de la familia la mujer es una clase, pero según se vaya desarrollando el ambiente familiar puede haber más o menos opresión en la familia que también depende un poco de la estructura que tiene montada la familia.

LIDIA FALCON: Sí, lo que tú quieres decir es que depende de cada familia el grado de explotación que se dé. Porque tampoco todos

los obreros, según donde se encuentren, por ejemplo el jornalero de Andalucía o un obrero de la SEAT, sufren el mismo grado de explotación. Pero sin embargo cualitativamente pertenecen los dos a una clase explotada.

MADRID: En Madrid, lo que nos ha llevado a pensar que la mujer es una clase es que no entendemos que exista una discriminación que no venga de algún sitio, sino que la causa de cualquier situación ideológica, religiosa, política o de cualquier superestructura, siempre es económica y entonces hemos tratado de aprender en su base material, cual es en que consiste la opresión de la mujer... buscando su causa económica. Hemos visto cual es la relación con respecto a los medios de producción, y nos hemos dado cuenta de que, como grupo, no se le asigna una participación en el modo de producción capitalista en estos momentos, sino que ella produce de otra manera, en el seno de la familia, que es una unidad de producción, y dentro de otro modo de producción diferente. Nosotras analizamos que de la causa económica se deriva todo lo demás. De ahí viene, como Nuria hablaba antes, que se la discrimine en el trabajo. Es la consecuencia, de que su labor, o el papel que se le asigna, no está dentro del proceso de explotación capitalista, sino del familiar, y en el momento en que se sale, esto la condiciona fundamentalmente.

LIDIA FALCON: Dicho de otra manera: la familia sería el primer núcleo de explotación de la mujer.

MADRID: Es el primero y el UNICO.

LIDIA FALCON: No único, sino determinante, exactamente. Cuando nosotras estudiamos el problema —siguiendo la trayectoria de trabajo de muchos marxistas, incluyendo los clásicos, y de otros autores preocupados por el problema de la mujer—, partimos de la relación dialéctica de que el cambio de la estructura económica cambia la superestructura: una es condicionante de la otra. Pero, al profundizar un poco y realizar la recopilación de datos, comprobamos que después de haber hecho diversas revoluciones proletarias y haberse instaurado el modo de producción socialista en otros países, la mujer seguía discriminada, respecto a los mismos temas y presupuestos que en una sociedad capitalista. Era el momento de preguntarse por qué. Porque respecto a ella no había variado la estructura económica que era la primera base de su explotación y de su opresión. Se había dicho mucho que las mentalidades cambian más tarde y con mucho trabajo. Que la ideología se va elaborando muy lentamente... Este es el craso error de quienes se llaman dialécticos. Puesto que la materia forma la conciencia y la conciencia transforma la materia, se establece entre las dos una relación dialéctica, inmediata y coetánea, que modifica a ambas a la vez. Si después de sesenta años de la revolución socialista proletaria en la Unión Soviética, y treinta en China, etc., la mujer continúa sufriendo una marginación en la sociedad, similar a la que padece en una sociedad capitalista, es porque la primera estructura que la oprime, continúa manteniéndose. No se han roto las relaciones de poder, ni las relaciones de producción que someten y explotan a la mujer. Y esta estructura básica y primera que es unidad de producción, unidad de consumo y unidad de reproducción, que es la familia, continúa manteniéndose igual, aquí, en China, en Unión Soviética, en Albania o en Cuba.

CARMEN JIMENEZ: En Sevilla hemos traba-



Nuria Beltrán, Ana Estany (Barcelona)



Cora Cambroner (Castellón), Adela Tomás (Barcelona)



Isabel Monteagudo (Barcelona)

jado en el mismo sentido y hoy puedo decir que nuestras conclusiones coinciden en que la familia, es como una unidad de producción de bienes en uso, en la que la mujer realiza un trabajo no asalariado, no intercambiable por dinero, y de reproductora de fuerza de trabajo, al mismo tiempo que transmisora de una ideología dominante. Las mujeres de los partidos políticos que rechazan esta definición de la mujer como clase, refiriéndose a las clases que trabajan en un modo de producción capitalista, impiden que la mujer del obrero se solidarice con la mujer del burgués.

Este es uno de los grandes problemas con que nos encontramos en el momento de concienciar a las mujeres respecto a su condición de clase como mujeres. Y si las hijas de burgueses comprometidas en organizaciones políticas que son fundamentalmente masculinas y que están defendiendo los intereses del proletariado masculino, piensan que están sobrepasando su condición de mujeres y por tanto caen en una posición falsa absolutamente, porque no consideran su opresión en tanto que mujeres. Esta es una trampa y un juego brillante de muchas organizaciones, que las han embaucado o se han dejado embaucar. Y son totalmente insolidarias con sus compañeras de sexo.

MADRID: Además de insolidarias yo diría que en muchos casos traidoras, porque teniendo en cuenta la cantidad de mujeres de que está necesitada la causa feminista, que

mujeres válidas políticamente se estén dedicando a resolver los problemas del proletariado masculino y dejen completamente de lado los problemas de sus hermanas de sexo, para mí son traidoras a su sexo y a su clase.

EL PODER

LIDIA FALCON: Podríamos entonces plantearnos si el cambio de esta estructura primaria de la que hemos hablado, la familia, se puede hacer desde los grupos que actúan solicitando reformas dentro de una misma estructura económica y política, al margen de ellos o pretendiendo participar en ese cambio con el acceso al poder, que este es un punto en discusión y harto conflictivo en la táctica y en la estrategia de otros grupos feministas. Es decir, ¿debemos tomar el poder como clase?

ISABEL MARTINEZ: Como Colectivo Feminista de Barcelona hemos llegado a la conclusión de que la mujer debe tomar el poder como clase, defendiendo los intereses de su clase, y que esa toma de poder es la única forma posible de llegar a alcanzar los fines que se propone la liberación de la mujer.

PILAR DOLZ: Entre nosotras el tema está poco discutido, pero pensamos que el punto clave es que rechazamos el sistema de poder actual, creado por los hombres de la burguesía en su propio beneficio.



Isabel Martínez

ESPERANZA BONAT: Pensamos que las relaciones de poder tienen que ser compartidas, aunque sea de forma transitoria, con los hombres del proletariado y de las clases oprimidas, en proporción superior aunque sólo sea porque somos más, y en cuanto haya una masiva concienciación de las mujeres, no estaremos en desigualdad sino en mayoría.

LAS ALIANZAS

ANA ESTANY: El acceso al poder está muy ligado a la política de alianzas. Si se decide que hay que tomar el poder, inmediatamente hay que hacer la pregunta: ¿con quién se toma, sólo o hay que aliarse con otras clases?

ISABEL MARTINEZ: La especificación que hacemos es que la clase más oprimida es la mujer. Inmediatamente, el proletariado y el campesinado, la clase media y la pequeña burguesía. Por tanto nuestras alianzas de clase deben ser con estas clases. Podríamos decir que esta es la primera fase, entonces el poder es compartido. Ahora bien, no nos podemos detener aquí, porque es evidente que los hombres de todas esas clases oprimidas, siguen manteniendo la opresión y la explotación de las mujeres, tanto compartiendo el modo de producción en la familia como el poder político. Para implantar otra forma, otra estructura económica, política y otra

ideología, feminista, hace falta que la influencia de esta clase sea dominante. No excluyente pero sí dominante. Y eso no es difícil porque la mujer es una clase mayoritaria. Y entonces habrá que excluir a hombres de las clases con las que se ha luchado y con los que se ha ascendido al poder. Todos aquellos que independientemente de que sean proletarios o campesinos o pequeños burgueses, pretendan continuar manteniendo una estructura dominante con la clase mujer.

NURIA BELTRAN: Por supuesto la primera fase ya la tenía dada, lo que yo me pregunto es si en última instancia se trata de sustituir una dictadura por otra...

CARMEN JIMENEZ: El feminismo no puede nunca ser asimilable a una dictadura. Me parece que lo tenemos muy claro en tres mil años de historia, y los que sean de prehistoria. Nunca vamos a hacer lo mismo que los demás hicieron con nosotras. La implantación de la revolución feminista va a ser una revolución liberadora para todas las clases sociales oprimidas, incluyendo a los hombres que nos lo van a agradecer muchísimo. El rol masculino es totalmente alienante y embrutecedor. Entonces no podemos esperar que el 52 por ciento de la población que somos, estemos en lucha, concienciadas como clase, sino que vamos a tener como aliados a muchos hombres, encuadrando las organizaciones políticas y vamos a tener, como ene-

migas, a muchas mujeres también. Ya sabremos, a este propósito, quienes son nuestros amigos y quienes nuestros enemigos, dentro de los sexos, de las clases sociales, estén organizados, independientes o como quieran.

ANA ESTANY: Lo que pasa es que los términos de dictadura y democracia son relativos. En un primer momento, si existiera ahora una democracia para todas las clases populares, habría dictadura para la oligarquía. Porque si no se establecería de nuevo la dictadura de la oligarquía contra todas las clases populares. No hay términos absolutos.

FORMA DE GOBIERNO

ISABEL MARTINEZ: Como forma de gobierno inmediata pensamos que para que los objetivos para las mujeres se cumplan con mayor rapidez, y pueda proseguirse en mejores condiciones la lucha por su liberación, una forma de gobierno óptima es una república.

ADELA TOMAS: No significa que esta opción sea la panacea del feminismo, servirá únicamente para tener un marco en que se encuadre en este momento las reivindicaciones feministas inmediatas que todas pedimos.

CARMEN JIMENEZ: Tengo muy claro que hay que participar en un gobierno republicano, no como mujeres, sino como clase mujer, porque además un problema muy grave es que otras clases oprimidas han hecho suyas nuestras reivindicaciones y estamos viendo que organizaciones con un sentido más o menos oportunista, más o menos honesto, nos van a dar las reivindicaciones inmediatas, pero nos van a estreñir muchísimo en el real ejercicio del poder. Esto ha pasado en todos los países de régimen socialista, donde las mujeres están donde estaban.

MADRID: La trampa se salva si nosotras permanecemos absolutamente independientes y como clase asumimos la lucha. Pensamos que es fundamental que luchemos como clase para que ningún otro grupo se apropie de nuestras reivindicaciones, ni ahora ni en un gobierno republicano, y que si en un momento dado cualquier de esos grupos quiere pactar con nosotras, según nuestros propios intereses, pacte, pero nada más.

EL FEMINISMO COMO POLITICA

PILAR DOLZ: Como hemos dicho siempre, el feminismo es política, porque como movimiento revolucionario se plantea la subversión total de la sociedad capitalista y machista, donde no sólo se cambie el modo de producción, sino también las relaciones sociales, la ideología y toda la cultura. Consideramos también que debe ser feminismo la toma de conciencia de la mujer de su explotación específica, dentro de la sociedad actual, ligándola y englobándola con el resto de las explotaciones, y la lucha desencadenada como objeto para liberarse, liberando también al resto de la sociedad.

Y ello no es sectorial, puesto que constituimos el 52 por ciento de la sociedad. No restamos fuerzas sino que las aportamos al movimiento revolucionario, aumentando las contradicciones no sólo entre las clases sino entre hombre y mujer.

En esta síntesis exacta de nuestras compañeras de Castellón las feministas de los demás colectivos estuvieron de acuerdo, considerando que resultaba el final más adecuado para este primer cambio de impresiones.

IBERIA

LA SOBERANÍA DEL PUEBLO

A pesar del silencio que desde 1939 ha regido como norma constante del pueblo español, en su participación en los asuntos públicos, tres plebiscitos se han sucedido en los treinta y siete años de régimen franquista y post-franquista.

El 3 de julio de 1947, ocho años, dos meses y tres días después del parte de victoria, los sufridos españolitos fueron requeridos para que declarasen si estaban de acuerdo en que España se convirtiera en reino, bajo la constitución del Fuero de los españoles y demás leyes Fundamentales. No hizo falta más despliegue de propaganda que la prensa, para obtener un estrepitoso éxito del SI, con lo que quedó derrotada la anti-españa, la masonería judeo-marxista, la barbarie roja, y resucitada y consolidada *para siempre* la España Católica, tradicionalista, bastión y defensa de la civilización de occidente.

Los pocos temerarios, unos cuantos cientos de miles, sin embargo, que se atrevieron a votar que NO, eran sólo síntoma de que las malas hierbas nunca mueren, o de que el oro de Moscú seguía comprando unos puñados de votos.

No hubo abstenciones. Los héroes escaseaban. Sobre todo cuando el cajetín acreditativo de haber cumplido con el deber de emitir el sufragio, se estampaba sobre las cartillas de racionamiento, de las que sobrevivía la mayoría de la población.

El 14 de diciembre de 1966, de nuevo los españolitos debíamos aprobar las sabias decisiones de nuestro gobierno. En candelero estaba la Ley Orgánica del Estado que debía regular la Sucesión a la muerte de Franco. La pregunta no fue ¿Quiere usted un sucesor? Lo que la Televisión, las vallas publicitarias, las páginas impresas y la radio, nos dio a entender es que debíamos responder si queríamos LA PAZ O LA GUERRA.

VOTA LA PAZ fue la consigna del poder. La oposición representada mayoritariamente por el Partido Comunista, propugnó la abstención, y consiguió una vergonzante 11 por ciento de abstenciones. La PAZ ganó. Con el recibo acreditativo de haber votado, que según el decir popular garantizaba el trabajo, el salario, las pensiones de jubilación y de orfandad, el piso, la escuela...

PARA QUE CALLE LA VIOLENCIA. PARA QUE NADIE DECIDA POR TI. PARA QUE EL PUEBLO SEA SOBERANO. VOTA SI. EL 15

de diciembre de 1976 teníamos que volver a votar que sí al complicadísimo montaje que los padres de la patria, siempre tan preocupados por nosotros, habían decidido que debía ser la democracia española. Para convencernos a nosotros mismos de la bondad del método pagamos mil doscientos millones de pesetas en la propaganda televisada, radiada, vallada y publicada que nos tragamos durante quince días.

La oposición, hoy muy charlatana en comparación a tiempos pasados, se empeñó de nuevo en defender la abstención. Y lanzó a sus *tontos útiles* y a sus *compañeros de viaje*, a regar de octavillas las calles en número de miles, y a pintar con *sprays* negros las paredes, en número de cientos. Y fueron disueltos, golpeados y detenidos. La oposición más extremista, esa que nunca atiende a razones, mediante tan eficaces métodos propagandísticos obtuvo un discreto 22,6 por ciento en todo el país. Con sus más y sus menos.

Sus más han sido Guipúzcoa con el 55'1, Vizcaya el 46'9, Barcelona ciudad el 36'3, Orense el 36'4, Santa Cruz de Tenerife el 32'4, La Coruña el 30'5, Lugo el 30'1, Oviedo el 28'2, Pontevedra el 28'5, Catalunya el 26, Madrid 21'2, Cádiz 19'09.

Por eso el catedrático de Derecho Político de la Universidad de Barcelona, Don Manuel Jiménez de Parga, tuvo que explicarnos desde la tribuna de la televisión, lo que significaba la abstención, para que nadie se asustara. *Constituye un fenómeno natural*, nos dijo, *que se produce en todos los países democráticos*, y para mayor ilustración sacó unas eruditas cifras recogidas en un papelito, sobre la abulia de los ingleses, de los franceses, de los italianos y de los irlandeses, cuando de decidir los destinos de su patria se trata. Barajó los treinta y los veinte y *hasta* los cuarenta por ciento de inhibición, en que malhadadamente han caído pueblos tan cultos, tan politizados y tan conscientes como aquellos. ¿Qué más se podía esperar de los ignorantes e irresponsables españolitos? Y en consecuencia, ¿qué significa un 22,6 de indiferencia? Nada. *Un hecho biológico*, nos explicó en la prensa el no menos ilustre catedrático Ruiz Jiménez, como la muerte o el hambre. Siempre hay y

ha habido hambrientos. Siempre habremos de morir. Siempre habrá quien no tenga conciencia suficiente, para soportar una larga cola en una mañana lluviosa de diciembre, aunque signifique holgar durante cuatro horas laborables *pagadas* contra el recibo del voto.

Claro que cuando eminentes profesores de política se meten a biólogos, pueden desconocer las diferencias sutiles, pero determinantes, de las diferentes especies vivas. No todos los cuerpos vivos son iguales, ni sus reacciones obedecen a los mismos estímulos en idéntica forma. Y así, a la especie humana francesa y a la española la diferencian, entre otras cosas, la inversa valoración que sus gobiernos realizan de la abstención, del voto afirmativo y cómo no del negativo. En la España católica, tradicional, franquista y postfranquista, siempre ha estado muy mal vista la abstención. El dicho popular —bulo e infundio producto del atraso y la ignorancia— predice terribles tragedias para los reacios a ejercer el derecho del sufragio. Desgracias tales como cárceles (según la época), atentados, pérdidas del empleo, de las cartillas de racionamiento, del subsidio de paro, del seguro de enfermedad, de la jubilación, de la viudedad o de la orfandad. Y por si acaso, y como nunca se sabe, y recuerda... más vale votar.

Aquí, en la áspera España, bastión del catolicismo, martillo de herejes y de moros, la biología (léase el instinto de conservación) obliga a votar más que a abstenerse, al contrario de lo que sucede entre los perezosos franceses e ingleses, que parecen inmunizados contra epidemias parecidas. Aquí, en la áspera España, los análisis de los ilustres maestros de la política, ya citados y otros por citar, la abstención no es biológica sino suicida (que significa precisamente lo contrario), y la España católica, tradicional, martillo de herejes etc. etc., que según los resultados oficiales recién contados es el 2,6 por ciento de los votantes, ha dirigido eficazmente los destinos del 97,4 restante, de los votantes, porque de los otros, menores de veintidós años, también hay unos cuantos, durante treinta y siete años.

L.F.

¿CON
QUIEN
ESTABA
USTED?

APOYARON LA ABSTENCION

Partido Demócrata Popular
Partido Carlista
Coordinación Democrática
Organización Revolucionaria de Trabajadores
Convergencia Socialista
Partido Socialista Popular
Comisiones Obreras
Plataforma Organismos Democráticos
Falange Hedillista
Partido Comunista
PSOE Renovado
Federación. Partidos Socialistas
Lliga Comunista de Catalunya
Partit Socialista Unificat de Catalunya
Partido del Trabajo
Partit Socialista D'Alliberament Nacional
Front de Catalunya
Movimiento Comunista
Bandera Roja
FRAP
ETA
Partido comunista Marxista-Leninista

APOYARON EL SI

El gobierno, en la persona de su presidente Adolfo Suárez
Alianza Popular
Partido Demócrata Andaluz
Partido Social Regionalista
Partido Social Liberal Andaluz
Partido Socialista Obrero Español Histórico
Acción Democrática Española
Partido Socialista Democrático Español
Reforma Social Española
Partido Demócrata
Partido Social Regionalista
Confederación de Partidos Conservadores
Nueva Izquierda Nacional
ANEPA
Acción Regionalista
Partido Agrario
Reforma Democrática
Unión del Pueblo Español
Unión Demócrata Cristiana
Unión Democrática Española
Unión del Pueblo Español

EN FAVOR DEL NO

Confederación Nacional de Combatientes
Partido de Acción Nacional
Fuerza Nueva
Falange Española de las JONS
Asociación Nacional de Margaritas

IBERIA

LA RECONCILIACION NACIONAL DEL PARTIDO COMUNISTA



El análisis lleva a la conclusión de que, en el acuerdo oposición democrática-gobierno, la oposición, a cambio de su legalización, cede aspectos esenciales y costes sociales elevados y que tales concesiones se realizan de espaldas a la clase obrera y en su nombre. Entre los aspectos esenciales se encuentran la legitimación de la monarquía renunciando a la legitimación republicana y la renuncia de hecho al derecho de autodeterminación de los distintos pueblos del Estado, y entre los costos el de la crisis económica del capitalismo español que total o en gran medida recaerá sobre la clase obrera, si se la compromete en un pacto social. (Teoría y Práctica —N.º 5— Marzo 1977)

Después de treinta y ocho años y nueve días el Partido Comunista de España ha sido legalizado nuevamente. La larga marcha desde 1939, con la persecución a ultranza, el fusilamiento y la cárcel para sus militantes, hasta los mítines, las declaraciones de prensa y el triunfal paseo por las calles de Madrid de Marchais, Berlinguer y Carrillo en el criticado Cadillac de éste, en 1977, ha significado un más largo camino de renunciamientos, vacilaciones, oportunismos y rendiciones.

Los teóricos del PCE nos explicarán que este triunfo demuestra la *justeza* de las tesis del Partido, que empezaron a perfilarse en el Congreso de 1956, cuando abandonó la lucha violenta contra el franquismo e inventó el afortunado slogan de *la reconciliación nacional*. La práctica, dirán, al cabo de veinte años, ha demostrado cuáles de los partidos de izquierda estaban acertados: los minoritarios, marginados y extremistas que siguen propugnando la lucha armada y reniegan de todo pacto con el poder, y que por ello mismo continúan en la clandestinidad, expuestos a detenciones, torturas e interminables condenas, o el PCE, que escogiendo la vía parlamentaria, negociadora, pacífica y pactista se ha convertido en el partido de más anuencia, de mayor número de militantes, y que pronto podrá lucir su nuevo local, publicará periódicos y revistas partidistas, y presumirá de uno o varios escaños en el Congreso, cuyos diputados gozarán de inmunidad parlamentaria.

Lo que los teóricos del PCE no nos explican es por qué el *mismo día* de su legalización, las fuerzas del orden impidieron con especial dureza la celebración del Aberri Eguna (Día del País Vasco), y disolvieron manifestaciones y mítines en Bilbao, en Vitoria, en San Sebastián, en Navarra, a golpes de porra, disparos de goma, lanzamiento de chorros de agua y detenciones masivas. Ni mucho menos por qué la Dirección General de Seguridad se ha negado esta vez a dar un comunicado oficial sobre los hechos.

Las tesis del PCE no dan razones convincentes para aclarar por qué a pesar del avanzado estado del restablecimiento de



la democracia en el país, las huelgas obreras han crecido en número y duración de tiempo, en la proporción de 10 a 100 respecto al año pasado. Y a pesar del esfuerzo permanente por parte de las Centrales Sindicales para controlar los conflictos, las huelgas de Ford en Valencia, de Roca y la Construcción en Barcelona, de Pescadores en Almería, se han extendido y derivado a choques frontales con la policía, barricadas en las calles, negativa a aceptar las conversaciones con la patronal en las condiciones impuestas por ésta, a la creación de piquetes de extensión de la huelga y de enfrentamiento con los esquirols.

Cómo la rebelión campesina se extendió hace un mes a veintiséis provincias españolas, muy distantes entre sí algunas de ellas, y de diferente circunstancia económica y social. Por qué el mitin de la CNT de la Plaza de Toros de San Sebastián de los Reyes reunió a veinticinco mil personas, a pesar de las dificultades del traslado desde Madrid, y cómo los veinte mil asistentes al mitin del PSP corearon unánimemente el grito de *España mañana será republicana*. Por qué la Universidad se encuentra más impotente que nunca para lograr su revitalización, el movimiento feminista avanza cada día más

radical, independizándose de su partido, y Euzkadi continúa su lucha, con todo el pueblo en la calle, sin fiarse de las promesas del poder ni de los programas del PCE. Y todos los pueblos en lucha siguen recibiendo palos y cárcel, y los presos, los antiguos presos, siguen *chupando reja* mientras la amnistía se aplica a cuentagotas.

Los teóricos del PCE no nos han ofrecido un análisis congruente con su ideología revolucionaria, ante la contradicción de aceptar la legalidad del régimen, basada en la Ley Orgánica del Estado de 1967, en la Ley de la Reforma Política de 1976 y aplicada por el gobierno de Suárez el Consejo del Reino y el Consejo de Estado de creación franquista.

Mientras las manifestaciones no autorizadas —aquellas convocadas por la amnistía, la autodeterminación de las nacionalidades, la liberación de la mujer— son disueltas a palos y a tiros, mientras las conferencias y los mítines sobre feminismo son prohibidas, mientras la tortura se aplica impunemente en las comisarías como en los mejores años de la dictadura, contra los militantes de partidos de extrema izquierda, los dirigentes del PCE no nos explican qué

extrañas conclusiones les han llevado a aceptar *el limpio juego democrático* del gobierno de la monarquía. Mediante qué argumentos han podido hacer abstracción de la realidad concreta de nuestro país, que se expone en explotación exhaustiva de las clases oprimidas, inflación, paro, miseria y represión social y cultural, para legitimar con su presencia legal en el país y sus actas de diputados, a un régimen político que el pueblo no ha escogido.

Con la presencia del PCE en las pantallas televisivas, en los periódicos del partido, en los mítines y en las alianzas políticas acaba de legitimarse la Monarquía española. Ninguna duda puede haber a las democracias occidentales, a los gobiernos europeos, al supranacional Mercado Común, a los Estados Unidos, que el pueblo español vive una democracia, y que su voluntad acaba de reflejarse en las urnas de las últimas elecciones.

El mismo partido que hizo la propaganda de boicot al referéndum —las alianzas obligan— el 15 de diciembre de 1976 presenta candidatos a la Cámara en las elecciones del 15 de junio de 1977, aceptando las condiciones establecidas por la reforma aprobada en el mismo referéndum. El máximo dirigente del partido que debe defender los intereses del proletariado, sonríe satisfecho a los fotógrafos, mientras conversa amigablemen-



te en el Hotel Ritz con la Jefe de Gabinete del Presidente del Gobierno, mientras la clase obrera sigue siendo explotada sin límites, los obreros son despedidos libremente por los patronos, el paro aumenta, y los salarios no pueden competir con la inflación galopante. El mismo partido que tiene que liberar a las clases explotadas se alía con la burguesía. El partido que debe exigir un gobierno y un régimen político elegido por el pueblo, acaba y se somete a la Monarquía. Y todo ello por un sillón en el Congreso, un local en Madrid, un periódico legal.

Por un acta de Diputado el PCE debe

moderar las huelgas y someterlas a la vigente ley de conflictos colectivos, debe mantener el orden en las manifestaciones —ver el más triste ejemplo en el entierro de los abogados asesinados en Madrid, donde el servicio de orden del partido, al que pertenecían los muertos, se mostró más eficaz que la propia policía para garantizar que la manifestación no se desbordaría ni daría paso a la indignación ciudadana—, debe reducir la lucha del pueblo a conferencias autorizadas, mítines permitidos, manifestaciones legales y pacíficas, reuniones educadas con los demás partidos de la burguesía y de la pequeña burguesía, pactos y alianzas con los dirigentes de las clases poseedoras.

¿Y cómo si no... Si no se acata la legalidad y el régimen monárquico, cómo presentarse a elecciones, cómo obtener la legalización del partido, cómo editar un periódico y vivir tranquilamente en Madrid?...

Cuando los objetivos revolucionarios de un partido comunista se convierten en los objetivos de una democracia formal burguesa, que ni siquiera tiene la justificación de haber sido aceptada como mal menor por las clases populares —ver el ejemplo de la República Francesa o italiana— el partido debería cambiarse el nombre. — LIDIA FALCON

LA RAZON DE LA SINRAZON QUE CON LA RAZON SE ENTIENDE

MONTSERRAT ROIG Y NURIA POMPEIA PUNTUALIZAN

Barcelona, 10 de marzo de 1977

Queridas compañeras de Vindicación:

Después de leer la mesa redonda que habéis publicado en el número 9 de vuestra revista, *Las militantes: proceso a los partidos*, y en la que participábamos como feministas y militantes del PSC y del PSUC, quisiéramos aclarar lo siguiente:

Nosotras fuimos llamadas para colaborar en una mesa redonda sobre la cuestión feminista y los partidos políticos. Al empezar la reunión, Carmen Alcalde nos advirtió que al final se hablaría del libro de Teresa Pàmies. *Maig de les dones (cròniques d'unes jornades)*, cosa que nos pareció muy correcta. Durante toda la mesa redonda se habló, con más o menos detalle, de los siguientes temas: 1) sobre la idea que tenemos de la práctica feminista las militantes de partidos políticos. 2) sobre el trato que dan actualmente nuestros partidos políticos a

la lucha por la liberación de la mujer. 3) exposición de nuestros debates internos sobre el feminismo. 4) sobre si la mujer es o no es una clase social. 5) sobre si la doble militancia es o no una táctica y/o una estrategia adecuadas. 6) sobre si la mujer de la burguesía, por ser mujer, puede luchar siempre y en cualquier lugar con la mujer del proletariado.

Quizás hubo otros temas menores que ahora no podemos precisar. Lo que sí recordamos es que al final, y ya dando los temas centrales e importantes por acabados, se nos pidió nuestra opinión sobre el libro de Teresa Pàmies. Opinión que dimos con sinceridad.

Lamentamos que, quizás por razones de espacio, los temas más candentes en la polémica feminista hayan quedado reducidos e incluso desproporcionados en relación con las opiniones surgidas a raíz del libro de Teresa Pàmies, sobre el cual estábamos todas de acuerdo y que no suscitó, por consiguiente, ningún tipo de

debate sino es la unanimidad en la condena.

Creemos que es una lástima que se haya desaprovechado una ocasión tan excelente para debatir problemas que nos atañen a todas. Problemas que, según como se enfocan, nos llevan a definir actitudes distintas frente al Feminismo y frente a los partidos políticos. Por otra parte, nosotras introducimos, durante toda la mesa, matices y críticas a la actuación de los partidos políticos frente a la lucha por la liberación de la mujer pero quisimos dejar bien claro que se trataba de partidos de izquierdas y capaces, según nuestra opinión, de llevar a cabo la lucha para transformar nuestra sociedad, profundamente clasista y machista.

Con un abrazo,

NURIA POMPEIA
MONTSERRAT ROIG

EDITORIALES

V



CLAUDIA CAPUTI, DIECINUEVE VECES VIOLADA, «NON HA PAURA»

Diecinueve veces violada. Y Claudia Caputi «non ha paura». (No sé cuántos eran. Quince, dieciocho, al final no conseguía distinguirlos...) *Claudia Caputi escapa a los 18 años de la casa de sus padres campesinos y marcha a la «gran ciudad» de Roma para trabajar de sirvienta. Claudia Caputi, como tantas y tantas Claudias Caputi del mundo entero, no tarda en experimentar en carne propia la más horrorosa vejación a la que sólo puede ser sometida una mujer. Diecinueve veces violada, en el espacio de una hora, Claudia, medio muerta, acude a denunciar el hecho a la comisaría más cercana, donde, por supuesto, nadie va a creerla y todos van a mofarse. Luego, ya en el Hospital, acude el padre campesino para abofetearla y requerirla a que regrese «al hogar».*

Pero en Claudia aumenta la ira contra sus agresores. Siete, ocho, quince delincuentes, uno tras otro, han abusado impunemente del cuerpo de Claudia (cuerpo suyo, de Claudia) tendido en el prado. Tres la sujetaban mientras los compañeros de selva pasaban y volvían a pasar. Pero de Claudia no se apodera el miedo, ni la falsa vergüenza y está decidida a que la justicia tome cartas en el asunto.



Con ayuda, entusiasmo, amor fraterno de las feministas italianas, Claudia será la segunda mujer que consiga hacer de su proceso, un proceso a puertas abiertas. La primera fue Cristina Simeoni, quien logró que el juez aceptara, sin precedentes, celebrar en público un caso de violencia carnal, de barbarie machista.

Claudia «non ha paura», a pesar de que, durante el proceso, fue amenazada tres veces de muerte. ¿Quién la ha amenazado de muerte? preguntó incrédulo el juez. Aquél, señaló Claudia apuntando con el dedo el fondo de la sala donde un muchacho, cínicamente, contemplaba la escena. Y aquél otro, Ginesio Lettieri, hermano de uno de los siete caníbales agresores.

Claudia «non ha paura» porque por primera vez en la historia de la justicia de su país, el Movimiento de Liberación de la Mujer (M.L.M.) se constituye en parte acusadora, en un proceso que será bandera en la campaña que las feministas italianas han emprendido contra la violación. «Non ha paura», porque más de 10.000 mujeres ocupan las calles de Roma y esperan en la escalinata del Palacio de Justicia, recitando sus slogans, clamando su guerra al machismo, con los brazos extendidos y los dedos en forma de rombo que simboliza su sexo.

Claudia «non ha paura», porque en todas partes de su península brotan en ebullición sus hermanas exigiendo justicia para un sexo víctima propiciatoria de este último fascismo masculino, atávico, biológico, que se manifiesta en la violación. Claudia no tiene miedo porque ha podido escuchar las voces de sus hermanas: Nosotras te sostenemos.

QUERIDAS COMPAÑERAS, LIDIA FALCON, REGINA BAYO, ANNA ESTANY.

Con profunda amargura —porque VINDICACION FEMINISTA inició su andadura con el entrañable deseo de ofrecer a todas las voces de mujeres sus páginas— debemos elevar por primera vez la nuestra, en contra de ciertas militantes del Col·lectiu Feminista de Barcelona que con insólita inmadurez, irresponsabilidad e infidelidad feminista osan elevar a la opinión pública una decisión unilateral, tomada antidemocráticamente, contra tres de sus compañeras de lucha, de ideología, de trabajo. Sin aceptar el juego de esta minoría que se proclama anti-jerárquica y anti-liderista, desde VINDICACION queremos dejar muy claro que para nosotras el trabajo, la lucha, el estudio, la creatividad llevados a cabo, en aras de construir una ideología feminista por Lidia Falcón, compañera directamente afectada por tales infundios de esta facción del Col·lectiu de Barcelona, junto a Anna Estany y Regina Bayo, constituye uno de los pilares fundamentales que han hecho posible la germinación y brote posterior de una revolución, hoy generalizada en nuestro país, en favor de la liberación de la mujer.

El que Lidia Falcón sea además fundadora de VINDICACION FEMINISTA, no puede impedirnos a la redacción —en base a falsas éticas e hipócritas pudores— patentizar nuestra fidelidad, nuestra adhesión, nuestra solidaridad hacia su persona, en estos momentos tan injustamente maltratada. Y tampoco nos impide expresar a nuestras compañeras de lucha, Anna Estany y Regina Bayo nuestro abrazo fraternal para que esta injusticia de la que son víctimas no las derrote, sino que las ayude a proseguir en esta durísima lucha emprendida por el Feminismo en el que militan.

RÉSUMÉ EN FRANÇAIS

LA REVUE *VINDICACIÓN FEMINISTA* (1976-1979) ET LE FÉMINISME RADICAL ESPAGNOL DANS UN CONTEXTE TRANSNATIONAL : ACTRICES, ÉCHANGES ET INFLUENCES.

Cette thèse a pour objet l'étude d'une des publications phare de la transition espagnole, la revue *Vindicación Feminista*. Née quelques mois après la mort du dictateur Francisco Franco, la publication réunit quelques-unes des figures les plus importantes du milieu intellectuel catalan mais aussi des femmes aux trajectoires professionnelles prestigieuses et des militantes anti-franquistes de longue date. Elle se détache tant par la qualité et la diversité des sujets traités que par son esthétique soignée et son intérêt pour les combats des femmes dans le monde. Nous postulons que l'existence d'un objet culturel – la revue *Vindicación Feminista* –, support d'une pensée féministe radicale semblant déjà bien aboutie en 1976 et 1977, a été rendue possible grâce à un long travail préparatoire durant la dictature. La mise en lumière des biographies des collaboratrices de *Vindicación* ainsi que des liens unissant les rédactrices entre elles et avec d'autres collectifs et revues étrangères permet de faire ressortir l'existence d'une communauté féministe d'avant-garde et de replacer le mouvement féministe espagnol et notamment le courant radical dans le cadre d'un phénomène plus vaste, transnational, la dénommée « deuxième vague du féminisme ». Mais *Vindicación Feminista* prend aussi une part active dans les combats pour la restauration des libertés démocratiques de sorte qu'elle peut aussi être interprétée comme étant une revue anti-franquiste à proprement parler. C'est à la croisée de ces deux traditions : anti-franquisme et féminisme de la deuxième vague, que s'élabore le discours de la revue.

Mots clés : *Vindicación Feminista*, féminisme radical, transition espagnole, presse anti-franquiste, féminisme de la deuxième vague.

ABSTRACT

THE MAGAZINE *VINDICACIÓN FEMINISTA* (1976-1979) AND SPANISH RADICAL FEMINISM IN A TRANSNATIONAL CONTEXT: ACTRESSES, EXCHANGES AND INFLUENCES.

This thesis aims to study one of the flagship publications of the Spanish transition, the magazine *Vindicación Feminista*. Established a few months after the death of the dictator Francisco Franco, the publication brings together some of the most important figures of the Catalan intellectual community as well as women with prestigious careers and long-standing anti-Franco activists. The magazine stands out both for the quality and diversity of the subjects discussed, as well as its refined aesthetic and focus on women's struggles around the world. We submit that the existence of such cultural artefact, which was already consolidated in 1976 and 1977 and supported a radical feminist school of thought, emerged thanks to extensive groundwork laid by feminists during the dictatorship. An examination of the biographies of *Vindicación* collaborators, and the ties among its editors, other collectives and foreign magazines make it possible to identify the existence of a feminist avant-garde community and to place the Spanish feminist movement, and in particular its radical stream, within the framework of a larger, transnational phenomenon, the so-called "second-wave feminism". Because *Vindicación Feminista* also takes an active part in the fight for the restoration of democratic liberties, it can also be interpreted as an anti-Francoist magazine strictly speaking. Indeed, the magazine's central narrative lies at the cross-roads of these two traditions: second-wave feminism and anti-Franco resistance.

Key words: *Vindicación Feminista*, radical feminism, Spanish transition, anti-Franco press, second-wave feminism.